UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9944

Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/englishcatholicr05guiluoft

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME CINQUIÈME

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad S^tam Annam
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

51-0862

Cet Ouvrage, aussi bien pour le plan d'après lequel il est conçu que pour les matières qu'il contient, et qui sont le résultat des recherches de l'Auteur, est la propriété de l'Editeur qui, ayant rempli les formalités légales, poursuivra toute contrefaçon, sous quelque forme qu'elle se produise. L'Editeur se réserve également le droit de reproduction et de traduction.

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété
depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME CINQUIÈME

DU 24 AVRIL AU 18 MAI

PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

VIES DES SAINTS

XXIVe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Sévis, au pays de Grisons, saint FIDÈLE DE SIGMARINGEN, de l'Ordre des Mineurs Capucins, qui, envoyé en ce lieu pour prêcher la foi catholique, fut tué par les hérétiques et mérita ainsi d'être mis au rang des Martyrs par le pape Benoît XIV. 1622. — A Rome, saint Sabas, officier de l'armée, qui, ayant été accusé de visiter les chrétiens dans les prisons, confessa librement Jésus-Christ devant le juge : celui-ci le fit brûler avec des torches ardentes et jeter dans une chaudière pleine de poix bouillante, d'où, étant sorti sans lésion aucune, il convertit soixante-dix hommes par ce miracle, lesquels, ayant persévéré dans la confession de la foi, passèrent par le tranchant du glaive : pour lui, il fut enfin jeté dans le fleuve, où il acheva son martyre. 272. — A Lyon, dans la Gaule, saint Alexandre, martyr, qui, dans la persécution d'Antoninus-Vérus, après avoir été longtemps détenu en prison, fut d'abord tellement déchiré par la cruauté de ceux qui le fouettaient, que les jointures de ses côtés étant rompues, on lui voyait jusqu'aux intestins, et ensuite fut attaché à une croix sur laquelle il rendit son bienheureux esprit. Avec lui souffrirent trente-quatre autres chrétiens, dont la mémoire se célèbre en d'autres jours. 178. — Le même jour, les saints martyrs Eusèbe, Néon, Léonce, Longin et quatre autres, qui, dans la persécution de Dioclétien, après de cruels supplices, furent frappés du glaive [1]. Vers 303. — En Angleterre, le décès de saint MELLIT, évêque, qui, envoyé en Angleterre par saint Grégoire, convertit les Saxons Orientaux avec leur roi. 624. — A Elvire, en Espagne, saint Grégoire, évêque et confesseur [2]. IVe s. — A Brescia, saint Honoré, évêque. 586. — En Irlande, saint EGBERT, prêtre et moine, personnage d'une humilité et d'une continence admirables. 729. — A Reims, les saintes vierges BEUVE et DODE. 673.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Pignerol, les saints martyrs Maurice, Georges et Tibère, de la glorieuse légion Thébaine. — A Auch, le décès de saint Cérase, premier évêque d'Eause, qui gouverna saintement son diocèse au milieu des plus grands troubles de l'Eglise. Ier s. Sa fête se célèbre à Auch le 27 avril. — En Auvergne, saint ROBERT, fondateur et premier abbé de la Chaise-Dieu, de l'Ordre de Saint-Benoît. 1067. Il est nommé au martyrologe romain le 17 avril. — Au diocèse de Blois, saint Dye [3], premier anachorète, qui parut dans le pays blésois. La cellule qu'il se bâtit sur le bord de la Loire

1. Eusèbe, Néon, Léonce, Longin et leurs quatre compagnons souffrirent à Nicomédie. Leur conversion est attribuée à saint Georges.

2. Saint Grégoire d'Elvire fut fort mêlé à la querelle des Ariens. Il prit parti pour Lucifer de Cagliari dans la condamnation sans merci des évêques qui avaient failli. Lucifer l'entraîna dans son schisme. Sans doute saint Grégoire fut de bonne foi, mais il est curieux de remarquer avec quelle complaisance Baillet s'étend sur ce bon évêque, dont on ne sait presque rien, précisément parce que Rome a reconnu sa sainteté malgré la participation qu'il prit à un schisme. (Voir la Vie de Lucifer de Cagliari.)

3. *Deodatus.*

est l'origine de l'église et du bourg qui portent son nom. Tour à tour, ascètes studieux et missionnaires actifs ; prêtres dévoués et laboureurs infatigables ; manœuvres et savants, les anachorètes du moyen âge ont fait, parmi les classes moins privilégiées de la société, ce que les évêques ont fait parmi les grands ; ce qui n'empêchait pas les rois de rechercher les inspirations des déserts embaumés du parfum de la sainteté : ainsi Clovis et, plus tard, son fils Childebert, marchant contre les Goths ariens, vinrent s'agenouiller aux pieds de l'ermite de Saint-Dyé et lui recommander le succès de leurs armes. Les reliques du saint ermite ont été dispersées par les Huguenots en 1518. Mort après 531. — A Mortain, en Normandie, saint Guillaume Firmat, prêtre et solitaire, dont la vie a été un modèle de toutes sortes de vertus, mais surtout d'humilité et de charité. On l'invoque principalement pour les maux de tête [1]. Vers 1090. — A Perthe, près de Haute-Fontaine, diocèse de Langres, saint LÉGER ou LÉZER. Ier, IIIe ou VIIe s. — A Paris, le vénérable Gaston de Renty, baron de Landelle, célèbre par sa grande charité envers les pauvres, dont le corps était à Citré, près de Jouarre, dans l'église de Saint-Pons. 1639. — A Saint-André-de-Villeneuve d'Avignon, sainte Venture. — Au diocèse d'Arras, saint Benoît-Joseph Labre, illustre par sa pauvreté et sa sainteté, béatifié par le pape Pie IX [2]. 1783. — A Fontevrault, la vénérable Pétronille de Chemillé, née de Craon, veuve et première abbesse de ce célèbre monastère. Elle suivit d'abord le bienheureux Robert d'Arbrisselles, comme les saintes femmes de l'Evangile suivaient Notre-Seigneur. Son existence fut traversée de nombreuses contradictions ; mais elle eut le courage de mépriser les jugements des hommes et de marcher sans détour dans la voie du ciel. 1149.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins. — En Angleterre, saint Mellit.

Martyrologe des Camaldules et de Vallombreuse. — En Angleterre, saint Mellit, etc.

Martyrologe des Mineurs conventuels. — A Septempeda, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Bentivoglio, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, qui, plein de miracles et de bonnes œuvres, et, comblé de la grâce d'oraison et de contemplation, monta au ciel le 25 décembre. — Le samedi, avant le quatrième dimanche après Pâques, à Assise, dans l'Ombrie, la dédicace de la basilique de Saint-François, qu'Innocent IV consacra solennellement, que Grégoire IX soumit immédiatement au Saint-Siége, et qu'il rétablit comme le chef-lieu et la mère de tout l'Ordre des Franciscains, et enfin que Benoît XIV érigea en basilique patriarcale et en chapelle papale.

Martyrologe des Servites. — Le saint Bon Larron, nommé au martyrologe romain le 25 mars.

Martyrologe des Capucins. — A Sévis, dans le canton des Grisons, saint Fidèle...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Gironna, en Espagne, saint Daniel, anachorète et martyr. Vers le IXe s. — Chez les Grecs, sainte Elisabeth, vierge et thaumaturge, qui, absorbée en Dieu, fut trois ans sans lever les yeux au ciel. Avant le Xe s. — En Angleterre, saint Wilfrid, archevêque d'York, premier du nom, qui convertit les Saxons du sud. Il fut deux fois chassé de son siége, et deux fois rétabli [3]. 709. — Dans le même pays, saint Hechberact, qu'on présume avoir été le maître du savant Alcuin. VIIIe s. — A Bomarzo *(Polymartium)*, en Toscane, saint Anselme de Mugnono, confesseur, qui, inconnu pendant sa vie, fut glorifié après sa mort. Bien que ses reliques soient en très-grande vénération, et que sa fête soit célébrée avec solennité, on ignore l'époque où il a vécu. — A Guatemala, en Amérique, le vénérable François Colmenario, regardé comme Saint par les habitants du pays, à la conversion desquels il avait travaillé en bon ouvrier du père de famille. 1590.

SAINTE BEUVE ET SAINTE DODE, VIERGES,

PREMIÈRES ABBESSES DE SAINT-PIERRE DE REIMS

673. — Pape : Adéodat. — Roi de France : Childéric II.

Vierges, vous êtes le paradis terrestre, prenez garde à Eve.
Ambr., *in Cant.*, IV.

La vertu toujours louable, en quelque sujet qu'elle se rencontre, est encore plus admirée quand elle est jointe à une naissance illustre, parce

1. Voir au 28 février. — 2. Voir sa vie au 16 avril. — 3. Voir sa vie au 12 octobre.

qu'elle est alors d'un plus grand exemple, ou parce qu'elle suppose un plus grand effort pour se dégager des charmes et des intérêts du monde. Telle est celle de sainte Beuve ; d'une naissance royale, et, au rapport de Flodoart, fille de Sigebert, roi d'Austrasie, cette Princesse s'est appliquée entièrement aux exercices qui conduisent au plus haut point de la perfection.

Elle fut élevée dans tous les sentiments d'une piété chrétienne; et comme on remarquait en elle une grande vivacité d'esprit, accompagnée d'une mémoire excellente, ceux qui avaient soin de son éducation lui donnèrent de bonne heure la connaissance des saintes lettres. Ce fut par la lecture de ces livres saints qu'elle apprit la science des Saints, et qu'elle conçut ce divin feu qui l'embrasa et la consuma toute sa vie. Son esprit s'étant fortifié par l'âge, Dieu lui fit la grâce de pouvoir reconnaître, au milieu du luxe et des pompes de la cour, la caducité des choses humaines ; que la gloire du monde échappe; enfin, qu'elle s'évanouit comme un songe, et qu'après tout il faut un jour paraître devant le tribunal de la justice divine, où les rois mêmes n'auront pas d'autre appui que leur innocence. Après s'être souvent entretenue de ces salutaires pensées, elle forma la résolution de se retirer du monde et de renoncer à toutes ses espérances, pour se revêtir de la qualité glorieuse de très-humble servante de Jésus-Christ.

Sainte Beuve avait un frère nommé Balderic ou Baudry, homme d'une grande sainteté et que notre Sainte aimait tendrement ; elle eût cru faire tort à leur amitié de lui cacher un dessein de cette importance. Balderic, rebuté du siècle, et songeant à la retraite aussi bien que sa vertueuse sœur, loua son dessein et l'exhorta à ne pas résister plus longtemps au Saint-Esprit. Il fut donc convenu que Beuve se retirerait à Reims, dans un monastère fondé par Clotilde, reine de France, et que son frère l'accompagnerait dans cette ville, pour l'assister de ses conseils; cela ne se put exécuter sans laisser au roi Sigebert, et à toute la cour, un extrême regret de leur absence.

Enfin Beuve prit le voile de la sainte religion ; ce fut alors que, délivrée des embarras de la grandeur, elle se donna à Dieu sans réserve. Il ne se pouvait rien ajouter à son humilité, à sa douceur et à sa modestie ; elle affligeait son corps par de très-rudes austérités ; elle pleurait et priait les nuits entières, et observait un jeûne très-rigoureux. Mais comme le monastère était hors des murailles de Reims, et que, durant la guerre, il se trouvait exposé à tous les dangers que courent les maisons religieuses bâties à la campagne, sainte Beuve et saint Balderic, son frère, environ l'an 650, firent construire dans Reims la magnifique maison de Saint-Pierre, afin que tant de saintes vierges pussent servir Dieu avec plus de sûreté, et peut-être avec plus de commodité. Saint Nivard, qui fut bientôt après (655) archevêque de Reims, en dédia l'église sous le nom de la Sainte Vierge et du prince des Apôtres.

Au même temps et sous le même archevêque, saint Gombert, homme de haute condition, fonda, en l'honneur de saint Pierre, un autre couvent de vierges, auprès de la porte Bazé, autrefois Basilicaris, et cette maison s'appelait le monastère Royal ou Fiscal. Ces deux maisons, portant toutes deux le même nom de Saint-Pierre, ont souvent été confondues par les auteurs.

Beuve s'y retira dès qu'elle le put, avec un grand nombre de filles. Il fallait donner un chef à cette troupe religieuse. La naissance de Beuve, ses bienfaits récents, mais principalement sa sainteté, ne permirent pas de

balancer longtemps sur le choix d'une supérieure. Beuve, d'une commune voix, fut appelée à la dignité d'abbesse; mais sa modestie lui fit trouver cette charge trop pesante pour ses forces; elle considérait combien il fallait de prudence et d'adresse pour conduire tant de religieuses, combien de vertu pour leur servir d'exemple; elle savait qu'il est plus facile de suivre que de guider, et d'obéir à une seule que de commander à plusieurs. Mais, comme saint Balderic, qui avait beaucoup de pouvoir sur son esprit, lui conseilla de déférer à son élection et d'accepter par humilité un honneur que d'autres eussent recherché par orgueil, l'assurant que, puisque la Providence l'appelait à cette dignité, elle lui donnerait des grâces pour s'en acquitter dignement, Beuve se rendit à ses raisons, et l'on peut dire qu'elle accepta le commandement par obéissance. La suite fit bien connaître que le Saint-Esprit avait eu la principale part dans ce choix, tant elle apporta d'exactitude à l'accomplissement de son devoir. Aussi, comme elle est la première abbesse de Saint-Pierre, selon l'ordre du temps, elle l'est de même en mérite, et toutes celles qui sont venues depuis n'ont été que les copies d'un si excellent original.

Quoiqu'elle donnât beaucoup de temps aux affaires de sa maison, elle ne négligeait pas pourtant ses exercices de piété; elle redoubla même l'austérité de ses jeûnes et l'ardeur de ses oraisons. On croit généralement qu'elle établit dans son monastère la règle de saint Benoît. Cette sainte abbesse se distinguait des autres religieuses, non par les insignes de sa dignité, mais par sa vertu. Les livres sacrés étaient sa principale étude : c'est là et dans l'oraison qu'elle s'inspirait pour faire à ses compagnes des exhortations toutes pleines de l'esprit de Dieu. Elle leur conseillait surtout le travail manuel, pour ne pas donner de prise sur elles au démon : car il est certain que l'oisiveté est la porte funeste par où Satan se glisse dans les âmes les plus innocentes.

Tandis que Beuve se traçait glorieusement un chemin à l'éternité, Balderic, qui s'était confiné dans la solitude de Montfaucon, s'acquérait une merveilleuse réputation de sainteté, gouvernant de son côté une abbaye dont il était le fondateur; il quittait néanmoins quelquefois son désert pour visiter sa sœur, et alors ils s'entre-communiquaient leurs lumières et s'animaient réciproquement à la vertu. Ce fut dans une de ces visites que Balderic fut attaqué de la maladie dont il mourut. Beuve eut besoin de toute sa constance pour supporter la perte d'un frère si tendrement aimé. Cependant, elle se soumit à l'ordre de la Providence, et baisa humblement la main qui l'avait frappée. Saint Balderic fut enseveli au monastère de Saint-Pierre, qu'il avait fondé à Reims, comme nous l'avons dit. Transporté plus tard à Montfaucon, et déposé dans l'église de Saint-Laurent, où le Saint s'était, de son vivant, préparé un tombeau, et ensuite à Verdun, il fut enfin ramené à Montfaucon et mis dans l'église de Saint-Germain, qui était celle de l'abbaye, et Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles. Son corps a depuis été transporté à Montfaucon, dans l'église de Saint-Laurent, où il avait choisi sa sépulture.

Sainte Beuve ne survécut pas longtemps à son bienheureux frère; ses jeûnes et ses veilles, avec le nombre des années, l'ayant extrêmement affaiblie, elle connut bien que Notre-Seigneur voulait mettre un terme à ses longues et pieuses fatigues. Elle se disposa à la mort avec les sentiments d'une âme qui n'a vécu que pour Dieu et qui a mis en lui toutes ses espérances, et elle s'endormit enfin du sommeil des justes, pour aller recevoir au ciel la couronne due à son incomparable vertu.

Sainte Dode, sa nièce, et fille d'une de ses sœurs, succéda à sa dignité et à son mérite; elle avait été formée à la piété par son illustre tante, qui découvrit en elle d'heureuses dispositions au bien dès ses plus tendres années; elle ne trouva jamais de difficulté dans la vertu, ni dans les pratiques de la pénitence; surtout elle brûlait d'un amour incroyable pour la chasteté. Son père et sa mère l'avaient accordée à un des principaux seigneurs de la cour de Sigebert; elle rejeta ce parti, et comme le jeune prince la voulait enlever d'entre les bras de sa chère tante, il tomba de son cheval et mourut de sa chute. Depuis cette fâcheuse aventure, Dode persévéra toujours dans l'amour du céleste Epoux: on voyait revivre en elle l'humilité, la modestie et la charité de sainte Beuve; abbesse, elle était saintement familière avec ses filles, compatissait à leurs infirmités et supportait leurs faiblesses avec douceur, sans rien relâcher pourtant de la rigueur de la discipline monastique. Elle s'appliquait aussi, autant qu'il était nécessaire, aux affaires temporelles de la maison, et obtint du roi Pépin un privilége considérable pour son monastère. Enfin, Dode possédait toutes les bonnes qualités qui peuvent rendre une supérieure recommandable. Lorsqu'elle eut longtemps été un modèle accompli de sainteté, Dieu la ravit à la terre et lui fit part de sa gloire, pour laquelle elle avait renoncé à celle du monde.

Les reliques de ces deux saintes Abbesses, Beuve et Dode, sont conservées dans le monastère de Saint-Pierre, occupé aujourd'hui par les dames de la Congrégation du bienheureux Pierre Fourier.

Ce récit a été fait d'après les mémoires de l'abbaye même de Saint-Pierre, et d'après les Bollandistes.

S. ROBERT, PREMIER ABBÉ DE LA CHAISE-DIEU

1067. — Pape: Alexandre II. — Roi de France: Philippe Ier.

Tends la main au pauvre, si tu veux obtenir de Dieu grâce et pardon.

Eccli., VII, 36.

Saint Robert, de la noble famille des barons d'Aurillac, chanoine et trésorier de l'église de Saint-Julien de Brioude, puis fondateur de l'abbaye de la Chaise-Dieu, — la plus célèbre de l'Auvergne — eut pour père Gérard, et pour mère Reingarde. Cette dernière, sur la fin de sa grossesse, allant à un château près de sa maison, se sentit si vivement pressée des douleurs de l'enfantement, qu'elle fut obligée de mettre ce fils au monde dans une solitude. Il donna, dès sa naissance, des signes de sa sainteté à venir: car il ne fut pas possible de lui faire prendre le lait d'une femme qui était dans le désordre, bien qu'il prît sans peine celui des femmes vertueuses; mais quand sa mère fut en état de le nourrir elle-même, elle ne s'en déchargea plus sur personne.

Dès qu'il eut l'âge propre aux études, il fut mis chez les ecclésiastiques de Saint-Julien de Brioude, où il apprit la piété avec la science. Il y reçut d'abord la tonsure et fut ensuite nommé chanoine de cette église à cause des belles qualités qui commençaient à éclater en lui: car on le voyait déjà très-affectionné à la vertu, et ses actions surpassaient celles d'un enfant de son âge. Toute sa jeunesse fut si innocente, que l'on n'y saurait remarquer

une offense un peu notable. Il passait souvent des nuits en prière dans les églises. Sa charité pour les pauvres qui étaient malades le portait à laver leurs ulcères et leurs plaies de ses propres mains. Plusieurs furent par là miraculeusement guéris. Cette tendresse pour ceux qui souffraient s'accrut avec l'âge ; pour leur prodiguer plus facilement ses charitables soins, il bâtit un hôpital dans Brioude, où il les réunit. Etant prêtre, il disait tous les jours la messe avec beaucoup de dévotion. Il travaillait avec grand zèle au salut des fidèles et à la conversion des pécheurs, et cependant il voulait qu'on le crût fort imparfait et un serviteur entièrement inutile.

Le feu du saint amour s'embrasant de plus en plus en son cœur, il résolut de se retirer à Cluny : ce monastère était alors dans sa première ferveur, sous la conduite du saint abbé Hugues ; mais lorsqu'il pensait exécuter son dessein dans le dernier secret, avec un seul associé, le bruit s'en répandit parmi le peuple ; on s'en émut, et comme s'il eût été question du salut du pays, on courut après lui et on le ramena à Brioude. Il en demeura si confus et si saisi, qu'il en tomba malade de douleur. Etant guéri, et voyant son dessein arrêté par un ordre de la Providence, il voulut essayer s'il ne pourrait pas pratiquer, dans le monde, les mêmes exercices qu'il eût pu faire dans un monastère. Mais il vit trop de difficultés : il entreprit donc le voyage de Rome, afin d'obtenir, par l'intercession des saints Apôtres, de vivre en quelque solitude hors des embarras du siècle.

Lorsqu'il fut de retour dans son pays, un soldat, nommé Etienne, vint le consulter sur ce qu'il devait faire pour obtenir la rémission de ses fautes passées et en faire pénitence. Le saint Prêtre lui conseilla de renoncer entièrement au monde et à ses maximes, de changer de milice et de s'enrôler dans celle de Jésus-Christ. Le soldat répondit qu'il le ferait volontiers, pourvu que ce fût en sa compagnie ; également surpris et ravi de cette réponse, notre Saint découvrit son secret à ce soldat, qu'il regardait comme un ange que Dieu lui envoyait. Ils délibérèrent donc ensemble sur ce dessein et sur les moyens de l'exécuter. Etienne, armé de foi et de confiance, alla en la ville du Puy, en Velay, rendre ses vœux en l'église Notre-Dame, afin qu'elle leur obtînt la bénédiction de son Fils, pour le succès de leur entreprise. En revenant, il découvrit, dans les montagnes, une solitude où s'élevaient les restes d'une église abandonnée, qu'il jugea très-propre pour leur retraite : c'était à cinq lieues de Brioude, vers le levant, près de la source de la Sénoire. Dès que Robert eut entendu la description de ce désert, il lui plut. Etienne gagna à Dieu, dans le même temps, un autre soldat nommé Dalmase, que Robert associa avec joie à leur sainte vie.

Après avoir d'abord éprouvé ses deux compagnons pendant quelques mois, Robert se retira avec eux dans cette solitude. Il n'y avait là nul commerce avec le monde, ni presque rien de ce qui est nécessaire pour l'entretien de la vie. De plus, la rusticité et la barbarie des habitants voisins étaient extrêmes ; et, au lieu d'assister nos solitaires, et de leur fournir les choses nécessaires, ils les chargeaient d'injures et de menaces. Néanmoins, ne perdant pas courage, ils mirent aussitôt la main à l'œuvre et se bâtirent, d'abord près de l'église, une petite cellule avec des branchages ; ensuite, ils distribuèrent entre eux leurs exercices, de telle sorte qu'Etienne et Dalmase devaient travailler des mains pour faire subsister la communauté : Robert s'appliquait à l'étude et instruisait les autres ; tous se rejoignaient, pour la prière, dans l'église dont nous avons parlé. Leur vie était parfaitement bien réglée ; ils donnaient une grande partie de leurs provisions aux pauvres qui se présentaient, sans se rien réserver pour le lendemain. Dieu

fit connaître que cela lui était agréable : car un jour que Robert avait donné à un pauvre tout le pain qui était resté la veille, comme Dalmase s'en plaignait, un des deux seigneurs qui avaient cédé ce désert aux trois ermites (c'étaient deux frères, chanoines du Puy), un de ces seigneurs, disons-nous, leur envoya trois chevaux chargés de vivres.

Cependant la réputation de ces saints solitaires courut bientôt dans le pays ; plusieurs personnes du clergé et du peuple se joignirent à eux, pour consacrer toute leur vie au service de Dieu ; les habitants mêmes se défirent de leur humeur farouche, touchés de leurs saintes exhortations, de leur vie exemplaire et des actions miraculeuses que la main de Dieu opérait par saint Robert. Ce saint homme guérissait les malades et chassait les esprits des corps des possédés : par modestie, il attribuait ces merveilles aux mérites des saints martyrs Agricole et Vital, à qui l'église était dédiée.

Enfin, le nombre des ermites devint si considérable, que l'on jugea utile de bâtir un monastère, afin qu'ils fussent mieux logés et vécussent plus en communauté. Il y eut alors une sainte émulation parmi les personnes de piété, pour contribuer à cet ouvrage : les uns donnaient ce qui était nécessaire à la construction, les autres consacraient des biens considérables à l'entretien des futurs religieux. Ainsi fut fondée l'abbaye de la Chaise-Dieu *(Casa Dei)*, en 1050 ; l'évêque de Clermont, Rencon, alla lui-même, quoique déjà sur le déclin de l'âge, trouver le pape saint Léon IX, et obtint la confirmation (avec des priviléges) du nouveau monastère, pendant que Robert faisait ratifier par le roi de France, Henri I^er^, les donations dont nous avons parlé. Lorsqu'ils furent tous deux de retour, l'évêque fit la dédicace du monastère, donna l'habit religieux à Robert, et l'établit, malgré lui, abbé, selon qu'il l'avait décidé avec le Pape.

Robert fit observer la règle de saint Benoît à ses religieux, qui atteignirent bientôt le nombre de trois cents. Il ne renferma pas son zèle dans les limites de son monastère : il rétablit plus de cinquante églises de la contrée qui avaient été ruinées par les guerres.

Après avoir travaillé à la sanctification de ses frères et à la sienne, il mourut de la mort des justes, le 24 avril, vers l'an 1067.

Avant de se mettre au lit, d'où il devait comme d'un marchepied s'envoler au ciel, il voulut célébrer la messe une dernière fois, en se faisant soutenir à l'autel. Au moment où il mourut, un de ses religieux vit la Mère de Dieu venir le consoler, et un autre aperçut son âme s'élevant dans les airs sous la forme d'un globe de feu.

Ce que nous avons dit de saint Robert comme fondateur d'abbayes et restaurateur d'un grand nombre d'églises, peut faire conjecturer les diverses manières dont il a été représenté. Les circonstances de son heureuse mort et les quelques faits légendaires qui vont suivre ont également inspiré les artistes.

Saint Robert, prêchant à Avignon, deux jeunes étourdis s'emparèrent de ses gants et se les renvoyaient comme une balle : or, voilà que dans un des trajets, lesdits gants s'accrochèrent à un rayon de soleil si haut que les joueurs ne purent les reprendre. — Etant à Allanche, dans les montagnes de l'Auvergne, il se disposait à célébrer la messe, lorsque le cuisinier vint lui dire qu'il n'avait rien trouvé pour dîner. Servez ma messe, répondit le Saint, et Dieu pourvoira à nos besoins. Il n'était pas à la *Préface*, qu'un aigle passant au-dessus de l'église laissa tomber un énorme poisson qui servit au repas du Saint et de sa suite. Une autre fois il dit au cuisinier de jeter des anguilles qu'il se préparait à servir sur la table ; on apprit quel-

ques jours après que celui qui les avait vendues avait été mis à mort pour avoir empoisonné la marchandise, etc.

Voir les Bollandistes et les *Annales* de Baronius.

SAINT FIDÈLE, CAPUCIN ET MARTYR

1577-1622. — Papes : Grégoire XIII; Grégoire XV. — Empereurs : Rodolphe II; Ferdinand II. Roi de France : Louis XIII, *le Juste*.

Soyez *fidèle* jusqu'à la mort et je vous donnerai la couronne de vie.

Paroles du Père gardien de Fribourg, adressées à notre Saint le jour où il reçut l'habit de novice.

Marc Rey, — c'était le nom de notre Saint avant son entrée en religion — naquit en 1577, à Sigmaringen, petite ville de la principauté de Hohenzollern; son père, Jean Rey, et sa mère Geneviève de Rosenberg, nobles et catholiques, lui donnèrent une éducation digne de ces deux titres. Il fit ses premières études à l'université de Fribourg, en Brisgau, qu'il édifia par sa sagesse, si bien qu'il mérita le surnom de philosophe chrétien : il ne se distingua pas moins dans l'étude de la jurisprudence, et fut reçu docteur en l'un et l'autre droit. Prié d'accompagner trois jeunes gentilshommes des premières familles du pays, qui se proposaient de visiter les différents royaumes de l'Europe, il y consentit et se montra pour eux, dans ce voyage, le plus tendre des amis, le plus zélé des pères, ne perdant aucune occasion de former leur esprit par de sages maximes. Ses principales étaient : « Qu'un jeune homme doit mépriser les vaines parures; que si l'on s'ajuste comme une femme, on est indigne de la gloire, qui ne se peut conquérir qu'en souffrant les peines et en foulant aux pieds les plaisirs... Qu'avant de commander aux autres il faut se vaincre soi-même; se rappeler que nos sujets sont nos semblables, que nous devons les soulager, étant d'une nature exposée à la douleur et aux misères comme eux ». Faites au moins une exception pour les ingrats, lui dit un des jeunes seigneurs; comment se résoudre à leur faire du bien? — « Comment, répliqua le Saint? Ne devez-vous pas, d'un côté, vous attendre à trouver plus ou moins d'ingratitude dans tous les hommes, et d'un autre, ne verrez-vous plus en chacun d'eux la personne même de Jésus-Christ, à qui s'adresse votre bienfait et qui ne l'oubliera pas, lui? » En formant les autres à la vertu, il ne se négligeait point lui-même. Il s'approchait souvent des saints mystères, exhortait, soulageait les malades dans les hôpitaux, visitait les églises, demeurait des heures entières au pied des autels dans la douce conversation de Notre-Seigneur, et le recherchait encore dans les pauvres, auxquels il donnait tout, jusqu'à ses habits.

Au retour de ce voyage, il se sépara de ses trois disciples, malgré leurs prières et leurs regrets : son adieu fut qu'ils devaient ne jamais perdre de vue la crainte du Seigneur, commencement de la sagesse, et ne plus faire consister leurs titres de noblesse que dans la vertu. Pour lui, s'étant perfectionné dans la science des lois, il exerça à Colmar, en Alsace, la profession d'avocat, avec beaucoup de distinction et d'intégrité. Il préférait souvent

la cause du pauvre à celle du riche : jamais de médisance dans ses plaidoyers, jamais rien de ce qui eût pu nuire à l'honneur de la partie adverse ; mais ses raisons étaient si solides, ses conclusions si sages, qu'il avait la plus grande influence sur la décision des juges. Il vit bientôt pourtant qu'il est difficile d'être en même temps un riche avocat et un bon chrétien. Cédant à cette crainte et aux impulsions divines, il quitta le monde et se retira chez les Capucins de Fribourg, où il prit l'habit en 1612, et reçut le nom de Fidèle.

Bientôt le nouveau religieux marcha à pas de géant dans la voie de la perfection. Il ne fut pourtant pas inaccessible à la tentation. Il éprouva que pour être hors des occasions du monde, on n'est pas à l'abri des suggestions de l'ennemi du salut, que les solitudes les plus reculées, les antres les plus horribles, les rochers les plus escarpés ne sont pas toujours de sûrs remparts à la vertu ; que l'homme porte partout avec lui un fond de passions qu'on ne peut détruire que par une attention continuelle sur soi-même, une fidèle correspondance à la grâce, avec laquelle on est toujours victorieux, quand on le veut sincèrement. L'ennemi du salut entreprit donc de s'emparer de son esprit : il lui fit naître des doutes sur le bien qu'il aurait pu faire en restant dans le monde ; il lui représenta qu'il aurait continué d'être le zélé défenseur des lois, le protecteur de la veuve et de l'orphelin, le père des pauvres, et qu'il aurait ainsi donné plus de secours à son prochain qu'il ne pourrait faire en menant une vie privée et cachée dans la solitude ; et que son salut aurait été aussi bien assuré dans le siècle que dans la religion. Cette tentation si habile ne laissa pas d'ébranler un moment la fermeté du Saint. Ses passions enchaînées depuis longtemps commencèrent à vouloir se licencier. Ses talents, ses commodités, ses aises, la perte de sa fortune, sa réputation, tous ces avantages ensevelis sous l'habit religieux le faisaient pencher tantôt vers la religion et tantôt vers le monde. Il alla trouver le Père maître des novices, qui lui fit comprendre que ses doutes venaient de l'esprit de ténèbres, et qu'il fallait s'adresser au Seigneur pour connaître sa volonté. « O mon adorable Sauveur ! s'écria le zélé novice, rendez-moi cette joie salutaire et cette sérénité d'esprit dont je goûtais les douceurs dans les heureux commencements de ma vocation ; faites, ô mon Dieu ! en me découvrant votre volonté, que je triomphe de mon ennemi et de mes passions ». Cette prière fut si agréable à Dieu, qu'il rendit à son serviteur la paix et la force. Il vit clairement la source de ses incertitudes, et cette vue lui redonna un nouveau courage, une nouvelle ardeur pour ses exercices spirituels, un nouvel attachement pour Dieu. Il voulut rompre à jamais avec le monde. Avec la permission du supérieur, il envoya chercher un notaire, fit de ses biens une fondation au séminaire, en faveur de plusieurs jeunes ecclésiastiques, afin de leur faciliter les moyens de continuer leurs études ; il leur légua en commun sa bibliothèque, afin qu'ils pussent en profiter tous ensemble, et ainsi dépouillé, il se disposa à entrer à jamais dans l'heureuse pauvreté des enfants de saint François.

« Pour me conformer », dit-il dans l'acte testamentaire qu'il fit avant sa profession, « à la parfaite résignation, à la charité, par laquelle Jésus-Christ, notre rédempteur, suant le sang et l'eau dans le Jardin des Oliviers, et enfin mourant sur l'arbre de la croix, s'est résigné, recommandé et offert à son père ; de même j'offre et consacre, par cette mienne dernière volonté et disposition, mon corps et mon âme, comme un sacrifice vivant éternel, d'un cœur contrit, au service perpétuel de la divine Majesté et de la Très-Sainte Vierge Immaculée, du séraphique

père saint François; et comme je suis sorti tout nu du sein de ma mère, de même, dépouillé de toutes les choses de la terre, je m'abandonne entre les bras de mon Sauveur ». Il se félicitait souvent depuis de l'heureux échange qu'il avait fait avec Dieu : « Il rendait à Dieu les biens de la terre, et Dieu lui donnait en retour le royaume du ciel ! » Il disait encore que Dieu, ne nous ayant rendus à la vie qu'en endurant la mort, nous ne pouvions conserver cette vie que par le même moyen, en mourant à nous-mêmes; et que, puisque notre récompense sera de nous réjouir toujours dans le ciel, il ne faut pas craindre de toujours souffrir sur la terre. Aussi souffrait-il toujours, ajoutant aux mortifications de la règle, toutes les mortifications volontaires que l'obéissance lui permettait. Les meubles les plus pauvres, les habits les plus usés étaient un des grands objets de son ambition : les haires, les cilices, les ceintures armées de pointes de fer, les disciplines suppléaient au martyre après lequel il soupirait; l'Avent, le Carême et les Vigiles, il ne vivait que de pain, d'eau et de fruits secs : « Quel malheur », disait-il, « si je combattais mollement, soldat sous un chef couronné d'épines ! » Que dirons-nous de ses prières où on l'eût pris pour un ange parlant à Dieu dans le ciel; de ses méditations dans lesquelles détournant tout à fait son regard de la créature, il contemplait les perfections de Dieu et ses propres misères; de son humilité qui lui faisait disputer aux jeunes religieux les emplois les plus vils; de sa dévotion envers la sainte Vierge, sa plus ferme espérance après Dieu, et à laquelle il se croyait redevable de toutes les grâces qu'il obtenait?

Ses supérieurs avaient hâte de rendre tant de vertus utiles au prochain. Lorsqu'il eut fini son cours de théologie, et qu'il eut été élevé au sacerdoce, il fut chargé d'annoncer la parole de Dieu et d'entendre les confessions : il remplit ce ministère avec le plus grand succès, surtout à Weltkirchen, où on l'envoya en qualité de supérieur du couvent, et où il opéra des conversions qui tenaient du prodige, entre autres celles de plusieurs calvinistes. Une maladie contagieuse s'étant mise parmi la garnison, et ensuite parmi les habitants de Weltkirchen, Fidèle se voua tout entier au service des pestiférés : on le trouvait à toute heure et partout, dans les hôpitaux, dans les maisons et les places, soignant le corps, soignant l'âme, et plus d'une fois guérissant les deux à la fois par des miracles. Sa réputation devint telle, que la Congrégation de la Propagande, établie par Grégoire XV, ayant demandé au provincial des Capucins des missionnaires zélés et redoutables à l'erreur, pour arrêter le torrent de l'hérésie qui envahissait la Suisse et surtout le canton des Grisons, on le mit à la tête de cette mission. Il accepta avec d'autant plus de joie, qu'il espérait avoir beaucoup à souffrir chez ces peuples grossiers, chez ces hérétiques violents et irrités. Il comptait même sur le martyre. Chacun de ses pas fut marqué par des conversions; dans les premières conférences qu'il eut avec les Calvinistes, il ramena à la vérité deux gentilshommes. Qui n'eût été convaincu en entendant cet Apôtre défier les ministres protestants, et renverser toutes leurs raisons; en le voyant marcher pieds nus, catéchiser les enfants, chercher les brebis égarées à travers les glaces, les rochers escarpés et les précipices? Ses adversaires ne trouvant pas d'autre moyen de répondre à la puissance de sa parole et de ses exemples, résolurent sa mort, sous prétexte qu'ils voulaient affranchir leur pays du joug de l'Autriche, et que ce moine leur prêchait la servitude; il leur prêchait au contraire la liberté des enfants de Dieu, les invitant à secouer la servitude du démon. Quant à l'Autriche, il leur fit remarquer en ami qu'elle pourrait réprimer durement les révoltés, envahir la Suisse et la ruiner par le fer et le feu. Informé qu'on cherchait l'occasion de verser son

sang, il ne prit d'autre précaution que celle de se confesser, et continua ses travaux apostoliques, voulant mourir les armes à la main. Il signait ses lettres, à cette époque : *Frère Fidèle qui doit bientôt être la pâture des vers.* Il se rendit le 24 avril 1622, de Grusch à Sévis, où il exhorta fortement les Catholiques à rester inviolablement attachés à la foi. Pendant qu'il prêchait, un Calviniste lui tira un coup de mousquet qui ne l'atteignit pas ; et comme on le priait de mettre sa vie en sûreté, il répondit qu'il ne craignait pas la mort et qu'il était prêt à verser son sang pour la cause de Dieu. Etant parti le même jour pour retourner à Grusch, il tomba entre les mains d'une troupe de Calvinistes qui avaient un ministre à leur tête. Il le traitèrent de séducteur, et voulaient le forcer à embrasser la prétendue réforme : « Je suis venu pour refuter vos erreurs, et non pour les embrasser, leur répondit-il, et je n'ai garde de renoncer à la doctrine catholique, qui est la doctrine de tous les siècles. Au reste, sachez que je ne crains pas la mort. » Un de la troupe l'ayant renversé par terre d'un coup d'estramaçon, il se releva sur les genoux et fit cette prière : « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi ; sainte Marie, mère de Dieu, assistez-moi ». Il reçut ensuite un second coup, qui le renversa de nouveau par terre, baigné dans son sang ; on le perça ensuite de plusieurs coups de poignard : c'est ainsi qu'il mourut martyr, à l'âge de quarante-cinq ans. Quelque temps après, les Calvinistes furent défaits par les impériaux, comme le Saint le leur avait prédit, et le ministre qui les commandait fut si frappé de cette prédiction, qu'il se convertit et abjura publiquement l'hérésie. Le corps de saint Fidèle fut porté à Weltkirchen, à l'exception de sa tête et de sa jambe gauche qui en avaient été séparées par ses meurtriers, et qui furent placées dans la cathédrale de Coire. De nombreux miracles s'étant opérés par son intercession, Benoît XIII le béatifia en 1729, et Benoît XIV le canonisa en 1745.

Son attribut est la *massue* ou estramaçon, espèce de lourde épée à large tranchant, instrument avec lequel il fut assommé. On le représente avec un crucifix à la main, portant une large blessure à la tête. Saint Fidèle est le premier martyr d'entre les missionnaires envoyés par la *Propagande.*

Voir la *Vie de saint Fidèle,* publiée, en 1745, par Théodore de Paris, Capucin.

SAINT LÉGER, PRÊTRE (Ier, IIe ou VIIe siècle).

Léger, prêtre, préposé au clergé de Perthe, mena une vie céleste sur terre. Il avait tant de douceur et d'humilité, qu'il était le serviteur de ses subordonnés, plus que leur maître. D'un signe de croix, il délivra un possédé du démon qui était en lui ; par ses prières, il guérit un homme malade d'une contraction des membres. Il mourut heureusement dans une vieillesse très-avancée : il fut enseveli dans l'église de Perthe. Cette église, dévastée et incendiée par les barbares, fut restaurée ensuite par l'évêque de Châlons. Un aveugle, nommé Haybert, recouvra la vue à son tombeau, vers l'an 805. Et ce miracle fut cause que le corps du Saint fut levé de terre et placé honorablement dans une châsse derrière l'autel. Il fut brûlé sur la fin du XVIIIe siècle par les impies. La dévotion envers le saint prêtre fut ravivée par divers signes de sa puissance. Au IXe siècle, on conduisit sa châsse en procession dans les campagnes désolées par une longue sécheresse et le ciel répandit sur les sillons la pluie désirée.

On voit, près de l'église de Perthe, un puits que saint Léger, unissant le travail des mains à une oraison constante, a creusé lui-même. Les pèlerins, qui affluaient à son tombeau, buvaient de cette eau regardée comme salutaire contre les maladies : plusieurs personnes ont encore aujourd'hui la même confiance. Tous les ans, le 23 juin, on fait une procession au puits de saint Léger.

Propre de Langres et *Saints de la Haute-Marne.*

SAINT MELLIT,

PREMIER ÉVÊQUE DE LONDRES, PUIS ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY (624).

Mellit, moine d'Italie, fut d'abord abbé d'un monastère à Rome. En 601, saint Grégoire le Grand le mit à la tête d'une seconde colonie de missionnaires qu'il envoyait à saint Augustin, en Angleterre. Il fut le premier évêque de Londres ou des Saxons orientaux. Il baptisa le roi Sébert avec une grande partie de ses sujets. Ce fut avec le secours des libéralités de ce prince qu'il jeta les fondements de l'église de Saint-Paul à Londres [1], et du monastère de Saint-Pierre à Thorney [2], lequel est aujourd'hui connu sous le nom de *Westminster*. On assure que saint Pierre lui-même vint consacrer l'église élevée en l'honneur du grand Apôtre, la veille du jour où Mellit se préparait à faire cette cérémonie.

Sébert, qui mourut vers l'an 616, laissa ses Etats à ses trois fils, Sexred, Séward et Sigebert. Ces princes n'avaient jamais renoncé à l'idolâtrie, mais ils avaient caché leurs sentiments du vivant de leur père. Lorsqu'ils le virent mort, ils professèrent publiquement le paganisme, et permirent à leurs sujets de retourner au culte des idoles. Cela ne les empêchait pas d'assister quelquefois à la célébration de nos mystères; ils voulurent même engager le saint évêque à leur donner de ce *beau pain* dont leur père avait mangé si souvent. Ils entendaient, par ce pain, la divine Eucharistie. Mellit leur déclara « qu'il ne pouvait leur accorder ce qu'ils demandaient, à moins qu'ils ne fussent baptisés ». Ils regardèrent ce refus comme un outrage, et chassèrent le Saint de son église et de leurs Etats.

Les trois princes furent tués, après un règne de six ans, dans une bataille qu'ils livrèrent aux Saxons occidentaux : mais le culte des idoles ne cessa pas aussitôt dans leurs Etats ; ce ne fut qu'en 628, selon l'auteur des annales saxonnes, que le peuple reprit la profession du christianisme.

Saint Mellit, chassé de son église, avait passé en France; mais il revint en Angleterre quelque temps après. En 619, il succéda à saint Laurent sur le siége de Cantorbéry. Il arrêta, par la vertu de ses prières, un incendie qui avait déjà réduit en cendres une grande partie de cette ville. Il mourut le 24 avril 624.

Voyez Bède, les *Fasti* de le Nève, Goscelin et Capgrave.

SAINT EGBERT, PRÊTRE (729).

Egbert naquit en Angleterre, vers l'année 639, de parents nobles, et passa de bonne heure en Irlande, qui était au VII[e] siècle pour les Iles Britanniques l'école générale de la piété et des sciences. Il entra au couvent de Rathmelsige : il y faisait provision de sciences et se formait à la vie monastique, lorsque, en 664, le pays fut affligé de la peste. Il en fut atteint lui-même, et, dans cet état, il fut si vivement touché de ses péchés, qu'il promit à Dieu de le servir avec plus de fidélité qu'auparavant, s'il voulait prolonger ses jours. Non content de cela, il fit le vœu de renoncer pour toujours à sa patrie, de réciter tous les jours le psautier, indépendamment du bréviaire ordinaire, et de jeûner toutes les semaines une fois, pendant vingt-quatre heures, à moins qu'il n'en fût empêché par quelque maladie. Lorsqu'il fut rétabli, il accomplit scrupuleusement sa promesse, et observa, en outre, trois jeûnes par an, durant lesquels il ne vivait que de pain et d'un peu de lait : c'était avant Noël, avant Pâques et après la Pentecôte. Ces pratiques lui firent faire de grands progrès dans la perfection, et le préparèrent dignement à la prêtrise, à laquelle il fut élevé quelques années plus tard. Egbert se proposa de porter la lumière de la foi aux Allemands et aux Frisons ; mais saint Boisil, prieur de Mailros, qui connaissait le besoin de son propre pays, lui fit dire que Dieu n'exigeait pas qu'il fît de si grands voyages pour développer ses talents, et lui conseilla de laisser à d'autres le soin de convertir les infidèles, et de se rendre aux îles d'Ecosse et d'Irlande, afin d'y instruire les moines. Malgré ces conseils, il se disposait à partir pour l'Alle-

1. En 604. — 2. En 609. Ce monastère fut rebâti par les rois Edgar et saint Edouard *le Confesseur*.

magne ; mais, quelques jours après son départ, il s'éleva une violente tempête qui, menaçant d'engloutir le vaisseau, rappela à l'esprit du Saint les avis de Boisil, et le força de retourner et de faire voile vers les petites îles.

Il débarqua à l'île de Hy ou Iona, aujourd'hui Colmkille, nom qu'elle tire de saint Colomb, située au nord de l'Irlande, du côté de l'Ecosse. Les moines de cette île étaient alors en grande réputation ; et ce fut cette réputation qui contribua à accréditer l'erreur selon laquelle, de même que les quartodécimans, ils célébraient avec les Bretons et les Ecossais d'Irlande la fête de Pâques à la quatorzième lune, erreur condamnée au concile de Nicée ; tandis que les Anglais, convertis par Augustin et les autres missionnaires de saint Grégoire le Grand, suivaient l'usage de l'Eglise romaine, et ne la célébraient que le dimanche suivant. Cette divergence occasionna une grande scission dans les églises britanniques, et causa bien du scandale parmi les fidèles accoutumés à regarder ce point de discipline comme une des bases de leur religion. L'entêtement avec lequel ces bons moines tenaient à leur erreur les exposa à perdre les fruits de leur pénitence et le mérite de leur parfaite obéissance. Egbert, à son arrivée parmi eux, s'attacha principalement à les convaincre sur ce point. La douceur avec laquelle il s'y prit lui gagna bientôt toute leur confiance, il leur montra la différence qui existe entre les articles essentiels de foi et les choses de pure discipline, et les amena au point de se conformer à l'usage de Rome, à l'égard de la célébration de la fête de Pâques et de quelques autres pratiques. Ceci arriva en 716. Egbert vécut encore treize ans, et mourut le dimanche de Pâques (c'est-à-dire le nouveau dimanche de Pâques, pour les Irlandais), au moment où il venait de célébrer la sainte messe. Il était âgé de quatre-vingt-dix ans. Le jour de sa mort fut le 24 avril 729 ; il est nommé en ce jour dans plusieurs martyrologes : le nouveau martyrologe romain fait, en outre, l'éloge de son humilité et de son abstinence. Les Bénédictins le placent parmi les Saints de leur Ordre, parce qu'ils croient que les communautés qu'il forma prirent, durant sa vie ou peu de temps après sa mort, la Règle de saint Benoît.

Tiré de Baillet, sous le 24 avril, d'après divers endroits de l'*Histoire ecclésiastique* du vénérable Bède, qui vivait du temps de saint Egbert. Voyez aussi les *Acta SS.*, t. III *Aprilis*, p. 313-315 ; *Batavia Sacra*, part. I, p. 32 ; Ræss et Weis, t. V, p. 311, et les *Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne*, par le docteur John Lingard, p. 528, qui prouve que c'est à saint Egbert qu'il faut rapporter l'honneur d'avoir établi les missions en Allemagne : en effet, ce furent saint Wibert, saint Willibrod, les deux saints Edwald, et autres disciples de saint Egbert qui répandirent la lumière de l'Evangile dans la Frise et dans le nord de la Germanie.

XXV[e] JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, la naissance au ciel de saint MARC L'EVANGÉLISTE. Disciple et interprète de l'apôtre Pierre, il écrivit l'Evangile à la prière des chrétiens de Rome, et avec son Evangile il se rendit en Egypte, prêcha le premier Jésus-Christ dans la ville d'Alexandrie et y établit une église. Ensuite, ayant été arrêté pour la foi chrétienne, il fut lié avec des cordes, et traîné violemment sur des cailloux dont il fut grièvement blessé. Enfin, il fut resserré en prison, où les anges le visitèrent et le fortifièrent, et Notre-Seigneur, lui apparaissant aussi, l'appela au royaume des cieux la huitième année de l'empire de Néron. 68. — A Rome, les Litanies-majeures à Saint-Pierre [1].

1. Les grandes litanies sont mentionnées dans tous les martyrologes latins ; quelques-uns ajoutent qu'elles furent instituées par saint Grégoire : ce qui ne veut pas dire qu'il est l'auteur des litanies elles-mêmes ; mais seulement qu'il les fit célébrer en l'honneur de saint Pierre. Il existe un décret de ce Pontife, relatif à la célébration annuelle des grandes litanies (Regist. liv. II) ; il commence ainsi : « La solennité de cette dévotion annuelle, mes bien-aimés Frères, nous avertit que nous devons célébrer la grande litanie avec un cœur pieux et zélé, etc. » Le même Pape, à l'occasion de la peste qui sévissait, institua la litanie appelée Septiforme. La constitution qu'il fit à cette occasion est datée du 27 août ; elle est men-

VI^e s. — A Syracuse, les martyrs saint Evode, saint Hermogène et sainte Calliste [1]. — A Antioche, saint Etienne, évêque et martyr, qui, ayant beaucoup souffert de la part des hérétiques qui rejetaient le concile de Chalcédoine, fut précipité dans le fleuve Oronte, sous l'empereur Zénon. 479. — Au même lieu, les saints Philon et Agathopode, diacres [2]. II^e s. — A Alexandrie, saint ANIEN [3], évêque, disciple de saint Marc et son successeur dans l'épiscopat, qui se reposa dans Notre-Seigneur, illustre par ses vertus. Vers 86. — A Lobes, la naissance au ciel de saint ERMIN, évêque et confesseur. 737.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Agen, le décès de saint PHÉBADE ou PHIARY, évêque. Sa fête se célèbre à Agen, le 26 avril. — A Lyon, saint Rustique, évêque, qui fut élevé de la magistrature séculière, où il se comportait saintement, à ce siége primatial, qu'il honora beaucoup par ses vertus; il a été loué par saint Ennodius de Pavie. 500. — Dans la même ville, mémoire de la pieuse et illustre dame Syagrie, que saint Ennodius de Pavie a appelée le *Trésor de l'église de Lyon*, et qui, sur l'avis de saint Rustique, mentionné tout à l'heure, donna l'argent nécessaire pour le rachat de six mille prisonniers italiens [4]. V^e s. — A Metz, saint Cramace, évêque et confesseur. Vers 545. — A Liége, saint Florebert, évêque, successeur de saint Hubert. 746.—A Auxerre, le bienheureux Héribald, évêque, qui avait été abbé de Saint-Germain, où on l'invoquait aux litanies. Il fut un de ceux qui écrivirent au clergé de Paris, sur la promotion d'Enée, après la mort d'Ercanrad II. Vers 857. — A Cluny, le bienheureux Hermann, comte de Seringahen, et très-parfait religieux. Il avait une dévotion particulière pour les saints Anges qui se plaisaient à converser familièrement avec lui ; il composa un traité en leur honneur, mais cet ouvrage n'a pas survécu aux désastres du monastère de Waldsasse, en Allemagne, dont il était abbé. 1222. — A Réome, dans le diocèse de Dijon, saint Sylvestre, deuxième abbé de ce monastère. Ses reliques furent dispersées par les Calvinistes. 572. — A Rome, le vénérable Jean de la Barrière, instituteur de la Congrégation des Feuillants, sous l'Ordre de Citeaux et la règle de saint Benoît, inhumé à Saint-Bernard des Thermes. 1600. — A Quimperlé, dans la petite Bretagne, saint Guirloès ou Durlo, premier abbé du monastère de ce nom. On voit encore son tombeau dans une chapelle basse de l'église Sainte-Croix de Quimperlé. 1057. — Au même lieu, mémoire de trois autres abbés, successeurs de saint Guirloès, les saints Jean, Vital et Vingomar ou Jungomar. Le dernier fut enterré à Notre-Dame de Quimper. XI^e s. — A Argentan, en Normandie, translation solennelle de saint Mansuet, dont les reliques furent apportées des catacombes de Rome, par le P. Louis François, de l'Ordre des Capucins, et données en 1658 à l'église paroissiale d'Argentan, sa ville natale [5]. — Aujourd'hui, procession à Notre-Dame de Courbefosse, près de Fougerolles, dans le diocèse de Laval. Les habitants de Fougerolles ont toujours eu en Notre-Dame de Courbefosse une dévotion et une confiance entières. Ils affirment qu'ils ne l'ont jamais priée en vain. Dans le principe, c'était un ermitage dont les deux ermites s'unirent à l'abbaye de Savigny en 1175. Vendue à la Révolution, menacée d'être revendue à un étranger en 1860, la chapelle fut rachetée par les cotisations des habitants de Fougerolles.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Mémoire de saint Anien, cordonnier d'Alexandrie d'Egypte, à qui saint Marc remit un doigt qu'il s'était coupé avec son tranchet. C'est pourquoi les métiers qui exposent aux coupures ont

tionnée par Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs* (liv. x, ch. 5), et par Paul, diacre, dans son *Histoire des Lombards* (liv. III, ch. 2). Saint Grégoire n'ordonnait pas seulement des prières publiques à Rome, mais encore dans les autres parties de l'Eglise, quand il se présentait quelque nécessité urgente. L'usage des litanies est très-ancien dans l'Eglise ; saint Basile (ep. 63), parle des litanies qui avaient lieu à Néocésarée dès le temps de saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de cette ville, vers le milieu du III^e siècle. C'était un usage très-ancien dans l'Eglise latine de faire des processions ou litanies aux tombeaux des Martyrs. (Voir Tertullien, liv. II, à son épouse, et saint Jérôme, ep. 22, à Eustochie.) Chaque évêque en célébrait dans son église. Les plus célèbres de toutes sont celles que saint Mamert, évêque de Vienne, institua vers l'an 452 : nous devrions dire qu'il les rétablit, car on pourrait montrer par des textes de Sidoine Apollinaire (ep. ad Aprum. 14, liv. v), de saint Césaire d'Arles (homél. 33), et de saint Augustin (serm. 173), qu'elles existaient déjà. — Baronius.

1. On ignore l'époque du martyre de saint Evode, de saint Hermogène et de sainte Calliste, leur sœur.

2. Les saints Philon et Agathopode paraissent être les mêmes qui accompagnèrent à Rome saint Philippe d'Antioche et en ramenèrent ses reliques. Le premier était du clergé de Tarse, et le second de celui d'Antioche. Saint Ignace fait mention d'eux dans ses lettres aux habitants de Philadelphie, de Tarse, d'Antioche et de Philippes.

3. La vie de saint Anien est racontée dans celle de saint Marc, *passim*.

4. Voir la vie de saint Epiphane de Pavie.

5. Plusieurs protestants firent leur abjuration à cette occasion, et il s'opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses.

choisi saint Marc pour leur patron. 86. — En Afrique, les saints Noble, Marcie, Hermemphe, Fortuné, Joconde, martyrs. — Chez les Grecs, sainte Nice ou Victoire, martyre. An 303. — A Nicomédie, saint Publius, soldat et martyr. Publius était un favori de l'empereur Licinius. Témoin des cruautés exercées envers un saint évêque, il jeta ses armes par un mouvement de sainte indignation. — En Irlande, saint Mackallée et saint Mackalde ou Maccull, évêques [1]. Ve s. — A Slepe, dans le comté de Huntingdon, en Angleterre, saint Yves, évêque persan, qui passa dans la Grande-Bretagne où il prêcha la foi, à peu près à la même époque que saint Augustin, au VIIe siècle. Un laboureur trouva son corps encore entier en 1001. — Chez les Grecs, huit saints anachorètes qui furent mis à mort en haine de Jésus-Christ. Epoque incertaine. — Encore chez les Grecs, saint Macédoine, évêque de Constantinople, qui racheta par une confession éclatante des commencements peu honorables. An 346. — A Vienne, en Dauphiné, saint Clarence, évêque [2]. Avant l'an 625. — A Hispelli, dans l'Ombrie, saint Fidèle. Sa vie est enveloppée d'obscurité. — A Syracuse, en Sicile, saint Robert, abbé. Vers le VIIIe s. — A Plaisance, sainte Franque, vierge, abbesse de l'Ordre de Cîteaux [3]. An 1218. — Au Mont-Alcin, en Toscane, le bienheureux Philippe ou Philippin, de l'Ordre des Frères Mineurs. Il fut un des compagnons de saint Antoine de Padoue, et mourut à quatre-vingt-sept ans, sur la fin du XIIIe s.

SAINT MARC L'ÉVANGÉLISTE

68. — Papes : Saint Pierre ; saint Lin. — Empereur : Néron.

Je suis la chaire de Marc. Ma règle divine me fut donnée par Marc : Toujours avec Rome.
Inscription araméenne gravée sur la chaire de saint Marc conservée à Venise.

La fondation de l'Eglise d'Alexandrie se rattache à l'activité apostolique de saint Pierre. Il entrait dans les desseins de la Providence que les plus illustres siéges de la chrétienté pussent montrer à leur origine le nom de celui que Jésus-Christ avait établi le fondement de son Eglise, le pasteur universel des agneaux et des brebis. Dans les *Actes des Apôtres*, nous le voyons à la tête de l'assemblée des fidèles à Jérusalem ; c'est lui qui organise l'Eglise d'Antioche, qu'il gouverne pendant quelques années. De la métropole de l'Orient il transporte sa chaire à Rome, capitale de l'Occident

1. Le premier, saint Mackallée, était évêque dans le pays de Hi-Fialgia. C'est là une ancienne dénomination. Hi-Fialgia serait la Lagénie ou Leinster, dans le comté de Meath. C'est des mains de saint Mackallée que sainte Brigitte reçut le voile. D'après les Bollandistes, il mourut en 456.

Le second, saint Mackalde, était d'abord un principicule du pays qui levait ses contributions à la façon des brigands. Les prédications de saint Patrice lui déplaisaient fort, ainsi qu'à ses gens. La mort de l'Apôtre fut résolue dans un conseil tenu par la bande. « Voici comment il faut nous y prendre », dit un de leurs orateurs : « Que l'un de nous se place vivant dans une bière : nous irons au-devant de l'imposteur et le supplierons de ressusciter le prétendu mort. Au moment où le faiseur de miracles se mettra à marmotter ses incantations, le soi-disant mort se lèvera et ce sera le signal des coups de bâton sous lesquels nous l'accablerons ». Ce qui fut dit fut fait. On attendit le saint homme au passage. Mais quel ne fut pas l'étonnement, l'épouvante des meurtriers, lorsqu'en découvrant leur camarade, ils trouvèrent réellement mort celui qui auparavant était plein de vie. A ce spectacle, Mackalde et ses gens se convertirent. Comme pénitence, saint Patrice imposa au ci-devant chef de brigands de quitter sa patrie, théâtre de tant de crimes, et de se confier au hasard des flots, Dieu devant charger ceux-ci de le porter vers le lieu qu'il devrait habiter. Son esquif aborda à l'île de Man, célèbre par les mystères des druides, mais déjà alors éclairée des lumières de l'Evangile par deux saints Evêques, sous la conduite desquels Mackalde se plaça et auxquels il succéda dans les fonctions pastorales quand le dernier d'entre eux fut mort. Les *AA. SS.* placent en 498 le commencement de l'épiscopat de saint Mackalde.

Les deux évêques qui évangélisaient l'île de Man, lorsque saint Mackalde y aborda, étaient Conindrius et Romulus, envoyés par saint Patrice. Mais ils y avaient été précédés par saint Germain, autre disciple de saint Patrice, et qui a toujours été considéré comme l'apôtre de l'île : la cathédrale de Peel-Castle est dédiée sous son nom. Pour en revenir à saint Mackalde, on montre encore, dans l'île de Man, une montagne où il vécut d'abord en solitaire, et qui a été appelée de son nom *Saint-Maughold*. Une église porte aussi son nom, où l'on a conservé ses reliques jusqu'à la prétendue Réforme.

2. Voir au jour suivant. — 3. Voir au 27 avril.

et du monde entier. Enfin par Marc, son interprète et son disciple, il fonde l'Eglise d'Alexandrie. Ce sont les propres paroles d'Eusèbe : « Pierre, dit l'historien du IVe siècle, établit aussi les églises d'Egypte, avec celle d'Alexandrie, non pas en personne, mais par Marc, son disciple. Car lui-même pendant ce temps s'occupait de l'Italie et des nations environnantes ; il envoya donc Marc, son disciple, destiné à devenir le docteur et le conquérant de l'Egypte [1] ». Voilà pourquoi les Eglises de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie resteront les premières après l'Eglise mère et maîtresse de toutes les autres : elles formeront comme autant de rayons de la primauté apostolique, dont la plénitude se concentre dans le siége de Rome.

Il y a tout lieu de croire qu'avant l'arrivée de saint Marc quelques semences de christianisme avaient déjà été répandues à Alexandrie. Saint Luc cite parmi les Juifs présents à Jérusalem le jour de la Pentecôte, des habitants de l'Egypte et du territoire de la Libye voisine de Cyrène [2] : en rentrant dans leur pays, ces hommes encore tout émus des merveilles de la prédication apostolique, ne pouvaient manquer de rapporter ce qu'ils avaient vu et entendu. Malgré le peu de relations qui existaient entre les juifs de la Palestine et ceux de l'Egypte, on comprendrait difficilement que les grands événements accomplis à Jérusalem n'eussent pas trouvé de retentissement parmi ces derniers. Mais ce n'étaient là que des pierres d'attente qui demandaient à être réunies et façonnées avec soin pour servir de fondement à un édifice durable et régulier.

Saint Marc était Hébreu d'origine : son style [3], rempli d'hébraïsmes, ne permet pas d'en douter. Le vénérable Bède [4], qui le dit d'après la tradition, ajoute qu'il était de la race sacerdotale d'Aaron. Un ouvrage attribué à saint Jérôme [5] le dit également. Les Juifs et les Païens d'Alexandrie l'appelaient *le Galiléen* [6] ; ce qui laisserait à entendre qu'il pouvait être de la province de Galilée, patrie de saint Pierre, dont il fut l'interprète et le compagnon.

Plusieurs auteurs anciens et modernes [7] disent que saint Marc a été du nombre illustre des soixante-douze Disciples de Jésus, et qu'il a brillé parmi eux par sa foi et son ardeur, comme un astre splendide parmi les innombrables étoiles de la milice céleste. Toutefois, cette vive lumière se serait un instant éclipsée, d'après ce que rapporte saint Epiphane ; ce Père dit, en effet, qu'il fut un des soixante-douze Disciples qui se scandalisèrent avec les Capharnaïtes de ce que, dans son Discours sur l'Eucharistie, Notre-Seigneur avait dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ;* qu'il se retira avec beaucoup d'autres ; mais que saint Pierre le convertit et le ramena à Jésus-Christ après la Résurrection. C'est là, sans doute, une des raisons qui portèrent saint Marc à s'attacher ensuite plus particulièrement à saint Pierre. Cet Apôtre l'appelle *son fils* dans sa première épître : *l'Eglise qui est dans Babylone* (c'est-à-dire dans Rome), dit-il aux Eglises d'Orient, *et mon fils Marc vous saluent* [8]. Ce Disciple, en suivant saint Pierre dans ses voyages apostoliques, lui servait d'*interprète*, comme nous l'apprennent plusieurs saints Pères [9]. Ils sont

1. *Théophanie* d'Eusèbe, ouvrage retrouvé en grande partie par le cardinal Mai, *Patrum nova bibliotheca*, t. IV, p. 120.

2. *Actes des Ap.*, II, 10. — 3. Tillemont, Godescard. — 4. Beda, *in Marcum*, p. 92. — 5. S. Hieron., *in Marc. pr.*, p. 87. — 6. *Acta S. Marci*, n. 5, *ap. Boll.* 25 *apr.*, p. 348.

7. Tillem.; Dom Calmet, *Dict. biblique*, art. *Disciples ;* Baronius, *anno* 33, n. 13, *Annal.* Dans la *Chronique d'Alexandrie*, p. 62, saint Marc est le cinquante-huitième disciple d'entre les *septante-deux*.

8. 1 Petr., V, 13 ; Orig. S. Jérôm.

9. S. Papias, *ap. Euseb.*, l. III, c. 39 ; S. Irénée, l. III, c. 11 ; Tertull., *adv. Marcion.*, l. IV, c. 5 ; S. Jérôm., *de viris ill.*, c. 8, *et in chronic.* ; Till., Godesc.

néanmoins partagés sur ce titre d'*interprète*. Selon les uns, on doit entendre par là qu'il donnait la forme et le style aux épîtres de l'Apôtre. Selon les autres, cette fonction consistait à rendre en grec ou en latin ce que saint Pierre disait en sa propre langue. Ou bien encore elle consistait à expliquer en particulier aux croyants ce que saint Pierre avait enseigné à tous d'une manière générale, qui demandait différentes explications et interprétations. C'est, du moins, ce que font entendre les Actes de son apostolat d'Aquilée, où l'on voit que les disciples et les auditeurs de saint Pierre viennent trouver saint Marc pour cet effet, comme pour un autre motif dont nous parlerons ci-après.

Lorsque saint Pierre, délivré de la prison d'Hérode, vers l'an 42, se rendit à Rome, saint Marc l'y accompagna. Il travailla avec le Prince des Apôtres à semer la bonne semence de la parole de vérité dans une cité qui, jusqu'alors, avait été la citadelle de l'erreur. Une immense multitude de fidèles ne pouvait se rassasier d'entendre la parole de vie ; elle accourait pour entendre saint Pierre, dont la doctrine inondait de lumière toutes les intelligences. Il ne lui avait pas suffi de l'entendre avec avidité ; elle vint trouver son disciple Marc [1], qu'elle pria avec instance de lui exposer de nouveau la prédication de son maître, et de la lui transcrire, même par écrit, afin qu'elle pût ainsi en faire le perpétuel objet de ses méditations du jour et de la nuit. Des vœux si justes furent entendus.

Sur ces entrefaites, saint Pierre envoya saint Marc prêcher l'Evangile à Aquilée, ville alors très-considérable et très-célèbre. Le Disciple s'acquitta avec un grand zèle et avec un grand succès de son apostolat ; une multitude innombrable embrassa la foi, et forma dès lors une Eglise très-remarquable par sa science religieuse comme par la fermeté de sa foi. Ce fut là, comme il est rapporté dans ses Actes, que, voyant l'heureuse avidité des croyants [2] pour la parole de Dieu, il acheva ou transcrivit la rédaction de son Evangile, où il donna en abrégé les faits contenus dans l'Evangile de saint Matthieu, mais en y ajoutant quelquefois des choses très-importantes. On dit que l'amour que témoignait saint Pierre pour le silence, lui avait appris cette concision et cette brièveté. Selon saint Irénée, Eusèbe et Origène, il mit par écrit les choses que saint Pierre avait coutume de prêcher ; ce que les Romains l'avaient prié de rédiger pour leur usage. C'est pour cela que, selon la remarque de saint Chrysostome, il ne rapporte point ce que le Sauveur dit à l'avantage du Prince des Apôtres, lorsqu'il l'eut reconnu solennellement pour le Christ et le Fils de Dieu : il ne parle point de la circonstance où il marcha sur les eaux. Mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue et de détails. Par humilité, le saint Apôtre supprimait dans sa prédication tout ce qui lui était avantageux et honorable. Il publiait avec les sentiments de la plus vive componction le crime qu'il avait commis en renonçant son divin Maître. Il rapporte aussi des traits dont saint Matthieu n'avait point parlé, comme l'éloge de cette pauvre veuve qui mit deux petites pièces de monnaie dans le tronc du temple, et l'apparition de Jésus aux deux Disciples qui allaient à Emmaüs.

Eusèbe [3] et saint Jérôme [4] disent que saint Pierre apprit par la révélation de l'Esprit de Dieu, que saint Marc avait écrit son Evangile, et fut comblé de joie de voir le zèle que les chrétiens avaient témoigné pour la parole de vérité. Il approuva cet ouvrage, et, par son autorité, en établit l'usage dans

1. Euseb., l. II, c. 15 ; S. Jérôm., *de viris ill.*, c. 8 ; S. Clem. Alex., v. 565.
2. Dandolo, *in chron. ap. Boll.*, p. 347.
3. Euseb., l. II, c. 15. — 4. S. Hier., *de vir. ill.*, c. 8.

l'Eglise. C'est pour cette raison, dit Baronius, que quelques-uns le lui ont attribué, comme nous le voyons dans Tertullien [1] et dans saint Jérôme [2]; ou plutôt, selon que l'observe Tertullien même, c'est parce que ce qui est mis au jour par les Disciples, s'attribue aisément au Maître. On lit même dans un ouvrage qui porte le nom de saint Athanase, que ce livre ne contient que les paroles de saint Pierre. — Cet Evangile a été généralement reçu et reconnu comme authentique dans toute l'Eglise catholique, et même communément parmi les sociétés hérétiques.

L'antique siége patriarcal d'Aquilée a toujours été très-illustre dans l'Eglise, et considéré comme l'un des plus puissants, des plus étendus et des plus élevés en dignité, comme remontant aux temps apostoliques, et comme ayant été fondé par l'Evangéliste saint Marc [3].

André Dandolo, duc de Venise, dans ses *Chroniques* [4], assure que saint Marc, arrivant dans un des faubourgs d'Aquilée, appelé *Murétana*, où dans la suite on construisit une église en mémoire de cet événement, annonça au peuple la parole de Dieu, la confirma par des prodiges et convertit ainsi une foule innombrable d'habitants. On en cite un entre plusieurs autres. Un jeune homme nommé Arnulphe, fils d'Ulphus, était couvert de la lèpre, et demeurait retiré dans le faubourg d'Aquilée ; saint Marc le guérit et le rétablit dans une parfaite santé. A la vue de ce prodige, Ulphus se convertit et reçut le baptême avec toute sa famille.

Les Actes cités plus haut rapportent que la ville d'Aquilée se montra si heureuse et si flattée d'avoir été honorée de la visite et de la prédication d'un tel Apôtre du Fils de Dieu, qu'elle lui construisit une chaire d'ivoire, où il siégea durant quelque temps, et particulièrement durant celui où il écrivait son Evangile. Cette chaire, où aucun des Pontifes, ses successeurs, n'a osé s'asseoir depuis, a été conservée jusqu'à nos jours, et se montre encore aujourd'hui en Italie.

Parmi les fidèles d'Aquilée, il s'en trouva un, nommé Hermagoras, qui, en peu de temps, parvint à une si grande perfection, que le saint Evangéliste, éclairé du Saint-Esprit, prévit aussitôt qu'il serait digne d'occuper le sommet du sacerdoce. Il le prit pour l'accompagner lors de son retour à Rome. Il l'amena ensuite en présence du bienheureux Pierre, prince des Apôtres. Le premier pasteur de l'Eglise le revêtit du caractère et du pouvoir sacerdotal, l'éleva à la dignité pontificale et lui confia le gouvernement de l'Eglise d'Aquilée. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la couronne du martyre, le 12 juillet, avec Fortunatus, son diacre, et qu'il alla jouir auprès de Jésus-Christ, le Prince des Pasteurs, de l'éternelle béatitude du royaume céleste.

Lorsque saint Marc eut accompli en Italie l'objet de son voyage, il reçut du Prince des Apôtres le commandement d'aller prêcher en Afrique, et de là à Alexandrie, capitale de l'Egypte et du Midi, afin d'y ériger une église principale au nom du Chef de la chrétienté. C'est ce qu'attestent les Actes de saint Marc, les décrets du pape Gélase, de même que toute la tradition de l'antiquité [5].

Le saint Evangéliste débarqua vers Cyrène, dans la Pentapole. Il annonça

1. Tertull., *adv. Marcion.*, l. IV, c. 5. — 2. S. Hier., *ibid.*, c. 2.

3. Ughel., t. V, *Italiæ Sacræ;* Palladius, *de Olivis*, l. V; Thom., archid. Spalat., *Hist. Spalat.*, c. 3.

4. Chron., l. IV, c. 1; et Ordéricus Vitalis, *Hist. ecclésiast.*, l. II, c. 20, p. 181, éd. Migne.

5. Actus *Apost. Alex.;* Gélasius, *in decret. de lib. apoc.;* Euseb., Epiph., Hier., Eutych., t. I, p. 328; Beda, S. Petrus, episc. Alex.; Sulp. Severus; Elmacin, Abulpharage, Enassal et plusieurs autres auteurs orientaux, tant chrétiens que musulmans; *Hist. P. C. Alexandrinorum.*

l'avénement du Christ et son Evangile dans ces vastes régions africaines, dans la Libye, dans la Marmarique (aujourd'hui royaume de Barca), dans le pays des Ammonites, dans la Thébaïde, dans la Cyrénaïque, dans la Nubie, une partie de l'Ethiopie, dans toute l'Egypte, et dans les régions voisines et limitrophes [1]. Il y avait apporté son Evangile, il convertit une multitude innombrable de païens ; ces misérables esclaves des idoles, ou plutôt des démons, se livraient dans leurs temples profanes à toutes sortes de péchés, d'impuretés, d'abominations. La puissance ennemie que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu combattre et détruire à son avénement sur la terre, les portait à manger des viandes immolées aux idoles, et à commettre toute espèce de crimes. Saint Marc, arrivant au milieu d'eux, et armé de la divine parole, guérissait les malades et les infirmes, rendait nets les lépreux, chassait un grand nombre d'esprits malins. Le spectacle de tant de miracles que la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur opérait par son Apôtre, porta les Africains à croire au Fils de Dieu. En conséquence, ils détruisirent leurs temples d'idoles. La hache à la main, ils abattirent leurs bois sacrés, et, ayant ainsi donné une preuve éclatante de leur conversion au vrai Dieu, ils furent baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dès lors, l'Evangile de ce saint disciple de Jésus-Christ se répandit dans les provinces africaines de Tripoli, de Cyrène, de la Pentapole, de la Thébaïde et de l'Egypte, pays alors florissants par le commerce, l'industrie, la fertilité du sol, par la science et la civilisation romaine. Ces pays continuèrent de jouir des bienfaits du Christianisme pendant sept à huit siècles d'inviolable attachement à la foi du Christ. Enfin ils retombèrent dans la barbarie après que l'hérésie et le paganisme eurent repris la domination dans ces immenses contrées. Aujourd'hui que la foi y est éteinte, on n'y voit partout que des amas de montagnes nues et abandonnées, que des vallées stériles et presque désertes. — Manifestement, la vie s'en est retirée avec le Christianisme.

Après avoir prêché, pendant environ douze ans, dans les diverses parties de la Libye, dans les régions Pentapolitaines, dans la Marmarique et dans l'Ammoniaque, il résolut de porter le flambeau de l'Evangile dans la Thébaïde et dans l'Egypte [2], selon la révélation qu'il en avait eue du Saint-Esprit. Semblable à un intrépide athlète, le bienheureux Evangéliste saint Marc se mit donc en marche avec une grande promptitude pour aller livrer de nouveaux combats aux dieux du paganisme. Il fit ses adieux aux fidèles de l'Afrique, et leur dit : — Le Seigneur m'a parlé, et m'a donné le commandement de partir pour Alexandrie. Les fidèles le conduisirent jusqu'au vaisseau, et, après avoir mangé avec lui le pain (eucharistique), ils le quittèrent, en lui disant : — Que le Seigneur Jésus-Christ rende heureux votre voyage ! Le saint Evangéliste pria Dieu de conserver ses frères et de les fortifier dans la foi jusqu'à ce qu'il revînt les visiter. Puis il partit pour Alexandrie, où il arriva en deux jours, dans la septième année de l'empire de Néron (commencé l'an 60 au mois d'octobre) [3]. Descendu du vaisseau, il arriva dans un lieu nommé *Bennide*, à l'entrée de la ville. Au moment où il y entra, son soulier se rompit. A cette vue, le Saint, éclairé d'en haut,

1. *Ibid.* et S. Petr. Alex.; Ordericus Vitalis, *Hist. eccl.*, l. II, c. 20.

2. Eutychius; *Acta S. Marci;* Bède, 25 *apr.;* Tillem.; S. Jérôm., *de viris ill.*, c. 8; Chronicon Orientale, *ab Ecchellensi versum;* Boll., 25 *apr.;* Ordericus Vitalis, *loc. cit.;* Dom Ceillier, dans son *Histoire des auteurs ecclésiastiques*, t. Ier, p. 492, et la plupart des écrivains qui se sont occupés des *Actes de S. Marc*, font observer qu'on ne peut douter de leur antiquité, et qu'ils contiennent plusieurs faits véritables de la vie de saint Marc, consignés dans la tradition de l'église d'Alexandrie.

3. Chron. Orient. *ibid.* Tillemont.

dit : — Ma marche sera désormais plus libre. Il aperçut à l'instant un homme, qui s'occupait du métier de cordonnier ; il lui donna sa chaussure à raccommoder. Pendant que ce dernier s'occupait de cet ouvrage, il se fit une large blessure à la main et s'écria de douleur : — UNUS DEUS ! *Ha, mon Dieu !* (Car toute la corruption de l'idolâtrie n'a jamais pu empêcher que, dans les occasions imprévues où l'on voit mieux paraître les mouvements naturels, l'âme des païens même ne parût chrétienne, dit Tertullien, en reconnaissant un seul Dieu, et en ne s'adressant qu'à lui seul.) Aussi cette parole donna-t-elle de la joie à saint Marc, et lui fit-elle espérer que Dieu l'assisterait en cette rencontre. — En effet, dit-il, Dieu a rendu heureux mon voyage. Puis s'adressant à Anianus, le cordonnier, il lui parla de ce Dieu unique qu'il avait invoqué, ainsi que de Jésus-Christ, par le pouvoir de qui il lui fit espérer de le guérir. En même temps il fit un peu de boue avec sa salive, en mit sur la plaie, et invoqua le nom du Sauveur, en disant : — Au nom de Jésus-Christ, fils de Dieu, que votre main reçoive la guérison.

Et au même instant la main d'Anianus fut guérie. Le cordonnier, frappé à la vue du pouvoir de cet homme, et de la prodigieuse efficacité de sa parole, considérant d'ailleurs l'extérieur mortifié du Saint, lui dit : — Je vous conjure, ô homme de Dieu, de daigner descendre dans la maison de votre serviteur, pour y prendre votre réfection ; car aujourd'hui vous m'avez fait éprouver les effets de votre bonté. Le visage du bienheureux Marc parut joyeux : — Que le Seigneur, lui dit-il, vous donne le pain de vie descendu du ciel ! En même temps Anianus l'obligea avec une double violence d'entrer chez lui.

Lorsque saint Marc entra dans la maison, il dit : — Que la bénédiction du Seigneur soit ici ! Prions, mes frères. Tous ceux qui l'accompagnaient se mirent alors en prières. Après qu'ils eurent rendu grâces au Seigneur, Anianus dit à l'Apôtre : — Je désire connaître d'où vous êtes, et de qui vient cette puissante parole de vie dont vous nous avez parlé. Marc lui répondit : — Je suis le serviteur du Seigneur Jésus-Christ, le fils de Dieu. — Je serais très-désireux de le voir, reprit l'homme d'Alexandrie. — Je vous le ferai voir, repartit saint Marc. Il commença aussitôt à lui faire connaître l'Evangile de Jésus-Christ, et à lui montrer comment les oracles des Prophètes s'étaient accomplis en Jésus. — Quant à moi, reprit l'hôte d'Alexandrie, je n'ai jamais entendu parler des Ecritures dont vous nous entretenez ; je ne connais que l'Iliade et l'Odyssée : ces deux poëmes tiennent lieu de toute science aux yeux des Egyptiens. Alors saint Marc commença à lui annoncer clairement Jésus-Christ et à lui montrer, de même, que toute cette science, que toute cette philosophie (homérique et profane) n'est que folie aux yeux de Dieu.

Après avoir écouté attentivement la doctrine du bienheureux Marc et avoir considéré les signes miraculeux et les éclatants prodiges qu'il opérait, l'homme d'Alexandrie crut en Dieu, et fut baptisé avec toute sa famille et avec une grande foule de personnes du même endroit (de la ville).

Dans tout l'univers, il n'y avait point de pays plus livré que l'Egypte aux superstitions du paganisme. Dans toute l'antiquité, l'Egypte avait été le siége de l'empire de Satan, le principal centre du culte idolâtrique. Mais les temps de bénédiction prédits par les prophètes étaient enfin arrivés ; et saint Marc fut l'instrument dont Dieu se servit pour vérifier les prédictions de ses serviteurs. En peu de temps, il forma à Alexandrie une Eglise très-nombreuse ; et bientôt le nombre des chrétiens s'y multiplia d'une manière

prodigieuse. Et saint Marc, comme le rapporte Eusèbe [1], établit plusieurs églises dans Alexandrie, c'est-à-dire qu'il divisa la ville en cantons ou en paroisses, suivant notre manière de parler : ordonnant que les chrétiens de chaque canton s'assembleraient en un lieu déterminé, sous la direction d'un prêtre qui en serait chargé, pour y recevoir les sacrements et y entendre la parole de Dieu. Cette distribution des paroisses d'Alexandrie s'était conservée et s'observait au commencement du IVe siècle, comme le rapporte saint Epiphane [2]. Dans la plupart des autres villes, tout le peuple se réunissait en un même lieu, sous la présidence de l'évêque [3].

Les progrès du Christianisme dans Alexandrie, dans les villes voisines et dans toute l'Egypte furent si étonnants ; le nombre des Egyptiens et des Africains convertis fut si considérable, du temps même de saint Marc, que l'on peut dire que ce saint Evangéliste accomplit littéralement et presque complétement les anciens oracles des Prophètes, qui avaient annoncé la conversion au Messie de ces riches et florissantes contrées [4].

Mais les puissances infernales ne supportèrent pas le spectacle de la destruction de leur règne en Egypte, sans opposer la plus vive résistance à celui qui brisait si puissamment leurs forces. Elles excitèrent les âmes de ceux qui, dans Alexandrie, restèrent attachés à leurs idoles : elles les soulevèrent tumultueusement contre l'homme de Dieu. « Les païens de la ville », est-il écrit dans les Actes de saint Marc, « à la vue de la multitude de ceux qui croyaient au vrai Dieu, éclatèrent en murmures contre ce Galiléen qui était venu à Alexandrie pour ruiner les sacrifices des dieux, pour empêcher leurs cérémonies et leurs solennités. Ils cherchèrent donc l'occasion et le moyen de le mettre à mort, et ils lui tendirent quantité de piéges.

Or, le bienheureux Marc, connaissant le dessein de ces païens, crut devoir se retirer pour un temps. Avant son départ, il ordonna pour évêque d'Alexandrie saint Anien, et avec lui trois prêtres, savoir : Melius, Sabinus et Cerdon, et sept diacres, puis onze autres prêtres pour demeurer avec le patriarche Anien : de ce nombre on devait prendre un jour celui qui succéderait au patriarche décédé.

Cela accompli, le saint Evangéliste reprit le chemin de la Pentapole, et arriva, ajoute Eutychius, à Barca, ville principale de cette province africaine. D'après Eusèbe [5], c'était la huitième année de Néron, et la soixante-deuxième de Jésus-Christ. Saint Marc demeura encore deux ans dans la Pentapole ; il y confirma les fidèles qu'il y avait laissés avant d'aller en Egypte, et il établit des évêques et d'autres ministres dans ces divers pays d'Afrique. Puis il revint en Egypte.

1. Euseb., l. II, c. 16. — 2. S. Epiph., LXIX, c. 1.

3. Un grand nombre d'auteurs, après saint Jérôme et Eusèbe, veulent que les Thérapeutes ou moines juifs, dont l'historien Philon a décrit la manière de vivre, assez semblable à celle de nos ascètes, fussent des chrétiens que la parole de saint Marc avait poussés à embrasser la perfection évangélique. Mgr Freppel, dans son *Cours d'éloquence sacrée* (Clément d'Alexandrie, 2e leçon), démontre que l'ouvrage de Philon date de sa jeunesse et non de sa vieillesse. Or, lorsque Philon était jeune, le christianisme n'avait pas encore été prêché à Alexandrie et dans l'Egypte. Philon, né trente ans avant Jésus-Christ, aurait eu quatre-vingt-dix ans lorsque saint Marc arriva à Alexandrie, vers l'an 60. Or, dès l'année 40, il avait été envoyé en ambassade auprès de Caligula, pour demander à ce prince sa protection contre les mauvais traitements dont les juifs étaient l'objet de la part des païens. Il est à supposer que l'ouvrage qu'il avait composé pour décrire les mœurs pures et la vie contemplative des Thérapeutes ou serviteurs de Dieu, figurait dans son bagage d'apologiste de la nation et de la religion juive. « S'il m'est impossible », continue Mgr Freppel, « de voir des chrétiens dans les Thérapeutes de Philon, je me hâte d'ajouter que le christianisme devait trouver un accès facile auprès d'une classe d'hommes animés de pareilles dispositions ». Ces bonnes dispositions expliquent en partie le succès prodigieux de la mission de saint Marc.

4. Cf. Isaïe, XIX, 18 et suiv.; XLV, 14; XLVI, 18.

5. Ordericus Vitalis, *Hist. eccl.*, l. II, c. 20, p. 182, éd. Migne.

A sa rentrée [1] dans Alexandrie, le saint Evangéliste eut la joie de trouver les fidèles augmentés en foi et en grâce, de même qu'en nombre. Ils avaient construit une église ou lieu d'assemblée dans un endroit appelé *Bucoles*, situé près du rivage de la mer. Ravi de joie à la vue des grands progrès du Christianisme, il se mit à genoux, et rendit gloire à Dieu. Il encouragea les chrétiens à persévérer ; il pria pour eux, puis il se retira. L'auteur de la Chronique Orientale [2] dit qu'il partit pour Rome, et qu'il y fut présent au martyre de saint Pierre et de saint Paul.

Il revint de Rome en Egypte et à Alexandrie, où il vit que les églises se multipliaient de plus en plus et devenaient tous les jours plus florissantes.

Mais les païens [3] ne pouvaient plus souffrir les grands miracles que Dieu opérait par lui, ni supporter plus longtemps les railleries que les chrétiens leur faisaient au sujet de leurs idoles, devenues alors manifestement impuissantes devant la vertu miraculeuse du saint Apôtre. Saint Marc chassait ces fausses divinités des lieux où elles avaient été adorées depuis si longtemps : il rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la santé aux malades. A la vue de tant de prodiges, les Gentils crièrent que c'était un magicien. Ils cherchaient à se saisir de sa personne, sans pouvoir trouver le moyen d'exécuter leur désir. Aussi frémissaient-ils d'envie et de rage ; et au milieu de leurs spectacles publics, des festins et des fêtes de leurs idoles, ils s'écriaient : — Qu'elle est grande la puissance de cet homme [4] ! Dieu voulut qu'ils ne pussent le découvrir, et que son serviteur administrât encore cette église durant quelque temps. Mais son heure était enfin arrivée. C'est pourquoi un jour de dimanche, où les chrétiens célébraient leur grande fête de Pâques, et les païens la fête de leur dieu Sérapis, le vingtième jour du mois Pharmuthi, le huitième d'avant les calendes de mai, c'est-à-dire le 24 avril de l'an 68, les païens se réunirent et envoyèrent quelques gens pour s'emparer de la personne de l'Apôtre : ces hommes le trouvèrent au moment même où il célébrait la prière de l'oblation et du sacrifice. Ils se saisirent de lui, lui mirent une corde au cou, et le traînèrent en criant : — Traînons ce buffle à Bucoles ! (C'était un lieu plein de roches et de précipices, situé sur le littoral et destiné pour nourrir des bœufs.)

Pendant qu'on le traînait ainsi depuis le matin jusqu'au soir, et que l'on couvrait la terre et les pierres de son sang, et des morceaux de chair qui s'arrachaient de son corps, saint Marc bénissait Dieu, et lui rendait des actions de grâces de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son saint nom. Lorsque le soir fut arrivé, ils le mirent dans une prison, en attendant qu'il eussent délibéré et arrêté le genre de mort qu'ils lui feraient subir.

Vers le milieu de la nuit, les portes étant fermées, et les gardes étant endormis devant les portes de la prison, il se fit un grand tremblement de terre. L'ange du Seigneur venait de descendre du ciel. Il toucha saint Marc, en lui disant : — Marc, serviteur de Dieu et chef des ministres du Christ, qui font connaître à l'Egypte les très-saints décrets de Dieu, votre nom est consigné dans le ciel au livre de vie, et votre mémoire ne périra jamais dans ce monde. Vous êtes associé aux puissances célestes, elles vont conduire votre âme dans les cieux, où vous entrerez en participation du repos éternel et de la lumière impérissable du royaume de Dieu.

Cette vision consola le bienheureux Marc. Il éleva ses mains vers le ciel

1. *Acta B. Marci, apud Boll., ibid.*, p. 348 ; Eutych., p. 335 ; Pears, *in Ign.*, t. Ier, p. 179 ; Tillem., t. II, p. 104.

2. Chron. Orient., p. 110. — 3. *Ibid.* — 4. Magna vis hujus viri !

et dit : — Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez point abandonné et de ce que vous m'avez compté au nombre de vos Saints. Je vous conjure, ô Seigneur Jésus-Christ, recevez mon âme dans votre paix, et ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous, ô Sauveur plein de grâce et de miséricorde.

Quand il eut fini cette prière, le Seigneur Jésus-Christ se présenta à lui dans la même forme et avec le même extérieur qu'il avait durant sa vie mortelle, lorsqu'il était avec ses disciples, avant sa Passion. Saint Marc, qui était du nombre de ses soixante-douze premiers disciples, le reconnut aussitôt. Le Seigneur lui dit : — La paix soit avec vous, Marc, notre Evangéliste ! — Mon Seigneur Jésus-Christ ! répondit le Martyr. Jésus disparut. Le lendemain matin, les païens se rassemblèrent, le tirèrent de la prison, lui mirent une seconde fois une corde au cou, et le traînèrent comme le jour précédent, en disant : — Traînez le buffle à Bucoles ! Saint Marc, pendant qu'on le traînait de la sorte, remerciait Dieu, et en même temps implorait sa grande miséricorde : — Seigneur, disait-il, je remets mon esprit entre vos mains. Et en prononçant ces paroles, le bienheureux Evangéliste rendit l'esprit.

Il consomma son martyre le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 68 de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est en ce jour que l'Eglise latine et l'Eglise grecque, de même que les Egyptiens et les Syriens, célèbrent sa fête.

Tout le monde sait que l'attribut principal de saint Marc est le lion, parce qu'il commence son Evangile par le récit de la prédication de saint Jean dans le désert. Le plus souvent, ce lion est ailé, parce que dans le langage de l'Ecriture et la pensée de la liturgie, les animaux ne sont que des symboles mystiques, incorporels. En sa qualité d'écrivain inspiré autant que de secrétaire de saint Pierre, on place une plume dans la main de saint Marc et un livre devant lui. Cette qualité de secrétaire de saint Pierre l'a fait choisir pour patron par les notaires et les greffiers. Les verriers et vitriers ont fait le même choix, probablement parce que l'industrie du verre a surtout fleuri à Venise et dans ses possessions. Or, chacun sait que Venise était placée sous la protection de cet Evangéliste, et qu'aujourd'hui encore on dit pour désigner un beau morceau de verre : *glace de Venise*.

On l'invoque contre l'*impénitence finale* et la *gale*. Le miracle opéré par saint Marc sur saint Anien pourrait aussi expliquer pourquoi les professions qui exposent aux coupures ont choisi l'Evangéliste pour patron.

RELIQUES DE SAINT MARC ; — SON ÉVANGILE ; — SES SUCCESSEURS.

Les païens ne furent pas satisfaits après lui avoir ôté la vie. Ils entreprirent, de plus, de brûler son corps en un lieu appelé *les Messagers*, ou *les Anges* [1]. Ils le traînèrent donc de Bucoles jusqu'à cet endroit. Mais, par un merveilleux effet de la Providence de Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, il s'éleva [2] un vent violent, suivi d'une grande tempête, qui déroba aux hommes la lumière du soleil, fit éclater la foudre, et fondre sur le lieu de tels torrents de pluie, que plusieurs habitations s'écroulèrent et que plusieurs personnes périrent dans l'inondation. Saisis de crainte, ceux qui gardaient le corps sacré l'abandonnèrent alors et prirent la fuite. D'autres tournèrent la chose en dérision et dirent : « Notre dieu Sérapis, au jour de sa fête, a voulu voir cet homme ».

Alors des hommes religieux recueillirent le corps inanimé du Juste, et le transportèrent au lieu appelé Bucoles, où ils avaient accoutumé de s'assembler pour prier avec lui, et l'enterrèrent en

1. Ad Angelos.

2. *Chron. Orient.*, p. 110; Boll., 25 *apr.*; *Chron. Alex.*, p. 594; Combefis, *Act.*, p. 212; *Acta S. Petri Alex.*; Ordericus Vitalis, *loc. cit.*

cet endroit, du côté de l'Orient, dans un lieu creusé dans le roc, près d'une vallée où il y avait plusieurs tombeaux. Il est marqué qu'ils l'y ensevelirent avec les cérémonies du pays, en y joignant la prière et les autres honneurs funèbres.

Le corps de saint Marc était encore conservé et vénéré à Alexandrie [1] au VIIIe siècle, quoique la ville fût alors sous la domination des Mahométans. Il y reposait dans la terre sous un tombeau de marbre, devant l'autel d'une église qu'on trouvait à droite en entrant dans la ville du côté de la terre, hors de la porte Orientale [2]. Il y avait là un monastère, qui subsistait encore avec l'église en 870. Vers l'an 815, sous l'empire de Léon l'Arménien [3], le corps du Saint en fut enlevé et transporté à Venise. Les Bollandistes nous donnent une histoire de cette translation. On y voit plusieurs miracles opérés par la puissance de la médiation de saint Marc, les matelots délivrés d'un naufrage, le corps sacré lançant du milieu du navire des rayons de lumière et se manifestant ainsi à ceux qui ignoraient le secret de l'équipage, les incrédules punis et les possédés soustraits aux atteintes des esprits malins.

Le cardinal Baronius, après avoir rapporté la relation de la translation du corps de saint Marc, ajoute que les Vénitiens l'avaient placé dans un endroit tout à fait secret, afin que les Français, ou d'autres peuples, ne vinssent point l'enlever de leur ville.

Depuis 1837, il repose sous le maître-autel de l'église qui porte son nom et qui est la principale de Venise. Cette ville a choisi saint Marc pour son principal patron; elle a dans ses armes un lion avec ces mots : *Pax tibi, Marce, Evangelista mi!* c'est-à-dire, Marc, mon Evangéliste, que la paix soit avec toi!

On croit généralement que saint Marc a écrit son Evangile en grec. On en conserve, dans le trésor de la basilique de Saint-Marc, à Venise, une traduction latine, manuscrit très-ancien et devenu complétement inutile, tant il est détérioré.

On agite une foule de questions touchant ce manuscrit. Est-ce l'original de saint Marc? Est-il en grec ou en latin? etc. Au lieu de les résoudre avec Mabillon, Montfaucon, Scipion Maffeï, nous avons cru plus expéditif de nous adresser directement au conservateur du trésor de saint Marc. Voici la traduction française de sa réponse écrite en italien :

Renseignements exacts sur l'exemplaire de l'Evangile de saint Marc, conservé dans le trésor de la basilique Saint-Marc, à Venise.

Cet exemplaire existe réellement, et comprend les cinq premiers cahiers de l'Evangile de saint Marc; les deux derniers, détachés de cet exemplaire, sont gardés dans la cathédrale de Saint-Vito, à Prague.

C'est par erreur qu'on croit cet exemplaire écrit de la main de l'évangéliste saint Marc; il n'est qu'une copie que l'on estime être du VIe siècle.

Il est écrit en latin et en lettres onciales.

Il est tellement détérioré par l'humidité, que le papier membraneux sur lequel il est écrit, est réduit en une espèce de pâte : un seul feuillet, moins endommagé, est conservé entre deux verres. On n'aperçoit plus que de légères traces d'écritures.

Les premiers renseignements que l'on a sur cet exemplaire remontent à 615. A cette époque, il était gardé dans le monastère de Saint-Jean de Timave, en Frioul. On sait que plus tard, en 1085, il était dans le monastère de Bélinèse, et qu'à la fin du XIIIe siècle, ou au commencement du XIVe, il passa à la cathédrale d'Aquilée.

Il faisait partie d'un volume qui renfermait les quatre Evangélistes. Charles IV, empereur, venu en Italie, en demanda une portion : on lui fit don, le 3 novembre 1357, des deux derniers cahiers contenant la fin de l'Evangile de saint Marc. Les cinq autres cahiers, contenant le reste de ce même Evangile, ont été transportés à Venise, en 1420, de Cividale, où ils étaient depuis deux ans.

Aujourd'hui donc, la portion de ce volume qui comprend les Evangiles de saint Matthieu, de saint Luc et de saint Jean, se conserve à Cividale, ville de Frioul; ce qui reste des cinq premiers cahiers de l'Evangile de saint Marc est à Venise, et Prague possède les deux derniers.

Outre son Evangile et la part qu'il peut avoir eue à la première Epître de saint Pierre, les Syriens disent [4] que c'est saint Marc qui a traduit le Nouveau Testament en leur langue. Nous avons aussi sous son nom une liturgie dont se servent encore aujourd'hui les Egyptiens. Elle est intitulée : *La Divine liturgie, ou Messe du saint Apôtre et Evangéliste Marc, disciple de saint Pierre.* Elle commence par ces mots : « Nous vous rendons grâces, ô Seigneur, notre Dieu ».

Elle respire une grande piété, une foi vive, et un sentiment profond de la présence de Dieu. Elle rappelle plusieurs des grands faits du Nouveau Testament, les miracles des Apôtres et la plupart de nos dogmes catholiques. En voici un passage :

« Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu, qui avez choisi les douze Apôtres, et qui les avez en-

1. Boll. 25 *apr.*, p. 353, et Bed. (an. 815). — 2. Mabil., *de Bened.*, t. III. — 3. Baron., 820, n. 29, 50. 4. Corn. à Lap., *in Matth.*, p. 41.

voyés comme douze astres dans l'univers, pour éclairer les hommes, pour prêcher et enseigner l'Evangile de votre royaume, pour guérir parmi les peuples toutes les maladies et toutes les infirmités; qui avez soufflé sur eux en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit consolateur. A quiconque vous remettrez les péchés, les péchés seront remis... » ; soufflez ainsi sur nous, vos serviteurs, à ce moment où nous entrons dans votre sanctuaire, pour accomplir l'œuvre par excellence du ministère sacré... »

Nicétas le Paphlagonien, et plusieurs autres auteurs, attribuent à saint Marc cette liturgie, bien qu'ils reconnaissent que plusieurs choses y ont été ajoutées dans la suite.

Anien, disciple de saint Marc, fut son successeur sur le trône patriarcal d'Alexandrie. Sa ferveur et sa capacité déterminèrent saint Marc à l'établir évêque d'Alexandrie, durant son absence. Il gouverna cette église quatre ans avec saint Marc, et près de dix-neuf ans après sa mort, selon que le rapporte la Chronique Orientale. Saint Anien mourut l'an 86, le dimanche 26 de novembre. Le martyrologe romain marque sa fête le 25 d'avril, avec celle de saint Marc. Eusèbe dit [1], en parlant de lui, que « c'était un homme fort aimé de Dieu et admirable en toutes choses ». Saint Epiphane [2] dit qu'une église fut fondée à Alexandrie sous son invocation. On la voyait au IVe siècle.

Son successeur fut saint Mélien. C'est le premier des trois prêtres que saint Marc avait ordonnés à Alexandrie. Les Constitutions apostoliques [3] disent qu'il fut consacré évêque par saint Luc.

Ce fut dans le VIe siècle que les patriarches d'Alexandrie donnèrent dans l'erreur d'Eutychès, qui enseignait qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ. Quoiqu'ils fassent profession d'anathématiser Eutychès et Apollinaire, ils ne reconnaissent néanmoins, dit-on, qu'une seule nature en Jésus-Christ, et assurent que le Verbe a pris un corps parfait auquel il s'est uni sans altération, sans mélange et sans division, en une seule nature et une seule personne. Ils n'ont aucune autre erreur sur les autres points de la religion. L'Eglise des Jacobites est fort étendue. Le patriarcat d'Alexandrie comprend dans sa juridiction les églises de Syrie, d'Ethiopie, d'Abyssinie, d'Arménie, de Mésopotamie.

Les relations d'Ethiopie nous apprennent que l'empereur David envoya des ambassadeurs au pape Clément VII, pour lui prêter obéissance; que le pape Pie IV y députa André Oviédo, jésuite, sous l'empereur Claude, fils de David; et que Gabriel, patriarche d'Alexandrie, envoya en 1595, au pape Clément VIII, son ambassadeur et deux religieux, pour l'assurer de son obéissance et de la volonté qu'il avait de réunir toute son église au Saint-Siége, fondé par saint Pierre. Ces députés reconnurent l'Eglise romaine pour mère de toutes les églises.

Depuis cette solennelle profession de foi catholique, une grande partie des Jacobites ou Cophtes est réunie à l'Eglise romaine, et l'autre partie semble demeurer séparée.

Outre la vie du saint Evangéliste que nous avons donnée, il en existait encore une autre que les Bollandistes trouvent moins ancienne et moins fidèle. La première existait dès le IIIe et le IVe siècle. Procope, diacre, au commencement du VIIe siècle, et Nicétas David, qui vivait au IXe siècle, ont fait le panégyrique de saint Marc. Leurs discours sont conservés parmi les écrits des Anciens.

Acta Sanctorum, traduction de M. Maistre, *Hist. des soixante-douze disciples;* le Père Cahier, *Caractéristiques;* Freppel, *Clément d'Alexandrie.*

Tous les martyrologes font mémoire de saint Marc, et généralement tous les auteurs de l'*Histoire ecclésiastique.*

SAINT PHÉBADE, APPELÉ EN GASCOGNE SAINT FIARI, ÉVÊQUE D'AGEN (vers la fin du IVe siècle).

Ce fut vers le milieu du IVe siècle qu'on éleva Phébade sur le siége épiscopal d'Agen, seconde ville d'Aquitaine. Il se montra toujours très-zélé pour la défense de la consubstantialité du Verbe, ce qui parut surtout dans son attachement inviolable à saint Hilaire de Poitiers. Il ne se contenta pas de rejeter la seconde formule de foi dressée à Sirmium par les Ariens et souscrite par le célèbre Osius en 358; il prit aussi la plume pour en montrer tout le venin, et empêcha par là qu'elle ne fût reçue dans l'Aquitaine. Nous avons encore son ouvrage. On y remarque beaucoup de justesse et de solidité dans les raisonnements. Les subtilités et les équivoques des Ariens y sont dévoilées, et la doctrine catholique y est défendue avec force [4].

Dans le concile de Rimini, qui se tint en 359, saint Phébade s'opposa courageusement aux efforts de l'hérésie avec saint Servais de Tongres. Il est vrai que ces deux évêques se laissèrent à

1. Euseb., l. II, c. 25. — 2. Epiph., *hæres.*, LXIX, c. 2. — 3. Const. ap., l. VII, c. 46.
4. On trouve cet ouvrage dans la *Bibl. des Pères*, t. IV, p. 400.

la fin tromper par les menées artificieuses d'Ursace et de Valens, et qu'ils admirent une proposition captieuse à double sens; mais ils n'eurent pas plus tôt découvert le piége qu'on leur avait tendu, qu'ils réclamèrent hautement, et condamnèrent tout ce qui s'était fait à Rimini [1]. Le saint évêque d'Agen répara sa faute par le zèle qu'il montra pour la saine doctrine dans les conciles de Paris et de Saragosse [2].

On ignore l'année précise de sa mort. Il vivait encore en 392, lorsque saint Jérôme écrivait son *Catalogue des hommes illustres,* et il était alors extrêmement âgé. L'église d'Agen l'honore le 26 avril.

L'Italie a toujours mis une différence entre les évêques qui souscrivirent les formules de Rimini et ceux qui firent une si courageuse résistance sous l'inspiration de Phébade et de Servais. En voici un témoignage authentique et flatteur. Spon, dans ses *Voyages,* raconte que le cardinal Spada fit dresser une colonne dans un petit village, près du golfe Adriatique, en mémoire de la protestation des évêques catholiques contre les conciliabules de Rimini. Cette colonne est dressée devant l'église Saint-Apollinaire, paroisse de ce village, où les évêques fidèles vinrent célébrer les saints Mystères après la défection du plus grand nombre, resté en possession de l'église de Rimini. Le village lui-même prit le nom de *Catholica.*

Les reliques de saint Phébade furent, dans la suite, transportées à Périgueux, puis à Venerques, dans le diocèse de Toulouse : elles y reposent encore dans l'ancienne église d'une abbaye fondée par Louis le Débonnaire. Cet édifice est remarquable : il appartient au style roman et paraît avoir été bâti au XII^e^ siècle. Il y avait autrefois dans Agen une église dédiée sous son invocation : il y reste, pour tout souvenir de lui, une rue qui porte son nom populaire de saint Fiari. En 1653, cette ville s'était placée sous sa protection pour être délivrée du fléau de la peste. En mémoire de ce vœu, les autorités de la ville d'Agen assistent encore toutes les années à la messe solennelle de saint Phébade qui se célèbre à la cathédrale le 26 avril. A la fin du XVII^e^ siècle, le séminaire diocésain fut construit hors des murs de la ville et placé sous le patronage de saint Phébade, ce qui recommande assez, dit le *Propre* du diocèse, les mérites et la célébrité du patron.

Voir les *Annales* de Baronius; l'*Histoire du diocèse d'Agen,* par M. l'abbé Barrère et M. Salvan, *Hist. de l'Eglise de Toulouse.*

SAINT ERMIN, ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE (737).

Ermin, né a Erclie, au territoire de Laon, de parents honnêtes et vertueux, se fit remarquer dès l'enfance par sa piété comme par son intelligence. Ses vertus croissant avec ses années, Madalgaire, évêque de Laon, l'éleva au sacerdoce. Il embrassa ensuite la profession monastique sous la discipline de saint Ursmar, abbé de Lobes, dont il fut le disciple et le compagnon. S'il aspirait à surpasser ses frères, c'était uniquement par l'humilité du cœur, l'austérité de la vie et l'amour de la pauvreté évangélique. Lorsque le saint Abbé se vit arrivé à un âge très-avancé, sachant combien Ermin était apte au gouvernement des âmes, il le désigna pour son successeur, à la satisfaction de tout le monde. Pendant qu'il soutenait dignement le fardeau de cette fonction, il reçut le caractère épiscopal, comme Ursmar, et après lui tous les abbés de Lobes ; mais il n'obtint aucune juridiction précise, et il porta la lumière de l'Evangile aux peuples circonvoisins : il était évêque régionnaire. Après de nombreux travaux entrepris et accomplis pour la gloire de Dieu, il en alla recevoir la récompense le 25 avril de l'an 737. Sa mémoire est l'objet d'une vénération spéciale dans le bourg d'Erclie, qui a pris le nom de Saint-Erme, et qui s'honore beaucoup de son patronage.

Propre de Soissons.

1. Voir saint Hilaire, *frag.* 11; saint Jérôme, l. IV *in Lucifer,* n. 6; Théodoret, *Hist.,* l. II, c. 17; saint Sulpice Sévère, *Hist.,* l. II, n. 16. Dom Rivet, *Hist. littér. de la Fr.,* t. I^er^, *part.* 2, attribue à saint Phébade un savant traité contre le concile de Rimini, qui est écrit avec autant d'élégance que de solidité. On en trouve une traduction grecque parmi les discours de saint Grégoire de Nazianze. C'est le quarante-neuvième discours de ce Père. Henri Etienne imprima le traité de saint Phébade contre les Ariens, à Paris, en 1570. M. Migne l'a reproduit, d'après Galland, dans le tome LIII de la *Patrologie,* et y a joint un traité *de Fide,* ainsi que la réfutation du concile de Rimini qu'on lui attribue.

2. Le premier se tint en 360, et le second en 380.

XXVI[e] JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel de saint CLET, pape, qui gouverna l'Eglise le second après sain' Pierre, et fut couronné du martyre dans la persécution de Domitien [1]. 77-83. — Au même lieu, saint MARCELLIN, pape et martyr, qui, sous Maximien, eut la tête tranchée pour la foi, avec Claude, Cyrin et Antonin. En ce temps-là, la persécution fut si violente que, dans l'espace d'un mois, dix-sept mille chrétiens furent couronnés du martyre. 295-304. — A Amasée, dans le Pont, saint Basilée, évêque et martyr, qui accomplit un glorieux combat sous l'empereur Licinius, et dont le corps, ayant été jeté dans la mer, fut retrouvé par Elpidiphore, d'après l'avertissement d'un ange, et enseveli honorablement. Vers 322. — A Braga, en Portugal, saint Pierre, premier évêque de cette ville. I[er] s. — A Vienne, saint Clarence, évêque et confesseur. Vers 620. — A Vérone, saint Lucide, évêque. — Au monastère de Centule (ou de Saint-Riquier), saint RIQUIER, prêtre et confesseur. VII[e] s. — A Troyes, sainte EXUPÉRANCE, vierge. 380.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Besançon, le triomphe de saint Vital, martyr [2]. — A Corbie, le décès de saint PASCHASE RADBERT, abbé, disciple et quatrième successeur de saint Adélard. 865. — Au même lieu, saint Pracorde, confesseur. — A Soissons, la fête de saint Ermin, nommé hier au martyrologe romain. — Au diocèse de Meaux, la fête de saint Authaire, père de saint Ouen, décédé à Ussy-sur-Marne. Ce village de la Brie l'a choisi pour patron et l'honore sous le nom de saint Oys. Vers 544. — A Agen, la fête de saint Phébade, dont le décès est marqué le 25. — A Dijon, saint Berthilon, abbé de Saint-Bénigne, auquel les Normands tranchèrent la tête. La piété populaire l'invoquait autrefois contre la fièvre. IX[e] s. — A Ajaccio, la fête de l'Apparition de Notre-Dame

1. *Succession des premiers Papes.* — Voici, d'après le *Liber Pontificalis,* la succession des Papes du premier siècle de l'Eglise :

1° Saint Pierre (33-66); 2° Saint Lin (66-67); 3° Saint Clément I[er] (67-76), mort en exil en l'année 100; 4° Saint Clet (77-83); 5° Saint Anaclet (83-96); 6° Saint Evariste (96-100); 7° Saint Alexandre I[er] (100-108), etc.

Le *Liber Pontificalis* se trouve donc ici en contradiction avec le martyrologe romain, qui dit positivement que saint Clet est le deuxième, et non point le troisième successeur de saint Pierre, et il semble être aussi en désaccord avec la liturgie romaine, qui, dans le canon de la Messe, nomme saint Clet avant saint Clément, et non après : ce désaccord est facile à expliquer et ne diminue point l'autorité de ces vénérables documents.

« Le nom des Saints qui figurent au canon de la Messe y a été inséré selon l'ordre chronologique de leur martyre. Ainsi le diacre saint Etienne y est nommé avant l'apôtre saint Mathias, parce que le martyre de l'illustre diacre précéda celui de l'Apôtre. Or, il en fut de même pour saint Clet, martyrisé sous Domitien, en 83, tandis que saint Clément, ayant été envoyé en exil, se déchargea de la dignité papale sur saint Clet, et ne mourut qu'en l'année 100 de notre ère. Le nom de saint Clet dut nécessairement précéder celui de saint Clément sur les diptyques sacrés — c'est-à-dire les tableaux des morts — et par conséquent au *Memento* de la Messe. De là une interversion plus apparente que réelle, et qui plus tard, à une époque où *le sens des dates consulaires* était oublié, détermina sans doute les rédacteurs des listes pontificales et des martyrologes à mettre leurs catalogues en harmonie avec le texte des prières liturgiques ». Nous avons dit qu'il y eut une époque où le sens des dates consulaires ne fut plus compris, et nous avons souligné notre pensée. En effet, il n'y a pas un siècle que la chronologie consulaire a été rétablie, qu'on a pu faire la concordance des années consulaires avec les années de l'ère chrétienne. Or, cette chronologie, qui a été restituée et fixée par la science moderne, sans qu'on songeât à réhabiliter le *Liber Pontificalis,* est venue précisément justifier toutes les données de cet auguste et important monument. — Voir les *Origines de l'Eglise romaine,* par les Bénédictins de Solesmes; l'*Histoire de l'Eglise* par M. l'abbé Darras, t. VI (Pontificat de saint Lin).

2. Les Bollandistes disent que c'est le même qui est mentionné le 28 avril.

de Bon-Conseil. — A Ypres, en Belgique, sainte Valentine, vierge et martyre, dont le corps, apporté de Rome, fut autrefois donné aux Carmélites de cette ville.— A Sens, saint Emmon, évêque, qui offrit la plus généreuse hospitalité à saint Adrien, envoyé de Rome en Angleterre, pour y accompagner saint Théodore de Cantorbéry. Il fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Pierre le Vif, où l'on célébrait autrefois sa fête en ce jour. 658-675. — A Valence, saint JEAN, évêque. 1145.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — La fête de l'Apparition de Notre-Dame de Bon-Conseil.

Martyrologe de Vallombreuse. — Fête de l'Apparition de Notre-Dame de Bon-Conseil.

Martyrologe des Dominicains. — A Besiano, dans le royaume de Castille, les bienheureux Dominique et Grégoire, de notre Ordre, qui, étant en voyage pour la prédication, furent surpris par une violente tempête, et, s'étant mis à l'abri sous une roche, furent écrasés par elle dans sa chute. Les habitants de la contrée, trouvant miraculeusement leurs corps, commencèrent à les vénérer comme Saints.

Martyrologe des Augustins. — Dans la ville de Génestan, diocèse de Préneste, la fête de la sainte image de la bienheureuse Vierge Marie, nommée de Bon-Conseil, laquelle apparut miraculeusement dans une église de notre Ordre, sous le pontificat de Paul II, et est en grande vénération à cause de la grandeur et de l'éclat de ses miracles, qui attirent un grand concours de peuples.

Martyrologe des Servites. — La fête de Notre-Dame de Bon-Conseil.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Dans le Brisgau (Allemagne), saint Trudpert, martyr et solitaire. Il fut mis à mort par des ouvriers qu'il était allé évangéliser [1]. Après l'an 642. — A Foggia, en Calabre, saint GUILLAUME, et saint PÉRÉGRIN, son fils. Ils étaient d'Antioche, et vinrent tous deux, après divers voyages, instruire et affermir dans la foi les habitants de Foggia, où ils moururent et dont ils sont les patrons. XII[e] s. — A Sienne, la bienheureuse ALDE ou Aldobrandesca, veuve, du Tiers Ordre des Humiliés. An 1309. — En Toscane, le vénérable Pierre le Teutonique, ermite, de l'Ordre des Camaldules. Il était dans sa retraite, lorsqu'il vit, emportée au ciel, l'âme du souverain pontife Pie II. 1472.

SAINT CLET, QUATRIÈME PAPE

77-83. — Empereurs : Titus et Domitien.

« Romain d'origine, Clet était fils d'Emilien. Il naquit dans le quartier de *Patricius*, qui faisait partie de la région Esquiline, non loin de la demeure sénatoriale de Pudens, où saint Pierre avait demeuré. Il siéga six ans, un mois et onze jours, durant les règnes de Vespasien et de Titus, depuis le huitième consulat de Vespasien et le sixième de Domitien, jusqu'au neuvième de Domitien et à celui de Rufus, où il reçut la couronne du martyre.

« Conformément aux règles posées par le bienheureux Pierre, Clet ordonna, durant le mois de décembre, vingt-cinq prêtres pour la ville de Rome. Il reçut la sépulture le 6 des calendes de mai, près du corps de saint Pierre, au Vatican. Après lui, le siége demeura vacant pendant vingt jours ».

Telle est la notice que le *Liber Pontificalis* consacre à saint Clet.

1. Un seigneur de la Haute-Alsace, nommé Othbert, avait donné à saint Trudpert une partie de la forêt Noire à défricher. Cela ne faisait probablement pas l'affaire des bûcherons qui le massacrèrent. Après sa mort, il s'éleva, non loin de Staufen, dans une vallée riante, un couvent de Bénédictins qui devint très-célèbre dans la suite. Il prit le nom de saint Trudpert ou Rupert. La chronique le dit originaire d'Ecosse, proche parent des rois de France, frère de saint Robert, évêque de Salzbourg et de sainte Erintrude.

Nous pouvons ajouter, en guise de commentaire, que la date de l'élection de saint Clet en 77 coïncide avec le départ de saint Clément, son prédécesseur, pour l'exil[1].

Le pontificat de saint Clet fut marqué par l'inauguration du Colysée, d'où tant de martyrs devaient monter au ciel ; par cette fameuse éruption du Vésuve qui engloutit les deux villes de Pompéï et d'Herculanum ; par un incendie formidable qui éclata dans Rome et qui dura trois jours et trois nuits ; enfin par une peste terrible qui dépeupla plusieurs provinces de l'Italie.

Cette invasion de la peste rendait d'autant plus opportune l'organisation, ou tout au moins la réorganisation des vingt-cinq titres paroissiaux qui, d'après les instructions de saint Pierre, devaient se partager Rome et former comme autant de diocèses distincts pour l'administration du baptême et de la pénitence, en faveur des païens convertis à la foi[2]. Les Papes ont toujours fait marcher de front les secours spirituels et les secours temporels réclamés par les misères, les infirmités de notre pauvre humanité. Quelques années, à peine, après la mort de saint Pierre, Clet transforma en église la maison où il était né et y adjoignit un hospice où étaient reçues les victimes de la peste. Telle fut l'origine du premier hôpital chrétien : elle remonte haut, comme on le voit.

Cependant, à Titus, les *délices du genre humain*, et qui ne versa pas une goutte de sang chrétien, avait succédé Domitien, le second Néron. Il était digne, dit Eusèbe, de signer l'édit de la seconde persécution générale contre les chrétiens : saint Clet en fut la première victime. Il fut martyrisé à Rome, le 26 avril 83, et ses précieux restes, déposés au Vatican, auprès de ceux de saint Pierre, où ils reposent encore[3].

Le passage de saint Clet sur la chaire pontificale a laissé dans l'histoire de l'Eglise romaine un lumineux et un profond sillon. Cela n'a pas empêché les historiens et les hagiographes français de citer à peine son nom et de laisser ses œuvres dans l'ombre, — ses œuvres qui ont survécu jusqu'au siècle dernier. En effet, l'église et l'hôpital fondés par lui en l'an 79, après avoir été ruinés et reconstruits plusieurs fois, ne furent définitivement supprimés qu'au XVIII[e] siècle. Et le souvenir de sa charité s'était conservé si fidèlement dans la mémoire des Romains, que l'Institut des *Crucifères* ou *Porte-Croix* attachés à cet hospice, faisait remonter son origine jusqu'à ce saint Pontife.

Ce n'est pas tout : les divers Papes qui ont dû reconstituer les paroisses de Rome ou établissements destinés à l'administration du baptême et de la pénitence, se sont constamment montrés fidèles à la tradition apostolique de saint Clet ; ils ont maintenu le nombre de vingt-cinq : ainsi ont fait saint Marcel en 308, et Pie V, quinze cents ans plus tard. Ce nombre déterminé par saint Pierre lui-même, n'était-il pas un souvenir des vingt-quatre séries sacerdotales qui, à Jérusalem, se partageaient, sous la direction du grand prêtre, le ministère sacré du temple ? N'était-ce pas indiquer que le pontificat romain succédait au pontificat détruit d'Aaron ?

On sait, en outre, que, jusqu'à la destruction du temple, ou l'an 70, les chrétiens convertis du judaïsme allaient sacrifier à Jérusalem. Saint Paul lui-même offrit un sacrifice sanglant au temple, dans une de ses visites à la ville sainte : il en fut ainsi tant que la prophétie de Jésus-

1. Voir le martyrologe de ce jour et la note que nous y avons jointe.
2. Cf. Notice de saint Marcel, d'après le *Liber Pontificalis*, an 308.
3. Voir le martyrologe de ce jour et la note que nous y avons jointe.

Christ ne fut pas accomplie et que l'*abomination* ne fut pas entrée dans le Saint des Saints. Or, saint Pierre n'ayant pas vu la destruction du temple, aura ordonné à ses successeurs de l'attendre et, quand elle aurait eu lieu, d'adopter pour Rome l'organisation sacerdotale de Jérusalem.

C'est ce que semble indiquer le *Liber Pontificalis*, quand il fait remonter à saint Pierre lui-même l'idée de partager Rome en vingt-cinq titres paroissiaux.

Saint Clet fut, dit-on, le premier qui, dans ses lettres, se servit de ces mots : « Salut et bénédiction apostolique »; mais ce détail est contesté et nous ne l'enregistrons que pour mémoire.

Il est l'un des patrons de Ruvo dans le royaume de Naples. La tradition de cette localité veut qu'il en ait été le premier évêque: cela pourrait fort bien se concilier avec ce fait, acquis à l'histoire, que saint Pierre le nomma son coadjuteur, au dehors de Rome, comme saint Lin l'était au dedans.

Liber Pontificalis et *Histoire de l'Eglise*, par Darras.

SAINT MARCELLIN, PAPE ET MARTYR

295-304. — Empereurs : Galère; Maximien; Dioclétien; Constance Chlore.

Jésus-Christ, qui a donné aux Pontifes romains l'infaillibilité dogmatique, ne les a pas rendus impeccables. Baronius.

Marcellin, romain d'origine, était fils de Projectus. Il siégea huit ans, onze mois et trois jours, depuis la veille des kalendes de juillet (30 juin), sous le sixième consulat de Dioclétien et celui de Constance II (295), jusqu'au neuvième du même Dioclétien et le huitième de Maximien (304); — époque où la persécution fut si grande, qu'en un mois, dix-sept mille chrétiens de tout âge et de tout sexe furent égorgés dans les diverses provinces[1]. — Marcellin fut traîné à l'autel des faux dieux pour y sacrifier et y offrir de l'encens. Il le fit; mais quelques jours après, touché de repentir, il parut de nouveau devant Dioclétien, confessa courageusement la foi et eut la tête tranchée avec Claudius, Cyrinus et Antonin. Pendant qu'on le conduisait au supplice, le bienheureux Marcellin conjura le prêtre Marcel de ne pas céder aux instances de l'empereur. Par ordre de Dioclétien, les corps des saints martyrs demeurèrent trente-six jours sans sépulture, au milieu du forum, pour effrayer les chrétiens par ce lugubre spectacle. Enfin le 7 des kalendes de mai (26 avril 304), le prêtre Marcel vint pendant la nuit, avec les autres prêtres et les diacres de Rome, recueillir ces précieuses reliques. Elles furent déposées au chant des hymnes dans la catacombe de Priscille, sur la voie Salaria, dans le *cubiculum*..... que le Pontife, après sa pénitence, avait désigné lui-même pour le lieu de sa sépulture, à côté de la crypte où reposait le corps de saint Crescent. Marcellin, en trois ordinations, au mois de décembre, avait imposé les mains à quatre prêtres, deux diacres et cinq

1. Pour avoir une idée plus complète de cette épouvantable persécution, voir, à notre table chronologique, les biographies des Saints et des Martyrs, de l'année 295 à l'année 312; la vie de saint Anthime ci-après, et l'article Lactance dans cet ouvrage.

évêques destinés à diverses églises. Après lui, le siége demeura vacant deux mois [1].

Ajoutons quelques mots à ce court récit de la *Chronique des Papes*, reproduite par le *Bréviaire romain :* L'Eglise n'eut jamais plus à souffrir qu'à cette époque terrible. L'édifice de l'idolâtrie, ruiné peu à peu par les chrétiens et détruit dans quelques-unes de ses parties, était prêt à s'écrouler sur ses fondements ; les autels profanes manquaient de fleurs, les hiérophantes, de victimes, les aruspices ne trouvaient plus dans les entrailles les signes de l'avenir, les oracles étaient devenus muets, les magiciens, impuissants. Dans un tel état de choses, il semblait que tous les dieux des ténèbres tentaient leurs derniers efforts contre le Dieu de la lumière. Dioclétien, Maximien, Galérius et Maximin furent successivement les quatre chefs de cette entreprise infernale. Galérius, le plus furieux de tous, avait arraché à Dioclétien la fatale sentence qui ordonnait cette persécution atroce, universelle, sans trêve, sans pitié. Les églises furent abattues dans presque toutes les provinces ; les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, les vierges, furent livrés aux bourreaux ; le ciel se peupla de martyrs, et la terre, à la vue d'un tel courage, était embrasée de tendresse pour le catholicisme. On voulait détruire la religion de Jésus-Christ, et toute cette fureur ne servait qu'à élever le trône de la foi sur les débris du paganisme.

Les Etats soumis à Rome, arrosés du sang des persécutés, n'en devinrent que plus féconds en rameaux chrétiens. Les tourments déchirèrent les corps des martyrs ; mais leurs âmes, embrassant fermement la foi, restèrent invulnérables et invincibles. Il y eut cependant un grand nombre de fidèles qui se laissèrent gagner par les menaces et les promesses des païens.

Or, Marcellin était évêque de Rome [2] : Urbain, le pontife païen du Capitole, vint le trouver. La discussion s'engagea entre eux sur la question de savoir si c'était un grand crime de brûler de l'encens en l'honneur des dieux. Votre Christ, dit Urbain, celui que vous prétendez le fils de la Vierge Marie, ne reçut-il point à son berceau, l'or, l'encens et la myrrhe que lui présentaient les mages ?

Ces mages croyaient honorer ainsi celui dont vous avez fait votre Dieu et dont vous prêchez la résurrection. Le fait de brûler de l'encens est donc, même d'après votre propre croyance, un hommage légitime rendu à la divinité. — L'évêque Marcellin lui répondit : Les mages n'offraient point leur encens à une idole vaine. En le déposant aux pieds de Jésus-Christ, ils manifestaient clairement qu'ils le reconnaissaient pour le Dieu unique et véritable. — Voulez-vous, reprit Urbain, venir un de ces jours aux palais de Dioclétien et Maximien, nos invincibles et très-cléments empereurs ? En leur présence, je répondrai à toutes vos objections sur ce point. — Marcellin y consentit. Au jour fixé, qui était celui de la fête païenne de Vulcain, le pontife du Capitole dit à l'évêque : Rédigeons chacun de notre côté nos raisons par écrit, et nous les remettrons aux empereurs. — Ils le firent, et, quand ils eurent été admis à l'audience des très-sacrés princes, Marcellin, l'évêque de Rome, fidèle à sa mission, et confessant généreusement le Christ avec intrépidité : Pourquoi, disait-il à Dioclétien, semer l'univers de deuil et de carnage, à propos du culte superstitieux des idoles ? Pourquoi forcer tous les hommes, sous peine de mort, à brûler de l'encens devant des statues muettes ? — Urbain l'interrompit en disant : Adressez-vous à moi,

1. *Liber Pontificalis.*

2. Dans ce récit, nous allons fondre les *Actes du concile de Sinuesse* avec la *Légende* du Bréviaire romain.

je suis prêt à vous confondre. N'est-il pas vrai que, sous ce terme injurieux de vaines idoles, vous comprenez le dieu Jupiter et l'invincible Hercule eux-mêmes? N'est-ce pas ainsi que vous blasphémez la majesté de Jupiter, qui n'est autre que le ciel uni à la terre et aux mers dans son éternelle alliance avec Saturne? Vous êtes pontife comme moi, pourquoi donc n'offrez-vous pas, ainsi que moi, de l'encens à la majesté divine? — Dioclétien prit la parole : Ne poussez point cet homme à bout, dit-il à Urbain. Rien ne prouve encore qu'il veuille se mettre en rébellion contre ma puissance et contre la majesté des dieux immortels. — Or, Dioclétien parlait ainsi, parce que Romanus et Alexandre, deux de ses confidents, lui avaient dit : Si vous réussissez par la douceur à gagner l'esprit de Marcellin, toute la population de Rome obéira à vos édits et consentira à sacrifier aux dieux. — S'adressant donc à l'évêque, Dioclétien lui dit : Je reconnais ta sagesse et ta prudence. Tu es peut-être destiné à changer en une amitié fidèle la haine que je portais jusqu'ici au nom chrétien. Viens, et que le peuple soit témoin de notre réconciliation. — L'empereur se rendit aussitôt au temple de Vesta et d'Isis; il y fit entrer l'évêque, lequel était accompagné de trois prêtres, Urbain, Castorius, Juvénal et de deux diacres, Caïus et Innocent : ceux-ci ne voulurent pas franchir le seuil de l'édifice idolâtrique. Ils quittèrent sur-le-champ l'évêque, et par conséquent ne virent rien de ce qui se passa depuis dans le temple. Ils coururent au presbytérium, réuni au Vatican, près de l'ancien palais de Néron, et racontèrent le fait. A cette nouvelle, une foule de chrétiens, entre autres quatre-vingt-quatre témoins coururent au temple; ils virent Marcellin jeter l'encens sur le trépied et recevoir les félicitations de l'empereur. Or, ces témoins, après avoir déposé la somme d'argent exigée par la loi de tout accusateur, affirmèrent avoir vu Marcellin offrir de l'encens.

Un synode se tint à Sinuesse, en Campanie, dans la crypte de Cléopâtre; pénétré de douleur à la pensée de sa faute, Marcellin s'y présente couvert d'un cilice. Un grand nombre de témoins furent entendus : à chaque déposition affirmative, les évêques les conjuraient de songer à la portée de leurs paroles et ajoutaient : Vous entendez, Pontife, jugez maintenant, car vous ne pouvez être absous ni condamné que par vous-même. Marcellin siégeait à la tête des évêques, car il était tenu pour innocent tant qu'il ne se serait pas condamné lui-même. Il prit donc la parole et dit d'une voix distincte : Je n'ai point sacrifié aux dieux; j'ai seulement laissé tomber quelques grains d'encens sur le trépied. Les évêques, se levant alors, dirent aux témoins : Nous n'avons plus besoin de vos attestations après celle qui vient de sortir de la bouche du Pontife. Ils souscrivirent donc le procès-verbal de la séance, et l'évêque Quirinus dit à Marcellin : Pontife universel, vous avez blessé tous les membres de l'Eglise. Après dix-huit ans d'un sacerdoce irréprochable vous avez cédé à la malice de Satan. A la séance du lendemain, l'évêque Cyriaque dit à Marcellin : Jugez enfin dans votre propre cause. Nous attendons votre sentence pontificale. Le Pape, se prosternant alors le front dans la poussière, s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : J'ai péché devant Dieu et devant vous; je ne suis plus digne du rang sacerdotal; je me suis laissé séduire par les promesses captieuses de l'empereur! Le prêtre Helciade dit : Il est justement condamné par sa propre sentence, c'est lui-même qui a prononcé l'anathème qui le frappe, car nul n'a le droit de condamner le Pontife. Le premier siége n'est jugé par personne! — Quand on souscrivit le procès-verbal de cette séance, Marcellin le premier de tous signa de sa main, souscrivant ainsi sa propre condamnation.

Comme saint Pierre, en frappant sa poitrine, il avait aussi obtenu de Dieu le pardon suprême. Revenu à Rome, il alla trouver l'empereur et lui reprocha courageusement de l'avoir entraîné, malgré lui, à un acte si énorme d'impiété. Pour toute réponse l'empereur le fit décapiter.

La légende dorée ajoute que, pour se punir lui-même, il abdiqua, et qu'il fut réélu après cet acte de profonde humilité.

On lui donne pour attribut le fouet, symbole de la censure dont il fut frappé, et le glaive instrument de son supplice.

Sans parler du *Liber Pontificalis*, nous avons emprunté ce récit 1° au Bréviaire romain; 2° aux Actes du concile de Sinuesse, qui se trouvent au tome VI de la *Patrologie latine*, et qui, au dire du savant Père Labbe (coll. des *Conciles*, t. II), sont un des monuments les plus vénérables de l'antiquité, dont la véracité s'impose à l'esprit par une simple lecture; qui ont été unanimement acceptés par toutes les églises et insérés dans les plus anciens martyrologes, et que les efforts des érudits modernes ne peuvent pas suffire à faire regarder comme faux. Godescard, Tillemont, Bossuet, et les Allemands de nos jours, héritiers des doctrines plus ou moins abandonnées chez nous, rejettent même le fait de la chute de saint Marcellin, pour se débarrasser du même coup des Actes de ce concile, dont la doctrine les gêne. — Voir en outre Baronius à l'année 303, n. 100-108, qui, après avoir contesté l'authenticité des Actes de ce concile dans sa première édition, a cru devoir modifier son opinion dans la seconde; la lettre du pape Nicolas le Grand à l'empereur Michel, dont l'affirmation absolue nous semble devoir trancher la question (*Pat. lat.*, t. CXIX), car si saint Augustin nie d'une manière tout aussi absolue, il le fait faute de renseignements : lui qui ignorait, à la veille d'être fait évêque, que le concile de Nicée eût formulé des canons, pouvait bien ignorer l'existence du concile de Sinuesse, dont les Donatistes se faisaient bien à tort une arme contre l'Eglise (livre d'Aug. contre Pétilien et lettre 110); les premiers Bollandistes, qui affirmaient la chute, tandis que Papebrock la niait; Sommier qui l'admettait, et Noël Alexandre qui la rejetait; enfin, l'intéressant chapitre consacré par M. l'abbé Darras à cette question dans son *Histoire de l'Eglise*, t. VIII.

SAINT RIQUIER, ABBÉ

645. — Pape : Théodore. — Roi de France : Clovis II.

Dieu ne laisse jamais une bonne action sans récompense.

Saint Riquier était né, sous le règne de Clotaire II, dans un bourg du Ponthieu dont on croit que son père, Alquier, était comte ou duc. Son enfance n'est pas connue : le fait, qui le révèle à nos regards, est la touchante hospitalité qu'il accorda à deux missionnaires irlandais ou bretons, débarqués sur les côtes de Picardie : l'un s'appelait Caïdoc, l'autre Fricor. A peine avaient-ils commencé à prêcher l'Evangile, qu'ils se virent maltraités par des habitants du pays, dont un grand nombre étaient encore idolâtres. Ils auraient été obligés de s'éloigner, si le jeune Riquier, touché de leur vertu, ne les eût recueillis dans sa demeure et mis à l'abri de l'insolence des païens. Ce dévouement lui mérita le don de la vocation à l'apostolat. En effet, les fréquents entretiens qu'il eut avec ces deux missionnaires, les exemples de leur conduite, leur piété, leur zèle, touchèrent son cœur et le déterminèrent à consacrer, comme eux, sa vie à la prédication de l'Evangile. Il commença par faire une confession générale de ses péchés, qu'il pleura amèrement; puis il se dévoua à Dieu et à l'œuvre de sa sanctification.

Ordonné prêtre plus tard, saint Riquier parcourut tout le pays, répandant sur son passage, avec les bienfaits de sa charité, la bonne nouvelle du salut. Puis, rentré dans sa demeure, il priait et se livrait à d'autres exercices de piété. Sa nourriture consistait en un pain d'orge trempé dans l'eau. Les

pauvres, les étrangers, les veuves, les orphelins, les pèlerins, tous ressentaient les effets de sa libéralité et de son amour pour Dieu.

Un dévouement si actif et si généreux ne pouvait se renfermer dans les limites d'une province; un sentiment intérieur attirait saint Riquier au-delà du détroit, comme pour lui faire rendre à l'Angleterre (Bretagne) le bienfait qu'il en avait reçu. Il alla donc dans cette île, où il gagna un grand nombre de pécheurs et d'idolâtres à Jésus-Christ. Il y racheta aussi beaucoup de captifs, chrétiens ou païens, et leur rendit la liberté, comme il l'avait donnée précédemment à tous les serfs qu'il possédait lui-même dans ses terres du Ponthieu. De retour en France, saint Riquier prêcha la foi en diverses contrées; mais le manque de détails ne permet pas de le suivre dans ses courses apostoliques. On remarque cependant ses relations avec saint Adalbaud, seigneur de Douai, et sainte Rictrude, son épouse, dont il baptisa le premier enfant, saint Mauront. Un biographe ancien rapporte qu'un jour saint Riquier étant venu dans cette religieuse famille, au moment du départ, tandis qu'il était déjà sur son cheval, sainte Rictrude envoya chercher le petit Mauront, afin qu'il reçût une dernière bénédiction de son père spirituel. Comme le Saint tenait l'enfant dans ses bras, tout à coup le cheval s'effraie, se cabre, s'emporte sans qu'il soit possible de le retenir. Rictrude était éperdue, et tous les spectateurs, effrayés; on croyait à chaque instant que l'enfant allait être écrasé et le Saint, renversé. En ce moment, saint Riquier adressa du fond du cœur une prière à Dieu, et aussitôt l'enfant glissa doucement par terre sans le moindre mal, et l'animal se calma.

En même temps que saint Riquier parcourait les provinces du Nord, annonçant partout la parole divine, il fondait une église et un monastère pour y réunir des disciples qui demandaient à vivre sous sa conduite. C'est à Centule, non loin du lieu de sa naissance, qu'il établit cette communauté; c'est là qu'il se reposait des fatigues de ses missions et qu'il recevait quelquefois la visite des puissants du monde. Un jour que Dagobert était venu dans le Ponthieu, sur l'invitation pressante d'un seigneur appelé Gislemar, il voulut voir l'homme de Dieu, dont le nom était répandu au loin. Il se rendit auprès du saint vieillard, qui, après avoir béni le roi, lui donna, avec une modeste autorité et une liberté toute évangélique, des conseils trop rarement entendus des princes. « Il lui rappela qu'il ne devait pas s'enorgueillir de sa puissance, ni espérer dans des richesses passagères, ni s'élever en lui-même par les vaines adulations des flatteurs, ni mettre sa joie dans des honneurs fragiles; mais plutôt craindre la puissance de Dieu et rendre gloire à sa majesté suprême, réputer un néant cette puissance et cette gloire des hommes qui passent comme une ombre légère, et s'évanouissent comme l'écume des flots que le vent emporte ». Le Saint disait encore au monarque « qu'il devait surtout se rappeler ces paroles des divines Ecritures : Les grands du monde sont exposés à endurer de plus grands supplices, et Dieu exigera plus de celui à qui il a plus donné. Que si un roi, au jour du jugement, ne pourra qu'avec peine rendre pour lui-même un compte favorable au Juge suprême, comment pourra-t-il le faire pour tant de milliers d'hommes qui lui ont été confiés ? Aussi, prince, continuait saint Riquier, on doit plutôt craindre de commander que d'obéir. Celui qui obéit ne rend compte à Dieu que pour lui-même; celui, au contraire, qui commande, rendra compte pour tous ceux qui lui sont soumis ». Dagobert reçut bien ces sages leçons de l'abbé de Centule, et, afin de témoigner l'estime qu'il avait conçue pour lui, il l'invita à prendre part au

festin que lui avait préparé le comte Gislemar. Le Saint se rendit à ce banquet, où sa présence et ses discours firent une heureuse impression sur tous les convives.

Cependant l'âge et les fatigues avaient considérablement diminué ses forces, et il soupirait après une solitude plus profonde, où il pût se préparer à la mort. Son désir fut connu, et Dagobert envoya l'ordre à Gislemar et à un autre seigneur du pays de donner à l'homme de Dieu un endroit convenable dans la forêt de Crécy. C'est là qu'il se retira avec son disciple Sigobard, après qu'il eut confié la direction de son monastère à Olciade, religieux prudent et d'une grande piété. Dès ce moment, saint Riquier se livra tout entier à la méditation des choses du ciel. Son âme était comme absorbée en Dieu, et malgré la faiblesse de son corps, il sentait parfois renaître en lui la force et la vigueur de ses jeunes années. Mais bientôt sa retraite fut connue et beaucoup se faisaient transporter auprès de lui pour être guéris de leurs infirmités. Des aveugles, des sourds, des muets, des paralytiques, se pressaient autour de sa cellule, à côté des grands et des puissants du siècle qui venaient lui demander des conseils. Ainsi le Seigneur se plaisait à environner son serviteur, même sur la terre, de respects et d'hommages, que sa mort allait encore augmenter.

En effet, la fin de saint Riquier approchait, et Dieu lui en donna un secret pressentiment, qu'il communiqua à son disciple Sigobard. « Mon fils », lui dit-il un jour, « je sais que ma mort n'est pas éloignée et que bientôt je verrai mon Seigneur, après lequel je soupire depuis longtemps. Vous préparerez un cercueil, selon l'usage, pour renfermer ce faible corps. En même temps, mon fils, préparez-vous vous-même avec le plus grand soin, afin que, quand le jour qui approche pour moi, arrivera pour vous, il vous trouve bien disposé. Voilà que j'entre dans la voie de toute chair : puisse le Sauveur du monde être miséricordieux envers moi ! Qu'il me défende aujourd'hui de l'ennemi comme il m'en a défendu autrefois, et qu'après avoir été mon consolateur dans cette vie, il soit mon éternel rémunérateur dans l'autre ! » En entendant ces paroles, Sigobard fondit en larmes; puis, le cœur oppressé par les sanglots, il se mit en devoir d'obéir. Il coupa dans la forêt le tronc d'un arbre et le disposa pour recevoir le corps de son maître bien-aimé. Le travail achevé, il plaça dans le lieu indiqué ce cercueil arrosé de ses pleurs. Il ne devait pas tarder à aller le reprendre. La maladie faisait de rapides progrès, et elle réduisit, en peu de temps, le vieillard à la plus extrême faiblesse. Au milieu des défaillances de la nature, son âme était toujours élevée vers Dieu, et ce fut en achevant les actes de sa reconnaissance et de son amour, après avoir reçu la sainte Eucharistie, qu'il s'endormit dans le Seigneur, le 26 avril, vers l'an 645.

RELIQUES DE SAINT RIQUIER.

Son corps fut d'abord placé dans sa petite cellule, qui devint plus tard l'abbaye de Foret-Moutier, entre Rue et Crécy; mais les religieux de Centule voulurent avoir auprès d'eux la dépouille mortelle de leur père, et ils la transportèrent avec honneur dans leur monastère, qui, depuis lors, a pris le nom de Saint-Riquier. Les nombreuses guérisons qui s'y opéraient attirèrent les peuples de la contrée, et rendirent le culte du Patron de plus en plus célèbre dans le Ponthieu, dans les provinces voisines et par toute la France. Charlemagne lui-même visita un jour ce tombeau, qui fut ouvert en sa présence. On y trouva les restes du Saint dans le même état qu'au moment de sa mort, et l'empereur les fit renfermer dans une châsse magnifique. Plus tard, ce corps précieux fut transporté en différents endroits à cause des ravages des Normands.

Saint Angilbert, abbé de Centule sous le règne de Charlemagne, contribua beaucoup à la décoration du lieu où reposait saint Riquier.

L'église de l'ancienne abbaye de Saint-Riquier, bâtie sur le modèle de la cathédrale d'Amiens, sert aujourd'hui d'église paroissiale. On y voit, dans le fond du second chœur, un petit tableau représentant le saint patron. Chaque année, au mois d'octobre, on fait en son honneur une procession à laquelle les habitants de la ville se font un devoir d'assister.

Monsieur l'abbé A. Leroux nous écrivait en 1863 :

« Les reliques de saint Riquier sont encore à Saint-Riquier ; elles se trouvent dans l'église de la paroisse, renfermées dans deux châsses, dont l'une, contenant la tête du saint abbé, est placée sur l'autel, et l'autre contient le corps. Si vous désiriez d'autres détails, je n'en ai pas d'autres à vous donner que ceux qui se trouvent dans le *Chronicon Centulense* d'Hariulfe, lequel fait partie du spicilége de Dom Luc d'Achéry, tome II ou IV selon l'édition ».

Les bâtiments de l'ancienne et splendide abbaye de Saint-Riquier sont aujourd'hui occupés par un petit séminaire.

L'*Histoire d'Abbeville* porte que ce nom d'*Abbeville*, qui signifie *Ville de l'abbé*, lui a été donné parce qu'elle était anciennement du domaine de l'abbé saint Riquier.

Saints de Cambrai et d'Arras ; Notes locales.

SAINT PASCHASE [1] RADBERT, ABBÉ DE CORBIE

865. — Pape : Nicolas Ier. — Roi de France : Charles II, *le Chauve.*

Radbert, à qui l'on donna, ou qui prit lui-même, depuis, le nom de Paschase, naquit dans le Soissonnais, peut-être même dans la ville de Soissons, sur la fin du VIIIe siècle. Il se trouva abandonné, sans ressource, à la mort de sa mère, qu'il perdit dès sa naissance, ou du moins étant encore enfant. Mais les religieuses du monastère de Notre-Dame de Soissons, qui avaient alors pour abbesse Théodrade, cousine germaine de Charlemagne, se chargèrent de pourvoir à sa subsistance et confièrent son éducation aux moines de Saint-Pierre : notre Saint se montra plus tard très-reconnaissant de ces bienfaits, et il dédia plusieurs de ses ouvrages à ses mères adoptives. Cet enfant fit de très-grands progrès dans les sciences et dans la piété. Dès qu'il eut l'âge requis, il reçut la tonsure, ou couronne cléricale, devant l'autel de la sainte Vierge dans l'église du couvent de Notre-Dame, en présence des religieuses. Mais, au lieu de rester attaché au service de cette église, il entra dans le monde, on ne sait pour quel motif, ni dans quelles circonstances, et mena la vie séculière.

Il regarda, depuis, cette conduite comme une grande faute qu'il fallait expier par les larmes de la pénitence. Radbert reconnut par sa propre expérience les dangers du siècle : craignant de s'y perdre, et n'y trouvant pas de quoi satisfaire les désirs de son cœur, il se retira encore jeune dans le monastère de Corbie, où il fut bien accueilli par le saint abbé Adélard, frère de l'abbesse de Notre-Dame de Soissons, sa bienfaitrice. Le nouveau religieux s'appliqua à l'étude avec tant de succès, qu'en peu de temps il fut jugé digne d'enseigner aux autres les lettres divines et humaines. Il se fit dès lors une grande réputation par son éloquence, sa science de l'Ecriture et des Pères, et surtout par sa vertu. Son humilité égalait sa réputation :

1. Paschasius, Paschasius, Pâquier. — Ce nom, comme Pâquette, Paquot, Pascal, Pacaud, etc., peut avoir indiqué jadis un enfant venu au monde le jour de Pâques. Nos pères choisissaient souvent le jour de la naissance comme fête patronale ; mais en suggérant par le nom même du nouveau-né, une intervention de la Providence qui semblait désigner ce patronage à la famille. C'est ainsi que l'on transigeait entre l'usage païen de fêter l'anniversaire du jour natal et la coutume pieuse de célébrer le patron donné à l'enfant dans le baptême. P. Cahier, *Caractéristiques*, page 946.

il ne put refuser l'ordre du diaconat, mais il ne reçut point le sacerdoce dont il se jugeait indigne. Il signait ses lettres : *Paschasius Radbertus, levita, monachorum omnium peripsema*, c'est-à-dire : *Paschase Radbert, lévite, le dernier (la balayure) de tous les moines.*

Un si rare mérite lui gagna l'estime et l'affection d'Adélard et de Wala, son frère et son successeur dans la dignité d'abbé. Il était de tous leurs voyages et comme l'âme de leur conseil dans les affaires importantes. En 822, ils le menèrent avec eux en Saxe, pour fonder la nouvelle Corbie. Louis le Débonnaire ne l'estimait pas moins : il l'employa souvent dans les affaires publiques, que Radbert sut toujours conduire avec une grande sagesse. Wala étant mort en 835, notre Saint écrivit l'histoire de sa vie, qu'il a intitulée : *Epitaphe d'Arsène.* Il avait déjà raconté la vie de saint Adélard, vers 830; et, en 831, il avait composé son fameux *Traité du corps et du sang de Notre-Seigneur*, c'est-à-dire de l'Eucharistie, à la prière de son disciple Varin, surnommé Placide, qui, après avoir été moine dans l'ancienne Corbie, était abbé de la nouvelle. C'est un monument précieux de la croyance catholique sur l'Eucharistie, non-seulement au IXe siècle, mais dans tous les siècles précédents. Paschase Radbert, dans ce traité, enseigne clairement et fait voir que l'Eglise a toujours enseigné principalement trois choses : Que l'Eucharistie est le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ; que la substance du pain et du vin n'y demeure plus après la consécration; enfin que, dans l'Eucharistie, nous recevons le même corps qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sur la croix, qui est sorti du sépulcre.

Chargé d'expliquer publiquement, selon la coutume, aux religieux de Corbie, le saint Evangile les dimanches et les fêtes, il s'acquitta de cette noble fonction avec tant de succès, qu'on le pria de commenter ainsi tout l'Evangile selon saint Matthieu. Il se rendit à ces vœux et composa le savant *Commentaire* qu'il nous a laissé en douze livres. Les quatre premiers furent écrits avant 844, et les huit autres, après l'an 851. Le Saint y analyse, comme il le fait toujours, les travaux antérieurs, et principalement ceux de saint Jean Chrysostome, et combat spécialement les erreurs de son temps. Il eut grand soin de s'appliquer à lui-même les belles maximes qu'il tirait du texte sacré, de sorte qu'il fit de grands progrès dans la vie spirituelle : il résistait aux tentations et se relevait de ses fautes en pratiquant, chose rare, ce qu'il prêchait aux autres. Il donna, en outre, un exemple non moins utile aux écrivains qui vivent en communauté : il ne travaillait à ses ouvrages qu'aux heures qui lui restaient, après avoir assisté à tous les exercices du monastère, parce que l'obéissance est plus méritoire aux yeux de Dieu que l'étude, et qu'on ne peut, d'ailleurs, se mieux préparer à écrire sur les choses divines qu'en célébrant, comme les anges, la gloire de Dieu, en la méditant, en se mettant, pour ainsi parler, en communication avec le ciel. En 844, notre Saint, quoique simple diacre, fut élu abbé de Corbie, après la mort d'Isaac. Vers le même temps, il publia son traité de l'*Enfantement de la Vierge*, dédié aux religieuses de Notre-Dame de Soissons : il y montre que Marie a enfanté Notre-Seigneur d'une manière surnaturelle, sans cesser d'être vierge [1].

1. Rorhbacher fait très-bien voir que Radbert et Ratramme, autre moine de Corbie et contemporain de notre Saint, qui écrivirent tous deux à la même époque sur l'*Enfantement de la Vierge* et sur l'*Eucharistie*, loin de se combattre l'un l'autre, enseignent exactement la même doctrine. Il relève avec beaucoup d'à-propos, mais avec une rudesse tout à fait germanique, l'erreur dans laquelle Fleury est tombé à cette occasion. Ce dernier pousse la délicatesse française et moderne un peu trop loin, quand il dit, en parlant des sujets traités par Radbert et Ratramme : « Il eût mieux valu ne point agiter ces questions inutiles et indécentes », et il fait une bévue historique quand il ajoute : « Ces savants, élevés grossièrement chez les Barbares, n'avaient plus la sagesse et la discrétion des premiers Docteurs de l'Eglise ». Il y a dans les Pères de l'Eglise, dans saint Jean Chrysostome par exemple, des questions, des images,

L'illustre abbé assista, l'an 847, au Concile de Paris, qui combla d'éloges le monastère de Corbie, pour sa régularité, sa prospérité, et lui accorda de grands priviléges. Il se trouva aussi à l'Assemblée de Quierzy-sur-Oise (849), où Gotescalc fut condamné pour la seconde fois. Etant allé à Bazoches, dans le Soissonnais, visiter l'église des saints martyrs Rufin et Valère, il fut prié, par les habitants du lieu, de repolir l'histoire (*les Actes*) de ces Saints, et de la mettre en meilleur style, sans rien changer, ni pour la substance, ni pour l'ordre des faits. Il le fit très-volontiers, persuadé, disait-il, « que la vie des Saints ne doit pas nous être moins précieuse que leurs reliques, et que, si l'on a si grand soin d'envelopper dans de riches étoffes leurs ossements sacrés, on doit aussi raconter leurs actions dans un style noble, également éloigné de la recherche et de la vulgarité ». Différentes causes, comme les distractions inséparables de l'administration d'un monastère, l'opposition de quelques-uns de ses religieux, firent prendre au saint abbé de Corbie la résolution d'abdiquer. Sa démission ne fut acceptée qu'en 851. Il avait été puissamment soutenu dans ses peines par les moines de Saint-Riquier, chez lesquels il séjourna quelque temps, et par son ami Loup, abbé de Ferrières, qui l'aida, non-seulement de ses conseils, mais de son crédit, auprès du roi Charles le Chauve. Rendu à lui-même et à l'étude, Radbert reprit ses travaux littéraires, continua ses ouvrages interrompus et en composa de nouveaux. Il joignait la prière à l'étude, pleurant sans cesse ses péchés et ceux du prochain. Ce fut pour s'entretenir dans ces sentiments de componction, qu'après avoir fini ses commentaires sur saint Matthieu et sur le psaume XLIV^e^, il en composa un sur les lamentations de Jérémie, dédié à Sévère, son ami, dont le vrai nom était Hildeman. Dans cet ouvrage, comme dans quelques autres de ceux qu'il a écrits vers la fin de sa vie, il déplore les désordres de son temps, les vices scandaleux des ecclésiastiques et des religieux, la dissolution des mœurs publiques et les malheurs résultant de l'invasion des Normands. Ne respirant plus que pour l'Eglise et pour la France, il signale, il pleure les calamités qui les menacent, et met tout en œuvre pour les conjurer. C'était un grand ennemi de l'égoïsme: il s'oubliait toujours, il s'abîmait dans son humilité, pour ne penser qu'aux autres. Ainsi, quoiqu'il eût écrit la vie de ses maîtres Adélard et Wala, il défendit expressément à ses disciples d'écrire la sienne. Ses ordres n'ont été que trop scrupuleusement exécutés. Nous n'avons guère aujourd'hui, pour connaître les actions d'un si grand homme, d'autres ressources que ses propres écrits. Il mourut saintement, vers l'an 865, le jour de la fête de saint Riquier, pour qui il avait une dévotion toute particulière. Son corps fut inhumé dans la chapelle de Saint-Jean; mais, en 1073, il fut transféré dans la principale église, par l'autorité du Saint-Siége, qui, à cause des miracles opérés à son tombeau, le mit au rang des Saints que l'Eglise honore dans le cours de l'année. On possède encore, à Corbie, les restes presque entiers de saint Paschase Radbert.

Outre les ouvrages dont il a été parlé dans le cours de ce récit, nous avons encore de saint Paschase : le *Traité de la foi*, de l'*Espérance* et de la *Charité;* quelques *Poésies* et une *Lettre* qu'il écrivit au roi Charles le Chauve, en lui envoyant le *Traité du corps et du sang du Seigneur*. « Il ne parle, dans ses ouvrages, que d'après l'Ecriture et les Pères. On y voit qu'il était très-

des expressions qu'un traducteur ne sait plus sous quelle forme offrir sans scandale aux Français du XIX^e^ siècle. Autres temps, autres mœurs. Ces questions, discutées avec convenance et mesure, sont à leur place dans un traité théologique; mais à la page 429 du deuxième tome de la *Vie des Saints*, par Rohrbacher, elles nous paraissent, en effet, *inutiles* et *indécentes*.

versé dans les langues grecque et hébraïque. Son style est toujours approprié aux matières qu'il traite.

On représente le bienheureux Paschase avec une monstrance ou ostensoir à la main, pour rappeler le zèle avec lequel il défendit le dogme de l'Eucharistie.

Il nous a fallu refaire intégralement l'histoire de cette Vie, qui, dans le Père Giry, se réduit à un éloge vague, sans récit. (Voir la biographie qui précède les œuvres du Saint, dans la *Patrologie* de M. Migne; Hugues Ménard, dans ses notes sur le martyrologe bénédictin; Dom Ceillier; les auteurs de l'*Hist. litt. de France;* Mabillon, etc.)

SAINTE EXUPÉRANCE, VIERGE (380).

Née à Troyes, Exupérance se distingua de bonne heure par son amour pour la retraite et le silence, et ne tarda pas à concevoir une estime particulière pour la virginité. L'âge ne fit qu'augmenter en elle le désir qu'elle avait de renoncer à toutes les alliances humaines et de consacrer à Dieu son âme et son corps.

Cependant le tumulte et l'agitation de la ville troublaient sa ferveur; elle résolut de chercher un lieu solitaire où, loin des distractions mondaines, elle pût vaquer plus librement à l'oraison et aux bonnes œuvres. Déjà les religieux de Saint-Ursion, établis à Isle (Aumont), répandaient partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et il n'y avait qu'une voix pour exalter leur vie sainte et mortifiée. C'est sous la sagesse de leur direction qu'Exupérance alla placer sa vertu. Une modeste cellule déroba aux regards profanes le secret d'une vie sainte passée sous l'œil de Dieu et de sa conscience, jusqu'à ce que la mort, objet de ses désirs, lui ouvrit les portes de l'éternel séjour. Ce fut vers l'an 380.

Le corps de la vierge troyenne reposa dans l'église dédiée à saint Ursion, et n'en fut enlevé que longtemps après, pour être transféré à l'abbaye de Montier-la-Celle. Ses reliques précieuses (le corps entier), sont aujourd'hui (1872), renfermées dans une châsse de bois doré, exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Sainte-Savine. Un de ses ossements est également honoré dans l'église paroissiale de Saint-Mards-en-Othe.

Notes locales, Defer.

SAINT GUILLAUME ET SAINT PÉRÉGRIN, SON FILS (XII^e^ siècle).

Saint Guillaume était originaire d'Antioche, en Syrie; il naquit de parents très-riches qui lui donnèrent une éducation digne de son rang. Il se maria, entra au service de l'Etat, et remplit tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse fidélité, selon le véritable esprit du christianisme, l'esprit de l'amour et de l'obéissance filiale envers Dieu.

Quand il priait, il avait le recueillement d'un ange; il était plein de respect pour la religion et ses ministres; tendre et bienfaisant envers les pauvres et les nécessiteux; toujours empressé à venir au secours de ceux qui étaient l'objet de persécutions ou de vexations injustes. Quant à lui-même, il s'imposait les plus grandes mortifications, et il était tellement résigné à la volonté de Dieu, qu'il semblait avoir entièrement renoncé à la sienne.

Guillaume avait un fils nommé Pérégrin, à qui il tâcha d'inspirer, par la plus sévère surveillance, les principes de toutes les vertus : il était persuadé que rien ne serait plus efficace à cet égard que l'exemple paternel; aussi son fils ne tarda-t-il pas à devenir non-seulement la plus douce consolation de ses parents, mais aussi un modèle de véritable piété.

Après la mort de son épouse, Guillaume résolut de renoncer à toutes les affaires de ce monde, et de ne se consacrer qu'au Seigneur et au salut de son âme. Le père et le fils passèrent ainsi plusieurs années dans une pieuse union, s'édifiant l'un l'autre et ne s'occupant que des moyens de plaire à Dieu, sans s'inquiéter des choses temporelles.

Lorsque Pérégrin eut atteint l'âge viril, il demanda à son père la permission de faire un pèlerinage à Jérusalem et de visiter les Saints Lieux. Après avoir fini ses dévotions, il demeura encore

quelque temps dans la Terre-Sainte et prit du service dans un hôpital pour y donner gratuitement ses soins aux malades. Cependant son père, qui l'aimait tendrement, attendait son retour, et se voyant toujours trompé dans son attente, il partit lui-même pour Jérusalem, afin de voir encore une fois son fils. Mais sa santé était tellement affaiblie à la fin de son voyage, qu'il se vit forcé de demander à être admis dans un hôpital. Dieu voulut que ce fût précisément celui dans lequel Pérégrin s'acquittait de ses devoirs de charité. Le père ne reconnut pas son fils, et celui-ci ne se fit connaître que lorsque la maladie prit un caractère sérieux. Quelle fut alors la joie du père lorsque, dans ce garde-malade si plein de soin et d'attentions, il vit son propre fils. Ils s'embrassèrent avec une sainte ardeur, et, bientôt après, ils eurent la consolation de pouvoir se remettre en route pour leur patrie. Ils vendirent à Antioche tout ce qu'ils possédaient, firent un second voyage à Jérusalem, donnèrent à l'hôpital, en faveur des pauvres et des malades, le produit de leur vente, et partirent pour l'Italie, où ils s'établirent dans la partie du royaume de Naples qui a été appelée la Capitanate. Là ils exercèrent sur le peuple une influence salutaire par leurs paroles et leur conduite, et devinrent, pour un grand nombre, un instrument de salut. Peu de temps après, le vieillard, chargé d'années, tomba malade, et mourut, riche en vertus et en mérites. Ce coup fut si sensible à Pérégrin qu'il ne tarda pas à suivre son père dans les célestes demeures. Cette mort arriva dans le XIIe siècle, et c'est le 26 avril qu'on les honore publiquement l'un et l'autre à Foggia dont ils sont les patrons.

Nous avons emprunté cette notice biographique aux continuateurs de Godescard.

SAINT JEAN, PREMIER ABBÉ DE BONNEVAUX,

ET ÉVÊQUE DE VALENCE (1145).

Né à Lyon, il fut d'abord chanoine de la cathédrale de cette ville. Ayant fait vœu à Dieu d'entrer dans l'Ordre de Cîteaux, il s'en laissa quelque temps détourner par ses amis. Effrayé de sa faiblesse plutôt que des rigueurs de la Règle bénédictine, il crut pouvoir, de son propre chef, commuer un vœu qui lui semblait impraticable : sur cette fausse persuasion, il résolut d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Jacques de Compostelle. A peine de retour à Lyon, Dieu lui fit connaître son erreur dans une vision menaçante. Notre-Seigneur se présente à lui, accompagné de saint Pierre et de saint Jacques. Le premier tenait à la main un livre où, parmi les noms des élus, il prononça celui de Jean. Mais Notre-Seigneur, se levant en courroux, dit à saint Pierre : « Effacez ce nom du livre des élus ; Jean est un parjure ». Alors saint Jacques se jeta aux pieds du Sauveur et s'écria : « Grâce, Seigneur, pour l'un de mes plus fervents pèlerins... Il est vrai que Jean n'a point été fidèle à sa promesse ; mais pardonnez-lui. Effrayé de vos menaces et touché de vos miséricordes, il accomplira le vœu qu'il a fait d'entrer dans l'Ordre de vos enfants de Cîteaux ». A ces mots, Jean se réveille, se jette à genoux et promet de faire pénitence. Sans attendre le lendemain, au milieu des ténèbres mêmes de la nuit, il se dispose à partir pour Cîteaux, ne donnant, cette fois, avis à personne de sa détermination.

A quelque temps de là, Jean fut mis à la tête de la colonie que Cîteaux envoya à Bonnevaux, près de Vienne, en Dauphiné (1117). C'est lui qui eut le bonheur de recevoir dans les bras de la religion saint Pierre de Tarentaise, saint Amédée d'Hauterives [1] et, avec ce dernier, dix-sept autres gentilshommes ; de fonder les abbayes de Tamié, au diocèse de Tarentaise, de Léoncel, au diocèse de Valence, de Mansiade, au diocèse de Viviers.

Or, en ce temps, le siége épiscopal de Valence était occupé par un prélat nommé Eustache, dont le faste, les folles dépenses et la dureté envers les pauvres n'étaient pas d'un évêque. En vain saint Bernard, qui veillait à tout dans l'Eglise de Dieu, lui écrivit une lettre sévère ; en vain le Pape le frappa d'interdit : six ans s'écoulèrent encore pendant lesquels le prélat prévaricateur se maintint par la force dans Valence. A la fin, le peuple se révolta, se saisit de la personne d'Eustache et le chassa pour toujours de la ville, le lendemain de Pâques (1141). Trois jours après, Jean, que les évêques de la province de Vienne jugèrent seul capable de guérir tant de maux, fut arraché des bras de ses religieux et porté en triomphe sur le siége épiscopal de Valence.

Nous ne suivrons point le bon pasteur allant à travers les villes et les hameaux, chercher la

1. Nous donnons ailleurs la vie de saint Pierre et de saint Amédée.

brebis égarée, consoler l'indigent, rendre à chacun la justice. Confoulens vit se multiplier l'argent de son aumônière à mesure qu'il le distribuait aux pauvres, et les pierres de Livron servirent aux partisans d'Eustache à le lapider : mais le Saint ne parut pas même s'apercevoir de cet affront : il continua sa route en disant : « Seigneur, ne leur imputez pas cela à péché ». — « La maison où je vous parle », disait-il à ses officiers de justice qui se plaignaient de sa trop grande indulgence, « a vu assez de rigueurs et de violences : il est temps que nous songions, vous et moi, que nous sommes hommes, capables, par conséquent, de commettre des crimes aussi grands que ceux que nous voudrions punir dans les autres avec tant de sévérité ». Il ne faut pas oublier que, au moyen âge, la plupart des évêques étaient seigneurs temporels.

L'historien de sa vie — un religieux anonyme de Bonnevaux — a résumé en trois mots le but des efforts du saint évêque de Valence : la gloire de Dieu, le salut de son âme, le soin de son troupeau.

Jean rendit son âme à son Créateur, un jeudi, 26 avril de l'année 1145. Le tombeau, où il fut enseveli dans l'église cathédrale, attira bientôt un concours immense de pèlerins. Ce tombeau et les saintes reliques qu'il renfermait furent profanés, en 1562, par les protestants. Il n'en reste plus trace aujourd'hui.

Cf. *Propre de Valence*, 1853, et *Histoire hagiologique* de ce diocèse, par M. Nadal.

LA BIENHEUREUSE ALDA, RELIGIEUSE HUMILIÉE (1309).

La bienheureuse Alda appartenait à une honorable famille de Sienne. Elle perdit son mari après une union de sept ans. Elle quitta alors la ville, vendit, au profit des pauvres, tous les biens qu'elle y possédait, prit l'habit du Tiers Ordre des Humiliés et se retira dans une petite maison de campagne où elle mena la vie la plus retirée et la plus mortifiée. De cruelles tentations vinrent l'y visiter : pour les chasser, elle alla jusqu'à s'enfoncer une couronne d'épines dans la tête. Notre-Seigneur récompensa sa persévérance par d'ineffables faveurs. C'est ainsi qu'il lui fit voir la forme et les dimensions des clous qui avaient attaché son saint corps à la croix : l'un des trois clous, celui destiné aux pieds, était plus grand que les deux autres. Elle en grava si bien l'image dans sa mémoire que, prenant un couteau et une branche d'olivier, elle en tailla un parfaitement semblable : ce clou de bois, confronté plus tard avec le vrai clou conservé dans le trésor des rois de France, fut trouvé en tout conforme. On le garda pendant plus de trois cents ans dans l'église de Saint-Thomas à Sienne, occupée par les religieux Humiliés, jusqu'à Pie V, époque à laquelle ils furent supprimés.

Mais Alda se trouvait encore trop riche, bien qu'elle n'eût qu'une courge vide pour mettre son eau et une écuelle de bois pour manger, et que tous les revenus de sa modeste propriété fussent versés dans le sein des pauvres : elle vendit encore ce petit bien et vint demeurer à l'hôpital de Sienne où elle se livra à toutes les bonnes œuvres que lui inspirait son ardente charité. On lui avait donné, comme suivante, une certaine Jacomine qui assura avoir vu la Sainte marcher constamment précédée de deux flambeaux : cette même Jacomine, l'ayant un jour surprise en extase, appela les gens de l'hospice qui eurent la barbarie de la crucifier. Quand elle revint à elle-même, elle se contenta de leur dire : « Que Dieu vous pardonne ». Elle mourut en 1309. Son culte, très-célèbre autrefois, fut abandonné lorsque l'église Saint-Thomas, où reposent ses restes, fut donnée aux Dominicains.

Acta Sanctorum.

XXVII[e] JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nicomédie, la naissance au ciel de saint ANTHIME, évêque et martyr, qui arriva à la gloire du martyre dans la persécution de Dioclétien, ayant eu la tête tranchée pour la confession de Jésus-Christ. Il fut suivi de presque toute la multitude de son troupeau, dont le juge fit décapiter les uns, brûler les autres, et jeter les autres dans la mer en les entassant sur des barques. 303. — A Tarse, en Cilicie, les saints martyrs Castor et Etienne. — A Rome, le décès du bienheureux ANASTASE, pape, personnage d'une très-riche pauvreté et d'un zèle apostolique, « que Rome », comme dit saint Jérôme, « ne mérita pas de posséder longtemps, de peur que la tête du monde ne tombât sous un tel Pontife »; car, peu de temps après sa mort, Rome fut prise par les Goths et saccagée. 401. — A Bologne, saint Tertullien, évêque et confesseur. VI[e] s. — A Brescia, saint Théophile, évêque. V[e] s. — A Constantinople, saint Jean, abbé, qui combattit beaucoup sous Léon l'Isaurien, pour le culte des saintes images [1]. 813. — A Tarragone, le bienheureux PIERRE ARMENGOL, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs, qui, après avoir beaucoup souffert en Afrique, en rachetant les chrétiens, finit saintement ses jours au monastère de Sainte-Marie des Prés. 1304. — A Lima, en Pérou, saint Turibe, archevêque, dont on fait la fête le 23 mars. 1606. — A Lucques, en Italie, la bienheureuse ZITE, vierge, célèbre par la renommée de ses miracles. Le pape Léon X a fixé sa fête à ce jour. 1278.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Limoges, saint Alpinien, prêtre, disciple de saint Martial et son coïlègue dans la prédication de l'Evangile, lequel, après une vie pleine de saintes œuvres et de miracles, fut invité aux noces de l'Agneau par le même saint Martial qui l'avait précédé. Son corps a été premièrement à Ruffec, en Berri, et puis à Castel-Sarrasin, au diocèse de Montauban, où la piété des bons chrétiens du vieux temps l'avait logé dans un précieux reliquaire d'argent [2]. I[er] s. — Encore à Limoges, la fête de saint Austriclinien, prêtre, autre compagnon de saint Martial, entré au ciel le 13 octobre [3]. I[er] s. — A Liége, le vénérable Frédéric, évêque. 1121. — A Amiens, la fête de saint Riquier, nommé hier au martyrologe romain. — A Coutances, la fête de saint Guillaume Firmat, dont l'entrée au ciel est marquée le 24 avril. — A Auch, la fête de saint Cérase ou Céré, dont l'entrée au ciel est le 24 avril. — En Flandre, saint Ebertramne, compagnon de saint Bertin et de saint Mommolin. — A Cologne, fête de saint Gérard de Toul, qui fit son éducation cléricale dans la première de ces villes. — Au diocèse du Mans, le bienheureux Alleaume. Né dans la Flandre d'une famille illustre, il renonça aux joies du siècle, et se retira dans une forêt du Maine, à l'ermitage de Saint-Nicolas. Après avoir vécu ensuite quelque temps solitaire dans l'île de Chaussey, sous la conduite du bienheureux Bernard de Tyron, il revint fonder la célèbre abbaye de Notre-Dame d'Estival, pour servir de retraite à la chaste troupe de vierges qui s'était réunie autour de son ermitage de Saint-Nicolas. Il fonda aussi un monastère d'hommes à Saint-Nicolas même. Le bienheureux Alleaume mourut le 27 avril 1152, et son corps fut enseveli dans l'église abbatiale d'Estival [4]. Il y a dans la vie du bienheureux Alleaume un épisode touchant : c'est l'amitié que lui avait vouée

1. Les Bollandistes disent que c'est sous Léon l'Arménien (813-820), et non sous Léon l'Isaurien (717-741), que souffrit saint Jean Hégumène, du monastère des Cathares.

2. Voir sa Notice au *Supplément* de ce volume.

3. Voir la Vie de saint Martial, où sont racontées la maladie, la mort, la résurrection de saint Austriclinien.

4. Depuis les troubles politiques et religieux de la fin du XVIII[e] siècle, l'abbaye de Notre-Dame d'Estival a été presque entièrement détruite. On a découvert alors dans un caveau, sous la sacristie de l'église, sept tombeaux en pierre, sur lesquels étaient sculptées les statues en pied des personnages dont ils renfermaient les corps. C'étaient vraisemblablement les sépultures des seigneurs de Beaumont-le-Vicomte, fondateurs et principaux bienfaiteurs. Ce qui subsiste encore de l'église abbatiale, c'est-à-dire la partie droite du transept, atteste la magnificence avec laquelle cet édifice fut construit; on y voit des

le vieil ermite Albert. Celui-ci habitait l'ermitage de Saint-Nicolas, lorsque Alleaume vint s'y réfugier en quittant les Flandres. La douleur qu'il éprouva de voir son disciple l'abandonner pour aller habiter l'île de Chaussey, fut telle qu'il en devint comme insensé. A son retour, Alleaume, sensiblement touché de la peine de son vieux guide spirituel, se prosterna à ses pieds et lui protesta qu'il ne le quitterait plus désormais.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins. — Saint Fidèle de Sigmaringen, martyr, nommé le 24 avril au martyrologe romain.

Martyrologe des Camaldules et de Vallombreuse. — Saint Fidèle de Sigmaringen, etc.

Martyrologe des Cisterciens. — A Plaisance, en Italie, sainte Franque, vierge, de l'Ordre Cistercien, qui, célèbre par sa vie, sa sainteté et ses miracles, s'envola vers son Epoux le 25 avril.

Martyrologe des Franciscains. — A Bitecto, en Apulie, le bienheureux Jacques d'Illyrie, confesseur. 1485.

Martyrologe des Mineurs conventuels. — Saint Georges, martyr, honoré le 23 avril. — A Equicoli, dans l'Abruzze, la bienheureuse Philippe de Marérie, vierge clarisse, célèbre par ses vertus et ses miracles, opérés avant et après sa mort, qui s'envola vers le Seigneur le 19 mars. 1236.

Martyrologe des Augustins. — Saint Clet et saint Marcellin, papes...

Martyrologe des Servites. — Saint Clet et saint Marcellin, papes.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Lucques, en Italie, saint Antoine, prêtre et solitaire, dont le corps fut retrouvé en 1201. Il fut le compagnon du bienheureux Paulin, premier évêque de Lucques et disciple de saint Pierre. A Castel-Aluvia (lieu aujourd'hui inconnu), les saints martyrs Caper ou Cyprus, Maur, Captus ou Cassus, diacre ; Husandus et Prianus. — Chez les Grecs, saint Lolion le Jeune, martyr. — A Altino, ancienne ville du territoire de Trévise, saint Libéral, qui convertit un grand nombre d'ariens et le préfet du lieu. Vers l'an 400. — A Constantinople, saint Euloge, dit l'Hospitalier, qui était honoré dans l'église de Saint-Mocius de cette ville. Règne de Justinien probablement.

SAINT ANTHIME, ÉVÊQUE ET MARTYR

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur : Dioclétien.

Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur.
Apoc., XIV, 13.

La ville de Nicomédie, si souvent arrosée du sang des Martyrs, n'a pas été seulement le lieu de la naissance de saint Anthime, mais encore le théâtre de sa gloire et le champ de bataille où, en perdant la vie, il s'est acquis l'immortalité. La piété et la modestie qu'il faisait paraître dès son enfance, le distinguaient de tous ceux de son âge. A la fleur de sa jeunesse, il s'appliqua à la philosophie chrétienne avec tant d'ardeur qu'il devint un objet d'admiration pour tous ceux qui le connurent, et les porta à l'amour de cette vraie sagesse. Un mérite si éclatant le fit bientôt ordonner prêtre ; et, quelque temps après, Cyrille, évêque de Nicomédie, étant décédé, il fut élu à sa place, du consentement unanime de tous les chrétiens. Il savait que cette charge était lourde et s'en jugeait indigne. Il fit donc tout son possible pour l'éviter, mais inutilement ; il fut obligé de l'accepter. C'était au temps où la persécution de Dioclétien et de Maximien-Galère éclata d'une

fenêtres byzantines avec leurs archivoltes, des colonnes monocylindriques qui n'ont aux chapiteaux, pour tout ornement, que de grotesques serpents entrelacés. Les restes du monastère lui-même, qui couvrent encore un vaste espace, semblent annoncer qu'il fut reconstruit au XVIIe siècle. D. Piolin.

manière si horrible à Nicomédie, d'où elle se répandit dans tout l'empire. Il fallait donc à cette ville un évêque ferme dans sa foi et capable d'y affermir les autres; tel fut Anthime : il soutint si bien le courage de ses diocésains, qu'un nombre prodigieux, vingt mille, dit-on, endurèrent héroïquement le martyre. On arrêta bientôt celui qui était le chef et comme l'âme de cette vaillante armée de Jésus-Christ. Ceux qui furent chargés de cette mission s'étant adressés à lui, sans le connaître, il leur dit qu'il connaissait Anthime, promit de le leur livrer, et, en attendant, il les invita à se reposer chez lui : là il leur fit servir un festin magnifique, à la fin duquel il leur dit : « Je vous ai promis de vous amener et de vous livrer Anthime, évêque de Nicomédie. C'est moi : je suis celui que vous cherchez. Réjouissez-vous donc, et me conduisez à l'empereur ». Ces paroles du vieillard, la joie, l'assurance qui brillaient sur son visage, remplirent d'admiration les soldats chargés de l'arrêter. Ils lui conseillèrent la fuite ; mais le saint Pontife leur exposa le bonheur du martyre, leur expliqua les vérités de la religion chrétienne, les convertit, les baptisa, puis il marcha devant eux après s'être fait lier les mains derrière le dos, et alla se présenter à l'empereur. Maximien, s'environnant de tout l'appareil des supplices, demanda au prisonnier si c'était lui qui s'appelait Anthime, qui combattait la divinité des dieux avec mépris, et qui corrompait et pervertissait le peuple par ses prédications. « Votre demande, seigneur, répondit Anthime, ne recevrait point de réponse, si le divin apôtre saint Paul ne nous avait appris que nous devons toujours être prêt à rendre raison de notre foi, et si notre souverain Maître Jésus-Christ ne nous avait assuré qu'il nous donnerait dans ces occasions, des paroles si puissantes, que nos adversaires n'y pourraient pas résister. Certes, je déplore infiniment votre misère et votre aveuglement; je vous plains d'adorer de vains simulacres et de leur donner le titre de dieux; mais je suis encore plus surpris de ce que vous prétendez m'obliger, par vos menaces, ou par vos supplices, à en faire de même et à imiter votre folie. Croyez-vous, ô empereur, avoir assez de pouvoir, soit par la douceur de vos belles paroles, soit par la terreur de vos tourments, pour me faire renoncer à la foi et à l'honneur que je dois à Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu? Non, non, vous vous trompez; ce serait être déraisonnable que de préférer les voluptés passagères de ce monde aux délices célestes et aux biens éternels du paradis ».

Maximien se moqua de ce discours ; et, s'imaginant que c'était une bravade, qui ne durerait pas, il commanda que l'on meurtrît la tête du saint Martyr à coups de pierres et de cailloux ; mais ce grand homme, bien loin de se plaindre, ne cessait de crier : « Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre périssent maintenant ! » Le tyran lui fit ensuite percer les talons avec de longues alènes de fer embrasé; et, l'ayant fait jeter sur des têts pointus, il l'y fit fouetter avec une cruauté inouïe; puis il lui fit chausser des bottes de bronze que l'on avait fait rougir dans le feu, s'efforçant ainsi par la rigueur de ces tourments de surmonter sa constance. Mais Dieu, qui ne s'éloigne jamais de ses élus, consola son serviteur au milieu de ses supplices. lui faisant entendre une voix du ciel qui l'encourageait, et qui lui promettait la récompense de ses travaux après l'entière victoire : le saint Martyr, reprenant de nouvelles forces et faisant paraître dans ses yeux les douces consolations qui abondaient en son âme, dit à l'empereur : « Je vous ferai bientôt voir que c'est une pure folie et une vaine pensée de religion qui vous fait adorer ces fausses divinités, et blasphémer le saint nom de Jésus-Christ ».

C'était mettre de l'huile dans le feu, et irriter de plus en plus la colère de Maximien ; il commanda donc que le saint Martyr fût attaché sur une roue ; et que, pendant qu'elle tournerait sans cesse, on lui brûlât peu à peu tout le corps avec des flambeaux ardents. Les bourreaux étaient habiles à exécuter ces ordres ; mais lorsqu'ils pensaient réduire son corps en pièces et en cendres, ils furent eux-mêmes renversés par terre ; et, leurs instruments leur tombant des mains, ils demeurèrent comme paralysés. Maximien les stimula par des sarcasmes et des menaces ; ils lui répondirent qu'ils ne manquaient pas de courage pour lui obéir, mais qu'ils ne le pouvaient pas, parce que trois personnages pleins de majesté, et tout éclatants de lumière, assistaient le Martyr, et le protégeaient contre leurs violences. Anthime, de son côté, tout rempli de joie et de consolation, chantait au milieu de ses tourments, et rendait mille louanges à Dieu pour les victoires qu'il lui faisait remporter.

L'empereur, vaincu par la constance du Martyr, fut contraint de le faire détacher de la roue et de le renvoyer en prison chargé et presqu'accablé de chaînes. Mais il arriva qu'au milieu du chemin elles se brisèrent miraculeusement, et s'ôtèrent d'elles-mêmes de ses pieds et de ses mains, ce qui donna une telle épouvante aux archers qui le conduisaient, qu'ils tombèrent par terre, tout saisis et tremblants de frayeur. Cependant, ils furent relevés par Anthime, qui les prit par la main, et leur commanda de continuer à remplir leur charge. Il rentra donc en prison avec une joie que l'on ne peut exprimer. Les criminels, qui y étaient en grand nombre, reçurent tant de consolations de sa présence, et furent si touchés de ses saints entretiens, qu'ils se convertirent tous à la foi catholique, et reçurent le sacrement du Baptême. Maximien, qui se voyait vaincu de quelque côté qu'il se tournât, fit encore venir le Martyr devant lui ; et, changeant ses moyens d'attaque, lui promit de grandes faveurs, et même l'office de souverain prêtre des dieux, s'il voulait leur offrir de l'encens. Mais Anthime, se moquant de ses offres, lui dit fort généreusement : « Je suis prêtre du grand et souverain pontife Jésus-Christ, à qui je m'offre moi-même en sacrifice. Pour ce qui est de vos dieux et de leurs dignités, dont vous me parlez, ce n'est qu'une moquerie et une pure folie ». L'empereur, ne pouvant plus supporter ces mépris, commanda enfin qu'il eût la tête tranchée. Anthime acheva ainsi son glorieux martyre et ne cessa de vaincre qu'en cessant de vivre, le 27 avril, l'an de Notre-Seigneur 303.

COUP D'ŒIL SUR LA DIXIÈME ET DERNIÈRE PERSÉCUTION GÉNÉRALE.

L'empereur Numérien, fils de Carus, ayant été massacré en 284, l'armée qui était à Chalcédoine revêtit Dioclétien de la pourpre. Dioclétien était un soldat de fortune, né dans la Dalmatie, de parents d'une basse extraction. Il avait pris de bonne heure le parti des armes, et s'était élevé par degrés aux premiers honneurs militaires. L'année suivante, le nouvel empereur défit Carin, autre fils de Carus, qui régnait en Occident. Cette victoire ne calma pas toutes ses inquiétudes. D'un côté, il craignait de succomber sous le poids des affaires ; de l'autre, il se défiait de la fidélité de ses troupes, et surtout des gardes prétoriennes, qui, depuis près de trois cents ans, étaient en possession de disposer de l'empire et d'ôter la vie à leurs maîtres. Considérant d'ailleurs qu'il n'avait point d'enfant mâle, il résolut de se donner un collègue. Son choix tomba sur Maximien-Hercule, en qui il avait une confiance entière, et en qui il connaissait une grande capacité pour le métier de la guerre. La famille de Maximien-Hercule était fort obscure. Il naquit dans un village voisin de Sirmium, en Pannonie. Il était d'un caractère cruel et livré à toutes sortes de vices. Il dut son élévation à ses talents militaires.

Ces deux princes, alarmés du péril qui menaçait l'empire de toutes parts, et désespérant de pouvoir faire face à tous leurs ennemis, nommèrent chacun un César qui pût les aider à défendre leurs états respectifs. Ils voulurent aussi par là se donner chacun un successeur. Dioclétien nomma

Maximien-Galère pour l'Orient, et Maximien-Hercule nomma Constance-Chlore pour l'Occident. Maximien-Galère était un paysan de la Dacie, qui entra dans les armées romaines. Tout en lui annonçait un naturel barbare et féroce. Son regard, sa voix, son maintien avaient quelque chose d'effrayant. Il était, outre cela, zélé pour l'idolâtrie jusqu'au fanatisme. Constance-Chlore était d'une famille illustre, et réunissait en sa personne toutes les qualités qui font un grand prince.

Dioclétien n'inquiéta point les chrétiens pendant les premières années de son règne. Cela n'empêcha pas qu'il y en eût plusieurs de martyrisés en vertu des anciens édits qui n'avaient point été révoqués. Pour Galère, il leur fit ressentir bientôt dans toutes les provinces de sa dépendance les effets de la haine implacable qu'il leur portait. Il tâchait en même temps d'engager Dioclétien à entrer dans ses sentiments. Il renouvela ses efforts pendant l'hiver de l'année 302, qu'il passa à Nicomédie.

Cependant Dioclétien ne se laissait point encore gagner : il évitait d'en venir aux extrémités, de peur que l'effusion du sang chrétien ne troublât le repos de l'empire. Enfin, on consulta l'oracle d'Apollon à Milet. La réponse, dit Lactance [1], fut telle qu'un ennemi de la religion chrétienne pouvait l'attendre. Le même auteur rapporte dans deux endroits [2] un autre incident qui ne contribua pas peu à aigrir Dioclétien contre les adorateurs de Jésus-Christ. Ce prince, étant à Antioche en 302, immola quantité de victimes pour trouver dans leurs entrailles la connaissance de l'avenir. Quelques officiers chrétiens qui étaient auprès de sa personne formèrent sur leur front le signe de la croix. Les aruspices confondus ne trouvant point dans les entrailles des victimes ce qu'ils y cherchaient, en offrirent de nouvelles, sous prétexte que les dieux n'étaient point encore suffisamment apaisés ; mais ils ne réussirent pas plus que la première fois. Celui qui présidait à la cérémonie s'écria tout-à-coup qu'on ne devait point s'étonner de ce qui arrivait. « Il y a ici », dit-il, « des profanes qui nous troublent dans nos sacrifices ». Par ces *profanes,* il entendait les chrétiens. L'empereur irrité ordonna sur-le-champ que tous les chrétiens qui étaient présents, ainsi que tous ceux qui tenaient à la cour, eussent à sacrifier aux dieux. « Je veux », ajouta-t-il, « que ceux qui refuseront d'obéir soient battus de verges ». Il envoya aussi des ordres aux commandants des troupes pour qu'ils cassassent les soldats qui ne sacrifieraient pas.

Une autre chose confirma Dioclétien dans ses sentiments de haine contre le christianisme, quoiqu'elle dût naturellement produire un effet tout contraire : elle est rapportée par Constantin le Grand dans un édit qu'il adressa à tout l'empire. Voici comment parle ce prince [3] : « On dit qu'Apollon déclara, par une voix sortie du fond d'une caverne, non de la bouche d'un homme, que des justes qui vivaient sur la terre l'empêchaient de dire la vérité, et qu'ils étaient cause des fausses prédictions qu'il faisait. Dioclétien laissa croître ses cheveux pour marquer sa douleur, et déplora le triste sort des hommes qui n'avaient plus d'oracles. Je vous en prends à témoin, Dieu du ciel ! Vous savez qu'étant encore jeune, j'entendis ce malheureux empereur demander à un de ses gardes « qui étaient ces justes qui vivaient sur la terre ? » et qu'un prêtre païen qui était présent lui répondit que c'étaient les chrétiens. Ayant écouté cette réponse avec beaucoup de joie, il tira contre l'innocence l'épée qui ne devait être employée que contre le crime ; et, si l'on peut parler ainsi, il écrivit avec la pointe de son épée des édits sanglants contre les chrétiens, et ordonna aux juges de se servir de toute l'adresse de leur esprit pour inventer de nouveaux supplices ».

On choisit, pour ouvrir la persécution, le vingt-troisième jour de février, auquel les païens célébraient la fête de leur dieu Terme [4]. On ne se flattait de rien moins que d'anéantir notre sainte religion. Dès le matin, le préfet, accompagné de plusieurs officiers, se rendit à l'église des chrétiens. Il en força les portes, se saisit des livres de l'Ecriture qu'il y trouva et les fit brûler : tout le reste fut abandonné au pillage. Dioclétien et Galère voyaient d'un balcon tout ce qui se passait, car l'église étant placée sur une éminence, on la voyait du palais. Ils délibérèrent longtemps s'ils ordonneraient que l'on mit le feu à l'église. Dioclétien, qui craignait que les flammes ne se communiquassent à d'autres bâtiments de la ville, fut d'avis qu'on se contentât de l'abattre. On y envoya donc un corps considérable de prétoriens, qui la démolirent en fort peu de temps.

Le lendemain, on publia un édit par lequel il était ordonné d'abattre toutes les églises et de brûler nos saintes Ecritures. Il y était dit aussi que l'on ferait subir la question à tous les chrétiens, de quelque rang qu'ils fussent; qu'ils seraient inhabiles à posséder les charges et les dignités ; que l'on recevrait toutes les actions intentées contre eux ; qu'eux, au contraire, ne seraient point recevables à demander justice pour violence, pour adultère, etc.; qu'ils seraient enfin déchus de tous les droits attachés à la qualité de sujet de l'empire.

Cet édit n'eut pas plus tôt été affiché, qu'un chrétien fort considérable par sa place l'arracha et le mit en pièces. Son zèle, que Lactance condamne comme indiscret, venait, selon Eusèbe, d'un principe divin. Ce dernier auteur ne considérait que l'intention. Le chrétien fut ar-

1. *De mort. persecut.*, c. 11, p. 197. — 2. *Ibid.*, c. 10, et *Instit.*, l. IV, c. 27.

3. Apud Euseb., *in Vit. Constant.*, l. II, c. 50, 51, p. 467.

4. Le mois de février était le dernier de l'année romaine, lorsqu'on institua cette fête, et il le fut jusqu'à la réformation du calendrier faite par Jules-César.

rêté et condamné à diverses tortures ; on l'étendit ensuite sur un gril ardent, où il consomma son sacrifice. Il montra durant son supplice une patience admirable.

Ce premier édit fut bientôt suivi d'un second. Il y était ordonné d'arrêter les évêques, de les charger de chaines et de les obliger, à force de tourments, de sacrifier aux idoles. On croit que saint Anthime fut arrêté en cette occasion. Quoi qu'il en soit, la ville de Nicomédie fut alors inondée du sang chrétien.

La haine que Galère portait aux disciples de Jésus-Christ n'était point encore satisfaite. Il s'avisa, pour engager Dioclétien à les traiter avec encore plus de rigueur, d'un moyen qui décèle toute la barbarie de son caractère. Il fit mettre le feu au palais impérial par ses créatures. Les idolâtres accusèrent aussitôt les chrétiens d'être les auteurs de l'incendie, et se livrèrent aux plus violents transports de rage contre eux. C'était ce que Galère avait prévu ; c'était là l'objet de ses désirs. On disait que les chrétiens, ligués avec quelques eunuques, avaient attenté à la vie des deux princes et qu'ils avaient pensé les brûler tout vifs dans leur propre palais. Dioclétien ajouta foi à ces bruits. Il fit donner en sa présence une cruelle question à tous ceux qui composaient sa maison, pour découvrir les incendiaires ; mais on ne put les connaître, parce qu'on n'informa point contre les gens de Galère.

Quinze jours après, on mit le feu une seconde fois au palais. On ne découvrit point non plus l'auteur de l'embrasement, qui était toujours Galère. Ce prince partit le jour même de la ville de Nicomédie, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. A l'entendre, il n'en agissait de la sorte que pour n'être pas brûlé par les chrétiens. Le palais fut peu endommagé, parce qu'on en éteignit le feu presque sur-le-champ. On rendit encore les chrétiens responsables du second incendie.

Dès lors la fureur de Dioclétien ne connut plus de bornes ; les malheureux chrétiens en ressentirent tout le poids. Les plus affreux supplices étaient le partage de ceux qui refusaient d'adorer les idoles. Valérie, fille de l'empereur, qui avait épousé Galère, et Prisca, sa femme, toutes deux chrétiennes, se virent dans l'alternative de souffrir une mort cruelle ou de sacrifier. Elles eurent l'une et l'autre la lâcheté d'apostasier ; mais Dieu les en punit d'une manière terrible. Leur vie ne fut plus qu'un tissu de malheurs, après quoi elles eurent publiquement la tête tranchée, par l'ordre de Licinius, car en 313 il fit périr toute la famille de Dioclétien et toute celle de Maximien-Galère.

Les plus puissants des eunuques, qui jusqu'alors avaient été les maîtres du palais et les conseillers de l'empereur, devinrent les premières victimes de la persécution. Ils aimèrent mieux périr au milieu des supplices que de trahir leur religion. Les principaux d'entre eux furent saint Pierre, saint Gorgone, saint Dorothée, saint Inde, saint Migdone, etc.

Du palais, la persécution s'étendit sur l'église de Nicomédie, dont saint Anthime était évêque. Ce Saint eut la tête tranchée. Il fut accompagné dans son triomphe par les prêtres et par les autres ministres de son église, qui moururent pour la foi, avec tous ceux qui appartenaient à la famille.

Nous avons dit dans les Actes de saint Anthime que le diocèse de Nicomédie fournit vingt mille victimes à cette affreuse boucherie. Ce chiffre de vingt mille martyrs réparti sur tout le diocèse de Nicomédie n'a rien d'exagéré, si l'on songe que Galère tua huit mille chrétiens dans une seule ville de Phrygie, dont les magistrats et tous les habitants étaient chrétiens ! Pour aller plus vite en besogne, il fit mettre le feu aux quatre coins de la ville et la fit cerner par ses soldats. Nous avons vu de nos jours (1870) les Prussiens et leurs satellites renouveler un semblable procédé contre les paisibles habitants de villes et de villages, pour lesquels c'était un crime d'être français, comme c'en était un sous Galère de se dire et d'être chrétien.

Les simples fidèles ne furent pas plus épargnés que les ecclésiastiques. Il y avait des juges dans les temples pour condamner à mort tous ceux qui refuseraient de sacrifier. On inventait, pour les tourmenter, de nouveaux genres de supplices. On dressa des autels dans toutes les cours de justice ; et personne n'était admis à réclamer la protection des lois, qu'il n'eût auparavant abjuré la religion chrétienne. On ne souffrait point, dit Eusèbe, que le peuple vendît ou achetât, qu'il emportât de l'eau dans sa maison, qu'il fît moudre le blé, qu'il traitât aucune sorte d'affaire, à moins qu'il n'offrît de l'encens à certaines idoles placées aux coins des rues, aux fontaines publiques, dans les marchés, etc. Mais toutes les tortures furent inutiles, et l'on chercherait vainement des expressions assez énergiques pour représenter le courage avec lequel une multitude innombrable de chrétiens sacrifièrent leur vie pour Jésus-Christ. On brûlait par troupes des personnes de tout âge et de tout sexe. Plusieurs furent décapités, et d'autres précipités dans la mer. Le Martyrologe romain fait mémoire, sous le 27 avril, de ceux qui souffrirent en cette occasion.

De Nicomédie la persécution passa dans toutes les provinces de l'empire. Les édits se succédaient les uns aux autres. Le quatrième parut au commencement de l'année 304 : il ordonnait de mettre à mort tous les chrétiens, quels qu'ils fussent, s'ils persistaient dans leur religion. Les gouverneurs, dit Lactance, regardaient comme une grande gloire de triompher de la constance d'un chrétien ; aussi employaient-ils toutes les tortures que pouvait imaginer la cruauté la plus raffinée. Le sang des fidèles ruisselait de toutes parts. Cependant on avait dépêché des courriers à l'empereur Maximien-Hercule et au césar Constance, pour leur porter les nouveaux décrets. Le vieux Maximien les accueillit avec joie : ils étaient depuis longtemps l'objet de ses désirs. Cons-

tance-Chlore, après en avoir pris connaissance, fit appeler tous les officiers chrétiens de son palais et leur proposa la double alternative, ou de demeurer dans leurs charges s'ils sacrifiaient aux idoles, ou s'ils refusaient, d'être bannis de sa présence et de perdre ses bonnes grâces. Quelques-uns, préférant les intérêts de ce monde à leur religion, déclarèrent qu'ils étaient prêts à sacrifier. Les autres demeurèrent inébranlables dans leur foi. La surprise des uns et des autres fut au comble, quand ils entendirent Constance leur déclarer qu'il tenait les apostats pour des lâches; que, n'espérant pas les trouver plus fidèles à leur prince qu'à leur Dieu, il les éloignait pour jamais de son service ! Il retint au contraire les autres près de sa personne, leur confia sa garde particulière, et les traita comme les plus dévoués de ses serviteurs.

Les Gaules qui relevaient de Constance-Chlore échappèrent à la persécution générale : comme si Dieu se fût contenté des martyrs que Maximien-Hercule y avait semés sur son passage, seize ans auparavant (287), pendant que le reste de l'Eglise était en paix. Toutefois Constance, pour ne pas irriter les autres empereurs en se jouant trop ouvertement de leurs décrets, laissa abattre dans les Gaules les églises matérielles, « considérant », dit Lactance, « qu'après l'orage elles pourraient être rebâties ». La persécution s'étendit donc en un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'empire, les Gaules exceptées. Constance Chlore ne put écarter l'orage de la Grande-Bretagne où il commandait.

C'en était fait de notre religion si son origine eût été humaine ; mais Dieu, qui veillait sur son Eglise, se servit, pour l'étendre, des moyens mêmes que les hommes employaient pour la détruire. Ceux qui s'étaient le plus déchaînés contre elle, subirent la peine que méritaient leur injustice et leur cruauté.

Les auteurs des premières persécutions générales éprouvèrent aussi visiblement les effets de la colère du ciel. C'est ce qu'on peut voir dans l'excellent traité de Lactance, intitulé : *De la mort des persécuteurs*. Ainsi, tandis que les martyrs gagnaient des couronnes immortelles, leurs ennemis souffraient dès cette vie les châtiments dus à leurs crimes.

Il est bien glorieux pour la religion chrétienne, disait autrefois Tertullien, que le premier empereur qui a tiré le glaive contre elle ait été Néron, l'ennemi déclaré de toute vertu. Réduit au désespoir, quatre ans après qu'il eut commencé à persécuter les chrétiens, c'est-à-dire en 64, il voulut se donner la mort, mais il n'acheva son crime qu'à l'aide d'Epaphrodite, son secrétaire. Il mourut détesté de l'empire et de tout le genre humain, à cause de ses cruautés et de ses abominations.

Domitien, qui persécuta l'Eglise en 95, fut massacré l'année suivante par ses propres domestiques. Trajan, Adrien, Tite, Antonin et Marc-Aurèle ne périrent point de mort violente ; mais ils ne donnèrent point d'édits contre les chrétiens, et leur crime consista à ne point empêcher les persécutions ou à les tolérer.

Sévère, qui devint persécuteur en 202, tomba dans toutes sortes de malheurs. Il mourut de chagrin, laissant un fils qui avait voulu lui ôter la vie et qui depuis tua son propre frère. Toute sa famille périt misérablement.

Dèce périt dans un marais en allant combattre les Goths, après un règne fort court. Gallus fut tué un an après qu'il eut allumé le feu de la persécution. Valérien, Aurélien et Maximien I^er^ moururent de mort violente.

Dioclétien devint malheureux en devenant persécuteur des chrétiens. Intimidé par la puissance et les menaces de Galère, il abdiqua l'empire à Nicomédie, le 1^er^ avril 304. Maximien-Hercule fit la même chose à Milan. Le premier alla mener une vie privée en Dalmatie, près de Salone (aujourd'hui Spalatro), où l'on montre encore les ruines de son palais. Maximien-Hercule l'exhortant à reprendre la pourpre, il lui répondit : « Si vous aviez vu les herbes que j'ai plantées de mes mains à Salone, vous ne me parleriez point de l'empire ». Cette réponse, en apparence philosophique, ne venait que d'un fonds de lâcheté et de timidité. Dioclétien eut la douleur de voir sa femme et sa fille condamnées à mort par Licinius, et la religion chrétienne protégée par les lois en 313. Constantin et Licinius lui écrivirent une lettre menaçante, dans laquelle ils l'accusaient de favoriser le parti de Maxence et de Maximin. Enfin, ce malheureux prince, réduit au désespoir, termina par le poison une vie qui lui était à charge. C'est du moins ainsi qu'Aurélius Victor raconte sa mort. Le récit de Lactance est différent. Dioclétien, selon cet auteur, fut vivement frappé du mépris général où il était tombé ; il éprouvait des agitations continuelles, et ne voulait ni manger ni dormir. On l'entendait gémir et soupirer sans cesse. Ses yeux étaient souvent baignés de larmes ; et de désespoir il se roulait, tantôt sur son lit, tantôt sur la terre. Il périt ainsi par la faim, la mélancolie et le chagrin. Sa mort arriva en 318.

Maximien-Hercule voulut par trois fois reprendre la pourpre, et même l'arracher à Maxence, son propre fils. Tous ses efforts ayant été inutiles, il se pendit de désespoir en 310. Maxence, Galère et Maximin Daïa périrent aussi misérablement.

Maximien-Galère fut attaqué d'une horrible maladie. La pourriture et les vers se mirent à son corps. Il exhalait une odeur si infecte que ses propres serviteurs ne pouvaient la supporter. Voir Eusèbe, *Hist.*, l. 8, c. 16.

Maxence, ayant été défait par Constantin, tomba dans le Tibre et s'y noya. Maximien II, vaincu

par Licinius, se vit obligé de révoquer les édits qu'il avait portés contre les Chrétiens, et mourut dans des douleurs affreuses. Voici comment la chose arriva. Pendant que son armée était rangée en bataille, il se tint lâchement caché dans son palais. La victoire s'étant déclarée pour Licinius, il s'enfuit à Tarse ; et comme il ne trouvait aucune retraite assurée, il éprouva toutes les agitations que peut causer une vive crainte de la mort. Une plaie horrible lui couvrit en même temps tout le corps. Dans les redoublements de la douleur, il se roulait par terre comme un furieux. Epuisé par de longs jeûnes, son corps n'offrait plus que la forme d'un squelette hideux. Il perdit l'usage de la vue, et les yeux lui sortirent de la tête. Il vivait cependant toujours et faisait l'aveu de ses crimes. Inutilement il appelait la mort à son secours ; elle ne vint terminer ses maux que quand il eut reconnu qu'il méritait tout ce qu'il souffrait pour avoir si cruellement traité Jésus-Christ dans la personne de ses disciples. Voir Eusèbe, *Hist.*, l. IX, c. 10. Cet auteur ajoute que les gouverneurs des provinces qui avaient servi la rage de Maximin contre les chrétiens furent tous mis à mort. Il nomme Picence, Culcien, Théoctène, Urbin, Firmilien, etc.

Licinius était un prince aussi cruel qu'ignorant. Il ne savait ni lire, ni écrire son nom ; ennemi déclaré des gens de lettres, il en fit mettre plusieurs à mort. Il favorisa quelque temps le christianisme pour faire sa cour à Constantin, et l'on a même prétendu qu'il avait eu dessein de l'embrasser ; mais à la fin il leva le masque et persécuta l'Eglise. Constantin l'ayant défait, le condamna à mort en 323. Voir M. Jortin, t. III, et Tillemont, *Hist. des Empereurs.*

Le récit du martyre de saint Anthime est tiré d'un manuscrit grec, et reproduit par les Bollandistes.

Le tableau de la dixième persécution est tiré de Lactance, *L. de mort. persecut.*, et d'Eusèbe, *Hist.*, l. VIII, c. 4, 6. Voir Tillemont, t. V.

SAINTE ZITE, VIERGE

1278. — Pape : Nicolas III.

La main au travail, le cœur à Dieu.
Devise de sainte Zite.

Sainte Zite eut pour parents de pauvres laboureurs de Bozzanello, village situé sur le mont Sagrati, à trois lieues de Lucques. Elle naquit en 1218. Pauvres des biens de la fortune, son père et sa mère étaient riches des biens de l'âme et fervents serviteurs de Dieu. Avec sainte Zite, ils eurent deux autres enfants qui embrassèrent la vie religieuse et moururent en odeur de sainteté. Parvenue à l'âge de douze ans, sainte Zite entra comme servante chez un seigneur de la ville, Pagano de Fatinelli, dont la maison était attenante à l'église de Saint-Frigidien. Elle ne vit dans son état qu'une plus grande facilité de se sanctifier, puisqu'elle était à portée d'y mener une vie laborieuse, pénitente, mortifiée, et de ne faire jamais sa volonté. D'un autre côté, elle s'estimait heureuse d'avoir toutes les choses nécessaires à la vie, sans être exposée à ces troubles, à ces agitations qu'il en coûte ordinairement pour se les procurer. Aimant Dieu par-dessus toutes choses, l'humble servante se levait de bon matin pour aller répandre son cœur devant le Seigneur et assister à la sainte messe. Jésus prit en affection cette pauvre fille et se plut à orner son cœur de toutes les vertus. Elle fit de rapides progrès dans la piété et l'on vit bientôt briller en elle toutes les vertus, l'humilité, la douceur, la modestie, la patience, la charité, le support des défauts d'autrui. Comme il n'arrive que trop souvent, les autres serviteurs de la maison la détestaient à cause de sa piété et lui firent subir toutes sortes d'humiliations que la servante de Dieu supporta avec douceur et résignation. Dieu inspira à sainte Zite le désir de se vouer tout entière à lui ; elle fit vœu de virginité et mena dès lors une vie pénitente et mortifiée.

Elle réduisit son corps en servitude pour étouffer ses révoltes ; mais la vertueuse fille sortit triomphante de toutes ces tentations.

Les flammes de la charité que la communion fréquente allumait au dedans de son âme se répandaient au dehors sur les pauvres. Elle saisissait toutes les occasions de leur rendre les services qui étaient en son pouvoir, et Dieu récompensa souvent par des miracles éclatants les actions de sa servante. Il y eut alors une famine et sainte Zite, touchée de la misère de tous ceux qui venaient frapper à la porte de son maître, se mit sans réfléchir à leur distribuer des fèves qu'elle allait puiser dans un grand coffre, puis tout à coup en pensant qu'elle n'avait pas demandé à son maître la permission d'agir ainsi, elle fut saisie de crainte et pria Dieu d'écarter d'elle les conséquences de son action. Le seigneur Fatinelli voulut en ces jours faire mesurer ce qu'il possédait de fèves. Sainte Zite épouvantée se cachait derrière sa maîtresse tout en s'étonnant que le maître ne dît rien. Les coffres étaient pleins comme auparavant. Sainte Zite remercia le Seigneur de sa générosité. Dieu ne pouvait rien refuser à sa servante, il suppléait même à ce qu'elle oubliait parfois de faire, absorbée qu'elle était par la prière. Un jour qu'elle était restée longtemps à l'église, elle s'aperçut avec terreur que le soleil était déjà haut sur l'horizon : or, elle devait pétrir ce jour-là et faire cuire le pain ; elle s'attendait à des reproches, mais les anges avaient fait sa besogne, elle trouva le pain prêt à mettre au four, et reconnut à la suave odeur qu'il exhalait, les ouvriers qui l'avaient fait. Un pèlerin brûlé de la soif et de la chaleur, lui demanda un jour l'aumône. N'ayant absolument rien, elle ne savait que faire ; tout à coup elle lui dit d'attendre un instant, va puiser de l'eau dans un vase, la lui apporte et fait dessus le signe de la croix. Le pèlerin, en ayant goûté, en but à longs traits : cette eau se trouvait changée en un vin délicieux. La nourriture qu'on lui assignait à la maison, elle y touchait rarement, mais réservait le tout pour quelque pauvre ou pour quelque malade. Elle avait un lit convenable, mais c'était pour y réchauffer les pauvres ; pour elle, sa couche ordinaire était la terre ou une planche. Toutes les misères, corporelles ou spirituelles, excitaient en elle une tendre commisération. C'était l'usage, quand les magistrats devaient condamner à mort un criminel, de l'annoncer par le son des cloches. A ce signal la pauvre servante se mettait en prières avec larmes pendant trois ou quatre jours, quelquefois jusqu'à sept, pour obtenir au malheureux le salut de son âme. Cette commisération pour les condamnés à mort, elle la montra encore du haut du ciel. Un paysan du royaume de Naples, ayant été pendu pour un vol dont il était innocent, elle vint le dégager après l'exécution.

Douce, humble, soumise envers tout le monde, Zite était d'un courage intrépide à l'égard des libertins. Un des domestiques ayant voulu attenter à sa pudeur, elle lui déchira le visage avec ses ongles. Pour conserver ce précieux trésor, elle joignit une prière presque continuelle au jeûne et à la mortification. Elle se levait à minuit, assistait à Matines dans l'église voisine de Saint-Fridien, y priait avec larmes pour elle et pour les autres.

Ces exercices de piété et de charité n'empêchaient point Zite de servir ses maîtres avec une ponctualité humble et affectueuse. Quand il leur arrivait de se fâcher contre elle ou d'autres personnes, elle se jetait à leurs pieds, quoiqu'il n'y eût pas de sa faute, et leur demandait humblement pardon. Cette humilité, jointe à ses autres vertus, leur inspira pour elle une religieuse vénération. Cependant ils ne lui avaient pas toujours rendu justice : on traita sa modestie de stupidité ; son exactitude à tous ses devoirs

fut regardée comme le fruit d'un orgueil secret. La signora Fatinelli se laissa prévenir contre elle par les autres domestiques qui la détestaient : son maître la honnissait au point qu'il ne pouvait la voir sans entrer dans de violents transports de fureur. Plus tard, quand ils eurent apprécié le trésor que possédait leur maison, ils lui confièrent le maniement de leurs affaires. Un mot de sa bouche suffisait pour calmer le signor Fatinelli dont l'humeur était fort emportée. Certes, la sainteté n'est pas toujours glorifiée en ce monde. Zite ne prévoyait pas que la sienne le serait : autrement elle n'eût pas été sainte. C'est pourquoi elle fut toujours également humble et soumise.

Une nuit de Noël, qu'il faisait extrêmement froid, Zite se disposait à se rendre à Matines. Son maître lui dit : « Comment cours-tu à l'église par un temps si froid, que nous pouvons à peine nous en défendre ici avec tous nos vêtements? toi surtout, épuisée par le jeûne, vêtue si pauvrement, et qui vas t'asseoir sur un pavé de marbre? Ou bien reste ici pour vaquer à tes saintes oraisons, ou bien prends sur tes épaules mon manteau à fourrures pour te garantir du froid ». Zite, ne voulant pas manquer à un office aussi solennel, s'en allait avec le manteau, lorsque le maître lui dit, comme pressentant ce qui allait arriver : « Prends garde, Zite, que tu ne laisses le manteau à un autre, de peur que, s'il est perdu, je n'en souffre du préjudice, et toi, de grosses fâcheries de ma part ». Elle lui répondit : « Ne craignez pas, monsieur, votre manteau vous sera bien gardé ». Entrée dans l'église, elle aperçut un pauvre demi-nu, qui murmurait tout bas, et qui grelottait de froid. Emue de compassion, Zite s'approche et lui dit : « Qu'avez-vous, mon frère, et de quoi vous plaignez-vous? » Lui, la regardant d'un visage placide, étendit la main et toucha le manteau en question. Aussitôt Zite l'ôte de ses épaules, en revêt le pauvre et lui dit : « Tenez cette pelisse, mon frère, jusqu'à la fin de l'office, et vous me la rendrez ; n'allez nulle part, car je vous mènerai à la maison et vous chaufferai près du feu ». Cela dit, elle alla se mettre à l'endroit où elle priait d'ordinaire. Après l'office, et quand tout le monde fut sorti, elle chercha le pauvre partout, au dedans et au dehors de l'église, mais ne le trouva nulle part. Elle se disait en elle-même : « Où peut-il être allé ? Je crains que quelqu'un ne lui ait pris le manteau, et que, de honte, il n'ose se présenter à mes yeux. Il paraissait assez honnête, et je ne crois pas qu'il ait voulu attraper le manteau et s'enfuir ». C'est ainsi qu'elle excusait pieusement le pauvre. Mais enfin, ne l'ayant pu trouver, elle revenait un peu honteuse, espérant toujours néanmoins que Dieu apaiserait son maître, ou inspirerait au pauvre de rapporter le manteau. Quand elle fut de retour à la maison, le maître lui dit des paroles très-dures, lui fit de vifs reproches. Elle ne répondit rien, mais, lui recommandant d'espérer, elle lui raconta comment la chose s'était passée. Il entrevit bien comment la chose s'était passée, mais ne laissa pas de murmurer jusqu'au dîner. A la troisième heure, voilà sur l'escalier de la maison un pauvre qui charmait tous les spectateurs par sa bonne mine, et qui, portant le manteau dans ses bras, le rendit à Zite, en la remerciant du bien qu'elle lui avait fait. Le maître voyait et entendait le pauvre. Il commençait, ainsi que Zite, à lui adresser la parole, lorsqu'il disparut comme un éclair, laissant dans leurs cœurs une joie inconnue et ineffable, qui les ravit longtemps d'admiration.

On a cru que ce vieillard était un ange ; c'est pourquoi la porte de l'église où elle rencontra le pauvre au manteau a été depuis appelée la *porte de l'Ange*.

Chaque vendredi elle allait en pèlerinage à San-Angelo in Monte, à deux lieues de Lucques ; un jour qu'elle avait été retenue par les travaux de la

maison plus que d'ordinaire, elle fut surprise par la nuit. Un cavalier qui suivait le même chemin lui prédit qu'elle périrait dans les précipices si elle continuait à marcher au milieu des ténèbres : mais quand il arriva, il fut bien saisi de trouver à la porte de l'église celle qu'il croyait avoir laissé loin derrière lui. Sainte Zite avait un grand amour pour sainte Marie-Madeleine et pour saint Jean l'Evangéliste ; une veille de fête de la première, elle voulut aller faire brûler un cierge devant son autel dans une église assez éloignée de Lucques. Elle arriva tard et trouva les portes fermées ; elle alluma son cierge, se mit à genoux et s'endormit. La nuit, un orage terrible s'éleva, la pluie tomba par torrents, et la Sainte reposait : quand elle se réveilla, les rues étaient couvertes d'eau, mais elle n'avait pas même été touchée par une goutte de pluie, et son cierge brûlait encore. Les portes alors s'ouvrirent devant elle, et quand le curé arriva pour dire la messe, il trouva la Sainte en prières dans cette église qui n'avait pas été ouverte depuis la veille au soir. Nous pourrions rapporter beaucoup de faits semblables, ils serviraient à prouver de plus en plus la protection toute particulière dont le ciel entourait sa servante. Ses dernières années se passèrent dans une prière et une extase presque continuelles. Elle mourut âgée de soixante ans, le 27 avril 1278, après avoir reçu les derniers Sacrements avec une ferveur extraordinaire : elle n'avait servi qu'un seul maître. Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, une étoile brillante parut au-dessus de la maison où reposait son corps, et les enfants se mirent à crier dans les rues : la Sainte est morte, allons voir la Sainte dans la maison de Fatinelli. Toute la ville vint rendre hommage à la vertu de l'honorable servante que Dieu venait de glorifier en la rappelant à lui.

Les miracles se multiplièrent tellement au tombeau de sainte Zite, que, quatre ans après sa mort, l'évêque permettait qu'on l'honorât d'un culte public. Ce culte s'est rapidement répandu et dans sa patrie et dans toute l'Europe. Le cercueil de sainte Zite fut ouvert par trois fois différentes en 1446, 1581, 1652, et on trouva le corps qu'il renfermait parfaitement intact ; il était encore en 1841 dans un état parfait de conservation, tel que les Bollandistes le décrivaient dans les *Acta Sanctorum* au XVII^e^ siècle : il est enchâssé et gardé avec beaucoup de respect dans l'église Saint-Fridien. En 1696, Innocent XII a consacré le culte qu'on rendait à sainte Zite et publié un décret de béatification.

On lui donne pour attributs un trousseau de clefs suspendu à sa ceinture et une cruche : les clefs rappellent qu'elle fut investie de la confiance de ses maîtres après avoir été l'objet de leurs mauvais traitements, et la cruche, le miracle qu'elle fit de changer l'eau en vin au bénéfice des pauvres. — On montre encore à Lucques le puits où elle prit de l'eau pour faire ce miracle. — On l'a aussi représentée debout devant les portes de la ville, et la sainte Vierge venant lui ouvrir le guichet. La miséricordieuse Marie dut rendre ce service à sa servante un soir que celle-ci s'était attardée à ses bonnes œuvres. Une bonne vieille gravure allemande, que nous avons sous les yeux, la représente sous les traits d'une jeune fille accorte, revêtant le vieillard de la pelisse de son maître.

Sainte Zite est la patronne de Lucques ; elle l'était aussi de toute la république de ce nom, quand elle existait.

Les servantes et les femmes de charge l'invoquent comme leur modèle et leur particulière protectrice.

De la chaumière du mont Sagrati, qui avait abrité le berceau de l'humble Sainte, on a fait une chapelle qui lui est dédiée.

On a recueilli plusieurs maximes spirituelles de sainte Zite : en voici deux qui, tout en exprimant des vérités connues, les mettent parfaitement en relief : « Une servante paresseuse », disait-elle, « ne doit pas être appelée pieuse; une personne de notre condition, qui affecte d'être pieuse, sans être essentiellement laborieuse, n'a qu'une fausse piété ».

« Travailler, c'est prier », disait-elle encore souvent.

Terminons par cet éloge de l'un de ses historiens : « Zite avait la piété des Saints, qui ne se contente pas de quelques pratiques extérieures, mais qui pénètre les profondeurs de l'âme. Elle n'était pas de celles qui sont plus promptes à prier qu'à pardonner; à aller à l'église, qu'à vaquer aux devoirs de leur état; à donner une aumône qu'à réprimer leur langue ou à dompter leurs passions ».

Stolz, Rohrbacher, et autres hagiographes.

LE BIENHEUREUX PIERRE ARMENGOL

1304. — Pape : Saint Benoît XI.

La patience, c'est le martyre.
Saint Bonav., *Serm.* III *de sancto Andrea.*

Pierre Armengol appartenait à une famille noble et craignant Dieu. Son père, don Arnaldo Armengol de Moncada, était de la famille des comtes d'Urgel, alliée à celle des rois de Castille. Sa jeunesse ne fit pas présager que plus tard il deviendrait un Saint, car il se fit bandit et chef de bandits. Les desseins de Dieu sont impénétrables, car on voit, en 1238, ce voleur de grands chemins se faire moine et entrer à Barcelone dans un couvent de la Merci. Comprenant la nécessité de réparer sa vie passée, il se livra à de rudes et austères pénitences et traita son corps en ennemi.

La longue persévérance de Pierre dans le bien, son obéissance ponctuelle, son humilité profonde, sa piété exemplaire et sa rigoureuse pénitence, inspirèrent à ses supérieurs tant de confiance en lui, qu'ils le donnèrent pour compagnon à d'autres religieux de l'Ordre chargés d'aller parmi les infidèles traiter de la rédemption des captifs. Il fit ses premiers essais dans les royaumes de Grenade et de Murcie, qui gémissaient alors sous la tyrannie des Maures. Le Bienheureux montra, en ces négociations délicates, tant de charité, de prudence et de zèle que ses confrères, les esclaves, et les infidèles eux-mêmes, conçurent pour lui une haute estime.

Les succès qui avaient couronné les premiers travaux du saint religieux déterminèrent le général de l'Ordre à lui confier une Rédemption et à l'envoyer à Alger. Il s'y rendit, et Dieu bénit tellement ses efforts qu'en moins de deux mois il racheta trois cent quarante-six captifs, qu'il fit partir aussitôt pour l'Espagne, sous la conduite de quatre de ses confrères. Quant à lui, il resta parmi les Maures avec le vénérable Guillaume, son compagnon, parce qu'il voulait aller à Bougie, ville des états d'Alger, pour y délivrer quelques-uns de ses frères qui y étaient restés en ôtage, et briser les fers de cent dix-neuf chrétiens qui, par les cruels traitements qu'ils éprouvaient, étaient en danger d'apostasier. Pierre fit en effet ce voyage, et procura la

liberté à tous. Heureux d'avoir pu réussir dans sa pieuse entreprise, il ne songeait qu'à retourner en Europe, et il était près de s'embarquer, lorsqu'on l'avertit que dix-huit enfants chrétiens se trouvaient très-exposés à perdre en même temps la foi et les mœurs, si on les laissait davantage entre les mains de patrons impies et corrompus qui, par leurs cruautés envers ces malheureux enfants, les avaient presque réduits à apostasier et à devenir les victimes de leurs débauches. A cette triste nouvelle, le cœur charitable du saint religieux est ému de compassion : il court au lieu où se trouvaient ces jeunes esclaves ; il les exhorte à résister courageusement à toutes les tentatives de séduction qu'on emploierait pour les perdre ; il les embrasse avec tendresse, et finit par leur promettre de leur procurer la liberté aux dépens de la sienne, et de sa vie même, s'il le fallait, pourvu qu'ils conservent fidèlement la foi qu'ils avaient reçue au baptême. En ayant obtenu d'eux l'assurance, il se rend chez les patrons, et traite avec eux de la rançon des enfants, moyennant la somme de mille ducats ; mais comme il n'avait plus d'argent, il propose de rester en ôtage, et même esclave, jusqu'au moment où le religieux qui allait conduire les autres chrétiens reviendrait et rapporterait la somme convenue. Sa proposition ayant été agréée, les enfants sont rendus à la liberté et embarqués pour l'Espagne avec leurs compatriotes.

La captivité volontaire du serviteur de Dieu à Bougie lui fournit des occasions fréquentes d'exercer la charité dont son cœur était embrasé. Il ne se contenta pas d'exhorter les esclaves chrétiens à la fidélité envers Dieu, il instruisit aussi plusieurs Maures des vérités de la religion ; et en ayant converti quelques-uns, il leur procura la grâce du baptême. La chose ne put être si secrète que les zélés sectateurs de Mahomet n'en fussent avertis ; il n'en fallut pas davantage pour faire arrêter le saint religieux, et le faire jeter dans une noire prison, où l'on devait le laisser mourir de faim. Mais les Turcs qui lui avaient vendu les jeunes esclaves, voyant qu'il ne les payait pas, parce que l'argent, qu'il leur avait promis, éprouvait quelque retard à arriver, l'accusèrent d'être un espion envoyé par les rois chrétiens pour connaître l'état du pays, et le firent condamner à être pendu.

Cette injuste sentence reçut aussitôt son exécution. On conduisit Pierre hors de la ville, et il fut attaché à une potence. Le bourreau le secoua longtemps et ne le quitta que lorsqu'il le crut expiré. Les patrons dont il était le débiteur demandèrent que son cadavre restât suspendu et qu'il servît de pâture aux oiseaux de proie. Il y était effectivement depuis six jours, lorsque le P. Guillaume Florentin, son compagnon, arriva d'Espagne à Bougie, apportant avec lui l'argent pour la rançon. Quelle fut sa douleur, lorsqu'il apprit que le Saint avait été condamné à mort et exécuté ! Il se rend au lieu du supplice en versant des larmes abondantes ; mais, ô prodige ! Pierre, que l'on jugeait mort depuis longtemps, lui adresse ces paroles : « Cher frère, ne pleurez pas ; je vis, soutenu par la sainte Vierge qui m'a assisté tous ces jours-ci ». Le P. Guillaume, rempli d'une joie difficile à décrire, détache du gibet le bienheureux Martyr, en présence de toute la ville, qui était accourue pour voir cette merveille, et de plusieurs matelots espagnols montant le navire qui venait d'amener ce père. Le divan, au lieu de laisser remettre l'argent de la rançon aux barbares patrons qui l'avaient exigé avec tant de rigueur, en acheta vingt-six esclaves, qui furent remis au Saint et à son compagnon, et tous ensemble partirent aussitôt pour l'Espagne.

Depuis ce temps, le serviteur de Dieu eut le cou de côté, et le visage d'une pâleur très-grande ; le Seigneur, sans doute, le permettant ainsi pour

prouver la vérité du miracle. Plein de reconnaissance envers la sainte Vierge, à laquelle il devait sa conservation, il voulut se retirer en un couvent solitaire qui lui était dédié sous le titre de Notre-Dame des Prés. Il y passa dix années dans l'exercice continuel de la prière et de la pénitence. Du pain et de l'eau faisaient sa seule nourriture. La réputation de sa sainteté et le bruit du miracle dont il avait été l'objet attirèrent bientôt dans sa solitude un grand nombre de personnes qui venaient le voir et réclamer son secours : il les recevait avec bonté, les soulageait et les guérissait de leurs infirmités. On le voyait parfois ravi en extase et goûter dès ici-bas ces consolations sensibles que Dieu réserve aux plus fidèles de ses amis. Lorsqu'il rappelait son martyre, il avait coutume de dire ces paroles à ses frères : « Croyez-moi ; je pense n'avoir vécu que le peu de jours heureux que j'ai passés au gibet, parce que alors je me croyais mort au monde ». Favorisé du don de prophétie, il prédit plusieurs événements qui eurent lieu comme il les avait annoncés. Il prédit aussi sa mort quelques jours avant qu'elle arrivât. Une grave maladie l'ayant réduit à l'extrémité, il reçut les Sacrements de l'Eglise, et rendit ensuite son âme à son Créateur, en disant ces paroles : « Je plairai au Seigneur dans la terre des vivants ». Le 27 avril 1304 fut le jour de son bienheureux trépas. Plusieurs miracles opérés par son intercession, en prouvant sa sainteté, contribuèrent à lui faire rendre un culte public. Ce culte fut approuvé par le pape Innocent XI le 28 mars 1686, et Benoît XIV a inséré le nom de saint Pierre Armengol dans le Martyrologe romain.

Ses attributs dans les arts, sont la corde et le gibet : une main, celle de la sainte Vierge, le soutient par les pieds.

AA. SS., sept.

SAINT ANASTASE Ier, PAPE (401).

Anastase, romain d'origine, était fils de Maxime, et fut, après la mort de Sirice, ordonné évêque de Rome. Pendant qu'il gouvernait avec éclat, l'hérésie, accréditée sous le nom d'Origène, partie des régions de l'Orient, vint fondre sur l'Eglise comme une violente tempête, et menaça de troubler la pure doctrine et d'ébranler la vraie foi. Mais *homme d'une très-riche pauvreté et d'une sollicitude apostolique,* Anastase, ayant vu le monstre de l'erreur lever sa tête funeste, se hâta de lui porter un coup mortel ; il fit taire tous les sifflements de l'hydre. Les hérétiques eurent beau se cacher, il sut les faire sortir de leurs retraites obscures ; par ses lettres, il condamna en Occident ce qui avait été déjà condamné en Orient. Le zèle ne lui fit jamais défaut pour veiller à la garde de la foi de ses peuples. Aucune province de son empire spirituel, en quelque lieu de la terre qu'elle fût située, n'échappait à sa surveillance : ses lettres allaient partout prévenir les fausses doctrines, ou les anéantir.

Un concile de l'église d'Afrique lui envoya, ainsi qu'à Vénérius, évêque de Milan, un évêque en députation pour obtenir du secours en faveur de cette Eglise alors affligée d'une grave disette de ministres sacrés, et exposée à voir périr un grand nombre d'âmes au milieu de populations plongées dans la misère, parmi lesquelles on n'aurait pas trouvé même un diacre ou un homme lettré. Anastase écrivit à ces mêmes évêques d'Afrique, les exhortant avec la sollicitude et la sincérité d'une charité paternelle et fraternelle tout ensemble, à s'opposer ouvertement et avec vigueur aux piéges et aux fraudes perverses dont se servaient les Donatistes pour faire la guerre à l'Eglise catholique. Ce fut par l'autorité de ce Pontife que l'on décida que les évêques donatistes, et les clercs de tous ordres seraient reçus dans l'unité catholique, pour y exercer les offices ecclésiastiques selon qu'il paraîtrait expédient à ceux qui avaient intérêt pour leur salut à l'exercice ou à la suspension de leur ministère.

Il arrêta que nul homme d'outre-mer ne serait admis à l'honneur de la cléricature sans une lettre signée par cinq évêques. Il régla que la lecture des saints évangiles serait faite par les

prêtres, non pas assis, mais debout et inclinés. Il construisit, dans la ville de Rome, la basilique Crescentienne, située dans la deuxième région, sur la voie Mamertine. En deux ordinations faites au mois de décembre, il créa huit prêtres, cinq diacres et des évêques pour divers diocèses; enfin il s'endormit en paix, et fut enseveli dans le cimetière de l'*Orso Pileato* [1], sous les empereurs Arcadius et Honorius. Saint Jérôme écrit que l'Eglise n'eut pas longtemps le bonheur de le posséder, de peur que Rome, la tête du monde, ne tombât sous un si grand évêque : il fut ravi et transporté dans l'autre, afin qu'il n'entreprit pas de s'opposer par ses prières à l'exécution d'une sentence irrévocable : car, peu de temps après sa mort, Rome fut prise par les Goths et saccagée.

Propre de Rome.

XXVIII[e] JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Ravenne, la naissance au ciel de saint VITAL, martyr, père de saint Gervais et de saint Protais, lequel, ayant enlevé et enseveli avec l'honneur qui lui était dû le corps de saint Ursicin, fut arrêté par le consulaire Paulinus, et, après le supplice du chevalet, fut jeté dans une fosse profonde où on l'accabla de terre et de pierres, et, par ce martyre, il passa de ce monde dans le sein du Christ. 171. — A Milan, sainte VALÉRIE, martyre, épouse de saint Vital. II[e] s. — A Atino, saint Marc, qui fut ordonné évêque par le bienheureux apôtre Pierre, prêcha le premier l'Evangile aux Equicoles (habitants de la campagne de Rome), et reçut la couronne du martyre sous le président Maxime, dans la persécution de Domitien. 82. — A Alexandrie, le supplice de sainte THÉODORA, vierge, qui, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut enfermée dans un lieu infâme, d'où par une admirable faveur de Dieu, un des frères, nommé Didyme, la retira promptement, ayant changé de vêtements avec elle. Quelque temps après, ils furent exécutés et couronnés ensemble, dans la persécution de Dioclétien, sous le président Eustrate. 304. — Le même jour, les saints martyrs APHRODISE, Caralippe, Agape et Eusèbe. 65. — Dans la Pannonie (Hongrie), saint Pollion, martyr sous l'empereur Dioclétien [2]. 304. — A Bruse, en Bithynie, les saints martyrs Patrice, évêque, Acace, Ménandre et Polyène. III[e] s. — A Tarazona, en Espagne, saint Prudence, évêque et confesseur. Avant 846. — A Pentina, ville de l'Abruzze, saint Pamphile, évêque de Valva, illustre par sa charité pour les pauvres et par le don des miracles. Son corps fut enseveli à Sulmona. VII[e] s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Noyon, saint Emon ou Imon, évêque, massacré par les Danois idolâtres, en haine de la religion. — Au diocèse de Laon, sainte PROBE, vierge et martyre, dont les ossements sacrés ont été transférés avec ceux de sainte GERMAINE, vierge, du village de la Capelle, au monastère de Hénin-Liétard, de l'Ordre de Saint-Augustin, en Hainaut. IV[e] s. — En Poitou, à Cléré, près de Passavant, saint Francaire, confesseur, père de saint Hilaire [3]. — A Sens, saint ARTHÈME, évêque. 609. — A Liége, la célèbre translation du chef de saint Lambert. — A Gap, l'octave et la translation de saint Marcellin. — A Avesnes, près de Reims, saint Gombert [4], seigneur champenois et mari de sainte Berthe, lequel, s'étant retiré près de l'Océan et y ayant bâti un monastère, fut mis à mort pour la foi par les idolâtres. Son corps a été rapporté à Avesnes, dans le monastère des religieuses qu'il avait fondé. — A Rodez, la fête de saint AFFRIQUE, évêque de Comminges. — A Clairvaux, le bienheureux Robert, né à Bruges de la noble famille de Gruthuysen, d'abord abbé

1. Ainsi dénommé d'un joueur de paume qui s'appelait Ursus Pileatus et qui avait en cet endroit son mausolée.

2. Saint Pollion était lecteur de l'église de Cibales, patrie de Valentinien. Il souffrit, à quelques années de distance, le même jour que saint Eusèbe, son évêque, dont nous citons le nom dans les mentions diverses ci-après, p. 57. Voir Dom Ruinart.

3. Voyez au 21 septembre. — 4. Voir la Vie de saint Gombert au 1[er] mai.

de Notre-Dame de Dunes et ensuite successeur de saint Bernard dans l'abbaye de Clairvaux. Saint Bernard, étant sur le point d'aller à Dieu, avait déclaré que Robert était le plus digne de lui succéder. Samedi saint de l'an 1157. — A Langres, la vénérable Anne de La Vesvre, fondatrice du monastère des Ursulines de cette ville, morte à l'âge de trente-six ans. Elle eut le don des miracles. 1616. — A Saint-Laurent-sur-Sevre, départ de ce monde du vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort[1]. 1716. — En Océanie, le vénérable Louis-Marie Chanel, prêtre de la Société des Maristes, pro-vicaire apostolique de l'Océanie occidentale et premier martyr de cette partie du monde[2]. 23 avril 1841. — A Cambron, le bienheureux Gérard de Bourgogne, deuxième abbé de ce monastère et successeur du bienheureux Fastrède. 1172. — A Versailles, fête de saint Gauthier, abbé de Saint-Martin de Pontoise. 1099.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules et de Vallombreuse. — Saint Clet et saint Marcellin.

Martyrologe des Dominicains. — La fête du patronage de saint Joseph, époux de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Martyrologe des Franciscains. — A Poggibonzi, en Toscane, le bienheureux Luce ou Luchési, confesseur, qui, converti à une meilleure vie et revêtu de l'habit du Tiers Ordre par saint François, fit de dignes fruits de pénitence, et, après sa mort, brilla par la gloire des miracles. 1232.

Martyrologe des Augustins. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux Augustin Novello, confesseur de notre Ordre, qui était d'une si grande humilité que, nommé général de tout l'Ordre et forcé d'accepter cette fonction par le souverain Pontife, il s'en démit après deux ans, se retira au désert de Saint-Léonard, où il s'endormit dans le Seigneur, comblé de toutes les vertus.

Martyrologe des Capucins. — A Avila, en Espagne, au couvent des Arènes, la translation de saint Pierre d'Alcantara, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, d'un tombeau privé à un monument public, construit par l'évêque de cette ville, à ses dépens, en même temps qu'une belle chapelle. — La fête du patronage de saint Joseph. — Le second jour des Rogations, à Alcara, en Espagne, la translation du corps de saint Didace, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, lequel fut trouvé, deux cents ans après sa mort, entier, non corrompu, souple et exhalant une odeur suave.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Corcyre, île de la mer Ionienne, les saints Zénon, Eusèbe, Néon, Vitalius, martyrs convertis par Jason et Sosipater, apôtres de l'île de Corfou ; ils rendirent l'âme dans la chaufferie d'une forge. Vers l'an 100. — A Cibales[3], en Hongrie, avec saint Pollion, mentionné ci-dessus, les saints Eusèbe, évêque, et Tiballe, tous deux martyrs, sous Dioclétien. — A Alexandrie, saint Victurin, martyr. — Avec les saints Aphrodise, Caralippe, Eusèbe et Agape, sainte Maline et cent soixante-dix autres. — Et ailleurs, les saints martyrs Cyrille, Aquila, Pierre Domitiana et Rufus. — En Afrique, les saints Manille, Donat, Maurille, Lucien, Victorin, Nice, vierge, et soixante-douze autres ; de plus, un autre saint Lucien avec deux cent soixante-dix autres, tous martyrs. — — A Lesina, ancienne ville d'Apulie, aujourd'hui détruite, les saints Alexandre, Firmien, Primien et Tellure, martyrs. Leurs corps, levés de terre, partie en 598, partie en 1598, ont été transférés à Naples, où on les honore dans l'église de l'Annonciade. — Chez les Grecs, saint Memnon, thaumaturge. — En Irlande, saint Cronan, abbé du monastère de Roscrea, fondé par lui. Il eut le titre d'évêque. Vers l'an 640. — Fête de saint Paul de la Croix, instituteur des Passionistes. Cette fête a été étendue, en 1872, à tout l'univers catholique[4].

1. Voir sa Vie dans le volume consacré aux Vénérables et personnes contemporaines mortes en odeur de sainteté.

2. Voir sa vie dans le volume consacré aux Vénérables.

3. Cibales, située entre la Save et la Drave, est détruite depuis longtemps. C'était la patrie de Valentinien.

4. Voir sa vie au 16 novembre.

SAINTE THÉODORA ET SAINT DIDYME, MARTYRS

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur : Dioclétien.

Votre cœur est fort, parce que vous aimez la chasteté.
Judith, XV, 11.

Eustratius Proculus, préfet augustal d'Alexandrie, se fit amener la vierge Théodora à son tribunal. Il commença l'interrogatoire par lui demander de quelle condition elle était. « Je suis chrétienne », répondit Théodora. — Le Préfet : « Etes-vous esclave ou de condition libre? »—Théodora : « Je suis chrétienne. Jésus-Christ venant au monde m'a affranchie, et d'ailleurs je suis née de parents que le monde appelle libres ». — Le Préfet : « Qu'on fasse venir le curateur de la ville ». — Lorsqu'il fut arrivé, le Préfet lui demanda ce qu'il savait de Théodora. Il dit qu'il la connaissait pour être libre et d'une très-bonne famille de la ville. Le Préfet, adressant la parole à Théodora : « Pourquoi, étant née de parents nobles, n'êtes-vous point mariée? » — Théodora : « C'est pour plaire à Jésus-Christ. En se faisant homme, il nous a délivrés de la corruption, et j'espère qu'il m'en préservera, si je suis fidèle ».—Le Préfet : « Les empereurs ordonnent que les vierges sacrifient aux dieux ou soient exposées dans un lieu de prostitution ». — Théodora : « Je crois que vous n'ignorez pas que Dieu, dans chaque action, regarde la volonté ; si donc je persiste dans la résolution de conserver mon âme pure, je ne serai point coupable de la violence qu'on pourra me faire ».—Le Préfet : « Votre naissance et votre beauté m'inspirent pour vous des sentiments de compassion ; mais cette compassion vous sera inutile si vous n'obéissez. Oui, j'en jure par les dieux, ou vous sacrifierez, ou vous deviendrez l'opprobre de votre famille et le rebut des honnêtes gens ».

Le Préfet insista encore sur l'ordonnance des empereurs; mais la Sainte fit toujours la même réponse, puis elle ajouta : « Si vous me faites couper une main, un bras, la tête, sera-ce moi qui serai coupable ? ne sera-ce pas plutôt celui qui commettra cette violence ? Je suis unie à Dieu par le vœu de virginité que je lui ai fait ; mon corps et mon âme lui appartiennent : je m'abandonne entre ses mains; il saura conserver ma foi et ma chasteté ».— Le Préfet : « Rappelez-vous votre naissance et ne couvrez pas votre famille d'un opprobre éternel ».—Théodora : « Jésus-Christ est la source du véritable honneur ; c'est de lui que mon âme tire toute sa beauté : il sera assez puissant pour soustraire sa colombe aux griffes de l'épervier ».—Le Préfet : « Que je plains votre aveuglement ! Pouvez-vous mettre votre confiance dans un homme crucifié? Y a-t-il de la raison à croire qu'il défendra votre chasteté dans un lieu infâme? »—Théodora : « Oui, je crois et je crois fermement que ce Jésus, qui a souffert sous Ponce-Pilate, me délivrera des mains de ceux qui ont conspiré ma perte, et qu'il me conservera pure et sans tache. Jugez, après cela, si je puis le renoncer ».

Le Préfet : « Il y a longtemps que je vous écoute avec patience ; mais enfin, si vous persistez dans votre opiniâtreté, je n'aurai pas plus d'égards pour vous que pour la dernière des esclaves ».—Théodora : « Je vous abandonne mon corps, aussi bien en êtes-vous le maître ; mais quant à mon

âme, elle est au pouvoir de Dieu seul ». — Le Préfet : « Qu'on lui donne deux soufflets pour la guérir de sa folie et pour lui apprendre à sacrifier aux dieux ». — Théodora : « Par Jésus-Christ, qui est mon protecteur, je ne sacrifierai point aux démons, et je ne me résoudrai jamais à les adorer ». — Le Préfet : « Faut-il que vous me forciez à faire publiquement un pareil affront à une fille de votre qualité ! Vous en êtes venue au comble de la folie ». — Théodora : « Cette sainte folie, qui nous fait confesser le Dieu vivant, est une vraie sagesse, et ce que vous appelez affront sera pour moi le principe d'une gloire éternelle ». — Le Préfet : « A la fin, je perds patience, et je vais faire exécuter l'édit. Je me rendrais moi-même coupable de désobéissance envers les empereurs, si je différais plus longtemps à punir la vôtre ». — Théodora : « Vous craignez de déplaire à un homme ; comment me pouvez-vous faire un crime de ce que je crains de déplaire au souverain Maître du ciel et de la terre ? » — Le Préfet : « Vous n'appréhendez pas de témoigner du mépris pour les ordonnances des empereurs et d'abuser de ma patience ? Eh bien ! je vous donne trois jours pour penser mûrement à ce que vous avez à faire ; mais ce terme expiré, si je ne vous trouve soumise, par les dieux, je vous ferai exposer dans un lieu de débauche, afin qu'aucune femme ne soit tentée de vous imiter ». — Théodora : « Vous n'avez qu'à supposer les trois jours déjà expirés, car je ne changerai point de sentiment. Il y a un Dieu qui prendra soin de moi. Faites donc ce qu'il vous plaira. Si toutefois vous m'accordez les trois jours, j'ai une grâce à vous demander : c'est qu'on n'attente point à mon honneur avant que vous ayez rendu votre jugement ». — Le Préfet : « Cela est juste. Ainsi j'ordonne que Théodora soit gardée pendant trois jours ; je veux qu'on ne lui fasse aucune violence, et qu'on la traite d'une manière conforme à sa naissance ».

Les trois jours étant passés, le Préfet se fit amener Théodora. Comme il vit qu'elle persistait toujours dans sa première résolution, il lui dit : « La crainte d'encourir l'indignation des empereurs m'oblige d'exécuter leurs ordres. Prenez donc le parti de sacrifier, ou je vais prononcer la sentence. Nous verrons si votre Jésus-Christ, pour lequel vous persistez dans le refus d'obéir, vous délivrera de l'infamie à laquelle vous allez être condamnée ». — Théodora : « Que cela ne vous inquiète pas. Le Dieu qui a été jusqu'ici le gardien de ma pureté, s'en rendra le protecteur contre la violence de quelques hommes perdus qui voudront y attenter ».

La sentence ayant été prononcée, Théodora fut conduite dans un lieu de débauche. En y entrant, elle leva les yeux au ciel, et dit : « Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, secourez votre servante, et retirez-la de ce lieu infâme. Vous qui délivrâtes saint Pierre de la prison, sans qu'il eût souffert aucun outrage, daignez être le protecteur et le gardien de ma chasteté, afin que tout le monde reconnaisse que je suis à vous ».

Cependant une troupe de libertins accoururent à la maison ; ils regardaient déjà cette innocente beauté comme une proie qui ne pouvait leur échapper ; mais Jésus-Christ veillait à la garde de son épouse, et il lui envoya un de ses serviteurs pour la délivrer.

Il y avait parmi les chrétiens d'Alexandrie un jeune homme plein de zèle pour la gloire de Dieu : il se nommait Didyme. Brûlant du désir de tirer la Sainte du danger, il s'habilla en soldat et entra hardiment dans le lieu où elle était. Théodora, le voyant approcher, se sentit glacer tout le sang dans les veines. Elle fuit devant lui et parcourt tous les coins du lieu où elle est renfermée. Didyme lui dit : « Ne craignez rien, ma sœur ; je ne suis pas ce

que je vous parais, je suis votre frère en Jésus-Christ : j'ai eu recours à ce déguisement pour vous arracher de ce lieu. Donnez-moi vos habits et prenez les miens. Sauvez-vous ensuite et je resterai en votre place ». Théodora fait ce que Didyme exige d'elle ; elle s'habille en soldat, enfonce un chapeau sur ses yeux et s'en va sans être reconnue de personne. Son libérateur lui avait recommandé de marcher les yeux baissés, sans s'arrêter, sans parler à qui que ce fût, et d'affecter la contenance honteuse et l'empressement embarrassé d'un homme qui sort de semblables lieux. Lorsqu'elle se vit hors de tout danger, son âme prit son essor vers le ciel, elle témoigna sa reconnaissance au Dieu qui venait de la délivrer.

Quelque temps après, un libertin entra et fut extrêmement surpris de trouver un homme au lieu d'une femme. Lorsqu'il eut entendu le récit de ce qui était arrivé, il sortit et alla en instruire ses compagnons. Le juge, informé de l'affaire, envoya chercher le jeune homme, et lui demanda son nom. Celui-ci répondit qu'il s'appelait Didyme. — Le Préfet : « Qui vous a engagé à faire ce que vous avez fait ? » — Didyme : « Dieu lui-même me l'a commandé ».—Le Préfet : « Avant que je vous fasse mettre à la question, déclarez où est Théodora ».—Didyme : « Je vous jure que je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'elle est une véritable servante de Dieu et qu'il l'a conservée pure et chaste pour avoir confessé son Fils, Jésus-Christ ». — Le Préfet : « De quelle condition êtes-vous ? » — Didyme : « Je suis chrétien et affranchi de Jésus-Christ ».—Le Préfet : « Qu'on lui donne la question deux fois plus forte qu'à l'ordinaire, pour punir l'excès de son insolence ».—Didyme : « Je vous prie d'exécuter ponctuellement les ordres de vos maîtres par rapport à moi ». — Le Préfet : « Par les dieux, tu peux t'attendre à être tourmenté comme tu le mérites, à moins que tu ne sacrifies. L'obéissance est l'unique moyen qui te reste d'obtenir grâce pour ton premier crime ».—Didyme : « Je vous ai déjà donné des preuves que je ne crains point de souffrir pour la cause de Jésus-Christ. En agissant comme j'ai fait, je me suis proposé deux choses : sauver une vierge de l'infamie, et confesser publiquement le Dieu que j'adore. J'espère sortir victorieux de tous les tourments auxquels vous pourrez me condamner. La vue de la mort la plus cruelle ne me déterminera jamais à sacrifier aux démons ». — Le Préfet : « J'ordonne qu'en punition de son audace, on lui tranche la tête et que son corps soit brûlé ».— Didyme : « Béni soit le Dieu Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour n'avoir point rejeté mes vœux, pour avoir délivré Théodora, sa servante, et pour m'avoir jugé digne d'une double couronne ». Conformément à la sentence du juge, on coupa la tête à Didyme, et son corps fut brûlé. Ici finissent les actes des saints Martyrs.

Saint Ambroise, qui raconte l'histoire de Théodora [1], dit qu'elle courut au lieu où on exécutait Didyme, et qu'elle voulut mourir en sa place. Il fait une belle peinture de la pieuse contestation qu'il y eut entre eux. Théodora avouait à Didyme qu'elle lui était redevable de la conservation de son honneur ; mais elle ajoutait qu'elle n'avait pas prétendu lui céder sa couronne. « C'est pour ma chasteté », lui disait-elle, « que vous vous êtes fait ma caution, ce n'est pas pour ma vie ; tant que ma virginité sera en danger, à la bonne heure que vous ayez répondu pour moi. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on me demande la vie ; je suis en état d'acquitter une pareille dette. D'ailleurs la sentence n'a été rendue qu'à cause de moi. La fuite a été l'occasion de votre mort. Je n'ai point fui pour ne point mourir, mais pour ne

1. Voir ce Père, *L. de Virg.* I, II, c. 4. C'est par méprise qu'il appelle Théodora *Vierge d'Antioche*.

point être déshonorée. Mon honneur ne court plus de risques. Mon corps est capable de souffrir pour Jésus-Christ ».

Théodora et Didyme obtinrent ce qu'ils désiraient ; ils furent décapités l'un et l'autre ; mais Didyme remporta le premier la palme du martyre. Il est compté parmi ceux qui souffrirent sous Dioclétien à Alexandrie, en 304. Les deux Saints sont nommés dans le Martyrologe romain sous le 28 avril.

On peint sainte Théodora voilée, pour exprimer soit sa confusion, soit le changement d'habits.

Nous avons substitué à la narration du Père Giry les Actes mêmes des saints Martyrs, dont une partie a été copiée sur les registres publics et le reste écrit par un témoin oculaire.

S. APHRODISE, PREMIER ÉVÊQUE DE BÉZIERS, MARTYR (Ier siècle).

L'église de Béziers, en Languedoc, solennise aujourd'hui le martyre de saint Aphrodise, son apôtre et son premier évêque. Selon l'auteur du Martyrologe des Saints de France, il était de la ville d'Hermopolis, en Egypte ; il eut le bonheur de loger chez lui les divins fugitifs Jésus, Marie et Joseph, lorsqu'ils quittèrent Bethléem par un ordre du ciel, pour éviter la fureur d'Hérode. Eclairé en ce pays de ténèbres, par un rayon de la lumière divine, il vint en Judée au bruit des merveilles qu'y opérait Jésus-Christ, son ancien hôte ; là, s'unissant aux Apôtres, il fut admis au nombre des disciples de ce maître adorable ; après la résurrection, il s'attacha plus particulièrement à saint Pierre, et l'accompagna ensuite en tous ses voyages, et surtout à Rome, lorsqu'il y vint établir son siége, comme dans la capitale et la maîtresse de l'univers.

Saint Paul y vint aussi : dans une conférence qu'ils eurent sur ce qui était plus expédient pour la gloire de Dieu et pour la prédication de l'Evangile, il fut résolu que saint Paul passerait dans les Espagnes, et que saint Pierre demeurerait en Italie ; saint Aphrodise fut donné comme auxiliaire à saint Paul. Il le suivit donc jusqu'en France, avec Serge-Paul, proconsul, que cet apôtre des Gentils avait instruit et baptisé en l'île de Chypre, comme il est rapporté dans les Actes des Apôtres. Il fut sacré évêque de Béziers, par l'un ou l'autre des deux Paul. Aphrodise y trouva des consciences corrompues par le vice, et le pays infecté par l'idolâtrie. Il ne voyait dans les villes que les désordres de l'iniquité, les monuments de la superstition. Les esprits étaient ensevelis dans les plus épaisses ténèbres, et les cœurs étaient plongés dans tous les dérèglements dont notre nature viciée est capable. Ces obstacles néanmoins ne lui firent point perdre courage ; au contraire, ils enflammèrent d'autant plus son zèle, qu'ils étaient plus difficiles à surmonter : Aphrodise commença à prêcher avec une ferveur incroyable le nom de Jésus-Christ, et à reprendre les mœurs déréglées de ce peuple. Les païens, charmés de ces saints entretiens, faisaient paraître en même temps de l'étonnement et de la satisfaction, et se pliaient aux principes de la vertu qu'il leur présentait. Mais un jour que ce bon pasteur, tout embrasé d'un feu céleste, distribuait à ses ouailles le pain de la parole de Dieu, une troupe d'idolâtres, armés de fureur et de rage, se jetant au travers de l'assemblée, se saisirent de sa personne, et lui abattirent enfin la tête et à trois de ses compagnons, Caralippe, Agape et Eusèbe. Ce fut en la rue Ciriaque, dite depuis de Saint-Jacques, l'an de Notre-Seigneur 65, le 28 avril, la première année de son épiscopat.

Le même auteur du martyrologe des saints de France ajoute que le corps de saint Aphrodise, se relevant de lui-même, prit entre ses mains sa tête abattue, et que, passant par le milieu de la ville, il la porta jusqu'à une petite chapelle qu'il avait auparavant consacrée sous le titre de Saint-Pierre, où il fut enseveli. Dieu l'a rendu depuis illustre par plusieurs miracles ; les fidèles lui ont bâti une plus grande église, desservie par des chanoines : on y a transféré solennellement ses saintes reliques. Cette église existe encore, dit le Propre de Carcassonne de 1855, et les reliques de saint Aphrodise y sont toujours vénérées : c'était la cathédrale de l'ancien évêché de Béziers, avant la construction de l'église des Saints Nazaire et Celse.

On représente saint Aphrodise monté sur un chameau, sans doute pour rappeler qu'il venait d'Afrique. Les Biterrois ont conservé, jusqu'au XVIIIe siècle, l'usage de promener un chameau artificiel, le jour de l'Ascension, en mémoire de leur Apôtre qui était venu de si loin et qui était censé avoir été témoin de l'Ascension du Sauveur.

SAINT VITAL ET SAINTE VALÉRIE, MARTYRS (171).

Durant la persécution de Marc-Aurèle (d'après l'opinion de Baronius), un médecin de Ravenne, nommé Ursicin, fut condamné à mort comme chrétien : la vue du supplice l'impressionna si vivement qu'il semblait abattu et prêt à apostasier. Vital, père de saint Gervais et de saint Protais, assistant à cette scène, cria au martyr dont le courage chancelait : « Qu'est-ce là, Ursicin ? Pourquoi hésites-tu ? que crains-tu ? toi qui, en qualité de médecin, as donné la santé aux malades, tu te vas laisser blesser sans pouvoir jamais te guérir ? Tu as déjà triomphé de tant de tourments, veux-tu perdre en un moment la gloire de tes trophées, et rendre inutile tout ce que tu as amassé avec tant de peines ? Souviens-toi que, par cette mort qui passera comme le vent, tu acquerras une vie immortelle dans l'éternité ». Ces paroles ranimèrent Ursicin, qui mourut généreusement pour Jésus-Christ, le 19 juin ; et Vital, assuré d'avoir donné la vie de l'âme à Ursicin, ensevelit son corps avec beaucoup de soin et de dévotion.

Le juge, nommé Paulin, sachant ce que Vital avait fait, l'exhorta doucement à quitter la vaine superstition des chrétiens, et à reprendre l'ancienne religion des Romains : si non, il serait obligé de le punir. Mais Vital lui répondit qu'il devait plutôt renoncer lui-même aux faux dieux, et adorer la majesté d'un Dieu vivant, et de son fils Jésus-Christ, par qui le monde a été créé, et en qui il subsiste. Le juge le fit mettre sur le chevalet, où sa peau fut déchirée, ses membres tirés et ses os déboîtés ; mais sa constance étant à l'épreuve de tous ces supplices, Paulin commanda qu'il fût mené au même lieu où Ursicin avait été exécuté, et que, s'il ne voulait pas adorer les dieux, on le mît tout vivant dans une fosse profonde, qui serait aussitôt comblée de pierres et de terre, afin qu'il y fût étouffé. On fit ainsi mourir saint Vital, à l'instigation d'un prêtre d'Apollon, qui, à l'instant où le Saint expira, fut possédé du démon et tourmenté avec tant de rage, qu'il ne faisait que crier : « Tu me brûles, Vital ; tu me tourmentes, Vital ; tu me mets tout en feu, Vital ». Il demeura l'espace de sept jours en cet état ; ne pouvant plus souffrir l'ardeur qui le consumait, il se jeta enfin dans une rivière : châtiment de sa cruauté contre le saint Martyr. Quoique certains auteurs placent le martyre de saint Vital sous Néron, en l'année 62, nous l'avons mis, comme Baronius, l'an 171. On voit à Rome, à Ravenne et au mont Saint-Sabin, de magnifiques églises sous son nom.

On célèbre encore aujourd'hui la mémoire de sainte Valérie, son épouse, et on lui donne le glorieux titre de Martyre ; parce que, en allant à Milan, elle rencontra des sacrificateurs qui lui ordonnèrent de manger des viandes offertes aux idoles ; et, sur son refus, l'accablèrent de tant de coups, qu'on la porta demi-morte à Milan, où, deux jours après, elle mourut de ses blessures. Tel est le récit d'Adon, en son Martyrologe, où il fait mémoire de ces deux saints époux. Ceux de Bède, d'Usuard et le Romain en parlent aussi.

On donne saint Vital pour militaire et chevalier romain, ce qui explique la cuirasse dont il est souvent revêtu par les peintres et les sculpteurs. On le peint aussi enfoui dans terre jusqu'à la ceinture, ou bien formant groupe avec sainte Valérie, sa femme, saint Gervais et saint Protais, leurs enfants. Saint Vital est le principal Patron de Ravenne. On y garde ses reliques dans la magnifique église de son nom qui fut bâtie, par l'empereur Justinien, en 547 : il y en a aussi à Boulogne, en France, et à Lille. Le culte de saint Vital est populaire en Savoie, où il est honoré sous le nom de saint Viard.

Cf. Hagiologium italicum.

Ste PROBE ET Ste GERMAINE, VIERGES ET MARTYRES (IVe siècle).

Sainte Probe et sainte Germaine, aussi nommées Preuve et Grimonie, naquirent en Irlande, au IVe siècle. Pour se soustraire aux sollicitations de parents idolâtres qui voulaient les engager dans les liens du mariage, elles quittèrent généreusement leur pays et vinrent se fixer dans les Gaules. Grimonie se retira en un lieu dit plus tard *la Capelle*, à cause d'une chapelle élevée sur son tombeau, et Probe à Tonson, près de Laon, dans le Val-des-Chenizelles. Les émissaires de leurs parents les y découvrirent quelque temps après et les sommèrent de retourner avec eux. Mais ils

trouvèrent ces vierges chrétiennes inébranlables dans leur résolution et leur tranchèrent la tête. Dom Robert Wyard, bénédictin, ajoute, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon*, que sainte Probe « porta sa tête jusques à l'église de Saint-Pierre-le-Vieil, sur une pierre qui s'y voit encore. Ses reliques, ajoute-t-il, ont esté longtemps conservées en cette abbaye de Saint-Vincent de Laon, et on y célèbre encore aujourd'hui sa feste, conjointement avec celle de sainte Grimonie... »

Une partie des reliques de sainte Probe fut réunie, dès le IXe siècle, aux reliques de sainte Grimonie, nous disent les annotateurs de Dom Wyard, dans leur édition de 1858 (MM. les abbés Cardon et Mathieu). Mais les guerres malheureuses qui désolèrent la France, ayant obligé, quatre siècles plus tard, les habitants de la Capelle de déposer en un lieu plus sûr leur trésor, ils le confièrent aux moines bénédictins de Saint-Jean de Lesquielles, dont le couvent, situé sur une haute montagne, était protégé par sa propre position et par la tour du fort de la ville. Au XVIe siècle, l'antique monastère de Saint-Jean de Lesquielles tombait sous la rage des hérétiques, l'église elle-même n'échappait qu'en partie à leur fureur ; mais Dieu veillait sur les restes de ses servantes. Grâces aux soins d'Adrien de Croï, comte de Rœux et gouverneur de Flandre et d'Artois, les précieuses reliques étaient transportées, en 1540, dans l'église des chanoines d'Hénin-Liétard, où elles furent l'objet d'une grande vénération. En 1748, l'église de Lesquielles obtint des chanoines d'Hénin restitution d'une partie de ces reliques, et elles furent rapportées en grande pompe à Lesquielles, où se font encore aujourd'hui trois processions annuelles en leur honneur.

Van Drival, *Hagiologie d'Arras*.

SAINT AFFRIQUE, ÉVÊQUE DE COMMINGES (VIe siècle).

On croit que saint Affrique est originaire de Bourgogne et qu'il tire sa naissance d'une noble et illustre maison de cette contrée.

Les vertus qui embellirent d'abord sa vie le mirent dans un rang éminent et le désignèrent comme digne de gouverner, en qualité d'évêque, l'église de Comminges. C'est dans le VIe siècle que se place l'épiscopat de saint Affrique. Alors l'arianisme déployait encore dans le midi des Gaules un zèle des plus ardents pour semer le poison perfide de ses doctrines hérétiques. Les succès que les Goths avaient obtenus par leurs armes les encouragèrent à imposer aux peuples vaincus les erreurs de l'arianisme dont ils étaient infectés, en même temps que leur domination, et la pure foi chrétienne subissait de mortelles et nombreuses atteintes. Le pays de Rouergue était une des provinces du midi de la France où les Goths avaient assis le mieux leur funeste empire, et où l'arianisme, s'affirmant davantage, était devenu le plus florissant.

Animé d'un saint courage de venger la gloire de Dieu indignement outragé et le nom de Jésus-Christ blasphémé, et du zèle du salut des âmes, saint Affrique n'hésite pas à se dévouer pour faire la conquête de ces peuples que l'hérésie a arrachés du sein de l'Eglise. Il quitte donc la ville de Comminges, et, allant se placer sur les lieux mêmes où l'arianisme se montrait le plus envahisseur et le plus opiniâtre, il appelle au combat ses adversaires, tantôt par de savantes discussions sur les matières religieuses, tantôt au moyen de conférences éloquentes ; là il expose la doctrine orthodoxe, fait ressortir le côté faible, l'erreur, la perfidie des doctrines ariennes, et parvient à ramener aux véritables croyances du catholicisme toutes ces multitudes trompées ou retenues dans l'erreur par l'influence mauvaise de leurs vainqueurs.

Tant de succès heureux ne devaient pas laisser les Ariens indifférents. Voilà donc qu'ils noircissent la réputation du saint Evêque missionnaire par les plus atroces calomnies : ils lui imputent toutes sortes de crimes ; ils le maltraitent ; ils l'accablent de reproches, d'outrages, d'injures. Semblable à un roc immobile, l'homme de Dieu est impassible et inébranlable : il laisse passer ces vents et cette tempête se calmer, au fond de sa prison où ils l'ont jeté ; et quand l'heure de la délivrance eut sonné pour lui, plus intrépide encore après qu'avant, il poursuit ses travaux sans se décourager. C'est alors que Dieu, voulant assurer définitivement la victoire à la campagne que saint Affrique avait entreprise contre l'arianisme, lui vint en aide d'une manière éclatante par la force des miracles qu'il posséda dans un degré éminent.

L'un des miracles que nous a transmis une pieuse tradition eut lieu au moment où saint Affrique célébrait la sainte Messe. A la communion, une auréole de feu brilla, comme une ravissante couronne, autour de sa tête ; ceux-là qui étaient assez purs pour communier eurent seuls, dit l'his-

torien de sa vie, le bonheur de la contempler; *quam qui sanctissimæ synaxis digni erant, conspiciebant, indignis autem non aspectabilem.*

Après une vie toute apostolique, saint Affrique, comblé de mérites, étant mort, son corps fut enterré dans une des villes du Rouergue qui porte aujourd'hui son nom, et qui s'est formée à la suite du grand concours des fidèles que la protection puissante du glorieux serviteur de Dieu attirait à son tombeau. On y gardait en vénération ses reliques dans l'église collégiale établie en 1444; la fureur aveugle des Calvinistes les a dispersées, et il n'en reste plus aujourd'hui que quelques petites parcelles.

Le culte de saint Affrique est célèbre dans plusieurs villes du Midi : à Nîmes, Rodez, Castres, Comminges [1], Albi, Toulouse. Ces deux dernières villes possèdent quelques-unes de ses reliques.

On célèbre la fête de saint Affrique, dans le diocèse de Rodez, le 28 avril.

L'antienne du *Magnificat* des Vêpres est propre :

Affricane, speculum et nitor Ecclesiæ, Christi Tabernaculum et supernæ gratiæ; Pastor, rege populum in virga justitiæ, præbens adminiculum in valle miseriæ. Alleluia!

Affrique, miroir et gloire de l'Eglise, Tabernacle du Christ et de la grâce céleste; ô Pasteur, dirigez votre peuple avec la règle de justice; soutenez ce peuple dans la vallée des larmes. Alleluia.

Vabres l'a choisi pour un de ses patrons, en même temps que Saint-Pierre.

De vieilles tapisseries et un antique bassin de cuivre émaillé, que l'on possédait encore au XVIII^e^ siècle, rappelaient quelques-uns des miracles qui avaient rendu saint Affrique populaire. Ici c'est un imprudent navigateur qui veut traverser la Sorgue pendant qu'elle est débordée et qui, précipité dans les flots, est transporté par une force invisible sur l'autre rive après avoir invoqué l'homme de Dieu ; là c'est un misérable qui, ayant contrefait le paralytique pour arracher une aumône à saint Affrique, est réellement frappé de paralysie et n'est guéri qu'après lui avoir confessé sa faute. Plus loin, c'est le miracle de l'auréole brillant autour de sa tête pendant la célébration de la sainte messe [2].

Extrait du *Propre de Rodez*, par M. le chanoine Bousquet; — *Cf. Saints du Rouergue*, par M. l'abbé Servières ; les *Saints de Franche-Comté*, etc.

SAINT ARTHÈME, ÉVÊQUE DE SENS (609).

Issu d'une noble famille du pays, Arthème fut engagé dans les liens du mariage avant d'être promu aux fonctions épiscopales, et eut au nombre de ses enfants la pieuse Eulosie qui prit le voile. Le sacre d'Arthème eut lieu le 23 avril 579.

Il reçut à la pénitence publique un Espagnol, nommé Bond *(Baldus)*, et d'un grand criminel en fit un grand Saint. On voyait encore, il y a quelques années, sur la rive gauche de l'Yonne, au sommet d'une montagne, les ruines de l'ermitage où vécut et mourut saint Bond, après sept années d'effrayantes austérités.

Saint Arthème alla de vie à trépas le 28 avril 609, et fut inhumé dans l'église Saint-Pierre.

Voir *France pontificale*, édit. Repos.

1. Lugduni convenarum.

2. Pour être complet, nous devons ajouter que tout n'est pas absolument certain dans la vie de saint Affrique telle que nous venons de la donner : en adoptant la légende du *Propre de Rodez*, qui le fait évêque de Comminges, nous avons suivi l'opinion la plus probable. Les anciens documents appellent *Lugdunum* la ville dont il fut évêque. Or, il y avait, dit M. l'abbé Servières, « trois villes épiscopales de ce nom dans les Gaules : *Lugdunum Clavatum*, Laon; *Lugdunum Secusianorum*, Lyon; et *Lugdunum Convenarum*, Comminges; et on doute laquelle des trois était le siége de notre Saint. Les plus fortes probabilités sont cependant pour Comminges ». Théophile Raynaud, s'appuyant sur l'*Histoire manuscrite des Saints du comté de Bourgogne*, conservée à la bibliothèque de la rue Richelieu, à Paris, soutient dans son *Hagiologium Lugdunense*, que saint Affrique fut évêque de Lyon sur le Rhône en 490. Cependant, il faut avouer que les autres historiens de la ville de Lyon et tous les hagiographes modernes, Baillet, Godescard, etc., ne sont ni pour cette date, ni pour cette ville : ils adoptent, sans donner de preuves du reste, le VI^e^ siècle et la ville de Comminges. Comme les documents concernant saint Affrique ont péri dans un incendie, on en sera longtemps encore réduit à des probabilités.

LE BIENHEUREUX LUCHÈSE, CONFESSEUR (1232).

Luce ou Luchèse était un marchand de Poggibonzi, près de Sienne. La politique et le commerce l'occupaient plus que le service de Dieu et le salut de son âme. Saint François parcourait alors la Toscane annonçant la parole de Dieu et appelant les âmes à la pénitence. Il vint à Poggibonzi; tout le peuple se pressa pour l'entendre, et au milieu de la foule était le marchand Luchèse. Le Saint eut le talent, avec la grâce de Dieu, de toucher son cœur, et après le sermon il le vit se présenter à lui et lui demander ce qu'il fallait faire pour gagner le ciel. Le Saint eut alors une révélation d'en haut par laquelle il connut que Luchèse était l'homme qui le premier devait embrasser la règle de Tiers Ordre que, depuis longtemps, il avait l'intention de fonder. Il lui en donna l'habit et lui imposa les règles qu'approuva plus tard Nicolas IV. Le commerçant abandonna dès lors entièrement la politique et le commerce pour ne plus s'occuper que de son salut et des œuvres de miséricorde. Il lui resta la gloire d'avoir été le premier membre de cet Ordre qui a sauvé tant d'âmes et qui, aujourd'hui, semble reprendre vie partout. Le bienheureux Luchèse rendit son âme à Dieu en 1232. Les Frères Mineurs ont obtenu d'Innocent XII, en 1694, la permission de célébrer le 28 avril la fête du bienheureux Luchèse.

Manuel du Tiers Ordre.

LE BIENHEUREUX AUGUSTIN NOVELLO (1309).

Mathieu de Termini était de la Sicile et appartenait à une noble famille de Catalogne venue pour s'y établir. Il étudia le droit à Bologne et se fit une réputation comme habile professeur. Plus tard, revenu en Sicile, il occupa des dignités à la cour de Manfred : il prit part à la bataille de Bénévent, où périt Manfred, et fut compté parmi les morts, 1266. Mathieu de Termini, se voyant à deux doigts de la mort, fit un retour sérieux sur lui-même; il comprit la vanité des choses de la terre et promit à Dieu, s'il guérissait, de se consacrer tout entier à son service. Il revint en santé et tint à sa parole. Il entra chez les Ermites de Saint-Augustin, où il prit le nom d'Augustin Novello (nouvel Augustin). Cachant sa science et son nom sous l'habit modeste de frère lai, il laissa ignorer qui il était. Le couvent eut à soutenir un procès qui donna beaucoup d'inquiétude aux frères. Augustin ne put y résister ; il alla trouver le supérieur, le priant de lui donner ce qu'il fallait pour écrire. Celui-ci, étonné, et croyant que le frère Augustin savait à peine lire, ne céda qu'à ses instances réitérées. Augustin rédigea un mémoire court, mais lumineux et si fort que l'avocat de la partie adverse ne put s'empêcher de s'écrier : C'est le diable ou un ange, ou Mathieu de Termini, que l'on a dit mort à la bataille de Bénévent, qui a rédigé ce document. Il voulut voir l'auteur de l'écrit, le reconnut et l'embrassa avec joie, et annonça aux Augustins qu'ils avaient au milieu d'eux un trésor. Le général des Augustiniens, Clément d'Osimo, l'emmena quelque temps après à Rome, où il lui fit recevoir la prêtrise et le chargea de revoir les constitutions de son Ordre. Augustin fut pendant vingt-deux ans, à son grand regret, confesseur du Pape. On le vénérait à la cour du Pontife et on le regardait comme un Saint. En 1298, élu général du Tiers Ordre, il n'accepta que sur l'ordre exprès du Pape, et deux ans après il renonçait à sa dignité pour se retirer aux environs de Sienne dans l'ermitage de Saint-Léonard. Il consacra les dix dernières années de sa vie à la prière et à la contemplation, et rendit son âme à Dieu en 1309. Clément XIII approuva son culte en 1759.

Tous les hagiographes modernes.

XXIXe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Milan, saint PIERRE, martyr, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, tué par les hérétiques en haine de la foi catholique. 1252.— A Paphos, en Chypre, saint Tychique [1], disciple du bienheureux Paul, que cet Apôtre appelle dans ses épitres son frère bien-aimé, un ministre fidèle, et son compagnon en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ier s. — A Cirtha, en Numidie, la naissance au ciel des saints martyrs Agape et Secondin, évêques, qui, après un long exil en cette ville, ajoutèrent à l'éclat du sacerdoce la gloire du martyre. Ils souffrirent pendant la persécution de Valérien, qui fut celle où la rage des païens fit les plus grands efforts pour ébranler la foi des justes. En leur compagnie souffrirent Emilien, soldat, TERTULLE et ANTONIE, vierges consacrées à Dieu, et une femme avec ses deux enfants jumeaux. 260. — Le même jour, sept bienheureux Larrons, qui, ayant été convertis à la foi de Jésus-Christ par saint Jason, gagnèrent la vie éternelle par le martyre [2]. 100.— A Brescia, saint Paulin, évêque et confesseur [3]. Vers 428. — Au monastère de Cluny, saint HUGUES, abbé. 1109. — Au monastère de Molesmes, saint ROBERT, premier abbé de Cîteaux. 1110.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Auxerre, saint Martin, moine du monastère de Saint-Germain. — A Denain, sur l'Escaut, sainte AVE, vierge et seconde abbesse de ce lieu. IVe s.— A Troyes, saint URSION et saint MAURÈLE, confesseurs. — A Soissons, la mémoire de sainte Probe et de saint Eutrope. — Au diocèse de Nantes, la mémoire de saint Secondel, vulgairement Second, diacre et solitaire, patron de Besne [4]. Vers 560. — A Viviers, saint Aule, évêque de ce siége. Il y avait autrefois à Viviers une église de son nom. Ses reliques furent brûlées par les Calvinistes [5]. — A Merville, entre Lille et Saint-Omer, le décès de saint Amé, archevêque de Sens, dont le corps, qui avait été porté à Soissons, est présentement à Douai. Sa fête se fait à Sens le 13 septembre. Vers 689. — A Pise, le martyre de saint Tropez, honoré le 17 mai au diocèse de Fréjus, où il y a une ville qui porte son nom. Ier s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins, des Camaldules, de Vallombreuse, des Cisterciens. — Au monastère de Molesmes, saint Robert, premier abbé de Cîteaux.

Martyrologe des Dominicains. — A Milan, saint Pierre, martyr, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui conserva jusqu'à son dernier soupir la parure de la chasteté, et qui, combattant contre

1. Saint Tychique était un Hébreu de la province d'Asie : l'Ecriture nous apprend qu'il remplissait auprès de saint Paul la fonction de messager : il fut porteur, entre autres, des épitres de l'Apôtre aux Colossiens et aux Ephésiens (Coloss., IV, 7, 8; Eph., VI, 21, 22).

L'Eglise grecque et la tradition le mettent au nombre des soixante-douze disciples de notre bien-aimé Sauveur Jésus-Christ; ce qui nous amène à croire qu'il n'a pas été converti par saint Paul, mais qu'il lui fut donné pour être son collaborateur dans la prédication de l'Evangile et son compagnon de voyage. En l'année 65, saint Paul eut la pensée de le donner pour successeur à saint Timothée dans le gouvernement de l'église d'Ephèse.

La tradition ajoute que saint Tychique fut successivement évêque de Colophon, en Ionie, et de Chalcédoine, en Bithynie.

2. Voici les noms des sept bienheureux Larrons de Corfou : Saturnin, Jusischolus, Faustien, Janvier, Marsalius, Euphrasius et Mammius.

3. Les Bollandistes nomment cet évêque de Brescia saint Paul Ier, et affirment, sur l'autorité d'un savant archéologue brescian, qu'aucun catalogue épiscopal, aucun Missel, aucun Bréviaire ne nomment un évêque de cette ville ayant porté le nom de Paulin.

4. Voir la Vie de saint Second, avec celle de saint Friard, au 1er août. — 5. Voir sa Vie plus haut, t. IV, p. 51.

les hérétiques par la parole et par la science, fut massacré par eux, et scella, de son sang répandu, la foi catholique, qu'il avait défendue durant sa vie avec une admirable constance; ses mérites excellents sont attestés par de fréquents miracles.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Corcyre, sainte Cercyre, vierge et martyre. Cette Sainte était fille du président Cercilin, à la fois gouverneur et juge de Corfou. L'admirable patience que montraient les disciples de Jésus-Christ devant le tribunal de son père, toucha son jeune cœur et la convertit au christianisme. Dénoncée à Cercilin, ce père dénaturé commit l'infamie de la livrer à un esclave, nommé Ethiops, pour la déshonorer. Ethiops recula devant une apparition monstrueuse qui servit comme de rempart à la jeune fille. Sainte Cercyre fut d'abord percée de flèches, puis lapidée. Ethiops souffrit aussi le martyre et est compté au nombre des Saints. Vers l'an 100.—An même lieu, saint Ethiops. Même époque. — A Ravenne, saint Libère Ier, huitième évêque de cette ville [1]. Vers l'an 200. — A Atina, en Italie, ancien pays des Volsques, aujourd'hui Terre de Labour, saint Cher, évêque et martyr. Il priait pour un démoniaque lorsque les païens le massacrèrent. Son sang guérit le possédé en rejaillissant sur lui. An 249. — En Angleterre, saint Senan, confesseur, qui mena la vie solitaire dans le nord du pays de Galles, sur les terres du père de sainte Vénefride; cette Sainte allait souvent lui demander des instructions et lui rendit les devoirs de la sépulture [2]. VIIe s. — Encore en Angleterre, saint Wilfrid II, archevêque d'York. Vers 744. — A Venise, la translation de saint Léon, évêque de l'île de Samos.

SAINT ROBERT,

RELIGIEUX DE MONTIER-LA-CELLE, ABBÉ DE SAINT-MICHEL DE TONNERRE, PRIEUR DE SAINT-AYOUL,

FONDATEUR DE MOLESMES ET DE CITEAUX [3]

1110. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

L'âme du juste médite l'obéissance.
Prov., XV, 28.

Le fondateur de Molesmes et de Cîteaux naquit en Champagne, à Troyes ou aux environs de cette ville (1017). Sa mère avait nom Ermengarde et son père Théodéric [4]. Tous deux, également nobles et riches, avaient su garder dans les voies du siècle une piété sans faiblesse, et méritaient, par la sainteté de leurs mœurs, l'honneur d'avoir un tel fils. « Econames de la Providence, ils rachetaient, par d'abondantes aumônes, les fautes de fragilité qui s'attachent aux âmes les plus justes, comme la poussière aux pieds du voyageur ».

Un signe merveilleux précéda sa naissance et annonça les desseins du

1. Saint Libère Ier, huitième évêque de Ravenne, était un philosophe grec. Baronius, au 30 décembre, le confond avec Libérius III, évêque de la même ville.

2. Les Bollandistes pensent qu'il s'agit ici du même saint Senan qui est honoré dans la paroisse de Plousane, ancien diocèse de Léon.

3. Molesmes est aujourd'hui une ville d'environ dix mille habitants, à 17 kilomètres de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). — Cîteaux est un village de quatre cents habitants dans le même département. — De Montier-la-Celle-lès-Troyes, il ne reste que des ruines. On regrette surtout son église, qui était une des plus belles de la Champagne.

4. Quelques auteurs pensent qu'il était issu [illegible] de Brienne, de Tonnerre et de Bar-sur-Seine.

ciel : Ermengarde, sur le point d'être mère, vit en songe la très-sainte Vierge Marie, qui lui offrit une bague d'or, en disant : « Je veux pour fiancé le fils que tu as conçu ; voici l'anneau du contrat [1] ».

Le *fiancé de Marie* fut nommé Robert sur les fonts du baptême ; sa famille le reçut avec une joie mêlée de respect, et l'éleva pour l'Eglise. A l'âge de quinze ans, il offrit au Seigneur « la fleur bénie de sa jeunesse », en entrant chez les Bénédictins de Montier-la-Celle, dans le voisinage de Troyes. Il y fut le modèle des novices et l'émule des plus saints religieux. « Il affligeait sa chair innocente par des jeûnes prolongés, et il ne cessait, ni le jour ni la nuit, ses entretiens avec Dieu ». L'étude assidue de Jésus crucifié l'initia rapidement aux secrets de la plus haute perfection. Ame candide et affectueuse, d'une admirable docilité aux délicates impressions de la grâce, il était plus enclin aux suavités de la contemplation qu'au travail extérieur ; aussi le verrons-nous pendant toute sa vie obéir et céder pour avoir la paix.

Les moines, pleins d'estime pour une religion si profonde, le nommèrent prieur presque au sortir de son noviciat, et, quelque temps après, ceux de Saint-Michel de Tonnerre le choisirent pour abbé. C'est dans cette abbaye que des ermites, établis dans la forêt de Colan, vinrent le trouver et le prier de se joindre à eux, afin de leur enseigner la règle de Saint-Benoît, qu'ils avaient résolu d'embrasser. Il eût bien voulu les suivre aussitôt ; car, à Saint-Michel, ses efforts pour affermir la régularité étaient stériles ; mais, cédant à l'opposition des moines, il attendit l'heure de Dieu, et resta à Saint-Michel. Ce ne fut pas pour longtemps, car il retourna bientôt en son premier monastère de Montier-la-Celle.

Rentré dans la vie de simple religieux, il commença à goûter dans le calme de la solitude et du silence les délices de la contemplation divine, et ce fut dans ce céleste commerce, entretenu par la prière continuelle, qu'il reçut les grâces par lesquelles Dieu le préparait aux grands desseins qu'il avait sur lui.

Quelque résolution que Robert eût prise de ne plus sortir de ce repos heureux où son âme, dégagée de toutes les choses de la terre, jouissait de Dieu même, il ne put, sans manquer à l'obéissance qu'il avait vouée, refuser de prendre la direction du monastère de Saint-Ayoul ou Aigulphe de Provins, qui dépendait de Montier-la-Celle.

Cependant les sept ermites de Colan, toujours désireux d'avoir Robert pour supérieur, présentèrent une requête au pape Alexandre II, qui ordonna à Robert d'aller les diriger.

Voici l'histoire de cet ermitage, berceau de Molesmes et de Cîteaux : Deux gentilshommes normands, frères selon la chair, mais non pas selon l'esprit, impies et libertins, traversaient un jour la forêt de Colan, entre Tonnerre et Chablis, pour se rendre à un tournoi. Or, chacun d'eux eut l'horrible pensée d'égorger son frère afin de jouir de ses biens. Cette pensée devint un désir... ; toutefois ils résistèrent et parvinrent à l'étouffer. A leur retour, et dans le même endroit de la forêt, la même tentation les assaillit plus violente et plus irrésistible... ; mais Dieu retint leurs bras et toucha si fortement leur âme, qu'ils allèrent tous deux accuser leurs fautes à un prêtre retiré dans cette solitude. Ensuite, chemin faisant, ils se révélèrent l'un à l'autre le désir abominable qu'ils avaient eu et la lutte qui l'avait suivi... Cette révélation les frappa d'épouvante et les convertit. Renonçant au

1. Volo filium quem gestas in utero ex isto mihi annulo desponsari. (*Vita*, I.)

monde, ils distribuèrent leurs richesses aux pauvres, et vinrent se mettre sous la direction du pieux ermite de Colan.

L'humble communauté s'accrut, et saint Robert dut chercher un emplacement plus salubre pour bâtir une abbaye régulière. Remontant la rive droite de la Laignes, il amena ses religieux, au nombre de treize, dans la forêt de Molesmes, et là, sur le penchant d'une colline, il construisit, avec des troncs d'arbres et des branches entrelacées, un oratoire et des cellules à l'entour. Ce pauvre monastère, image de Bethléem, fut dédié à la Sainte Vierge, le dimanche 20 décembre 1075, — Raynard de Bar étant évêque de Langres, et saint Grégoire VII, vicaire de Jésus-Christ.

Robert en eut la conduite avec le titre d'abbé ; il y établit la règle de Saint-Benoît et s'efforça d'y faire germer les vertus religieuses. Par son exemple, il aidait ses fils spirituels à supporter le poids du travail et des austérités, et, par son langage tout céleste, il les encourageait à *semer dans les larmes, afin de moissonner dans la joie*. Et ses fils joyeux rivalisaient de bonne volonté à qui serait le plus doux, le plus humble, le plus obéissant et le plus silencieux. Dans ces luttes pacifiques, la charité régnait en souveraine, car les succès de chacun étaient l'honneur et comme le patrimoine de tous.

Dans ces commencements, l'évêque de Troyes, passant près de Molesmes, eut la pensée de visiter l'abbaye ; — c'était l'heure où les moines, fatigués par le jeûne et le travail, allaient au réfectoire ; — il y entra avec eux. On ne put lui offrir que des légumes et des fruits, si grande était la pauvreté ! mais la vue de ces religieux fervents, leur modestie et leur paix au sein de l'indigence, le remplirent d'admiration, et il s'en retourna en bénissant Dieu.

Or, à quelque temps de là, Molesmes manqua de pain ; saint Robert, qui avait remis à la Providence le *souci de la vie*, prit à la lettre ces paroles du Prophète : « Vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous d'acheter », et il envoya deux religieux acheter sans argent des vêtements et des vivres. Obéissant à leur bienheureux Père, ils se dirigent vers la ville de Troyes. L'évêque apprend l'arrivée de ces moines, dont les pieds nus et l'extrême dénûment excitent sa pitié ; il se les fait amener, reconnaît ses hôtes de Molesmes, les accueille dans sa maison, et, quand ils sont reposés du voyage, il leur donne un chariot chargé de provisions. Tous les Frères bénirent le Seigneur, au retour des envoyés, et s'excitèrent à la persévérance.

A partir de ce moment, l'épreuve de l'extrême pauvreté cessa à Molesmes : les seigneurs du voisinage firent à l'envi des donations au nouveau monastère.

Mais, hélas ! pourquoi « l'homme ennemi » sema-t-il de l'ivraie dans ce champ du père de famille ?.... La piété des fidèles ayant enrichi Molesmes, l'abondance détrôna la pauvreté, et il se trouva des esprits superbes qui méprisèrent le travail des mains, et élevèrent des prétentions sur les églises voisines, alléguant, pour se justifier, la coutume d'autres abbayes. Saint Robert, le prieur Albéric, Etienne et plusieurs moines, luttèrent contre ces innovations déplorables, mais en vain. Ceux qui répudiaient la pauvreté méconnurent l'obéissance, et notre Bienheureux, se voyant débordé, crut pouvoir déposer la crosse abbatiale, à l'exemple du patriarche saint Benoît, et il se retira dans la solitude d'Or, où de pieux cénobites servaient Dieu dans la pénitence et la ferveur.

Cependant les moines de Molesmes ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient péché grièvement en obligeant leur saint fondateur à s'éloigner d'eux ; Albéric, Etienne et les meilleurs religieux s'étaient enfuis, la dis-

corde régnait au sein de la communauté, devenue semblable à un esquif sans pilote, et Dieu avait détourné les aumônes des fidèles. Honteux d'avoir outragé leur père, et n'osant pas le prier de revenir, ils écrivirent au Pape et en obtinrent un bref qui en joignait à Robert de reprendre le gouvernement de Molesmes ; l'évêque de Langres était chargé d'en procurer la prompte exécution. Robert obéit, sans demander ni excuses du passé ni promesses pour l'avenir ; l'abandon à la volonté de Dieu lui suffisait ; Albéric et les autres revinrent eux aussi à Molesmes.

Si « Dieu est de charité », les Saints qui vivent plus abondamment de sa vie sont remplis de mansuétude. Robert oublia les torts de ses enfants, et usa de condescendance ; l'abbaye retrouva pour un temps la paix dans la ferveur, et communiqua même un peu de séve religieuse à des monastères déchus. Toutefois, le succès ne descendit plus sur elle : en contrariant les desseins de Dieu, elle avait perdu sa couronne de reine. Le temps qui use ou consolide, diminua la bonne volonté de plusieurs qui se prirent à regretter les réformes consenties, tandis que d'autres déploraient en secret les dispenses accordées et soupiraient après l'austérité d'autrefois. En entendant lire au Chapitre la Règle qu'ils voyaient délaissée en plusieurs de ses prescriptions, ils ne pouvaient se défendre d'une amère tristesse ; pour eux, la paix de l'âme n'était plus dans ce couvent qu'ils avaient aimé, et ils s'inquiétaient du jour béni qui leur rendrait cet inestimable trésor.

Ces tendances opposées ne brisèrent point l'harmonie extérieure, mais élevèrent jour par jour un mur de séparation entre les Frères ; à la fin, Etienne découvrit à Albéric les sentiments qui agitaient son âme ; Albéric répondit à cette confidence par les mêmes aveux, et tous deux conçurent le projet de bâtir une abbaye où la Règle serait observée à la lettre et sans dispense générale. Ce projet mûrit, et, au moment de l'exécuter, Etienne s'en ouvrit à saint Robert, qui entra dans leurs vues et promit son concours. Cela fait, on résolut de quitter Molesmes, mais cette fois avec la permission du Siége apostolique, afin de prévenir toutes difficultés. En conséquence, vers le commencement de l'année 1097, Robert et six de ses moines se présentèrent à l'archevêque de Lyon, Hugues, légat du Pape en France, et en obtinrent cette lettre :

« Hugues, archevêque de Lyon et légat du Siége apostolique, à Robert, abbé de Molesmes, et aux religieux qui désirent avec lui servir Dieu suivant la règle de Saint-Benoît.

« Que tous ceux qui se réjouissent de l'avancement de l'Eglise, notre sainte mère, sachent que vous êtes venus à Lyon avec quelques-uns de vos enfants spirituels du couvent de Molesmes, et Nous avez déclaré vouloir observer, d'une manière plus stricte et plus parfaite, la règle de Saint-Benoît, gardée maintenant avec négligence et tiédeur dans ledit monastère ; et puisque différentes causes s'opposent manifestement à ce que vous puissiez accomplir en ce lieu-là votre bon dessein, Nous, consultant votre salut et celui de vos frères, avons pensé que le meilleur était de vous retirer dans tout autre couvent que la bonté divine vous accordera, et d'y servir le Seigneur dans la ferveur et la paix. A vous donc qui avez comparu devant Nous, abbé Robert, Frères Albéric, Odon, Jean, Etienne, Létalde et Pierre, ainsi qu'à tous ceux qui sont déterminés à vous suivre, Nous avons permis d'exécuter ce bon dessein, et Nous vous exhortons à y persévérer, et confirmons par ces présentes, à perpétuité, cette décision en vertu de l'autorité apostolique et par l'apposé de notre sceau [1] ».

1. *Exord. Magn. Cist.* (Dist. I, cap. 13.)

Robert, muni de cette lettre qui résume sa pensée, revint à Molesmes, déclara son dessein à tous les religieux et les délia de l'obéissance qu'ils lui avaient vouée ; il sortit ensuite, n'emportant de l'abbaye qu'un livre d'offices pour le copier, les vêtements et les vases sacrés nécessaires à la célébration du sacrifice divin. Vingt et un moines le suivaient.

Avant son départ de Molesmes, Robert avait choisi, disent quelques historiens, la forêt de Cîteaux pour y bâtir une abbaye, et obtenu la protection d'Eudes ou Odon, duc de Bourgogne ; mais une antique légende veut qu'il se soit avancé vers le Midi, sous la conduite de la Providence, par les chemins les moins frayés, et qu'arrivé ainsi dans une forêt, à quatre lieues de Dijon, une voix mystérieuse lui ait dit : « Arrête ici, *siste hic* », d'où l'appellation de Cîteaux. — Quoi qu'il en soit, Cîteaux était à ce moment une forêt sauvage, « sise au milieu des eaux », dans le diocèse de Châlon-sur-Saône, au bailliage de Nuits. Raynaud, vicomte de Beaume, en détacha une lande inculte et marécageuse où croissaient les glaïeuls et les joncs, et l'accorda au moine Robert, qui l'accepta au nom de la très-sainte Vierge. Marie agréa cet hommage, et Cîteaux, succédant à Molesmes, devint le berceau d'une « famille aussi nombreuse que les étoiles du firmament ».

Robert et ses religieux défrichèrent la lande, bâtirent un oratoire et des cellules, et le 21 mars 1098, fête de saint Benoît et dimanche des Rameaux, le nouveau monastère fut béni en l'honneur de la Mère de Dieu, comme Molesmes l'avait été et comme le seront dans la suite des âges toutes les églises cisterciennes. Ce même jour Robert fut élu abbé, et après que tous les religieux eurent renouvelé leurs vœux d'obéissance, il nomma saint Albéric prieur et saint Etienne sous-prieur.

De ce jour Cîteaux fut un « jardin fermé », un séjour de paix et la cité des Saints... Mais les moines ne durent pas oublier que la joie parfaite n'habite pas ici-bas de longs jours avec nous. Tandis que saint Robert travaillait à établir cette admirable discipline qui sanctifia tant d'âmes, que, moins de trois siècles après, le Chapitre général de l'Ordre décrétait de ne plus poursuivre la canonisation d'aucun cistercien, « dans la crainte que le trop grand nombre ne les rendît moins vénérables [1] », les moines de Molesmes recouraient au souverain Pontife pour qu'il obligeât une seconde fois le saint abbé à revenir parmi eux.

Urbain II remit le soin de cette affaire à son légat, Hugues, archevêque de Lyon, en lui ordonnant de conseiller à saint Robert de reprendre la conduite de l'abbaye de Molesmes, et de pourvoir, en même temps, à ce que les religieux y gardent la Règle et laissent en paix leurs frères de Cîteaux. Hugues décida notre Bienheureux à faire le sacrifice de ses plus chères affections et à quitter Cîteaux. Deux moines de cette abbaye, « qui n'aimaient pas le désert », le suivirent à Molesmes.

Dieu bénit l'obéissance de saint Robert, et les religieux surent enfin l'apprécier ; mais au milieu de ces consolations tardives, il ne put oublier ses fils de Cîteaux.

« Je vous affligerais trop », leur écrit-il, « si ma langue pouvait servir de plume, mes larmes d'encre et mon cœur de papier... Il se dessèche, ce cœur, depuis qu'on m'a séparé de vous, s'il est vrai toutefois qu'on ait réussi à m'en séparer ; car la distance n'éloigne pas ceux que la charité réunit dans le Christ Jésus... Que Molesmes ait mon corps, puisque l'obéissance l'a voulu ; mais mon âme est à vous, son amour et ses désirs sont à Cîteaux... Le corps, qui est ici, vous salue ».

1. Ne multitudine sancti vilescerent in Ordine.

Ces sublimes accents révèlent la tendresse de cœur et le mérite de l'obéissance de Robert. Appelé, de son couvent de Montier, à Saint-Michel de Tonnerre, il va s'y épuiser en de stériles efforts. — Les ermites de Colan le demandent, il attend, pour les suivre, que les obstacles suscités par l'envie soient tombés. — On le rappelle, il y revient. — Quand il a fondé Cîteaux, Molesmes le réclame, et il y retourne, quittant ses fils bien-aimés pour ses fils rebelles... Ainsi toute sa vie s'écoule !...

Les regrets du saint abbé durent se changer en allégresse lorsqu'il vit les religieux de Molesmes accepter la réforme telle qu'il la voulait et embrasser l'étroite observance de la règle bénédictine [1].

Il sembla, pour employer les expressions d'un vieil hagiographe, que Cîteaux avait été transporté à Molesmes, ou plutôt que Molesmes était devenu un autre Cîteaux. Voici un fait éclatant qui fit briller aux yeux des religieux tout le mérite de leur saint abbé.

Il arriva, disent les Annales, que deux pauvres vinrent demander l'aumône à la porte de l'abbaye. Notre Bienheureux les reçut avec respect et appela aussitôt le frère cellérier, afin qu'il leur donnât de quoi manger. — « Il n'y a plus de pain dans tout le monastère » , répondit le moine d'un air affligé. — « Que servirez-vous donc », repartit le Bienheureux, « au dîner des Frères ? » — Embarrassé par cette observation, il répondit d'une manière évasive « qu'il n'en savait rien » ; force fut donc de renvoyer ces pauvres les mains vides. A l'heure du dîner, Robert aperçoit des pains sur la table, et, les indiquant du regard au cellérier : « Frère », lui dit-il, « où les avez-vous eus ? » — « Je les avais mis en réserve pour les religieux ». — A cette réponse, l'homme de Dieu sent la douleur et l'indignation jaillir de son âme ; il prend une corbeille, ramasse tous les pains et les jette dans la rivière !... Dieu, pour récompenser cette action héroïque, envoya par un seigneur étranger des vivres au monastère. Que ne devait-on pas attendre d'une communauté enseignée par un tel maître ?...

Son dernier jour venu, il le dit aux Frères, recommanda son âme à Dieu, et passa de l'exil au paradis, le 21 mars 1110. La nuit de sa mort, deux arcs-en-ciel se développèrent, — l'un de l'Orient à l'Occident, et l'autre du Nord au Midi, — et à leur point de jonction apparut une croix de lumière nimbée d'une auréole radieuse. Peu à peu cette croix s'agrandit et fut environnée de cercles de feu aux couleurs variées. Ce signe, disent les annalistes de Cîteaux, témoignait de la sainteté de Robert, et présageait la gloire de sa famille spirituelle.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT ROBERT.

On ensevelit son corps au milieu de la nef de l'église abbatiale, « dans un sarcophage en pierre qu'on entoura de grillages en fer ». Honorius III inscrivit son nom au catalogue des Bienheureux en 1222, et permit d'en faire l'office. Innocent IV le canonisa en 1243. Cette même année, le 29 septembre, l'abbé Geoffroy mit le chef de saint Robert dans un buste, et son corps dans une châsse « riche d'argenterie et de pierreries »; elle fut vendue en 1430, à Dijon, pour payer la rançon imposée aux religieux de Molesmes par l'armée d'Archambaud... Une nouvelle châsse en argent devint la proie des protestants, et le magnifique reliquaire, « exécuté par un artiste lombard »,

1. Il est facile de conclure, par le succès qu'obtint saint Robert auprès des religieux de Molesmes, que leurs désordres ne devaient pas être graves. Tout leur relâchement avait consisté à délaisser le travail des mains, à recevoir des oblations des mains des fidèles, et à introduire des innovations dans leur vêtement, malgré la défense de leur supérieur. Il ne faut pas perdre de vue que saint Robert se posait en réformateur, et que l'observation par à peu près de la règle de Saint-Benoît ne lui suffisait pas : il lui fallait l'étroite observance. Il finit par l'obtenir; mais il ne serait pas juste de traiter de relâchés les moines de Molesmes qui voulaient se contenter des sévérités de la règle ordinaire.

en 1781, celle de la Révolution. En suite de la loi du 10 septembre 1792, le maire de Molesmes fit réunir le chef de saint Robert au reste du corps, en envoya le buste en argent, du poids de vingt-deux marcs, au chef-lieu du district. Cette *cérémonie*, remarque le procès-verbal du 17 février 1793, se fit avec grand respect! On chanta le repons : *Erunt Reliquiæ* et la collecte de l'office de la translation, ensuite on enferma les reliques dans une châsse qui fut scellée du sceau de la municipalité. Le 19 thermidor an II, l'agent national enleva les ossements de la châsse, qui était déposée dans la salle dite « des Droits de l'Homme », les mit dans une corbeille et les plaça sous une pierre tombale « avec un petit cercueil » renfermant tous les papiers, — authentiques, procès-verbaux des translations et des envois de reliques, — les débris de son suaire, une aube, et d'autres vêtements.

Le 29 avril 1826, Mgr de Boisville eut le bonheur de reconnaître cet inestimable trésor. L'identité des reliques lui fut affirmée par plusieurs témoins oculaires, et notamment par le maire qui avait signé le procès-verbal de 1793. Elles enrichissent aujourd'hui l'église paroissiale de Molesmes.

Plusieurs églises du diocèse de Troyes, entre autres celle d'Isle-Aumont, possèdent des statues de saint Robert. Il est représenté avec les attributs d'abbé fondateur, et, à ses côtés, une petite église renferme une relique de ce grand Saint. A Avirey-Lingey, saint Robert, crossé et mitré, tient à la main un plateau chargé de fraises. Voici l'explication que donne la tradition de cet attribut assez peu commun : La comtesse de Bar-sur-Seine étant malade, déclara à son mari qu'elle mourrait si on ne lui donnait des fraises. Or, une neige épaisse couvrait la terre à cette époque de l'année. Le comte, embarrassé, courut à Molesmes expliquer à saint Robert le bizarre caprice de sa femme. Le Saint conduisit le comte dans les jardins de l'abbaye : « Prions », lui dit-il. Puis, faisant enlever la neige, on vit paraître des fraises d'une saveur et d'un parfum extraordinaires. Mais son attribut le plus ordinaire est l'*anneau* qu'il reçoit des mains de la Sainte Vierge. — Il est le patron des Loges-Margueron.

La Vie de saint Robert, écrite par un moine contemporain, Guy de Molesmes, servit de document à celle que l'abbé Adon fit rédiger moins d'un siècle après, et que les Bollandistes ont éditée au 29 avril. Voir l'*Exordium magn. Cist.*; l'*Abrégé chron.* de 1677 (aux archives de la Côte-d'Or); les authentiques conservés à Molesmes; *Saints de Dijon*, par Duplus; *Saints de Troyes*, par Defer. Nous avons reproduit en grande partie la rédaction de M. l'abbé Duplus.

SAINT HUGUES, ABBÉ DE CLUNY

1024-1109. — Papes : Jean XIX; Pascal II. — Rois de France : Robert II, *le Pieux*; Louis VI, *le Gros*.

La gloire même mondaine n'exclut pas la sainteté; elle en est le vêtement, suivant l'expression du Sage. *Comm. sur l'Eccli.*, L, 12.

Hugues naquit en 1024, à Semur, en Brionnais. Son père, Dalmace, comte de Semur, et sa mère, Aremberge de Vergy, étaient tous deux de la première noblesse de Bourgogne. Aremberge, pendant sa grossesse, se recommanda aux prières d'un saint prêtre. Celui-ci, en célébrant la messe, vit dans le calice la figure rayonnante d'un enfant d'une admirable beauté. Ce fut pour la mère un présage que son fils serait un jour ministre des autels. Dalmace, au contraire, voulait que son fils devînt l'héritier de son antique famille. Il chercha de bonne heure à lui inspirer l'amour des chevaux, des armes, de la chasse, des faucons, à lui donner une éducation noble et militaire ; mais le jeune Hugues, comme la pieuse Aremberge l'avait pressenti, préférait à tous ces plaisirs, à tous ces exercices de la jeunesse noble, la conversation des vieillards, les livres et les églises. Enfin, il obtint d'aller chez son grand oncle, Hugues, évêque d'Auxerre et comte de Châlon-sur-Saône ; c'est là qu'il fit ses études. A l'âge de quinze ans, il entra dans le monastère de Cluny, dont il fut nommé prieur au bout de

quelques années, puis abbé, à la mort de saint Odilon, et ainsi général de tout l'Ordre. Il n'avait que vingt-cinq ans ; mais son mérite fit oublier sa jeunesse. Il avait, à la fleur de l'âge, la maturité de la vieillesse. Aussi jouit-il bientôt d'un rare crédit auprès des puissances civiles et religieuses. Il avait déjà, étant prieur, rempli une mission difficile en réconciliant l'empereur Henri le Noir avec les moines de Payerne, qui dépendaient de Cluny.

Quelques mois après son élection, il assista au concile de Reims, présidé par Léon IX, et y occupa le second rang entre tous les abbés de la chrétienté. Le discours qu'il fut chargé d'y prononcer contre la simonie et le concubinage des clercs, eut beaucoup de retentissement et de succès ; les conclusions en furent sanctionnées par le concile. « Hugues, abbé de Cluny, lisons-nous dans les actes du concile, parla le second et dit : Je n'ai rien donné et je n'ai rien promis pour obtenir la dignité d'abbé. La chair le voulait bien, mais l'esprit et la raison s'y sont opposés ». On peut remarquer ici l'humilité de ce saint abbé qui, en reconnaissant qu'il n'avait rien donné pour obtenir sa charge, semble avouer qu'il avait été tenté de le faire. De Reims, Hugues suivit le Pape à Rome, assista, chemin faisant, au concile de Mayence, où siégèrent quarante évêques ; puis à un autre concile à Rome, dans lequel il fut pour la première fois question des erreurs de Bérenger de Tours, le plus ancien des précurseurs de Luther. Dans le concile romain, Hugues, le plus jeune des abbés, eut encore la seconde place. Peu de temps après, il alla tenir à Cologne, sur les fonts baptismaux, le fils de l'empereur d'Allemagne. Il célébra la fête de Pâques en cette ville, où les Allemands ne pouvaient se lasser d'admirer la douceur de sa conversation, les grâces de son visage, et la gravité de ses mœurs dans un âge si peu avancé, car le saint abbé n'avait pas encore trente ans. A peine de retour à Cluny, il courut en Hongrie réconcilier le roi André avec l'empereur.

Il se passait rarement des choses importantes, sans que Hugues n'y prît une grande part. Robert Ier, duc de Bourgogne, irrité de la mort de son fils, tué par les Auxerrois, s'était déclaré l'ennemi de l'évêque d'Autun, et ravageait la Bourgogne. Un concile s'assemble à Autun en 1055. Le duc refuse fièrement d'y comparaître. Hugues le calme, le fléchit, et l'amène sans résistance dans la sainte assemblée, où l'abbé de Cluny parle avec tant d'éloquence, que Robert, touché jusqu'au fond du cœur, pardonne aux meurtriers de son fils et rétablit la paix.

En un autre temps, les évêques de Châlons et de Mâcon doivent à saint Hugues leur réconciliation. Il préside au concile d'Avignon, comme légat du pape Nicolas II. Ses lumières éclairaient toutes les assemblées de l'Eglise de France. A Toulouse, en 1068 ; à Châlons, en 1072 ; à Autun encore, en 1077 ; à Clermont, en 1095 ; partout les synodes catholiques s'honoraient de sa présence. Sa renommée de vertu était si grande, que le pape Etienne IX, malade à Florence, voulut l'y retenir pour l'assister au lit de mort, et recevoir ses derniers soupirs.

Mais Grégoire VII surtout, cet illustre et saint Pape qui fut d'abord prieur de Cluny, témoigna à l'abbé Hugues la confiance la plus filiale et la plus affectueuse. Il n'y avait pas un an qu'il était placé sur le Saint-Siége, que déjà, en 1074, il se plaignait avec tendresse de n'avoir pas encore vu à Rome son ami, l'abbé de Cluny. Au plus fort de ses disgrâces et des inquiétudes de sa vie publique, il ne trouvait pas de plus grande consolation que de répandre dans le cœur de Hugues toutes les douleurs du sien, et de le

rendre confident intime de ses plaintes éloquentes sur les tristesses de l'Eglise. Plus d'une fois saint Grégoire le nomma arbitre et juge d'importantes contestations ecclésiastiques ; par exemple, des causes notables de l'Eglise d'Auvergne et de l'évêque d'Orléans. Il le regardait comme l'un de ses légats dans les Gaules.

Pendant la grande et terrible querelle qui partagea Grégoire VII et l'empereur Henri IV, Hugues sut rester fidèle à l'affection qu'il devait à son fils spirituel, et à la soumission due au souverain Pontife. Il conjura plus d'une fois la tempête soulevée contre Grégoire ; mais il défendit aussi Henri IV jusqu'à la mort, contre l'ingratitude de son fils, et ménagea, en 1077, par son crédit auprès de la célèbre comtesse Mathilde, la réconciliation de l'empereur avec saint Grégoire. C'est à Hugues que l'empereur détrôné et fugitif écrivait avec douleur les détails de la révolte d'Henri V ; et l'abbé de Cluny ne méconnut point les bienfaits qu'il avait reçus de la famille impériale.

Dans ces temps mémorables, le rôle de l'abbaye de Cluny fut immense. C'est d'elle que sortirent deux des plus illustres Papes qui aient occupé la chaire de saint Pierre, et qui, par l'élévation de leur esprit, comme par la sévérité de leurs mœurs, étaient dignes de continuer l'œuvre de Grégoire : Urbain II et Pascal II. L'un et l'autre, disciples de Hugues, furent envoyés à Grégoire VII, par l'abbé de Cluny, et se succédèrent immédiatement au trône pontifical. Ce fait singulier suffit seul pour faire comprendre la prépondérance morale du monastère bourguignon dans le XI^e^ et le XII^e^ siècle.

Urbain II, dès son avénement, s'empressa de l'annoncer à l'abbé Hugues, son maître, en des termes de respect et de fraternité, tout pleins encore des souvenirs de la maison où il avait été élevé. En venant au fameux concile de Clermont, il alla jusqu'à Cluny, y bénit le grand autel de la nouvelle église qu'on venait de bâtir, et repartit avec Hugues pour l'assemblée catholique où fut décidée la première croisade. Hugues fut très-honoré et eut beaucoup d'influence dans ce concile.

Pascal II, devenu pape, vint revoir Cluny ; de là il remonta vers Dijon, où il consacra l'église de Saint-Bénigne. Il fut pour Hugues ce qu'avait été Urbain II ; et tous deux renouvelèrent et confirmèrent tous les priviléges que Grégoire VII avait déjà renouvelés, dans une longue bulle, en faveur de l'abbaye et de l'abbé de Cluny.

Peu s'en fallut que Hugues ne décidât le roi de France, Philippe I^er^, par ses entretiens familiers, à venir, sous l'habit de moine de Cluny, faire pénitence de sa vie passée. Le roi pourtant se contenta de soumettre à Hugues l'abbaye de Saint-Martin des Champs.

Mais rien n'égala l'amitié dévouée qu'Alphonse VI, roi de Castille, porta à l'abbé de Cluny. Alphonse, retenu prisonnier par Sanche, son frère, avait dû sa délivrance aux prières et à l'autorité de Hugues. Dans sa reconnaissance, il fonda en Espagne deux monastères soumis à Cluny, et il doubla le cens annuel que Ferdinand, son père, avait promis à l'abbaye. Si Hugues ne l'eût retenu sur le trône, il se serait fait moine en Bourgogne ; il voulut du moins, en conservant la royauté, contribuer généreusement à la construction de la basilique, dont l'abbé de Cluny entreprit l'immense construction. Hugues vint à Burgos pour voir le roi Alphonse, et, dans ce voyage, on lui attribue l'honneur d'avoir introduit dans l'église d'Espagne le rit romain à la place du rit gothique ou mosarabique.

La même année, l'arbitrage de Hugues fut sollicité par deux princes

Raymond de Bourgogne, comte de Galice, et Henri, comte de Portugal, qui lui envoyèrent un traité de partage sur la succession de leur beau-père, Alphonse, roi de Castille et de Léon.

Un comte de Mâcon, Wido, entra au monastère de Cluny avec ses fils, trente chevaliers et un grand nombre de serviteurs. La comtesse, sa femme, se retira dans le couvent de Marcigny, fondé par saint Hugues. Hugues Ier, duc de Bourgogne, céda ses Etats à son frère Eudes, et vint finir ses jours à Cluny, dans les austérités chrétiennes. Guillaume le Conquérant pria notre saint abbé de venir passer quelque temps en Angleterre, pour prendre la direction de tous les monastères de cette contrée. Il le conjurait de lui envoyer du moins six moines. Hugues refusa, ne voulant avoir aucune part aux violences de ce conquérant, qui dépouillait, destituait le clergé anglo-saxon, et le remplaçait par un clergé normand.

Les maisons monastiques et toutes les ressources de l'abbaye de Cluny s'accroissaient sans relâche. Dans le testament de Guillaume le Bâtard, il y avait un legs annuel pour Cluny. La première fille de l'abbaye de Cluny, la Charité-sur-Loire, est fondée. Thibaud III, comte de Troyes, et Adélaïde, sa femme, font une donation considérable à Cluny. Le monastère de Saint-Arnould de Crespy lui est soumis par le comte Simon de Crespy ; celui de Saint-Bertin, par Robert, comte de Flandre ; celui de Rimesingue, par l'empereur Henri ; celui de Saint-Wulmar, par le comte de Boulogne ; celui de Nogent-le-Rotrou, par le comte Geoffroy. L'évêque d'Orléans, l'évêque de Bâle, les archevêques de Lyon, de Besançon, de Reims, concèdent à l'abbé de Cluny les monastères de leurs diocèses. A Auxerre, à Auch, à Tarbes, à Limoges, dans toute l'Aquitaine, partout des concessions nouvelles qu'il serait trop long d'énumérer.

Les papes et les rois ne sont pas satisfaits de protéger de leurs chartes l'agrandissement progressif du monastère de Cluny ; ils lui soumettent eux-mêmes des établissements monastiques. Urbain II, en plein concile, exalte et privilégie l'abbaye de Cluny, et fait signer sa bulle par les Pères du concile. Il menace ceux qui troublent Cluny de toutes les peines spirituelles. Enfin, il donne à Hugues le droit de porter les ornements pontificaux dans les fêtes solennelles.

Après ce tableau de la vie publique de saint Hugues, voyons rapidement les merveilles de sa vie privée. Il était austère dans son vivre, prudent en toutes ses actions, grave et sérieux en ses paroles, modeste en toutes ses démarches, charitable envers tous, ami du silence, ennemi de l'oisiveté ; il priait sans cesse, et, s'il prenait quelque repos, ce n'était que pour recommencer son travail avec plus d'ardeur. Il avait grand soin que ses religieux eussent tout ce qui était nécessaire pour leur entretien, de crainte que le besoin de ces choses ne préjudiciât à l'observation de la Règle. Les secours célestes ne lui manquaient pas non plus pour le gouvernement de son Ordre. Un moine de Cluny, plusieurs disent Hildebrand, qui fut plus tard Grégoire VII, vit un jour Jésus-Christ s'asseoir dans une stalle du chœur, à côté de Hugues, et lui dicter les décrets et les règles monastiques. Il connaissait par révélation ce qui se passait dans ses monastères. Un jour, à Saint-Jean-d'Angely, il lui semble, dans une vision, que la foudre tombe sur Cluny. Il se rend aussitôt dans ce monastère, et n'ayant pu y apprendre quelle faute s'y est commise pour attirer ainsi la colère de Dieu, il se met en prière, et le ciel lui révèle qu'un de ses religieux a gravement offensé Dieu. Au monastère de la Charité-sur-Loire, il donna le baiser de paix à tous les religieux, excepté à un novice dont Dieu lui fit connaître les fautes

secrètes. Un jour qu'il était avec les évêques de Châlons et de Mâcon, il lut dans le cœur de quelqu'un qui se trouvait là, et le décida à confesser une faute qu'il n'avait pas osé avouer. Un messager vint un jour lui dire à Nanteuil : « Villeuque est mort ». « Vous vous trompez », repartit le Saint, « ce n'est pas Villeuque, mais Oric ». Il connut par révélation, comme on le voit dans la vie de saint Anselme, la mort de son persécuteur Guillaume le Roux, et lui en fit part.

Il avait souvent averti un de ses religieux, nommé Durand de Bridon, de s'abstenir de quelques plaisanteries, inconvenantes dans la bouche d'un ecclésiastique et d'un religieux : il lui avait même prédit un châtiment sévère. En effet, ce religieux étant mort, il apparut à un autre nommé Séguin, avec une bouche horrible, qui semblait porter le châtiment des paroles qu'elle avait prononcées, malgré la défense de saint Hugues : ce pauvre défunt recommanda à Séguin de rendre compte à l'abbé de Cluny des souffrances qu'il endurait dans le purgatoire. Hugues ordonna à sept de ses religieux le silence pendant une semaine, et des prières continuelles pour sa délivrance. Au bout de la semaine, le mort apparut encore, et se plaignit que le silence ayant été rompu par un des frères, son soulagement avait été différé. On garda donc ce silence sept autres jours : alors Durand se fit voir une troisième fois, mais tout brillant de lumière, marque du bonheur éternel dans lequel il venait d'entrer.

Dans le Beauvaisis, Hugues reçut de grands honneurs chez Albert, seigneur de Gornay ; il prédit à sa femme, Ermengarde, que l'enfant qu'elle portait dans son sein était un fils, et qu'il entrerait un jour dans l'Ordre de Cluny. L'événement vérifia en tout point cette prédiction. Il prédit aussi à Hoël, archidiacre du Mans, que l'année suivante il serait évêque du Mans, et l'exhorta à répondre à une si grande grâce.

Une fois que Hugues traversait les Alpes pour se rendre à Rome, une pauvre vieille femme, cachée dans le creux d'un rocher, effraya sa mule, qui tomba avec lui dans un précipice : tout le cortége s'épouvante et le croit mort ; mais il est retenu par les branches d'un arbre ; on le délivre, et à peine est-il hors de danger, que l'arbre mystérieux disparaît. Cette protection miraculeuse, Dieu l'accordait non-seulement au Saint, mais à d'autres, par ses prières et même son intercession ; et, dès son vivant, il rendit une parfaite santé à un jeune garçon qui, tombant du haut d'un clocher, s'était brisé tous les membres. Un clerc, revenant d'Espagne, était tombé dans un précipice des monts Pyrénéens ; mais invoquant le nom du saint abbé, il fut retenu par un rameau qui le préserva. Un autre allait être submergé dans la Loire, mais il fut délivré en invoquant l'abbé Hugues, en le priant, bien qu'absent, de le secourir. Un religieux, appelé Guillaume, ne sachant plus quel remède employer pour un mal qu'il avait à la jambe, s'avisa de demander sa guérison à Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'intercession de son saint abbé. S'étant endormi là-dessus, il vit durant le sommeil, deux hommes vêtus de blanc, qui lui versaient d'une huile céleste sur la jambe ; et, à son réveil, il se trouva parfaitement guéri.

Mais, parmi ces miracles, il ne faut pas omettre celui qu'il fit à Paris, dans l'église même de Sainte-Geneviève, où il avait célébré la sainte messe. Il se fit apporter la chasuble de saint Pierre, qui s'y gardait fort religieusement, et, l'appliquant sur un paralytique, appelé Robert, il lui dit les mêmes paroles que ce Prince des Apôtres avait dites autrefois à Enée de Lyda : « Le Seigneur Jésus-Christ te guérit, lève-toi et fais ton lit ». Et, à l'heure même, cet homme fut guéri, et s'en retourna chez lui, sans l'aide

de personne et en bonne santé, rendant grâces à Dieu, à saint Pierre et au vénérable abbé. Il y eut là une sainte dispute entre les assistants et saint Hugues : ceux-là lui attribuant le miracle, et lui l'attribuant à saint Pierre. Il avait, si je puis parler ainsi, acquis une telle estime auprès de Dieu, que des pèlerins furent avertis, au sépulcre des Apôtres, par une vision céleste, d'aller à Cluny dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Sa charité ne se lassait jamais ; toujours entouré de pauvres, il donnait toujours ; il faisait préparer pour eux, d'avance, des vêtements et des vivres, parce que, disait-il, la miséricorde ne doit pas se faire attendre. Son indulgence égalait sa charité. Un jour, qu'il revenait d'Espagne, il ramenait avec lui un jeune maure nouvellement baptisé. Ce jeune homme dont l'âme, dit la légende, était encore plus noire que le visage, osa voler son maître ; mais le saint homme pardonna et ne voulut jamais abandonner sur le chemin le nouveau converti. Une autre fois qu'il visitait ses monastères dans la Vasconie, il aperçut près de la route un pauvre toit de lépreux : c'était un homme autrefois riche et bien portant, qui était venu se cacher dans cette solitude. Chacun fuit et s'écarte de la contagion. Hugues seul entre dans la cabane, parle au lépreux, le touche, le console, lui donne sa tunique et le guérit.

Lui qui pratiquait des mortifications si extraordinaires, modérait celles de ses enfants spirituels. Le légat, Pierre Damien, visitant l'abbaye de Cluny, voulait augmenter les sévérités de la Règle ; mais Hugues, consultant à la fois son expérience et sa bonté paternelle pour ses moines, lui dit : « Travaillez avec nous, vivez de notre vie pendant huit jours, et vous déciderez après ». Le légat n'insista pas davantage et ne voulut point se soumettre à l'épreuve.

Faut-il s'étonner si, sous un tel abbé, les moines de Cluny devinrent si nombreux ? Dans un seul Chapitre, Hugues se vit entouré de trois mille moines, et un auteur contemporain, Orderic Vital, assure que dix mille vivaient sous la conduite de notre Saint. C'est lui qui fit bâtir à Cluny, en style roman, l'église dont nous avons raconté la ruine au 13 janvier : c'était la plus grande de tout l'univers à cette époque, et elle ne fut surpassée depuis, en grandeur, que par Saint-Pierre de Rome. On en peut voir la description dans l'histoire de l'abbaye de Cluny, par M. Lorain.

Hugues fit aussi plusieurs beaux règlements touchant l'office divin ; entre autres, qu'en la fête et durant l'octave de la Pentecôte, on chanterait à Tierce l'hymne propre : *Veni Creator*, ce qui a depuis été reçu par toute l'église catholique.

Enfin, le temps de sa mort approchant, Dieu le fit connaître de plusieurs manières : un laboureur, appelé Bertin, de Varennes, étant au milieu d'un champ, vit un grand nombre d'hommes qui suivaient une dame d'une admirable beauté ; un de la compagnie lui ayant demandé à qui était ce champ, il lui répondit simplement qu'il appartenait à saint Pierre et à l'abbé Hugues : « C'est donc à moi », repartit celui qui l'avait interrogé, « parce que je suis Pierre ; et pour ceux-ci que tu vois, ce sont autant de saints qui marchent à la suite de la Vierge, Mère du Sauveur du monde ; va donc dire à l'abbé Hugues qu'il mourra bientôt, et qu'il mette ordre à sa maison ». Bertin lui porta ces nouvelles, les plus agréables qu'il eût reçues en toute sa vie. Il se prépara à bien mourir, et, étant tombé malade, il reçut les Sacrements avec une dévotion merveilleuse. Le prêtre lui donna le saint Viatique, et lui ayant demandé s'il reconnaissait la chair vivifiante de son Seigneur, il répondit fermement : « Oui, je la reconnais et je l'adore ».

Ensuite, s'étant fait porter à l'église de la sainte Vierge, et mettre sur la cendre et sur le cilice, il sortit de ce monde le 29 avril l'an de Notre-Seigneur 1108, selon Hugues de Cluny, qui a écrit sa vie, et 1109, selon Baronius, âgé de quatre-vingt-cinq ans, après avoir été abbé soixante ans. Saint Godefroi, évêque d'Amiens, qui était alors à Rome, connut, par une vision, que ce saint abbé était décédé, parce qu'il lui sembla voir les religieux de Cluny qui le suppliaient de donner les derniers Sacrements à leur supérieur Hugues. Une bonne religieuse de Jouarre, appelée Sabine, apprit aussi, par une vision, cette sainte mort. Elle vit la sainte Vierge, assistée d'un grand nombre de Saints, au milieu desquels il y avait un siége magnifique, qu'on lui dit être préparé pour l'abbé Hugues. Il y eut beaucoup d'autres révélations de son décès et de sa gloire.

Le corps de saint Hugues fut enterré avec pompe derrière l'autel matutinal, dans la grande église de Cluny. Il fut relevé depuis et déposé sur le grand autel pour y recevoir les hommages des peuples. Peu de temps après, il fut mis au nombre des Saints par le pape Calixte II.

Saint Hugues n'a pas laissé beaucoup d'écrits. De toutes les lettres qu'il a dû adresser à tant d'illustres personnages avec lesquels il fut en relation, sept seulement nous restent : l'une à Guillaume le Conquérant ; une autre à Philippe Ier, roi de France ; une troisième à Urbain II ; trois à saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, et la septième à un de ses disciples, Anastase. Quelques conseils pieux à ses frères, des recommandations pour son couvent de Marcigny qu'il chérissait, quelques règlements monastiques sur les aumônes et les livres de la bibliothèque, une espèce de confession générale, voilà à peu près tout ce qui reste de ce grand homme ; et, bien que la latinité en soit assez pure, et le style remarquable pour l'époque, nous n'en parlons que par respect pour une aussi glorieuse mémoire. Mais les lettres qui lui ont été adressées par les Papes, les rois, les évêques, et dont un grand nombre subsiste dans divers recueils, prouvent, si on les avait su recueillir, toute la variété de la correspondance de Hugues, et de quel prix elle serait aujourd'hui pour l'histoire générale.

On voyait à Cluny, avant le pillage des protestants, une statue en vermeil de saint Hugues. Le Saint portait une mitre et une crosse enrichies de diamants. Il tenait à la main une église dorée, et dans cette église était renfermée la tête de saint Hugues. Autour de la statue principale étaient figurés plusieurs saints personnages dorés, chacun dans une niche séparée.

Voir *Histoire de l'abbaye de Cluny*, par M. Lorain.

SAINT PIERRE DE VÉRONE, MARTYR

1206-1252. — Papes : Innocent III ; Innocent IV. — Empereurs d'Allemagne : Philippe ; Conrad IV.

Veritas! Telle était la devise des croisés d'Alby, telle est celle du Dominicain !
Je crois, Seigneur, mais aidez la faiblesse de ma foi.
Marc, IX, 23.

Dieu, qui sait tirer la lumière du milieu des ténèbres, fit paraître saint Pierre, martyr, comme un bel astre au milieu des erreurs des Cathares,

espèces de Manichéens qui s'étaient introduits dans le nord de l'Italie. Il naquit à Vérone, l'an 1206, de parents infectés de cette pernicieuse hérésie ; Dieu le préserva du danger auquel l'exposait sa naissance. Le père de notre Saint, voulant qu'il apprît les belles-lettres, ne craignit pas de le mettre chez un maître catholique. Le jeune Pierre y fut bientôt initié aux principes de la vraie religion, comme à ceux de la bonne littérature. Un de ses oncles l'ayant interrogé sur sa leçon, l'écolier lui récita, entre autres choses, le *Symbole des Apôtres*, et le lui expliqua dans le sens des catholiques, surtout ces paroles : *Créateur du ciel et de la terre.* L'oncle essaya vainement de lui prouver que ce n'était pas Dieu, mais le démon, ou le mauvais principe qui avait produit toutes les choses visibles : il eut beau dire qu'il y avait dans le monde des choses mauvaises de leur nature, et que conséquemment elles ne pouvaient être l'ouvrage de Dieu ou d'un être infiniment parfait. L'enfant tint bon : rien ne put le faire changer. Cette fermeté donna des craintes à l'oncle ; il les communiqua au père qui fut loin de les partager, soit qu'il attachât peu d'importance à ces questions religieuses, soit qu'il espérât ramener plus tard son fils aux idées de sa secte ; il l'envoya à l'université de Bologne pour y continuer ses études. La Providence y préserva Pierre des atteintes du vice, comme elle l'avait préservé de l'hérésie : elle lui inspira même le dessein de renoncer entièrement au monde. Il alla se présenter à saint Dominique, qui, après s'être assuré de sa vocation, lui donna l'habit de son Ordre, quoiqu'il ne fût âgé que de seize ans. Pierre se crut dès lors obligé d'imiter, et même de surpasser tous les autres dans le chemin de la perfection. Il dormait peu, jeûnait beaucoup, priait toujours, et, sans avoir égard à la délicatesse de l'âge où il était, il ne mesurait ses forces que sur les ardeurs de son amour et de son zèle. Dans l'année de son noviciat, il tomba en une très-dangereuse maladie, que l'on attribua justement à l'excès de ses abstinences : il ne pouvait presque plus avaler aucune nourriture.

Après sa profession, il s'appliqua avec tant de zèle aux études, qu'en peu de temps il se rendit capable de recevoir les ordres sacrés, de monter en chaire, d'attaquer les hérétiques, et de paraître dans les plus belles occasions pour la défense et le soutien de l'Eglise. Il s'y comportait avec tant de ferveur, que, selon les termes de saint Antonin, toutes ses actions paraissaient animées d'une très-vive foi et d'une très-ardente charité. Quand il était au chœur, la présence de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel l'embrasait comme un séraphin ; mais principalement depuis qu'il se vit honoré du sacerdoce ; car à la seule pensée qu'il devait célébrer ces augustes mystères, il s'abîmait jusque dans le néant ; et il n'élevait jamais le calice, dans le très-saint sacrifice, sans demander instamment à Dieu la grâce de répandre son sang pour sa gloire. Il avait un talent particulier pour toucher les cœurs dans la prédication ; ce qui fit que ses supérieurs l'envoyèrent prêcher dans la Toscane, la Romagne, la Marche d'Ancône, le Bolonais et le Milanais ; il réussit si admirablement, que les hérétiques détestèrent leurs erreurs, les pécheurs les plus obstinés dans le vice firent pénitence, et les gens de bien se confirmèrent en la vertu.

Le démon, irrité, résolut de le traverser par toutes les voies imaginables. Notre Saint prêchait à Florence : c'était dans le vieux marché, parce que les églises n'étaient pas assez vastes pour le grand nombre de personnes qui accouraient pour l'entendre ; ce monstre d'enfer y parut sous la forme d'un cheval noir courant à toute bride ; il semblait prêt à fendre la foule et écraser tous ceux qui se rencontreraient sur son passage ; mais le Saint,

faisant le signe de la croix, dissipa ce fantôme, et tout le peuple le vit s'évanouir comme de la fumée. Après la prédication, Pierre se mettait ordinairement au confessionnal pour y recevoir les pénitents : un jour, il s'en trouva un qui, touché de regret de ses fautes, s'accusa d'avoir donné un coup de pied à sa mère ; le saint Confesseur lui en fit une sévère réprimande ; et, pour l'exciter davantage à la sainte contrition, il lui dit que le pied qui avait ainsi frappé sa mère mériterait d'être coupé. Le pénitent se coupa lui-même le pied dès qu'il fut de retour en sa maison. Le Saint, que le peuple accusait déjà d'imprudence, l'ayant appris, vint trouver le pénitent, prit son pied, le réunit à sa jambe et, faisant le signe de la croix, le remit en son premier état : ce miracle fit concevoir plus d'estime que jamais pour sa sainteté et sa très-sage conduite.

Cependant Dieu, qui éprouve ordinairement la vertu de ses Saints, voulut éprouver celle de Pierre. Lorsqu'il était au couvent de Saint-Jean-Baptiste, à Côme, il le favorisa de plusieurs visites du ciel ; ainsi, les saintes vierges et martyres Catherine, Agnès et Cécile lui apparurent, dans sa cellule, et conférèrent avec lui si familièrement et d'une voix si intelligible, qu'un religieux, qui passa par le dortoir, entendant cette conférence, s'imagina que c'était effectivement des femmes qui étaient entrées dans le monastère et qu'il avait attirées dans sa chambre. Il prit des témoins de ce qu'il croyait entendre, et tous ensemble s'en plaignirent dans le chapitre au supérieur : celui-ci, n'examinant pas l'affaire d'assez près, relégua le P. Pierre au couvent d'Iësi, dans la Marche d'Ancône, pour y mener une vie retirée, sans paraître davantage en public. Le Saint, qui n'avait pas voulu se défendre, de crainte de manifester la grâce qu'il avait reçue du ciel, et afin de souffrir quelque chose pour Dieu, supporta durant quelque temps cette confusion avec une patience admirable ; mais enfin, il lui échappa de s'en plaindre amoureusement au crucifix, devant qui seul il déchargeait son cœur : « Eh quoi ! mon Dieu », lui dit-il, « vous savez mon innocence, comment souffrez-vous que je demeure si longtemps plongé dans l'infamie ? » Mais Notre-Seigneur lui répondit : « Et moi, Pierre, n'étais-je pas innocent ? Avais-je mérité les opprobres et les douleurs dont j'ai été accablé dans le cours de ma passion ? Apprends donc de moi à souffrir avec joie les plus grandes peines, sans avoir commis les crimes pour lesquels on te les impose ». Ces paroles de Jésus-Christ firent une telle impression sur le cœur de saint Pierre, qu'il mit dès lors toute sa félicité dans les souffrances, tout son honneur dans l'humiliation et toute sa joie dans la croix de Jésus-Christ. Mais lorsque sa confusion lui plaisait ainsi, Dieu fit découvrir tout le mystère et connaître l'innocence de son serviteur : ce qui le fit rappeler de ce bannissement pour paraître avec plus d'éclat qu'auparavant, selon la pratique de Notre-Seigneur, qui est d'élever d'autant plus ses serviteurs qu'ils se sont davantage humiliés pour son amour.

Dès qu'il fut délivré de sa prison, il reprit les armes de la parole de Dieu pour combattre l'hérésie. Le pape Grégoire IX, qui connaissait sa science et son zèle, le nomma inquisiteur général de la foi, en 1232. Mais ce qui donnait le plus de poids à ses prédications, c'étaient les miracles qu'il faisait à toute heure, pour prouver la vérité de sa doctrine. Un jour, disputant contre un hérétique sur une place publique, où tout l'auditoire était brûlé par les ardeurs du soleil, il obtint de Dieu, en un instant, une nuée qui couvrit l'assemblée et lui donna un rafraîchissement nécessaire : ce que cet hérétique l'avait défié de faire. Une autre fois, il rendit muet un autre hérétique, qui était un grand parleur et qui avait proposé beaucoup d'argu-

ments contre la vérité de notre religion. Un autre feignit d'être malade pour surprendre le Saint, et lui demanda sa guérison ; mais il fut bien trompé dans sa feinte, car il devint tout de bon si malade, qu'il se vit en un moment à l'extrémité et à deux doigts de la mort. Il reconnut sa faute, la confessa, et reçut une guérison parfaite tant de l'âme que du corps, par les prières du serviteur de Dieu.

Ces merveilles se passaient à Milan, où saint Pierre travaillait de toutes ses forces à la conversion des hérétiques. Un jour, il les trouva si obstinés dans leurs erreurs, que le découragement s'empara de son âme : il allait renoncer à cette œuvre : néanmoins il consulta, avant tout, la Sainte Vierge à ce sujet, en priant à genoux devant une de ses images. Il entendit alors une voix qui lui dit : « Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne soit jamais ébranlée ; continue donc et persévère en ton premier travail ». Ces paroles de la très-sainte Vierge remplirent intérieurement son cœur de tant de vigueur et de zèle, qu'il résolut de ne plus s'employer à l'avenir qu'à soutenir et à défendre la foi contre ses ennemis, quand il faudrait perdre cent fois la vie.

Reprenant donc ses premières fonctions avec plus d'ardeur, il passa de Milan à Céséna, où on lui amenait les malades par troupes, afin qu'il les guérît. De Céséna il alla à Ravenne : à son arrivée, qui eut lieu le soir, il parut sur le clocher de la paroisse de Saint-Jean un flambeau allumé qui ne s'éteignait point, quoiqu'il fît alors un grand vent et que la neige tombât en abondance. Il vint aussi à Mantoue et à Venise, où il guérit, par le moyen de la sainte confession, deux femmes malades à la mort.

Enfin, il arriva au couvent de Côme, dont il avait été nommé prieur : il avait déjà gouverné, en cette même qualité, les couvents de Plaisance, de Gênes, d'Aoste et d'Iesi, et partout il avait fait des miracles pour confirmer ce qu'il prêchait au peuple ; mais il en fit particulièrement dans ce dernier couvent : car, d'une seule bénédiction, il guérit plusieurs malades et estropiés, qui attendaient son retour à la porte de la ville. Par le même signe de la croix, il rendit l'usage de tous ses membres à une religieuse de l'Ordre des Humiliés, nommée Thérasie, qui était depuis sept ans percluse de tout son corps. Deux autres paralytiques reçurent aussi de lui une grâce semblable. Au reste, il opérait ces miracles par le zèle qu'il avait pour la conversion des hérétiques, et afin qu'à la vue de ces œuvres, qui excèdent sans doute le pouvoir de l'homme, ils reconnussent la fausseté, les rêveries et les superstitions de leur secte.

Nous ne voulons pas non plus omettre ce qui arriva à deux fermiers du territoire de Côme, dont l'un était hérétique et l'autre catholique. L'hérétique, lorsqu'il semait ses grains, les recommandait au démon, comme au Seigneur des choses visibles ; le catholique priait Dieu de bénir les siens ; le saint Prieur en étant averti, prédit au fermier hérétique que, s'il ne cessait de faire une prière si impie, ses terres ne rapporteraient pas un seul épi, et qu'au contraire celles de son voisin catholique produiraient du blé au centuple : ce qu'il avait prédit arriva effectivement ; mais la stérilité des terres de l'hérétique fut très-fertile pour lui, puisqu'elle opéra sa conversion et celle de beaucoup d'autres qui apprirent ce miracle. Cependant les chefs des Manichéens, extrêmement irrités contre le Saint, résolurent enfin de le faire mourir, et confièrent l'exécution de cet affreux complot à deux assassins. Pierre connut d'avance, par une lumière surnaturelle, le martyre qui l'attendait : il en parla du haut de la chaire, et dit que le jour même où Judas avait vendu le sang de son Maître, c'est-à-dire le mercredi de la se-

maine sainte, les hérétiques avaient aussi agité la question d'acheter le sien ; que l'argent était déjà entre les mains de celui qui le devait assassiner. Il leur prédit même ce que ses ennemis ne savaient pas : que le lieu où le meurtre s'exécuterait, était entre Côme et Milan, et, qu'au reste, il était préparé à le souffrir joyeusement. Il ajouta que ses ennemis se trompaient fort, en se persuadant qu'après sa mort il ne combattrait plus pour exterminer leur secte ; qu'au contraire ce serait alors qu'il leur ferait une guerre plus redoutable.

Enfin, le 5 avril, saint Pierre, allant pour les affaires de l'inquisition, de Côme à Milan, fut rencontré, sur les deux heures après midi, par les assassins, dans un lieu nommé Barlasina, où l'un de ces traîtres, appelé Carino, lui déchargea sur la tête un coup de hache avec tant de violence, qu'il tomba à terre demi-mort. Le Saint, s'agenouillant le mieux qu'il lui fut possible, récita le premier article du Symbole des Apôtres, et, ayant offert en sacrifice à la majesté de Dieu, le sang qu'il versait pour la défense de la foi, il y trempa deux de ses doigts et en écrivit ces trois mots sur la terre : *Credo in Deum*, Je crois en Dieu ; mais le meurtrier, impatient de ce qu'il n'était pas encore mort, lui enfonça dans l'épaule gauche un autre coup qui lui perça le cœur. Ce fut ainsi que l'âme du Saint prit son essor vers le ciel, pour y recevoir la triple couronne de la virginité, du doctorat et du martyre. Cet assassinat eut lieu l'an de Notre-Seigneur 1252 : Pierre était âgé de quarante-six ans. Le religieux qui l'assistait, appelé frère Dominique, n'échappa point non plus à la fureur de ces assassins : ils le percèrent de plusieurs coups et le laissèrent pour mort sur la place ; et, en effet, il mourut peu après.

Le corps du saint Martyr fut porté solennellement à Milan, et déposé en l'église de Saint-Eustorge, possédée et desservie par les religieux de son Ordre. Les miracles continuant à son tombeau vérifièrent sa prophétie, qu'après sa mort il ferait une plus cruelle guerre aux hérétiques qu'il n'avait fait durant sa vie. La nuit même où il fut porté en cette église, on vit une grande lumière s'élancer de la terre au ciel. Ces prodiges ouvrirent les yeux à un grand nombre d'hérétiques. Néanmoins, il s'en trouva un si téméraire à Florence, que, voyant l'image de saint Pierre, où il était représenté avec le poignard dans le sein, il proféra ce blasphème : « Oh ! que n'étais-je présent quand on a assassiné ce traître, je lui eusse bien donné un autre coup ! » Mais la parole était à peine sortie de sa bouche, qu'il demeura muet, sans pouvoir plus dire un seul mot, jusqu'à ce qu'il eût reconnu sa faute et embrassé la foi catholique. Carino même, son meurtrier, qui s'était échappé des mains de la justice et réfugié à Forli, reconnaissant son crime, en demanda pénitence aux Pères de l'Ordre, y prit l'habit de religion et le porta saintement le reste de sa vie.

Tant de victoires obtenues par les mérites du bienheureux Pierre sur les ennemis de l'Eglise, et les miracles sans nombre qui se firent à son tombeau et à l'invocation de son nom, portèrent le pape Innocent IV à décréter sa canonisation l'année d'après son martyre, le 25 mars ; et il ordonna que sa fête serait célébrée le 29 avril, parce que le 5, qui fut le jour de sa mort, peut être occupé par les fêtes de Pâques. Depuis, le pape Sixte V, par une Bulle expédiée l'an 1586, fit insérer la fête de ce glorieux Martyr dans le Bréviaire romain.

Depuis sa canonisation, il a fait encore un grand nombre de prodiges, car il a rendu la santé à toutes sortes de malades, ressuscité des morts, secouru des femmes dans leur grossesse ou dans leur enfantement, rendu la raison à des insensés, guéri des épileptiques et délivré des possédés. Ses re-

liques ont été distribuées en plusieurs villes d'Italie. Paris possédait, avant 1793, au grand couvent des Jacobins, le coutelas qui a été consacré par le sang d'un si illustre Martyr, et les deux doigts, encore couverts de leur chair et de leur peau, qu'il y trempa pour écrire, en mourant, sa dernière confession de foi. Les religieux de ce monastère avaient des authentiques de l'une et de l'autre de ces reliques.

Saint Pierre de Vérone est honoré en Lombardie et à Palma, dans la Grande-Canarie. Il est particulièrement cher aux Dominicains, dont il a été le premier martyr : c'est pourquoi ils l'appellent saint Pierre-Martyr.

L'école lombarde et Fra Angelico de Fiésole ont souvent reproduit ce martyre et les traits de saint Pierre de Vérone. On le représente : 1° à genoux, écrivant avec son sang sur le sable : *Je crois en Dieu ;* 2° il porte une entaille à la tête et un glaive perce sa poitrine ; 3° il est couronné de la triple couronne de la virginité, de la science et du martyre ; 4° il tient à la main un crucifix et un lis.

Acta Sanctorum, Thomas Lentino et Ambroise Taegio, auteurs contemporains.

SAINTE TERTULLE ET SAINTE ANTONIE, VIERGES (260).

La persécution dans laquelle souffrirent les vierges Tertulle et Antonie, sévissait en Afrique et particulièrement dans la colonie de Cirtha (Constantine), avec une violence inouïe. La rage du démon et des persécuteurs ne s'exerçait pas seulement sur ceux qui, ayant traversé les persécutions sans se laisser ébranler, vivaient librement en continuant de servir Dieu ; mais la main de l'enfer insatiable s'étendait encore sur les exilés que la fureur du président avait déjà couronnés martyrs, non par l'effusion de leur sang, mais par la manifestation des sentiments de leurs cœurs.

Parmi ceux que l'on amenait au tribunal des juges, se trouvaient Agapius, évêque, le guide et le père en Jésus-Christ des vierges Tertulle et Antonie, et son collègue Secondin. Le zèle de la prédication les avait conduits à Mugues; ils y avaient fondé une chrétienté par leur exemple et par leur enseignement. Ils laissèrent en ce lieu Marien et Jacques, dans la disposition de suivre bientôt leurs pas pour aller à la gloire. « Tout à coup », raconte un des confesseurs, « une troupe hostile et une multitude irritée se jeta sur la maison qui nous abritait comme sur un asile de la foi que l'on voudrait détruire. Alors nous fûmes traînés de Mugues jusqu'à la ville de Cirtha. Nous étions suivis de ceux que nous aimions et qui nous aimaient, de ceux qui avaient été élus pour recevoir la palme du martyre, et que l'amour de nous, ainsi que la grâce du Christ, attiraient vers la couronne glorieuse ». Après qu'on les eut interrogés, leur courage à confesser le nom du Christ fut récompensé par la prison.

Quand ils eurent subi divers interrogatoires et divers supplices, la prison de Lambèse, qu'ils avaient déjà appris à connaître, les reçut de nouveau. Cependant chaque jour périssaient de nombreux chrétiens. Alors Agapius, prévoyant que son tour serait bientôt venu, se mit à prier le Seigneur pour Tertulle et Antonie, qu'il chérissait comme ses filles, afin qu'il daignât leur procurer le martyre en même temps qu'à lui-même et qu'ils ne fussent point séparés. Il obtint alors du ciel la reponse que ce qu'il demandait avec tant d'instance lui avait été accordé dès sa première oraison.

C'est le 16 décembre que la fête de ces Martyrs se célèbre à Alger.

Propre d'Alger.

SAINTE AVE DE DENAIN, VIERGE (IVe siècle).

On trouve, dans un très-ancien martyrologe de l'abbaye de Denain, le nom de la bienheureuse Ave, qui était honorée dans cette communauté. C'était une jeune personne très-favorisée des biens de la fortune, mais privée de la vue. Elle avait fait déjà plusieurs pèlerinages au tombeau des

Saints, afin qu'il plût à Dieu de la guérir de son infirmité, et sa prière n'avait pas encore été exaucée, lorsqu'un jour un ange l'avertit, dit-on, de se transporter au sépulcre de sainte Renfroie et de demander sa guérison au ciel par les mérites et l'intercession de cette Vierge. La bienheureuse Ave le fit et fut promptement guérie. Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, elle donna ses biens à cette abbaye, fit restaurer l'église de Sainte-Marie, où on transporta les reliques de sa bienfaitrice. Elle-même prit l'habit religieux dans cette communauté et y vécut saintement auprès du tombeau de sainte Renfroie. La bienheureuse Ave mourut dans de grands sentiments de piété et fut enterrée dans l'église de Saint-Martin. Sa mémoire resta toujours en bénédiction dans ce lieu.

M. l'abbé Destombes.

SAINT URSION (375) ET SAINT MAURÈLE DE TROYES (545).

Ursion gouverna le monastère et la paroisse d'Isle-Aumont, à quelques kilomètres de Troyes. On place sa mort vers l'an 375. Une église fut bâtie sous son vocable, près du ruisseau d'Hozain. Ce qui reste de ses ossements et le suaire précieux qui les enveloppait est aujourd'hui (1872) conservé dans la belle église de Saint-André, près de Troyes.

Saint Maurèle fut également religieux du monastère de Saint-Ursion et curé de la paroisse d'Isle-Aumont. Les détails de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous. L'histoire n'a conservé que le souvenir de la tendre amitié qui l'unissait à saint Lyé. Il mourut vers l'an 545. Ses reliques, transportées à Montier-la-Celle, lors des incursions des Normands — ainsi que celles de saint Ursion, de saint Mélain, de saint Phal et de sainte Exupérance — sont aujourd'hui conservées dans l'église de Saint-André-lès-Troyes : cette église a, du reste, hérité de la plupart des reliques de Montier-la-Celle.

La fête de la translation à Montier-la-Celle était autrefois célébrée le 26 avril, comme nous le voyons par le Propre de Troyes de 1548 ; mais la fête particulière de saint Maurèle était le 21 mai, et celle de saint Ursion le 29 septembre.

Propre de Troyes de 1548 ; *Saints de Troyes*, par M. Defer ; Notices locales.

XXX^e^ JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sainte CATHERINE DE SIENNE, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique, d'une vie éclatante en sainteté et en miracles, que Pie II mit au rang des saintes vierges. 1380. — A Lambèse, en Numidie, la naissance au ciel des saints martyrs MARIEN, lecteur, JACQUES, diacre : le premier, après avoir déjà surmonté les rigueurs de la persécution de Dèce, en confessant le Christ, fut de nouveau arrêté avec son très-illustre collègue, et tous deux ensemble ayant été, après des supplices cruels et recherchés, réconfortés jusqu'à deux fois par des révélations divines, furent enfin, avec beaucoup d'autres, achevés par le glaive. 260. — A Saintes, le bienheureux EUTROPE, évêque et martyr, que saint Clément dirigea vers la Gaule, après l'avoir sacré évêque, et qui, ayant prêché longtemps l'Evangile, eut la tête brisée pour le témoignage rendu à Jésus-Christ, et termina sa vie par cette victoire. — A Cordoue, les saints martyrs AMATOR, prêtre, PIERRE, moine, et LUDOVIC. 855. — A Novare, saint Laurent [1], prêtre, et plusieurs enfants dont il faisait l'éducation, martyrisés avec lui. — A Alexandrie, les saints martyrs Aphrodise, prêtre, et trente autres. — A Ephèse, saint MAXIME, martyr, couronné dans la persécution de Dèce. Vers 250. — A Fermo, dans la Marche d'Ancône, sainte Sophie, vierge et martyre. — A Naples, saint

1. Ces martyrs de Novare souffrirent sous l'empereur Valentinien. Ils furent mis à mort sans aucune formalité légale par la multitude païenne. Voici une petite pièce de vers qui a été anciennement gravée

Sévère, évêque, qui, entre autres miracles, rappela, pour un temps, un mort de son sépulcre, afin de convaincre un imposteur qui tourmentait une veuve et des pupilles pour une fausse dette. Ve s. — A Eurta, dans l'Epire, saint Donat, évêque, qui brilla au temps de l'empereur Théodose par une sainteté extraordinaire [1]. 387. — A Londres, en Angleterre, saint ERKONWALD, évêque, qui brilla par beaucoup de miracles. 698.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Reims, saint Maternien, évêque, frère de saint Materne de Milan ; il décéda le 7 juillet, mais sa fête se fait principalement en ce jour, auquel l'archevêque Hincmar leva son corps de terre et l'envoya comme un riche présent à Louis, roi de Germanie. 349-370. — A Maëstricht, saint Quirille, évêque. Vers 489. — A Châlon-sur-Saône, saint Jean, saint Didier, saint Flavius, et autres bienheureux évêques de cette ville, dont la fête commune se faisait autrefois en ce jour. Aujourd'hui, leurs fêtes se célèbrent au diocèse d'Autun : celle de saint Jean, le 15 mai ; celle de saint Flavius, le 13 du même mois; celle de saint Didier, le 26 juin. — Au même lieu, saint Désiré, prêtre, qui a part à la solennité de ces saints prélats. Décédé à Gourdon, où il avait vécu dans la solitude, il fut transféré à Châlon, en l'église de l'hôpital des Lépreux. Il s'en fit une seconde translation, à laquelle assista le pape Jean VIII, à son retour du concile de Troyes. Saint Grégoire de Tours écrit qu'il était invoqué contre le mal de dents. Vers 569. — A Tonnerre, saint Michomer, confesseur, disciple de saint Germain d'Auxerre. 441. — A Vernon-sur-Seine, saint ADJUTEUR ou AJOUTRE, moine de l'abbaye de Tiron, dont la vie est remplie de prodiges et d'exemples admirables de vertus. 1131. — Au même lieu, la bienheureuse Rosemonde, mère de saint Ajoutre. — Dans le diocèse de Besançon, la fête de saint Sigismond, roi de Bourgogne [2]. 524. — A Waulsort, près de Dinant, sur la Meuse, au diocèse de Liége, saint Forannan, qui fut abbé de ce lieu, après avoir abdiqué l'archevêché d'Armagh, en Irlande. 982. — Au monastère de Savigny, au diocèse d'Avranches, le bienheureux AYMON ou AMON, de l'Ordre de Cîteaux, célèbre par sa science et la singulière pureté de ses mœurs. — A Jouarre, la bienheureuse Sabine, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît. 1173. — A l'abbaye d'Afflighem, en Belgique, le bienheureux Raoul, surnommé le Silencieux, à cause du silence qu'il garda pendant sept ans. Un incendie ayant éclaté, un jour, à peu de distance du lieu où il se trouvait, Dieu lui inspira de prononcer cette parole : « Flamme, arrête-toi », et la flamme s'arrêta. Il était contemporain de saint Bernard. — En Auvergne, saint Ponce, huitième abbé de la Chaise-Dieu, qui finit ses jours en Terre-Sainte, et fut enterré dans la vallée de Josaphat, non loin du tombeau de la sainte Mère de Dieu. — Dans le Perthois, en Champagne, sainte HOÏLDE ou sainte HOUE, vierge, qui reçut le voile des mains de saint Alpin, évêque de Châlons ; son corps, après quelques siècles, fut porté à Saint-Etienne de Troyes ; un de ses ossements fut transféré à Sainte-Houe, abbaye de Cisterciennes, dans l'ancien duché de Bar, en Lorraine [3], et un autre à Paris, dans l'église des Petites-Cordelières. Ve s. — A Cologne, la translation de saint Quirin, honoré aussi au diocèse de Troyes le même jour [4]. — A Verdun, l'entrée au ciel de saint PULCHRONE, évêque de cette ville. 470. — A Autun, saint Placide, abbé du célèbre monastère de Saint-Symphorien : les traditions donnent le nom d'anges aux religieux de cette communauté. Qui le mérita mieux que Placide, dont l'histoire oublieuse ne nous a rien conservé, mais que l'Eglise a voué à l'immortalité en le plaçant sur nos autels ? Saint Placide est le dernier des religieux de Saint-Symphorien qui ait mérité les honneurs du culte public [5]. L'époque n'était pas éloignée où les Sarrasins allaient coucher l'abbaye dans un linceul de poussière. VIIIe s. — A Paris, la vénérable Madeleine de Saint-Joseph, religieuse carmélite. Elle était fille d'Antoine Dubois, seigneur de Fonteines-Marans, que les rois Charles IX et Henri III chargèrent de plusieurs négociations importantes. A l'âge de quatre ans, elle fut si frappée de ce qu'on lui dit sur les suites de la mort, à l'occasion d'un enfant qu'on portait en terre, qu'elle conçut un invincible dégoût pour les vanités du monde. Lorsqu'on mettait un peu plus de soin qu'à l'ordinaire en l'habillant, elle disait :

sur le tombeau qui contenait les ossements des Martyrs, et d'où découlait une liqueur salutaire aux malades :

Aspicis hoc marmor tumuli de more cavatum?
Id solidum est intus, rima nec ulla patet,
Unde queat tellus occultas mittere lymphas :
Manat ab ingestis ossibus iste liquor.
Si dubitas, medio sudantes tolle sepulcro
Reliquias, dices : Unda salubris ubi est?

Vois-tu ce marbre en forme de tombeau? Il est solide à l'intérieur, nulle fente ne s'y ouvre, d'où la terre pourrait verser des eaux cachées. C'est des ossements ensevelis en ce lieu que vient cette liqueur. Si tu doutes, enlève du sépulcre les reliques qui donnent ces gouttes, tu diras alors : Où est maintenant cette onde salutaire? — Baronius.

1. Les reliques de saint Donat furent apportées par les Vénitiens dans l'église Sainte-Marie de Murano.
2. Voir au 1er mai.
3. Une ferme, près de Busy-la-Côte, canton de Revigny, arrondissement de Bar-le-Duc, rappelle seule aujourd'hui le nom de sainte Houe et marque l'emplacement de l'ancien monastère, qui était de l'Ordre de Cîteaux.
4. Voir le 30 mars et le 3 mai.
5. Voir l'histoire de la fondation à la vie de saint Euphrone d'Autun et à celle de saint Symphorien.

« A quoi bon tout ceci puisqu'il faut mourir ? » L'intendant de la maison de son père ayant un jour trouvé mauvais qu'elle fît travailler les pauvres à des ouvrages dont on ne tirait aucun profit, elle lui répondit : « Si nous perdons de l'argent, nous gagnons des âmes ». Mademoiselle de Fonteines entra, à l'âge de vingt-six ans, au Carmel de Paris que venait de fonder Mme Acarie, et mourut en Dieu le 30 avril 1637. Le pape Pie VI a déclaré que la mère Madeleine de Saint-Joseph avait pratiqué les vertus chrétiennes dans un degré héroïque.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Dominicains. — Sainte Catherine de Sienne...

Martyrologe des Servites. — A Forli, saint Pérégrin, confesseur, de l'Ordre des Servites, dont la naissance au ciel est honorée le 1er mai.

Martyrologe de Cîteaux. — Le bienheureux Raymond de Calatrava. 1163.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Urcitana, ville aujourd'hui détruite, à deux lieues d'Almeria, dans l'ancien royaume de Grenade, en Espagne, saint Indalèce, évêque de cette ville, qui fut ordonné à Rome par saint Pierre et saint Paul, et fut envoyé prêcher l'Evangile dans la Péninsule Ibérique avec Torquat, Second, Euphrasius, Cécilius, Tésiphont et Eusitius, missionnaires comme lui. Les reliques de saint Indalèce furent transférées, en 1080, au monastère de Saint-Jean de la Penha et glorifiées par de nombreux miracles. Ier s. — Chez les Grecs, saint Maxime, martyr, qui périt d'un coup d'épée dans le ventre : il est différent du martyr du même nom mentionné au romain. Epoque incertaine. — A Rome, saint Quirin, évêque et martyr, enseveli dans la catacombe de Prétextat. C'était peut-être un évêque d'un pays lointain, mort en accomplissant sa visite *aux seuils des Apôtres*. — A Aphrodisia [1], les saints martyrs Radicianus, diacre ; Térence, Marin, prêtres ; Dagarus avec douze autres ; Méturus, Clément, Lucinus, Télesphore, Primosus, Saturnin, Emélien, Maïorica, Saturnina, dont les noms seulement sont parvenus jusqu'à nous. — Et ailleurs, les funérailles de saint Polychrone, évêque, dont le siége est inconnu. — A Forli, dans les Romagnes, saint Mercurial, évêque de cette ville. 156 ou 405. — A Trente, sainte Maxence [2], veuve. Vers l'an 400. — Chez les Grecs, saint Clément, confesseur et poëte, qui, après avoir charmé la terre par ses chants, alla, à son tour, entendre dans le ciel les mélodies des anges. Vers le IXe s. — A Kempten, en Souabe, la bienheureuse Hildegarde, reine, femme de Charlemagne, mère de Charles le Chauve, de Pépin et de Louis le Pieux, et fondatrice du monastère de Kempten *(Campidona)*, où ses reliques opérèrent beaucoup de miracles. 783. — A Ferden ou Werden, en Saxe, saint Switbert, dit le Jeune, évêque [3]. 807. — A Vérone et à Augsbourg, saint Gualfard qui, après avoir exercé la profession de sellier et distribué aux pauvres l'argent qu'il avait amassé par son travail, vécut vingt ans de la vie des solitaires. 1127. — A Monticiano, en Toscane, le bienheureux Antoine, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, sur le tombeau duquel des lis fleurirent spontanément. Après l'an 800. — A Ravensbourg, dans le Wurtemberg, le bienheureux Louis von Bruck, jeune écolier de quatorze ans environ, qui fut mutilé et pendu par les Juifs dans une forêt, près d'Haslach. Un météore, qui éclaira plusieurs nuits de suite cette forêt, fit découvrir son corps, en l'honneur duquel on bâtit une petite chapelle qui devint un lieu de pèlerinage. Un siècle après, il fut reporté à Ravensbourg dans la chapelle de Saint-Vit. 1429. — A Lucques, le bienheureux Michel de Barga, de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance, que l'on voyait parcourir les campagnes pour faire le catéchisme, exhorter à la piété. Plus d'une fois, il lui arriva de prendre la place des bergers, pendant que ceux-ci allaient accomplir leurs devoirs religieux. 1479.

1. Laquelle? Il y avait trois villes de ce nom : l'une en Carie, l'autre en Lycie, et la troisième en Thrace.

2. *Sainte Maxence.* — Cette illustre veuve est la mère de trois Saints : Claudien, Majorien et Vigile. Ce dernier devint évêque de Trente et fut un des prélats remarquables du IVe siècle. Veuve de bonne heure, sainte Maxence quitta Rome pour échapper aux importunités de ceux qui sollicitaient sa main. L'église de Trente célèbre sa fête sous le rit double : à quelque distance de cette ville, se trouve un village nommé de son nom Santa-Masenza. (Voir la vie de saint Vigile.)

3. Nous ne mentionnons cet évêque que pour mémoire, car il est prouvé maintenant qu'on l'a confondu avec saint Switbert dit l'Ancien, évêque de Werden, en Hollande, dont nous avons donné la Vie en 1er mars. Saint Switbert de Werden, en Saxe, n'a jamais existé.

SAINT EUTROPE, VULGAIREMENT YTROPE,

ÉVÊQUE DE SAINTES, MARTYR

ET SAINTE EUSTELLE, VIERGE

Ier siècle.

Ad sanctos cineres, currite, civitas;
Sunt hæc plena Deo pignora martyrum.
Hic cunæ fidei; funeris in sinu
Vitam plenius hausimus.

Que la cité accoure se prosterner devant ces cendres vénérées; elles sont vivifiées par le Dieu des martyrs. Ici fut le berceau de votre foi; c'est au sein de la mort que nous avons trouvé la vie.

Santolius, *Hymni.*

Vers le milieu du Ier siècle de l'ère chrétienne, un homme couvert d'une longue robe de lin et s'appuyant sur un bâton noueux, qui lui rendait moins rudes les fatigues d'une longue et pénible route, s'acheminait, à pas pressés, à travers les vastes forêts de la Saintonge. Sorti de ces bois touffus et profonds, qui dérobaient à ses yeux une des plus belles contrées des Gaules, il ne tarda pas à distinguer à l'horizon, la ville de *Mediolanum* (aujourd'hui nommée Saintes). Cette ville, qui était le but de son voyage, s'annonçait au loin par une longue ceinture de murs, flanqués de hautes tours. Les coupoles et le sommet des édifices qu'il entrevoyait à peine à travers les légères vapeurs du matin, indiquaient que la domination romaine, en la dotant de ces nombreux monuments, l'avait également dotée du droit de cité. Sur les riants coteaux qui environnaient et dominaient la ville s'élevaient d'élégantes villas, entourées de bouquets de verdure et de fleurs, dont la brise embaumée emportait au loin les parfums. Mille ruisseaux roulant une eau limpide répandaient partout la fraîcheur et la vie, et serpentaient dans des pleines fécondes que doraient de riches moissons.

A la vue de tant de merveilles, Eutrope, c'était le nom du pèlerin, se prosterna la face contre terre. Après une prière fervente adressée au Seigneur, il se releva, disant tout haut : Mon Dieu, accordez aux habitants de cette grande cité qui s'étend à mes pieds de n'être point sourds à la parole sainte que je leur apporte en votre nom, préparez-les aux saintes vérités que je vais leur expliquer. Que leurs bouches prononcent bientôt avec amour votre nom divin, qu'ils brisent leurs idoles, et que désormais ils ne reconnaissent d'autre Dieu que vous.

Saint Eutrope, que les Saintongeois reconnaissent pour leur Apôtre et leur premier évêque, était un de ces Bienheureux dont parle Notre-Seigneur, qui ont eu l'honneur de le voir sur la terre et de converser avec lui : ce que tant de rois et de prophètes ont désiré si ardemment et qu'ils n'avaient pas obtenu. C'est ainsi que le porte la tradition des églises, au récit de Baronius. Les Jansénistes et nos évêques gallicans ont fait *fi*, à qui mieux mieux, des anciennes légendes léguées par la foi de nos Pères. C'est un tort à nos yeux, parce que, si ces légendes récitées aux soirées d'hiver, ont pu perdre

quelque chose de leur naïveté native, en passant de bouche en bouche, et en revêtant quelque teinte du caractère du narrateur, il n'est pas moins vrai qu'il y a dans ces récits un fond vrai. Il s'agissait de dégager l'inconnu ; on a trouvé plus logique de tout nier.

Il existe à Saintes une très-ancienne légende sur saint Eutrope. Le Saint serait fils d'un roi (grand personnage) de Perse. Dans son enfance il fut conduit, par son gouverneur, à la cour d'Hérode ; il entendit parler de Jésus de Nazareth et de ses prodiges ; il voulut le voir, demanda à lui être présenté, reçut sa bénédiction et embrassa sa doctrine. Il retourna chez son père qu'il gagna au christianisme, plus tard il revint en Judée et y apprit la mort du Christ condamné au supplice de la croix ; indigné, il reprit encore le chemin de la Perse et y fit mettre à mort tous les Juifs qui se trouvaient dans les Etats de son père. M. l'abbé Lacurie, vicaire-général honoraire de S. B., le patriarche de Chaldée, a pris des renseignements sur l'origine de saint Eutrope. L'opinion de l'église Chaldéenne, qui vient confirmer la légende française, est que le premier évêque de Saintes était Chaldéen et fils d'un grand personnage. Dégoûté du monde, il revint trouver saint Pierre qui l'éleva au sacerdoce, et l'envoya à *Mediolanum-Santonum*.

Eutrope ayant prié, comme nous l'avons dit plus haut, reprit sa marche vers la ville. Arrivé auprès de la porte principale, il entra dans une hôtellerie pour se reposer un instant des longues fatigues du voyage et prendre un frugal repas, puis il pénétra au sein de la cité et devint l'objet de la curiosité publique. La sévérité de son costume, qui offrait un singulier contraste avec la douceur de sa physionomie, lui attirèrent les regards de tous les passants ; parvenu au centre de *Mediolanum*, il choisit une place spacieuse. Ayant groupé autour de lui une foule considérable de citoyens et d'artisans, il tira de son sein une petite croix de bois grossièrement travaillée, et commença à raconter, avec un enthousiasme sublime, la vie, les miracles et la mort de notre Sauveur. En entendant ces récits merveilleux, le peuple, croyant voir un fou ou un imposteur, s'arma de bâtons et se rua sur le missionnaire. Eutrope, chassé de la ville aussi cruellement, se réfugia sur une hauteur voisine, choisit un lieu désert et se construisit une cabane sur les flancs d'un rocher.

Découragé par cet insuccès, Eutrope reprit le chemin de Rome ; saint Pierre était mort, saint Clément ranima son zèle, l'ordonna évêque et le mit sous la conduite de saint Denys l'Aréopagite qui, avec une caravane d'autres missionnaires, venait évangéliser le nord des Gaules [1].

Eutrope suivit donc l'Aréopagite jusqu'à la ville d'Arles et de là passa en Guyenne. Le culte particulier dont saint Eutrope est l'objet, même de nos jours, dans les montagnes de l'Ariége, porte à croire que cet Apôtre aura évangélisé certaines contrées du midi de la France avant de regagner Saintes. Quoi qu'il en soit, revenu dans sa retraite isolée, Eutrope se livra à la prière et à la mortification. Des racines détrempées dans l'eau étaient sa nourriture de chaque jour, un peu de paille suffisait pour reposer son corps épuisé par les veilles. Malgré l'accueil peu favorable que lui avaient fait les habitants de *Mediolanum*, souvent il abandonnait sa chère solitude et, parcourant les campagnes environnantes, il annonçait partout la parole de Dieu. Il se hasarda même à rentrer dans la ville. La pureté de ses mœurs, la simplicité de son langage lui concilièrent peu à peu

1. Grégoire de Tours, dont on se plaît à invoquer le témoignage en faveur de l'évangélisation des Gaules au IIIe siècle, — quoique le texte sur lequel on s'appuie soit loin d'être authentique, — Grégoire de Tours atteste que saint Eutrope, fondateur de l'Eglise de Saintes, fut au moins envoyé par saint Clément. *De gloria martyrum*, liv. Ier, chap. 56.

l'estime d'un petit nombre de païens. Quelques-uns, entraînés par son éloquence inspirée, s'instruisirent de la vraie religion et reçurent le baptême.

Encouragé par ce premier succès, Eutrope redoubla de persévérance et de zèle. Dès ce moment, on le vit tous les jours parcourir les rues et les places de *Mediolanum*, suivi d'une grande multitude de peuple, qui se plaisait à lui donner le titre d'envoyé de Dieu.

Un jour, le peuple s'étant, comme de coutume, assemblé autour d'Eutrope, une jeune fille, d'une rare beauté et d'une haute naissance, fendit tout à coup la foule et vint se prosterner aux pieds de l'Apôtre en lui disant: « Maître, je veux embrasser la religion du Christ, instruisez-moi des vérités qu'elle enseigne ». Eutrope ayant remercié le Seigneur, amena la Vierge dans le lieu où s'assemblaient les nouveaux chrétiens, et l'initia aux principaux mystères de la foi.

Eustelle, c'était le nom de la jeune païenne, fut bientôt baptisée ; la grâce transforma son âme. Elle voulut partager avec Eutrope les rudes fatigues de l'apostolat.

Or, cette conversion causa une grande rumeur dans la ville de *Mediolanum*. Eustelle était fille du légat du préteur des Gaules : il y avait tout à craindre de la part de cet homme, qui, par sa haute dignité, devait, plus que tout autre, faire respecter les dieux de l'empire. Abusant de sa puissance, il pouvait envoyer à la mort le téméraire qui avait osé arracher sa fille du sein de l'idolâtrie. En apprenant que sa fille était chrétienne, le père d'Eustelle entra dans une extrême fureur. Il la chassa brutalement de son palais. Revenu à de meilleurs sentiments, il tenta de ramener sa fille par la douceur et les séductions. Eustelle répondit toujours avec la plus grande fermeté et ne consentit pas à retourner dans la maison paternelle. Elle s'était construite une étroite cellule non loin de la cabane d'Eutrope. C'est dans cet humble asile qu'elle voulait passer ses jours. Irrité par tant de résistance, le légat ne chercha plus à dissimuler son ressentiment ; sa fureur ne connaissant plus de bornes, il attendit impatiemment le jour de la vengeance. Il ignorait, ce cruel Romain, qu'en préparant à Eutrope la palme du martyre, il lui préparait un trône dans le ciel, et que son nom, immortalisé par son supplice, serait prononcé avec respect par les générations futures.

Le légat fit appeler tous les bouchers de la ville ; il leur distribua une somme de cent cinquante sous romains, et leur ordonna d'aller mettre à mort Eutrope, et de ramener Eustelle dans son palais.

La veille des calendes de mai, les bouchers sortirent de la ville de grand matin, et, suivis d'une foule de païens qui applaudissaient à la cruauté du légat, armés de bâtons, de haches et de courroies garnies de plomb, ils se dirigent vers la cabane du solitaire, qui était en ce moment à genoux et en oraison. Ils l'entraînent hors de son asile, font pleuvoir sur sa tête une grêle de pierres, le frappent sans pitié à coups de bâtons, et déchirent tout son corps ; ils consomment leur forfait en lui fendant la tête d'un coup de hache. Dès qu'Eutrope eut rendu le dernier soupir, ses meurtriers ne songeant plus à amener Eustelle auprès de son père, prirent la fuite et rentrèrent tumultueusement dans la ville, effrayés du crime qu'ils venaient de commettre.

Dès que la nuit eut étendu ses premiers voiles, quelques chrétiens, guidés par Eustelle, ensevelirent le corps du saint missionnaire dans la cabane qui avait abrité sa vie. La mort d'Eustelle suivit de près celle de l'Apôtre qui l'avait convertie à la vraie foi. Elle fut inhumée, selon ses désirs, à côté du tombeau du premier martyr de la Saintonge.

Saint Eutrope est représenté la tête fendue par une hache ou un coupe-ret. Près de lui se trouve un arbre : la présence de cet arbre dans les monuments relatifs à l'Apôtre de Saintes s'explique de différentes manières, car on en a perdu depuis longtemps le vrai sens. Les uns disent qu'avant de recevoir le coup de grâce, saint Eutrope fut pendu à un arbre et longuement tourmenté dans cette gênante position : toujours est-il qu'autrefois saint Eutrope a passé pour être fort secourable aux gens condamnés à mort. Les autres prenant la chose de plus haut pensent que cet arbre rappelle une bonne action du Saint dans sa jeunesse, lors de l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem ; car il aurait été un de ceux qui montèrent sur les arbres de la route et en arrachèrent des branches pour les jeter sur les pas du Sauveur. Tel est le fait que rappellerait cet arbre.

L'histoire de saint Eutrope est dit-on, peinte sur les vitraux de la cathédrale de Sens.

On l'invoque contre l'hydropisie.

MIRACLES, RELIQUES ET CULTE DE SAINT EUTROPE.

RESTAURATION DE SA CRYPTE.

Ce grand évêque a fait de tous côtés et dans tous les siècles des prodiges fort signalés. Il a tiré miraculeusement de l'eau et du feu ceux qui devaient y être ou noyés ou consumés. Il a délivré du fond des cachots des captifs et des prisonniers que leurs ennemis y avaient enfermés. Il en a même transporté un, en un instant, de Babylone à Saintes, avec la cage d'airain où les infidèles l'avaient enfermé. Il a guéri des malades, ressuscité des morts, chassé les démons des corps des possédés et opéré d'autres semblables merveilles. L'on remarquera aussi dans l'histoire de ces miracles les châtiments terribles que la justice de Dieu a exercés contre plusieurs personnes qui ont eu la témérité de profaner la fête de cet illustre prédicateur de l'Evangile.

Près de cinq siècles avaient passé sur le tombeau oublié du Martyr ; bien des peuples avaient foulé le sol qui renfermait ses saintes dépouilles, l'Eglise brillait alors plus que jamais, elle était sortie victorieuse des persécutions romaines, elle avait assisté à la chute de l'empire, elle était demeurée ferme au milieu des flots de barbares venus du Nord, qui envahirent et dévastèrent une grande partie de l'Europe méridionale. « Au milieu de cet épouvantable chaos, la civilisation eût à jamais disparu de la terre, sans la religion, aidée des lumières et de la vigilance des papes [1] ». Plus récemment encore, l'Eglise venait de triompher des schismes qui avaient un instant alarmé ses enfants les plus fidèles, mais qui n'avaient jamais affaibli ni la puissance de ses dogmes, ni la force de sa doctrine. Avec la paix dont elle jouissait, se levaient de toutes parts des monastères, où des hommes éloignés des bruyantes clameurs des cités, savaient allier le culte de la prière aux rudes labeurs des champs. Ils instruisaient le peuple et lui faisaient partager l'amour de l'agriculture ; joignant l'exemple à leurs leçons, ils défrichaient eux-mêmes les terres incultes.

Clovis venait d'être baptisé. Dans l'intérêt de la foi qu'il avait embrassée, il marcha, à la tête des Francs, vers la Gaule méridionale, afin de châtier les Visigoths, qui l'occupaient alors et qui professaient l'Arianisme. Il les vainquit aux champs de *Vauclade*, et les poursuivit jusqu'aux pieds des Pyrénées. En retournant vers le Nord, le vainqueur s'arrêta à *Mediolanum*, et y fut reçu avec acclamation. Il n'en sortit point sans avoir laissé des sommes considérables, pour y construire des églises et des monastères, auxquels il accorda de grands priviléges.

Vers cette époque, deux moines occupés à défricher le coteau où Eutrope avait été inhumé, retrouvèrent les ossements du martyr. Ils remarquèrent sur le crâne une fente profonde, qui n'avait pu être faite que par un coup de hache. Pendant la nuit, tandis que les deux religieux étaient plongés dans un profond sommeil, saint Eutrope leur apparut. « Sachez », leur dit-il, « que la fracture que vous avez vue à ma tête est la trace du martyre que j'ai supporté ». Pallade (saint Pallais), évêque de Saintes, averti de cette vision miraculeuse, fit transporter les ossements du saint Apôtre dans une chapelle de l'église de Saint-Etienne, qu'il venait de faire bâtir dans un des faubourgs de la ville. Plus tard, un riche couvent de Bénédictins s'éleva autour de la basilique qui prit le nom de Saint-Eutrope. Les saintes reliques, exposées à la vénération des fidèles, attirèrent d'abord quelques pèlerins accourus des contrées voisines ; mais au bruit des cures miraculeuses opérées par l'intercession du Saint, en faveur de ceux qui venaient le visiter avec foi, des populations entières vinrent avec empressement s'agenouiller aux pieds de ses autels. L'église de Saint-Eutrope devint un pèlerinage célèbre.

1. Lacretelle, *Introduction à l'histoire*.

Franchissons tout l'espace qui sépare cette époque du XVIe siècle ; arrivons à l'année 1562. Alors les guerres de religion désolaient la Saintonge ; les protestants pillaient et renversaient les maisons du Seigneur. On avait lieu de craindre que déjà le corps de saint Eutrope n'eût été brûlé par les hérétiques, et l'on redoutait le même sort pour son chef précieux. François Noël, prieur du couvent de Saint-Eutrope, le transporta secrètement dans la cathédrale de Saint-André, à Bordeaux ; mais, en 1602, la sainte relique fut rendue à son église par les soins de Pierre de la Place, l'un des successeurs de Noël.

Plus tard, quand la tempête politique de 1789 passa sur la France, la religion eut encore ses jours de deuil ; mais des pièces authentiques prouvent que la relique de saint Eutrope ne disparut pas dans la tourmente révolutionnaire ; et elle a toujours été conservée dans l'église qui porte son nom.

Les habitants de Saintes n'ignorent pas, et nous apprendrons avec plaisir aux étrangers, entre les mains de qui pourra tomber notre récit, la restauration de la crypte ou chapelle souterraine de l'église de Saint-Eutrope. Cette restauration a un double but : d'abord, la conservation d'un édifice précieux pour l'histoire de l'architecture religieuse, ensuite la restitution au culte d'un monument dédié à la religion depuis près de douze siècles. Donnons à chacun ce qui lui est dû : c'est à la sollicitation de M. l'abbé Lacurie, aumônier du collége de Saintes, que les travaux ont été entrepris par la Société française instituée pour la conservation des monuments historiques.

Le vendredi 19 mai 1843, à huit heures du matin, des ouvriers étaient occupés à fouiller à l'endroit où s'élevait, avant la Révolution, le maître-autel de la crypte. Ils ne tardèrent pas à reconnaître les traces d'une excavation pratiquée dans le rocher qui tient lieu de pavé à la crypte.

Mise à découvert, l'excavation, dont la forme est celle d'un carré long, a présenté les dimensions suivantes : Longueur : 1 m. 23 c.; largeur : 0 m. 85 c.; profondeur : 1 m. 88 c. Au fond, l'on voyait une pierre en forme de tombe, taillée à tête de diamant, dans les dimensions suivantes : Longueur : 1 m. 20 c.; largeur : 0 m. 90 c.; épaisseur : 0 m. 37 c. Cette pierre était traversée de part en part, aux quatre coins, par des boulons ou barres rondes de fer, d'environ deux centimètres de diamètre, consolidés dans leurs trous avec du plomb coulé en fusion, et qui la liaient à un objet sur lequel elle reposait. Sur sa face extrême supérieure, du côté du couchant, on lisait le nom *Eutropius*, écrit en caractères carlovingiens de longue dimension, profondément gravés et parfaitement visibles.

Le coffre, que recouvrait cette pierre, fut enlevé, et les ossements qu'il contenait furent livrés à deux médecins chargés de les examiner.

Cette opération eut lieu en présence des nombreux assistants, impatients d'en connaître le résultat.

Les docteurs parvinrent, en peu de temps, à reconstituer le squelette d'*un homme, moins la tête et l'os supérieur de l'un des bras*. C'est ici le lieu de dire que, depuis des siècles, on honore, dans l'église de Saint-Eutrope de Saintes, une relique que la tradition, appuyée de titres importants, a toujours fait considérer comme le *chef* du bienheureux Martyr. Nous ajouterons aussi, pour les personnes qui l'ignorent, que l'on expose à la vénération des fidèles, dans l'une des églises de la ville de Béziers, un os que des monuments écrits disent être *celui de l'un des bras* du premier prédicateur de la foi chez les *Santons*.

Nous n'avons pas l'intention de discuter, dit un témoin oculaire, M. l'abbé Briand, aujourd'hui décédé : nous sommes seulement narrateur. Pourtant nous ne pouvons nous dispenser de faire cette remarque : on suppose, avec beaucoup de raison, que le squelette découvert est celui de saint Eutrope ; il manque, à ce squelette, la tête et l'os supérieur d'un bras. Or, deux églises ont de justes motifs de se croire en possession des parties manquantes. Quelle frappante coïncidence !...

Ajoutons, cependant, que les médecins trouvèrent aussi dans le coffre *une tête ;* mais, après un scrupuleux examen, ils déclarèrent qu'à en juger par sa forme, par ses proportions, par celles des dents, dont plusieurs tenaient encore à leurs alvéoles et plusieurs autres étaient répandues dans le coffre, cette tête n'était pas en rapport de force avec les ossements qu'ils avaient sous les yeux et que, *presque certainement*, elle n'appartenait pas au même sujet. Elle leur parut être plutôt celle d'une jeune femme ou d'un adulte.

Enfin, il y avait encore dans le coffre une partie notable des ossements d'un enfant *presque naissant*. On y remarquait aussi un peu de terre, quelques fragments de ciment et la coquille ronde et blanche d'un petit limaçon. Ces dernières circonstances ne conduisent-elles pas à l'idée d'une translation ? Un procès-verbal, constatant les événements de la journée, fut signé par toutes les personnes convoquées et par d'autres assistants.

Le 30 avril ramène, chaque année, la double fête de saint Eutrope et de sainte Eustelle, patrons de la ville de Saintes. Outre les cérémonies que l'Eglise célèbre en l'honneur du saint Martyr et de la servante du Seigneur, l'autorité civile ordonne des réjouissances publiques qui attirent un grand concours d'étrangers dans l'antique *Mediolanum*. Autrefois, des ménétriers parcouraient la ville en tous sens et s'arrêtaient devant la demeure de ceux qui portaient le nom du Saint ou de la Sainte, et y exécutaient une courte sérénade. La ville de Saintes, qui demeure plongée pendant tout le reste de l'année dans le silence et l'isolement le plus complet, revêt le lendemain une physionomie toute nouvelle. La foule joyeuse inonde le pavé de ses rues. Le

contentement est universel ; mais, comme pour offrir un singulier contraste aux bruyantes joies de la ville, un usage traditionnel a consacré un pieux pèlerinage à la grotte de sainte Eustelle, située sur une des collines qui environnent la ville.

Voici maintenant quelques détails précieux sur le culte de saint Eutrope dans les montagnes de l'Ariége ; détails que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé P. Authier, curé d'Unac (diocèse de Pamiers). Ce savant ecclésiastique nous écrivait, en novembre 1871 :

« Le saint Eutrope dont il est question aux pages 22 et 23 de ma brochure sur le prieuré d'Unac, est bien le saint Eutrope, évêque et martyr de Saintes, puisque nous en célébrons la fête de temps immémorial au 30 avril, et que je ne connais pas d'autre Saint de ce nom fêté ce même jour.

« Pour vous dire comment son culte s'est établi dans nos contrées, je ne puis fonder mes assertions que sur des conjectures. L'église dans laquelle nous célébrons cette fête, où se fait le pèlerinage le 30 avril, est une église bâtie dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, soudée à une tour de clocher plus ancienne, dont l'architecture accuse une construction du VIII^e^ ou IX^e^ siècle. Les présomptions les plus fondées donnent à croire que l'église actuelle du XI^e^ siècle a été décorée et desservie par les Bénédictins de Cluny ; mais que la première église, dont la tour de clocher et de garde existe encore, était l'église d'une abbaye militaire fondée par Charlemagne ou son fils, Louis le Débonnaire, roi d'Aquitaine, résidant à Toulouse en son jeune âge. La dévotion du pèlerinage auprès des reliques de saint Eutrope aura été établie, ou par les abbés militaires, comme les dévotions voisines de pèlerinage aux autels de la Sainte Vierge de Sabart, Montganzy et Celles, que l'on croit remonter à cette époque, ou par les religieux de Cluny, qui avaient dédié des chapelles à saint Eutrope dans la basilique de la maison-mère. Les pèlerins à Saint-Eutrope d'Unac font bénir une petite bouteille de vin à l'autel anciennement dédié à saint Eutrope et le boivent à jeun à très-petites doses, soit comme remède, soit comme préservatif de maladies. Il en est de cette pratique comme de celle qui faisait emporter, par les pèlerins, à titre de remède, l'huile des lampes qui éclairaient les tombeaux de saint Martin, à Tours, et autres Saints.

« Je ne saurais affirmer que l'église de l'abbaye militaire d'Unac fût dédiée à saint Eutrope ; mais il est constant que l'autel où les habitants et les pèlerins routiniers viennent toujours déposer tout naturellement leur vin qui doit être sanctifié par la bénédiction solennelle de l'Eglise, se trouve à six mètres en avant et en face de la grande ouverture de la vieille tour carlovingienne, c'est-à-dire, là où était l'autel de la primitive église.

« L'église actuelle du XI^e^ siècle a été dédiée à saint Martin, de Tours, patron titulaire, et les autels des collatéraux furent dédiées aux patrons secondaires, l'un à saint Maur et l'autre à saint Eutrope, à la place même de l'autel carlovingien.

« Y avait-il des reliques de saint Eutrope à Unac, à l'époque de l'établissement du pèlerinage ? Je l'ignore. En entrant dans cette paroisse, il y a quarante ans, j'ai trouvé, dans le tombeau d'un reliquaire du moyen âge, qui avait servi d'ostensoir pour la bénédiction solennelle du saint Sacrement, de tout petits fragments de reliques de saint Eutrope, saint Maur et autres Saints comme l'indiquaient des fragments de vélin, avec une note disant : « *Aquestas reliquias foren trobadas in claustro de l'autar de missa de mossum S. Felix*, l'an 1565 ». Cette église anciennement paroissiale, fut détruite cette année-là par les Huguenots, à Unac. Ces reliques étaient sans autre authentique et sans sceau. Je n'en ai pas entendu mentionner d'autres. Maintenant nous avons reçu d'un de nos évêques de Pamiers 1° un fragment de trois centimètres des reliques d'un saint Eutrope, martyr, extrait par lui de la basilique cathédrale de Saint-Lizier, en notre diocèse ; et 2° un autre fragment d'un centimètre obtenu par lui-même à Saintes, en 1845, lors de la translation solennelle du tombeau de saint Eutrope ».

Nous avons puisé notre récit sur saint Eutrope dans Baronius et le Père Giry ; dans l'*Histoire de l'église Santone*, par M. l'abbé Briand, aujourd'hui défunt ; dans des lettres particulières qu'ont bien voulu nous adresser M. Lacurie, de Saintes, l'habile restaurateur de la crypte de Saint-Eutrope, vicaire-général honoraire de S. B., le patriarche de Chaldée, M. l'abbé Grasilier, aumônier du Carmel de Saintes, M. l'abbé Authier, curé d'Unac, au diocèse de Pamiers, M. l'abbé Ant. Ricard, directeur de la *Sem. liturgique* de Marseille, etc.

SAINTS JACQUES, MARIEN, AGAPIUS, ÉMILIEN

MARTYRS EN NUMIDIE (ALGÉRIE).

260. — Pape : Saint Denys. — Empereur : Valérien.

Saints de Dieu, souvenez-vous devant Notre-Seigneur de ceux dont vous savez bien les noms.
Inscription commémorative du martyre des saints Jacques et Marien, retrouvée à Constantine.

Toutes les fois que les bienheureux martyrs du Dieu tout-puissant et de son Christ, dans leur course empressée pour saisir la couronne du royaume des cieux, font une demande aux frères qu'ils ont le plus aimés, ils n'oublient pas la loi de l'humilité, qui toujours donne à la foi son plus grand éclat; et plus leur demande est modeste, plus aussi elle est efficace. Or, deux très-illustres Martyrs du Seigneur nous ont donné la mission de faire connaître leur gloire au monde : l'un est Marien, qui parmi tous nos frères nous était spécialement cher, et l'autre Jacques ; tous deux, outre les engagements communs du baptême et la profession d'un même culte, m'étaient encore attachés, vous le savez, par les liens de la famille. Sur le point de soutenir leur glorieux combat contre les cruelles fureurs du siècle et les attaques des gentils, ils désirèrent que les frères fussent instruits par nous dans cette lutte où ils entraient sous la conduite de l'Esprit-Saint. Ce n'était point pour faire célébrer, par une vaine jactance, au milieu du monde, la gloire de leur couronne, mais pour laisser à la multitude des fidèles, au peuple de Dieu, un exemple qui les instruisît et fortifiât leur foi. Et ce ne fut pas sans raison que leur amitié me choisit pour publier ces récits; car qui pourrait douter que nous n'ayons connu et partagé les secrets de leur vie ? Nous vivions ensemble dans les liens d'une étroite union, quand le temps de la persécution est venu nous surprendre.

Nous voyagions en Numidie, et nous avions réuni les gens de notre suite, comme nous faisions toujours ; mais la route que nous suivions nous menait remplir le ministère que la religion et la foi nous avaient imposé, tandis qu'elle conduisait nos compagnons au ciel. Ils arrivèrent en un lieu appelé Muguas, près des faubourgs de Cirtha [1], colonie romaine. Dans cette ville, en ce moment, l'aveugle fureur des gentils et les ordres des officiers militaires avaient soulevé une cruelle persécution, comme les flots déchaînés du siècle ; la rage du diable, altéré du sang des justes, avait soif d'éprouver leur foi. C'est pourquoi nos bienheureux martyrs Marien et Jacques ne doutèrent point que ce ne fût là un signe certain de la miséricorde divine qui exauçait leurs prières ; car, s'ils se trouvaient ainsi au lieu et au moment où la persécution sévissait avec le plus de cruauté, ils comprenaient que c'était la main du Christ qui les avait conduits à la couronne du martyre. Tous ceux en effet que le Christ chérit étaient l'objet des fureurs aveugles du préfet, qui les faisait rechercher par ses soldats ; sa cruelle folie ne s'exerçait pas seulement contre les fidèles qui servaient leur Dieu

1. On sait que Cirtha reçut plus tard le nom de Constantine, en l'honneur de Constantin, qui la retira de ses ruines après la mort de Maxence.

en pleine liberté, après être sortis vainqueurs des persécutions précédentes; le diable encore étendait son insatiable main sur ceux qui, depuis longtemps condamnés à l'exil, avaient mérité par leur désir, sinon par l'effusion de leur sang, la couronne des martyrs.

Or, parmi ceux qu'on rappelait ainsi de l'exil pour les présenter au préfet, étaient Agapius et Secundinus, tous deux évêques, tous deux recommandables par leur tendre charité pour les frères, mais l'un d'eux surtout par la sainteté de sa continence. Ce n'était point d'un supplice à un autre supplice qu'on les traînait, ainsi que le pouvaient croire les gentils; bien plutôt ils allaient d'une gloire à une autre gloire, d'un combat à un autre combat. Après avoir arraché aux pompes du siècle et soumis au joug du Christ leurs compagnons de captivité, ils allaient, avec le courage qu'inspire une foi consommée, fouler aux pieds l'aiguillon de la mort. Et certes, c'eût été un crime de ne pas courir à la victoire dans ces luttes d'ici-bas qui ne durent qu'un instant, quand le Seigneur s'empressait au-devant d'eux pour les avoir auprès de lui. Ainsi Agapius et Secundinus allaient au noble combat que leur avait, il est vrai, préparé une puissance de la terre, mais auquel le Christ lui-même les appelait. Nous avons eu le bonheur d'offrir l'hospitalité à ces deux pontifes, qui devaient unir à la gloire du sacerdoce la palme du martyre. Tel était l'esprit de grâce qui les animait, que non contents d'offrir à Dieu le précieux sacrifice de leur sang dans un généreux et saint témoignage, ils voulaient faire de tous les fidèles autant de martyrs, en leur inspirant leur courage dans la foi. Il est vrai que le seul spectacle de leur dévouement et de leur constance aurait suffi pour confirmer la foi des frères; mais leur charité, leur tendre affection pour nous, voulait assurer davantage notre persévérance. Ils laissèrent tomber sur nos âmes, comme une céleste rosée, la parole du salut; car il leur était donné de voir celui qui est appelé le Verbe ou la parole de Dieu, et ils ne pouvaient taire ses merveilles. Je ne m'étonne point si, pendant le peu de jours qu'ils demeurèrent avec nous, nos âmes ont largement puisé la vie et le courage dans leurs saintes exhortations; car déjà le Christ, à la veille de leur passion, faisait éclater en eux sa grâce.

Enfin, quand ils nous quittèrent, leurs exemples et leurs instructions avaient disposé Marien et Jacques à suivre la même voie, en marchant sur leurs traces glorieuses. Il y avait à peine deux jours qu'ils étaient partis, que déjà la palme du martyre venait d'elle-même trouver ces deux frères bien-aimés. Ce n'était plus, comme partout ailleurs, un ou deux soldats stationnaires, c'était une centurie entière qui recherchait des victimes à la persécution.

Cette troupe armée par la violence, et avec elle une multitude impie, étaient accourues en foule à la villa que nous habitions, comme au puissant boulevard de la foi. Attaque mille fois glorieuse pour nous! bienheureuse alerte digne d'être célébrée par les transports de la joie! On venait à nous pour que le sang des justes, de Marien et de Jacques, accomplît ici-bas les desseins de la miséricorde de Dieu. Nous avons peine ici, frères bien-aimés, à contenir la joie dont nos cœurs sont remplis. A peine, depuis deux jours, des saints se sont arrachés à nos embrassements pour aller subir leur glorieuse passion, et nous avons encore avec nous des frères qui vont être martyrs! Lorsque approcha l'heure de la divine bonté, elle daigna nous donner aussi à nous quelque part à la gloire de nos frères; nous fûmes traînés de Muguas dans la colonie de Cirtha. Marien et Jacques, nos frères bien-aimés, nous y suivirent; destinés à la palme, leur amour pour nous et

la miséricorde du Christ les guidaient sur nos pas ; car, par un contraste qui mérite d'être remarqué, ceux-là suivaient qui cependant allaient ouvrir la marche à tous les autres. Ils n'attendirent pas longtemps. Ils nous exhortaient avec un saint transport de zèle, et proclamaient hautement et sans crainte qu'eux aussi étaient chrétiens. Aussitôt donc ils furent interrogés ; comme ils persévéraient à confesser courageusement le nom du Christ, on les conduisit en prison.

Alors ils furent soumis à des tourments cruels et nombreux par un soldat stationnaire, le bourreau des hommes justes et pieux. Il avait pris, pour aider sa cruauté, les magistrats de Centurio et de Cirtha, qui se faisaient ainsi les prêtres du diable ; comme si la foi se brisait avec les membres dans celui qui compte pour rien le soin de son corps ! Mais Jacques, qui avait toujours paru plus fort dans sa foi, parce qu'il avait déjà triomphé de la persécution de Décius, répétait avec une noble fierté que non-seulement il était chrétien, mais que de plus il était diacre. De son côté, Marien provoquait les supplices, en confessant qu'il était lecteur : il l'était en effet. Comment dire les tourments nouveaux qu'inventèrent contre eux les cruels artifices du diable, toujours trop habile à ébranler la foi ? Marien fut suspendu pour être déchiré ; en sorte que, par une providence spéciale de Dieu, le supplice même du martyr était vraiment son exaltation. Le nœud qui le tenait en l'air lui serrait, non les mains, mais l'extrémité des doigts, afin que la masse du corps, supportée par des membres si faibles, augmentât la douleur. Même on eut la cruauté de lui attacher aux pieds des poids pesants ; en sorte que, tirée en sens contraire, la charpente entière du corps se disloquait ; les nerfs étaient brisés, les entrailles déchirées ; mais, ô barbare impiété des gentils, contre le temple de Dieu, contre le cohéritier du Christ, tu n'as rien fait ! tu as suspendu les membres d'un martyr, ouvert ses flancs, mis à nu ses entrailles ; mais notre Marien a placé sa confiance en Dieu ; et plus se sont multipliés les tourments de son corps, plus a grandi son courage. Enfin la fureur des bourreaux fut vaincue, et il fallut le reconduire en prison, tout joyeux de son triomphe. Là, avec Jacques et les autres frères, il célébra, par des prières longues et ferventes, la victoire du Seigneur.

Gentils, maintenant qu'allez-vous faire ? croyez-vous que des chrétiens sentent les tourments d'une prison, qu'ils seront effrayés des ténèbres de ce monde, eux qu'attendent les joies de l'éternelle lumière ? leur esprit, fortifié par l'espérance de la grâce dont il va bientôt jouir, embrasse les cieux dans ses nobles élans, et il n'est plus aux supplices dont on le veut punir. En vain les hommes chercheront, pour exercer leurs châtiments, une retraite profonde, les sombres horreurs d'un antre, un séjour de ténèbres ; quand on espère en Dieu, aucun lieu n'est affreux, aucun temps ne paraît triste. Les chrétiens consacrés à Dieu, leur père, reçoivent, et le jour et la nuit, les consolations du Christ, leur frère. Ainsi en arriva-t-il à Marien. Après les tourments dont on avait déchiré son corps, il s'endormit d'un sommeil profond et tranquille ; et, à son réveil, il nous raconta lui-même en ces termes ce que la divine bonté lui avait fait voir pour soutenir et encourager ses espérances : « Mes frères », nous disait-il, « j'ai vu se dresser devant moi, à une grande hauteur, un tribunal d'un éclat éblouissant, sur lequel siégeait un personnage faisant l'office de juge. Il dominait une estrade où l'on montait par de nombreux degrés. On faisait approcher les confesseurs un à un, par ordre, devant le juge, qui les condamnait à être décapités, quand tout à coup j'entendis une voix claire et puissante qui cria : « Qu'on

amène Marien ! » et aussitôt je montai sur l'estrade. A ce moment, j'aperçus, assis à la droite du juge, Cyprien, que je n'avais point encore vu ; il me présenta la main, m'éleva jusque sur le plus haut degré de l'estrade et me dit en souriant : « Viens t'asseoir avec moi ». Je m'assis en effet ; et l'interrogation des autres confesseurs continua. A la fin, le juge se leva, et nous le conduisîmes jusqu'à son prétoire. Nous marchions à travers des lieux où se déployaient d'agréables prairies, et qu'embellissait le riant feuillage des bois ; de hauts cyprès et des pins dont la tête s'élevait jusqu'au ciel, étendaient au loin leur ombrage ; on eût dit que la verdure des forêts environnait ces lieux comme d'une immense couronne. Au milieu, les eaux pures d'une source abondante remplissaient à pleins bords un vaste bassin. Mais voilà que tout à coup le juge disparaît à nos yeux ; alors Cyprien, prenant une coupe qui par hasard se trouvait au bord de la fontaine, la remplit de nouveau, me la présenta et j'en bus moi-même avec bonheur. Enfin, tandis que je rendais grâces à Dieu, le son de ma voix m'éveilla ».

A ce récit, Jacques se rappela que Dieu avait daigné lui montrer la couronne qui lui était réservée. En effet, quelques jours auparavant, Marien et Jacques, et moi avec eux, nous voyagions ensemble sur le même char. Vers le milieu du jour, à un endroit où la route était rocailleuse et difficile, Jacques avait été saisi d'un sommeil profond ; nous l'appelâmes, et quand il se fut éveillé : « Mes frères », nous dit-il, je viens d'éprouver une grande émotion ; mais c'est la joie qui transportait mon âme ; vous aussi, réjouissez-vous donc avec moi. J'ai vu un jeune homme d'une taille prodigieuse ; il avait pour vêtement une robe d'une blancheur si éclatante, que les yeux ne pouvaient la contempler ; ses pieds ne touchaient pas la terre, et son front se cachait dans les nuages. Comme il passait rapidement devant nous, il nous jeta deux ceintures de pourpre, une pour toi, Marien, et une pour moi, et il nous dit : « Suivez-moi promptement ». Dans un tel sommeil, quelle force contre l'ennemi ! quelle veille lui peut être comparée ! Qu'il est heureux le repos de celui qui veille dans la foi ! Les membres terrestres seuls sont enchaînés, car il n'y a que l'esprit qui puisse voir Dieu. Comment, après cela, décrire les transports de joie et les sentiments généreux de nos martyrs, qui, sur le point de souffrir pour confesser le saint nom de Dieu, avaient eu le bonheur d'entendre le Christ et de le voir s'offrir à leurs regards. Rien n'avait pu l'arrêter, ni l'agitation bruyante d'un char, ni la clarté, ni la chaleur du jour, au milieu de sa course. Il n'avait point attendu l'heure silencieuse de la nuit ; et, par une grâce spéciale et toute nouvelle, il avait choisi, pour se montrer à son martyr, un temps où il n'a pas l'habitude de se révéler à ses saints.

Au reste, les deux frères ne furent pas les seuls à jouir de cette faveur céleste. Emilien, qui, dans les rangs de la gentilité, appartenait à l'ordre équestre, était aussi en prison avec les autres chrétiens. Il était parvenu jusqu'à l'âge de cinquante ans sans avoir perdu le privilége de la chasteté. Il avait encore redoublé dans la prison ses longs jeûnes ; ses prières plus multipliées étaient, avec le Sacrement du Seigneur, la seule nourriture qui, tous les jours, soutenait son âme et la préparait au combat. Or, Emilien également, au milieu du jour, s'était endormi, et, quand il s'éveilla, il nous raconta en ces termes les secrets de sa vision : « Je sortais de prison », nous dit-il, « quand tout à coup je rencontrai un gentil, mon frère selon la chair. D'une voix pleine d'insulte il me demanda de nos nouvelles, et m'interrogea avec curiosité comment nous nous trouvions des ténèbres de la prison et de ses jeûnes forcés. Je lui répondis que, pour les soldats du Christ, la pa-

role de Dieu était, au milieu des ténèbres, la plus éclatante lumière, et dans les jeûnes, une nourriture qui comble tous les désirs. A ces paroles, il reprit : « Sachez, vous tous qui êtes retenus en prison, que si vous vous obstinez à ne pas changer, la peine de mort vous attend ». Mais moi, qui craignais que ce ne fût un mensonge inventé à plaisir pour nous tromper, je voulais la confirmation d'une nouvelle qui comblait tous mes vœux : « Est-il vrai », lui dis-je, « que nous souffrirons tous? » Il répéta de nouveau ses premières paroles, et dit : « Bientôt votre sang va couler sous le glaive. Mais je voudrais savoir si vous tous, qui méprisez ainsi la mort, vous recevrez au ciel des récompenses égales, ou si vos couronnes seront différentes ». Je lui répondis : « Je ne suis pas capable de donner un sentiment sur une question si relevée. Cependant », lui dis-je, « lève un peu les yeux vers le ciel ; tu y verras resplendir l'innombrable armée des étoiles. Est-ce que toutes ces étoiles brillent du même éclat ? et la lumière dans toutes est-elle égale ? » A cette réponse, la curiosité du gentil trouva encore une question à faire : « Si donc », me dit-il, « il doit y avoir entre vous une différence, qui sont ceux qui mériteront la préférence dans les bonnes grâces de votre Dieu ? » — « Entre tous les autres, lui répondis-je, il y en a deux surtout dont je ne dois point te dire les noms, mais que Dieu connaît. Ce sont ceux dont la victoire est plus difficile et presque sans exemple ; plus rare, par conséquent, leur couronne est plus glorieuse. C'est pour eux qu'il a été écrit : Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ».

Après ces visions, ils demeurèrent encore quelques jours en prison ; puis on les amena de nouveau devant le tribunal, afin que le magistrat de Girtha, non content des premiers châtiments par lesquels il avait honoré la généreuse profession de leur foi, les renvoyât encore au préfet. En ce moment, un de nos frères, qui se trouvait parmi les spectateurs, attira sur lui les yeux de tous les gentils ; car, ayant eu le bonheur de proclamer sa foi, il sembla que la splendeur du Christ éclatait sur son visage comme dans ses paroles. Les impies, dans l'emportement de leur fureur, lui demandaient si, lui aussi, il était de la religion des martyrs et portait le même nom qu'eux. Aussitôt, par une prompte confession de sa foi, il mérita de partager leur bonheur. Ainsi les bienheureux martyrs, pendant qu'on les préparait au supplice, gagnèrent à Dieu de nombreux témoins. Enfin, on les envoya au préfet ; ils parcoururent avec joie cette route difficile et pénible ; dès leur arrivée, on les présenta à ce magistrat ; après quoi on les jeta pour la seconde fois dans les prisons de Lambèse. Car les prisons, c'est la seule hospitalité que les gentils sachent donner aux justes.

Durant plusieurs jours, le sang fut répandu sans pitié, et grand nombre de nos frères furent envoyés au Seigneur ; cependant la rage insensée du préfet ne pouvait arriver jusqu'à Marien et à Jacques, et aux autres victimes d'entre les clercs : tant étaient nombreux les laïques qui étaient frappés ; car cet impie cruellement habile avait séparé les différents Ordres de notre religion, espérant que les laïques, ainsi isolés des clercs, céderaient aux tentations du siècle et à leurs propres terreurs. C'est pourquoi nos deux amis, les fidèles soldats du Christ, et, avec eux, le reste des clercs, s'affligeaient que les laïques les eussent devancés au combat et à la gloire, et qu'on leur eût réservé à eux une victoire si lente et si tardive.

Durant cette longue attente, Jacques fut consolé par une nouvelle vision. Agapius, ce saint pontife dont nous avons parlé, avait, depuis longtemps déjà, consommé son martyre. Deux jeunes filles, Tertulla et Antonia,

qu'il aimait d'une tendresse toute paternelle, avaient souffert avec lui. Souvent il avait demandé à Dieu pour elles de les associer à son martyre, et Dieu avait daigné récompenser sa foi, lui en donnant l'assurance par ces paroles : « Pourquoi demandes-tu sans cesse ce que tu as mérité depuis longtemps par une seule prière ? » Or, Agapius apparut à Jacques dans sa prison, au milieu du sommeil. En effet, sur le point de recevoir le coup de la mort, pendant qu'on attendait l'arrivée du bourreau, on entendit Jacques qui disait : « Que je suis heureux ! je vais rejoindre Agapius, je vais m'asseoir avec lui et tous les autres martyrs au banquet céleste. Cette nuit même, je l'ai vu, notre bienheureux Agapius ; au milieu de tous ceux qui avaient été enfermés avec nous dans la prison de Cirtha, il paraissait le plus heureux ; un joyeux et solennel banquet les réunissait. Marien et moi, emportés par l'esprit de dilection et de charité, nous y courions comme à des agapes, lorsque tout à coup vint au-devant de nous un jeune enfant, que je reconnus pour un des deux frères jumeaux qui, trois jours auparavant, avaient souffert avec leur mère. Un collier de roses était passé à son cou, et, dans sa main droite, il tenait une palme d'une riante verdure. « Où courez-vous ? » nous dit-il ; « réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse ; demain vous souperez avec nous ». Oh ! qu'elle est grande, qu'elle est magnifique la bonté de Dieu envers les siens ! Quelle tendresse paternelle dans le cœur du Christ Notre-Seigneur, qui donne à ses enfants bien-aimés des récompenses si belles et leur fait connaître à l'avance les bienfaits que sa clémence leur réserve !

Cependant le jour a succédé à la nuit dans laquelle cette vision a été manifestée, et bientôt la sentence du préfet va servir à l'accomplissement des promesses de Dieu. C'est une condamnation, mais qui affranchit des tribulations du siècle Marien et Jacques avec les autres clercs, pour les rendre participants de la gloire, dans la société des Patriarches. Ils furent donc conduits au lieu de leur triomphe ; c'était une vallée profonde, traversée par un fleuve dont les rivages s'élevaient doucement en colline, et formaient ainsi, des deux côtés, comme des degrés d'un amphithéâtre. Le sang des martyrs coulait jusqu'au lit du fleuve ; et cette scène n'était point sans mystère pour les saints qui, baptisés dans leur sang, allaient encore recevoir dans les eaux comme une nouvelle purification.

Vous eussiez vu alors l'ingénieux système d'une barbarie qui abrége ses coups pour les multiplier. Environné de tout un peuple de martyrs dont la tête est destinée au glaive, le bourreau les a disposés avec art sur de longues files, en sorte que ses coups sacriléges semblaient courir d'une tête à l'autre, emportés par une aveugle fureur. Ainsi rien n'arrêtait son cruel ministère ; c'était le moyen le plus prompt pour consommer cette barbare exécution. Si, en effet, il les eût tous frappés à la même place, les cadavres se seraient entassés en un énorme monceau ; le lit du fleuve lui-même, bientôt comblé, n'aurait pas suffi à un si épouvantable carnage. Suivant la coutume, avant de frapper les victimes, on leur banda les yeux ; mais les ténèbres ne purent obscurcir leurs âmes ; une lumière vaste, immense, les inondait de ses ineffables splendeurs. Un grand nombre, malgré le voile qui leur dérobait l'éclat du jour, racontaient à leurs compagnons dans la mort et aux frères témoins de leur supplice, qu'ils voyaient des scènes d'une merveilleuse beauté, des coursiers, plus blancs que la neige, montés par des jeunes gens dont les robes blanches jetaient un vif éclat. D'autres, en même temps, parmi les martyrs aussi, confirmaient les récits de leurs compagnons, par le témoignage d'un autre sens ; ils avaient entendu les frémissements

des coursiers et le bruit de leurs pas. Quant à Marien, déjà rempli de l'esprit de prophétie, il annonçait, avec une assurance pleine de courage, que le jour était proche où le sang des justes allait être vengé. Il prédisait les plaies nombreuses dont le monde était menacé, la peste qui allait fondre du ciel sur la terre, la captivité, la famine, les tremblements de terre, les déluges d'insectes dont les piqûres seraient mortelles. Par ces prophéties, non-seulement la foi du Martyr confondait les gentils ; elles étaient encore un puissant aiguillon, ou plutôt comme le son de la trompette dans les combats, pour exciter et fortifier le courage des frères, leur rappelant qu'au milieu des plaies affreuses du monde, les justes de Dieu ne devaient pas laisser échapper l'occasion si belle d'une mort pieuse et honorable [1].

Quand le sacrifice fut achevé, la mère de Marien, transportée d'une joie digne de la mère des Machabées, et assurée maintenant du sort de son fils dont le martyre était consommé, le félicita de son bonheur et s'applaudit elle-même d'avoir donné le jour à un tel fils. Elle embrassait ce corps que ses entrailles avaient porté et qui faisait aujourd'hui sa gloire. Ses lèvres, avec une religieuse tendresse, déposaient de nombreux baisers sur la plaie encore sanglante. O Marie, que tu es heureuse ! heureuse d'être la mère d'un tel fils, heureuse de porter un si beau nom ! Qui ne croirait pas au bonheur qu'apporte avec lui un nom si grand, en voyant cette nouvelle Marie recevoir une pareille gloire du fruit de ses entrailles ? Vraiment elle est ineffable la miséricorde du Dieu tout-puissant et de son Christ, envers ceux qui ont mis leur confiance en son nom. Non-seulement sa grâce les prévient et les fortifie, mais encore, en les rachetant de son sang, il leur donne la vie. Qui pourrait mesurer la grandeur de ses bienfaits ? Sa paternelle miséricorde opère sans cesse et répand sur nous les dons que la foi nous montre comme le prix du sang de notre Dieu. A lui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles ! *Amen* [2] ».

Saint Jacques et saint Marien sont patrons de Gubbio, dans l'Ombrie : on garde leurs reliques dans la cathédrale de cette ville. Leur fête se célèbre en Algérie, le 30 mars.

Ces Actes font partie de la collection de Dom Ruinart.

1. Ces maux prédits par saint Marien furent la prise de Valérien par les Perses en 260, la fin tragique de ce prince, la guerre des trente tyrans, la peste, etc. — Lambèse, dont il est question dans ce récit, se trouvait à douze lieues de la ville actuelle de Constantine.

2. Le *Propre* d'Alger nous avait appris qu'on avait retrouvé, près du fleuve Roummel, à Constantine, l'ancienne Cirtha, une inscription, gravée sur le roc, qui rappelle le martyre de saint Jacques, de saint Marien et de leurs compagnons. Nous avons été assez heureux pour découvrir une des *leçons* de cette inscription dans les *Souvenirs de l'église d'Afrique,* par le Père Cahier. Voici cette leçon que nous accompagnons de la traduction :

PRIDIE. KAL. MAI. PASSIO. XC(?) MARTVRORVM.
NOSTRATIVM (?). MARIANI. ET.
IACOBI. D(iaconi). AGAPII. E(piscopi?). RVSTICI.
CRISPINI (et). ALT(erius?). ÆMILIANI.
ZEONIS. SILBANI. E(t). C(om)PL(urium?).
SANCTI. DEI. MEMORAMINI. IN. CONSPECTV.
D(o)M(i)N(i). + (Jesu Christi?)
QVORVM. NOMINA. SCITIS. SVFECIT (sufficit?).
IND(ictione). XV.

La veille des calendes de mai, passion de quatre-vingt-dix Martyrs, nos concitoyens : Marien et Jacques, diacres ; Agapius, évêque ; Rustique, Crispin, et un autre ; Emilien, Zénon ; Silvain, évêque, et plusieurs autres. — Saints de Dieu, souvenez-vous devant Notre-Seigneur de ceux dont vous savez bien les noms. Que nous faut-il de plus?

Il y a un barbarisme dans le texte latin : c'est *marturorum*. « Or », dit le Père Cahier, « il ne faut pas reculer devant la constatation d'un barbarisme dans les monuments africains populaires. On en verrait bien d'autres en Italie, où la séve latine pouvait mieux maintenir le purisme. Mais je ne sache pas de formule élégante ou simplement correcte qui pût valoir mieux, en fait d'inscription chrétienne, que cette clause : Saints de Dieu, souvenez-vous... »

SAINT PULCHRONE,

CINQUIÈME ÉVÊQUE (CONNU) DE VERDUN

454-470. — Papes : Saint Léon Ier; Hilaire; Simplice. — Empereurs : Maxime; Avit; Majorien; Sévérus; Anthémius.

Tous les historiens qui ont parlé de saint Pulchrone, ont vu en lui le second fondateur de l'église de Verdun, le restaurateur de la cité presque entièrement détruite par les Barbares, le puissant thaumaturge, le modèle des vertus épiscopales.

La famille de saint Pulchrone était une des plus illustres de la Gaule-Belgique, non-seulement par le rang, mais encore par la piété. Les bonnes œuvres de ses parents furent si agréables à Dieu qu'il leur révéla par un ange la naissance d'un fils qui serait une lumière dans la maison du Seigneur et qui apaiserait le courroux du ciel irrité contre les hommes.

Il naquit à Troyes en Champagne, mais son père et sa mère faisaient souvent leur résidence à Verdun ; ils moururent quelques années après la naissance de leur fils qui fut conduit à Toul, chez saint Loup, son parent, où il fit ses premières études. Saint Loup ayant quitté le monde pour se retirer dans le célèbre monastère de Lérins, il laissa Pulchrone à Toul pour y continuer ses études. Il l'appela à Troyes, lorsqu'il fut fait évêque de cette ville, et l'emmena avec lui dans un voyage qu'il fit en Angleterre pour y combattre l'hérésie pélagienne.

Sous un tel maître, Pulchrone parvint à un très-haut degré de science et de vertu ; ordonné prêtre, il en remplit toutes les fonctions avec zèle et discrétion.

L'église de Troyes avait alors une si grande réputation que toutes les villes des Gaules souhaitaient avoir pour évêque un disciple de saint Loup ; c'est ce qui porta le clergé et les fidèles de Verdun à demander saint Pulchrone pour pasteur ; le passage des Huns avait réduit cette ville à un état pitoyable. Saint Loup vit du bien à faire, il obligea son disciple à se rendre aux prières d'un diocèse couvert de ruines. Les fidèles étaient dispersés au loin et vivaient comme ils pouvaient. Le nouveau pasteur rassembla les brebis dispersées par la tempête. Ses premières instructions furent très-touchantes. Il les exhortait à la patience et à la résignation, les engageait à apaiser par la pratique des bonnes œuvres la colère de Dieu irrité contre les péchés des hommes. Son exemple plus encore que ses discours inclinait leurs cœurs vers la contrition. Les païens voyant les chrétiens s'humilier et faire pénitence se sentaient portés à les imiter.

Après avoir rétabli la célébration des saints mystères et les autres exercices de la religion interrompus par les ravages des Huns, saint Pulchrone, en fils dévoué de l'Eglise, fit le voyage de Rome pour visiter le tombeau des Apôtres et demander au Saint-Siége la confirmation de son élection.

A son retour, il publia dans son diocèse les décisions du Concile d'Ephèse qui déclaraient Marie, Mère de Dieu, et fit bâtir dans les murs de Verdun une basilique, qu'il dédia sous le titre de la nativité de Notre-Dame. Dans

le temple la sainte Vierge fut représentée tenant sous ses pieds un serpent pour marquer sa victoire sur les hérétiques avec cette inscription :

THÉOTOCOS, MÈRE DE DIEU ; CHRISTOTOCOS, MÈRE DU CHRIST.

C'est sur un terrain de son héritage que saint Pulchrone fit bâtir cette église de la sainte Vierge. Pour agrandir la part du Seigneur, quelques habitants lui donnèrent leurs jardins, situés sur le penchant de la montagne où sont encore à présent l'évêché et la cathédrale.

Le christianisme fit de nouveaux progrès en France, après les invasions des Barbares ; le paganisme disparut presque entièrement sous les ruines des vieilles cités gauloises ; et ce fut sans doute pour consacrer ce triomphe de l'Evangile que saint Pulchrone fit construire, sur le point le plus élevé de la ville, une basilique assez vaste pour contenir les fidèles nouvellement convertis et qui formèrent dès lors la majorité de la population verdunoise. Il transféra dans la nouvelle église le siége épiscopal qui avait été jusqu'alors dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul hors des murs, et mit la ville ainsi que tout le diocèse sous la protection de la Sainte Vierge. Les décrets du Concile d'Ephèse (431) et du Concile de Chalcédoine (451), en proclamant les divines prérogatives de Marie, avaient puissamment contribué à populariser son culte. C'est à partir de cette époque surtout que l'on dédia un grand nombre de temples en son honneur, que des fêtes furent instituées en mémoire de ses mystères et que les évêques la choisirent pour la protectrice spéciale de leurs diocèses.

On serait tenté de croire que les écoles, les bibliothèques, tous les documents des sciences disparurent dans le grand cataclysme des invasions barbares. Certes bien des choses périrent, mais l'amour de l'étude resta, surtout au sein du clergé. La décadence des lettres commença, il est vrai, au v^e^ siècle ; mais cette décadence n'empêcha pas les Gaules de produire un grand nombre de savants, de théologiens, de philosophes, d'historiens, de poëtes et d'orateurs distingués. Leurs ouvrages ne sont pas tous venus jusqu'à nous. Mais ceux que nous connaissons prouvent que l'on recevait encore dans les écoles publiques une culture intellectuelle peu commune. La plupart des évêques gaulois du v^e^ et du vi^e^ siècle étaient choisis dans les rangs des lettrés et ils devinrent bientôt, par les écoles qu'ils fondèrent, les instituteurs des âges qu'on appelle *barbares*, « dont il ne faut pas nier la barbarie, mais qu'on aurait cru moins ignorants, si on les avait moins ignorés ». Ces écoles épiscopales gardèrent les traditions littéraires jusqu'à la création des écoles monastiques, et à ce seul titre elles mériteraient d'être mieux connues. Saint Pulchrone en établit une dans sa ville de Verdun. L'éclat qu'elle répandit rejaillit sur le clergé de tout ce diocèse. De nombreux ouvriers évangéliques y furent formés, qui convertirent le reste des idolâtres : l'office divin y gagna aussi en splendeur et en régularité. L'évêque donna de plus tout son riche patrimoine à l'église. Les revenus en furent employés à l'entretien du sanctuaire et à la construction de logements pour les prêtres avec lesquels il vivait en commun ; telle fut la première origine du Chapitre de Verdun.

Le saint évêque était respecté et aimé des grands et des petits ; il gagnait à Jésus-Christ les plus obstinés par son affabilité insinuante, par sa vie exemplaire et par le grand nombre de miracles qui appuyaient les vérités sorties de sa bouche ; son visage était gai et ses paroles graves. Il se considérait comme une victime d'expiation pour les péchés de son peuple qu'il voyait exposé au danger de tomber sous la domination des conqué-

rants venus d'au-delà du Rhin. Les guerres civiles divisaient les villes et les provinces de la Gaule-Belgique : les unes étant encore soumises aux Romains, aux mains desquels elles allaient bientôt échapper et qui les chargeaient d'impôts excessifs, et les autres, aux Francs qui faisaient tous les jours de nouvelles conquêtes. Childéric, leur roi, avait forcé les généraux romains d'abandonner Cologne, pris Trèves d'assaut et conquis tout le pays situé entre le Rhin et la Meuse. Verdun qui, cette fois, ne fut point attaqué, s'en crut redevable à la protection de son saint Pasteur.

Ses vertus et ses travaux furent couronnés par une mort précieuse le dernier jour d'avril de l'an 470. Il avait travaillé seize ans comme évêque, à faire fleurir la science et la piété au milieu de son troupeau. La coutume romaine d'enterrer les morts le long des grands chemins existait encore en ce temps-là, à Verdun. Saint Pulchrone fut donc enseveli près d'une voie publique, non loin de la porte actuelle de la citadelle. On éleva sur son tombeau un oratoire qui devint dans la suite l'église paroissiale de Saint-Amant. En 1625, cette église occupait encore l'emplacement où sont creusés aujourd'hui les fossés de cette même citadelle. Dans la suite des temps, les reliques de saint Pulchrone furent transférées partie à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, partie à l'abbaye de Saint-Vannes. Sa fête se célèbre à Verdun, le 30 avril.

MONUMENTS ET TRADITIONS.

La tradition, qui attribue à saint Pulchrone la construction de la cathédrale de Notre-Dame de Verdun, dans l'intérieur des murs de la cité et sur l'emplacement qu'elle occupe encore aujourd'hui, est consignée dans les Bréviaires de ce diocèse en ces termes : « *Novam ab eo intra urbem basilicam a fundamentis ædificatam, Deo, sub nascentis Virginis Deiparæ nomine, fuisse consecratam.... referunt* ».

Roussel, auteur d'une histoire de Verdun publiée en 1745, n'admet pas que saint Pulchrone ait dédié son église sous le titre de la *Nativité* de Notre-Dame, et il refuse à Verdun l'honneur d'avoir célébré, dès le v^e^ siècle, cette fête de la Mère de Dieu. Il oppose à la tradition constante formelle de l'église de Verdun, deux raisons dont la première ne prouve rien, puisqu'elle est tirée du silence d'un historien du IX^e^ siècle, comme si cet historien ou plutôt cet annaliste avait dû ou pu tout dire. La seconde est basée sur l'interprétation tout à fait arbitraire d'un mot de saint Fulbert de Chartres, qui dit, dans une de ses homélies pour Notre-Dame de septembre, « qu'après l'institution de fêtes plus anciennes et plus solennelles, la dévotion des fidèles a demandé l'adjonction de la fête de la Nativité *célébrée aujourd'hui* ». — *Non contenta fuit devotio fidelium, quin Nativitatis solemne superadderet hodiernum.* — Le mot *hodiernum*, dans un sermon prêché le jour de la fête même, n'indique pas le moins du monde qu'il s'agisse d'une fête instituée récemment. D'ailleurs le texte de Fulbert, qui mourut en 1029 (voir sa vie ci-dessus au 10 avril), si on le prenait dans le sens de Roussel, n'exprimerait qu'une erreur manifeste; car il est certain que sous le pontificat de Sergius I^er^, vers l'an 688, on célébrait cette fête à Rome. Les sacramentaires de saint Grégoire et de saint Léon le Grand, les martyrologes de Bède, d'Adon etc., la mentionnent. Si ensuite l'on veut absolument que saint Fulbert ait parlé d'une institution récente, cela peut être vrai pour l'église de Chartres et non pour les autres. De plus, Du Saussay, dans le martyrologe gallican au 8 septembre, pense que saint Maurille, disciple de saint Martin et de saint Ambroise, devenu évêque d'Angers, institua le premier la fête de la Nativité de la sainte Vierge dans la Gaule : ce qui expliquerait le nom d'*Angevine* autrefois donné à Notre-Dame de septembre, de même qu'on appelait *la Normande* la fête de l'Immaculée-Conception, dont la célébration commença en Normandie et en Angleterre. Peut-on conclure de tout cela que la fête de la Nativité de Notre-Dame a été réellement établie à Verdun par saint Pulchrone ? Cette conséquence ne serait pas rigoureuse; mais ce qui est certain, c'est que rien, absolument rien, n'infirme la tradition constante de l'église de Verdun, qui s'est toujours attribué l'honneur d'avoir célébré la première ou l'une des premières, la naissance de Marie. Les cartulaires, les livres de cérémonies, les plus anciens Bréviaires, appuient cette tradition : or, c'est une bien bonne et bien solide preuve que celle de la tradition appuyée des monuments ; puisque les monuments et la tradition, les uns étayant l'autre, attestent que de temps immémorial, Verdun a célébré la Nativité de la sainte Vierge, comme une solennité qui lui est propre, comme la fête patronale de l'église cathédrale, et cela jusqu'à la révolution de 1793 ; puisque, d'autre part, tradition et monuments font

à saint Pulchrone l'honneur de cette institution, pourquoi venir, en 1745, lui ravir cet honneur?

A l'occasion des inscriptions grecques que saint Pulchrone aurait fait graver au-dessous d'un bas-relief représentant la sainte Vierge assise et écrasant le serpent, il est bon de savoir que des inscriptions du même genre se voient encore aujourd'hui sur un pilier de la cathédrale de Verdun. Mais c'est l'archidiacre Wassebourg, auteur des *Antiquités de la Gaule belgique,* qui fit faire au XVI^e^ siècle une représentation de la sainte Vierge écrasant le serpent, et placer au-dessus l'inscription Θεοτοκος et Χριστοκος, continuant ainsi la tradition qui attribuait à saint Pulchrone un monument de la même façon, conçu dans la même pensée, exécuté d'après les mêmes données. C'est une chose digne de remarque, en effet, que, depuis bien des siècles, on ne s'est pas contenté dans l'église de Verdun, des mots latins *Mater Dei* et *Deipara* comme expression du dogme catholique, mais qu'on a cru devoir exprimer cette vérité par les paroles grecques du concile d'Ephèse. C'est ainsi qu'on lit dans un ancien Bréviaire de cette église, qui date de saint Louis : *Ave, Theotokos, virgo Maria, quæ firmam mundi regentem machinam Filium protulisti*, etc. (troisième antienne du troisième Nocturne au jour de l'Assomption). Le Bréviaire de 1486 et celui de 1560 conservèrent cet usage dans les offices de l'Assomption, de l'Annonciation, etc. En insérant dans l'inscription de son monument les mots grec *Theotokos, Christotokos,* employés fréquemment par le concile de Chalcédoine, Wassebourg a sans doute voulu faire allusion à l'ancienne liturgie de Verdun, qui employait très-souvent ces termes dans les offices de la bienheureuse Vierge.

Le curieux monument élevé par la piété de Wassebourg, se trouve dans la chapelle de la sainte Vierge, sur le mur qui fait face à l'autel. Les terroristes le mutilèrent en 1793.

Dans la partie supérieure du bas-relief, on lit l'ingénieux distique suivant, où l'on fait dire à la sainte Vierge :

Sum quod eram, nec eram quod sum; nunc dicor [utrumque.	Je suis ce que j'étais; mais je n'étais pas ce que je suis : actuellement je suis l'un et l'autre.
Christiferam pietatis heram cole me, genitumque.	Honorez mon fils; honorez en moi le Porte-Christ, la Mère de miséricorde.

Au centre du bas-relief, la Vierge est assise et couronnée. De la main droite elle tient un lis, symbole de la virginité, et de la main gauche elle soutient l'enfant Jésus, qui lui-même porte le globe du monde surmonté d'une croix. A ses pieds, Marie foule le dragon infernal.

Or, précisément à la hauteur de la tête de la Vierge, on lit ces deux inscriptions caractéristiques :

à droite :	à gauche :
Χριστοτοκὸς,	Θεοτοκος,
Mater Christi.	*Mater Dei.*

Au dessous et à peu près au droit des pieds de la Vierge est agenouillé, les mains jointes bien dévotement, le pieux archidiacre à qui l'on doit ce monument. Il adresse à Marie cette humble prière, qui court sur un cartouche trois fois enroulé :

Dignare me laudare te, Virgo sacrata.	O Vierge sainte, souffrez que je vous loue.

Au-devant de lui sont ses armoiries à la stoïque devise, dont l'énergique brièveté, empruntée du paganisme, résume toute la morale chrétienne :

Abstine et sustine.	Abstiens-toi et résigne-toi.

En face de l'archidiacre et sur le même plan sont six enfants de chœur, qui envoient vers le ciel les paroles de cette strophe, distribuées sur quatre cartouches :

Monstra te esse matrem :	Montrez-vous notre Mère :
Sumat per te preces,	Qu'il reçoive par vos mains notre prière,
Qui pro nobis natus,	Celui qui, né pour notre salut,
Tulit esse tuus.	A bien voulu devenir votre fils.

Au bas, dans toute la largeur de l'encadrement, la signification de cette sculpture se résume dans cette légende :

Hæc contrivit caput serpentis antiqui, quæ sola cunctas hæreses interemit et, Virgo permanens, Deum et hominem genuit.	Voici celle qui a brisé la tête du serpent, qui, à elle seule, a détruit toutes les hérésies, et, tout en demeurant vierge, a mis au monde Jésus-Christ, Dieu et homme.

Enfin, plus bas encore et en dehors du cadre se trouve cette inscription en lettres gothiques :

Représentation de l'image Nostre-Dame de Verdun, ordonnée par sainct Pulchrone, cinquiesme euesque d'icelle Cité, sélon le decret du Concille de Calcedone : Ou il fut présent quant les heresies contre la

Vierge Marie furent confondues. Et decreté que desormais serait appellée *Christotokos* et *Theotokos* : C'est-à-dire mère de Christ et mère de Dieu, En l'an de grâce quatre cent cinquante-deux.

Cette image est en bois, et Wassebourg l'a fait graver au commencement de son livre des *Antiquités* de la Gaule belgique.

On aura remarqué que la dernière inscription fait assister saint Pulchrone au concile de Chalcédoine ; mais ce dire n'est pas soutenable, puisque saint Pulchrone ne fut ordonné évêque qu'en 454, trois ans après la tenue de ce concile. Y a-t-il assisté comme simple prêtre, ou l'aura-t-on confondu avec deux autres Pulchrone ou Polychrone, l'un évêque d'Antipatride en Palestine, et l'autre d'Epiphanie en Asie Mineure ? Cette dernière hypothèse explique d'une manière assez plausible l'erreur dans laquelle est tombé à ce sujet l'auteur des *Antiquités de la Gaule belgique*.

Bien que notre intention ne soit pas de soutenir que l'idée de représenter la sainte Vierge de la manière que nous venons de dire, remonte à saint Pulchrone lui-même, tout en constatant que le pieux archidiacre de Verdun, Wassebourg, s'est fait l'écho d'une tradition respectable, nous ne pouvons nous empêcher de répondre à une dernière objection, qui a été faite au nom de la critique des deux derniers siècles, de cette critique si prétentieuse et pourtant si ignorante. On a donc dit, sans le prouver, bien entendu, que la coutume de représenter la Vierge écrasant le serpent sous ses pieds, ne s'est introduite que depuis les discussions sur l'*Immaculée-Conception*. On peut croire, répondrons-nous, que ce symbole devint alors plus général ; mais il y avait longtemps que l'on représentait le dragon infernal sous les pieds de saint Michel, de saint Georges, de sainte Marguerite, etc. La malédiction prononcée à l'origine contre le séducteur de la première Eve : — *Ipsa conteret caput tuum :* Elle t'écrasera la tête, — fit naître de bonne heure l'idée d'introduire le même emblème dans les images de Celle que les Pères de l'Eglise surnommaient la seconde Eve. La critique n'avait sans doute pas lu Prudence, poëte du IVe siècle, qui semble décrire dans ces beaux vers l'image de Notre-Dame, attribuée à saint Pulchrone :

Hoc odium vetus illuderat,
Hoc erat aspidis atque hominis
Digladiabile discidium,
Quod modo cernua femineis
Vipera proteritur pedibus.

L'antique haine du serpent fut la source de la séduction ; c'est parce qu'il règne entre les enfants des hommes et lui une éternelle inimitié que la vipère est humiliée, foulée aux pieds de la femme.

Edere namque Deum merita,
Omnia Virgo venena domat :
Tractibus anguis inexplicitis
Virus inerme piger revomit,
Gramine concolor in viridi.
Hymn. ante cibum, v. 146-155.

La vierge qui a mérité de mettre un Dieu au monde, triomphe de tous les poisons. Sous son étreinte, le reptile indolent, aux anneaux tortueux vomit sur le gazon son glauque virus, désormais inoffensif.

Consulter l'*Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, augmentée, nouv. éd., Bar-le-Duc, 1863 ; Ozanam, *Etudes germaniques*, t. II, p. 386.

SAINT HAMON OU AYMON,

RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE SAVIGNY EN NORMANDIE

1173. — Pape : Alexandre III. — Roi de France : Louis VII.

Ce Saint vit le jour dans le diocèse de Rennes, vers le commencement du XIIe siècle. Le surnom de Landachop, qu'il porta en religion, fait croire qu'il naquit à Landecob, village de la paroisse de Saint-Etienne-en-Cogles. Ses parents, qui appartenaient à une bonne famille, et qui étaient très-vertueux, lui inspirèrent, dès son bas âge, la crainte de Dieu. Né avec le plus heureux naturel, il se montra remarquable surtout par sa docilité, sa simplicité et sa douceur. Le Seigneur ayant accordé à ce vertueux jeune homme une intelligence peu commune, il fit ses études avec succès, et, pendant qu'il resta dans le siècle, il donna de sa capacité des preuves non équivoques ; mais les avantages qu'il pouvait y trouver ne le rassurèrent pas contre les

dangers qui y menacent la vertu : aussi prit-il le parti de le fuir et d'embrasser l'état religieux. L'abbaye de Savigny, fondée par saint Vital dans le diocèse d'Avranches, et peu éloignée du lieu de la naissance de Hamon, fut celle qu'il choisit pour le lieu de sa retraite. Il s'y présenta, et fut reçu avec bonté par saint Geoffroy, qui gouvernait alors cette maison. A peine le nouveau postulant était-il entré au noviciat et commençait-il à goûter les douceurs de la religion, qu'il fut faussement soupçonné d'être lépreux et en danger d'être renvoyé. Il évita cette disgrâce, qu'il craignait beaucoup, en demandant à aller servir deux religieux de ce monastère, qui étaient, eux, réellement atteints de cette horrible maladie, et qui se trouvaient dans un bâtiment séparé, nommé le *Désert*. Son abbé ayant favorablement accueilli sa demande, Hamon s'y rendit, et se fit le serviteur de ces pauvres infirmes.

Pendant que les deux religieux prenaient leur repos, Hamon se dérobait secrètement, et se retirait dans la chapelle de la maison, où il s'occupait tantôt à chanter des psaumes, tantôt à prier, le corps prosterné ; il se livrait à ce saint exercice avec tant d'assiduité, il avait si peu de soin de lui, qu'on l'a vu plusieurs fois tomber en défaillance. La communauté reconnut enfin qu'il n'était nullement lépreux, et, après qu'il eut passé un assez long temps d'épreuves dans le Désert, il fut admis à faire sa profession ; avantage après lequel il soupirait vivement, et qui contribua encore à augmenter sa ferveur. Elle parut si remarquable à saint Geoffroy, son abbé, qu'il crut devoir l'appeler aux ordres sacrés, et, plus tard, le faire élever à la prêtrise.

Revêtu de cet auguste caractère, saint Hamon se montra un homme nouveau. La sainteté du sacerdoce le pénétrait si vivement, qu'il en était tout absorbé, et que, souvent, il oubliait de prendre la nourriture corporelle. On sent assez quelle confiance devait inspirer un prêtre si plein de ferveur : aussi saint Geoffroy le chargea-t-il bientôt de l'emploi de confesseur de la communauté. Le serviteur de Dieu ne trompa pas l'espoir que son abbé avait conçu de son zèle et de sa capacité. Il produisit de grands fruits dans le tribunal de la pénitence ; et sa réputation se répandit tellement dans divers couvents de femmes de la province, que, plus d'une fois, il se vit obligé de quitter son cloître pour les assister dans leurs besoins spirituels. Les plus remarquables de ses disciples furent saint Pierre d'Avranches, religieux de Savigny, et la bienheureuse Bergoigne, religieuse de Mortain, tous deux célèbres par la sainteté de leur vie. Il les dirigea l'un et l'autre jusqu'à leur mort, et, peu de temps après leur décès, Dieu lui donna la consolation de les voir dans la gloire. Saint Pierre d'Avranches lui apparut tout éclatant de lumière, et lui fit connaître l'état heureux dans lequel il se trouvait.

Ce n'était pas seulement aux personnes consacrées à Dieu que Hamon se rendait utile. Sa vertu si pure et si parfaite lui gagnait la confiance des grands et des gens du monde, qui lui faisaient l'aveu de leurs faiblesses, écoutaient avec respect ses sages conseils, et en profitaient, tant pour régler leurs mœurs que pour se livrer à la pratique des bonnes œuvres. Lorsqu'il se présentait à lui des personnes dont la conscience était chargée de quelques fautes considérables, il ne se contentait pas d'agir à leur égard en juge et en médecin, il se rendait aussi leur intercesseur auprès de Dieu, et tâchait, par les plus ferventes prières, de faire descendre sur eux l'esprit de componction. Souvent il lui a été révélé, dans cette occupation sainte, que ceux pour qui il demandait miséricorde, s'en étaient rendus indignes par un endurcissement volontaire. Les remèdes qu'il appliquait aux péchés des autres ne le rassuraient pas, et, souvent, il tremblait pour lui-même, et appréhendait qu'il ne fût pas assez guéri des plaies que le commerce du

siècle avait faites à son âme, avant son entrée dans la religion. C'est ce qui était cause qu'il n'approchait de l'autel qu'avec une sainte frayeur. Outre une pureté de vie où sa conscience délicate ne souffrait la trace d'aucune tache, il apportait, dans la célébration des saints mystères, une attention si vive à toutes les cérémonies et à toutes les paroles, qu'il ne lui échappait rien sur quoi ses réflexions n'agissent d'une manière qui lui rendait le passé comme présent, et qui a donné lieu de dire qu'il voyait véritablement les choses mystérieuses qui faisaient la matière de son application. Ainsi quand il disait, à la consécration : « Le jour qui précéda celui auquel il souffrit, il prit du pain, etc. », les yeux de son âme voyaient distinctement le divin Sauveur, dont il parlait, prendre le pain et le bénir. Quand il invitait l'ange de Dieu à présenter, devant le trône de Sa Majesté, l'offrande sacrée, son esprit voyait à l'instant l'exécution de ses prières dans le ministère des anges. S'il priait Dieu d'agréer son offrande comme il avait reçu celles d'Abraham et de Melchisédec, il voyait de quelle manière son offrande était accompagnée, aux yeux de Dieu, de celles de ces saintes âmes. Il était heureux d'avoir toujours apporté une attention nouvelle au plus redoutable de nos mystères, et à celle de toutes nos actions qui mérite le plus toute notre attention et tout le recueillement de notre esprit, comme les biens que nous y recevons méritent toute la reconnaissance de notre cœur.

Le Seigneur, qui se plaît à se communiquer aux âmes innocentes, favorisa son serviteur de ces grâces précieuses qu'il réserve d'ordinaire pour ses plus chers amis. C'était surtout pendant la célébration des saints mystères que saint Hamon recevait ces marques particulières de la bonté de Dieu qui remplissaient son âme des plus douces consolations. L'historien de sa vie assure qu'un jour, pendant le saint sacrifice et au moment de prononcer les paroles saintes de la consécration, Hamon eut une vision dans laquelle il vit Jésus-Christ qui était debout, le visage tourné vers l'Orient et qui par un signe lui exprima sa satisfaction. Il en éprouva une joie si grande que pendant quelques instants il en perdit l'usage de ses sens. Lorsqu'il fut revenu à lui, il conserva de cette vision un souvenir si vif et si constamment présent, qu'il ne pouvait plus accorder aucune attention aux objets créés.

Les supérieurs du monastère de Savigny jugèrent à propos de charger Hamon du soin des frères convers de la maison. C'était un emploi difficile, parce que la plupart de ces frères étaient des hommes grossiers et ignorants, qui, après être entrés dans la voie de la perfection, regardaient bientôt en arrière et faisaient peu de progrès dans la vertu. Quelques-uns même retournaient dans le monde pour pouvoir y vivre à leur fantaisie. Le serviteur de Dieu s'affligeait beaucoup de leur conduite, et pensait qu'elle pouvait être causée par quelque négligence ou quelque autre défaut de sa part. Il attribuait aussi à son incapacité le départ de ces malheureux fugitifs, et craignait que le Seigneur ne lui demandât un jour compte de leurs âmes. Un jour qu'il était encore à ce sujet plus accablé qu'à l'ordinaire, il vit, pendant la messe et au moment de la communion, Jésus-Christ attaché à la croix, mais plein de vie, ayant la tête penchée du côté droit, et qui lui parla de cette manière : « Si, tout innocent que je suis, j'ai souffert de si grands maux pour l'amour de vous, n'est-il pas bien juste que vous comptiez pour rien la peine que vous endurez pour moi ? » Au même moment le cœur du saint religieux fut pénétré d'une si grande consolation et de tant de douceur, qu'il crut fermement que cette apparition n'avait eu lieu que pour le tirer de l'anxiété dans laquelle il se trouvait, et pour le délivrer des

peines qu'il éprouvait au sujet de ses frères. Cette faveur spirituelle le combla de joie, et il n'en parlait qu'avec transport.

Hamon eut la consolation d'apprendre l'état bienheureux dans lequel se trouvaient les âmes de son père et de sa mère.

On assure que ce saint religieux connaissait le secret des cœurs, et que Dieu lui découvrit le triste état dans lequel se trouvait un de ses confrères, qui, dépositaire infidèle, avait gardé pour lui de l'argent qu'il était chargé de distribuer en aumônes. Ce saint homme possédait aussi le talent de la persuasion, et Guillaume de Toulouse, entre autres, en fit l'épreuve. C'était un célèbre docteur de Caen, qui, étant pénétré pour Hamon de la plus haute estime, était venu le voir et lui avait témoigné le désir de se consacrer au service de Dieu à Savigny. Il manifestait en même temps le dessein de retourner à Caen pour arranger ses affaires temporelles, et promettait de revenir sans trop de délai. Quelques abbés de l'Ordre de Cîteaux, qui se trouvaient sur les lieux, et auxquels il communiqua ses intentions, les combattirent fortement, et voulurent lui faire voir combien il était dangereux pour sa vocation qu'il rentrât dans le monde. Tous leurs efforts furent inutiles, et Guillaume n'en resta pas moins dans la résolution de faire ce voyage. Ces abbés s'étant ensuite retirés, Hamon vint trouver en particulier le docteur, lui parla avec tant de douceur et d'un ton si persuasif, qu'il eut bientôt à se réjouir d'un succès que les abbés réunis n'avaient pu obtenir. Il se chargea d'aller lui-même à Caen mettre en ordre les affaires du docteur, qui, tranquille désormais, ne songea plus qu'à se consacrer à Dieu, dans la maison où il se trouvait alors. Son mérite le fit choisir dans la suite pour gouverner en qualité d'abbé le célèbre monastère de Cîteaux, où il fut remarquable par sa tendre compassion envers les pauvres et les affligés. Il y mourut en 1175.

Comme il n'y avait dans l'abbaye aucun religieux plus saint que Hamon, ce fut aussi à lui seul que l'on donna le soin de toucher et de distribuer quelques reliques des Saints, dont la maison avait été enrichie par son moyen. Il ne portait la main à ces précieux restes des temples vivants du Saint-Esprit, qu'avec tremblement : et sans les miracles qui accompagnaient souvent ce religieux exercice, il aurait eu peine à se résoudre de le continuer, tant il avait peur d'être puni, comme téméraire, d'une action dont personne n'était plus digne que lui. Ce n'était pas seulement aux reliques des Saints qu'il avait une dévotion si vive et si respectueuse; il honorait aussi leur mémoire, et faisait construire des oratoires sous leur invocation. Plusieurs chapelles des environs de Savigny ont été pendant longtemps des preuves subsistantes de son zèle pour le culte des amis de Dieu qui sont en possession de la gloire éternelle.

On met au nombre de ses miracles ce qui lui arriva à l'égard d'une religieuse d'une abbaye par où il passa dans un de ses voyages. Cette religieuse étant à l'extrémité, souhaita que le Saint entendît sa confession. Hamon ne put lui refuser son ministère dans une occasion si pressante ; mais il se hâtait aussi de retourner à son monastère où l'obéissance le rappelait. La religieuse mourante témoigna beaucoup de douleur de son départ, et le Saint, touché de son affliction, lui dit avec une simplicité pleine de confiance : « Il faut que j'obéisse, et que je m'en retourne; mais attendez pour mourir que je sois revenu ». Il partit aussitôt, et étant revenu quelques jours après, il trouva que la mort avait, pour ainsi dire, respecté ses ordres. Il semblait que cette bonne religieuse n'attendait plus que la bénédiction de Hamon pour aller jouir de la béatitude; aussitôt qu'elle l'eut

revu, et entendu les discours édifiants dont il était venu la fortifier dans ce terrible passage, elle rendit tranquillement son esprit à Dieu.

L'abbaye de Savigny n'avait, du temps de saint Hamon, qu'une église étroite, et qui tombait en ruines. Saint Vital l'avait bâtie ; mais elle n'était plus en proportion du nombre des religieux que renfermait cette maison. Le serviteur de Dieu désirait vivement que l'ancienne église fût remplacée par une autre plus solide et plus spacieuse ; le Seigneur exauça ses désirs ; une vision qu'il eut lui apprit qu'ils seraient bientôt accomplis. En effet, le vénérable Joscelin, abbé de Savigny, fit, peu de temps après, démolir cette église qui s'était déjà écroulée en partie, et fit construire celle qu'on y a vue jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle. Hélas ! l'impiété révolutionnaire n'a pas plus respecté ce monument et le reste du monastère que les autres ouvrages des Saints. L'abbaye de Savigny n'offre plus qu'un monceau de ruines.

Ce saint homme fut affligé, sur la fin de sa vie, d'une maladie qui ne lui permettait pas de se tenir couché. Il était assis et supportait ses douleurs avec une patience qui faisait l'admiration et l'édification de tout le monde. A ces afflictions corporelles se joignaient des terreurs de l'âme, causées par les approches de la mort qu'il redoutait. Mais le Seigneur mit fin à ces épreuves qu'il ne permettait que pour rendre plus pure et plus parfaite la vertu de son serviteur. Hamon fut favorisé de plusieurs visions dans lesquelles il eut quelque connaissance du bonheur des Saints. Cette connaissance, qui remplit son cœur de joie, lui inspira une ferme espérance de parvenir à la céleste patrie. C'est ainsi qu'il reçut de Dieu des consolations qui adoucirent les maux du corps, et calmèrent les peines de l'esprit. Il mourut saintement le 30 avril de l'an 1173. L'auteur anonyme de sa Vie assure qu'il a connu ceux qui avaient vécu avec ce religieux ; et cette Vie porte en tête le titre de *Vie de saint Hamon*, qualité que l'auteur lui donne, comme une dénomination qui lui était acquise et solidement établie. On assure que cet auteur est Etienne de Fougères, évêque de Rennes, contemporain de saint Hamon. Les religieux de l'abbaye de Savigny ne célébraient pas de fête particulière de leur saint confrère ; mais ils faisaient tous les jours à l'office mémoire de cinq Saints, parmi lesquels il était nommé. Son corps fut levé de terre avec solennité par les évêques d'Avranches, de Rennes et du Mans, dès l'année 1184. Il s'en fit une seconde translation en 1243. La majeure partie fut alors déposée dans un tombeau élevé devant un des autels de l'église, et le reste fut renfermé dans une châsse. Depuis la révolution elles se trouvent dans l'église de la paroisse de Savigny, où on les vénère. Plusieurs miracles opérés par ce vertueux religieux sont autant de preuves de sainteté. D. Ménard assure qu'on conservait dans la bibliothèque de Savigny douze volumes manuscrits des ouvrages de saint Hamon.

Cf. *Histoire des saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE

1347-1380. — Papes : Clément VI ; Clément VII. — Empereurs : Charles IV ; Wenceslas.

Alleluia, Alleluia.
Sideribus cunctis fulgentior est Catharina,
Et decus æternum est hæc quoque virginibus,
Alleluia.

Alleluia, Alleluia. Catherine l'emporte en éclat sur tous les astres, et sa gloire rehausse éternellement celle des vierges. Alleluia.

Missel dominicain.

Il y avait autrefois à Sienne, au cœur de la Toscane, une honnête et laborieuse famille d'artisans. Elle habitait une humble maison que l'on voit encore à Sienne dans la rue de dell'Oca, non loin d'un grand monastère de l'Ordre de Saint-Dominique ; la piété du moyen âge édifia dans la suite, tout auprès de cette maison devenue célèbre, une chapelle pieuse qui fut l'objet de fréquents pèlerinages. Le chef de cette famille était un honnête teinturier de la ville de Sienne. Il avait nom Giacomo di Benincasa. C'était un membre de la noble famille de Benincasa. Comme Joseph, cet humble rejeton de la maison de David, il retrempait dans les sueurs du travail le rameau humilié de sa généalogie méconnue, et il protestait dans sa personne, en faveur de la loi divine, contre cette orgueilleuse loi des hommes qui proscrivait encore le travail du sein des races aristocratiques. Sa femme Lapa était le modèle des vertus du mariage, et elle élevait sagement dans la crainte de Dieu ses nombreux enfants : elle en eut vingt-cinq. Le travail et la prière habitaient au milieu d'eux. C'était comme un sanctuaire des grâces divines : celle qui les réunit toutes, fut Catherine, un des derniers fruits de cette union, Catherine, l'illustre, la savante, la prédestinée, la gloire de ses parents et de sa patrie, à laquelle la république de Sienne voulut donner son nom, comme un surnom de famille. Et cela est si vrai qu'on n'a jamais connu cette Sainte autrement que sous ce nom : *Sainte Catherine de Sienne.* Il n'y a pas de titre au-dessus d'un tel titre parmi les hommes.

Il y a autour de l'enfance de cette Sainte déjà comme une auréole qui annonce ce qu'elle devait être un jour. Ce n'est que douceur, suavité, prédilections humaines et divines. On la nomma dans sa famille et parmi les amis de son père *Euphrosyne*, c'est-à-dire plaisir du cœur, pour exprimer la joie et la paix qu'apportait sa douce présence. En elle brillait toute la sainte innocence, la douceur sans nom de cet âge heureux que le sauveur Jésus, ce beau lis sans tache, a désigné comme le doux symbole de la prédestination.

Elevée, suivant l'expression du bienheureux Raymond de Capoue, qui a écrit sa vie et qui a signé ce beau livre du nom de *son confesseur indigne*, élevée comme une enfant qui appartenait à Dieu, elle montra des vertus inconnues à cet âge. Elle donnait tout ce qu'elle avait, et ne recherchait déjà que l'imitation du divin modèle, qui fut l'étude de toute sa vie. A cinq ans, Catherine savait la salutation angélique, et comme elle avait pour sa mère du ciel une tendresse instinctive, et qu'elle ne pouvait encore l'honorer que de cette manière, elle récitait à chaque instant du jour cette

douce prière, quelquefois en s'agenouillant à chaque marche de l'église ou de la maison paternelle. Et alors, bien souvent les Anges venaient soulever la petite Catherine, qui se trouvait transportée chez son père sans que ses pieds eussent touché la terre. Cette fraîche dévotion faisait la joie de son père, et attirait sur elle les regards complaisants de Dieu, qui destinait à sa gloire cette frêle créature.

Le signe des faveurs célestes ne tarda pas à paraître à l'aurore de cette vie qui devait être si belle, si remplie. Un jour, Catherine avait alors six ans, sa mère l'envoya, avec son petit frère Etienne, un peu plus âgé qu'elle, chez sa sœur Bonaventure, mariée aux environs de la ville. Lorsqu'ils revenaient tous les deux, par cette descente qu'on appelle la Valle-Piatta, la petite Catherine vit tout à coup dans les airs, sur le sommet de l'église de Saint-Dominique, un trône resplendissant où était assis Notre-Seigneur, revêtu d'ornements pontificaux, entouré de saint Pierre, de saint Paul, et de saint Jean l'Evangéliste. L'amour de Jésus-Christ avait déjà envahi l'âme de Catherine tout entière. Le Sauveur fixa sur elle un regard majestueux et empreint d'une délicieuse tendresse. Puis il la bénit en souriant. Cette vue jeta la petite Catherine dans l'extase, et lui fit oublier que son petit frère marchait toujours. Le petit Etienne, en effet, s'arrêta un peu plus loin, et comme il ne voyait pas Catherine, il accourt près d'elle, et lui prenant la main, il lui dit : Que fais-tu là ? Pourquoi ne viens-tu pas? — Mais Catherine demeurait insensible, et elle souriait toujours à sa douce vision. Enfin, comme si elle s'éveillait d'un long sommeil, elle abaissa ses yeux et dit à son frère : Si tu voyais les belles choses que je vois, tu ne m'aurais pas ainsi troublée. — Quand elle releva les yeux pour ressaisir cette apparition céleste, tout avait disparu. L'enfant pleura et se reprocha d'avoir baissé les yeux.

De ce moment, Catherine ne conserva de l'enfance que sa candeur ; il n'y avait plus rien en elle qui ne fût parfait. Déjà son cœur était plein de l'amour de Dieu, et sa volonté complétement soumise à celle d'en haut. Elle commença à se recueillir dans la prière et l'oraison ; et, signe précoce de sa vocation, elle réunissait autour d'elle de petites filles auxquelles elle faisait partager les exercices de sa piété. Il y avait déjà des austérités monastiques dans les pratiques de cette piété enfantine.

Comme sainte Thérèse, saint Bruno, et les plus grands Saints, la solitude avec ses rêveries, son majestueux silence plein d'harmonies, vaste comme la voix de Dieu lui-même, la solitude, cette école des plus hautes vertus, tenta cette âme d'élite dès le matin de sa vie. — Un jour, comme sainte Thérèse, ce dégoût prématuré des choses du monde l'entraîna vers les campagnes solitaires qui environnent la ville de Sienne. Dans le renfoncement d'une grotte qui avoisinait les chemins, elle crut trouver le désert. Tout parlait à sa jeune imagination ; aussitôt elle se mit en prières, et son âme ardente éleva son corps au-dessus de la terre. Mais Dieu lui fit connaître qu'elle était trop jeune et trop faible pour ce genre de vie. L'Esprit-Saint la rappela à la maison paternelle. Elle obéit ; mais en sortant de cette grotte, ces routes désertes par lesquelles elle devait regagner la ville, lui firent peur. Et puis il y avait si loin encore pour revenir à la Valle-Piatta. Enfin, que dirait sa mère, toute sa famille, de cette longue absence? Elle pria et elle se sentit aussitôt transportée comme par une force surnaturelle à la porte de la ville. On l'avait crue chez sa sœur Lysa. Elle dit ceci longtemps après à son confesseur, le bienheureux Raymond.

L'intelligence qu'elle avait des choses divines lui fit comprendre qu'il y

a dans l'ordre de la perfection un degré supérieur, que c'est cet état d'innocence et d'ignorance complète de la vie des sens, qu'on appelle l'état de virginité. Elle sentit qu'il y a une exquise pureté que la majorité des hommes ne connaît point, ou du moins qu'ils n'ont pas le courage de pratiquer au-delà de l'adolescence, et sans laquelle pourtant est impossible cette union ineffable avec le Créateur qui est le premier besoin ressenti par les âmes d'élite. Peut-être aussi ses yeux étaient-ils tombés un jour sur cette page du livre divin où le Sauveur, dans un mot, révèle à ses disciples, encore aveuglés par la chair, ce grand signe de la prédestination céleste, et peut-être que son cœur était attaché à cette belle page. Ces mots, vides de sens pour tant de belles intelligences arrivées à leur maturité, n'avaient pas été muets pour cette enfant de sept ans. Un jour qu'elle était seule devant Dieu, et que personne ne pouvait l'entendre, elle se jeta aux genoux de la bienheureuse vierge Marie, ce modèle et cette gardienne des vierges, et les yeux pleins de larmes, prosternée humblement, elle prit à témoin l'Immaculée Reine de la pureté du vœu solennel qu'elle allait faire pour toute sa vie.

« O bienheureuse Vierge », lui dit-elle, « mère de ce bel amour que Dieu a mis dans mon cœur, et qui, je le sens, est la plus parfaite des affections de ce monde, vous qui la première avez conservé pour le Dieu jaloux, la pureté de votre corps et de votre cœur, daignez ne pas considérer la profonde indignité de votre servante, et accordez-lui de recevoir pour époux celui qu'elle désire de toutes les forces de son âme, votre divin fils Jésus. Et moi, je vous promets ici, à lui et à vous, de conserver mon innocence pour l'amour de lui, et de ne jamais recevoir d'autre époux ».

Le Seigneur entendit sa promesse, et plus tard il la consacra par une union mystique devant la cour céleste.

Après ce vœu, Catherine marcha à grands pas dans les voies saintes; crucifier son corps, humilier l'amour-propre, ce qui est encore de toutes les macérations la plus agréable à Dieu, c'était toute son occupation. Elle se priva de viande, et quand on lui en servait, elle la donnait à son petit frère Etienne. Avec les vertus saintes, grandirent aussi dans ce cœur l'amour des âmes et le désir de la gloire de Dieu. Aussi aima-t-elle d'une tendresse exquise les Saints qui avaient le plus travaillé à ces deux grandes œuvres de la vie : la conversion des pécheurs et la glorification du nom de Dieu. Saint Dominique était un de ceux qui en avaient fait le but spécial de leur vie. Catherine fut prise pour ce Saint et pour son angélique vertu d'une vénération et d'une tendresse particulières, et elle résolut d'entrer un jour ou l'autre dans un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique.

Il y eut même un moment dans son cœur la pensée de se dépayser, de prendre des habits d'homme et d'entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. On avait vu autrefois une grande Sainte oublier son sexe et le laisser ignorer aux autres, mourir dans les saintes solitudes sous l'habit des cénobites; mais le projet auquel elle s'arrêta fut d'entrer dans l'Ordre des Sœurs de Saint-Dominique.

Il y avait alors en Italie un grand nombre de monastères de femmes de cet Ordre; il y en avait deux à Sienne, et on appelait ces religieuses les Sœurs; on les reconnaissait de loin à leur grand manteau noir de la Pénitence de Saint-Dominique, et à cause de cela on les nommait les sœurs Mantelées, *Mantellate*. Catherine résolut d'aller trouver ces religieuses et les pria de la recevoir parmi elles, et de lui laisser porter leur habit.

Mais Dieu voulut qu'une grande épreuve vînt encore fortifier sa vocation.

Cette épreuve, presque toutes les femmes qui ont quitté le monde pour servir Dieu uniquement et sans réserve l'ont connue ; chez les unes, elle est née d'elles-mêmes, et de ce levain de vanité que ce sexe délicat et gracieux tire de sa propre beauté. Chez les autres, elle naît d'un autre genre d'obstacles encore moins aisé à vaincre, des contradictions que leur cœur sent s'élever autour de lui et qu'il peut rencontrer dans un monde qu'elles estiment encore ou dans une famille dont elles redoutent l'improbation ou la douleur.

La famille de la petite Catherine avait fait pour elle d'autres projets : sa mère Lapa voulait la marier. Déjà une des sœurs aînées de Catherine, Bonaventure, avait fait un mariage qui réjouissait sa mère ; et elle-même s'occupait à trouver à sa jeune sœur un bon établissement. L'amour de Dieu et son service n'étaient pas incompatibles avec le mariage, on avait même vu des mères de famille sanctifiées par leurs enfants. Tous ces raisonnements n'affaiblirent pas le dessein encore secret de Catherine, mais elle se laissa aller aux désirs de sa mère et de sa sœur. Tout en gardant sa foi pure au dedans d'elle-même, elle se laissa vêtir avec élégance, elle accepta toutes les parures dont on relevait sa fraîcheur et sa beauté. Elle soigna son corset, elle se fit jolie et chercha à plaire ; mais elle secoua à temps cet engourdissement de sa piété. Elle se réveilla de ce sommeil de son âme et elle s'en punit cruellement.

Quant à sa jeune sœur, elle expia aussi ce crime involontaire d'avoir voulu enlever à Dieu un cœur fait pour lui seul. Elle mourut prématurément, et Catherine eut à pleurer pour elle-même et sur cette sœur chérie. Elle offrit à Dieu larmes et jeûnes pour cette chère âme, et elle eut la consolation d'être éclairée d'en haut sur ses destinées éternelles. Dieu lui fit grâce, mais sa mère n'avait pas renoncé à ses vues sur Catherine ; l'espérance de se voir revivre dans de nombreux petits-enfants flattait son orgueil. A ses yeux toute la gloire d'une femme étant dans la fécondité de ses entrailles, elle la pressa plus que jamais. Un dominicain, ami de cette famille, fut prié d'user sur Catherine de toute son autorité. Elle fit à ce saint moine la confession de son cœur, et lui ne chercha pas à ébranler de si beaux desseins. Eh bien ! lui dit ce confident de son pieux secret, s'il est vrai que vous n'ayez plus aucun désir de ce monde, donnez-en à votre famille un signe extérieur, coupez vos cheveux. C'est ainsi seulement que vous marquerez sérieusement votre résolution.

Couper ses beaux cheveux noirs, l'orgueil de sa mère, la parure de sa jeunesse, le fallait-il ?

Catherine n'hésita pas, elle mit les ciseaux dans ses belles tresses, et elles tombèrent. Elle prit un voile et en couvrit sa tête découronnée pour cacher à sa mère cette sorte de larcin fait à sa tendresse. Lapa s'en aperçut enfin, sa douleur lui ôta tout d'abord le sentiment de la colère. Mais ensuite, ce fut une explosion de récriminations. Penses-tu, dit-elle, échapper à nos vues sur toi rien que par là ? Tes cheveux croîtront, et quand ton cœur devrait en être déchiré, nous te forcerons bien de prendre un mari.

Alors Lapa, pour détourner Catherine de la direction qu'avaient prise ses idées, lui donne pour occupation de régler tout l'intérieur du ménage : elle aidait la servante presque dans les détails les plus grossiers, et il lui restait à peine le temps de suivre ses plus stricts devoirs religieux. Elle ne perdit pas patience, et la grâce de Dieu la soutint dans cette nouvelle contradiction. C'est alors qu'elle se fit comme une cellule au dedans d'elle-même, où elle s'enfermait avec Dieu pendant que son corps était absorbé

par le travail. En servant son père, elle s'imaginait servir Notre-Seigneur Jésus-Christ. En servant sa mère, elle croyait servir la sainte Vierge ; ses frères et ses sœurs lui représentèrent les disciples et les saintes femmes.

Mais son père, homme plus pieux et plus clairvoyant que tout le reste de sa famille, discerna cette vocation invincible jusque dans cette soumission à des ordres qui la privaient de ses heures de méditations et de ses œuvres saintes. Dieu fit un miracle pour venir en aide à sa bonne foi et à sa piété. Il vit un jour paraître sur sa fille prosternée en prières, loin de tous les yeux, une colombe blanche comme la neige. C'était un avertissement céleste, et Giacomo comprit qu'il ne pouvait lutter avec Dieu. Le plus grand obstacle à la vocation de Catherine se trouva vaincu.

Dans Catherine aussi se trouvèrent rompus au même instant les liens qui l'attachaient à la terre. Le même jour elle assembla sa famille, déclara à tous le vœu par lequel son cœur s'était engagé au Seigneur irrévocablement, et le refus absolu qu'elle faisait de toute alliance en ce monde. Eclairé par l'esprit d'en haut, son père ne résista plus, il ordonna même qu'on la laissât en toute liberté suivre la vocation qu'elle avait choisie.

L'amour trop sensible de Lapa pour sa fille Catherine céda à l'autorité de Giacomo, et elle immola bien à regret à ce Dieu contre lequel son désespoir luttait encore, toutes les espérances qu'elle avait fait reposer sur cette chère enfant.

Catherine se fit comme une cellule dans la maison de son père où toutes les pratiques de la pénitence assujétirent à son esprit victorieux sa chair si pure. Alors commença pour elle une vie d'austérités et de privations si fortes, que les plus grands Saints n'en ont pas connu au-delà de ce degré. Discipline, châssis de fer, cilice, privation de nourriture, aucun de ces martyres volontaires de la pénitence ne fut inconnu à sa jeunesse. Une de ses plus dures austérités fut une lutte journalière contre le sommeil : quelquefois il était fort tard que Catherine discourait encore avec son confesseur, le bienheureux Raymond de Capoue, sur les choses de Dieu. Son âme et son corps veillaient, et cependant ce saint homme, vieilli dans le service de Dieu et la vie la plus sainte, s'affaissait sur lui-même et dormait. Alors elle l'éveillait doucement et lui disait : Est-ce ainsi que le corps doit l'emporter sur les choses de l'esprit, et est-ce à un homme de Dieu que je parle des choses divines ?

Elle finit par arriver à l'âge de vingt ans, en pouvant vivre uniquement de pain, d'eau et d'herbes crues.

Mais ce ne fut pas sans une certaine décroissance de sa santé et de ses forces. Longtemps la tendresse de sa mère lutta contre cette vie pénitente. Elle l'arrachait le soir à son cilice et aux planches sur lesquelles reposaient la nuit ses membres délicats et amaigris, pour la mener dormir dans son lit à elle. Du côté de Catherine c'était aussi une lutte continuelle contre cette tendresse qui combattait la grâce, et son esprit de pénitence était si ingénieux qu'il parvenait toujours à détruire les soins que sa mère prenait de son pauvre corps.

Un jour, elle l'emmena aux eaux ; les eaux de Sienne étaient fort renommées au moyen âge. C'était par une belle matinée d'été, dans une belle vallée que bordaient presque les Apennins ; sous l'ombrage odorant des citronniers et des orangers se trouvait le bassin des baigneurs ; tout en ce lieu devait parler de repos et de mollesse à cette jeune fille. Catherine peut-être sentit tout le danger qu'il y avait pour son âme dans cette mystérieuse attraction qui existe entre les harmonies de la nature et la vie de nos

sens, et tout de suite elle voulut assujétir en elle une bonne fois à la grâce tous ses instincts sensuels. Elle témoigna à sa mère le désir de n'entrer dans l'eau que lorsque tout le monde serait parti. La foule des baigneurs ne tarda pas à s'écouler, et aussitôt Catherine d'entrer dans l'eau ; mais sous prétexte de se rendre le bain plus profitable, elle se tint à l'ouverture des canaux qui amenaient l'eau sulfureuse. Et qu'on juge du supplice qu'elle infligeait en ce moment à un pauvre corps affaibli, qui se trouva tout brûlé par ces flots d'eau bouillante.

L'auteur de sa vie raconte qu'elle lui disait plus tard avec sa simplicité de colombe, et comme pour écarter de cette pénitence tout son mérite réel : « Je pensais pendant ce temps-là aux tortures de l'enfer et du purgatoire ; je suppliais mon Créateur que j'ai tant offensé, de changer pour moi ces tourments mérités en ces douleurs que je souffrais volontiers, et dans l'espoir de cette miséricorde, j'oubliais tout ».

Savez-vous, vous qui lisez l'imparfaite narration de cette vie d'ange, quelles étaient ces offenses qu'elle expiait si cruellement ? Ces offenses, son confesseur, un homme véridique, digne de toute créance, n'a pas craint de nous le dire, c'étaient de légers manquements à l'esprit de la grâce : c'était peut-être un instant d'un de ses jours dérobé à la constante pensée de Dieu ; c'était, le croirons-nous ! l'oubli de quelque pieuse habitude, ou un quart d'heure de sommeil que lui reprochait peut-être cette grâce de Dieu, qui régnait victorieuse et souveraine dans sa chair subtilisée par la force de l'esprit.

Nous avons souvent entendu blasphémer autour de nous ces saintes rudesses, ces héroïques emportements de l'esprit contre la chair. Ce n'est même pas seulement le vulgaire qui a osé s'élever contre cette vie d'austérité et de pénitence que, seule, la loi de liberté individuelle défendrait contre ses anathèmes. Des livres écrits par quelques plumes vénérées, éloquentes dans les choses humaines, mais inhabiles dans les choses de Dieu, ont été les organes quelquefois fanatiquement impies de cette réprobation d'un siècle irréligieux et perverti. Nous qui sommes encore dans le monde, qui y tenons par tant de liens, osons interpréter cependant la raison de cette vie ascétique. La foule ne voit dans ces disciplines, ces haires, ces cilices, que le sang qui les teint. Sur ces corps de Saints, elle ne voit que les plaies qu'ils se sont faites eux-mêmes dans une sainte barbarie ; et pourtant si quelque vertu miraculeuse sort de ces plaies pour notre bien, c'est parce que c'est la main même qui tient à ce corps qui les y a creusées, qui les y a nourries. Quelle énergie de corps et d'âme ne révèlent pas tous ces tourments volontairement soufferts ? Et sans ces emportements de l'esprit contre la chair, qui sait jusqu'à quel point la chair se fût emportée elle-même contre l'esprit ?

Tous les droits que le corps abdique, il les cède à l'esprit ; toutes les forces, toutes les facultés dont il se refuse l'exercice, affluent vers l'âme. Ce corps exténué, amaigri, épuisé, n'est plus une barrière entre l'âme et son Créateur, entre l'homme et l'infini ; c'est à peine un voile qui protége contre l'indiscrète curiosité des indifférents les mystérieux entretiens de cette âme avec Dieu. Elevée au-dessus d'elle-même, subtilisée, cette âme voyante ne connaît plus de ténèbres ; une lumière surnaturelle descend au dedans d'elle-même et la relie aux mystères du royaume de Dieu dont chaque jour elle appelle l'avénement avec d'ineffables ardeurs. Devenue plus clairvoyante que tous les savants selon le monde, elle perçoit, elle, l'immensité de ce Dieu, sa majesté, sa sainteté incomparable si outragée, si

méconnue par l'humanité coupable. Alors les forfaits des pécheurs lui apparaissent dans toute leur horreur ; ses manquements à elle-même prennent des proportions relatives à la grandeur de cette majesté offensée, de cette nature impeccable de Dieu, devant qui la plus haute vertu n'est elle-même que ténèbres et imperfections. Alors cette âme sainte voit avec terreur les Anges se voiler de leurs ailes devant le Dieu trois fois Saint ; et comme la justice de ce Dieu lui demande des holocaustes, et qu'il n'en veut point hors de nous-mêmes, cette créature d'élite s'offre à cette justice. Elle s'offre elle-même, c'est-à-dire qu'elle offre sa chair innocente pour être consumée par le feu de l'esprit ; c'est-à-dire qu'elle accomplit, qu'elle réalise dans la loi du Christ les sacrifices de la loi primitive ; c'est-à-dire qu'à ce feu sacré qui brûle dans le chaste sanctuaire de son âme, toujours sans se consumer, elle jette l'aliment toujours renouvelé de toutes les passions, de tous les instincts, de toutes les convoitises de la nature corrompue.

Et voilà pourquoi la douleur est absente de toutes ces douleurs inventées, amoncelées volontairement sur ces corps de Saints et de Saintes. Voilà pourquoi ils souriaient à la souffrance, et fuyaient le plaisir.

Cependant la mère de Catherine, Lapa, ignorante des mystères de cette vie intérieure, avait grand'peine à comprendre aussi la raison de cette vie de pénitence dans sa fille, si pure, si douce, si charitable. Elle se désolait chaque jour, et ne cessait de se plaindre de ce que sa belle Catherine, autrefois si forte, si robuste, qu'elle portait sans fatigue jusqu'au grenier de la maison la charge d'un âne ou d'un cheval, n'était plus qu'une chétive créature qui n'avait de force qu'en parlant de Dieu et des choses célestes. Ce fut aussi une grande douleur pour elle que de voir Catherine prendre l'habit des Sœurs de la Pénitence. Jusqu'à l'entrée de Catherine parmi ces sœurs, on n'avait vu là encore que des veuves et des femmes mariées. Ces sœurs vivaient même au dehors, dans leur famille. C'est de ce moment seulement que ce Tiers Ordre des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique prit une forme plus régulière et plus parfaite.

Ce fut un beau jour pour cette jeune fille que celui où elle monta avec sa mère à l'église de Saint-Dominique et où, devant ses sœurs en religion rassemblées de bonne heure dans le sanctuaire, elle reçut l'habit symbolique qu'elle désirait si ardemment depuis son enfance, la tunique blanche, symbole d'innocence, le manteau noir, symbole d'humilité. Innocence et humilité, ce fut là toute sa vie. Car l'illustration à laquelle était appelée cette simple fille du peuple de Toscane ne devait rien ôter à l'angélique pureté de ses mœurs, ni à la simplicité de tout son être.

Il y eut encore en elle, dès ce moment, un redoublement de ferveur et de piété. Elle fut de ce moment trois ans à observer si bien le silence monastique qu'elle ne parla de tout ce temps que pour se confesser. La pauvreté aussi fit partie de sa vie ; elle renonça à tout, au milieu même de l'abondance qui régnait dans la maison de son père, où elle se regardait comme une servante, et non comme l'héritière de toute cette aisance. Quant à la chasteté et à l'obéissance, ces deux autres vœux si sévères de la vie de religion, c'était depuis longtemps la base de toute sa vie.

Qui pourrait dire ses veilles, ses prières, ses méditations, ses gémissements ? Celui qu'elle aimait, l'objet ineffable de tous ses soupirs, entendait ces gémissements de son esprit, souvent il daignait à son appel venir encourager sa servante ; et cette vision céleste l'absorbait tellement que l'extase arrêtait sur ses lèvres les mots commencés. Ces communications si étroites et si intimes avec l'Esprit de Dieu expliquent comment son âme avait assez

de forces pour soutenir son corps épuisé par l'abstinence; car elle restait souvent un espace de temps illimité sans prendre de nourriture. Elles expliquent aussi comment cette simple fille révéla au moyen âge cette doctrine admirable, qui est un miracle inexplicable dans une femme privée de toute science selon les hommes.

Digne fille de saint Dominique et de saint Thomas d'Aquin, ces deux dévotions chères à son cœur avec la dévotion à sainte Madeleine que Dieu lui-même lui donna pour patronne dans une de ses visions, le premier fondement de la doctrine de sainte Catherine de Sienne est le parfait détachement de soi-même jusque dans la pensée du cœur. Dieu lui avait dit dans une apparition : « Ma fille, ne pense qu'à moi : si tu le fais, je penserai sans cesse à toi ». Au sujet de sa doctrine, sainte Catherine eut dès lors de nombreuses visions. Mais, comme pour l'éclairer sur la nature de ces révélations, et la rassurer contre le malin esprit à qui cette âme sainte fut toujours une redoutable ennemie, le Sauveur se montra à elle un jour et lui enseigna la manière de discerner les inspirations de l'Esprit-Saint d'avec celles du démon. « Mes visions », lui dit-il, « commencent par la terreur et continuent dans la paix. Leur début fait sentir une certaine amertume qui se change peu à peu en douceur, tandis que les inspirations du malin esprit commencent par troubler l'âme par une fausse joie. Mais elles finissent par la tristesse et les ténèbres; car mes voies sont bien différentes de celles de l'enfer. Les visions qui viennent de moi procurent aussi l'humilité, et les autres enflent d'orgueil : car l'orgueil est père du mensonge, et l'humilité est inséparable de la sainteté ».

Ce ne fut depuis qu'une perpétuelle communion de Catherine avec Dieu. Parlait-elle à quelqu'un, souvent ses visions célestes la surprenaient au milieu de cette conversation, nécessaire sans doute, mais humaine. Une âme qui est à Dieu, pensait-elle, doit lui appartenir non-seulement en vue du ciel, mais plus encore en vue de l'union par l'amour. « Pourquoi vous occuper de vous ? » disait-elle souvent dans la suite à ses disciples et à son confesseur même. « Laissez agir la Providence, au milieu des plus grands dangers, elle a les yeux fixés sur vous, elle vous sauvera toujours ». Elle a consacré dans ses œuvres des Chapitres admirables à cette divine Providence qu'elle exaltait de toute la force de son amour.

Aussi cette Providence de Dieu l'aima-t-elle et la garda-t-elle d'une façon presque toujours miraculeuse. Elle se trouva ainsi savoir lire et écrire par un prodige, un jour que, découragée de ses efforts inutiles, elle la conjura de lui venir en aide.

Un des sublimes enseignements de la doctrine de Catherine est encore celui-ci : « L'âme unie à Dieu », dit-elle, « l'aime autant qu'elle déteste la partie sensuelle de son être ». L'amour de Dieu engendre la haine du péché, et lorsque l'âme voit que le péché prend racine dans les sens, elle les hait et s'efforce d'anéantir le péché qui est en eux. Cette haine sainte commence dans l'âme par un certain mépris d'elle-même, et ce mépris la protége contre les séductions des hommes et du démon. Ainsi saint Paul disait autrefois : « C'est dans ma faiblesse qu'est ma force ». Parole féconde que les Saints ont développée dans leurs actes sublimes. Il faut voir de là, combien dans ses enseignements Catherine fustige en ses disciples l'amour-propre, « père de l'orgueil », disait-elle, « et de tous les vices ». Quand elle disait cela, elle parlait sur les ruines de son propre cœur immolé à Dieu seul depuis longtemps. Mais avant d'être élevée à ces merveilles de la sagesse incréée et de l'amour divin, Catherine avait eu à lutter avec l'esprit

des ténèbres. L'antique serpent avait soufflé à ses oreilles de jeune fille des paroles impures. Il avait jeté le trouble et le désespoir dans l'âme fervente de la chrétienne. Il le faut dire à la gloire de Catherine, et pour l'éternelle consolation de toutes les âmes chrétiennes, qui, plus que les âmes mondaines, connaissent les angoisses de la tribulation.

Un jour, Catherine tomba dans des doutes mortels, car elle fut tentée dans son âme avant que de l'être dans ses membres, ainsi qu'il est arrivé aux plus grands Saints. Ennemi de ses pénitences et de ses macérations, l'esprit du mal lui insinua que Dieu l'allait abandonner dans les voies extraordinaires où il l'avait conduite; et que si l'on peut retrouver sa route dans les chemins battus, on ne le saurait plus jamais, une fois jeté dans ces chemins mystérieux qui conduisent ou à une perfection presque impossible, ou à une damnation presque certaine. Quel moment! quel supplice! Hélas! tous les tourments de ce monde ne sauraient offrir l'image de cette affreuse perplexité. Aspirer à Dieu, à la perfection, et voir s'éloigner comme un mirage menteur ce ciel d'amour et de pureté dont l'âme a fait dès ce monde sa fin et sa vie! Tomber de là, non dans les sentiers communs, mais dans la fange qui les borde! Oh! quand les anciens avaient créé cette figure fantastique et effrayante de leur Tantale au supplice, ils avaient eu la vision de l'âme chrétienne dévorée de cette soif du ciel que rien ne peut éteindre que le ciel même, de cette soif aiguillonnée encore par cette épouvantable tentation.

« Pauvre fille, murmurait à Catherine une voix sardonique et cruelle, quelle audace, quelle témérité dans ton désir de la perfection! Penses-tu t'élever impunément au rang des anges, toi, fragile créature, pétrie du même limon que tous ces pécheurs? Oublie ces rêves insensés! tu es jeune encore; pendant que tes yeux ont encore quelque éclat, que ton front a gardé sa jeunesse, fixe l'un de ces cœurs que tu as dédaignés jusqu'à ce jour. Là seulement est la sécurité, là seulement est le bonheur. Vois Rachel, vois Sara, Rébecca. Ne sont-ce pas de saintes femmes? Et penses-tu t'élever jamais au-dessus de ces modèles des femmes fortes? » Et Catherine, chancelante de terreur, mais forte de sa foi et de sa confiance, répondait : « Je me confie en celui qui fait ma force, au Christ que j'aime, et non en moi ». Que les cœurs chrétiens retiennent bien ceci et qu'ils s'arrêtent à ce tableau. Il y a des moments dans la vie où ce souvenir, ce seul souvenir, peut les sauver du désespoir. Cette confiance persévérante, cette droiture de son esprit et de son cœur qui la fixa à cette pensée comme à un point d'appui, cette confiance sauva Catherine. Le mauvais esprit alors quitta son âme. Il s'empara de la femme. Il y entra par la pensée, cette messagère du ciel et de l'enfer. Il l'entoura donc des tableaux les plus honteux, des images les plus grossièrement sensuelles. Ce supplice dura longtemps. Catherine détournait les yeux, et la rougeur montait à son front pudique. Mais derrière elle, les mêmes images reparaissaient. Obsédée, elle fuyait, comme autrefois saint Jérôme fuyait sa grotte sainte, sa cellule étroite, toute remplie de chasteté et de souvenirs de pénitence; elle allait demander à tous les sanctuaires de Sienne sa délivrance; mais partout elle portait avec elle ces fantômes de l'enfer. Les autels de saint Dominique, céleste protecteur de toutes les chastetés en péril, étaient les confidents de ses terreurs et de ses angoisses. Mais Catherine, éprouvée, n'oubliait pas la prière, ce canal de tout secours divin. Elle augmentait au contraire ses sacrifices, le nombre d'heures qu'elle donnait à l'oraison, à la pénitence. Fidèle aux inspirations de la grâce, elle s'excitait à une haine sainte d'elle-même et profitait de son hu-

miliation apparente pour offrir au Seigneur un plus parfait sentiment de sa pauvreté spirituelle. Quelquefois elle restait de longues heures comme anéantie au pied de la croix. Puis elle se levait pour servir Dieu avec plus de courage.

C'est par cette humilité, cette soumission constante, que Catherine triompha d'une épreuve si terrible. Elle avait duré plusieurs jours. Elle s'éloigna, et pour longtemps. C'est alors que, prosternée, elle sentit l'Esprit-Saint éclairer son cœur de cette lumière féconde qui lui fit sentir la nécessité de ces épreuves dans la carrière de la sainteté. La béatitude est au bout, mais les épreuves et les douleurs sèment cette route. Hélas ! que de larmes ont marqué sur cette terre le passage de ces Saints que notre cœur chérit, que notre culte honore ! Mais Jésus, en les appelant après lui, leur avait dit : Que celui qui veut me suivre laisse tout là et qu'il prenne ma croix. Et eux, généreux jusqu'à une sainte folie, ils ont dit : Seigneur, ce n'est pas assez de votre croix, nous vous rendrons *sang pour sang !*

C'est ce que Catherine de Sienne disait, elle aussi, à son Seigneur dans ses communications avec lui qui n'étaient visibles que pour elle seule. Après cette épreuve cruelle, la consolation et la joie abondèrent dans son cœur. Le Sauveur lui-même lui apparut comme dans son sacrifice du Calvaire. « Où étiez-vous, Seigneur, lui demanda doucement Catherine, pendant que ma pensée était souillée de toutes ces images ? — J'étais dans ton cœur, ma fille, lui dit l'Epoux, et j'y étais ravi par la fidélité que tu me gardais pendant ce douloureux combat ».

Au milieu des torrents de félicités qui remplirent sa vie à dater de ce jour, Catherine revenait encore à ce souvenir avec délices. La pensée de ce qu'elle avait souffert inondait d'émotion et de reconnaissance son âme délivrée. Comme saint Jérôme, elle se prenait quelquefois à regretter cette époque militante de sa vie. Ç'avait été pour elle un pas immense dans la vertu.

Ici commencent la vie publique de Catherine, ainsi que parle son saint confesseur, et son action bienfaisante sur toute la chrétienté. Comme dit encore le bienheureux Raymond de Capoue : Une telle lumière ne pouvait rester sous le boisseau, et ne fallait-il pas montrer à tous les regards la ville placée sur la montagne ?

C'est alors aussi qu'eut lieu dans la vie de Catherine cette union mystique entre elle et son Seigneur bien-aimé, vision digne de l'admiration des anges, qui a saisi l'imagination de nos artistes d'élite, et qu'ils ont reproduite tant de fois dans la peinture et dans la légende.

Un jour, — on était à la veille du Carême, et tous, chrétiens et mondains, célébraient par toutes les folies d'usage les dernières allégresses du carnaval, — Catherine était seule dans sa cellule, et elle adorait de toute son âme ce Dieu que tout oubliait autour d'elle. « Seigneur », dit-elle dans son extase sainte, « rendez-moi forte, afin que rien ne puisse jamais me séparer de votre amour ». Une voix, la voix divine de l'Epoux, lui répondit : « Sois en paix, je t'épouserai dans la foi ».

A ces mots, l'Epoux descendit lui-même, et avec lui parurent devant Catherine éblouie la resplendissante Vierge Marie, patronne sacrée de toutes les Vierges du ciel et de la terre, puis saint Jean l'Evangéliste, avec son regard d'aigle et sa pureté de colombe, le victorieux saint Paul, saint Dominique, illustre par ses mœurs d'ange et ses doctes travaux, enfin avec eux tous, le roi David, cet éternel modèle de l'amour pénitent; en présence de tout ce cortége de saintetés et de vertus, la Vierge Immaculée, mère du

pur amour, prit dans ses mains divines la main droite de Catherine et la présenta à son Fils en lui demandant pour elle l'anneau mystique. Un anneau d'or orné de quatre pierres précieuses qui entouraient un diamant magnifique, brillait dans la main du Sauveur. Sans doute il y avait là encore une figure intelligible seulement à la piété de Catherine et des Saints.

Le Sauveur présenta la bague à sa fiancée et la lui mit au doigt en disant : « Moi, ton Créateur avec mon Père céleste, moi ton Rédempteur, je t'épouse à présent dans la foi, et tu la conserveras pure jusqu'au jour où nous célébrerons dans le ciel les noces éternelles ».

La vision disparut, mais l'anneau resta au doigt de Catherine. Elle seule le voyait; pour tous, il était invisible. Il ne la quitta jamais, et elle ne se lassa jamais de l'admirer.

De ce moment, Dieu voulut que ce zèle, que Catherine nourrissait dans son cœur pour sa gloire et le salut des hommes, portât son fruit. Déjà, à cette époque, quelques-uns étaient scandalisés de la grandeur de ses révélations et de l'héroïsme de ses vertus. Car l'onction de la parole divine était souvent sa seule nourriture, et elle se refusait pendant longtemps les aliments, sans que pourtant elle tombât en défaillance. Un célèbre ascète de Florence en fut scandalisé comme les autres. Il le lui témoigna, et Catherine se défendit, dans une lettre modeste et tout empreinte de force et de grâce, des soupçons que sa conduite avait fait naître dans l'esprit de cet homme.

Ainsi Catherine eut souvent à subir des contradictions redoutables dans sa famille, et même dans sa famille spirituelle. Les uns la traitaient d'hypocrite, les autres la raillaient. Un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique l'accabla une fois d'outrages cruels, Catherine ne lui répondit que par le silence, et charitable autant que patiente, elle le défendit contre le Père Raymond et les religieux de son Ordre qui voulaient traiter avec sévérité un homme que la grâce trouvait si rebelle.

Le Seigneur lui dit un jour : L'orgueil des hommes est devenu intraitable, ma justice les confondra par un équitable jugement. Je veux leur donner une confusion salutaire, et pour cela, dans ma divine sagesse, je leur enverrai des femmes ignorantes et faibles par nature, mais sages et puissantes par ma grâce afin de confondre leur orgueil. Catherine devait être une de ces femmes privilégiées, la plus illustre peut-être. Dieu lui ordonna formellement de paraître en public, lui promettant d'être avec elle par sa grâce, et c'est ce que témoignèrent admirablement plusieurs faits merveilleux de sa vie de famille. Portée par l'humilité de son esprit et de son état à remplir, dans ses rapprochements avec sa famille, les offices les plus dédaignés de tous et des serviteurs eux-mêmes, Catherine reçut cependant la grâce de n'être jamais troublée dans ses intimes communications avec Dieu, même au milieu des plus rudes travaux domestiques, et souvent on la vit soulevée de terre durant ses extases, comme autrefois sainte Marie-Madeleine : son corps suivait son âme pour montrer la vertu de l'Esprit qui l'attirait. Un jour qu'elle était assise auprès du feu pour surveiller les viandes qu'on faisait rôtir, Catherine eut une de ces extases qui l'arrachaient à la terre. Sa belle-sœur survint qui, voyant cela, habituée qu'elle était à voir sa sœur dans cet état de ravissement, continua son ouvrage. Elle emporta les viandes quand il en fut temps et laissa Catherine livrée à sa vision; quand elle revint après, elle trouva Catherine sur les charbons ardents. Or, le feu était très-grand. Aussitôt la jeune femme effrayée s'enfuit en criant : Hélas ! hélas ! Catherine est toute brûlée ! Quand on retira la

jeune fille, son corps et ses vêtements étaient intacts. Il n'y avait pas trace de brûlure, pas même de poussière ni de cendre attachée à l'étoffe de sa robe. « Le feu céleste qui embrasait son âme, dit un de ses confesseurs, avait arrêté le feu de la terre ». L'Esprit-Saint la préservait aussi des piéges où l'attirait souvent l'esprit malin. On raconte qu'un jour cet ennemi des hommes, dans sa fureur contre Catherine, la jeta dans un grand feu devant ceux qu'elle instruisait. Tandis que les assistants poussaient des cris de frayeur et s'efforçaient de la retirer du feu, elle se relevait seule en souriant, et ses vêtements n'étaient pas même endommagés. Catherine regarda tranquillement autour d'elle, et elle dit toute riante à ceux qui la regardaient, aussi effrayés de ce miracle qui la sauvait qu'ils l'avaient été de cet accident étrange : « N'y faites pas attention, c'est la mauvaise bête ».

Cette *mauvaise bête*, sainte Thérèse l'a connue aussi, quand sa sainteté se perfectionnait dans les combats. Cette *mauvaise bête*, Dieu le Père, pour notre rédemption, lui permit bien d'oser transporter sur la montagne la personne immaculée de notre Sauveur. Pourquoi n'aurait-elle pas son rôle dans les tourments et le martyre de nos Saints les plus illustres ?

Catherine fut aussi précipitée dans un bourbier par cette puissance de l'enfer. Elle revenait ce jour-là bien tranquillement à Sienne sur son âne, et quelques frères de Saint-Dominique l'entouraient. Mais là, comme toujours, la récompense suivit l'épreuve.

Un jour que la Sainte était restée longtemps en prières à l'église Saint-Dominique, et qu'elle revenait chez elle, elle se trouva environnée d'une immense lumière. Elle s'arrête, et voit le Sauveur tenant entre ses mains un cœur resplendissant de vie et de beauté. — Elle, tremblante, s'humilie et se prosterne devant son céleste Epoux. — Mais le Christ vient à elle avec bonté, et lui ouvrant le côté, il place dans son sein ce cœur au lieu du sien même. Depuis longtemps la fidèle Catherine avait dit à son bien-aimé : Seigneur, ôtez-moi mon cœur. — Ma fille, dit le Sauveur, voici mon cœur que je vous donne, et par lui vous vivrez toujours. Les compagnes de Catherine affirmèrent qu'elles avaient vu à son côté une cicatrice rouge qui témoignait de la vérité de ce qu'elle disait. Depuis ce temps Catherine porta au dedans d'elle, non pas seulement ce feu symbolique de la charité, mais un feu ardent et véritable, et ce feu renouvela en elle tout son être et toutes ses vertus.

Dans sa modeste cellule descendaient toutes les poésies, toutes les félicités du ciel. Tantôt c'était la Reine des anges elle-même, tantôt c'était saint Thomas d'Aquin, saint Jean l'Evangéliste, qui lui prodiguaient leurs sublimes enseignements. Un autre jour elle reçut pour patronne la bienheureuse Marie-Madeleine, et elle connut d'elle en un instant cette suavité d'amour, cet abandon généreux qui l'avait attirée du sein des délices mondaines aux pieds du Christ. — Depuis ce temps, elle ne nomma plus sainte Madeleine que la douce amoureuse, sa mère.

Ainsi que pour tous les Saints, la vraie nourriture de Catherine était la viande et le breuvage eucharistiques, et son union avec le Sacrement de l'autel était si intime, si continuelle, que la seule vue du pain sacré la rassasiait quelquefois.

Son confesseur raconte qu'il semblait que la victime eucharistique, comme si elle eût été impatiente d'aller résider dans ce tabernacle de pureté et de sainte adoration, vint un jour se placer d'elle-même sur la patène au moment où il s'avançait pour donner la communion à son illustre pénitente. — Souvent des témoins affirmèrent que la sainte hostie, au moment

de la communion, s'élançait des mains du prêtre jusqu'aux lèvres de Catherine. — Ce n'étaient que miracles et faveurs du ciel.

Elle voyait les anges servir la messe, un voile d'or à la main. Elle entendait les chœurs célestes. Elle voyait les Saints, la Vierge elle-même, ravis d'admiration devant les abaissements du Dieu de l'autel.

Elle communiait tous les jours et elle croyait avec le grand nombre des Saints que l'homme pécheur, après avoir purifié sa conscience par l'absolution, ne doit pas, sous le seul prétexte de son indignité, s'éloigner de la table sainte.

A ce sujet, elle écrivit à un chevalier de la république de Florence une lettre remarquable dont voici quelques lignes : « Il ne vous convient pas de faire comme beaucoup de gens imprudents qui manquent à ce qui est commandé par la sainte Eglise, disant : Je ne suis pas digne ! et ils passent un long temps dans le péché mortel sans prendre la nourriture de l'âme. — O coupable humilité ! Eh ! qui ne voit que vous n'en êtes pas digne ! N'attendez pas, car vous ne serez pas plus digne à la dernière heure qu'à la première. — Avec notre propre justice nous ne serons jamais dignes, mais Dieu est celui qui est digne, et qui nous fait dignes par sa dignité qui est infinie, qui ne diminue jamais ».

La vie active de Catherine n'est pas moins digne d'admiration, pas moins semée de merveilles que ne l'est sa vie mystique, et que ne le fut plus tard sa vie enseignante. — L'aumône était comme une récréation pour son cœur. Elle aimait surtout à user des biens que son père, homme droit et juste, lui remettait pour l'aumône en faveur des misères cachées et honorables que la société des villes cache dans son sein. Il y avait à Sienne de ces nobles et chastes misères qui se voilaient, honteuses de leurs dénûments. Catherine les allait chercher discrètement. De sa main amie elle rassasiait ces vénérables affamés, elle substituait un lit au grabat, remplissait la huche de pain nouveau, apportait le vin, le blé, l'huile, et, en même temps, des larmes de sympathie, une compassion fraternelle faisaient accepter avec bonheur des dons qu'on eût rougi de mendier à l'opulence altière. — Elle allait seule, le matin à la dérobée, chez ces pauvres. Dieu lui ouvrait miraculeusement leur porte, qu'elle refermait en se sauvant après avoir laissé là ses offrandes.

Un jour qu'une maladie cruelle la retenait au lit, elle sut qu'une pauvre veuve de son voisinage n'avait plus de pain à donner à ses enfants. Son cœur saigna de compassion, et elle pria, afin que le Seigneur lui donnât assez de force pour pouvoir s'en aller secourir cette détresse. Le lendemain, elle se lève avant le jour, glane dans les greniers de la maison paternelle, se charge de pain, de vin, de blé, d'huile et de tout ce qu'elle trouve d'aliments sous sa main. Mais comment, faible et malade, emporter seule toutes ces provisions ? il y en avait presque la charge d'une mule. Dieu lui viendra en aide. Les forces peuvent-elles manquer aux serviteurs fidèles que la Providence a élus ses trésoriers en ce monde ? Elle met une partie de sa charge sur ses épaules, une autre à sa ceinture, elle en prend une autre à deux mains, et soulève tous ces fardeaux en invoquant Dieu. Son espérance n'est pas trompée. Elle se met en marche, légère comme un messager d'en haut; elle ne sentait seulement pas peser sur elle cette charge, qui était de près de cent livres. — Elle court; elle arrive. — Mais près de la maison de la veuve, son pas se ralentit, son fardeau se fait sentir. Elle prie avec ferveur et la force lui revient. — La porte de la pauvre demeure n'était pas fermée par le haut. Elle l'ouvre et dépose sa charge à l'intérieur. Mais le poids en était si con-

sidérable qu'en tombant elle réveille la pauvre veuve. — Déjà Catherine fuyait et conjurait son divin époux de lui rendre les forces qu'il venait de lui retirer en lui ôtant son fardeau. — La veuve avait reconnu son habit. Elle savait que cette bienfaitrice qui se cachait était Catherine, Catherine dont l'aumône matinale, comme celle de saint Nicolas, venait réjouir le réveil des malheureux, Catherine dont la charité fraternelle donnait au pauvre, comme saint Martin, la plus grande moitié de son manteau.

Un jour, à l'église des Frères Prêcheurs de Sienne, un pauvre lui demanda l'aumône; elle n'avait rien, mais refuser à un pauvre était pour elle une amère douleur. Elle regarda donc sur elle ce qu'elle pouvait lui donner : la fiancée du Seigneur n'avait ni bagues ni perles, car sa parure, sa gloire est intérieure. Ses yeux s'arrêtèrent sur une croix d'argent qui était attachée à un de ces petits cordons garnis de nœuds, sur lesquels on récite l'Oraison dominicale et qu'on appelle pour cette raison des *Pater noster*. Elle détacha cette croix et la donna au pauvre, qui la reçut avec joie et se retira. La nuit d'ensuite, comme Catherine priait, le Sauveur lui apparut tenant à la main la même croix tout ornée de pierres précieuses. — Reconnais-tu cette croix, ma fille, lui dit-il. — Je la reconnais, dit Catherine, mais elle n'était pas si belle lorsqu'elle était à moi. — Hier, dit le Seigneur, tu me l'as donnée avec amour, et moi je te promets qu'au jour du jugement je te la rendrai telle qu'elle est, afin qu'elle devienne ta gloire. — Il disparut, mais il reparut encore souvent à Catherine sous l'habit des pauvres. Un jour elle donna à l'un de ces pauvres, dont la figure inconnue cachait à son cœur celui qu'elle aimait, *sa robe*, la seule qu'elle s'était gardée. Le Seigneur lui rendit le lendemain une tunique semée d'or et de perles précieuses. Prémices des récompenses éternelles qui figuraient déjà ce manteau de gloire dont Dieu revêtira ceux qui auront couvert ses membres glorieux, dans la triste nudité des pauvres de ce monde ! Un autre jour le Sauveur renouvelait en sa faveur, dans la maison de son père, ce miracle de l'eau changée en vin aux noces de Cana. Les souffrances sans remède, les maux que la science avait renoncé à guérir, attiraient surtout la compassion de Catherine.

Il y avait à Sienne une malheureuse, nommée Tecca. La lèpre couvrait son corps, et ses plaies répandaient l'infection autour d'elle : tout l'abandonnait. La charité insatiable de Catherine adopta cette infortunée. Elle l'entourait de soins, se faisait son esclave et ne craignait pas de l'embrasser comme une amie. Tous ceux qui souffraient n'étaient-ils pas ses amis ? Cette malheureuse s'accoutuma à ces soins, à cette tendresse, miracle d'une religion d'amour et de sacrifice; elle ne voulut plus permettre à Catherine de s'absenter le dimanche pour l'office divin. La lépreuse, qui se croyait dus tous ces soins, blasphémait et calomniait sa bienfaitrice. La mère de Catherine la conjurait de laisser cette méchante vieille, mais la charité de Catherine ne se rebutait pas ; elle contracta enfin cette horrible lèpre qu'elle combattait dans Tecca. Ce malheur ne l'arrêta pas dans sa tâche; mais celui qui guérit et qui sauve s'était assez réjoui du généreux courage de sa bien-aimée. Tecca mourut, et elle n'eut pas plus tôt rendu le dernier soupir que la lèpre de Catherine disparut tout à coup, et que ses mains qui l'avaient contractée tout d'abord devinrent plus blanches et plus éclatantes de beauté qu'auparavant.

Une autre exerça aussi cruellement sa patience : c'était une religieuse de son Ordre, Palmerina. Son orgueil blessé, une sourde envie, avait excité dans son cœur une haine envenimée contre cet ange de vertus; elle jeta sur

cette réputation sans tache d'ignobles calomnies. Dieu la punit, elle fut attaquée d'une maladie mortelle, et elle se trouva à l'agonie. Pendant ce temps, Catherine s'accusait de tout ce mal, et elle conjurait son divin Sauveur de ne pas laisser cette âme quitter le monde sans lui avoir inspiré des sentiments de charité et de douceur. C'est alors que, dans une extase, elle vit par l'esprit de Dieu combien est belle une âme, une de ces âmes que le Sauveur a aimées jusqu'à descendre du ciel pour les racheter.

La puissante prière de Catherine retardait toujours l'agonie de Palmerina, et le dernier combat de cette pauvre femme était quelque chose d'effrayant. Catherine en eut la révélation, et elle versa tant de larmes qu'elle obtint enfin de Dieu la conversion de ce cœur endurci qu'un rayon de miséricorde vint éclairer à son heure dernière. Elle s'accusa de sa faute et reçut le baiser et le pardon de Catherine exaucée.

La paix et la joie la suivaient partout. Ici elle sauvait l'honneur d'une noble famille, là elle réconciliait des ennemis politiques, ailleurs l'appelaient les infirmités les plus rebutantes. Calomniée souvent par ceux qu'elle secourait, elle vit se renouveler l'ingratitude de Tecca et de Palmerina dans une autre religieuse de son Ordre, Andrea, dont elle lavait sans dégoût les ulcères et les plaies. Cette malheureuse atteignit Catherine dans sa réputation. La vierge ne tenait à son honneur devant les hommes que pour l'honneur de celui dont elle avait à glorifier le nom sans tache. — Mais l'exquise pudeur de cet honneur même conserva toute sa délicatesse. La vertu vraie et sincère porte avec elle une dignité, un calme que rien ne saurait ébranler. Andrea fut touchée de la grâce. — Son cœur se rendit à la douceur qui s'échappait du sourire de cette vierge qu'elle persécutait. Elle protesta hautement de cette angélique innocence, et Dieu fut glorifié encore cette fois dans la personne de sa servante.

Mais ce ne fut pas tout, et Catherine devait jeter sur les discordes politiques, qui divisaient sa patrie, l'onction et la paix divine, aussi est-elle appelée l'ange pacificateur de Sienne.

En 1368, une révolution terrible avait inauguré le Mont des Réformateurs, car les républiques italiennes furent toujours déchirées par leurs discordes intestines. — Les républicains de Sienne abattus tombèrent sous la rude domination des plébéiens dont la tyrannie soupçonneuse épiait les citoyens jusque dans l'intimité la plus secrète de la famille. Le noble Agnelo d'Andrea fut arrêté pour n'avoir pas invité un réformateur à une grande fête qu'il donnait dans sa villa près de Sienne.

De sa paisible cellule Catherine entendit les menaces de l'émeute et les cris de mort que cette foule en révolte jetait au sénateur Ludovic de Magliano, et, ange de paix, elle écrivait à la duchesse sa femme des paroles d'espérance et d'encouragement pour la conjurer de demeurer ferme au service de Dieu au sein de la tribulation.

Elle avait converti aussi ce jeune chevalier de Pérouse que la république de Sienne immola à son ombrageuse tyrannie, Nicolas Rulda, accusé de révolte et de complot par le Mont des Réformateurs. Le gouvernement populaire lança contre lui une sentence de mort. — L'âme fière de ce patricien ne s'abaissa point à demander grâce. Il offrit sa tête à la haine populaire. — Mais sa jeunesse avait été licencieuse, et l'amitié de Catherine le réconcilia avec la divine justice. A sa voix le repentir descendit dans son cœur. — Il mourut en héros.

Il avait exigé de Catherine qu'elle le conduisît au supplice, afin que la prière de cette vierge l'escortât au pied du trône de Dieu. — Sainte Cathe-

rine de Sienne, dédaignant les haines que cette bonne œuvre pouvait lui susciter, le suivit au lieu où il devait être exécuté. Catherine lui sourit à ses derniers moments, et ce fut le plus sublime tableau que l'on pût voir dans les épisodes de ces révolutions sinistres, que cette sainte fille auprès de ce billot, que cette enfant du peuple exhortant ce patricien à mourir en martyr, et que ce sang de la noble Italie jaillissant sur le manteau virginal d'une fille d'artisans.

Déjà depuis longtemps Catherine était plus qu'une simple vierge chrétienne. — Elle était aussi la femme forte, celle qui répand partout la paix, l'ordre, le travail. Elle porta surtout l'ordre dans le monde spirituel, et à cette époque elle commença à poser la première pierre de cette fondation mystique, de cette école qui fait sa gloire.

On avait vu dans l'antiquité des femmes illustres enseigner quelquefois des doctrines de philosophie. La célèbre Hypatia avait été l'une des gloires de son siècle en ce sens [1].

L'exemple d'une femme enseignant et parlant en public n'était donc pas nouveau, surtout dans ces républiques italiennes si voisines des chauds climats de la Grèce.

Mais l'exemple d'une femme, quelque sainte qu'elle fût, parlant tout haut théologie et sainteté, voici qui devait assurément attirer l'étonnement public dans cette catholique Italie du moyen âge. Sainte Brigitte dans ses révélations, sainte Hildegarde, avaient toutes deux illustré leur sainteté par de savants écrits qui avaient aidé l'Eglise à cette protestation de notre glorieux moyen âge contre le rationalisme religieux dont le fantôme se dressait menaçant. Sainte Catherine de Sienne fit plus, elle osa prêcher hautement sa doctrine. — Elle la proclama, et jeta aux échos de Sienne, de Pise, de Rome ses mystiques enseignements. Elle fut l'un des chefs glorieux de cette école mystique, la seule qui établît l'harmonie entre l'esprit et le cœur, la seule qui ne séparât pas la puissance de connaître de celle d'aimer. Catherine se souvint qu'il avait été dit autrefois un mot sublime : *Aimer, c'est savoir*, et dédaignant la vérité abstraite, elle ramena instinctivement toutes les spéculations à l'amour.

Le plus grand miracle de cette vie si belle et si pleine de prodiges est peut-être ce don miraculeux de science et de force que l'Esprit-Saint lui envoya et qui fit un philosophe, un théologien illustre de cette fille du peuple qui n'avait jamais rien appris.

Du moment où elle commença à parler en public, elle attira à elle des multitudes d'hommes et de femmes qui descendaient des montagnes et des pays environnants pour entendre sa parole d'amour et de consolation. — Des monastères mêmes sortaient de leur clôture pour l'entendre. — Et c'est un spectacle étrange, que cette jeune fille inspirée appelant autour d'elle toute une école composée de parents, d'amis, de prêtres, de chevaliers, de soldats, de jeunes femmes, de religieux, de laïques tous unis, tous comme une seule famille dans la même foi, la même doctrine, le même amour, la même espérance, tous soumis à cette âme supérieure qui les dominait de toute la grandeur et la force qu'elle avait reçues de Dieu, tous la louant,

1. Hypatia, fille de Théon, mathématicien d'Alexandrie, née à Alexandrie, l'an 370 de Jésus-Christ, devint elle-même si habile dans les mathématiques et la philosophie, que les magistrats de cette ville l'invitèrent à faire des cours publics. Elle obtint les plus brillants succès et acquit un grand crédit sur Oreste, gouverneur de la ville; mais elle était païenne et peu favorable aux chrétiens. Des furieux, ameutés contre cette femme, s'emparèrent de sa personne, l'assommèrent, et traînèrent dans les rues ses membres en lambeaux, l'an 415 de Jésus-Christ. Les écrits d'Hypatia ont péri dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. On la surnomme la Philosophe.

invoquant la puissance que sa prière avait acquise sur le cœur de Dieu et glorifiant ce Dieu dans son humble servante.

Nous regrettons d'avoir donné trop de place à la vie obscure de Catherine pour pouvoir insister davantage sur ce tableau remarquable où de grands hommes de son temps, groupés par une admiration sincère autour d'elle, la proclament, d'une voix unanime et non suspecte, la femme la plus illustre du moyen âge.

La doctrine mystique qu'enseigne Catherine se résume en deux mots : amour et patience. C'est là toute sa vie, c'est là aussi sa doctrine. Dans cette doctrine, sainte Catherine de Sienne ne sépare pas de l'amour silencieux et extatique, des douceurs de l'oraison, la vie active de la charité qui se répand sur l'humanité souffrante et pécheresse en flots généreux et féconds.

Ce ne fut pas d'elle-même que cette illustre élève de l'amour du Christ osa prêcher ses frères et leur révéler les miracles et les lumières surnaturelles infuses dans son âme. Son humilité la défendit longtemps de tant d'honneurs. Mais l'inspiration est un ordre de l'Esprit-Saint. — Ni l'ignorance de ses élus, ni la barbarie des hommes ne peuvent l'empêcher de se produire et de sortir du cœur et de l'intelligence des Saints. — Qui a pu l'arrêter dans les Prophètes ? Est-ce que Zacharie, le grand prêtre, frappé par la justice de Dieu dans l'organe même de sa parole, ne sentit pas se délier les liens qui retenaient sa langue pour obéir à l'Esprit qui soufflait à son oreille le nom de *Jean* lorsqu'il fallut nommer le précurseur du Messie ?

Donc, en face des écoles turbulentes des plus illustres universités de l'Europe, Catherine ouvrit son école mystique comme un jardin délicieux où les doux enseignements de l'amour divin attendaient les âmes malades que le doute ou le rationalisme avait frappées. — Toute la gloire de cette sainte mission ne venait à Catherine que de son humble obéissance aux mouvements de la grâce, de cette grâce qui l'avait prise dans les langes de l'enfance et qui l'avait conduite, docile et victorieuse, aux plus hauts sommets de la perfection chrétienne. — C'était toute la philosophie de la croix, dont elle avait reçu l'insufflation du Sauveur lui-même dans les jours obscurs et pénibles de sa vie mortifiée et solitaire !

On a tout dit des enseignements de Catherine quand on a nommé ses disciples. Le premier, selon la grâce, est le bienheureux Raymond de Capoue. — Le second est un artiste, un artiste dont la foi ardente fit presque un maître, André Vanni. Raymond de Capoue était de l'Ordre de Saint-Dominique. Il fut un des successeurs de Catherine avec le Père Tommaso della Fonte et Barthélemy de Sienne, tous les deux aussi de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Maîtres et disciples de leur pénitente, ils venaient, après la confession sacramentale, écouter Catherine, et restaient assis aux pieds de cette vierge, écoutant l'Esprit parler par sa bouche pure et innocente. Quant au Père Barthélemy, c'était un homme éminent. Apôtre de la Toscane, il recueillit le premier les chroniques du Tiers Ordre. — Il fut l'ami de Catherine ; il l'avait connue jeune, et rien n'est plus doux ni plus pur que le récit qu'il fit de la naissance de leur sainte amitié. Il l'accompagna plus tard dans ses voyages à Pise, à Lucques, à Avignon, à Gênes, à Florence et à Rome. — Catherine, suivant ce don de connaissance parfaite qu'elle avait des âmes, sentait dans son cœur comme l'écho de toutes les souffrances et de toutes les impressions que ressentait, à quelque distance que ce fût, ce cœur qui lui était si cher. Il en était ainsi pour quelques autres de ses disciples privilégiés, Etienne Macconi, par exemple.

La conquête de cette âme lui avait été moins facile. Elle l'avait saisie au

milieu du fougueux emportement des plaisirs. Pressé d'un ardent désir de délivrance pour sa chère patrie, ce jeune homme plein de passions vives et généreuses avait résolu de mettre fin aux luttes aristocratiques et aux haines politiques qui divisaient la république siennoise. Il osa choisir pour arbitre entre sa noble famille et quelques nobles races rivales ennemies, Catherine, dont la sainteté était devenue une autorité. Catherine résolut de donner à Dieu cette belle âme. Elle y arriva. Dès les premières exhortations que lui insinua la Sainte sur l'irrégularité de sa vie, les yeux d'Etienne se mouillèrent de larmes. « Le doigt de Dieu est là », dit-il. Ce jeune homme était venu là pour le salut des autres, il y trouva le sien.

Catherine ne fut pas longtemps à procurer la paix que sollicitait Etienne à force de prières. Un jour qu'elle s'était mise en oraison dans l'église de San-Christophe, attendant en vain le rendez-vous qu'elle avait fixé aux représentants de ces races rivales, voici que la grâce rompt tout à coup cette haine héréditaire, rivée pour ainsi dire à leurs nobles blasons. Ils entrent dans cette église où paraît Catherine en extase, environnée déjà comme d'une auréole. En cet instant la paix et la charité descendent dans l'âme de ces rudes chevaliers. — Catherine alors se lève, leur parle de Dieu et des biens que produit la concorde. Elle exige d'eux le mutuel pardon, le mutuel oubli de leur vieille haine. Elle unit leurs mains, elle les confond dans son baiser de sœur. Tous pleurent, tous demandent cette union, cette fraternité que leur prêche si bien l'ange de la patrie, et Catherine glorifie Dieu qui seul peut faire de semblables miracles.

Etienne fit de rapides progrès dans la vertu. Il ne quittait presque pas cette chapelle souterraine de l'hospice de Sainte-Marie *della Scala* où Catherine réunissait ses amis et ses disciples pour prier avec elle, et où elle avait elle-même son petit oratoire. — Plus d'une fois sa douce amie, qu'il nommait sa mère, et qui avait aussi pour lui toutes les tendresses et les angoisses maternelles, le délivra d'un péril, l'arracha au danger d'une conjuration. Sa prière sauva aussi d'une fièvre dévorante Néri, un ami d'Etienne, jeune et brillant chevalier qu'elle forma aussi à l'humble école du Christ. Ardent, plein de l'orgueil de son sang, le glaive de l'humilité lui parut d'abord cruel et fit saigner son cœur à ses premières blessures. Catherine accoutuma cette âme fière à porter docilement le joug de l'Evangile. Mais ce fut avec l'affection clairvoyante d'une mère, par des soins progressifs et délicats qu'elle la fortifia et qu'elle l'éleva.

Ce fut à la foi encore timide de ce jeune homme qu'elle adressait ce reproche : Je veux, mon fils, que tu ouvres l'œil de ton intelligence, que tu voies l'amour de Dieu pour toi, et que tu perdes la crainte. La crainte est un oubli de cette doctrine qui t'a été enseignée, elle dessèche l'âme et le corps et les retient dans une continuelle tristesse.

Ce Néri devint un des plus ardents défenseurs de la foi au moyen âge. — Plus tard il négocia, par l'ordre de Catherine, la paix de l'Eglise avec la reine Jeanne de Naples. — Il mourut peu après Catherine dans un ermitage des montagnes de l'Ombrie.

Après ceux-là venait Vanni, qui peignait dans l'enthousiasme de la foi ce beau couronnement de la Vierge qu'on admirait dans un des palais de Sienne. Catherine l'avait connu étant âgée à peine de vingt ans. Ce jeune artiste, une imagination de poëte, un cœur de héros, avait subi la domination de cette belle âme si chaste, si élevée, si ardente. — Il avait pour elle un sentiment exquis où l'admiration, le respect, la tendresse venaient se fondre en une affection d'élite. Un jour qu'il la surprit ravie en extase

dans la chapelle de Saint-Dominique de Sienne, Vanni peignit avec son cœur ce portrait de Catherine qu'on vit longtemps sur ce mur. Dans la suite, l'artiste devint capitaine du peuple. Ce jour-là il reçut de Catherine une lettre admirable qu'on a conservée et qui est tout un traité d'économie sociale et politique.

Un autre disciple de Catherine fut Matthieu de Cenni, un homme admirable, un cœur de feu, capable des plus héroïques entreprises de la charité. Il fut un jour à l'extrémité, à l'hôpital de la Miséricorde où il combattait de tous ses soins les ravages que fit à Sienne la peste terrible de l'an 1374. Catherine l'apprend, elle court à son cher enfant. « Allons », lui dit-elle, « debout, Matthieu. Il n'est point temps de rester dans le repos ». Et son cher malade se leva plein de joie. La prière de Catherine, le vœu de sa tendresse l'avait sauvé.

A trois milles de Sienne s'élevait au moyen âge le monastère de Lecceto. Là vivaient des ermites de l'Ordre de Saint-Augustin. Catherine aimait ce monastère. Perdu dans les solitudes de cette fertile campagne d'Italie, il faisait oublier à l'âme fidèle qu'à ses pieds mugissaient les passions et les convoitises de la terre. Ce fut là que s'établit vraiment le siége de l'école de Catherine. Tous les souvenirs qui se rattachent à son nom béni sont là. — Près de l'église est cette chambre devenue célèbre où elle se retirait pour être seule avec Dieu. — Elle trouva dans ce monastère encore un disciple, un Anglais venu dans ces solitudes on ne sait comment. Elle y trouva aussi le frère Antoine de Nice, dont toute la vie fut consacrée à la défense de l'Eglise, et un autre frère, Jean Tantucci. Celui-là appelait Catherine humblement son maître. Elle y connut aussi le frère Félix da Massa, et ce bienheureux frère Jérôme, amant passionné des divins mystères de la Rédemption.

Après eux venaient des femmes dont les noms se sont illustrés en s'attachant au sien. Il y en eut un grand nombre dans les rangs de ces *Mantellate*, religieuses de la Pénitence de Saint-Dominique. Celles qui sont devenues les plus célèbres sont : la noble Jeanne Pazzi, une ardente Florentine dont Catherine aimait le bon cœur et la belle intelligence. Jeanne de Capa, — consolée par Catherine, au milieu de la terrible émeute de Florence qui l'avait frappée de terreur ; guérie d'une fièvre dangereuse par son intercession, elle la suivit et l'aima. Il y avait aussi Cecca, dont on voit le tombeau à la Minerve, Cecca la rieuse, la folle, comme disait doucement Catherine. Enfin, il y avait l'aimable Alessa ; Alessa, une fille de la race illustre des Sarracini. Cette charmante jeune femme était demeurée veuve à vingt ans. Comme Asella, tant louée par saint Jérôme, elle déroba au monde sa jeunesse et ses illusions flétries, sous le voile des *Mantellate*. C'est ainsi qu'elle connut Catherine, et qu'elle s'attacha à elle. Alessa survécut à cette chère amie ; et quand les saintes reliques de Catherine, portées en triomphe, passèrent dans les rues de Sienne, c'était sur le bras d'Alessa en deuil que s'appuyait Lapa, la vieille mère de Catherine, autrefois rendue à la vie par les prières de cette vierge, pour de longues années. Tous les disciples de Catherine, laïques et religieux, ont témoigné des prodiges de son éloquence admirable, incompréhensible dans une femme élevée comme elle l'avait été. Les savants de son siècle l'interrogeaient ébahis. « D'où vient tant de science », se disaient-ils, à une femme obscure qui n'a jamais rien appris ? » Tout ce qu'elle savait lui venait directement de Dieu, comme elle le dit assez dans le livre qu'elle composa durant ses extases. Il lui arrivait souvent de dicter à deux ou trois secrétaires à la fois sur des sujets divers, et sans aucun embarras.

Sa parole séduisait tout le monde, et ses détracteurs eux-mêmes avaient la bouche pleine de louanges quand ils l'avaient vue. De tous côtés on venait l'entendre.

De là, de cette illustration, de cette sainteté, le poids qu'elle eut dans les destinées de l'Eglise et de son pays. Tant de travaux pourtant n'arrêtaient point les pratiques ordinaires de sa piété et de sa charité active. Elle était l'honneur de son peuple, et cependant les plus humbles d'entre les Saints la voyaient prosternée dans leurs sanctuaires. Elle affectionnait entre tous le monastère de Monte-Pulciano, une fondation du treizième siècle où reposaient les reliques d'une sainte jeune fille du pays, morte dans la fleur de sa jeunesse, sous l'habit des servantes de Dieu et dans l'odeur des vertus. C'était sainte Agnès de Monte-Pulciano. Humble fleur de l'Apennin, son tombeau recevait les hommages de toute la catholicité italienne. On prétend que lorsque Catherine s'avança pour lui baiser les pieds, cette sainte du ciel, comme si elle tressaillait en reconnaissant une sainte de la terre, souleva doucement l'un de ses pieds et le présenta à Catherine.

Dans ce monastère de Monte-Pulciano, fondé sous la Règle de Saint-Dominique, Catherine enferma tout ce qu'elle aimait de sa famille : deux nièces, ses enfants chéries, filles de sa sœur Lysa. Ces doux liens l'attirèrent quelquefois encore à Monte-Pulciano. La vocation de sa chère Eugénie fut surtout l'objet de ses soins, et quand elle en était éloignée, elle lui écrivait des lettres presque semblables à celles que saint Jérôme adressait de sa solitude de Bethléem à ces jeunes prêtres qu'il voulait être l'honneur de l'Eglise et l'édification des fidèles.

A un autre monastère, le vieux couvent de Santa-Bonda, elle avait une amie, la sœur Constance, avec laquelle elle passait quelquefois de longues et douces heures d'intimité, comme elle le faisait avec Alessa à Sienne. En revenant vers sa ville natale, elle s'arrêtait quelquefois avec quelques-uns de ses frères au château della Rocca. Un jour, après avoir réconcilié deux chevaliers du voisinage, ennemis depuis longtemps, elle délivra une pauvre femme tourmentée par l'esprit malin en lui faisant sur la gorge, où il se tenait, le signe de la croix.

Ce château della Rocca appartenait à de nobles amis de Catherine que la tyrannie du *Populaire* épiait de loin, parce que cette illustre famille lui était suspecte. Au Nord de ce magnifique domaine, se déroulait une des plus belles vallées de l'Orica. Ce séjour aurait fait les délices de Catherine sur la terre, si ses rêves du ciel n'eussent fermé d'avance son cœur à tous les désirs, même les plus purs, de ce monde ; car elle aimait cette nature qui lui parlait de Dieu si hautement. Elle aimait le chant matinal des oiseaux, les bruits du soir dans la campagne, les fleurs, toutes ces poésies que la main de Dieu a semées sur la terre. Au sommet des Apennins elle cherchait à saisir les soupirs des feuilles agitées par le vent, et les harmonies de cette nature majestueuse et sauvage. Elle aussi, elle était poëte ; et tous les Saints l'ont portée dans leur cœur, dans leur intelligence, la Poésie, que la Fable elle-même avait faite la fille du ciel.

Catherine tint d'une autre famille le superbe château de Belcaro, où le Pape l'autorisa à établir une communauté de *Mantellate*. Là seulement le Tiers Ordre devint régulier. Elle avait déjà fondé le monastère de Notre-Dame des Anges.

Au retour d'un de ces pèlerinages, elle trouva à Sienne le deuil et la douleur. C'était l'année 1374 ; la guerre civile déchirait la république siennoise. A ces horreurs se joignait la peste. L'Ange de Sienne ne manqua pas

à son pays. Catherine ne pouvait lui refuser tous les secours de sa prière et de sa charité. Elle et ses compagnes y furent sublimes.

Le salut des âmes l'appela ensuite à Pise. Quelques frères et quelques *Mantellate* l'accompagnèrent dans ce voyage. Elle était là chez Gérard Buonconti, et son arrivée fut une fête. — L'archevêque, des seigneurs, des religieux, des prêtres, des enfants de familles illustres, firent son cortége. On y voyait la petite Tora, qui devint plus tard la bienheureuse sainte Claire Gambacorti. Dans la maison de Gérard elle renouvela, par la force de sa prière, ce miracle d'un tonneau vide devenu tout à coup plein d'un vin délicieux et inépuisable.

Cependant, deux grandes pensées agitaient l'âme de Catherine : la pacification de l'Eglise, sa mère chérie, pour laquelle elle se sentait dévorée de zèle et d'amour, puis cette pensée si féconde du moyen âge : la guerre sainte des croisades.

Elle avait à Pise de fréquents entretiens avec l'ambassadeur de Chypre, et elle lui communiquait le pressentiment qu'elle avait des prochains malheurs dont un long schisme allait déchirer l'Eglise. Elle en faisait aussi la confidence à ce bon Père Raymond qui la suivait partout. Elle voyait cette croisade, objet de tous ses vœux, reculée bien loin encore par les discordes qui séparaient les peuples chrétiens. — Ce fut peut-être la douleur qui consuma sa vie.

Pérouse venait de se révolter, et Catherine, qui prévoyait tous les maux à venir, fit tout pour empêcher la révolte à Pise, à Lucques et dans le reste de la Toscane. — A Lucques, elle avait déjà fondé comme une colonie mystique avec laquelle elle correspondait.

Ce fut à Pise que Catherine demeura morte pendant tout un jour. Ses sœurs, ses frères pleuraient autour d'elle ; tout à coup revinrent les battements de son cœur, et on l'entendit s'écrier : « O mon âme, que tu es malheureuse ! »

Tous se réjouissaient de voir leur mère, leur bienfaitrice revenue parmi eux ; seule elle pleurait, parce que son âme, qui avait déjà peut-être entrevu les splendeurs de Dieu, redescendait sur cette terre d'exil.

Et en effet, Catherine le révéla. — Elle avait entrevu tous les mystères de l'autre vie, la gloire des justes, la confusion des pécheurs. Elle avait vu la divinité, et le Père céleste lui avait dit : « Considère toutes ces choses, et redescends sur la terre pour révéler mes jugements aux hommes, et pour les convertir et les enseigner. Tu les instruiras de la doctrine spirituelle, et je te donnerai ma divine sagesse contre laquelle ne peuvent rien les contradictions du monde ».

Peu de temps après, dans une de ses extases, et comme Catherine, dévorée de cette charité généreuse que connurent tous les Saints, demandait au Sauveur d'être admise à l'honneur d'avoir part aux souffrances de la croix, elle reçut sur son corps tous les stigmates de la Passion. Ces douleurs qu'elle avait tant désirées étaient cruelles. — Elle comprit alors quel était cet amour immolé qui avait sauvé le monde ; elle comprit combien « ce cœur avait aimé les hommes ». Ces plaies divines et miraculeuses se voyaient encore sur elle, même après sa mort.

Les travaux de Catherine pour l'unité de l'Eglise sont l'illustration de la dernière partie de sa vie.

Le quatorzième siècle finissait dans des convulsions étranges. Ce n'étaient que discordes dans tous les Etats de l'Europe. Discordes politiques, civiles, religieuses, l'incendie était partout, et partout terrible. L'Allemagne, la

France, l'Angleterre, l'Espagne étaient déchirées au dedans, ou menacées au dehors. Les républiques n'étaient pas plus heureuses. Dans les Pays-Bas et dans les républiques italiennes, la tyrannie populaire faisait regretter ou désirer le joug du plus dur despotisme.

Dans la république de Sienne, cette tyrannie populaire n'était pas représentée par un seul, comme il en est même dans les monarchies les plus calamiteuses ; — car le gouvernement libéral, cette grande hérésie politique, a ses sectes comme toutes les hérésies. — Le mont des Réformateurs, le mont des Neuf, le mont des Douze, donnaient à la république autant de maîtres qu'ils avaient de membres. Les Visconti ravageaient la Lombardie, — Naples était frappée de terreur sous la domination de Jeanne, — Rome, abandonnée par les Papes d'Avignon, était dans un état pire encore, l'anarchie la déchirait.

Et cependant l'Italie, dévorée par tant de fléaux, dominait encore les nations par son âme et par son esprit. Le *Droit* et la *Poésie* y avaient atteint toute leur splendeur. — Pétrarque et Boccace y représentaient le Génie de la Poésie. — Et Catherine, offrant dans ses écrits et ses discours la gravité, la rectitude d'un homme d'Etat à côté de son poétique mysticisme, personnifiait en elle seule le Génie du Droit et le Génie de la Poésie. — En ce sens elle ne fut pas seulement l'honneur de son siècle et de son pays ; elle offre comme un résumé de leur caractère.

Cependant, les Etats pontificaux, reconquis par Gilles Albornoz, refleurissaient pendant que la lutte des Papes avec cette terrible maison de Visconti recommençait. Il se fit une ligue dans la chrétienté, formée des principales puissances de l'Europe. Sur ces entrefaites, les légats qui avaient succédé au sage gouvernement d'Albornoz avaient, par leur ambition et leur rapacité, soulevé la république de Florence jusque-là si dévouée au Saint-Siége. La haine contre le clergé alla chez les Florentins jusqu'à l'abolition des tribunaux canoniques, et jusqu'au massacre des prêtres. — A Prato la même révolte avait eu lieu. Galéas Visconti profita de ces faits. La révolte prit encore des proportions plus vastes. Le vieil esprit gibelin organisa le gouvernement de la terreur. — Pérouse, Bologne et plus de soixante villes des Etats du Pape firent cause commune avec Florence. C'était plus que le sentiment de l'indépendance patriotique qui était l'âme de la révolte. Le digne et excellent Grégoire XI le sentit et en fut frappé. Mais il protesta contre les événements par son interdit. Il le devait.

Le commerce florentin fut abattu dans cette lutte sanglante. Las des vexations et du pillage que leur faisaient subir les nations chez lesquelles tout leur commerce s'était réfugié, les Florentins essayèrent une démarche de conciliation auprès de Grégoire : elle échoua. Qui allait rétablir l'harmonie entre cette puissance populaire déchaînée et la puissance spirituelle de l'Eglise romaine ? Les choses étaient dans un état désespéré. Catherine, à la nouvelle de tous ces maux, était demeurée consternée. — Elle aimait son pays avec cette énergie qu'elle portait dans ses plus douces affections. Et l'Eglise, combien plus elle l'aimait ! quelle amertume, quels combats pour son cœur !

Un jour elle se leva, comme un demi-siècle plus tard devait se lever Jeanne d'Arc l'inspirée, — une fille du peuple aussi. — Elle portait ce jour-là le salut de la chrétienté dans son cœur. Alors commença entre Catherine et Grégoire XI une sublime correspondance. Elle nous initie à une politique nouvelle qui ne parle pas le langage de la diplomatie commune ; c'est la vraie politique, la seule bonne, celle qui éclaire, qui pacifie. Elle prie, elle

conjure ce Pontife : — « Hélas ! mon doux Père », lui écrit-elle, « au nom de Jésus crucifié, je vous prie d'agir avec bonté et de vaincre la malice et l'orgueil de vos enfants par la patience, l'humilité et la douceur. Vous savez, Père, qu'on ne chasse pas le démon par le démon, mais par la seule vertu. Hélas ! Père ! la paix, la paix pour l'amour de Dieu, afin que vos enfants ne perdent pas l'héritage de la vie éternelle. La paix et non plus la guerre ! marchons sur nos ennemis portant l'étendard sacré de la croix et armés du glaive de la douce et sainte parole de Dieu. Je ne puis rien de plus ; ayez pitié des doux et amoureux désirs que je vous offre avec mes larmes pour la sainte Eglise. Pour moi, je donnerai volontiers ma vie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. — Jésus, amour ». Telle est donc la politique de Catherine : Prière, larmes, pardon, paix. C'est la politique de la croix.

Non-seulement c'était sa politique, mais elle n'était pas d'un autre parti que de celui de la justice. Pendant qu'elle demandait au Pape la paix, pour que la civilisation chrétienne pût aller au secours des Lieux Saints, et pour que cessât cette captivité de la papauté d'Avignon, elle cherchait à redresser le vice réel de l'administration des légats, qui avaient été le grand levain dans ces révoltes. — Elle peignait dans ses lettres, pleines de sens et d'équité, la source de tant de maux, et elle écrivait aux princes et aux seigneurs pour ranimer dans leurs cœurs le sentiment patriotique et le respect des droits populaires.

Les tentatives des Florentins pour la paix échouèrent encore une fois. Il n'y avait plus que Catherine qui pût la procurer. Elle se leva malade, partit en envoyant au-devant d'elle Raymond de Capoue ; elle osa aller elle-même demander la paix à Grégoire. Cette paix, le rétablissement de la papauté à Rome, c'était tout le rêve de Catherine.

Mais elle acheta chèrement le succès. Il fut cruellement retardé par la mauvaise foi des Florentins, qui semblèrent longtemps se jouer de la patience de ce bon Pontife. Les cardinaux eux-mêmes, jaloux de voir les avis de Catherine toujours prépondérants dans les conseils du Pape, s'attaquèrent à la sainteté de cette vierge. Trois d'entre eux surtout, des hommes éminents par la science, essayèrent de la surprendre dans ses discours. Catherine fut inébranlable, et elle les confondit par l'humilité et la sagesse de ses réponses ; ils avouèrent au Pape que l'Esprit-Saint parlait par cette bouche pacifique et inspirée.

Dans ce séjour à Avignon, Catherine accomplit une grande entreprise. Elle osa proclamer devant le souverain Pontife les vices de la cour romaine. Elle osa demander au nom de la doctrine immaculée du Christ la réforme de ces abus.

Elle parlait de toutes ces choses avec une éloquence oratoire et une rectitude qui charmaient Grégoire, et qui emportaient sa volonté. — Il la faisait venir souvent et lui ordonnait de parler des choses de Dieu en plein consistoire ; ses discours étaient dignes de l'admiration publique. Quelques-uns sentaient en elle se remuer l'inspiration divine ; mais d'autres, envieux, jaloux, affectaient d'être scandalisés. Il s'en fallait peu qu'ils la présentassent au peuple comme sorcière, ainsi que le peuple anglais l'osa faire plus tard pour Jeanne d'Arc.

La cour d'Avignon lui fut hostile, car on savait que la mission de Catherine était de ramener à Rome la papauté triomphante. Elle décida enfin cette grande question. — Sainte Brigitte, une autre sainte illustre, venait de mourir, et ses prophéties avaient ébranlé aussi le Pape. Enfin l'heure

de ce départ tant désiré par Catherine arriva. Le Pape quitta solennellement Avignon, et il alla se rasseoir sur le tombeau de saint Pierre (17 janvier 1377). Grégoire avait exigé qu'elle partît en même temps que lui. Toulon et les autres villes qu'elle traversa voulurent voir cette fille que la cour papale avait en si haute estime et dont la sainteté faisait tant de bruit. Elle fit encore là du bien.

Il lui fallait maintenant pacifier Florence, où le vent de la révolution soufflait toujours. Catherine demanda la paix avec la cour romaine. Elle l'obtint du parti guelfe, qui était la fleur de la nation. Le comité des Huit ne la voulut pas ; cette querelle engendra de nouvelles discordes.

Dans cette lutte suprême, les Huit furent vainqueurs. La populace était avec eux, ce fut un horrible carnage. Catherine apparaissait à ces misérables, comme la plus illustre hostie à sacrifier à la patrie, au bien public. Menacée avec tous les siens, entourée de vociférations effrayantes, poursuivie, Catherine, le sourire aux lèvres, se félicitait en elle-même de pouvoir donner sa vie et son sang pour l'Eglise. Elle espérait peut-être que ce sang apaiserait les fureurs populaires, qu'il dissiperait l'ivresse de ces forcenés et ferait refleurir la paix dans la Toscane. La populace la plus redoutable de Florence, les *Ciompi* ou cardeurs de laine, la cherchait de toutes parts. Elle présenta sa tête à leurs hallebardes levées. — Elle se jette au milieu de ces furieux et tombe à genoux aux pieds de leur chef : « Tu cherches Catherine », leur dit-elle, « la voici. Fais ce que Dieu te permettra, mais ne fais aucun mal à ceux-ci qui sont à moi ».

Le chef de la conjuration populaire s'arrête à sa vue. Ce courage, ce mépris de la vie, l'inspiration qui la guidait toujours dans les grandes heures de sa destinée, donnaient à Catherine un prestige que soutenait sa sainteté bien connue. « Retirez-vous », lui dit-il. « Fuyez, de grâce », comme s'il avait craint qu'un de sa troupe osât porter la main sur cette élue.

Mais Catherine ne se relevait pas. « Non », dit-elle, « je veux mourir ici, je veux donner mon sang pour ce Dieu dont vous outragez les vicaires, pour vous, pour votre salut. C'est là mon unique désir ». Cette troupe fut émue. Et ce chef forcené s'enfuit les yeux pleins de larmes, comme s'il eût été la victime poursuivie et non le bourreau.

De ce jour la révolution se calma dans Florence, et peu à peu Catherine vit s'avancer cette paix pour laquelle elle s'était offerte en holocauste.

Les villes des Etats pontificaux étaient près de se rendre ; la République florentine sentait ses intérêts politiques et commerciaux menacés par cette révolution même, qui n'avait abouti qu'à des tribunaux de sang. Grégoire ne demandait qu'un peu de bonne volonté. Catherine, comme la colombe de l'arche, porta de l'un à l'autre camp le rameau d'olivier, et la paix de Sarzana termina sa mission politique. Son nom fut chargé des bénédictions de la république. A Sienne elle fut reçue en triomphe (mars 1378).

Aussitôt, cette femme humble et forte alla cacher sa gloire dans sa cellule solitaire della contrada dell' Oca. Là elle dicta à ses disciples bien-aimés ce livre admirable qui résume sa doctrine, et qui est le chef-d'œuvre de ses travaux, le *Dialogue*, un des monuments les plus importants de la théologie mystique.

Catherine n'est pas étrangère à la réforme de l'administration temporelle du Pontificat qui réparait toute l'odieuse conduite des légats. La constitution de Grégoire XI assura le bonheur et la liberté aux populations des Etats du Pape.

Au joug débonnaire de Grégoire XI succéda le gouvernement droit,

juste, mais sévère d'Urbain VI. Ce noble Pontife voulut établir la réforme ecclésiastique dans toute sa rigueur. Ses cardinaux s'unirent contre lui. Un schisme éclata dans l'Eglise. Ce fut encore une nouvelle douleur et de nouveaux travaux pour Catherine.

Lorsque Urbain VI n'était encore qu'archevêque de Bari, il avait connu Catherine à la cour d'Avignon, et il savait sa vertu et son influence sur l'esprit des peuples. Il l'appela à Rome par un ordre formel, car la Sainte sentait venir ses derniers jours sur la terre, et elle avait besoin de solitude et de recueillement.

Urbain VI la reçut avec bienveillance et comme une vraie puissance qu'elle était d'ailleurs, par le mérite et la sainteté. — Elle fit aux cardinaux, en plein consistoire, un discours si sage, si imposant, sur la Providence particulière de Dieu dans le gouvernement de son Eglise, qu'elle fortifia le cœur éprouvé du nouveau chef de l'Eglise, et, à la prière d'Urbain, elle se dévoua à la défense de l'unité.

Elle appela à l'obéissance au souverain Pontife tous les princes de l'Europe ; son second soin fut de chercher par des lettres pleines de cœur, et animées de l'énergique sentiment du devoir, à ramener les trois cardinaux auteurs du schisme. Ensuite, comme elle craignait que la France, fille aînée de l'Eglise, ne fortifiât le schisme en donnant son adhésion, elle écrivit au roi Charles V lui-même, pour lui demander sa récognition en faveur d'Urbain VI. Ce n'était pas une petite démarche. Le roi Charles V était long à prendre ses décisions, et se fût-il trompé, il n'y fût pas revenu. De plus, la France ne cachait pas ses sympathies pour les Papes français d'Avignon. Ce qu'on avait prévu arriva. Charles V se déclara pour Clément VII qui siégeait à Avignon.

La France fut excommuniée. En haine de son influence, l'Angleterre se fit urbaniste. L'Allemagne, la Hongrie avaient déjà offert leur obéissance à Urbain VI, par les négociations de Catherine.

Mais Clément VII, en démembrant les Etats pontificaux au profit d'un prince de la maison de France, se rendit impopulaire en Italie[1]. Catherine eut donc l'avantage de prêcher pour la patrie commune menacée, en même temps que pour l'unité de l'Eglise, tandis que la France n'avait pour alliée que Jeanne de Naples ; toutes les nations chrétiennes s'étaient liguées contre elle.

On vit alors, au milieu de cette grande querelle de la chrétienté, s'élever la voix de deux femmes, les plus illustres peut-être de ce temps, toutes deux sœurs en sainteté, toutes deux éminentes en mérite. Ce fut sainte Catherine de Sienne, l'arbitre de l'Italie, et une autre Catherine, fille de sainte Brigitte, à qui Urbain, qui la connaissait, disait : « Ma fille, on voit bien que vous avez été nourrie du lait de votre mère ». La grande pensée de la réformation de l'Eglise unit ces deux femmes illustres. Des sympathies mutuelles de leur pensée politique, naquit cette belle et sainte amitié qui fait leur gloire. Sainte Catherine de Sienne, la plus éminente des deux, était dans ces douces relations la plus humble encore des deux, et c'était elle qui allait chaque jour chercher l'entretien de son amie au Viminal, où était l'humble monastère des religieuses Clarisses que dirigeait Catherine de Suède.

Catherine tenta de ramener à la vraie Eglise le cœur endurci de Jeanne de Naples. Elle entama avec cette reine une longue correspondance. Mais

1. Il ne s'était réservé que Rome et la Sabine et avait érigé tout le reste en un royaume de l'Adriatique destiné au duc d'Anjou, frère de Charles V.

l'aveuglement et la cruelle légèreté de Jeanne lassèrent la patience de Catherine. Jeanne, déchue depuis longtemps de son trône par ses crimes, n'y avait plus qu'un pied en quelque sorte. Catherine s'adressa à Charles Durazzo.

Ce jeune prince répondit à son appel. Il reconnut publiquement Urbain VI, et vengeur des crimes de la reine de Naples, appelé par les vœux des Napolitains, il recueillit l'héritage de cette princesse.

La dernière consolation humaine qui attendait Catherine en ce monde, fut la victoire qu'Urbain VI remporta dans Rome même contre une bande de Bretons, partisans de l'antipape Clément VII. Catherine se priva de ses disciples bien-aimés pour offrir leurs bras à la défense de la papauté. Raymond et Etienne étaient partis. Ils avaient surpris à ses paupières des armes prophétiques. C'était son dernier adieu.

L'année 1380 fut la dernière de cette glorieuse vie qui s'était donnée, distribuée à tous. Elle expira le 29 avril. C'était le jour de la fête de saint Pierre, martyr, ce bienheureux dominicain qui rendit l'âme en écrivant avec son sang ces mots : *Je crois en Dieu.*

Les angoisses que lui causaient ses révélations sur l'avenir de l'Eglise furent pour cette Sainte comme une passion douloureuse. Elle criait au Seigneur, et demandait grâce pour cette Eglise, épouse de son divin Fils. « Prenez », criait-elle, « ô mon Créateur, ce corps que j'ai reçu de vos mains. Ne pardonnez ni à la chair, ni au sang, rompez-le, jetez-le dans des brasiers ardents ; brisez mes os, pourvu qu'il vous plaise de m'exaucer en faveur de votre vicaire... »

Elle écrivit avant sa dernière heure au bienheureux Raymond : « Mon ami, ma vie se distille pour l'Eglise, douce épouse du Christ. Je marche dans la voie arrosée du sang des martyrs. Je prie Dieu de me laisser voir bientôt la rédemption de son peuple ».

L'esprit malin, son ennemi, lui suscita un combat terrible à ce moment suprême, car la mort des Saints du Seigneur est quelquefois pleine de tribulations et d'angoisses. Le spectacle de cette lutte dernière, et des souffrances de cette âme qu'au seuil du ciel même l'enfer voulait ravir encore, fit tressaillir les pieuses femmes et les Saints qui l'entouraient. Cette souffrance fut longue, mais enfin le tentateur la laissa ; le sourire reparut sur les lèvres de Catherine, et ses hymnes de reconnaissance au Dieu qui l'attendait ne finirent plus qu'avec sa vie.

Ses adieux à ceux qu'elle aimait furent sublimes. Son aimable Etienne, conduit aux pieds de Catherine mourante par une inspiration du Saint-Esprit, reçut ses dernières paroles. Il se retira dans l'Ordre des Chartreux, ainsi que Catherine le lui avait prédit.

Il y avait à Rome une pieuse veuve, Sémia, qu'elle admettait dans sa familiarité. Elle avait fait un rêve cette nuit même, un rêve prophétique qui lui montra les miséricordes de Dieu sur Catherine, et la présentation au ciel de cette nouvelle sœur des vierges.

Plusieurs de ses disciples reçurent aussi l'avertissement du triomphe éternel de leur mère bien-aimée. Catherine elle-même apparut, à l'heure de sa mort, au Père Raymond, son directeur spirituel qui était alors à Gênes, et lui fit connaître son bonheur.

La nouvelle de cette mort fut une calamité dans l'Eglise, un deuil pour toute l'Italie. Le corps de sainte Catherine, paré de l'habit de Saint-Dominique, avec le voile de laine blanche et le manteau noir, fut porté à la Minerve et déposé dans une chapelle de Saint-Dominique. Ses funérailles

durèrent trois jours. Les miracles abondèrent depuis dans cette chapelle bénie.

Mais la République de Sienne fut jalouse de Rome, et elle demanda au Pape une relique de cette fille de ses entrailles. Le Pape lui donna cette tête qui avait porté tant de hautes, tant de nobles pensées. L'arrivée de cette relique précieuse à Sienne fut un triomphe encore plus complet que le premier pour la mémoire vénérée de Catherine. Tous les habitants de Sienne, laïques et religieux, grands et petits, pauvres et riches, allèrent saluer le *Chef bienheureux de la Sainte.*

La République de Sienne honora à l'égal d'un lieu saint la maison de Giacomo, où Catherine avait grandi en âge et en vertus.

Cette pauvre cellule de la Fullonica, toute pleine des ravissements de Catherine, des parfums de sa pureté, et de ses soupirs vers le ciel, cette cellule où elle travaillait avec ses compagnes, où, en vraie italienne, elle mêlait souvent aux paroles saintes une mélodie musicale sortie de son cœur de poëte, cette cellule elle-même est aujourd'hui un oratoire magnifique. L'art a paré ce sanctuaire, l'opulence l'a enrichi de ses dons. Enfin le culte de la catholicité l'honore et le consacre.

Avant 93, Paris possédait quelques-uns de ses ossements dans le grand couvent des religieux de Saint-Dominique. L'église de Mailly (Somme) possède actuellement de ses reliques.

Le pape Pie II la canonisa en 1461, quatre-vingt et un ans après sa naissance au ciel, et Urbain VIII, dans la réforme du Bréviaire, transféra sa fête au 30 avril. Par décret du 13 avril 1866, Pie IX a établi sainte Catherine de Sienne, la seconde patronne de Rome.

Voici comme on représente la sainte patronne de Sienne :

1° Notre-Seigneur lui apparaît, et pour la récompenser de sa charité envers les malades, lui permet d'appliquer sa bouche sur la plaie de son côté; 2° saint Dominique la revêt de l'habit de son Ordre; 3° on la voit tenant un chapelet à la main, agenouillée, avec le même saint Dominique aux pieds de la sainte Vierge. C'est pour exprimer qu'après le fondateur de la dévotion du Rosaire, nul n'a plus travaillé à le répandre que sainte Catherine de Sienne; 4° sur une ancienne gravure en bois du XV^e^ siècle, on la trouve debout, tenant un crucifix accompagné d'un lis et d'une palme. De la même main, elle tient encore un livre sur lequel est écrit : *Jesu dolce, Jesu amore;* de l'autre, un cœur enflammé avec cette légende sur une banderolle : *Cor mundum crea in me, Deus.* Au dessus deux Anges volent en suspendant trois couronnes sur sa tête, celle de la science, celle de la virginité et celle du martyre (par les stigmates sans doute); 5° mais la manière la plus caractéristique de la représenter est assurément la suivante : Figure en pied, costume des religieuses dominicaines, sur la tête une couronne d'épines, un crucifix à la main sur lequel s'épanouit un bouquet de lis; aux pieds, aux mains, au côté gauche, les stigmates figurées par des étoiles à sept rayons ou plis; 6° Fra Bartolemeo, de l'Ordre de Saint-Dominique, a peint le mariage mystique de sainte Catherine.

Outre les lettres et le dialogue, on a de sainte Catherine un traité de l'*Obéissance*, un de la *Discrétion*, un de l'*Oraison* et un quatrième de la *Providence.* Il y a dans tous un grand fond de théologie mystique.

La Vie de sainte Catherine, qui occupe cent-vingt-six pages in-folio dans les *Bollandistes*, t. III d'avril, a d'abord été composée par le Père Raymond de Capoue, son confesseur : nul mieux que lui ne connaissait la Sainte; il parle en témoin oculaire. Voir aussi une lettre du Père Etienne Conrard, prieur de la Chartreuse de Pavie; la bulle de la canonisation rapportée par Surius et les Bollandistes; les admirables lettres de la Sainte; son *Histoire,* par Chavin de Malan, 2 vol. in-8°, Paris, 1844.

SAINT ADJUTEUR [1], SEIGNEUR DE VERNON, ERMITE

1131. — Pape : Innocent II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

> Celui qui croit en Dieu observe ses commandements, et celui qui met en Dieu sa confiance ne tombera dans aucun mal. *Eccli.*, XXXII, 38.

Adjuteur était de l'illustre maison des seigneurs de Vernon-sur-Seine; un d'eux, nommé Guillaume, est enterré dans l'église principale de ce lieu; il est appelé, dans son épitaphe, prince de Vernon, et passe pour avoir été grand-père de notre Saint. Son père s'appelait Jean, et sa mère Rosemonde, l'un et l'autre fort pieux et remplis de charité pour les pauvres. La sainteté de Rosemonde fut même si grande, qu'on lui donne le titre de Bienheureuse, et qu'on l'invoque publiquement avec son fils. L'éducation qu'Adjuteur reçut par leurs soins le rendit bientôt un excellent modèle de vertu. Il faisait sa principale occupation de la prière; il domptait son corps par des jeûnes et des abstinences très-rigoureuses, et ne lui épargnait rien de ce qui était propre à le rendre entièrement soumis à l'esprit. Son austérité alla même jusqu'à un tel excès, que, tout jeune qu'il était, il ne paraissait avoir que la peau et les os.

Dans la fleur de sa jeunesse, il se croisa avec un grand nombre d'autres seigneurs pour aller faire la guerre en Palestine, et tâcher de délivrer le sépulcre de Notre-Seigneur des mains des infidèles. Lorsqu'il fut près d'Antioche, quinze cents ennemis l'attaquèrent, et mirent aisément en fuite sa troupe, qui n'était que de deux cents hommes. Alors il implora, avec une ardeur extrême, le secours du ciel, et pria sainte Madeleine, pour laquelle la ville de Vernon avait alors une grande dévotion, de ne le pas abandonner en cette occasion.

A peine avait-il achevé sa prière, qu'un ouragan épouvantable éclata tout à coup, remplit les infidèles de terreur, et les obligea de prendre la fuite à leur tour. Adjuteur rallia ses gens, leur donna un nouveau courage, et avec ce peu de monde, poursuivit si vigoureusement les fuyards, qu'il en demeura mille sur place, et que le reste fut mis entièrement hors de combat.

Après dix-sept ans de diverses entreprises, où il fit toujours paraître un courage intrépide pour la cause du christianisme, il tomba entre les mains des ennemis, fut fait prisonnier, jeté dans un cachot et chargé de chaînes; on lui fit même souffrir beaucoup de tourments pour l'obliger à renier sa foi et à se faire sarrasin. Mais il ne fut pas moins constant dans cette calamité, qu'il avait été courageux dans les combats, et rien ne fut capable d'ébranler sa foi, pour laquelle il souhaitait même de répandre tout son sang et de perdre la vie. Un jour, qu'après un traitement fort barbare, il était seul et abandonné dans sa prison, il leva les yeux au ciel et implora le secours de sainte Madeleine, pour qui il avait une singulière dévotion, comme tous ceux de son pays, et de saint Bernard de Tiron, qui était mort depuis peu et que Dieu rendait éclatant par de grands miracles.

1. Ajoutre, Ustre, Adjuton, Adjudon, Aiatou, etc.

A la suite de cette prière il s'assoupit, et, pendant cet assoupissement, il fut transporté avec ses chaînes, du fond de sa prison, qui était en Orient, en un bois proche de la ville de Vernon, lieu de son domaine. Sainte Madeleine et saint Bernard, auteurs de ce grand miracle, l'ayant mis doucement à terre, lui dirent que ce devait être là le lieu de son repos jusqu'à la fin de sa vie. L'archevêque de Rouen, qui était Hugues III, en fit des informations, et le reconnut véritable par la déposition de cinq ou six seigneurs qui avaient mangé avec lui, en Palestine, la veille de son transport et de son arrivée en Normandie.

Pour lui, afin de reconnaître cette grâce, il fit bâtir une chapelle à l'honneur de sainte Madeleine, au lieu même où cette sainte amante de Jésus-Christ l'avait déposé, et y fit dresser trois autels, dont le principal fut dédié sous le nom de Saint-Sauveur et de Sainte-Marie-Madeleine. Ensuite, il se fit religieux dans l'abbaye de Tiron, qu'il institua héritière de tous ses biens, et y vécut avec tant de sainteté qu'il était un sujet d'admiration pour tous les religieux. Il avait un lit dans sa chambre comme les autres religieux, mais il couchait sur la terre et ne se servait de ce lit que pour cacher son austérité. Il assistait aux repas de la communauté, mais il s'y contentait de pain et d'eau et de quelques herbages sans assaisonnements. Il ne quittait jamais son cilice, et le plus usé de tous les habits était celui qui lui était le plus agréable.

Avec la permission de ses supérieurs, il se retira en solitude dans cette chapelle de Sainte-Madeleine qu'il avait fait bâtir, et qui était accompagnée de quelques maisons, prieuré dépendant de Tiron. Il n'est pas croyable avec quelle ferveur d'esprit, et avec quelle austérité il vécut en cet ermitage. Son logement était une grotte derrière l'autel. Son exercice continuel était de prier et d'exercer la charité corporelle et spirituelle envers le prochain. L'archevêque Hugues, qui a le premier écrit sa vie, dit qu'il s'appliqua avec un zèle infatigable au secours des religieux qui étaient dans le besoin, à la réparation des églises, au soulagement des pauvres, à la réconciliation des grands seigneurs et des princes, à la réformation de la jeunesse, au rétablissement des bonnes mœurs, et à tout ce qui pouvait contribuer à l'ornement du christianisme ; qu'il était persévérant dans les veilles et dans la prière, infatigable dans le travail, patient dans les afflictions, zélé pour la chasteté, qu'il conserva intacte à la guerre où les dangers sont si nombreux pour cette vertu ; enfin, qu'il se rendit aimable à Dieu, aux Anges et aux hommes.

Les miracles relevèrent encore ses grandes vertus. Il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé à toutes sortes de malades, et délivra un homme possédé d'un furieux démon. Ayant appris qu'il y avait dans la Seine un gouffre très-dangereux, où il se perdait beaucoup d'hommes et de bateaux, il pria l'évêque de s'y transporter, de faire dessus le signe de la croix, et d'y jeter de l'eau bénite ; et, pour lui, il y jeta une partie de la chaîne avec laquelle il avait été transporté ; et, au même instant, le gouffre se remplit, et cessa d'être dangereux.

La fin de la vie de saint Adjuteur étant arrivée, il fit supplier l'évêque diocésain et l'abbé de Tiron de le venir assister. Ils se transportèrent aussitôt en sa chapelle ; après qu'il eut reçu de leurs mains les derniers Sacrements, il rendit son âme, chargée de mérites, à Notre-Seigneur. Ce fut le 30 avril de l'an 1131. Son corps fut enterré en cette même chapelle, qui avait été le lieu de ses grandes pénitences. Il s'y fit ensuite un grand nombre de miracles : un huissier, à qui un seigneur qu'il venait assigner, avait crevé

les yeux, y fit une neuvaine, vit la nuit saint Adjuteur qui apportait de l'huile et sainte Madeleine qui lui oignait les paupières, et, à son réveil, il se trouva guéri. La ville de Vernon et le pays d'alentour étant continuellement affligés d'incendies, de grêles, d'inondations et d'autres fléaux de Dieu, s'obligèrent à une procession à la chapelle de Sainte-Madeleine, et furent entièrement délivrés. Dix habitants seulement, qui s'étaient moqués de cette dévotion, périrent misérablement dans l'année avec tous leurs biens et leurs maisons. Parmi les villages qui eurent part à cette grâce, on met ceux de Passy, de Gaillon, d'Estrépagny et de Longueville. La même ville étant assiégée, et souffrant de grands dommages par le feu grégeois que l'on jetait dedans, fut préservée de ce feu qui rebroussa contre les assiégeants, aussitôt que l'on eut imploré le secours de saint Adjuteur. Des fiévreux ont aussi été guéris à son tombeau, et l'on éprouve encore tous les jours sa puissance auprès de Dieu.

Saint Adjuteur est représenté en costume de guerrier ou de religieux bénédictin; des chaînes sont à ses pieds. On le voit encore traversant les airs, soutenu soit par des anges, soit par sainte Madeleine et saint Bernard de Tiron. — Des oiseaux chantent sur son tombeau dont on avait perdu la trace : c'est, dit-on, à cette circonstance qu'on en dut la découverte. On invoque saint Adjuteur pour ne pas se noyer, sans doute par allusion à son nom qui signifie *secourable*.

Acta Sanctorum, apr.

SAINT MAXIME, MARCHAND EN ASIE, MARTYR (251).

L'empereur Dèce, ayant résolu d'exterminer notre sainte religion, fit publier par tout l'empire des édits qui ordonnaient aux chrétiens d'adorer les idoles. Maxime, qui était d'Asie et marchand de condition, se déclara hautement pour serviteur de Jésus-Christ. On l'arrêta aussitôt, et on le conduisit devant le proconsul Optime.

Le proconsul, après lui avoir demandé son nom, ajouta : « De quelle profession êtes-vous? — Maxime : De condition libre, mais serviteur de Jésus-Christ. — Le proconsul : Quelle est votre profession? — Maxime : Je suis un homme du peuple, et je vis de mon négoce. — Le proconsul : Etes-vous chrétien? — Maxime : Oui, je le suis, quoique pécheur. — Le proconsul : N'avez-vous pas connaissance des édits qui ont été publiés depuis peu? — Maxime : Quels édits? et que portent-ils? — Le proconsul : Que tous les chrétiens aient à renoncer à leur superstition et à reconnaître le vrai prince à qui tout obéit, et qu'ils adorent ses dieux. — Maxime : Je connais cet édit impie; et c'est cela même qui m'a porté à confesser publiquement ma religion. — Le proconsul : Puisque vous êtes informé de la teneur des édits, sacrifiez donc aux dieux. — Maxime : Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, et je me félicite de lui avoir sacrifié dès ma jeunesse. — Le proconsul : Sacrifiez pour sauver votre vie; car je vous déclare que si vous désobéissez, je vous ferai expirer dans les tourments. — Maxime : C'est ce que j'ai toujours désiré : je ne me suis fait connaître que pour avoir l'occasion de quitter promptement cette misérable vie, afin d'en posséder une qui est éternelle ».

Alors le proconsul lui fit donner plusieurs coups de bâton; il lui disait en même temps : « Sacrifiez, Maxime, sacrifiez pour vous délivrer des tourments. — Maxime : Ce qu'on souffre pour le nom de Jésus-Christ n'est point un tourment, c'est une vraie consolation [1]; mais si j'avais le malheur de m'écarter de ce qui est prescrit dans l'Evangile, ce serait alors que je devrais m'attendre à des supplices éternels ». Le proconsul, irrité de sa résistance, ordonna qu'il fût étendu sur le chevalet; et pendant qu'on le tourmentait, il lui répétait souvent ces paroles : « Renonce, misérable, à cet entêtement insensé, et sacrifie enfin pour sauver ta vie. — Maxime : Je la perdrais

1. Hæc non sunt tormenta, sed unctiones.

en sacrifiant; et c'est pour la conserver que je ne sacrifie pas. Vos bâtons, vos ongles de fer, votre feu, ne me causeront aucune douleur, parce que la grâce de Jésus-Christ est en moi; elle me délivrera de vos mains, pour me mettre en possession du bonheur dont jouissent tant de Saints qui, dans le même combat, ont triomphé de votre cruauté; et c'est par la vertu de leurs prières que j'obtiens cette force et ce courage que vous voyez en moi [1].

Le proconsul, désespérant de pouvoir vaincre le soldat de Jésus-Christ, prononça la sentence suivante : « J'ordonne que Maxime, qui a refusé d'obéir aux édits, soit lapidé pour servir d'exemple aux chrétiens ». Maxime fut aussitôt enlevé par une troupe de satellites, qui le conduisirent hors de la ville, où ils l'assommèrent à coups de pierres. Son martyre arriva en 250 ou 251.

Saint Maxime est honoré par les Grecs le 14 mai, qui fut le jour de sa mort. Il est nommé sous le 30 avril dans le martyrologe romain.

Ces actes sont un modèle de ce qu'on appelle des *Actes proconsulaires*, c'est-à-dire qu'ils ont été tirés mot à mot du greffe du tribunal qui condamna saint Maxime. Cf. Surius, Baronius, Henschenius et Ruinart; Tillemont, Fleury, etc.

SAINTE HOILDE, VIERGE (v^e^ siècle).

Hoïlde, vierge illustre, eut pour père Sigmare, et pour mère, Leutrade. Ses parents, d'une noblesse distinguée, comte et comtesse de Perthes, en Champagne, eurent sept filles aussi pieuses que nobles. L'aînée se nommait Amée, la plus jeune Manégilde ou Ménehould; Hoïlde était du nombre des intermédiaires. Toutes grandirent à l'ombre de la vigilance de leurs parents, le cœur cultivé et formé par les bonnes mœurs et les sages enseignements. Ayant reçu de leurs parents un corps sain et de Dieu une âme excellente, elles furent agréables à Dieu et aux hommes, et, comme il sied à des Vierges bien nées et bien élevées, elles eurent toujours une sagesse supérieure à leur âge. Eclairées dès leurs tendres années par la grâce de Dieu, et, voyant combien le monde était assujéti au règne du mal, elles résolurent, d'un consentement unanime, de mépriser ses attraits, ainsi que les fausses délices de la chair, pour s'unir à Jésus-Christ seul et pour lui garder leur fleur de virginité. — Amée exhortait ses sœurs, Ménehould appuyait ses exhortations; Hoïlde voulait que ce fût un parti pris.

En ce temps, saint Alpin, évêque de Châlon, visitant les églises de son diocèse, se rendit à Perthes, où il reçut, avec un pieux empressement, les sept jeunes sœurs que leurs dévots parents lui présentèrent. De leur plein consentement, il les consacra à Dieu, leur fit connaître encore mieux le prix de la virginité, leur donna une règle de vie et de sages prescriptions, les enrichit de sa bénédiction, et, en se retirant, les recommanda à leurs parents, non plus simplement comme leurs filles, mais comme les fiancées de Dieu même. Elles suivirent toute leur vie la règle que leur avait donnée saint Alpin. Amée, Ménehould et Hoïlde parvinrent à une sainteté plus haute que les autres; et, après avoir supporté en cette vie les travaux des bonnes œuvres, elles s'envolèrent dans le séjour de la gloire.

Plusieurs siècles après, le comte de Champagne, Henri le Libéral, eut une vision, pendant son sommeil, dans laquelle il lui sembla qu'il était tombé dans un puits, et qu'un terrible malheur avait frappé sa vie; mais sainte Hoïlde vint à son aide et le délivra. A son réveil, ayant demandé et appris qui était sainte Hoïlde, il fit rechercher son corps. Il le découvrit et le fit transférer à l'église Saint-Etienne de Troyes, qu'il avait construite et dédiée au premier martyr. Cette translation eut lieu, en 1159, au mois de septembre. Dieu l'approuva par des miracles, et le bruit qu'ils produisirent fit que la comtesse de Bar demanda et obtint un bras de sainte Hoïlde, pour le déposer dans un monastère de religieuses, de l'Ordre de Cîteaux, lequel prit le nom de Sainte-Hoïlde. Dieu glorifia une si grande Sainte par des miracles. Pour obtenir de l'eau en un temps d'extrême sécheresse, les chanoines, ayant porté le corps de sainte Hoïlde en procession, furent inondés d'une pluie abondante. Un homme, atteint d'une maladie si grave qu'il ne pouvait marcher, ni porter sa main à sa bouche, fut averti par sa femme, la veille de la fête de sainte Hoïlde, de faire un vœu à cette Sainte et de se recommander à elle; le lendemain matin, on le porta auprès de la

1. Omnium sanctorum orationibus qui in hâc colluctatione certantes, vestras superaverunt insanias, nobisque virtutum exempla reliquerunt. Ruin., p. 145.

châsse de la Sainte ; quand il eut accompli son vœu et fait sa prière, il se trouva guéri et put revenir à la maison sans aide. Une femme, récemment accouchée, minée par une fièvre incessante et étouffée par un dangereux abcès à la gorge, avait été vainement traitée par les médecins qui désespéraient de sa vie ; mais, avertie par son frère, qui était chanoine de Saint-Etienne, d'offrir un vœu et des prières à sainte Hoïlde, elle suivit ce conseil, et, à l'instant, elle vomit le pus de son abcès, fut délivrée de la fièvre et rendue pleinement à la santé. Le corps de sainte Hoïlde reposait dans une châsse dorée et recevait de nombreux hommages.

Ancien *Propre de Troyes* de 1648.

SAINT ERKONWALD, ÉVÊQUE DE LONDRES (698).

Saint Erkonwald était fils de l'un des rois de l'Heptarchie, on ne sait duquel. Il sortit des domaines de son père et alla, avec la part de son héritage, fonder deux monastères : l'un à Chertsey, dans le comté de Surrey, près de la Tamise; l'autre à Barking, dans le comté d'Essex : ce dernier était destiné à des religieuses : il en donna le gouvernement à sainte Edilburge, sa sœur. En 665, le roi Sebba le fit sortir de sa solitude de Chertsey pour l'élever sur le siége épiscopal de Londres qu'il occupa onze ans. Il augmenta considérablement les revenus et les bâtiments de Saint-Paul. Cette magnifique église, qui était la gloire de la nation anglaise, fut détruite par la fureur des schismatiques, au XVI^e^ siècle. Avant d'accomplir cette œuvre de destruction, ils tirèrent les morts de leurs tombeaux, brisèrent les monuments funéraires et jetèrent au vent les cendres qu'ils contenaient. Dans cette barbare recherche, on trouva, entre autres, le corps du pieux roi Sebba embaumé et enveloppé d'étoffes précieuses. On se proposait de découvrir des trésors, et l'infâme avidité des chercheurs ne trouva que quelques anneaux avec leurs pierres et un calice de peu de valeur. Ce qui se fit à Londres, se fit dans tout le reste de l'Angleterre.

En 1533, le corps de saint Erkonwald disparut de la cathédrale et il n'en a plus été reparlé depuis que celle-ci a été reconstruite.

Disons un mot des monastères de Chertsey et de Barking, fondés par saint Erkonwald. Le premier, brûlé par les Danois qui en massacrèrent l'abbé et les quatre-vingt-dix religieux, fut rebâti par le roi Edgar. Le second jouissait d'un revenu d'environ deux cent mille francs, lorsque la main avide d'Henri VIII s'appropria couvent et rentes.

LES SAINTS AMATOR, PIERRE, LUDOVIC ET JEAN,

MARTYRS A CORDOUE (855).

Saint Euloge, évêque et martyr de Cordoue, en Espagne, nous a conservé le nom de quatre héroïques confesseurs, dont les Maures versèrent le sang en l'année 855. Le premier et le plus intrépide était un jeune prêtre, nommé Amator, qui avait quitté sa petite ville de province, — le bourg de Martos — et s'était rendu, avec sa famille, à Cordoue, pour y faire ses études. Ses compagnons de martyre furent un moine, nommé Pierre, et Ludovic, tous deux nés à Cordoue, de familles bourgeoises. Ils s'étaient dévoués, par zèle, à la conversion des Mahométans; mais l'exécution de ce projet mit dans une telle fureur les ennemis de la foi, qu'ils fondirent sur eux et les égorgèrent. Leurs corps furent jetés dans le Guadalquivir, fleuve qui passe à Cordoue. Les chrétiens de diverses localités les recueillirent et leur donnèrent la sépulture. Ils sont honorés d'un culte public à Cordoue, où ils ont un office particulier du rite semi-double.

Le bienheureux Pierre fut enseveli au monastère de Saint-Sauveur, presque aux portes de Cordoue, et le bienheureux Ludovic à quelques milles de là, dans la ville de Palma, dont les comtes prirent souvent le nom de Louis, par dévotion envers ce glorieux Martyr. Quant au bienheureux Amator, il fut transporté dans sa patrie, qui changea de nom en sa mémoire et prit celui de Martos, altération d'Amator. On joint à ces trois Martyrs le bienheureux Jean, qui n'est pas nommé par le martyrologe romain.

SAINT RAYMOND DE CALATRAVA (1163).

Sa fête tombe le 30 avril dans le diocèse qui l'a vu naître. Voici une notice succincte de ce saint fondateur.

« Saint Raymond naquit à Saint-Gaudens, ancien diocèse de Comminges, à la fin du XI[e] siècle, et fut religieux de l'Ordre de Cîteaux, au couvent de l'Escale-Dieu, dans le diocèse de Tarbes. Envoyé en Espagne avec quelques autres religieux, dans le but d'y étendre l'Ordre, il fonda le couvent de Hitero, dont il fut le premier abbé, et qu'il rendit très-florissant par ses rares qualités et sa réputation de sainteté.

« Dans ce temps-là, les Almohades travaillaient à reprendre les places conquises sur eux par le roi d'Espagne. Ils désiraient surtout reprendre celle de Calatrava. Effrayés des grands préparatifs des infidèles, les Templiers, qui avaient reçu la garde de cette ville, ne se sentirent pas assez forts pour résister aux Maures, et ils la rendirent au roi Sanche. Le roi fut embarrassé de cette restitution peu généreuse. Il fit publier que, si quelque vaillant homme voulait se charger de la défense de Calatrava, il lui donnerait cette ville, avec toutes ses dépendances et ses priviléges. Aucun des chevaliers de Castille n'osant se présenter, le religieux français de l'Escale-Dieu, l'abbé de Hitero, demanda au roi la défense de la place. Le roi, applaudissant à son généreux projet, s'empressa de la lui accorder. Raymond, accompagné d'un de ses moines qui avait porté les armes, fit un énergique appel à tous les cœurs pieux, et, ayant réuni une armée de vingt mille hommes, auxquels il sut communiquer son ardeur, il parvint, avec l'aide du ciel, sur lequel il comptait plus que sur les efforts humains, à repousser les infidèles et à les chasser des positions d'où ils menaçaient Calatrava.

« Ce fut alors que lui vint la pensée de réunir un certain nombre de ses compagnons d'armes, des plus nobles et des plus pieux, pour fonder l'Ordre de Calatrava, dans lequel, joignant la vie militaire à la vie monastique, on s'engageait à défendre la religion contre ses ennemis. Raymond lui adapta la Règle de Cîteaux. Il était déjà avancé en âge quand il chassa les Maures. Il passa le reste de sa vie dans les soins de son Ordre et l'exercice des vertus religieuses, attaché surtout à la contemplation des choses divines, jusqu'à ce qu'il mourut, en 1163. Son corps, après avoir passé trois cents ans à Calatrava, fut transporté au monastère du Mont-de-Sion, à Tolède. Sa fête se célèbre, dans l'ancien diocèse de Comminges, le 30 avril ».

Fourni par M. Fourcade, professeur au séminaire de Saint-Pé.

FIN DU MOIS D'AVRIL.

MOIS DE MAI

PREMIER JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel des bienheureux apôtres PHILIPPE et JACQUES. Philippe, après avoir converti à la foi de Jésus-Christ presque tout le pays des Scythes, vint à Hiérapolis, ville d'Asie, où il fut crucifié, puis assommé à coups de pierre, et se reposa ainsi dans une fin glorieuse. Quant à saint Jacques, qui est aussi nommé, dans l'Ecriture, frère du Seigneur, et qui fut le premier évêque de Jérusalem, ayant été précipité du haut du temple, il eut les jambes rompues, et fut ensuite achevé à l'aide d'un levier de foulon, avec lequel on lui brisa le crâne ; il fut enterré au même endroit, non loin du temple. 61. — En Egypte, saint JÉRÉMIE, prophète, qui fut lapidé par la populace, et mis à mort, à Taphnis, où son corps fut aussi mis en terre. Saint Epiphane dit « que les fidèles avaient coutume d'aller prier à son tombeau, et qu'ils en rapportaient de la poussière qui leur servait de remède contre la morsure des aspics ». — Dans le Vivarais, saint ANDÉOL, sous-diacre, que saint Polycarpe envoya de l'Orient dans la Gaule, avec plusieurs autres, pour y prêcher la parole de Dieu. Ce Saint fut rompu de coups avec des bâtons hérissés d'épines, et eut la tête fendue en quatre parties, en forme de croix, avec une épée de bois, ce qui consomma son martyre sous l'empire de Sévère. 208. — A Huesca, en Espagne, les saints martyrs Orens et Patience. — A Sion, dans le Valais, saint SIGISMOND, roi des Burgondes ou Bourguignons, qui fut jeté et noyé dans un puits, et fut ensuite célèbre par ses miracles. 524. — A Auxerre, saint Amateur, évêque et confesseur. 418. — A Auch, saint ORIENCE ou ORENS, évêque. V^e^ s. — En Angleterre, saint Asaph [1], évêque, et sainte WALBURGE, vierge. 778. — A Bergame, sainte Grate, veuve. — A Forli, le bienheureux Pérégrin, de l'Ordre des Servites de la bienheureuse vierge Marie [2].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Amiens, saint ACHE et saint ACHEUL, martyrs, dont les reliques reposent dans une église magnifique, bâtie en leur honneur aux portes de la ville. — A Russon, au pays de Tongres, S. EVERMAR, martyr, qu'un tyran, nommé Haccon, massacra en haine de sa piété, dans un bois, comme il allait en pèlerinage à Saint-Gervais de Maëstricht. 700. — A Avenay, au diocèse de Châlons-sur-Marne, sainte BERTHE, femme de saint GOMBERT, laquelle, après avoir vécu quelque temps avec lui à l'ombre du mariage, dans une pureté angélique, s'en sépara de son consentement, et embrassa la vie religieuse, ce qui ne l'exempta pas de la persécution des impies, qui la mirent cruellement à mort et en firent une illustre martyre. VII^e^ s. Leur fête se célèbre à Reims le 28 avril. — En Auvergne, sainte Florine, vierge et martyre. — A Auch, mémoire de saint Ursinien, dont le culte a péri en traversant les âges : il précéda saint Orens sur le siége d'Auch. — A Coutances, saint Cariulphe ou Criou, originaire de Bayeux, et saint Domard, tous deux disciples de saint Marcoul. La cathédrale de Coutances possède de leurs reliques. — Le vendredi après l'Ascension, fête de

1. Saint Asaph était disciple de saint Kentigern, évêque de Glascow. Ce prélat, chassé de son siége, fonda un monastère dans le nord du pays de Galles, sur le bord de l'Elwy. Lorsque saint Kentigern fut rappelé à Glascow, saint Asaph fut placé à la tête du monastère et du siége épiscopal qui était attaché à ce monastère. Le siége d'Elwy prit le nom de Saint-Asaph.

2. Voir une notice sur sa vie au 30 avril.

sainte GERTRUDE, patronne de Vaux-en-Dieulet, au diocèse de Reims. — A Vabres, en Rouergue, saint Africain, évêque de Comminges, qui purgea la plus grande partie de cette province de l'infection de l'arianisme. Sa fête se célèbre à Rhodez le 28 avril [1]. VIe s. — A Montauban, saint THÉODARD, archevêque de Narbonne, qui fut, pendant sa vie, un trésor de doctrine, un prodige d'éloquence et un modèle parfait de sainteté. Vers 893. — Dans la Basse-Bretagne, saint BRIEUC, évêque et confesseur. Sa fête se fait à Quimper le 13 mai. Vers 614. — Près de Cadillac, sur la Garonne, vis-à-vis d'Alengon, saint Macaire, évêque de Comminges, disciple de saint Martin, qui convertit à la foi la ville qui porte son nom, ayant saint Cassien et saint Victor pour collègues dans le ministère de la prédication. Son corps repose maintenant à Bordeaux, où il a été transporté avec une pompe extraordinaire par un des ducs d'Aquitaine. VIe s. — A Gap, saint Arige ou Arey, évêque, loué par saint Grégoire le Grand pour son zèle contre les Simoniaques [2]. 604. — Au diocèse de Coutances, saint MARCOUL, abbé, qui a mérité à nos rois très-chrétiens la grâce héréditaire de guérir les écrouelles. Il y a quelques parcelles de ses reliques dans l'église cathédrale de Coutances, ainsi que dans l'église paroissiale de Saint-Marcoul, dans le même diocèse. 558. — A Nanteuil, saint Domard et saint Criou, les fidèles compagnons de saint Marcoul qui moururent le même jour que lui. 558. — A Tarbes, saint Juste ou Justin, saint Magne, saint Isice et saint Photius, prédicateurs apostoliques. Leur fête est à Tarbes le 28 mars. — A Meaux, saint BLANDIN, confesseur, dont le corps est au prieuré de la Celle, près de Faremoutier. Après le milieu du VIIe s. — A Reims, S. THÉODULPHE, vulgairement saint THIOU, abbé de Saint-Thierry. Vers 590. — A Savigny, diocèse d'Avranches, les bienheureux Geoffroy, Guillaume, Pierre et Haymon, religieux de ce monastère, dont les corps ont été levés de terre en ce jour, pour être exposés à la vénération des fidèles. Les deux premiers ont aussi été abbés. — A Auxerre, sainte MARTHE, vierge, qui conserva dans son mariage avec saint AMATEUR ou AMATRE, depuis évêque d'Auxerre, la même pureté que la nature lui avait donnée à sa naissance. — A Troyes, un autre saint Amateur, évêque de cette ville. 340. — A Villefranche, en Bourbonnais (diocèse de Moulins), pèlerinage de sainte THORETTE, bergère. XIIe s. — A Fosse, en Hainaut, saint Outain ou Ultan, missionnaire irlandais, frère de saint Fursy et de saint Foillan, premier abbé du Mont-Saint-Quentin, massacré par des brigands idolâtres au moment où il traversait une forêt avec trois compagnons en chantant les louanges de Dieu. Il fut enseveli dans l'église Sainte-Agathe de Fosse qu'il avait fait construire sur un fonds à lui donné par sainte Gertrude de Nivelle [3]. Vers 686. — A Moncel, dans le diocèse de Beauvais, sainte Pétronille, de l'illustre famille des comtes de Troyes, première abbesse de l'abbaye de ce nom fondée par Philippe le Bel. Jusqu'au moment de leur dispersion à la fin du XVIIIe siècle, les religieuses de Moncel ont toujours vénéré sainte Pétronille comme leur modèle et l'ont invoquée comme leur protectrice auprès de Dieu [4]. 1355.

1. Voir ce jour. — 2. Voir sa vie au 16 août.

3. Sa mémoire se trouve dans les martyrologes des Pays-Bas sous le 1er mai, jour de sa mort, arrivée en 686 ou environ. Ses reliques existaient encore vers la fin du dernier siècle dans l'église de Fosse, petite ville située à trois lieues de Namur. Ce fut Notger, évêque de Liége, qui en fit une ville qu'il entoura de murailles en 974, et changea vers le même temps le monastère, dévasté pendant les irruptions des Normands, en un chapitre de chanoines. Saint Norbert demeura quelque temps parmi les chanoines de Fosse, qui lui cédèrent, en 1125, leur oratoire de Rœux, bâti au même endroit où saint Foillan avait souffert le martyre. C'est cet oratoire qui donna naissance à l'abbaye de Saint-Foillan ou *Feuillan-aux-Rœux*, dont les religieux payaient tous les ans au Chapitre de Fosse une pièce d'or ou douze deniers d'argent, et devaient lui présenter leur abbé après sa bénédiction, afin d'y prendre la crosse abbatiale sur l'autel de saint Foillan. Ces chanoines ont été des premiers, l'an 1246, à célébrer la Fête-Dieu, à la demande de Robert, évêque de Liége. (Mgr de Ram.)

4. Nous allons retracer en quelques mots l'origine de la fondation royale de Moncel : ils rappelleront un édifiant exemple de foi et de piété donné à ses sujets par un petit-fils de saint Louis.

« Malgré ses tristes démêlés avec le souverain pontife Boniface VIII », dit l'historien du diocèse de Beauvais, « Philippe le Bel tenait à la religion, et professait une grande estime pour les personnes qui en remplissaient fidèlement les devoirs, et suivaient la route qu'elle trace pour arriver à la perfection ». Animé de ces religieux sentiments, il décréta en ces termes, pendant un séjour qu'il fit à Pont-Sainte-Maxence, la fondation d'un monastère de l'Ordre de Sainte-Claire : « Nous avons délibéré, en l'honneur du Tout-Puissant, de la bienheureuse Vierge Marie, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, de toute la cour céleste, et aussi pour la célèbre et spéciale mémoire de saint François et de sainte Claire, de fonder un couvent de religieuses au lieu dit Le Moncel, proche de notre maison royale... Là, des sœurs dudit Ordre offriront à Dieu, auteur de tout bien, des prières et des hosties salutaires pour nous, nos successeurs, l'état de notre royaume, et en même temps pour le soulagement des âmes de notre très-chère et aimée épouse, et de nos parents... » Ce prince jeta lui-même les fondements de cette abbaye, mais elle ne put être livrée à sa sainte destination que sous le règne de Philippe de Valois. Le 17 juillet 1336, la reine Jeanne de Bourgogne y mit douze religieuses tirées des couvents de Saint-Marcel de Paris, de Longchamp et de Sainte-Catherine de Provins. Le monastère du Moncel vit accroître rapidement ses richesses. Il reçut en don, ou acquit à prix d'argent, la seigneurie de Pontpoint, plusieurs fermes importantes, les dîmes de Villeneuve, etc. Pendant la captivité du roi Jean, les religieuses vendirent, pour le racheter, les pierreries et les vases d'or et d'argent que Philippe de Valois leur avait donnés. Louis XIV leur fit présent du château de Pont, appelé aussi château de Fécamp... L'église de cette abbaye fut détruite en 1793... Les bâtiments claustraux sont passés dans le domaine particulier. (Graves, *Annuaire de l'Oise, statistique du canton de Pont-Sainte-Maxence*, 56-60.)

— A Amiens, saint Milfort, saint Varloix, saint Luxor, sainte Agrippine, sainte Laurienne, saint Gratien et plusieurs autres qui ne sont plus connus que par de vagues traditions. Puisse le souvenir que nous leur accordons, nous les rendre propices. — En Basse-Bretagne, la translation de saint Corentin, évêque de Quimper, qui a laissé à cette ville, avec son nom, une mémoire éternelle de ses vertus. On célèbre son décès le 12 décembre, et sa translation le premier dimanche de mai. — A Clermont, en Auvergne, fête de Notre-Dame de Grâce, qu'on invoque contre les maladies contagieuses. — A Solesmes, les saints martyrs Boniface, Maxime, Vital et Julienne, dont les corps, tirés des catacombes, furent donnés à cette abbaye en 1661 : on les y vénère encore aujourd'hui. — A Etretat, en Normandie, cérémonie de la bénédiction de la mer. — Au diocèse de Troyes, sainte GERMAINE, vierge et martyre, et sainte HONORÉE. 451.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Chez les Prémontrés : Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, au diocèse de Ruremonde, dans la province de Falcobourg, saint Gerlac, confesseur, qui, sous l'habit de Prémontré, mena pendant quatorze ans une vie très-austère, enfermé dans l'intérieur d'un chêne qu'il avait lui-même creusé et, enfin, comblé de vertus et de miracles, décéda dans le Seigneur le 5 janvier [1].

Martyrologe des Trinitaires déchaussés. — A Madrid, la translation solennelle du corps de notre Père saint Jean de Matha, lequel, ayant été enfermé dans une châsse d'argent, ornée de pierres précieuses, fut promené sur les épaules des citoyens les plus notables, dans une procession très-solennelle, par les rues et par les places de la ville, puis porté dans l'église de l'Ordre des Trinitaires, où il fut déposé par l'autorité d'Innocent XIII, et où il est visité et honoré avec une grande dévotion. (La fête de cette translation a lieu le samedi avant le cinquième dimanche après Pâques.)

Martyrologe des Capucins. — A Assise, en Ombrie, la dédicace de la basilique patriarcale de saint François, qu'Innocent IV consacra solennellement, et que Grégoire IX soumit directement au Saint-Siége, et établit dans la dignité de chef-lieu et de métropole.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Hierapolis, sainte Marianne et sainte Philippe, filles de l'apôtre saint Philippe. Ier s. — A Catane, en Sicile, saint Comin ou Comice, martyr. 270. — A Gallipoli, en Italie, ville où a longtemps prédominé la langue grecque et où l'on élisait tour à tour un évêque hellène et un évêque latin, la déposition de saint Maur de Libye, martyrisé à Rome. Il y avait autrefois, à Gallipoli, une église et une abbaye du nom de Saint-Maur. Règne de Numérien. 283. — A Avellino et à Atripalda, dans le royaume de Naples, fête de saint Hypolixte ou Hypolistre, prêtre et martyr, originaire d'Antioche, qui vint prêcher l'Evangile en Italie, et convertit huit mille hommes dans la seule ville d'Avellino : il est le principal patron de cette dernière ville et d'Atripalda. 303. — Près d'Evora, en Portugal, en un lieu dit la *Fosse aux Martyrs,* sainte Colombe et sa sœur mises à mort pour Jésus-Christ. Une fontaine jaillit à l'endroit où roulèrent leurs têtes, dont les eaux furent longtemps salutaires aux malades qu'y amenait une vraie foi. 303. — Encore en Portugal, le vénérable Gérald, de l'Ordre des Chanoines réguliers à Canseda : on l'invoque contre les maux de côté. XIIe s. — En Afrique, les saints Quintien, Eleuthère, Gage, Alexandre et Saturnin, martyrs. — Et ailleurs, les saints martyrs Apollonius et Euphémius. — Chez les Grecs, saint Sabas, martyr, qui fut suspendu par les doigts à un figuier. — A Nisibe, en Mésopotamie, saint Batas, martyr, qui avait quitté, à l'âge de trente ans, sa famille, ses richesses et la Perse, sa patrie, pour venir se faire religieux sur les terres de l'empire romain. Le roi de Perse ayant déclaré la guerre à ses nouveaux sujets chrétiens, lorsque l'empereur Jovien lui eut cédé Nisibe, Batas fut pris. Dix soldats lui tirèrent les bras et disloquèrent tous ses membres ; après quoi on le garrotta, on l'étendit par terre et on lui coupa la tête. Vers 365. — Chez les Grecs, sainte ISIDORA, vierge, qui, comme une abeille fatiguée du poids du jour, s'envola, chargée du miel des bonnes œuvres, vers le céleste rucher. — A Trèves, sur la Moselle, saint Théodulphe, prêtre, qu'il ne faut pas confondre avec saint Théodulphe de Reims. Ses reliques furent découvertes, en 1240, dans l'oratoire du palais de sainte Hélène et déposées au couvent des Dominicains. La tradition, qui n'avait pas oublié ce Saint, bien que l'on ignorât l'endroit où gisait son corps, le faisait petit-neveu des empereurs romains. VIIe s. — A Castel-san-Peregrino (autrefois village de Contro), dans le diocèse de Nocera, en Ombrie, saint Pélérin qui, repoussé par les habitants de ce lieu, mourut de froid et de misère, pendant une nuit d'hiver. Les villageois, ayant trouvé son bâton qui avait fleuri près de son cadavre, reconnurent leur faute et sa sainteté. Milieu du XIe s. — A Terni, dans l'Ombrie, les saints Procule, Péleste, Agapit et trente-trois soldats, martyrs. — En Orient, saint Quentin ou Quintien, martyr. — A Mérida, en Espagne, saint Saturnin, martyr. — En Irlande, saint Kellac, évêque. Vers l'an 600. — A Panzano, en Toscane, saint Euphrosin qui paraît avoir été un

1. Voyez ce jour.

évêque missionnaire. Ses actes ont péri. La tradition locale montre une pierre où il a laissé l'empreinte de son pied et une autre où, s'étant assis, il a laissé celle de ses reins. Il existe, à Panzano, une église de son nom. — A Fossombrone, en Ombrie, saint ALDEBRAND, évêque et patron titulaire de la cathédrale. Il mourut centenaire. XIIe s. — A Montaione, en Toscane, le bienheureux Vivald ou Ubald, ermite, du Tiers Ordre de Saint-François et patron de l'église paroissiale. Il se mit d'abord au service d'un autre ermite qui était lépreux, et passa le reste de sa vie dans un marronier creux. Plus tard, il s'éleva, sur son ermitage, une église et un couvent de la stricte Observance qui prit son nom. XIVe s. — A Agamio, dans le diocèse de Novare, en Italie, sainte Panacée, vierge et bergère, tuée par une indigne belle-mère qui, l'ayant trouvée occupée à prier, lui enfonça des fuseaux dans la tête. Son tombeau, sur lequel s'est élevée une église, est devenu un but de pèlerinages. On a, dans le diocèse de Novare, une grande dévotion à sainte Panacée que l'on invoque surtout contre l'épilepsie. 1383. — A Bergame, sainte Grata ou Gracieuse. Fille de Lupus, gouverneur de la ville, elle fut mariée à un seigneur germain, bien que, dans son cœur, elle eût désiré n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Mais le Seigneur, qui connaissait les secrets désirs de sa servante, permit que son mari mourût avant la consommation du mariage. Héritière d'un riche patrimoine, elle l'employa tout entier à de bonnes œuvres : elle fonda trois oratoires et un hôpital où elle allait elle-même soigner les malades. Ces libéralités firent sans doute fermer les yeux aux autorités locales sur le manque d'égard que Grata témoignait aux édits impériaux alors si sévères contre les chrétiens. Elle put donner l'hospitalité à Alexandre, un des officiers de la légion thébéenne qui avait échappé par la fuite au massacre de ses compagnons d'armes, ainsi que quelques soldats de sa suite. Lorsque Alexandre, devenu de soldat apôtre du Christ, eut été mis à mort pour la cause de la religion, Grata l'ensevelit de ses propres mains. 307.

FÊTES MOBILES DE MAI.

Le troisième dimanche après la Pentecôte, fête du Très-Saint Cœur de Jésus. — Dans un grand nombre de diocèses de France, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, fête des saintes reliques dont le diocèse est enrichi. — A Billom, en l'église de Saint-Cerneuf (et pour mémoire), fête d'une relique du précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut apportée de Syrie vers la fin du XIe siècle à l'époque de la première croisade, par deux chanoines de cette église, Durand Albanelli, parent de Godefroy de Bouillon, et Pierre Barbasta. Cette inestimable relique, qui a disparu à la Révolution, consistait en une cuillerée, environ, d'un sang qui conservait sa couleur naturelle et sa fluidité. Plusieurs authentiques accompagnaient le vase dans lequel était contenu le précieux sang : l'un datait du temps de l'un des successeurs de Tibère, l'autre de l'empire de Valens. Des bulles d'Eugène IV (1444) établissant une confrérie en l'honneur du précieux sang de Billom ; de Paul VI, de Calixte III, de Léon X, de Clément VII, attestent un grand nombre de miracles opérés par la vertu de ce sang divin. Nous lisons dans une brochure intitulée : *Discours historique sur le sang précieux que l'on révère dans l'église collégiale et royale de Saint-Cerneuf de la ville de Bellom en Auvergne*, brochure qui date de 1757 : « On a surtout recours à la relique du précieux sang dans les pertes de sang, telles que dyssenteries, hémorrhagies, etc., et pour les maux d'yeux [1] ». — Procession à la chapelle de Notre-Dame de la Croix à Marciac, diocèse d'Auch. En 1653, lorsque la peste ravageait Marciac et les pays circonvoisins, la Sainte Vierge apparut dans la campagne, entourée d'une lumière éclatante, à une femme du peuple, et lui dit que le fléau cesserait si on lui élevait, en ce lieu-là même, une chapelle sous le titre de Notre-Dame de la Croix. Quand la pauvre femme, à son retour en ville, raconta ce qui lui était arrivé, on la traita de visionnaire. Cependant le mal augmentant toujours, on se décide à essayer le moyen qu'elle proposait. On va en procession au lieu désigné par elle ; on le bénit, et à peine a-t-on posé la première pierre que le fléau diminue d'intensité ; à mesure que les murs s'élèvent, il diminue encore, jusqu'à ce qu'enfin l'état sanitaire ait repris son cours normal. En 93, la chapelle fut dévastée, les *ex-voto* enlevés, la voûte abattue, les autels brisés, la statue jetée dans un puits. On retira plus tard cette sainte image mutilée ; et quand luirent des jours meilleurs, on la plaça solennellement là où elle est encore aujourd'hui. — Le dimanche dans l'octave de la Trinité, fête de Notre-Dame des Flots, à Sainte-Adresse, près du Havre, chapelle chère aux marins. L'origine de ce sanctuaire remonte au XIVe siècle : l'envahissement des flots l'avait fait disparaître depuis trois cents ans, lorsque le zèle du curé de Sainte-Adresse l'a relevé en 1859. — Le 1er mai 1841, inauguration de la nouvelle chapelle de Montciel, au diocèse de Saint-Claude et translation de la statue qu'on vénérait dans l'ancien sanctuaire aliéné par la Révolution. Notre-Dame de Montciel doit sa fondation à un Bénédictin du prieuré de Saint-Désiré, qui, poussé par le désir d'une vie plus parfaite, vint s'établir sur la montagne où s'élève aujourd'hui la chapelle, près de Lons-le-Saulnier. — Anniversaire de la découverte d'une statue miraculeuse, vénérée sous le nom de Notre-Dame du Noyer, à Cuiseaux, dans le diocèse d'Autun. Ce nom lui vient du tronc

1. Cette brochure, devenue presque introuvable, nous a été communiquée par M. Maison, curé de Saint-Cerneuf de Billom, en août 1871. Nous prenons, ici, occasion de lui en exprimer toute notre gratitude.

d'un noyer, où elle était cachée à l'origine. Un berger seul la connaissait ; et tous les jours on le voyait priant à deux genoux, avec une grande ferveur, devant ce noyer. Interrogé pourquoi il se mettait à genoux au pied de cet arbre, il en dit la raison ; et aussitôt tous les voisins vinrent prier avec lui, puis élevèrent une chapelle, dans laquelle ils renfermèrent le noyer et bâtirent autour de l'arbre un pilier, destiné à porter la statue, pour qu'elle fût en évidence à tous. Dès lors, cette chapelle devint un lieu de pèlerinage et dura cinq siècles. La Révolution arriva et vendit la chapelle pour en faire une habitation profane. La statue revint alors à l'église paroissiale, où on la vénère encore aujourd'hui. 1er mai 1249. — Les jours des Rogations, et pendant le mois de mai, processions à Notre-Dame de Romay, au diocèse d'Autun. C'est une chapelle où toute la contrée se plaît tant à aller honorer Marie. Dans cette chapelle, antérieure au XIIe siècle, on vénère une statue de la Vierge en pierre assez grossièrement travaillée, et que la tradition fait remonter au Xe siècle. Enfouie dans une prairie voisine, à l'époque des guerres de religion, pour la soustraire à la fureur des calvinistes, elle fut retrouvée, dit la tradition locale, en fouillant le sol, là où l'on voyait des bœufs venir chaque jour gratter la terre et comme s'agenouiller devant la sainte image. Notre-Dame de Romay est au Charolais ce qu'est Fourvières à Lyon, Notre-Dame de la Garde à Marseille. Le concours des pèlerins étrangers y rivalise avec la piété des habitants ; et tel qui ne prie plus Dieu ne peut se défendre d'aimer Notre-Dame de Romay, de s'agenouiller et quelquefois de verser une larme devant son autel. En 93, la statue miraculeuse fut soustraite à la profanation par le dévouement d'une jeune fille, qui, aidée de son frère, la cacha d'abord dans le lit de la rivière voisine, puis dans la fosse d'une tannerie, enfin dans sa propre demeure, derrière le rideau de son lit ; et les hommes de la Révolution, qui vinrent l'y chercher, fouillèrent partout, excepté là où elle était. La paix rendue à l'Eglise, la Vierge vint reprendre sa place dans son sanctuaire ; et depuis lors elle ne cesse d'y recevoir les hommages empressés des populations. Pie IX a accordé à un sanctuaire si renommé de nombreuses indulgences, dont le tableau est affiché dans l'église. — Le dimanche de la Pentecôte, commencement des pèlerinages à Notre-Dame de la Certenne, sur la paroisse de Mesvres, au diocèse d'Autun. C'était, avant l'ère chrétienne, au sommet le plus élevé de la montagne, un camp dont la muraille d'enceinte est encore visible ; et au pied, était une résidence de druides. Les pierres et les fontaines y étaient estimées sacrées ; on y honorait trois déesses qui, correspondant aux trois Parques des Romains, présidaient à la génération et à la naissance, dispensaient l'abondance et les richesses ; et les femmes leur offraient des pommes avec des cornes d'abondance, à la fête des Matronales. Comme le vulgaire croyait que ces déesses se rendaient visibles aux hommes et entraient en contact avec eux, leur culte, plus populaire que celui des grandes divinités, s'est conservé sous le nom de dames et de fées. De là fut donné aux roches de Dettey, qui forment une espèce d'enceinte, le nom de *Roches à la Dame ;* de là à Sans, hameau de Sennecey-le-Grand, un quartier où abondent les vestiges d'antiques constructions, porte le nom de *Quart-des-Dames*. Une des trois dames de la Certenne avait son temple sur la montagne ; et elle était censée guérir de la fièvre ; la seconde à la Maison-Dru, et elle passait pour donner du lait aux nourrices ; la troisième à la Commelle, et on recourait à elle pour la guérison du mal d'yeux. Enfin les jeunes filles allaient demander à ces trois déesses des époux, et les nourrices, du lait. Tel était l'état où le christianisme trouva la montagne de la Certenne. Pour déraciner ces grossières superstitions, il substitua à l'oratoire païen placé à la lisière du camp, sur un tertre entouré jadis d'un fossé, une chapelle de la Vierge dont le vocable de *Notre-Dame* remplaça celui de *la Dame* que portait la déesse ; il recommanda aux peuples de déposer aux pieds de la Vierge l'eau puisée à la fontaine pour la faire bénir par elle ; enfin il tenta tous les moyens d'élever les esprits d'un culte grossier au spiritualisme chrétien ; et quoiqu'il soit toujours demeuré quelques restes des vieilles superstitions, qui ont obligé plusieurs fois les évêques d'Autun à interdire la chapelle, la piété sincère de beaucoup de pèlerins y offre un spectacle consolant pour la foi. Le pèlerinage commence le jour de la Pentecôte : au soleil couchant on gravit la montagne ; les groupes de pèlerins se dispersent, les uns vont boire à la fontaine de la Dame, d'autres vont dans le bois voisin chercher un gîte sous la feuillée pour se reposer et dormir. Les plus dévots se rendent à la chapelle, y récitent des prières ou y chantent des cantiques toute la nuit ; le rosaire, les litanies, les lectures se succèdent sans interruption. Tout ce monde entassé dans cet étroit sanctuaire respire à peine, ses murs suintent sous le souffle de toutes les haleines, la statue suinte elle-même, et alors on crie au miracle ; la Vierge pleure, chacun s'approche ; on lui fait toucher les livres, les médailles, les chapelets, les vêtements des malades ou quelques linges pour les appliquer ensuite sur les membres malades. Rien n'est plus populaire que ce pèlerinage : chaque année on se fait une fête d'aller, comme on le dit, à la bonne Notre-Dame de la Certenne [1]. — Le premier dimanche de mai, fête de Notre-Dame des Malades, à Ornans, diocèse de Besançon. Le sanctuaire autrefois célèbre de Notre-Dame des malades ayant été renversé à la Révolution et n'ayant pas été rétabli, l'église Saint-Laurent hérita de la statue qu'on y vénérait. Le premier dimanche de mai, on la porte processionnellement là où fut autrefois sa chapelle pour ne pas laisser périr le souvenir d'un passé glorieux. — Le lundi de la Pentecôte, pèlerinage à Notre-Dame de Buglose, au diocèse d'Aire, un des pèlerinages les plus fréquentés de

1. *Notre-Dame de France*, par M. Hamon.

la Gascogne. Placée sur la paroisse de Pouy, qu'a tant illustrée la naissance de saint Vincent de Paul, à cinq kilomètres du chêne qui abrita la première enfance de cet homme de Dieu, au milieu des sables du désert, cette antique chapelle était, de temps immémorial, l'objet de la vénération de toute la contrée, ainsi que la statue de Marie, qu'on y conservait, lorsque, le 28 novembre 1569, Jeanne d'Albret rendit une ordonnance portant que les « oratoires champêtres qui servaient, disait-elle, à de folles superstitions, ensemble les autels et rétables des églises dans les villes et les villages seraient rasés, démolis et les pierres converties à des besoins utiles ». L'année suivante, 1570, en vertu de ce décret, le sanctuaire de Buglose fut livré aux flammes ; et la statue, sauvée de la destruction par quelques catholiques, fut jetée secrètement par eux dans un marais, aujourd'hui desséché, à trente ou quarante pas de la fontaine miraculeuse qui existe encore. Ils se proposaient de l'en retirer quand luiraient des jours meilleurs ; mais, ces jours n'étant pas venus de leur vivant, ils emportèrent leur secret dans la tombe. En 1620, Louis XIII venait de rétablir le culte catholique dans le Béarn, quand un pâtre, qui avait coutume de mener paître son troupeau près du marais, vit, de dessus un chêne où il était monté, un de ses bœufs entrer dans le marais et y lécher une statue en poussant des gémissements. Il descend aussitôt, court avertir le curé de Pouy ; celui-ci arrive, on retire la statue, et l'on reconnaît l'image de la Sainte Vierge. Alors les traditions à demi effacées dans le souvenir se réveillent : on réunit des pierres éparses, on dresse à la statue de Marie un piédestal à la place même où est aujourd'hui la chapelle de la Fontaine ; et depuis lors, la Sainte Vierge ne s'appelle plus que Notre-Dame de Buglose, nom formé du mot français *beugler*. Un nouveau sanctuaire fut bientôt élevé. Vers la fin du XVIIIe siècle, Buglose échappa à la ruine qui enveloppa tant d'églises. Quelques dévastateurs essayèrent, dit la tradition locale, de porter sur l'autel une main sacrilége ; mais ils s'arrêtèrent effrayés, dès le début de leur œuvre. Cependant on craignit pour la sainte image, si elle restait dans son sanctuaire ; et des mains pieuses la transportèrent pour un temps à l'oratoire de la Fontaine. Là, bien des fidèles vinrent la prier pendant ces jours mauvais ; et les révolutionnaires, faisant prévaloir sur leur haine l'intérêt fiscal, ne les empêchèrent point ; ils se bornèrent à mettre en régie les aumônes que la piété apportait, et à brûler les archives. Quand le culte fut rétabli en France, les pèlerins reprirent le chemin de la sainte chapelle ; les paroisses voisines recommencèrent à s'y rendre processionnellement. Malheureusement l'église n'était pas en rapport avec la célébrité de son pèlerinage. En 1854, on en commença une nouvelle sur les fondements renouvelés et agrandis de l'ancienne. — Le lundi de la Pentecôte, procession de diverses paroisses à Notre-Dame de Biran, dans le diocèse d'Auch. La chapelle de Biran dut sa première origine à la découverte d'une petite statue de la Vierge, portant à son cou une croix de pierres blanches, trouvée sur le tronc d'un grand arbre, dans lequel elle avait été indiquée par une lumière vive rayonnant d'en haut à travers les branches. Tous les habitants, émerveillés du prodige, abattirent l'arbre, et élevèrent, à l'endroit même, une petite chapelle où l'on plaça la statue dans une niche construite avec le bois de cet arbre. — Le même jour, procession à Notre-Dame de Cahuzac, dans le même diocèse. On raconte que les Calvinistes, ne pouvant supporter le bien qui se faisait dans cette chapelle, résolurent d'y mettre le feu. Trois fois, en effet, à l'entrée de la nuit, ils partirent de Mauvesin dans ce dessein, marchèrent tout le temps, et trois fois ils se trouvèrent, au point du jour, n'ayant encore fait qu'une lieue de chemin, si fatigués, qu'ils ne purent que revenir sur leurs pas. Le gouverneur de l'Isle-en-Jourdain, mécontent de ces inutiles tentatives, vint en personne, en plein jour, à la tête des huguenots, jusqu'à Cahuzac ; mais à l'entrée de la chapelle, il se sentit soudainement abattu sous la main de Dieu, et brûlé par un feu intérieur, qui l'obligea à se retirer en toute hâte. — Le lundi de la Pentecôte, pèlerinage à Notre-Dame de Marsan, située près de Saint-Lizier, dans l'ancien diocèse de Conserans. Sur le côteau, où l'on admire la gracieuse chapelle de Notre-Dame, s'élevait, pendant le règne du paganisme, un autel dédié à Mars, que l'évêque du lieu remplaça, en 670, par un autel consacré à la sainte Vierge. Au Xe siècle, la peste noire ayant envahi le midi de la France et le nord de l'Espagne, les populations effrayées de se voir décimées par le fléau, se vouèrent à Notre-Dame de Marsan. A ce vœu général et solennel, le fléau s'arrêta ; et, dans l'élan de leur reconnaissance, les villes de Tarbes, d'Auch, de Saragosse, du Val-d'Arau, et plus encore toutes les populations voisines, se rendirent, le lundi de la Pentecôte, à Notre-Dame de Marsan, pour lui offrir leurs hommages. Elles ne s'en tinrent pas là : depuis cette époque, leurs députés vinrent chaque année renouveler leurs actions de grâces avec leurs offrandes ; et on construisit, pour les recevoir, un magnifique hôtel, appelé l'hôtel des Ambassadeurs, dont les chambres, ainsi que le ciel des lits, étaient ornés de tableaux que chacune des villes délivrées de l'épidémie avait fait peindre en mémoire de cet événement mémorable. Depuis 93, la ville de Saint-Lizier est la seule à venir, le lundi de la Pentecôte, continuer les traditions du passé ; et les tableaux de l'hôtel des Ambassadeurs ont disparu. — Le 1er mai et le 8 septembre, pèlerinage à Notre-Dame du Carla, située dans le diocèse de Carcassonne, sur le plateau d'une haute montagne qu'entourent des montagnes plus hautes encore. On raconte qu'autrefois un grand seigneur, quittant ce monde et ses jouissances, pour consacrer le reste de ses jours à se préparer à la mort, se retira sur ce plateau qui forme un véritable désert ; que d'autres, édifiés de la vie sainte qu'il y menait, vinrent se joindre à lui, et formèrent une communauté qui se bâtit de vastes habitations, dont les fondements sont visibles encore ; et, au centre de ces habitations, est

le sanctuaire actuel de Notre-Dame du Carla. La réputation de Notre-Dame du Carla dans les environs est telle que ceux-là mêmes qui ne se font pas scrupule de manquer la messe, le dimanche, ne manquent pas le pèlerinage du 1er mai et du 8 septembre. — Le lundi de la Pentecôte, le 15 août, le 8 septembre et le 25 mars, procession à Notre-Dame de Brouls, dans le diocèse de Toulouse. La statue qu'on y vénère fut mise à découvert par une vache en creusant la terre et en poussant de longs mugissements. — Dans le même diocèse, le lundi de la Pentecôte et le 8 septembre, pèlerinage à Notre-Dame du Bout-du-Puy. — Le jour de l'Ascension, anniversaire de la découverte de la statue de Notre-Dame de Bourisp, au diocèse de Tarbes. Le sanctuaire de Bourisp, perdu au fond des Pyrénées françaises, doit son origine, comme beaucoup d'autres, à la découverte d'une statue de la Vierge par un berger, auquel un de ses bœufs l'indiqua en allant souvent, à l'écart du troupeau, la caresser de sa langue. Plusieurs fois transportée ailleurs, cette statue revenant toujours là où on l'avait trouvée, on lui éleva, dans ce lieu-là même, d'abord une chapelle, puis une église, dont un architecte inconnu traça le plan, dirigea les travaux et disparut aussitôt après, et dont, tant la légende est féconde ici en merveilleux, des mains invisibles taillèrent, chaque nuit, le bois et la pierre, de sorte que le matin tout était prêt à être placé. La piété populaire entoura aussitôt ce sanctuaire de ses hommages et n'a pas cessé depuis. — Le jour de l'Ascension, pèlerinage principal à Notre-Dame de Sewen : c'est un des plus anciens de l'Alsace, puisqu'une tradition de temps immémorial le fait remonter jusqu'au Ve siècle, à l'époque de l'invasion des barbares. Alors, dit-on, les chrétiens persécutés se réfugièrent dans la vallée de Sewen, et y bâtirent une petite chapelle en l'honneur de la Vierge. La piété des populations l'eut bientôt agrandie et ornée ; des habitations se groupèrent tout autour, et la paroisse de Sewen prit naissance, sous le titre de grand Ermitage de la Vierge, par opposition au village d'Hoba ou Hubach qui s'appela Petit Ermitage de la Mère de Dieu, en allemand Klein-Einsiedlen. Plus tard un établissement de dames chanoinesses ayant été fondé dans cette vallée presque inaccessible, la nouvelle communauté, dotée de la propriété de toute la vallée, fit défricher une portion des forêts, écouler les eaux stagnantes, établir des ponts et des chemins, et convertit ainsi un désert sauvage et insalubre en un pays fertile et agréable, qui bientôt se peupla jusqu'à former quinze communes. Le culte de Notre-Dame se maintint à Sewen à l'époque de la réforme, durant les horreurs de la guerre de trente ans ; les étrangers y vinrent peu, mais les femmes et les filles des environs se retirèrent dans la partie la plus solitaire de la vallée, et s'y retranchèrent pour se dérober, sous la protection de Marie, à la brutalité des soldats. Aujourd'hui encore, malgré les spoliations et les ravages qu'y a exercés la Révolution de 93, le pèlerinage ne cesse pas d'être fréquenté. — Inauguration solennelle de la chapelle réparée de Marie dans l'église Saint-Martin, à Colmar. Là repose, entre deux fenêtres, sur une colonne en pierre de taille, une statue de la Mère de Dieu portant l'Enfant Jésus, chef-d'œuvre de l'école allemande du XVIe siècle. Les artistes de tous les pays viennent encore admirer en ce lieu, au-dessus du rétable de l'autel, le tableau de la Vierge aux Oiseaux, donné par le peintre lui-même, Martin Schœr, qui voulut ainsi honorer l'église où il avait été baptisé. Cette sainte chapelle fut le refuge et l'espérance des catholiques de Colmar indignement persécutés, pendant tout le XVIe et le XVIIe siècle, par le protestantisme, qui, s'étant emparé du pouvoir, en abusa, au mépris de toutes les lois de la justice et de l'équité. Plus on souffrait de vexations, plus on se pressait à l'autel de la Vierge, pour réclamer son assistance. Les autorités hérétiques en vinrent jusqu'à confisquer tous les ornements dont on décorait l'autel, jusqu'à interdire les cloches qu'on réserva uniquement pour les usages civils. Il serait impossible, disent les annalistes de Colmar, de raconter les mille prodiges obtenus dans ce sanctuaire, et dont les richesses qui le décoraient rendaient témoignage. Un des plus remarquables est le maintien de la foi dans la ville, malgré toutes les violences et les persécutions du protestantisme investi du pouvoir pendant deux siècles. Aussi cette chapelle était le siége de plusieurs congrégations qui aimaient à s'y rassembler sous l'œil de Marie. Il y avait, entre autres, la congrégation des jeunes personnes, qui compte encore aujourd'hui au moins six cents associées, et la congrégation des hommes, qui, depuis son origine jusqu'à nos jours, n'a cessé d'être regardée comme le boulevard du catholicisme dans Colmar. — Le samedi d'avant la Trinité, fête de la confrérie de Notre-Dame de l'Assomption attachée à l'antique et toujours vénéré sanctuaire de Notre-Dame de Monswiller, à une demi-lieue de Saverne. Le pèlerinage de Monswiller est aujourd'hui le plus fréquenté de l'Alsace après celui de Marienthal. La célébrité de Notre-Dame de Monswiller remonte au siége de Saverne par Mansfeld. Lorsque cet Attila de la chrétienté vint assiéger cette ville, les habitants implorèrent la Vierge de Monswiller ; et, pleins de confiance dans son secours, ils se jetèrent sur les troupes assaillantes en criant : « Vive Notre-Dame de Monswiller ! Vive notre protectrice ! » et ils les repoussèrent. Elles revinrent quelques jours après à l'assaut, mais elles furent réduites à abandonner le siége. Pour se venger de la protection céleste à laquelle elles attribuaient leur défaite, elles se précipitèrent sur Monswiller ; elles en brisèrent les autels, en lacérèrent les tableaux ; puis, mettant le feu à l'édifice, elles en firent un monceau de cendres ; mais, chose merveilleuse, plus tard, au milieu des débris, on retrouva l'image de Marie parfaitement intacte, sans la moindre détérioration ; ce miracle, consigné dans l'histoire, eut pour témoin toute la population de Saverne. — A Ligny-en-Barrois, le cinquième dimanche après Pâques, ou le sixième, lorsque le cinquième n'est pas en mai, fête de Notre-Dame des Vertus. Cette Vierge, parfaite

ressemblance de celle qui se voit à Bologne et à Sainte-Marie-Majeure de Rome, serait la copie de l'une des vierges de saint Luc. Elle passa successivement des mains de Clément IV (1265), dans celles de René d'Anjou, frère de saint Louis, de Jeanne Ire, reine de Naples, et des Chartreux de la ville de Capri. Ceux-ci la donnèrent à Antoine de la Salle, écuyer de René, duc d'Anjou, de Lorraine et de Bar, prétendant au trône des Deux-Siciles, pour se ménager la protection de celui qu'ils pensaient devoir être bientôt leur maître. En 1459, Antoine de la Salle, devenu gouverneur des enfants de Louis de Luxembourg, connétable de France, qui habitaient Ligny, plaça la précieuse image dans la chapelle du château d'où elle passa dans l'église collégiale de cette ville. En 1544, ce tableau, emporté par un officier de Charles-Quint, passa de Ligny au Bouchon, et sa vertu merveilleuse se manifesta dans cet exil, comme dans le sanctuaire où on l'honorait précédemment. Trente-six ans après, c'est-à-dire en 1580, sur la demande de la comtesse de Ligny, Marguerite de Savoie, la sainte image fut rendue à Ligny ; et la comtesse, après en avoir bien fait constater l'authenticité, la plaça provisoirement dans l'église du château. Le bruit de cet heureux retour se répandit promptement ; et de tous côtés accoururent des pèlerins, désireux de revoir l'image de leur protectrice et de leur Mère. A la Révolution française, par un sentiment religieux bien rare à cette époque, l'administration du département la transporta de l'église collégiale à l'église paroissiale : et son intronisation dans ce nouveau sanctuaire se fit avec une solennité qu'on n'aurait pas pu espérer dans des jours si malheureux. Après la loi du 30 mai 95, qui autorisait la réouverture des églises, ils la confièrent à Hubert Mulot, pour la garder jusqu'à ce qu'on lui eût préparé un lieu convenable. Trois jours furent employés à cette préparation ; et pendant ce temps-là, la demeure de Mulot fut entourée de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, avides de prier devant cette précieuse relique. Le 22 juin, tout étant prêt, eut lieu la translation à l'église ; et ce fut là pour Notre-Dame des Vertus un véritable triomphe : la ville entière s'y trouvait et accompagnait, par les rues, la précieuse image, comme dans les plus beaux jours d'autrefois. Cette fête n'eut d'égale que celle de l'année suivante, 1796, 1er mai et cinquième dimanche après Pâques ; jour où, de temps immémorial, se célébrait la fête de Notre-Dame des Vertus. Là, non-seulement tous les habitants de Ligny, mais toutes les paroisses voisines, malgré la difficulté des temps et les dangers auxquels on s'exposait, semblaient s'être donné rendez-vous ; on porta processionnellement en triomphe l'image miraculeuse ; et chacun vint présenter sa tête sous son pied pour lui témoigner sa confiance. Ce semblant de liberté religieuse dura peu ; quinze mois plus tard, l'église ayant été fermée de nouveau, la sainte image fut recélée chez de pieux habitants ; d'où, à la restauration du culte, elle vint reprendre son antique place dans sa chapelle, hélas ! horriblement dégradée par le marteau révolutionnaire. Elle y demeura au milieu des ruines jusqu'en 1814, où commença la première restauration du sanctuaire, qui ne fut achevée qu'en 1823. Là, les fidèles viennent toujours la vénérer. On la porte, comme autrefois, en procession par les rues, le cinquième dimanche après Pâques ; et avant qu'elle sorte de l'église, deux prêtres la soutiennent en l'air, pendant que plusieurs milliers de pèlerins satisfont la dévotion qu'ils ont de passer dessous. Sous le second empire, les magistrats de Ligny ont montré moins de courage que leurs devanciers de la grande Révolution : ils n'assistaient plus aux processions de la bonne Mère. — A Ploulech, dans le diocèse de Saint-Brieuc, célébration pendant tout le mois de mai, des offices paroissiaux à Notre-Dame de Kozgéodeck. Kozgéodeck est un mot celtique qui signifiait : vieille ville maritime ou vieille ville fortifiée, parce que là était autrefois l'ancienne Lexobie, place importante à l'époque gallo-romaine. C'était, dans le principe, un siége épiscopal fondé par Drennulus, disciple du noble décurion Joseph d'Arimathie, qui ensevelit Notre-Seigneur, comme l'expose l'auteur des Catalogues historiques et chronologiques des anciens évêchés de Bretagne [1] ; c'est même, selon plusieurs, la première église qui ait été élevée à la Sainte Vierge dans l'Armorique. En 836, Lexobie ayant été attaqué et détruit par les Danois ou Normands [2], les habitants, rentrés dans leurs foyers après le départ de ces cruels ennemis, reconstruisirent une autre église de la Sainte Vierge, qui, malgré la translation du siége épiscopal à Tréguier en 849, conserva son ancienne renommée et continua d'attirer la foule des pèlerins [3]. — Le lundi de la Pentecôte, procession à Notre-Dame du Roncier, à Josselin, dans le diocèse de Vannes. Vers l'an 808, dit la tradition, longtemps avant la fondation de la ville de Josselin, un laboureur cultivant la terre au lieu même où l'on a bâti l'église Notre-Dame, et coupant des ronces avec sa faucille, qu'on voit encore suspendue à la voûte, y trouva cette statue, et obtint de la placer dans une petite chapelle, qui était alors sous l'invocation de saint Léger. Bientôt les peuples accoururent au modeste sanctuaire, qu'ils n'appelèrent plus que Notre-Dame du Roncier ; et, y ayant obtenu des miracles, ils témoignèrent leur reconnaissance par leurs offrandes. Les seigneurs de Clisson et de Rohan, aussi bien que les bourgeois et habitants de Josselin, y firent des dons magnifiques ; Clisson voulut même y être enterré. Pendant la Révolution, le trésor fut pillé, la grosse cloche mise en pièces et l'église profanée. Aujourd'hui un certain nombre de pèlerins visitent encore Notre-Dame de Josselin, et y offrent

1. *Descriptio utriusque Britanniæ*, lib. IX, cap. 56.

2. Pierre le Baud, *Histoire de Bretagne*, c. 14.

3. *Mémoires sur l'état des évêchés, chapitres, clergé et monastères de la province*, par un Carme qui écrivait antérieurement à l'histoire générale de Bretagne, édition de 1675.

des *ex-voto* ; la procession se fait le lundi de la Pentecôte, non plus avec la pompe d'autrefois, mais toujours avec une nombreuse assistance, même des paroisses circonvoisines. On y remarque surtout plusieurs personnes atteintes de convulsions héréditaires qui les font aboyer comme les chiens, et dont les accès ne cessent qu'après qu'elles ont baisé la statue. La légende populaire raconte que cette malédiction attachée à un petit nombre de familles provient de la dureté de leurs ancêtres, qui lâchèrent leurs chiens contre une pauvre mendiante malade, qui leur demandait seulement un peu d'eau pour étancher sa soif. — Le dimanche de la Trinité, pèlerinage principal à Notre-Dame de Lotivi, dans la presqu'île de Quiberon, au diocèse de Vannes. Ce pèlerinage est très-fréquenté, non-seulement par les marins, mais encore par les malades atteints d'hydropisie. Ce sanctuaire a autrefois appartenu aux Templiers qui avaient la Trinité pour fête principale de leur Ordre. — Le premier dimanche de mai, grand pardon ou fête patronale de Notre-Dame de Guyaudet, dans la paroisse de Bothoa, au diocèse de Saint-Brieuc. On en raconte ainsi l'origine : en 1692 vivait, au village du Guyaudet, Claude Alain, homme pauvre, chargé d'une nombreuse famille qu'il soutenait de son travail et des secours qu'y ajoutait la charité des fidèles, mais animé d'une grande piété envers la Mère de Dieu. Un matin que les provisions manquaient au logis, il sort pour aller chercher un peu de farine au moulin, après avoir, selon sa coutume, bien prié la Sainte Vierge pour lui et sa famille. En passant près de la fontaine du Guyaudet, il lui semble entendre une voix ; il regarde et voit sur le bord de la fontaine une petite statue de Marie. Il en conclut que la Mère de Dieu veut qu'on lui bâtisse une chapelle en ce lieu ; et la Sainte Vierge, pour lui prouver que telle est en effet sa volonté, lui ordonne de dire à sa femme de ne prendre qu'une cuillerée de farine pour faire des crêpes à toute sa famille. La femme obéit, et cette petite quantité de farine fournit abondamment de la nourriture à tous pendant plusieurs jours. Claude Alain, ne pouvant résister à l'évidence de ces faits merveilleux, se rend chez le curé de Bothoa ; celui-ci le renvoie en lui recommandant de se défier de son imagination. La Mère de Dieu réitère son avertissement, et Alain ses instances auprès du curé : celui-ci persiste dans son incrédulité. Enfin la voix se fait de nouveau entendre, et l'assure que de cette fois il sera écouté. Il se rend donc chez le curé, et le trouve frappé de cécité, priant Marie de lui rendre la vue, avec promesse de faire ce qu'elle voulait. Le curé, non content de prier et de promettre, se fait conduire en procession à la fontaine ; et à peine est-il arrivé près de la sainte image qu'il recouvre la vue. On crie au miracle ; le curé place la petite statue sur une pierre qu'on voit encore non loin de la chapelle, et sur laquelle les pèlerins vont s'agenouiller. Autour de cette pierre, il fait construire d'abord un oratoire en planches ; puis, à l'aide des offrandes qu'on y apporte, la chapelle actuelle. — Le lundi de la Pentecôte, pèlerinage à Notre-Dame de Lambader, au diocèse de Quimper. Notre-Dame de Lambader, autrefois propriété des Templiers, est d'architecture arabe. Les bretons invoquent Notre-Dame de Lambader pour toutes les misères de la vie ; mais les mères l'invoquent spécialement pour leurs enfants tardifs à parler : elles font offrir pour eux le saint sacrifice, y présentent à bénir du pain qu'elles leur font manger, promettent à la Sainte Vierge que, si elle leur donne l'usage de la langue, le premier mot qu'elles leur apprendront à prononcer sera son nom béni, et se retirent ensuite pleines de confiance. — Le dimanche de la Trinité, grand pardon [1] ou fête patronale de Notre-Dame de Rumengol, au diocèse de Quimper. Notre-Dame de Rumengol ou de Tout-Remède, selon l'étymologie que quelques-uns tirent de deux mots celtiques, *Remed oll*, *Remedium omne*, est, depuis quinze cents ans, un des sanctuaires de Marie les plus fréquentés. Dans l'origine, ce n'était qu'une chapelle en bois, bâtie par Grallon le Grand, premier roi chrétien de la Bretagne, pour opposer un sanctuaire de la Mère de Dieu au monument druidique qu'on appelait en breton *Ru men goulou*, mots qui signifient pierre rouge de la lumière, et que quelques-uns donnent comme l'étymologie de *Rumengol*. En

1. En Bretagne, on appelle pardon la fête patronale d'une église ou d'une chapelle, parce que les pécheurs qui s'y disposent pieusement y obtiennent non-seulement le pardon de leurs fautes, mais encore souvent une indulgence plénière qui est la remise ou le pardon des peines temporelles dues aux péchés mêmes dont on a été absous. Ces grandes cérémonies du pardon se reproduisant souvent dans l'histoire de la Bretagne, nous croyons devoir les décrire ici : Les grands pardons durent au moins trois jours, et les paroisses voisines s'y rassemblent avec un empressement où la religion et l'amour du plaisir ont peut-être une part égale. La veille, on surcharge d'ornements les autels ; on revêt les Saints du costume du pays, on dépose à leurs pieds les offrandes qu'on veut leur faire et qu'on apporte sur un brancard entouré de rubans et de fleurs, précédé du tambourin du village, au bruit des cloches sonnées à haute volée, et des chants de joie de la multitude. Toutes les têtes se découvrent au passage de ces offrandes, qui sont, tantôt du beurre ou des œufs, tantôt des oiseaux, surtout des poules blanches. A l'issue des Vêpres, la procession sort de l'église avec ses bannières, ses croix et ses reliques que portent sur des brancards, après en avoir acheté le droit, des hommes en bonnet blanc, en chemise de même couleur, ceints d'un ruban de couleur vive, et escortés de gardes costumés. Après les reliques, viennent les porteurs de bâtons coloriés, surmontés de divers Saints sculptés plus ou moins artistement, puis une multitude d'enfants avec des clochettes qu'ils agitent de toutes leurs forces. Quand la procession est arrivée à la croix du cimetière, le vieillard le plus vénérable du canton prononce, au pied de la croix, la prière pour les morts et la rénovation des promesses du baptême. Après cette procession, des pauvres accourus à la fête font, moyennant un prix débattu, le tour de l'église à pied ou à genoux, en récitant le chapelet.... (*Voyage dans le Finistère*, par Emile Souvestre.)

1536, on éleva l'église actuelle, comme le porte l'inscription gravée sur une pierre de la façade. — Le jour de l'Ascension, à Nantes, commencement de la station à Notre-Dame de Miséricorde, ou neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte. Le sanctuaire célèbre de Notre-Dame de la Miséricorde, qui, du reste, n'existe plus aujourd'hui, remonte à l'année 1024. La colline du Martroy, alors couverte d'une forêt, recélait un dragon qui ravageait tous les environs et faisait la terreur de la ville. Après de vains efforts pour le tuer, on eut recours à la Mère de Dieu, et l'on fit vœu de lui bâtir une chapelle en ce lieu-là même, si l'on était délivré du monstre. Pleins de confiance dans son secours, trois jeunes gentilshommes se dévouèrent pour le salut de leurs concitoyens, et allèrent, avec intrépidité, attaquer le redoutable dragon. La lutte fut horrible : un des jeunes gens succomba; mais pendant que la bête s'acharnait sur sa victime, les deux autres la tuèrent. Le clergé et une grande foule de peuple se rendent à la colline sous la conduite de l'évêque Valtérius II. On pose aussitôt les fondements du nouveau sanctuaire sous le vocable de Notre-Dame de la Miséricorde; et, dès qu'il est bâti, il devient un lieu de pèlerinage des plus fréquentés, et donne son nom à tout le quartier qui s'appelle encore aujourd'hui du nom de Miséricorde. Lorsqu'en 93 on renversa l'édifice qui attirait les sympathies de toutes les âmes religieuses, une pieuse fille cacha la statue tant vénérée; et après la Révolution, elle la remit à l'église paroissiale de Saint-Similien, où fut transférée l'antique neuvaine avec les indulgences. La statue de Notre-Dame de la Miséricorde, placée dans cette même église de Saint-Similien, attire à elle, comme autrefois, de nombreux pèlerins, qui semblent vouloir lui faire oublier son ancienne chapelle, où l'on venait non-seulement du pays de Nantes, mais de l'Anjou, quelquefois même du Poitou et des Marches, et où les *ex-voto* appendus aux murailles disaient les miracles qu'elle y avait accordés. — Le 1er mai 1855, inauguration de la nouvelle église de Notre-Dame des Ardilliers, près Saumur, dans le diocèse d'Angers. Ce sanctuaire, un des plus célèbres de France par les grands miracles qui s'y sont opérés, doit son origine à une image en pierre de la Mère de Dieu, que vénérait, dans sa grotte où il se tenait caché, un fervent religieux de Saint-Florent, nommé Absalon, chassé de son monastère par les Normands. En 1614, Notre-Dame des Ardilliers fut donnée à la congrégation de l'Oratoire, que venait de fonder en France le cardinal de Bérulle. Sous la direction des Oratoriens, le pèlerinage de Notre-Dame des Ardilliers devint de plus en plus célèbre. M. Olier y vint, en 1641, avec ses associés, M. de Foix et M. du Ferrier, pour recommander à la sainte Vierge le dessein qu'il méditait de fonder le séminaire de Saint-Sulpice. En 1706, le vénérable Grignon de Montfort y vint prier également pour la double congrégation de prêtres du Saint-Esprit et de sœurs de la Sagesse, qu'il se proposait d'établir. Après les noms des individus dévoués à ce sanctuaire de Marie, viennent les cités diverses, les villes de Poitiers, de Montmorillon, de Celles, de Saint-Aignan, s'engageant par vœu à envoyer, tous les ans, une députation à Notre-Dame des Ardilliers; la ville de Riom, lui déléguant ses principaux habitants pour se mettre sous sa protection, et faisant déposer, comme témoignage perpétuel de dévouement, un tableau, en relief, d'argent, de saint Amable, son patron; la ville de Bourges, se vouant à Notre-Dame des Ardilliers dans une maladie contagieuse, et lui déléguant deux de ses échevins pour la remercier de la cessation du mal. L'hérésie elle-même ne pouvait se défendre d'un respect involontaire pour la statue tant vénérée; et lorsqu'en 1562 les Huguenots vinrent piller cette église, enlever son trésor et ses vases sacrés, profaner les corps des Saints et celui de Jésus-Christ même, ils ne touchèrent pas à l'image de la Vierge. Dieu alors, prenant la défense de sa Mère contre ses ennemis, redoubla les miracles, à mesure que ceux-ci redoublaient leur fureur. Notre-Dame des Ardilliers survécut à la tempête de 93, qui renversait tous les anciens souvenirs; mais ce que les hommes avaient épargné, le temps, auquel rien ne résiste, ne l'épargna pas : en 1849, il fallut reconstruire la chapelle de la Vierge, qu'avait élevée le cardinal de Richelieu, et qui menaçait ruine; il fallut renouveler même l'édifice entier. Les fidèles, par leurs souscriptions généreuses, eurent bientôt fait les frais de cette dépense. Les travaux étant terminés, Mgr l'évêque d'Angers vint, le 1er mai 1855, inaugurer, par une fête splendide, l'antique église rajeunie, que, depuis cette époque, on visite avec une ardeur toujours nouvelle. — Le lundi de la Pentecôte, fête principale de Notre-Dame de la Faigne ou du Hêtre[1], dans la paroisse de Pontvallain, au diocèse du Mans. La tradition du pays fait remonter jusqu'aux premiers siècles du christianisme l'origine de ce sanctuaire. Alors, dit-on, un seigneur des environs, encore idolâtre, rencontra sur un hêtre, en visitant ses vastes domaines, l'image de la Vierge que les nouveaux chrétiens y avaient placée pour la vénérer. Il essaie de la briser, mais en vain; il l'emporte alors et la renferme dans son château, pour qu'elle ne serve plus au culte chrétien qu'il a en horreur. La statue revient se placer sur le hêtre. Le même phénomène se reproduisant plusieurs fois, le seigneur se convertit, reçut le baptême et fit construire, à la place du hêtre, une chapelle de la Vierge. Les pèlerins aussitôt y accoururent; et quelle que soit la situation de ce sanctuaire au milieu d'une campagne déserte, loin de tout centre de population, si l'on excepte la grosse ferme qui l'environne, jamais depuis lors ce concours n'a cessé. — Le premier dimanche de mai, fête patronale de Notre-Dame de l'Aumône, à Rumilly, au diocèse de Chambéry. En 1240, le sieur Amédée de Gonzié, poursuivant les bêtes fauves sur les rives du Chéran, s'oublia jusqu'à décocher une flèche contre la statue vénérée qu'on avait placée sur le

1. *Nostra Domina de Fago.*

bord du Chéran qu'il fallait traverser à gué, pour protéger les voyageurs ; le trait, se retournant aussitôt contre lui, vint le frapper à l'œil et lui ôta la vue. Dans sa douleur il tombe à genoux et promet à Marie de lui bâtir une chapelle en ce lieu-là même, s'il recouvre l'usage des yeux. Sa prière fut aussitôt exaucée ; et non content d'élever un sanctuaire, où il transporta la statue miraculeuse, il fit construire, près de la nouvelle chapelle, un monastère, qu'il confia aux Religieux réguliers de Saint-Augustin, en les chargeant d'offrir un asile aux voyageurs que la crue des eaux empêcherait de passer. On gardait ces étrangers pendant trois jours, et s'ils étaient pauvres, on leur fournissait l'argent et les provisions nécessaires pour continuer leur voyage. Lorsqu'un pont eut été jeté en cet endroit, l'argent destiné aux passants fut distribué aux indigents du pays, qui en conséquence appelèrent le monastère Notre-Dame de l'Aumône. Ce sanctuaire devint un lieu célèbre de pèlerinage. En 93, cette chapelle fut vendue avec ses dépendances, et on en confisqua les fondations et les rentes ; mais elle ne fut ni démolie ni profanée ; et quelque temps après, le comte de Pengon, ayant été jeté dans les prisons de Paris, fit vœu, s'il échappait à la guillotine, de racheter la sainte chapelle et de la rendre au culte. Ce vœu lui valut sa délivrance. Il racheta la chapelle de l'Aumône, et en fit donation à la ville de Rumilly le 7 janvier 1806. La statue qu'on voit aujourd'hui sur le maître-autel est encore, dit-on, la même qui existait du temps d'Amédée de Gonzié, celle devant laquelle, depuis six cents ans, tant de têtes se sont inclinées, tant de larmes ont coulé, tant de prières se sont épanchées, tant de grâces ont été obtenues. — Le premier dimanche de mai, fête patronale de Notre-Dame du Roc, à Castellane, au diocèse de Digne. Notre-Dame du Roc est ainsi nommée du rocher pittoresque et majestueux, haut de deux cents mètres, au sommet duquel elle est placée. Elle date de la fin du VIII^e^ siècle. Alors quelques habitants du pays, s'étant retirés et fortifiés sur cette hauteur pour se mettre à l'abri des incursions des Sarrasins, s'y construisirent une chapelle de la Vierge, secours des chrétiens et consolatrice des affligés. Bientôt les peuples du voisinage accoururent se grouper tout autour, et il se forma une ville qui reçut le titre de *Petra castellana*, rocher avec château. Après l'expulsion des barbares, les habitants transportèrent peu à peu leurs habitations dans la plaine, et y construisirent au pied du roc une nouvelle ville, qui est la ville actuelle ; mais ils ne perdirent rien de leur affection pour la chapelle de Notre-Dame du Roc, qui avait été, pendant deux siècles, leur boulevard inexpugnable ; et depuis cette époque jusqu'à nos jours, ils n'ont jamais cessé de l'avoir en grande vénération. — Le lundi de la Pentecôte, à Thorame-Haute, diocèse de Digne, fête patronale de Notre-Dame de la Fleur, dont on raconte ainsi l'origine. Au commencement du siècle dernier, dit-on, la Vierge apparut plusieurs fois à un berger, lui commandant de faire construire une chapelle en ce lieu. Sur le refus des habitants d'obtempérer aux paroles du berger, la Vierge donna de son apparition des preuves si irrécusables, que tout le monde se mit à l'œuvre avec enthousiasme ; et pendant la construction, un des ouvriers ayant émis le désir que la rivière près de laquelle on élevait sa chapelle se portât à la rive opposée, pour laisser à sec la rive près de laquelle on travaillait, et mettre ainsi le sable sous la main, la rivière obéit aussitôt au vœu qu'on venait d'émettre ; et tous, témoins du prodige, criant au miracle, se remirent aussitôt au travail avec une nouvelle ardeur. On honore Notre-Dame de la Fleur comme la patronne des voyageurs ; et il est rare qu'un voiturier passe devant ce sanctuaire sans déposer dans le tronc son obole. Les plus éloignés mêmes des pratiques religieuses conservent encore cette dévotion. — Le dimanche des Rogations, commencement des quarante jours de fête en l'honneur de Notre-Dame du Château, à Tarascon, diocèse d'Aix. Notre-Dame du Château, autrement appelée la belle Briançonne, est une petite statue en bois de vigne, haute d'environ dix-huit pouces. Elle avait été d'abord honorée dans la paroisse du Bouchier, arrondissement de Briançon ; mais, vers le milieu du XIV^e^ siècle, pour la soustraire aux Vaudois qui brisaient toutes les statues et toutes les images, l'ermite Imbert, qui en avait la garde, l'emporta à Tarascon. Les habitants offrirent avec bonheur un asile à la Vierge bannie, dont ils connaissaient la célébrité, et la déposèrent dans une petite chapelle en face du château. Là, chaque jour, dès les premiers rayons du soleil, l'ermite, parcourant les rues, convoquait tous les fidèles à venir saluer celle que l'Église appelle l'*Etoile du matin ;* une foule immense se rendait à son invitation, et faisait retentir l'air de pieux cantiques en l'honneur de Marie. Cependant les juifs établis dans ce quartier, se trouvant incommodés surtout le samedi, jour de leur sabbat, par l'affluence des pèlerins à la chapelle du château, demandèrent de faire placer ailleurs la belle Briançonne, en offrant de lui bâtir une élégante chapelle là où l'on voudrait. On accepta leur offre, à la condition qu'ils construiraient en même temps un ermitage pour l'ermite chargé de garder la chapelle, et creuseraient un puits à son usage. Les juifs se soumirent à cet engagement, et taillèrent dans le roc de la montagne Saint-Gabriel, à cinq kilomètres de la ville, un ermitage qui servit tout à la fois de chapelle à la statue, et d'habitation à l'ermite. Les fidèles de Tarascon ne tardèrent pas à s'affliger de n'avoir plus au milieu d'eux la sainte statue ; et comme c'était la coutume alors de porter à la procession des Rogations toutes les statues des Saints, celles surtout qui appartenaient à des confréries, ils demandèrent qu'on allât la prendre, tous les ans, le dimanche avant les Rogations, pour la porter en procession, et qu'on la gardât, au moins quelque temps après, pour en jouir. Ce fut d'abord pendant une semaine, et successivement on prolongea le temps jusqu'à quarante jours. Cette translation fut une grande fête pour tout le pays ; et cette fête s'est perpétuée jusqu'à nos jours, où elle attire chaque année un con-

cours de peuple extraordinaire. Elle a en effet une physionomie spéciale, qui contraste avec nos mœurs modernes, et l'on se croirait en plein moyen âge. Ce jour-là, dès trois heures du matin, précédés de leur antique oriflamme, qu'ornent des pampres de vigne mêlés à des feuilles d'orties, les prieurs de la confrérie de Saint-Roch vont, au son du tambourin et de la cornemuse, annoncer la fête dans les campagnes voisines. Pendant ce temps, la grosse cloche donne le signal du départ, les rues se remplissent de pèlerins ; tous se rassemblent à l'église pour entendre la messe qui se dit à quatre heures. Le saint sacrifice terminé, la procession s' organise, se met en marche, à la suite d'un grand crucifix que porte quelquefois un frère pieds nus, et fait retentir les rues du chant des litanies. Tarascon devient presque complétement désert ; hommes, femmes, enfants, tous se rendent à Notre-Dame du Château. A la chapelle, les messes se succèdent depuis six heures. Après la dernière messe, tous s'approchent de l'autel et viennent respectueusement baiser les pieds de la statue, puis se retirent pour prendre sur la mousse et le gazon leur modeste repas. A dix heures, la cloche de la chapelle annonce le départ ; et aussitôt, au son de la flûte et du tambourin, tous se rangent en file en chantant l'*Ave, maris stella*. La statue, en toilette champêtre, est placée sur un brancard, orné de fleurs fraîchement cueillies à la montagne. Au bas de la colline, l'officiant bénit avec la croix tout le pays, pour y appeler la fécondité ; et l'on continua la marche jusqu'à l'église rurale de Saint-Etienne des Grés, où la Vierge demeure jusqu'à quatre heures du soir exposée à la vénération publique. Après quelque temps de repos, on chante les Vêpres solennelles, et, à quatre heures, on reprend la marche. A l'entrée de Tarascon s'offre un spectacle frappant, qui fait toujours éprouver, à ceux-là mêmes qui y sont accoutumés, des émotions dont on ne peut se défendre. L'empressement de la multitude, le bruit des boîtes et des décharges continuelles de mousqueterie, les acclamations d'un peuple immense, la rencontre de la monstrueuse tarasque qui bondit trois fois, comme épouvantée par la présence de Marie, donnent à cette fête un cachet de piété joyeuse, unique en son genre. Le clergé et les autorités de la ville reçoivent la statue à la porte Saint-Jean. Là, on la dépouille de sa toilette du matin, dont les pieuses femmes se disputent les épingles, pour en attacher les premiers langes d'un enfant nouveau-né, et on la revêt de ses plus belles robes. A sept heures et demie, la procession entre dans l'église Sainte-Marthe, au son des cloches et des orgues, au roulement des tambours, au bruit de la trompette, aux cris perçants de la cornemuse, à la détonation des boîtes, et aux accents saintement passionnés de toutes les voix qui chantent à cris redoublés : *Sancta Maria, ora pro nobis*. On dépose ensuite la statue sur le trône qui lui a été préparé ; pendant les quarante jours qu'elle y demeure, elle y reçoit les hommages constants des fidèles, et chaque jour un héritier de la famille Dusseau la revêt d'une robe nouvelle. Cet honneur a été dévolu à perpétuité à cette estimable famille, en reconnaissance de ce que, pendant la grande Révolution, le sieur Dusseau déroba la statue à la fureur des révolutionnaires, et la tint cachée jusqu'à la réouverture des églises. Au bout de quarante jours, on reporte à sa montagne la sainte image, mais sans éclat, tant on est affligé de s'en séparer ; souvent la douleur va jusqu'à faire couler les larmes. — Le lundi de la Pentecôte et le 15 août, pèlerinage à Notre-Dame de la Couture, au diocèse d'Evreux. Entre les sanctuaires de ce diocèse brille, comme le soleil au milieu des astres, l'antique et splendide église de Notre-Dame de la Couture, à Bernay, *Beatæ Mariæ de Cultura*, ainsi appelée de la terre où elle fut bâtie, et qu'il fallut défricher. Ce beau monument dut son origine, selon la tradition, à une statue de la Vierge, enfouie en terre au sommet d'une colline, dans un bois près de Bernay, et découverte par des bergers vers la fin du xe siècle, sur l'indication d'une de leurs brebis, qui grattait continuellement la terre en cet endroit. Les pèlerins et les processions y affluaient non-seulement de Lisieux, d'Orbec, de Lieurey et de Saint-Georges, mais encore de Rouen, de Caen, de Pontaudemer, de l'Aigle, de Paris même. Encore aujourd'hui on y vient de douze à quinze lieues, et les pèlerins s'y comptent par milliers. Les paroisses de Broglie, de Drucourt, de Landepereuse, de Saint-Aubin, de Saint-Clair, des Jonquerets, de Combepine, de Malouy, de Saint-Martin-du-Tilleul et autres lieux y viennent en procession, sous la conduite de leurs curés respectifs, avec les frères de la charité qui agitent leurs clochettes, les confrères de Saint-Michel, qui battent le tambour, les musiciens qui font résonner leurs instruments, le commun des fidèles qui chantent les louanges de Marie ; et, quand on est arrivé, les prêtres, souvent, ne suffisent pas au pieux empressement de cette foule, avide de recevoir les Sacrements. Tel est le spectacle qui s'offre, chaque année, à Notre-Dame de la Couture, soit le lundi de la Pentecôte, soit le 15 août [1]. — Le lundi de la

1. C'est surtout dans la cérémonie des bâtons de la Sainte Vierge que se manifeste la grande dévotion du diocèse d'Evreux envers elle. Pour comprendre ceci, il faut se rappeler qu'au moyen âge le bâton était le symbole de la royauté ou du moins de l'autorité ; de telle sorte que l'échevin, chef d'un ville, aussi bien que le chef des avocats ou d'une corporation quelconque, portait un bâton comme signe de sa dignité. Par cette raison, la statue de la Vierge, dans presque toutes les paroisses, est placée au-dessus du bâton, sous une espèce de dais surmonté d'une couronne et enrichi de dorures. Aux principales fêtes de la Vierge, on couvre ce bâton de rubans, de fleurs, de dentelles ; et, au milieu de détonations d'armes à feu, on le porte à l'église en grande pompe, escorté de nombreuses jeunes filles, toutes vêtues et voilées de blanc ; on fait alors de grandes réjouissances et un repas solennel de famille. Toute jeune fille tient à grand honneur d'être la reine du bâton au moins une fois dans la vie ; et elle y attache l'idée d'une protection toute spéciale de la Sainte Vierge pour son heureux établissement ; idée sans doute irrépro-

Pentecôte, le 8 septembre et le lundi de Pâques, pèlerinage à Notre-Dame de Nazareth, diocèse de Montpellier. La chapelle remplace sur une montagne, où se voit encore un dolmen, un ancien temple de druides. « La sainte Vierge », dit-on, « apparut en ce lieu, demandant qu'on substituât son autel au culte impie qui avait souillé ces monts, et laissa, sur le rocher, l'empreinte de son pied qu'on montre encore aujourd'hui ». — Le 1er mai, commencement des pèlerinages au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Grâce, à Rochefort, au diocèse de Nîmes. Ce sanctuaire réunit le prestige de la plus haute antiquité avec l'éclat des plus étonnants miracles. L'historien Bories, dans son livre intitulé : *La royale couronne des rois d'Arles*, attribue à Charlemagne la fondation de ce sanctuaire. L'injure du temps ou des hommes détruisit, on ne sait à quelle époque, l'œuvre de Charlemagne ; et on lui substitua une petite chapelle, où les peuples ne cessèrent d'honorer sur ce rocher une statue de la Vierge, connue, à raison de sa couleur, sous le nom de *Sainte-Brune*. Cette image, qui existe encore dans le nouveau sanctuaire, fut, selon la tradition, découverte par un berger sur le versant occidental de la montagne, dans un enfoncement, où se voit une niche très-visitée des pèlerins. Au XVIe siècle, les Calvinistes saccagèrent et détruisirent la chapelle ; mais on eut le bonheur de soustraire à la destruction la statue vénérée. L'Eglise actuelle, qui ne fut terminée qu'en 1778, est due aux enfants de saint Benoît chargés de la desservir. Non moins attentifs aux besoins du corps qu'aux intérêts de l'âme, les Bénédictins firent creuser dans le roc deux immenses citernes destinées à recevoir les eaux pluviales, afin de fournir de l'eau à la troupe des pèlerins. Tant de zèle, joint au bel ordre qu'ils mirent dans le service de la chapelle, jeta le plus grand éclat sur ce pèlerinage. Les multitudes y accoururent non-seulement des pays voisins, mais de tout le Languedoc, du Vivarais, du Gévaudan, du Dauphiné et autres provinces. Chaque année y comptait plus de cinquante mille personnes. 93 survint sur cet illustre sanctuaire : on en chassa les Bénédictins, on en pilla toutes les richesses et toutes les reliques. On abattit la tête de la statue, on la porta à la pointe d'un sabre sur le penchant de la colline, d'où on la fit rouler jusqu'au bas. Mais Dieu punit promptement ces profanateurs. Deux furent frappés de cécité ; deux périrent de mort violente ; et deux autres, qui avaient proféré d'horribles blasphèmes contre la sainte Vierge, furent écrasés le même jour sous les débris d'une muraille nouvellement construite. Des exemples si frappants de la vengeance du ciel arrêtèrent les destructeurs dans leur œuvre sacrilége ; ils respectèrent un certain nombre d'*ex-voto*, qui restaient encore appendus aux murs, et laissèrent la chapelle telle qu'elle était ; de sorte que, pendant la tourmente révolutionnaire, les prêtres fidèles purent y exercer leur saint ministère. Devenue propriété nationale et cédée à l'hospice d'Uzès, elle fut laissée, par l'administration de l'hospice, à la disposition de plusieurs ecclésiastiques, qui y dispensèrent aux peuples les secours et les consolations de la religion. En 1836, elle passa aux mains de l'évêque de Nîmes, qui, voyant l'importance toujours croissante que prenait ce pèlerinage, la confia, en 1846, aux religieux Maristes. Ceux-ci firent aussitôt restaurer le monastère et construire de vastes asiles pour loger les pèlerins. Ce nouvel état de choses accrut considérablement l'affluence, surtout dans les mois de mai, d'août, de septembre, et à l'époque des retraites spirituelles, que les Pères Maristes donnent successivement tantôt aux hommes, tantôt aux femmes. Parmi ces pieux pèlerins, on distingue les élèves du petit séminaire de Beaucaire, qui, chaque année, le 29 avril, franchissent une distance de six heures de marche, arrivent le soir à la maison des Maristes, communient le lendemain et déposent sur l'autel une offrande au nom du petit séminaire. L'après-midi, ils reprennent le bâton de voyage et calculent la marche de manière à arriver à Beaucaire pour le premier exercice du mois de mai. Toute la communauté vient en procession à leur rencontre ; on leur donne le rang d'honneur, et on se rend ainsi, au chant des cantiques, à la chapelle du séminaire, où commence aussitôt l'exercice du mois, que ces pieux voyageurs viennent de placer sous la protection de Notre-Dame de Grâce. — Au diocèse de Limoges, procession à Notre-Dame de Sauvagnac, le lundi de la Pentecôte. La tradition fait remonter l'origine de cette chapelle au XIIe siècle. Le seigneur de Mérignac, se voyant, dit la légende, près de faire naufrage en revenant de la croisade, fit vœu d'élever une chapelle à la sainte Vierge, s'il échappait à la mort. Il échappa en effet ; et, pour acquitter son vœu, il fonda cette chapelle sur un pic, au milieu des montagnes de Grandmont ; il y fit don d'une lampe d'argent en forme de vaisseau, et appela ce sanctuaire du nom de Sauvagnac, c'est-à-dire sauvé des eaux, *salvus ab aqua*. Vers ces derniers temps, le pieux sanctuaire étant tombé dans un état de dégradation, tout le diocèse fut invité à souscrire pour le restaurer ; et, avec douze mille francs, fruit de la souscription, on l'agrandit et on y ajouta une abside semi-circulaire. L'inauguration de la chapelle ainsi restaurée témoigna de la dévotion de tout le pays pour ce lieu de pèlerinage. — Le dernier dimanche de mai, pèlerinage à Notre-Dame de Cardonnay, au diocèse de Rouen, canton d'Aumale : son nom lui vient du chardon sous lequel fut trouvé la statue qu'on y vénère : la chapelle remonte, au moins, au XIIe siècle. Vendue en 93, cette chapelle est heureusement tombée entre les mains d'un acquéreur religieux, qui tient à la conserver, et qui l'a même enrichie de plusieurs indulgences que Pie IX a accordées à ceux qui viendraient visiter ce bénit

chable, sauf les abus ou la superstition qui peuvent s'y mêler quelquefois, puisque le mariage étant l'acte le plus important de la vie, il n'est rien de plus chrétien que de le placer sous la protection de la Sainte Vierge.

sanctuaire. La paroisse d'Aumale conservant, pour Notre-Dame de Cardonnay, les pieux sentiments de ses ancêtres, s'y rend encore aujourd'hui en procession le dernier dimanche de mai et le lendemain de la première communion des enfants. Le collége y va de son côté le dernier jeudi du mois de mai ; enfin, plusieurs paroisses de Picardie, entre autres Gauville et Morvilliers, s'y rendent en pèlerinage vers la même époque. Cette chapelle, du reste, est entretenue avec soin ; elle possède, outre le tabernacle et les ornements de celle de Rueil, de nombreux tableaux qui attestent la confiance et la piété du peuple. — Le lundi de la Pentecôte, pèlerinage à NOTRE-DAME DE BETHLÉEM, au diocèse d'Orléans. — Le lundi de la Pentecôte, fête de Notre-Dame de Nanteuil, au diocèse de Blois. Le culte de la sainte Vierge en ce lieu, s'il en faut croire la tradition répandue dans le pays, remonte jusqu'aux premiers temps de l'établissement du christianisme dans ces contrées. Alors une statue de Marie ayant été découverte parmi le feuillage d'un grand chêne, on la retira pour la placer sur le bord d'une fontaine voisine où l'on pouvait plus facilement la voir et l'honorer ; « mais », dit la légende, « la statue étant revenue d'elle-même au lieu où on l'avait trouvée, on lui éleva une chapelle à double étage dans l'emplacement même du chêne ». Au XIIe siècle, l'église et le prieuré de Nanteuil relevaient de l'abbaye de Pontlevoy. On attribue la construction du sanctuaire actuel à la munificence de Philippe-Auguste, qui voulut par là témoigner sa reconnaissance à Marie pour un double bienfait : le premier, c'était qu'elle lui avait obtenu une pluie abondante pour désaltérer son armée qui se mourait de soif ; le second, ce fut la victoire sur le roi d'Angleterre et la prise de Montrichard. La dévotion des rois et des seigneurs pour la Vierge de Nanteuil était partagée par les fidèles ; de toutes parts on y venait en pèlerinage, surtout le lundi de la Pentecôte ; ce qui donna naissance à une foire renommée qui s'y établit ce jour-là dès avant le XIVe siècle, et au nom historique de *Pré des Pèlerins,* que porte encore aujourd'hui la vaste prairie voisine de l'église, ainsi appelée parce que les pieux voyageurs avaient droit d'y faire paître leurs montures. Les habitants de Tours se distinguaient entre tous par leur dévotion pour ce sanctuaire. Les guerres de religion et les troubles de la Ligue, qui désolèrent le XVIe siècle, n'empêchèrent point les pèlerins du Blésois, de la Touraine et du Berri de se rendre à Nanteuil. Malgré les bouleversements politiques, l'affluence ne discontinua pas, et, souvent même, dans les calamités publiques, les paroisses entières s'y rendaient et faisaient le vœu d'y revenir tous les ans. Au XVIIe siècle, même affluence ; et, parmi les nombreux pèlerins, on compte un des plus saints prêtres de cette époque, M. Olier, curé de Saint-Sulpice. Enfin, au XVIIIe siècle, le bienheureux Joseph Labre vint y passer quinze jours, et la haute idée qu'il y laissa de sa sainteté est encore vivante dans le pays. L'époque désastreuse de la Révolution fut annoncée par les traits attristés de la figure de Notre-Dame de Nanteuil et par les larmes qui coulèrent de ses paupières. Plusieurs, qui refusèrent d'y croire, vinrent examiner le fait de leurs propres yeux, et furent obligés d'en convenir. Les révolutionnaires n'en tirèrent d'autre conséquence qu'une haine plus passionnée contre la Vierge miraculeuse ; ils dévastèrent entièrement son église, brisant les autels et les tabernacles, lacérant les tableaux, pillant tout ce qu'ils espéraient vendre à leur profit et brûlant tout le reste. Après ces exploits de Vandales, ils passèrent une corde au cou de la statue vénérée et la firent tomber violemment à leurs pieds, où elle se brisa. La tête, séparée du tronc, roula dans la poussière ; et une femme, l'ayant outrageusement repoussée du pied, en fut bientôt punie par une mort accompagnée des plus cruelles souffrances. Une autre femme, plus digne de son sexe, recueillit religieusement ce pieux débris ; et, à la réouverture des églises, un artiste y ayant adapté un corps en place de celui qui avait été brisé, on remit la nouvelle statue au lieu où était l'ancienne. Les pèlerinages alors recommencèrent comme autrefois. Châteauvieux et Saint-Aignan reprirent l'usage de leur procession annuelle, et des guérisons miraculeuses furent souvent la récompense de la foi des populations. L'église de Nanteuil est un des beaux monuments que nous a légués le moyen âge. — A Aubervilliers [1], dans le diocèse de Paris, le deuxième dimanche de mai, fête de Notre-Dame des Vertus. En 1338, il n'y avait là qu'une petite chapelle, avec un autel et une statue de la sainte Vierge ; mais, cette même année, le deuxième mardi de Pâques, une jeune fille, voulant parer l'autel, pria un jeune homme de venir l'aider dans ce pieux office. Pendant qu'ils s'occupaient de ce soin, voilà que, tout à coup, la statue se couvre de sueur et l'eau coule sur sa face ; phénomène d'autant plus extraordinaire que le temps était très-sec et la chaleur extraordinaire. Dans leur surprise, ils appellent d'abord des témoins et convoquent ensuite tous les habitants au son de la cloche. Bientôt le bruit du prodige se répandit et les pèlerinages commencèrent. Les nombreux miracles, opérés à Aubervilliers, firent appeler la statue Notre-Dame des Vertus, c'est-à-dire des miracles. Le concours devint si nombreux au XVIIe et au XVIIIe siècle, que huit prêtres, constamment attachés au sanctuaire, ne suffisaient pas à la dévotion des pèlerins. Cette dévotion a fort diminué, mais n'a point entièrement disparu : les mères y viennent apporter les enfants, et les populations s'y pressent le second mardi de mai. — A Tourcoing, les familles chrétiennes se consacrent, pendant le mois de mai, à Notre-Dame de la Marlière. La statue, qu'on y vénérait autrefois, fut trouvée dans le tronc d'un arbre séculaire : emportée, en 1562, par un soldat calviniste, elle fut échangée par un pieux bûcheron contre deux fagots ; mais la Révolution de 93 la fit disparaître. La piété envers ce sanctuaire n'en est pas moins vive. — Le lundi de

1. Aubervilliers n'était autrefois que la maison de campagne d'un nommé Albert — *Alberti villa.*

la Pentecôte, fête patronale de Notre-Dame de Quarte, entre Bavay et Reims. Il y vient, ce jour-là, jusqu'à trente mille pèlerins; ils arrivent dès l'aurore, font le tour de l'église, prient devant la sainte image de Marie, lui font toucher divers objets, des rosaires, des rameaux verts, etc., qu'ils emportent ensuite avec eux. A l'époque de la Révolution, les femmes de Pont-sur-Sambre s'armèrent de pierres et chassèrent les démolisseurs qui venaient dans l'intention de renverser le sanctuaire. — Le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, pèlerinage à Notre-Dame de Vertigneul, non loin de Cambrai. Ce pèlerinage célèbre, déjà très-fréquenté dès l'an 1428, est plus fréquenté encore de nos jours, surtout par les mères qui y apportent leurs enfants en bas âge, pour les mettre sous la protection de la Reine du ciel. — Le jour de l'Ascension, pèlerinage principal à Notre-Dame d'Orcival [1], dans le diocèse de Clermont. Ce pèlerinage est parmi tous ceux qui existent dans le monde un des plus fréquentés et des mieux conservés. La Vierge, qu'on y honore, est attribuée à saint Luc. — Le mardi de la Pentecôte, pèlerinage principal à Notre-Dame de Pitié, Vierge célèbre, à un quart de lieue d'Aigurande, dans le diocèse de Bourges. On dit que, en 93, on voulait scier, par le milieu, la statue de la Vierge, mais que la scie rebelle se refusa à cette profanation. Alors un des démagogues démolisseurs saisit une hache, frappa à coups redoublés et parvint à séparer la tête du tronc : en tombant, cette tête alla rouler aux pieds d'une jeune fille qui la ramassa religieusement et la porta à sa mère. Celle-ci la reçut avec respect et la déposa dans un lieu secret, où les fidèles purent venir prier Marie de faire lever sur la France des jours meilleurs. — Le dimanche de la Trinité, pèlerinage à Notre-Dame de Cluis-Dessous, au diocèse de Bourges. L'origine de ce sanctuaire est due à deux solitaires qui vinrent se retirer dans les lieux où il s'élève, alors couverts de broussailles, pour y mener la vie érémitique. Les Bénédictins en prirent le service et y furent remplacés, au XV^e^ siècle, par les Franciscains : ces derniers élevèrent la chapelle actuelle qui, grâce à la religion et malgré sa pauvreté, jouit d'une gloire immortelle, tandis que, tout à côté, l'orgueilleux château des Montpensier gît dans la poussière. La Vierge de Cluis porte le nom de Notre-Dame de la Trinité. Cette Vierge, remarquablement belle, fut soustraite à l'impiété pendant la Révolution : le calme revenu, on la rendit à son sanctuaire. Pendant tout le cours de l'année, des pèlerins viennent souvent prier Notre-Dame de Cluis, surtout pour les maladies qui les affligent, eux ou leurs proches. Si la personne malade est une jeune fille, ce sont trois jeunes filles qui font le pèlerinage; si c'est une femme mariée, ce sont trois femmes mariées ; si c'est un jeune homme, ce sont trois jeunes gens ; et ainsi se traduit en action, d'une manière saisissante, le dogme de la fraternité évangélique. Mais rien n'est beau comme la procession du jour de la Trinité : les pèlerins y sont au nombre de dix à douze mille. Pendant les trois semaines qui précèdent, ils jeûnent le vendredi, et font quelque aumône à des pauvres encore plus pauvres qu'eux. Un grand nombre se rend dès la veille ; et, à minuit, au moment précis où les anciens Bénédictins commençaient à chanter Matines, commencent les processions particulières ; les pèlerins s'en vont par bandes de trois en l'honneur du mystère du jour, le front découvert, souvent les pieds nus, toujours le chapelet à la main et dans le plus profond silence. Ils parcourent les quatorze stations du chemin de la croix disposées par les Franciscains sur un espace d'environ deux lieues, dans les rues de Cluis, sur les places publiques. Telle est la dévotion à Notre-Dame de Cluis-Dessous ; et elle s'est toujours maintenue, à ce point, que même dans les plus mauvais jours de la Révolution, on ne cessa pas de faire la procession nocturne. — Le lundi de la Pentecôte, procession solennelle à Notre-Dame du Puis. Notre-Dame du Puis, à Gargilesse, dans le diocèse de Bourges, est une gracieuse église fondée par Hugues II, seigneur de Naillac en 1236, sur le modèle de la magnifique église abbatiale de Déols. Le religieux seigneur de Naillac établit le droit d'asile dans les terres qui environnent le sanctuaire ; et par des croix plantées de sa propre main, il détermina l'enceinte où devait s'exercer ce droit sacré. Le chemin, que parcourent encore, de nos jours, les processions, est celui limité par les croix de Hugues de Naillac. L'église est byzantine, parfaitement homogène de style, et un petit chef-d'œuvre. Le gouvernement français l'a fait, à ce titre, complétement restaurer dans ces dernières années. — Le jour et le lundi de la Pentecôte, pèlerinage principal à NOTRE-DAME DU LAUS, diocèse de Gap. — Le lendemain de la Pentecôte, pèlerinage à Notre-Dame du Hamel, entre Crevecœur et Grandvilliers, dans le diocèse de Beauvais. A ce sanctuaire se rattache le souvenir de la délivrance miraculeuse du sire de Créqui, lequel s'était croisé sous Louis VII et demeura captif des mahométans, dix ans, pendant lesquels on tenta tous les moyens de lui faire renier sa foi, le frappant souvent jusqu'à le mettre tout en sang. Son maître, désespérant d'y réussir, lui signifia un jour que le lendemain il le ferait étrangler. Raoul, sur cet avis, passe une partie de la nuit en prières, se recommande à Notre-Dame du Hamel ; puis, cédant à la lassitude, il s'étend par terre et s'endort. Chose merveilleuse, dit la légende : le lendemain matin il se réveille ; il se retrouve au Hamel, et apprend d'un berger que la dame de Créqui, sa femme, qui se croyait veuve, se marie ce jour-là même au sire de Renty. Aussitôt il se rend au château de son père, et essaie, mais en vain, de se faire reconnaître, tant il était maigre, décharné et mal vêtu. Alors il va attendre la mariée sur le chemin par où elle doit se rendre à l'église ; il l'aborde à son passage, lui présente la moitié de l'anneau nuptial, ainsi que le bracelet qu'elle lui avait donné à son départ, et lui dit à l'oreille quelques secrets que lui

1. *Ursi vallis* ou vallée des Ours ; *Orci vallis*, vallée d'Enfer : elle est en effet très-étroite.

seul connaissait. La dame, convaincue, tombe dans ses bras, l'emmène à l'église de Notre-Dame du Hamel célébrer, non plus des noces, mais le retour de l'époux retrouvé ; et l'on suspendit ses chaînes au mur du sanctuaire, en signe de reconnaissance éternelle. — A Nantes, neuvaine de l'Ascension, à la Pentecôte, à Notre-Dame de Bonne-Garde dont l'origine est due à une statue miraculeuse qui apparut une nuit au sein d'une vive lumière. La chapelle, démolie naguère pour faire place à une nouvelle rue, vient d'être reconstruite, en style ogival, au confluent de la Loire et de la Sèvre. — Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, à Saint-Léonard de Rubempré, au diocèse d'Amiens, fête solennelle de la translation des reliques de saint Victorin, enfant martyr, cité aux martyrologes des 27 mars et 14 mai[1].

SAINT JACQUES LE MINEUR, APOTRE

61. — Pape : Saint Pierre. — Empereur : Néron.

Priez avec foi et sans défiance, car celui qui est dans la défiance est semblable au flot de la mer qui est agité et emporté çà et là par le vent.
***Ep. Jac.*, I, 6.**

Saint Jacques, de la tribu royale de Juda, naquit à Cana, onze ou douze ans avant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il était communément appelé le *Juste*, à cause de la haute réputation de vertu qu'il s'était acquise parmi le peuple, et aussi parce qu'il appartenait à la secte des Esséniens, qui étaient les religieux ou les *Justes* de ce temps-là. Bien qu'il ne fût pas de la tribu sacerdotale, on lui permettait néanmoins d'entrer dans le lieu du temple où les prêtres seuls avaient droit d'entrer, et qui s'appelait *Sancta*. Quelques auteurs disent qu'il entrait aussi, pour faire ses prières, dans le sanctuaire appelé *Sancta sanctorum*, bien que cela n'eût jamais été permis qu'au grand prêtre, et seulement une fois l'année.

Secondement, il était appelé *Oblias*, c'est-à-dire le *Rempart du peuple*. Aussi, comme nous l'apprend Eusèbe, d'après Hégésippe et Clément d'Alexandrie, les plus sages des Juifs se persuadaient que la prise et le pillage de

1. Le corps de saint Victorin, jeune enfant d'environ douze ans, fut trouvé dans les catacombes, près la voie de Tiburce, le 27 mars 1842. Dans son tombeau étaient une fiole teinte de sang et cette inscription : DEP. BITORINI. IN P., c'est-à-dire, *Depositio S. Victorini in pace*. Ses ossements furent enchâssés dans une composition de cire représentant un corps humain, revêtu de précieux vêtements de soie et d'or.

C'est ainsi qu'arrivé à Amiens, en 1846, il fut présenté avec l'authentique qui l'accompagnait, le 23 avril 1846, à Mgr Mioland, qui reconnut la relique et permit de l'exposer à la vénération des fidèles, comme il appert de son visa apposé sur l'authentique. Le jour de la translation fut fixé, par Mgr l'évêque d'Amiens, au 14 mai 1846. Il voulut présider lui-même cette cérémonie. La paroisse de Rubempré, à qui était destinée cette insigne relique, don précieux du R. P. Lartigue, de la Compagnie de Jésus, qui l'avait obtenue de S. E. le cardinal Patrizi, vicaire général de N. S. P. le pape Grégoire XVI, se prépara à la recevoir par une retraite de dix jours. Le jour de la translation arrivé, le Prélat, précédé d'un nombreux clergé et de plus de quinze mille fidèles, se rendit processionnellement à l'église paroissiale de Pierregot, pour y prendre le saint corps qui y avait été déposé. Il fut transporté de là à l'église de Rubempré et déposé sur une magnifique estrade surmontée d'un riche baldaquin, pour y rester, pendant un *Triduum*, exposé à la vénération des fidèles et ensuite placé sous le maître-autel, restauré à neuf, mis à jour et fermé de glaces.

A partir du jour de la translation, et tous les jours de l'octave, le Pape avait accordé une indulgence plénière stationnelle. Il a également donné la permission de faire, tous les ans, à perpétuité, la fête de saint Victorin, qui a été fixée par Mgr Mioland, évêque d'Amiens, au dimanche dans l'octave de l'Ascension, avec une indulgence de sept ans et de sept quarantaines à perpétuité.

Depuis la translation des reliques de saint Victorin, en 1846, jusqu'aujourd'hui (1874), la fête de ce saint Martyr se célèbre tous les ans avec la plus grande pompe. Un grand concours de peuple des pays environnants afflue à Rubempré. Le saint corps est porté par les jeunes gens dans toutes les rues de ce bourg. Enfin, ce Saint est devenu si populaire que le pays l'a adopté pour son second patron. — *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

cette grande ville, et le nombre infini de maux dont la nation juive fut alors accablée, étaient la punition du crime commis contre la personne de saint Jacques, en le faisant mourir.

Troisièmement, les fidèles le nommaient ordinairement le *Frère du Seigneur :* l'apôtre saint Paul, écrivant aux Galates, leur dit : « Qu'étant allé à Jérusalem voir saint Pierre, il n'avait point vu d'autre apôtre que Jacques, frère du Seigneur ». Ce n'est pas qu'il fût fils de la Sainte Vierge, comme l'impie Helvidius a eu l'effronterie de le dire : car cette Mère adorable étant demeurée perpétuellement vierge, selon la foi de l'Eglise, elle n'a pu avoir d'autre fils que celui qu'elle a conçu par la seule opération du Saint-Esprit. Ce n'est pas non plus qu'il fût fils de saint Joseph, par une autre femme, comme quelques autres auteurs l'ont écrit : car c'est le sentiment commun des fidèles que saint Joseph était vierge lorsqu'il épousa Notre-Dame, et qu'il a conservé la fleur de sa virginité jusqu'à sa mort. D'ailleurs, les Evangélistes nous apprennent que saint Jacques était fils d'une Marie qui suivait Notre-Seigneur, et qui assista sur le Calvaire à son crucifiement : vivant en même temps que la Sainte Vierge, elle ne pouvait pas être épouse de saint Joseph. Saint Jacques est donc appelé *Frère du Seigneur*, selon la manière de parler des Hébreux, parce qu'il était son proche parent et son cousin, sa mère étant nièce de saint Joachim et de sainte Anne, et cousine germaine de la Sainte Vierge.

Il avait trois frères, dont l'Evangile fait mention et qui sont aussi appelés *Frères de Jésus-Christ*, à savoir : Joseph, Simon et Jude, dont le dernier est du nombre des douze Apôtres, et, dans son Epître canonique, se nomme lui-même frère de Jacques, s'estimant plus honoré de cette qualité que les personnes du monde ne le sont de leurs plus grandes alliances ; quant à Joseph, frère de Jacques, c'est probablement ce Joseph, autrement dit Barsabas, et surnommé aussi le *Juste*, qui fut proposé, avec saint Mathias, pour remplir la place du traître Judas. Cependant il semble que le nom de *Frère du Seigneur* ait surtout appartenu à saint Jacques, et que ce soit le nom par lequel on le distinguait des autres Apôtres, comme on le peut voir dans les plus anciens auteurs, et même dans l'historien Josèphe, cité par Eusèbe ; peut-être parce qu'il était l'aîné de ses cousins ; que son insigne piété le rendait plus conforme à la vie et à la sainteté du Sauveur ; ou enfin, qu'il lui ressemblait, dit-on, parfaitement de visage ; en effet, les fidèles allaient exprès à Jérusalem pour le voir : en le regardant, ils croyaient encore voir Celui qui était monté dans le ciel, et qui n'était plus visible parmi les hommes.

Hégésippe, auteur fort ancien, dont nous avons déjà parlé, dit que cet apôtre fut sanctifié dès le sein de sa mère. C'est un privilége que l'Ecriture sainte attribue à Jérémie et à saint Jean-Baptiste, et Dieu a pu aussi l'accorder à saint Jacques ; et il est probable que cet auteur, qui vivait immédiatement après les Apôtres, et que le Martyrologe romain loue pour sa sainteté et pour la sincérité avec laquelle il a écrit l'*Histoire de l'Eglise*, n'eût pas avancé ce fait, si ce n'eût été la croyance commune des fidèles. D'après ce même auteur, Jacques ne mangea jamais rien qui eût eu vie. Il ne buvait que de l'eau, il n'usait ni de parfums, ni de bains, quoique cela fût fort ordinaire de son temps ; il priait si assidûment, qu'il s'était fait des calosités aux genoux. Saint Epiphane assure qu'il est demeuré vierge toute sa vie, et saint Jérôme, avec plusieurs autres écrivains ecclésiastiques, le propose comme un modèle d'innocence, de sainteté et de pénitence, qui donnait de l'admiration aux anges et aux hommes.

Le Texte saint ne nous dit rien de lui en particulier, depuis que Notre-Seigneur l'eut appelé en sa compagnie. Seulement, d'après un certain livre d'Evangiles, dont usaient les Nazaréens, et que saint Jérôme, qui l'a traduit du grec en latin, appelle, *selon les Hébreux*, au soir de la Cène, après avoir bu le calice du Seigneur, saint Jacques déclara qu'il ne mangerait point avant que le Fils de l'Homme fût ressuscité ; c'est pourquoi Notre-Seigneur lui apparut le jour même de sa résurrection, et, lui ayant demandé du pain, il le bénit, le rompit et le lui présenta, lui disant : « Ne fais plus, mon frère, difficulté de manger, parce que le Fils de l'homme est ressuscité ». Mais cette apparition ne peut être celle dont parle saint Paul, écrivant aux Corinthiens, puisqu'il ne la met qu'après l'apparition à plus de cinq cents disciples, laquelle n'arriva pas le jour même de la Résurrection, mais plusieurs jours après.

Après la descente du Saint-Esprit, lorsque le nombre des fidèles se fût multiplié à Jérusalem, saint Pierre, de son autorité et de l'avis des autres apôtres, établit saint Jacques évêque de cette ville, où sa vertu l'avait rendu l'objet du respect universel, comme nous l'apprennent Hégésippe, Eusèbe et saint Jérôme. La lettre attribuée au pape saint Anaclet dit que la cérémonie de l'ordination se fit par saint Pierre, assisté de saint Jacques le Majeur et de saint Jean, son frère ; c'est pourquoi, dans la suite, l'Eglise a ordonné qu'un évêque ne serait sacré que par trois évêques. Les Papes, néanmoins, peuvent dispenser de cette loi, et ils l'ont souvent fait lorsqu'ils ont envoyé des évêques porter la foi dans des pays éloignés. Il semble même assez manifeste que, lorsque les Apôtres ont ordonné des évêques, dans le cours de leurs prédications, ils n'étaient pas toujours assistés de deux autres évêques.

Saint Epiphane rapporte que saint Jacques portait sur sa tête une lame ou plaque d'or. C'était apparemment une marque distinctive de la dignité épiscopale. Polycrate, cité par Eusèbe, rapporte la même chose de saint Jean, et quelques auteurs le disent aussi de saint Marc. Il est probable que cela se fit à l'imitation du grand prêtre des Juifs.

C'est la seule marque extérieure que l'histoire ecclésiastique nous apprenne avoir été portée par les évêques dans les premiers siècles ; encore ne paraît-elle pas avoir été fort usitée. La raison en est que les ministres de l'Evangile, étant recherchés par les païens avec une sorte de fureur, se donnaient de garde de se distinguer au dehors du reste des chrétiens.

Cette ordination de saint Jacques lui donna un nouveau crédit, non-seulement parmi les fidèles, mais aussi dans la compagnie des autres Apôtres. Aussi, saint Pierre ayant été délivré par un ange des prisons d'Hérode, envoya aussitôt lui en donner avis. Aussi, dans le concile que tinrent les Apôtres, touchant l'observation des cérémonies légales, à laquelle les Juifs, nouvellement baptisés, voulaient qu'on obligeât les Gentils qui se convertissaient, il opina le second, et immédiatement après saint Pierre ; et son avis eut tant de poids, qu'aussitôt, sans délibérer davantage, on résolut de faire un décret conformément à ce qu'il avait dit. Saint Paul parle de lui avec beaucoup d'honneur dans l'Epître aux Galates, surtout dans le chapitre second, où, le joignant à saint Pierre et à saint Jean, il les appelle tous trois les colonnes de l'Eglise.

Ce saint Apôtre, vivant ainsi dans Jérusalem et y exerçant l'office d'évêque et de pasteur du peuple de Dieu, y obtenait des résultats merveilleux et attirait tous les jours, par les exemples de sa sainte vie et par l'éclat de ses prédications, plusieurs juifs à la connaissance de Jésus-Christ. Ananus,

qui était alors grand prêtre, homme fier, turbulent et cruel, et de la secte des Sadducéens, ne put souffrir plus longtemps ces conquêtes que Jacques faisait sans cesse à Jésus-Christ. Il profita de l'intervalle qui s'écoula entre la mort du procurateur romain Festus et l'arrivée de son successeur Albin pour satisfaire sa haine contre Jacques et quelques autres chrétiens de considération. Il viola audacieusement les droits de la suprématie romaine et le fit comparaître devant le sanhédrin. Après lui avoir donné beaucoup de louanges, lui avoir rappelé de la manière la plus flatteuse l'estime que tout le peuple avait pour lui, il lui exposa : « que tout le monde embrassant la secte des chrétiens, le temple et le culte de Dieu allaient être entièrement abandonnés. Un israélite aussi zélé que Jacques, pour la gloire de Dieu, devait empêcher un si grand mal ; persuadé de sa justice et de sa sainteté, il ne doutait nullement qu'il ne le fît avec beaucoup de courage. Il le priait donc, lorsqu'une foule de juifs se seraient assemblés dans Jérusalem, pour la fête de Pâques, de monter dans le lieu le plus éminent du Temple, et là, de déclarer sincèrement, devant tous les assistants, ce qu'il pensait de Jésus qui avait été crucifié. C'était lui mettre l'honneur de la synagogue entre les mains et abandonner les intérêts de la loi de Moïse ; mais il ne doutait point qu'il n'agît en cette affaire en homme de conscience ». Saint Jacques voyant là une belle occasion de prêcher Jésus-Christ, accepta volontiers cette offre, et, un jour qu'un grand nombre d'habitants et d'étrangers s'étaient assemblés, il monta sur le pinacle du temple, qui était comme un perron qui regardait sur le parvis ou sur la grande nef. Alors les prêtres lui crièrent : « Juste, dont nous honorons tous les sentiments, dites-nous ce que vous pensez de Jésus qui a été crucifié ». Ils croyaient qu'il n'aurait pas la hardiesse de le déclarer le Christ et le Messie ; mais cet Apôtre, plein de courage, s'écria : « Pourquoi me demandez-vous mon avis touchant Jésus, Fils de l'Homme ? ne l'ai-je pas déjà déclaré une infinité de fois devant tous ceux qui ont voulu avoir part à la lumière de l'Evangile ? Sachez qu'il est assis à la droite de Dieu, son Père, et qu'un jour il viendra de là juger les vivants et les morts ». Cette confession remplit les fidèles de joie ; une espèce d'applaudissement s'éleva parmi eux ; mais les prêtres et leurs partisans, se voyant trompés, furent remplis de fureur ; ils s'écrièrent dans l'assemblée que le Juste avait lui-même erré et qu'il ne fallait pas le croire ; puis, montant précipitamment au lieu où il était, ils le jetèrent en bas pour lui briser la tête. Il ne mourut pas néanmoins de cette chute ; mais, se mettant à genoux, il commença à prier Dieu pour ses persécuteurs, en disant : « Seigneur, pardonnez-leur cette faute, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ». Un prêtre, des descendants de Récham, fils de Réchabim, entendant cette prière, en fut si touché, qu'il dit à ces barbares : « Que faites-vous ? N'entendez-vous pas le Juste qui prie pour vous ? » Mais cela ne les empêcha pas de lui jeter des pierres pour le lapider ; un teinturier lui déchargea sur la tête un coup du levier dont il se servait pour fouler les étoffes. Ainsi mourut saint Jacques, le jour de Pâques, qui était le 10 avril de l'an 61 de Jésus-Christ.

Les Juifs attribuèrent à sa mort injuste la destruction de Jérusalem. Ananus fit périr plusieurs autres chrétiens. Le gouverneur romain le désapprouva hautement. Le roi Agrippa fit plus, il le dépouilla de la souveraine sacrificature.

RELIQUES, ÉCRITS, LITURGIE DE SAINT JACQUES LE MINEUR;

— LES TROIS SAINTS JACQUES.

Son saint corps fut enseveli auprès du temple, au lieu même de son martyre; depuis, ses ossements ont été apportés, pour la plus grande partie, à Rome, avec ceux de saint Philippe, et, de là, les principaux ont été transférés à Toulouse, par le zèle de l'empereur saint Charlemagne, et déposés en l'église Saint-Sernin. Il y a d'autres églises qui prétendent en posséder des parties considérables : comme celle de Saint-Zoïle, à Compostelle, un morceau du chef; celle des Jésuites, à Anvers, un autre morceau; celle de Saint-Etienne, à Forli, une mâchoire; la cathédrale de Langres, un bras, que l'on dit y être depuis sept cents ans; Saint-Corneille, de Compiègne, une grande partie de son crâne, où s'est conservée la trace du coup de levier qui fut déchargé sur la tête du Saint; l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris, dédiée sous les noms de Saint-Jacques et de Saint-Philippe, quelques ossements, qui disparurent pendant la Révolution française. La chaire épiscopale de saint Jacques se voyait encore à Jérusalem au IVe siècle.

Mais la plus avantageuse relique, qui nous reste de lui, est, sans doute, l'excellente épître qu'il a écrite, et qui est la première des sept canoniques; il y donne des leçons admirables à tous les fidèles; il leur apprend surtout à recevoir les afflictions avec joie, et à considérer la croix comme le plus puissant instrument de leur salut; à prier avec foi et avec persévérance; à mépriser les richesses et la gloire du monde, comme des choses qui passent en un moment; à se défier de leur convoitise, qui est la source de toutes leurs tentations; à ne se pas contenter d'entendre la parole de Dieu, mais à la mettre fidèlement en pratique en joignant les œuvres avec la foi; à réprimer leur langue, dont la trop grande liberté produit une infinité de maux, et à ne point faire acception des personnes, mais à estimer les pauvres autant que les riches. Il y prescrit aussi la forme d'administrer le sacrement de l'Extrême-Onction, ce que, sans son épître, nous n'aurions su que par la tradition non écrite. Dans la rédaction du symbole, on lui attribue l'article : « Je crois au Saint-Esprit ». Son attribut constant est le battoir de foulon avec lequel il fut assommé, qu'il tient à la main.

On croit généralement que saint Jacques adressa son épître aux Judéo-Chrétiens du nord de l'Afrique, qui faisaient consister tout leur christianisme dans une foi *théorique* au Messie sans *pratiquer* les préceptes et les conseils de Jésus-Christ : saint Jacques leur fait voir que la foi sans les œuvres est une foi morte, qui ne suffira pas pour les justifier. Il n'y a donc pas opposition véritable entre lui et saint Paul qui fait dépendre la justification de la foi et non des *œuvres de la loi mosaïque*. Tous deux combattent chez les Judéo-Chrétiens le *pharisaïsme* qui faisait consister la perfection dans des pratiques extérieures, dans les *œuvres légales :* tous deux enseignent la *foi et les œuvres chrétiennes, animées par cette foi.*

Il y a aussi une liturgie orientale qui porte le nom de saint Jacques, et dont parle saint Proclus, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile *in Trullo*. Quel qu'en soit l'auteur, elle est, au moins, d'une très-haute antiquité. (Voir le Père Le Brun.) Peut-être saint Jacques aura-t-il donné seulement la direction générale de cette liturgie; on aura ensuite travaillé sur le même plan, et on y aura fait des additions. Clément d'Alexandrie, *ap. Euseb.*, l. II, c. 1, et saint Jérôme, *l. contra Jovin.*, louent la grande habileté du même Apôtre dans les matières qui ont la religion pour objet.

Durant les premiers temps, on n'écrivait que quelques parties de la liturgie. Jusqu'au IVe siècle, on ne sut que par tradition les paroles de l'*invocation sacrée* ou de la *consécration du pain et du vin*, et l'on en agissait de la sorte par un motif de respect. Voir saint Basile, *l. de Spir. Sancto*, c. 27. Saint Justin dit « qu'on priait dans la liturgie pour les empereurs, pour les différents Etats, etc. » Saint Cyrille a donné une explication assez étendue de celle que l'on suivait en son église.

Les monuments les plus authentiques prouvent que, dès la naissance du christianisme, il y avait une liturgie, et que les premières formules de prières dont elle était composée furent établies par les Apôtres. C'est ainsi que saint Jacques fut le premier auteur de celle de Jérusalem. On y ajouta, depuis, quelques nouvelles prières, mais on ne toucha point au point essentiel; de là vient que les liturgies des églises fondées par les Apôtres ont toujours porté leurs noms. Encore, de nos jours, les chrétiens de Syrie suivent, comme venant de saint Jacques, la liturgie qui porte son nom.

Les continuateurs de Bollandus ont renouvelé l'opinion rejetée depuis si longtemps des trois saints Jacques, et distingué saint Jacques, fils d'Alphée, l'un des douze Apôtres, de saint Jacques, frère du Seigneur, dont nous venons de parler, qu'ils tiennent n'avoir pas été de ce nombre; ils disent que saint Jacques, fils d'Alphée, était de Galilée, de la tribu de Zabulon ou de Nephtali, et frère de saint Matthieu; dans la division des royaumes, il alla prêcher la foi à Gaza et à Tyr, et fut ainsi martyrisé à Ostrasine. Mais quelques efforts qu'ils fassent pour établir cette opinion, que plusieurs savants auteurs ont réfutée, lorsqu'elle a été proposée par Erasme, je ne crois pas qu'elle soit vue de bon œil par ceux qui ont quelque déférence pour les sentiments de l'Eglise romaine,

laquelle ne reconnaît que deux saints Jacques dans le nombre des Disciples, et tient, dans son office ecclésiastique et dans son martyrologe, que celui qui est appelé *frère du Seigneur*, qui a écrit une épître canonique, et qui fut ordonné évêque de Jérusalem, est un des apôtres que Notre-Seigneur choisit, étant encore sur la terre, pour composer son collége, et le même que saint Jacques, fils d'Alphée. Ces nouveaux auteurs citent pour eux un très-petit nombre d'écrivains; il y en a un grand nombre, surtout parmi les Latins, qui leur sont contraires : les autorités et les raisons dont ils s'appuient ont plus d'apparence que de solidité, et quelques-unes même favorisent plus l'opinion commune que la leur. Saint Jérôme, bien loin d'entrer dans leur sentiment, leur est directement contraire, non-seulement dans son *Traité contre Helvidius*, qu'il a fait étant jeune mais aussi dans son *Commentaire sur le chapitre* 17 *d'Isaïe*. Car il ne reconnaît en ce lieu que quatorze Apôtres, à savoir : les onze que Notre-Seigneur avait choisis, saint Mathias, qui remplit le lieu de Judas, et saint Paul et saint Barnabé, qui leur furent ajoutés par l'ordre exprès du Saint-Esprit. Or, cela ne serait pas véritable si saint Jacques le Mineur, que saint Paul appelle si solennellement Apôtre, n'avait pas été du nombre des douze, puisqu'alors il y en aurait eu quinze. C'est donc le sentiment de saint Jérôme, que saint Jacques le Mineur, frère du Seigneur, est le même que l'apôtre saint Jacques. Les auteurs dont nous parlons, qui citent pour eux le même saint Docteur sur ce chapitre, n'ont pas considéré qu'il l'a interprété deux fois de suite ; dans le premier commentaire, il met, il est vrai, saint Jacques, frère du Seigneur, hors du nombre des douze Apôtres, selon l'opinion de quelques interprètes qu'il ne suit pas ; mais, dans le second, où il parle selon son sentiment, il dit ce que nous venons de rapporter. Au livre des *Ecrivains ecclésiastiques*, il suppose encore, comme véritable, que saint Jacques a bu, dans la dernière cène, le calice du Seigneur : or, il n'y a que les douze Apôtres qui aient participé à ce grand bonheur. Il a donc reconnu que saint Jacques était de ce nombre, et n'en a pas reconnu trois.

Ajoutons quelques considérations à ce qui précède :

1° Il est vrai que saint Jacques le Mineur et frère du Seigneur, était fils de Marie, femme de Cléophas ; mais cela n'empêche pas qu'il ne fût fils d'Alphée, soit qu'Alphée et Cléophas fussent une même personne, soit qu'Alphée étant mort, Marie ait épousé Cléophas. Telle était la manière dont le Père Giry résolvait la difficulté généalogique. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la philologie, il n'y a plus de difficulté de ce chef ; car les deux noms Cléophas et Alphée, ne sont qu'un seul et même nom, sont de la même forme ; la prononciation seule est différente (חלפי). La mère de saint Jacques le Mineur se nommait bien Marie (Matth., XXVII, 56 ; Marc, XV, 40 ; saint Jean, XIX, 25). Ce dernier nous montre en elle la femme de Cléophas et la sœur, ou la cousine de la Mère de Jésus-Christ ; Jacques était, par conséquent, le cousin — *Consobrinus* — de Jésus : c'est pourquoi il est, en cette qualité, appelé le frère du Seigneur ἀδελφὸς τοῦ Κυρίου (Galat., I, 19). Quelque étonnant que cela puisse paraître à un Occidental moderne, il est constant qu'en hébreu l'oncle nomme le neveu et le neveu nomme l'oncle אח, ἀδελφός, frère, et qu'ainsi ce mot désigne en général un cousin-germain. Le latin *germanus* lui-même ne désigne-t-il pas également le *cousin* et le *frère*, mais plutôt le *cousin* que le *frère ?* Ainsi donc Jacques le Mineur, l'Apôtre, et Jacques, le frère du Seigneur, ne sont qu'une même personne, et les efforts des savants protestants ou autres pour démontrer que les deux désignations supposent deux personnes échouent devant ce fait que le Nouveau Testament ne connaît pas trois Jacques, qu'il n'en cite que deux, qu'il les distingue l'un de l'autre tant qu'ils vivent tous deux, tandis que, après la mort de Jacques le Majeur, il n'est plus question que de Jacques, fils d'Alphée (Marc, XV, 40 ; Act., I, 13 ; XII, 2 ; XII, 17 ; XV, 13 ; XXI, 18 ; Gal., II, 12 ; I Cor., XV, 7).

2° Il est encore vrai que saint Jacques le Mineur fut ordonné évêque ; mais il ne faut pas conclure de là qu'il ne soit pas Apôtre ; car, bien que les Apôtres eussent reçu, le jour de la cène, le caractère sacerdotal, ou même la puissance épiscopale, on pouvait néanmoins exercer encore sur eux les cérémonies de l'Ordination ; ce que fit saint Pierre, à l'égard de saint Jacques, pour le préposer au gouvernement de l'église de Jérusalem.

Telle est encore la réponse du Père Giry : on peut y ajouter que rien ne prouve une consécration directe de saint Jacques par les Apôtres. La seule chose certaine, c'est que, jusqu'à la dispersion, ils gouvernèrent en commun l'église de Jérusalem, et qu'à leur départ, alors qu'ils se partagèrent le monde, cette même église de Jérusalem échut en partage à Jacques, fils d'Alphée.

Pour nous résumer : il n'y a eu que deux saints Jacques : saint Jacques le Majeur, fils de Zébédée, et saint Jacques le Mineur, fils d'Alphée, tous deux apôtres du Seigneur. Si on nous demande pourquoi le Saint dont nous venons de donner la vie fut appelé *Mineur*, nous répondrons que ce nom paraît lui avoir été donné ou parce qu'il fut appelé à l'apostolat après saint Jacques le Majeur, ou parce qu'il était de petite taille.

Cf. *Acta Sanctorum;* Maistre, *les Soixante-douze disciples;* Goschler, *Dictionnaire de théologie.* — Voir au *Supplément* de ce volume quelques détails sur l'*Invention des corps* des apôtres saint Philippe et saint Jacques, en 1873.

SAINT PHILIPPE, APOTRE

Ier siècle.

Cet Apôtre, après avoir reçu le Saint-Esprit, se rendit dans la Scythie qui lui était échue en partage, et convertit presque toute cette nation à la foi chrétienne. *Brév. romain,* 1er mai.

Bethsaïde, village situé le long de la mer Tibériade, en Galilée, a eu l'honneur de donner trois Apôtres à Jésus-Christ : saint Pierre, saint André et notre saint Philippe. Il s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude des saintes lettres, et particulièrement des livres de Moïse, où il découvrit, comme sous des ombres, les belles vérités qu'il a reconnues depuis en la personne de son maître, le Sauveur du monde. Cela le disposa beaucoup à ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile, lorsque Notre-Seigneur l'appela à sa suite. Clément d'Alexandrie rapporte, comme un fait avéré, que saint Philippe était celui qui, ayant été appelé à la suite de Jésus-Christ, demanda la permission de *retourner* auparavant *dans sa maison pour ensevelir son père*, et auquel le Sauveur répondit : « Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ». Jésus-Christ, par cette réponse, ne prétendait pas condamner ceux qui rendent aux morts les derniers devoirs; il voulait seulement faire entendre à son nouveau disciple, qu'étant appelé aux fonctions sublimes d'un ministère tout spirituel, elles devaient avoir la préférence sur les œuvres corporelles de miséricorde. Il commença aussitôt à exercer les fonctions apostoliques : car, ayant rencontré Nathanaël, il lui annonça qu'il avait eu le bonheur de trouver le Messie, et l'amena vers lui.

« Nous avons trouvé », lui dit-il, « celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les écrits des Prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph ». Ces paroles ne firent pas d'abord beaucoup d'impression sur Nathanaël : il ne croyait pas que le Messie attendu pût sortir de Nazareth; mais Philippe lui dit de le suivre, de venir voir par lui-même ce qui en était. Il était persuadé qu'il n'aurait pas plus tôt vu Jésus, qu'il le reconnaîtrait sur-le-champ pour le Fils de Dieu. Nathanaël fit ce que son ami exigeait de lui. Jésus le voyant approcher, dit : « Voilà un vrai Israélite, dans lequel il n'y a ni déguisement ni artifice ». Nathanaël, surpris de ce que Jésus l'appelait par son nom, lui demanda comment il pouvait le connaître. Jésus lui répondit : « Je vous ai vu avant que Philippe vous appelât, lorsque vous étiez sous le figuier ». Nathanaël, ainsi que l'expliquent les Pères, se rappelant alors qu'il avait été dans un lieu si retiré qu'aucun homme n'avait pu le voir, confessa que Jésus était *le Fils de Dieu, le Roi d'Israël*, ou, ce qui revient au même, le Messie prédit par Moïse et par les Prophètes.

Trois jours après cet événement, Philippe se trouva aux noces de Cana, où Jésus avait été invité avec ses disciples. L'année suivante, il fut mis au nombre des Apôtres par le Sauveur, lorsqu'il forma le sacré collége.

Nous lisons encore dans l'Evangile que, quand Notre-Seigneur voulut faire le grand miracle de la multiplication de cinq pains et de deux poissons, il s'adressa à saint Philippe, et lui demanda où l'on pourrait acheter des vivres pour toute cette multitude. C'était afin de lui faire mieux con-

naître l'excellence du prodige qu'il allait opérer, et de donner une nouvelle vigueur à sa foi. Quelques Gentils, venus de Jérusalem, pour y adorer Dieu à la fête de Pâques, entendant parler des merveilles que faisait Jésus-Christ, et désirant le voir, s'adressèrent aussi à saint Philippe, comme à celui qu'ils jugeaient le plus propre pour leur procurer cette grâce. Enfin, lorsque le Sauveur, le soir de sa passion, eut entretenu ses Apôtres de sa génération éternelle, de sa venue au monde et de son retour à son Père, saint Philippe lui fit cette demande : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et ce nous sera assez ». A quoi ce divin Maître répondit : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père ». Doctrine admirable, et qui nous découvre de grands secrets sur le mystère de la très-sainte Trinité.

Après l'ascension du Fils de Dieu et la descente du Saint-Esprit, les Apôtres se partageant les diverses provinces du monde, l'Asie supérieure fut le lot de saint Philippe. Il alla porter la doctrine de l'Evangile, qu'il confirma par la force de plusieurs miracles : guérissant les malades et chassant les démons des corps des possédés par l'imposition de ses mains. Il passa ensuite en Scythie, où il employa plusieurs années à convertir les idolâtres. Saint Isidore a dit qu'il a aussi prêché aux Gaulois; mais on prétend à faux, selon nous, qu'il veut dire aux Galates, colonie de Gaulois, qui s'était établie dans cette partie de la Phrygie, appelée Galatie [1]. Lorsqu'il eut passé quelques années en Scythie, il vint à Hiérapolis, ville considérable de Phrygie, afin d'y annoncer les vérités du Christianisme. Etant entré dans un temple de cette ville, comme l'écrit Métaphraste, il y trouva une monstrueuse vipère [2] que le peuple adorait, et à laquelle on offrait de l'encens et des sacrifices; ayant compassion de ce peuple, le saint Apôtre se jeta par terre et pria Dieu de lui ouvrir les yeux et de le délivrer de cette tyrannie de Satan. Sa prière fut exaucée, le serpent mourut aussitôt, et le peuple se trouva tout disposé à recevoir la lumière de l'Evangile; mais les prêtres et les magistrats ne le pouvant souffrir, se saisirent de Philippe, et, après l'avoir tenu quelques jours en prison, le fouettèrent cruellement, le crucifièrent, et enfin l'assommèrent à coups de pierres, pendant que, de son côté, il remerciait Jésus-Christ de ce qu'il lui faisait part de sa croix.

Néanmoins, avant qu'il expirât, Dieu, le vengeur des injures que l'on fait à ses Saints, suscita un si épouvantable tremblement de terre, que plusieurs grands édifices tombèrent et que les abîmes, ouvrant leur sein, engloutirent les auteurs de cette impiété. Les idolâtres, étonnés de ce pro-

1. Le fait de la venue de saint Philippe dans la partie des Gaules bordée par l'Océan est certain, d'après saint Isidore de Séville, dans son livre *De la naissance, de la vie et de la mort des Saints;* d'après l'ancien Bréviaire de Tolède; d'après Fréculphe, l. II, c. 4; d'après saint Julien, évêque de Tolède, au VII^e^ siècle, *in comment. in proph. Nahum;* « Philippus Galliam (J.-C. pertulit) » *apud Boll.* 25 *julii*, p. 86; d'après saint Beatus, prêtre, au VIII^e^ siècle, *ibid.*, p. 89; d'après la *Chronique* de Lucius Dexter, ami de saint Jérôme, qui dit, *ad ann.* 34 *J.-C. :* « *Philippo (contigit) Scythia et Gallia* »; d'après Bède, *in Collectaneis;* et Florus, *in Martyrologio;* d'après le livre qui traite *de festis Apostolorum* et qui se trouve *dans l'ancien martyrologe MS. de saint Jérôme;* d'après Guillaume de Malmesburg, dans son livre *de antiquitate Glastoniensis Ecclesiæ,* inséré dans le recueil publié par Gale : *Historiæ Anglicæ Scriptores quindecim,* Oxford, 1691, in-fol., t. 1^er^, p. 292. Jusqu'à présent, les adversaires de cette tradition n'ont donné que des preuves négatives qui ne prouvent rien.

2. Ce récit se trouve également dans les *Actes de saint Philippe,* édités en latin par Papebroch, 1^er^ mai, et dans Nicétas, *orat.* in Philippum, *edita a Combefisio,* t. I, *Auctar.; dans les Menées,* dans Jacq., archev. de Gênes; Ribadeneira, etc. On sait qu'avant la venue de Jésus-Christ, les démons se faisaient très-souvent adorer sous la forme du serpent ou dragon, ou sous l'image de quelque homme fameux. Les temples des païens étaient appelés par Strabon, l. XIV, *Draconia,* parce que les démons y étaient adorés sous des formes de *dragons* et de *serpents.* Bollandus parle avec estime des Actes de saint Philippe, où sont rapportés ces faits (1^er^ mai, p. 12; Till., *mém.*, n. 3). Stilting prouve que chez les païens on adorait assez communément un serpent. Les Epidauriens, les Romains eux-mêmes, et plusieurs autres nations, ont adoré un dragon.

digne, reconnurent la vérité et laissèrent aux fidèles la liberté de détacher le saint Apôtre. Mais lui, qui se sentait blessé à mort, et qui ne voulait pas perdre l'honneur de mourir sur la croix, comme son maître, les empêcha de le faire; et, après avoir prié pour toute l'assistance, il demanda à Dieu de recevoir son âme entre ses mains : Saint Philippe avait travaillé vingt ans parmi les Gentils.

Le corps de saint Philippe fut enlevé par les chrétiens, qui lui donnèrent la sépulture telle que le temps et le lieu le purent permettre à leur dévotion; et, depuis, une partie ayant été réservée pour Constantinople, le reste fut apporté à Rome et déposé en l'église des Douze-Apôtres, bâtie par les papes Pélage Ier et Jean III, son successeur, laquelle s'appelle vulgairement les Saints-Apôtres, qui est maintenant un couvent de religieux de Saint-François. Une partie de ses ossements fut transférée, du temps de Charlemagne, en la ville de Toulouse; et même en la ville de Paris on voyait, tous les ans, le 1er de mai, en la grande église de Notre-Dame, le chef de saint Philippe, qui lui fut donné, enchâssé en or, par Jean III, duc de Berry, fils du roi Jean. La ville de Florence, en Italie, fut aussi enrichie d'un de ses bras; et la ville de Troyes, en France, d'une partie de son crâne, qui y fut apportée de Constantinople par l'évêque Garnier, lorsque les Français se furent rendus maîtres de cette grande ville.

De nos jours, la cathédrale d'Autun se glorifie de posséder la tête de saint Philippe qui avait appartenu aux religieux de Cluny. Cette prétention serait en contradiction avec ce que nous venons de dire au sujet de Notre-Dame de Paris; on peut concilier les deux assertions en disant que, dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une partie seulement du chef de l'Apôtre.

A l'est de Jérusalem, sur le flanc de la colline des Oliviers, non loin du lieu où Jésus, montant au ciel, laissa la dernière empreinte de ses pas sur le sol terrestre, on montre encore aujourd'hui (1871), une grotte taillée dans le rocher, où douze pécheurs se réunirent pour formuler, en un symbole immortel, la foi qui devait conquérir le monde.

Saint Philippe prononça l'article : *Est descendu aux enfers.* — On le représente crucifié la tête en bas, attaché par les talons à une branche d'arbre, et les deux bras cloués à un mur. Il va de soi qu'on l'a souvent associé à saint Jacques, leur fête se célébrant le même jour. — Saint Philippe est patron de la cathédrale d'Alger.

Notre saint Apôtre s'était engagé dans l'état du mariage : il était père de plusieurs filles. Quelques-unes d'entre elles, dit Clément d'Alexandrie [1], embrassèrent l'état du mariage. Deux vécurent dans le célibat, moururent fort âgées, et furent enterrées à Hiérapolis, comme nous l'apprenons de Polycrate cité par Eusèbe [2]. On lit dans Sozomène [3], qu'une de ces saintes vierges ressuscita un mort. Papias, qu'Eusèbe cite dans son histoire [4], parle aussi de cette résurrection; mais il ne dit point qu'elle ait été opérée par aucune des saintes vierges; il dit seulement qu'il avait appris le miracle de leur propre bouche. Polycrate fait mention d'une autre fille de saint Philippe, que la sainteté éminente de sa vie rendit fort célèbre à Ephèse, où elle fut enterrée. Il appelle ces trois sœurs les *lumières de l'Asie.*

On croit que la dernière est sainte Hermione ou Hermine que les Grecs honorent le 4 de septembre. Ils disent qu'elle était fille de saint Philippe, apôtre; que, après avoir beaucoup souffert, sous Trajan, lorsqu'il vint à Ephèse, elle consomma son martyre sous Adrien. Son tombeau est marqué

1. *Strom.*, liv. III, p. 428. — 2. *Hist.*, liv. VI, c. 32. — 3. Liv. VII, c. 27. — 4. Liv. III, c. 39.

entre les plus saints monuments de la ville d'Ephèse, où on le voyait sur une montagne.

Les Grecs disent dans l'histoire de saint Hermione, qu'Eutychia, l'une de ses sœurs, vint avec elle à Ephèse, et qu'elles gagnèrent à Jésus-Christ un grand nombre de personnes.

Ils donnent aussi à saint Philippe, apôtre, une sœur vierge, nommée Marianne ou Marie, qui, après avoir participé à ses travaux apostoliques jusqu'à sa mort, se retira en Lycaonie, où elle mourut en paix. Ils mettent sa fête au 17 de février.

Acta Sanctorum, M. l'abbé Maistre, etc. — Voir, au *Supplément* de ce volume, une Notice sur l'*Invention des corps* des Apôtres saint Philippe et saint Jacques, en 1873.

SAINT ANDÉOL

208. — Pape : Saint Zéphirin. — Empereur romain : Septime Sévère.

A tous ceux qui aiment à étudier à contempler dans les saints « les plus belles âmes de la terre, les meilleures, les plus nobles, les plus pures, les plus fortes que l'humanité ait produites... »

Mgr Dupanloup.

La jeunesse d'Andéol nous est presque inconnue. De bonne heure, il fréquenta la célèbre école de Smyrne, véritable pépinière d'Apôtres et de Martyrs, qui avait eu pour fondateur saint Jean l'Evangéliste et qui avait pour continuateur l'admirable Polycarpe.

Comme à Antioche, l'Esprit-Saint avait dit : « Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés [1] », il fut révélé à saint Polycarpe que Bénigne, Andoche, Thyrse et Andéol iraient travailler au salut des peuples des Gaules. Les deux premiers étaient prêtres, Thyrse, diacre, et le bienheureux Andéol, sous-diacre [2].

Cependant, on touchait au moment suprême ; le vaisseau allait mettre à la voile. « Frères, faites-nous vos adieux », dit Polycarpe ; et des larmes coulaient de ses yeux [3]. Ce noble et saint vieillard, âgé de plus de quatre-vingts ans, ne pouvait quitter sans une profonde émotion des fils qu'il aimait tendrement [4].

1. Actes des Apôtres, XIII, 2.

2. Tous les Actes, tous les martyrologes, toutes les liturgies sont d'accord sur ce point.

3. Actes et ancien office du Saint.

4. Le souvenir de la mission de saint Andéol et des rapports de filiation qu'elle avait établis entre l'église de Viviers et l'église de Smyrne, s'est perpétué de siècle en siècle au sein de cette illustre métropole de l'Asie-Mineure.

De nos jours, le dernier successeur de saint Polycarpe, Mgr Mussabini, voulant rendre plus étroite encore cette union cimentée par le sang du bienheureux Martyr, qui fut le glorieux enfant de l'église de Smyrne, avant d'être l'apôtre de l'Helvie, écrivait naguères à Mgr Guibert, alors évêque de Viviers, la lettre suivante, monument trop intéressant pour notre histoire, trop précieux à la piété et à la foi catholique, pour n'être pas conservé :

« *Archevêché de Smyrne.*

« Smyrne, le 26 mai 1852.

« Monseigneur,

« Je viens prier Votre Grandeur de vouloir bien nous procurer une copie de l'office particulier de saint Andéol, qu'on est en usage de réciter dans le Vivarais, où il a versé son sang pour la foi. Ayant obtenu dernièrement du Saint-Siége l'Indult pour mon clergé de faire la fête de ce saint Martyr, qui fut notre compatriote, sous-diacre de l'église de Smyrne et disciple de mon prédécesseur, saint Polycarpe,

Le navire qui portait saint Andéol et ses compagnons fut obligé, à ce que l'on croit, de relâcher à l'île de Corse [1]. Les légendaires racontent qu'une furieuse tempête s'étant élevée, telle que les matelots ne se souvenaient pas d'en avoir jamais vu la pareille, on fut forcé de séjourner, pendant quelques jours, dans cette île, dont saint Paul avait évangélisé les habitants [2]. Le calme s'étant rétabli, on remit à la voile et les missionnaires saluèrent bientôt la nouvelle patrie où les envoyait la Providence.

Ayant pris terre à Marseille, ils s'acheminèrent directement sur Lyon, où ils furent accueillis par saint Pothin et par saint Irénée.

Quoiqu'il soit impossible de fixer la date de son départ, il paraît plus certain qu'Andéol ne prolongea pas beaucoup son séjour à Lyon. Il reçut pour mission de porter l'Evangile à Carpentras [3] et dans les régions méridionales que fertilise le Rhône (166).

Dieu laissa saint Polycarpe plus de quatre-vingts ans sur la terre, pour rendre témoignage aux vérités qu'il avait apprises des Apôtres. Cette longue vie, toute dépensée au service de l'Eglise et à la gloire de Dieu, fut couronnée par un glorieux martyre, en la sixième année de l'empire de Marc-Aurèle, qui est la cent soixante-sixième après Jésus-Christ [4].

Cette date est très-importante pour nous. D'abord, elle fixe, d'une manière certaine, l'époque de l'arrivée de saint Andéol dans les Gaules. En effet, qu'on fasse suivre le martyre de l'évêque de Smyrne, d'aussi près que l'on voudra, de l'envoi des quatre missionnaires, on ne pourra placer cet envoi plus tard qu'en l'année 166. En rapprochant de cette date celle de la mort de saint Andéol (208), par la différence, on obtient, d'une manière précise, le minimum de la durée de son séjour dans les Gaules, c'est-à-dire quarante-deux ans. Si l'on borne à quelques mois, comme il est probable, le temps qu'il passa à Lyon, il restera quarante ans environ pour la vie apostolique de notre Saint. Ce calcul a reçu la plus haute sanction dans les liturgies romaine et viennoise, où on le lit, chaque année, dans l'office divin, au jour de la fête de saint Andéol [5].

Nous avons vu que saint Andéol, en quittant Lyon, se dirigea vers Carpentras.

En effet, dans le canton de Carpentras, on trouve des lieux où le souvenir de ses prédications a survécu, malgré tous les obstacles, dans la mémoire reconnaissante des peuples. Nous voulons parler du bourg de Mazan. Dans cette commune, il y a un quartier dit de saint Andéol, où il existait, avant la révolution de 89, une chapelle très-ancienne, dédiée à notre Saint. Elle était bâtie sur une colline au pied de laquelle on voyait des restes de monuments antiques. Une tradition immémoriale en ce pays veut que saint Andéol s'y soit arrêté pour l'évangéliser.

Un peu plus haut, non loin d'Orange, à Camaret, on retrouve les mêmes traditions et les mêmes hommages. On assure même que l'Apôtre de Jésus-Christ y fut battu de verges et l'on montre encore le lieu où s'accomplit

par lequel il a été envoyé en France pour prêcher l'Evangile, ainsi qu'il est dit dans le martyrologe romain et attesté par saint Jérôme, Eusèbe, etc... nous adopterions volontiers, Monseigneur, l'office particulier que vous récitez le jour de sa fête, car nous aurions ainsi le bonheur d'unir ce jour-là nos prières aux vôtres, et de resserrer ainsi les liens de la charité entre l'église de Smyrne, une des sept de l'Apocalypse, et la respectable église de Viviers.

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance, etc.

« † ANTOINE, *archevêque de Smyrne* ».

Extrait de l'*Histoire du Vivarais*, t. I, p. 179.

1. Actes de saint Andéol.— 2. *Bollandistes*, 1 mail, p. 36, not. H.

3. Actes de saint Andéol. — 4. Tillemont, t. II, p. 336; Pagi, an. 169.

5. Bréviaire viennois et *Propre* du diocèse de Viviers.

cette cruelle exécution. Saint Andéol possède dans cette paroisse un antique sanctuaire bâti par Louis le Débonnaire.

Dans l'accomplissement de l'œuvre du salut des âmes, le courageux sous-diacre, comme un autre saint Jean-Baptiste, remplissait le rôle de précurseur. Partout où il allait, il invitait à faire pénitence et annonçait la venue du royaume de Dieu. Lorsque ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre avaient formé le désir d'embrasser la vie nouvelle, il les catéchisait et leur conférait le baptême. Puis, content d'avoir accompli sa mission dans ce lieu, il se retirait, cédant la place, sans doute, aux vrais Pasteurs des âmes, à ceux que Jésus-Christ a revêtus des pouvoirs plus étendus du sacerdoce. Suivant toutes les probabilités, il parcourut de cette manière une partie de la Provence, le Dauphiné et la Franche-Comté qu'évangélisaient en même temps les disciples de saint Irénée, saint Ferréol et saint Ferrution, apôtres de Besançon; saint Félix, apôtre de Valence.

La tradition semble assez explicite sur ce point : elle rapporte que saint Félix et ses compagnons ont aussi évangélisé le Vivarais [1]; d'un autre côté, les nombreuses paroisses ou chapelles du diocèse de Valence qui conservent encore le nom de saint Andéol donnent à penser qu'il avait précédé les disciples de saint Irénée dans ces parages : sa marche le conduisait naturellement vers ces contrées. Mais il est temps de le suivre dans le Vivarais, l'Helvie de César, le département de l'Ardèche actuel [2].

Ceux qui ont étudié les origines du christianisme savent que les premiers missionnaires de la foi avaient une prédilection bien connue pour les grands centres de population.

Il semble naturel de voir saint Andéol rester fidèle à cette discipline, et venir, en entreprenant la conversion des Helviens, établir son séjour à Aps, leur cité principale.

Cependant, il lui préféra une ville, certainement moins populeuse, mais qui ne laissait pas d'être considérable, Bergoïate, appelée aujourd'hui Bourg-Saint-Andéol. Dans cette dernière ville, la plus méridionale du Vivarais, il se trouvait plus rapproché des pays qu'il avait parcourus d'abord. Dieu, d'ailleurs, dont la Providence dispose toute chose pour le bien des âmes et pour la gloire des Saints, voulait, en conduisant son serviteur dans cette cité, donner pour théâtre à ses derniers travaux et à ses luttes suprêmes un lieu plus durable qu'Aps, que les Vandales détruisirent entièrement deux siècles après l'époque dont nous parlons.

Avant de pousser plus loin notre récit, il est nécessaire, pour l'intelligence des faits, de prendre une exacte connaissance de la cité, objet des prédilections de saint Andéol.

La ville se composait de deux agglomérations bien distinctes, séparées par le fleuve, mais portant le même nom et régies par la même administration urbaine : Bergoïate de la rive droite et Bergoïate de la rive gauche, qu'on désignait par ces mots : *Haut* ou *Bas-Bergoïate*. Le Bas-Bergoïate ou Gentibe occupait l'emplacement de la ville actuelle de Bourg-Saint-Andéol.

De ces deux agglomérations, Bergoïate-le-Haut nous paraît avoir été la plus considérable à l'origine : c'était le centre de l'activité, du commerce et de l'industrie, la cité des travailleurs et du petit peuple, circonstance qui nous explique les prédilections de l'Apôtre, qui en avait fait sa résidence et le siége de sa prédication. L'autre, au contraire, placée par sa situation un

1. Les montagnes qui regardent Valence et qui ont longtemps relevé de ce diocèse; il y a les paroisses de Saint-Félix, de Saint-Fortunat.

2. Les Helviens avaient pour capitale Alba-Augusta (aujourd'hui Aps).

peu en dehors du tumulte et du mouvement des affaires, moins peuplée, toujours calme et silencieuse, était le séjour préféré des nobles Gallo-Romains dont les fastueuses villas s'étalaient au front des coteaux d'alentour, et des prêtres voués au service des dieux du paganisme. La première conserva jusqu'au milieu du moyen âge la prépondérance dont elle jouissait sous les empereurs romains ; la seconde dut à la découverte du tombeau de notre saint Martyr, d'être tirée tout à coup de son obscurité, et de conquérir en peu de temps la célébrité et la prééminence que ses dieux jadis n'avaient pu lui assurer ; à partir du douzième siècle, les accroissements successifs de ce simple petit bourg lui donnèrent bientôt l'aspect et les proportions d'une ville importante, tandis que le Bergoïate de la rive gauche, désolé par les ravages des guerres et des inondations, s'acheminait avec une égale rapidité vers son déclin et vers sa ruine. Abandonné chaque jour de quelques-uns de ses habitants, qui allaient chercher un refuge dans la *ville de saint Andéol*, il n'était plus, à la fin du treizième siècle, qu'un lieu complétement désert : la fille avait dévoré la mère.

C'est donc à Bergoïate-le-Haut qu'Andéol était descendu en arrivant ; c'est là qu'il prêchait l'évangile de Jésus avec un succès merveilleux. Sur ces entrefaites, l'empereur Sévère, qui traversait les Gaules pour se rendre en Bretagne, où il allait soumettre les tribus sauvages de la Calédonie, vint aussi à Bergoïate, en se dirigeant sur Valence, et y campa avec une partie de ses troupes. Or, au moment de l'arrivée de ce prince, il y avait en ce lieu un concours extraordinaire de peuple. La foule se pressait autour d'un personnage qui discourait en public : tout entière sous le charme de cette parole inconnue, elle jetait à peine un regard distrait sur le spectacle imposant des légions romaines marchant, enseignes déployées, sous les ordres de leur empereur. Piqué dans sa curiosité et peut-être aussi dans son orgueil, Sévère demanda la cause du rassemblement. Terrible fut la colère du césar, en apprenant que le personnage qui attirait ainsi l'attention et les sympathies du peuple, n'était autre qu'un chef de chrétiens, propageant en plein jour les erreurs de sa secte. Il ordonna qu'on se saisît sur-le-champ d'Andéol et qu'on l'amenât devant lui.

Un tribunal est dressé à la hâte ; auprès sont étalés tous les instruments ordinaires de la torture, et au milieu de ce funèbre appareil, siége Sévère en personne. C'est lui-même qui, d'un ton de menace, interroge Andéol sur son nom, son pays, l'objet de la mission qu'il se donne. — « L'Orient est ma patrie », répond l'Apôtre avec calme, « et je viens de Smyrne, envoyé par l'évêque de cette ville avec plusieurs autres qui sont mes pères et mes maîtres, pour annoncer le Sauveur Jésus-Christ et prêcher sa doctrine aux peuples qui l'ignorent : si vous voulez savoir mon nom, César, je m'appelle Andéol ». — « Tu es donc venu », s'écrie le tyran, « pour déshonorer nos dieux et fouler aux pieds les édits des empereurs ! songes-tu bien à la sévérité des châtiments qui t'attendent, toi et les malheureux Helviens que tu séduis ? »

Prenant ensuite un air et un ton de douceur affectée, il exhorte l'Apôtre à renoncer à ses chimériques idées plutôt que d'exposer sa personne à la rigueur des tourments : qu'il abandonne une secte impie, qu'il consente à offrir de l'encens aux dieux, il pourra vivre heureux au sein d'un doux repos, gratifié de l'une des fonctions les plus honorables du palais, comblé de distinctions et de richesses, que lui assure la munificence des empereurs. — « Prête donc l'oreille à mes conseils », ajoute-t-il, « laisse là cette religion que tu professes, laquelle a été inventée depuis peu par un certain

Christ que j'ignore et qui a été crucifié, dit-on, en la prêchant. Maudis ce Christ, et rends hommage aux dieux immortels ». — « Je n'adore qu'un Dieu », réplique Andéol, « le Dieu unique et véritable, qui a créé le ciel et la terre. Pour vos stupides divinités, César, je les méprise ; ce ne sont qu'idoles sourdes et muettes, fabriquées par la main des hommes, que le démon vous persuade d'adorer ».

Irrité de la sainte hardiesse de ce langage, l'empereur Sévère ordonne qu'Andéol soit livré à la torture. Alors se renouvelle l'une des scènes accoutumées de la sanglante tragédie à laquelle le monde païen ne cessait d'assister depuis la naissance du christianisme. Lorsque les paroles de séduction, les promesses comme les menaces étaient venues échouer devant la foi ferme et généreuse du chrétien, le tyran polythéiste appelait à son aide les bourreaux : il fallait alors épuiser sur des enfants, des vierges délicates, de faibles vieillards, toutes les ressources de la cruauté et toute la science des tortures, sans pouvoir venir à bout d'ébranler leur constance. Ainsi, au signal donné pour commencer le supplice, Andéol est couché à terre, lié par les pieds et les mains à des cordes qu'on tend et qu'on détend ensuite avec de violentes secousses au moyen d'arcs et de poulies : et, au milieu de cette affreuse tension, qui rend tous les nerfs du corps humain semblables aux cordes d'un instrument de musique, le saint Confesseur est rudement battu de verges armées de piquants et de pointes de fer ; puis on lui déchire la chair avec des ongles rougis au feu ; puis ce corps tout meurtri et sanglant est attaché à une roue élevée au-dessus d'un brasier dans lequel on verse l'huile à flots pour activer l'ardeur des flammes [1].

Du haut de cette roue embrasée, comme sur un lit de repos, Andéol tranquille, le visage radieux et serein, levait les yeux au ciel et priait : « Soyez béni, mon Dieu », disait-il, « je vous rends grâces, Seigneur Jésus, qui m'accordez de souffrir pour votre nom. Ne m'abandonnez point dans ce suprême combat ; faites, au contraire, qu'y persévérant avec une constance inébranlable, je mérite de me présenter devant votre majesté avec la palme du vainqueur ». On l'entendit aussi faisant cette belle et touchante invocation : « O saint Polycarpe, mon bienheureux maître, vous l'ami du Christ, qui brillez au ciel comme une pierre précieuse, priez pour votre serviteur, afin qu'il soit muni de patience et de courage, et que vous puissiez triompher avec joie de votre doctrine et de ma victoire dans le Seigneur ». En effet, le courage du saint Martyr semblait renaître à mesure qu'on multipliait les tourments. Les bourreaux étaient lassés, la fureur de Sévère, désespérée, mais non vaincue : voulant réserver Andéol à de nouveaux supplices pour le lendemain, il ordonne qu'on le conduise en prison. Alors Céricius, tribun d'une des légions de l'armée, propose à l'empereur de renfermer le chrétien dans un caveau du temple dédié au dieu Mars, sur l'autre rive du Rhône : amener ainsi, chargé de chaînes, l'ennemi des dieux jusque dans leur sanctuaire était une sorte de réparation qui toucherait le cœur des immortels et les rendrait propices. Le superstitieux césar applaudit à cette idée ; le fleuve lui semble d'ailleurs une excellente barrière à interposer entre l'Apôtre, dont il redoute l'influence, et ce peuple, coupable de trop de sympathie pour le chrétien. Andéol est donc enfermé dans le caveau souterrain du temple de Mars.

Or, vers le milieu de la nuit, les gardes d'Andéol virent tout à coup des rayons de lumière briller à travers les portes de sa prison : tout l'intérieur du souterrain en était illuminé. Puis des voix d'une douceur ravissante se

1. Bolland., *Act. S. Andeol*, mail, I, 28.

firent entendre ; un colloque mystérieux s'établit entre Andéol et d'invisibles personnages ; ils parlaient des combats du saint Martyr et de la gloire qui l'attendait : « Bon courage, frère chéri », disaient ces voix, « demain vous recevrez la couronne du martyre. Parcourez jusqu'au bout la sanglante carrière, et le Christ vous recevra lui-même en triomphe, décoré de la palme du martyre, dans la gloire du paradis ». Andéol, de son côté, exprimait à ses célestes visiteurs toute la joie qui inondait son âme ; il les remerciait du baume qu'ils avaient répandu sur ses souffrances, et les priait pour que l'exemple de sa patience dans la lutte suprême achevât la conversion des gentils à la foi.— Un concert d'une délicieuse harmonie succéda à ces discours : les voix semblaient monter dans les airs, s'affaiblir graduellement et se perdre dans le lointain. Le silence et l'obscurité se firent de nouveau dans la prison ; la vision céleste avait disparu.

Lorsqu'on vint, par l'ordre de Sévère, tirer l'Apôtre de la prison, toutes les plaies qui, la veille, couvraient son corps étaient cicatrisées et entièrement guéries : Andéol semblait avoir recouvré les forces et l'énergie de sa jeunesse. Le farouche empereur, ayant appris de l'un des gardes les détails de la vision nocturne, jura, par le dieu Mars et par ses victoires, qu'il saurait empêcher le magicien de séduire plus longtemps les peuples et de ruiner la puissance de ses dieux. Il se hâta de prononcer la sentence de mort, et ordonna qu'elle fût exécutée en sa présence. A l'instant, un soldat s'arme de l'une de ces épées de bois très-dur, dont les gladiateurs se servaient pour s'escrimer, et, tandis qu'Andéol adresse au ciel une dernière prière dans un dernier regard, le bourreau de Sévère lui partage la tête en forme de croix.

Ainsi consomma son martyre, le 1er mai de l'an 208, selon l'opinion la plus commune, le bienheureux Andéol, premier apôtre des Helviens. Sévère, dont la haine fanatique trouvait encore à s'exercer jusque sur les membres inanimés du saint Martyr, fit lier le corps avec une chaîne de fer à laquelle était suspendue une énorme pierre, et jeter ce lourd fardeau dans le Rhône, afin que, ensevelis sous les flots, les restes vénérés d'Andéol échappassent aux honneurs que leur réservait la piété des fidèles. Mais la Providence, qui veille sur les ossements de ses Saints, poussa la précieuse dépouille vers la rive occidentale du fleuve. Il est dit que l'Apôtre, avant de quitter sa prison, avait prié le Seigneur de permettre qu'il reposât, après sa mort, dans ce lieu où la gloire de Dieu et de ses Anges l'avait visité. Et Dieu, pour exaucer ce dernier vœu de son serviteur, sembla s'être plu à multiplier les prodiges. Ainsi la lourde chaîne enroulée autour du corps mutilé du Martyr, et qui devait par son poids l'entraîner au fond du fleuve, se rompit d'elle-même, comme l'un de ces liens fragiles qu'une main d'enfant brise en se jouant, et disparut seule sous les eaux. Le saint corps, au contraire, soutenu et dirigé par un bras invisible, prit sa route à travers les flots rapides, coupant le courant du fleuve en ligne droite : arrivé au bord, il fut soulevé par une vague et porté mollement à une distance d'environ deux toises sur le rivage. Depuis cinq jours, il était là exposé aux injures de l'air, sans montrer la plus légère trace de corruption, protégé par une vertu mystérieuse qui commandait le respect aux bêtes et aux oiseaux de proie. Chaque nuit, assurait-on, des chants et des sons, doux et harmonieux comme ceux d'une mélodie céleste, s'étaient fait entendre, et l'on avait vu briller une lumière qui entourait le saint corps d'une auréole éclatante[1]. Le récit de ces merveilles, porté au loin de bouche en bouche, parvint aux

1. Bolland., *Act. S. Andeol*, mail, I, 39.

oreilles d'une dame riche et de noble condition, nommée Tullie. Elle se rendait, ce jour-là même, à une de ses villas située aux environs de Bergoïate. En suivant la voie romaine, elle rencontra, près du lieu où gisait le corps de saint Andéol, un groupe nombreux de païens que la nouveauté du spectacle y avait attirés. Faisant arrêter son char, elle interrogea quelques-uns des assistants et recueillit de leur bouche tous les détails que nous venons de raconter : détails bien consolants pour sa foi et pour sa piété, car elle était chrétienne. Elle résolut aussitôt de donner une sépulture honorable aux restes vénérés du saint Martyr. Mais, n'osant confier à personne l'exécution de son pieux dessein, elle vint elle-même, accompagnée de ses esclaves les plus fidèles et les plus sûrs, et, profitant du silence et de l'obscurité de la nuit, elle enleva le corps secrètement, et le déposa dans un sarcophage païen qu'elle fit enterrer au même endroit, à une grande profondeur, afin de soustraire la précieuse dépouille à la fureur sacrilége des persécuteurs.

On représente saint Andéol debout, en costume de sous-diacre, tenant à la main une palme et un livre, le catéchisme sans doute. Un couteau de bois est enfoncé horizontalement sur le haut de la tête du saint martyr.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT ANDÉOL.

Les reliques du bienheureux Andéol demeurèrent ainsi cachées pendant six cents ans, jusqu'au jour de leur première invention, qui eut lieu en 858 sous le règne de Charles le Chauve et l'épiscopat de Bernoin, évêque de Viviers.

Tout en laissant le sarcophage dans le même lieu et à la même profondeur où elle l'avait placé, Tullie fit faire par dessus une petite crypte qui a conservé son nom. Ce précieux monument existe encore, sous l'église Saint-Polycarpe, tel qu'il fut reconstruit au IX^e^ siècle. Il a toujours été connu sous le nom de crypte de la bienheureuse Tullie. Le peuple l'appelait la *grotte* ou crypte *de la sainte Romaine*. Le nom de *Sainte Roumelle*, que l'on trouve dans quelques documents, est évidemment une corruption de *Sainte Roumaine* ou *Sainte Romaine*.

C'est dans ce modeste sanctuaire que les premiers chrétiens de Bergoïate venaient s'agenouiller, auprès de la tombe vénérée de leur Apôtre.

Quelque vénérable que fût la crypte de la bienheureuse Tullie nouvellement rendue à la lumière avec le saint dépôt qu'elle avait si fidèlement conservé, c'était un lieu trop étroit et trop pauvre pour y laisser plus longtemps le tombeau de saint Andéol. L'église de Saint-Polycarpe elle-même était désormais insuffisante. Il fallait un édifice à la fois plus vaste et plus magnifique, digne de la gloire du saint Martyr et de l'affluence des fidèles. D'après des notices faites dans le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, Charles le Chauve contribua par ses largesses à l'érection de cet édifice. C'est à partir de la construction de cette église que Bergoïate prit le nom de Bourg-Saint-Andéol. Malgré les restaurations du XII^e^ siècle et quelques mutilations d'une date postérieure, l'œuvre de Bernoin est parvenue jusqu'à nous. Quoique restée vide depuis la translation des reliques de saint Andéol, la crypte de la bienheureuse Tullie fut conservée avec le plus grand soin et entourée d'un profond respect. Jusqu'à la fin du dernier siècle, on y venait prier et offrir le saint sacrifice de la messe comme dans un lieu très-saint. M. l'abbé Paradis, ancien élève de l'Ecole des Chartes, a acheté l'église Saint-Polycarpe et la crypte, pour les rendre au culte.

Lorsque la victoire et l'édit du grand Constantin eurent assuré la paix de l'Eglise et permis au culte chrétien de prendre sa place au soleil, les fidèles s'empressèrent de perpétuer par des monuments le souvenir des scènes que nous venons de décrire. Sur les ruines du temple de Mars, au-dessus de la crypte souterraine qui avait servi de prison pour Andéol, ils bâtirent une église dédiée au saint Sauveur et une autre au-dessus du tombeau de saint Andéol, placée sous l'invocation de saint Polycarpe ; cette antiquité chrétienne, qui possédait au plus haut degré le sentiment des choses religieuses, consacrait ainsi, en les associant l'une à l'autre, la gloire du disciple par la mémoire vénérée du maître. Sur le lieu même du martyre, ils ne firent que dresser un tronçon de colonne antique, et ce monument si simple, entouré pour tout ornement d'une agreste végétation, a traversé les siècles, connu jusqu'en ces derniers temps sous le nom de *saint Pilon*. Chaque année, au jour de la fête de saint Andéol, on voyait accourir des populations entières qui venaient raviver leur foi au contact de cette terre arrosée par le sang du premier apôtre de la contrée. La partie supérieure du *Pilon* se couvrait, au printemps, d'une effervescence rougeâtre, que le peuple, dans sa foi simple et naïve, prenait pour les taches mêmes du sang de saint Andéol,

qui réapparaissaient à chaque anniversaire de son martyre. Ce précieux monument avait disparu à la suite de la grande Révolution. On le croyait détruit. Il avait été, en effet, scié en plusieurs morceaux, et ses débris étaient entrés comme vils matériaux dans la construction des bâtiments d'une ferme. Mais on a eu le bonheur d'en retrouver un des fragments les plus considérables.

Le nom sous lequel on désignait ce monument, la vénération dont il était l'objet, portent à penser que le choix n'en fut pas abandonné à l'arbitraire ni au hasard ; mais que ce Pilon était une borne ou un poteau d'amarrage, que les bourreaux rencontrèrent sur le lieu du supplice, et dont ils profitèrent pour la sanglante exécution. La croyance populaire veut qu'il en ait été ainsi.

Au commencement du XIIe siècle, l'église de Saint-Andéol se trouva, par le fait des guerres féodales, réduite à un état d'extrême détresse. Pour la relever, Léger, évêque de Viviers, la céda aux chanoines de Saint-Ruf, qui la desservirent jusqu'en 1774, époque de leur suppression. Léger ne se contenta pas de réparer les ruines spirituelles du sanctuaire : l'église de Saint-Andéol menaçait ruine, il la fit réparer et embellir en respectant scrupuleusement le plan de Bernoin : puis il obtint que le pape Calixte II vînt en personne la consacrer (27 février 1119). Le souvenir de cette consécration a été célébré par une fête spéciale jusqu'à la Révolution.

La gloire de saint Andéol ne resta pas enfermée dans les étroites limites du théâtre de son martyre. En 544, à la suite d'une guerre contre Theudis, roi des Visigoths, Childebert, fils de Clovis, ayant apporté d'Espagne et de la Septimanie un grand nombre de reliques, ce prince, de concert avec saint Germain, évêque de Paris, résolut de placer ces restes vénérables dans une basilique qui fût pour les âges futurs une preuve de sa munificence et de son respect envers les Saints. Il fit construire, dans ce but, l'abbaye de Saint-Vincent, à laquelle saint Germain devait plus tard donner son nom. Cet illustre et saint évêque engagea aussi Childebert à élever en l'honneur de saint Andéol une chapelle ou oratoire qui dépendît de l'abbaye. En traversant la portion de la Septimanie qui était encore soumise aux Visigoths, Childebert, entre autres reliques, avait pu s'emparer de quelque ossement de saint Andéol : ce qui expliquerait la dévotion extraordinaire de Childebert et de saint Germain pour l'Apôtre du Vivarais. Le célèbre évêque de Paris, ayant passé la première partie de sa vie à Autun, dans les contrées évangélisées par saint Bénigne, saint Andoche et saint Thyrse, trouvait aussi dans sa dévotion envers ces Saints, un motif tout naturel d'honorer celui dont le nom fut toujours inséparable du nom des Apôtres de la Bourgogne. L'oratoire finit par devenir une église paroissiale, sous le nom de Saint-André-des-Arcs, qui a toujours reconnu saint Andéol pour son principal patron. L'église Saint-André des Arcs ou des Arts, à Paris, n'existe plus, quoi qu'en disent les continuateurs de Godescard : le nom de la rue seule rappelle son existence : l'emplacement en était au coin de cette rue et de la place actuelle de Saint-Michel.

Si nous descendons jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Espagne, dans le comté de Bésalu, qui, sous Charlemagne et ses premiers successeurs, releva de la France, nous trouvons un monastère fort ancien, placé sous le vocable de saint Andéol et de saint Laurent. Autour du monastère, aujourd'hui détruit, se forma le village de Saint-Andéol-de-Guya, où le culte de notre Saint est encore très-populaire.

En 793, Louis le Débonnaire, se rendant en province, fit construire à Camaret, bourg de la principauté d'Orange, une église pour honorer une relique de saint Andéol que possédait déjà cette localité. L'antique sanctuaire de Louis le Pieux existe encore. Il a été refait en partie ; mais ce qui est primitif se reconnaît aisément.

Pour achever d'esquisser le tableau du développement de son culte, pendant le moyen âge, en dehors du Vivarais, il n'y a qu'à placer ici l'énumération des lieux où il est encore en honneur.

Dans le diocèse de Dijon, non loin de la ville de Saulieu, se trouve la paroisse de *Saint-Andeux* ou de Saint-Andéol. L'église paroissiale est assez grande et paraît fort ancienne. Outre le maître-autel, il y a, dans la nef latérale de droite, une chapelle dédiée à saint Andéol. Sur l'autel de cette chapelle, on voit une antique statue en pierre peinte, représentant le Martyr vêtu en sous-diacre et la tête rasée, sauf la couronne, qui est très-apparente. Au diocèse de Lyon, nous trouvons l'église de Saint-Andéol-de-Monceaux, que Leutade, comte de Mâcon, par une charte de l'an 943, donna à l'abbaye de Cluny ; celles de Saint-Andéol-la-Valla, archiprêtré de Saint-Etienne, et de Saint-Andéol-le-Château, archiprêtré de Mornant, mentionnées toutes deux dans les pouillés du XIIIe et du XIVe siècle, mais dont l'origine doit remonter beaucoup plus haut. Au diocèse de Grenoble, l'église et paroisse de Saint-Andéol, canton de Monestier-de-Clermont. Au diocèse du Puy, il y avait autrefois le prieuré de Saint-Andéol-de-Polignac, qui relevait de l'abbaye de Pébrac et qui reçut de grands dons, en 1060, d'Armand, vicomte de Polignac, et d'Humbert, évêque du Puy. Au diocèse de Mende, il y a l'église de Saint-Andéol-de-Clerguemort, canton de Fraissinet-en-Lozère, arrondissement de Florac. Dans le diocèse de Valence, où, suivant toute probabilité, saint Andéol précéda les disciples de saint Irénée, saint Félix et ses compagnons, les lieux qui s'honorent de l'avoir pour Patron se multiplient. Il y avait autrefois Saint-Andéol-en-Trièves, archiprêtré du Bas-Triève. On y trouve actuellement Saint-Andéol-en-Quint, archiprêtré de Die ; Saint-Andéol-de-Chadeuil ; Saint-Andéol, canton de Saint-Vallier. Il existe, dans cette dernière paroisse, un pèlerinage en son honneur, où de nombreux pèlerins venaient l'invoquer. On y vénérait une relique et une statue du Martyr. Par une singularité historique, destinée à rappeler son genre de mort, il est représenté n'ayant que la moitié de sa tête. Il y a quelques années, Mgr

Chatrousse, évêque de Valence, condamna l'exposition et le culte public de la relique, parce qu'elle n'était pas accompagnée de lettres authentiques. Dans le même diocèse, il y a encore un hameau, commune de la Bastie-Rolland, qui porte le nom de Saint-Andéol et qui possède, en l'honneur du saint Martyr, une chapelle fort ancienne et vénérée. Au commencement du mois de mai, on y vient en pèlerinage de toutes les contrées voisines. La tradition des lieux veut que saint Andéol y ait apporté la foi. Au diocèse de Gap, encore une église de Saint-Andéol. Dans le diocèse d'Avignon, non loin de Carpentras, sur la paroisse de Mazan, il y avait, avant 1793, une chapelle dédiée à saint Andéol avec le titre de prieuré. Les habitants de la campagne l'invoquaient comme leur Patron particulier et comme l'apôtre du pays. Lorsque le printemps commençait à étaler ses richesses, ils allaient en procession, des rameaux verdoyants à la main, dans l'oratoire du Saint, pour demander à Dieu par sa puissante intercession la conservation des fruits de leurs travaux. La chapelle avait été réparée en 1679, et on y avait ajouté un petit ermitage destiné à loger celui qui prenait soin du vénéré sanctuaire. Dans l'assemblée, où ces réparations furent décrétées, et dont le compte rendu se conserve dans le *Livre des conseils de la communauté de Mazan*, le premier consul expose que ladite communauté « doit faire mettre en état la fontaine qui coule auprès de la chapelle, afin de s'attirer davantage les grâces particulières que le grand saint Andéol se trouve faire dans les ville et terroir de Mazan, ainsi que plusieurs merveilles en faveur des personnes atteintes de fièvres et autres maladies, lesquelles sont guéries, principalement le jour de la fête du Saint, au 1er mai, en se servant, après l'avoir invoqué à la sainte messe, de l'eau de ladite fontaine [1] ». Sur les bords de la Durance, au diocèse d'Aix, on trouve, près d'Orgon et antérieurement à l'an 1000, une chapelle de Saint-Andéol, que Pons, évêque de Marseille, céda, en 1008, à la célèbre abbaye de Saint-Victor. C'est à l'ombre tutélaire de cet oratoire, que se forma, plus tard, le village de Saint-Andéol. L'antique chapelle n'est autre que celle qu'on voit encore au milieu du cimetière.

En 1562, le trop fameux baron des Adrets, après avoir semé le meurtre et l'incendie dans le Dauphiné, vint attaquer Bourg-Saint-Andéol, qui ne put tenir contre des forces trop supérieures en nombre. A peines des bandes prostestantes y furent-elles entrées, qu'elles coururent aux églises. Les portes de celle de Saint-Andéol furent brûlées, les autels renversés, le tombeau du saint Martyr ouvert : tout fut horriblement saccagé et profané. Le farouche baron livra la ville au pillage. Les consuls se virent contraints de livrer l'argenterie des églises. La châsse de saint Andéol, les autres reliquaires et les vases sacrés furent fondus et servirent à payer le salaire des fanatiques. En se retirant, le baron des Adrets laissa une garnison, sous les ordres du seigneur de Saint-Rémési.

Dans ces temps de dévastation et d'acharnement contre les reliques des Saints, que devinrent celles de saint Andéol ? Elles furent heureusement sauvées de la fureur des protestants. Lorsqu'on confia la châsse en argent à la garde des consuls, le chef du Martyr en avait été retiré préalablement et placé dans une petite caisse en bois, avec quelques autres fragments. Après l'apaisement des troubles, le chef de saint Andéol fut retiré de la caisse en bois pour être placé dans un reliquaire nouveau d'une magnificence en rapport avec sa destination. Il était d'argent, comme l'ancien, et surmonté pareillement d'un buste en argent, à l'effigie du glorieux Martyr. Le protestantisme passa dans la ville de Bourg comme un torrent dévastateur ; il ne put y prendre racine. Grâce à sa confiance en saint Andéol, cette cité devint, au contraire, jusqu'à la fin des troubles religieux, le boulevard du catholicisme en Vivarais.

Les armoiries de la ville de Bourg-Saint-Andéol nous fournissent le parfait symbole de cette confiance de ses habitants envers leur saint Patron. Elles sont *de gueules à trois bourdons d'argent, au chef cousu d'azur chargé d'un bagdelaire d'argent garni d'or.* Dans le couteau on reconnaît sans peine le signe traditionnel du genre de mort qui a terminé le martyre de saint Andéol. Les bourdons représentent l'affluence des pèlerins à son tombeau et la dévotion envers lui. Il y a en trois, peut-être à cause des trois quartiers de la ville, qui formaient autant de paroisses. La devise achève d'éclaircir ce symbolisme : « *His fulta manebit unitas*, Appuyée sur ces choses l'unité nous restera », c'est-à-dire, tant que fleurira dans nos murs la dévotion envers notre illustre et saint Patron, nous sommes assurés qu'il étendra sur nous sa protection et qu'il ne permettra pas à l'erreur de briser parmi nous l'unité de la foi. Ce caractère remarquable de la protection de saint Andéol sur la cité qui lui est particulièrement consacrée, a été reconnu et accepté par l'autorité la plus compétente. Il se trouve, en effet, consigné dans la légende de l'office du saint Martyr. On y attribue à son puissant patronage le privilége que la ville de Bourg-Saint-Andéol possède, seule parmi les villes circonvoisines, d'être restée toujours vierge dans sa foi.

Les quelques vieillards qui ont vu la fin du XVIIIe siècle et qui survivent encore, se souviennent des marques non équivoques de vénération dont on environnait alors non-seulement les ossements sacrés du saint Martyr, mais tous les monuments illustrés et sanctifiés par son souvenir. Ils racontent qu'au jour de la fête de saint Andéol, on voyait des populations entières venir rendre hommage au Saint qui avait évangélisé leurs pères. On accourait, non-seulement des lieux circonvoisins, mais de Grenoble, de Carpentras, de Vaison, d'Orange et du fond de la Provence. Un de ces vieillards a affirmé à M. l'abbé Mirabel, auteur d'une vie de saint Andéol, que l'Espagne elle-

1. Extrait des archives de Mazan.

même avait envoyé des députations, qu'il en était venu plusieurs fois de Catalogne. Cet état de choses persévéra jusqu'aux jours néfastes de la grande Révolution.

Comme tant d'autres cultes que les siècles avaient environnés de leur respect, celui de saint Andéol sombra, pour un temps, dans l'immense cataclysme qui vint fondre sur la France, après 1789. En 1791, le curé et les vicaires de Saint-Andéol ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, le service religieux en souffrit beaucoup. Les offices furent désertés par les paroissiens les plus instruits et les plus fervents. A partir du 1er février 1794, les portes de Saint-Andéol furent fermées. Cinquante citoyens eurent le courage de demander à la municipalité la faculté de rouvrir cette église et d'y entretenir des ministres du culte à leurs frais ; mais leurs plaintes ne furent pas écoutées. Le vénéré sanctuaire ne s'ouvrit que devant les commissaires du gouvernement. Au nom de la souveraineté populaire, ces derniers vinrent enlever l'argenterie et livrer le monument à la dévastation. Le maître-autel, remarquable par sa beauté, fut détruit. Le tombeau de saint Andéol, profané et jeté à la rue. Les statues des Saints, les bannières, les reliquaires en bois, mis en pièces et jetés dans les flammes d'un bûcher allumé sur la place publique. Il faut rendre justice au malheureux prêtre qui avait donné l'exemple de la défection à ses paroissiens : dans ces conjonctures, il fit tous ses efforts pour sauver de la destruction les ossements de saint Andéol. Il demanda qu'ils fussent déposés aux archives de la commune, avec les documents annexés, pour y être conservés à titre d'antiquités. On dit aussi qu'il avait essayé de les cacher. Mais tous ses efforts furent inutiles ; le saint corps fut jeté dans les flammes, sous ses yeux. Les révolutionnaires de Paris, persuadés qu'il faut un culte au peuple, lui avaient donné celui de la *déesse Raison*. La nouvelle divinité fut établie dans le sanctuaire de Saint-Andéol, sur le frontispice duquel on mit cette inscription : *Temple de la Raison*. En 1866, on mit la main à l'œuvre pour réparer l'église paroissiale, dédiée à saint Andéol, qui menaçait ruine. La restauration intérieure et extérieure de l'édifice fut bientôt complète. Mais il manquait à ce sanctuaire dont la jeunesse venait d'être redoublée ; il lui manquait, au moins quelque parcelle des restes vénérables de son illustre Patron. Assez longtemps on aima à croire qu'une partie du saint corps, cachée par des mains pieuses, en 1793, avait échappé aux flammes. Dans cette espérance, de nombreuses recherches avaient été faites, mais inutilement, le vandalisme sacrilége des révolutionnaires n'ayant rien épargné. Toutefois, Dieu voulait ne pas rester sourd à des désirs si conformes à ses desseins. En effet, à peine les travaux de restauration étaient-ils achevés, que des reliques arrivaient de deux côtés à la fois. Les premières ont été tirées de deux reliquaires en bois conservés à l'hospice de Bourg-Saint-Andéol et munis des lettres et du sceau de Mgr de Savines, évêque de Viviers. L'un de ces reliquaires, envoyé à Rome par les soins de Monsieur l'archiprêtre de Bourg-Saint-Andéol, fut présenté à l'examen de la Congrégation des Saintes-Reliques, qui, le trouvant muni de toutes les marques d'authenticité désirables, permit, par lettres signées du cardinal-vicaire, de l'exposer publiquement à la vénération des fidèles. L'autre reliquaire, en tout semblable au précédent, a été reconnu et déclaré authentique par Mgr Delcusy, évêque de Viviers. Une parcelle de ces reliques a été placée dans le nouvel autel de saint Andéol ; une autre, dans un reliquaire, à part, pour être plus facilement présentée à la vénération des fidèles. Des reliques plus considérables se conservaient, à Valence, dans l'ancien prieuré de Saint-Félix, qui appartint longtemps à l'Ordre de Saint-Ruf, et où sont actuellement des religieuses de Saint-Vincent de Paul. Elles étaient renfermées dans un coffret, que l'on trouva, en 1850, dans le maître-autel de la chapelle du prieuré, en faisant quelques réparations. Grâce à l'initiative de M. Paradis, l'église de Bourg-Saint-Andéol vient de recouvrer intégralement cette insigne relique. Pour achever sa bonne œuvre, le donataire a renfermé ces restes vénérables dans un beau reliquaire. La translation de ces fragments du chef de l'illustre Martyr a été faite le dimanche 3 mai 1868.

Cf. *Histoire de l'Eglise de Viviers*, par M. l'abbé Rouchier, et *Vie de saint Andéol*, par M. l'abbé Mirabel.

SAINT AMATEUR [1] OU AMATRE, ÉVÊQUE D'AUXERRE

ET SAINTE MARTHE, SON ÉPOUSE

418. — Pape : Saint Zozime. — Empereur d'Occident : Honorius.

Amator, dont le nom a été si parfaitement justifié par la charité qui remplissait son cœur.....
Boll., *Vie du Saint*, 1er mai.

Saint Amatre naquit à Auxerre, dans le cours du IVe siècle, de Proclidius, riche habitant de cette ville, et de Isiciole, dame d'Autun. Zélé dès sa jeunesse pour le service de Dieu, il étudia les saintes lettres, sous la conduite de Valérien, son évêque. Quand il fut arrivé à l'âge de s'établir, son père voulut le marier à une riche héritière de la ville de Langres, nommée Marthe ; le jour du mariage, il avait prié saint Valérien, évêque d'Auxerre, de vouloir bien venir lui-même bénir le lit nuptial ; mais Valérien, sans doute par la permission de Dieu, au lieu de réciter les prières en usage dans cette circonstance, lut la bénédiction qu'on prononçait sur les personnes qui se consacrent à Dieu. Amatre et Marthe, qui seuls s'en étaient aperçus, se promirent de vivre comme frère et sœur ; plus tard, après la mort de saint Valérien, ils allèrent trouver saint Elade, son successeur, pour obtenir d'être reçus, l'un parmi les clercs, et l'autre parmi les religieuses ; Elade les bénit et coupa les cheveux au jeune homme, avant de l'admettre au nombre des clercs.

Amatre n'était encore que diacre, lorsqu'il fit sentir sa fermeté à Palladie, dame autunoise, qui, passant les fêtes de Pâques au faubourg d'Auxerre où elle avait un riche domaine, était venue à l'église revêtue d'habits trop somptueux. Il la guérit ensuite miraculeusement d'une maladie, convertit et baptisa son mari.

Un autre prodige vint le signaler à l'attention publique : une légion de démons chassée de l'île Gallinaria, par saint Martin de Tours, vint hanter le Mont-Artre, près d'Auxerre ; il l'en chassa par la vertu du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Elevé à l'épiscopat l'an 386, il s'employa tout entier à la sanctification de son troupeau. Il conquit à Jésus-Christ une si grande multitude de fidèles, que l'ancienne et unique basilique d'Auxerre étant devenue trop étroite pour les contenir, il en construisit une plus vaste dans l'enceinte des murs de la ville. Il la dédia en l'honneur de saint Etienne, premier martyr.

Animé par son zèle pour la vraie religion, il ne craignit pas d'exciter la colère de Germain, gouverneur du pays, en faisant couper, malgré lui, un arbre qui entretenait dans le pays de vaines superstitions. Il se serait volon-

1. On confond assez généralement saint Amateur d'Auxerre avec saint Amateur de Troyes. Parce que Troyes a honoré un Saint du même nom que celui du célèbre évêque d'Auxerre, ce n'est pas une raison pour faire des deux un seul personnage. Il sera facile de se convaincre qu'Amateur ou Amatre d'Auxerre et Amateur ou Amadour de Troyes sont distincts, si l'on considère que l'évêque de Troyes a occupé le siége épiscopal de l'an 340 à 346, tandis que celui d'Auxerre gouverna cette église de 385 à 418. De plus, les Actes de saint Amateur d'Auxerre sont parfaitement connus, tandis qu'on ignore absolument ceux de saint Amateur de Troyes.

tiers exposé au martyre en affrontant la colère de Germain, s'il n'eût appris par révélation divine que ce même Germain serait son successeur et un très-grand serviteur de Dieu.

Il s'éloigna pour quelque temps de sa ville épiscopale et se dirigea vers Autun, soit pour donner au courroux de Germain le temps de s'apaiser, soit pour demander au préfet des Gaules, Julius, l'autorisation de conférer les Ordres au gouverneur d'Autun, qui était loin, en ce moment, de soupçonner ce que la miséricorde de Dieu voulait faire de lui.

Son historien particulier, Etienne Africain, nous apprend quelques circonstances de ce voyage. Saint Amateur, traversant la forêt de Goulou, les paysans qui le reconnurent pour un évêque au petit reliquaire qu'il portait au cou, lui frayèrent un chemin. Le Saint bénit leur nourriture et guérit un malade par le signe de la croix. Ce miracle lui attira les acclamations de toute la contrée. Non loin de là, il rencontra un riche habitant de la ville d'Alise, nommé Suffronius, qui faisait la recherche d'une certaine quantité d'argenterie qu'on lui avait enlevée. Ce seigneur se joignit au saint évêque qui le consola, et lui donna l'espoir d'une prompte restitution. Les voleurs furent en effet rencontrés à trois milles de là, et la restitution fut faite comme le Saint l'avait prédit. Il détermina Suffronius à leur pardonner, et à leur faire seulement promettre sur le tombeau de saint Andoche et de saint Thyrse, qu'ils changeraient de vie. Cette circonstance nous apprend que la rencontre se fit dans le voisinage de Saulieu où était ce tombeau de nos saints Apôtres.

Saint Amateur, approchant d'Autun, y fut reçu avec une grande pompe ; l'évêque, saint Simplice, alla au-devant de lui avec son clergé, et le préfet Jules, avec ses officiers. Le lendemain, saint Amateur ayant fait demander audience au préfet, ce religieux magistrat s'avança pour le recevoir, et commença par lui demander sa bénédiction. Le saint évêque, après la lui avoir donnée, lui parla ainsi : « Dieu m'a fait la grâce de m'apprendre le jour de ma mort, et comme personne n'est plus propre à gouverner mon Eglise que l'illustrissime Germain, selon que le Seigneur a daigné me le révéler, je prie votre Celsitude de m'accorder la permission de le tonsurer ». Le préfet lui répondit : « Quoiqu'il soit utile et même nécessaire à notre république, cependant puisque le Seigneur se l'est choisi, ainsi que votre béatitude me l'assure, je vous déclare que je ne puis aller contre l'ordre de Dieu ».

Ayant donc obtenu sa demande, saint Amateur se disposait à revenir à Auxerre, mais l'évêque d'Autun le retint encore un peu de temps, pour la dédicace d'un oratoire élevé anciennement sur le tombeau de saint Symphorien. Les deux évêques revenant de la cérémonie de la dédicace, rencontrèrent trois lépreux qu'ils guérirent par des onctions d'huile bénite, et en leur faisant boire de l'eau du Jourdain que l'on disait avoir été apportée de la Palestine par le saint évêque Rhétice. Saint Amateur emporta quelques reliques du saint martyr et les déposa près d'Auxerre, dans un oratoire du Mont-Artre, qui prit le nom de Saint-Symphorien.

Ayant appris la mort de Marthe, qui, depuis leur séparation, s'était retirée à Airy, terre de sa famille, il fit transporter son corps à Auxerre, et l'inhuma sur le Mont-Artre, proche la ville.

Le saint évêque fit un voyage en Orient, d'où il rapporta des reliques considérables de saint Cyr et de sainte Julitte[1]. Ce fut à la suite de ce voyage que le culte de ces saints martyrs s'établit en Occident.

De retour à Auxerre, il rassembla ses clercs et les avertit de songer à lui donner un successeur. Les voyant tristes et silencieux, il se dirige vers

1. Voir au 16 juin, vie de saint Cyr.

l'église, où il avait convoqué tout le peuple, et y trouve Germain en prière avec les autres ; il le dépouille de l'habit séculier, l'enrôle dans la milice de l'Eglise et le déclare son successeur, en lui recommandant de garder sans tache l'honneur qu'il venait de recevoir. Après cela, ce père pieux étant tombé malade, il se fit porter dans l'église sur son siége épiscopal. Ce fut là qu'il s'éteignit entre les mains de ceux qui le soutenaient.

On vit aussitôt un chœur de bienheureux descendre dans l'église, chantant des hymnes et des cantiques, et conduire son âme au ciel. Le clergé et les fidèles qui étaient réunis autour du saint évêque, entonnèrent à leur tour le chant des psaumes. C'était un mercredi, le 1er mai de l'an 418. Son corps fut inhumé sur le Mont-Artre, dans l'oratoire où reposait déjà sainte Marthe. — L'église que saint Amateur avait élevée sur le Mont-Artre pour y recevoir les reliques de saint Symphorien, prit plus tard le nom de son fondateur. Le culte de notre Saint, établi en France dès le VIe siècle, se répandit jusqu'en Catalogne, à l'occasion d'une de ses reliques que Charlemagne avait donnée à cette contrée.

On représente saint Amatre avec une hache à la main : devant lui est un arbre qu'il s'apprête à frapper. La vie du Saint explique le pourquoi de ces attributs.

Acta Sanctorum, 1er mai, et en fait d'auteurs modernes : *Légendaire d'Autun*, *Hagiologie de Nevers*. *Culte de saint Symphorien*, divers propres, etc.

SAINT ORENS, ÉVÊQUE D'AUCH

Ve siècle.

Voulez-vous recevoir avec respect, publier et observer les traditions des saints Pères, et les constitutions du Siége apostolique ? — Je le veux.
Pontifical romain, consécration des évêques.

Saint Orens succéda à saint Ursinien, un de ces Pontifes dont les vertus ne sont point parvenues jusqu'à nous, et dont le culte a péri en traversant le cours des âges. A sa mort, on songea à donner à l'église d'Auch un pasteur, qui fît revivre celui qu'elle pleurait. Or, dans ces temps de foi simple et naïve, les hommes, comprenant leur impuissance, tournaient leurs vœux et leurs espérances vers le ciel, et souvent se reposaient uniquement sur lui du soin de choisir. On ordonna à cet effet un jeûne public et des prières solennelles, et Dieu se plut à les exaucer d'une manière sensible. Quand le clergé et le peuple furent réunis pour l'élection, une voix d'en Haut prononça le nom d'Orens.

Il était né à Huesca, sur la frontière d'Aragon, d'un père que les légendaires font comte ou gouverneur d'Urgel, ce qui a porté plusieurs biographes à lui donner cette ville pour patrie. Son éducation répondit à la noblesse et à la piété des auteurs de ses jours, qui sont honorés l'un et l'autre d'un culte public sous le nom de saint Orens et de sainte Patience [1]. Il fit en peu de temps de grands progrès dans les lettres et de plus grands encore

1. Quelques auteurs le disent frère des saints diacres Laurent et Vincent : d'autres lui refusent l'honneur d'avoir eu pour père un autre saint Orens, et pour mère sainte Patience.

dans les voies du salut. Le Seigneur, qui le destinait à devenir un des ornements de son sacerdoce, l'arracha du sein de sa famille, au moment où tous les biens et tous les honneurs de sa maison passaient sur sa tête par la mort de son frère aîné. Un ange l'avertit et le conduisit comme par la main dans la vallée de Lavedan, à quelques heures de Tarbes.

Tandis que le pieux jeune homme mettait tous ses soins à se cacher au monde, Dieu sembla se plaire à le glorifier. La réputation de sa sainteté et le bruit des miracles qui la signalaient, se répandirent bientôt de toutes parts : on vit les peuples accourir en foule vers le lieu de sa retraite. Ils ne venaient y chercher qu'un remède à leurs infirmités, et ils trouvaient dans les prières et les avis charitables du serviteur de Dieu la santé de leur âme avec celle de leur corps.

Cependant le vertueux solitaire s'alarma de ce concours. Il craignit les séductions d'un amour-propre que tout éveillait, et afin de se dérober à tant d'empressement, il quitta la vallée de Lavedan et gravit le sommet d'une roche escarpée, qui, à son approche, se partageant en deux, parut ouvrir son sein pour lui prêter un asile ignoré et presque invisible. Dans cette roche profonde, caché aux regards des hommes, mais sous l'œil de Dieu, il se livra aux veilles, aux jeûnes, aux macérations, à toutes les rigueurs de la plus austère pénitence. « Là », nous dit un de ses anciens biographes, « les herbes étaient sa viande, l'eau sa boisson, sa maison un antre, le ciel son toit, la terre son lit et un rude cilice son vêtement ». Cet esprit de mortification le suivait jusque dans ses prières. Tous les jours il récitait le psautier, les reins ceins d'une chaîne de fer et plongé jusqu'à mi-corps dans un bassin d'eau froide.

Les heures que lui laissaient ses exercices religieux, il les consacrait à la composition d'un poëme remarquable pour l'époque, et dont quelques écrivains ont voulu faire honneur à des Orens qui n'existèrent jamais. Partagé en deux livres et composé de vers élégiaques, il a pour titre *commonitoire* ou *avertissement :* c'est une peinture des divers obstacles qui s'opposent à notre salut et une sorte de guide vers le ciel. Il respire une douce et sainte mélancolie, comme les malheurs de l'empire et l'aspect d'une nature abrupte et sauvage devaient facilement l'inspirer. En y travaillant, l'auteur chantait encore les louanges de Dieu et s'occupait à procurer sa gloire [1].

Nous trouvons très-beaux ces vers sur la brièveté de la vie :

Omnis paulatim letho nos applicat hora,
Hoc quoque quo loquimur tempore præmorimur ;

Chaque heure qui s'écoule nous rapproche du trépas ; l'instant où je parle est déjà du domaine de la mort.

Et per fallentes tacito molimine cursus
Urget supremos ultima vita dies.

Par une marche qui nous dérobe ses progrès insensibles, la dernière des heures presse le pas du dernier de nos jours.

Quum cibus et somnus, dum verba et pocula mulcent,
Sive domo sedeas, seu peregrina petas,

Pendant que tu manges et pendant que tu dors ; pendant que tu t'enivres de vin et de paroles ; alors que tu es assis dans ton logis et lorsque tu marches au dehors ;

1. Le ton du poëte est toujours noble et élevé ; son style est plein d'onction et de simplicité ; la netteté de l'expression fait déjà entrevoir cette langue latine du moyen âge que les saint Bernard et les saint Thomas d'Aquin ont su rendre si claire, et qui, sous leur plume, nous semble si bien appropriée à l'expression des vérités du christianisme. Il y a peu d'ouvrages qui soient aussi dignes que ce poëme d'être mis entre les mains de la jeunesse, tant à cause de son mérite littéraire, qu'à cause des conseils qu'il renferme. Le *Commonitorium* n'a été publié dans son entier qu'en 1717. A ce propos nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que sans les Bénédictins et les autres Ordres religieux, beaucoup de poëtes chrétiens seraient peut-être perdus aujourd'hui. Les philologues, entraînés par le mauvais esprit de la Renaissance, ont complétement négligé ces poëtes, tandis qu'ils nous ont inondés d'un déluge de notes et de commentaires sur les poëtes profanes.

Dumque geris quodcumque geris, vel non geris [ultro,
Mors movet alternum nil remorata pedem.

Pendant chacune de tes actions volontaires ou involontaires, la mort, que rien n'arrête, avance, avance toujours.

Cereus ut cæcæ positus sub tempore noctis
Compensare diem luminis officio,

De même que le flambeau que nous allumons, pour tromper les ténèbres de la nuit et remplacer la lumière du jour,

Dum non sentimus, lento consumitur igne :
Semper et ad finem flamma vorax properat ;

Se consume lentement sans que nous nous en apercevions et que la flamme se hâte de ronger la matière soumise à son activité ;

Sic hominum res est, pereunt quæcumque ge- [runtur,
Proficit et moritur quod sibi vita trahit.

Ainsi en est-il de l'homme et de sa destinée : tout périt ; ce qui a le plus brillé passe, et la vie elle-même se résout dans la mort.

Ainsi s'écoulaient ses jours, lorsque les députés de l'église d'Auch vinrent lui apprendre les ordres du ciel et le conjurer de ne point se refuser aux vœux empressés d'un peuple qui l'attendait. L'humilité est le sceau de la sainteté, et même de tout vrai mérite. Orens, se jugeant complétement indigne de la haute dignité qu'on lui déférait, refusa de croire à ce que ce récit avait de flatteur, et sans en entendre davantage, il prit aussitôt le bâton de voyageur, et déjà il se préparait à fuir ; mais arrêté par les députés et craignant, sur leurs assurances redoublées, de résister à Dieu, il pria le Maître suprême de lui faire connaître plus spécialement sa volonté. Sa prière était à peine finie, que le bâton qu'il tenait à la main prend racine, étend ses rameaux, et se couvre d'un vert feuillage. A la vue de ce miracle, Orens courbe la tête et se dirige vers Auch. Quand il fut près d'entrer dans ses murs, tous les malades qui y étaient renfermés se trouvèrent subitement guéris. Ce second miracle acheva de lui gagner les cœurs. Les habitants s'empressèrent de sortir à sa rencontre pour lui témoigner leur joie et leur reconnaissance.

Le nouveau pasteur se dévoua au salut de ses ouailles. Quoique la croix brillât depuis longtemps sur le front des Césars, le paganisme comptait encore, surtout dans les provinces reculées, des sectateurs nombreux. Orens s'attacha d'abord à l'extirper de son diocèse. Dans ce but, non-seulement il combattit les rites idolâtriques, mais encore il abattit tous les monuments qui, en rappelant le souvenir des fausses divinités, en perpétuaient le culte. Là, où l'ami des arts est tenté de gémir, l'homme doué d'un sens pratique ne peut refuser son assentiment. Avant tout, il fallait ramener la société égarée dans les voies de l'erreur.

Aux portes de sa ville épiscopale, sur une montagne appelée alors Nervica ou Nerveia, s'élevait un temple célèbre consacré à Apollon. Orens s'y transporte, le détruit, et sur ses ruines il élève une église en l'honneur du jeune enfant Cyr et de sa mère, sainte Julitte, martyrisés ensemble sous Dioclétien. Du nom légèrement altéré de cette tendre et innocente victime, le mont s'appela depuis Saint-Cric.

Un zèle aussi actif contre le paganisme ne pouvait rester muet et indifférent devant les vices qui souillaient la religion. Mais ici, la résistance fut singulièrement opiniâtre ; on triomphe quelquefois plus facilement des infidèles et des hétérodoxes que des indignes enfants de l'Eglise. Vainement le pieux évêque fit-il tour à tour entendre les accents de la plus douce et de la plus tolérante charité, ou gronder les foudres de la parole évangélique, sa voix fut complétement méconnue et toutes ses exhortations dédaignées. Tant d'efforts infructueux amenèrent dans son cœur le découragement. D'ailleurs, son ancien attrait pour la solitude le poursuivait sans cesse

au milieu de la vie publique. Enfin, sa profonde humilité lui montrait toujours comme trop lourd le fardeau imposé à ses épaules. De là, la résolution qu'il forma d'abandonner un peuple qu'il ne pouvait réformer. Il reprit la cuculle et le bourdon de l'ermite, et retourna pauvre et content à la grotte, ancien témoin de ses austérités et depuis l'objet de tous ses regrets.

Ce départ consterna ses ouailles. Elles avaient pu se montrer indociles et rebelles, mais elles n'en avaient pas moins chéri leur pasteur et vénéré ses hautes vertus. On courut après lui en lui promettant une vie nouvelle. Le Saint se laissa toucher à ces sentiments, et sacrifiant son amour pour la retraite à l'espoir de sauver les âmes, il retourna vers le troupeau qui le redemandait, et au milieu duquel son ministère porta désormais les fruits les plus abondants. Ses succès, ses talents, sa piété et les miracles nombreux dont Dieu se plaisait à relever les vertus de son serviteur, le plaçaient à la tête des évêques d'Aquitaine. Ainsi son nom se présenta naturellement à Théodoric Ier, roi des Visigoths ariens, lorsque ce prince, assiégé dans Toulouse par Lictorius, lieutenant du célèbre Aétius, lui envoya en députation quelques prélats orthodoxes de ses Etats pour demander la paix ; mais Lictorius reçut les prélats avec hauteur et presque avec mépris ; et trompé par les vaines promesses des aruspices et des devins, qui lui assuraient qu'il entrerait en triomphe dans Toulouse et qu'il prendrait le chef des ennemis, il repoussa toutes les propositions d'accommodement.

Pendant que le général romain repaissait son orgueil de la pensée d'une victoire certaine, Théodoric, nous dit Salvien, *s'humiliait devant le Dieu des armées, et couvert d'un cilice, il se prosternait souvent en prières.* Il se releva enfin avec confiance pour marcher au combat. L'amour de la gloire d'un côté, la nécessité de l'autre, rendirent longtemps l'action sanglante et douteuse. Peut-être l'avantage fût-il resté aux Romains, si Lictorius, se jetant trop en avant dans la mêlée, n'eût été fait prisonnier. Cette prise, en décidant le succès, termina le combat et commença les ignominies du lieutenant d'Aétius.

Conduit à Toulouse, il dut y subir un triomphe bien différent de celui que se promettait sa présomption, et que lui avaient prédit ses imprudents conseillers. On lui prodigua tous les outrages dont peut se souiller un vainqueur en délire. Placé à reculons sur un âne, on le promena dans toutes les rues, les mains liées derrière le dos et le corps chargé de chaînes pesantes. On le confina ensuite dans un cachot ténébreux, où durant cinq ou six mois on lui jeta un pain noir destiné à irriter sa faim sans le satisfaire, et après qu'une si longue et si cruelle maladie l'eût rendu méconnaissable à tous les regards, on finit par faire tomber sa tête sous la hache du bourreau. Dans un sort aussi tragique, les anciennes légendes ne manquent pas de voir la punition de l'outrage fait à saint Orens et à ses vénérables collègues.

Du reste, cette ambassade, d'autant plus honorable que notre Saint la devait à un prince hérétique, couronna sa vie. Dès qu'il fut revenu à Auch, Dieu lui apparut et lui fit connaître que sa dernière heure approchait. Ici nous laisserons parler un de ses anciens biographes[1] : « Dès lors, sentant approcher son désiré trespas, il fut merveilleusement resjouy et consolé en son âme, et quoique toute sa vie eust esté une continuelle préparation à la mort, il s'arma des Saints-Sacrements pour combattre de nouveau ce dragon infernal, que tant de fois il avait vaincu. Suppliant Nostre-Seigneur de recevoir son âme entre ses mains et que ceux qui, après son décès, auraient

1. La Vie du glorieux saint Orens, évesque d'Auch, composée sur les memoires tirez des anciennes légendes et des plus fideles historiens à Tolose chez Arnaud Colomiez, sans date.

recours à lui en leurs ennuis et fascheries spirituelles, eussent la grâce particulière de chasser l'ennemy d'enfer qui leur causerait ce trouble. Incontinent une voix céleste fut entendue par deux ecclésiastiques témoins de la vision : « Orens, je t'accorde tout ce que tu me demandes en faveur de ceux qui se recommanderont à toy, lesquels invoquants ton secours en toutes les infirmités, tribulations d'esprit, nécessitez et angoisses en seront délivrez et ne manqueront jamais de biens temporels en leur besoin ».

« Ainsi, ce saint prélat, dont la mémoire est en bénédiction, finit sa carrière mortelle comme les lampes aromatiques avec une suave odeur, comme les cygnes en chantant mélodieusement ses propres funérailles et comme le phœnix en se consumant dans le feu de sa charité et poussant sa belle âme par un souspir d'amour, mourut dans le baiser du Seigneur le premier may qui est le jour où l'Eglise célèbre sa feste ».

RELIQUES ET CULTE DE SAINT ORENS.

Son corps fut inhumé, à Auch, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste qui ne tarda pas à s'appeler tantôt de son premier nom et tantôt du nom de l'illustre et saint prélat, dont les dépouilles venaient de lui être confiées, et insensiblement ce dernier prévalut.

Ce changement nous révèle la haute opinion qu'avait de ses vertus son ancien troupeau et la confiance qu'on conservait en sa protection auprès de Dieu. La ville le choisit pour son second patron : bientôt plusieurs paroisses du diocèse se placèrent sous son vocable. Le concours était grand près de ses restes sacrés, et l'église qui les renfermait, devenait, chaque année, plus insuffisante.

Bernard le Louche, comte d'Armagnac, témoin de cette insuffisance, l'agrandit, ou plutôt, sur son emplacement, il bâtit la superbe basilique à trois nefs qu'on admirait près des rives du Gers, et qui, fermée et mutilée en 1793, fut vendue peu après et acheva de disparaître de 1800 à 1804 ; car la chapelle de la Conception, qui existe encore et qui en faisait autrefois partie, n'appartient nullement aux constructions élevées par ordre de Bernard le Louche, et ne remonte qu'au XIV^e^ ou au XV^e^ siècle. Là ne s'arrêta pas la dévotion du comte. A côté de la basilique, il construisit une vaste abbaye et y plaça des religieux qu'il chargea de veiller sur les cendres de saint Orens, et de prier près de sa tombe, et qu'il dota généreusement.

L'archevêque d'Auch voulut s'associer à ces libéralités. Il scinda la paroisse de la ville, que ses prédécesseurs avaient jusqu'alors administrée seuls, à l'aide du clergé placé sous leur discipline immédiate, et en attribua une portion à la nouvelle église, en la constituant en paroisse propre et distincte. L'abbaye ne tarda pas à changer de maitre ; elle passa aux Bénédictins de Cluny sous l'épiscopat de saint Austinde, et fut réduite en prieuré. Bernard de Sédirac ou de Sérillac, le troisième prieur qui gouverna la maison, releva le corps de saint Orens et le plaça dans un endroit plus apparent et plus honorable. Cette translation eut lieu le 6 août. Les anciens martyrologes du diocèse mentionnent le jour, mais ne désignent pas l'année, qu'il faut placer entre 1075, époque où le prédécesseur de Bernard de Sérillac vivait encore, et 1080, époque où Bernard était devenu archevêque de Tolède, en Espagne.

Le nom et les vertus de saint Orens ne restèrent pas moins populaires dans la Bigorre que dans le diocèse d'Auch. Deux monastères y furent bâtis en son honneur : l'un, à quelques pas de son ancienne retraite et presque sur le théâtre de ses austérités, et l'autre, dans le vicomté de Montaner et le voisinage de la ville de Maubourguet ; pour les distinguer, on surnomma celui-ci de la Regle ou de la Reoule, et on l'appela l'abbaye de Saint-Orens de la Regle ou de la Reoule, ou simplement la Reoule.

On gardait dans le premier, outre quelques reliques du Saint encore conservées de nos jours, une partie de la chaîne dont il se ceignait quand il récitait le psautier, et nombreux furent les miracles opérés à l'aide et par la vertu de cette chaîne.

Le reste de cette chaîne fut envoyé à Toulouse dans le couvent de Sainte-Croix. Outre cette chaîne, les religieux de ce couvent obtinrent, du prieur et des moines d'Auch, quelques reliques qu'ils reçurent le 12 juillet 1354, et qu'ils firent enchâsser dans un chef et un bras d'argent. « On ne saurait », ajoute l'écrivain [1] auquel nous empruntons ces détails, « assez dire la dévotion des Toulousains et des peuples circonvoisins envers ce Saint ; car leurs enfants ont à peine reçu le

1. L'auteur de sa Vie, publiée à Tholoze, chez Arnaud Colomiez, invoqué plus haut. Cette grande dévotion des Toulousains envers saint Orens, que divers autres monuments attestent, ne tendrait-elle pas à confirmer la part que saint Orens prit à la délivrance de la ville sous Théodoric I^er^? Néanmoins, comme cette délivrance remonte à un date si éloignée, nous n'oserions rien affirmer à ce sujet.

saint baptême, qu'ils vont à l'église de Saint-Orens les mettre sous la protection de ce grand Saint pour les enrôler dans sa confrérie, établie dans ledit couvent, une des plus belles et des plus anciennes de la ville, enrichie d'indulgences par notre Saint-Père le pape Paul V ».

Le bruit des miracles opérés près du tombeau de saint Orens, ou de ses restes vénérés, franchit les Pyrénées et se répandit sur les frontières d'Espagne. La ville d'Huesca s'honorait, avec raison, de lui avoir donné le jour. L'évêque du lieu et ses magistrats invoquèrent ce titre pour obtenir, eux aussi, quelques-unes de ses reliques. Ils s'adressèrent d'abord à Rome et à Paris, et, après avoir obtenu, non sans de longues supplications, l'autorisation du Pape et l'assentiment du roi de France, ils envoyèrent à Auch une députation composée de l'écolâtre de la cathédrale et de trois notables auxquels se joignit Dom Manuel Lopez, noble espagnol réfugié à Coarrase, en Béarn. Mgr Léonard Destrappes [1], un prélat digne lui-même des honneurs publics de la sainteté, que Rome, nous l'espérons, lui décernera un jour, occupait alors le siége métropolitain. Il accueillit les députés avec joie, et leur octroya volontiers leur demande.

Depuis cette translation, on fit encore quelques emprunts à la châsse de saint Orens pour enrichir de ses reliques quelques sanctuaires du diocèse d'Auch ou des diocèses voisins, comme l'église paroissiale de Miradoux qui a pris le Saint pour patron, ou la chapelle du collége d'Auch, dirigé alors par les jésuites. Mais le reste du corps resta dans la basilique où il avait été d'abord enseveli, et malheureusement, hélas ! il n'en partagea que trop le sort. Le chef était renfermé dans un magnifique buste d'argent, œuvre du moyen âge, pour laquelle Jean Ier, comte d'Armagnac, légua cent livres par son testament de l'an 1373. On gardait les ossements dans le coffre de bois doré garni de fer dont nous parlions naguère. Près d'eux, une communauté de Bénédictins sécularisés, en 1721, et transformés en Chapitre, célébrait, tous les jours, les offices publics de l'Eglise. Tout, dans cette enceinte, annonçait que sous ces voûtes reposait le second Patron de la ville d'Auch. Aujourd'hui tout a disparu : le Propre seul du diocèse garde le souvenir de l'évêque poëte du Ve siècle.

Cf. *Histoire de Gascogne*, par Monlezun.

SAINT SIGISMOND, ROI DE BOURGOGNE

524. — Pape : Saint Jean Ier. — Roi de France : Childebert Ier.

Rien de plus sublime qu'un roi qui, les mains étendues sur le peuple, adore le Souverain commun des rois et des peuples.

Sidoine Ap., *Epist. ad Serranum.*

Une des plus belles œuvres du christianisme, c'est la conversion de ces peuples barbares qui envahirent l'Occident au cinquième siècle, et que la religion arracha, par tant d'efforts, à des mœurs sanguinaires, pour leur faire comprendre et pratiquer les vertus évangéliques. Il était difficile que cette œuvre de régénération s'opérât d'une manière complète dans ces âmes farouches. Aussi, malgré l'influence de la religion, la nature barbare reprenait quelquefois le dessus. De là vient ce mélange de vertus et de vices, de cruauté et de douceur, qu'on retrouve dans les caractères de cette époque, où le mal se montre souvent dans ce qu'il a de plus odieux, et le bien, dans ce qu'il a de plus sublime. Cependant, la foi finissait presque toujours par l'emporter sur les instincts de la barbarie, et si les âmes se laissaient aller à quelque crime, le repentir venait bientôt en demander et en obtenir l'expiation, comme nous le voyons dans la vie de saint Sigismond.

Sigismond était fils de Gondebaud, roi de Bourgogne [2], qui s'en était rendu

1. On doit écrire Destrappes et non de Trappes : c'est l'orthographe que porte son extrait de naissance, du 3 octobre 1558. — *Semaine religieuse de Nevers*, 30 mars 1872.

2. Les Bourguignons ou Burgondes étaient une des principales tribus des Vandales, suivant Pline et Zozime. Ce point d'histoire a été fort bien éclairci par Mille.

entièrement maître en faisant mourir son frère Chilpéric, père de sainte Clotilde de France. Grégoire de Tours a loué la piété de Carétènes, sa mère. C'est cette princesse qui fit bâtir à Lyon l'église de Saint-Michel, où elle fut inhumée (506). Elle avait mis le plus grand soin à élever son fils Sigismond dans la religion catholique. Mais son zèle n'obtint pas tout le succès qu'elle avait cherché. Le roi Gondebaud était arien, et l'exemple du père fut fatal à la foi du fils, qui embrassa aussi l'arianisme.

Cependant, un saint prélat, qui était alors l'oracle des Eglises de la Gaule, Avitus, évêque de Vienne, travaillait avec ardeur à ramener Gondebaud dans le sein de l'Eglise. Si ses efforts ne furent pas couronnés de succès, ils eurent au moins pour résultat d'éclairer Sigismond, qui, plus fidèle à la grâce et plus docile à la voix d'Avitus, abjura l'erreur et revint à la vraie foi. Cette conversion eut lieu longtemps avant la mort de Gondebaud, qui ne paraît pas l'avoir contrariée ; car il estimait Avitus, et reconnut même plusieurs fois secrètement la vérité du dogme catholique, sans oser le professer en public.

L'exemple de Sigismond fut suivi par ses enfants, qui avaient été élevés, comme lui, dans le sein de l'arianisme. Sa fille, nommée Suavegothe, et son fils Sigéric, se convertirent à la voix d'Avitus. Ce saint évêque eut ainsi la joie de voir l'erreur disparaître presque entièrement de cette famille puissante, qui pesait alors d'un si grand poids sur les destinées de la Gaule. Il prononça, à cette occasion, une homélie dont il ne nous reste que le titre et qui était, dit Agobard, aussi admirable par la beauté des pensées que par l'harmonie des expressions.

Sigismond, avant d'être élevé au trône, fut nommé, comme son père, patrice de l'empire dans les Gaules. Les princes bourguignons se tenaient très-honorés de cette dignité, que leur conféraient les empereurs d'Orient, dont ils se glorifiaient d'être les mandataires. Sigismond avait épousé, dès l'an 493 ou 494, Ostrogothe, fille de Théodoric, roi d'Italie. Son père, en lui faisant contracter cette union, avait voulu s'assurer dans Théodoric un puissant allié contre les entreprises de Clovis, roi des Francs, dont le voisinage l'inquiétait. En 513, Gondebaud associa son fils au trône, et le fit couronner à Genève. Dès ce jour, Sigismond eut à gouverner spécialement cette

Les Bourguignons s'établirent d'abord le long de la Vistule, dans la Prusse. En 407, ils passèrent le Rhin, et entrèrent dans les Gaules. En 413, Gondicaire, leur premier roi, conquit le pays situé entre le Haut-Rhin, le Rhône et la Saône. Peu après, il étendit sa domination; et l'Etat qu'il forma comprenait ce qu'on appela depuis le duché de Bourgogne, la Franche-Comté, la Provence, le Lyonnais, le Dauphiné, la Savoie, etc. Il régna jusqu'en 463, comme on le voit par sa lettre au pape Hilaire, et par la réponse de ce Pape, qui l'appelle son *fils*, etc.

Chilpéric, son fils et son successeur, fut zélé catholique. Après un règne de vingt-huit ans, il fut assassiné avec sa femme, ses fils et son frère Godomar, par Gondebaud, son autre frère, qui avait embrassé l'arianisme. Celui-ci mourut en 516, et laissa deux fils, Sigismond et Godomar. Il réforma le code des lois bourguignonnes, appelé de son nom *loi Gombette*. Il fit venir à Genève, où était sa cour, les deux filles de son frère Chilpéric. Chrone, l'aînée, prit le voile; Clotilde, la cadette, épousa Clovis, roi des Francs. Celui-ci déclara la guerre à Gondebaud, pour venger la mort de Chilpéric; mais il fit depuis la paix avec lui. Clodomir, roi d'Orléans, et ses frères, attaquèrent saint Sigismond, qui fut fait prisonnier et mis à mort en 524. Dix ans après, les rois de France partagèrent entre eux le royaume de Bourgogne. Gontran, fils de Clotaire Ier, prit le titre de roi de Bourgogne, et régna à Châlon-sur-Saône, quoique Sigebert, son frère, possédât une grande partie de ce pays. Childebert, fils de Sigebert, et Thierry II, fils de Childebert, prirent le même titre. Il fut éteint en 613; mais Charles, le dernier des fils de l'empereur Lothaire, le fit revivre avec celui de roi de Provence, puis de roi d'Arles. La Haute-Bourgogne fut appelée Franche-Comté, parce qu'elle ne devait que le service militaire.

Nous voyons les Bourguignons chrétiens et catholiques, peu de temps après qu'ils eurent passé le Rhin et qu'ils se furent établis en France. Sozomène met leur conversion vers l'an 317. Il n'est donc pas vrai qu'ils tombèrent dans l'arianisme presque aussitôt après avoir embrassé le christianisme. Suivant Socrate, Nicéphore, Orose, etc., ils furent zélés catholiques jusqu'à la fin du ve siècle; ils ne persistèrent même dans l'arianisme que durant le règne de Gondebaud, qui fut le troisième de leurs rois. (Voir Mille, *Abr. chron. de l'Hist. eccl., civ. et littér. de Bourg.*, an 1771.)

partie des Etats de Bourgogne, qui comprenait l'Helvétie occidentale et la Séquanie, avec Genève pour capitale.

Sigismond, élevé à la dignité royale et éclairé de la lumière de la foi, s'appliqua à réparer par ses bonnes œuvres le tort qu'il avait fait à la religion par ses erreurs. C'est dans cette vue qu'il commença, dès l'an 515, à relever et à agrandir le célèbre monastère d'Agaune[1]. Ce monastère avait été fondé, à une époque antérieure, par les religieux de Condat. Mais il était, depuis, tombé en décadence, et, à ce moment, des prêtres et des laïques y habitaient confusément. Alors, nous dit un chroniqueur du temps, saint Maxime, évêque de Genève, exhorta le roi Sigismond à remettre en honneur ce lieu, sanctifié autrefois par le martyre de la légion thébaine, et à en écarter cette foule de gens de tout sexe et de toute condition, qui y avaient établi leur demeure. Il était juste qu'un lieu illustré par le courage de généreux athlètes de la foi, ne fût habité que par des hommes consacrés à la prière, et dont les vœux appelleraient sur le prince les bénédictions du ciel. Le roi assembla donc un conseil à ce sujet. On y décida que toutes les femmes et les séculiers établis à Agaune en seraient exclus, et qu'on y établirait une communauté de moines occupés à célébrer nuit et jour les louanges de Dieu.

Grâce à la munificence du prince, le monastère et l'église furent rebâtis dans de vastes proportions. Saint Avitus, évêque de Vienne, saint Maxime, de Genève, et saint Viventiole, de Lyon, avaient à cœur de relever la vie monastique dans ces lieux, et furent les principaux moteurs dans cette entreprise. Sur ces entrefaites le roi Gondebaud mourut (516), et Sigismond, élevé sur le trône de son père, brisa les entraves qui pesaient encore sur les Eglises de la Gaule, et rendit aux évêques toute la liberté dont ils avaient besoin pour assembler des conciles et accomplir de grandes œuvres. Les bâtiments du monastère d'Agaune étant terminés, le roi y convoqua, le 1er mai 516, une assemblée d'évêques et de seigneurs. On remplaça l'ancienne règle par une constitution nouvelle, suivant laquelle les religieux seraient exempts du travail des mains et tenus de chanter au chœur sans interruption, auprès des reliques vénérées des martyrs thébains. C'est ce qu'on appela le *laus perennis* ou psalmodie perpétuelle.

Pour remplir cet office, le nombre des religieux devait être considérable. On en fit venir de Lérins, de Grigny, de l'Ile-Barbe et de Condat, et on leur donna saint Hymnemode pour abbé. Sigismond pourvut à leur subsistance avec une libéralité vraiment royale. Il fit rédiger un acte authentique des donations qu'il faisait aux moines d'Agaune.

L'année qui suivit cette donation (517), vingt-quatre évêques, qui appartenaient aux huit provinces ecclésiastiques de la Bourgogne, se réunirent, le 6 septembre, en concile national à Epaone, pour s'entendre sur les réformes à introduire dans les Eglises de la Gaule. Ce fut après ce concile qu'eut lieu la dédicace de la basilique d'Agaune, le 22 septembre, jour de la fête des martyrs thébains, et saint Avitus prononça dans cette circonstance un discours dont il ne nous reste que le titre.

L'Eglise des Gaules refleurissait, grâce au zèle éclairé de ses évêques et à la liberté que leur avait rendue Sigismond. Ce prince, depuis sa conversion, s'appliquait à faire disparaître l'hérésie de ses Etats, et à y mettre en honneur le culte du vrai Dieu. C'est le témoignage que lui rendait saint Avitus, dans les lettres qu'il lui écrivait souvent. Cependant, cette heureuse harmonie qui régnait entre le roi Sigismond et les évêques des Gaules, fut un

1. Aujourd'hui Saint-Maurice-en-Valais.

instant troublée. Un concile, tenu à Lyon en 518, ayant frappé d'anathème un seigneur de la cour, qui avait contracté un mariage incestueux, Sigismond, trompé par des conseillers perfides, prit la défense de ce courtisan et exila les courageux évêques à Sardines. Mais il comprit bientôt que le rôle de persécuteur est toujours odieux, et, plein d'admiration pour la constance des saints prélats, qui avaient mieux aimé plaire à Dieu qu'aux hommes, il les rappela dans leurs diocèses.

Sigismond gouvernait son peuple avec justice, et tout semblait annoncer la prospérité de son règne, lorsqu'un événement tragique vint jeter sur lui la honte et le malheur. Ici nous laissons parler Grégoire de Tours : « Sigismond », dit-il, « ayant perdu sa première femme, Ostrogothe, fille de Théodoric, roi d'Italie, dont il avait eu un fils nommé Sigéric, en épousa une seconde. Mais celle-ci, selon la coutume des belles-mères, se mit à maltraiter le fils de son mari et à lui susciter des querelles. Or, un jour de fête, le jeune homme, reconnaissant sur elle les vêtements de sa mère, lui dit, le cœur plein de courroux : Tu n'étais pas digne de porter sur tes épaules ces vêtements, qu'on sait avoir appartenu à ta maîtresse, c'est-à-dire à ma mère. Transportée de fureur, elle excite alors Sigismond par des paroles insidieuses : Ce fils pervers, dit-elle, aspire à s'emparer de ton royaume, et se propose, après t'avoir fait périr, d'étendre ses Etats jusqu'en Italie, en se rendant maître du royaume que possédait dans ce pays son aïeul Théodoric. Il sait bien que tant que tu vivras, il ne peut accomplir son dessein, et qu'il ne s'élèvera que par ta ruine. Sigismond, excité par ces accusations perfides et se laissant aller aux conseils de sa méchante femme, devint un cruel parricide. Un jour, sur l'après-midi, comme son fils était appesanti par le vin, il lui ordonne d'aller dormir, et, pendant son sommeil, on lui passe autour du cou un mouchoir noué sous le menton; puis deux serviteurs, tirant chacun un bout de ce mouchoir, l'étranglent (522). Aussitôt que cela fut fait, le père, se repentant, mais trop tard, se précipita sur le cadavre de son fils, et se mit à pleurer amèrement. On rapporte qu'un vieillard lui dit alors : — C'est sur toi que tu dois pleurer maintenant, toi qui, par suite d'un perfide conseil, es devenu un cruel parricide ; celui que tu as fait périr innocent n'a pas besoin qu'on le pleure. Cependant le roi se rendit au monastère de Saint-Maurice, et y passa un grand nombre de jours dans les larmes et dans les jeûnes pour y implorer son pardon ».

Le crime de Sigismond était grand sans doute. Mais ce qui semble en diminuer l'horreur, c'est que ce prince, persuadé que son fils était coupable, se crut obligé de mettre la raison d'Etat au-dessus des sentiments de la nature. Du reste, les remords dont il fut déchiré, les larmes qu'il répandit, la pénitence à laquelle il se condamna, lui obtinrent grâce devant le ciel. Car si Dieu punit son crime par la révolte de ses sujets, il glorifia son repentir en illustrant son tombeau par des miracles, et la religion l'honora plus tard du titre de saint, comme elle en avait honoré David pénitent et Madeleine repentante.

Sigismond s'humiliait à Agaune, sous la cendre et le cilice, conjurant le ciel de tirer vengeance en ce monde du mal qu'il avait fait, et de n'en pas réserver la punition après cette vie. Dieu exauça le roi pénitent, et lui envoya des disgrâces pour le sauver éternellement. Les princes francs, moins touchés de son repentir que frappés de son parricide, crurent l'occasion favorable pour s'emparer de ses Etats. Ils espéraient que les grands du royaume de Bourgogne, irrités contre leur roi, ne prendraient point sa

défense, et que Théodoric, saisi d'horreur en apprenant la mort de son petit-fils, abandonnerait Sigismond à la vengeance des princes et à la justice de Dieu. La reine Clotilde elle-même excitait ses enfants à venger contre les Bourguignons la mort de son père Chilpéric, que Gondebaud avait fait mourir. Sigismond, réveillé par ces bruits de guerre, sort de sa retraite et vient à Lyon. Pour intéresser à sa cause le plus puissant des fils de Clovis, Thierry, roi d'Austrasie, il lui avait donné en mariage sa fille Suavegothe. En conséquence, Thierry resta neutre dans cette guerre. Mais les fils de Clotilde, Clodomir, Clotaire et Childebert, étaient déjà en campagne avec une puissante armée. Ils présentèrent la bataille à Sigismond et à son frère Gondemar. Ces deux princes, trop faibles pour soutenir l'attaque des Francs, furent aussitôt mis en déroute. Gondemar parvint à se sauver. Mais Sigismond, ayant essayé de fuir vers Agaune pour y chercher un asile, fut poursuivi par ses propres sujets, qui se joignirent aux Francs. Découvert dans un lieu nommé *Versallis* [1], où il s'était revêtu d'un habit de moine, il fut pris et livré à Clodomir, qui fit emmener à Orléans ce roi infortuné, avec sa femme et ses deux jeunes fils (523).

Cependant, la plupart des soldats bourguignons étaient restés fidèles à la cause de leur prince. Gondemar les rallie, et veut encore une fois tenter la fortune à la tête de cette armée. Il attaque les Francs, les refoule sur leurs terres, leur reprend leur conquête et se fait proclamer roi de Bourgogne. Mais cette victoire fut aussi peu durable qu'elle avait été rapide. « Clodomir », dit Grégoire de Tours, « se disposant à marcher de nouveau contre les Bourguignons, résolut de faire mourir Sigismond. Le bienheureux Avitus, abbé de Saint-Mesmin de Micy, à deux lieues environ d'Orléans, prêtre fameux dans ce temps-là, lui dit à cette occasion : — Si, tournant tes regards vers Dieu, tu changes de dessein, et si tu ne souffres pas qu'on tue ces gens-là, Dieu sera avec toi, et tu obtiendras la victoire ; mais si tu les fais mourir, tu seras livré toi-même aux mains de tes ennemis, et tu subiras leur sort : il arrivera à toi, à ta femme et à tes fils ce que tu auras fait à Sigismond, à sa femme et à ses enfants. Mais Clodomir, méprisant cet avis, répondit à Avitus : — Ce serait une grande sottise de laisser un ennemi chez moi quand je marche contre un autre : car l'un m'attaquerait par derrière, et l'autre de front, et je me trouverais jeté entre deux armées. La victoire sera plus sûre et plus facile si je les sépare l'un de l'autre. Le premier une fois mort, il sera aisé aussi de se défaire du second ». Il livra donc au glaive Sigismond, avec sa femme et ses deux fils, et les fit jeter dans un puits, près de Coulmiers, village du territoire d'Orléans (524).

Telle fut la fin tragique de ce prince, dont la mort fut bientôt suivie de la ruine définitive de son royaume. En effet, Clodomir, après le meurtre de Sigismond, se dirigea contre les Bourguignons, qu'il attaqua près du village de Véséronce, entre Vienne et Belley. Il fut tué dans la mêlée. Mais ce

1. Les Bollandistes ont pensé que *Versallis*, l'endroit où saint Sigismond se réfugia, était dans le voisinage de Lyon. Mais, d'après une histoire manuscrite de l'abbaye d'Agaune, ce lieu est situé au-dessus du rocher qui couvrait ce monastère, et s'appelle encore *Verossa*. C'est là que Sigismond se retira après sa défaite. Il y vécut quelque temps en ermite, se fit couper les cheveux et prit l'habit religieux. Quelques Bourguignons vinrent l'y trouver, et, feignant d'être touchés de son malheur, lui conseillèrent de se retirer au monastère. Sigismond écouta leur conseil ; mais quand il arriva aux portes d'Agaune, il fut investi par ses ennemis et conduit à Clodomir, qui tenait déjà la reine de Bourgogne et ses deux fils prisonniers à Orléans.

L'ermitage de Verossa continue à être habité, même de nos jours, par un solitaire : il n'est pas un pèlerin ni un touriste qui ne fasse l'ascension du rocher. Près de l'ermitage est une chapelle très-propretto où l'on se sent élevé entre ciel et terre et où il fait bon prier.

malheur, loin d'abattre les Francs, exaspéra leur courage, et, selon Grégoire de Tours, ils mirent en fuite Gondemar, écrasèrent les Bourguignons, et soumirent tout le pays à leur pouvoir.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT SIGISMOND.

La mort violente de Sigismond parut une expiation suffisante de ses fautes, et les peuples que sa chute avait révoltés ne songèrent plus qu'à la pénitence qu'il en avait faite. Peut-être, dit un historien, si tout son règne eût été sans tache, il n'aurait servi le Seigneur ni avec assez d'humilité, ni avec assez de crainte. On lui donna, selon la coutume de ce temps, le titre de Martyr, qu'on attribuait aux saints immolés pour une cause quelconque. Son corps, ceux de sa femme et de ses enfants, restèrent trois ans dans le puits de Coulmiers, et pendant ce temps, disent ses Actes, on y vit souvent une lampe miraculeusement allumée. Les peuples accoururent à ce lieu pour y vénérer le saint roi ; et il plut à Dieu d'y opérer des miracles par l'intercession de saint Sigismond. On y bâtit, dans la suite, une chapelle, et les maisons qui s'élevèrent peu à peu autour de ce sanctuaire, formèrent un village qui, dès le temps de Charles le Chauve, s'appelait le Puits de saint Sigismond, ou simplement Saint-Sigismond. On y construisit également un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, dont la collation appartenait à l'abbé de Saint-Mesmin.

Mais c'est surtout à Agaune que le culte de saint Sigismond fut en honneur. Ambroise, abbé de ce monastère, avec l'aide d'Ansémonde, seigneur bourguignon, qui avait toujours été fidèle au roi, obtint du roi Thierry la permission de retirer son corps du puits de Coulmiers. Il le fit transporter à Agaune, où on l'ensevelit honorablement dans l'église de Saint-Jean-l'Evangéliste. C'est là que les fidèles vinrent implorer la protection du roi pénitent, et les grâces qu'on y obtient, écrivait Grégoire de Tours, sont une preuve qu'il est mis au nombre des Saints. On y célébrait une messe spéciale en son honneur, et on l'invoquait particulièrement pour être délivré des atteintes de la fièvre. Le culte de saint Sigismond est très-répandu dans la Savoie, qui avait fait partie de son royaume de Bourgogne. Saint-Sigismond-sur-Aime, Saint-Sigismond, près d'Albertville (diocèse de Tarentaise), Saint-Sigismond près d'Aix-les-Bains (Chambéry), Saint-Sigismond, près de Cluses (Annecy), passent pour être contemporains de l'époque burgonde ; on y trouve une assez grande quantité d'antiquités romaines.

Quelques reliques de saint Sigismond furent successivement transportées à Notre-Dame des Ermites, en Suisse, et à Prague, en Bohême, où l'on célébrait sa fête le 11 mai, sous le rite double de seconde classe. Ce fut l'empereur Charles IV qui, l'an 1366, fit transporter à Prague le chef de saint Sigismond. A Agaune, elles étaient conservées dans une châsse d'argent, avec celles des fils du saint roi, Giscalde et Gondebaud. Une de ses reliques est au Carmel d'Amiens.

Le nom de Sigismond est inscrit dans les plus anciens Martyrologes, et en particulier dans le Martyrologe romain. Sa fête, célébrée dans un grand nombre d'églises de Bohême, d'Allemagne, d'Italie (Crémone), d'Espagne, de Suisse, etc., l'est aussi depuis longtemps dans le diocèse de Besançon, sous le rite double (30 avril). — Les attributs de saint Sigismond dans les arts sont une *église* qu'il porte sur la main, et la figure d'un puits. Son genre de mort explique ce dernier symbole, et la fondation de l'abbaye de Saint-Maurice, le premier.

Voir l'épitaphe de la mère de saint Sigismond, dans Duchesne, t. I^er^ ; consulter en outre, sur les divers événements qui se rapportent à la vie de saint Sigismond : Grég. de Tours, *De miraculis S. Juliani*, c. 7 et 8 ; *Hist. des Francs*, l. III, c. 5 ; *De gloria Martyr.*, l. I^er^, c. 75 ; Epitome, c. 34 ; les œuvres de saint Agobard, de Lyon, et de saint Avite, de Vienne ; Frodoard, *Hist. de Reims*, l. II ; Dom Plancher, *Hist. de Bourgogne*, passim ; la *Chronique* de Sigebert et l'*Histoire de France* d'Aimoin ; Ch. de Saussaye, *Annales de l'église d'Orléans ;* le *Sacramentaire gallican*, édité par Mabillon, qui donne la Messe propre de saint Sigismond ; le Missel de Prague du XV^e^ siècle, où l'on trouve une belle prose en son honneur ; les *Bollandistes* au 22 septembre, et enfin la *Vie des Saints de Franche-Comté*, Besançon, 1856.

SAINT MARCULPHE,

PREMIER ABBÉ DE NANTEUIL, AU DIOCÈSE DE COUTANCES

558. — Pape : Pélage I^er^. — Roi de France : Clotaire I^er^.

Saint Marculphe, appelé aussi Marcou ou Marcoul, naquit à Bayeux, de parents considérables par leur noblesse, mais plus illustres encore par

leur piété. Aussitôt qu'il se vit en état de disposer de ses biens, il en fit si bonne part aux pauvres et aux orphelins, que, pratiquant à la lettre le conseil de l'Evangile, il ne se réserva rien que la Providence. Il quitta même le pays de sa naissance pour aller étudier la vertu dans l'école de saint Possesseur, évêque de Coutances.

Il travailla à la perfection sous un si bon maître, jusqu'à l'âge de trente ans, à l'imitation de Notre-Seigneur, qui mena autant de temps une vie cachée avant de prêcher. Mais lorsqu'il eut cet âge, saint Possesseur l'ordonna prêtre et l'établit missionnaire de son diocèse. Marcoul s'en acquitta avec tant de zèle et d'édification, qu'on le regardait comme un ange descendu du ciel, pour enseigner la science des Saints. Il autorisait sa doctrine par la sainteté de sa vie, qui n'était qu'un jeûne continuel, car il ne mangeait que du pain d'orge avec des herbes crues. Son habit était un rude cilice couvert de peaux de mouton. On eût pu le prendre pour un nouveau saint Jean-Baptiste : aussi se retirait-il, à son exemple, dans les déserts, où il passait des quarantaines entières avec deux autres serviteurs de Dieu, nommés Domard et Criou, qu'il s'était associés : ils se rendirent si parfaits imitateurs de ses vertus, qu'ils méritèrent d'entrer dans le ciel le même jour que leur maître.

Tandis que le Saint vivait ainsi dans sa solitude, Dieu lui envoya un ange qui lui dit d'aller vers Childebert Ier, roi de France et fils du grand Clovis, pour lui demander un petit lieu appelé Nanteuil, près de la ville de Coutances, sur le bord de la mer, afin d'y bâtir un monastère en faveur de ceux qui voudraient mener une vie plus parfaite, et se consacrer au service de Dieu le reste de leurs jours. Saint Marcoul, obéissant à cette voix, se rendit aussitôt à Paris ; il y arriva lorsque le roi entendait la messe en sa chapelle, avec la reine Ultrogothe, son épouse. N'osant paraître avec ses pauvres habits devant la majesté royale, il se retira dans un coin de la chapelle, en attendant qu'il plût à Dieu de découvrir sa venue ; ce qui se fit par un miracle : quelques démoniaques assistaient à la messe ; les démons, qui les possédaient, s'écrièrent effroyablement : « Marcoul, serviteur de Jésus-Christ, aie pitié de nous, parce que ta présence nous tourmente ». Ces cris surprirent extrêmement toute la cour : le roi fit chercher parmi tous les assistants celui qui s'appelait Marcoul. Le Saint, ainsi découvert, rendit compte à Childebert de son voyage, et lui en dit le sujet. Le roi l'approuva et lui promit aide et protection ; mais il le pria aussi de chasser les démons des corps de ces possédés. Alors le Saint, se confiant en la bonté de Dieu, et ne doutant point qu'il ne l'assistât en une occasion où il s'agissait de sa gloire, se prosterna à terre et, levant les mains et les yeux au ciel, il implora tout haut sa miséricorde pour ces pauvres affligés. Ensuite, faisant le signe de la croix sur eux, il commanda aux esprits malins d'en sortir ; ils en sortirent aussitôt, les laissant à demi morts. Mais, peu de temps après cette heureuse délivrance, ils se relevèrent en parfaite santé.

Cette merveille ravit toute la cour ; chacun admirait la puissance de Dieu et les mérites de son serviteur. Le roi, très-content d'avoir fait une si heureuse rencontre dans son royaume, et trouvé, parmi ses sujets, un si saint personnage, lui fit délivrer le brevet de la donation qu'il lui faisait de la terre de Nanteuil ; il le conjura même de venir souvent à la cour, et de lui demander hardiment tout ce dont il aurait besoin pour l'établissement de sa maison, et pour la subsistance de ses religieux. Enfin, il le fit conduire par un seigneur illustre, appelé Léonce, auquel il donna l'intendance des bâtiments de ce nouveau monastère.

Marcoul se contenta de construire d'abord un oratoire avec quelques cellules. Il s'y renferma aussitôt avec ses disciples, dont le nombre augmentait de jour en jour. Il leur apprit à ne rien posséder qu'en commun, chacun ne s'attribuant en propre que ses défauts et ses péchés ; à fuir l'oisiveté, à s'occuper sans relâche à la prière, à la lecture, au travail des mains. Il s'appliqua surtout à faire revivre en eux l'esprit des premiers chrétiens, unis si étroitement, qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Pour lui, les austérités communes ne suffisaient pas : il allait passer le Carême dans une île voisine de Nanteuil ; il avait pour demeure une espèce de hutte qu'il avait construite lui-même. Il restait plusieurs jours sans manger ; il couchait sur la terre nue ; une pierre était son chevet.

Il permit aux plus fervents de ses disciples de l'imiter ; ils passèrent dans l'île de Jersey pour y mener la vie anachorétique : Marcoul vint les y rejoindre. Pendant qu'il séjournait dans cette île, des pirates anglo-saxons y firent une descente pour la ravager. Les habitants, qui n'étaient que trente, désespérant de résister à cette invasion, vinrent se jeter aux pieds de l'homme de Dieu, et le prièrent de les défendre. Il leur promit le secours de Dieu, leur rendit le courage et les exhorta à courir en armes sur les ennemis. Ils obéissent, attaquent les pirates, les enfoncent et les exterminent tous jusqu'au dernier. En reconnaissance de ce service, le seigneur de l'île en donna la moitié à Marcoul, qui y fonda un monastère. Il fit encore d'autres établissements semblables, avec le secours du roi Childebert et de la reine Ultrogothe : Dieu l'aidait encore plus par des miracles.

Nous n'en ferons point le détail : nous nous contenterons d'en rapporter deux. Un seigneur, nommé Genais, le vint trouver à Nanteuil avec un de ses enfants qui avait été mordu par un loup enragé ; il était déchiré par tout le corps, et l'on n'attendait plus que l'heure de sa mort. Le Saint, touché de la douleur du père et des plaies du fils, le guérit parfaitement par le signe de la croix. Faisant un second voyage à la cour, pour obtenir la confirmation des donations faites à ses monastères, il se reposa sur le bord de l'Oise : un lièvre, pressé des chiens, se réfugia sous son habit ; mais les chasseurs ayant obligé le Saint de le lâcher, ce pauvre animal se sauva, tandis que les chiens et les chevaux demeurèrent immobiles. Un de ces cavaliers voulut pousser le sien à force d'éperons ; mais il fut renversé par terre et dangereusement blessé. Marcoul, malgré les injures qu'il en avait reçues, s'approcha de lui, et, faisant le signe de la croix sur ses plaies, le guérit aussitôt entièrement.

Le roi, alors à Compiègne, sachant, par le bruit de ce miracle qui s'était répandu à la cour, que le Saint venait, alla au-devant de lui pour le recevoir, le fit loger dans son palais, confirma, par de nouvelles lettres-patentes, les donations qu'il lui avait faites à son premier voyage ; et, après avoir recommandé à ses prières sa personne, son épouse, la reine Ultrogothe, et les princesses, ses filles, et tous ses Etats, il reçut sa bénédiction, et enfin lui permit de s'en retourner à son abbaye de Nanteuil. Le Saint n'y fut pas plus tôt arrivé que, se trouvant dans une extrême faiblesse, il fut contraint de se mettre au lit. Il fut visité par toutes les personnes considérables de la province, et particulièrement par saint Lô, évêque de Coutances, qui regrettait toujours la perte que son diocèse allait faire par la mort d'un si saint homme, dont il recevait tant de secours ; il lui administra les derniers sacrements et l'assista jusqu'à sa dernière heure, qui arriva le 1er mai, vers le milieu du VIe siècle.

Saint Domard et saint Criou, ses deux fidèles compagnons, moururent aussi le même jour et à la même heure que lui. Et, comme ils s'étaient

tous trois parfaitement aimés durant leur vie, ils furent mis dans un même tombeau, à Nanteuil, afin qu'ils ne fussent pas séparés après leur mort.

Quelques années après, saint Ouen, archevêque de Rouen, faisant la visite des diocèses suffragants de sa métropole, fut supplié par Hervin, abbé de Nanteuil, de transférer le corps de saint Marcoul en un lieu plus honorable, à cause de la quantité de miracles qui se faisaient par son intercession. Comme le saint archevêque voulait par dévotion en prendre quelques reliques, on entendit distinctement dans l'église une voix du ciel qui disait : « Prends de toutes les parties du corps du bienheureux Marcoul celle que tu voudras, mais garde-toi bien de toucher à sa tête ».

C'est à ce Saint que nos rois très-chrétiens se reconnaissaient redevables du pouvoir qu'ils avaient de guérir les écrouelles ; de là vient qu'après avoir été sacrés à Reims, ils allaient faire une neuvaine à Corbeny, au diocèse de Laon, dans l'église qui lui est dédiée, et où l'on conserve encore une partie de ses reliques. Le chef fut volé vers 1637.

Des parcelles des reliques de saint Marcoul avaient aussi été transportées pendant les guerres des Normands de l'abbaye de Nanteuil en la ville de Mantes, au diocèse de Chartres, avec les corps de saint Domard et de saint Criou, et déposées dans la principale église dédiée à la Sainte Vierge, où les miracles continuaient à s'opérer plus particulièrement pour la guérison des écrouelles : ce que l'on peut voir en sa vie que Simon Faroul, doyen et official de Mantes, a composée.

On représente saint Marcoul : 1° touchant le menton ou le cou d'un suppliant à genoux devant lui, pour indiquer qu'on l'invoque contre les écrouelles ; 2° bénissant un pain et le donnant à une pauvresse ; or, comme cette pauvresse était le diable déguisé sous les traits d'une femme, la bénédiction du saint homme mit en fuite le tentateur ; 3° confirmant à Louis XIV le pouvoir de guérir les scrofuleux : ce prince les touchait les jours où il avait communié ; 4° à Paris, sur la place Maubert (Maître Albert), on invoquait autrefois saint Marcoul conjointement avec saint Cloud, contre les maladies de la peau en général, dartres, scrofules, etc. C'est pourquoi ces deux Saints se trouvent quelquefois réunis dans les vieilles estampes.

Le plantain qui est recommandé pour le pansement des plaies scrofuleuses est vulgairement nommé *Herbe de saint Marcoul.*

Le martyrologe d'Usuard et celui des Saints de France par Du Saussay marquent sa fête le 1er mai.

PÈLERINAGE DE SAINT-MARCOUL, A CORBENY (AISNE).

Le pèlerinage de Saint-Marcoul, à Corbeny, a été une des illustrations du diocèse de Laon, maintenant réuni au diocèse de Soissons (Aisne).

Ce pèlerinage a pour objet le culte de saint Marcoul, abbé de Nanteuil, au diocèse de Coutances : il avait vécu dans le cours du VIe siècle, et sa sainteté et son crédit près de Dieu lui avaient concilié la vénération de Childebert Ier. Les courses perpétuelles des Normands, qui infestaient souvent l'ancienne Neustrie, avant la cession perpétuelle qui leur fut faite de cette province, avaient obligé les moines de Nanteuil à chercher un asile plus sûr pour eux-mêmes et pour les reliques du saint abbé, qu'ils emportèrent avec eux comme leur plus précieux trésor. Ils furent accueillis dans la maison royale de Corbeny par Charles le Simple, et ils s'y fixèrent avec leur précieux trésor.

Dix ans après, la nouvelle fondation, enrichie par les dons de Frédérune, épouse de Charles le Simple, fut réunie à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, à laquelle elle appartint comme prieuré jusqu'à la Révolution française.

Les miracles multipliés obtenus par l'intercession de saint Marcoul attirèrent à Corbeny le concours des peuples. Une des circonstances dans lesquelles éclata le plus la confiance des fidèles

envers saint Marcoul fut le transport des saintes reliques dans les principales villes de la contrée, l'an 1102. Corbeny ayant été pillé et réduit à une grande misère par les vexations du fameux Thomas de Marle, les moines prirent, selon l'usage de ce siècle, la résolution de porter de ville en ville le corps de leur saint Patron, et de recueillir des aumônes qui leur permissent de relever le monastère et de se procurer à eux-mêmes la subsistance nécessaire. Après avoir été reçus avec un grand empressement à Reims et à Châlons, ils allèrent à Soissons en passant par Braine. Leur séjour à Péronne fut marqué par des grâces nombreuses accordées à la piété des fidèles. « Nous ne pouvons pas », dit l'auteur contemporain à qui nous devons le récit de ce voyage, « énumérer toutes les guérisons du Saint. On plaça, hors de la ville, une croix dans un lieu où les moines de Corbeny s'étaient arrêtés, et présentement encore, le Seigneur y accorde des faveurs multipliées aux malades qui recourent à l'intercession de son serviteur ». Ils revinrent par Vermand, Ribemont, Franqueville *(Francorum Curtis)*, Vaux-sous-Laon, etc. Cette narration, insérée par Mabillon dans les *Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît*, sect. IV, part. 4, a été suivie par les auteurs du *Gallia christiana*, t. IX, p. 242.

Mais ce qui rendit surtout ce lieu célèbre, ce fut la grâce singulière attribuée aux rois de France de guérir les écrouelles, par une vertu qu'on croit plus généralement leur avoir été communiquée par le pouvoir du saint abbé. Car, quoique quelques auteurs aient voulu attribuer ce don à la vertu du saint chrême, dont les rois étaient oints dans la cérémonie de leur sacre, des preuves nombreuses, et la conduite des rois eux-mêmes portent à l'attribuer à l'intercession de saint Marcoul. Le savant pape Benoît XIV, après avoir montré qu'il y a des grâces miraculeuses qui ne sont pas accordées à raison de la sainteté de celui qui en est l'instrument, donne pour exemple le privilége qu'ont les rois de France de *guérir les écrouelles*, non par une « vertu qui leur est innée, mais par une grâce qui leur a été donnée gratuitement (c'est-à-dire indépendamment de leurs vertus), soit lorsque Clovis embrassa la foi, soit lorsque saint Marcoul l'obtint de Dieu pour tous les rois de France ». (Bened. XIV, *de Canoniz. sanct.*, lib. IV, c. 3, n° 21.) Dans ces circonstances donc, c'est plutôt la foi, la confiance et l'humilité du malade qui est exaucée de Dieu, que le désir de celui qui est l'instrument de sa miséricorde. Quoi qu'il en soit, il est démontré, par les registres mêmes de la Cour des comptes, que *tous* les rois de France, au moins depuis saint Louis jusqu'à Louis XIII inclusivement, firent ce pèlerinage avant de toucher les malades, et tout porte à penser que saint Louis n'a fait en cela que suivre l'exemple de ses prédécesseurs. Ainsi, selon l'ancienne coutume, après que le roi avait été sacré à Reims, il se rendait en pèlerinage à Corbeny ; les moines allaient à sa rencontre, et lui remettaient entre les mains la tête de saint Marcoul, que le prince portait lui-même jusqu'à l'église et replaçait sur l'autel. Le lendemain, le roi, après avoir entendu la messe et avoir prié, touchait le visage des malades, en faisant sur eux le signe de la croix et en prononçant ces paroles : « Le roi te touche, Dieu te guérit ». Les malades devaient faire une neuvaine, pendant laquelle ils devaient jeûner. « C'est la vérité », dit un très-ancien auteur qui donne ces détails, « que c'est de cette manière que d'innombrables malades ont été guéris par les rois de France ».

Nous croyons devoir ajouter ici quelques témoignages, choisis entre un grand nombre d'autres, qui feront voir comment cette croyance ancienne s'est conservée à travers les âges. Guilbert, abbé de Nogent, qui mourut en 1124, parle ainsi, dans un livre qu'il a composé sur les *Gages des Saints* : « Nous voyons notre seigneur le roi Louis (le Gros) opérer le prodige accoutumé. Oui, étant moi-même à côté du roi, j'ai vu ceux qui souffraient des écrouelles au cou, ou dans d'autres parties du corps, accourir en foule *(catervatim)*, pour qu'il les touchât ou fît sur eux le signe de la croix, ce que le prince faisait avec humilité et bonté. Son père, Philippe, avait obtenu la gloire du même miracle, mais il l'avait perdue par je ne sais quelles fautes ». Philippe était monté sur le trône en 1060.

Non-seulement on sait, par les registres de la Cour des comptes, que saint Louis a accompli le pèlerinage de Corbeny ; mais Guillaume de Nangis, auteur contemporain de sa Vie, ajoute « que le pieux roi avait coutume, lorsqu'il touchait les malades scrofuleux, *pour la guérison desquels Dieu a accordé aux rois de France une grâce singulière*, d'ajouter aux paroles usitées le signe de la croix, qu'avaient omis plusieurs de ses prédécesseurs, parce qu'il désirait que la guérison fût attribuée à ce signe salutaire ».

« Philippe le Bel, approchant de la mort, fit appeler Louis le Hutin, son fils aîné, lui apprit la manière de toucher les malades, en lui montrant que, selon l'Ecriture, Dieu n'exauce pas les vicieux... (Dutillet, *Recueil des rois de France.)*

« Louis XII, ce roi dévot sans hypocrisie, qui se réconciliait à Dieu par la confession sept à huit fois par an, usait, en ces rencontres, de la grâce de guérir les écrouelles ». *(Histoire de Louis XII*, par Cl. de Seyssel.)

Voici ce que porte une ordonnance donnée par François Ier, en 1542 : « Au retour de notre sacre de Reims, en allant à l'église de M. Saint-Marcoul de Corbeny, où nous et nos prédécesseurs avons coutume d'aller faire nos oblations, et révérer le précieux corps dudit saint Marcoul, pour le très-excellent privilége de la guérison des écrouelles, qu'il a plu au Créateur miraculeusement impartir à nous et nos prédécesseurs par le toucher et le signe victorieux de la croix, par le moyen duquel survient ladite guérison, etc. »

André Laurent, médecin et conseiller du roi, dans un livre sur cette prérogative de nos rois, qu'il publia, en 1609, du vivant de Henri IV, assure que ce prince touchait et guérissait plus de quinze cents malades par an.

Louis XIV fut le premier, depuis saint Louis, qui n'ait pas fait le voyage de Corbeny. La guerre désolait la Picardie en 1654, année de son sacre, et l'on craignit d'exposer la personne du monarque. On apporta les reliques de saint Marcoul à l'abbaye de Saint-Remi de Reims ; on commença la neuvaine, et, après avoir communié, le jeune roi toucha les malades, réunis au nombre de plus de deux mille dans le jardin de l'abbaye. La chose se passa de même au sacre de Louis XV.

Voici comment Louis XVI s'exprima en 1772 : « Chers et bien-aimés, nous avions espéré nous rendre à Saint-Marcoul, après la cérémonie de notre sacre, et remplir, en ce pèlerinage, à l'exemple de nos prédécesseurs, les œuvres de piété chrétienne ; mais l'intendant de la province de Champagne s'est rendu près de nous, pour nous représenter que les chemins étaient impraticables et le passage des rivières peu sûr (par le lac de Berry). Nous avons voulu nous rendre aux remontrances de la province sur les inconvénients de ce voyage. Cependant, ne voulant manquer à aucune des dévotions qui s'observent en pareille occasion, nous ordonnons que la châsse de saint Marcoul soit apportée dans l'église de Saint-Remi ; vous donnant avis que nous nous y rendrons le 14 de ce mois, pour remplir toutes les pratiques de piété et de charité pratiquées par les rois nos prédécesseurs, etc. »

Quand Charles X fut sacré, en 1825, les reliques furent encore apportées et déposées à l'hospice de Saint-Marcoul, à Reims ; la neuvaine s'y fit, et le roi toucha les malades qui lui furent présentés [1]. Le respectable abbé Desgenettes, qui est mort curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris, se donnait comme témoin des guérisons alors opérées sous ses yeux.

On ne s'étonnera pas, sans doute, que, après tant de preuves de leur confiance en saint Marcoul, les rois de France aient comblé de dons et de priviléges le pays et le prieuré de Corbeny, ainsi que les confréries dont il était le centre.

Du reste, ce n'est pas seulement pour la guérison des écrouelles qu'a été fréquenté de tout temps le pèlerinage de Corbeny, mais aussi pour celles des autres maladies, « guérison que, selon le témoignage des auteurs du *Gallia christiana*, les suffrages de saint Marcoul obtiennent souvent, lors surtout que la prière est accompagnée d'une vive foi et de la confession sincère d'un cœur pénitent ». — *Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon, par M. Lequeux, chanoine de Paris, ancien supérieur du séminaire et vicaire-général, t.* Ier, *p.* 183 *et suivantes.*

Voir les Actes de saint Marcoul, avec les notes du Père Papebroch ; Mabillon, *Sæc.* 4, *Ben. part.* 2 ; le *Gallia christ. nova*, t. IX, p. 919 ; et Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie*, p. 87, 88, 89, 90, 92, 123, 263. — Voir aussi *Histoire du pèlerinage de Corbeny*, par M. l'abbé Blatt.

SAINT BRIEUC, ÉVÊQUE EN BRETAGNE

VIe ou VIIe siècle.

Saint Brieuc était originaire de la Grande-Bretagne, dans le pays nommé alors *Regio Coritiniana*, et qui est, d'après le docteur Jean Lingard, le même que nous appelons aujourd'hui Cardigan. Il naquit comme une rose entre les épines, de parents qui n'étaient pas encore chrétiens. Mais un ange leur apparut, comme autrefois au père et à la mère de Samson, et les avertit de quitter le culte des faux dieux, afin d'être les dignes parents du fils que le vrai Dieu leur voulait donner. Il leur dit aussi qu'ils le devaient appeler Brieuc ; nom qui, selon les racines de la langue hébraïque, signifie *béni de Dieu*. Comme ils virent en lui de grandes inclinations pour le bien, sachant que saint Germain, abbé de Saint-Symphorien, hors les portes d'Autun, en France, avait assemblé une belle école, où il instruisait les enfants avec un merveilleux succès, ils le lui envoyèrent, selon l'ordre qu'ils en reçurent du ciel, par le ministère du même ange.

1. On trouvera dans l'*Ami de la religion*, t. XIV, le précis de ce qui se passa à l'hospice de Saint-Marcoul, et le procès-verbal relatif à la guérison de plusieurs malades.

Cet enfant étant à une si bonne école, paraissait, entre ses compagnons, comme un soleil au milieu des étoiles, tant par l'éclat de ses vertus, que par les grands miracles que Dieu opérait par son moyen. A peine âgé de dix ans, il rencontra des lépreux en allant chercher de l'eau à une fontaine ; n'ayant rien pour leur faire l'aumône, il leur donna sa cruche ; mais en ayant été repris, comme d'une chose contraire à l'obéissance, il eut recours à la prière ; Dieu lui envoya miraculeusement un autre vase, beaucoup plus beau que celui qu'il avait donné. Ainsi son saint Abbé fut confirmé dans la pensée qu'il avait déjà que ce jeune enfant serait un jour un grand serviteur de Dieu ; du reste, quand on le lui avait présenté pour la première fois, il avait aperçu une colombe, blanche comme la neige, qui se vint reposer sur sa tête, pour marquer la pureté et la sainteté de son âme. Il fit encore d'autres merveilles à cet âge ; on rapporte qu'il délivra, par sa prière, un homme possédé du démon.

Saint Germain étant invité par le roi Childebert Ier à venir à Paris, y amena avec lui cet illustre disciple, dont les vertus lui étaient parfaitement connues. Et, depuis, étant évêque de Paris, il l'ordonna prêtre et le fit son aumônier [1].

Ce zélé serviteur de Dieu, méditant toujours de plus hauts desseins, et ne voulant point mettre de bornes à ses vertus, eut la pensée de retourner au pays de sa naissance, afin d'y éclairer ceux qui croupissaient encore dans les ombres de la mort, et de donner la vie de l'âme à ceux dont il avait reçu celle du corps. Il communiqua cette résolution à saint Germain, qui l'approuva et lui donna d'autres religieux pour l'accompagner et l'assister dans une si belle entreprise. Il partit donc de Paris, après avoir reçu sa bénédiction épiscopale, et s'en alla arborer la croix de Jésus-Christ et l'état monastique dans la Grande-Bretagne, et particulièrement dans la province de Coritanie, où il arriva heureusement, après avoir essuyé une furieuse tempête, qu'il calma par la force de ses prières. Il y prêcha la doctrine de l'Evangile et baptisa ses parents et la plupart de ses compatriotes. Notre-Seigneur confirma encore sa parole par une infinité de miracles ; car il délivra le pays de la famine et de la peste, guérit plusieurs malades désespérés, préserva de la rage une personne qui, mordue par un chien enragé, commençait à ressentir les atteintes de ce mal ; remit une cuisse rompue, rejoignit le pouce à un charpentier qui se l'était coupé, rendit la vue à un aveugle et opéra une foule d'autres merveilles. Il planta aussi des croix par toute la province, bâtit des églises, érigea des monastères et les peupla de religieux, auxquels il donna la règle qu'il avait pratiquée en France sous saint Germain ; enfin, il n'omit rien de ce qu'il jugea nécessaire pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Les affaires de la religion étant bien établies en Angleterre, le Saint, inspiré de Dieu, repassa la mer et s'en vint en la Basse-Bretagne, dite autrement Armorique. Il prêcha d'abord dans le pays de Tréguier, dont il convertit le comte nommé Conan ; avec le secours de ce prince, il bâtit le monastère de Landebaëron. Plus tard, laissant le gouvernement de cette maison à l'un de ses disciples, il vint par mer, avec quatre-vingts religieux, suivant la côte de l'occident à l'orient, au port que forme l'embouchure de la rivière de Gouet : ayant été bien accueilli par le comte Rigual, il s'établit dans la

1. La chronologie de saint Brieuc est très-contestable; il y a aussi partage d'opinions touchant le saint Germain auquel fut confié saint Brieuc dans sa jeunesse. D'après les uns, ce fut à saint Germain d'Auxerre, qui passa dans la Grande-Bretagne, en 429; selon les autres, ce fut à saint Germain, évêque de Paris. Nous ne pouvons entrer dans ces interminables discussions, qui n'ont point encore amené un résultat unanimement accepté.

vallée qui, à cause de lui, s'est depuis nommée *Saint-Brieuc-des-Vaux*, parce qu'il y a plusieurs vallées. L'église du monastère qu'il y fonda fut bientôt érigée en cathédrale, et notre Saint fut nommé évêque de ce lieu.

Comme il avait une singulière dévotion à la Sainte Vierge, il fit dresser, sur le bord d'une fontaine, assez près de sa cathédrale, un oratoire en son honneur, qu'il appelait, pour ce sujet, *Notre-Dame-de-la-Fontaine*, et où il allait souvent faire ses prières.

Enfin, Dieu voulant couronner sa vie par une précieuse mort, lui révéla que le temps en était proche. Le Saint en donna avis à ses religieux huit jours auparavant; il se munit de toutes les armes spirituelles et surtout des derniers Sacrements; après quoi il expira paisiblement en leur présence, en proférant le saint nom de Jésus. Il était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. On ne s'accorde pas sur l'époque de sa mort : les uns la mettent en 502, d'autres en 614. La chambre où il expira fut remplie d'une odeur délicieuse; un de ses religieux, nommé Marcan, vit son âme s'envoler au ciel, en forme de colombe; un autre, nommé Siviau, ou Sieu, vit aussi le saint Evêque monter au ciel sur une échelle brillante de lumière et avec un cortége d'anges.

Son corps fut inhumé dans sa cathédrale : mais, lors de l'invasion des Normands, pour le sauver, on le mit dans un sac de cuir de cerf, et Erispoë, duc de Bretagne, le transporta à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, où il y eut encore une célèbre translation en 1166. Depuis, l'an 1210, Pierre, évêque de Saint-Brieuc, se rendit lui-même à Angers pour obtenir quelque chose de ces saintes reliques. On lui donna deux côtes, un bras et une vertèbre du cou, qu'il transporta lui-même en grande pompe. Ces saints ossements, lorsqu'ils entrèrent dans la cathédrale qui leur était si chère, tressaillirent de joie : on remarqua qu'ils s'agitaient d'eux-mêmes. Ils ont heureusement échappé aux profanations de 1793; ils reposent dans un beau reliquaire de bronze doré, donné en 1820 par Mgr Hyacinthe de Quélen, alors coadjuteur de l'évêque de Saint-Brieuc, et depuis archevêque de Paris. L'église de Saint-Benoît-sur-Loire possède aussi un petit fragment des reliques de saint Brieuc, mais celles qui se trouvaient à Angers, ainsi que celles de Paris, ont disparu. Depuis 1804, la fête de saint Brieuc est fixée au second dimanche après Pâques.

L'attribut de saint Brieuc est une bourse ou aumônière. Il était autrefois le patron des boursiers ou fabricants d'aumônières, probablement parce que cette industrie a autrefois fleuri dans la ville de Saint-Brieuc.

Voir les *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau, et la Vie du Saint par le chanoine **La Devision**, Saint-Brieuc, 1627, in-12.

SAINT GOMBERT ET SAINTE BERTHE,

SON ÉPOUSE, MARTYRS

VIIe siècle.

Saint Gombert était d'une naissance fort illustre, puisque sa maison avait l'honneur d'être alliée à celle des rois de France et descendait, par les

femmes, de Chilpéric ou Clotaire II. Il fut élevé, dès sa jeunesse, avec son frère saint Nivard, depuis archevêque de Reims, dans toutes les délices de la cour. Mais Dieu s'empara de bonne heure de son cœur et en prit possession avant que le monde y exerçât son empire et sa tyrannie. Bien qu'il vécût au milieu de la cour, ses plus chères délices étaient de lire la sainte Ecriture et d'y méditer jour et nuit la loi de son Dieu, pour se rendre capable de recevoir son esprit et l'abondance de ses grâces.

Quand ses parents le virent en âge de se marier, ils lui firent prendre une épouse, nommée Berthe, également illustre par sa naissance et par ses vertus. Le jeune prince avait d'abord hésité ; mais il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Gombert, ne craignez pas de consentir à votre mariage avec Berthe, parce que Dieu en veut tirer un bien considérable ». En effet, Berthe fut l'illustre compagne de sa piété. Comme ils avaient résolu tous deux de vivre dans une virginité perpétuelle, ils demeurèrent ensemble comme le frère et la sœur : bien qu'à l'extérieur, et pour ce qui regarde le ménage et le règlement de leur famille, ils se rendissent réciproquement tous les devoirs de deux fidèles époux.

Notre Saint eut un démêlé avec saint Réole, le successeur de son frère à l'archevêché de Reims. Nivard avait légué tous ses biens à sa cathédrale et aux abbayes de Haut-Villiers et de Verzy ; ces biens consistaient dans sa part de patrimoine, qui n'avait point encore été partagée entre lui et Gombert. Mais, après quelques conférences, l'affaire fut heureusement terminée, les biens dont il était question ayant été partagés entre saint Gombert, qui en eut la moitié, et les églises légataires qui eurent l'autre moitié ; et il ne fut pas nécessaire de rétablir la bonne intelligence entre ces deux serviteurs de Dieu, parce que leur procès avait été sans aigreur et sans nulle altération de la charité.

Saint Gombert et sainte Berthe étant ainsi paisibles possesseurs de leurs patrimoines, résolurent de les employer entièrement au service de Jésus-Christ et en firent de tous côtés de grandes aumônes. Mais leur ferveur s'augmentant de plus en plus, ils se séparèrent l'un de l'autre, afin que, n'ayant plus de commerce avec les créatures, ils se donnassent entièrement à Dieu. Le Saint fit d'abord bâtir à Reims, auprès de la porte Basée, autrefois Basilicaire, un célèbre monastère en l'honneur du grand apôtre saint Pierre, et le dota de grands revenus pour y entretenir un bon nombre de saintes filles, qui y ont longtemps servi Dieu avec beaucoup d'édification [1]. Mais, comme il brûlait de zèle pour la gloire de son Maître, il croyait n'avoir rien fait si, avec ses biens, il ne donnait son sang et sa vie pour le nom de Jésus-Christ. Il se joignit donc à quelques religieux qui allaient en Irlande et y visita les célèbres monastères de cette île, d'où sortaient tant de prédicateurs de l'Evangile ; lui-même en construisit un pour y enseigner la pra-

1. Voici, sur les monastères de Saint-Pierre, des renseignements qui rectifieront ce que nous avons pu dire d'inexact à ce sujet dans la sixième édition :

Il y avait autrefois, à Reims, deux monastères de femmes placés sous l'invocation de saint Pierre, lesquels tiraient leur nom de leur situation topographique : l'un *Saint-Pierre le Haut* ou *Saint-Pierre les Dames*, et l'autre *Saint-Pierre le Bas* : le premier fondé par saint Baudry et sainte Bove, le second fondé par saint Gombert :

1° *Saint-Pierre le Bas*, qui reconnaissait pour son fondateur saint Gombert, était situé près de la porte Basée, ainsi nommée soit parce qu'elle conduisait aux basiliques du faubourg Saint-Remi, soit, plus probablement, parce qu'elle avait été érigée lors de l'entrée triomphale de César à Reims, car la voie qui conduisait à cette porte s'appelant *rue César*, la porte a pu s'appeler, par la même considération, porte Basilicaire ou Royale. Le monastère de Saint-Pierre le Bas a été détruit de bonne heure. Au x^e^ siècle, il était encore occupé par des religieuses ; mais il ne tarda pas à être détruit, et sur son emplacement s'éleva l'église Saint-Patrice.

2° *Saint-Pierre le Haut* ou *Saint-Pierre les Dames*, qui existe encore en partie aujourd'hui, fait re-

tique de la Règle de Saint-Benoît, laquelle n'avait pas encore remplacé celle de saint Patrice et de saint Colomban. Il n'y alla pas les mains vides ; il y porta beaucoup d'argent, et il fit bientôt bâtir une belle église et un magnifique monastère, auquel il donna presque tous les biens qu'il avait hérités de sa mère. De sorte qu'en peu de temps l'on vit dans ce pays, où jusqu'alors on n'avait vu que des adorateurs du démon, une très-florissante communauté de serviteurs de Dieu, qui, malgré les puissances de l'enfer, y plantèrent la croix de Jésus-Christ et la religion chrétienne.

Les prêtres païens, irrités de voir ces étrangers abolir le culte de leurs dieux, ranimèrent le zèle de leurs partisans, et allèrent, à la tête d'une troupe de furieux, attaquer le nouveau monastère. Saint Gombert, après avoir exhorté ses religieux et les fidèles à donner généreusement leur vie pour Jésus-Christ, se retira dans l'église, et là, prosterné devant le saint Sacrement, il remercia Dieu du martyre qui l'attendait. Les idolâtres entrent pleins de rage, saisissent Gombert, le chargent de chaînes et le traînent au lieu du supplice : là, l'ayant dépouillé, ils le frappent à coups de corde, de bâton et de fouet Enfin, l'un d'eux lui tranche la tête. C'était le 29 avril, vers la fin du VIIe siècle.

Revenons maintenant à Berthe, épouse du saint Martyr. Elle désirait, elle aussi, fonder quelque pieux monastère dans une solitude. Comme elle ne savait quel emplacement choisir, un Ange de lumière lui apparut et lui fit voir, au pied d'une colline et à l'entrée d'un bois, une plaine agréable et qui semblait être faite exprès pour son dessein ; il dressa même le plan du monastère et marqua toutes les largeurs et les hauteurs de cet édifice. La Sainte, consolée par cette vision, s'en alla en ce lieu, nommé Val-d'Or, près d'Avenay, et elle y bâtit une abbaye, selon le plan que l'Ange lui avait donné, et lui assigna un revenu considérable pour l'entretien des religieuses qu'elle y amena de Reims ; elle se mit du nombre, et en entreprit la conduite par un ordre céleste : la très-sainte Vierge lui commanda d'acquiescer au désir de ses filles qui l'avaient choisie, malgré elle, pour leur abbesse.

Son élection fut approuvée par des miracles qu'elle faisait presqu'à chaque moment : son histoire dit qu'elle a donné la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets ; et que souvent, par ses prières, elle a fait trembler la mort et l'enfer. Voici ce que l'abbé Flodoard rapporte avec des détails particuliers : « La ville d'Avenay, étant extrêmement incommodée par une disette d'eau, les religieuses de l'abbaye du Val-d'Or sollicitèrent leur sainte Mère de pourvoir à cette nécessité par la vertu de ses prières ; et comme elle était en oraison pour cet effet, saint Pierre, patron de ce monastère, lui apparut sous la forme d'un vénérable vieillard, qui tenait deux clefs d'or en ses mains, l'avertissant d'acheter, à une petite lieue de l'abbaye, un terrain où il y avait une fontaine, qu'elle pourrait aisément faire conduire dans la ville pour le besoin des habitants. La Sainte se sentant fortifiée par cette vision, acheta ce terrain une livre d'argent, qui reviendrait maintenant au prix de cinquante-cinq à soixante francs ;

monter son origine à sainte Bove et à saint Baudry, son frère. Il était hors de la ville ; mais les guerres qui désolèrent la France, obligèrent les religieuses à se retirer dans l'intérieur : elles s'établirent dans un lieu où, dit-on, il avait existé, dès le temps de saint Remi, une communauté de femmes.

Les corps saints qu'il renfermait furent transportés de l'ancien couvent dans le nouveau.

L'abbaye de Saint-Pierre les Dames est située près des remparts, au nord.

Il ne reste des bâtiments anciens que les jardins, deux ailes du logement de l'abbesse. L'église, vrai monument, est détruite.

Les restes sont occupés par les Dames de la *Congrégation de Notre-Dame*, de la règle de Saint-Augustin, mais révisée par le bienheureux Pierre Fourrier. S'il est vrai qu'il ait existé là des religieuses dès le temps de saint Remi, on voit que c'est une terre véritablement bénie. — Cerf, *chanoine honoraire*.

mais la difficulté fut de conduire cette eau dans Avenay et de changer le lit ordinaire de son ruisseau, qui prenait un autre cours. Néanmoins, la Sainte, se confiant en la bonté de Dieu, traça sur la terre avec une baguette, comme un petit canal, par où les eaux commencèrent à couler vers la ville d'Avenay, se frayant ainsi un passage et un nouveau lit qu'elles n'ont jamais quitté depuis. Elle donna dès lors à cette petite rivière le nom de *Livre*, parce qu'elle avait acheté sa source une livre d'argent ».

La sainte abbesse y vivait avec ses filles comme des anges sur la terre et comme ces vierges de l'Evangile, qui attendaient avec impatience l'arrivée de l'Epoux ; elle, en particulier, était la plus humble de toute l'abbaye ; ses mains commandaient plutôt que sa bouche, et elle n'établissait les lois de son monastère que par l'exemple de ses actions. Il ne lui manquait plus que l'occasion du martyre, pour remplir les désirs de son cœur. Enfin, Notre-Seigneur, qui prévient les désirs de ses élus, lui accorda cette faveur par un accident qui semble bien tragique. Quelques neveux de son mari, fâchés de ce qu'elle employait tout son patrimoine en des œuvres de charité, conspirèrent avec Moncie, leur sœur ou leur cousine, pour la faire mourir. Etant entrés dans son monastère en un temps de silence, lorsque toutes les religieuses étaient retirées, et s'étant secrètement glissés dans la cellule de Berthe, ils l'y massacrèrent cruellement sans que personne de la maison s'en aperçût. Ainsi elle eut l'accomplissement de ses souhaits, et elle fut véritablement martyre ; car elle fut tuée en haine de la vertu et parce qu'elle donnait tout son bien à Dieu.

Dieu ne laissa pas ce crime impuni. Ceux qui en avaient été les auteurs furent possédés du démon, et périrent misérablement. Il n'en fut pas ainsi de la pauvre Moncie : Dieu la traitant avec plus de miséricorde, permit que sainte Berthe lui apparût quelques jours après. Lui rendant le bien pour le mal, elle l'avertit que, pour obtenir la rémission de son crime, elle devait avoir soin que le corps de saint Gombert, son mari, fût transporté dans sa province natale, et déposé auprès du sien dans le monastère du Val-d'Or d'Avenay. Elle accepta cette commission avec beaucoup de zèle, dans le désir que son péché lui fût pardonné. Lorsque le corps de saint Gombert fut proche de celui de sainte Berthe, cette meurtrière jeta quantité de sang par la bouche et par le nez ; mais cela ne la surprit pas, parce que la Sainte l'en avait avertie dans la vision qu'elle avait eue, et lui avait donné cet accident pour un signe de l'entière rémission de ses fautes, en récompense de l'honneur qu'elle rendrait à son mari et à elle, après avoir commis un si grand attentat contre eux. Plusieurs miracles se sont faits au tombeau de ces deux saints Epoux : des possédés, des désespérés, des malades et toutes sortes de personnes affligées, qui sont venues le visiter, y ont reçu le soulagement qu'elles désiraient. Cent ans après leur mort, on ouvrit encore leur sépulcre, et le corps de sainte Berthe fut trouvé aussi beau et aussi entier, et ses plaies aussi fraîches que le jour de son martyre. Il en sortit même du sang, lorsque celui de saint Gombert en fut approché.

D. Morlot, *Histoire du diocèse de Reims ;* notes locales.

SAINTE WALBURGE, ABBESSE

778. — Pape : Adrien Ier.

Cette illustre Vierge était anglaise de nation, fille d'un saint roi nommé Richard, et de Unne, ou Unnoheide, sœur de saint Boniface, évêque de Mayence et apôtre d'Allemagne. Elle conçut, dès sa jeunesse, un si grand mépris pour toutes les choses de la terre, que, sans avoir égard ni à la noblesse de sa naissance, ni à son âge, ni même à la qualité de son sexe, elle résolut de quitter son pays, de suivre ses deux frères, Guillebaud et Gombaud, qui avaient passé la mer, et de se rendre avec eux auprès de leur saint oncle, pour travailler, sous sa conduite, à la gloire de Jésus-Christ. Afin de mieux réussir dans une si généreuse entreprise, elle se joignit à cinq religieuses envoyées par l'abbesse Tetta à ce saint prélat, qui les lui avait demandées ; car les peuples étaient plus attirés à la foi catholique et à la pratique de la vertu par la vie exemplaire des religieux et des religieuses, que par tout autre chose. Ces compagnes furent Cunigilde, tante de saint Lulle ; Béragite, fille de la précédente ; Cunitudre, sainte Thècle et sainte Liobe, illustres vierges que l'on a toujours regardées en Allemagne comme les principales fondatrices des monastères de religieuses.

Dieu fit connaître par un miracle qu'il approuvait cette admirable résolution : une horrible tempête étant survenue aussitôt après qu'elles se furent embarquées sur l'Océan, Walburge la fit cesser tout à coup par ses prières, lorsque chacun se croyait perdu ; de sorte que cette troupe apostolique arriva heureusement en Allemagne. On ne peut pas exprimer la joie de saint Boniface quand il vit tant d'illustres personnes se venir consacrer au service du Sauveur du monde, dans un pays où les mystères de la foi étaient presque inconnus. Notre Sainte n'y fut pas plus tôt arrivée, qu'elle se retira en Thuringe, auprès de son frère Gombaud, supérieur de sept monastères de religieux. Ce Saint, ravi d'avoir auprès de lui une si excellente ouvrière, fit bâtir une maison religieuse, où elle s'enferma avec d'autres filles, qui voulurent avoir part à un si grand bien, et commença à donner d'éclatantes marques de sa vertu, et plus particulièrement de sa ferveur et de son détachement de toutes les choses de la terre. Mais, quelque temps après, saint Gombaud ne pouvant souffrir les honneurs qu'on lui rendait en Thuringe, à cause de son éminente sainteté, résolut de se retirer ailleurs, où il pût vivre plus caché. Il alla donc en Bavière, pour consulter son frère Guillebaud, évêque d'Eischtædt; et, par le conseil de ce saint prélat, et les libéralités du prince Utilon, il fonda, à Heidenheim, deux célèbres monastères : l'un pour les hommes et l'autre pour les filles ; il fit venir dans ce dernier sainte Walburge, afin d'en être la supérieure.

Ce fut alors que sa sainteté parut dans son plus beau lustre : obligée de se rendre elle-même un modèle de perfection aux yeux de ses religieuses, elle fit admirer, dans toute sa conduite, une charité ardente, une sagesse consommée, une humilité profonde, une douceur extrême, une oraison continuelle, une mortification sans relâche et un véritable zèle pour la gloire de Dieu et pour la religion. C'est ainsi qu'après avoir saintement gouverné cette maison, il plut à l'Epoux des vierges de l'appeler en sa gloire

le 25 février 778, selon l'opinion la plus probable. On l'honore le 1er mai, à cause d'une translation de ses reliques.

Son corps fut inhumé, par son frère Guillebaud, dans le même monastère d'Heidenheim; il fut transféré, près de cent ans après, à Eichstædt, par la piété d'Ocharius, évêque de la même ville, qui l'avait fait canoniser, un peu auparavant, par le pape Adrien II. Mais, dans la suite des temps, ses saintes reliques furent transportées à Furnes, avec celles des saints Guillebaud et Gombaud, par les soins de Gertrude, comtesse de Flandre; il s'en trouve néanmoins quelques parties dans plusieurs autres églises, qui en ont été enrichies par la piété des princes et par la dévotion des fidèles.

On raconte quelques miracles que la Sainte a faits durant sa vie. Elle guérit la fille d'un seigneur, presque mourante; toutes les religieuses aperçurent une lumière céleste, que Dieu avait formée pour lui servir de flambeau lorsqu'elle s'en retournait de l'église en son couvent. Elle eut le pouvoir d'empêcher des chiens furieux, non-seulement de l'approcher, mais même de japper après elle; ce qui a donné occasion de l'invoquer contre la rage de ces animaux. Quant aux nombreux miracles opérés après sa mort, on peut les voir dans les Bollandistes : il en est un qui continue aujourd'hui et qui est d'autant plus remarquable : de son tombeau à Eichstædt, il découle une liqueur embaumée que l'on recueille avec respect et qui sert aux guérisons. Ce fait est exprimé dans ses images par une fiole qu'on met dans sa main ou près d'elle; à ses pieds est une couronne qui indique son origine royale. Fille d'un saint, sœur de deux autres saints, elle leur est souvent associée dans les vieilles estampes[1].

La mémoire de sainte Walburge est très-célèbre en France, en Allemagne, en Angleterre et en Flandre, comme on le peut juger par les églises, les monastères et les autres lieux publics qui sont dans tous ces pays-là consacrés à son honneur. Mais il ne faut point la confondre avec sainte Wéréburge, fille d'un roi des Merciens, de laquelle le Martyrologe d'Angleterre parle le 3 de ce mois, ni avec d'autres saintes Walburge, qui étaient du nombre des onze mille vierges, compagnes de sainte Ursule.

Acta Sanctorum; Caractéristiques des Saints.

1. Ce groupe est aussi exprimé dans un hymne du moyen âge de l'Allemagne catholique :

... Præsens festum dum devote debemus persolvere,
Quod dicavit sacer suo Willebaldus transitu.
. . . . . .
Duxit una fratrem suum Winebaldum dominum
Nec non patrem ac sororem Waldburgam sanctis-
[simam, etc.

M. Mone, *Hymni latini medii ævi*, III, 561, cité par le Père Cahier, t. Ier, p. 403.

SAINT THÉODARD OU SAINT AUDARD,

ÉVÊQUE DE NARBONNE ET PATRON DE MONTAUBAN

893. — Pape : Formose. — Roi de France : Eudes.

Voulez-vous enseigner par vos paroles et par vos exemples au peuple pour lequel vous allez être ordonné, les choses que vous savez être contenues dans les Ecritures? — Je le veux.

Pontifical romain, consécration des évêques.

Saint Théodard est la première et la plus belle illustration de la ville de Montauban [1]. Il parut dans ces jours de troubles, d'orages, de guerres civiles et d'invasions des Sarrasins, qui suivirent le règne de l'immortel Charlemagne, de ce héros chrétien surnommé, à juste titre, le *Trismégiste moderne*, et qui a si puissamment contribué à la propagation de la vraie foi, à l'indépendance temporelle du Saint-Siége et aux progrès de la civilisation dans l'Europe entière [2].

La patrie de saint Théodard fut la petite ville de Montauriol. Elle était bâtie sur un riant et fertile coteau qui s'élève aux *confins du Toulousain et du Quercy*, et au pied duquel serpente le Tescou, au moment même où il va se jeter dans le Tarn [3]. Son emplacement se trouvait donc tout à fait contigu à celui qu'occupe aujourd'hui la nouvelle ville de Montauban. Les divers auteurs qui ont parlé de saint Théodard, paraissent n'avoir pu découvrir l'année précise de sa naissance ; mais il nous semble qu'il n'est guère possible de la mettre plus tard qu'en 840, c'est-à-dire à l'époque de la mort de l'empereur Louis le Débonnaire. L'histoire garde le silence sur les noms et les titres des parents de notre Saint; mais elle nous apprend qu'ils étaient riches, puissants, et aussi distingués par leur piété que par la noblesse et l'ancienneté de leur race. Ils avaient consacré une partie de leur fortune à fonder, conjointement avec le roi d'Aquitaine, Pépin Ier, une magnifique abbaye très-près de l'enceinte de Montauriol, et dans une position vraiment ravissante.

A Toulouse, où il avait été placé pour terminer ses études, Théodard s'empressa de s'enrôler dans la cléricature. Tous ses goûts le portaient vers le service des autels. Sigebode, archevêque de Narbonne et primat d'Aquitaine, étant venu à Toulouse pour régler d'importantes affaires ecclésiastiques, remarqua bientôt le jeune Théodard. Touché de la piété et du savoir du fervent lévite, le zélé prélat résolut de l'attacher à sa personne et à son Eglise. Ainsi la Providence disposait tout pour faire briller, sur un plus grand théâtre, les vertus du digne descendant des seigneurs de Montauriol.

1. La ville actuelle de Montauban est d'assez récente origine. Elle fut fondée en 1144, par Alphonse Jourdain, comte de Toulouse. Elle doit son existence à l'antique bourg de Montauriol, et à la célèbre abbaye de Saint-Martin ou de Saint-Théodard, établie, selon le sentiment le plus probable, dès le commencement du IXe siècle. L'œuvre du comte de Toulouse ne fut en réalité que le prolongement, ou pour mieux dire le déplacement de la vieille ville et son rétablissement dans une position plus avantageuse. Mais l'exécution de cette entreprise compromit gravement la sécurité des moines de Saint-Martin et leurs droits incontestables sur le district de Montauriol.

2. Charlemagne, dans son testament, légua à ses fils la tutelle de l'Eglise romaine. — Du Pape.

3. *Vita S. Theodardi*, cap. 6; *Histoire générale du Languedoc*, t. II, p. 31.

« L'auteur de sa vie rapporte que les juifs s'étant présentés au roi Carloman, pour le supplier de les mettre à l'abri de quelques avanies que leur faisait tous les ans l'évêque de Toulouse, nommé Bernard, avec le clergé et le peuple de cette ville, ce prince ordonna à Sigebode, archevêque de Narbonne, d'assembler sur ce sujet un concile à Toulouse pour y écouter leurs plaintes et leur rendre justice. Il ajoute que Théodard, s'étant présenté à l'assemblée, justifia pleinement les Toulousains, et confondit les Juifs sur tous leurs prétendus griefs ».

Le Concile terminé, Sigebode reprit le chemin de son diocèse; mais il eut grand soin d'adjoindre à sa suite le lévite qui avait si fortement fixé son attention. Théodard se trouva donc transporté à Narbonne et établi dans le palais archiépiscopal. Sur ces entrefaites, l'archidiacre de Narbonne étant mort, le clergé et les fidèles s'empressèrent de désigner Théodard pour remplir la place vacante. Sigebode acquiesça avec bonheur à ce désir, et comme Théodard n'était encore que sous-diacre, il se hâta de lui imposer les mains et de lui conférer le diaconat. Revêtu de sa nouvelle dignité, le saint jeune homme justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui. Il surpassa même ce que le peuple, le pontife et le clergé attendaient de sa prudence, de son zèle et de son dévouement. Il se multipliait et savait se faire *tout à tous*, dans la rigueur de l'expression. Chacun bénissait sa bonté, et trouvait en lui un soutien, un défenseur, un ami. « Il fut, dit la légende du bréviaire, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des indigents et le consolateur des affligés [1] ». Appliqué à la prière, à l'oraison et aux saintes veilles, il passait la plus grande partie de ses nuits sans dormir, et, à l'imitation du prophète royal, il ne manquait jamais de louer le Seigneur sept fois par jour, en récitant séparément chacune des heures canoniales de l'office divin.

En 878, Sigebode se trouvant retenu à Narbonne pour une grave maladie, Théodard fut député, en sa qualité d'archidiacre, pour aller à Nîmes assister à la recherche des reliques de saint Baudile [2]. Ce fut vraisemblablement au retour de cette importante mission que Théodard, déjà consommé en vertu, fut ordonné prêtre, malgré ses craintes, ses résistances et ses réclamations. Il se regardait comme tout à fait indigne d'exercer les sublimes fonctions du sacerdoce, et il fallut l'ordre formel et réitéré de son évêque pour qu'il acceptât le nouveau fardeau que l'Eglise allait lui imposer.

Cependant, l'heure choisie par la Providence allait sonner. Sigebode, après avoir gouverné son Eglise pendant quinze ans, avec le plus grand zèle et la plus grande vigueur [3], se trouva au terme de ses travaux et au jour de la récompense. Aussitôt après sa mort, les évêques de Carcassonne et de Béziers se rendirent à Narbonne pour célébrer ses funérailles, dresser l'inventaire des livres, ornements et vases sacrés de cette métropole, et surtout afin de présider à l'élection d'un nouvel archevêque. Ils se hâtèrent donc de convoquer les fidèles et le clergé dans l'église des saints martyrs, Just et Pasteur. Les clercs, les abbés, les nobles et le peuple n'eurent qu'une seule et même voix pour proclamer le nom de *Théodard*. Ainsi Théodard fut élu archevêque de la *belle* et *puissante* ville de Narbonne [4].

1. Oculus fuit cæco, et pes claudo; pater pauperum, et mœrentium consolator merito conclamatus. (*Proprium SS. diœcesis Montis-Albani*, die 1 mali.

2. Voir la vie de saint Baudile au 20 mai. — 3. *Histoire du Languedoc*, t. II, Preuves, p. 2.

4. Saint Sidoine-Apollinaire, évêque de Clermont, et qui vivait au Ve siècle, a composé les vers suivants à la louange de l'antique capitale de la Gaule-Narbonnaise :

Salve Narbo, potens salubritate,	Salut Narbonne, dont le climat est si salubre;
Urbe et rure simul bonus videri,	cité en qui se réunissent tous les biens de la ville

Comme tous les élus de Dieu, comme tous les grands Saints, Théodard avait la plus tendre dévotion à l'auguste Vierge qu'il appelait sa *mère*, et à laquelle il recourait à chaque instant. Il voulut donc donner à son peuple une preuve éclatante de son zèle pour le culte de Marie, et montrer qu'il mettait son épiscopat tout entier sous la puissante protection de la Reine du ciel. Il choisit, pour le lieu de sa consécration, une église dédiée à la Mère de Dieu, et il voulut que cette cérémonie se fît le jour même de la belle solennité de l'Assomption (15 août 885).

Théodard, qui avait sans cesse à l'esprit ces paroles du Sauveur : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise », tenait au Saint-Siége apostolique du fond de ses entrailles. C'était vers ce point lumineux que ses yeux étaient constamment fixés; c'était à cette source qu'il puisait toutes ses règles de conduite. Pour lui, le Pape et l'Eglise n'étaient qu'une seule et même chose [1]. Aussi sa première pensée, dès qu'il eut été sacré évêque, fut-elle de faire le voyage de Rome, de la ville sainte, *de la mère et maîtresse* de toutes les autres Eglises, et d'aller déposer aux pieds du vicaire de Jésus-Christ l'hommage de sa soumission, de son attachement inaltérable et du dévouement le plus complet. Celui qui occupait alors la chaire de saint Pierre était Etienne V, un des plus grands papes du moyen âge [2]. Etienne V, qui veillait avec tant de sollicitude sur les intérêts de l'Eglise catholique, fut heureux d'écouter le récit que Théodard lui fit de l'état de la religion dans son diocèse, dans sa province, dans la Gaule et dans les Espagnes. Il le retint auprès de lui aussi longtemps qu'il put, et, avant de le laisser reprendre le chemin de Narbonne, il lui conféra le pallium, confirma de nouveau tous ses pouvoirs et droits de métropolitain, et lui donna une ample bénédiction apostolique pour lui-même, son clergé, sa noblesse, son peuple et tous les fidèles de la Septimanie.

Cette même année (886), saint Théodard eut la consolation de rétablir un évêché qui était vacant et délaissé depuis le commencement du VIIIe siècle. C'est celui d'Ausonne, dans la Marche d'Espagne. Les Sarrasins s'étant emparés de ce pays, l'avaient dévasté et y avaient opprimé la religion catholique.

Saint Théodard assista, en 887, à la translation solennelle qui fut faite à Pamiers, des reliques de *saint Antonin, prêtre et martyr dans la Gaule, au territoire de Cahors*, selon les expressions du martyrologe de Saint-Riquier [3].

Rien ne pouvait lasser le zèle de Théodard, et il savait l'étendre à tout. Aucun détail de l'administration temporelle et spirituelle n'échappait à sa vigilante sollicitude. Quand il prit en main les rênes du diocèse de Nar-

Muris, civibus, ambitu, tabernis,
Portis, porticibus, foro, theatro,
Delubris, capitoliis, monetis,
Termis, arcubus, horreis, macellis,
Pratis, fontibus, insulis, salinis,
Stagnis, flumine, merce, ponte, ponto...

et des champs. Chez toi tout est remarquable : tes murs, tes habitants, ta vaste enceinte, tes maisons, tes portiques, ton forum, ton théâtre, tes temples, tes capitoles, tes hôtels de la monnaie, tes thermes, tes arcs de triomphe, tes greniers, tes abattoirs, tes gazons, tes fontaines, tes îles, tes salines, tes étangs, ton fleuve, ton commerce, ton pont, ta mer...

Carmine XXIII, *ad Consentium Narbonensem. — Gallia christiana*, t. VI, p. 2.

1. « Le Pape et l'Eglise, c'est tout un », disait saint François de Sales dans son inimitable langage. — Du reste, ce mot célèbre n'est que l'écho fidèle de la tradition catholique depuis le temps des Apôtres jusqu'à nos jours.

2. Dom Vaissette et les Pères Bénédictins, auteurs de la *Nouvelle Gaule chrétienne*, disent que le Pontife régnant était Etienne VI; mais c'est évidemment une erreur, car Etienne VI, à qui les détracteurs du Saint-Siége attribuent la prétendue sentence contre Formose, ne fut élu Pape qu'en 896, c'est-à-dire trois ans après la mort de saint Théodard. (Voyez Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, t. XII, p. 457 et suiv.)

3. Voir la vie de saint Antonin au 2 septembre.

bonne, il trouva son église cathédrale dans le plus triste état. Depuis l'époque funeste où, sous la féroce domination des Sarrasins, elle avait été dévastée à l'intérieur et même à l'extérieur, les ressources nécessaires pour la réparer convenablement n'avaient pu être réunies. La longueur et la difficulté de l'entreprise ne furent point capables d'effrayer le pieux pontife. Dès les premiers jours de son épiscopat, il se mit résolûment à l'œuvre. Il dirigeait lui-même tous les travaux, encourageait les ouvriers et les payait généreusement de ses propres deniers. Il se privait avec bonheur d'une foule de choses très-utiles à sa maison pour restaurer et embellir celle du Seigneur. Après plus de quatre années de soins continuels, d'efforts multipliés et de grands sacrifices, il eut enfin la consolation de voir ses vœux accomplis. L'antique église s'était relevée de ses ruines, toute trace de profanation avait disparu de son enceinte, et elle brillait d'une jeunesse nouvelle.

La charité de Théodard envers les malheureux était inépuisable. Il était réellement leur providence *de la terre*. Les Sarrasins, ces ennemis déclarés du nom chrétien et de la civilisation, se mirent à exercer de fréquents actes de piraterie durant l'épiscopat de saint Théodard. Souvent ils débarquaient en force dans les environs de Narbonne, et là ils commettaient toutes les atrocités imaginables. Tout ce qu'il avait chez lui était chaque jour distribué aux infortunées victimes des brigandages des Infidèles, et il s'appliquait surtout à retirer de leurs mains les captifs réduits en servitude et exposés au danger de perdre leur foi. Il employa à cette œuvre de miséricorde tout l'argent qu'il put se procurer. Pour surcroît d'épreuves, une effrayante famine de trois années consécutives vint désoler le diocèse, à la suite des incursions des Sarrasins. Le moment arriva où le saint pontife vit, avec une indicible angoisse, qu'il ne lui restait absolument rien, et cependant la disette étalait encore une partie de ses horreurs. A quel expédient recourir ?... Il n'en connaissait plus qu'un seul, bien extrême et bien pénible. Mais il s'agissait des membres souffrants de Jésus-Christ; il crut donc ne devoir pas hésiter à faire le dernier sacrifice. Il employa les revenus de son église métropolitaine, et il aliéna même les biens qu'elle possédait, pour subvenir aux plus pressantes nécessités du moment. Il fit plus; il vendit les vases sacrés et les autres choses précieuses du trésor de sa cathédrale, afin de pouvoir continuer ses immenses aumônes. Il ne voulut réserver que ce qui était indispensable pour la célébration des saints mystères et la conservation de la divine Eucharistie. Voulant indemniser son église, il lui donna une grande et belle croix garnie d'or et d'argent, et contenant une notable parcelle de la vraie croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il lui fit aussi présent de deux châsses très-bien sculptées et qui renfermaient d'insignes reliques.

Tant de soins, de fatigues, de travaux, de mortifications volontaires, de peines de tout genre, devaient altérer le tempérament le plus robuste et détruire la santé la plus florissante. Théodard, quoique peu avancé en âge, avait vieilli avant le temps. Ses forces physiques diminuaient sensiblement, et bientôt de tristes symptômes vinrent alarmer tous ses diocésains, tous ses enfants. Une fièvre continue, et qui devenait de jour en jour plus ardente, avait saisi le pieux pontife, l'empêchait de goûter le sommeil, et le dévorait à vue d'œil. Néanmoins, il ne voulut rien changer d'abord à son régime, à ses pénitences et à son travail. La lecture et l'étude des saintes Ecritures avaient pour lui un attrait irrésistible. Il continua donc à les feuilleter et à les méditer et le jour et la nuit; et il affirmait que c'était à cette source qu'il avait puisé toute sa science et tout son amour de la perfection. Il persévéra aussi dans ses jeûnes, ses longues oraisons, ses visites des

pauvres et ses courses apostoliques. En 891, il se rendit encore, sur l'invitation de l'archevêque de Sens, à un concile que le roi Eudes avait fait convoquer, et qui se tint dans la petite ville de Mehun-sur-Loire.

Tel est le dernier acte connu du ministère épiscopal de saint Théodard. Dès lors, sa vie ne fut plus que souffrances, langueurs et amertumes. Les médecins et toutes les personnes qui l'approchaient, ne cessant de lui répéter qu'il devait se soigner et consentir à prendre les médicaments réclamés par son état, il répondit avec calme et fermeté : « Que la volonté du Seigneur se fasse. C'est lui qui est l'arbitre souverain de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort; rien n'arrive que par son ordre ou sa permission... Tous les remèdes que je veux employer, se réduiront à un seul : je vais retourner dans ma patrie, dans la région Toulousaine, dans le pays de mes pères et de mon enfance, dans ces lieux que je laissai pour venir ici, où la vocation divine m'appelait... Là, je pourrai à l'aise respirer la douceur de l'air natal, me nourrir des mets salutaires de cette fertile contrée, réjouir mes yeux par la vue de ses sites charmants, et faire de délicieuses promenades dans ses belles campagnes [1] ».

Ayant mis ordre à ses affaires domestiques et pourvu à l'administration de son diocèse, le pieux pontife vint à Toulouse, où il avait achevé le cours de ses études et où il comptait beaucoup d'amis dévoués [2]. Mais il comprit bientôt, soit par l'aggravation de son mal, soit par un avertissement du ciel, que sa fin approchait, qu'il touchait au terme de sa carrière mortelle. Sur-le-champ sa résolution est prise; il déclare à ceux qui l'entourent qu'il veut être conduit sans retard à Montauriol, au lieu où il a reçu le jour, dans ce monastère que ses ancêtres ont dédié à saint Martin de Tours, et où il a appris les premiers éléments des sciences sacrées et profanes. Son plus vif désir est de rendre le dernier soupir à l'endroit même où l'eau du saint baptême l'a fait enfant de Dieu et de l'Eglise. Les bons moines de Montauriol accueillirent le vénérable évêque comme un bienfaiteur, comme un père et comme un Saint. Heureux de posséder un pareil hôte, ils l'environnèrent des soins les plus assidus, les plus intelligents et les plus affectueux. Mais tous les secours humains étaient devenus impuissants, et l'auguste malade le savait mieux que personne. Aussi, toute son occupation consistait à se préparer à la mort par des prières, de pieuses lectures et de fréquentes aspirations vers le ciel. Quand il sentit que le jour de sa délivrance était sur le point de paraître, il appela dans son appartement le père abbé et tous les religieux *prêtres* du monastère. Alors il fit, en poussant de profonds soupirs et en répandant beaucoup de larmes, une accusation publique de tous les péchés de sa vie, péchés qu'il regardait comme très-considérables, et qui, réellement, n'étaient que des manquements bien légers. On lui apporta la divine Eucharistie, le saint Viatique. Il serait impossible de redire avec quelle ferveur, quelle foi, quelle espérance et quel tendre amour il adora et reçut le Dieu fait homme, le corps et le sang de l'Agneau sans tache, de Jésus-Christ, le Pasteur des pasteurs. Dès qu'il eut communié, il adressa à son divin maître cette belle et touchante prière, qui fut religieusement suivie par tous les assistants : « Seigneur, Dieu tout-puissant, vous dont la bonté et la miséricorde sont infinies, vous qui, par une seule parole et par un seul acte de votre volonté, avez tiré l'univers du néant et établi l'ordre merveilleux qui y règne; vous qui avez bien voulu former l'homme à votre image, en lui donnant une âme active, immortelle, et un corps qui, après être tombé en dissolution et en poussière, reprendra, un

1. *Vita S. Theodardi*, cap. 6. — 2. Voyez Baillet et les Bollandistes.

jour, une jeunesse toute nouvelle, ayez compassion de votre pauvre et indigne serviteur; ne détournez pas vos regards de lui, et, puisqu'il n'a de confiance qu'en vous, daignez, ô père clément, l'admettre au céleste *baiser de paix !* Je sais que devant vous personne ne peut se vanter d'être juste, et que vous trouvez des taches même dans vos Saints : je suis donc perdu sans ressource si vous considérez mes fautes, mes nombreuses iniquités. Mais ce qui me rassure, c'est qu'il est écrit que vous *êtes plein de douceur et de bonté,* et que vous *faites miséricorde à tous ceux qui recourent sincèrement à vous.* Je vous en supplie donc, éloignez de moi le prince des ténèbres et la troupe odieuse de ses satellites; daignez me pardonner toutes mes infractions à votre sainte loi, toutes mes misères, toutes mes imperfections, et confondez les ennemis de mon âme et de mon salut. Recevez mon âme à sa sortie de ce monde et placez-la dans les rangs des justes, dans l'assemblée des saints pontifes, afin qu'au jugement général je me trouve à votre droite, que j'entende la sentence de bénédiction, et que je vous accompagne dans les splendeurs du royaume éternel ». En achevant ces derniers mots, le bienheureux prélat éleva les yeux et les mains vers le ciel, et son visage devint radieux d'espérance et d'amour. Bientôt après, il parut entrer dans un doux sommeil...., et son âme, brisant ses liens mortels, s'envola dans la société des anges.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT THÉODARD.

Saint Théodard quitta cette terre le premier jour de mai de l'an 893, sous le règne du roi Eudes. Sa mort plongea dans le deuil son diocèse, les moines et les habitants de Montauriol, qu'il avait comblés de ses bienfaits, et la province entière de la Septimanie, dont il était le soutien, la gloire et l'ornement. Aussi, une multitude immense de fidèles accourut de toutes parts pour contempler encore une fois ses traits vénérés, et pour assister à ses funérailles qui furent célébrées par plusieurs évêques, entourés d'un grand nombre de prêtres et de tous les religieux du monastère de Saint-Martin.

« Les miracles continuels, dit Dom Vaissette, que Dieu opéra à son tombeau, ne contribuèrent pas peu à accélérer sa canonisation; et il était déjà reconnu pour Saint au milieu du x^e^ siècle. Le monastère de Saint-Martin, où il était inhumé, avait déjà pris son nom ou celui de Saint-Audard, qui est le même [1].

Jean d'Auriole, qui occupa le siége épiscopal de Montauban depuis le 13 avril 1492 jusqu'au 21 octobre 1519, était un prélat très-zélé pour le culte divin et pour l'embellissement de sa cathédrale. Il donna deux cloches d'une grosseur extraordinaire, ferma toutes les chapelles par des grilles de cuivre ou de fer ouvragé, et fit orner splendidement le chœur. Mais un de ses dons les plus remarquables fut la magnifique châsse dans laquelle il plaça les précieuses reliques de saint Théodard. Elle était en vermeil, du poids de *trente marcs*, et au dessus se trouvait la statue du saint Patron tenant à la main le bâton pastoral. Ce superbe reliquaire était exposé à la vénération des fidèles le jour de la fête de saint Théodard ; et on le conservait soigneusement dans le trésor de la sacristie de la cathédrale, selon la recommandation du donateur. Il fut là comme une arche sainte et tutélaire, jusqu'à l'époque à jamais regrettable de la domination protestante à Montauban.

Les calvinistes, déjà puissants et redoutables dans plusieurs villes de France, vinrent à bout, moitié par ruse et moitié par force, de s'emparer de la cité Montalbanaise, et d'y commander en maîtres. Leur joug fut dur et pesant. Ils employèrent les menaces, la violence, la prison, l'exil et les vexations de tout genre pour entraîner les catholiques à l'apostasie ; et, afin de détruire tout vestige du vrai culte, ils ne reculèrent devant aucun excès [2].

1. *Histoire générale du Languedoc*, t. II, p. 31. — On remarque dans le testament de Raymond, premier du nom, comte de Rouergue, etc., les dispositions suivantes, écrites en 961, en faveur du monastère de Saint-Théodard :

« ... Illa quarta parte de illa ecclesia Sancti-Ciricl, et illo alode quod ego acquisivi in Deumpentala, Sancti-Audardi remaneat. Illo alode de mongio Sancti-Audardi remaneat. Illa ecclesia Ricario filio Isarno remaneat ad alode; post suum discessum Sancti-Audardi remaneat cum alio alode ». (*Hist. du Languedoc*, t. II, Preuves, p. 109.

Dans les archives de Montauban on trouve les titres de plusieurs donations faites au monastère de Saint-Théodard, sous les dates de septembre 949, janvier 951 et février 955.

2. « Nous défions », dit le savant Bergier, « les calomniateurs du clergé de citer un seul pays, une

Ecoutons les estimables auteurs de l'*Histoire du Languedoc :* « Les désordres que les religionnaires commirent à Montauban et à Castres, à la fin de l'année 1561, furent aussi extrêmes que ceux qu'ils exercèrent à Montpellier et à Nîmes. Les huguenots de Montauban, après s'être saisis, dès le mois de juillet, des églises des Cordeliers et de Saint-Louis, se rendirent entièrement maîtres de cette ville, d'où ils chassèrent tous les catholiques le 21 d'octobre. Ils pillèrent leurs maisons et ravagèrent toutes les églises, excepté celle du Moustier ou de la cathédrale, qui était située dans le faubourg, parce qu'elle était extrêmement forte. Ils la forcèrent cependant le 20 de décembre, la pillèrent et la brûlèrent.

« Ils maltraitèrent surtout les religieuses de Sainte-Claire, après avoir pris, pillé et brûlé leur couvent. Ils les enlevèrent, et, les ayant exposées à demi nues aux risées du peuple, ils leur proposèrent de se marier. Sur leur refus, on leur fit porter la hotte, comme à des manœuvres, pour servir aux fortifications de la ville; enfin on les chassa. Les chanoines de la cathédrale se transférèrent à Villemur, et ceux de la collégiale à Montech, au mois de mars suivant [1] ».

Cette église du Moustier, qui fut dévastée et incendiée en 1561 par les protestants, était une grande et belle basilique, digne de la piété et de la richesse de ses fondateurs, et surtout de la sainteté du pontife qui avait choisi sa sépulture dans son enceinte. Le Bret nous la représente comme une des plus magnifiques cathédrales du royaume, et effectivement la description qu'il en donne, et le plan qui en a été retrouvé dans les archives de la ville de Montauban, nous montrent combien cet antique édifice était remarquable par son heureuse situation, sa masse imposante, sa tour élancée, la beauté de son portail, la majesté de sa vaste nef, le fini de son architecture, ses nombreuses chapelles et ses décorations intérieures.

C'était l'œuvre patiente, religieuse et artistique de huit siècles ; c'était le berceau de la nouvelle cité, son premier titre de gloire, tout le grand et le beau de son histoire ; là se trouvaient groupés les souvenirs les plus saisissants ; là, les ancêtres des Montalbanais avaient été consacrés à Dieu et instruits de leurs devoirs ; là, ils avaient prié, et chanté les cantiques du Seigneur ; là, reposaient leurs cendres vénérées ; là, étaient les reliques d'un grand Saint, d'un apôtre, d'un bienfaiteur de toute la province, d'un prélat dont le nom était cher à l'Eglise, et qui avait tout fait pour sa patrie... Ce merveilleux passé a été méconnu, oublié, compté pour rien !... La fureur des nouveaux iconoclastes est montée à son comble, et, comme une trombe dévastatrice, elle a tout emporté, tout anéanti !...

Une seule église, aujourd'hui, se glorifie d'avoir les restes de saint Théodard : c'est celle de Villebrumier, chef-lieu de canton, située à peu de distance de Montauban.

La croyance unanime et inébranlable des fidèles de cette paroisse a pour base une vénérable tradition, qui remonte, sans interruption, à plus de deux cents ans.

Il résulte des informations prises dernièrement par M. Guyard, vicaire général de Montauban à Narbonne, que les églises Saint-Just et Saint-Paul ne possèdent plus aucune relique de saint Théodard. La cathédrale de Montauban en conserve une ; mais elle sort de Villebrumier. C'est Mgr Dubourg qui la fit tirer de la châsse en 1833.

La ville de Montech, qui a été pendant de longues années la résidence de l'évêque et du chapitre expulsés par les huguenots, a dû certainement avoir autrefois quelques reliques de saint Théodard. Malheureusement elles ont disparu ; seulement on a trouvé, il y a une trentaine d'années, dans la sacristie de l'église de Montech, un ancien reliquaire renfermant une portion d'os assez considérable, mais sans *authentique*. Il est à présumer que ce fragment provient de la châsse de saint Théodard. Le reliquaire, dont le travail est remarquable, appartient aujourd'hui à Madame la marquise de Pérignon, qui l'a déposé, avec la relique, dans la chapelle de son château de Finhan.

Les habitants de Villebrumier ont toujours été heureux et fiers de posséder les restes de saint Théodard. Ils les regardent avec raison comme leur bien le plus précieux et comme une sauvegarde pour le pays. Dans les peines, les souffrances, les maladies invétérées, surtout dans les fièvres pernicieuses et les calamités publiques ou privées, on tourne les yeux vers saint Théodard, on réclame son assistance, on s'empresse d'aller prier devant la châsse qui contient ses ossements bénis, et toujours on ressent les effets de sa puissante protection. Une foule de faits prouvent la confiance entière des fidèles en leur saint Patron, et montrent les grâces nombreuses obtenues par ceux qui l'invoquent avec foi et persévérance.

A l'imitation de ce qui se pratiquait autrefois dans l'antique cathédrale de Montauban, les reliques du grand archevêque de Narbonne sont exposées chaque année à la vénération publique, le 1er mai, jour où l'Eglise célèbre sa fête. De plus, on les porte en triomphe dans une procession

seule ville, où les calvinistes, devenus les maîtres, aient souffert l'exercice de la religion catholique. En Suisse, en Hollande, en Suède, en Angleterre, ils l'ont proscrite, souvent contre la foi des traités. L'ont-ils jamais permise en France dans leurs villes de sûreté?... Une maxime sacrée de nos adversaires, est qu'il ne faut pas tolérer les intolérants : or, jamais religion ne fut plus intolérante que le calvinisme ; vingt auteurs, même protestants, ont été forcés d'en convenir ». *(Dictionnaire de Théologie,* art. *Calvinistes.)*

1. *Histoire générale du Languedoc,* t. v, p. 212 ; *Gallia christiana* vetus, t. II, p. 756.

générale qui a lieu avec beaucoup de pompe, durant cette même solennité. Tous les paroissiens se font un honneur et un devoir d'assister à cette cérémonie ; aucun n'oserait s'en dispenser ; les plus indifférents pour la religion sortent alors de leur apathie et s'empressent de se joindre à la multitude, qui chante les louanges de l'illustre et généreux protecteur de la contrée.

En 1652, Mgr Pierre de Berthier, dont les vertus ont brillé d'un si vif éclat sur le siége épiscopal de Montauban, se rendit à Villebrumier pour visiter les reliques de saint Théodard [1]. Voici la copie de l'acte de vérification qu'il dressa lui-même avec un soin tout particulier :

Inventaire des ossements, qu'on croit de saint Théodard, trouvés dans l'église de Villebrumier, et que j'ai mis dans ce coffre, en la visite que j'en ai faite le 30 *décembre* 1652.

« Un paquet couvert de taffetas blanc, fermé et cacheté de mes armes, sur lequel est écrit : *Os fémur*, nº 1 ;

« Autre paquet, comme dessus, où est écrit : *Os fémur*, nº 2;

« Autre paquet où est écrit : *Les deux os des jambes, avec cinq sommités ou apophyses*, nº 3 ;

« Autre paquet, comme dessus, où est écrit : « *Les fociles en plusieurs pièces*, nº 4 ;

« Autre paquet, comme dessus, où est écrit : « *Douze vertèbres avec leurs fragments*, nº 5 ;

« Autre paquet, où est écrit : *Grand nombre de fragments des côtes*, nº 6 ;

« Autre, où est écrit : « *Les fragments des omoplates et l'os sternum*, nº 7 ;

« Autre, où est écrit : *Les astragales* ou *articles des pieds et des mains*, en grand nombre, nº 8 ;

« Autre, comme dessus, où est écrit : *Un tronçon de l'ischion et autre fragment de l'os sacrum*, nº 9 ;

« Autre, où est écrit : *Morceaux d'os inconnus*, nº 10.

« Fait à Villebrumier, ce 30 décembre 1652.

« PIERRE,

« Evêque de Montauban ».

Les reliques de saint Théodard demeurèrent, jusqu'en 1833, dans le coffre où les plaça Mgr de Berthier. Alors l'ancienne châsse tombant de vétusté, le curé et les habitants de Villebrumier en firent travailler une autre, et les restes du Saint y furent solennellement déposés.

Les dix paquets inventoriés par Mgr de Berthier et scellés du sceau de ses armes, sont encore aujourd'hui dans l'état où il les a décrits : seulement un des sachets de soie se trouve déchiré en partie, mais c'est par suite de l'ouverture qui dut y être pratiquée lorsque Mgr Dubourg voulut avoir pour sa cathédrale une relique de saint Théodard.

Nous avons abrégé la vie de saint Théodard, par M. J.-A. Guyard, vicaire général de Montauban, in-12, Paris et Montauban, 1856. L'auteur a puisé lui-même dans la *Gallia christiana* et dans deux Vies du Saint que l'on possède : l'une donnée par les Bollandistes, l'autre qui avait été extraite des archives de Saint-Etienne, à Toulouse, et qui fut conservée dans les *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, par Catel.

1. Mgr de Berthier fut très-zélé pour les intérêts spirituels et matériels de la cité Montalbanaise. Il s'appliqua de toutes ses forces à consolider ses diocésains dans la foi, à les prémunir contre les séductions de l'erreur, et à réparer autant que possible les ravages de l'hérésie. Il fit bâtir le grand séminaire, dont il confia la direction à son vénérable ami Vincent de Paul et à la Congrégation fondée par lui. Il obtint que la cour des aides fût transférée de Cahors à Montauban ; qu'il y eût un bureau des finances, et que tous les consuls fussent choisis parmi les catholiques. Le gouvernement lui accorda d'assez fortes sommes pour la restauration de la place Royale, pour l'embellissement du lieu qu'avait occupé l'église Saint-Martin, et pour la construction d'un palais épiscopal sur l'emplacement du château des comtes de Toulouse.

Immédiatement après la mort de saint Vincent de Paul, Mgr de Berthier écrivait les lignes suivantes, qu'on lira avec intérêt : « Dieu m'avait donné tant de respect et d'affection pour M. Vincent, que je crois en vérité qu'aucun de ses enfants n'a senti mieux que moi la douleur de sa mort ; mais, comme je pense qu'elle était nécessaire pour qu'il reçût les couronnes que la grâce de Jésus-Christ avait préparées à ses mérites, je me soumets à la volonté du Maître de la vie et de la mort ; et j'espère que M. Vincent, dans le ciel, ne pourvoira pas moins aux besoins dont il était chargé sur la terre ; et que la consommation glorieuse de sa charité aidera d'une manière plus forte à la perfection de tant d'œuvres chrétiennes qu'il avait commencées parmi nous... » (Collet, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. II, p. 89, Nancy, 1748.)

Ste THORETTE, BERGÈRE DANS LE BOURBONNAIS

XIIe siècle.

Serviteurs, nous disent les Saints Livres, obéissez dans le Seigneur, entourez vos maîtres d'honneurs et de respects. Soyez soumis non-seulement à ceux qui sont bons et modestes, mais encore à ceux qui sont remplis de défauts.

C'est dans une métairie de l'ancien diocèse de Bourges, appelée Nouzillers, au pied de l'antique collégiale de Montcenoux, autrefois desservie par treize chanoines de Saint-Ursin, de Bourges, à quelques pas de la belle église de Villefranche, que sainte Thorette a fait éclater les plus touchants exemples de douceur et de piété, d'obéissance et de mortification, d'angélique pureté et de patience à toute épreuve.

Tout prouve que la métairie où vécut sainte Thorette était autrefois un village plus important. L'on n'y compte aujourd'hui que cinq chaumines délabrées. La plus apparente, en face de Montcenoux, montre au linçoir de sa fenêtre des ornements religieux : un calice, une hostie et un prie-Dieu. Un écu se voit à l'une des portes voisines.

Dieu qui dédaigne l'éclat du rang et les vaines distinctions après lesquelles on court si avidement aujourd'hui, a voulu nous laisser ignorer tout ce qui concerne l'origine et les premières années de sainte Thorette, le nom de ses parents, le lieu et l'époque de sa naissance. Il nous la fait voir immédiatement dans l'exercice plein et entier de sa vie domestique et champêtre de bergère aux gages d'un fermier. Tout porte à croire, néanmoins, qu'elle existait avant le XIIIe siècle.

Les moments d'un serviteur ne sont point à lui, mais appartiennent exclusivement au maître qui l'occupe. Jamais notre Sainte ne perdit une seule minute. L'esprit intérieur, qui accompagnait tous ses actes, bien loin de la distraire, la soutenait, l'encourageait au milieu de ses fatigues.

Un jour cependant, la pieuse fille s'était oubliée, pour ainsi dire, dans un colloque avec l'objet de ses pures affections. Les heures qu'elle devait à son emploi s'étaient passées dans une sorte de ravissement, tant la prière a de charmes pour un cœur épris de son Dieu ! A son insu donc, le fuseau s'était échappé de ses doigts ; le soir arriva et sa tâche n'était point faite.

Le maître du ciel ne voulut pas que le maître de la terre fût privé du bénéfice qui lui appartenait ; il ne voulut point surtout que sa religieuse amante perdît la récompense que méritait son dévouement. Durant l'intempestive oraison, une main céleste avait filé la quenouille involontairement délaissée, en sorte que la besogne se trouva finie elle-même, juste au moment où s'achevait l'extatique prière. A cette vue, Thorette lève au ciel des yeux mouillés par la reconnaissance. Elle ne put exprimer autrement la joie intérieure qui la dominait.

Noble et généreuse fille, ah ! soyez imitée par toutes celles qui partagent votre condition. Que jamais, sous prétexte de dévotion, on ne les voie négliger leur travail ; Dieu ne le veut point, il le défend même.

Mais le ciel ne s'en tint pas à ce fait merveilleux, raconté par tous ; la

tradition affirme que, pour faciliter à notre Sainte son amour de l'oraison, son bon ange, tandis qu'elle priait, travaillait à sa place, et ainsi l'ouvrage de Thorette ne resta jamais incomplet.

Celui qui anéantit les superbes et se plaît à exalter les humbles lui accorda maintes fois des marques visibles de sa bienveillance. Un jour qu'elle était bien loin dans les champs, occupée à chercher à ses brebis les meilleures herbes, voici qu'un sombre et menaçant orage paraît à l'horizon. — Ne craignez point, vertueuse enfant, tandis qu'une pluie torrentielle bouleversera toute la contrée, une atmosphère calme vous enveloppera ; autour de vous et de vos chères brebis, il se fera comme un jour de beau soleil. Nouvelle toison de Gédéon, vous serez seule respectée. Encore une fois, ne craignez point : quelle tempête saurait être fâcheuse pour vous qui vous fiez au Seigneur ?

Autrefois Dieu bénit la maison de Laban à cause de son serviteur Jacob. La sage Thorette portait bonheur au domaine qu'elle habitait. Les troupeaux confiés à sa garde prospérèrent toujours, dit la tradition, et beaucoup mieux que ceux des métairies environnantes.

On eût dit que ces animaux avaient l'intelligence du mérite de leur maîtresse. Voulait-elle abandonner son âme à l'une de ces méditations qui la ravissaient aux sens, toutes ses brebis, groupées autour d'elle, broutaient tranquillement les herbes, sans songer à nuire aux héritages voisins. Au contraire, emportée par sa ferveur, la jeune vierge désirait-elle aller remplir quelques-unes de ses dévotions à l'église, il suffisait qu'elle plantât sa houlette au milieu de la troupe bêlante, et ses dociles agneaux se gardaient d'eux-mêmes, et jamais, pendant son absence, aucun de ces féroces animaux, si communs autrefois dans ces régions boisées, ne s'avisa d'attaquer ses fidèles brebis. Sa vertu était comme un charme auquel ne pouvaient échapper les natures même les plus ingrates et les plus rebelles.

Un jour, le ruisseau qui coule au bas de Nouzillers était gonflé outre mesure, et la bergère, placée sur la rive opposée, ne pouvait ramener ses moutons au bercail. Dans sa religion naïve, elle se rappelle que la foi a le privilége de transporter les montagnes, et que si nous avions de cette foi céleste gros seulement comme un grain de sénevé, la nature obéirait à nos moindres volontés ; elle fait le signe de la croix sur le torrent débordé, en frappe les eaux avec sa houlette, et soudain une voie miraculeuse s'ouvre devant elle.

Une autre fois, c'étaient des étrangers, des ouvriers maçons se rendant du Bourbonnais dans la Marche, leur pays, qui se trouvaient arrêtés par la même difficulté. Dans leur impatience, ces hommes grossiers se laissaient aller au murmure, au blasphème. La jeune vierge les invite doucement à la résignation, les engage à faire la sainte volonté de Dieu, puis, dans la charité qui la presse, elle demande hardiment un miracle. Au tact de sa houlette, nouveau Jourdain, le ruisseau retourne en arrière et laisse passer à pied sec ces hommes qui publient hautement les louanges et le pouvoir de la thaumaturge.

Rentrée le soir au logis, plus modeste encore que d'habitude, on ne voulut plus lui permettre de remplir les ouvrages humiliants et pénibles dont cependant elle s'acquittait avec tant de bonheur. « — Non, ma fille, non », lui dit son vieux maître en refusant certains services qu'elle avait coutume de lui rendre ainsi qu'à sa famille, « vous êtes une sainte. Nous devons tous, dorénavant, vous mieux respecter ».

Son humilité ne put tenir à cette épreuve. Elle quitte brusquement la

chaumière où, par anticipation, une sorte de culte lui était rendu, et va dans la solitude cacher les grâces que Dieu lui accordait avec tant de générosité.

C'est dans ce *Champ des Combes*, voisin du monastère inspirateur, qu'elle se retirera ; elle aura soin de descendre bien bas dans la vallée. La cavité d'un chêne séculaire lui servira d'asile. Quelques herbes, quelques fruits sauvages pour apaiser sa faim, l'eau du torrent pour étancher sa soif, une prière ardente, interrompue par de courts instants donnés à la nature, telles seront désormais sa préoccupation, sa vie. Aussi, d'elle comme du divin précurseur, on pourra dire qu'elle ne mangeait ni ne buvait ; Dieu seul suffisait à ses besoins, *Deus meus et omnia*[1].

Déjà elle était mûre pour le ciel. Bien que les austérités eussent affaibli ses forces, elle n'en continuait pas moins ses pieux exercices de chaque jour. Comme le soldat qui tient à mourir les armes à la main, ce sera du milieu de cette campagne embaumée par ses vertus et de l'intérieur de ce vieil arbre, témoin de sa ferveur, que son âme ardente et pure s'envolera vers son Dieu. Elle a entendu la voix du Bien-Aimé qui lui disait : *Viens du Liban, ma colombe, mon épouse, ma toute belle ; viens, tu seras couronnée.* Elle n'a pu résister à une invitation si pressante, et ses liens se sont à l'instant brisés.

En ce moment, ô prodige ! toutes les cloches des églises environnantes, à Murat, à Villefranche, à Montcenoux, s'ébranlent d'elles-mêmes pour annoncer qu'une créature privilégiée venait de quitter la terre.

Longtemps retentit l'airain, c'étaient des vibrations inaccoutumées, quelque chose de triomphal qui émouvait au loin la contrée.

En un clin d'œil accourut un peuple immense ; tous s'étaient instinctivement rendus dans la solitude vénérée.

Au-dessus de l'arbre, tombeau de la Sainte, se dessinait une grande croix lumineuse, sorte de *labarum*, qui signalait au loin sa victoire.

Au milieu des cantiques et des chants d'allégresse, on porte en triomphe ce précieux trésor au lieu tout naturellement désigné pour sa sépulture. C'est dans la basilique des bons moines, où elle avait si souvent prié, tout près du maître-autel, où elle avait si fréquemment reçu son Dieu, que ce glorieux corps fut déposé.

Dès ce jour, les hommages des peuples lui furent spontanément décernés, et, suivant l'usage de ces temps, l'autorité locale diocésaine en régla, en consacra la manifestation. Chaque année, au 1er mai, avait lieu la commémoration publique ; un pèlerinage, tout de foi et de piété, attirait à Villefranche et dans l'enceinte de Montcenoux un concours extraordinaire de personnes de tous les rangs et de toutes les conditions.

Montmarault et Saint-Priest, Chavenon et Murat, Chappes, Cosne, Doyet, Monvicq, etc., envoyaient de pieuses députations à ce tombeau renommé. Que de grâces furent accordées ! Que de bienfaits advinrent à toutes ces âmes fermement dévouées au culte de sainte Thorette !

Tant de splendeurs se maintinrent jusqu'en 1698[2], époque où fut supprimée la collégiale de Saint-Ursin, établie depuis des siècles sur ce coteau du Bourbonnais. Par ordre du cardinal de Gesvres, cent sixième archevêque de Bourges, les reliques de sainte Thorette furent portées de l'église de Montcenoux dans celle de Villefranche.

Depuis cette translation, sauf quelques jours d'une interruption néfaste,

1. Maxime de saint François d'Assise. — 2. *Dictionnaire hagiographique*, art. sainte Thorette.

ces ossements précieux sont toujours restés là exposés à la vénération des fidèles.

En 1841, par les ordres de Mgr de Pons, évêque de Moulins, fut entreprise une minutieuse information sur l'authenticité des reliques et sur la légitimité du culte de sainte Thorette.

On reconnut que, lors de la révolution de 93, ce corps avait été profané et jeté sur les dalles du temple. Recueillis et conservés par des mains pieuses, tous les débris en avaient été successivement rendus à l'église où était auparavant le dépôt général.

Tous les ans, la solennité extérieure s'observe le premier dimanche de mai. Le pèlerinage en est moins fréquenté qu'autrefois, il est vrai ; néanmoins, c'est toujours avec confiance que l'on vient invoquer la douce et pieuse bergère qui s'est autrefois sanctifiée sur ces bords.

La dévotion à cette autre Geneviève ne se limite pas au Bourbonnais ; il existe dans le Berri une localité à la fois commune et paroisse, qui est désignée sous le nom de *Sainte-Thorette*.

La fondation du village remonte à une époque reculée, l'église est du XIIe siècle. Notre sainte étant titulaire du monument et patronne du lieu, cette double circonstance nous permet d'assigner une sorte de date au temps où elle a vécu. Sa fête, là, se célèbre le dernier dimanche d'avril.

Extrait de la *Légende de sainte Thorette*, par M. l'abbé Boudant, curé de Chantelle.

NOTRE-DAME DE BETHLÉEM A FERRIÈRES

La ville de Ferrières est pleine des plus glorieux souvenirs. Elle possède des titres de haute noblesse et des droits sacrés à la vénération des peuples. Son premier sanctuaire est celui de *Notre-Dame de Bethléem*. Ce lieu de pèlerinage, un des plus fréquentés du diocèse d'Orléans, en est peut-être en même temps le plus ancien. Plusieurs historiens [1] en font remonter l'origine jusqu'aux temps apostoliques, à l'époque où saint Savinien et saint Potentien évangélisèrent le Sénonais. Saint Savinien, disent-ils, éleva un petit oratoire à la Mère de Dieu, convoqua pour sa consécration tous ceux qu'il avait gagnés à l'Evangile ; et, à cette occasion, un prodige insigne vint confirmer dans la foi ces nouveaux chrétiens. C'était la nuit de Noël, et on allait commencer le saint sacrifice, lorsque tout à coup une vive lumière remplit le sanctuaire ; la sainte Vierge apparaît, portant l'enfant Jésus dans ses bras, accompagnée de saint Joseph ; et les anges, s'associant à cette glorieuse apparition, entonnent comme autrefois le *Gloria in excelsis*. Saisi d'un saint enthousiasme, Savinien s'écrie : « C'est vraiment ici Bethléem ». Et depuis lors jusqu'à nos jours ce nom est toujours resté au sanctuaire [2]. La tradition de ce fait miraculeux s'est conservée à travers les siècles. Il est raconté par Loup, abbé de Ferrières, qui écrivait en 850, et par plusieurs autres historiens. Il est mentionné formellement dans une bulle de Grégoire XV, et cité dans une charte de Clovis que rapporte dom Morin.

On comprend tout le retentissement que dut avoir un pareil prodige. De toutes les parties de la Gaule devenue chrétienne, les peuples accoururent

1. Dom Morin, *Histoire du Gâtinais* ; Dom Ranessant, prieur de Ferrières, 1635 ; *Gallia christiana*.
2. Quod nomen ad hæc usque tempora locus ille retinet ; Bréviaire de Ferrières, fête de Noël, 6e leçon.

pour prier dans le sanctuaire de Bethléem. Lorsque, vers l'an 434, Attila pénétra dans le pays avec ses hordes barbares, il livra aux flammes ce lieu vénéré, et plus de trois cent soixante personnes y périrent, ou ensevelies sous les débris de l'édifice, ou massacrées par le fer. Mais la piété des peuples releva bientôt de ses ruines le religieux sanctuaire, imparfaitement d'abord, parce qu'elle ne pouvait mieux faire, plus magnifiquement ensuite, dès qu'elle le put ; et en 481, Notre-Dame de Bethléem entra dans une ère nouvelle de prospérité. Clovis, quoique encore païen, entendant raconter tant de merveilles de ce sanctuaire, eut la curiosité de le visiter. Les ermites qui en étaient les gardiens le reçurent avec le plus grand honneur ; et le prince, touché de ce bon accueil, se montra bienveillant envers eux jusqu'à contribuer de sa royale munificence à la reconstruction et à l'embellissement du religieux édifice. D'un autre côté, Clotilde, jeune encore, y venait chaque année en pèlerinage [1], et les ermites, admirant sa foi et sa piété, osèrent parler à Clovis de la vertueuse et belle chrétienne ; ils lui en firent un si grand éloge que le roi païen voulut la connaître ; le regard du fier Sicambre eut bientôt découvert sous le voile de sa modestie le trésor des douces vertus qui la distinguaient. Il résolut de l'épouser, et bientôt la sainteté de Clotilde vint embellir le trône de France. Clotilde voua à la sainte Vierge son second fils Clodomir, vint prier pour lui à Notre-Dame de Bethléem lorsqu'elle le vit dangereusement malade ; et sa guérison obtenue, elle l'y fit baptiser au pied de l'autel avec la permission de Clovis, encore païen. La reconnaissance de la reine et du roi, lorsqu'il fut devenu chrétien, se traduisit bientôt en nombreux bienfaits, et entre autres par la construction d'une vaste église tout près du sanctuaire de Bethléem, laquelle, sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul, devint l'église des religieux. Ce n'est pas sans doute l'église qu'on voit aujourd'hui ; le temps et les guerres l'ont plusieurs fois ruinée ; mais la religion l'a autant de fois relevée.

Sous Clotaire II, Notre-Dame de Bethléem ne fut pas moins favorisée. Le prince y vint lui-même en pèlerinage. Adalbert, seigneur d'Etampes, restaura l'église ainsi que le monastère des ermites, endommagé sur plusieurs points par les guerres. Enfin à cette époque fut fondée définitivement l'abbaye de Ferrières, cette abbaye fameuse qu'illustrèrent dans les âges suivants tant de vertus et de talents, qui compta dans ses écoles des milliers d'élèves, qui fut longtemps une pépinière d'évêques, qui n'eut de rivale que la grande école de Tours, qui enfin, aussi riche en durée qu'en illustrations, subsista jusqu'en 1793.

Sous Dagobert, même protection fut continuée au pieux sanctuaire. Ce monarque y fonda une messe qui devait être dite à perpétuité sur l'autel de Notre-Dame, et qui fut appelée la messe royale. De plus, sur sa demande, le pape Grégoire II accorda à l'abbaye le privilége de porter les armes de Saint-Pierre de Rome et plusieurs autres faveurs signalées, qui furent dans la suite confirmées par Paul Ier, Eugène II, Alexandre III et Urbain III.

Charlemagne, qui avait eu pour précepteur le célèbre Alcuin, abbé de Ferrières, se montra également généreux pour Notre-Dame de Bethléem, et ses successeurs sur le trône imitèrent son exemple.

A la fin du XIIe siècle, les religieux, aidés par de si puissants protecteurs, firent reconstruire leur église ainsi que la belle flèche octogone, haute de cent cinquante pieds, qui la surmontait, et qui tomba en 1837. Ce magni-

1. Dom Morin, p. 765.

fique monument terminé, ils invitèrent Alexandre III à venir le consacrer lui-même. Ce Pape, une des plus grandes figures historiques du XII^e^ siècle, estimant qu'un sanctuaire si célèbre dans le monde chrétien était digne d'un tel honneur, se rendit de sa personne à Ferrières. Il fit la cérémonie le 29 septembre 1163, et il puisa dans ce saint asile un adoucissement aux maux dont fut traversé son pontificat.

Après trois siècles de prospérité et de gloire, Notre-Dame de Bethléem vit encore arriver de nouveaux jours de deuil. Sous le règne de Charles VII, les Anglais, maîtres de tout le pays, vinrent ravager Ferrières, brûlèrent l'église, dont ils ne laissèrent debout que la flèche. Mais le ciel ne laissa pas ce crime impuni. Selon une légende traditionnelle, le soldat anglais qui avait mis le feu au lieu saint se sentit tout à coup dévoré jusqu'au fond des entrailles comme par un feu mystérieux dont rien ne pouvait éteindre les ardeurs ; et dans l'excès de sa douleur, il alla se précipiter dans un puits voisin. En 1607, un prieur du monastère, voulant constater le fait, fit sonder le fond de ce puits, et on y trouva des ossements humains.

L'église de Notre-Dame de Bethléem, tant de fois renversée et tant de fois reconstruite, sortit de nouveau de ses ruines en 1460, grâce à la piété généreuse de dom Blamchefort, abbé de Ferrières. Ce saint religieux, que ses éminentes vertus et surtout sa charité pour les pauvres rendaient vénérable dans toute la contrée, aimait tant la sainte Vierge, que, quand il se sentit près de mourir, il se fit porter au pied de son autel et y rendit le dernier soupir. On l'y enterra, et on lui éleva un tombeau richement sculpté. Les pierres de ce tombeau vénéré ayant été conservées, on l'a rétabli dans l'église principale de Ferrières, au milieu du chœur, où il est l'objet de la vénération des peuples de la contrée, qui regardent comme un saint ce pieux serviteur de Marie. Mais l'église et le tombeau furent pillés, profanés par les protestants au XVI^e^ siècle ; et les révolutionnaires de 93 en achevèrent la dégradation jusqu'à ne laisser debout que les murs de l'église ; encore même les mirent-ils dans un état de délabrement qui en compromettait la solidité.

Après la révolution, cette église fut conservée comme annexe de l'église paroissiale de Saint-Pierre ; mais elle n'en demeura pas moins pour les fidèles l'église de prédilection ; et, lorsqu'en 1837 sa belle flèche s'affaissa tout à coup sur ses bases dégradées et écrasa l'église de son énorme poids, toute la ville demanda avec instance, non la reconstruction de ce gigantesque et monumental clocher qui s'élevait à cent cinquante pieds au-dessus des combles de l'église ; hélas ! les ressources du pays n'y eussent pas suffi, mais au moins la restauration du sanctuaire où tant de générations étaient venues prier. Le digne pasteur, M. l'abbé Champion, partageant le religieux enthousiasme de ses paroissiens, ouvrit une souscription volontaire. Prompts à répondre à cet appel, les riches donnèrent de leur argent, les fermiers offrirent leurs chevaux et leurs voitures pour tous les charrois nécessaires ; le pauvre, qui n'avait que ses bras, donna de son temps, et l'on vit dans un même jour jusqu'à soixante-dix ouvriers, tous animés du même zèle, du même sublime désintéressement, travailler avec ardeur à cette œuvre de restauration. En moins d'une année, Notre-Dame de Bethléem sortit de ses ruines ; et les fidèles, réunis de nouveau dans son enceinte, purent y continuer les prières et les chants des anciens âges.

On y admire, à gauche du grand autel, le tombeau de dom Morin, qui fut l'architecte des deux chapelles latérales, ainsi que le rétable du grand autel et les décorations du sanctuaire, qui sont attribués à la munificence

de Marie de Médicis. Mais ce qui mérite bien plus l'attention et le respect, c'est la Vierge noire, échappée aux dévastations des Anglais, aux profanations des protestants, à l'impiété des révolutionnaires, placée maintenant dans la chapelle latérale, à gauche du sanctuaire ; Vierge séculaire et miraculeuse, aux pieds de laquelle de nombreux pèlerins, entre autres les habitants de Montargis, viennent prier encore aujourd'hui avec une confiance que justifie et encourage le souvenir des grâces obtenues dans la succession des siècles.

La dévotion à ce religieux sanctuaire inspira dès le temps des rois mérovingiens une institution pieuse, connue sous le nom de *Confrérie royale de Notre-Dame,* qui dura des siècles. Cependant le temps, qui use tout, la mina peu à peu, elle tomba ; et elle n'existait plus qu'à l'état de souvenir, lorsque Louis XIII, informé par dom Morin, religieux de Ferrières, de l'existence de l'antique confrérie, ordonna qu'elle fût rétablie et en fit approuver les règlements par Grégoire XV.

Ce n'était pas seulement cette pieuse association qui attirait les fidèles à Notre-Dame de Bethléem ; c'était encore les nombreuses indulgences qu'y avait accordées Grégoire XV, à cinq époques principales de l'année, savoir : au dimanche avant l'Ascension, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de saint Paul et de saint Michel. On ne pouvait compter les pèlerins qu'amenait ces jours-là à Ferrières le désir de gagner les indulgences. Mais, hélas ! de toutes ces pieuses pratiques, de toutes ces antiques fondations, il ne reste plus que le pèlerinage du lundi de la Pentecôte ; alors on fait une procession solennelle ; on porte en grande pompe les saintes reliques échappées aux différentes dévastations de Notre-Dame de Bethléem et de l'église de l'abbaye de Ferrières, et les pèlerins y sont nombreux. Fasse le ciel que la ville de Ferrières, n'étant plus aujourd'hui, grâce au chemin de fer, qu'à quelques heures de la capitale, voie bientôt un meilleur avenir, et que ces antiquités si glorieuses, ces ruines heureusement devenues la propriété de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, soient consolées et voient briller encore quelques rayons de la beauté de leurs anciens jours !

Notre-Dame de France.

NOTRE-DAME DU LAUS [1],

ET LA V. BENOITE RENCUREL,

NOTRE-DAME D'ÉRABLE, NOTRE-DAME DES FOURS, ETC.

J'ai demandé le Laus à mon divin Fils pour la conversion des pécheurs et il me l'a octroyé..... J'ai destiné cette église à la conversion des pécheurs.
La très-sainte Vierge à sœur Benoîte en 1664 et 1669.

Notre-Dame du Laus, située à huit kilomètres de Gap, a été fondée il y a deux siècles par une simple bergère nommée Benoîte Rencurel, et plus

1. Un lac desséché depuis des siècles occupait le fond de la vallée et lui a laissé son nom : Laus ; ce mot, prononcé suivant l'idiome des montagnes (Laous), veut dire un lac. Un ancien auteur a voulu voir

tard appelée communément sœur Benoîte, parce qu'elle s'était associée au Tiers Ordre de Saint-Dominique.

Cette âme d'élite, ayant entendu un prédicateur dire en chaire que la sainte Vierge est toute bonne et toute miséricordieuse, conçut un violent désir de la voir et demanda à Marie, avec les plus ardentes prières, de se montrer à elle. Marie le lui accorda, et lui apparut, non pas une fois, mais fréquemment, et cela pendant cinquante-six ans entiers.

Ce fut sans nul doute par une secrète disposition de la Providence que l'enfant qui, du berceau à la tombe, devait être en butte aux plus mauvais traitements des esprits infernaux et leur résister si courageusement, naquit le jour où l'Eglise célèbre la fête du noble Archange, vainqueur de Lucifer.

En effet, le 29 septembre 1647, dans le petit village de Saint-Etienne, séparé du Laus par une étroite prairie, naissait, dans une famille de pauvres paysans restés inconnus au monde, une petite fille, à la naissance de laquelle personne ne prit garde. On ignorait que dans peu d'années les anges l'appelleraient « ma sœur », et qu'elle serait l'élève et la fille chérie de la Reine des anges et des hommes[1]. Au sein d'une pauvreté laborieuse, acceptée avec piété, la première enfance de Benoîte Rencurel s'écoula sous le toit de chaume que bientôt elle devait quitter pour voir sa pauvreté héréditaire s'accroître encore et son humble condition s'abaisser de plus en plus. Toute l'éducation et l'instruction données par la mère Rencurel à sa fille se bornèrent à lui recommander d'être toujours sage et de bien prier Dieu, et, pour bien prier Dieu, elle ne lui enseigna que le *Pater* et l'*Ave Maria* ; mais avec ces prières, tombées des lèvres divines et angéliques, on peut réciter le Rosaire : c'en était assez pour apprendre toute la science du salut à notre jeune enfant ; le Rosaire devint vite sa dévotion de prédilection, et souvent les saints anges vinrent le réciter visiblement avec elle. Benoîte n'avait que sept années lorsque Dieu appela à lui son père Rencurel, et l'année suivante un indigne parent dépouillait la veuve et les trois orphelins de leur toit de chaume et de leurs petits champs. Le pain manqua, et Benoîte, à huit ans, entra comme bergère au service de deux maîtres à la fois, car un seul n'aurait pu la nourrir pendant la famine qui régnait alors dans le pays ; elle gardait donc en même temps, chaque jour, deux troupeaux pour un morceau de pain noir, que ces deux maîtres lui servaient à tour de rôle pendant huit jours. En quittant sa mère, Benoîte ne lui avait demandé pour tout don qu'un chapelet.

Les deux maîtres de Benoîte ne se lassaient pas d'admirer sa piété, sa douceur, sa docilité, et s'étonnaient fort de ne voir en elle aucun de ces petits défauts inhérents à l'enfance. Contente du morceau de pain dur et grossier qu'elle recevait chaque matin au départ, elle ne déroba jamais rien à ses maîtres ; jamais sa main ne s'étendit même pour cueillir en passant le long des vergers sans clôture une pomme ou un grain de raisin. Son morceau de pain trempé dans l'eau du torrent composait tout son repas. Son jeune cœur était déjà si embrasé de l'amour divin, que peu lui importait la nourriture matérielle ; mais comme on ne peut aimer Dieu sans aimer les hommes, qu'il a tant aimés, elle les aima en Dieu et pour Dieu. Aussi son unique morceau de pain ne lui appartenait même plus dès qu'elle rencontrait un enfant qui avait faim, et elle le partageait avec lui. Bientôt sa

dans Laus le mot latin qui signifie louange, et il l'applique au désir que Marie avait d'être honorée en ce lieu.

1. Son père se nommait Guillaume Rencurel, et sa mère Catherine Matheron.

charité la porte à tout donner, et voici à quelle occasion : Jean Rolland, un de ses maîtres, pouvait sans peine, malgré la disette croissante, ôter à sa table sept morceaux de pain en quinze jours ; mais il n'en était pas de même chez son autre maître, Louis Astier, dont elle gardait le petit troupeau en même temps que celui du riche fermier Rolland. Cependant, comme la femme Astier aimait sa douce bergère, elle préférait lui donner, aux dépens de son appétit, la même quantité de pain qu'en des jours meilleurs. Benoîte, après avoir reçu sans mot dire ce pain si rare, le distribuait secrètement aux six petits enfants Astier, qui le mangeaient sans comprendre que ces fragments de pain étaient comme des morceaux de la vie de la pieuse enfant. Quant à elle, Benoîte se disait pour se fortifier : « Ah ! c'est bien assez que je mange la semaine prochaine chez mon autre maître ». Elle partait donc à jeun pour conduire ses troupeaux dans la montagne ; elle revenait à jeun et se couchait de même, et cela pendant sept fois vingt quatre heures consécutives ! Elle souffrait tant de la faim, que le sang lui jaillissait de la bouche et des narines : mais les anges des Alpes recueillaient chaque goutte de ce sang si pur, pour le faire retomber plus tard en torrent de grâces sur les pécheurs.

Avec son pain, son cœur et ses rosaires, Benoîte donnait sa compassion à tous les malheurs qui arrivaient à sa connaissance. Un jour, elle apprend qu'une femme vient de perdre connaissance et que son état est grave ; aussitôt elle court vers l'église en entraînant après elle toutes les petites filles qu'elle rencontre sur son chemin, et, de concert avec elles, récite le rosaire avec une grande ferveur. Avant de s'éloigner de son troupeau, elle lui avait dit avec cette foi qui transporte les montagnes : « Tu ne toucheras point à ce pré, ni à celui-ci, ni à celui-là », et le troupeau, pendant son absence, resta à brouter paisiblement dans le lieu qu'elle lui avait désigné.

Après le Rosaire, la troupe enfantine vint voir la malade, toute prête à retourner à l'église s'il en était besoin. Mais Dieu l'avait exaucée : la malade avait recouvré la connaissance et la parole, et le premier usage qu'elle en fit, fut pour remercier et bénir ces enfants et surtout Benoîte. Aux prières, la jeune et sainte bergère savait à l'occasion joindre les exhortations. Elle parlait avec tant d'éloquence de Dieu, du ciel, de l'enfer, qu'elle trouvait le chemin des cœurs les plus endurcis. C'est ainsi que Jean Rolland, l'un des deux maîtres qu'elle servait à la fois, homme brutal, colère et blasphémateur, vaincu par l'éloquence de sa douce bergère, donna à tout le pays l'exemple d'une conversion aussi inattendue qu'éclatante. C'était donc par l'exercice des plus sublimes vertus que Benoîte se préparait, sans le savoir, pour la plus grande mission à laquelle elle était prédestinée.

Benoîte comptait dix-sept printemps ; son angélique pureté qui réjouissait le regard des anges et impressionnait même les gens grossiers au milieu desquels elle vivait, l'avait rendue particulièrement chère à la Reine des Vierges.

Un beau jour du mois de mai 1664, elle avait conduit ses troupeaux sur la montagne de Saint-Maurice, et elle était entrée dans la chapelle en ruine[1] dédiée à l'illustre chef de la légion thébaine, pour y réciter son chapelet, lorsque ce saint lui apparut et l'engagea à conduire désormais son troupeau dans la vallée de Saint-Etienne, parce que ce serait là que, selon son désir, elle verrait la sainte Vierge.

Le lendemain, dès l'aurore, le troupeau prenait de lui-même le chemin de la vallée, et Benoîte le suivait d'un air joyeux, sans se rendre compte de

1. Cette chapelle a depuis été restaurée.

ses pensées. Il y avait au fond du vallon et à l'entrée du bois une petite grotte où elle avait l'habitude de se retirer pour dire son Rosaire.

A peine arrivée en face de la grotte, Benoîte y vit une dame d'une beauté incomparable tenant entre ses bras un enfant d'une beauté non moins admirable. Malgré la prédiction du Saint, la sainte et naïve bergère ne pouvait croire que la sainte Vierge fût descendue du ciel pour exaucer l'immense désir qu'elle avait de la contempler ; elle croyait donc n'avoir devant les yeux qu'une simple mortelle, et elle lui offre ingénument un morceau de son pain noir. La dame sourit de cette simplicité enfantine et ne lui répond rien.

Le jour suivant et pendant tout près de quatre mois, Benoîte contempla dans ce lieu celle qui fait la joie des anges et l'ornement du ciel. Dès le premier jour, la figure de la jeune bergère parut aux yeux de tous transfigurée comme son âme, sa beauté avait pris un cachet tout céleste, et ses paroles avaient acquis une vertu irrésistible. Elle faisait part de son bonheur à tout le monde avec une simplicité joyeuse, et chacun, en voyant le changement qui s'était opéré en elle, se disait : « Si c'était la sainte Vierge qu'elle voit ! » Quant à l'humble bergère, elle ne le savait point encore et ne songeait même point à demander à celle qui lui donnait toute cette joie qui elle était.

Avant de faire de Benoîte son amie et la dispensatrice de ses grâces, la sainte Vierge daigna en faire son élève, et lorsqu'elle se fut étroitement attaché l'âme de la jeune bergère par l'attrait irrésistible de sa beauté, elle commença à lui parler, et ce fut pour l'instruire, l'éprouver, l'encourager. Pour se mettre à la portée de l'intelligence peu cultivée de l'enfant des montagnes, elle descendit à des familiarités qui nous étonneraient, si nous ne savions que la bonté de Marie est sans borne. Elle ne dédaigna même pas de lui apprendre à prier, comme le font les mères, en répétant mot à mot une prière à leurs enfants ; c'est ainsi qu'elle lui apprit ses litanies, encore inconnues dans le pays, et en lui enjoignant de les apprendre à son tour à ses compagnes et de les répéter chaque soir avec elles. Les jeunes filles d'Avançon et de Valserre se mirent promptement comme celles de Saint-Etienne à réciter chaque soir les litanies de la divine Vierge ; toutes les processions qui arrivent au Laus les chantent en gravissant la montagne ; toute messe célébrée à l'autel de Marie est suivie de ses litanies, qu'on redit encore tous les samedis et tous les dimanches sur un air qui ne s'entend qu'au Laus et qui remue toutes les fibres de l'âme [1]. Si presque tous les habitants de la vallée croyaient que c'était vraiment la très-sainte Vierge qui apparaissait à Benoîte, quelques-uns doutaient encore ; mais lorsque deux impies, qui avaient blasphémé publiquement contre *la belle dame de Benoîte*, eurent reçu un châtiment rigoureux et exemplaire, tout le monde crut qu'en effet l'Etoile de la mer s'était levée sur cette heureuse vallée. Le bruit de ces choses traversa les montagnes et arriva à Gap, tandis que M. Grimaud, homme capable et intègre, juge de la vallée, ordonna à Benoîte de demander à celle qui lui apparaissait si elle ne serait point la Mère de Dieu, et si elle ne voulait point qu'on lui élevât en ce lieu une chapelle ?

Benoîte adressa donc à la belle dame la demande que le pieux juge lui avait suggérée ; la sainte Vierge lui répondit :

« Je suis Marie, Mère de Jésus », puis elle ajouta : « Mon Fils veut être

1. Les litanies apprises par la très-sainte Vierge à sœur Benoîte sont celles connues dans toute l'Eglise sous le nom de *Litanies de Lorette*. Elles n'ont de local que l'air sur lequel on les chante au Laus.

honoré dans cette paroisse, mais non dans ce lieu... » La sainte Vierge, voulant autoriser publiquement la croyance à la révélation qu'elle venait de faire, commanda ensuite à Benoîte d'amener les filles de Saint-Etienne en procession à la grotte ; celle-ci répondit à cet ordre avec sa profonde ingénuité : « Possible qu'elles ne voudront pas croire : écrivez-le ». — « Cela n'est pas nécessaire », répondit la Mère des miséricordes en disparaissant.

Non-seulement les filles de Saint-Etienne se rendirent avec empressement à la procession ordonnée par Marie, qui eut lieu le 30 août ; mais M. Fraisse, curé de la paroisse, et le juge de paix, y vinrent aussi pour observer attentivement ce qui se passerait, et ils en dressèrent procès-verbal. La très-sainte Vierge apparut à Benoîte devant tous, et comme, lorsque tout le monde fut retiré, elle était restée à prier dans le vallon, Marie lui apparut de nouveau et lui dit : « Vous ne me verrez plus dans ce lieu [1] ». Cette vallée était en effet trop peu étendue pour qu'on pût y élever une église.

Pendant un mois entier, Benoîte ne vit plus sa divine maîtresse ; elle en éprouvait une si vive douleur que, encore un peu de temps, elle n'aurait pu y survivre. Elle dirigeait de préférence son troupeau dans un pâturage d'où son œil explorait sans cesse les deux versants de la montagne, tandis qu'elle demandait en gémissant aux nuages qui passaient sur sa tête, aux oiseaux qui voltigeaient aux quatre vents du ciel, s'ils ne lui apporteraient pas bientôt des nouvelles de sa bien-aimée.

Un jour béni, de l'autre côté du torrent et à mi-côte de la colline derrière laquelle s'abrite le Laus, elle reconnaît, malgré l'éclat extraordinaire qui l'environne, la divine Vierge ; elle s'écrie : « Oh ! ma bonne mère, pourquoi m'avez-vous si longtemps privée du bonheur de vous voir ? » puis elle traverse, avec le secours d'une de ses chèvres, le torrent grossi, et se jette aux pieds de la Reine du ciel.

Tout ce que Benoîte révéla de cette apparition, c'est que la sainte Vierge lui dit : « Vous ne me reverrez plus que dans la chapelle du Laus, cherchez-la, vous la reconnaîtrez aux suaves odeurs qui s'en exhaleront dès la porte [2] ».

Dans la solitude si profonde alors du Laus, quelques pieux montagnards avaient, en 1640, élevé une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Rencontre. Cet humble édifice, couvert en chaume, ne renfermait qu'un espace d'un peu plus de deux mètres, un autel en maçonnerie qui, pour tout ornement, avait deux flambeaux de bois et un saint ciboire en étain. C'était là que la Reine du ciel attendait la jeune bergère, comme dans l'étable de Bethléem elle avait reçu les bergers de la Judée. Benoîte ne connaissait pas cette chapelle, elle la cherchait en pleurant, lorsque attirée par l'odeur des parfums annoncés, elle la découvre enfin ; elle entre, et en voyant la radieuse Vierge sur l'autel, elle tombe à genoux, muette de bonheur. La Mère de Jésus lui fait entendre sa voix céleste, mais c'est pour lui reprocher doucement les larmes qu'elle a versées et l'exhorter à la résignation. Benoîte répond humblement à sa bonne Mère : ce n'est plus qu'ainsi qu'elle parlera de Marie, et cette appellation, nouvelle dans l'église, est restée dans toute la vallée où la très-sainte Vierge est toujours invoquée sous le nom de la Bonne-Mère.

1. Sur l'emplacement de la grotte où Marie se montra si souvent à Benoîte, on a élevé une petite chapelle sous le vocable de Notre-Dame des Fours.

2. Un petit monument commémoratif de cette apparition a été élevé sur le chemin de Saint-Etienne au Laus ; cet endroit se nomme Pindrau.

Benoîte, en se relevant, voit l'autel déjà si pauvre par lui-même, et où la Reine du ciel ne dédaigne pas de poser ses pieds tout couverts de poussière ; elle s'écrie : « Ma bonne Mère, agréez que je détache mon tablier pour le mettre sous vos pieds, il est tout blanc. — Non, répond la sainte Vierge, gardez-le ; dans peu, rien ne manquera ici, ni nappes, ni ornements ; je veux y faire bâtir une église en l'honneur de mon très-cher Fils et au mien, où beaucoup de pécheurs et de pécheresses viendront se convertir ; elle sera grande comme je la veux ; et c'est là que je vous apparaîtrai souvent. — Où prendra-t-on de l'argent pour bâtir cette église ? demanda la jeune fille qui connaissait la grande misère du pays. — Soyez sans inquiétude, l'argent ne manquera pas, et je veux que ce soit celui des pauvres ».

On était alors à la fin de septembre 1664 ; après un long entretien, Marie congédia la bergère pour qu'elle fût rentrée chez ses maîtres avant la nuit. Chaque jour, jusqu'au printemps suivant, Benoîte revint passer de longues heures aux pieds de sa céleste maîtresse, autant que la neige et ses devoirs le lui permettaient.

Marie, qui la préparait à entrer dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique, lui apprenait dès lors à unir la vie active à la vie contemplative, et l'avertissait toujours, afin qu'elle la quittât assez à temps pour que son devoir n'en souffrît pas et qu'elle continuât à travailler et à obéir dans son humble condition de bergère. Elle voulait lui apprendre à mépriser les vaines parures du monde et à ne s'occuper que de l'ornement de son âme ; elle lui défendit donc de porter une belle robe que le gouverneur de Gap, M. du Saix, lui avait envoyée. Elle la formait peu à peu, avec une douceur et une patience de mère, pour la mission à laquelle elle la destinait, et elle lui recommandait sans cesse de bien prier pour les pécheurs. Elle lui en fit si bien sentir l'importance, que déjà la jeune bergère se montrait animée du plus grand zèle de remplir sa tâche sublime. On ne la rencontrait plus que les yeux empreints d'une douce gravité et son rosaire à la main. Dans ses apparitions, la sainte Vierge lui avait appris que nulle offrande ne lui était plus agréable que celle de la couronne mystique du Rosaire, que nulle prière n'était plus efficace pour arracher les pécheurs de l'abîme du mal et les âmes souffrantes de l'abîme du purgatoire : aussi prit-elle depuis lors la résolution à laquelle elle ne faillit jamais, de réciter chaque jour, en outre de plusieurs autres prières, quinze rosaires et quinze chapelets pour honorer doublement le nombre sacré des mystères du Rosaire, et comme le jour ne lui suffisait pas pour tant de prières, pendant le sommeil de ses maîtres, elle quittait sans bruit la maison, et, malgré les ténèbres, le froid et la pluie, elle allait s'agenouiller sur le seuil de l'église du village, où les premiers rayons du jour la trouvaient souvent encore. Quelquefois, ainsi que cela arriva au glorieux saint Dominique, un ange lui ouvrait la porte de l'église, et depuis les anges l'assistèrent dans plusieurs circonstances de sa vie. Un jour de ce même automne 1664, ses maîtres l'avaient envoyée couper de l'herbe, non loin de l'église de Valserre ; elle entra dans le lieu saint avec l'intention de n'y faire qu'une courte prière ; mais bientôt son âme quitta la terre et s'éleva vers les régions célestes. Lorsqu'elle revint de son extase, le soleil avait déjà disparu derrière les montagnes, et la nuit arrivait rapidement ; elle sort avec inquiétude de l'église et trouve, avec une joyeuse surprise, que pendant qu'elle faisait l'office des anges, un esprit céleste avait fait le sien, coupé et lié un gros paquet d'herbes avec la corde qu'elle avait laissée à la porte de l'église.

Pendant ce temps, le public attendait avec une religieuse impatience, pressentant que de grandes choses se préparaient dans ce lieu, et pendant tout l'hiver, les filles d'Avançon bravèrent les glaces et les neiges pour aller chaque jour chanter au Laus les litanies et les cantiques de la divine Marie.

Le nombre des visiteurs devint bientôt si grand, qu'il fallut, pour entendre leurs aveux et leur donner la communion, dresser des confessionnaux et des autels dans la campagne. Le 25 mars 1665, en particulier, moins d'un an après la première apparition, des flots de peuples envahirent la chapelle, autrefois déserte; et le 3 mai suivant, il s'y rencontra trente-cinq paroisses à la fois, marchant chacune sous sa bannière. Marie récompensa tant de zèle pour sa chapelle par des guérisons miraculeuses, des conversions inattendues, des prodiges divers dont le récit est consigné dans les volumineux manuscrits qu'on conserve au Laus. Un des plus remarquables fut obtenu par le juge même du lieu : il avait une fille muette de naissance; il en demanda la guérison dans la sainte chapelle, et elle lui fut aussitôt accordée.

Le 14 septembre de la même année, arriva au Laus le vicaire général du diocèse, accompagné de plusieurs hommes de grand mérite; il venait faire une enquête juridique sur les faits dont tout le monde parlait. A l'annonce de cette enquête, l'humble bergère s'enfuit effrayée dans le bois, pour prier et consulter la sainte Vierge, et revint bientôt rassurée par elle. Benoîte répondit à tout avec beaucoup de calme et d'à-propos; et sur l'observation qu'on lui fit que, s'il ne se faisait plus de miracles, on l'éloignerait du Laus, et qu'on démolirait la chapelle : « Après tout ce que j'ai vu et entendu », dit-elle, « je ne doute pas qu'il ne s'en fasse encore plus à l'avenir que par le passé ». L'enquête terminée, le vicaire général tenta deux fois de partir; et deux fois il en fut empêché par une pluie violente, qui commençait au moment où il montait à cheval. Ce ne fut pas sans un dessein de Dieu. Car le lendemain même, il fut témoin d'un miracle éclatant qui s'opéra dans la chapelle du Laus. Catherine Vial, privée de l'usage de ses jambes desséchées, et tellement repliées en arrière qu'elles paraissaient collées sur son corps, fut subitement guérie, le dernier jour de sa neuvaine. Le grand vicaire dressa procès-verbal du fait; les témoins le signèrent, et la guérison fut si complète, qu'un mois après, sa paroisse étant venue en procession remercier la sainte Vierge, c'était Catherine Vial elle-même qui portait la bannière.

Nonobstant ces faits, il y eut des hommes qui accusèrent Benoîte de tromper le peuple par ses rêveries; on voulut l'arrêter et la mettre en prison; et trois fois la sainte Vierge la déroba aux poursuites de ses persécuteurs. Des personnes pieuses même se liguèrent contre elle, soutenant qu'elle n'avait aucune vertu, et essayèrent de la faire chasser du Laus par les supérieurs ecclésiastiques. En réponse à ces accusations, Dieu, vers ce même temps, opéra au Laus un nouveau miracle. Un des premiers officiers de la cour de Savoie, orgueilleux et impudique, violent et emporté, entre dans la chapelle la tête haute, les yeux égarés, sans donner aucune marque de respect. Tout à coup, il se sent saisi d'horreur de lui-même; et immobile pendant plus d'une heure, il repasse dans sa conscience les crimes de sa vie, en conçoit une douleur profonde, va se confesser et sort converti, pleinement réconcilié avec Dieu.

Cette chapelle où s'opéraient tant de prodiges, pouvait à peine contenir dix à douze personnes; et la foule, qui se pressait tout autour, avait à subir

les intempéries des saisons. Il était donc indispensable de la remplacer par une église plus vaste. En 1665, Benoîte, sans ressource aucune que sa confiance en Marie, entreprend l'œuvre. Elle en trace les fondations, de manière à établir le chœur et le maître-autel de la nouvelle église dans l'emplacement même de la chapelle de Bon-Rencontre; puis elle appelle à son aide toutes les âmes qui aiment la sainte Vierge, et leur communique sa sainte ardeur. Une pauvre femme, qui vivait d'aumônes, se présente la première, et offre une pièce d'or; les habitants des environs apportent chacun son offrande, les uns en nature, les autres en argent; tous ceux qui montent au Laus prennent une ou plusieurs pierres dans le torrent qui coule au bas du vallon, et les apportent sur la hauteur. Un an fut ainsi employé à préparer les matériaux; et quand tout fut prêt, on se mit à l'œuvre. Benoîte, de son côté, présidait elle-même aux travaux, les activait et les dirigeait. Elle préparait les repas des ouvriers, faisait la prière avec eux, et leur disait de temps en temps des paroles de salut; d'autres fois elle y entremêlait des avis utiles pour prévenir les accidents, de sorte que, pendant toute la durée des constructions, pas un seul blasphème ne fut entendu, pas un seul accident n'arriva. En quatre ans, cette église fut achevée. Ce grand édifice avait commencé avec rien; les mains des pauvres en avaient assemblé les matériaux, les aumônes des fidèles en avaient creusé les fondements, la Providence en éleva les murs, et la confiance en Dieu l'acheva. Le portail seul restait à faire, mais l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de France en Espagne, étant tombé à Madrid gravement malade, se souvint des prodiges qu'opérait Notre-Dame du Laus. Il l'invoqua, et fit vœu de bâtir le portail s'il revenait à la santé. Promptement guéri, il exécuta promptement son vœu; et ainsi il ne manqua plus rien au saint édifice.

Benoîte était dans sa vingtième année lorsqu'on posa la première pierre de l'église qui, quatre années après, fut achevée et reçut le nom de Notre-Dame du Laus. Le 25 décembre, après la messe de minuit, un grand nombre d'esprits célestes célébrèrent l'inauguration de la nouvelle église, en faisant trois fois le tour de l'édifice sacré au chant du *Gloria in excelsis*. Sœur Benoîte, qui était restée, selon sa coutume, à prier dans le lieu saint, suivait la procession angélique. Les personnes qui se trouvaient à l'extérieur étaient pour ainsi dire éblouies par la vive clarté qui brillait par les fenêtres et enivrées par les suaves parfums qui s'exhalaient de l'église, quoique les portes en fussent fermées. Les premiers historiens de Notre-Dame du Laus sont unanimes pour parler des suaves et célestes parfums du Laus, et ils en parlent comme d'un fait public dont une infinité de personnes peuvent rendre témoignage. Ces parfums étaient quelquefois si intenses, qu'ils se répandaient de la chapelle dans toute la vallée. Le vicaire général de Gap s'exprime ainsi à ce sujet : « Les odeurs de Marie sont si suaves, si délicieuses, et donnent une si grande consolation que celui qui les sent croit déjà jouir par avant-goût du ciel. A mesure qu'elles frappent l'odorat, elles élèvent l'âme et toutes ses puissances, et remplissent le cœur de joie; les parfums des fleurs ne sont rien en comparaison de ceux-ci, parce qu'ils sont des écoulements de la divinité ».

Sœur Benoîte, qui respirait ces parfums à leur source et dont tous les sens étaient épurés par la sainteté, en était toute pénétrée. Lorsqu'elle revenait d'avec sa bonne Mère, son visage, comme celui de Moïse descendant du Sinaï, paraissait tout lumineux, ses vêtements restaient longtemps et profondément imprégnés de la céleste odeur, et son âme était tellement enivrée de consolations, que pendant plusieurs jours elle ne pouvait ni boire, ni

manger, ni dormir. Les suaves parfums étaient donc pour la foule qui ne voyait pas la sainte Mère de Dieu, une preuve sensible de sa présence, puisqu'ils étaient moins une grâce particulière qu'un attribut de la nature céleste de Marie.

D'après les observations de Benoîte, les hiérarchies angéliques se distingueraient par des parfums que Dieu répand en abondance sur toute l'étendue des cieux comme un élément de bonheur, aussi bien que par la clarté, l'agilité et les autres éléments plus ou moins connus de la céleste félicité. Ainsi la jeune bergère avait remarqué que, si tous les anges exhalent de doux parfums, tel ange embaumait plus fortement ou différemment de tel autre, mais toujours d'une manière bien inférieure à la Reine des anges et des hommes. Pour les parfums qui s'exhalaient de la sacrée et adorable personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'elle eut le bonheur de contempler plusieurs fois, ils surpassaient d'une manière infinie tout ce qu'elle avait éprouvé en ce genre. Nous ne pouvons nous étonner qu'il en soit ainsi des âmes bienheureuses, puisque notre Père Saint-Dominique et sœur Benoîte sa digne fille ont donné, étant encore sur la terre, des marques de ce privilége, ainsi que plusieurs autres Saints. Tout ce qui appartenait à la sainte bergère était parfumé; son haleine, tout ce qu'elle touchait et l'air qu'elle traversait. Elle n'avait point encore parlé que le souffle de ses lèvres prévenait délicieusement l'odorat avant d'aller remuer le cœur, et ce parfum était d'autant plus suave et plus pénétrant, que les transports de son amour actuel pour Dieu étaient plus grands. Lorsque son cœur s'était encore réchauffé au foyer de l'amour par une fervente communion, une extase, une vision, elle enivrait alors de ses parfums tous ceux qui l'approchaient.

Les parfums de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des anges et de notre sœur Benoîte, composent ce que la tradition a nommé les bonnes odeurs du Laus : le charme si pieux de ce mot dure encore, et de loin en loin des âmes privilégiées perçoivent les célestes parfums du Laus.

Au moment où Benoîte jouissait du succès de son œuvre, il s'éleva contre elle des contradictions inouïes, surtout dans les rangs du clergé alors infecté du venin janséniste. La haine alla jusqu'à fabriquer et afficher, aux portes de la cathédrale d'Embrun, un interdit contre cette sainte fille, avec menace d'excommunication contre tout prêtre qui célébrerait dans la chapelle du Laus. On mit en jeu la jalousie et l'intérêt, en représentant que la dévotion nouvelle à Notre-Dame du Laus détruirait l'antique dévotion à Notre-Dame d'Embrun, qui était en possession de recevoir de nombreux pèlerins apportant de riches offrandes. L'ancien grand vicaire, protecteur du Laus, était mort; celui qui le remplaçait ne connaissait point l'état des choses. Mais, dans cet abandon général, Benoîte ne désespéra point. « La dévotion du Laus, lui dit son bon ange, le 18 mars 1700, est l'œuvre de Dieu, que ni l'homme ni le démon ne sauraient détruire, et qui subsistera jusqu'à la fin du monde, fleurissant toujours plus, et faisant de grands fruits partout ». En effet, le nouveau grand vicaire mande Benoîte à Embrun, la soumet à un sérieux examen, en conclut que la dévotion à la chapelle du Laus vient de Dieu, et que la vertu de l'humble bergère est non-seulement incontestable, mais éminente. Chose remarquable, pendant quatorze jours que Benoîte resta à Embrun pour cette affaire, elle ne prit aucune nourriture; et ni sa santé ni ses forces n'en furent altérées. La veille de son départ, passant la journée en prières à la métropole, elle reçut pendant la grand'messe une visite de la sainte Vierge, laquelle l'exhorta à la patience contre les persécutions qui pourraient lui survenir encore. Le lendemain, au moment d'ar-

river au Laus, elle vit en vision Jésus crucifié, tout couvert de sang; et cette vue lui déchira le cœur, au point qu'elle en perdit la parole pendant deux jours. Marie vint la consoler, en lui recommandant de prier pour les pécheurs, pour qui Jésus-Christ a tant souffert. Le nouvel archevêque d'Embrun, Mgr de Genlis, fut pour elle un second consolateur. Ce prélat, venu au Laus, fut tellement ému en entrant dans l'église, qu'il s'écria : *Vere Dominus est in loco isto;* vraiment Dieu est ici. Il interrogea ensuite Benoîte; et ses réponses, qu'il écrivit de sa propre main, lui inspirèrent tant de vénération pour sa personne, qu'il déclara n'avoir jamais rencontré ni vertu plus solide ni fille plus simple.

Néanmoins, sans cesser d'admirer Benoîte, Mgr de Genlis la laissa persécuter. A la pitoyable rivalité de la métropole, le Jansénisme, fort puissant alors, vint prêter son concours et livra à notre héroïque bergère une guerre longue, perfide et ténébreuse. On attribue aussi aux Jansénistes le dessein de la faire passer pour sorcière et condamner comme telle. Il fut encore question d'enlever, en même temps que Benoîte, le pieux ermite de Notre-Dame de l'Erable, voisin du Laus, pour publier ensuite qu'ils s'étaient sauvés ensemble. . . . . .

Cependant les populations, toujours entraînées par la grande voix des miracles, continuaient à affluer au Laus, lorsqu'on trouva moyen de ralentir leur zèle en remplaçant les saints prêtres qui, dès l'origine, s'étaient consacrés au nouveau pèlerinage, par des directeurs Jansénistes qui firent pénétrer avec eux le désespoir et le découragement dans le sanctuaire de Marie. L'ennemi était donc au cœur de la place; le refuge des pécheurs était fermé, Benoîte elle-même n'avait plus de confesseur ! Il y eut alors dans l'élan des populations vers le Laus un temps d'arrêt forcé que ses historiens ont appelé : Eclipse du Laus.... Mais bientôt à l'éclipse devait succéder un radieux soleil.

L'image de Marie, qui faisait la gloire d'Embrun, disparut sans qu'on pût la retrouver, et un demi-siècle plus tard, non-seulement le Laus, mais Embrun, était donné au diocèse de Gap, qui, dès l'origine, s'était montré dévoué au nouveau sanctuaire de Marie.

Benoîte, de son côté, reçut des consolations proportionnées à ses terribles épreuves. Outre les fréquentes apparitions des anges et de quelques Saints, notre sœur jouit à six reprises différentes de la vision du chaste Joseph, l'époux de Marie et le père nourricier de l'Enfant Jésus, qu'elle eut le bonheur de contempler plusieurs fois sous la forme d'un gracieux enfant, dans la sainte Eucharistie, avant que, devenue plus avancée encore dans les voies de la perfection, elle le contemplât dans les douleurs de sa passion. De toutes ces apparitions, celle qui la charmait le plus était la douce présence de sa bonne Mère qui la comblait de mille faveurs. Un jour, quelques bons ouvriers ayant offert, par charité, à la pauvre mère de Benoîte de donner à sa petite vigne la culture dont elle avait besoin, elle chargea sa fille de les y conduire et de leur servir leur modeste repas. En attendant, Benoîte entre dans l'église [1] qui était tout près de la vigne. A peine y était-elle entrée, que la divine Vierge lui apparaît, et qu'elle tombe dans une extase qui dura le reste de la journée et toute la nuit suivante, de sorte que les ouvriers durent pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Leur charité ne s'en était pas formalisée, et le lendemain matin on les vit continuer leur travail dans la petite vigne de la pauvre veuve. Benoîte ne savait avec quelle excuse elle pourrait aborder ces braves gens, lorsque la Reine du ciel, avant de la laisser sortir de la

1. L'antique église de Valserres est toujours debout au milieu des vignes.

chapelle le matin, remplit son tablier de roses fraîches et d'un parfum exquis pour qu'elle les distribue aux ouvriers, qui les reçurent comme un précieux don du ciel, car on n'était qu'au 15 mars, et aucune végétation ne paraissait encore sous l'âpre climat alpestre.

Plus tard, dans sa cinquante-deuxième année, Marie accorda, le jour de l'Assomption 1698, une grâce plus signalée encore à notre pieuse sœur, en l'emmenant après elle au ciel, où bientôt, sans qu'avec saint Paul elle pût dire si c'était avec ou sans son corps, elle nagea dans des flots de lumière, d'harmonie et de parfums, en traversant les diverses phalanges des bienheureux : « Au rang le plus élevé », lui dit sa divine conductrice, « sont les martyrs vêtus de rouge ; viennent ensuite les vierges vêtues de blanc, et les couleurs variées distinguent au rang inférieur les autres bienheureux ». Parmi ceux-ci, Benoîte reconnut ses deux directeurs, morts depuis plusieurs années, et sa pieuse mère qui la regardait avec une tendresse ineffable. Elle eût voulu leur parler, mais Marie l'entraîna plus loin, et elle vit encore beaucoup de choses si admirables qu'elle ne pouvait pas les rendre. Au moment où la nuit touchait à son terme, le même cortége angélique, qui avait emmené la sainte bergère, la rapportait dans sa cellule, tellement enivrée de consolations qu'elle passa quinze jours sans prendre aucune nourriture. Ce ne fut que par obéissance qu'elle confia à son directeur cette vision si remarquable. Un soir de la Toussaint, notre sœur resta fort tard au pied de la croix d'Avançon à prier pour les âmes du purgatoire, lorsque, selon son expression, elle aperçut sortir de la vallée une nuée d'un quart de lieue, et composée d'une multitude d'âmes sous formes humaines, ayant à leur tête la sainte Vierge et deux anges. Une âme, se détachant de l'immense cohorte, vint à elle et lui dit : « Nous sommes des âmes qui sortons du purgatoire. Pendant notre vie, nous sommes venues ici prier avec confiance la Mère de Dieu, qui nous délivre dans ce beau jour ; ses mérites, ainsi que vos prières et vos souffrances, chère sœur, ont abrégé le temps de notre expiation. Avant de nous introduire dans la céleste patrie, la divine Vierge nous conduit rendre grâces à Dieu dans son sanctuaire ». Lorsque cette multitude eut remercié, dans l'église du Laus, Jésus et Marie de sa délivrance, elle monta au ciel, où Benoîte la suivit du regard et de ses désirs. La familiarité des anges et de notre pieuse sœur était comme celle qui existe sur la terre entre des frères et sœurs bien unis, tant sa pureté sans tache la rapprochait des esprits angéliques. Lorsque le démon l'avait déposée sur quelque roche inaccessible, son ange venait l'en retirer, il lui frayait le passage à travers les rocs, les glaces et les broussailles chargées de neiges ; il la ramenait des lieux inconnus où elle se trouvait perdue, il l'aidait à franchir le torrent impétueux qui lui barrait le passage, et, dans les nuits obscures, il devenait lumineux pour éclairer son chemin. Plus de vingt fois, lorsqu'elle fut laissée par le démon sur le toit de la chapelle de Notre-Dame de l'Erable [1], un ange l'aidait à en descendre, lui ouvrait la porte de la chapelle et y récitait le rosaire avec elle. Sans doute, pour la soutenir dans ses cruelles épreuves, l'esprit céleste lui énumérait toutes les grâces qu'elle avait obtenues, tous les maux qu'elle avait détournés, tous les pécheurs qu'elle avait convertis. Lorsque les persécutions que le démon lui faisait endurer eurent atteint leur apogée, les anges, sous la forme nouvelle de petits oiseaux qui chantaient, priaient et parfumaient l'air, venaient assister à son sacrifice, non pour la soulager, mais pour la vénérer. Comme ils étaient

1. Mgr Depéry, qui ne reculait devant aucun sacrifice pour sauver quelque souvenir de Benoîte, a acheté la chapelle de l'Erable, l'a agrandie et ornée.

lumineux, elle les regardait de temps à autre : un jour, elle les voyait blancs ; le lendemain, rouges ; un autre jour, les deux couleurs s'alternaient dans la couronne qu'ils formaient en volant au-dessus de sa tête. Rien ne convenait mieux, en effet, autour d'une victime si pure et si éprouvée, que la couleur de la virginité unie à celle du martyre ; et, afin qu'elle n'oubliât pas les mystiques rapports qu'avaient ses douleurs avec la passion du Christ, les célestes oiseaux chantaient le plus habituellement, en l'accompagnant à son retour dans sa cellule, les litanies de la Passion. Cependant une fois, afin qu'elle éprouvât, comme son Sauveur, la douleur d'un complet isolement, elle resta deux jours, sans aucun secours, sur le *roc où l'aigle niche*, où Satan l'avait rudement laissée tomber.

Pendant que les Jansénistes étaient les maîtres au Laus, un ange offrit à Benoîte de lui donner son Bien-Aimé ; le tabernacle s'ouvrit de lui-même, l'ange prit le ciboire et bientôt Jésus entrait dans le cœur de la sainte bergère, pendant qu'un autre ange assistait à la pieuse cérémonie. Les deux directeurs, qui l'avaient quittée pour aller recevoir au ciel la récompense de leur foi et de leur zèle, venaient, comme les anges, la visiter, l'encourager et la consoler. Un jour, au moment où la vision s'éloignait, Benoîte témoigna de son désir de quitter la terre pour la suivre au ciel : « Pas encore, répondit l'âme bienheureuse de son directeur, patience ; il faut encore souffrir ».

Cependant les hommes hostiles qui desservaient le pèlerinage furent éloignés, et l'autorité diocésaine leur substitua les prêtres de Sainte-Garde, vrais hommes de Dieu, qui firent refleurir la solitude du Laus [1]. Benoîte, voyant ainsi toutes choses en bon état, comprit que sa mission était finie, et qu'elle n'avait plus qu'à se préparer à la mort. Un ange vint le lui annoncer ; et ce fut pour elle le sujet d'une grande joie. Elle mourut en odeur de sainteté, le jour des saints Innocents 1718, âgée de soixante et onze ans et trois mois ; et, depuis ce moment, sa mémoire est de plus en plus vénérée ; la voix publique demande sa canonisation, et cédant à tant de vœux autant qu'à ses convictions personnelles, Mgr Bernadou, évêque de Gap, instruit en ce moment le procès, recueille les informations pour les transmettre au Saint-Siége, auquel seul il appartient de prononcer.

Sœur Benoîte fut ensevelie près du maître-autel et de cette balustrade de la communion, dont si souvent pendant sa vie mortelle elle avait éloigné les âmes indignes d'y participer. Quoiqu'une neige épaisse fût tombée les jours précédents et eût rendu les chemins impraticables, le concours du peuple qui assista à ses funérailles fut si considérable que l'acte mortuaire de notre sœur crut devoir en faire mention. La foule en larmes se pressait autour du cercueil découvert pour voir encore une fois les traits de celle qu'elle appelait sa mère et sa bienfaitrice, et faire toucher à son corps ou à ses vêtements des croix, des chapelets, des médailles, etc. ; enfin une grosse pierre fut scellée sur le sépulcre et déroba, aux yeux de tous, ce corps saint, et le don des miracles, promis par la sainte Vierge, continua à faire connaître aux générations suivantes la puissance auprès de Dieu de l'intercession de sa servante. Cette pierre se voit toujours dans l'église du Laus, à fleur de sol, avec son inscription, gravée par une main inhabile, et ainsi conçue : *Tombeau de la sœur Benoîte, morte en odeur de sainteté, le* 28 *décembre* 1718. Un tableau de 1688, qui se voit encore dans l'église du Laus, nous donne une idée des traits de notre sainte bergère. Elle était grande et belle, tous

1. La Congrégation des prêtres de Sainte-Garde fut fondée, en 1699, par M. Berthet, prêtre d'Avignon, pour l'œuvre des missions et des retraites et pour l'éducation de la jeunesse ecclésiastique.

ses membres étaient dans une parfaite harmonie avec sa taille. Les lignes de son visage sont si pures et si suaves, qu'en les considérant on est plutôt frappé de l'aspect d'une âme que de celui d'un corps. Sa petite bouche semble créée exclusivement pour prier. Ses cheveux sont noirs ainsi que ses yeux, qui ont quelque chose de voilé; sa figure pâle est brunie et dorée par le soleil, quoique la peau en soit restée fine et un peu brillante; un mélange de foi, de douce gravité et de résignation donne à tout son être une expression de religieuse mélancolie. Elle est vêtue d'une serge grossière, filée et tissée au village, et qui a pris la forme du costume habituel des montagnes.

Depuis la mort de sœur Benoîte, les étrangers comme les habitants du pays vénéraient la pauvre chaumière où elle était née à Saint-Etienne, comme un lieu sacré ; Mgr Depéry l'avait acquise et l'avait restaurée lorsque, le 28 janvier 1850, un violent incendie dévora presque tout le village de Saint-Etienne. Les flammes, qui auraient dû dévorer des premières et en entier la pauvre chaumière, s'arrêtèrent comme repoussées par une main puissante et invisible, lorsqu'elles furent entrées à l'endroit où était l'alcôve, berceau de Benoîte. Les débris que le feu avait respectés furent recueillis comme des reliques, et entrèrent dans la nouvelle construction. Sur une plaque de marbre noir, placée au front de la maison, on lit l'inscription suivante :

ICI EST NÉE
LE 29 SEPTEMBRE 1647,
BENOÎTE RENCUREL,
FONDATRICE DU LAUS.

CETTE MAISON A ÉTÉ ACHETÉE ET RESTAURÉE
EN 1850
PAR Mgr JEAN-IRÉNÉE DEPÉRY,
ÉVÊQUE DE GAP.

L'endroit où naquit notre sœur, et où la très-sainte Vierge daigna si souvent converser avec elle, a été converti en une gracieuse chapelle, placée sous le vocable de Notre-Dame de l'Enfance. Dans cette maison de sœur Benoîte, Mgr Depéry a fondé une école pour les petites filles de Saint-Etienne; la religieuse, chargée de la diriger, devra toujours ajouter à son nom celui de Benoîte; elle aura aussi toujours un petit jardin, une chèvre et des brebis, pour ressembler à la sainte bergère du Laus.

Les prêtres de Sainte-Garde continuèrent avec grandes bénédictions leur ministère à Notre-Dame du Laus jusqu'en 1791. Alors ils furent brutalement chassés : leur maison, leur mobilier, l'église, et ce qu'elle contenait, les tableaux, les *ex-voto*, les riches ornements de la statue, tout fut vendu à vil prix ou livré aux flammes; ce qui n'empêcha pas les habitants de Réalon, paroisse à quelque distance d'Embrun, de venir processionnellement au Laus prier pour la cessation de la sécheresse qui désolait le pays. Sous le règne même de la Terreur, les pèlerins venaient prier à genoux devant la porte de la chapelle fermée. Au retour de l'ordre, Mgr Miollis, qui, comme évêque de Digne, avait le Laus sous sa juridiction, en vertu du concordat, racheta la sainte chapelle avec le presbytère, obtint, quelques années après, le couvent avec les biens qui en dépendaient, et y établit les Oblats de Marie, fondés à Marseille par Mgr de Mazenod. Ceux-ci y demeurèrent jusqu'en 1841, où ils cédèrent la place à la société des missionnaires du diocèse de Gap, qui y exercent encore et y exerceront longtemps leur saint ministère.

Le pèlerinage, ainsi pourvu de bons ouvriers, reçut de Pie IX, quelques années après, le plus grand honneur que puisse accorder le Saint-Siége. Le souverain Pontife envoya, par deux protonotaires apostoliques, deux magnifiques couronnes, l'une destinée à la Vierge, l'autre à l'Enfant Jésus; et le 23 mai 1855, eut lieu, pour la cérémonie du couronnement, une des plus magnifiques fêtes qui se puissent voir sur la terre. Le Cardinal de Bordeaux la présidait, entouré des archevêques d'Aix, d'Avignon, de Turin, des évêques de Digne, de Grenoble, de Gap, de six cents prêtres et de quarante mille fidèles. C'était plus qu'il n'en fallait pour réveiller la dévotion au pèlerinage et rehausser sa célébrité. Aussi, depuis cette époque, la foule y est prodigieuse; on y compte, chaque année, jusqu'à quatre-vingt mille pèlerins. Les uns choisissent, pour ce pieux voyage, le jour de la Nativité, qui en est la fête patronale; les autres, la Fête-Dieu, la Saint-Jean, la Saint-Pierre ou le Rosaire; d'autres le 23 mai, anniversaire du couronnement; mais le plus grand nombre viennent aux fêtes de la Pentecôte.

Année dominicaine et *Notre-Dame de France.*

SAINT JÉRÉMIE, PROPHÈTE (590 av. J.-C.).

Jérémie, le second des quatre grands prophètes, sortait d'une famille sacerdotale, et naquit à Anathroth, petit bourg près de Jérusalem, vers l'an 645 avant Jésus-Christ. Il fut sanctifié dans le sein de sa mère, et destiné dès lors à la mission qu'il devait bientôt remplir; car il commença à prophétiser, étant à peine sorti de l'enfance, vers l'an 629 avant Jésus-Christ, sous le règne de Josias, roi de Juda, et il continua sous ses successeurs. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs de la part de Dieu, tels que la prise de Jérusalem, la captivité de ses habitants, la peste et les autres fléaux, indisposèrent contre lui les principaux de la nation; mais ce qui mit le comble à leur colère, c'est la sainte liberté avec laquelle il les reprenait de leurs désordres. Lorsque Jérusalem fut prise, l'an 606 avant Jésus-Christ, par Nabazardin, général des Babyloniens, le vainqueur lui laissa la liberté de rester en Judée. Jérémie en profita pour consoler et encourager ceux de ses compatriotes qui avaient échappé à la mort et à la captivité. Mais, comme il continuait à leur prédire des calamités, en punition de leurs crimes, ils le jetèrent dans une fosse remplie de boue, et il y aurait péri sans un ministre du roi Sédécias, qui l'en fit retirer à temps. Lorsque les Babyloniens vinrent de nouveau assiéger Jérusalem, l'an 598 avant Jésus-Christ, le saint Prophète était plongé dans un cachot, et la prise de la ville le rendit à la liberté. Ce fut contre son gré, et en foulant aux pieds ses menaces prophétiques, que les Juifs, pour se soustraire à la tyrannie de Nabuchodonosor, émigrèrent en Egypte, et il fut contraint de les y accompagner avec Baruch, son disciple et son secrétaire. Comme il ne cessait de leur annoncer de la part de Dieu les maux qui allaient fondre sur eux, ils résolurent de se débarrasser d'un homme qui ne leur faisait que de sinistres prédictions, et ils le lapidèrent à Taphné ou Tanès, l'an 590 avant Jésus-Christ. « Les chrétiens », dit saint Epiphane, « avaient coutume d'aller prier sur son tombeau, et la poussière qu'ils en détachaient leur servait d'antidote contre la morsure des aspics ». Il est honoré par les Grecs et par les Latins; chez ces derniers, sa fête n'est célébrée nulle part avec plus de pompe qu'à Venise, qui se glorifie de posséder une portion de ses ossements. Ses *Prophéties*, en cinquante-deux chapitres, sont suivies de ses *Lamentations*. « Jérémie », dit saint Jérôme, « a une diction moins relevée qu'Isaïe et d'autres prophètes, mais sa simplicité est quelquefois sublime. Dans son langage typique, on rencontre des expressions pleines d'énergie. Rien de plus touchant et qui exhale une douleur plus profonde et mieux sentie que ses *Lamentations* ».

Dans les arts, on caractérise Jérémie par un texte quelconque de ses prophéties, tracé sur un cartouche, et par des pierres — instrument de sa mort — qu'il tient dans les plis de sa robe. Voir les œuvres de Michel-Ange, de Martin de Vos, de Jean Leclerc, etc.

Ste GERMAINE ET Ste HONORÉE, DE BAR-SUR-AUBE (451).

La montagne qui domine la gracieuse ville de Bar-sur-Aube n'a pas toujours été déserte et solitaire comme nous la voyons aujourd'hui. Au Ve siècle, une bourgade du nom de Florentia couvrait son sommet escarpé. C'est là que vivait une jeune fille appelée Germaine, d'une exquise beauté, mais d'une foi et d'une vertu plus grandes encore. Seule avec son vieux père, déjà veuf depuis longtemps, la jeune enfant n'avait jamais connu les tendresses maternelles, mais elle en cherchait le dédommagement dans les chastes embrassements du Sauveur.

Le détail de la plupart de ses actions n'est pas venu jusqu'à nous. On sait toutefois que, lorsque ses occupations habituelles lui en laissaient le loisir, elle allait visiter, dans les environs de la ville, une de ses parentes, vierge comme elle, et son émule dans la pratique des préceptes et des conseils de l'Evangile. C'était sainte Honorée, dont les reliques ont été conservées jusqu'à la Révolution dans l'église de l'hôpital Saint-Nicolas.

« Chaque matin aussi », disent ses Actes, « Germaine se plaisait à aller puiser à la fontaine, qui, depuis, a reçu son nom, une onde pure pour l'usage des autels ; et quand, plus tard, la piété publique érigea sur la montagne une basilique à saint Etienne, premier martyr, Germaine y contribua selon ses faibles forces, en fournissant aux travailleurs, autant qu'elle le pouvait, l'eau qui leur était nécessaire ».

Malgré son zèle et sa vertu, la jeune vierge ne fut point à l'abri de la malveillance. Quelques-uns de ces hommes, pour qui la *simplicité du juste est un objet de dérision* [1], jetant un regard de mépris sur les humbles fonctions auxquelles elle se dévouait, ne virent en elle qu'une personne vile dont ils pouvaient se jouer impunément. Hardis contre la douceur et la piété, parce qu'elles sont sans défense, ils se firent un passe-temps de briser dans ses mains le vase fragile qu'elle portait, et, lui jetant un vieux crible, l'engagèrent, avec un rire moqueur, à continuer son noble service. Germaine, sans proférer une parole, mais pleine de foi dans la toute-puissance de son Dieu, relève le crible, va, sans hésiter, le remplir à la fontaine, et l'apporte aux travailleurs, sans qu'une seule goutte d'eau s'en soit échappée. C'est, en souvenir de ce miracle, comme aussi du soin constant avec lequel Germaine pourvoyait aux besoins des autels, qu'on ne la représente jamais sans placer en ses mains ou sans déposer à ses pieds les deux vases, emblème de la fonction qu'elle s'était imposée.

Ce n'est pas tout : on prétend, aujourd'hui encore, reconnaître le chemin que Germaine suivait le long de la colline pour venir à la fontaine qui coule au pied : les habitants de Bar-sur-Aube ne manquent jamais de le montrer aux voyageurs ou de le signaler, lorsque la conversation tombe sur sainte Germaine. L'herbe, dit-on, y croît plus verte et plus vivace ; le blé, plus vigoureux.

Mais la voix de l'Epoux, l'appelant au banquet éternel, ne devait pas tarder à se faire entendre. Attila avait passé le Rhin. Bientôt ses farouches soldats sont sous les murs de Bar. Germaine, sans défiance, était descendue de la montagne, selon sa coutume, pour aller puiser à la fontaine. Elle est aperçue par les soldats ; ils courent à elle, l'arrêtent et l'amènent à leur général. Le barbare la voit : elle attire son attention et captive ses regards. Il prétend en faire sa compagne, mais Germaine résiste. Promesses, menaces, tout est employé pour la séduire ou la vaincre : tout est inutile.

La vierge lui apprend qu'elle est chrétienne : c'en est assez. Furieux contre le Dieu dont il sent malgré lui la force irrésistible, le tyran livre Germaine au bourreau, et ordonne de lui trancher la tête. Les dignes satellites de ce maître farouche entraînent la jeune héroïne ; mais elle loue et bénit le Seigneur, qui, non-seulement lui conserve la fleur de son innocence, mais daigne encore la faire triompher d'un tyran barbare. Enfin, le glaive est tiré ; la tête de Germaine tombe, et son âme prend son essor vers les cieux.

A la nouvelle de cette glorieuse mort, les fidèles de la montagne, tout en larmes, coururent vers le corps précieux de leur chère concitoyenne ; ils le recueillirent avec amour et l'ensevelirent religieusement dans la basilique de Saint-Etienne, aux lieux mêmes sanctifiés par les vertus, le zèle et les prières de l'humble vierge.

Dans les mauvais jours de 1793, le corps de sainte Germaine ne fut pas plus épargné que celui d'un grand nombre d'autres serviteurs de Dieu. Quelques ossements échappèrent à la fureur des

1. Deridetur justi simplicitas. *(S. Grégoire, pape.)*

patriotes, et sont aujourd'hui vénérés dans les deux églises de Bar-sur-Aube et dans l'humble oratoire élevé en 1076, détruit depuis, rebâti plus tard au sommet de la montagne, sur les ruines de l'ancienne basilique.

A quelque distance de la chapelle est le lieu où Germaine reçut la couronne du martyre. Une croix de fer y fut posée en 1840, et sur sa base en pierre une inscription commémorative.

Souvent dans l'année, mais surtout au jour anniversaire de son triomphe (19 janvier) et durant le mois que la foi de nos pères lui a consacré (mois de mai), on voit les pèlerins gravir la montagne qui porte le nom de la vierge-martyre ou visiter les autels dédiés sous son vocable dans les deux églises de Bar-sur-Aube, et qui conservent quelques-unes de ses précieuses reliques.

La pieuse vierge Honorée n'est pas oubliée des fidèles de Bar-sur-Aube. Après avoir vénéré les reliques de sainte Germaine dans la chapelle de la montagne, ils vont s'agenouiller devant celles de sa glorieuse parente, et lui adressent leurs prières avec la plus grande confiance. Autrefois, le corps de cette Sainte reposait, en grande partie, dans l'église du prieuré Saint-Nicolas (aujourd'hui l'hôpital), et sa fête se célébrait le lundi de la Pentecôte. Le souvenir s'en est perpétué jusqu'à ces derniers temps dans l'église de l'hôpital. Il y a vingt ans environ, on y célébrait, en ce même jour, en l'honneur de sainte Honorée, une grand'messe, des vêpres solennelles, suivies du Salut du très-saint Sacrement. Enfin, naguère encore, il existait, à Bar-sur-Aube, une confrérie sous son vocable.

Vie de sainte Germaine, par M. l'abbé Blampignon et M. Defer.

SAINTE GERTRUDE DE VAUX-EN-DIEULET (fin du v^e^ siècle).

La paroisse de Vaux-en-Dieulet, vulgairement Dieulet [1], est ainsi nommée, parce qu'elle est située dans la principale vallée d'une petite contrée, appelée anciennement le Dieulet, entre Beaumont, au nord, et Buzancy, au midi ; à trois moyennes lieues, ou quinze kilomètres de Mouzon, ci-devant province de Champagne, et diocèse de Reims, maintenant département des Ardennes.

La Sainte, révérée à Vaux-Dieulet, était originaire du diocèse de Châlons-sur-Marne, et y vivait dans le même temps que sainte Houe, sainte Ménehould, sainte Manne, sainte Ame, sainte Susanne, etc.

On rapporte le martyre de sainte Gertrude au temps que les Francs, encore païens, établissaient leur monarchie dans les Gaules, avant la conversion du roi Clovis au christianisme, c'est-à-dire, avant l'an 480. Quoique née d'un père attaché opiniâtrément aux erreurs du paganisme, elle eut le bonheur de croire en Jésus-Christ et de renaître spirituellement dans les eaux du baptême.

Arrivée à l'âge de choisir un état, elle préféra celui de la virginité. Elle suivit l'avis de saint Paul, en refusant de s'allier par le mariage à un époux qui, n'étant pas chrétien, l'eût gênée dans les exercices de sa religion, ou ne lui eût pas permis d'élever ses enfants chrétiennement. Sa fermeté dans cette sainte résolution, lui attira des mauvais traitements de la part de son père barbare ; ses propres frères furent ses persécuteurs.

Gertrude, pour se soustraire aux traitements inhumains et au danger de perdre la foi, s'éloigna de sa famille : Dieu la conduisit dans le Dieulet, à dix-huit lieues de Châlons, dans le diocèse de Reims.

Elle se retira d'abord dans une vallée, dite de la Vuamelle, où l'abbaye de Belval fut fondée vers l'an 1130 par les disciples de saint Norbert. Elle passa ensuite à l'autre extrémité du Dieulet, vers le couchant, dans un autre vallon (que les anciens titres nomment le Bos ou le bois de Noé), appelé aujourd'hui le bout de Noé ; où coule une source d'eau, qui a toujours été appelée la sainte fontaine, ou la fontaine de sainte Gertrude. On prétend que, en arrivant dans ce vallon de l'Argonne qui est maintenant cultivé et qui termine le territoire de Vaux vers celui de Saint-Pierremont, la Sainte se trouvait fort altérée et qu'il n'y avait point d'eau pour étancher sa soif. A sa prière, une source abondante jaillit, qui, aujourd'hui encore, perpétue le nom et les bienfaits de sainte Gertrude.

Ses deux frères, qui l'avaient suivie dans la fuite, ayant découvert le lieu de sa retraite, la poursuivirent, comme elle fuyait encore devant eux, jusque sur le sommet de la côte, entre le village de Vaux-Dieulet et celui de Sommauthe, et là ils la percèrent des flèches dont ils étaient armés. Elle couronna ainsi sa pure vie par une sainte et glorieuse mort.

Son corps fut inhumé au même lieu sur la montagne ; les fidèles accoururent à son tombeau, il

1. *Parochia vallium in dio lato*, vallée sous un ciel riant.

s'y opéra des guérisons ; ses ossements furent, dans la suite, recueillis et transportés avec solennité dans l'Eglise paroissiale qui fut dédiée sous son invocation ; et le nom de sainte Gertrude fut inséré depuis dans les litanies qui se chantent à la bénédiction des fonts baptismaux, dans tout le diocèse de Reims.

La translation des reliques de sainte Gertrude a été faite le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et la fête de cette Sainte a été fixée dès lors au vendredi suivant. On en rapporte l'époque au temps de Charles Martel. On se fonde sur un extrait du manuscrit de l'abbaye de Belval, dont l'historien de Reims fait mention : et, en effet, la vieille église, bâtie alors, dont l'emplacement se voit hors du village, et qui a subsisté jusqu'en 1774, était dans la forme et le goût de celles du pays bâties dans le siècle de Charlemagne.

Le grand concours des fidèles, qui s'est renouvelé chaque année, a donné lieu à une foire, qui continue de se tenir, à Vaux-Dieulet, le jour même de l'Ascension.

Le curé et les paroissiens de Vaux ont déployé le zèle le plus louable pour soustraire les reliques de sainte Gertrude à la dévastation de leur église, en 1794. Ils ont eu soin de les tirer de la châsse, et les ont tenu cachées pendant cinq ans et demi dans l'intérieur du mur de l'église, et ne les en ont retirées qu'en 1799, pour les exposer de nouveau à la vénération des fidèles.

Le chef de sainte Gertrude est enfermé dans un globe de cuivre, séparément du reste des reliques. Les autres ossements sont contenus dans un coffre de fer, très-ancien et tout rouillé, lequel est fermé de deux serrures, dont les clefs ont été portées sans doute à Reims ; ce coffre est renfermé dans une châsse très-ancienne, en bois de chêne, ornée de sculptures et de peinture, qui rappellent les principales circonstances du martyre de sainte Gertrude.

Dans le premier tableau, Gertrude touche, de son bâton, la source de la sainte fontaine. Dans le deuxième, ses deux frères ont leurs arcs tendus, pour la percer de leurs flèches. Dans le troisième, les deux assassins comparaissent devant un juge assis sur son tribunal. Dans le quatrième, sainte Gertrude a la couronne du martyre sur la tête, et la palme en main ; et à côté d'elle sont des pèlerins à genoux, et le curé de la paroisse, en costume très-ancien de Chanoine régulier prémontré. Ces peintures ont été renouvelées, en 1671, et en 1783, en y faisant repasser le pinceau du peintre, sans rien changer aux figures.

Les pèlerins, qui vont vénérer sainte Gertrude à Vaux-en-Dieulet, ont coutume de faire trois stations dans l'église, l'une devant le grand autel, l'autre à la chapelle de la sainte Vierge, la troisième à la chapelle de Sainte-Gertrude. Quelques-uns vont faire une quatrième station à la Sainte-Fontaine, et une cinquième à la tombe de sainte Gertrude, sur la montagne.

Ceux des pèlerins, qui ne vont point à la sainte fontaine et à la tombe, font leur procession dans l'église, ou, à l'entour, dans le cimetière.

La tradition du pays, sur la vie et le martyre de notre sainte Gertrude, est appuyée sur des monuments certains, propres à en perpétuer la mémoire jusqu'à la fin des siècles. Le vallon qui a donné retraite à cette sainte fille, la fontaine qui porte son nom, son tombeau sur la montagne, la possession de ses reliques, la vieille église dédiée (ainsi que la nouvelle) sous son invocation, sa fête solennisée à jour fixe, son nom invoqué dans les litanies du diocèse, les très-anciennes peintures sur la châsse de ses reliques, le manuscrit de l'abbaye de Belval, cité dans l'histoire de l'église de Reims, le procès-verbal de l'insertion d'une parcelle de ses reliques dans l'autel de Sommauthe (1649) ; enfin le concours annuel et toujours nombreux des fidèles du pays, au jour de sa fête, sont les preuves justificatives de son histoire et de son culte.

Notice sur sainte Gertrude, vierge et martyre, patronne de la paroisse de Vaux-en-Dieulet, au département des Ardennes, diocèse de Reims, à nous communiquée par M. l'abbé Titeux, curé de Vaux-en-Dieulet. — Cf. Dom Calmet, *Hist. de Lorraine,* liv. v, et Dom Marlot, *Hist. du diocèse de Reims.*

SAINT THÉODULPHE OU THIOU,

TROISIÈME ABBÉ DU MONT-D'HOR OU DE SAINT-THIERRY, PRÈS DE REIMS (590).

Saint Théodulphe, vulgairement appelé saint Thiou, était d'une illustre famille de la seconde Aquitaine. Il quitta le monde à la fleur de son âge, et se retira au Mont-d'Hor, afin d'y vivre parmi les disciples du saint abbé Thierry. On l'y occupa vingt-deux ans aux plus pénibles travaux de la campagne. Après la mort du successeur de saint Thierry, l'archevêque de Reims l'établit abbé, à la prière des moines, et l'éleva aussi au sacerdoce.

Le Saint marcha sur les traces de son bienheureux père. Il pratiqua de grandes austérités, conduisit ses religieux avec une fermeté mêlée de douceur, supporta patiemment les travers qu'il eut à essuyer, et bâtit l'église de Saint-Hilaire dans l'enceinte de son abbaye, afin de doubler son office et ses travaux. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 590, et fut enterré en son monastère. Ses reliques se gardaient précieusement dans l'abbaye de Saint-Thierry. Lors de la suppression de cette abbaye, en 1776, elles furent transférées à l'abbaye de Saint-Remi à Reims, à l'exception du chef, richement enchâssé, qu'obtinrent les habitants de Saint-Thierry, paroisse sur le territoire de laquelle l'abbaye du Mont-d'Hor était située. Ce chef est encore conservé dans l'église de cette paroisse. Quant au reste du corps, porté à Saint-Remi, il a été profané et perdu pendant la Révolution.

Voir Flodoard, *Hist. eccl. rom.*, l. Ier, c. 25; Mabillon, *Act. sanct. Ben.*, t. Ier, p. 346; les *Bollandistes*, sous le 1er mai, t. Ier, p. 94, et la *Gallia christ. nova*, t. IX, p. 183; Godescard, éd. de Lille.

SAINT ACHE ET SAINT ACHEUL (époque inconnue).

Le diacre saint Ache et le sous-diacre saint Acheul, tous deux originaires de l'Amiénois, reçurent un jour de 1er mai la palme du martyre. Au milieu des tourments, ils se bornaient à dire à leurs persécuteurs : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Voilà tout ce que nous apprend la tradition au sujet de ces glorieux martyrs.

Saint Ache et saint Acheul furent inhumés dans un lieu alors nommé Abdalène, là où devait s'élever plus tard une église qui prendrait leur nom après avoir quitté celui de Notre-Dame et de Saint-Firmin. C'est de là que leurs corps furent transférés par saint Salve, évêque d'Amiens au commencement du VIIe siècle, dans la nouvelle église érigée par cet Evêque dans l'enceinte de la ville, sous le vocable des Princes des Apôtres, et qui, plus tard, prit le nom de Saint-Firmin le confesseur.

Une partie des reliques des deux Saints est actuellement conservée à Notre-Dame, dans la châsse de saint Honoré. La tête de saint Acheul se trouve à la maison des Jésuites de Saint-Acheul ; le reliquaire est placé sous l'autel de la chapelle domestique. Autant qu'on peut en juger, les os sont à peu près réduits en poussière. Une famille pieuse avait sauvé le crâne de saint Acheul pendant la Révolution et en fit don aux Jésuites en 1827.

Saint Firmin le confesseur fit ériger une église à Abdalène sur les tombeaux où reposaient les corps vénérés de saint Firmin le martyr, de saint Ache et de saint Acheul, à côté des ruines d'un temple romain. Ce sanctuaire fut d'abord dédié à Notre-Dame et à saint Firmin, martyr. Dans le cours du moyen âge, on le désigna simultanément tantôt sous le nom de Saint-Ache et Saint-Acheul, tantôt sous le nom de Notre-Dame-des-Martyrs. Depuis longtemps il n'est guère connu que sous celui de Saint-Acheul.

Un prieuré de clercs réguliers fut institué dans cette église en 1055. Ce prieuré embrassa la Règle de Saint-Augustin en 1109, et fut érigé en abbaye en 1145. En 1291, le pape Nicolas IV accorda un an et quarante jours d'indulgences aux personnes qui visiteraient l'église de Saint-Acheul, le jour de la fête de ce saint Martyr.

Au dernier siècle, l'abbaye de Saint-Acheul était possédée par des chanoines réguliers de la Congrégation de Sainte-Geneviève : elle existait encore au moment de la Révolution de 1793. Saint-Acheul-lez-Amiens est aujourd'hui un petit village, le même que l'ancien *Abdalène*. Ce dernier nom était celui d'un héritage appartenant au fameux Faustin, et dans lequel ce pieux personnage avait fait enterrer honorablement le corps de saint Firmin, apôtre de la contrée [1].

Les bâtiments de l'abbaye Saint-Acheul n'ont point été détruits pendant la Révolution. Les Jésuites y avaient formé, en 1814, un vaste établissement justement célèbre, où près de deux mille jeunes gens recevaient le bienfait d'une éducation chrétienne : l'établissement d'éducation fut supprimé en 1828, et cette célèbre maison n'est plus aujourd'hui qu'un noviciat de l'Ordre.

L'église Saint-Acheul est la première et la plus ancienne église d'Amiens : elle servit de cathédrale jusqu'au VIIe siècle, époque à laquelle saint Salve transféra le siége épiscopal et la métropole dans l'intérieur même d'Amiens. Il paraît que cette église est aujourd'hui dans un état de délabrement dont souffrent beaucoup les amis de l'antiquité chrétienne et des saines traditions de

1. Voir sa vie.

l'architecture religieuse. Ils font des vœux pour rendre Notre-Dame de Saint-Acheul digne de protéger et de conserver les souvenirs les plus antiques et les plus saints de la foi dans la Picardie.

Une côte de saint Acheul est conservée à la cathédrale d'Amiens, dans un petit reliquaire.

Les noms de saint Ache et de saint Acheul sont inscrits dans des Litanies d'Amiens qui datent du XIIIe siècle, dans le martyrologe attribué à saint Jérôme et dans tous ceux de l'église de France. Le second de ces martyrs est patron de Saint-Acheul, dans le canton de Bernaville, et d'Ecouen (Seine-et-Oise). La rue actuelle d'Amiens à Noyon portait au XIIIe siècle le nom de Saint-Acheul. La fête qui tombe le 1er mai est renvoyée au 11, à cause de l'occurrence de saint Philippe et de saint Jacques. Elle a toujours figuré dans les Bréviaires amiénois sous le rit simple ou semi-double.

Consulter l'*Hagiographie d'Amiens*, par M. Corblet, dont nous avons analysé le savant travail.

SAINT BLANDIN (VIIe siècle).

Blandin, époux de sainte Salaberge et père de saint Baudoin, ainsi que de sainte Austrude, était digne d'être le chef d'une telle famille. Il consentit à ce que son épouse entrât en religion, et lui-même ne pensa plus qu'à travailler à sa propre sanctification. Il mourut après le milieu du VIIe siècle. On conservait, dans le monastère que sainte Salaberge avait fondé à Laon, une partie de ses reliques avec celles de sa sainte famille. Saint Blandin est surtout honoré dans un village du diocèse de Meaux qui porte son nom [1].

SAINT ÉVERMAR, MARTYR (vers 700).

Evermar naquit en Frise d'une des plus nobles familles de ce pays, et florissait du temps de Pépin, fils d'Anségise et de sainte Beggue. Dès sa plus tendre jeunesse il fut un modèle de toutes les vertus. Il désirait avec ardeur de s'élever à la véritable perfection, et d'offrir même au Seigneur le sacrifice de son sang. On rapporte qu'il fit d'abord un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, et qu'il revint ensuite dans la Gaule-Belgique, où il visita les tombeaux de quelques Saints morts depuis peu et célèbres par leurs miracles, tels que saint Foillan, saint Ultan, saint Fursy, saint Remacle, sainte Gertrude de Nivelles et saint Tron.

Evermar, ayant satisfait à ses vœux près des tombeaux de ces Saints, alla à Maëstricht pour visiter celui de saint Servais. Arrivé à l'entrée d'une forêt, nommée *Ruthe*, il ne la traversa pas, de crainte de s'égarer pendant l'obscurité de la nuit qui commençait à tomber. Il s'arrêta dans le village d'Herstapel, situé dans le voisinage. Ce village était alors occupé par un certain *Hacco* et sa bande qui dépouillaient et assassinaient tous ceux qui passaient par les bois et sur les voies publiques. Afin que personne ne lui échappât, Hacco avait bâti, sur le bord de la Meuse, une maison, que, d'après lui, on nomma Hactelet. Evermar, qui ignorait tout cela, alla droit à cette maison pour passer la nuit. La femme de Hacco, qui craignait Dieu et qui aimait à servir les étrangers, reçut notre Saint et ses compagnons avec beaucoup d'amitié, et, après les avoir bien traités, leur conseilla de partir le lendemain avant le lever de l'aurore, afin d'échapper aux mains de son mari. Ils suivirent le conseil de cette pieuse femme, et, étant partis le lendemain matin de bonne heure, ils entrèrent dans la forêt de Ruthe. Cependant Hacco, ayant appris que des étrangers avaient passé la nuit dans sa maison, en devint furieux, car il pensait qu'il allait passer pour un lâche, si ces étrangers traversaient le pays sans obstacle. Il courut au bois avec sa troupe pour les chercher, et arriva à l'improviste à un endroit où il les trouva endormis. Hacco se jette sur eux et les accuse de fourberie, pour être venus dans ses domaines sans payer le droit de passage : et puisque maintenant ils se sauvent comme des voleurs, il décerne contre eux la peine de mort. A ces mots, il tombe sur Evermar et lui ôte la vie ; après cela il fait subir le même sort à ses compagnons. Les assassins, après avoir dépouillé les corps, les laissèrent sans sépulture. Ils furent trouvés par

1. Voir la vie de sainte Salaberge, sa femme, au 22 septembre; celle de saint Baudouin, son fils, au 16 octobre, et celle de sainte Austrude, sa fille, au 17 octobre.

quelques personnes de la suite de Pépin, qui se livrait de ce côté au plaisir de la chasse. Ces personnes les enterrèrent, et, ayant remarqué dans le corps d'Evermar un éclat et une beauté qui le distinguaient des autres, ils lui donnèrent une sépulture plus honorable.

Le bois ayant été essarté dans la suite, il s'éleva à cet endroit un village appelé *Ruthe* ou Rotthem, aujourd'hui Rûsson, et une église sous l'invocation de saint Martin, desservie par un prêtre nommé Ruzelin, qui menait une vie très-sainte. Ce prêtre découvrit d'une manière extraordinaire la sépulture d'Evermar, et en fit son rapport à Euracle, évêque de Liége, qui ordonna de déterrer le corps, qu'il transféra dans l'église de Saint-Martin à Rûsson, où il se fit beaucoup de miracles qui confirmèrent la sainteté d'Evermar. La cérémonie de cette translation se fit vers l'an 968. Une autre translation de ces reliques eut lieu sous l'épiscopat de Théoduin, qui gouverna l'église de Liége depuis 1048 jusqu'en 1075.

Les Bollandistes ont publié (t. I mai), la vie de saint Evermar et l'histoire de ses translations et de ses miracles. Voyez *AA. SS. Belgii selecta*, t. V, p. 275-287.

SAINT ALDEBRAND, ÉVÊQUE ET PATRON DE FOSSOMBRONE

(XII^e^ siècle).

Saint Aldebrand, ayant fait construire sa cathédrale, on comprend jusqu'à un certain point qu'elle l'ait choisi pour Patron, et que dans ses images on place un clocher pour rappeler ce fait. Mais les *beaux* miracles qu'on lui attribue furent sans doute tout-puissants pour le rendre populaire : on en raconte trois qui peignent le Saint sous des couleurs on ne peut plus pittoresques, on ne peut plus gracieuses.

Il s'était abstenu de viande toute sa vie : or, voilà que sur ses vieux jours on s'avisa de lui servir une perdrix rôtie, pour restaurer un peu son estomac délabré. Sans rien dire, il bénit l'oiseau et lui ordonna de reprendre sa volée dans les airs ; ce que l'oiseau s'empressa de faire. Une autre fois qu'il prêchait, le caquet des hirondelles couvrait sa voix : il leur intima l'ordre de se taire, et elles se turent. Enfin, après sa mort, les habitants de Fano ayant vaincu ceux de Fossombrone dans une lutte civile, ils enlevèrent deux cloches au campanile de la cathédrale. Saint Aldebrand, qui les avait fait mettre là pour le service de son peuple, et non pour celui de leurs ennemis, les rendit muettes. Stupéfaits de ce miracle, les habitants de Fano s'empressèrent de rendre les cloches, qui, dès leur arrivée sur le pont du Métaure, près de Fossombrone, se mirent à sonner d'elles-mêmes.

Acta Sanctorum, t. I^er^ de mai, p. 162 et 163, nouv. édit.

SAINTE ISIDORA DE TABENNES (époque incertaine).

Il y avait dans un monastère de femmes, à Tabennes, en Egypte, raconte saint Basile, une sœur qui se faisait passer pour folle et possédée du démon : les autres sœurs la crurent si bien que nulle d'elle ne voulait même manger à ses côtés. Elle en agissait ainsi pour qu'on ne l'ôtât jamais de la cuisine, dont les humbles fonctions lui avaient paru si propres à la sanctifier.

Tandis que les autres religieuses couvraient leur tête d'une coule, elle enveloppait la sienne d'une espèce de turban confectionné avec d'infimes morceaux d'étoffes : d'où il paraît assez que l'uniformité du costume n'était pas exigée à cette époque dans les monastères.

Nulle des quatre cents religieuses dont se composait celui-là, ne la vit jamais manger ; jamais elle ne prit place à table : elle faisait son repas en lavant la vaisselle, et encore ce repas était-il composé des débris restés sur les tables. Jamais on ne la vit entamer un morceau de pain. Maltraitée par tout le monde, jamais un murmure ne sortit de sa bouche : elle ne parlait que par nécessité et le plus souvent pas du tout.

Or, à quelque distance de là, vivait un saint homme nommé Pyotère. Un ange du ciel lui apparut et lui dit : « Va au monastère des femmes de Tabennes : là tu trouveras une des reli-

gieuses ayant une espèce de couronne autour de la tête ; tu apprendras qu'elle vaut mieux que toi. Malgré les tribulations du jour et de la nuit qui la visitent, jamais son cœur ne s'est détourné de Dieu. Elle lutte contre toute une multitude et n'est jamais troublée, tandis que toi, qui vis seul ici, dans le coin du désert, tu promènes ta pensée à travers mille distractions ».

Pyotère se mit aussitôt en marche pour ce monastère : y étant arrivé, il pria les maîtres des Frères de l'introduire dans l'habitation des femmes. C'était un Saint et de plus un vieillard ; la permission lui fut donc facilement accordée. Il demanda alors à voir toutes les sœurs : or, celle-là seule qu'il voulait voir ne se trouvait pas dans les rangs de la communauté. « Mes sœurs », leur dit-il, « vous n'êtes pas toutes ici ! » — « Mon père », lui dit-on, « il reste une folle à la cuisine ; c'est ainsi que nous appelons les possédées du démon ». — « Permettez que je la voie ». — On alla donc chercher la prétendue folle. Or, celle-ci se refusait à cette exhibition. Mais lorsqu'on lui eut nommé saint Pyotère, elle céda.

Le Saint l'ayant reconnue à son turban, se jeta à ses genoux et s'écria : « Bénissez-moi ». A son tour elle se prosterna à terre et dit : « Que votre main s'étende sur moi ».

On peut s'imaginer l'ébahissement de toutes les sœurs qui se mirent toutes à la fois à dire : « Mon père, ne vous humiliez pas à ce point, vous avez affaire à une folle ».

« Vous toutes, vous êtes folles », reprit saint Pyotère : « Celle-ci est votre *Amma* (votre mère) et la mienne. Je prie Dieu d'être trouvé aussi méritant qu'elle, au jour du jugement ».

A ces paroles, les religieuses tombèrent aux pieds de l'humble laveuse de vaisselle comme frappées d'un coup électrique, et chacune lui fit la confession de ses torts envers elle.

Saint Pyotère les réconcilia avec Dieu et leur sœur, puis se retira.

Quelques jours après, l'humble aide-cuisinière ne pouvant supporter d'avoir été ainsi glorifiée, rougissant d'ailleurs des excuses que lui avaient faites les religieuses, quitta secrètement le couvent et alla terminer sa vie dans la plus complète obscurité.

« *Si quelqu'un d'entre vous se croit sage* en ce monde, qu'il *devienne fou,* pour être véritablement sage [1] ».

Rosweide, *Vies des Pères.*

II^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, le bienheureux décès de saint ATHANASE, évêque de la même ville, très-célèbre par sa sainteté et sa doctrine. L'univers presque entier semblait s'être conjuré pour le persécuter. Néanmoins, il défendit courageusement la foi catholique, depuis Constantin jusqu'à Valens, contre les empereurs, les gouverneurs de province et les nombreux évêques partisans d'Arius ; il essuya, de la part de ses ennemis, des perfidies sans nombre ; il fut poursuivi d'exil en exil par toute la terre, au point qu'il ne lui resta presque aucun lieu sûr pour se cacher. De retour, à la fin, dans son église, après beaucoup de combats et autant de victoires dues à sa constance, il rendit son âme au Seigneur, la quarante-sixième année de son épiscopat, au temps des empereurs Valentinien et Valens. 373. — A Rome, les saints martyrs Saturnin, Néopole, Germain et Célestin, qui furent d'abord diversement tourmentés, puis jetés en prison, où ils s'endormirent en Notre-Seigneur [2]. — De plus, les martyrs Exupère et Zoé, sa femme, Cyriaque et Théodule, leurs enfants,

1. I Cor., III.

2. Les plus anciens martyrologes portent Alexandrie ou ne citent aucun lieu. Baronius a donc cru trop facilement à l'autorité de Galesini, qui le premier a placé à Rome le théâtre de ces martyres. *AA. SS.*, t. I^er^ et VII de mai, pages 182 et 533.

qui souffrirent sous l'empereur Adrien [1]. — A Séville, saint Félix, diacre et martyr. — Le même jour, saint Vindemial, évêque et martyr, qui combattit les Ariens par sa doctrine et par ses miracles, avec les évêques Eugène et Longin, et fut, pour cela, décapité par le commandement du roi Hunéric [2]. 489. — A Avila, en Espagne, saint Second, évêque, dont il est encore parlé avec d'autres, le 15 de ce mois. Ier s. — A Florence, saint Antonin, évêque, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, illustre par sa sainteté et par sa doctrine. Sa fête se célèbre le 10 de mai. 1459.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Pierre de Brantôme, en Périgord, saint Sicaire, enfant martyr, que l'on tient être un des saints innocents massacrés par Hérode, à cause de Jésus-Christ [3]. — Au diocèse d'Amiens, saint GERMAIN, évêque et martyr, lequel, après avoir prêché avec un zèle incomparable en France, en Espagne, en Angleterre et aux Pays-Bas, et converti de nombreux idolâtres, eut la tête abattue d'un coup d'épée, par le tyran Hubault, sur les confins de la Normandie et de la Picardie. Ve s. — En Auvergne, sainte Flamine, vierge et martyre, exécutée à Nicomédie, sous les empereurs Dioclétien et Maximien; ses reliques ont été apportées en cette province, dans un lieu nommé Davajac, et elle était honorée à Clermont, dans l'église de Saint-Allyre. On l'invoque pour le mal des yeux et l'on en reçoit souvent de grands secours. Ve s. — Dans les Vosges, saint VALBERT ou GAUBERT, successeur de saint Eustase et troisième abbé de Luxeuil. 665. — A Saint-Omer, saint VAUBERT ou WALBERT, comte d'Arc et religieux du monastère de Saint-Bertin. — Au diocèse d'Angers, la célèbre translation du corps de saint Florent, prêtre et confesseur, dans une abbaye de son nom, à Saumur [4]. — A Beauvais, sainte Pétronille [5], vierge. — A Châlons-sur-Marne, la translation de saint Alpin, évêque de cette ville. — A Sens, saint Amateur ou Amatre, évêque d'Auxerre. (Nommé hier au martyrologe romain.) — A Tours, la translation des reliques de saint Gratien. — A Tarbes, la fête de l'apparition de saint Bertrand, évêque de Comminges à un seigneur de Bigorre, nommé Sanche de Parra, qu'il délivra miraculeusement des fers des Sarrasins. En mémoire de cet événement, le pape Clément V, qui avait été évêque de Comminges, accorda, pour le 2 mai, une indulgence en forme de jubilé, toutes les fois que la fête de l'Invention de la Croix tomberait un vendredi. — A Saint-Riquier, dans le diocèse d'Amiens, sainte Elévare et sainte Sponsare, vierges et martyres. IIIe s. — A Paris, sainte Avoie, vierge et martyre, que l'on a confondue à tort avec sainte Aurée. Epoque inconnue.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Mélitène, en Arménie, les saints Helpide, Hermogène, Eupolite et Loup, martyrs, indiqués dans le martyrologe de saint Jérôme. — Et ailleurs, les saints martyrs Germain, Célestin [6], Félix,

1. Saint *Hespère* (et non saint Exupère, comme l'écrit Baronius), sainte *Zoé*, sa femme, et saint *Cyriaque* et saint *Théodule*, leurs enfants. — Cette famille était originaire d'Italie : les membres qui la composaient, vendus comme esclaves à un riche habitant de la ville d'Attalia, en Pamphylie, furent jetés dans une fournaise ardente pour avoir refusé de manger des viandes offertes aux idoles, que leurs maîtres leur présentèrent un jour qu'un fils leur était né. Sainte Zoé a surtout été honorée dans l'Orient; il y avait une église de son nom à Constantinople. Ses vertus, ses bons exemples, son courage la signalèrent en effet à l'admiration des hommes. On n'était pas tendre, dans le paganisme, pour les pauvres : la porte des riches était gardée par d'énormes dogues que l'on avait dressés à se jeter sur les mendiants lorsqu'il en venait à passer : la charitable Zoé, dont le christianisme avait relevé les pensées, prenait le plus souvent qu'elle le pouvait la place du portier : alors elle faisait en sorte que les chiens ne déchirassent point les membres souffrants de Jésus-Christ, et se privait de tout ce qu'on lui donnait de nourriture et de vêtements pour le leur distribuer.

2. Saint Vindémial était évêque de Capse, en Afrique. Voir quelques détails le concernant dans la Vie de saint Eugène, au 13 juillet.

3. En ce temps-là, Charlemagne fondait l'abbaye de Brantôme. On lit dans les fragments de Réginon cités par Pithou le passage suivant, que nous empruntons à l'intéressante monographie de l'église de Saint-Front, à Périgueux, par M. l'abbé Carles : « L'an du Seigneur 769, Charles le Grand, venant pour la seconde fois à Périgueux, fonda sur les rives de la Dordogne une basilique en l'honneur du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, dans laquelle il fit, peu de temps après, placer l'un des Innocents, qui avait été donné à son père par le seigneur Pape de Rome, et aux mérites ainsi qu'à la protection duquel il se disait redevable d'un grand nombre de victoires; le lieu où fut fondée cette basilique s'appelle Brantosme ». En 1463, l'authenticité des reliques de saint Sicaire fut reconnue. L'ancien Bréviaire de l'abbaye de Brantôme racontait, dans une légende, qu'un ange avait révélé à Charlemagne l'endroit où il devait laisser le corps de ce petit enfant. Ce n'est pas en Périgord seulement que des reliques des saints Innocents ont été apportées. Il y en avait aussi en Provence. La Sainte-Chapelle de Bourges en possédait trois au siècle dernier.

4. Voir au 22 septembre. — 5. Voir au 1er mai.

6. Les deux premiers sont mentionnés au martyrologe romain. Les Bollandistes pensent que ce ne sont pas les mêmes et qu'ils n'ont pas souffert à Rome.

Cétinus, Urbain, Bellicus et Privata. — A Alexandrie d'Egypte, un autre saint Germain, et un autre saint Célestin avec sainte Santina, martyrs. — En Corse, saint Vindémial, différent de celui mentionné au romain, et saint Florent, tous deux évêques africains. Exilés en Corse par le roi arien, Hunéric, et condamnés à y couper du bois pour les vaisseaux, ils périrent de misère. Leurs corps ont été transportés à Trevise, en Italie. — En Catalogne, les saints Simplice et Ambroise, martyrs. — A Gênes, saint Valentin, cinquième évêque de cette ville. 325. Son corps fut retrouvé en 985. — A Daphnusa, dans l'Archipel, saint Sabas, évêque. — A Saint-Gall, en Suisse, sainte VILBORADE ou VIVRÈDE, vierge et martyre, et la bienheureuse RACHILDE, vierges recluses. 925.— A Unterwald, en Suisse, le bienheureux Conrad, martyr, fondateur du monastère du Mont-des-Anges, de l'Ordre de Saint-Benoît. 1125. — En Portugal, la bienheureuse Mafalda, fille de Sanche Ier et épouse de Henri Ier, roi de Castille. Répudiée par son mari, elle se retira dans le monastère des Cisterciennes d'Arouca où elle se rendit illustre par son esprit de prière, son amour du silence, ses mortifications et les miracles qui, après sa mort, s'opérèrent à son tombeau. Elle avait une dévotion singulière envers le Docteur de l'Eglise, saint Jérôme, dont le nom lui rappelait la trompette épouvantable qui, au dernier jour, doit appeler tous les hommes au jugement de Dieu. 1252.

SAINT ATHANASE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

373. — Papes : Saint Marcellin; saint Damase. — Empereurs : Dioclétien; Valens.

« En louant saint Athanase, c'est la vertu même que je loue. N'est-ce pas en effet louer la vertu que de faire l'éloge de celui qui réunissait toutes les vertus dans sa personne? Athanase fut la colonne de l'Eglise. Il devint, par sa conduite, le modèle des évêques. On n'était orthodoxe qu'autant que l'on professait la même doctrine que lui ».

Saint Grégoire de Nazianze, panégyrique du Saint.

Une lutte perpétuelle est l'inévitable condition du bien dans l'humanité déchue. Dieu le fit voir à son Eglise, lorsque, après avoir si glorieusement vaincu la persécution, elle eut à repousser les attaques non moins formidables de l'hérésie. Celle-ci, il est vrai, dès l'apparition du christianisme, avait cherché à troubler les conquêtes de la foi; mais, devant le glaive des tyrans et la gloire des martyrs, elle avait fait peu de bruit et obtenu peu de succès.

Le lecteur, pour comprendre la vie d'Athanase, a besoin de connaître le *schisme Mélécien* et l'*hérésie arienne*. Saint Pierre, prédécesseur d'Achillas sur le siége d'Alexandrie, par son indulgence envers les chrétiens qui avaient offert de l'encens aux idoles pour éviter la mort, et qui s'en repentaient, avait déplu à Mélèce, évêque de Lycopolis; ce dernier se sépara de la communion de Pierre et forma un schisme; ses partisans prirent le nom de Méléciens. Arius, qui des sables de la Libye était venu chercher fortune dans la capitale de l'Egypte, se joignit à ces schismatiques.

Néanmoins, il parvint à gagner, par un faux repentir, les bonnes grâces d'Achillas, patriarche d'Alexandrie, qui l'éleva au sacerdoce et lui confia le gouvernement d'une des paroisses, nommée Baucolis.

Ce n'était pas assez pour son ambition : il aspirait au patriarcat; mais saint Alexandre lui fut justement préféré, pour sa piété, sa charité envers les pauvres, sa science sacrée et son éloquence. Blessé dans son orgueil et voulant à toute fin jouer un rôle dans le monde, il se fit le chef d'une

nouvelle doctrine, qui fut bientôt déclarée hérétique. Il enseignait que Jésus-Christ n'est point Dieu, mais une simple créature, plus parfaite à la vérité que les autres, et formée avant elles, non pas cependant de toute éternité. Or, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, à quoi aboutissent les espérances des chrétiens? Il ne négligea rien pour répandre ces erreurs dans le peuple ; il les mit en chansons pour les ouvriers, les meuniers, les matelots, les voyageurs. Alexandre, n'ayant pu ramener cet hérésiarque par les voies de la douceur, le fit condamner par un concile tenu à Alexandrie, et écrivit aux évêques qui n'avaient pu y assister, pour leur en faire connaître les décisions.

Jamais, peut-être, aucun chef d'hérésie ne posséda à un plus haut degré qu'Arius les qualités propres à ce maudit et funeste rôle. Instruit dans les lettres et dans la philosophie des Grecs, doué d'une rare souplesse de dialectique et de langage, il excellait à donner à l'erreur les traits et le charme de la vérité. Son extérieur aidait à la séduction. D'un âge déjà avancé, il joignait à l'avantage d'une haute taille la dignité du vieillard. Son orgueil se dérobait sous un vêtement simple, sous un visage modeste, recueilli, mortifié, qui lui donnait un faux air de sainteté, et avec lequel il savait allier un abord gracieux, un ton doux et insinuant.

Banni du sanctuaire, il quitte Alexandrie, où il s'est déjà fait de nombreux partisans, et va demander asile à Eusèbe, évêque de Césarée, métropole de la Palestine. Celui-ci était l'un des plus savants hommes de son siècle, et auteur d'excellents ouvrages, pour lesquels la postérité a partagé l'admiration de ses contemporains. Arius sut lui faire goûter sa doctrine et l'intéresser à sa cause avec plusieurs autres évêques. Parmi eux se signala un second Eusèbe, parent, dit-on, de la famille impériale, qui, de sa propre autorité, avait osé abandonner le siége dédaigné de Béryte, en Judée, pour celui de Nicomédie, séjour ordinaire des empereurs d'Orient. Sa naissance, sa position, ses talents, ses qualités extérieures lui donnaient un crédit et un ascendant dont ses sentiments le rendaient indigne. Il avait apostasié dans la persécution. Condisciple d'Arius, on l'a soupçonné d'avoir été son secret conseiller, avant de se faire son protecteur déclaré. Quoi qu'il en soit, bravant encore une fois les règles de la discipline et de l'ordre hiérarchique, il prit hautement le parti du sectaire contre le digne patriarche, dont la réputation et le rang offusquaient son orgueil. Ayant fait venir Arius à Nicomédie, il se concerta avec lui, et écrivit en sa faveur aux évêques pour obtenir son rétablissement. Alexandre fut inébranlable dans sa décision, comme il l'était dans sa foi.

Cette scission scandaleuse agita et troubla l'église d'Orient. Constantin en fut sensiblement affligé. Mais l'évêque courtisan de Nicomédie lui fit entendre qu'il ne s'agissait entre Alexandre et Arius que d'une vaine dispute de mots, dont le tort devait être surtout attribué au zèle amer et inflexible du premier. Ce fut dans ces préjugés que l'empereur écrivit à l'un et à l'autre, par Osius, évêque de Cordoue, qu'il députa en Egypte pour régler ce différend. Osius était le prélat le plus vénéré de cette époque. Il avait souffert courageusement pour la foi, avait initié Constantin à la connaissance des vérités du christianisme, et l'on croit qu'il était venu alors en Orient de la part de l'évêque de Rome, traiter avec l'empereur des affaires de l'Eglise. La lettre du prince se terminait par de touchantes exhortations, qui attestent son zèle sincère pour la foi ainsi que la bonté de son cœur : « Rendez-moi des jours sereins et des nuits tranquilles. Si vos divisions continuent, je serai réduit à gémir, à verser des larmes; il n'y aura plus pour

moi de repos. Où en trouverais-je, si ceux qui servent avec moi le vrai Dieu se déchirent si opiniâtrément? Je voulais vous aller visiter, mon cœur était déjà avec vous; vos discordes m'ont fermé le chemin de l'Orient. Réunissez-vous pour me le rouvrir, donnez-moi la joie de vous voir heureux, comme tous les peuples de mon empire ».

Ces accents d'un père ne furent point écoutés. Le désordre augmentait de jour en jour. L'hérésie, comme partout et toujours, se montra violente et rebelle. Il y eut des émeutes. Constantin prononça, à cette occasion, un mot justement célèbre. Dans une ville, les Ariens s'étaient emportés jusqu'à jeter des pierres à la face d'une de ses statues. Comme ses ministres l'excitaient à tirer vengeance de cet affront, lui, portant la main à son visage, leur répondit en souriant : « Je ne me sens pas blessé ».

La mission de l'évêque de Cordoue ne fut pas néanmoins sans résultat. Il comprit, d'un côté, toute la gravité de la controverse; de l'autre, l'erreur et la mauvaise foi d'Arius ; et, en les faisant connaître à l'empereur, il lui inspira une grande pensée : celle de convoquer les évêques de toute la chrétienté, pour donner à la vérité attaquée l'autorité d'une irrécusable décision. Les Apôtres n'avaient-ils pas agi ainsi pour terminer la contestation sur les observances mosaïques?

Au reste, c'était la première fois, depuis l'extension de l'Evangile, que les circonstances permettaient de recourir à ce moyen extraordinaire. On se trouvait à la fin de 324, l'année même de la défaite et de la mort de Licinius, indigne beau-frère de Constantin, le dernier des survivants de cette funeste ligue de pâtres parvenus, de monstres débauchés et cruels, qui, pendant près d'un demi-siècle, s'enivrèrent à l'envi du sang chrétien et dévorèrent la substance des peuples. Maintenant, sous le doux et glorieux sceptre de Constantin, l'empire se réjouissait d'une liberté, d'une prospérité inaccoutumées, et s'étonnait de voir réunis autour de ce prince les ambassadeurs de toutes les nations de l'univers, qui admiraient ses vertus et redoutaient ses armes, auxquelles la victoire ne fut jamais infidèle. Dans un de ces moments trop rares et trop courts pour le bonheur de l'humanité, le monde entier était en paix.

Dès le printemps de l'année 325, sur l'invitation et avec l'aide du puissant empereur, qui s'était concerté avec le chef de l'Eglise, les évêques de toutes les parties du monde se rendirent en Asie, dans la ville de Nicée, voisine de Nicomédie. Le peuple fidèle, ému par la nouveauté et l'importance du débat qu'ils allaient terminer, et la réputation de leurs vertus, accourait sur leur passage, se prosternait devant eux et les accompagnait de ses vœux et de ses espérances. Constantin, qui les avait précédés à Nicée, les y accueillit avec la dignité qui le caractérisait, et, en même temps, avec les plus touchants témoignages de foi, de déférence et d'affection. Combien ils méritaient cet empressement, ces hommages des populations et du premier empereur chrétien, des hommes dont la plupart, outre leur caractère sacré, commandaient le respect et l'admiration par leur âge, leur courageuse fidélité dans la persécution, leur science et leur sainteté! Celui-ci, ancien solitaire, avait été arraché malgré lui au désert, dont il conservait, dans les dignités, les habitudes simples et austères ; celui-là était célèbre par ses miracles ; plusieurs portaient encore sur leurs membres ou sur leur visage les stigmates du martyre. Quels plus dignes interprètes du grand mystère de la sainte Trinité !

Ces prélats, sans compter les prêtres, les diacres et les laïques éclairés qui les assistaient, se trouvèrent réunis au nombre de trois cent dix-huit,

parmi lesquels on n'en compta que dix-sept infectés d'arianisme. Pendant deux mois, depuis le 19 juin jusqu'au 25 août, ils tinrent, sur différentes questions de dogme et de discipline, de nombreuses et longues conférences. Arius exposa sa doctrine. En l'entendant proférer ces nouveautés impies, les Pères du concile se bouchaient les oreilles. Il leur fallut un grand effort de raison et de prudence pour consentir à les examiner. Enfin, la question fut approfondie et discutée des deux côtés avec toute la science et toute l'habileté que chacun pouvait désirer. On en remit la décision à une séance solennelle, qui eut lieu, en présence de l'empereur, dans la plus vaste salle de son palais. Les évêques étaient rangés sur des siéges disposés autour de cette enceinte. Un trône s'élevait au milieu : on y déposa le livre des Evangiles. Osius présidait l'assemblée au nom du Pape, que son âge, ses infirmités et les exigences de son rang avaient retenu à Rome. Dans le fond de la salle, un siége vide, moins élevé que les autres, mais tout resplendissant d'or, était destiné à l'empereur. A neuf heures du matin, il se présente sans armes, sans soldats, accompagné seulement de quelques dignitaires qui professaient le christianisme. A sa vue, les Pères du concile, qui l'attendaient en silence, se lèvent et se tiennent debout. Tout, dans le maintien, l'air et la taille de Constantin, montrait l'homme supérieur aux autres hommes par les heureux dons de la nature, comme il l'était par l'éminence de sa dignité. A cinquante ans, il avait encore l'éclat et les grâces de la jeunesse. La franchise de son caractère et la pureté de ses mœurs reluisaient sur son front serein. Il s'avance au milieu de cette assemblée la plus sainte et la plus auguste qu'on eût jamais vue sous le ciel, avec une magnificence de vêtement qui annonce le maître de l'empire, avec un respect et une modestie qui révèlent le chrétien. Arrivé devant son siége, il attendit, pour y prendre place, d'y être invité par les évêques, qui s'assirent après lui. Alors s'engagea entre les Pères du concile une discussion d'où sortit la foudre qui terrassa l'hérésie. Les blasphèmes d'Arius ne tinrent plus devant le terme de *consubstantiel*, expression aussi concise qu'énergique de l'unité de nature dans les trois personnes divines. L'univers répéta avec transport le symbole de Nicée, magnifique développement du symbole des Apôtres, hymne sublime de foi, d'amour et de reconnaissance. Les évêques ariens le souscrivirent, après plus ou moins de résistance, avec plus au moins de bonne foi, à l'exception de deux, qui furent déposés par le concile, et, avec Arius, condamnés, par l'empereur, au bannissement : châtiment dû aux téméraires violateurs des lois de la plus haute société qui ait paru sur la terre.

Dans ce débat solennel, au milieu de ces vénérables et savants prélats, de ces glorieux athlètes de la foi, on vit se lever, par leur conseil et à leur grande joie, un jeune lévite, qui lutta corps à corps avec Arius. Par la supériorité de sa raison, par la connaissance approfondie et l'intelligence des livres saints, par la lucidité et la force de l'argumentation, par la chaleur d'une éloquence simple, vraie et naturelle, il repoussa les audacieuses attaques de ce redoutable adversaire, déjoua toutes ses ruses, le poursuivit dans tous ses détours, et le confondit, en éclairant de la plus vive lumière ses plus ténébreux retranchements. Il ne charma pas moins le concile par sa modestie, par la sincérité de sa foi et de son dévouement que par l'éclat de sa victoire ; car ce jeune homme aimait l'Eglise plus que le plus tendre fils n'aime sa mère, plus que jamais ni Grec ni Romain n'aima sa patrie : nous avons nommé Athanase.

Enfant d'une famille distinguée et chrétienne d'Alexandrie, il s'était

attaché de bonne heure à saint Alexandre, qui l'avait élevé et le chérissait comme un fils.

La première rencontre de saint Athanase avec saint Alexandre eut un caractère tout providentiel. Dans les premiers temps de son pontificat, dit Rufin, le saint patriarche Alexandre avait convié tous les clercs de son église, un dimanche soir, à un repas qu'il voulait leur donner dans sa maison, située sur le bord de la mer. Après les solennités du jour, Alexandre, en attendant ses hôtes, avait les yeux fixés sur le rivage, lorsqu'il aperçut un groupe d'enfants qui se livraient aux jeux de leur âge. Ils avaient élu un évêque ; ils le firent asseoir au milieu d'eux et écoutèrent gravement ses paroles ; puis ils s'inclinèrent sous sa main bénissante, et le pontife-enfant imita sur quelques-uns de ses compagnons toutes les cérémonies du baptême. A cette vue, Alexandre craignit une profanation ; il envoya son diacre, avec ordre de lui amener les enfants. En présence du véritable évêque, ceux-ci eurent peur et ne répondirent qu'en balbutiant à toutes ses interrogations. Enfin, rassurés par l'air de douceur et de bonté qui se peignait sur son visage, ils lui dirent qu'ils avaient élu un d'entre eux, Athanase, pour évêque ; que celui-ci avait des catéchumènes instruits par ses soins, auxquels il venait de conférer le baptême. L'enfant qui répondait au nom d'Athanase parut alors, mais avec une confusion facile à deviner. Le patriarche lui demanda s'il avait réellement administré le baptême selon les rites de l'Eglise et avec l'intention de conférer un sacrement. La réponse d'Athanase fut affirmative ; il répéta devant le patriarche les formules qu'il avait employées. Saint Alexandre donna l'ordre à ses prêtres de suppléer aux néophytes ainsi baptisés les autres cérémonies de l'Eglise, mais sans renouveler le baptême, « parce qu'il avait été validement conféré [1] ». A partir de ce jour, Athanase et ceux de ses compagnons qui remplissaient près de sa personne les fonctions de prêtres et de diacre, furent élevés, du consentement de leurs parents, dans l'école ecclésiastique d'Alexandrie. Athanase y fit de rapides progrès.

Athanase s'occupa de bonne heure à bien écrire. Il n'accorda que peu de temps aux lettres profanes, assez cependant pour ne pas y rester complétement étranger, et pour que l'on ne pût attribuer à l'ignorance le rang subalterne où elles étaient reléguées dans son estime. Ce noble et mâle génie répugnait à consumer ses efforts dans des études vaines.

Les études qui se rapportaient à la religion employaient la plus grande partie de son temps. La suite de sa vie et la lecture de ses écrits feront voir jusqu'à quel point il y excellait. Il cite si souvent et si à propos les livres saints qu'on croirait qu'il les savait par cœur : au moins conviendra-t-on que la méditation les lui avait rendus très-familiers. C'était là qu'il avait puisé cette rare piété et cette profonde intelligence des mystères de la foi. Quant au vrai sens des oracles divins, il le cherchait dans la tradition de l'Eglise, et il nous apprend lui-même [2] qu'il lisait avec soin les commentaires des anciens Pères. Il dit dans un autre endroit [3], qu'il apprenait la tradition des saints maîtres inspirés et des martyrs de la divinité de Jésus-Christ. Comme

1. Des auteurs regardent ce fait comme une fable : 1° parce qu'il n'est raconté que par Rufin, historien (disent-ils) peu exact ; 2° parce qu'il ne s'accorde pas avec la chronologie de l'histoire de saint Athanase, car lorsque ce Saint, né en 296 au plus tard, avait douze ans, Alexandre n'était pas encore patriarche d'Alexandrie. Alexandre succéda, selon ces auteurs, à Achillas, mort en 313. — Admettons, disent les Bollandistes, que Rufin se soit trompé, à distance, sur les circonstances de nom et de temps ; ce n'est pas une raison suffisante pour rejeter le fait lui-même, qui peut subsister et subsiste en effet dans la tradition, indépendamment de ces circonstances. D'ailleurs, Rufin n'est pas le seul qui ait rapporté ce fait.

2. *Orat. contra Gentes*, p. 1. — 3. *L. de Incarn.*, p. 66.

il avait beaucoup de zèle pour la discipline de l'Église, il acquit aussi une grande connaissance du droit canonique. On voit encore par ses ouvrages qu'il savait le droit civil, et c'est ce qui lui a fait donner par Sulpice-Sévère le titre de *jurisconsulte*.

Pour aliment de sa pensée, il choisit l'Ancien et le Nouveau Testament. A ces habitudes de contemplation se joignirent des trésors de vertu, chaque jour augmentés. La science et les mœurs brillant chez Athanase d'un éclat pareil et se fortifiant mutuellement, formèrent cette chaîne d'or, dont si peu d'hommes réussirent à ourdir le double et précieux fil. La pratique du bien l'initiait à la contemplation, et la contemplation à son tour le guidait dans la pratique du bien.

Quand il eut achevé ses études littéraires, le désir d'avancer dans les voies de la perfection le conduisit aux pieds du fameux solitaire saint Antoine. Il resta quelques années sous sa direction, et revint près du patriarche Alexandre, qui l'éleva au diaconat et l'employa comme secrétaire. C'est ainsi, ajoute Rufin, qu'Athanase, nouveau Samuel, fut attaché à la personne du grand prêtre, jusqu'à ce qu'il fut plus tard appelé à l'honneur de revêtir lui-même l'éphod pontifical.

Athanase n'était encore que diacre, lorsque le patriarche l'amena avec lui au concile de Nicée. Mais, aussitôt après, il fut ordonné prêtre, et, l'année suivante, l'auguste vieillard, se sentant près de mourir, le désigna pour son successeur. Athanase se cacha, pour se dérober, lui si jeune, à une telle dignité. « Tu fuis », dit le saint avant d'expirer, « tu fuis, Athanase, mais tu n'échapperas pas ». Ces paroles furent un oracle. Le peuple demanda instamment et obtint des évêques assemblés que le jeune prêtre fût nommé évêque d'Alexandrie. Il avait à peine trente ans; mais, dans les circonstances où se trouvait cette église, le génie, la science et la sainteté n'avaient pas besoin du nombre des années. Ce choix fit frémir l'hérésie, qui, pour être vaincue, n'avait pas renoncé à ses espérances. Le jour n'est pas loin, où, par de cauteleuses démarches, par d'artificieuses professions de foi, elle saura gagner la faveur du prince : et, une fois armée de l'autorité publique, jusqu'où n'iront pas son audace et ses excès? Athanase, quels combats, quelles épreuves vous attendent!

Athanase signala les commencements de son épiscopat par son attention à pourvoir aux besoins spirituels des Ethiopiens. Il sacra Frumence évêque, et le leur envoya, afin qu'il pût achever l'œuvre de leur conversion, qu'il avait si heureusement commencée; et lorsqu'il eut établi un bon ordre dans l'intérieur de la ville, il entreprit la visite générale des églises de sa dépendance.

Les Méléciens donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle. Ils continuèrent, après la mort de Mélèce, leur chef, de tenir des assemblées et d'ordonner des évêques de leur propre autorité. Partout ils soufflaient le feu de la discorde, et par là ils entretenaient le peuple dans l'esprit de révolte. Athanase essaya tous les moyens possibles pour les ramener à l'unité ; mais il n'y en eut aucun qui lui réussit. Austères dans leur morale, ils s'étaient fait un grand nombre de partisans, surtout parmi les gens simples, auxquels ils en avaient imposé. Les Ariens résolurent de profiter des dispositions où ils les voyaient : ils s'empressèrent donc de rechercher leur amitié. Les Méléciens n'avaient d'abord erré dans aucun article de la foi ; ils avaient même été des premiers et des plus ardents à combattre la doctrine d'Arius; mais bientôt après ils s'unirent aux partisans de cet hérésiarque pour calomnier et persécuter Athanase. Il se forma entre eux une ligue

solennelle, afin que les coups qu'ils lui porteraient fussent plus efficaces. Saint Athanase fait observer à ce sujet, que comme Hérode et Pilate oublièrent la haine qu'ils se portaient mutuellement pour se réunir contre le Sauveur, de même les Méléciens et les Ariens dissimulèrent leur animosité réciproque afin de former une espèce de confédération contre la vérité. Au reste, voilà l'esprit de tous les sectaires ; ils font cesser leurs divisions lorsqu'il s'agit de déchirer le sein de l'Eglise et de déclarer la guerre à ceux qui tiennent pour la doctrine catholique.

Constantin donna bientôt de nouvelles preuves de son attachement à la foi de Nicée. Trois mois après la conclusion du concile, il exila avec indignation Eusèbe de Nicomédie, qui osait en attaquer les décisions et communiquait ouvertement avec ceux qui s'y montraient rebelles.

Mais quels sombres nuages ont voilé tout à coup la gloire jusque-là si pure et si brillante du grand Constantin ! Quoi ! d'un prince ordinairement si doux et si prudent, l'histoire raconte des actes irréfléchis et barbares, des meurtres domestiques ! Et puis, sous ce même prince, qui, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'avoir horreur de l'hérésie, les hérétiques sont honorés, triomphants et les catholiques repoussés, persécutés ! Quelle est donc la triste condition de l'humanité déchue ? Quel impur alliage est venu souiller tout à coup en lui l'or pur de la charité chrétienne ?

Pour comble de malheur, il perdit sa mère, la glorieuse sainte Hélène, lorsque, à la veille des plus astucieuses machinations de l'erreur, les conseils et l'influence de cette mère plus éclairée que lui dans la foi, eussent été si nécessaires et auraient prévenu sans doute de nouvelles fautes !

Lorsque sainte Hélène ne fut plus, toute la tendresse de famille et la confiance de l'empereur se concentrèrent sur sa sœur Constancie, veuve de Licinius. Celle-ci d'ailleurs, femme de mérite et de vertu, s'était depuis longtemps laissé entêter de l'arianisme par Eusèbe de Nicomédie, qui avait été le partisan de Licinius, et par un prêtre dont l'histoire a dédaigné le nom. Près de rendre le dernier soupir, un an environ après la mort de sainte Hélène, elle signala à Constantin ce prêtre obscur comme le plus propre à le diriger dans les affaires de la religion. « Suivez ses avis », dit-elle, « je meurs, aucun intérêt ne m'attache plus à la terre, mais je crains pour vous la colère de Dieu, je crains qu'il ne vous punisse de l'exil auquel vous avez condamné des hommes justes et vertueux ». Ces conseils d'une sœur chérie et mourante ne furent que trop écoutés. Arius est rappelé avec les évêques exilés pour sa cause, moyennant quelque équivoque ou mensongère profession de foi. Rétabli sur son siége de Nicomédie, et dans tout son crédit, Eusèbe ne sera satisfait qu'autant qu'Arius aura reparu et repris ses fonctions dans l'église d'Alexandrie. Pour l'obtenir, il emploie inutilement auprès d'Athanase et les sollicitations et les menaces. Inutilement il lui fait écrire par l'empereur. Le patriarche est alors en butte à toutes les les calomnies. Mandé à la cour, il se justifie avec une telle évidence, que Constantin, en le congédiant, lui remet une lettre adressée au peuple d'Alexandrie, où, après avoir déploré la malice de ceux qui troublent et divisent l'Eglise pour satisfaire leur jalousie et leur ambition, il ajoute que les méchants n'ont rien pu contre leur évêque, dont il a reconnu l'innocence et la sainteté.

Il fallut donc se taire et dissimuler pendant quelque temps. Mais bientôt les calomnies recommencent avec un acharnement effronté. La cabale que dirige Eusèbe est en même temps la plus fourbe et la plus audacieuse qui fût jamais. Protestant de son adhésion à la foi catholique, ce n'est plus la

doctrine, mais le caractère et la conduite d'Athanase qu'elle attaque ; c'est de crimes qu'elle l'accuse. Et de quels crimes ? De meurtres, d'opérations magiques, d'impures violences.

Athanase a beau se justifier encore devant l'empereur, qui, après informations prises auprès des magistrats d'Egypte, s'irrite de ces odieuses inventions, et menace, si elles se renouvellent, d'en chercher les auteurs. L'intrigant Eusèbe obtient la convocation d'un concile particulier à Césarée, résidence du second Eusèbe, sous prétexte de mettre fin aux divisions, mais au fond pour y faire condamner le patriarche d'Alexandrie, et il a soin d'y faire appeler en majorité ses partisans. Aussi Athanase refuse-t-il pendant trois ans de comparaître devant des juges qui sont ses ennemis ; mais en 344, sur les ordres formels de l'empereur, à qui on l'a dépeint comme un homme superbe et un sujet rebelle, il est obligé de se rendre à Tyr, où le synode a été transféré.

Parmi les imputations déjà détruites, on osa, comme Athanase l'avait prévu, reproduire celles-là mêmes dont l'invraisemblance seule aurait dû montrer la fausseté.

Une femme fut entendue, qui déclara qu'elle s'était consacrée à Dieu par vœu de virginité ; mais que, ayant logé dans sa maison l'évêque Athanase, celui-ci n'avait pas rougi d'outrager les droits sacrés de l'hospitalité et les droits plus saints encore de la pudeur. Athanase innocent était aussi trop habile pour se laisser confondre par cette facile et banale accusation. L'ayant ouïe, il demeura immobile à sa place, tandis que Timothée, un de ses prêtres, et son confident, se lève, et, s'avançant vers l'impudente : « Quoi », lui dit-il, « c'est moi qui ai commis un tel crime ? — Oui, c'est vous », s'écrie-t-elle avec force, « s'agitant, tout en pleurs, et les cheveux épars, c'est vous-même, je vous reconnais ». Et elle indiquait avec assurance toutes les circonstances de l'attentat imaginé. Cette flagrante imposture fut accueillie par un rire général, et la misérable ignominieusement éconduite, malgré les instances d'Athanase, pour qu'on la retînt, afin de lui faire révéler les auteurs de cette trame malencontreuse.

Mais voici un autre prétendu forfait.

Arsène, évêque d'une ville de la Thébaïde et l'un des sectateurs de Mélèce, cet évêque schismatique dont Arius avait embrassé le parti avant de se faire lui-même chef d'hérésie, avait disparu tout à coup. Les Méléciens, que les Ariens avaient su gagner à leur cause, accusèrent Athanase de l'avoir fait mourir. Pour preuve, ils portaient et montraient de ville en ville une main droite d'homme, prétendant que c'était celle d'Arsène, dont le patriarche avait voulu se servir pour des opérations magiques. A la vue de cette main desséchée, les membres du concile furent saisis, les uns d'horreur, vraie ou feinte, pour l'attentat, les autres d'indignation contre les machinateurs de l'affreuse calomnie. Athanase, qui s'était préparé à y donner un éclatant démenti, seul ne fut point ému. Aussitôt, il envoie prendre un homme qui attendait à la porte, et qui entre, couvert d'un manteau. C'était Arsène lui-même, dont Athanase était parvenu à découvrir la retraite au fond de quelque désert, et qu'il avait fait amener secrètement à Tyr. Plusieurs des assistants connaissaient parfaitement Arsène : sa présence fut un coup de foudre. Athanase s'étant approché de lui et soulevant peu à peu son manteau, découvre d'abord la main gauche, puis la main droite. « Voilà », dit-il, « Arsène avec ses deux mains, le Créateur ne nous en a pas donné davantage. Que mon adversaire montre où l'on a pris la troisième ».

C'était trop de confusion pour les accusateurs d'Athanase ; à cette fois,

ils ne lui pardonnèrent ni leur supercherie et leur sottise, ni son habileté et son innocence. Cette confusion se change tout à coup en aveugles transports de colère, et la délibération en un affreux tumulte. Si cette main n'est pas la main d'Arsène, si Arsène est vivant, c'est l'effet de quelque sortilége, c'est un nouveau coup de magie, un nouveau grief contre Athanase. Leur fureur est telle qu'ils se seraient portés contre lui aux dernières violences, sans le gouverneur de la Palestine qui l'arracha de leurs mains, et, pour le mettre en sûreté, l'engagea à s'embarquer la nuit suivante. Athanase fait voile vers Constantinople et va demander justice à l'empereur.

Les autres chefs d'accusation ne furent pas mieux établis. Qu'importe ? la décision fut telle qu'on la devait attendre d'une assemblée délibérant sous la pression des Eusébiens et des Méléciens réunis, et de la force armée que l'empereur avait mise à leur disposition. Des troupes stationnaient autour de l'enceinte sacrée : ce n'étaient plus des diacres, mais des soldats ou des geôliers qui en ouvraient les portes. Athanase fut condamné et déposé par des juges malintentionnés, intimidés ou trompés. Dans la crainte que l'empereur ne voulût pas croire aux crimes qu'on lui imputait, on eut soin de donner pour dernier motif de cette condamnation qu'Athanase, par son orgueil et l'inflexibilité de son caractère, était une cause de division et de troubles dans l'Eglise d'Alexandrie. Toutefois, de nombreuses et courageuses voix vengèrent Athanase de l'injustice dont il était victime. Le concile se composait de cent neuf évêques; quarante-neuf rendirent témoignage de son innocence et de ses vertus, et protestèrent contre l'iniquité de ce jugement.

Dès l'ouverture du concile, le vertueux Potamon, évêque d'Héraclée sur le Nil, voyant Athanase debout devant les autres évêques assis, dans l'attitude d'un accusé devant ses juges, ne put retenir ses larmes et son indignation : « Quoi, Eusèbe », dit-il à l'évêque de Césarée, « vous êtes assis, vous, pour juger Athanase qui est innocent ! Dites-moi, n'étions-nous pas tous deux en prison pendant la persécution ? J'y perdis un œil, vous voilà avec tous vos membres : comment en êtes-vous sorti ? » Ainsi, cet Eusèbe, aussi bien que le premier, avait apostasié pendant les dernières épreuves.

L'illustre confesseur, saint Paphnuce, ancien disciple de saint Antoine et alors évêque dans la haute Thébaïde, celui auquel Constantin rendit tant d'honneurs au concile de Nicée, prenant par la main saint Maxime de Jérusalem, son compagnon de martyre, l'entraîna hors du concile en lui disant qu'après avoir souffert ensemble pour Jésus-Christ, ils ne devaient pas siéger dans l'assemblée des méchants. Il l'instruisit ensuite de toute la conspiration qu'on lui avait dissimulée et l'attacha pour toujours à la cause d'Athanase.

Il restait à lever l'anathème dont le concile œcuménique avait frappé Arius et à le rétablir dans l'église d'Alexandrie. Mais un ordre de l'empereur ayant appelé tout à coup les évêques à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, qui venait d'être terminée, ils reprirent dans cette ville la suite de leurs délibérations. Arius présenta une profession de foi accompagnée de lettres de recommandation de l'empereur, à qui cette profession avait paru orthodoxe. Le concile se hâta de l'approuver et de prononcer la réunion à l'Eglise d'Arius et de tous ceux qui avaient suivi son parti.

Cependant Athanase, réfugié à Constantinople, ne pouvait arriver jusqu'à l'empereur. Les Eusébiens lui fermaient également les avenues du palais et le cœur du prince. Mais Athanase, par une démarche hardie, déjoua

l'opposition de ses ennemis. L'empereur entrait un jour à cheval dans la ville. Athanase s'approche de lui, et comme l'empereur, déjà prévenu par les décisions du concile de Tyr, avait peine à l'écouter : « Prince », lui dit-il, « Dieu jugera entre vous et moi, puisque, prenant parti pour mes calomniateurs, vous refusez de m'entendre. Je ne sollicite aucune faveur. Qu'on me confronte seulement devant vous avec ceux qui m'ont condamné ». Cette réclamation était trop conforme aux principes d'équité et de modération de l'empereur pour n'être pas accueillie. L'invitation de se rendre aussitôt à Constantinople pour y exposer les motifs de la condamnation du patriarche d'Alexandrie, consterna les évêques qui l'avaient prononcée et qui se trouvaient encore réunis à Jérusalem. Mais les chefs du parti furent assez habiles pour les engager à rentrer dans leurs églises après s'être fait déléguer eux-mêmes pour représenter leurs collègues auprès de l'empereur.

Là, les fourbes eurent-ils le front de répéter les accusations auxquelles Athanase avait déjà donné de si foudroyants démentis ? Non; ils en improvisèrent une nouvelle dont le succès était infaillible. Athanase, dirent-ils à l'empereur, a menacé d'arrêter en Egypte le blé destiné à l'approvisionnement de Constantinople. C'était attaquer Constantin par l'endroit le plus sensible, lui que rien ne préoccupait, en ce moment, comme la prospérité de la ville dont il avait jeté les fondements, en 328, sur les rives enchantées du Bosphore, et dont il voulait faire la première ville du monde.

Malgré les dénégations formelles d'Athanase, l'empereur, qui connaissait l'ascendant du patriarche dans toute l'Egypte, crut à une calomnie qu'Eusèbe accompagnait de serments et l'exila à Trèves, alors la capitale des Gaules. Injustement accusé, Athanase s'était défendu sans crainte; injustement condamné, il obéit sans murmure.

La terre de l'exil fut douce et hospitalière. La vénération des peuples, l'affection de saint Maximin, évêque de cette ville, la bienveillance et les égards du jeune Constantin, qui commandait pour son père dans l'Occident, consolèrent le glorieux athlète de la vérité, de la disgrâce du prince et de l'acharnement de ses ennemis.

La nouvelle de la condamnation et du bannissement d'Athanase répandit parmi l'ardente et fidèle population d'Alexandrie une irritation qui put à peine se contenir. Les villes et les campagnes de l'Egypte, les solitudes mêmes de la Thébaïde en furent émues. Mille voix s'élevèrent de toutes parts, et parmi ces voix, la plus vénérée de ce temps, celle de saint Antoine, pour demander le rappel de l'illustre patriarche; mais rien ne put faire revenir Constantin d'une mesure qui, justifiée par l'autorité d'un concile, lui était d'ailleurs inspirée par son aversion pour les divisions entre les chrétiens. Il espérait que l'absence momentanée d'Athanase calmerait les esprits et finirait par ramener l'union et la paix dans l'église d'Orient. Au reste, Athanase lui-même s'est plu à reconnaître sur ce point la rectitude d'intention de Constantin. Ce prince refusa d'ailleurs de le remplacer par un évêque du choix des Eusébiens avec une résolution et des menaces qui les firent renoncer à leur entreprise.

Les décisions du concile de Jérusalem ne devaient pas longtemps porter bonheur au superbe Arius : Alexandrie le repoussa avec horreur. Rappelé par l'empereur à Constantinople, les Eusébiens se flattèrent de donner plus d'éclat à son triomphe en le faisant rétablir dans l'église même de la résidence impériale. Mais là se rencontra, pour s'opposer à son intrusion, un autre Alexandre qui honorait son nom par les mêmes vertus, la même pureté et la même fermeté de foi que le patriarche d'Egypte, qui le premier

bannit de l'Eglise le prêtre indocile. Ni prières ni menaces ne purent déterminer l'évêque de Constantinople à ouvrir à l'hérésiarque les portes du sanctuaire. Nécessité fut alors aux sectaires de recourir à l'autorité de l'empereur, qui, avant d'intervenir, voulut s'assurer lui-même des véritables sentiments d'Arius. Celui-ci renouvelle devant le prince ses équivoques professions de foi. « Jurez, lui dit Constantin, que votre croyance est conforme aux décrets de Nicée ». Arius jura. « S'il en est ainsi, reprit l'empereur, allez en toute assurance; mais si votre foi trahit votre serment, que Dieu vous juge ». Il fait appeler aussitôt saint Alexandre, lui communique les protestations d'orthodoxie qu'Arius vient de réitérer sous la foi du serment, et ajoute qu'il faut tendre la main à un homme qui demande à se sauver. L'évêque représente que l'hérésiarque, n'ayant rétracté aucune de ses erreurs, le recevoir dans l'Eglise ce serait y introduire l'hérésie elle-même. L'empereur s'irrite, le Saint garde un silence tout à la fois digne et respectueux, et se retire, abandonnant de plus en plus dans son cœur sa cause à Dieu.

Déjà, depuis sept jours, par son conseil et celui de l'illustre évêque de Nisibe, saint Jacques, doué du don de prophétie et de miracles, qui se trouvait en ce moment à Constantinople, les catholiques imploraient, dans le jeûne et dans les larmes, la protection du ciel contre l'audacieuse entreprise de l'erreur. Sorti du palais impérial dans une profonde affliction, l'évêque va se jeter au pied des autels et demande instamment à Dieu d'épargner à son Eglise un tel scandale. C'était un samedi. Eusèbe, à la tête de ses partisans, voulut préluder par une ovation publique à l'installation solennelle de l'intrus, fixée au lendemain. La multitude des Ariens grossissait de rue en rue, tandis qu'Arius excitait leur enthousiasme par de vains et insolents discours. Parvenu à l'entrée de la place de Constantin, d'où l'on apercevait le temple où devait se consommer son triomphe, il pâlit tout à coup, et saisi de violentes douleurs d'entrailles, il est obligé de s'écarter de la foule. On le trouve bientôt expirant dans le lieu secret où il s'était retiré : digne fin d'une vie d'orgueil et de sacrilége hypocrisie. La justice et la patience de Dieu n'attendent pas toujours l'éternité pour punir.

Plusieurs Ariens se convertirent; Constantin vit dans ce tragique événement le châtiment du parjure et s'attacha de plus en plus à la foi de Nicée. Le lendemain, les catholiques célébraient en paix et pleins de joie les divins mystères et leur délivrance miraculeuse. Le bannissement de saint Athanase fut la dernière faute de Constantin; et l'ordre de le rappeler, qu'il donna un an après, le dernier acte de sa vie.

Il laissa trois fils : Constantin, Constance et Constant. Au premier échurent la Grande-Bretagne, les Gaules et l'Espagne; au second, l'Asie et l'Egypte; au troisième l'Illyrie, la Grèce, l'Italie et l'Afrique.

Constantin le Jeune se hâta de remplir les intentions de son père, et de rendre la liberté à saint Athanase, qui remonta sur son siége, l'an 338, aux acclamations du peuple d'Alexandrie et de l'Egypte entière.

Le rétablissement d'Athanase mortifia sensiblement les Ariens; aussi firent-ils jouer de nouveaux ressorts pour le perdre. Ils mirent dans leurs intérêts Constance, qui avait eu l'Orient en partage, et lui représentèrent Athanase comme un esprit inquiet et turbulent qui depuis son retour avait excité des séditions et commis des violences et des meurtres. Ils l'accusèrent encore d'avoir vendu à son profit les grains destinés à la nourriture des veuves et des ecclésiastiques qui habitaient les contrées où il ne venait point de blé. Ils formèrent les mêmes accusations auprès de Constantin et de

Constant; mais leurs députés, loin de réussir à persuader ces deux princes, furent renvoyés avec mépris. Pour Constance, il se laissa séduire et ajouta foi au dernier chef d'accusation. Il ne fut pas difficile au patriarche d'en démontrer la fausseté, et il n'eut autre chose à faire pour cela que de produire les attestations des évêques de Libye, où il était marqué qu'ils avaient reçu la quantité ordinaire de froment. La calomnie découverte ne dissipa point les préjugés de Constance. Ce malheureux prince était gouverné par Eusèbe de Nicomédie et par d'autres ariens, qui lui inspiraient leurs propres sentiments, et qui l'amenèrent au point de leur permettre d'élire un nouveau patriarche d'Alexandrie.

La permission étant accordée, les hérétiques s'assemblèrent à Antioche sans délai; ils déposèrent Athanase, et élurent en sa place un prêtre égyptien de leur secte, nommé Piste. Ce mauvais prêtre, ainsi que l'évêque qui le sacra, avait été précédemment condamné par saint Alexandre et par le concile de Nicée. Le pape Jules refusa de communiquer avec cet intrus, et toutes les églises catholiques lui dirent anathème; aussi ne put-il jamais prendre possession d'une dignité qu'il avait usurpée.

Athanase, de son côté, tint à Alexandrie un concile où se trouvèrent cent évêques. On y prit la défense de la foi, et l'on y reconnut l'innocence du patriarche. Les Pères écrivirent ensuite une lettre circulaire à tous les évêques, et l'envoyèrent nommément au pape Jules. Le Saint alla lui-même à Rome en 341; mais le long séjour que les circonstances l'obligèrent de faire dans cette ville, donna aux Ariens le temps de tout bouleverser en Orient.

Dans la même année 341, il y eut un synode à Antioche, à l'occasion de la dédicace de la grande église. On fit dans ce synode, composé d'évêques orthodoxes et hérétiques, vingt-cinq canons de discipline; mais les prélats orthodoxes ne furent pas plus tôt partis, que les hérétiques y en ajoutèrent un vingt-sixième, qui regardait évidemment saint Athanase. Il portait que si un évêque déposé justement ou injustement dans un concile retournait à son église sans avoir été réhabilité par un concile plus nombreux que celui qui avait prononcé la déposition, il ne pourrait plus espérer d'être rétabli ni même d'être admis à se justifier. Ils élurent ensuite un certain Grégoire, sorti de la Cappadoce, qui combla la mesure de son indignité par sa monstrueuse ingratitude pour les bienfaits d'Athanase.

Le prétendu patriarche, escorté de soldats que commande Philagre, gouverneur de l'Egypte, fait son entrée dans Alexandrie comme dans une ville prise d'assaut. Le peuple réclama contre cette nomination et ces violences, si contraires aux traditions et à la discipline de l'Eglise. Le gouverneur fit à ces justes plaintes l'accueil qu'on devait attendre d'un apostat décrié pour le désordre de ses mœurs et la dureté de son caractère. Il appelle à son aide les Juifs, les païens, la plus vile populace, qu'il joint à ses cohortes. Cette troupe hideuse se rue sur les fidèles assemblés dans les églises et s'y livre aux plus indécents et aux plus cruels excès. Il y eut du sang répandu, les femmes furent outragées, les païens offrirent à leurs divinités des sacrifices sur la table sainte. C'est ainsi que les erreurs les plus opposées se tolèrent et s'associent pour combattre la vérité.

Le Saint-Siége, lui, s'émut de tendresse et d'admiration à l'arrivée d'un fils si dévoué, d'un si glorieux défenseur de la foi et des traditions apostoliques. Les Eusébiens, pendant que Constance était occupé à la guerre contre les Perses, avaient accusé Athanase devant le chef de l'Eglise, dont ils proclamaient ainsi eux-mêmes la suprématie; et Athanase, pour répondre à leurs calomnies, lui avait adressé par écrit une complète justification de sa

conduite, confirmée par les suffrages des évêques d'Egypte, témoins oculaires des faits. Jules Ier accueillit donc Athanase avec les égards, l'affection et l'honneur dus à son innocence, à son zèle, à son génie et à ses malheurs.

Le patriarche prit rang au concile convoqué par le Pape, pour instruire pleinement ce grand procès qui divisait l'Orient. Sa présence, la bienveillance méritée dont il était l'objet, déconcertèrent ses accusateurs. Ils n'osèrent pas lui tenir tête devant un tribunal purement ecclésiastique, où l'absence de la force armée et des ordres du prince laisserait la vérité et l'innocence se produire en toute liberté, et ils refusèrent de paraître au concile, afin d'échapper au jugement qu'ils avaient provoqué les premiers. Ce jugement eut lieu malgré leur abstention, et saint Jules le proclama, dans une lettre adressée aux Eusébiens, avec ce ton d'autorité calme et de fermeté affectueuse qui caractérise le suprême gardien de la foi, le père commun des fidèles. Les condamnations prononcées contre Athanase dans les conciles de Tyr et d'Antioche, la nomination et l'installation de Grégoire furent reconnues entachées de passion et de violence, irrégulières dans la forme, injustes au fond. On invoqua en même temps l'autorité irréfragable du concile œcuménique de Nicée, l'anathème fulminé par ce concile contre Arius et ses partisans, et enfin les prérogatives de l'Eglise de Rome, son droit traditionnel et incontestable d'intervenir dans toutes les affaires majeures qui intéressent le dogme et la discipline.

Les orgueilleux sectaires ne se rendent point à ces arrêts, et, sous l'égide de Constance, ils continuent à exclure des principaux siéges les évêques orthodoxes, jusqu'à ce que, en 347, à la demande du Pape et des illustres évêques de Trèves et de Cordoue, Constant obtient de son frère le consentement à une réunion des évêques d'Orient et d'Occident, dans la ville de Sardique, située en Illyrie, sur les confins des deux empires.

Dans ce concile, où le Pape envoya ses légats, auquel présida le grand Osius, l'Eglise, indépendante et unie à son chef, prononça les mêmes oracles qu'à Rome, et prit, dès le premier jour, pour principe et pour règle de ses délibérations, le symbole de Nicée. Le droit d'appel et de recours au Saint-Siége contre les décisions des conciles particuliers fut de nouveau proclamé, Athanase déclaré seul évêque légitime d'Alexandrie, et l'intrus Grégoire exclu de la communion de l'Eglise. Deux évêques eusébiens, abandonnant leur parti, vinrent en dévoiler toute la mauvaise foi et les trames coupables.

Ici encore, les ennemis d'Athanase, n'osant affronter la discussion, s'obstinèrent à n'y prendre aucune part, renouvelèrent leurs protestations, et, rentrés en Orient, le troublèrent par leur audace toujours croissante. Dans la ville d'Andrinople, dix catholiques, qui avaient refusé de communiquer avec eux, furent mis à mort par ordre des magistrats. Partout les évêques catholiques étaient bannis, maltraités, odieusement calomniés.

Le puissant empereur d'Occident, instruit et indigné de ces excès, en écrivit à son frère sur un ton qui annonçait qu'il serait dangereux de lui résister. Les emportements des Eusébiens ouvrirent d'ailleurs un instant les yeux à Constance, et lui-même se sentit saisi tout à coup d'admiration pour le grand évêque d'Alexandrie.

Il lui écrivit de sa main à plusieurs reprises, non-seulement pour l'inviter à rentrer dans son église, mais encore pour lui exprimer combien il serait heureux de le voir, et le presser, le conjurer de venir à la cour. Athanase se défia d'abord d'une bienveillance si imprévue et si subite, mais il dut céder à ces instances réitérées, qu'accompagnaient d'ailleurs les mesures les plus décisives. La persécution avait cessé dans toutes les provinces; les prêtres

d'Alexandrie, bannis pour leur fidélité à leur évêque, étaient rappelés. Ayant pris congé, à Milan, de l'empereur Constant, et à Rome, du pape Jules, Athanase reprend le chemin de l'Orient et voit Constance dans Antioche. Cet empereur l'accueillit avec bonté, l'entoura, pendant son séjour, de considération et de respect, et à son départ, lui promit avec serment de ne plus ouvrir l'oreille aux calomnies, de ne plus souffrir qu'on le troublât dans son ministère.

Alexandrie le reçut avec les mêmes transports de joie qui avaient éclaté à son premier retour ; le souvenir des cruautés de l'intrus en doublait la vivacité. Sa présence eut des effets plus importants. Elle refoula autour de lui les mauvaises passions, excita la passion du bien et de toutes les vertus évangéliques. Les œuvres de miséricorde se multiplièrent et s'étendirent à tous les infortunés. Que de jeunes hommes, que de jeunes filles, sous l'influence de ses exemples, embrassèrent une vie de sacrifices et d'héroïque dévouement !

Malheureusement, les bienveillantes dispositions de Constance ne furent pas de longue durée. Le principal appui des catholiques, l'infortuné Constant, perdit le trône et la vie, en 350, à l'âge de vingt-sept ans, victime d'une conspiration ourdie par Magnence, un de ses généraux. Délivré de la crainte des Perses par leur déroute sous les murs de Nisibe, qu'il dut moins à ses armes qu'aux conseils et aux miracles de saint Jacques, illustre évêque de cette ville, Constance vengea bientôt la mort de son frère. La victoire qu'il remporta sur l'usurpateur, dans les champs de la Pannonie, mit le monde à ses pieds. La prospérité est funeste aux âmes vaines et faibles. Il rougit d'avoir cédé aux remontrances de son frère en faveur d'Athanase. Il oublia ses serments. Les orthodoxes sont en butte, sur tous les points de l'empire, à une violente persécution, qui, sous le fils de Constantin, rappelle l'ère sanglante des martyrs.

Dans la capitale de l'Egypte, un chef militaire à la tête de cinq mille soldats, envahit, la nuit, l'église où priait Athanase avec une multitude considérable de peuple. L'épée est tirée, des flèches sont lancées contre cette foule agenouillée. A cette subite et farouche attaque, le peuple se presse autour de son évêque, qu'on veut lui enlever, ou plutôt qu'on veut immoler au pied des autels. Dans cet affreux tumulte, le patriarche élève sa voix toujours obéie, il ordonne aux fidèles de se retirer et de se mettre en sûreté eux-mêmes. Pour lui, il ne sortit que des derniers, enveloppé, emporté par un groupe dévoué, qui vint à bout de le dérober aux traits de la troupe homicide.

Proscrit et fugitif, Athanase ne peut croire que Constance ait commandé ces sacriléges violences; il compte d'ailleurs encore sur ses anciennes protestations et sur sa bonne foi. Pour l'éclairer, il lui adresse une grande apologie où il réfute un à un tous les griefs des Ariens. Ecoutons-le répondre à l'accusation d'une prétendue correspondance avec l'usurpateur Magnence : « Le reproche d'avoir voulu irriter contre vous votre frère, d'heureuse mémoire, avait du moins quelque prétexte aux yeux des calomniateurs. En effet, j'avais le privilége de le voir librement, et il me défendait contre vous. Présent, il m'honorait, absent, il m'a souvent appelé. Mais cet infernal Magnence, Dieu m'est témoin que je ne le connais pas. Quelle familiarité pouvait donc s'établir d'un inconnu à un inconnu ? Par où pouvais-je commencer une lettre à lui ? Etait-ce ainsi : Tu as bien fait de tuer celui qui me comblait d'honneurs et dont je n'oublierai jamais l'amitié ? Je t'aime d'avoir égorgé ceux qui, dans Rome, m'ont accueilli avec tant de faveur ? »

Cette justification, étincelante d'éloquence et de vérité, n'eut pas de prise sur l'âme prévenue de Constance. Il n'en devint que plus obstiné, et son fanatisme, plus violent. Un nouvel intrus du nom de Georges, autrefois chargé de fournir la viande de porc à l'armée, et pire que Grégoire, déshonora, fit frémir d'indignation par sa grossièreté, par son ignorance, par son avarice et sa cruauté, l'illustre siége d'Alexandrie que réjouissaient naguères les nobles qualités, le génie et les vertus d'Athanase. Constance assemble conciles sur conciles, auxquels il impose, avec d'astucieuses formules de foi, plus ou moins favorables à l'hérésie, l'inévitable condition de la condamnation du patriarche. Il en fut ainsi à Sirmich en Hongrie, à Rimini en Italie, à Arles en France. Les évêques qui refusent de les souscrire sont envoyés dans de lointains et rigoureux exils.

Athanase lui-même errait de déserts en déserts, toujours recherché et souvent poursuivi de près par les soldats et les espions des gouverneurs romains. Quelquefois, pour leur échapper, il rentrait dans les populeuses cités de l'Egypte, où la foule ne le cachait pas moins que la solitude. Mais sa retraite préférée était dans les monastères et les ermitages de la Thébaïde, dont il aimait à partager les études, le silence et les austérités. Là une nombreuse et ardente milice, prête à mourir pour lui, savait le soustraire aux perquisitions, remplissait ses messages, copiait et propageait ses écrits dans les sociétés chrétiennes de l'Orient. « C'est de là, dit M. Villemain, qu'Athanase encourageait les évêques d'Egypte zélés pour sa cause; qu'il adressait des lettres apostoliques à son église d'Alexandrie; qu'il répondait savamment aux hérétiques; qu'il lançait des anathèmes contre ses persécuteurs. Du fond de sa cellule, il était le patriarche invisible de l'Egypte ».

On ne lui permit pas de jouir longtemps de la compagnie des solitaires. Ses ennemis mirent sa tête à prix. Des soldats furent chargés de faire partout des perquisitions pour le découvrir. On eut beau maltraiter les moines, ils furent fermes et donnèrent à entendre qu'ils souffriraient plutôt la mort que de déceler le lieu où Athanase était caché. Quelque agréable que fût au patriarche la compagnie de ces saints hôtes, il résolut de les quitter, afin de ne pas les exposer à de plus rudes souffrances. Il se retira donc dans une citerne, où il pouvait à peine respirer. La seule personne qu'il vît était un fidèle qui lui apportait ses lettres et les choses dont il avait besoin pour subsister; encore ce fidèle courait-il de grands dangers, tant les recherches des Ariens étaient opiniâtres.

La mort de Constance suspendit seule la persécution. Ce prince fut emporté par une maladie subite, lorsque des extrémités de l'Orient il courait dans les Gaules, pour réprimer la révolte du César Julien, que les troupes venaient de proclamer Auguste, et qui lui succéda.

Vers le même temps, l'intrus d'Alexandrie devenait odieux à tous les partis, aux païens eux-mêmes, qu'enhardissait l'avénement de Julien l'Apostat. Ceux-ci le tuèrent dans une sédition populaire; puis chargeant son corps sur un chameau, ils le traînèrent par toute la ville, le brûlèrent avec cet animal qui leur semblait impur pour avoir touché le cadavre de ce sacrilége, et enfin jetèrent ses cendres à la mer. D'un autre côté, le prince philosophe, par ostentation de tolérance, rappela d'abord les évêques exilés par la faction arienne. Le retour d'Athanase, dont l'absence avait été plus que jamais regrettée, excita dans l'Egypte un tressaillement d'allégresse et d'enthousiasme populaire dont l'histoire offre peu d'exemples. Ce fut, pour Alexandrie surtout, une fête telle que l'empire romain n'en connaissait plus depuis l'abolition des anciens triomphes. Il ne manqua à celui-ci que les

spectacles des vaincus enchaînés et l'orgueil du vainqueur. Les populations de l'Egypte étaient accourues pour joindre leurs transports à ceux des habitants et des étrangers de toutes les nations, qui affluaient dans ce port, centre du commerce du monde. Les catholiques révéraient en lui un Saint, le plus illustre défenseur de leur foi; tous, un grand homme, un bienfaiteur, un père. Au premier bruit de son arrivée, un peuple immense se précipita hors des murs. Les rivages du Nil étaient couverts de spectateurs. On était content de le voir seulement de loin, d'entendre le son de sa voix. Plus heureux ceux qui pouvaient toucher sa robe, ou du moins rencontrer son ombre. Dans la pompe triomphale, le peuple était groupé par rang d'âge, de sexe, de classe, de nation. Les applaudissements, les acclamations, les chants joyeux, qui se succèdent ou se confondent, retentissent de toutes parts. Le soir venu, mille flambeaux inondent la ville de flots de lumière, tandis que la mer est éclairée au loin des feux resplendissants des hautes tours du Musée. Des festins et d'innocents plaisirs prolongent jusqu'au sein de la nuit le bruit et le mouvement du jour. Depuis, quand on voulait dire qu'un gouverneur avait été bien reçu dans la capitale de l'Egypte, on disait, par manière de proverbe, qu'on lui avait fait autant d'honneur qu'au grand Athanase. L'hérésie était vaincue dans Alexandrie. Les catholiques rentrèrent dans toutes les églises, les Ariens furent réduits à tenir leurs assemblées dans des maisons particulières.

Quelque temps après, Athanase se vit exposé à de nouvelles épreuves de la part de Julien. Ce prince avait enfin levé le masque, et ne déguisait plus ses sentiments par rapport au paganisme. Les prêtres des idoles d'Alexandrie se plaignirent à lui de l'efficacité des moyens que le patriarche employait contre leurs superstitions, et ils ajoutèrent que s'il restait plus longtemps dans la ville, on y verrait bientôt les dieux sans aucun adorateur. Leurs plaintes furent écoutées favorablement. L'empereur répondit qu'en permettant aux chrétiens, qu'il appelait *Galiléens*, par dérision, de revenir dans leur pays, il ne leur avait point accordé le droit de rentrer dans leurs églises; qu'Athanase en particulier n'aurait pas dû porter la témérité si loin que les autres, lui qui avait été exilé par plusieurs empereurs. Il lui fit donc signifier de sortir de la ville aussitôt l'ordre reçu, et cela sous peine d'être sévèrement puni. Il arrêta même sa mort, et un de ses officiers fut chargé de l'exécution de cet arrêt.

Lorsque les ordres du prince furent arrivés à Alexandrie, la douleur et la consternation s'emparèrent de tous les fidèles. Athanase les consola et leur dit de mettre en Dieu leur confiance, les assurant que l'orage passerait bientôt. Ayant ensuite recommandé son troupeau à ses amis, il s'embarqua sur le Nil pour aller dans la Thébaïde.

L'officier qui avait ordre de le mettre à mort n'eut pas plus tôt été informé de sa fuite, qu'il le poursuivit avec ardeur. Le Saint fut averti à temps du danger. Ceux qui l'accompagnaient lui conseillèrent de s'enfoncer dans les déserts; mais il n'en voulut rien faire; il ordonna même qu'on le ramenât vers Alexandrie, en disant : « Montrons que celui qui nous protége est plus puissant que celui qui nous persécute ». L'officier, les ayant joints sans les connaître, leur demanda s'ils n'avaient point vu Athanase. « Vous êtes précisément sur ses traces; il ne s'en faut de rien que vous lui mettiez la main dessus ». L'officier continua sa route, pendant qu'Athanase se rendit à Alexandrie, où il demeura quelque temps caché.

Julien ayant donné de nouveaux ordres pour qu'on le mît à mort, il se retira dans les déserts de la Thébaïde. Il s'y voyait souvent obligé de changer

de demeure pour échapper aux perquisitions de ses ennemis. Il était à Antinoé, lorsque saint Théodore de Thabenne et saint Pammon, tous deux abbés solitaires, vinrent lui rendre visite. Ils le consolèrent en lui assurant que ses peines allaient finir. Ils lui racontèrent ensuite comment Dieu leur avait révélé la mort de Julien. Ils ajoutèrent encore qu'ils avaient appris par la même voie, que Julien aurait pour successeur un prince religieux, mais que son règne serait fort court.

Ce prince était Jovien. Il refusa d'accepter l'empire qu'on lui offrait, jusqu'à ce que l'armée se fût déclarée pour la religion chrétienne. A peine eut-il été placé sur le trône impérial, qu'il révoqua la sentence de bannissement portée contre Athanase. Il lui écrivit en même temps une lettre, où, après avoir donné de justes louanges à sa fermeté et à ses autres vertus, il le priait instamment de venir reprendre le gouvernement de son église.

Athanase n'avait point attendu les ordres de l'empereur pour quitter sa retraite : il en était sorti immédiatement après la mort de Julien, et il était revenu à Alexandrie. Son arrivée imprévue avait causé autant de joie que de surprise. Son premier soin, quand il se vit rendu à son troupeau, fut de reprendre ses fonctions ordinaires. L'empereur, le connaissant pour un des plus zélés défenseurs de l'orthodoxie, lui écrivit une seconde lettre, dans laquelle il le priait de lui envoyer une exposition de la vraie foi, et de lui tracer le plan de conduite qu'il devait suivre par rapport aux affaires de l'Eglise. Athanase ne voulut répondre qu'après avoir conféré avec de savants évêques qu'il fit assembler pour cet effet. Sa réponse portait qu'il fallait s'attacher à la foi de Nicée, qui était celle des Apôtres, qui avait été prêchée dans les siècles suivants, et qui était encore la foi de tout le monde chrétien, « à l'exception d'un petit nombre de personnes qui avaient embrassé les sentiments d'Arius ».

Les Ariens firent d'inutiles efforts pour noircir Athanase dans l'esprit de l'empereur : ils ne retirèrent que de la confusion de leurs calomnies. Jovien eut envie de voir le saint patriarche, dont il avait conçu une haute idée; il le manda donc à Antioche, où la cour était alors, et il lui donna mille marques d'estime et d'amitié. Athanase, ayant satisfait au désir et aux consultations du prince, partit d'Antioche et se hâta de retourner à Alexandrie.

Jovien étant mort le 17 février 364, après un règne de huit mois, Valentinien lui succéda à l'empire. Comme il voulait faire sa résidence dans l'Occident, il partagea ses états avec son frère Valens et lui donna l'Orient à gouverner. Ce dernier, qui avait toujours eu du penchant pour l'arianisme, ne tarda pas à manifester ses sentiments. Ayant reçu le baptême en 367, des mains d'Eudoxe, évêque des Ariens de Constantinople, il publia un édit par lequel il bannissait tous les évêques que Constance avait privés de leurs siéges.

A la nouvelle de l'édit, le peuple d'Alexandrie s'assembla en tumulte pour demander au gouverneur de la province qu'on lui laissât son évêque. Le gouverneur promit d'en écrire à Valens, et les esprits se calmèrent. Athanase, voyant la sédition apaisée, s'enfuit secrètement de la ville pour se retirer à la campagne, et il s'y cacha durant quatre mois dans le caveau où son père avait été enterré. La nuit suivante, le gouverneur et le général des troupes s'emparèrent de l'église où il faisait ordinairement ses fonctions. Ils l'y cherchèrent inutilement, sa retraite l'avait dérobé à leur poursuite. C'était la cinquième fois qu'on l'obligeait à quitter son siége.

Dès que le peuple sut le départ du saint patriarche, il en témoigna sa

douleur par ses cris et par ses larmes. Tous s'adressèrent au gouverneur et le prièrent de ménager le retour de leur évêque. Valens, informé de tout ce qui se passait, craignit qu'il ne s'élevât quelque sédition; il prit donc le parti d'accorder aux habitants d'Alexandrie ce qu'ils lui demandaient avec tant de chaleur. En conséquence, il manda qu'Athanase pouvait demeurer en paix à Alexandrie et qu'on ne le troublerait point dans la possession des églises.

On est surpris et effrayé de toutes les scènes horribles que présente l'histoire de l'arianisme. L'impiété, l'hypocrisie, la dissimulation, la malice, la perfidie des Ariens paraîtraient incroyables, si elles n'étaient appuyées sur le témoignage de tous les historiens du temps, et de saint Athanase lui-même. Les faits dont il s'agit étaient notoires; ils se passaient à la face de tout l'univers; ils étaient consignés dans les synodes des Ariens; aussi saint Athanase les inséra-t-il dans son apologie, faite pour devenir publique, avec toutes les circonstances odieuses qui les accompagnaient, sans craindre que l'on s'inscrivît en faux contre tout ce qu'il avançait.

Mais ce serait peu connaître le saint patriarche d'Alexandrie, que de s'en tenir à ces traits éclatants qui ont fait de lui un des principaux héros du christianisme. Sa vie privée doit aussi fixer notre admiration. « Il était, dit saint Grégoire de Nazianze [1], d'une humilité si profonde que nul ne portait cette vertu plus loin que lui. Doux et affable, il n'y avait personne qui n'eût auprès de lui un accès facile. Il joignait à une bonté inaltérable, une tendre compassion pour les malheureux. Ses discours avaient je ne sais quoi d'aimable qui captivait tous les cœurs; mais ils faisaient encore moins d'impression que sa manière de vivre. Ses réprimandes étaient sans amertume, et ses louanges servaient de leçon; il savait si bien mesurer les unes et les autres, qu'il reprenait avec la tendresse d'un père et louait avec la gravité d'un maître. Il était tout à la fois indulgent sans faiblesse et ferme sans dureté. Tous lisaient leur devoir dans sa conduite; et quand il parlait, ses discours avaient tant d'efficacité qu'il n'était presque jamais obligé de recourir aux voies de rigueur. Les personnes de tout état trouvaient en lui de quoi admirer et de quoi imiter. Il était fervent et assidu à la prière, austère dans les jeûnes, infatigable dans les veilles et dans le chant des psaumes, plein de charité pour les pauvres, condescendant pour les petits, intrépide lorsqu'il s'agissait de s'opposer aux injustices des grands ». Il avait, selon le même auteur, le talent de persuader ceux qui étaient d'un sentiment contraire au sien, à moins qu'ils ne fussent endurcis dans le mal; et alors ceux qui ne se laissaient pas gagner ressentaient une vénération secrète pour sa personne. Quant à ses persécuteurs, ils trouvaient en lui une âme inflexible et supérieure à toutes les considérations humaines. Semblable à un roc, rien n'était capable de le faire fléchir en faveur de l'injustice.

Athanase, après avoir soutenu de rudes combats et remporté de glorieuses victoires sur les ennemis de la foi, passa à une meilleure vie le 18 janvier 373 [2]. Il mourut dans son lit, dit la légende du Bréviaire romain. Il trouvait enfin dans la mort un repos qu'il avait longtemps demandé vainement aux grottes des montagnes et aux profondeurs des déserts. Il avait gouverné quarante-six ans l'église d'Alexandrie [3].

1. *Or.* 21.

2. Cette date est appuyée sur l'autorité de la Chronique orientale des Cophtes, ainsi que sur celle de saint Protère et de saint Jérôme. Socrate s'est donc trompé en fixant la mort de saint Athanase en 371.

3. Les Grecs honorent saint Athanase le 2 de mai, jour auquel ses reliques furent déposées dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, lors de la translation qui s'en fit d'Alexandrie en cette ville. (Voir leurs éphémérides dans leurs synaxaires.) Ils en font encore mémoire le 18 de janvier, que M. As-

Voici de quelle manière sa mort est décrite par saint Grégoire de Nazianze : « Il termina sa vie dans un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux martyrs, à l'exemple desquels il avait généreusement combattu pour la vérité. Je dirai, pour renfermer son épitaphe en peu de mots, qu'il sortit de cette vie mortelle avec beaucoup plus d'honneur et de gloire qu'il n'en avait reçu à Alexandrie, lorsqu'après ses différents exils, il y rentra de la manière la plus triomphante. Qui ne sait en effet que tous les gens de bien pleurèrent amèrement sa mort, et que la mémoire de son nom est restée profondément gravée dans leurs cœurs ?.... Puisse-t-il du haut du ciel abaisser sur moi ses regards, me favoriser, m'assister dans le gouvernement de mon troupeau, conserver dans mon église le dépôt de la vraie foi ! Et si, pour les péchés du monde, nous devons éprouver les ravages de l'hérésie, puisse-t-il nous délivrer de ces maux, et nous obtenir, par son intercession, la grâce de jouir avec lui de la vue de Dieu ! »

On peut représenter saint Athanase dans une barque remontant le Nil et s'enfuyant; assis, tenant une plume et écrivant. On l'invoque *contre les maux de tête,* probablement en sa qualité d'homme d'esprit.

RELIQUES ET ÉCRITS DE SAINT ATHANASE.

Le corps de saint Athanase, déposé un 2 mai, on ne sait en quelle année, dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, fut transféré, en 1454, à Venise. La tête, néanmoins, manque. Les Espagnols ont prétendu qu'elle était au monastère de Valvanère, dans le diocèse de Calahorra ; mais cette prétention n'est nullement fondée. Le Père Papebroch parlant, au 2 mai des *Acta Sanctorum,* de la tradition des moines de Valvanère, dit : « Ils ne peuvent la prouver. C'est pourquoi je me range plus volontiers à l'opinion d'Antoine Yepès, qui affirme que cette tête n'est autre que celle d'un religieux nommé Athanase qui fut cuisinier en ce couvent et y mourut en odeur de sainteté. C'est ce qui donna naissance à la fable d'Athanase le Grand se réfugiant à Valvanère. Tamayus Salazar, dans son martyrologe d'Espagne, partage l'avis d'Yepès.... » L'opinion de ces deux auteurs est d'un poids d'autant plus grand, qu'ils ont la manie de naturaliser Espagnols un grand nombre de saints et de reliques qui n'ont jamais appartenu à la péninsule ibérique. La tête de saint Athanase n'est donc pas en Espagne : elle est en France, à Semblançay, dans le diocèse de Tours, où on la vénère encore aujourd'hui. Nous lisons ce qui suit dans une lettre pastorale que Mgr Guibert, archevêque de Tours, a donnée, le 13 décembre 1867, à l'occasion de la translation du chef de saint Athanase le Grand : « L'ancienne paroisse de Serrain..... possédait, avant la Révolution, le chef de saint Athanase le Grand. C'est ce que nous apprend une tradition respectable consignée dans nos livres liturgiques ». (*Brév. de Tours* de 1685.)

« Mais d'où venait cette précieuse relique ? Nous n'avons aucun document écrit qui puisse nous éclairer sur sa provenance. Si jamais quelques titres écrits ont existé, il faut croire qu'au milieu de toutes les vicissitudes du temps, dans les guerres de religion, pendant la Révolution, ces titres ont disparu, comme tant d'autres. Nous sommes donc obligés d'avoir recours à la tradition.

« De tout temps on a cru et dit que le chef de saint Athanase le Grand avait été apporté des croisades par un comte de Semblançay. Il est certain, en effet, que plusieurs de ces seigneurs visitèrent la Terre Sainte.

« Nous citons ces faits uniquement pour montrer que la tradition populaire n'est point dénuée de fondement. Assurément nous ne saurions établir, sur ces simples conjectures, l'origine de la relique du Serrain. Pour le moment, il nous suffit de mentionner la tradition et d'attester que sa vraisemblance est historiquement prouvée.

« Si nous manquons de documents positifs et certains sur l'époque de la translation au Serrain de la relique de saint Athanase, nous ne sommes pas dans la même incertitude en ce qui touche la légitimité et la nature du culte qu'on lui rendait.

semani, *in Calend. univ.,* t. VI, p. 299, prouve, contre les Bollandistes, avoir été le jour de sa mort, comme les menées le disent expressément. Ils honorent le même jour avec lui saint Cyrille, parce qu'il a été évêque de la même ville, quoiqu'il ne soit mort qu'en juin. On trouve une autre fête de saint Athanase marquée au 9 de juin dans les menées, et au 27 du même mois dans le ménologe de l'empereur Basile. (Voir la réfutation de Bollandus et de Papebroch, dans M. Assemani, *ad 2 mai,* t. VI, p. 301, 302, 303.

« En effet, en 1676, le 18 avril, Mgr Amelot de Gournay, alors archevêque de Tours, adressait à tous les fidèles de son diocèse, un mandement qui nous apprend que ce culte n'était pas nouveau, puisque le prélat déplore avec amertume que, malgré une relique aussi précieuse, on ait laissé l'église tomber en ruine. De plus, il nous autorise à supposer que Mgr Amelot avait des documents positifs et certains, pour reconnaître et affirmer l'authenticité de cette relique. Il y est fait mention d'indulgences plénières accordées, *intuitu capitis sancti Athanasii magni, cujus caput illa (ecclesia) integrum possidet.* Car le souverain Pontife peut seul accorder des *indulgences plénières,* et l'on ne saurait admettre, sans témérité, qu'il les ait accordées sans preuves suffisantes de l'authenticité de la relique.

« Il est à remarquer, en effet, que l'archevêque ne dit pas que ces indulgences sont accordées à cause de la dévotion des habitants du Serrain pour saint Athanase, mais bien en vue de son chef, que l'église possède en entier. Il ne nous reste plus qu'à constater l'identité de la relique conservée sous ce nom, dans l'église de Semblançay.

« La relique que possède aujourd'hui l'église de Semblançay est certainement la même qui était honorée au Serrain avant la Révolution. A cette époque de profanations sacriléges, le chef de saint Athanase aurait sans doute éprouvé le même sort que tant de reliques et d'objets précieux qui ont disparu, si la paroisse du Serrain n'eût compté dans son sein quelques hommes de foi. En effet, la relique de saint Athanase et les autres reliques furent recueillies par trois officiers municipaux, enfermées, scellées et confiées à l'un d'eux, comme l'atteste le procès-verbal suivant :

« Aujourd'hui, sixième jour de la première décade du troisième mois de l'an second de la République, nous, officiers municipaux, avons enveloppé et cacheté les reliques connues dans le pays sous le nom de chef de saint Athanase, le bras de saint Etienne et trois ossements de saint Jean et de sainte Marguerite, et avons fait le présent procès-verbal pour en constater la translation et le dépôt qui a été fait chez le père Antoine Aubry, habitant de cette commune ».

« Ce procès-verbal est signé : Durand, maire; Aubry et Pottier, greffier. On voit encore très-distinctement le cachet de cire rouge posé sur cet authentique d'un nouveau genre.

« Le père Aubry garda soigneusement et avec mystère, ce précieux dépôt. Ce ne fut qu'en 1821, peu de temps avant sa mort, qu'il se décida à le remettre à M. Rutault, alors desservant de la paroisse de Semblançay, dont le hameau du Serrain fait partie. Peut-être le vieillard espérait-il voir un jour l'église du Serrain se relever de ses ruines, et cet espoir fut probablement le motif qui l'engagea à différer la remise de ce dépôt sacré. Quoi qu'il en soit, la relique ne fut remise à M. le curé de Semblançay qu'à cette époque. Le 11 janvier 1821, M. Rutault ouvrit le reliquaire en présence de Antoine Aubry, et de Pierre Hutour père, marguiller. Il trouva le procès-verbal cité plus haut, les cachets intacts, tels qu'ils avaient été apposés lors du dépôt chez Antoine Aubry. Le curé fit un rapport à Mgr l'archevêque. Mgr du Chilleau délégua M. Desnoux, curé de Luynes, pour constater officiellement l'identité de la relique. Elle fut constatée dans un procès-verbal qui fut déposé au secrétariat de l'archevêché. Mgr du Chilleau autorisa M. le curé de Samblançay à exposer cette relique insigne à la vénération des fidèles, et à célébrer, chaque année, la fête de saint Athanase, du rit solennel majeur. Le chef du saint docteur fut alors placé dans un reliquaire, sur lequel le commissaire délégué apposa ses cachets. On dressa un procès-verbal de la translation, qui eut lieu le 7 mai 1822. Huit prêtres, présents à la cérémonie, le signèrent.

« Quelques années plus tard, le 17 mai 1829, une nouvelle cérémonie eut lieu pour substituer à l'ancien reliquaire un autre plus convenable. Le procès-verbal de cette seconde translation fut dressé par M. Naveau, curé-doyen de Neuillé-Pont-Pierre, qui la présida, et cinq prêtres présents y apposèrent leur signature.

« Les autres reliques consignées dans le procès-verbal des officiers municipaux ont toujours été placées avec le chef de saint Athanase ».

Voici la liste des écrits de saint Athanase :

1° Le *Discours contre les païens*, écrit vers l'an 318. C'est le premier ouvrage de saint Athanase. On y remarque une grande connaissance de la littérature profane. Le saint Docteur y fait voir l'origine, le progrès et l'extravagance de l'idolâtrie; il se sert ensuite de deux voies pour conduire les hommes à la connaissance du vrai Dieu : l'une est la nature de notre âme, et l'autre l'existence des choses visibles.

2° Le *Discours sur l'Incarnation,* écrit vers le même temps, n'est qu'une suite du précédent. Saint Athanase y prouve : 1° que le monde doit avoir été créé; 2° qu'il n'y a que le Fils de Dieu qui, par son incarnation, ait pu délivrer l'homme de la mort dont le péché l'avait rendu digne.

3° L'*Exposition de la foi.* C'est une explication des mystères de la Trinité et de l'Incarnation contre les Ariens.

4° Le traité sur ces paroles : *Toutes choses m'ont été données par mon Père.* Le but du saint Docteur est de combattre les fausses interprétations que les Ariens donnaient à ces mêmes paroles.

5° La *Lettre aux évêques orthodoxes,* contre l'intrusion de Grégoire sur le siége d'Alexandrie, en 341.

6° L'*Apologie contre les Ariens,* composée après le second exil du Saint, en 351. C'est un recueil de pièces authentiques qui anéantissaient toutes les accusations des Ariens et qui les convainquaient de calomnie.

7° Le *Traité des décrets de Nicée contre les Eusébiens.* On y trouve l'histoire de ce qui s'est passé au concile de Nicée contre les partisans d'Arius.

8° L'*Apologie de la doctrine de saint Denys d'Alexandrie,* dont les Ariens citaient des témoignages pour autoriser leurs erreurs.

9° La *Lettre à Draconce.* Ce Draconce était abbé d'un monastère. Ayant été élu évêque d'Hermopole, il prit la fuite et se cacha. Saint Athanase lui écrivit, vers l'an 355, la lettre dont il s'agit, pour l'engager à revenir.

10° La *Lettre-circulaire aux évêques d'Egypte et de Libye,* où les mauvais desseins des Ariens sont manifestés. Elle fut écrite en 357, lorsque George de Cappadoce était sur le point d'usurper le siége d'Alexandrie.

11° L'*Apologie* adressée à l'empereur Constance en 355. C'est un des plus finis et des plus éloquents de tous les ouvrages de saint Athanase. Il le composa lorsqu'il était dans le désert. Il donna aussi, l'année suivante, un autre écrit sous le titre d'*Apologie pour sa fuite,* afin de justifier sa retraite. Cette pièce n'est guère moins estimable que la précédente.

12° La *Lettre à Sérapion touchant la mort d'Arius.* On y trouve des choses importantes sur l'histoire de l'arianisme. Il paraît qu'elle fut écrite en 358. Le Sérapion auquel elle fut adressée, est, à ce que l'on croit, le célèbre évêque de Thmuis.

13° La *Lettre aux solitaires,* écrite vers le même temps. Il y est parlé des persécutions de saint Athanase. L'arianisme y est aussi réfuté.

14° Les *quatre discours contre les Ariens,* écrits encore vers le même temps, lorsque le saint Docteur était caché parmi les anachorètes. Photius admire, dans ces discours, une force et une solidité de raisonnement qui écrasent les Ariens. C'est là, dit-il, que saint Grégoire de Nazianze et saint Basile le Grand ont puisé cette éloquence mâle et rapide avec laquelle ils ont si glorieusement défendu la foi catholique. Saint Athanase y fait un usage admirable de la dialectique pour presser ses adversaires; mais il insiste principalement sur l'autorité de l'Ecriture, dont il tire ses armes les plus redoutables.

15° Les *quatre Lettres à Sérapion de Thmuis,* écrites vers l'an 360. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée.

16° Le *Traité des Synodes,* écrit l'année précédente. Il contient l'histoire de ce qui s'est passé dans les conciles de Séleucie et de Rimini.

17° Le *Tome* ou la *Lettre à l'Eglise d'Antioche,* en 362. Le saint Docteur y exhorte tous les catholiques à l'union, et à recevoir tous les Ariens convertis, pourvu qu'ils déclarent professer la foi de Nicée et la divinité du Saint-Esprit. Le nom de *tome* que porte cette lettre se donnait communément aux lettres synodales dans le IV^e^ et le V^e^ siècles.

18° La *Lettre à l'empereur Jovinien,* en 363. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

19° La *Vie de saint Antoine* fut écrite en 365.

20° Les *deux Lettres à Orsise,* abbé de Thabenne.

21° Le *Livre de l'Incarnation du Verbe, et contre les Ariens.* Il est divisé en trois parties. La première contient la réfutation de ce que les Anoméens objectaient contre la divinité de Jésus-Christ. La divinité du Saint-Esprit est établie dans la seconde. Saint Athanase emploie la troisième à prouver, par l'Ecriture, la consubstantialité du Verbe.

22° La *Lettre aux évêques d'Afrique,* vers l'an 369. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

23° Les *Lettres à Epictète, à Adelphius et à Maxime,* contre les hérétiques qui attaquaient la consubstantialité du Verbe et la divinité du Saint-Esprit.

24° Les *deux Livres contre Apollinaire,* vers l'an 372.

25° Le *Livre de la Trinité et du Saint-Esprit,* dont nous n'avons plus qu'une traduction latine.

26° Outre les lettres de saint Athanase, dont nous avons parlé, il en a écrit encore plusieurs autres sur divers sujets.

27° Un *Commentaire* imparfait *sur les Psaumes,* qui montre que le saint Docteur avait beaucoup de talent pour ce genre d'écrire. Nous avons aussi des fragments d'un *Commentaire sur saint Matthieu,* qui porte le nom de saint Athanase. D. de Montfaucon, *in Collect. Patr.,* soutient qu'ils sont véritablement de ce Père. Tournély et d'autres savants les mettent au nombre des ouvrages douteux de saint Athanase.

28° On met dans la même classe les livres de l'*Incarnation du Verbe de Dieu, de la consubstantialité des trois Personnes divines, de la Virginité, la Synopse de l'Ecriture, etc.* Ces différents ouvrages sont fort bien écrits; l'on estime surtout le *Livre de la Virginité.* L'*Histoire de ce crucifix de Béryte,* dont il sortit du sang lorsque les Juifs l'eurent percé en dérision du Sauveur, est indigne de saint Athanase.

29° Le symbole qui porte le nom du saint Docteur ne lui est attribué que parce qu'il renferme une explication du mystère de la Trinité, sur lequel saint Athanase a si bien écrit et pour la dé-

fense duquel il a montré tant de zèle. Il fut rédigé en latin dans le v^e^ siècle. Waterland a publié une bonne dissertation sur ce symbole. Il a recueilli tout ce qui avait été dit de plus intéressant sur le même sujet par plusieurs habiles critiques.

30° On a retrouvé une version syriaque des *Lettres pastorales* de saint Athanase, un opuscule sur les *Azymes* et un traité sur le *Titre des psaumes*.

Photius observe, *cod.* 140, que le style de saint Athanase est clair, nerveux, plein de sens et de vivacité, sans avoir rien de superflu. Ce Père paraît digne d'être placé, pour le mérite de l'éloquence, immédiatement après saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostome.

Erasme était grand admirateur du style de saint Athanase, et il le préférait à celui de tous les autres Pères. « Il est partout », dit-il, « facile, élégant, orné, fleuri, et admirablement adapté aux différents sujets que traite le saint Docteur; et si quelquefois il n'a pas toute la politesse que l'on pourrait désirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires et aux persécutions qui ne permettaient pas à saint Athanase de mettre la dernière main à tous ses ouvrages ». Un ancien moine, nommé Côme, avait coutume de dire, touchant les écrits de notre Saint : « Quand vous trouverez quelque chose de saint Athanase, si vous n'avez pas de papier, écrivez-le sur vos habits ». *Prat. Spirit.*, c. 40.

La meilleure édition des œuvres de saint Athanase est celle du savant Père de Montfaucon, laquelle parut à Paris en 1698. Elle est dédiée au pape Innocent XII, et en trois volumes in-fol., qui ne font néanmoins que deux tomes. Le deuxième tome de la *Collection des Pères*, que le Père de Montfaucon donna à Paris en 1706, est comme un supplément à son édition des œuvres de saint Athanase.

L'édition donnée par le Père de Montfaucon a été réimprimée à Padoue en 1777, 4 vol. in-fol., et quoiqu'on y ait inséré les pièces renfermées dans le second tome de la *Nouvelle Collection des Pères*, on lui préfère celle de Paris, à cause de la beauté de l'exécution.

M. Migne a publié une nouvelle édition des œuvres de saint Athanase dans la *Patrologie grecque ;* c'est la plus complète. Elle reproduit, avec de nombreuses additions, celle de Padoue de 1777, mais dans un ordre plus rationnel. Le premier et le deuxième volumes (tomes XXV et XXVI de la *Patrologie grecque*), contiennent, avec les prolégomènes, les œuvres historiques et dogmatiques; le troisième (tome XXVII) contient les exégétiques, et le quatrième (tome XXVIII), les œuvres douteuses et supposées. Arnaud d'Andilly a donné, en français, la vie de saint Antoine. On trouvera dans les *Chefs-d'œuvre des Pères* (vol. III), avec la version latine en regard, la traduction française de l'*Apologie à Constance*, les *deux Livres contre Apollinaire*, etc.

Voir 1° les conciles généraux et particuliers tenus de l'an 313 à l'an 373, dans les *Conciles gén. et part.* de Mgr Guérin, 4 vol. in-8°, Bar-le-Duc, 1869-71; 2° le panégyrique de saint Athanase par saint Grégoire de Nazianze; 3° l'*Histoire de l'Eglise;* 4° Godescard, à qui nous avons emprunté la rédaction de quelques détails biographiques, laissant de côté une suite sans fin de discussions secondaires qui appartiennent à l'histoire générale, et non à la vie de saint Athanase; 4° un recueil intitulé : *les Chrétiens illustres des quatre premiers siècles de l'Eglise*, par M. Marty, Paris, Albanel, 1863, in-12 : cet excellent livre, plein de chaleur et de conviction, est un *De viris* chrétien écrit en fort bon français; 5° *AA. SS.*, t. 1^er^ de mai; Dom Ceillier ; 6° Mandement de Mgr l'archevêque de Tours, en date du 13 décembre 1867. Ce dernier document nous a été communiqué par M. l'abbé Rolland, *aum. du pens. des Frères à Tours.*

SAINT GERMAIN D'ÉCOSSE, ÉVÊQUE ET MARTYR

Sur la fin du v^e^ siècle.

Exaucez-nous, Seigneur ; soyez notre salut, puisque vous êtes notre unique espoir sur la terre et sur les flots.

Aspiration tirée du Ps. LXIV, 6, *familière à saint Germain.*

Entre les agréables fruits que saint Germain, évêque d'Auxerre, recueillit en l'île de la Grande-Bretagne, lorsqu'il y fut envoyé comme légat apostolique, pour exterminer l'hérésie de Pélage, on peut compter avec justice un autre saint Germain, dont je vais rapporter les plus belles actions. Ce saint prélat, étant en cette île, fit connaissance avec un seigneur écossais, appelé Audin, qui y était passé avec Aquila, sa femme. Il avaient un fils parfaitement

beau et qui charmait toutes les personnes qui le voyaient. Saint Germain fut si touché de compassion de les voir ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, qu'il demanda à Notre-Seigneur leur conversion pour la récompense de ses travaux. Sa prière eut son effet ; car ce seigneur, pénétré des lumières de l'Evangile que ce saint évêque prêchait, se fit chrétien avec sa femme, son fils et toute sa famille. Comme saint Germain avait une tendresse particulière pour leur fils, il voulut, à son baptême, lui servir lui-même de parrain et lui donner son nom. Ce fut par une providence du ciel que ce jeune néophyte fut effectivement, par son zèle et son courage, un autre saint Germain.

Après son baptême, ses parents le firent élever avec tant de soin dans la piété et dans les sciences, qu'il fut comme le prodige de son siècle. Personne, de quelque condition et qualité qu'il fût, ne l'approchait sans en être parfaitement satisfait : ses paroles portaient une certaine onction qui ravissait tout le monde ; néanmoins, les pauvres et les malheureux y étaient les mieux venus ; il ne les pouvait voir sans découvrir, sous leurs misères, la majesté de son Rédempteur, qui s'est caché en leurs personnes. Quand il se vit en âge de faire le choix d'un genre de vie, il renonça généreusement à tous les avantages que le droit de sa naissance lui pouvait faire espérer dans le monde, pour se mettre dans les Ordres sacrés.

Etant prêtre, il voulut faire un voyage en France, pour y voir son père en la foi, saint Germain, évêque d'Auxerre ; c'est pourquoi il résolut, comme Abraham, de quitter sa patrie, ses parents et tous ses biens, pour se donner entièrement à la vie apostolique et porter partout la gloire et le nom de Jésus-Christ. Mais, étant arrivé sur le bord de la Manche, où l'Océan sépare l'Angleterre de la France, il n'y trouva pas de vaisseau pour traverser ce bras de mer : n'en pouvant pas espérer de sitôt, il s'adressa au souverain Maître des eaux, et le pria de lui donner de quoi faire ce trajet, si le dessein qu'il avait formé venait de l'Esprit-Saint. Chose étonnante ! sa prière ne fut pas plus tôt achevée, qu'il vit paraître sur les eaux un chariot qui vint à lui, l'enleva de terre et le transporta en un moment de la côte d'Angleterre à celle de France, aux environs de Flammenville, près de Dieppe. Les habitants de cette contrée, qui vivaient encore dans les ténèbres du paganisme, le voyant arriver sur cette nouvelle barque, le prirent, les uns pour Neptune, dieu des eaux, les autres pour un magicien qui faisait paraître ce fantôme à leurs yeux. Mais ils changèrent bien de sentiment à la mort tragique du juge de ce lieu, qui expira dans d'horribles douleurs pour avoir blasphémé contre la doctrine de saint Germain. Sa sainteté fut encore reconnue par un autre miracle. Un serpent, d'une prodigieuse grandeur, ravageait tout le pays et avait nouvellement étouffé un enfant. Le Saint ressuscita d'abord cet innocent ; puis, se faisant conduire à l'entrée de la caverne, où ce monstre se retirait, il lui jeta son étole sur le cou, et, en cet état, il le mena fort paisiblement jusqu'à une citerne très-profonde, l'y précipita et fit ensuite combler le trou : ce qui étonna tellement ces idolâtres que cinq cents se convertirent.

L'histoire ne dit point si notre Saint rencontra saint Germain d'Auxerre ; mais elle dit qu'il passa jusqu'à Trèves, où il trouva l'évêque saint Sévère, qui l'avait accompagné dans son second voyage d'outre-mer, et qui avait aussi connu celui dont nous parlons, dans sa jeunesse. Ce prélat, voyant les talents que Dieu lui avait donnés, lui conféra, en vertu de pouvoirs spéciaux, le caractère épiscopal, mais sans lui assigner de siége, afin qu'il pût donner un plus large essor à son zèle. Etant autorisé par cette nouvelle dignité, il alla prêcher l'Evangile en Frise, et généralement dans toutes les provinces

de la Basse-Allemagne, confirmant sa doctrine par beaucoup de miracles. Il était si affable dans sa conversation, et si charitable à secourir les malades, que les idolâtres mêmes le chérissaient et couraient après lui comme après un souverain médecin. Voilà, en substance, tout ce que nous avons pu recueillir des fruits de la prédication de saint Germain dans les Allemagnes. Il alla ensuite à Rome visiter les sépulcres des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul ; et, priant une nuit dans l'église de Saint-Pierre, il reçut lui-même la visite de cet Apôtre qui, approuvant ses travaux pour la prédication de l'Evangile, l'exhorta à continuer, avec promesse expresse que, pour sa récompense, il recevrait enfin la couronne du martyre.

Saint Germain, ravi de ces bonnes nouvelles, et fortifié par cette voix du ciel, n'eut plus de repos dans son cœur qu'il n'eût trouvé l'occasion de recevoir cette palme qu'on lui faisait espérer. Il passa d'abord d'Italie en Espagne, pour voir si, parmi les idolâtres qui y étaient encore, ou parmi les Ariens qui persécutaient les catholiques, il ne trouverait pas de quoi satisfaire ses désirs. Il y prêcha partout l'Evangile, baptisa plusieurs personnes, renversa les temples, fit bâtir de nouvelles églises au vrai Dieu ; enfin, il y fit tant de miracles, que la ville de Tolosa en a conservé longtemps le souvenir.

Mais ce zélé prédicateur, voyant que, au lieu de la persécution qu'il cherchait dans les pays étrangers, il trouvait de l'honneur et des applaudissements, crut qu'il serait plus heureux dans sa patrie. C'est pourquoi il passa en Ecosse, et se mit à y prêcher sans se faire connaître, afin que ses parents et ses amis n'empêchassent point qu'il ne fût persécuté. Mais le moyen de cacher celui que le ciel voulait faire connaître à tout le monde ? L'amour divin embrasait tellement son cœur, qu'il faisait rejaillir l'éclat de ses saintes flammes jusque sur son visage, de sorte que les prêtres mêmes des idoles lui portaient du respect. Cependant, comme il ne désirait rien de plus que la dissolution de son corps pour vivre avec Jésus-Christ, il passa une seconde fois en France, pour y chercher l'accomplissement des promesses du ciel. Lorsqu'il fut sur mer, le démon, qui ne lui avait pu nuire sur la terre, essaya de le perdre dans les eaux : pendant que le Saint dormait sur le tillac, il monta sur la poupe, et appesantit tellement le vaisseau, que les matelots n'attendaient plus que de faire naufrage. Mais le Saint s'étant éveillé, aperçut bientôt l'auteur de ce désordre, et, faisant le signe de la croix, le renvoya lui-même dans les abîmes de l'enfer.

Cette tempête ainsi apaisée, le vaisseau arriva heureusement au port de la Hougue, entre Barfleur et Carentan, dans le Cotentin, partie de la Basse-Normandie. Dieu rendit son entrée célèbre ; car la fille du gouverneur de Montebourg, paralytique et aveugle de naissance, ayant appris, par révélation, la venue de saint Germain, n'eut point de repos qu'on ne l'eût portée devant lui ; elle lui demanda le baptême et il le lui administra, la nomma Pétronille, en l'honneur de saint Pierre, et, en même temps, lui donna la vue et le parfait usage de ses membres. Un miracle si éclatant, en une personne si considérable dans le pays, fut cause de la conversion générale de toute la province. Il s'avança ensuite vers la ville de Bayeux : et, comme il en approchait, il fit supplier le gouverneur de lui envoyer quelques rafraîchissements pour ses gens, qui en avaient un extrême besoin ; mais cet homme incivil, lui ayant refusé cette grâce, reçut bientôt la punition de son avarice : à l'instant même, tous ses tonneaux se trouvèrent épuisés jusqu'à la dernière goutte. Le contraire arriva à un honorable habitant de la ville, appelé Gantius : ayant fait cette charité au serviteur de Dieu, il

reçut, pour sa récompense, une abondante bénédiction sur toute sa famille. Saint Germain, entrant dans Bayeux, pria pour la délivrance de certains prisonniers ; mais, ayant essuyé un refus, il en sortit aussitôt, et, dans une sainte colère, frappant du pied contre les murs du rempart, il en fit tomber une partie notable dans le fossé : son histoire dit que l'on s'en souvient encore dans le pays. Néanmoins, voulant faire paraître à ce peuple que sa colère était de la nature de celles des colombes qui n'ont point de fiel, il ressuscita un mort que l'on portait en terre, et qu'il rencontra aux portes de la ville : cela obligea le magistrat de lui donner les prisonniers qu'il avait demandés, et qui se trouvèrent au nombre de vingt-quatre.

Saint Germain, au sortir de Bayeux, prêcha partout le nom de Jésus-Christ, le long de la côte jusqu'à Mortemer, village au pays de Caux, sur la rivière d'Eaulne. Près de Dieppe, il eut révélation que le lendemain serait le dernier jour de sa vie, et qu'il y recevrait la couronne du martyre, qu'il avait cherchée avec tant d'empressement. Il fit part de ces agréables nouvelles à ses chers compagnons, qu'il éveilla exprès ; et, s'étant mis en chemin dès la pointe du jour, il passa près de la commune des Essarts, et y fit désaltérer sa monture (c'était un âne que Gantius lui avait donné pour ses courses apostoliques). Il baptisa ensuite des néophytes dans un étang qui porte encore aujourd'hui (1871) le nom de *Mare-Saint-Germain*, et reprit sa route. Il se trouva vers le soir sur la pente d'une montagne, appelée le Vieux-Rouen, entre Aumale et Senarpont ; là demeurait un tyran, nommé Hubault, grand fauteur des idoles. Ce barbare, sachant l'arrivée du serviteur de Dieu, par le bruit que sa renommée faisait de tout côté, vint au-devant de lui, armé de rage et de fureur, et, l'ayant trouvé près d'une petite chapelle de Notre-Dame, sur le bord de la Bresle, autrement dit la rivière d'Eu, qui sépare la Normandie de la Picardie, lui déchargea un coup de cimeterre sur le cou avec tant de violence, qu'il lui trancha la tête. Son âme, laissant son corps, parut visiblement s'envoler au ciel, sous la forme d'une colombe plus blanche que la neige. Ce fut le second jour de mai. Les auteurs ne s'accordent point touchant l'année ; néanmoins, puisqu'il a été baptisé par saint Germain d'Auxerre, qui mourut vers le v^e^ siècle, l'on peut conclure qu'il a souffert le martyre vers l'année 480.

Son corps demeura en pleine campagne, sans que personne osât lui donner sépulture, parce que le tyran, extrêmement redouté dans le pays, l'avait défendu ; mais, le lendemain, une jeune fille allant faire sa prière dans cette chapelle de Notre-Dame, entendit distinctement la voix du Saint, qui lui commandait d'avertir le seigneur de Senarpont de lui faire rendre les derniers devoirs, comme à celui dont il avait reçu plusieurs faveurs durant qu'il était en vie.

Senard, prévenu aussitôt par la jeune fille, s'empressa d'accourir avec des clercs de tous les Ordres pour procéder aux funérailles. Il ne trouva plus le corps au lieu même où il avait été martyrisé, mais un peu plus loin, là où il avait été transporté par des anges. Senard l'enveloppa d'aromates et l'ensevelit dans un beau sarcophage à l'endroit où il l'avait rencontré [1]. Plus tard il érigea une église sur ce tombeau où s'accomplirent divers miracles : ce fut l'origine du village de Saint-Germain-sur-Bresle.

1. M. Semichon (*Histoire d'Aumale*, t. I^er^, p. 239), commet donc une légère inexactitude en disant : « Le tyran Hubault avait abattu avec son glaive la tête du Saint, *au lieu même* où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Germain-sur-Bresle ».

RELIQUES ET CULTE DE SAINT GERMAIN.

Le corps de saint Germain resta jusqu'au IXe siècle dans son tombeau de Saint-Germain-sur-Bresle, sous la garde des Bénédictins qui avaient établi là un prieuré. Les ravages des Danois les déterminèrent à mettre ce précieux trésor en lieu de sûreté. En 850 [1], deux religieux, chargés de ces reliques, se dirigèrent vers le Vermandois et arrivèrent le soir du 13 novembre à Ribemont [2], où ils virent s'ouvrir subitement devant eux les portes de la chapelle de Sainte-Anne, située dans le faubourg de Suzencourt, et qui devait plus tard prendre le vocable de notre Saint. Ils y passèrent la nuit; le lendemain, faisant de vains efforts pour lever le corps du Saint, ils comprirent qu'il était fixé à tout jamais dans cet asile par la volonté de Dieu [3].

Peu de temps après, un comte de Ribemont fit ériger une église collégiale dans son château-fort, en l'honneur du Saint dont les reliques y furent bientôt transférées.

En 1650, au moment du siége de cette ville par l'armée de Turenne, la châsse d'argent fut brisée par des soldats maraudeurs qui, frappés d'une soudaine épouvante, n'osèrent rien emporter. Un marguillier transporta les reliques à La Fère, d'où elles furent, quelques années plus tard, ramenées à Ribemont [4].

C'est en 1659 que Jean Cauchie [5], curé de Saint-Germain d'Amiens, qui était parvenu à savoir où étaient conservées les reliques du Patron de son église, obtint du curé de Ribemont le don de quelques-unes des reliques qui étaient alors en dépôt à la Fère [6]. Ces restes précieux, qui sont encore aujourd'hui à Saint-Germain d'Amiens, furent vérifiés par l'évêque François Faure, le 3 avril 1660.

Outre les reliques importantes du saint Martyr qu'on vénère aujourd'hui à Ribemont et à Saint-Germain d'Amiens, on en conserve quelques fragments à Senarpont, et, dans deux reliquaires, à Saint-Germain-sur-Bresle.

Le culte de saint Germain n'est célébré aujourd'hui qu'à Amiens, à Ribemont (Aisne), à Saint-Germain-sur-Bresle, à Senarpont et dans les quelques églises de Normandie et de Picardie qui lui sont consacrées.

La chapelle qu'avait bâtie Senard, sur le tombeau de saint Germain, devint au moyen âge un pèlerinage très-fréquenté des riverains de la Bresle. Ce sanctuaire fut desservi par des religieux bénédictins de l'abbaye de Saint-Fuscien-au-Bois, peu de temps après la fondation de ce monastère. Lorsque Enguerrand de Boves, comte d'Amiens, releva de ses ruines l'abbaye de Saint-Fuscien, il y réunit le prieuré de Saint-Germain-sur-Bresle.

En mémoire de Senard qui rendit à Germain les devoirs de la sépulture, le clergé de Saint-Germain-sur-Bresle va processionnellement, avec les reliques du Patron, le dimanche qui suit le 2 mai, au-devant des habitants de Senarpont qu'il ramène dans son église. C'est pour le même motif que l'officiant, au moment de l'offrande, prononce ces paroles : « S'il y a ici quelque habitant de Senarpont, quels que soient son âge, son sexe et sa condition, qu'il approche le premier, quand même le seigneur du lieu serait présent ».

A Ribemont, où l'on invoque saint Germain contre la fièvre, on fait chaque année une procession solennelle le dimanche qui suit la fête du saint Martyr.

Guy, comte d'Amiens, et sa femme Mathilde avaient d'autant plus en vénération le culte de saint Germain, qu'ils possédaient en domaine la terre où le missionnaire écossais avait versé son sang. Ils voulurent propager leur dévotion au Saint dans la ville d'Amiens et lui érigèrent une église non loin de l'emplacement de l'ancien château. Ce ne fut d'abord qu'une simple chapelle.

Il est le Patron titulaire des églises de Saint-Germain d'Amiens, de Saint-Germain-sur-Bresle, d'Argoules (Somme), d'une chapelle de Ribemont (Aisne), de Flamanville et de Carteret (diocèse de Coutances) et de Mesnil-David (canton d'Aumale).

Les Bréviaires d'Amiens, de 1746 et de 1840, font une simple mémoire de saint Germain, laquelle a été supprimée dans le *Propre* actuel.

A Ribemont, on fête non-seulement la glorieuse mort du Martyr, mais aussi la translation de ses reliques dans cette localité, le 13 novembre.

Près du cap de la Hougue, se trouvent la *pointe* et l'*anse* de Saint-Germain. Il est probable que c'est là que le saint Evêque débarqua pour la seconde fois dans les Gaules.

1. En 860, ou même 882, selon d'autres.

2. Arrondissement de Saint-Quentin.

3. Une tradition locale raconte qu'ils reprirent leur route le lendemain, mais qu'après avoir marché tout le jour ils se retrouvèrent devant l'église qu'ils avaient quittée le matin. (Pape, *Op. cit.*, p. 12.)

4. Une partie des reliques aurait été, dit-on, portée à Saint-Quentin. (Tillemont, *Mémoires*, etc. XV, 28.)

5. Le Père Daire se trompe en disant 1660. (*Histoire d'Amiens*, II, 214.)

6. Elles sont ainsi énumérées dans l'acte de donation : *os d'une cuysse, une coste, un os des vertèbres, un morceau de la mâchoire dans laquelle il y avoit une dent.* (Archives de la paroisse Saint-Germain d'Amiens.)

On sait que trois rues d'Amiens et un de ses îlots portent le nom de Saint-Germain.

Le cercueil antique de saint Germain subsiste encore sous l'autel de l'église de Saint-Germain-sur-Bresle. Le couvercle en dos d'âne est percé latéralement de deux trous circulaires, par où les pèlerins passent leurs bras et prennent de la terre qu'ils appliquent sur le corps des malades atteints de la fièvre. Au-dessus, une large pierre, exhaussée sur six piliers, offre l'effigie du saint Pontife : c'est une œuvre du XIII^e^ siècle. Germain est couché sur le dos, revêtu de ses insignes épiscopaux, foulant aux pieds un dragon. Ce tombeau, classé au nombre des monuments historiques, a été lithographié dans le *Voyage pittoresque* du baron Taylor.

Cette tombe, d'après l'inspection du savant abbé Cochet, inspecteur des monuments historiques du département de la Seine-Inférieure, mériterait, vu l'excellence de sa sculpture, d'être renfermée sous verre ; pour la préserver de toute mutilation à l'avenir, on a pris le parti de l'isoler de l'autel et de l'abriter sous une chapelle voûtée et fermée, formant crypte ou confession. On a eu l'idée heureuse de placer sur le haut de cette crypte un riche autel en pierre, fait aux dépens de la fabrique. Le rétable et le tabernacle, en forme de forteresse, rappellent le château Hubault. Ce repaire du brigandage et de la tyrannie est censé avoir été conquis par le Christianisme civilisateur qui a élevé sur son donjon le trône du vrai Dieu. L'exposition, au-dessous du tabernacle, a été taillée dans un seul morceau de pierre, avec ses colonnes et sa voûte.

Saint Germain est ordinairement représenté revêtu des insignes épiscopaux, tenant en laisse, avec son étole, l'hydre aux sept têtes.

Sa statue se trouve au portail de Saint-Vulfran d'Abbeville et de Saint-Germain d'Amiens ; dans l'intérieur des églises de Saint-Germain d'Amiens (œuvre de M. Duthoit) et de Saint-Germain-sur-Bresle (XV^e^ siècle).

Une verrière de Saint-Germain d'Amiens figurait la légende du Patron. Simon Martin écrivait en 1649 *(Nouvelles vies des Saints)* qu'on l'estimait mille écus. Il n'en existe plus qu'un panneau qu'on conserve au musée, et qui représente le saint Apôtre domptant la chimère aux sept têtes. — Une autre verrière, représentant le même personnage, se voit à une chapelle du couvent de Saint-Germain.

Voir l'*Hagiographie d'Amiens*, par M. Corblet.

SAINT WALBERT, TROISIÈME ABBÉ DE LUXEUIL

665. — Pape : Vitalien. — Roi des Francs Austrasiens : Childéric II.

Dieu veut que par votre vie vous fermiez la bouche aux ignorants et aux insensés. *I Pet.*, II, 15.

Saint Walbert succéda à saint Eustase, qui lui-même avait succédé à saint Colomban, le fondateur de la célèbre maison de Luxeuil : il avait été son compagnon et son élève. Né de race sicambre, d'une famille noble et très-riche, il s'était fait remarquer par sa bonne conduite à la guerre avant de s'enrôler dans la milice du missionnaire irlandais. Mais l'attrait du cloître l'emporta sur la passion belliqueuse du Franc. Quand son parti fut pris, il vint à Luxeuil, et y apporta non-seulement la donation de tous ses vastes domaines, mais aussi l'habit militaire, dont il ne voulut se dépouiller que dans le monastère même. Il offrit en même temps les armes qui lui avaient conquis une si belle renommée et qu'il suspendit à la voûte de l'église, où on les conserva pendant le cours des siècles, comme un monument de la plus noble victoire qu'il soit donné à l'homme de remporter ici-bas. Il avait obtenu la liberté de vivre seul dans le creux d'un rocher, près d'une source d'eau vive, au milieu des bois, à trois milles de l'abbaye. Ce fut là que, à la mort d'Eustase, premier successeur de Colomban, et sur le refus de Gall, les moines de Luxeuil allèrent chercher Walbert pour en faire leur troisième abbé. Il les gouverna quarante ans avec éclat et succès. Son nom est resté, dans les contrées environnantes, le plus populaire de tous ceux

qui ont honoré la grande abbaye séquanaise. Il y maintint la discipline et le zèle des fortes études, tout en augmentant les domaines de la communauté, par ses propres donations d'abord, puis par celles que la bonne renommée de la maison attirait de toutes parts.

A l'indépendance temporelle ainsi assurée vint s'adjoindre une sorte d'indépendance spirituelle, vivement recherchée dès lors par tous les grands monastères, et qu'ils s'empressaient de solliciter soit des Papes, soit des conciles provinciaux. Il s'agissait de les mettre à l'abri, par un privilége solennel, des abus d'autorité et des vexations que l'évêque diocésain, à la faveur de sa juridiction spirituelle, pouvait leur faire subir, soit en allant loger chez eux malgré eux, avec un nombreux cortége, soit en leur faisant payer fort cher le saint Chrême et l'ordination de leurs frères, soit surtout en gênant la liberté de leurs élections intérieures. Lérins avait obtenu ce privilége du concile d'Arles, en 451, et Agaune du concile de Châlon, en 579. Luxeuil ne pouvait manquer de faire valoir les mêmes droits et les mêmes besoins.

Sous l'abbatiat de Walbert, et sur la prière faite au nom du roi mineur Clovis II, le pape Jean IV accorda le privilége de l'exemption de l'autorité épiscopale « au monastère de Saint-Pierre, fondé », dit le diplôme pontifical, « par le vénérable Colomban, Ecossais, venu comme étranger, mais tout fervent de zèle et de sainteté, dans le royaume des Francs... Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les moines dudit monastère s'attiédissent dans l'amour de Dieu et l'observance des instituts de leurs Pères, qu'ils soient corrigés par l'abbé, c'est-à-dire par le Père du monastère; et si c'est lui-même qui tombe dans la torpeur et le mépris de la règle paternelle, le Saint-Siége y pourvoira ».

Six cents moines formaient, sous la crosse de Walbert, la garnison permanente de cette citadelle monastique, d'où sortaient journellement des missionnaires isolés ou réunis en bandes pour aller fonder au loin de nouvelles colonies religieuses. Il vint un moment où la multitude des religieux qui se pressaient en foule pour y entrer sembla embarrasser l'abbé Walbert, et où il chercha les moyens de les placer ailleurs et au loin. Car sous lui, plus encore que sous ses prédécesseurs, la fécondité de Luxeuil devint prodigieuse. « C'est surtout à son époque que l'on vit », nous dit un contemporain, « pulluler à travers les Gaules, dans les châteaux et dans les villes, au sein des campagnes comme dans les déserts, des armées de moines et des essaims de religieuses qui portaient partout la gloire et les lois de Benoît et de Colomban. »

Ce serait une rude tâche que de vouloir retracer le tableau fidèle de cette colonisation monastique de la Gaule franque, dont Luxeuil fut le foyer pendant tout le VII^e^ siècle.

L'administration de Walbert n'était pas moins sage au dedans que féconde au dehors. Il conseillait l'étude à ses religieux comme le plus puissant moyen d'oublier le monde. On faisait donc marcher, à Luxeuil, le travail de l'intelligence de pair avec le travail des mains : les religieux y lisaient les Pères grecs et latins. On avait eu soin de leur ménager une vaste bibliothèque, et, afin de l'augmenter, ces bons frères, encouragés par saint Walbert, copiaient assidûment. « La fonction de copiste », dit Cassiodore, « donne le secret de prêcher de la main, de parler des doigts, d'annoncer le salut aux hommes en gardant le silence; et il est très-vrai que Satan est percé d'autant de coups qu'un copiste transcrit de paroles du Seigneur ». Nous ne parlerons pas ici de l'école de laïques, qui se tenait en dehors du monastère

sans y porter le moindre dérangement ; si saint Walbert n'en fut pas le fondateur, il est certain du moins qu'il contribua à son développement, soit en y attirant par son mérite et sa réputation un plus grand nombre d'élèves, soit en multipliant les objets de l'enseignement : on y apprenait les différents sens de la Bible, avec d'autres branches de la science ecclésiastique, le chant, la musique et tout ce que l'on comprend sous le nom d'arts libéraux et d'humanités.

Il n'est pas possible de considérer l'œuvre de saint Walbert sans reconnaître en lui *l'homme de Dieu*, *le bras de la Providence*, *le prodige de son siècle*. Aussi, pendant les quarante années qu'il gouverna le monastère de Luxeuil, nous voyons cette maison environnée d'une considération universelle.

Au milieu de toutes les sollicitudes du dedans et du dehors, Walbert savait encore trouver du temps pour ses amis.

Les liens d'une pieuse amitié l'unissaient en particulier à saint Miget, évêque de Besançon, et cette union leur était si douce à tous deux, qu'ils voulurent la prolonger au-delà du tombeau. Dans ce but, ils convinrent entre eux que celui qui survivrait rendrait à son ami les derniers devoirs, et il est permis de penser que ces termes n'indiquaient pas seulement la déposition du mort au lieu de sa sépulture, mais encore ce *deuil* que l'Esprit-Saint recommande de faire *dans l'amertume de son âme*, et principalement les prières et les sacrifices, *qui consolent le défunt au jour de son départ* [1].

Ce fut saint Miget qui demeura chargé de ce soin, tout à la fois si doux et si plein d'amertume. Walbert touchait à la quarantième année de son gouvernement : cette année fut pour lui la dernière ; soutenu par la présence de l'évêque, et plus encore par le souvenir de ses propres œuvres, il rendit doucement le dernier soupir, le sixième jour de mai 665. A la nouvelle de sa mort, les populations environnantes accoururent de toutes parts. Elles venaient mêler leurs larmes à celles de tous les religieux du monastère, et respirer encore, sur le tombeau du Saint, la bonne odeur des vertus dont il avait été le modèle. Ce tombeau, magnifiquement travaillé aux frais de saint Miget, fut déposé dans l'église de Saint-Martin. C'était un gage d'amour et de protection. En effet, plusieurs auteurs ont remarqué que, durant nombre d'années que son corps reposa dans ce lieu, les ennemis de la foi furent impuissants à pénétrer dans la ville, et qu'après le transport de ce précieux dépôt, on assista à la scène de désolation causée par les Sarrasins, sous le gouvernement de l'abbé Mellin.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il est certain que de nombreux miracles s'opérèrent dans la suite, par la vertu des reliques de saint Walbert. Adson, qui les raconte, nous dit en général que l'œil fut rendu aux aveugles, le pied aux boiteux, la santé aux malades, la vigueur aux infirmes, la consolation aux cœurs affligés. Il signale ensuite plusieurs prodiges en particulier. Ainsi, lors de l'invasion des Normands, en 888, la châsse du saint Abbé, qui, déjà, n'était plus à l'église de Luxeuil, fut transportée au village de Herly, dont les Barbares s'étaient emparés : aussitôt ces mêmes Barbares, entraînés comme par une force secrète, abandonnent le pays, et un jeune libertin, qui s'avise d'insulter les moines, est subitement frappé d'idiotisme. Dans une autre bourgade, qui pourrait bien être la ville de Provins, se trouvait un personnage assez considérable qui en revendiquait la possession au préjudice du monastère : on y transféra également les saintes reliques, et, quelques jours après, ce téméraire expiait sa faute par une chute mortelle. En Alsace, où les religieux passèrent chargés de leur trésor, la guérison de

1. Eccli., XXXVIII, 17, 24.

deux aveugles et de deux hommes perclus de tous leurs membres amena sur les confins du comté de Montbéliard une foule innombrable de curieux, sinon de gens dévots à l'égard de notre Saint. Chez les Varasques, deux nouvelles guérisons, plus éclatantes encore, achevèrent d'attacher au joug de la foi ces populations nouvellement converties par saint Eustase. Il n'y eut pas jusqu'aux objets dont saint Walbert s'était servi, auxquels Dieu ne voulût attacher une vertu surnaturelle : et nous en avons acquis la preuve certaine dans des temps plus rapprochés de nous. Un vase qui lui a appartenu, et qui nous a été transmis par une constante tradition, a été, dans plusieurs circonstances, le moyen dont Dieu s'est servi pour récompenser la piété des fidèles : « Ce vase, de simple racine », dit un historien du siècle dernier [1], « a été l'instrument d'une infinité de guérisons : les fébricitants s'empressent encore d'y boire, et d'imiter à ce sujet la pieuse antiquité, et, comme elle, ils y éprouvent le pouvoir du saint abbé de Luxeuil : j'en ai vu des effets qui tiennent du prodige ; j'en dois rendre ici un témoignage solennel ». C'est ainsi *que les amis de Dieu sont honorés* et glorifiés. Tandis que les os de l'impie, *remplis des vices de sa jeunesse, dorment dans le tombeau*, les dépouilles de ceux qui *ont vécu saintement tressaillent, et leur corps inanimé prophétise encore* [2].

Le nom de saint Walbert a toujours été en vénération dans la Bourgogne, dans la Suisse, et surtout dans le diocèse de Besançon. Aucun des Saints qui ont honoré le monastère de Luxeuil n'a obtenu, en Franche-Comté, un culte aussi populaire. Un grand nombre de paroisses l'invoquent encore aujourd'hui comme patron, et, pendant longtemps les populations accoururent à l'église de l'abbaye pour se prosterner devant sa châsse et invoquer, auprès de son tombeau, celui qu'on avait admiré pendant sa vie. Au dixième siècle, un savant moine de Luxeuil, Adson, écrivit le récit des miracles nombreux qui s'opérèrent par l'intercession du saint abbé.

Au douzième siècle, nous voyons un monastère placé sous le vocable de notre Saint. C'est le prieuré de Saint-Walbert-lez-Héricourt, qui dépendait de l'abbaye de Luxeuil. Mais un lieu encore plus rempli de son souvenir, c'est l'ermitage de saint Walbert, situé à une lieue de Luxeuil, dans un vallon qu'entoure une ceinture de bois et de rochers. C'est là qu'on voit encore la grotte, enfoncée dans le sol, où l'illustre solitaire vécut longtemps seul avec Dieu, après avoir renoncé au monde et à ses illusions. Là, tout parle de lui : son nom inscrit sur les murs, la statue où il est représenté dans l'attitude de la prière, et cette solitude où, délivré du tumulte du monde, il se promenait par la pensée, au milieu des splendeurs du paradis, jouissant ainsi dans le désert de la société des anges [3].

En 1570, une chapelle en l'honneur de saint Walbert fut élevée et consacrée dans ces lieux par les soins de Guillaume, sacriste de l'abbaye. Cet oratoire, qui appartient aujourd'hui au séminaire de Luxeuil, a été restauré en 1846. Il y a peu d'années, une fête populaire, qui se célébrait le lendemain du jour de Pâques, attirait encore à l'ermitage de saint Walbert les populations voisines. Les reliques de notre Saint ont été souvent transportées en Alsace, en Champagne, et jusque dans la Picardie, dans les terres qu'il avait données à son monastère. Mais on les rapportait toujours à Luxeuil, où elles étaient conservées dans une châsse en vermeil, à l'excep-

1. Dom Grappin, *Mémoire adressé à l'académie de Besançon*, en 1770.

2. Job, XX, 2 ; Eccli., XLIX, 18.

3. Tu paradisum mente deambula. Quotiescumque illuc cogitatione conscenderis, toties in eremo non eris. (Saint Jérôme, *Epist. ad Heliodor.*)

tion de sa tête, renfermée dans un buste d'argent. Un de ses ossements est encore aujourd'hui déposé dans une châsse convenable, et exposé à la vénération des fidèles dans la chapelle du séminaire de Luxeuil. Son Eminence Mgr le cardinal Matthieu, archevêque de Besançon, en a constaté l'authenticité, le 17 février 1852. Le séminaire de Luxeuil possède aussi l'écuelle dont ce Saint se servait au monastère. C'est dans ce vase que buvaient les malades qui espéraient obtenir leur guérison par l'intercession du saint abbé.

Le nom de saint Walbert est inscrit au 2 mai dans plusieurs martyrologes, et dans quelques calendriers dressés dès la fin du VIIIe siècle, du temps de Charlemagne. Trithemius, Bucelin, H. Menard, du Saussay, Wion, Molanus et Chatelain, en font également mémoire. — Cf. Baillet, 2 mai; *Moines d'Occident*, t. II; *Saints de Franche-Comté*, t. II.

SAINTE GUIBORAT OU VIBORADE, VIERGE,

RECLUSE ET MARTYRE EN SUISSE,

ET SA COMPAGNE SAINTE RAGHILDE

925. — Pape : Jean X. — Empereur d'Allemagne : Henri l'*Oiseleur*.

Demandez toujours conseil aux sages. *Tob.*, IV, 19.

Viborade, appelée parmi nous *Guiborat*[1], et chez les Allemands *Weib-Rath*, était née d'une famille noble et ancienne dans la Souabe, en haute Allemagne. Elle fut élevée dès sa plus tendre enfance dans les sentiments et les exercices de la piété chrétienne : et le désir qu'elle avait de se consacrer uniquement à Dieu se fortifiant toujours avec son âge et sa raison, lui fit préférer inviolablement la conservation de la pureté de son corps et de son esprit, à celle même de sa santé et de sa vie. Dès le sortir du berceau elle avait paru prévenue d'une grâce particulière, qui l'avait mise au-dessus des faiblesses et des affections puériles, qui l'avait portée à se sevrer volontairement de tous les plaisirs et passe-temps dont on a coutume d'amuser les enfants, et qui lui avait inspiré un air de modestie et de gravité, qui fit remarquer dans toute sa conduite une sagesse qu'on trouvait difficilement dans les personnes les plus consommées en vertu et en expérience. Elle apportait dans ses occupations spirituelles un tempérament si judicieux entre l'action et la contemplation, qu'il semblait qu'elle eût réuni en elle seule tout le mérite des deux saintes sœurs Marthe et Marie, qui se trouvèrent dignes d'être les hôtesses de Jésus-Christ. Elle joignait le travail des mains et les pratiques les plus pénibles de la pénitence, à la mortification intérieure de son cœur et de ses passions. De la maison de son père où elle vivait aussi régulièrement que dans un monastère, elle allait tous les matins, le plus souvent nu-pieds à l'église, qui en était éloignée de près d'une demi-lieue. A son retour elle se renfermait pour s'appliquer seule en la présence de Dieu à la lecture, au travail et à la prière, fuyant non-seulement la compagnie des personnes du dehors, mais même les entretiens trop fréquents de ses frères, de ses propres sœurs, et de tous ceux de la maison ; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort exacte à rendre à ses parents toute la sou-

1. Ou encore Vivrède, Vilborade.

mission et la déférence qu'elle leur devait, de les soulager dans leur vieillesse, et de les servir dans leurs maladies avec une assiduité et un zèle qu'ils ne pouvaient eux-mêmes assez admirer. Aussi de leur côté eurent-ils pour elle toute l'indulgence qu'elle pouvait souhaiter pour le repos de sa retraite et la liberté de ses exercices, depuis qu'elle eut obtenu d'eux qu'ils ne l'assujétiraient plus aux modes du siècle, et qu'ils ne la presseraient plus sur le mariage auquel elle avait renoncé pour Jésus-Christ.

La joie qu'elle eut de voir son frère Hitton entré dans l'état ecclésiastique, et dévoué pour le reste de ses jours au service de Dieu, lui fit convertir le travail de ses mains à son usage, s'estimant heureuse de pouvoir servir les ministres de l'autel. Elle lui faisait elle-même ses habits, son linge, ses meubles qu'elle lui envoyait dans l'abbaye de Saint-Gall où il s'était retiré pour étudier l'Ecriture sainte et la théologie. Elle travaillait en même temps pour les religieux de ce célèbre monastère, et s'appliquait principalement à faire les couvertures de leurs livres. Dès que son frère fut prêtre, elle se retira avec lui, non seulement pour l'assister dans les soins de son temporel, mais aussi dans l'espérance de trouver chez lui des facilités plus grandes de servir Dieu et le prochain. Elle n'y fut point trompée, et continuant les exercices de charité qu'elle faisait auparavant chez son père et sa mère, elle se vit secondée par ce digne frère, qui non content de lui abandonner tout son revenu et sa maison même, pour en faire un hôpital, allait encore lui chercher des malades qu'il lui amenait tantôt sur sa jument, et tantôt sur ses propres épaules. Ils en partageaient tous les soins entre eux, et Guiborat se chargeait toujours de ce qu'il y avait de plus humiliant et de plus pénible. Ses assiduités à traiter les malades et à nourrir les pauvres qui abordaient chez elle de toutes parts, ne diminuaient rien de son application à la prière, ni de l'esprit de retraite qu'elle conservait toujours au milieu de ces distractions apparentes. Elle apprit les psaumes sous son frère, disait l'office avec lui, et le servait même au chœur et à l'autel. Elle fit avec lui le pèlerinage de Rome, pour visiter par dévotion le tombeau des saints Apôtres, et les autres lieux consacrés par le sang des martyrs. La curiosité n'eut aucune part à ce grand voyage, qu'elle avait elle-même sollicité longtemps auparavant auprès de son frère : elle joignit à la fatigue des chemins des abstinences et des austérités volontaires, distribuant aux pauvres ce qu'elle retranchait de la dépense : et tout le séjour qu'elle fit dans la ville, fut employé à faire des prières, et à répandre des larmes aux pieds des autels et sur les tombeaux des Saints dont elle réclamait l'intercession.

Au retour de Rome elle représenta si vivement à son frère les difficultés qu'il y avait de bien travailler à son salut dans le monde, qu'elle lui persuada de l'abandonner entièrement, et de se retirer dans l'abbaye de Saint-Gall. Après qu'il y eut fait profession de la vie religieuse, il semblait qu'elle dût suivre son exemple, ce qu'elle ne put faire néanmoins de plus de six ans après. Mais elle vivait dans le siècle comme une étrangère, qui n'en suivait ni les lois, ni les usages. Elle s'y regardait comme dans un lieu d'exil, où elle ne pouvait goûter aucune satisfaction que celle que lui pouvait procurer l'espérance d'en sortir. Elle y vivait comme si elle eût toujours été prête à partir et à aller rendre compte à Dieu. Elle s'y macérait le corps par les veilles et les jeûnes. Elle ne mangeait point de viande et ne buvait point de vin, quoiqu'on en servît toujours sur la table ; ce qui ne pouvait contribuer qu'à augmenter encore sa mortification. Elle faisait encore beaucoup d'autres austérités secrètes, dont elle n'avait pour témoin que deux filles qui la servaient, à qui elle avait appris la discrétion avec la piété, et qui

avaient soin de distribuer aux pauvres et aux malades ce qu'on croyait qui était préparé pour elle. Elle avait un lit fort propre, et ne couchait jamais que sur la terre, couverte d'un simple cilice, n'ayant qu'une pierre pour chevet. Aussi n'y prenait-elle que fort peu de repos, interrompant son premier sommeil pour se relever, tandis que tout le monde dormait, et pour passer le reste de la nuit en prières. Une action si sainte ne laissa point d'être décriée par une autre de ses servantes qui n'avait point sa confidence. Dieu voulant éprouver la fidélité de Guiborat, et purifier sa vertu de plus en plus, permit que la calomnie l'attaquât par le côté le plus sensible, qui était celui de l'honneur. Cette misérable servante alla publier partout que sa maîtresse se relevait toutes les nuits, mais que c'était pour faire toute autre chose que pour prier Dieu ; qu'après avoir vécu longtemps dans un commerce incestueux avec son propre frère, elle s'était abandonnée aux crimes les plus honteux qu'elle couvrait du voile de la nuit, parce que la lumière du jour ne les pourrait souffrir. Ceux qui connaissaient la Sainte n'eurent que de l'indignation pour des calomnies si noires : mais il n'y eut que trop de gens parmi les autres, qui suivant la pente naturelle que l'on a ordinairement pour la médisance, la jugèrent capable d'être tombée dans ces excès, et crurent lui faire grâce de plaindre en elle la fragilité humaine. Guiborat, sans se laisser abattre sous les traits d'une si cruelle diffamation, mit toute sa confiance dans le divin protecteur de son innocence, qui l'était aussi de sa virginité. Elle ne fit point difficulté d'aller se présenter au tribunal de l'évêque de Constance, Salomon, pour répondre à ces accusations, et de justifier devant lui son innocence par les épreuves périlleuses qu'on appelait le jugement de Dieu, et qui étaient alors de grand usage.

L'évêque, qui estimait et honorait auparavant la vertu de Guiborat, se confirma davantage dans la haute opinion qu'il en avait, lorsqu'il vit que Dieu se déclarait si visiblement en sa faveur. Il rechercha avec soin l'occasion de profiter souvent de sa compagnie. Un jour qu'il allait à l'abbaye de Saint-Gall qui était de son diocèse, il lui proposa d'en faire le voyage avec lui, et elle y consentit avec joie. Elle en trouva la solitude si fort à son gré, que renonçant au lieu de son ancienne demeure, sous prétexte de vouloir céder à la malignité des médisants et des calomniateurs, elle s'arrêta sur une montagne voisine de l'abbaye, s'y fit bâtir une cellule proche de l'église de Saint-Georges, et y resta près de quarante ans à continuer ses austérités. Elle passait les jours et les nuits dans cette église à prier, y demeurant quelquefois trois jours de suite sans manger, et ne rentrait dans sa cellule que pour accorder à son corps un peu de repos ou de nourriture, lorsqu'elle le voyait réduit aux dernières extrémités. Les peuples d'alentour, considérant qu'elle s'était dépouillée de tout pour Jésus-Christ, et qu'elle s'était appauvrie pour soulager les pauvres, lui portaient à l'envi des aumônes pour la faire subsister : ce qui la remit dans quelque sorte d'abondance dont elle ne voulut profiter néanmoins que pour secourir ceux qui étaient dans le besoin. La distribution de ces charités dont elle était occupée souvent pendant toute la journée, et les visites fréquentes de ceux qui lui apportaient de quoi y fournir ou qui la venaient consulter sur les affaires de leur salut, faisaient une si grande diversion au silence qu'elle voulait garder dans sa retraite et à la contemplation dans laquelle elle souhaitait de n'être remplie que de Dieu, qu'elle résolut enfin d'embrasser l'Institut des recluses qui menaient la vie des anachorètes dans une clôture perpétuelle. L'évêque de Constance lui bénit une cellule près de l'église de Saint-Magne, à quelque distance de Saint-Gall, et fit la cérémonie

de la renfermer. La vie qu'elle mena dans cette retraite pendant l'espace de trente-quatre ans, eut beaucoup moins de rapport à celle des hommes qu'à l'état de ces esprits bienheureux qui subsistent sans corps, et qui ne sont employés qu'à louer Dieu, et à jouir de sa présence. Elle y fut si cachée qu'elle serait demeurée entièrement inconnue aux hommes, si ses miracles et ses prédictions n'y eussent fait obstacle.

Il y avait dans le voisinage une fille de qualité nommée Rachilde, sujette à beaucoup d'infirmités corporelles qui l'avaient réduite à une maladie qu'on jugeait incurable. Ses parents, après avoir employé inutilement les remèdes humains, se disposaient à la faire transporter à Rome pour demander à Dieu sa guérison par l'intercession des saints Apôtres. Guiborat ayant appris cette résolution, et connaissant ce que Dieu voulait faire de cette fille, se la fit amener dans sa cellule. Après l'avoir embrassée, elle l'adopta pour sa fille spirituelle, et lui déclara que pour obéir à Dieu elle voulait prendre soin de son âme et de son corps le reste de ses jours. Rachilde se trouva fort consolée dans ses disgrâces, par les témoignages d'une si grande bonté; et Dieu, pour ne la point gratifier à demi, lui rendit une santé parfaite, tant par les prières que par les services de Guiborat. Les parents de Rachilde, fort joyeux d'une guérison si peu espérée, consentirent d'abord que la Sainte retînt leur fille près d'elle. Mais la guerre étant survenue entre Henri de Saxe, dit l'Oiseleur, nouvellement élu roi de Germanie, et Burchard, duc d'Allemagne, c'est-à-dire, de la Souabe, ils appréhendèrent de la voir exposée aux insultes des soldats, ou aux misères de la faim, et voulurent la ramener chez eux. Guiborat s'y opposa, et leur ayant déclaré la volonté de Dieu sur leur fille, elle les renvoya en paix, et peu de temps après elle renferma Rachilde, et la fit recluse comme elle, nonobstant les maladies qui revenaient par intervalle, et dont elle guérissait de même par les prières et les soins de sa mère spirituelle. Notre Sainte fut souvent sollicitée de prendre encore d'autres disciples, que son humilité et son amour pour la retraite lui firent refuser. Elle ne put néanmoins se dispenser de recevoir une jeune dame qui se croyait veuve, et qui cherchait à servir Dieu sous sa conduite. C'était Wendilgarde, petite-fille de Henri, roi de Germanie, qui avait épousé le comte Udalric, pris par les Hongrois dans un combat, peu de temps après son mariage. La persuasion où l'on était de la mort de son mari, la fit rechercher aussitôt pour des partis fort avantageux; mais ayant refusé de passer à de secondes noces, elle vint demander à l'abbé de Saint-Gall [1] qu'il lui fût permis de se bâtir une cellule auprès de celle de sainte Guiborat, qu'elle avait choisie pour sa directrice. Elle obtint aisément sa demande, et n'ayant retenu que ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance, elle fit de grandes aumônes du reste de son bien aux pauvres et aux religieux de l'abbaye, pour le repos de l'âme de son mari. Comme elle avait toujours été élevée fort délicatement, elle eut beaucoup à souffrir pour s'accoutumer aux abstinences et aux autres austérités de la vie qu'elle voulait embrasser. Elle aimait la diversité des viandes et la douceur des fruits; et quoique Guiborat l'en reprît avec beaucoup de sévérité, et lui représentât que cet appétit pour la variété des nourritures n'était pas une marque de pudicité dans une femme, elle avait des peines inconcevables à réprimer ses désirs sur ce sujet. Un jour qu'elle était dans la cellule de sa maîtresse, elle la pria de lui donner quelques pommes douces, si elle en avait. La Sainte lui dit qu'elle en avait gardé de fort belles pour les pauvres, et lui donna un de ces fruits sauvages, qu'on appelle des pommes de bois. Wendilgarde

1. Salomon, qui fut depuis évêque de Constance, troisième de ce nom.

se jeta dessus avec une avidité qui semblait tenir quelque chose de la fureur. Mais à peine y eut-elle mis la dent, qu'elle la rejeta, et dit à la Sainte : « Ah ! que vos pommes sont aigres, et que vous êtes dure vous-même ! Plût à Dieu qu'il n'y en eût jamais d'autres dans le Paradis terrestre. Eve n'aurait eu garde d'y toucher ; et nous ne serions pas réduites à tant de misères. Puisque vous parlez d'Eve (répondit Guiborat), vous devez savoir que c'est sa convoitise pour un fruit délicieux, qui a causé sa chute et notre malheur ; et vous pouvez juger par cet exemple, si la vôtre peut être innocente ». Cette remontrance porta coup au cœur de Wendilgarde, qui se retira toute confuse pour aller pleurer ses faiblesses dans le secret. Depuis ce moment elle travailla si fortement à se corriger, qu'avec la grâce de Dieu et les conseils de sainte Guiborat, elle vint à bout de mortifier entièrement ses appétits, et de pratiquer une parfaite abstinence. Elle fit ensuite tant de progrès dans les autres vertus, que l'évêque de Constance, de l'avis de son synode, crut devoir lui donner le voile sacré qu'elle lui demandait. Son zèle alla si loin, que s'accoutumant insensiblement à la vie la plus austère des recluses, elle conjura notre Sainte de lui accorder la survivance de Rachilde, dont on attendait la mort de jour à autre, parce que tout son corps s'en allait en pourriture par la multitude des ulcères qui s'y formaient. Mais Dieu en disposa autrement. Rachilde fut réservée pour un long martyre, et pour laisser à la postérité chrétienne un modèle achevé de la patience que Dieu nous demande dans les maux qu'il nous envoie. Quatre ans après la retraite de Wendilgarde, on apporta la nouvelle de l'heureux retour de son mari, le comte Udalric, qu'on croyait mort, et qui était demeuré en captivité durant tout ce temps, sous la puissance des Hongrois ou Esclavons. Il fallut lui rendre sa femme qu'il redemandait : et les évêques assemblés dans leur synode, jugèrent que la profession religieuse ne pouvait empêcher qu'on ne la lui restituât. Wendilgarde, ainsi obligée de retourner dans le monde, promit de reprendre ses vœux si elle survivait à son mari, et voua dès lors à Dieu, sous la protection de saint Gall, le premier enfant qu'elle en aurait. Le comte Udalric fut le fidèle exécuteur de cette promesse : ayant perdu sa femme lorsqu'elle était en travail, et sauvé par l'incision césarienne, l'enfant qui fut depuis abbé de Saint-Gall.

Cependant les Hongrois ayant recommencé leurs courses, vinrent fondre avec fureur dans la Souabe et les pays voisins. Chacun se réfugia dans des lieux fortifiés pour pourvoir à sa sûreté : et l'abbé de Saint-Gall pressa instamment sainte Guiborat de vouloir prendre une retraite dans une forteresse qui dépendait de son abbaye, et qui était en état de faire résistance aux Barbares. Mais la Sainte, qui avait prédit cette irruption, et qui était avertie intérieurement de ce qui devait lui arriver à elle-même, remercia l'abbé, et renvoya ses députés qui étaient venus la quérir, témoignant qu'elle ne voulait point s'opposer à ce que Dieu avait ordonné d'elle. Elle fit sauver les ecclésiastiques qui servaient l'église de Saint-Magne, dont son frère Hitton était le premier, et les autres personnes qui demeuraient autour d'elle, hors sa chère fille Rachilde, qui était toujours sur la paille, et de la conservation de laquelle elle assura ses parents qui étaient venus pour l'enlever. Cependant les Barbares se répandirent dans la contrée, détruisant avec le fer et le feu ce qu'ils ne pouvaient piller. Ils brûlèrent l'église de Saint-Magne, et n'en ayant pu faire autant à la cellule de la Sainte, qui était bien bouchée, ils montèrent sur le toit qu'ils découvrirent, et la trouvèrent à genoux, qui priait dans son petit oratoire. Ils la dépouillèrent de tous ses habits, ne lui laissant que son cilice ; et irrités de ne point trouver d'argent

chez elle, ils lui déchargèrent sur la tête trois coups de hache, dont elle tomba par terre. Ils la laissèrent à demi morte au milieu de son sang, qui coula jusqu'aux murs de sa cellule en si grande abondance, qu'ils en parurent imbibés durant plusieurs années. Elle vécut ainsi épuisée jusqu'au lendemain matin, qu'elle rendit son âme à son Créateur. C'était le second jour de mai, l'an 925. Son frère Hitton étant revenu peu d'heures après de la retraite où elle l'avait envoyé se cacher, voulut enterrer le corps sur-le-champ, parce qu'il craignait que les Barbares ne le brûlassent à leur retour. Mais la bienheureuse Rachilde, que ces furieux avaient épargnée, s'y opposa, et l'abbé de Saint-Gall vint l'enlever avec ses religieux en grande cérémonie, pour le tenir en dépôt, premièrement, dans cette forteresse dépendante de son abbaye, qui en était à une demi-lieue, jusqu'à ce qu'on fût délivré de la terreur des Barbares ; et de là dans son église, où il demeura jusqu'à la mort de sa chère fille sainte Rachilde, qui lui survécut pendant vingt et un ans, dans des infirmités et des langueurs continuelles, que Dieu fit servir à sa sanctification. Cependant Dieu faisait éclater la gloire dont il avait couronné sainte Guiborat par divers miracles qu'il opérait à son tombeau. Son corps fut transporté quelques années après dans l'oratoire de sa cellule, et de là dans l'église de Saint-Magne qu'on avait rétablie. On y déposa aussi celui de sainte Rachilde, dont on crut devoir honorer la mémoire, avec celle de sainte Guiborat, sur les indices qu'on eut de sa sainteté. Les honneurs publics qu'on rendit à sainte Guiborat dans l'abbaye de Saint-Gall, se changèrent en un culte religieux dès le jour de son anniversaire, de sorte que la première célébration de sa fête se fit le second jour de mai de l'an 926, comme d'une sainte vierge et martyre. Cependant elle ne fut canoniquement mise au nombre des Saints que l'an 1047, par le pape Clément II. Les Martyrologes d'Allemagne, et ceux de l'Ordre de Saint-Benoît en font mention en ce jour ; mais le Romain moderne n'en parle nulle part.

On représente sainte Viborade ou Guiborat debout à la grille de sa cellule murée, distribuant le pain des bons conseils à ses visiteurs; car, sans jeu de mots, le nom allemand de sainte Viborade, Weib-Rath, signifie *conseil des femmes*.

Baillet.

SAINT VAUBERT OU WALBERT, RELIGIEUX DE SITHIU,

ET SAINT BERTIN, SON FILS.

Des auteurs ont supposé que le noble leude Walbert, dont il est parlé dans la vie de saint Bertin, et qui eut avec lui des rapports si intimes ainsi que son fils Bertin, est le même que le personnage de ce nom qui fut, à cette époque, abbé du monastère de Luxeuil. C'est une erreur que les Bollandistes réfutent très-bien dans l'article qu'ils ont ajouté à leur travail sur le saint abbé de Sithiu.

On ne connaît presque rien de la vie de saint Walbert. Il serait difficile de dire s'il était déjà converti quand saint Bertin arriva dans le pays des Morins, ou si ce sont les instructions et les exemples de ce digne collaborateur de saint Omer qui l'amenèrent à la foi avec toute sa famille.

Quoi qu'il en soit, il figure parmi ces hommes puissants et religieux qui rendirent, dans ce temps, de grands services à la religion par leurs vertus personnelles et par le concours qu'ils apportèrent dans l'œuvre sainte de la propagation de l'Evangile. Son épouse Régentrude rivalisait d'ardeur et de piété avec lui, et un fils que le ciel leur donna et qui fut baptisé par saint Bertin lui-même, a été mis au nombre des saints Religieux que compte l'abbaye de Sithiu.

Quelques auteurs pensent que Walbert se retira aussi dans cette communauté vers la fin de sa vie ; mais cette opinion que rien ne confirme doit être rejetée, ce semble, comme celle qui le fait passer ensuite de ce monastère dans celui de Luxeuil. Voilà tout ce que l'on peut dire sur ce vénérable personnage. Son fils, à qui saint Bertin donna son nom, vécut saintement et mourut dans l'abbaye de Sithiu. L'on conserva longtemps ses reliques, avec celles de plusieurs autres Saints, sous le maître-autel de l'église de Saint-Omer.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

III^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Jérusalem, l'INVENTION DE LA SAINTE CROIX, de Notre-Seigneur, sous l'empereur Constantin. 326. — A Rome, sur la voie Nomentane, le supplice des saints martyrs ALEXANDRE, pape, EVENCE et THÉODULE, prêtres. Saint Alexandre, après avoir été mis aux fers, sous l'empereur Adrien et le juge Aurélien ; après avoir enduré la prison, le chevalet, les ongles de fer et le feu, « fut percé par tout le corps d'une infinité de coups de poinçon [1] », et expira dans ce supplice ; Evence et Théodule, après une longue prison, subirent l'épreuve du feu, et furent enfin décapités. Vers 117. — A Narni, saint Juvénal, évêque et confesseur. 376. — A Constantinople, les saints Alexandre, soldat, et Antonine, vierge. Celle-ci ayant été condamnée, dans la persécution de Maximien, sous le président Festus, à être prostituée dans un lieu infâme, en fut secrètement délivrée par ce bienheureux soldat, qui changea d'habits avec elle et y demeura en sa place. Ils furent ensuite tourmentés ensemble, eurent, tous les deux, les mains coupées, furent jetés dans le feu pour Jésus-Christ, et, après avoir soutenu un glorieux combat, furent enfin couronnés ensemble. 313. — Dans la Thébaïde, saint Timothée et sainte Maure, sa femme, martyrs, qu'un préfet, nommé Arien, après plusieurs autres tourments, fit attacher à une croix : ils y restèrent suspendus vivants, durant neuf jours entiers, se fortifiant l'un l'autre dans la foi, et enfin consommèrent leur martyre. Vers 286. — A Aphrodisiade, en Carie, les saints martyrs Diodore et Rodopien, qui furent lapidés par leurs concitoyens dans la persécution de Dioclétien. IV^e^ s. — Au Mont-Senario, près de Florence, les bienheureux Sostegno et Uguccione, confesseurs, qui, ayant reçu un avertissement du ciel, quittèrent cette vie le même jour et à la même heure, en récitant la *Salutation angélique.* XIII^e^ s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En plusieurs églises de France, l'adoration de quelques parties de la vraie croix et du titre qui fut mis au-dessus de la tête de Notre-Seigneur. — A Bruges, la mémoire du sang miraculeux qui coula de l'image de Notre-Seigneur, dans la ville de Béryte, en Syrie. — A Clermont, en Auvergne, saint Alexandre, moine, et sainte Galla, vierge, dont Grégoire de Tours fait l'éloge au chapitre 36 de son livre *De la gloire des Confesseurs.* — A Utrecht, saint Anfroi, évêque de ce siége, qu'il tint pendant quatorze ans, fondateur des chanoinesses de Thorn, près de Maseich, au pays de Liége, qui avait été comte d'Huy et de Louvain, et avoué de Nivelle et de Gembloux. 1008. — Encore à Bruges, saint Isdebauld, abbé de Dunes, dont les reliques ont été transférées en ce jour.

1. Ce supplice, employé autrefois pour faire souffrir, l'était depuis Caïus Caligula pour donner la mort. Suétone s'explique ainsi à ce sujet (*Vie de Caligula,* ch. 30) : Il ne voulait pas que, dans les supplices, on procédât autrement qu'à petits coups répétés, afin que les patients se sentissent mourir. Le même auteur rapporte encore que Galba lui-même fut assassiné à tout petits coups. Ce supplice-là différait donc de celui qu'on appelait *Stimuleum,* lequel servait à faire souffrir seulement et non à faire mourir, et s'appliquait aux esclaves voleurs. Plaute parle souvent de celui-ci : *Neque nisi supplicium Stimuleum de te datur.* (Soldat fanfaron.) *Utinam Stimulus in manu mihi sit.* (Asinaria.) *At ego te pendentem fodiam Stimulis triginta dies.* (Menechmes.) Ce supplice fut fréquemment employé dans les tortures des Martyrs, comme on le voit par leurs Actes.

Illaque infestis perfodiunt stimulis, dit Prudence, hymne de saint Hippolyte.

— A Lectoure, en Gascogne, saint Hygin ou Gène, confesseur, apôtre et protecteur de cette ville, et trente soldats, martyrs, qu'il avait convertis par ses miracles. IVe s. — A Auxerre, saint Eusèbe, prêtre, et saint Avit, diacre. — En Touraine, saint Flovié, honoré comme martyr en l'église de son nom, près de Châtillon-sur-Indre. — A Celle, entre Bingen et Creuznach, dans le palatinat du Rhin, saint Philippe d'Ostin, prêtre. VIIIe s. — A Thorn, sur la Meuse, la bienheureuse Hilsinde et la bienheureuse Benotte, l'une femme, l'autre fille de saint Aufroi, et fondatrices de l'ancienne abbaye de Thorn. XIe s. — En Anjou, le vénérable Didon, abbé de Saint-Florent du Mont-Glonne, sous le gouvernement duquel saint Florent fut brûlé une première fois par Nominoé, duc de Bretagne. 849. — A Foigny, en France, le bienheureux ALEXANDRE, frère convers de l'Ordre de Cîteaux, du sang des rois d'Ecosse. XIIIe s. — A Lyon, anniversaire de la fondation de l'œuvre de la Propagation de la Foi, œuvre admirable qui, avec un sou par semaine, a soutenu tant de missionnaires, fait bâtir tant d'églises, procuré à tant d'âmes le bienfait du salut ! 1822.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Cisterciens. — A Jérusalem, l'invention de la sainte Croix...

Martyrologe des Servites. — Au Mont-Senario, près de Florence, les bienheureux Sostegno et Uguccione, confesseurs, qui, ayant reçu un avertissement du ciel, moururent le même jour et à la même heure, en récitant la *Salutation angélique ;* saint Philippe Benîti eut une vision dans laquelle ils lui apparurent sous la figure de deux lis que les anges, après les avoir coupés sur la terre, présentaient à la sainte Vierge dans le ciel.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Asie, saint Hermogène, martyr. Ier s. — Et ailleurs, saint Arbon, martyr. — A Vérone, sainte Viola ou Violette, vierge et martyre. — A Rome, sainte Sévérina, dame romaine, celle-là même qui rendit au pape saint Alexandre Ier les devoirs de la sépulture [1]. — A Fossano, en Piémont, saint Juvénal, confesseur, dont le corps, conservé dans cette ville, a été pris pendant quatre siècles pour celui de saint Juvénal, évêque de Narni, fêté le même jour. — A Vicence, en Italie, saint Ours, confesseur. — A Argos, dans le Péloponèse, saint Pierre le Thaumaturge, évêque de cette ville. Xe s. — A Ispelli, en Ombrie, le bienheureux Ventura, de l'Ordre des Crucifères, qui fonda, dans cette ville, un couvent et un hôpital. Vers le IXe s. — A Mayence, le vénérable Hildebert, archevêque de ce siége, qui fut d'abord moine de Fulde. Les évêques de Trèves et de Cologne lui cédèrent d'un commun accord, à cause de ses mérites, l'honneur de sacrer empereur d'Allemagne, Othon, fils de Henri l'Oiseleur. 936. — En Angleterre, le vénérable Henri Garnet, célèbre professeur de mathématiques, et surnommé le *grand Jésuite* par les protestants eux-mêmes, qui fut mis à mort pour n'avoir pas voulu révéler le secret de la confession. Une goutte de son sang étant tombé sur un épi, la figure du Père Henri Garnet s'y trouva peinte avec une ressemblance parfaite. 1606. — A Verceil, en Piémont, la bienheureuse EMILIE BICCHIERI de l'Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, fondatrice du monastère de Sainte-Marguerite, hors les murs de cette ville. 1314. — A Allanquera, en Portugal, le bienheureux Zacharie, de l'Ordre des Frères Mineurs, un des six premiers religieux que saint François envoya en Portugal pour se consacrer à la conversion des Maures. N'ayant pu convaincre un de ses pénitents de la vérité de la présence réelle, le bienheureux Zacharie le fit assister à sa messe et lui montra l'hostie changée en vraie chair jusqu'au moment de la communion où elle reprit les apparences du pain. Après l'année 1226. — A Nocera, en Ombrie, le bienheureux Alexandre Vinciolo, de l'Ordre des Frères Mineurs et évêque de cette ville qu'il délivra autrefois du fléau de la peste. Il avait été pénitencier de Jean XXII. 1363. — A Casimira, près de Cracovie, en Pologne, le bienheureux Stanislas Soltys, chanoine régulier de Latran et vice-prieur du couvent du très-saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ [2]. Cent soixante-treize miracles publiés furent opérés à son tombeau dans la seule année qui suivit sa mort. 1489. — En Orient, saint Sophrone, ermite et solitaire, qui a traduit, du latin en grec, le livre des *Ecrivains ecclésiastiques* de saint Jérôme et la *Vie de saint Hilarion,* par le même.

1. Voir les Actes de saint Alexandre, ci-après.

2. Ce couvent du Corps de Notre-Seigneur avait été fondé, en 1347, par Casimir II, roi de Pologne, à l'occasion de l'invention d'une hostie que des profanateurs avaient jetée dans la rivière.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX

326. — Pape : Saint Silvestre Ier. — Empereur : Constantin.

Le signe de la croix apparaîtra dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra juger. Alors seront révélés les secrets des cœurs.

Brév. rom., 3 mai, 3e resp. du 2e nocturne.

L'Eglise a consacré le 3 mai à honorer la Croix de notre Sauveur, parce que c'est le jour où elle fut trouvée, après avoir été cachée très-longtemps. Voici, en peu de mots, l'histoire de cette *invention* ou découverte :

L'empereur Constantin avait vu paraître au ciel une croix plus éclatante que le soleil, et sur laquelle ces paroles étaient écrites : *Tu vaincras par ce signe* [1] ; et, ayant effectivement vaincu le tyran Maxence, par la vertu de ce signe, il en conçut une si grande estime, qu'il prit d'abord un soin particulier d'en faire connaître la grandeur et le mérite dans toute l'étendue de son empire. Pour cet effet, il fit peindre des croix sur les bannières impériales, au lieu des aigles qui y étaient auparavant ; il en fit marquer la monnaie publique de l'empire, et se fit lui-même représenter tenant dans sa main droite un globe d'or, sur lequel était une croix, pour faire entendre que c'était par elle que le monde avait été racheté. Sainte Hélène, mère de cet empereur, eut une dévotion encore plus particulière à ce mystère de notre salut : par un mouvement divin, dès que le concile de Nicée fut terminé, elle résolut d'aller en personne à Jérusalem, pour y visiter les Saints-Lieux et y chercher ce bois salutaire, où le Rédempteur du monde avait été attaché.

Mais elle ne le trouva pas sans difficulté : il n'y avait plus personne qui sût l'endroit où on l'avait mis après que ce divin crucifié en avait été détaché ; tout l'espace du Calvaire avait été tellement rempli de décombres, qu'il était malaisé de reconnaître le lieu de son crucifiement et de sa sépulture. Elle surmonta néanmoins tous ces obstacles par le secours du ciel : elle apprit, par révélation, que la croix avait été enfouie dans un des caveaux du sépulcre de Notre-Seigneur, et les anciens de la ville, qu'elle consulta avec grand soin, lui marquèrent le lieu où ils croyaient, selon la tradition de leurs pères, qu'était ce précieux monument ; elle fit creuser en ce lieu avec tant d'ardeur et de diligence, qu'elle découvrit enfin ce trésor, que la divine Providence avait caché dans les entrailles de la terre durant tout le temps des persécutions, afin qu'il ne fût point brûlé par les idolâ-

1. « Je ne puis résister », nous écrivait, le 15 février 1870, M. l'abbé Crévot, directeur-aumônier des sœurs de Saint-François d'Assise de Lyon, « à la tentation de faire quelques réflexions sur ce qui a rapport, *dans Giry (3 mai) à l'apparition miraculeuse de l'étendard de Constantin.* On n'a pas assez distingué les deux événements dont le Seigneur a favorisé ce premier empereur chrétien ; et je vois avec peine que la plupart des historiens sont en faute sur cette circonstance qui est cependant une des plus importantes de l'histoire de l'Eglise. Il faut distinguer deux grands événements : le premier est l'apparition de l'étendard *In hoc signo vinces*, qui a eu lieu à deux journées de chemin des Alpes, au moment où Constantin partait pour aller prendre possession de l'empire ; le second n'est pas une apparition, c'est un songe où Notre-Seigneur recommande à cet empereur de mettre une croix sur le bouclier de chacun de ses soldats, événement arrivé la veille du jour où s'est livré le grand combat avec Maxence, au passage du Tibre. Je vois avec peine que les historiens, ou confondent ces deux événements, ou n'en rapportent qu'un qu'ils ne placent pas à son lieu. Cependant des faits pareils, soit en eux-mêmes, soit dans leurs résultats, devraient être caractérisés avec soin ».

tres, et que le monde, étant devenu chrétien, lui pût rendre ses adorations. Dieu récompensa cette sainte impératrice beaucoup plus qu'elle n'eût osé l'espérer : car, outre la croix, elle trouva encore les autres instruments de la Passion, à savoir : les clous dont Notre-Seigneur avait été attaché, et le titre qui avait été mis au-dessus de sa tête. Cependant une chose la mit extrêmement en peine : les croix des deux larrons, crucifiés avec lui, étaient aussi avec la sienne, et l'impératrice n'avait aucune marque pour distinguer l'une des autres. Mais saint Macaire, alors patriarche de Jérusalem, qui l'assistait dans cette action, leva bientôt cette nouvelle difficulté : ayant fait mettre tout le peuple en prières, et demandé à Dieu qu'il lui plût de découvrir à son Eglise quel était le véritable instrument de sa Rédemption, il le reconnut par le miracle suivant : Une femme, prête à mourir, ayant été amenée sur le lieu, on lui fit toucher inutilement les deux croix des larrons ; mais dès qu'elle approcha de celle du Sauveur du monde, elle se sentit entièrement guérie, quoique son mal eût résisté jusqu'alors à tous les remèdes humains, et qu'elle fût entièrement désespérée des médecins.

Le même jour, saint Macaire rencontra un mort qu'une grande foule accompagnait au cimetière. Il fit arrêter ceux qui le portaient et toucha inutilement le cadavre avec deux des croix ; aussitôt qu'on eut approché celle du Sauveur, le mort ressuscita.

Sainte Hélène, ravie d'avoir trouvé le trésor qu'elle avait tant désiré, remercia Dieu d'une si grande faveur, et fit bâtir au même lieu une église magnifique ; elle y laissa une bonne partie de la croix, qu'elle fit richement orner ; une autre partie fut donnée à Constantinople ; enfin le reste fut envoyé à Rome, pour l'église que Constantin et sa mère avaient fondée dans le palais de Sertorius, et qui a toujours retenu depuis le nom de *Sainte-Croix-de-Jérusalem*.

L'empereur, signalant de nouveau son respect pour l'instrument sacré de notre salut, dans la vingtième année de son règne, défendit de *crucifier* désormais les malfaiteurs, ce qui s'est toujours observé depuis dans les pays chrétiens. Ainsi, ce qui avait été une marque d'ignominie, devint un titre d'honneur, et fut élevé sur la couronne des rois, et sur le sceptre des plus grands monarques de la terre.

Ces merveilles nous font assez connaître que Dieu agrée les respects que nous rendons à la croix, et que l'Eglise a été inspirée de son esprit, lorsqu'elle a institué cette fête pour en honorer l'*Invention*. On ne peut rien ajouter aux éloges que les saints Docteurs lui ont donnés. Nous en rapporterons quelques-uns, pour la consolation des âmes dévotes, et pour confondre les hérétiques qui en profanent le signe salutaire. Saint Jean Chrysostome, dans un sermon de la croix, en parle en ces termes : « La croix est l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, le bâton des aveugles, l'appui des boiteux, la consolation des pauvres, le frein des riches, la confusion des orgueilleux, le tourment des méchants, le trophée contre l'enfer, l'instruction des jeunes, le gouvernail des pilotes, le port de ceux qui font naufrage et le mur des assiégés. Elle est la mère des orphelins, la défense des veuves, le conseil des justes, le repos des affligés, la garde des petits, la lumière de ceux qui habitent dans les ténèbres, la magnificence des rois, le secours de ceux qui sont dans l'indigence, la sagesse des simples, la liberté des esclaves et la philosophie des empereurs. La croix est la prédiction des Prophètes, la prédication des Apôtres, la gloire des Martyrs, l'abstinence des Religieux, la chasteté des Vierges et la joie des Prêtres. Elle est le fondement de l'Eglise, la destruction des idoles, le scandale des Juifs, la ruine

des impies, la force des faibles, la médecine des malades, le pain de ceux qui ont faim, la fontaine de ceux qui sont altérés et le refuge de ceux qui sont dépouillés ». — « Gravons », dit saint Ephrem, « au-dessus de nos portes, sur le front, sur la bouche, sur la poitrine et sur toutes les autres parties de notre corps le signe vivifiant de la croix ; revêtons-nous de cette impénétrable armure des chrétiens : car la croix est la victoire de la mort, l'espérance des fidèles, la lumière du monde, la clef du paradis, le glaive qui extermine les hérésies, le secours des âmes religieuses, le soutien de la foi, la défense, la garde et la gloire des catholiques. Porte toujours avec toi, ô chrétien ! cette arme de jour et de nuit, en tous lieux et à toutes les heures ; n'entreprends jamais rien sans faire le signe de la croix. Quand tu dors, quand tu veilles, quand tu marches, quand tu travailles, quand tu manges, quand tu bois et que tu es sur mer, que tu traverses les rivières, prends cette armure de la sainte Croix : car, tant que tu en seras armé, les esprits malins s'éloigneront de toi et n'oseront en approcher. — La croix, dit saint Damascène, est notre bouclier, notre défense et notre trophée contre le prince des ténèbres. Elle est le signe dont nous sommes marqués, afin que l'ange exterminateur ne nous frappe point, et de crainte que nous ne tombions dans des filets où nous trouverions notre perte. Elle relève ceux qui sont tombés, elle soutient ceux qui sont debout, elle fortifie les faibles, elle gouverne les pasteurs ; elle est le guide de ceux qui commencent, et la perfection de ceux qui achèvent ; la santé de l'âme et le salut du corps, la destruction de tous les maux, la cause et l'origine de tous les biens, la mort du péché, l'arbre de la vie et la source de notre félicité ». Tertullien, auteur très-ancien, et que saint Cyprien appelle son maître, nous apprend quel était l'usage des chrétiens touchant le signe de la croix : « A tous les pas que nous faisons », dit-il, « en entrant, en sortant, quand nous nous habillons, quand nous nous levons, quand nous nous mettons à table, quand nous nous asseyons, quand on nous apporte de la lumière, quand nous nous couchons, et généralement dans toutes nos actions, nous faisons le signe de la croix sur le front ». Cet exemple des chrétiens des premiers siècles devrait faire impression sur nos esprits, et nous devrions, à leur imitation, faire continuellement le signe sacré de la croix, puisque nous apprenons qu'il n'est point de remède plus prompt ni plus assuré contre les traverses et les tentations de la vie.

Afin que les Gentils reçussent plus facilement la lumière de l'Evangile, et crussent avec moins de peine que Dieu s'était fait homme pour mourir sur une croix, une des sybilles (qui étaient des prophétesses parmi les païens) prédit, plusieurs années auparavant, par une providence particulière, les merveilles de ce mystère par ces paroles : *O bois heureux, où Dieu sera suspendu !* et les Egyptiens, dans leurs hiéroglyphes, signifiaient par la croix la santé et la vie éternelle. Socrate, auteur d'une histoire de l'Eglise, écrit que les chrétiens, en ruinant le temple de Sérapis, trouvèrent des croix gravées sur les pierres dont il était bâti, et que plusieurs Gentils se firent chrétiens à la vue de cette merveille.

Les miracles que Notre-Seigneur a faits par le moyen de la sainte Croix sont en si grand nombre, qu'il ne serait pas possible de les rapporter tous, d'autant plus qu'il ne s'en est jamais fait qui n'aient tiré d'elle leur origine et que l'on ne puisse attribuer à sa vertu toute-puissante.

L'invention de la sainte Croix arriva l'an 326, ou, selon la chronique d'Eusèbe, en 328.

LES INSTRUMENTS ET LES RELIQUES DE LA PASSION.

La vraie Croix. — Le récit de l'Invention de la vraie Croix a été donné par Eusèbe, saint Cyrille, saint Ambroise, Théophane, Rufin, Paulus, Nicéphore, Callixte, etc. On ne peut donc rien objecter contre cette authenticité, on peut dire de premier ordre. Nous avons le nombre et la qualité des historiens ; ils étaient la plupart contemporains. Ils sont parfaitement d'accord ; ils ont écrit dans des langues et des pays différents. Dira-t-on qu'il est impossible que le bois de la vraie Croix se soit conservé si longtemps sous terre et depuis tant de siècles après l'invention ? Nous répondrons qu'on trouve à Herculanum et à Pompéi du bois ancien très-bien conservé. M. Rohault de Fleury, dans son important mémoire sur les *Instruments de la Passion*, p. 53, rapporte que des bois, certainement antiques, ont été trouvés dans la construction de Carthage. Un morceau de ce bois fut soumis à l'examen de l'Académie, et M. Pelligot, dans son mémoire, déclara qu'il appartenait à une portion d'aqueduc ancien où il était engagé dans le pisé et néanmoins d'une conservation parfaite.

Sous le règne d'Héraclius, Kosroës II s'empara de la ville sainte, pilla les églises et emporta ce qui restait de la Croix de Jésus-Christ. Après dix ans de revers, Héraclius battit le roi de Perse, délivra les chrétiens emmenés en captivité et obligea le successeur de Kosroës à rendre la vraie Croix que l'empereur ramena à Jérusalem comme le plus beau trophée de ses victoires. Il la porta lui-même sur ses épaules jusque sur le Calvaire, à travers les rues de Jérusalem, ayant les pieds nus, suivi de ses soldats et d'un peuple immense qui répandait des larmes de joie. Ce fut là l'origine de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, que l'Eglise célèbre le 14 septembre. Peu de temps après, la sainte Croix fut envoyée à Constantinople à l'archevêque Sergius, et fut reportée à Jérusalem.

L'année 1099, lorsque les croisés entrèrent dans la ville sainte, un de leurs premiers soins fut de s'enquérir du bois sacré. Les chrétiens, enfermés dans la ville, l'avaient dérobé aux regards des musulmans (Cédrénus, I. Ier, p. 171) ; mais il n'y en avait plus qu'une faible partie, puisque, selon l'expression d'Albert d'Aix, elle n'avait qu'une demi-aune de longueur. Son aspect inspire les plus vifs transports parmi les pèlerins. « De cette chose, dit une vieille chronique citée par Michaud, furent les chrétiens si joyeux comme s'ils eussent vu le corps de Jésus-Christ pendu dessus icelle ».

Peu après nous voyons les guerriers chrétiens sortir de Jérusalem, ayant à leur tête le patriarche Arnould, qui portait la sainte Croix ; ce fut ainsi qu'ils marchèrent contre le calife du Caire, qui s'avançait vers Ascalon. Ils la portèrent depuis dans un grand nombre de batailles. A la désastreuse journée d'Hiltin, la sainte Croix tomba au pouvoir de Saladin. Elle était portée par l'évêque de Ptolémaïs, qui, blessé mortellement, la laissa à l'évêque de Lydda. Celui-ci fut pris, ainsi que le roi et tous ceux qui la défendaient. « La grande Croix fut prise », dit Amad-Eddin, auteur musulman, « la grande Croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'impies (de chrétiens) se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les infidèles fléchissaient le genou et inclinaient la tête. Ils disent que c'est le véritable bois où fut attaché le Dieu qu'ils adorent. Ils l'avaient enrichie d'or fin et de pierres brillantes. Ils la portaient les jours de grandes solennités ; et lorsque leurs prêtres et leurs évêques la montraient au peuple, tous s'inclinaient avec respect. Ils regardaient comme leur premier devoir de la défendre ; la prise de cette Croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi ; rien ne put les consoler de cette perte. (*Bibliothèque des croisades*, t. IV, p. 195) ».

Lorsque l'évêque de Salisbury visita la ville sainte au nom du roi, Richard, Saladin lui montra le bois de la vraie Croix. Les historiens arabes racontent que les Francs et les Grecs voulurent racheter la vraie Croix, et que Saladin leur répondit que le roi des Géorgiens en avait fort inutilement offert deux cents pièces d'or... (Boad., *de vita Salad.*, c. 164). Elle ne fut rendue aux chrétiens que trente-deux ans après la prise de Damiette. Déjà plusieurs fragments en avaient été détachés, et depuis ce moment, elle a été divisée à l'infini, en sorte qu'on en trouve aujourd'hui des parcelles dans tous les pays du monde.

Indépendamment du fragment qui est à Rome, dont nous avons déjà parlé, et de celui de Constantin, nous voyons dans l'histoire de la Norwége par Torpheus, que le roi Sigur demanda et obtint pour prix du service qu'il rendit aux Croisés au siége de Sidon, avec ses dix mille Norwégiens, un morceau de la vraie Croix, qu'à son retour dans sa patrie il déposa dans la ville de Konghell. Waldemar III, roi de Danemark, en obtint aussi un fragment du pape Urbain V, à condition qu'il marcherait à la délivrance des Saints-Lieux.

Forme de la croix, support et dimension. — M. Rohault (page 66) cite un passage de saint Justin et un autre de saint Augustin, pour prouver que la forme de la croix, qui a prévalu dans l'art catholique, est vraiment celle qui était en usage au moment de la mort de Notre-Seigneur. Innocent confirme cette opinion en disant : *Fuerunt autem in cruce dominica ligna quatuor : stipes erutus, et lignum transversale troncus suppositus et titulus superpositus.*

La croix de Jésus-Christ n'était donc pas un simple *tau* T, ni la croix grecque +, ni la croix

de saint André X, mais la croix *in missa*, où la traverse se trouve à peu près aux deux tiers de la hauteur †.

L'auteur du mémoire que nous venons de citer, s'appuie sur Plaute, saint Justin, saint Jérémie et Grégoire de Tours pour établir que le crucifié avait un marche-pied, et cette opinion est confirmée par les peintures du VIIIe siècle, dans les souterrains de Saint-Clément. Le même auteur, après diverses considérations très-judicieuses, soit sur ce que peut porter un homme valide pendant un trajet de huit à neuf cents mètres, soit sur l'état où se trouvait Notre-Seigneur, est arrivé à conclure que la croix devait avoir cent soixante-dix-huit millions de millimètres cubes et peser environ quatre-vingt-dix kilogrammes.

D'après une ancienne tradition rapportée par Gretzer, la Croix se composait d'un montant dont la hauteur était de quinze pieds (quatre mètres quatre-vingt centimètres), et d'une traverse de sept ou huit pieds (deux mètres trente centimètres à deux mètres soixante centimètres). Par l'inspection de la croix du bon larron, qui est encore à Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome, on voit que ce grand morceau correspond à la longueur d'une traverse de deux mètres vingt-cinq centimètres ou cinq coudées. La pièce a cent cinquante-cinq millimètres de longueur, mais l'épaisseur n'a pu être déterminée ; il est probable que ce morceau de bois était carré, et que s'il ne l'est plus aujourd'hui, c'est que, pour multiplier cette relique, on l'aura sciée. Ce morceau de la croix du bon larron a précisément une échancrure au milieu avec un trou pour la cheville, ce qui confirme que cet instrument était une croix *in missa*, c'est-à-dire que la tige perpendiculaire dépassait la forme du tau.

M. Rohault, après l'examen de l'essence du bois de la vraie Croix, avait établi que c'est une essence résineuse. Après l'examen de la croix du bon larron, Dixmas, il ne peut rester aucun doute ; comme ce morceau est plus considérable, la vérification a été plus facile. Il est évident que ce bois est une espèce de sapin; même avant tout examen il devait paraître probable que la croix de Notre-Seigneur et celle des deux larrons, ayant été préparées le même jour et pour la même fin, devaient être de la même essence.

D'après une tradition rappelée par la table qui se trouve dans le cloître de Saint-Jean de Latran, Jésus-Christ était d'une très-haute stature (un mètre quatre-vingt-quatre centimètres). Simon le Cyrénéen devait être plus petit, et saint Luc est rigoureusement exact lorsqu'il le place derrière Jésus-Christ, *post Jesum ;* la pente du bois sacré le mettant à la hauteur de son épaule. La liturgie romaine suit donc la tradition et la raison la plus sévère, en admettant que le poids était partagé entre Jésus-Christ et Simon.

Recherches des reliques. — Nous citons en entier le § V de M. Rohault :

« J'ai essayé de constater tout ce que l'on connaît de reliques existantes, ou dont on a conservé le souvenir. J'en ai calculé le volume par millimètres cubes. Or, tout ce que j'ai pu recueillir est bien loin d'égaler le dixième du volume de la vraie Croix. Les neuf dixièmes, qui ne se retrouvent plus, ont dû suffire pour former des myriades de reliques inconnues ou détruites ».

Anseau, par sa correspondance avec Galon, évêque de Paris, dont je reparlerai à l'occasion des reliques de Notre-Dame de Paris, donne quelque idée de ce qu'étaient devenues, au VIIe siècle, les reliques de la Passion. Il raconte qu'après la mort d'Héraclius, en 636, l'église du Saint-Sépulcre fut brûlée en partie par les infidèles, et que, pour sauver la croix, les chrétiens se décidèrent à la diviser en dix-neuf parties, dont ils firent des croix qu'ils donnèrent, savoir :

A Constantinople, 3 ; à l'Ile de Chypre, 2 ; à l'Ile de Crète, 1 ; à Antioche, 3 ; à Edesse, 1 ; à Alexandrie, 1 ; à Ascalon, 1 ; à Damas, 1 ; à Jérusalem, 4 ; à la Géorgie, 2.

Il est assez difficile de savoir quelle était la dimension de ces reliques. Anseau mentionne seulement la mesure d'une des quatre qui avaient été déposées à Jérusalem et que l'on conservait dans l'église du Saint-Sépulcre. Elle avait une palme et demie de long sur un pouce de large et autant d'épaisseur ; il ne parle pas de la traverse que je supposerai, comme dans la vraie Croix, égale à la moitié du montant. D'après cela, le volume de cette Croix serait d'environ cinq cent mille millimètres cubes ; et en la considérant comme une moyenne, on trouverait pour les dix-neuf croix, ou plutôt pour le morceau de Jérusalem, que l'on divisa, neuf millions et demi de millimètres pouvant représenter un morceau deux ou trois fois moins gros que la relique de la croix du bon larron de Sainte-Croix de Jérusalem.

Tel fut le commencement de la grande dispersion des reliques de la vraie Croix ; elle augmenta rapidement dans les siècles suivants. Villani rapporte un document fort curieux, au commencement du IXe siècle, indiquant les villes où l'on devait trouver le plus grand nombre de reliques. C'est un testament de Charlemagne, qui laissa en mourant le tiers de son riche trésor à tous les pauvres de la chrétienté, et les deux tiers aux archevêques et évêques de son empire. Dans ces trésors se trouvaient sans doute une grande quantité de reliques. Voici quelques dates qui intéressent l'histoire des reliques de la vraie Croix.

En 1187, à la journée de Tibériade, les Musulmans vainqueurs prirent la croix de Saint-Jean-d'Acre, portée par l'évêque. (Morand, *Histoire de la sainte chapelle*, p. 9. Paris, 1790). En 1191, Philippe-Auguste et Richard s'étant croisés, se firent remettre cette croix après la prise de Saint-Jean-d'Acre, et trente jours de siége. En 1204, au sac de Constantinople par les Latins, des abominations furent commises, les reliquaires volés ; mais des âmes pieuses recueillirent les reliques

que les spoliateurs dédaignaient, et de là les répandirent dans le monde. Le doge de Venise, Dandolo, eut une portion de la vraie Croix, qu'on disait avoir été portée par Constantin à la guerre. L'empereur Baudouin prit la couronne d'épines. En 1217, Raoul, patriarche de Jérusalem, partit d'Acre, portant avec lui une portion de la vraie Croix. En 1239, Baudouin II, pressé par les Bulgares, vint en France solliciter la piété de saint Louis, et lui offrit la couronne d'épines pour prix de ses services.

Les siècles vinrent successivement réduire notre précieux trésor, dissipé au vent des révolutions et au souffle de l'impiété. Il en reste bien peu, et cette indigence, rendant chacune de ces reliques plus précieuse, j'ai pris la liberté de faire un appel au monde catholique, et les renseignements que j'ai reçus m'ont permis de décrire celles qui existent encore, et d'en former un tableau que l'on trouvera ci-après.

Il résulte de ce tableau que le volume total des reliques qui nous sont parvenues, est de cinq millions de millimètres environ, y compris des reliques peut-être détruites, comme celles d'Amiens, d'Onawert, Schira, Grammont, Jaucourt, etc.; mais relevées d'après des descriptions qui m'ont paru exactes. Si l'on songe à la petitesse des parcelles qui peuvent se trouver dans des églises et des couvents, et chez des particuliers, nous serons bien au-delà de la vérité. En triplant, pour l'inconnu, le volume connu, on arrive ainsi à quinze millions de millimètres cubes, qui ne font pas le dixième des cent quatre-vingt millions de millimètres que nous trouvons pour le volume de la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tableau des volumes connus de la vraie Croix exprimés en cubes de un millimètre.

Aix-la-Chapelle	150	Laon	» »
Amiens	4.500	Libourne	3.000
Angers	2.640	Lille	15.112
Angleterre	30.516	Limbourg	133.768
Arles	8.000	Longpont	1.136
Arras	10.314	Lorris	» »
Athos (Mont-)	878.360	Lyon	1.696
Autun	50	Mâcon	2.000
Avignon	220	Maestricht	10.000
Baugé	104.000	Marseille	150
Bernay	375	Milan	1.920
Besançon	1.000	Montepulciano	500
Bologne	15.000	Naples	10.000
Bonifacio	47.960	Nevers	876
Bordeaux	3.420	Nuremberg	» »
Bourbon Larchambault	20.275	Padoue	64
Bourges	22.275	Paris	237.731
Bruxelles	516.090	Pise	8.175
Chalinargues	» »	Poitiers	870
Chalons	200	Pontigny	12.000
Chamirey	605	Raguse	169.324
Châtillon	» »	Riel-les-Eaux	671
Cheffes (Anjou)	100	Rome	537.587
Chelles	» »	Royaumont	» »
Compiègne	1.896	Saint-Dié	99
Conques	108	Saint-Florent	460
Cortone	3.000	Saint-Quentin	5.000
Courtrai	200	Saint-Sepulchre	200
Dijon	33.091	Sens	69.545
Donawert	12.000	Sienne	1.680
Faphine	» »	Tournay	2.000
Fiume	5.250	Trèves	18.000
Florence	37.640	Troyes	201
Gand	436.450	Turin	6.500
Gênes	26.458	Venise	445.582
Grammont	5.000	Venloo	» »
Jaucourt	3.500	Valcourt	2.000
Jérusalem	5.045	Vambach	» »
Langres	200	TOTAL	3.941.957

En vue de ces faits et des observations qui précèdent, on se demande comment Calvin a pu dire que cinquante hommes ne porteraient pas le bois de la vraie Croix, que la crédulité du catholique adore par tout l'univers ; et Luther, qu'avec les reliques de la vraie Croix, admises par la

même superstition, on ferait la charpente d'un immense bâtiment. Lorsqu'en effet il ne reste pas dans le monde la dixième partie d'une seule croix, que penser des millions de dissidents à qui on laisse croire ces singulières exagérations, que penser de la haute critique de nos célèbres penseurs qui partagent ces préjugés et nous reprochent la légèreté de notre croyance ? Voilà les humiliations que l'on se prépare quand on prétend trouver Jésus-Christ en défaut. Quant à nous, après cette étude, nous présentons l'histoire de la Croix de Jésus-Christ comme un témoignage irrécusable de sa passion.

Les saints clous. — La première question qui se présente est celle du nombre de clous. M. Rohault de Fleury cite plus de vingt auteurs et différents monuments pour prouver que Jésus-Christ fut attaché à la croix avec quatre clous, et cela par les témoignages profanes comme par celui des saints Pères, et des archéologues, des catacombes. (V. p. 166.) Les médecins qu'on a consultés disent que le crucifiement des deux pieds par un seul clou ne serait guère praticable. Les clous devaient être très-grands, pour que Notre-Seigneur invitât saint Thomas à y mettre son doigt. Or, les clous de la passion conservés répondent à ces conditions.

En enlevant Notre-Seigneur, les clous ont dû être arrachés avant la déposition, car la tête des clous n'aurait pu passer à travers les chairs. Les clous furent certainement jetés à terre à mesure de l'avancement de la déposition, ainsi que la couronne et le titre. Or, tout ce qui venait de Notre-Seigneur était tellement précieux que ceux qui le déposèrent durent recueillir ces reliques faciles à emporter, auxquelles ils joignirent plus tard les saints suaires et les linges innombrables qui avaient dû servir à l'ensevelissement de la victime divine. On peut, sur ce point, s'en rapporter au zèle attentif et si amoureux de l'auguste Mère de Dieu et des saintes femmes. Ce sont ces objets que sainte Hélène recueillit, soit chez les pieuses fidèles, qui les avaient reçus de leurs pères, soit dans le sépulcre.

Calvin compte quatorze ou quinze saints clous, qu'il prétend que les catholiques reconnaissent pour véritables ; mais il en nomme plusieurs dont on n'avait point entendu parler avant lui ; tels sont : celui de l'église de Sainte-Hélène à Rome (cette église est la même que celle de la Sainte-Croix) ; ceux de Sienne, de Venise, des Carmélites de Paris, de la Sainte-Chapelle, de Draguignan, du village de Ténaille (ce village est imaginaire).

Le vrai *clou* qui est à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix, a été limé et n'a plus de pointe aujourd'hui. On a renfermé cette limaille dans d'autres clous faits de la même manière que le véritable, et, par ce moyen, on l'a en quelque sorte multiplié. On a trouvé encore un autre moyen de le multiplier : c'a été d'y faire toucher des clous semblables, que l'on distribuait ensuite. Saint Charles Borromée, prélat très-éclairé, et de la plus scrupuleuse exactitude en fait de reliques, avait plusieurs clous faits comme celui que l'on garde à Milan, et les distribuait après qu'ils y avaient touché. Il en donna un au roi Philippe II, comme une relique précieuse. Il y a des traces d'une pareille dévotion dans des siècles fort éloignés du nôtre. Saint Grégoire le Grand et d'autres anciens Papes donnaient comme une relique un peu de limaille des chaînes de saint Pierre ; ils en mettaient aussi dans d'autres chaînes faites de la même manière. On lit dans le P. Honoré de Sainte-Marie, un fait qui confirme encore ce que nous venons de dire. Il s'agit d'un miracle authentique opéré par le moyen d'un cœur de taffetas fait à la ressemblance du cœur de sainte Thérèse. L'auteur cité n'était point homme à tout croire indifféremment ; il occupe une place distinguée parmi les critiques les plus judicieux.

Revenons aux vrais *clous* que sainte Hélène avait trouvés avec la croix du Sauveur. Cette pieuse princesse, étant en danger de périr sur la mer Adriatique, agitée par une violente tempête, y jeta un des clous, qui calma les flots sur-le-champ, *Gregor. Turon.*, l. I, *glor. mart.* c. 6. On lit dans saint Ambroise, *de obit.* Theod. n. 47, et dans d'autres auteurs, que Constantin le Grand en mit un au riche diadème qu'il portait aux jours les plus solennels, et un autre à une bride magnifique de son cheval, le regardant comme un rempart assuré dans les périls de la guerre. Il y avait, au rapport de saint Grégoire de Tours, *loc. cit.* deux clous à la bride du cheval de l'empereur. L'église métropolitaine de Paris possède deux morceaux de ces clous, l'un provenant du trésor de l'abbaye de Saint-Denis, et l'autre de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Au moment où le premier lui était rendu, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, remarqua un petit morceau de bois qui était adhérent. En examinant ce bois avec une loupe, on reconnut qu'il était de même nature que celui du grand morceau de la vraie Croix, dont nous venons de parler et qui est maintenant à l'église de Notre-Dame.

M. Rohault, dans sa conclusion, nous assure que l'histoire n'a pas perdu de vue ces reliques. Le cercle de fer de Monza, où il y avait du vrai clou, le clou de Trèves complété par celui de Toul, lui paraissent d'une authenticité incontestable. (V. p. 181.)

Le titre de la Croix. — Avec la vraie Croix, le titre de la Croix est une des reliques les plus incontestables de la passion de Jésus-Christ. Ce titre nous a été conservé, au moins en partie notable ; et c'est un grand bonheur pour les chrétiens de pouvoir encore lire cette inscription, qui est comme le sceau de notre histoire sacrée, dit M. Rohault de Fleury.

On lit dans Niquet (chap. 24, p. 152), cité par le mémoire où nous puisons si heureusement, que l'opinion générale est que sainte Hélène avait envoyé ce titre, avec les autres reliques de la passion, à Rome, avec une quantité suffisante de terre prise sur le calvaire pour couvrir l'empla-

cement où est aujourd'hui Sainte-Croix de Jérusalem à Rome, et que c'est de là que cette église a pris son nom.

Un siècle après, Placidius Valentinius III, fils de Constance-César, neveu des empereurs Arcadius et Honorius, par leur sœur Galla-Placida, fille du grand Théodose, orna de mosaïque le lieu où sainte Hélène l'avait mis. Heureusement il avait été placé sous le sommet de l'arc de cette église, où il resta pendant l'invasion des barbares sans attirer leur regard ; et même après cette tempête, et pendant plusieurs siècles de tourmente, on le perdit de vue. Mais en 1492, le cardinal de Sainte-Croix, faisant réparer cet édifice, les ouvriers découvrirent le riche trésor : ce fut une joie universelle, et on vint le voir pendant trois jours. Il y a deux choses dans cette insigne relique, l'enveloppe et la relique elle-même. L'enveloppe est un carré de brique en terre cuite de trois cent vingt millimètres sur deux cent dix millimètres plus grande que le titre et pouvant par conséquent bien cacher la niche où fut enfermée, pendant mille ans, la boîte de plomb qui la contenait. Sur cette brique on lit ces mots gravés au ciseau : *Titulus crucis ;* les lettres antiques de cinquante millimètres de hauteur sont d'une belle époque.

Il faut remarquer qu'on ne possède à Rome qu'un fragment du titre qui représente le centre de l'inscription en trois sortes de caractères, allant tous de droite à gauche : la ligne inférieure laisse lire distinctement en latin : NAZARINVS RE. La seconde ligne en grec : NAZAPENOYΣ; enfin, la ligne supérieure ne laisse apercevoir que l'extrémité inférieure des lettres de la ligne superposée, qui accusent des lettres hébraïques, qu'on ne peut plus lire. Il faut maintenant répondre à des difficultés que l'on a faites et qui réclament de sérieuses explications.

Le père Durand, qui vivait peu de temps après saint Louis, dit qu'il a vu à Paris une tablette portant l'inscription tout entière : *Jesus nazarenus Rex Judæorum.* (Rationale, *div. off.*, l. VI, p. 354.) Le moine Antonin, voyageant à Jérusalem avant l'invasion des barbares, dit aussi avoir tenu de ses mains, dans l'église du Saint-Sépulcre, le titre de la Croix.

M. Rohault de Fleury répond par une explication qui me paraît aplanir ces difficultés. C'est que sainte Hélène a traité le titre comme elle avait fait de la Croix ; elle l'a divisé en plusieurs morceaux, dont le centre a été offert à Rome, et les deux extrémités ont eu une autre destination. L'une des extrémités est restée à Jérusalem, l'autre est venue à Paris. Et on peut ajouter que, pour aider à la lecture de ce titre, on aura ajouté un morceau de bois en harmonie avec le morceau restant du vrai titre, et ainsi on aura pu dire qu'on avait lu le titre entier. Quant au morceau de Rome, il est resté dans son état incomplet, tel qu'il était dans son premier état de division, et la lecture du titre entier ne se trouve que sur une plaque séparée, en terre cuite, et ces lettres sont nécessairement antiques, et n'appartiennent pas au moyen âge.

Cette portion du titre de la vraie inscription qu'on voit à Rome porte avec elle un cachet de son antiquité ; et tout ce qui l'accompagne nous dit que c'est une portion du titre qui fut placé sur la croix de Jésus-Christ. Et disons avec M. Rohault de Fleury : Donc nous possédons, dans son intégrité primitive, la relique donnée à Rome par sainte Hélène. Les objections de détail auxquelles nous allons répondre avec le même auteur, augmentent, au lieu de diminuer, la mesure d'authenticité et de véracité, car elles montrent les difficultés invincibles qu'aurait eu à surmonter un faussaire.

On a dit : A cette époque on ne mettait pas encore ε pour η en grec, ni la terminaison ους pour ος ; or, Gretzer et Montfaucon en ont montré plusieurs exemples. (Voir *Mém.*, p. 193). On a objecté qu'on ne trouvait plus d'écriture *Boustrophédone* dans la langue grecque et romaine, c'est-à-dire de caractère allant de droite à gauche, et voilà que dans Pausanias et dans plusieurs inscriptions d'Italie, on en trouve des exemples. Qui oserait dire qu'un faussaire aurait eu la pensée de se conformer à ces exceptions ? Il n'aurait eu garde de se donner cette apparence d'invraisemblance. On voit par là que l'écrivain du titre a été amené naturellement à suivre ce mode exceptionnel pour les deux dernières longueurs, parce qu'ayant commencé par écrire l'hébreu, il a mis les deux dernières lignes en harmonie avec la première, parce que ce système n'était pas inconnu. J'appelle cela prendre la sincérité sur le fait.

Il y a, au point de vue de la grammaire, diverses anomalies, dans cette écriture, qui nous conduisent également à conclure que ce titre est l'œuvre d'un soldat romain, qui a voulu par exemple faire prononcer le *u* latin, *ou* en grec, dans *Nazarenous*. De quelque côté donc qu'on envisage ce titre, c'est un titre certain et un témoin irrécusable de la passion de Jésus-Christ.

La couronne d'épines. — Cette insigne relique, peut-être la plus remarquable de celles que possèdent les chrétiens, à cause de son intégrité relative, nous vient sans conteste de saint Louis et est conservée dans le trésor de la cathédrale de Paris ; ici nous allons seulement un peu abréger M. Rohault de Fleury. (P. 293.)

Comme les autres reliques de la passion, elle demeura cachée pendant les trois premiers siècles sous les empereurs païens, aux yeux desquels on dérobait tout ce qui était saint pour les chrétiens. En 409, saint Paulin, évêque de Nole, en admettait l'existence comme un fait notoire; saint Grégoire de Tours paraît être le premier qui en ait parlé explicitement ; le patriarche de Jérusalem, vers l'an 800, envoya à Charlemagne un clou, des épines et un morceau considérable de la Croix. Charles le Chauve donna ces reliques à l'abbaye de Saint-Denis. Une inscription du XII^e^ siècle, placée sur son tombeau, rappelle cette donation.

Au temps de la première croisade, pour engager les Latins à s'emparer de Constantinople, Alexis Comnène écrivit, en 1100, à Robert, comte de Flandre, que l'on conservait beaucoup de reliques insignes à Constantinople ; voici les reliques auxquelles il faisait allusion :

La colonne à laquelle Notre-Seigneur a été attaché ; le fouet dont il a été flagellé ; la robe de pourpre dont il a été revêtu ; la couronne d'épines ; le roseau qu'on lui a donné pour sceptre ; les habits dont on l'a dépouillé ; une partie considérable de sa croix ; les clous qui ont servi à son crucifiement ; les linges trouvés dans son tombeau.

En 1228, l'empereur de Constantinople, Baudouin II, avait emprunté aux Vénitiens une somme de 13,075 hyperberes correspondant à 156,900 livres de notre monnaie. Ne pouvant se libérer, il s'adressa au roi de France qui paya la dette et devint possesseur des reliques que l'empereur avait consignées comme gage entre les mains de ses prêteurs (1239).

Quelques années après, saint Louis ayant reçu de l'empereur Baudoin une portion considérable de la vraie Croix avec d'autres reliques, fit bâtir sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du Palais celle qu'on voit aujourd'hui. Cet édifice, commencé vers 1241, et fini en 1248, coûta au pieux monarque environ 40,000 livres de son temps, évaluées communément à 800,000 livres de notre monnaie.

C'est dans le même temps que, par un singulier rapprochement, les Pisans consacrèrent un reliquaire du même genre à une autre portion de la sainte couronne d'épines. Et la Santa-Maria della Spina de Pise est, comme la sainte chapelle de Paris, une merveille d'architecture ; c'est là qu'ont été conservées deux parties de la couronne, suffisantes pour nous bien faire connaître cet horrible instrument de supplice de Notre-Seigneur, et par une autre coïncidence, qui marque bien l'instabilité des choses humaines, ni l'une ni l'autre châsse de marbre ou pierre n'a gardé jusqu'à présent sa relique ; mais ces deux reliques sont entières, et les châsses restaurées pourraient encore les recevoir. (Rohault, p. 204.)

La châsse de Notre-Dame de Paris rappelle la mémorable histoire de la relique dont saint Louis avait enrichi la fille aînée de l'Eglise. On lit sur la première face : « La sainte couronne de Jésus-Christ, conquise par Baudoin à la prise de Constantinople, en 1204, engagée aux Vénitiens, en 1228, fut reçue avec grande piété par saint Louis à Villeneuve, près Sens, le 10 août 1239 ». Sur la seconde face : « Transférée de la Sainte-Chapelle à l'abbaye de Saint-Denis, en France, par ordre de Louis XVI, en 1791, rapportée à Paris, en 1793, dépouillée à l'Hôtel des Monnaies et portée à la Bibliothèque nationale en 1794, elle fut enfin restituée à l'église Notre-Dame, par ordre du gouvernement, le 26 octobre 1804 ». Sur la troisième face : « Reconnue le 5 octobre 1805 par P. Dienzé et Ch.-N. Warin-Flot, vicaire général de Coutances, chargés en 1791 d'en prendre une parcelle pour Port-Royal, elle a été transportée solennellement à l'église Notre-Dame, par J.-B., cardinal de Belloy, archevêque de Paris, le 10 août 1806 ». Elle est renfermée dans un anneau de cristal relié par du bronze doré et des fils de soie rouge.

La couronne elle-même se compose de petits joncs réunis en faisceaux. Le diamètre intérieur de l'anneau est de deux cent dix millimètres ; la section a quinze millimètres de diamètre ; les joncs sont reliés par quinze ou seize attaches de joncs semblables. Un fil d'or court au milieu des attaches pour consolider ces pieux débris. Le diamètre des joncs, qui sont très-fins, varie de un millimètre à un millimètre et demi, quelques-uns sont pliés et font voir que la plante est creuse ; leur surface, examinée à la loupe, est sillonnée de petites côtes.

Voici maintenant une bien judicieuse réflexion de M. Rohault de Fleury. Indépendamment de l'authenticité que l'histoire assure à la relique de Notre-Dame, l'espèce d'invraisemblance qui l'environne au premier aspect et qui cesse bientôt après un examen attentif, prouve qu'elle était vraiment la couronne de Notre-Seigneur. Si on eût voulu composer une couronne d'après l'idée toute naturelle qu'on devait s'en faire, et que les peintures ont suivie sans réflexion, on n'aurait pas simulé un anneau de joncs au lieu d'épines, et on ne l'aurait pas fait d'ailleurs trop grand pour la tête.

Pour bien comprendre la valeur de ce cachet d'authenticité, il faut que le lecteur sache que, d'après les observations scientifiquement spéciales de M. Rohaut, il est constaté que la sainte couronne de Paris n'est pas une couronne d'épines, mais un cercle en jonc, *Juncus balticus*, originaire des pays chauds, et ce cercle trop large d'ailleurs pour être adapté seul à la tête de Notre-Seigneur ne servit à la passion que de support pour y ajouter et superposer une couronne pleine d'épines qui couvraient toute la tête et se rattachaient à ce cercle. Les épines étaient une espèce de rhamnus.

D'après cette heureuse découverte, on comprend l'usage exact de la couronne de Notre-Dame ; pourquoi elle est de nature différente des autres branches d'épines qui sont conservées dans diverses églises et qui furent la couronne proprement dite, et le vrai instrument du supplice ; on n'est plus étonné de voir une couronne en apparence entière à Paris, et de plus, diverses petites branches et des épines isolées et détachées en cent trois villes de la chrétienté ; mais la plus notable partie se trouve à Pise, à Trèves et à Bruges. Celles de Trèves, venues de sainte Hélène, ont un grand caractère d'authenticité, et ressemblent parfaitement à celles de Pise.

J'ajoute que j'ai été bien frappé en lisant le verset 14 du chap. IX des Juges, qui dit : *Dixerunt omnia ligna ad rhamnum : Veni, et impera super nos.* Est-il possible de ne pas y voir

le rôle que cet arbrisseau devait jouer dans la grande scène du calvaire? Le rhamnus devient le signe et l'illustration de la royauté de Jésus-Christ; et cette royauté, le rhamnus l'a écrite avec un sang divin.

Les saintes robes de Trèves et d'Argenteuil. — Arrivons maintenant aux vêtements du Sauveur. Il est question, dans le récit de la passion, de sa robe tirée au sort, et c'était l'accomplissement d'une prophétie. Or, cette robe, nous la possédons encore comme une pièce à conviction; nous possédons avec elle plusieurs autres vêtements qui ont eu l'honneur de couvrir la sainte humanité de Jésus-Christ.

Jésus-Christ devait avoir, selon la coutume des Juifs, une tunique, espèce de chemise sans couture, une robe par dessus, semblable à la soutane des ecclésiastiques, et enfin un manteau, vêtement extérieur qui s'enlevait aisément et ne se conservait pas dans l'intérieur des appartements. On regarde comme certain que Jésus-Christ, dans sa passion, n'avait conservé qu'un seul de ses vêtements habituels, et dans deux circonstances il fut revêtu de robes de dérision, de la robe blanche devant Hérode, et de la robe d'écarlate devant Pilate et le peuple juif.

Les villes de Trèves et d'Argenteuil possédaient chacune une tunique que l'on dit avoir appartenu à Notre-Seigneur, et chacune croyait autrefois posséder la robe sans couture; ce qui mettait dans les esprits une confusion regrettable. Mais des études récentes ont démontré que les deux peuvent être véritables. Il est certain que la longue robe, conservée et honorée à Trèves, est différente de celle d'Argenteuil. C'est la première qui est arrivée d'abord en Europe, parce que ce fut sainte Hélène elle-même qui l'envoya à Ayvilius, évêque de Trèves.

On ne doit pas être surpris que la ville de Trèves ne puisse montrer de documents écrits constatant l'authenticité, qu'à partir du XII^e^ siècle. Qui ne connaît les malheurs de cette cité pendant l'invasion des Barbares, particulièrement au V^e^ siècle? Cent fois la possession de cette ville a été disputée entre les Gaulois, les Francs, les Suèves, etc., et toujours elle a été victime de la part des vaincus comme des vainqueurs. Comment chercher des monuments écrits sous ces décombres? Mais les traditions ont survécu, et toutes, dit M. Rohault, elles sont d'accord sur l'authenticité des reliques.

Cependant l'église de Trèves a un monument écrit: c'est un diptyque en ivoire, ouvrage romain de la décadence, qui représente l'introduction des reliques de Trèves dans cette ville et leur réception par sainte Hélène. En 1196, l'archevêque Jean, faisant travailler à la cathédrale, trouva la cassette qui contenait la sainte robe. A partir de ce moment jusqu'en 1512, elle resta sous le maître-autel sans être exposée; et après bien des vicissitudes, de 1512 à 1810, elle revint à Trèves d'où elle avait été éloignée pendant un siècle. La caisse contenant la sainte robe fut déposée dans la chambre aux reliques et ouverte.

La haute antiquité du vêtement est évidente. La sainte robe est plus brune à l'intérieur qu'à l'extérieur, blanchâtre en quelques places, grisâtre dans le reste. On crut n'y trouver aucune espèce de couture; mais le dos avait été couvert de gaze, parce que le tissu se défaisait en beaucoup de places, et que les fils pendaient. Les fils sont si fins qu'on les distingue à peine à l'œil nu. La matière semble être des filaments d'orties. Longueur, un mètre cinquante-cinq centimètres; manche, soixante-treize centimètres; largeur, au bas, un mètre seize centimètres. Lorsque cette relique fut exposée en 1810, plus de deux cent mille pèlerins y affluèrent.

Les titres d'authenticité de la robe d'Argenteuil sont parfaitement établis et distribués de siècle en siècle, de manière qu'on ne la perd pas de vue depuis Grégoire de Tours qui en fait l'historique depuis l'origine. Il dit que cette tunique, achetée par les fidèles, fut portée à une ville de Galatie, province de l'Asie-Mineure, à cent cinquante milles de Constantinople. La relique y était conservée dans une basilique consacrée aux saints archanges, et dans un caveau secret, dans un coffre de bois; de là elle fut transportée à Jaffa pour être à l'abri des attaques du roi de Perse, marchant sur l'Arménie et l'Asie Mineure, en 590, où il détruisait toutes les églises. L'an 594, cette robe fut solennellement transportée à Jérusalem par trois patriarches, Grégoire d'Antioche, Thomas de Jérusalem et Jean de Constantinople, et une foule de peuple. (Gretzer, l. I^er^, c. 97.) Vingt ans après, Chosroès la prit et l'emporta en Perse. Héraclius la reprit en 627, et la transporta à Constantinople, puis à Jérusalem, pour la rapporter enfin à Constantinople où elle était plus en sûreté. L'impératrice Irène, envoyant de riches présents à Charlemagne, y comprit la tunique sans couture de Notre-Seigneur. Charlemagne avait une sœur nommée Gisèle, qui habitait depuis quelque temps un monastère à Argenteuil, près de Paris, et dépendant de Saint-Denis. Théodrade, fille de Charlemagne, se consacra à Dieu dans le même monastère, et l'empereur demanda qu'elle y fût abbesse. Comme il aimait beaucoup cette princesse, il fit, en sa faveur, la translation solennelle dans cette abbaye de la précieuse relique, le 13 août 800.

Le curé d'Argenteuil a eu la pensée malheureuse de diviser la sainte tunique en plusieurs parties pour mieux la soustraire aux profanations, en sorte qu'il est aujourd'hui difficile de la restituer dans sa première forme. Mais les anciennes descriptions sont là qui nous disent ce qu'elle était, c'est-à-dire la même forme que celle de Trèves, seulement un peu plus courte. Selon M. Davin, le tissu est en poil de chameau assez lâche, et ressemble à du canevas dont les fils seraient très-tors. Les fils sont distribués à deux millimètres pour trois fils. Elle est faite à l'aiguille, tissée de haut en bas dans toute son étendue, sur le plus simple des métiers, telle qu'une tablette rece-

vant sur les deux faces la chaîne et la trame. Les bras n'étaient couverts qu'à moitié, et le vêtement pouvait descendre jusqu'au bas du genou.

Il semble démontré, dit M. Rohault, que Trèves possède la robe longue de dessus, tissée en lin fin, ornée de dessins, etc., et Argenteuil, la tunique plus courte, sans couture, grossièrement tissée d'un seul fil en poil de chameau. Toutes les deux ont été portées par Notre-Seigneur ; mais c'est la dernière qu'il avait sur le Calvaire. Moscou croit posséder une robe de Jésus-Christ. Il pourrait se faire que ce fût une partie du manteau, d'après ce que M. Prilejaëf a communiqué à M. Rohault à ce sujet. Rien n'empêche qu'il y ait dans plusieurs autres lieux des reliques des vêtements de Jésus-Christ ; car, en ajoutant les morceaux qui se trouvent à Saint-Praxède, à Saint-Roch, à Rome, le vestiaire connu de Jésus-Christ n'est pas fort considérable, et assurément tout ne nous est pas parvenu. A Venise, il y a un morceau de la robe blanche de dérision portée devant Hérode. On montre à Saint-François de Philipo-Anagni, en Italie, à Saint-Jean de Latran et à Sainte-Marie-Majeure, des morceaux de la robe de pourpre, dont Notre-Seigneur fut revêtu dans le palais de Pilate.

Les saints suaires. — Que n'a-t-on pas dit d'insultant contre la piété des fidèles et contre la dignité de l'Eglise sur la facilité qu'on lui reproche de laisser exposer à la vénération des chrétiens un grand nombre de suaires, de robes et de voiles, comme instruments de la passion ? Ici, comme sur tant d'autres points de la croyance religieuse, des études plus approfondies apprendront aux téméraires frondeurs qu'il est dangereux de condamner l'Eglise. Quand donc notre siècle voudra-t-il se résigner à ne prononcer des condamnations, que lorsqu'il aura bien connu les pièces du procès ?

Que nous dit l'histoire sur la manière d'embaumer chez les Juifs, du temps de Notre-Seigneur ? On aurait déjà pu savoir par saint Jean (chap. XX), que, dans l'embaumement des morts, on se servait de plusieurs enveloppes ; on parle de *linteamina* au *pluriel*, et de *sudarium*, autre objet mis à part dans le sépulcre après la résurrection. Il faut donc se défaire d'une idée puisée dans les usages modernes, qui ne représentent qu'un seul suaire pour un seul mort. Au chapitre XI, 44, saint Jean nous montre Lazare sortant du tombeau ; mais il avait les pieds et les mains liés avec des linges et des bandelettes. M. Rohault pense avec Langellé et bien d'autres savants, et cela est incontestable, que la manière d'ensevelir les morts chez les Egyptiens fut pratiquée aussi par les Hébreux et se conserva jusqu'au temps de Notre-Seigneur. Il y avait trois manières d'embaumer chez les Egyptiens. Selon Diodore, l'une coûtait un talent, cinq mille cinq cent francs ; l'autre deux mines, mille huit cent cinquante-trois francs ; et la troisième, très-peu. Sans doute, les momies égyptiennes, qui nous sont parvenues, avaient été l'objet d'un embaumement très-soigné. On en peut voir le détail dans le même historien. (Liv. Ier, ch. 91.) Hérodote dit les mêmes choses. Veut-on savoir quelle quantité de toile entrait dans ces somptueuses sépultures ? L'arabe Abdallatif vous le dira. Il y en a, dit-il, où il entre plus de mille aunes de toile de chanvre. On peut comprendre par là qu'on en faisait encore une dépense considérable, même dans les ensevelissements de deuxième classe. En 1867, tout Paris fut témoin, à l'exposition, du dépouillement de momies qui donna une quantité prodigieuse de linges. Avant d'aller plus loin, insistons encore, pour établir que, sur ce point, les usages des deux peuples étaient semblables. On peut dire qu'en tout ce qui n'était pas défendu par la loi, les Hébreux avaient emprunté beaucoup au peuple chez lequel ils avaient vécu plusieurs siècles, dont Moïse avait connu la science, dont la langue était encore connue au temps d'Abraham, puisqu'il parlait au roi sans truchement. Voici ce que dit la Genèse, et c'est un fait important (Genèse, ch. L, v. 2) : Joseph commanda à ses serviteurs et aux médecins d'embaumer le corps de son père, et il fallut quarante jours pour terminer cet embaumement. C'était évidemment la méthode égyptienne, décrite par les historiens dont nous venons de parler. La similitude des usages est donc bien établie. M. le chevalier de Rossi a montré à M. Rohault, dans le cimetière de Saint-Callixte, un corps embaumé et enveloppé tout à fait à la façon égyptienne, et on sait que les inhumations des catacombes sont des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Peut-on croire maintenant qu'un homme riche, comme Joseph d'Arimathie, et les saintes femmes n'ont pas prodigué ce qu'ils avaient de plus précieux chez eux, en bijoux, en aromates, en linges, pour en faire honneur au Maître vénéré ?

Malgré le soin que prirent le bienheureux Joseph et les saintes femmes d'étancher le sang, comme l'ensevelissement eut lieu immédiatement après la mort, il est très-vraisemblable de dire que le sang a pu traverser plusieurs plis des linceuls et donner lieu à l'existence de plusieurs suaires portant des empreintes, que l'on a vénérées dans différentes villes de la chrétienté, et on peut affirmer que tous les linceuls ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Si donc il est une chose qui doit causer de l'étonnement, ce n'est pas qu'il y ait eu des saints suaires à Besançon, à Turin, à Cahors, à Cadouin, à Carcassonne et à Rome ; mais qu'il n'en soit pas resté davantage, et cela prouve la sincérité et la bonne foi des chrétiens, à qui il répugne naturellement d'employer la fourberie dans une matière si grave. Sans doute la sainteté des choses n'en empêche pas l'abus ; mais il faut qu'il y ait un intérêt humain considérable. Ici où serait-il ? L'excommunication menace ceux qui en font trafic.

La santa scala, le roseau, l'éponge, la lance. — L'escalier du palais de Pilate fut transporté

à Rome par sainte Hélène, en 326, et déposé à Saint-Jean de Latran. En 850, saint Léon IV établit la dévotion de le monter à genoux. Comme on ne pouvait monter ces escaliers qu'à genoux, les marches en étaient tellement usées qu'il a fallu les recouvrir de doublures de bois de noyer ; ces doublures sont évidées par devant, de manière à laisser voir la relique, qui se compose de vingt-huit marches en marbre blanc, dont les veines, légèrement grises, sont dans le sens de la longueur des marches. Il n'y a pas de moulures sur le devant; elles ont, les huit premières, 3 m. 30 c. de longueur ; et les autres, 2 m. 50 c.

Le dôme de Florence possède un petit fragment du roseau de la royauté dérisoire de Jésus-Christ ; un autre plus considérable, cent dix millimètres, est au couvent d'Andeschs, en Bavière, et un autre de cent quatre-vingts millimètres au couvent de Watoped, du Mont-Athos. En réunissant tous ces fragments, nous ne passons guère trois cent millimètres : le roseau devait dépasser de beaucoup cette longueur. Ici encore, comme pour la plupart des saintes reliques, il y a eu déperdition, au lieu de fausse multiplication.

A la prise de Jérusalem par les Perses, en 614, la sainte éponge fut portée à Constantinople le 14 septembre de la même année. Saint Grégoire de Tours, quelques années auparavant, en parle comme d'une relique que l'on vénérait publiquement à Jérusalem avec la lance et le roseau, la couronne d'épines et la colonne, sans marquer le lieu où on les gardait. Le vénérable Bède l'a vue à Jérusalem dans le calice de Notre-Seigneur, calice d'argent qu'on croyait avoir servi à la cène. Un fragment de la sainte éponge est venu en France avec les reliques offertes à saint Louis ; Saint-Jacques de Compiègne en a eu une petite parcelle. On en voit aussi des fragments à Rome dans les églises de Saint-Sylvestre, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Marie in Transtevère, Saint-Marc et Sainte-Marie in Compitelli. Toutes réunies ne formeraient, selon toute apparence, qu'une éponge assez médiocre de grandeur.

Du temps du vénérable Bède, la sainte lance était renfermée dans une croix de bois sous le portique du Martyr, église construite par Constantin. L'évêque François-Adolphe l'a vue également. Selon Grégoire de Tours, elle fut transportée de Jérusalem à Constantinople, au temps d'Héraclius. En 1092, les croisés la trouvèrent à Antioche ; en 1243, Beaudouin en céda la pointe à saint Louis. Une partie de la lance fut envoyée par Bajazet, en 1492, à Innocent VIII, qui la plaça à Saint-Pierre de Rome, où elle est en grande vénération. Bajazet fit dire que la pointe était en France. Benoît XIV fit venir de Paris la pointe de la sainte lance, afin de la rapprocher de la lance elle-même, déposée dans la basilique de Saint-Pierre, et il constata que l'adaptation était satisfaisante.

La pierre où fut posée la croix ; — la pierre de l'onction. — Mgr Mislin a dénoncé une supercherie des Grecs. La cavité, qui est au sommet du calvaire, n'est pas celle où la croix fut plantée. Dans le bouleversement arrivé dans l'incendie de 1808, ils enlevèrent la pierre dans laquelle avait été enfoncée la vraie croix, pour la transporter à Constantinople, et mirent une autre pierre à la place, et la véritable fut perdue dans un naufrage. Mais, si le zèle jaloux des chrétiens enlève les pierres, on ne peut enlever les lieux.

En descendant du calvaire, on trouve immédiatement la pierre de l'onction sur laquelle Joseph d'Arimathie embauma le corps de Jésus. Longue de huit pieds, large de deux, elle est aujourd'hui revêtue d'une table de marbre rouge qui n'a que quelques pouces d'épaisseur. Elle est entourée de grands candélabres et de dix lampes en argent.

La colonne de la flagellation ; — le saint sang. — La colonne, à laquelle Jésus-Christ fut lié pendant sa flagellation, se gardait anciennement à Jérusalem sur le Mont-Sion avec d'autres saintes reliques. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, *or.* 1, *in Julian.*, de saint Paulin, *ep.* 34 ; de saint Grégoire de Tours, l. I^er^, *de glor. mart.*, c. 7 ; du vénérable Bède, *de locis sanctis*, c. 3 ; de saint Prudence ; de saint Jérôme, etc. Cette colonne se voit présentement à Rome, à travers un grillage de fer, dans une petite chapelle de l'église de Sainte-Praxède. Suivant une inscription placée au-dessus de la chapelle, elle y fut apportée, en 1223, par le cardinal Jean Colonne, légat du Saint-Siége en Orient, sous le pape Honorius III. Elle est de marbre gris, et longue d'un pied et demi. Elle a, dans sa base, un pied de diamètre et huit pouces seulement par le haut. Le socle de la colonne est conservé dans le riche trésor de Saint-Marc, à Venise. On y voit encore un anneau de fer auquel on attachait les criminels. Quelques-uns pensent qu'elle n'est que la partie supérieure de la colonne dont parle saint Jérôme : mais on n'y aperçoit aucune marque de fracture. Les Juifs fouettaient les criminels, premièrement sur le dos, ensuite (au moins souvent) sur le ventre, puis sur les deux côtés. Il paraît que la même chose s'observait chez les Romains.

Le *sang* de Jésus-Christ, que l'on garde en quelques endroits, et dont le plus fameux est celui de Mantoue, provient de ce qui a quelquefois découlé miraculeusement des crucifix que des Juifs ou des païens ont percés en haine du Sauveur. Ces miracles si touchants sont racontés et établis d'une manière péremptoire dans des histoires fort authentiques. Voir saint Thomas, l. III, p. 54, *a.* 2, *ad* 5 ; *et quod, l. V, a.* 5 [1].

Le saint bandeau. — M. Baras, curé de Saint-Ceré (Lot), a signalé à notre attention l'existence

1. Voir au martyrologe du 1^er^ mai, page 146 de ce volume, ce que nous disons du précieux sang de Billom.

d'une précieuse relique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, oubliée depuis longtemps, et que possède une petite église de campagne, au diocèse de Cahors. Cette relique se rattache à la vie de saint Namphase dont le tombeau est dans l'église de Caniac [1]. Saint Namphase fut le restaurateur de l'abbaye de Marcillac à laquelle fut donnée, par Charlemagne, la précieuse relique dont nous parlons. C'est le saint bandeau dont furent couverts les yeux de Notre-Seigneur, dans la maison de Caïphe, lors de la cène décrite par l'Evangile : « On commença à lui voiler la face, à le souffleter et à lui demander qui le frappait ». La petite église de Saint-Julien de Lunegarde a le bonheur de posséder cette insigne relique depuis plusieurs siècles.

Ce bandeau est un morceau de toile de lin assez long pour faire le tour de la tête, et large d'environ dix centimètres; il présente de nombreuses taches de sang.

L'historien Dominicy, dans son ouvrage de *Sudario capitis Christi*, imprimé à Cahors en 1640, dit : *Asservatur in ecclesia S. Juliani de Lunegarde (cujus præsentatio ad abbatem Marciliacensem pertinet), tenue velum ex lino ægyptio ; idemque illud esse dicunt quo Christi faciem milites obduxere, dùm per ludibrium colaphis cæderetur. Est et in eadem Ecclesia, frustum arundinis, ei in signum regni affectati, pro sceptro traditæ, p.* 47... *Hanc porro cœnobio Marciliacensi, cum velo quo Christus eadem in cena obductus fuit, a Carolo Magno illius monasterii restauratore olim vetus affirmat traditio, eamque postmodum ecclesiæ de Lunegarde, ab illius cœnobii abbatibus traditam, et locus ille (qui ab hoc monasterio ad hoc pendet), vasta superioris Cadurcinii solitudine et sylva horrenda obsitus, tantorum pignorum gratia, a populis devotionis ergo adeuntibus in posterum frequentaretur... Sacras quamplures reliquias in multis Galliarum ecclesiis (Carolum Magnum) deposuisse nemo potest inficiari, illosque maximè ab oriente quæsitas, p.* 50.

Ces textes si précis de l'historien du Quercy, acquièrent, à nos yeux, une nouvelle autorité d'un monument qui m'a été communiqué par M. l'abbé Ayrales retiré à Saint-Chignes, paroisse de Saigros, canton de Saint-Ceré. C'est un acte notorié sur parchemin dans lequel est rapporté : 1° la présentation faite par l'abbé de Marcillac d'un nommé *Jeanny de Podio* de Cardailhac en remplacement d'un certain Valette, démissionnaire à la cure de Saint-Julien de Lunegarde ; 2° la nomination faite de ce même de Podio (Dupuy probablement) à ladite cure, pour le frère et vicaire général de Mgr Antoine d'Alamand, évêque de Cahors. Cet acte est de l'année 1468. — Cet acte suppose que le droit de présentation, exercé par l'abbé de Marcillac, existait avant cette époque. Ne peut-on pas conclure raisonnablement que le saint bandeau avait déjà été déposé à Lunegarde à une époque antérieure à l'année 1468?

Je crois que Dominicy commet une erreur en parlant d'un *fragment du roseau.* Je suis convaincu, comme le porte l'inscription attachée à la relique, que c'est de la vraie croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui fut déposée dans l'église de Saint-Julien de Lunegarde en même temps que le saint bandeau.

Le titre authentique de ces reliques n'existe plus. M. Pons, curé de Lunegarde avant 1789, et mort, je crois, en 1834, a dit, à plusieurs personnes qui me l'ont rapporté, « qu'il avait eu ce titre en sa possession, mais qu'il l'avait perdu à l'époque de son émigration ». Ceci nous a été attesté par feue Mme Pons de Reilhac, mère de M. Antoine Pons, notaire ; par Mme feue Claretty, mère de Mme Pégourié du Grand-Domaine, et par M. Laveyffières, curé de Saint-Martin-le-Désarnat, ancien curé de Lunegarde, précédemment vicaire de M. Pons.

Il est certain que de temps immémorial il y a eu des pèlerins se rendant, par dévotion, à Lunegarde. 1° La fontaine, où les pèlerins vont encore puiser de l'eau, en est une preuve. Son nom *Font-Roumive* veut dire fontaine des pèlerins, *Font des Roumious.* Au moyen âge, on avait donné, dans le langage du pays, le nom de *Roumious*, qui va à Rome, à ceux qui entreprenaient un pèlerinage quelconque, parce que le pèlerinage de *Rome* étant le plus célèbre, on appelait Roumious ceux qui s'y rendaient. Il existe, à Rocamadour, un chemin qu'on appelle *lou Comi dey Roumious.* 2° Les vieillards, que j'ai connus à Lunegarde, m'ont affirmé que, de tout temps, le pèlerinage avait été fréquenté, surtout avant la grande Révolution. On s'y rendait même de l'Auvergne, comme l'a attesté un marchand colporteur de ce pays-là qui me disait « avoir entendu dire à son grand-père, mort nonagénaire, alors qu'il était lui-même petit enfant, qu'on allait d'Auvergne en pèlerinage à Lunegarde ». Ce marchand s'appelait Andrieu et était âgé de plus de soixante ans. Ce témoignage est antérieur à 1850. J'atteste, dit en terminant M. l'abbé Baras, la vérité des témoignages ci-dessus.

Cf. La *Bible sans la Bible,* 2 gr. v. in-8°, 2e éd., Bar-le-Duc, 1871-72.

1. Caniacum et non Camiacum, comme on l'a imprimé par erreur dans la légende du *Propre de Cahors.*

SAINT ALEXANDRE, PAPE,

S. ÉVENCE, S. THÉODULE, PRÊTRES, Ste BALBINE, S. QUIRIN, Ste THÉODORA, S. HERMÈS, MARTYRS

108-117. — Empereurs : Trajan; Adrien.

> **Votre tristesse sera changée en joie. — Le monde se réjouira pendant que vous vous serez attristés, mais votre tristesse sera changée en joie.**
> *Comm. des Martyrs au temps pascal.*

Saint Alexandre avait trente ans lorsque l'élection le porta sur le Saint-Siége pour gouverner l'empire des âmes. Il était né à Rome dans la région palatine, au quartier dit la *Tête de Taureau* [1], ainsi nommée d'un taureau de bronze érigé pour perpétuer le souvenir de la victoire de Marius sur les Teutons; son père s'appelait comme lui, Alexandre.

Les conversions merveilleuses qu'il opéra, surtout dans les rangs élevés de la société, attirèrent sur lui l'attention des persécuteurs ; mais laissons parler les *Actes :*

« Alexandre, qui siégea le sixième sur la chaire du bienheureux Pierre, apôtre, était un homme d'une sainteté incomparable ; jeune d'années, il était vieux par la foi. La grâce divine lui concilia tellement l'affection de la ville de Rome, qu'il convertit à Jésus-Christ un grand nombre de sénateurs. Une de ses premières conquêtes fut le préfet de Rome, Hermès, qu'il baptisa avec sa femme, sa sœur, sainte Théodora et ses fils, et douze cent cinquante esclaves qui leur appartenaient, en un seul jour de Pâques. Avant de recevoir l'eau régénératrice, Hermès leur rendit à tous la liberté ; ils continuèrent à servir libres celui qu'ils avaient servi esclaves ; Hermès leur distribua tous ses biens. Cependant l'empereur Trajan venait d'envoyer à Rome le chef de sa milice, Aurélianus, avec ordre de mettre à mort tous les chrétiens. Dès son arrivée, les prêtres païens vinrent lui dénoncer le fait ; Hermès et le pape Alexandre furent jetés dans un cachot. Sur leur passage, la foule, soulevée par les pontifes idolâtres, poussait des cris de mort : Qu'on les brûle vifs ! disait-elle. Ce sont eux qui rendent nos temples déserts et qui ont détourné des millions d'hommes du culte des dieux ! — Le préfet de la ville, Hermès, fut remis à la garde du tribun Quirinus. Comment, lui disait ce soldat, un patricien tel que vous, un lieutenant de l'empereur, avez-vous pu perdre à plaisir un poste éminent, pour l'échanger contre des chaînes réservées aux plus vils criminels ? — Hermès lui répondit : Je n'ai pas perdu ma préfecture, je n'ai fait que la déplacer. Une dignité terrestre est soumise à toutes les vicissitudes de la terre ; une dignité céleste est éternelle comme Dieu même. — Quoi ! s'écria le tribun, avec la sagesse que nous admirons en vous, vous avez pu vous laisser séduire par une doctrine si insensée ! Vous croyez qu'il reste quelque chose de nous

1. Caput Tauri.

après cette vie, quand notre corps est réduit en cendres qu'il suffit d'un souffle pour disperser ? — Moi aussi, dit Hermès, il y a quelques années, je riais d'une telle espérance et n'estimais que cette vie mortelle. — Mais, reprit Quirinus, qui donc a pu vous faire changer de sentiment ? quelles preuves avez-vous eues pour croire ? faites-les-moi connaître ; je croirai peut-être à mon tour. — Hermès répondit : Tu as en ce moment sous ta garde le prisonnier qui m'a convaincu ; c'est Alexandre. — A ces mots, Quirinus éclata en malédictions contre Alexandre, et s'écria : Mon cher maître, illustre Hermès, je vous en conjure, rentrez dans votre grade ; revenez à vous-même ; votre patrimoine, votre famille, toute votre maison vous seront rendus. Alexandre n'est qu'un imposteur ; Aurélianus m'a chargé de vous dire que, si vous consentiez à sacrifier aux dieux, rien n'est perdu pour vous. Je vous demandais quelles preuves avaient déterminé votre résolution, et vous me nommez un misérable magicien, un scélérat que j'ai fait jeter dans une basse fosse ! Est-il bien vrai que vous ayez pu être séduit par cet artisan de crimes ? Mais un paysan serait à peine le jouet d'un pareil *Samardachus* [1] qui bientôt sera brûlé vif ! S'il était si puissant, que ne se délivre-t-il lui-même, et vous avec lui ? — Les Juifs, reprit Hermès, ont dit la même parole à Jésus-Christ, mon maître, quand il fut sur la croix : Qu'il descende, disaient-ils, et nous croirons en lui ! Or, si Jésus-Christ n'avait pas eu horreur de leur perfidie et s'il n'avait pas connu clairement leur mauvaise foi, il serait réellement descendu de la croix en leur présence, et leur serait apparu dans toute sa majesté. — Eh bien ! dit Quirinus, s'il en est ainsi, je vais à votre Alexandre, je lui dirai : Veux-tu que je croie à ton Dieu ? Je vais faire tripler le nombre de tes chaînes ; trouve-toi alors à l'heure du souper dans la cellule d'Hermès. Si je vois un tel miracle, je croirai. — Le tribun se rendit dans le cachot d'Alexandre, lui fit cette proposition, et, après avoir doublé les gardes à sa porte, le laissa. Alexandre se mit en prières : Mon Seigneur et mon Dieu ! vous qui m'avez fait asseoir sur le siége de Pierre, votre apôtre, vous m'êtes témoin que je ne veux point me soustraire à la passion et à la mort qui m'attendent. Accordez-moi seulement de me conduire ce soir à votre serviteur Hermès, et faites que demain matin je sois de retour dans ce cachot. — Or, à l'entrée de la nuit, un enfant, tenant une torche allumée, apparut au prisonnier, le prit par la main, ouvrit la fenêtre scellée et le conduisit à la cellule d'Hermès ; les deux Martyrs, miraculeusement réunis, se mirent en prières, et Quirinus, apportant le repas du soir, les trouva dans cette attitude. Sa stupeur, son effroi, ne lui permirent pas d'articuler une parole ; il paraissait foudroyé. Tu as voulu un miracle pour croire, lui dirent-ils ; tu vois le miracle. Crois donc à Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui exauce ses serviteurs, et qui a promis de leur accorder tout ce qu'ils lui demandent. Quirinus avait eu le temps de reprendre ses esprits. C'est peut-être là, répondit-il, un des prestiges de votre magie ? — Quoi ! dit Hermès, est-ce donc par notre volonté que nous aurions pu briser, sans laisser de traces, les portes de ton cachot ? Tu as triplé tes gardes, et cependant nous voici ensemble. Crois donc enfin ; il n'y a pas d'autre magie que la puissance de Jésus-Christ, ce Dieu qui rendait la vue aux aveugles, guérissait les lépreux et ressuscitait les morts ! — Le tribun se sentait ému : J'ai, dit-il, Balbina, ma fille, que je comptais marier bientôt. Il lui est survenu un goître au cou ; guérissez-la et je croirai en Jésus-Christ. — Alexandre lui dit : Détache cette chaîne de

1. Ce terme de mépris, usité dans le langage vulgaire de cette époque, représente assez bien notre expression de charlatan.

fer qui lie mon cou, fais-la toucher à ta fille, et elle sera guérie. — Quirinus hésitait, il ne savait s'il voulait laisser les deux captifs réunis. Referme la porte de la cellule, à la manière accoutumée, lui dit le Pontife ; demain matin je serai dans mon cachot. — En effet, le lendemain, à la première heure du jour, Quirinus ouvrit la porte du cachot d'Alexandre. Le geôlier n'était pas seul, Balbina, sa fille, miraculeusement guérie, l'accompagnait ; il se prosterna aux pieds du saint Martyr, et, fondant en larmes, il dit : Seigneur, je vous en conjure, intercédez pour moi le Dieu dont vous êtes l'évêque, afin qu'il me pardonne mon incrédulité passée ; voici ma fille, votre servante, j'ai fait ce que vous m'avez dit, elle est guérie [1] ».

Quirinus était converti. Alexandre lui demanda : Combien y a-t-il de captifs dans cette prison ? — Environ une vingtaine, répondit le tribun. — Informe-toi s'il en est quelques-uns, parmi eux, qui aient été incarcérés pour le nom du Christ. — Quirinus fit cette enquête et revint bientôt dire au Pontife : Il y a un prêtre âgé nommé Eventius, et un autre venu d'Orient, nommé Théodulus. — Va, lui dit Alexandre, et amène-les-moi. — Le tribun ne se contenta pas d'amener à Alexandre les deux prêtres ; il réunit autour du saint Pontife tous les autres prisonniers : Ceux-ci, dit-il, sont des voleurs, des adultères, des assassins, tous chargés de crimes. — C'est pour les pécheurs, dit Alexandre, que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, est descendu du ciel, il nous appelle tous à la pénitence et au pardon. — Commençant alors à les instruire, il leur parla avec tant de force et d'efficacité, que, touchés de ses paroles, ils demandèrent le baptême. Alexandre chargea les prêtres Eventius et Théodulus de les recevoir au nombre des catéchumènes et de continuer leur instruction. Bientôt Quirinus, Balbina, sa fille, tous les membres de sa maison et tous les captifs, reçurent le baptême ; la prison fut changée en une église. Le greffier, *commentariensis*, dénonça à Aurélianus tout ce qui venait de se passer. Ce lieutenant impérial fit appeler Quirinus : Je te voulais du bien, lui dit-il, tu m'as indignement trompé ; te voilà la dupe de cet Alexandre ! — Je suis chrétien, répondit Quirinus. Vous pouvez me flageller, me trancher la tête, me jeter aux flammes, je ne serai jamais autre chose ! Tous les prisonniers qui étaient sous ma garde sont chrétiens comme moi. J'ai supplié le pontife Alexandre et le patricien Hermès de quitter leur cachot, je leur en ai ouvert les portes, ils s'y sont refusés ; ils aspirent à la mort comme un affamé à un festin ; maintenant, faites de moi ce que vous voudrez. — Insolent ! dit le magistrat romain, je vais te faire couper la langue et t'appliquer à la torture. — Quirinus eut en effet la langue coupée, et fut étendu sur le chevalet ; après ce supplice, on lui coupa successivement les mains et les pieds ; enfin Aurélianus donna l'ordre de le décapiter et fit jeter son corps aux chiens. Durant la nuit, les frères enlevèrent secrètement ces précieux restes et les ensevelirent dans le cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne. Balbina, fille de Quirinus, consacra sa virginité au Seigneur. Un jour, Alexandre la vit baiser respectueusement la chaîne de fer qui l'avait miraculeusement guérie : Cessez, lui dit-il, de baiser cette chaîne. Cherchez plutôt les fers que le bienheureux Pierre a portés, vous pourrez leur prodiguer vos hommages. — La vierge n'oublia pas cette recommandation du Martyr. Après de longues et pénibles recherches, elle découvrit enfin les chaînes de l'Apôtre et les légua depuis à la patricienne Théodora, sœur d'Hermès. Celui-ci eut la tête tranchée par ordre d'Aurélianus. Théodora recueillit ses restes et les ensevelit dans la cata-

1. Bolland., *Acta Sanct.*, Alexandri, papæ, c. 1-2.

combe de l'ancienne voie *Salaria*[1], près de Rome, le 5 des calendes de septembre. Aurélianus fit saisir tous les prisonniers baptisés par Alexandre ; on les embarqua sur un navire désemparé, qui fut coulé en pleine mer[2]».

Aurélianus s'était réservé Alexandre, et les deux prêtres Eventius et Théodulus, pour les interroger avec plus de soin. « Je veux », dit-il au pontife, « apprendre de ta bouche tout le mystère de votre secte. Explique-moi comment, au nom de je ne sais quel Christ, vous courez au-devant des chaînes et de la mort. — Ce que vous me demandez, répondit Alexandre, est le secret des Saints. Et il nous a été dit : « Ne livrez pas les saints mystères aux chiens ». — Je suis donc un chien ! s'écria Aurélianus. — Hélas ! reprit Alexandre, le chien meurt tout entier ; il n'a point de compte à rendre après la vie ; il n'a point d'âme immortelle qui puisse être condamnée à une éternité de souffrances. Mais l'homme, formé à l'image de Dieu, se doit aux obligations qu'un tel privilége lui impose ; des supplices éternels sont réservés à ses crimes. Dignitaire de l'empire, vous puniriez un audacieux qui aurait outragé, dans une de vos statues, la majesté du fonctionnaire public. Cependant, mortel vous-même, les châtiments que vous infligez ne sauraient dépasser la mort temporelle. Mais Dieu est éternel, ses sentences ont l'éternité pour sanction et pour durée. — Ce n'est point là répondre, dit Aurélianus. Je t'ai nettement interrogé. Parle, ou je vais te livrer aux fouets des licteurs. — Quoi ! dit Alexandre, vous prétendez m'arracher, par des menaces, la révélation de nos mystères ! C'est à moi que vous tenez un pareil langage ! Mais, en dehors de mon Roi qui est aux cieux, nulle puissance ne saurait me faire trembler. Sachez que les chrétiens subissent toutes les tortures, sans prononcer une seule parole qui puisse trahir le secret de leur foi. Ils le livrent pourtant tout entier à la docilité des humbles disciples. — Aurélianus crut devoir faire intervenir la toute-puissance impériale, dont il était le représentant. Trêve de subterfuges ! dit-il. Tu n'es point devant un juge ordinaire. Je suis le délégué de Trajan, le maître du monde. — Prenez garde, dit Alexandre. La toute-puissance, dont vous vous faites gloire, sera bientôt réduite à néant ». — La prophétie du saint Pape devait se réaliser bientôt par la mort imprévue d'Aurélianus et de l'empereur lui-même ; mais en ce moment elle exaspéra le fonctionnaire. « Misérable ! s'écria-t-il. J'ai trop tardé à sévir. Tu vas expirer dans les tourments. — Qu'importe ! répondit Alexandre. Ne sait-on pas que tel est le sort que vous réservez à l'innocence ? Vous n'accordez la vie qu'à ceux qui abjurent le nom de Jésus-Christ, mon Dieu. Or, je n'aurai point cette lâcheté. Il me faut donc périr par vos mains. Je mourrai, comme Hermès, ce patricien que le martyre a mis véritablement au rang des *clarissimes*. Je mourrai, comme Quirinus, ce vrai tribun du Christ, et comme ces glorieux régénérés qui viennent de monter aux cieux ! — Voilà précisément ce que je te demande, dit Aurélianus. Pourquoi, vous autres chrétiens, préférez-vous la mort à toutes les offres que je puis vous faire ? — J'ai déjà répondu, dit Alexandre : *Non licet sanctum dare canibus.* — Encore cette injure ! s'écria Aurélianus. Assez de vaines paroles ! Licteurs, faites votre office ! — Alexandre fut étendu sur le chevalet ; on lui déchira les flancs avec des ongles de fer, et on avivait les plaies saignantes avec des torches enflammées. Le Martyr souriait, en priant. — Insensé, lui dit le magistrat. Tu n'as pas quarante ans ! Pourquoi

1. On sait qu'il y avait deux voies *Salaria*, distinguées l'une de l'autre par les expressions *vetus* et *nova*. (Voir la savante nomenclature des catacombes, dressée selon l'ordre des voies romaines, par M. Edm. de l'Hervilliers : *A travers les catacombes de Rome*, p. 5-7.)

2. *Act. S. Alex.*, cap. 3.

perdre à plaisir ton existence ? — Plût à Dieu, dit le Martyr, que vous ne perdiez pas vous-même votre âme immortelle ! — En ce moment la femme d'Aurélianus lui envoya dire : Mettez Alexandre en liberté. C'est un Saint. Si vous persistez à le torturer, la vengeance divine éclatera sur vous, et j'aurai le malheur de vous perdre. — Alexandre est jeune ! répondit Aurélianus. Demandez à ma femme si telle n'est pas la raison du tendre intérêt qu'elle lui porte ». — En réalité, la femme d'Aurélianus était chrétienne, et son mari l'ignorait. « Quand le Pontife, épuisé par la perte de son sang, fut descendu du chevalet, on amena Eventius et Théodulus. Aurélianus s'adressa à Alexandre : Dis-moi, lui demanda-t-il, qui sont ceux-ci ? — Ce sont deux *Saints*, deux prêtres, répondit Alexandre. — Comment te nommes-tu, dit le magistrat à Eventius ? — Mon nom parmi les hommes est Eventius, reprit le prêtre. Mais je suis chrétien, et tel est mon nom spirituel. — Depuis quand es-tu chrétien ? ajouta Aurélianus. — Depuis soixante-dix ans. J'ai été baptisé à l'âge de onze ans ; à vingt ans je fus ordonné prêtre. J'ai maintenant quatre-vingt-un ans. Cette dernière année de ma vie a été la plus heureuse pour moi, car je l'ai passée dans un cachot, pour le nom de mon Dieu ! — Prends pitié de ta vieillesse, dit Aurélianus. Abjure le Christ ; j'honorerai tes cheveux blancs, tu seras l'ami de l'empereur, et je te comblerai de richesses. — Eventius répondit : Je vous croyais quelque sagesse, mais votre cœur est aveuglé ; il refuse de s'ouvrir à la lumière divine. Cependant il est temps encore ; embrassez la foi véritable ; croyez en Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, et il vous sera fait miséricorde. — Le magistrat fit éloigner Eventius, sans lui répondre. Théodulus reçut l'ordre d'approcher du tribunal. Et toi aussi, dit-il, voudras-tu compter pour rien les ordres que je te donne au nom de l'empereur ? — Ni vous, ni vos ordres, ne sauriez m'effrayer ! s'écria Théodulus. Qui êtes-vous, vous qui torturez les Saints de Dieu ? Qu'a fait Alexandre, le saint pontife, pour mériter les supplices que vous lui avez infligés ? — Espères-tu donc y échapper toi-même ? demanda Aurélianus. — A Dieu ne plaise, s'écria Théodulus. Jésus-Christ ne me refusera pas la grâce d'être associé à ses martyrs ! » — Cette parole fit naître dans l'âme d'Aurélianus une pensée qu'il crut merveilleuse. Il donna l'ordre d'attacher dos à dos Alexandre et Eventius, et les fit jeter tous deux dans une fournaise ardente. Quant à Théodulus, il voulut qu'on le tînt près du four embrasé, pour y être témoin de leur supplice, mais sans le partager. Cependant le miracle des compagnons de Daniel se renouvela en ce moment. « Du milieu des flammes, Alexandre s'écria : Théodulus, mon frère, viens à nous ! L'ange qui apparut aux trois jeunes Hébreux est ici à nos côtés, il te garde une place ! — A ces mots, Théodulus, échappant aux soldats, se précipita dans la fournaise. On entendait les trois Martyrs, libres dans les flammes, chanter la parole du Psaume : « Seigneur, vous nous avez éprouvés par le feu, et il ne s'est trouvé en nous aucune iniquité ! » — Aurélianus, furieux de ce prodige qu'il attribuait à un pouvoir magique, les fit retirer de la fournaise. Eventius et Théodulus eurent la tête tranchée. Alexandre, réservé à un supplice plus douloureux, eut tout le corps percé lentement par des pointes d'acier, jusqu'à ce qu'il rendît l'âme. Aurélianus insultait à leurs cadavres, quand il entendit une voix du ciel qui lui disait : Ces morts, que tu outrages, sont maintenant dans un lieu d'éternelles délices, mais toi tu vas descendre en enfer ! — Saisi d'horreur, le magistrat rentra dans son palais, tremblant de tous ses membres. Il appela Severina, sa femme. J'ai cru voir, lui dit-il, un jeune homme au visage étincelant ; il a jeté à mes pieds comme une épée flamboyante, et m'a dit : Aurélianus, tu vas mainte-

nant recevoir ta récompense ! — Un tremblement nerveux s'est emparé de moi. La fièvre me dévore. Que faire ? Invoque ton Dieu pour moi ; prie-le de me faire miséricorde. — Severina répondit : J'irai moi-même ensevelir les saints Martyrs, ils intercéderont pour nous. — Elle alla donc, et dans un de ses domaines, au septième milliaire de Rome, sur la *via Nomentana ;* elle déposa de ses mains Eventius et Alexandre dans le même tombeau. Théodulus fut enseveli seul, dans un sépulcre à part. Les prêtres de Rome et tous les fidèles avaient accompagné les corps des Martyrs. Ils demeurèrent réunis, pendant que Severina revint en toute hâte près de son époux. Aurélianus était en proie au plus violent délire ; une fièvre ardente le consumait ; des paroles incohérentes sortaient de ses lèvres ; parfois cependant il lui échappait des imprécations contre lui-même ; il se reprochait son crime. — Infortuné, dit Severina, vous avez méprisé mes conseils ! La main de Dieu s'appesantit sur vous ! — Bientôt Aurélianus expira dans des convulsions atroces. Severina se revêtit d'un cilice ; elle vint se prosterner sur la tombe des Martyrs, et ne voulut plus quitter ce lieu. Plus tard, lorsque le pontife Sixte fut arrivé d'Orient, elle obtint qu'un évêque y célébrerait chaque jour les saints mystères. Voilà pourquoi un prêtre est demeuré jusqu'à ce jour attaché à cet oratoire. Or, le martyre des saints Alexandre, Eventius et Théodulus, eut lieu le cinq des nones de mai (3 mai 117). Gloire à Dieu dans les siècles des siècles. Amen [1] ! »

Tels sont les *Actes* de saint Alexandre qui ont été retrouvés au XVIII^e^ siècle dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican : ce sont les premiers d'un Pape qui aient échappé à l'incendie des archives chrétiennes ordonné par Dèce et Dioclétien. Les détails qu'ils renferment sont merveilleusement confirmés par la découverte du tombeau de saint Alexandre et de saint Evence, qui a été faite à Rome, sur la même *voie de Nomente*, en 1844, 1860 et 1864 [2].

On représente saint Alexandre I^er^ percé d'aleines ou de clous qui sont enfoncés dans la poitrine.

Suivons maintenant jusqu'au terme de leur carrière glorieuse les autres personnages que nous avons vu figurer dans le drame émouvant des *Actes* du saint Pontife.

Sainte Balbine, la fille spirituelle d'Alexandre, après avoir passé le reste de sa vie comme un ange, employant ses biens à la nourriture des pauvres chrétiens, remit son âme à l'Epoux des vierges en l'année 169, le 31 mars, jour auquel le Martyrologe romain lui fait l'honneur de la mentionner. Son corps virginal fut enseveli près des restes du Martyr, son père, sur la voie Appienne.

On représente sainte Balbine : prenant en main les chaînes du pape saint Alexandre ; ou bien, le Pape lui met ses chaînes sur le cou, à côté de saint Quirin, son père. On l'invoque contre les écrouelles, dont saint Alexandre la guérit miraculeusement.

On représente saint Quirin avec un bras coupé ; — on lui donne quelquefois un cheval et une armure, sans doute pour rappeler sa qualité de chevalier romain ou de tribun militaire ; — un faucon refuse de toucher à sa langue, qu'on lui jette en aliment ; et des chiens, à ses membres, qu'on leur donne à dévorer. Un ancien tableau qui se trouvait autrefois dans le chœur des chanoinesses nobles de saint Quirin à Nuyss rappelait l'épisode de la langue offerte au faucon. Un auteur ajoute même le curieux détail que voici : On recou-

1. *Act. S. Alex.*, cap. 4 ; Bolland., 3 mai.
2. Cf. Darras, *Histoire de l'Eglise*, VII.

rait à saint Quirin pour la guérison des fistules, scrofules, appelées *grâces de saint Quirin*. Les maîtres de saint Quirin, c'est-à-dire les infirmiers chargés de soigner les malades qui venaient à Nuyss chercher leur guérison, ne pouvaient manger des œufs et de la volaille tant que durait le traitement. Un autre tableau représentait le martyr traîné au supplice par dix chevaux : ces animaux gagnèrent à cela d'être souvent délivrés de la morve par « le benoît saint ».

Saint Quirin est particulièrement honoré à Cologne où il y avait de ses reliques dans l'église de Saint-Pantaléon, dans celle de Saint-Alban et dans cinq autres ; à Zulpich, à Mayence, à Paris, près de Louvain, à Lille, à Tongres, à Floresse, à Bruxelles, à Nuyss, à Corregio et dans la Lorraine, etc. On l'invoque, en outre, contre la paralysie, les maux de jambes, et en Brabant, contre les maux d'oreilles.

Dans un abrégé de la vie et du martyre de saint Quirin, publiée en 1847 [1], on trouve sur les reliques de ce bienheureux et sur celles de sainte Balbine, sa fille, d'intéressants détails, dont voici un résumé succinct. Le saint pape Léon IX, Brunon de Dachsbourg, auparavant évêque de Toul, vivement sollicité par Pépa, sa sœur ou sa mère, qui l'était venue visiter à Rome, consentit à lui donner les corps de saint Quirin et de sainte Balbine, dont elle souhaitait enrichir le couvent de Nuyss, non loin de Cologne, dont elle était abbesse. Lors de son retour, arrivée un soir à quelque distance de Dachsbourg, aujourd'hui Dabo, le mulet qui portait les châsses s'arrêta sans plus vouloir avancer ; force fut de déposer avec toute la décence possible le vénérable fardeau, que le lendemain on ne put soulever, malgré de vigoureux et persévérants efforts. Pépa, reconnaissant à tel signe que Dieu avait des vues de miséricorde pour le pays où elle se trouvait, fit élever une chapelle au lieu même du dépôt et y laissa les corps du père et de la fille, dont néanmoins elle emporta les chefs à Nuyss. La pieuse abbesse confia la garde de la chapelle et des saintes châsses à une personne dévouée à l'entretien du nouveau sanctuaire. Après la mort de la fidèle gardienne, l'abbé de Marmoutiers, en Alsace, la remplaça par un de ses religieux, puis ensuite fit transporter les reliques dans son abbaye. Mais les populations de la contrée, attribuant à cet enlèvement les calamités qui vinrent les affliger, adressèrent de vives réclamations au comte de Dachsbourg qui, les ayant transmises en y joignant les siennes, à l'abbé de Marmoutiers, obtint la restitution des châsses protectrices. De son côté, l'abbé représenta au comte qu'il serait plus convenable d'en confier la garde à deux ou trois religieux qui serviraient le Seigneur auprès de ces insignes reliques. Le comte souscrivit au désir de l'abbé ; il bâtit le prieuré de Saint-Quirin où elles furent honorablement placées et autour duquel s'éleva le beau village qui porte son nom [2]. Les grâces nombreuses et signalées, obtenues par l'intercession des deux Martyrs, ont fait de cette localité le but d'un pèlerinage considérable qui n'a pas discontinué.

Une parcelle des reliques de saint Quirin a été replacée dans la chapelle primitive, nommée la *Chapelle haute*, dans laquelle les pèlerins ne manquent pas d'aller prier. Il en existe une autre dans l'église champêtre de Saint-Hilaire, au canton de Saint-Nicolas-de-Port [3].

1. Conversion et martyre de saint Quirin et de sainte Balbine, sa fille, etc., par M. Vagner, in-12 de 60 pages, Nancy, 1847.

2. Arrondissement de Sarrebourg (Meurthe).

3. Ces détails sur le culte de saint Quirin, en Lorraine, nous ont été fournis par M. l'abbé Guillaume, aumônier de la Chapelle ducale, à Nancy.

Nous avons déjà vu sainte Théodora rendre les devoirs de la sépulture chrétienne à son frère, Hermès, le préfet de Rome, converti. Le lieu où elle l'ensevelit s'appelait la *Rue du Sel*. Le pape Pélage II y fit ouvrir plus tard un cimetière qui porta le nom de Saint-Hermès. On n'a pas de détails authentiques sur le reste de la vie de sainte Théodora. On sait seulement qu'après avoir été régénérée dans les eaux du baptême, elle renonça aux plaisirs et disposa de tous ses biens en faveur des pauvres. Elle fut également mise à mort pour la foi, les uns disent en 117, les autres en 133; mais si c'est en 133, elle ne peut avoir été condamnée par le préfet Aurélien, comme le disent quelques auteurs, puisque ce bourreau des chrétiens alla rendre compte à Dieu, peu après avoir envoyé au supplice saint Alexandre et l'illustre phalange de ses disciples.

Le culte de sainte Théodora est mieux établi que sa vie. Vers le milieu du XVII^e^ siècle, les religieuses Ursulines de Caen, désirant enrichir leur chapelle de quelques reliques, supplièrent le pape Alexandre VII, de leur accorder le corps d'un martyr et d'une vierge martyre. On venait précisément de découvrir les cendres sacrées de saint Marin, jeune sénateur romain, de sainte Théodora et de saint Hermès, son frère. Sa Sainteté, condescendant aux vœux des pieuses filles de Sainte-Ursule, leur envoya les corps des deux premiers : la réception solennelle en fut faite à Caen, le 10 septembre 1656. Echappées aux recherches des révolutionnaires de 93, ces saintes reliques reçoivent encore de nos jours les hommages des chrétiens, dans la chapelle des religieuses Ursulines de Caen. Ce saint dépôt ne saurait être nulle part mieux placé que chez ces épouses du Christ, dont tous les efforts tendent à se sanctifier elles-mêmes et à sanctifier les autres en formant des jeunes filles pour Dieu et la famille.

Les Ursulines de Caen célèbrent, par une permission spéciale, la fête de sainte Théodora le premier dimanche non empêché après Pâques, et le premier dimanche de septembre, elles solennisent la fête de la double translation des reliques de saint Marin et de sainte Théodora.

ÉPITRES ET RÈGLEMENTS DISCIPLINAIRES DE SAINT ALEXANDRE.

1° Saint Alexandre eut à combattre deux sortes d'hérétiques, les Docètes et les Héracléonites. Les premiers niaient la réalité de la passion du Sauveur : c'est contre eux qu'est dirigé son premier règlement écrit, ordonnant de faire mention de la passion, dans le saint sacrifice, par ces mots : *Qui pridie quam pateretur* jusqu'à la consécration. Comme il le dit lui-même, c'était la simple confirmation d'un usage traditionnel, — *a patribus accepimus*, — mais de peur que les hérétiques n'arguassent d'ignorance, il coupa court à leurs innovations par le glaive de la parole écrite.

« Dans l'oblation des Sacrements », dit-il, « qui se fait à la solennité de la messe, il convient de faire mémoire de la passion du Seigneur... L'oblation du sacrifice doit consister uniquement dans le pain et le vin mêlé d'eau. *Les Pères nous ont appris* que le calice du Seigneur ne doit point être rempli de vin seul, ni d'eau seule, mais du mélange de l'un et de l'autre. La raison en est facile à comprendre : c'est que du cœur ouvert de Jésus-Christ s'échappèrent à la fois du sang et de l'eau... »

2° Héracléon dogmatisait en Sicile. C'était, en moins d'un siècle, le dix-huitième hérésiarque qui s'en prenait à l'œuvre divine de Jésus-Christ. Il enseignait que le baptême conférait une grâce *inamissible :* on voit que le quiétisme date de loin. Les évêques de Sicile en référèrent au Pape qui composa un traité contre Héracléon, et envoya un saint prêtre nommé Sabinianus le leur porter. Sabinianus eut, avec l'hérésiarque, une conférence publique dans lequel il le réduisit au silence. Cet important fait historique a été mis en lumière par l'érudition non suspecte d'un savant français, le Père Sirmond [1].

3° Décrétale relative à l'*eau bénite*, instituant l'usage de la conserver dans les maisons chrétiennes.

1. Cf. Baluzii, *Nov. col. conc.*, t. I^er^, p. 3, et Mansi, *Conc. collect.*, t. I^er^.

On a fait des dissertations à perte de vue sur l'origine de l'eau bénite : on a voulu y voir l'intention de sanctifier l'usage païen de l'eau lustrale : c'est de l'érudition inutile, car si l'on avait lu, en France, les lettres de saint Alexandre, — ses décrétales si l'on veut, — on y aurait vu que le paganisme n'a rien à voir dans cette question, et que l'origine de l'eau bénite procède directement du cérémonial hébreu transformé par les Apôtres, adapté à la liturgie de ceux qui croient en esprit et en vérité. « Je ne suis pas venu détruire la loi », disait le Maître, « mais la compléter ». Ses disciples se ressouvenant de ce précepte du Lévitique (II, 13) : « Dans toute oblation au Seigneur, tu mêleras du sel », en ont mêlé à l'eau. Le sel, qui était chez les Juifs le symbole de la sagesse, devenait, pour les chrétiens, le symbole de Jésus-Christ lui-même, la sagesse incréée. De plus, les premiers chrétiens n'avaient-ils pas appris de saint Paul à étendre les mains en forme de croix, pour prier, et à les purifier par une ablution préalable ; ce que nous faisons encore aujourd'hui en entrant dans nos églises : or, où est-il question d'eau lustrale dans les épîtres de saint Paul (I Tim., II, 8 ; Tertullien, *de orat.*, cap. 2), et surtout les doctes *Annales de Baronius ; l'Histoire de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras, t. VII ; *Acta Sanctorum*, t. Ier, de mai ? Le Père Giry avait dit, en peu de mots, la même chose que nous : preuve que la prétendue critique moderne n'avait pas entraîné toutes les convictions en attaquant, de parti pris, les documents primitifs.

Les décrétales de saint Alexandre Ier se trouvent au tome V de la *Patrologie grecque* de M. Migne.

Acta Sanctorum, 3 mai ; Darras, *Hist. de l'Eglise*, t. VII ; notes locales.

LA BIENHEUREUSE ÉMILIE BICCHIERI,

DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1314. — Pape : Clément V. — Duc de Milan : Matthieu Ier, Visconti.

> O charmante fleur de virginité, qui dès vos tendres années avez brillé dans le jardin de Dieu à l'égal d'un lis ; vous dont l'âme habitait déjà le ciel, pendant que votre corps était encore enchaîné à la terre, faites-moi la grâce de marcher sur vos saintes traces.
>
> *Vie de la bienheureuse, par la sœur Mathilde. Apud Boll.*

Emilie naquit le 3 mai 1238, à Verceil, de Pierre Bicchieri et de Alésia Borromée, aussi distingués par leur naissance que par leur fortune. Elle était la quatrième de sept sœurs que Dieu donna à ses parents. Toutes se marièrent avantageusement : seule Emilie devait suivre une voie qui est d'ailleurs celle de l'exception. Dès ses jeunes années elle se montra douée d'heureuses qualités que développa une éducation chrétienne. Elle se distingua de bonne heure par une tendre dévotion à l'égard de la sainte Vierge, et sa mère étant morte, elle pria Marie de lui servir de mère. On la vit s'appliquer dès son enfance à la pratique de la mortification et du silence. Elle parlait peu afin d'avoir plus de temps à consacrer avec Dieu. A des oraisons fréquentes elle joignait le jeûne et la pratique du renoncement et de la charité. Elle aimait ardemment les pauvres et mettait en œuvre, afin de les soulager, tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Bicchieri était fier de sa fille, et cherchait à lui procurer un établissement avantageux, mais cela n'entrait pas dans les desseins d'Emilie qui voulait se consacrer à Dieu. Agée seulement de quatorze ans, elle va trouver son père, se jette à ses pieds et le conjure de la laisser entrer en religion. Le père surpris refuse d'abord son consentement, et puis vaincu par ses sollicitations, lui accorde ce qu'elle demande.

Dès lors se regardant comme séparée du monde et consacrée à Dieu, elle se mit à mener dans la maison de son père la vie d'une véritable religieuse. Son choix n'était pas encore fixé. Elle se décida plus tard pour l'Ordre de Saint-Dominique, et son père lui ayant fait bâtir un monastère, elle y entra avec plusieurs compagnes qui étaient venues se ranger sous sa conduite. Après un an de noviciat, elle prenait l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique et cessait toute relation avec le dehors, ne voulant plus recevoir que son père : malheureusement elle le perdit peu de temps après, et malgré sa douleur profonde, montra une grande résignation à la volonté de Dieu.

Ses compagnes la choisirent pour leur supérieure et n'eurent pas à s'en repentir, tant elle leur montra de tendresse et d'affection. Remplie d'une profonde humilité, elle partageait avec ses filles les travaux les plus vils et les plus abjects de la maison. Elle tenait beaucoup à l'exacte observance de la règle et au respect envers les supérieurs ecclésiastiques : elle regardait son confesseur comme l'interprète des volontés de Dieu sur elle et ses filles. Connaissant à fond chacune de ses sœurs, elle les traitait d'après le degré de perfection auquel elles étaient parvenues. Mais il est une chose qu'elle demandait à toutes indistinctement : la pureté d'intention. Elle voulait aussi qu'elles eussent pour but en toutes leurs actions la gloire de Dieu. Elle mettait tous ses soins à entretenir en elles une parfaite charité. Elle avait pour cela établi une coutume touchante au milieu de sa communauté : la veille des fêtes, chaque religieuse se mettait à genoux devant ses compagnes, et leur demandait pardon des mauvais exemples qu'elle leur avait donnés et des peines qu'elle leur avait causées.

Les constitutions du monastère de Sainte-Marguerite (tel était le nom de cette nouvelle fondation), portaient que les jours de jeûne on ne pouvait pas même boire de l'eau en dehors des repas, sans la permission de la supérieure. Celle-ci, qui était fort versée dans la connaissance des voies spirituelles, quelquefois la refusait, quelquefois l'accordait. Elle ne manquait jamais de dire qu'une mortification, une abstinence qu'on s'impose par pure obéissance est du plus grand profit pour la vie éternelle. Elle enseignait aussi à offrir cette mortification à Jésus-Christ, en mémoire de la soif qu'il éprouva sur la croix. Elle allait jusqu'à supplier ses religieuses de vouloir bien réserver ce soulagement pour l'autre monde, de le déposer entre les mains de leur ange gardien, afin qu'il l'appliquât au rafraîchissement de leurs âmes lorsqu'elles seraient en purgatoire. Un exemple vint prouver l'efficacité, le mérite de cette excellente pratique. Sœur Cécile Marguerite Avogadro de Quinto se montra à mère Emilie trois jours après sa mort. Or, la mère Emilie avait quelquefois refusé à cette sœur la permission de boire : quelque pénible que fût ce refus, selon les instructions de la supérieure, sœur Cécile offrait sa mortification à Jésus crucifié. Mais à peine était-elle morte, que son ange gardien se montrant à elle au travers des flammes du purgatoire, il les éteignit presqu'entièrement à l'aide de l'eau dont elle s'était privée sur la terre. Elle resta trois jours seulement dans le lieu d'expiation, à cause de l'affection trop charnelle qu'elle avait eue pour sa propre mère : cette tache effacée, elle en fut aussitôt tirée à cause des mortifications qu'elle avait pratiquées par obéissance.

Ses filles n'étaient pas seules l'objet de sa charité ; elle s'occupait également des pauvres et des affligés. Mais autant elle était douce et charitable envers les autres, autant elle était sévère envers elle-même, ne vivant que de privations. Dieu récompensait tant de vertus par des faveurs extraordinaires. Un jour de fête que sa charité l'avait retenue près d'une sœur ma-

lade, pendant que toutes ses sœurs participaient au banquet de l'Agneau, elle s'affligea fort d'être privée de la communion. S'étant rendue à l'église avant que l'office fût terminé, elle se prosterna devant le crucifix et se plaignit avec amour d'être ainsi privée de la nourriture céleste, qui fait germer et soutient la virginité. Aussitôt un ange descendit du ciel, lui donna la communion de ses propres mains; ce dont toutes les sœurs furent témoins. La mère Emilie fit alors entonner l'hymne *d'actions de grâces*, persuadée que ses religieuses devaient être bien agréables à Notre-Seigneur, pour que ce bon Maître les rendît ainsi témoins de ses aimables privautés envers elle. Comment raconter toutes les faveurs dont Dieu la combla, soit pour son profit, soit pour celui du prochain ? C'est ainsi qu'elle guérit subitement plusieurs de ses sœurs en leur donnant sa bénédiction, et arrêta un incendie en faisant le signe de la croix sur les flammes.

Mais le don des miracles ne fut pas la seule grâce spéciale que Notre-Seigneur accorda à sa servante. Elle goûtait dans la prière tant de douceurs, qu'elle se fût jour et nuit adonnée à ce pieux exercice, sans les obligations de sa charge et les devoirs de la vie commune. Elle suppléait la nuit à ce qu'elle n'avait pu faire le jour, et souvent sa prière était une extase continuelle. Or, il arriva, dans le temps que le ciel se communiquait ainsi à son âme, que le pays de Verceil était désolé par des pluies incessantes. On avait fait des prières spéciales, institué des neuvaines, le tout sans résultat. Une nuit que la bienheureuse Emilie suppliait la sainte Vierge de venir au secours de ses compatriotes, cette bonne Mère lui apparut au milieu d'un ciel pur et serein, la consola et lui enseigna une formule, une suite de prières auxquelles elle attacha une efficacité certaine pour elle et pour tous ceux qui les réciteraient contre les orages. Nous donnerons cette formule à la suite de la vie de la bienheureuse Emilie. Une autre fois qu'elle était en prières dans sa cellule, et qu'elle demandait avec supplication à la sainte Vierge de lui apprendre la manière de prier, la Reine des anges lui apparut encore et lui dit : « Ma fille bien-aimée, la douceur de tes paroles m'attire vers toi. Tu veux savoir quelle serait la prière la plus agréable à mon Fils. Eh bien ! apprends que tu lui plairas beaucoup, si, rappelant à ton souvenir ses trois longues oraisons de Gethsemani, tu récites trois *Pater* et trois *Ave;* si tu lui rends grâce pour les souffrances qu'il a endurées, son agonie, la sueur du sang, et si tu pries pour ceux qui, luttant contre les dernières étreintes de la mort, sont sur le point de rendre l'âme ». A partir de ce moment, elle ne manqua pas un seul jour à cette pratique, et en retira de grandes consolations.

Elle voulut aussi savoir de Notre-Seigneur, quelle était celle des douleurs de sa passion qui avait été le plus aiguë. Ce bon Maître lui assura qu'il avait enduré la plus vive de ses souffrances, pendant les trois heures qu'il était resté suspendu à la croix. Il promit en même temps d'accorder le don des trois vertus théologales aux personnes qui, à trois heures du soir, réciteraient trois *Pater* et trois *Ave* en mémoire de sa crucifixion.

Un autre jour que la bienheureuse Emilie méditait le mystère du couronnement d'épines, elle demanda à Notre-Seigneur de lui faire éprouver ce qu'il avait enduré lui-même dans cette circonstance. Le Sauveur lui répondit par la bouche d'un crucifix, qu'elle était exaucée. Lorsqu'elle quitta la prière, elle sentit un si violent mal de tête, qu'elle fut obligée de se mettre au lit et d'y rester trois jours, au bout desquels sainte Madeleine et sainte Catherine lui apparurent et lui donnèrent à boire d'une eau qui dissipa le mal de tête et la soif ardente qui l'accompagnait.

La bienheureuse Emilie tomba malade à l'âge de soixante-seize ans. Elle comprit que sa fin approchait, elle redoubla de ferveur dans la pratique de toutes les vertus et se montra un modèle accompli de résignation chrétienne. Après avoir reçu les derniers Sacrements, après avoir adressé quelques paroles à ses sœurs, les avoir toutes embrassées l'une après l'autre, elle rendit son âme à Dieu en 1314. Son corps resta huit jours exposé à la vénération des fidèles, et plusieurs infirmes qui s'en approchèrent recouvrèrent aussitôt la santé. Clément XIV approuva son culte en 1769.

Formule de prières, enseignée par la sainte Vierge à la Mère Emilie, contre la tempête et les trop grandes pluies :

1° Faire une procession dans laquelle on portera le cierge pascal, avec la croix et l'eau bénite; bénir les quatre coins du ciel et dire à chaque bénédiction :

Credo in Deum patrem, etc.
Et verbum caro factum est et habitavit in nobis.
Per signum Crucis, de inimicis nostris libera nos Deus noster. † In nomine Patris et filii et Spiritus Sancti. Amen.

Par le signe de la Croix, ô notre Dieu, délivrez-nous de nos ennemis. Au nom du Père, etc.

2° Au retour de la procession, réciter les litanies de la sainte Vierge, et l'hymne :

Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et mortis hora suscipe. Amen.

Marie, Mère de grâce,
Mère de miséricorde,
Protégez-nous contre l'ennemi,
Et à l'heure de la mort, recevez-nous entre vos bras. Ainsi soit-il.

Cf. Acta Sanctorum, t. VII de mai, nouv. édit.

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE, RELIGIEUX CISTERCIEN,

A FOIGNY DANS LE DIOCÈSE DE LAON (XIII^e^ siècle).

Le bienheureux Alexandre était fils d'un roi d'Ecosse, et le plus jeune de trois frères qui avaient déjà embrassé la vie religieuse. Sainte Mathilde, leur sœur, qui, elle aussi, courait dans les voies du Seigneur, tint au jeune Alexandre le discours suivant : « Eh quoi ! mon frère, pendant que tous nous avons échangé la terre pour le ciel, serez-vous le seul de notre famille à vous attacher aux biens périssables d'ici-bas ? » — Le jeune homme se mit à pleurer : la lutte entre la chair et l'esprit était pénible. A la fin, il dit à sa sœur « de faire de lui ce qu'elle voudrait ». La pieuse princesse le prit par la main et le conduisit à une ferme où elle lui fit apprendre à traire le lait, à obtenir le beurre et à faire le fromage. Quand l'apprentissage fut fini, tous deux passèrent la mer et s'en vinrent à Foigny, en France. Le jeune homme entra chez les Cisterciens en qualité de berger et se donna comme très-expert dans l'art de faire le fromage. Il fut accepté pour tel, vécut et mourut dans cette humble fonction. Sainte Mathilde, en quittant son frère, lui avait dit un éternel adieu, en lui faisant observer que leur sacrifice serait bien plus agréable à Dieu, s'ils ne se revoyaient jamais sur la terre.

Or, il arriva, après la mort du bienheureux Alexandre, qu'un religieux, atteint d'une maladie de poitrine, eut la pensée d'aller prier à son tombeau. La foi du poitrinaire fut récompensée : le bienheureux Alexandre lui apparut éclatant comme un soleil, portant deux couronnes, l'une sur la tête, l'autre à la main. Comme le religieux avait l'air de demander du regard ce que signifiait ce double symbole, le Bienheureux lui dit : « La couronne que je porte à la main est la couronne terrestre que j'ai abandonnée pour l'amour de Jésus-Christ ; l'autre est celle des élus ; elle m'est commune avec tous les Saints. Pour te donner confiance en cette vision, sois guéri ». Il guérit en effet, mais ne révéla qu'au lit de la mort l'apparition dont il avait été favorisé. On se rappela alors une prouesse cynégétique du berger du monastère ; car un jour qu'un énorme sanglier s'était jeté à la traverse dans son troupeau de vaches, il demanda son coutelas au chasseur essoufflé qui le poursuivait et, d'un coup adroitement porté, abattit l'animal. En rapprochant ce fait de la vision du religieux, on arrivait à une presque certitude. Sainte Mathilde, du reste, n'était pas loin : elle s'était retirée dans les environs en un endroit nommé Lapion et d'elle on apprit toute la vérité.

Acta Sanctorum, 3 mai.

IV^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Ostie, le bienheureux décès de sainte MONIQUE, mère de saint Augustin, qui a laissé, dans le neuvième livre des *Confessions*, le témoignage irrécusable de la sainteté de sa vie. 387. — Aux mines de Phenno, en Palestine, la naissance au ciel du bienheureux Sylvain, évêque de Gaza, qui reçut la couronne du martyre, avec plusieurs membres de son clergé, dans la persécution de Dioclétien, par l'ordre du César Maximien-Galère. 311. — De plus, trente-neuf bienheureux Martyrs, condamnés aux mines en ce même lieu, qui, après avoir souffert les rigueurs du fer chaud et d'autres tourments, furent décapités avec lui. — A Jérusalem, saint CYRIAQUE, évêque, qui, étant allé visiter les Saints-Lieux, fut tué sous Julien l'Apostat. — Dans l'Ombrie, saint Porphyre, martyr [1]. Règne de Dèce. — A Nicomédie, la fête de sainte Antonie, martyre, qui souffrit une question excessivement dure, et, entre autres supplices, fut suspendue par un bras pendant trois heures, puis détenue dans un cachot l'espace de deux ans; et enfin, par l'ordre du gouverneur Priscillien, fut consumée par les flammes pour sa persévérance à confesser le Seigneur. — A Lorck, en Autriche, saint FLORIAN, martyr, qui, sous Dioclétien, et par l'ordre du gouverneur Aquilin, fut précipité dans l'Ens, avec une pierre au cou. — A Tarse, sainte Pélagie, vierge, qui fut enfermée dans un bœuf d'airain ardent, et accomplit ainsi son martyre. IV^e^ s. — A Cologne, saint Paulin, martyr [2]. — A Milan, saint Vénère, évêque, dont saint Jean Chrysostome a fait connaître les vertus dans une lettre qu'il lui écrivit. 408. — En Périgord, saint SACERDOS ou SERDON, évêque de Limoges. — A Hildesheim, en Saxe, saint GODARD ou GOTHARD, évêque et confesseur, mis au nombre des Saints par Innocent II. 1038. — A Auxerre, saint Curcodème, diacre [3]. III^e^ s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Turin, la fête de l'adoration du saint Suaire. — A Bordeaux, fête de saint Macaire, évêque régionnaire, disciple et ami de saint Martin de Tours, envoyé par lui en Aquitaine pour y prêcher Jésus-Christ. Ses reliques sont conservées dans la cathédrale de Bordeaux [4]. Il avait d'abord été enseveli dans l'église Saint-Laurent de Lengon d'où le comte Guillaume le Bon le fit, plus tard, transférer à Bordeaux : la légende rapporte que, pendant cette translation, les cierges restèrent allumés en dépit des vents et de la pluie [5]. — Dans tout l'Ordre des Minimes, la canonisation de saint François de Paule, faite par le pape Léon X, le premier jour de mai, l'an de grâce 1519, et le douzième après sa mort. — En Palestine, plusieurs Religieux français, massacrés sur le Mont-Thabor. 1113. — A Verdun, les saints évêques Pulchrone, Possesseur et FIRMIN. C'est aujourd'hui le jour de leur translation [6]. — A Auxerre, saint Marse, saint Alexandre, S. Jovinien, et autres clercs, compagnons de saint Curcodème, dont il est parlé dans la vie de saint Pélerin. — A Tours, saint ANTOINE, abbé et confesseur, qui, après avoir passé plusieurs années au monastère de Saint-Julien de Tours, alla vivre en reclus en un lieu nommé plus tard de son nom Saint-Antoine-du-Rocher. VI^e^ s. — A Senlis, saint Malulfe ou Malou, évêque de cette ville, qui donna un bel exemple du pardon des injures en allant ensevelir de ses propres mains le roi Chilpéric, assassiné à Chelles et abandonné de tout le monde, bien que ce prince eut, de son vivant, refusé

1. Ses Actes disent qu'il évangélisa la ville de Camerino et convertit entre autres saint Venant, dont il est fait mention au 18 mai. Aussi le représente-t-on accompagné de ce jeune Saint.

2. On le tient pour diacre et disciple de saint Materne. Au XIII^e^ siècle, une église fut élevée à Cologne en son honneur et en l'honneur de sainte Cécile.

3. Voir la Vie de saint Pélerin, au 16 de ce mois.

4. M. Cirot de la Ville, lettre du 7 avril 1870. — 5. *Propre de Bordeaux*, 1855. — Saint Macaire, dont on fait la fête le 4 mai à Bordeaux, ami et disciple de saint Martin de Tours, fut envoyé par lui en Aquitaine. Il mourut à Langon, sur la Garonne. Une ville s'éleva sur l'autre rive du fleuve qui prit le nom de Saint-Macaire. On l'honore comme Pontife.

6. Voir, au 30 avril, la Vie de saint Pulchrone.

une simple audience au saint évêque. Fin du VI^e^ s. — Au même lieu, saint Candide, successeur du précédent et autrefois honoré le même jour que lui. — Dans l'abbaye de Foigny, au diocèse de Laon, saint Alexandre, prince d'Ecosse et convers de l'Ordre de Cîteaux. — A Carcassonne, saint Lupin, chanoine et confesseur, dont le corps se voit dans la cathédrale dédiée sous le nom de Saint-Nazaire. On en fait la fête l'avant-veille de l'Ascension. IX^e^ s. — Au Parc, monastère près de Louvain, sainte Catherine, vierge, qui, ayant été convertie du judaïsme à la foi chrétienne, par une assistance particulière de la Mère de Dieu, vécut très-saintement dans cette retraite, et y devint illustre par beaucoup de miracles. — A Troyes, sainte HÉLÈNE, vierge, dont les reliques furent apportées à Constantinople en 1209. — A Liessies, le bienheureux Guntrand, premier abbé de la célèbre abbaye de ce nom. Elle avait été fondée en sa faveur par ses propres parents. Après l'année 764. — Au même lieu, sainte Hiltrude, sœur du précédent, qui renonça, de son côté, au monde et se retira dans une cellule où, à l'exemple de saint Benoît visitant sainte Scholastique, son frère allait quelquefois s'entretenir avec elle des choses du ciel. VIII^e^ s. — A Saint-Wandrille, arrondissement d'Ivetot, saint Gervol, quinzième abbé de Fontenelle ; il fit construire un grand nombre d'églises dans la vallée où se trouvait l'abbaye. Fin du VIII^e^ s. — Au monastère de l'Arivoir fondé par saint Bernard, près de la même ville, sainte Jeanne, recluse, dont les reliques y furent apportées en 1246. — A Avignon, la translation des reliques de sainte Anne. — A Angers, saint Godebert et saint Aglibert, évêques, dont on a fait la fête, dans l'église Saint-Serge, jusqu'à la Révolution. Fin du VII^e^ s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Palerme, la translation des reliques de saint Jean Thériste, de l'Ordre de Saint-Basile, dont la mémoire est honorée dans notre Ordre le 25 juin.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Ostie, sainte Monique.

Martyrologe des Augustins. — A Ostie, sainte Monique, qui fut deux fois la mère de saint Augustin, puisqu'elle l'enfanta au monde et au ciel...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Fête de l'Enfant Jésus, retrouvé au temple. — Fête de la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — A Bologne, sainte Trifiné, martyre, dont le corps y fut transporté de Rome en 1650. — Au même lieu, la fête des saints martyrs Paulin, Fulgence, Innocent, Fortunat, Erasme, Valentin, Pacifique dont les reliques y furent portées de Rome en 1662. — A Foligno, en Ombrie, les saints martyrs Héraclée, Juste et Maur, soldats et martyrs, qui furent convertis par l'évêque de cette ville, saint Félicien, sous le règne de l'empereur Dèce. — A Enée, en Carie, saint Ulpien, évêque de cette ville, qui eut le corps percé de broches rougies au feu. — A Scythopolis, ancienne ville de Palestine, les saints Aphrodise, Melde, Macrobe, Valérien, Léonce, Antonin et soixante de leurs compagnons, martyrs. — A Lucques, saint Synèse, martyr, dont les reliques sont déposées dans un coffre de bois de cyprès avec celles de saint Avertan et de saint Roméo. Les Actes de saint Synèse sont complétement ignorés. — A Bergame, saint Jacques, diacre et martyr. Les Ariens l'attaquèrent un jour qu'il prêchait du haut de la chaire de vérité, le blessèrent à la tête d'un coup de flèche, puis le précipitant, ils l'achevèrent à coups de bâton : ces frénétiques avaient déjà immolé quarante membres du clergé de Bergame, lorsqu'ils résolurent de perdre notre Saint que ses grandes vertus avaient un instant protégé. 380. — A Isernia, en Italie, saint Benoît, évêque de cette ville, « qui fut », dit-on, « assisté à son lit de mort par saint Paulin de Nole, son contemporain et son ami ». Bien qu'on ignore les Actes de son épiscopat, le culte qu'on lui rend atteste sa haute sainteté et son crédit auprès de Dieu. Une lampe brûle constamment devant ses reliques conservées sous un autel de la grande église. — A Forli, en Italie, saint Valérien mis à mort par les Ariens qu'il avait vivement combattus. Les catholiques durent à son intercession de reprendre possession de la ville ; aussi le choisirent-ils pour un de leurs patrons et élevèrent-ils une église en son honneur. V^e^ s. — A Lodi, saint Titien, évêque. 477. — En Angleterre, saint Ethelred, roi des Merciens, qui, après un règne de trente ans, alla s'enfermer dans un monastère et y vécut saintement treize autres années. 726. — A Sinigaglia, en Italie, saint Paulin, évêque et patron de cette ville. Epoque inconnue. — En Bithynie, saint Nicéphore Hégumène, d'un monastère fondé par lui près de Brousse et qui, ayant été jeté en prison pour la défense des saintes images, y rendit son âme à Dieu. 814. — A Padoue, saint Crescent, prêtre, qui construisit les églises de Sainte-Cécile et de Sainte-Lucie et qui était autrefois honoré chez les religieuses de Sainte-Agathe. 1090. — A Verucchio, dans le duché d'Urbin, le bienheureux Grégoire, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, que des parents avides chassèrent du couvent élevé par les soins de sa mère et qui mourut chez les Franciscains de Rieti à l'âge de cent dix-huit ans. 1343. — A Sulmona, en Italie, le bienheureux Philippe d'Aquila, de l'Ordre de l'Observance des Réguliers de Saint-François, qui, ayant consulté saint Jean de Capistran sur les moyens de remédier à un

penchant presque irrésistible pour le sommeil et sur les mesures à prendre pour être délivré des imaginations qui l'y poursuivaient, en reçut pour réponse : « Soyez patient et soyez homme : toute affliction est faite pour augmenter nos mérites ». 1456. — A Cracovie, en Pologne, le bienheureux Michel Gédroc, de l'Ordre des Chanoines réguliers de Notre-Dame de Metro, qui, né difforme, privé d'un œil et d'une jambe, avec une taille au-dessous de la moyenne, vécut, au milieu des autres religieux, du travail de ses mains, comme l'apôtre saint Paul, et qui, arrivé au moment de sa sainte mort, prédit à ses frères de grands malheurs temporels et spirituels à cause de leur conduite peu édifiante. 1485. — A Varsovie, le bienheureux Ladislas Gielnow, de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance [1]. 1505. — En Angleterre, Jean Houthon, homme de bienheureuse mémoire, prieur de la Grande-Chartreuse de Londres, qui, pour avoir refusé de reconnaître la suprématie d'Henri VIII dans les choses spirituelles, fut cruellement mis à mort avec dix-huit autres de ses religieux. Après avoir été traîné par des chevaux fougueux, l'espace de plusieurs milles, il fut suspendu au gibet. Là le bourreau le mutila, lui arracha le cœur et les entrailles qu'il jeta dans le feu. — Avec lui souffrirent Robert Laurens, prieur de Bellevaux ; Augustin Webster, prieur de la Visitation Sainte-Marie ; et Reginald, de l'Ordre de Sainte-Brigitte : en tout vingt-deux victimes dont les membres sanglants furent promenés en diverses localités. 1535.

SAINTE MONIQUE, VEUVE

332-387. — Papes : Saint Sylvestre ; saint Sirice. — Empereurs : Constantin II ; Théodose *le Grand*.

Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.
Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse. *Ps.* CXXV, 6.

Il y avait dix-huit ans que le pape saint Sylvestre tenait le gouvernail de la barque de saint Pierre, et vingt ans que l'empereur Constantin avait fait asseoir sur le trône la religion chrétienne, lorsque, en 332, à Tagaste, simple village que les Arabes nomment aujourd'hui Souk-Arras [2], apparut au sein d'une famille chrétienne, dans un foyer de paix, d'honneur et d'antiques vertus, une enfant qui reçut en naissant le nom de Monique, nom dont elle allait faire un symbole si touchant de consolation et d'espérance.

Son père et sa mère, qui étaient chrétiens et même très-pieux, s'efforcèrent de tremper vigoureusement l'âme de leur enfant. Son enfance fut confiée à une vieille servante. Zélée, prudente, austère, un peu dure et grondeuse, mais dévouée à sa jeune maîtresse, elle environnait de sa vigilance la plus active ce berceau qui contenait de si saintes et si glorieuses destinées.

Préservée ainsi de tout péril, cultivée avec tant de soin, jamais plante ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits que notre sainte enfant. Elle était encore toute petite que déjà, guettant le moment où on ne la voyait pas, elle s'en allait seule à l'église, et là, debout, les mains jointes, les yeux modestement baissés, elle trouvait tant de charme à s'entretenir avec Dieu, qu'elle oubliait le moment de rentrer à la maison. Quelquefois aussi, en jouant avec ses compagnes, elle disparaissait tout à coup, et on la retrouvait immobile, recueillie, au pied d'un arbre, ayant oublié le jeu dans la prière. Souvent même elle se levait la nuit en secret, s'agenouillait par terre, et récitait avec un recueillement et une ferveur précoces les prières que lui avait apprises sa bonne mère. Elle se familiarisait ainsi, dès son en-

1. Voir au 22 octobre.
2. Sur la route de Carthage à Hippone, non loin du champ de bataille de Zama.

fance, avec cet art divin de la prière dont elle devait faire plus tard un si merveilleux usage ; elle s'exerçait de bonne heure à manier cette arme puissante avec laquelle elle devait frapper de si grands coups.

Un autre attrait s'éveillait en même temps dans le cœur de sainte Monique : l'amour des pauvres. Souvent, quand elle était à table, elle cachait dans son sein une partie du pain qu'on lui servait, et quand on ne la voyait pas, elle se tenait sur le seuil de la porte, cherchant un pauvre à qui elle le pût donner. A ces dons qui venaient d'en-haut se joignaient d'autres vertus que lui faisait acquérir l'active et austère surveillance de sa nourrice, qui, pour la préserver de tout péril dans l'avenir, l'habituait à la sobriété, à la pénitence, à la force d'âme et à l'esprit de sacrifice, sans lesquels il n'y a ni chrétienne, ni épouse, ni mère, ni sainte.

Au milieu de ce doux éclat de vertu naissante, on vit cependant apparaître en sainte Monique une de ces ombres légères que Dieu permet quelquefois pour rendre ses Saints plus vigilants et plus humbles. On l'avait chargée d'aller chaque jour au cellier faire la provision de vin. Or, il arrivait quelquefois qu'après avoir baissé le vase pour le remplir, elle l'approchait de ses lèvres, non par amour du vin, car il lui inspirait même une certaine répugnance, mais par cette espièglerie et cette gaîté de la jeunesse qui se plaît aux choses défendues. Mais, comme en méprisant les petites choses on tombe peu à peu dans de plus grandes, il advint que la quantité de vin qu'elle prenait augmentait tous les jours, et que son aversion pour cette liqueur diminuait à proportion. Dieu cependant veillait sur Monique, et se servit, pour la corriger, d'une servante qui était le témoin journalier et complaisant de sa faute. Un jour qu'elle se disputait avec sa jeune maîtresse, elle lui reprocha ce défaut et l'appela : « Buveuse de vin pur ». Percée de ce trait, Monique rougit, et reconnaissant la laideur de son péché, elle se condamna sévèrement et s'en corrigea pour toujours. Cette faute eut pour la pieuse jeune fille les plus heureux résultats : elle mit une première larme de repentir dans ses yeux, lui inspira le goût de la mortification, la rendit humble et défiante d'elle-même.

Avec les dons surnaturels se développaient en sainte Monique les dons naturels. Son esprit était juste, élevé, pénétrant ; elle avait une soif insatiable d'apprendre. A ces dons de l'intelligence s'en joignaient de meilleurs encore : une douceur inépuisable avec une rare fermeté ; une paix que rien n'altérait jamais, avec infiniment de feu dans l'âme et de décision dans la volonté. Son caractère était à la fois constant et hardi ; son cœur, d'une sensibilité extrême, était porté à la tendresse, et cependant plein d'énergie dans l'amour et dans l'action.

Quant aux dons extérieurs, Monique en augmentait encore le charme par la plus aimable modestie. Comme elle connaissait déjà le prix de la simplicité, et la difficulté de conserver sous des vêtements de luxe un cœur mortifié et prêt au sacrifice, elle refusait avec une douce fermeté les tissus précieux et parfumés dont on aurait voulu la voir revêtue.

Ainsi se passa la première enfance de sainte Monique, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà elle sortait de l'adolescence, et elle entrait dans la jeunesse, lorsqu'elle fut demandée en mariage. Ses parents l'accordèrent, et, par un incompréhensible dessein de Dieu, cette jeune vierge, cette sainte et aimable enfant qui, du moins, semblait prédestinée à des noces heureuses, fut donnée à un homme qui paraissait bien peu digne d'aspirer à l'honneur d'une telle alliance. Patrice était de Tagaste où il exerçait la charge de curiale. Il était païen de religion, indifférent, sans

principes ; il était violent, colère et de mœurs légères. Patrice cependant avait le cœur plus grand que la fortune, et nous verrons peu à peu ces qualités se développer sous la main délicate de l'ange que Dieu lui donnait pour compagne.

La foi et l'amour de Dieu soutenaient sainte Monique. Jusqu'ici elle n'avait habité que la paix d'un foyer chrétien. Elle ne soupçonnait pas ce que sont ces intérieurs de famille où Dieu ne préside pas et où les passions, non enchaînées, font de la vie un orage. Sa belle-mère vivait encore ; païenne comme Patrice, elle lui ressemblait aussi pour l'humeur et le caractère : c'était une femme impérieuse, violente, acariâtre et jalouse. Les servantes étaient dignes de l'un et de l'autre : elles se livraient à la calomnie envers leur jeune maîtresse.

Chaque jour révélait à Monique les abîmes qui la séparaient de Patrice. Celui-ci ne comprenait rien à la vie de sa sainte compagne. Ses prières le fatiguaient ; ses aumônes lui paraissaient excessives. Il trouvait bizarre qu'elle voulût visiter les pauvres, les malades, qu'elle aimât les esclaves. C'était là pour sainte Monique sa vie ou plutôt sa souffrance de chaque jour. Elle s'y serait résignée, si du moins la pureté de son cœur n'eût rencontré aucun péril. Dès les premiers jours, si jeune encore, si innocente surtout, elle entrevit avec étonnement tout ce qu'il y a de faiblesses dans un cœur d'homme que la grâce de Jésus-Christ n'a pas touché. Mais cette vue ne fit pas défaillir son courage. Au lieu de s'abattre comme font tant de chrétiennes, et surtout au lieu de s'éloigner du toit conjugal, élevant son cœur plus haut, Monique comprit que Dieu ne lui avait pas envoyé cette pauvre âme pour qu'elle l'abandonnât ; mais qu'au contraire, il la lui avait confiée pour qu'elle essayât de la guérir, de la convertir et de l'illuminer.

Pour gagner son mari à Dieu, elle n'employa ni la parole, ni la discussion, ni les reproches. Au lieu de prêcher la vertu, elle la pratiqua. Elle s'efforça d'être douce, humble, patiente, modeste, dévouée ; sûre que si, au lieu de mettre la vérité sur ses lèvres, elle parvenait à la mettre dans sa vie, il viendrait un jour où Patrice n'y résisterait pas et se rendrait à une lumière si douce, si discrète et si vraie. Elle voyait bien les faiblesses et les infidélités de son mari ; mais jamais elle ne lui en dit un seul mot. Elle souffrait en silence. Elle pleurait quand il était absent ; elle sollicitait ardemment pour lui la foi et l'amour divin, seuls capables de rendre les hommes chastes.

Elle observait le même silence de douceur, d'humilité, de discrétion, de vrai amour quand il entrait dans ses emportements. Elle attendait que cette fureur fût passée ; et alors, profitant du retour de la raison, et de ces moments de tendresse où les hommes, violents, mais affectueux comme l'était Patrice, cherchent à faire oublier leurs emportements à ceux qui en ont souffert ; elle lui disait confidemment, avec une grande délicatesse, et quand elle était seule avec lui, quelques mots d'explication et même de tendre reproche, qui presque toujours étaient bien reçus.

Cette méthode de douceur, ce secret de silence et d'abnégation, elle le conseillait à toutes ses amies ; et quand celles-ci, meurtries au visage et déshonorées par la violence de leurs jeunes maris, venaient se plaindre à elle : « Prenez-vous-en à votre langue », leur disait-elle agréablement. Et l'on sentait bien qu'elle avait raison ; car bien que son mari fût plus violent que personne, jamais il ne la frappa. Elle put le voir quelquefois bondir de colère et menacer ; il n'alla jamais plus loin ; de son doux regard elle le contint toujours. Cette douceur, cette délicatesse, ce dévouement creusè-

rent dans l'âme de Patrice, à son insu, un sillon dont il ne sut que plus tard la profondeur. Son amour, car même au milieu de ses emportements et de ses faiblesses il aimait Monique, se transformait insensiblement. Il acquérait de l'élévation et de la noblesse, et un sentiment de respect dont il n'avait jamais eu l'idée.

Sans doute il y avait loin de là à un changement de mœurs, à une conversion complète. Mais Monique apprenait tous les jours, dans la prière, comment se rachètent les âmes ; elle avait une confiance absolue en Dieu, une espérance indomptable en son secours, avec une telle certitude de l'obtenir, que rien n'était capable de la décourager jamais.

C'est au milieu de ces tristes, de ces premières et encore bien vagues et bien lointaines espérances, que, pour consoler Monique, pour l'attacher à Patrice malgré ses infidélités, et lui rendre supportable et même cher ce foyer où elle avait tant à souffrir, Dieu lui fit goûter pour la première fois le plus grand bonheur qui soit peut-être ici-bas, après celui de se consacrer entièrement à lui : elle fut mère, et, encore à la fleur de son âge, elle vit successivement trois petits enfants se suspendre à son cou et commencer à sourire à ses larmes.

Le premier qu'elle reçut des mains de Dieu fut ce fils à jamais célèbre sous le nom de saint Augustin. On dit que, pendant qu'elle le portait, elle eut la révélation des merveilles dont il serait un jour l'instrument, si elle savait le rendre fidèle à Dieu.

Le second se nommait Navigius. Doux et pieux enfant, il fut jusqu'à la fin, et surtout pendant les tristes écarts d'Augustin, le tendre consolateur et le gardien fidèle de sa mère. Elle eut aussi une fille, à laquelle on croit qu'elle donna le nom d'une des Saintes les plus populaires de l'Afrique, sainte Perpétue, la célèbre martyre de Carthage[1].

Monique eût été, sinon heureuse, du moins consolée en recevant de Dieu cette petite famille, si une douleur, plus amère que tout ce qu'elle connaissait encore, ne fût venue se mêler à ses joies et n'eût achevé d'empoisonner sa vie. Patrice était de plus en plus dominé par ses tristes faiblesses. Ni la beauté de l'esprit et du cœur de sa sainte épouse, ni la tendresse et la force de l'affection qu'elle lui avait vouées, ni la naissance successive de trois petits enfants, n'avaient pu enchaîner cette âme légère, et, malgré les supplications et les larmes de Monique, il commençait à afficher ses désordres. Comment peindre ce que souffre alors une femme chrétienne, une épouse, une mère ? C'est là ce martyre de l'âme dont a parlé saint Ambroise, qui, pour s'accomplir dans le secret du foyer domestique, n'est ni moins affreux ni moins déchirant que le martyre du corps.

Abandonnée à la fleur de l'âge, trahie par le père de ses enfants, Monique, qui voyait, après quatre à cinq ans de mariage, s'évanouir les espérances dont elle s'était bercée dès les premiers jours, redoubla de ferveur et de confiance en Dieu, et, sans rien changer à ses habitudes de silence, de discrétion, de douce et patiente attente vis-à-vis de son mari, les perfectionnant même, elle se tourna tout entière du côté de ses enfants.

Mais, si tendres que fussent les soins donnés par sainte Monique à ses enfants, ce n'était là que le prélude de la grande œuvre dont elle se sentait chargée par Dieu. Ce qu'il fallait avant tout et au plus vite, c'était de former la conscience d'Augustin. L'heure allait bientôt venir où, des leçons de sa mère, il passerait aux exemples de son père ; où, du cœur et du sein de Monique, il allait tomber dans une société profondément corrompue et habi-

1. Navigius et Perpétue ont eu des autels et un culte à Rome.

lement corruptrice. Aussi, pour former cette conscience, Monique mettait sans cesse devant les yeux de son enfant les grands principes de la foi, les vives et pures lumières de l'Evangile. Et dans ces vives et pures lumières, il y en a une qu'elle aimait à lui transmettre comme un trésor qu'elle avait reçu de ses ancêtres : c'était le mépris de la terre, le dégoût pour ce qui est fini, limité, périssable. Elle lui parlait sans cesse de l'amour de Dieu, de la crèche où il était descendu, et où il s'était fait pauvre et esclave pour nous ; de la croix où il était monté tout sanglant, afin de nous donner la mesure de son amour. Pour mettre le dernier trait à la conscience de son fils, Monique s'efforçait de lui inspirer l'horreur du mal, la haine de tout ce qui souille le cœur et le dégrade. Et, avec cette abnégation des mères qui ne craignent pas de s'humilier pour préserver leurs enfants, elle lui avouait jusqu'à ses propres fautes.

C'est ainsi qu'elle forma peu à peu l'âme d'Augustin, qu'elle y mit la profondeur, la tendresse, la délicatesse, la droiture ; qu'elle lui fit enfin cette conscience dont il ne put jamais se débarrasser.

Augustin n'était encore que catéchumène quand une maladie vint tout à coup le mener jusqu'au bord de la tombe. Sa mère courait inquiète, se précipitait, demandant à grands cris le baptême pour son enfant qui, pressé d'horribles souffrances, ne pensait cependant qu'à Dieu, à son âme, à son éternité. Patrice laissait faire sainte Monique, parce qu'il était trop homme d'honneur et en même temps trop généreux, pour gêner, sur le bord de la tombe, la liberté de conscience de son enfant, et pour ajouter dans le cœur de Monique, à l'amère douleur de perdre son Augustin, la douleur, plus amère mille fois, de voir son éternité exposée et son salut compromis. Mais aussitôt que le danger eut cessé, l'indifférent et le païen reparurent en Patrice, et il signifia sa volonté que le baptême fût renvoyé à plus tard.

Monique n'insista pas ; car, avec Patrice, elle ne le savait que trop, il n'y avait pas à insister. Seulement elle sentit qu'elle contractait une obligation encore plus stricte que par le passé, de veiller sur l'âme de son fils. Avertie par le danger qu'il venait de courir, elle résolut de ne pas le perdre un instant de vue, et, sacrifiant de plus en plus les tristes plaisirs du monde, elle se constitua son ange gardien et sa providence visible. Afin que rien ne vînt la contrarier dans ce travail important, elle s'appliqua avec plus de zèle que jamais à employer vis-à-vis de son mari, de sa belle-mère, de ses parents, de ses domestiques même, cette méthode de douceur et de patience dont nous avons déjà parlé, avec laquelle elle espérait bien les désarmer tous. En effet, la paix rayonna bientôt autour d'elle, et sa maison ressembla à ces sanctuaires dont le silence garde les entrées, et qui remplissent de leur calme tous ceux qui y apportent leurs agitations et leurs douleurs. Mais c'est surtout vis-à-vis de son mari qu'elle déploya les industries de sa belle âme et les richesses de son admirable méthode. Il était païen, elle voulut le ramener à Dieu ; il était père, elle voulut, à son insu, l'associer à son œuvre ; elle voulut au moins obtenir qu'il ne la contrariât pas.

Monique, qui savait que plus tard peut-être les passions viendraient et emporteraient d'autant plus rapidement le jeune homme qu'il aurait pour excuse l'exemple de son père ; Monique, disons-nous, qui savait combien ces premiers temps sont propices pour former le cœur d'un enfant, ne perdait pas un seul jour. Comme on jette au printemps de belles semences dans un jardin, elle jetait chaque matin quelque vérité dans l'âme de son fils. Elle réussissait si bien, que toutes les objections et toutes les résistances

de Patrice tombaient impuissantes devant ce doux empire qu'elle avait pris sur son fils et qui croissait chaque jour.

Libre ainsi, ne trouvant plus d'obstacles, ou en trouvant chaque jour de moins grands, elle se hâtait d'achever la conscience d'Augustin. Sa vie se résumait de plus en plus en deux mots : Dieu et son enfant.

L'inquiétude allait bientôt se mêler à ces premières joies d'une mère. Augustin sortait à peine de l'enfance, et déjà il fallait songer à lui faire commencer ses études. Sainte Monique, qui craignait qu'en voulant former son esprit on ne déformât sa conscience ou son cœur, ne se hâta pas de l'éloigner. Elle le confia à des maîtres qui habitaient Tagaste. Mais Augustin montra une paresse insurmontable, un dégoût pour l'étude que rien ne pouvait vaincre.

Alarmée de cette première apparition du mal dans l'âme de son enfant, et sentant qu'à cette noble nature il fallait un autre aiguillon que la crainte, Monique conduisit son fils à « des serviteurs de Dieu », à « des hommes de prière », afin qu'ils l'aidassent à surmonter son aversion pour l'étude par des motifs plus élevés. A ce défaut, Augustin joignait un orgueil, une passion désordonnée pour le succès et les louanges, et un amour singulier pour le jeu et le plaisir.

C'est au milieu de ces inquiétudes que notre Sainte se vit obligée de se séparer de son fils. Augustin commençait à grandir, et Tagaste n'offrait pas assez de ressources pour l'éducation d'un jeune homme. On résolut de l'envoyer à Madaure, la patrie d'Apulée. Monique y conduisit et y laissa son fils, après avoir versé dans son cœur tous les conseils avec toutes les larmes que verse une mère en pareille circonstance.

Sur ces entrefaites, Dieu réservait à Monique une consolation : Patrice fit vers la religion et l'Eglise un premier pas. La vérité l'avait emporté, et Patrice venait de déclarer à sa pieuse épouse qu'il était résolu à abjurer le paganisme. Avec quelle joie Monique avait accueilli cette nouvelle ! Tressaillant de bonheur, elle l'accompagna à l'église pour y abjurer publiquement le paganisme et y faire profession de la foi chrétienne. Augustin, de retour à Tagaste, les suivit.

Mais au moment où sainte Monique commençait à gagner son mari, son fils achevait de lui échapper. Elle vint donc trouver Augustin, et commença à lui montrer, par son émotion et par ses larmes, ce qu'elle pensait du triste état de son âme. Souvent elle le prenait à part, et, en se promenant avec lui, elle lui disait quelque chose de Dieu, de la foi de son enfance, de la paix et de l'honneur des cœurs purs, de la laideur du mal, et de l'horreur qu'il doit nous inspirer. Mais Augustin ne comprenait déjà plus ce langage.

Monique, remplie d'inquiétude, allait de nouveau être obligée de se séparer de son fils. Les vacances étant terminées, elle le conduisit à Carthage pour y continuer ses études. Dans une ville aussi profondément corrompue, Augustin ne devait pas tarder à tomber dans les plus grands excès. Quand Monique apprit les désordres de son fils, sa douleur fut si profonde, qu'on put craindre qu'elle n'y succombât. Ses larmes coulaient jour et nuit. Elle ne savait même plus les contenir en public. Il y avait des jours où, quand elle revenait du saint sacrifice, la place qu'elle avait occupée en était toute baignée.

L'Eglise a institué, le 4 mai, en l'honneur de sainte Monique, une fête qu'on pourrait appeler la fête des larmes d'une mère chrétienne. Voici sur quel ton et de quelle manière :

Ant. 1re. — Elle pleurait et elle priait assidûment, cette mère, afin d'obtenir la conversion de son Augustin.

Ant. 2. — O bienheureuse mère, qui deviez un jour être exaucée selon l'immensité de vos désirs ! En attendant, elle pleurait jour et nuit, cette mère affligée, et elle priait ardemment pour son fils.

Ant. 3. — La voilà, cette veuve qui sait pleurer ; elle qui versa de si constantes et de si amères larmes pour son fils.

Ant. 4. — Ils ont élevé leurs voix, Seigneur ; ils ont élevé leurs voix, ces fleuves de larmes qui tombaient des yeux de cette sainte mère.

Ant. 5. — Elle pleurait sans mesure, cette mère inconsolable.....

Tout l'office continue sur ce ton, et nous révèle dans cette mère admirable une douleur comme il n'y en a pas un second exemple dans l'histoire de l'Eglise.

Une chose cependant soutenait ici notre Sainte ; c'est qu'elle ne pleurait plus seule. Patrice, en s'associant à sa foi, commençait à s'associer à ses larmes. Bientôt il tomba malade, demanda et reçut le baptême avec une grande ferveur. Après quoi il s'endormit chrétiennement et en paix, assisté par l'ange que Dieu lui avait donné pour épouse, et qui, à force de douceur, de patience, de tendre dévouement, de courageux sacrifices, l'avait ramené de si loin et rendu à Dieu.

Après la mort de Patrice, les belles aspirations de l'âme de sainte Monique, gênées et comprimées pendant son mariage, ne trouvant plus d'obstacles, on la vit rapidement s'élever à ce que la vertu à de plus héroïque. Par un sentiment de touchante fidélité à la mémoire de son mari, elle jura dans son cœur qu'elle n'aurait pas d'autre époux mortel. Au deuil de Patrice qu'elle porta toute sa vie, se joignait le deuil de la mère qui voit périr l'âme de son fils et qui, pour la sauver, ne peut que prier et s'immoler pour lui. Pour que ses larmes devînssent plus puissantes et ses prières égales au besoin qu'Augustin en avait, elle s'enferma dans la solitude et se voua plus entièrement que jamais au silence, à la vie cachée, au dévouement, à toutes les misères, et avant tout au pur et généreux amour de Dieu. Dès lors ses jeûnes furent fréquents et rigoureux. Son temps était consacré au service des pauvres qu'elle nourrissait et pansait de ses mains. Elle visitait les hôpitaux, passait de longues heures au chevet du lit des infirmes et ensevelissait les morts. Elle tenait lieu de mère aux petits orphelins, les élevait comme ses propres enfants, les recueillait quelquefois dans sa propre maison et les nourrissait à sa table.

Mais la plus belle de toutes ses œuvres, celle à laquelle elle donnait tout son cœur, c'était de consoler les veuves et les femmes mariées. Aussi elle employait à ces œuvres difficiles toute sa douceur, sa délicatesse exquise, son profond et lumineux esprit. C'est à la source toujours vive et intarissable de l'amour et du sacrifice, à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au saint autel, qu'elle venait sans cesse se rafraîchir et se retremper. Chaque matin elle assistait à la sainte messe, et, soit à la sainte table, soit dans ses oraisons, Dieu la comblait des grâces les plus privilégiées. Elle avait le don des larmes.

Pendant ce temps, avec la vertu, la foi elle-même avait baissé dans l'âme d'Augustin. Monique suivait avec épouvante tous les progrès du mal, mais sans se décourager. Elle avait foi en Dieu. Cependant Augustin, séduit par les Manichéens, venait de se faire l'apôtre de leurs erreurs. Qui pourrait peindre l'étonnement et la douleur de sainte Monique à cette nouvelle imprévue ? Les vacances approchaient et Augustin allait revenir à Tagaste. Sainte Monique résolut de l'attendre.

Quand Augustin rentra à la maison paternelle, au premier mot qu'il laissa échapper de son hérésie, sainte Monique se redressa indignée. Elle se sentait atteinte dans ce qu'il y avait en elle de plus délicat et de plus profond. L'amour qu'elle avait pour Dieu, l'attachement à la sainte Eglise, sa tendresse pour un fils égaré, la crainte de le voir perdu à jamais, l'horreur du mal, s'unissant à la fois dans son âme, lui inspirèrent un des plus beaux actes d'énergie chrétienne dont l'histoire des Saints ait gardé le souvenir. Elle chassa Augustin de chez elle, lui déclara qu'elle ne le souffrirait plus ni à sa table ni à son toit ; et, détestant les blasphèmes dont il faisait profession, pleine de cette colère auguste qui investit une mère d'une si irrésistible autorité, elle lui ordonna de sortir de sa maison et de n'y plus rentrer. Augustin baissa la tête et sortit. Après son départ, Monique, se retrouvant mère, tomba à genoux, laissa couler ses larmes, et appela Dieu à son aide.

Dieu l'écouta, car elle eut un songe qui lui rendit un peu de calme en lui rendant l'espérance. « Il lui semblait », dit saint Augustin, « être debout sur une règle de bois, triste et accablée, lorsqu'elle vit venir à elle un jeune homme rayonnant de lumière, gai de visage et qui souriait à sa douleur. En l'abordant, il l'interrogea sur la cause de ses larmes ; mais on voyait à son air qu'il la savait, et qu'il ne l'interrogeait que pour la consoler. Monique avait répondu qu'elle pleurait la perte de son fils : — Oh ! reprit le jeune homme, ne vous inquiétez pas ainsi. Et, montrant du doigt la règle de bois sur laquelle elle était, il ajouta : Voyez votre enfant. Il est là où vous êtes. — Elle regarda alors plus attentivement, et elle m'aperçut en effet, auprès d'elle, debout sur la même règle ».

Tout émue, Monique courut trouver son fils, et lui raconta le songe qu'elle venait d'avoir. Augustin essaya de l'interpréter à son avantage. « Non, non », reprit la Sainte, « il n'a pas dit : Où il est, tu seras ; mais : Il sera où tu es ». Pleine d'espérance, Monique permit à son fils de reprendre sa place à la maison et à la table paternelle.

Sainte Monique évitait avec son fils toute discussion, mais cherchait partout des hommes qui eussent assez d'autorité et de talent pour se faire écouter par lui. Un jour, elle apprit l'arrivée à Tagaste d'un vénérable et savant évêque. Monique y court tressaillant d'espérance, fermement persuadée que sa vision allait se réaliser. Mais le saint évêque lui dit en secouant la tête que le moment n'était pas encore venu. « Laissez-le », ajouta-t-il ; « seulement priez beaucoup ». Comme sainte Monique, fondant en larmes, le pressait de voir son fils : « Allez, allez », lui dit l'évêque attendri, « il est impossible que le fils de tant de larmes périsse ».

Ce mot perça au vif le cœur de sainte Monique. Il lui sembla qu'il descendait du ciel. Monique rentra chez elle en le méditant ; car ce simple mot d'un vieillard, joint à la vision qu'elle avait eue, commença à l'apaiser un peu, en lui rendant l'espérance.

Ce calme ne fut pas de longue durée : sur ces entrefaites, elle reçut une lettre d'Augustin qui lui annonçait qu'il venait de se décider à quitter Carthage pour aller s'établir à Rome. A cette nouvelle, sainte Monique éprouva un affreux serrement de cœur ; car le voir partir pour Rome avec une foi éteinte, un esprit flottant à tout vent de doctrine, une âme consumée par les passions, c'était comme si elle l'eût vu se jeter dans les abîmes. Prenant aussitôt son parti, elle décida qu'Augustin ne partirait pas pour Rome, ou qu'elle partirait avec lui, et que, dans le péril où était son âme, elle ne l'abandonnerait pas. Elle se rendit aussitôt à Carthage, se jeta au cou de son fils, le serra

violemment dans ses bras, et le conjura avec des flots de larmes de ne pas partir, ou du moins de l'emmener avec lui. Dès lors elle ne voulut pas le quitter; mais pendant que, accablée de fatigue et d'émotion, elle passait la nuit dans les larmes, retirée dans une petite chapelle dédiée à saint Cyprien, l'illustre évêque de Carthage, Augustin montait sur un vaisseau et s'éloignait du rivage, malgré la promesse faite à sa mère. Quand, le matin venu, sortant de la chapelle, elle trouva la rive déserte et le vaisseau disparu, elle devint « folle de douleur ». Elle errait sur le bord de la mer, et le remplissait de ses cris. Elle accusait son fils. Elle se plaignait à Dieu. Enfin, épuisée de larmes, abattue, à bout de forces, après avoir mille fois accusé son fils de cruauté et de mensonge, n'ayant aucun moyen de le suivre sur les flots, elle revint à Tagaste.

Sainte Monique, n'y tenant plus, résolut d'aller rejoindre son fils. Elle arrive à Rome ; mais elle ne l'y trouve plus. Il était déjà parti pour Milan. Elle repartit donc aussitôt, pleine de la même ardeur, et soutenue, à travers les fatigues de ce second voyage, par cette même foi indomptable qu'elle reverrait son fils et qu'elle le convertirait.

A peine arrivée à Milan, elle alla trouver saint Ambroise qui la reçut avec une joie attendrie. Il ne pouvait se lasser de contempler cette mère, sur le visage de laquelle l'amour de Dieu et la tendresse pour un fils égaré avaient creusé de si vénérables sillons. Leurs rapports furent fréquents et intimes. Monique, qui avait appris de saint Ambroise à ne pas entrer en discussion avec son fils, et qui était décidée à abandonner à un homme si sage le soin de le sauver, continuait à prier, à se taire, et à verser au pied des saints autels ses larmes toutes-puissantes.

Enfin Monique vit arriver le moment après lequel elle soupirait depuis si longtemps. Augustin, après dix-sept années de résistance, se rendit. Sainte Monique ne contenait plus sa joie ; elle couvrait son fils de son regard heureux ; elle l'arrosait de ses larmes. O moment heureux, où une mère retrouve son enfant qu'elle croyait mort, ou qu'elle voyait mourir ! Mais, ô moment plus heureux encore, où une mère chrétienne voit renaître dans l'âme de son fils la foi, la pureté, le courage, la vertu ; et où, chrétienne affligée des douleurs de l'Eglise, elle prévoit que ce fils dégénéré en va devenir la lumière, la gloire et le vengeur !

Dès que les vacances furent ouvertes, sainte Monique amena Augustin à la campagne. C'est là que l'un et l'autre vinrent cacher leur joie et préparer leurs âmes au grand jour du saint baptême. Quelques amis s'étaient joints à eux. Sainte Monique était l'apôtre de ce petit cénacle. Tout son esprit, tout son génie, tout son cœur, toute sa foi, toutes les ardeurs de son zèle, toutes les industries de sa charité, elle les employait à seconder en eux l'action de Dieu. Sainte Monique assistait à toutes les conférences de son fils avec ses jeunes amis ; elle y prenait quelquefois la parole, et comme Dieu donne à la pureté et à l'amour un singulier don de lumière, elle laissait tomber, au milieu des entretiens, des mots qu'Augustin faisait transcrire aussitôt sur ses tablettes, et que nous allons recueillir à notre tour pour achever de connaître par eux la mère du Platon chrétien.

« L'âme n'a qu'un seul aliment, c'est de connaître et d'aimer la vérité ». — « Celui qui désire le bien et le possède, est heureux. Mais s'il veut le mal, quand même il l'obtiendrait, combien il est malheureux ! » — « Celui qui aime et possède des choses périssables ne peut jamais être heureux : fût-il même sûr de ne jamais les perdre, je l'estimerais encore malheureux, parce que tout ce qui est passager, est sans rapport avec l'âme de l'homme.

Et plus il le recherchera, plus il sera misérable et indigent ; car toutes les choses de la terre ne rendraient jamais une âme heureuse [1] ».

Après six mois passés dans cette intime et délicieuse vie de Cassiacum [2], sainte Monique et son fils retournèrent à Milan. Le moment du baptême étant arrivé, Augustin se rendit à l'église de Saint-Jean-Baptiste, accompagné de sa mère et de ses amis. Monique, vêtue de la robe blanche bordée de pourpre des veuves, enveloppée de longs voiles, s'efforçait en vain de cacher à tous les regards la joie qui inondait son âme. Un rayon de paix, de sécurité toute divine, apparaissait sur son front et achevait de donner à sa physionomie quelque chose de céleste.

Ce qui avait grandi le plus en sainte Monique, c'était l'amour, car son amour pour Jésus-Christ et son amour pour Augustin ne faisaient qu'un. Ils avaient crû ensemble. Elle avait déjà eu quelques extases dans la prière ; mais depuis le baptême elles devinrent plus fréquentes. Quelquefois elle était si enivrée de son bonheur qu'elle demeurait un jour entier absorbée, sans parole, sans préoccupation de ce qui l'entourait, jouissant intérieurement et seule avec Dieu. D'autres fois, elle perdait jusqu'à l'usage de ses sens. Depuis la conversion de son fils, elle ne pensait plus qu'au ciel, et il était facile d'entrevoir qu'on ne la retiendrait pas longtemps ici-bas. Un jour elle parut comme s'élever de terre, et, ravie hors d'elle-même, elle se mit à crier : « Volons au ciel, volons au ciel ». Son visage resplendissait d'une joie toute divine. Depuis lors, cette idée du ciel ne la quitta plus. Maintenant qu'elle voyait son fils converti, pieux, n'ayant plus besoin d'être couvert de la protection de sa mère, l'idée du ciel reprenait sans cesse le dessus.

Comme Augustin et ses amis ne songeaient plus qu'à retourner en Afrique, sainte Monique partit avec eux. On arriva à Civita-Vecchia, puis à Rome et enfin à Ostie où on espérait rencontrer un navire qui les transporterait tous en Afrique ; mais il fallut attendre quelques jours. Sur ces entrefaites, elle dit à son fils : « Plus rien maintenant ne me retient sur la terre. Je ne sais plus ce que j'ai à y faire, ni pourquoi j'y suis encore, puisque j'ai réalisé toutes mes espérances ». Cinq jours après cet entretien, elle fut prise d'un accès de fièvre qui l'obligea à se mettre au lit. Elle comprit que l'Epoux l'appelait, et elle ne pensa plus qu'à se préparer à sa venue. Etant au lit, recueillie et priant, elle eut un ravissement, une de ces douces et fortes extases qui enlèvent l'âme à elle-même, en laissant le corps immobile et évanoui. On la crut morte. On s'empressa autour d'elle. On s'agitait et on cherchait des remèdes pour la rappeler à la vie, lorsqu'elle ouvrit doucement les yeux. « Où étais-je ? » dit-elle étonnée ; et pour révéler en un mot de quelles hautes régions elle descendait, et ce qu'elle y avait appris : « Vous enterrerez ici votre mère ! » dit-elle.

A ce mot, Augustin sentit les larmes monter à flots de son cœur ; mais il eut la force de les retenir. « Vous enterrerez mon corps où vous voudrez, reprit-elle. Ne vous en mettez pas en peine. Peu m'importe. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, et en quelque lieu que vous soyez ».

A partir de ce moment, Monique se tut, uniquement occupée de recueillir son âme pour la préparer à la venue de l'Epoux. Elle souffrait de cruelles douleurs ; mais la douleur n'est pas un obstacle à la transfiguration

1. *De beat. Vita*, n. 8, 10, 11.

2. Villa que Verecundus, un des collègues de saint Augustin dans l'enseignement, avait mise à la disposition de sainte Monique.

des âmes. Augustin assistait silencieux à cette transfiguration de sa mère. Il ne la quittait pas un instant ; tour à tour ravi et brisé, il suivait des yeux, il aidait même de sa prière, du vif élan de son cœur, ce merveilleux et dur travail qui allait dégager sainte Monique de son enveloppe terrestre.

Celle-ci l'encourageait du regard : souffrant beaucoup, mais sentant qu'elle arrivait enfin, qu'il ne fallait plus qu'un effort, elle le remerciait de l'appui qu'il lui prêtait. Neuf jours s'écoulèrent ainsi, au bout desquels sonna enfin l'heure de la délivrance. Elle priait en silence, pleine de foi, détachée de tout, heureuse, sentant qu'elle allait la première en un lieu où Augustin viendrait la rejoindre, et laissant sur son visage un reflet de lumière, de joie et de paix.

On dit qu'au dernier moment, comme elle demandait avec de plus vives instances la sainte Eucharistie qu'on croyait toujours devoir lui refuser à cause de ses cruelles souffrances de l'estomac, on vit entrer dans sa chambre un petit enfant qui s'approcha de son lit, la baisa sur la poitrine, et aussitôt, comme s'il l'eût appelée, elle inclina la tête et rendit le dernier soupir. C'était en l'année 387, le neuvième jour de sa maladie, la cinquante-sixième année de son âge.

Aussitôt que Monique eut expiré, Augustin n'y put tenir. Sentant s'amonceler dans son âme les flots d'une douleur immense, arrêtant à force d'énergie des ruisseaux de larmes prêts à déborder, il se lève, s'approche du lit, regarde longuement une dernière fois le visage de sa mère, et après avoir fermé, d'un doigt reconnaissant, ces yeux qui avaient tant pleuré sur lui, il s'enfuit à la hâte ; car il ne voulait pas attrister par ses gémissements une scène où son cœur de chrétien lui disait que tout devait respirer l'allégresse. « Je sentais », dit-il, « affluer dans mon cœur une douleur immense, prête à déborder en torrents de pleurs ; mais mes yeux, sur l'impérieux commandement de mon âme, ravalaient leur courant jusqu'à demeurer secs, et cette lutte me déchirait ». — Le corps de sainte Monique fut porté à l'église, où l'on offrit pour elle le sacrifice avant de la descendre au tombeau, comme cela se pratiquait parmi les fidèles.

Dans l'église de Saint-Augustin, à Rome, la chapelle dédiée à sainte Monique est ornée de peintures à fresque qui représentent sa vie, ou plutôt toutes ses espérances et toutes ses joies. On la voit d'abord les yeux mouillés de pleurs, avec un rayon de bonheur sur le front, écoutant un vieil évêque qui lui annonce la conversion future du *fils de tant de larmes*. Plus loin, on revoit la même figure, noyée dans la même douleur ; mais le rayon de joie est plus vif : elle écoute un ange qui lui dit : *Ubi tu et ille*, « où tu es il viendra », et qui lui montre dans le lointain les deux ombres unies et heureuses de la mère et du fils. Plus loin encore, on voit les larmes s'arrêter tout à fait sur la figure de la Sainte, et une douce et pure joie briller dans ses yeux : c'est le moment où saint Augustin lui annonce sa conversion. Puis sainte Monique apparaît sur son lit de mort, radieuse, entourée de ses enfants, serrant la main d'Augustin converti, et expirant les yeux au ciel, le sourire sur les lèvres. — On la représente quelquefois : 1° portant une tablette marquée du nom de Jésus, pour exprimer que c'était elle qui avait inspiré ou mérité à son fils l'amour de Notre-Seigneur ; — 2° ayant près d'elle ou dans sa main une écharpe ou ceinture ; allusion à une coutume des Ermites de Saint-Augustin qui distribuent des ceintures bénites sous l'invocation de sainte Monique.

CULTE ET RELIQUES DE SAINTE MONIQUE.

Sainte Monique demeura de longs siècles dans le sarcophage en pierre qu'elle devait à la piété de son fils. Son nom était vénéré à Ostie, où son corps reposait, et, après la publication des *Confessions*, il le fut dans le monde entier. Mais on ne voit pas qu'on lui rendît de culte. Sa fête n'est marquée ni dans les martyrologes universels d'Usuard, d'Adon, du vénérable Bède, ni dans les calendriers spéciaux de l'église d'Afrique.

Vers le VI^e^ ou le VII^e^ siècle, son corps fut transporté sans bruit, sans cérémonie, dans l'église de Sainte-Aurée, à Ostie, et enfin sous l'autel, au fond d'un caveau dont les prêtres de cette église avaient seuls le secret. Dès le XII^e^ et le XIII^e^ siècle, sainte Monique commençait à sortir de l'ombre. Sa fête s'établissait sur plusieurs points à la fois, et partout on la plaçait le 4 mai. Des autels se dressaient en son honneur dans les vieilles cathédrales du moyen âge ; des hymnes étaient composées à sa louange ; et, sur les fresques et les vitraux des églises, on commençait à voir rayonner sa belle figure. Déjà Benozzo Gozzoli avait peint quelques-unes des plus belles scènes de sa vie, et, en particulier, sa mort, dans le chœur de l'église de San-Gimignano.

Le pape Martin V chargea Pierre Assalbizi, religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, de chercher les reliques de sainte Monique, et de les apporter à Rome. Il se rendit en toute hâte à Ostie, accompagné du bienheureux Augustin Favorini, prieur général du même Ordre, et d'un grand nombre de prêtres et de religieux. Le sarcophage, qui renfermait les restes vénérables de notre Sainte, fut ouvert et les ossements qu'il renfermait furent mis dans une châsse en bois.

Quand les reliques arrivèrent à Rome, un peuple considérable fit cortége à l'humble char qui les portait. Tout le monde voulait voir la châsse, la toucher, la baiser, et les commissaires apostoliques, les religieux et les prêtres d'Ostie, qui entouraient le char et lui faisaient une escorte d'honneur, ne pouvaient plus avancer. Un miracle vint augmenter l'enthousiasme qui ne connut plus de bornes. Une femme, s'approchant du char, appliqua son enfant malade contre la châsse, avec un regard où se peignait toute sa foi. Et, tout à coup, un immense frémissement courut dans la foule : l'enfant était guéri.

Le lendemain, on retourna à Ostie et on rapporta, en triomphe, le sarcophage dans lequel avait reposé son corps. Plusieurs miracles, plus éclatants encore, accompagnèrent cette translation qui se fit au milieu d'une foule qui s'était accrue et que rien ne pouvait contenir.

Martin V procéda à la translation des restes précieux de sainte Monique dans un tombeau de marbre blanc, orné de sculptures d'un grand prix, dû à la piété de Matteo Veggio de Lodi. Le chef de la Sainte fut enfermé dans un reliquaire d'or garni de cristal. Comme l'église de Saint-Trophonius était trop petite pour contenir le grand nombre de pèlerins qui venaient implorer la Sainte, Matteo Veggio de Lodi fit construire une chapelle dans laquelle il fit transporter son saint corps. Le pape Eugène IV institua une confrérie des Mères chrétiennes sous le patronage de sainte Monique.

Le cardinal d'Estouville, archevêque de Rouen, fit bâtir à Rome une église qu'il dédia à saint Augustin. Le corps de sainte Monique fut placé dans une chapelle à gauche du grand autel, avec cette inscription :

HIC. JAC. CORPVS. S. MATRIS. MONICÆ.

Au bas du tombeau on lit l'inscription suivante :

IC Δ XC
SEPVLCRVM. VBI. B. MONICÆ. CORPVS.
APVD. OSTIA. TIBERINA. ANNIS. M. XLI
JACVIT. OB. IN. EO. EDITA. IN EJVS
TRANSLATIONE. MIRACVLA. EX
OBSCVRO. LOCO. IN ILLVSTRIOREM
TRANSPONENDVM. FILII. PIENTISS.
CVRARVNT. ANNO. SALVTIS.
MDLXVI.

Au XVI^e^ siècle, la dévotion à sainte Monique ne cessa de croître ; son nom fut alors inscrit dans tous les Martyrologes. Sa fête commença à se célébrer partout, et son office fut inséré au bréviaire romain. En 1576, le pape Grégoire XIII envoya un fragment de son chef à Bologne. Une parcelle fut accordée à la confrérie de Sainte-Monique, à Rome. Une côte fut envoyée à Pavie, et quelques ossements aux Pères jésuites de Munster et aux Ermites de Saint-Augustin de Trèves.

Au XIX^e^ siècle, le culte de sainte Monique s'épanouit. Le 1^er^ mai 1850, on vit naître à Paris, dans la chapelle de Notre-Dame de Sion, une pieuse association dite des Mères chrétiennes, qui réunissent leurs prières pour la conversion de leurs fils ou de leurs maris égarés. En 1854, elle était établie à Lille, à Amiens, à Nantes, à Versailles, à Cambrai, à Valenciennes, puis à Belley,

à Fréjus, à Toulon, à Bordeaux, à Tours, à Coutances, à Rouen, à Bayeux, à Lyon, à Orléans, à Londres, à Dublin, à Liverpool, à Stockholm, à Saint-Pétersbourg, à Odessa, à Vienne, à Stuttgard, à Fribourg, à la Haye, à Bologne, à Turin, à Madrid, à Chambéry, à Florence, etc. En 1855, elle étendit ses branches à Constantinople, à Jérusalem, à Pondichéry, à l'île Maurice, en Afrique, à la Martinique, à Sidney, dans l'Océanie, à Alger, à Genève, à Santiago, à Buenos-Ayres et dans les Indes.

Cette association des Mères chrétiennes fut élevée à la dignité d'archiconfrérie par un bref apostolique en date du 11 mars 1856.

Mgr de Las-Cases, évêque de Constantine, à peine assis sur le siége restauré de saint Augustin, ouvrit, aux Mères chrétiennes, deux sanctuaires nouveaux, l'un à Tagaste et l'autre à Hippone.

Le 4 mai 1872 eut lieu, à Notre-Dame d'Afrique, la translation solennelle d'une relique de sainte Monique, que Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, avait récemment obtenue de Rome : c'était l'os du bras de la Sainte. Cette relique insigne et une autre de saint Augustin étaient placées dans deux grands reliquaires d'or ; après avoir été exposées à la vénération de tous sur deux espèces de trônes étincelants de lumière, elles furent portées triomphalement, puis rapportées chacune à son autel. Celui de sainte Monique est à droite sous la grande coupole.

Cette Vie a été entièrement refaite d'après la belle *Histoire de sainte Monique*, par M. l'abbé Bougaud, vicaire général d'Orléans. — Cf. *Confessions* de saint Augustin, Bollandistes, et Bréviaire des Chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin.

SAINT SACERDOS,

ÉVÊQUE DE LIMOGES, PATRON DE LA VILLE ET DU DIOCÈSE DE SARLAT,

ET SAINTE MONDANE, SA MÈRE

720. — Pape : Saint Grégoire II. — Roi de France : Chilpéric II.

> **Il a été grand selon le nom qu'il portait, et très-grand pour sauver les élus de Dieu.**
> *Office de saint Sacerdos.*

Saint Sacerdos naquit en l'an 670, sur les bords de la Dordogne, en un lieu appelé Calviac, et désigné sous le nom de *Calabre* dans les anciennes chroniques, à quelques lieues seulement de la ville de Sarlat. Laban, son père, et Mondane, sa mère, étaient originaires de Bordeaux et occupaient un rang distingué entre les familles les plus éminentes de cette ville. A cette époque, l'Aquitaine avait pour duc ou gouverneur Anticius ou Anicius. Celui-ci avait de grandes possessions dans la province des Pétrocoriens ; il voulut les visiter ; Laban et Mondane l'y accompagnèrent. Ayant donc remonté le cours de la Dordogne, Anicius s'arrêta avec ses illustres amis dans le village de Calabre, sur les frontières des Pétrocoriens et des Cadurques. Dieu avait résolu d'honorer ce pays par la naissance d'un grand saint. En effet, peu de temps après, Mondane mit au monde son premier-né. L'heureux Laban, se rendant auprès du gouverneur, lui dit : « Seigneur, s'il vous était agréable d'honorer votre serviteur d'une faveur insigne, j'oserais vous prier de retirer de la fontaine sacrée du baptême le fils que Dieu vient de m'accorder ». Et Anicius, heureux de s'associer au bonheur d'une famille qu'il aimait, dit à Laban : « Si vous me présentez votre fils, je ferai ce que vous me demandez ». Et Laban ne tarda pas à présenter son fils à Anicius, et il lui dit : « Seigneur, voilà le fils que Dieu m'a donné et que vous avez promis de retirer de la fontaine sacrée du baptême ». Et le fils de Laban et

de Mondane fut baptisé, et il reçut le nom de *Sacerdos*, en prévision, dit le légendaire, de ce qu'il serait un jour, dans l'Eglise, un prêtre éminent et un saint évêque [1]. Anicius se montra généreux envers l'enfant dont il était devenu le père spirituel. Il lui donna en propriété le village de Calabre, avec les terres qui en dépendaient, pour qu'il pût en jouir, les gouverner et les transmettre à ses successeurs.

Cependant le jeune Sacerdos avait grandi ; il fallut songer à lui donner un maître qui perfectionnât l'œuvre de son éducation, commencée sous le toit paternel. Laban et Mondane crurent avoir trouvé le maître qu'ils désiraient, dans la personne de saint Capuan, qui occupait alors le siége épiscopal de Cahors. Le saint évêque ne tarda pas à comprendre que Dieu avait fait choix de son disciple pour l'élever à la dignité du sacerdoce. Il fut confirmé dans son jugement par un ange qui lui apparut et lui ordonna, de la part de Dieu, de conférer au jeune Sacerdos l'ordre de diacre. Après son ordination, Sacerdos dut se séparer de Capuan, son maître, et revenir au village de Calabre, que Laban et Mondane avaient toujours habité depuis la naissance de leur fils. Dieu avait ses desseins ; nous en verrons l'accomplissement. Il destinait le jeune lévite à la plénitude du sacerdoce, à la gloire de l'épiscopat ; il voulut l'y préparer par le recueillement de la solitude. Il y avait dans le village de Calabre un monastère qui pouvait avoir été fondé en ce lieu, dans le VI^e^ siècle, par Canalis, abbé du monastère de Genouillac [2], ou par quelqu'un de ses trois illustres disciples, Sour, Amand et Cyprien. Avant d'être moine du monastère de Calabre, Sacerdos en fut le bienfaiteur. L'église et la demeure des moines tombaient en ruines ; Sacerdos les fit rebâtir de ses propres deniers, et, voulant que les préoccupations des nécessités temporelles ne pussent jamais nuire à la ferveur du service de Dieu, il donna aux moines le village de Calabre avec toutes ses dépendances, tels qu'il les avait reçus lui-même de la générosité d'Anicius. Après s'être ainsi dépouillé de tout ce qu'il possédait, il pouvait librement suivre le Seigneur et se livrer à tout son attrait pour la solitude. Il prit bientôt l'habit monastique et passa sept années avant d'être promu au sacerdoce, dans les austérités de la pénitence, se faisant surtout remarquer par les actes de l'humilité la plus parfaite.

La vie si austère de Sacerdos, tant d'actes de vertus, qu'il s'efforçait de cacher, mais dont le vase trop plein débordait de toutes parts, lui eurent bientôt gagné l'affection, l'estime, la vénération des religieux. Aussi, l'abbé étant venu à mourir, tous, d'une commune voix, acclamèrent Sacerdos pour lui succéder.

Dieu voulut honorer son fidèle serviteur et manifester par le don des miracles sa grande sainteté. Il y avait, à cette époque, dans le village de Calabre, un homme lépreux depuis plusieurs années et séparé de la société de ses frères. Et un ange apparut à saint Sacerdos, et lui dit : « Allez visiter le malheureux lépreux, lavez soigneusement vos mains et touchez toutes les parties du corps où vous trouverez des traces de la maladie ». Et saint Sacerdos s'empressa d'obéir au commandement de l'ange : il alla visiter le lépreux, et, adressant à Dieu une fervente prière, il lava ses mains et toucha le corps du lépreux ; et la lèpre disparut à l'instant, et le malheureux fut guéri. Et les habitants du lieu et ceux de toute la contrée, en apprenant ce miracle, rendirent gloire à Dieu dans des transports de reconnaissance, et exaltèrent les vertus et les mérites du Saint.

1. Quelques auteurs ont écrit Sardos, Serdou, Sardon, Serdon, Sardot, Sardont et même Sadroe.
2. Dans le diocèse de Cahors, non loin des frontières du Périgord.

Mondane avait résolu de marcher sur les traces de son fils, mais les liens qui l'unissaient à Laban ne pouvaient être rompus. Aussi fidèle épouse que mère chrétienne, son bonheur eût été imparfait si, en s'engageant dans la voie de la perfection, dans la voie du ciel, elle eût laissé derrière elle son époux, engagé dans la voie du monde. Un jour donc, Mondane, s'étant jetée aux genoux de Laban, les mains jointes et les yeux baignés de larmes, lui dit : « Je vous en conjure, cherchons tous deux à acheter le ciel par le sacrifice des biens terrestres », et Laban dont la grâce avait vivement pénétré le cœur, acquiesça aux désirs de Mondane. Bientôt ils se dépouillèrent de tous leurs biens dont ils firent deux parts, l'une pour l'Eglise de Jésus-Christ et l'autre pour les pauvres et les étrangers. Il est probable que Laban se retira dans le même monastère de Calviac, avec Sacerdos son fils. Quant à Mondane, elle se retira sur la rive gauche de la Dordogne, en face du monastère, et fixa sa demeure dans une grotte.

Dieu ménageait à son serviteur Sacerdos une épreuve propre tout à la fois à augmenter ses mérites et à mettre plus en évidence sa vertu. Laban avait complété les années de sa vie, il était arrivé au terme de son pèlerinage, et Dieu lui devait la récompense promise à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. Un jour que le Saint vaquait à la prière avec ses religieux, à la seconde heure du jour, on vint lui dire que son père se mourait. Mais il était si profondément ravi en Dieu qu'il ne vit point le messager ni n'entendit ce qu'il lui disait. Il fallut attendre qu'il fût revenu de son extase. Il courut alors, en toute hâte, auprès de son père, qui déjà, depuis quelques instants, avait rendu le dernier soupir. Sacerdos en éprouva une vive douleur, qui fut augmentée lorsqu'il sut que le mal avait fait des progrès si rapides que le mourant n'avait pu recevoir le viatique pour le passage de la vie présente à la vie future, du temps à l'éternité. Mais, si sa douleur fut grande, sa foi fut vive à transporter les montagnes. En présence des religieux et des habitants du lieu, qui étaient accourus à la première nouvelle de la mort de Laban, il se prosterne, la face contre terre, et reste là longtemps à prier. Enfin, il se relève plein de confiance et le visage comme rayonnant d'une lumière céleste. Puis il s'approche du très-cher défunt et, lui prenant la main, il l'appelle à deux fois par son nom. Et, à la voix de son fils, le vieux Laban relève la tête et apparaît comme sortant d'un profond sommeil : et, promenant ses regards étonnés sur les assistants qui l'entourent, il leur dit : « J'avais quitté ce monde à la seconde heure de ce jour, mais je dois aux mérites de mon fils d'avoir été rendu à la vie ». Et tous les assistants, étonnés et saisis d'un saint enthousiasme à la vue de ce miracle, poussent des cris de joie vers le ciel, et rendent grâces à Dieu. Et le Saint se hâte de donner le viatique à son père ; puis, se prosternant, à l'exemple du patriarche Jacob, « Mon père », dit-il, « donnez-moi votre bénédiction ». Et le vieux Laban bénit son fils, et de nouveau il rend son âme à Dieu. Touchant exemple du zèle sacerdotal qui doit entourer le chrétien à sa dernière heure ! Touchant exemple aussi du prix qu'on attachait autrefois à la bénédiction paternelle ! On comprenait que « la bénédiction du père affermit la maison des enfants[1] ». On semble l'avoir oublié aujourd'hui.

Sur ces entrefaites, la ville de Limoges se voit privée de son premier pasteur par la mort d'Aggéric, et, telle est la réputation de Sacerdos, tel l'ascendant de ses vertus, que, d'un commun accord, le clergé et le peuple le désignent pour occuper le siége vacant. Nous ne connaissons pas les actes de son épiscopat, qui dut être fructueux en bonnes œuvres. Notre Saint

1. Eccli., III, 11.

avait noblement rempli la tâche que Dieu lui avait imposée et comblé la mesure de ses mérites. Epuisé par les austérités de la pénitence et les fatigues d'un laborieux épiscopat plus que par les années, il pressentait que sa fin était prochaine. Elevé sur la chaire épiscopale, il n'avait pas oublié, au milieu des splendeurs de sa dignité, la chère solitude de Calviac, et il s'était bien promis de revenir dans cet asile fortuné, pour rendre le dernier soupir dans le lieu où il avait pris naissance à la vie monastique : sa mort devant y être plus douce, plus agréable à Dieu. Il fait toutes ses dispositions, règle toutes ses affaires, fait ses adieux à son clergé et à son peuple, et va déposer son bâton de pasteur sur le tombeau de saint Martial. Puis, il prend le bâton du pèlerin et sort de sa ville épiscopale, laissant après lui les regrets les plus vifs. C'était un bien touchant spectacle qu'offrait ce vénérable et saint évêque, s'acheminant vers le lieu où il devait consommer sa course, après avoir bien combattu les combats du Seigneur ; apportant lui-même sa dépouille mortelle dans les lieux où fut son berceau, et allant en confier la garde à ces moines qui furent ses frères, qu'il avait si longtemps édifiés, avec lesquels il avait marché avec tant d'unanimité dans la maison de Dieu ! Anges du ciel, gardiens des voyageurs, veillez sur le saint évêque et dirigez sa marche chancelante dans sa longue voie ! Le Saint était arrivé à un petit bourg du Bas-Limousin, placé sur la rive de la Dordogne, aujourd'hui la petite ville d'Argentat. Et c'est là que Dieu avait fixé le terme du pèlerinage de son serviteur. Il y fut bientôt atteint d'une violente fièvre dont les accès renouvelés lui firent comprendre que sa fin approchait. Il demanda qu'on lui donnât le Viatique des élus et qu'on oignît son corps de l'huile sainte des mourants, et, recommandant à ceux qui l'accompagnaient de porter son corps au monastère de Calviac, il rendit doucement son âme à Dieu, le 5 du mois de mai de l'année 720 de Notre-Seigneur. Le souvenir de cette mort s'est conservé dans la petite ville d'Argentat, et l'on montre encore le lieu où se retira le saint évêque et où il rendit le dernier soupir. Une pieuse et naïve légende accompagne le récit de cette maladie et de cette mort. Nous ne pouvons lui refuser une bienveillante hospitalité dans ces pages. Nous la racontons telle que la racontent tous les historiens de la vie du saint évêque. « Accablé par l'âcreté de la fièvre et épuisé de forces, le Saint demanda des œufs pour se rafraîchir et se soulager. Ses disciples ayant couru par tout le village, n'en trouvèrent pas un seul, parce que les milans et autres oiseaux de proie étaient si communs dans ce lieu et aux environs, qu'ils dévoraient toutes les poules qu'on essayait d'y élever. Ayant appris cela, le saint évêque voulut être, avant de mourir, le bienfaiteur du village qui lui donnait l'hospitalité au terme de sa course, et il prononça cet arrêt : qu'à l'avenir aucun oiseau de proie n'ose inquiéter les poules de ce village et des environs. Et, ajoute le légendaire, cet arrêt a été inviolable jusqu'à ce jour ».

A peine saint Sacerdos eut-il rendu le dernier soupir, que ses disciples se disposèrent à exécuter la dernière volonté de leur maître. Après avoir honorablement enseveli son corps, ils le placèrent dans une barque pour le conduire sur les eaux de la Dordogne jusqu'au monastère de Calviac, où, la nouvelle de sa mort y étant déjà parvenue, on se préparait à faire au saint évêque de dignes funérailles. Mondane, la mère du bienheureux Sacerdos, vivait encore, toujours retirée dans la grotte qu'elle avait choisie pour sa demeure. Depuis quelques années, Dieu, qui se plaît à éprouver les saints, avait permis qu'elle devînt aveugle. Apprenant que le corps de son fils approchait du rivage, Mondane s'y fit conduire, désolée, mais confiante

en Dieu. Là devait se terminer son épreuve, Dieu voulant glorifier en ce moment le corps de son fidèle serviteur, en rendant la vue à sa fidèle servante. Sur la terre, le Saint avait obtenu la résurrection de son père ; au ciel, il obtient que la vue soit rendue à sa mère. Heureux le père, heureuse la mère d'un tel fils ! Cependant les moines de Calviac étaient descendus avec un grand concours de fidèles sur la rive du fleuve, pour y recevoir le corps de celui qui avait été leur frère et leur père, et qui ne s'était éloigné d'eux que pour leur revenir, sept ans plus tard, avec l'auréole des saints pontifes. Ils retirèrent de la barque la sainte relique, la mirent sur leurs épaules et la portèrent ainsi jusqu'à leur église.

L'humble Mondane s'était de nouveau retirée dans sa grotte, où elle méditait les années éternelles, dans le silence et le recueillement. Sa consolation était d'aller prier sur le tombeau de son fils. Dieu réservait à Mondane la plus belle couronne : celle du martyre. Deux ans après la mort de saint Sacerdos, l'Aquitaine fut ravagée par l'armée des barbares, connus sous le nom de Sarrasins, et venus du fond de l'Espagne sous la conduite de Zama, leur chef. Avant d'assiéger Toulouse, où ils furent battus par Eudes, comte d'Aquitaine, ils se répandirent dans le Périgord, ravageant et pillant tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. Ils arrivèrent sur les bords de la Dordogne, et c'est alors que Mondane, qui leur reprochait leurs barbares excès et leurs impiétés, fut massacrée sur le tombeau de son fils, en confessant la foi de Jésus-Christ. Après le départ de ces barbares, les fidèles recueillirent le corps de la Sainte et lui donnèrent la sépulture auprès du tombeau de saint Sacerdos ; et Dieu daigna glorifier le tombeau de la mère comme il avait glorifié le tombeau du fils. Plusieurs miracles s'y opérèrent en faveur des malheureux qui vinrent s'y recommander à l'illustre servante du Seigneur. La mémoire de la Sainte est restée précieuse dans cette pieuse contrée. Une église lui fut dédiée vers la fin du XIII^e^ siècle, non loin de la grotte qui lui servit d'asile pendant le temps de son veuvage et de sa pénitence. On montre encore dans cette grotte, que le pèlerin se plaît à visiter, le tas de cailloux pris dans le lit de la Dordogne, sur lesquels la Sainte reposait son corps affaibli par les jeûnes et les macérations ; et, au bas du rocher, coule encore la source où elle allait se désaltérer, dont les eaux vives, sanctifiées par le contact de sa main et de ses lèvres, furent longtemps aimées des malades, de ceux-là surtout qu'affligeaient de violents maux de tête. Heureuse terre de l'antique Calabre, vraiment aimée de Dieu et privilégiée entre toutes. Heureux ceux qui habitent tes demeures ! Voyageur, qui suivez le cours majestueux de la Dordogne, arrêtez-vous ici ; vous êtes sur la terre des Saints. A votre droite, vous avez Calviac avec quelques traces de son monastère ; Calviac où furent le berceau et le tombeau de saint Sacerdos ; à votre gauche, l'église, la grotte et la fontaine de sainte Mondane, qui rappellent de si pieux souvenirs. Et, là haut, sur la montagne, saluez l'antique château, bien placé dans le voisinage des Saints. Il porte un nom doux à prononcer dans notre langue, le nom de Fénelon, et rappelle un des plus aimables génies dont se glorifie la France, et que le Périgord est fier d'appeler son enfant[1].

Les milans, les éperviers et autres oiseaux de proie, éconduits d'Argentat par saint Sacerdos, peuvent lui servir d'attribut caractéristique dans les arts.

1. Le château de Fénelon, sorti de la famille des marquis de Fénelon peu d'années avant la Révolution de 1789, et passé depuis en diverses mains, vient d'être acheté par M. le comte Ernest de Maleville, qui en répare les ruines avec autant de zèle que d'intelligence.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT SACERDOS.

Le culte de saint Sacerdos commença le jour de ses funérailles, sur son tombeau, qui devint le but des pieux pèlerinages de tous les habitants de la contrée. Ces pèlerinages devinrent plus fréquents et plus nombreux dès le jour que le corps de sainte Mondane reposa à côté du corps de son fils : saintes reliques, que les moines de Calviac conservèrent comme un précieux trésor, sur lesquelles reposait la vertu de Dieu, jusqu'au jour où leur monastère étant devenu une solitude, les religieux de Saint-Sauveur de Sarlat se les approprièrent et les transportèrent dans leur église.

Ceci se passait sous le règne de Charlemagne, c'est-à-dire avant l'année 814. L'église de Sarlat célébrait la fête de cette translation le 3 du mois de juillet. Dès ce moment, saint Sacerdos fut le Patron de l'abbaye et de la ville de Sarlat, et lorsque, en 1317, cette Abbaye fut érigée en évêché par le pape Jean XXII, saint Sacerdos fut le Patron du nouveau diocèse.

Nous ne pouvons adopter l'opinion du chanoine Tarde, qui fixe à l'année 1140 la translation du corps de saint Sacerdos ; car le monastère de Calviac fut détruit par les Normands, vers l'année 848, et il ne se releva jamais de ses ruines.

Le corps de saint Sacerdos fut conservé intact dans l'église du monastère de Sarlat jusqu'en 1574. Mais, à cette époque de désastreuse mémoire, le deuil se fit sur ces saintes reliques; elles furent profanées, comme toutes celles que possédait l'église de Sarlat. Le 22 février de cette année 1574, les protestants s'emparèrent de la ville, conduits par le capitaine Vivans. « Ils pillèrent les églises », dit le chanoine Tarde ; « les reliques dont Charlemagne avait honoré l'église cathédrale de cette ville, et qui y avaient été religieusement conservées depuis cet empereur, furent brûlées et jetées au vent, ainsi que le corps du grand et vénérable saint Sacerdos ».

Cependant Dieu ne permit pas que le corps de saint Sacerdos devînt tout entier la proie des flammes. Les fidèles purent en conserver quelques parties (le tibia entre autres), dont il est fait mention dans des documents des années 1695 et 1719.

A l'époque désastreuse de notre Révolution de 1793, la relique de saint Sacerdos fut sauvée par M. Gamat, curé de Sarlat, et confiée à une dame Faujanet, qui, malheureusement, après le retour du calme, nia le dépôt qu'elle avait reçu.

Ce ne fut qu'après sa mort, que la famille en fit la remise à M. de Larouverade, curé de Sarlat.

Mais il était nécessaire de constater que ces reliques remises par la famille Faujanet étaient bien les mêmes que celles qui se trouvaient avant 1793 dans la châsse de saint Sacerdos, et étaient attribuées à ce Saint et honorées comme telles. C'est ce que fit M. le curé de Sarlat, après en avoir reçu la commission officielle de Monseigneur l'évêque d'Angoulême, qui avait sous sa juridiction le diocèse de Périgueux et de Sarlat. La constatation eut lieu à Sarlat le 10 septembre 1819.

Une parcelle de cette relique est honorée dans la cathédrale de Périgueux. Elle y fut déposée en 1826 par Monseigneur de Lostanges, après s'être assuré lui-même de son authenticité par l'examen qu'il fit du procès-verbal d'enquête, approuvé par Monseigneur l'évêque d'Angoulême. C'est tout ce qui reste du corps de saint Sacerdos.

L'abbaye de Sarlat, dont les reliques de saint Sacerdos ont fait la célébrité, fut, avons-nous dit, érigée en évêché le 13 janvier 1317. Ce siége, supprimé en 1790 par la constitution civile du clergé, ne fut point rétabli par le concordat de 1801. Et l'église, abbatiale d'abord, puis cathédrale, ne fut plus que l'église d'une cure de première classe, gouvernée par un curé ayant le titre d'archiprêtre.

En 1854, l'église de Sarlat recouvra son titre d'EGLISE CATHÉDRALE. Sa Sainteté Pie IX reconnut l'existence canonique du diocèse de Sarlat, sous la juridiction et l'autorité des évêques de Périgueux, et autorisa Mgr George et ses successeurs à ajouter au titre d'évêque de Périgueux celui d'EVÊQUE DE SARLAT.

Cf. *Vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges et patron de l'ancien diocèse de Sarlat*, dédiée à Mgr N.-J. Dabert, évêque de Périgueux et de Sarlat, par A.-B. Pergot, curé de Terrasson. Périgueux, Lenteigne, libraire; Bounet, libraire, et à Terrasson, chez l'auteur; in-8°, 1865.

SAINT FLORIAN, SOLDAT ET MARTYR (204 ou 297).

De même que Jérusalem a son Etienne et Rome son Laurent, de même la Pologne a son Florian.
Proverbe polonais.

Florian était né et demeurait au bourg de Zeiselmaur, dans la Basse-Autriche. On ne connaît de sa vie que la fin, c'est-à-dire le martyre. Il servait dans les armées impériales et était chrétien en secret : il avait le grade de *chef des emplois*, ce qui équivaut probablement à officier d'administration, lorsque l'édit de persécution fut publié. Grand nombre de chrétiens prirent la fuite. Dieu suscita alors son serviteur Florian pour faire renaître, par son héroïsme, le courage dans l'âme des fidèles. Ayant appris que le gouverneur du pays, Aquilin, venait de verser le sang de quarante confesseurs de la foi à Lorch, où était le siége du gouvernement, il se leva et s'y rendit de lui-même. En route, il rencontra des soldats envoyés à la recherche des chrétiens. « Ne vous donnez pas tant de peine », leur dit-il, « en voici un chrétien : prenez-moi et laissez-en d'autres en paix ».

Amené au tribunal d'Aquilin, celui-ci lui dit : « Ce qu'on rapporte de toi est-il vrai ? sacrifie et tu seras des nôtres ». — « Je ne le ferai point ».

Le gouverneur entra dans une grande colère et le menaça de l'y forcer par les tourments. Le Saint ne répondit pas, mais, levant les yeux au ciel, il pria son Seigneur et son Dieu de le fortifier dans le combat.

« Que signifie cette attitude », reprit le gouverneur, « as-tu la prétention d'insulter les empereurs ? » — Le martyr ne répondit que par le silence.

Ne pouvant rien obtenir, le gouverneur lui fit donner deux fois la bastonnade et arracher la chair des épaules, puis le condamna à être noyé dans l'Ens, rivière qui passe près de Lorch.

Les soldats le menèrent sur le pont : ils eurent l'humanité de lui donner le temps de recommander son âme à Dieu ; après quoi, ils le précipitèrent dans les flots, la tête la première : on lui avait attaché une lourde pierre au cou.

Une pieuse femme, nommée Valérie, enterra le corps de saint Florian à sa campagne. Dans la suite, on érigea sur son tombeau une église à laquelle on ajouta un couvent de Bénédictins. Ce dernier ayant été détruit par les incursions des barbares, Angelbert, évêque de Passau, le fit relever et le donna aux chanoines de Saint-Augustin qui le possèdent encore. Cette belle abbaye est située dans la Basse-Autriche, près d'Ens et non loin de Lintz.

Plus tard, on ne sait à quelle époque, ses reliques furent transportées à Rome. Les Tartares et les Prussiens ayant ravagé la Pologne dans le XI^e^ siècle, le roi Casimir et Gédéon, évêque de Cracovie, demandèrent au pape Lucius III quelques reliques de saints martyrs et obtinrent entre autres celles de saint Florian (1183). Depuis cette époque, il est le patron de la Pologne. Son culte est aussi très-répandu en Autriche. Il a un office propre à Passau, qui a remplacé comme importance, au point de vue civil et ecclésiastique, l'ancienne ville de Lorch, devenue un village. On l'invoque surtout contre l'incendie : cela remonte à un charbonnier qui, étant tombé au milieu d'un embrasement, fut sauvé en invoquant saint Florian. Ce fait et les autres circonstances de sa vie sont représentés dans une série de quinze tableaux qui décorent l'église de son nom, située entre Lintz et Stira. Un autre de ces tableaux rappelle le miracle de l'aigle que Dieu envoya pour défendre contre les attaques des animaux de proie, le corps du Martyr, échoué sur le rivage. Un troisième montre l'attelage qui enlève le corps, épuisé de fatigue et de soif et ne pouvant plus avancer. Aux pieds des bœufs jaillit une fontaine dans laquelle ils se désaltèrent et dont les eaux devinrent célèbres par leur efficacité dans diverses maladies. — Plus loin, on voit des soldats invoquer saint Florian. Ce patronage est on ne peut mieux justifié. Son principal attribut est une espèce de seau des montagnes avec lequel il verse de l'eau sur les maisons embrasées[1].

AA. SS., t. 1^er^ de mai.

1. Pour être impartial, nous devons ajouter que les Allemands ont la prétention d'avoir gardé leur saint Florian, et que, par conséquent, celui qui est honoré à Cracovie est différent de celui honoré en Autriche, en Bavière et autres pays teutoniques. Tant d'autres villes et pays prétendent posséder le saint Florian des Germains et lui rendent comme tel un culte qui confond des Saints du même nom avec le leur, que nous inclinons à donner gain de cause aux Allemands. Voici comment on distingue les divers

SAINT CYRIAQUE, ÉVÊQUE ET MARTYR.

Le triomphe de saint Cyriaque, martyrisé en Palestine, où il était allé visiter les Saints-Lieux, se répandit promptement en Gaule. Il fut honoré d'un culte particulier dans la ville de Provins. Une église avait déjà été érigée anciennement en son honneur, lorsque Henri Ier, comte de Champagne, apporta de l'Orient son chef vénéré, et construisit une nouvelle église aussi vaste que splendide. Cette église, maintenant paroissiale, était autrefois desservie par un collége de prêtres et jouissait de nombreux priviléges et immunités. On y garde encore aujourd'hui une certaine partie de son chef, dont la translation est honorée le 29 juillet.

Saint Cyriaque était, selon Baronius, un évêque de la ville d'Ancône. Il accomplit son martyre sous Julien l'Apostat, après avoir enduré beaucoup d'affreux tourments.

Propre de Meaux.

SAINT FIRMIN, ÉVÊQUE DE VERDUN (486).

Ce saint prélat naquit à Toul. La terre de Flavigny, sur Moselle, faisait partie du domaine de sa famille. Il devint évêque de Verdun et gouvernait cette ville lorsque Clovis revint en vainqueur de Tolbiac. Les Verdunois essayèrent de se révolter contre les Francs auxquels ils obéissaient depuis quelque temps. Ils choisirent, pour exécuter leur complot, le moment où saint Firmin, atteint de la maladie dont il mourut, était hors d'état de s'opposer à une entreprise insensée. Il rendait le dernier soupir lorsque les Francs vainqueurs étaient sur le point de forcer les portes de la cité. Sa mort jeta la consternation dans la ville qui, privée tout à coup de son plus puissant défenseur, confia au prêtre saint Euspice la délicate mission d'aller implorer la clémence du roi. Saint Firmin qui, du haut du ciel, veillait sur son troupeau, inspira au vainqueur de pardonner : Clovis entra pacifiquement dans la ville.

De son vivant, saint Firmin avait, pendant une grande famine, nourri son troupeau du blé que, par une sage prévoyance, il avait accumulé dans les greniers de l'église. Un noble bourguignon lui en envoya même acheter une quantité suffisante pour faire subsister quatre mille personnes.

Le corps du saint évêque, d'abord inhumé dans l'église des saints apôtres Pierre et Paul, resta ignoré de longues années. Enfin il fut révélé en 964, époque à laquelle il fut transféré dans l'ancien domicile de sa famille, à Flavigny, sur Moselle, où on le vénère encore aujourd'hui dans l'église paroissiale.

Roussel, *Histoire de Verdun*, notes locales.

Saints du nom de Florian :

Saint Florian, guerrier romain, martyrisé et honoré en Autriche, etc.;

Saint Florian, martyr romain : c'est probablement celui dont le pape Lucius III donna les reliques à la Pologne;

Saint Florian dont les reliques furent apportées à Vicence en 1290;

Saint Florian dont le corps fut découvert, en 1411, sur le bord de la rivière d'Esino, dans le Picenum (Marche d'Ancône);

Saint Florian et ses quarante compagnons, honorés à Bologne, et dont les corps furent apportés de Palestine;

Saint Florian honoré à Venise;

Saint Florian dont les reliques furent apportées à Munster avec celles de saint Victorin et brûlées par les Anabaptistes. Il serait un peu fort, disent les Bollandistes se corrigeant eux-mêmes dans leur supplément, de supposer que les reliques entières d'un seul Florian se trouvent en tant d'endroits à la fois. La célébrité du plus ancien d'entre eux aura amené les Polonais, les Italiens, les Westphaliens à croire que leurs reliques respectives ne devaient pas provenir d'un autre que de celui qui avait souffert en Autriche (t. VII de mai, p. 565).

Quant à la légende du saint Florian de Rome, qui est en réalité celui que les Polonais honorent en le prenant pour celui d'Autriche, nous en rapporterons le trait suivant : elle raconte qu'en entrant dans la crypte où reposaient plusieurs corps saints, le pape Lucius III demanda quel était celui d'entre eux qui désirait aller en Pologne; que saint Florian, soulevant le couvercle de son tombeau, étendit son bras au dehors, comme pour dire : « C'est moi ». *Ecce ego adsum.* — Cf. Père Cahier.

SAINT ANTOINE DU ROCHER (VI^e siècle).

Saint Antoine appartient au diocèse de Tours par sa vie et par sa mort. Il vint en France vers l'an 542, et fut probablement l'un des cinq Apôtres de la vie monastique, que saint Benoît avait envoyés dans notre patrie, sous la conduite de saint Maur [1]. Antoine et trois de ses compagnons, Constantinien, Simple et Fauste, se rendirent d'abord au Mans, où l'évêque de cette ville, saint Innocent, les avait appelés. Ils établirent à Glanfeuil un monastère qu'ils dédièrent à saint Martin. Antoine ne s'y arrêta que très-peu de temps; il était désigné pour Tours, et il vint y fonder la célèbre abbaye de Saint-Julien.

Pendant plusieurs années, il en fut le premier abbé et il lui donna son nom qu'elle porta pendant longtemps, comme nous le voyons par des lettres datées de 940, dans lesquelles on appelle ce monastère le monastère de Saint-Julien ou de Saint-Antoine. Il y fut un modèle de toutes les vertus. Ce qu'il enseignait, il le pratiquait [2], dit une chronique du monastère de Saint-Julien; mais, attiré invinciblement par l'attrait de la solitude, il méprisa les joies du monde, il aima d'un grand amour la pauvreté et il fut le possesseur de nombreuses richesses sans jamais y attacher son cœur. Il se retira à quelques kilomètres de Tours, dans un lieu charmant et paisible et entouré de tous côtés par des forêts. Caché dans la caverne d'un rocher, qui n'avait guère plus de quatre pieds en largeur, en profondeur et en élévation [3], le pieux serviteur de Dieu y servait Dieu assidûment : *Deo ibi Dei servus serviebat assiduus.* Seul avec Dieu seul, Antoine se sanctifia dans cette solitude, lutta contre le démon et contre lui-même, puis il s'endormit dans le Seigneur plein de mérites et de vertus.

Peu de temps après sa mort, ses restes furent transportés par les moines de Saint-Julien dans leur abbaye, et plus tard ils furent exposés à la vénération des fidèles sur le maître-autel de cette église, où ils demeurèrent jusqu'en 1562, époque où les calvinistes dépouillèrent toutes nos églises et brûlèrent les reliques de tous nos Saints. Quand des jours plus paisibles furent rendus à l'église de Tours, les moines de Saint-Julien réclamèrent et obtinrent du curé de Saint-Antoine du Rocher une partie des reliques de leur saint Abbé, qu'il possédait encore; ils les reçurent avec un grand respect et les renfermèrent dans une boîte d'argent qui fut placée entre les bras d'une statue du Saint également en argent.

L'église de Saint-Julien conserva ces reliques jusqu'à la grande tourmente de 93, où l'esprit du mal, déchaîné sur le monde, fit aux Saints de Dieu une guerre telle que l'Eglise n'en avait point connue depuis les grandes persécutions païennes. Aujourd'hui l'église de Saint-Julien ne possède plus que le souvenir de ce grand Saint, fondateur de son monastère.

Mais la grotte où le Bienheureux mourut est toujours l'objet d'un pieux et touchant pèlerinage. Sur la ligne du chemin de fer qui conduit au Mans, arrêtez-vous à Saint-Antoine du Rocher et rendez-vous pieusement à cette grotte où vécut et mourut saint Antoine. Peu de temps après la mort du Saint, deux autels y furent élevés : on voit encore une fontaine près *de laquelle,* dit une chronique du XI^e siècle, *jamais aucune femme n'approcha :* une d'elles ayant voulu braver la défense, fut frappée de mort. A la Révolution de 93, cette grotte fut pillée, profanée et elle devint l'asile des bêtes immondes. En 1842, le pieux et bon prêtre, M. l'abbé Gervais, qui desservait cette paroisse, fut assez heureux pour arracher à la profanation cette grotte, témoin de tant de vertus. Il la fit restaurer, et, à sa prière, Mgr Morlot, alors archevêque de Tours, vint la bénir solennellement. A l'endroit où la tradition veut que le Saint ait rendu le dernier soupir, il fit placer une belle statue, œuvre d'Avisseau père, et représentant le Saint étendu sur une natte, tenant la croix dans ses mains et les yeux levés vers le ciel qui va bientôt devenir sa récompense. Le pèlerinage, qui n'avait jamais été complétement interrompu, a reçu un nouvel essor, et l'on vient souvent de bien loin implorer la protection du saint Solitaire.

L'archéologue et le curieux vont sur cette paroisse de Saint-Antoine du Rocher admirer un monument druidique, qui peut exercer leur imagination et aiguiser leur curiosité, mais qui ne dit rien à leur cœur; nous les engageons à faire quelques pas de plus et à visiter le rocher de Saint-Antoine : ils ne regretteront pas leur course.

L'abbé Rolland, *chan. honoraire, aumônier du Pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes de Tours.*

1. Cette tradition est acceptée par le Bréviaire de Tours.
2. Nam quod ore prædicabat opere perficiebat.
3. Bolland., *Acta Sanctorum,* 4 mail.

SAINT GOTHARD OU GODARD [1], ÉVÊQUE DE HILDESHEIM (1038).

Saint Gothard, né en Bavière sur la fin du x^e^ siècle, fut élevé avec soin, et, après d'excellentes études où il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu, il quitta le monde pour se faire moine dans l'abbaye d'Altaich. Il en devint successivement prieur et abbé, et sut y maintenir la plus édifiante régularité. Il fut ensuite chargé de renfermer les abbayes de Hesfeld en Hesse, de Tergensée au diocèse de Freisingen et de Chremsmunster au diocèse de Passaw, mission difficile dont il s'acquitta avec succès. Il fut élu pour succéder à saint Bernward, évêque de Hildesheim, mort en 1020; mais il fallut tout l'ascendant de l'empereur saint Henri pour le faire acquiescer à son élection.

Il parut bientôt que la grâce de l'ordination lui avait donné de nouvelles forces pour remplir les fonctions de son nouveau ministère, dont il s'acquitta avec le plus grand zèle, la prudence la plus éclairée et une rare confiance dans le secours de Dieu. Il établit une discipline très-régulière dans le Chapitre de sa cathédrale, au point qu'il en forma un véritable monastère. Il institua des écoles pour former la jeunesse dans la vertu comme dans les lettres, et veilla par lui-même sur ceux qu'il avait choisis parmi les autres, et qu'il élevait dans son séminaire pour le ministère des autels. Il ne négligea point non plus le culte extérieur de Dieu, il répara les églises, en bâtit de nouvelles, eut soin des fabriques, des revenus ecclésiastiques et des ornements des temples. Il fit démolir l'église qu'Otowin, dixième évêque de Hildesheim, avait élevée en l'honneur de sainte Marie et de saint Epiphane, et qui était entièrement tombée en ruines; il fit bâtir au même endroit un couvent, qui fut achevé la troisième année de son gouvernement. Il y avait à l'extrémité de sa ville épiscopale, un marais que la terreur populaire disait être hanté par les mauvais esprits et les revenants. Notre Saint le fit dessécher et alla y planter sa tente : ce fut là aussi qu'il éleva un vaste hôpital où toutes les misères, toutes les nécessités trouvaient un soulagement : les étrangers y étaient accueillis comme les gens du pays.

En 1023, l'archevêque de Mayence convoqua un synode national auquel notre Saint aussi fut appelé. En s'y rendant, il délivra, dans les environs du château de Gruona, un possédé qui était généralement réputé pour tel. Ce miracle, que les témoins oculaires, malgré sa défense, répandirent partout, donna un nouveau lustre à sa sainteté.

Mais ce fut là le moindre de ses miracles : il en fit d'innombrables avant et après sa mort. Un entre autres frappa plus vivement l'imagination des masses et servit à le caractériser dans les estampes et les bas-reliefs. Il avait excommunié certains de ses diocésains : or, un jour qu'il se préparait à célébrer les saints mystères, il les vit entrer dans l'église, en dépit de l'excommunication. Invoquant le pouvoir de Dieu, il ordonna aux morts de se lever de leurs tombeaux et de donner l'exemple de l'obéissance aux transgresseurs de ses ordonnances : ceux-ci soulevant le couvercle de leurs sépulcres, organisèrent une procession et sortirent de l'église.

Il mourut le 4 mai 1038, et fut canonisé en 1131 par Innocent II. Plusieurs églises d'Allemagne l'honorent comme leur patron. Il a laissé des lettres qui respirent la piété et qui prouvent qu'il était un des hommes les plus instruits de son siècle.

En l'année 1132 qui suivit sa canonisation et la translation de ses reliques, on commença à bâtir un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation de saint Gothard, et deux autels lui furent consacrés dans la cathédrale. Au XVI^e^ siècle, on conservait dans cette dernière une chasuble lui ayant appartenu et plusieurs autres reliques qui attiraient encore la vénération non-seulement des catholiques, mais encore des protestants : les femmes enceintes surtout y avaient recours au Saint.

SAINTE HÉLÈNE, VIERGE HONORÉE A TROYES.

L'évêque de Troyes, Garnier de Traînel, suivit la quatrième croisade comme aumônier de l'armée latine. Quand les croisés se furent rendus maître de Constantinople, la ville opulente en richesses de toutes sortes fut livrée au pillage; les églises possédaient de précieuses reliques que

1. Et encore Godehard, *Godehardus*.

les seigneurs se réservèrent afin de les transporter avec eux en Occident. Garnier avait été chargé de la garde de ces reliques, et pour cela il en eut une large part. Parmi celles qui lui furent attribuées, se trouvait un corps saint et entier, celui de sainte Hélène, vierge, qui, depuis, est devenue patronne du diocèse de Troyes. La joie fut grande à Troyes quand les saintes reliques arrivèrent; cependant cette joie ne tarda pas à être troublée. Quelle était cette sainte Hélène ? Garnier était mort emportant avec lui les détails qu'il avait pu recueillir sur les lieux. Le nouvel évêque envoya en Orient pour prendre des informations, mais cette démarche n'amena pas grande lumière, car les faits que rapporta l'envoyé étaient tellement entachés d'anachronisme qu'on ne pouvait ajouter grande foi à son récit. Hélène, d'après ce récit, était née dans la petite ville de Naturas, non loin de la mer de Constantinople. Le roi de Corinthe était son père ; l'évêque du lieu lui avait donné au baptême le nom d'Hélène. Elle s'adonna de bonne heure à la piété, et Dieu la récompensa de son amour et de sa ferveur par le don des miracles. Elle en opéra de très-nombreux pendant sa vie, et ses reliques en opérèrent de fort remarquables après leur arrivée à Troyes. La jeune fille fit son premier miracle à douze ans. Un jour, une mendiante l'aborda près d'une fontaine et lui demanda l'aumône. Hélène la pria de lui offrir à boire dans le vase de bois qu'elle tenait à la main et, quand après avoir bu, elle le lui rendit, ce vase était devenu un vase d'argent. Plusieurs fois, le simple attouchement de son voile guérit les malades et procura aux pécheurs une contrition profonde de leurs fautes. On ne connaît pas l'année de sa mort. C'est en 1211 que le culte de sainte Hélène fut autorisé dans le diocèse de Troyes. Il est des auteurs qui ont prétendu que cette sainte Hélène était la même que l'impératrice Hélène, mère du grand Constantin, mais rien n'est moins probable. La châsse magnifique, dans laquelle était enfermé le corps de sainte Hélène, fut brisée à la Révolution et les reliques livrées aux flammes. Il en a été sauvé quelques restes qui ont été placés dans la châsse de sainte Mâthie, patronne aussi du diocèse, et les deux fêtes se font maintenant le même jour. Au XIV^e^ siècle, il était défendu de travailler aux champs le jour de la fête de sainte Hélène. A la même époque, l'évêque devait entretenir jour et nuit un cierge allumé devant le tombeau de la vierge venue des rivages aimés du soleil.

Le 4 mai 1530, la présence du corps de la Sainte suffit pour arrêter soudain les ravages d'un incendie formidable qui menaçait de détruire toute la ville de Troyes.

Les reliques de la vierge sainte Hélène furent reconnues à la cathédrale de Troyes le 24 avril 1821 : il y en a des parcelles dans plusieurs paroisses du diocèse.

L'église d'Auxerre a fait sa fête de 1600 à 1728.

Cf. *Saints du diocèse de Troyes*, par M. l'abbé Defer ; Propre, etc.

V^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint PIE V, pape, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui s'appliqua avec autant de succès que de courage à relever la discipline ecclésiastique, à déraciner les hérésies, à réduire les ennemis du nom chrétien, et gouverna l'Eglise catholique par sa vie sainte autant que par ses saintes lois. 1572. — Encore à Rome, sainte Crescentienne, martyre[1]. — Au même lieu, saint Sylvain, martyr. — A Alexandrie, saint Euthyme, diacre : mis en prison pour Jésus-Christ, il s'y endormit paisiblement dans le Seigneur. — A Thessalonique, la fête des saints martyrs Irénée, Pérégrin et Irène, consumés dans les flammes. — A Auxerre, le martyre de saint Jovinien, lecteur[2]. — A Alicate, en Sicile, saint ANGE, prêtre, de l'Ordre des Carmes, qui fut massacré par les hérétiques pour la défense de la foi catholique. Vers 1225. — A Jérusalem, saint Maxime, évêque et confesseur, que Maximien-Galère César avait condamné aux mines, après lui avoir fait arracher

1. Les Ursulines d'Amiens possèdent une de ses reliques.

2. Saint Jovinien était un des compagnons de saint Pélerin. On pense que sa mort suivit de près celle du saint Apôtre d'Auxerre (304).

un œil et brûler un pied avec un fer chaud [1]. 350. — A Edesse, en Syrie, saint EULOGE, évêque et confesseur. Après 381. — A Arles, en Gaule, saint HILAIRE, évêque, illustre par sa science et par sa sainteté. 449. — A Vienne, saint Nicet ou Nizier, évêque, personnage vénéré pour sa grande sainteté. 392-395. — A Bologne, saint Théodore, évêque, d'un mérite éclatant. Vers 540. — Le même jour, saint Sacerdos ou Serdon, évêque de Sagonte, aujourd'hui Murviedro. Vers 530. — A Milan, saint Géronce [2], évêque. 470. — Au même lieu, la conversion de saint Augustin, évêque et docteur de l'Eglise, à qui saint Ambroise fit connaître la vérité catholique, et qu'il baptisa en ce jour. 387.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Vienne, saint Nectaire, treizième évêque de cette ville. 361-375. — Au même lieu, saint Florent II, successeur du précédent. 375-392. — A Trèves, saint BRITTON, évêque, qui souscrivit au premier concile de Valence, et eut pour successeur Félix, au sacre duquel assista saint Martin. 386. — A Tours, saint AVERTIN, chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Gilbert d'Angleterre, patron de Bougival, au diocèse de Paris. 1180. Sa fête est le 15 mai à Tours. — A Sarlat, sainte Mondane, veuve et martyre, mère de saint Sacerdos, évêque de Limoges, fêté le même jour. Vers 530. — A Chinon, au diocèse de Tours, saint Jean, solitaire, qui fut visité par sainte Radegonde. VI^e^ s. — A Douai, saint MAURANT ou MAURONT, abbé de Breuil, sur la Lys, fils de sainte Rictrude. 702. — A Metz, sainte VALDRADE ou VALDRÉE, vierge et abbesse de Saint-Pierre-aux-Nonnains. (Voir sa vie au *Supplément* de ce volume.) — A Gap, fête de saint Arige ou Arey, évêque. — A Saint-Maximin, l'invention du corps de sainte Madeleine [3]. — A Mayence, saint Gothard, évêque de ce siége. — Dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, saint Pétran, solitaire. Il était irlandais d'origine et passa dans les Gaules avec saint Gibrien, saint Hélain et trois autres de ses frères, ainsi que sainte Franche et ses deux autres sœurs. Tous sont honorés d'un culte public. VI^e^ s. — A Nivelle, en Flandre, la bienheureuse Ide, épouse de saint Pépin de Landen et mère de sainte

1. On croit que saint Maxime fut un des confesseurs de la foi qui parurent avec leurs glorieuses cicatrices au concile de Nicée (325). C'est à lui que saint Paphnuce adressa ces énergiques paroles au concile, ou plutôt au conciliabule de Tyr (335), tenu par les Ariens pour y condamner saint Athanase : « Il ne convient pas à des confesseurs de la foi qui ont perdu leurs membres au service de Jésus-Christ, de s'asseoir au milieu des fourbes et des impies ». A partir de ce moment, saint Maxime prit envers et contre tous la défense du grand Athanase. En 349 il tint un concile à Jérusalem pour y désapprouver l'expulsion de l'illustre patriarche qui venait, pour la troisième ou quatrième fois, de quitter Alexandrie. Les Ariens, irrités de la sainte liberté de Maxime, le chassèrent lui-même de son siége : il mourut l'année suivante.

2. Saint Géronce eut à consoler son peuple des maux effroyables causés par la guerre d'Odoacre. Milan, sa ville natale, fut presque entièrement ruinée. Jamais, dit le Bréviaire de Milan, il ne se laissa accabler par le malheur des temps ou intimider par la perversité des hommes. Il fut enterré dans l'église de Saint-Simplicien (*AA. SS.* à ce jour).

3. En l'an 1281, le prince Charles d'Anjou, inspiré par son zèle religieux, réunit un concile à Saint-Maximin, pour procéder à la recherche du corps de sainte Marie-Madeleine, qui avait disparu à l'époque des invasions des Barbares. Ce concile était présidé par Guillaume de Longis, cardinal de la sainte Eglise romaine et chancelier du roi. Il se composait de quatre archevêques, cinq évêques, dix abbés, un grand nombre de docteurs en théologie et de personnes pieuses. Les divers témoignages, les écrits, les monuments relatifs à la cause, furent attentivement examinés, discutés, et enfin le concile porta un décret solennel, qui désignait et reconnaissait comme vraies et authentiques les reliques de sainte Madeleine. Ce décret fut confirmé par Boniface VIII et accueilli par les fidèles avec un pieux enthousiasme. C'est ainsi que Madeleine, qui jadis avait cherché avec tant de sollicitude le corps du Sauveur ressuscité, eut la gloire, après sa mort, de voir son corps recherché avec le même soin. La Provence entière se réjouit d'avoir retrouvé ce corps autrefois immolé à une si longue pénitence, et qui avait vécu de la vie du Sauveur bien-aimé, bien plus que du souffle qui l'animait encore. Le Christ nous la rendit et illumina l'horreur du tombeau de l'éclat de la gloire, afin que nous allions vers Jésus, attirés par les parfums de Madeleine, et que nous retrouvions l'esprit de pénitence avec le corps de Madeleine pénitente. En vain célébrerions-nous l'invention du corps de Madeleine, si nous n'imitions son repentir. Nous devons nous réjouir d'avoir retrouvé Madeleine, mais il faut nous retrouver aussi, nous que le péché a perdus, et en célébrant cette fête, ne pas négliger d'en retirer des fruits de salut. Puisque la perle des reliques a été retrouvée, examinons de plus près le chef de la bienheureuse Madeleine. L'aspect de cette tête, conservée entière, inspire la pénitence. N'excitant point l'horreur qu'inspire d'ordinaire la vue des restes humains, elle n'inspire que l'amour et la vénération. Sur cette tête de Madeleine, éclate un merveilleux prodige : comme si Madeleine avait répété à la mort les paroles que le Christ lui avait adressées à elle-même : « Ne me touchez point », la mort n'a osé toucher la partie du doigt que le Sauveur avait consacrée. Elle semble garder encore les signes de la vie, ce qui suffirait pour prouver l'authenticité de ses reliques. De plus, on trouve entiers, et l'on conserve dans une châsse, ces bienheureux cheveux que la sainte amante de Jésus, inspirée par une pieuse audace, jeta comme un lien ou un filet autour des pieds de son Juge et de son Sauveur. Aussi, peut-on regarder ces reliques de Madeleine comme une relique du Sauveur lui-même, à cause du contact qui les a consacrées. Puisse chacun de nous imiter le sincère repentir de Madeleine, et le Sauveur dire de nous, comme d'elle : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'il a beaucoup aimé ». (*Propre* du diocèse de Marseille.)

Gertrude. 652. — Dans le diocèse ds Nevers et d'Auxerre, saint Jovinien, lévite et martyr, l'un des compagnons de saint Pélerin, évêque d'Auxerre : sa tête et un de ses bras furent donnés, en 1071, au monastère de la Charité-sur-Loire [1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Milan, la conversion de saint Augustin, notre Père...

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Rome, saint Pie V...

Martyrologe des Carmes. — A Alicate, en Sicile, saint Ange, prêtre, de l'Ordre des Carmes, qui fut tué par les hérétiques pour la défense de la foi. 1225. — A Rome, saint Pie V...

Martyrologe des Augustins, — A Milan, la conversion de saint Augustin, notre Père...

Martyrologe des Hiéronymites. — A Milan, la conversion de saint Augustin, évêque. — *Le deuxième dimanche de mai.* — La fête de la bienheureuse Marie, Vierge des Grâces, accordée à notre Congrégation par le pape Pie VI.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Constantinople, la mémoire de sainte Irène, martyre, fille d'un petit roi du nom de Licinius, « Elle fut », dit-on, « convertie par saint Timothée, disciple de saint Paul ». Ses Actes sont très-obscurs, mais sa mémoire est illustre dans tout l'Orient, et les temples que Constantin le Grand et après lui Justinien firent élever en son honneur, témoignent assez de la célébrité de son culte. La basilique de Sainte-Irène, élevée par ce dernier, a été comparée aux diamants dont on orne un bracelet : le bracelet, c'était Constantinople [2]. Ier s. — En Afrique, les saints Grégoire, Archélaüs, Félicissima, martyrs. — A Vérone, sainte Teuthérie et sainte Tusque, vierges, dont les corps furent retrouvés, en 1161, dans une église qui leur avait été dédiée dès l'année 750. — A Bova, en Calabre, saint Léon, moine, de l'Ordre de Saint-Basile. — A Orto, dans les Etats de l'Eglise, saint Laude, martyr. Vers le VIe s. — A Corinthe, saint Athanase, archevêque. Xe s. — A Culuiz, en Prusse, sainte Otta ou Jutta, veuve, qui embrassa la pauvreté volontaire et se consacra au service des lépreux. Quand son indigence et la leur les privaient de lumière la nuit, Dieu permettait que le corps de sa servante en éclairât les ténèbres comme un soleil éclatant. 1264. — Dans le territoire d'Otrante, sainte Hérine, vierge, qui a donné son nom à une église de Lecce, où elle est honorée en ce jour. — Au même lieu, sainte Vénère ou Venérande, vierge, suivante de sainte Hérine. — A Constantinople, saint Gaïen et saint Gaïus, martyrs, qui étaient autrefois honorés dans l'église de Saint-Côme. — A Tortone, saint Aribert, évêque de cette ville.

S. BARSÈS, S. EULOGE ET S. PROTOGÈNE

IVe siècle.

Cette parole de l'Apôtre contient un grand sens : Les Saints sont les premiers en ce monde.

Comm. sur la Ire aux Cor., VI, 2.

Saint Barsès, dont le Martyrologe romain fait mention au 30 janvier, saint Euloge qui est cité aujourd'hui, et saint Protogène qui le sera demain, furent tous trois évêques, les deux premiers d'Edesse, et le troisième de Carrhes au IVe siècle, à une époque où les Ariens rendaient la vie dure aux évêques catholiques.

2. Voir la vie de saint Pélerin au 16 mai.

2. Nous ne connaissons pas aujourd'hui l'état du culte de sainte Irène parmi les Grecs. Mais autrefois sa protection était réputée toute-puissante. Un grand nombre de lieux changèrent de nom pour prendre le sien. Ainsi en fut-il, au VIIIe siècle, de l'île de Tharasia, dans l'archipel, qui s'appelle encore aujourd'hui *Santorin*. Les habitants se croyaient redevables à sa protection de n'avoir pas été engloutis par un volcan sous-marin qui éclata en 726. Les deux villes de *San-Reino* et de *Sant-Arino*, en Chypre ; Nérodiade, en Asie-Mineure, qui s'est appelée *Irénopolis ; Sant-Arem*, en Portugal, sont autant de cités qui doivent probablement leur nom à la célèbre Martyre.

Barsès et Euloge avaient d'abord été solitaires. Lorsque le premier fut porté sur le siége épiscopal d'Edesse, le second vint dans la même ville exercer les fonctions du ministère pastoral. Et lorsque saint Barsès fut relégué aux extrémités de la Mésopotamie, où il mourut, loin de son troupeau, saint Euloge en prit soin, comme étant le bras du saint évêque, et le maintint dans le droit sentier de l'orthodoxie catholique.

Comme on avait choisi un loup, selon l'expression de Théodoret, c'est-à-dire un évêque arien, pour occuper le siége de saint Barsès, le peuple, à qui on avait aussi ôté les églises, ne voulut point communiquer avec lui, et tint ses assemblées à la campagne. Il se produisit dans cette occasion un fait qui honore trop la mémoire de ce saint pasteur et la foi de ses ouailles, pour n'être pas détaillé ici. C'est d'après Socrate, Rufin, Sozomène et Théodoret que nous l'allons rapporter.

L'empereur Valens étant venu à Edesse pour voir la célèbre église où reposaient les reliques de saint Thomas, apôtre, fut extrêmement irrité de trouver les catholiques assemblés en grand nombre, et, dans le feu de sa colère, il frappa du poing le visage du préfet, appelé Modeste, qui était à son côté, lui reprochant de ne pas les avoir chassés comme il le lui avait commandé. Il lui ordonna en même temps de rassembler tous les archers de la ville et les gens de guerre qui se trouvaient sur le lieu, pour disperser ce peuple à coups de bâton et de massue, et même de se servir de traits et d'épées s'il en était besoin.

Quoique Modeste fût tout dévoué aux volontés de l'empereur, il ne laissa pas d'avoir horreur de cet ordre, dont il remit l'exécution au lendemain; de plus il en fit avertir secrètement les catholiques, afin qu'il ne trouvât personne qu'il pût maltraiter. Il sortit donc dès le matin avec beaucoup de bruit et de tumulte, faisant de grandes menaces par ses gens pour sauver les apparences; mais il fut fort surpris lorsqu'il s'aperçut que les catholiques, bien loin de se cacher, accouraient en foule au lieu de l'assemblée. Dans son étonnement il hésitait sur ce qu'il avait à faire, et cependant il s'avançait vers l'endroit, quand il vit tout à coup sortir d'une maison une pauvre femme avec son enfant entre les bras, qui n'avait pas même pensé à se couvrir la tête, ni à fermer sa porte, et qui fendant la presse des officiers, dont il était précédé, courait pour joindre les autres.

Il se douta bien de son dessein, et pour mieux s'en assurer, il se la fit amener, et lui dit : — « Malheureuse femme, où courez-vous sans voile et avec tant de précipitation ? » — « Je me hâte », lui répondit-elle, « de me rendre où les autres vont ». — « Mais ne savez-vous pas », lui dit Modeste, « que le préfet a ordre de l'empereur de massacrer tous ceux qu'il y trouvera ? » — « Je le sais », répondit la femme, « et c'est afin qu'il m'y trouve aussi que j'y cours ». — « Et pourquoi portez-vous aussi cet enfant », répliqua Modeste ? — « C'est », dit-elle, « afin qu'il ait le bonheur de souffrir le martyre avec moi ».

Le préfet comprit par le courage intrépide de cette femme, qu'il n'en devait pas moins attendre des autres catholiques, et étant retourné sur-le-champ vers l'empereur, il lui raconta ce qu'il avait vu, et lui représenta qu'il fallait ou laisser les catholiques en repos, ou se déterminer à les faire tous périr, ce qui ne pouvait que lui attirer la honte d'avoir exercé une cruauté sans exemple.

L'empereur se rendit en partie à ses persuasions, et commanda néanmoins de faire appeler ceux qui tenaient le premier rang entre les fidèles, c'est-à-dire les prêtres et les diacres, et de leur ordonner de sa part de

communiquer avec l'évêque arien qu'il avait mis à la place de saint Barsès, ou de les reléguer bien loin, s'ils refusaient d'obéir. Saint Euloge était le chef de ce respectable clergé, et Protogène était le premier après lui. Euloge avait pratiqué, comme nous l'avons dit, la vie solitaire près de Carrhes. Modeste les ayant donc assemblés, leur représenta, en montrant beaucoup de modération, que c'était une témérité de leur part de s'opposer aux volontés d'un prince qui commandait à tant de peuples, eux qui n'étaient qu'une poignée de gens sans pouvoir, et les exhorta à lui obéir.

Ils l'écoutèrent en silence, et le préfet voulant avoir quelque réponse s'adressa à saint Euloge, et lui demanda pourquoi il ne disait rien. « Je ne croyais pas devoir répondre, lui dit le Saint, puisque vous ne m'interrogiez pas ». — « Il y a pourtant longtemps que je parle, dit le préfet, et que je vous exhorte à choisir le parti qui vous est le plus avantageux ». — « J'ai cru, répliqua Euloge, qu'ayant parlé à tous en général, je ne devais répondre qu'avec tous les autres; mais si vous voulez savoir mon sentiment en particulier, je ne vous le cacherai pas ». — « Communiquez donc avec l'empereur », répondit le préfet. A quoi Euloge répondit par une fine raillerie : — « L'empereur voudrait-il ajouter la dignité d'évêque à la puissance impériale ? »

Le préfet sentit la raillerie, et y répondit par des injures en homme vivement piqué; ensuite il ajouta : « Je ne vous ai pas dit cela, rustre et stupide que vous êtes, j'ai voulu seulement vous porter à communiquer avec ceux qui sont de sa communion ». Mais Euloge lui ayant dit qu'ils étaient déjà soumis à un pasteur, le préfet fit arrêter quatre-vingts ecclésiastiques et les relégua tous en Thrace.

Le bruit s'en répandit bientôt, et il y eut presse dans leur route pour les voir, les habitants des villes et des bourgs accourant au-devant d'eux pour les combler d'honneur, et les féliciter de leur constance et des victoires qu'ils remportaient sur l'hérésie. Leurs ennemis en furent jaloux, et firent entendre à l'empereur qu'ayant voulu les déshonorer par cet exil, ils en avaient acquis plus de gloire; ce qui détermina ce prince à les séparer et à les envoyer deux à deux, les uns en Thrace, les autres en Arabie et d'autres dans la Thébaïde. On porta même la cruauté jusqu'à séparer ceux d'entre eux qui étaient unis par les liens du sang, et d'emmener les frères, l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

Mais Dieu, qui fait servir la malice des hommes à ses fins, et qui en tire sa gloire, permit que saint Euloge et Protogène son second, fussent relégués à Antinoé pour le salut de plusieurs. Ils y trouvèrent à la vérité un évêque catholique, et assistèrent aux assemblées ecclésiastiques. Mais voyant que le nombre des fidèles était petit, et ayant appris avec douleur qu'il restait encore beaucoup de païens, ils ne se contentèrent pas d'en gémir devant Dieu, et résolurent de travailler à leur conversion. Saint Euloge s'enferma dans une cellule, où il priait jour et nuit, afin que Dieu bénît son entreprise; et Protogène, qui possédait les belles-lettres, et était en même temps un habile sténographe, ouvrit un école où il montrait à écrire aux enfants, et les instruisait des saintes Ecritures, leur dictant surtout les psaumes et les endroits des écrits des Apôtres qui leur étaient plus convenables.

Un miracle qu'il fit dans ce temps-là donna du crédit à sa sainte doctrine et hâta la conversion de plusieurs. Un de ses écoliers tomba malade. Il alla le visiter, et le prenant par la main il le guérit par la force de sa prière. Le bruit s'en répandit aussitôt : de sorte que, quand il y avait quelque enfant malade, les parents l'appelaient pour le guérir; mais comme il leur

disait qu'il ne pouvait prier Dieu pour eux qu'ils n'eussent reçu auparavant le baptême, ils y consentaient sans difficulté, et ainsi il leur donnait la santé de l'âme et du corps.

Théodoret dit aussi que, quand il avait converti quelque païen, il le conduisait à saint Euloge pour recevoir de lui le sceau du Seigneur. Et comme le Saint se plaignait de ce qu'il venait interrompre sa prière, il lui répondait que le salut de ceux qui sortaient de l'erreur pressait davantage. Du reste, ajoute cet historien, tout le monde admirait Protogène qui, ayant reçu de Dieu le don de miracles et de lumière pour faire connaître la vérité à tant de gens, se regardait pourtant comme inférieur à Euloge, et lui amenait ceux qu'il avait gagnés au Seigneur, ce qui donnait une très-haute idée de sa grande vertu.

Enfin, le calme ayant été rendu à l'Eglise, ces deux Saints retournèrent dans leur patrie; mais ce ne fut pas sans regret de la part de ceux qu'ils quittèrent, car ils les accompagnèrent avec beaucoup de gémissements et de larmes, et surtout l'évêque du lieu, qui se voyait privé par leur départ des secours qu'il en retirait pour le bien de son diocèse. A leur retour, saint Euloge fut mis en la place de saint Barsès, qui avait passé de cette vie à une meilleure. Et quant à Protogène, on le chargea du gouvernement de l'église de Carrhes [1], où il y avait beaucoup à travailler, à cause du grand nombre de personnes qui y étaient encore engagées dans les erreurs du paganisme : aussi ne pouvait-on mieux confier qu'à lui un champ si hérissé, pour ainsi dire, de ronces et d'épines. Saint Euloge fut placé sur la chaire d'Edesse par saint Eusèbe, évêque de Samosate. Ce fut avant le concile d'Antioche, auquel il assista en 370, ainsi qu'à celui de Constantinople en 381.

Vies des Pères des déserts d'Orient.

SAINT HILAIRE, ARCHEVÊQUE D'ARLES

401-449. — Papes : Saint Anastase ; saint Léon le Grand. — Empereurs d'Occident : Honorius ; Valentinien III.

> Voulez-vous montrer en tout, comme l'ordonnent les saints Canons, fidélité, soumission et obéissance au bienheureux apôtre Pierre, qui a reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier, à son vicaire notre Saint-Père le Pape, et aux pontifes romains, ses successeurs ? — Je le veux.
>
> *Pontif. rom.*, sacre des évêques.

Le Saint dont nous allons parler a lui-même écrit sa vie, sans y penser, en faisant celle d'un autre Saint. Il nous apprend dans l'oraison funèbre qu'il a faite de saint Honoré, ou Honorat, son prédécesseur, que ce grand homme sortait quelquefois de sa solitude de Lérins, pour gagner des âmes à Dieu. Un jour, étant venu dans le pays d'Hilaire, qui était ou la Bourgogne ou la Lorraine, et peut-être la ville de Toul, et le voyant déjà fort embarrassé dans le monde, il entreprit de l'en détacher, lui exposant, d'un côté, la vanité du siècle, les périls de cette vie et les difficultés de s'y sauver, et, de l'autre, l'excellence de la vie religieuse et les avantages que l'on y

1. Aujourd'hui *Harran*, au sud-ouest d'Edesse.

trouve pour aller sûrement au ciel. Mais comme il vit que tous ses discours, quoique fort pressants, ne faisaient aucune impression sur son cœur, et que le jeune homme protestait toujours, et même par serment, qu'il ne changerait jamais la vie séculière pour s'enfermer dans un cloître, il lui dit, dans un esprit prophétique : « Dieu m'accordera, avec le temps, ce que vous me refusez aujourd'hui ». En effet, après que le saint abbé eut prié pour la conversion d'Hilaire, son cœur changea tout à coup, et il conçut autant de dégoût des vanités du monde, qu'il les avait aimées avec passion auparavant; de sorte que, rompant enfin toutes les chaînes qui le tenaient attaché au siècle, il s'enfuit en la solitude de Lérins, pour y travailler à la perfection, sous la sage conduite d'un si saint abbé.

Hilaire ne se fit pas religieux à demi, car il se rendit si accompli dans toutes les vertus, que saint Honorat, se voyant élevé à l'archevêché d'Arles, le substitua en sa place, et le fit le second abbé du célèbre monastère de Lérins. Peu de temps après, sentant le grand poids de sa charge épiscopale, il voulut l'avoir auprès de lui pour se servir de ses conseils et décharger ses épaules d'une partie de son fardeau; mais l'amour de la solitude, dont le saint Abbé était charmé, lui fit bientôt abandonner la ville pour retourner à son abbaye, et il s'y rendit avec plus d'ardeur qu'il n'y était allé la première fois, lorsqu'il s'était fait religieux, ainsi que saint Eucher, évêque de Lyon, le remarque expressément dans une de ses épîtres à saint Honorat.

Le saint Archevêque, sentant ses forces beaucoup diminuer, fit encore revenir son saint disciple, afin qu'il l'assistât à la mort et qu'il lui rendît les derniers devoirs de la sépulture. Hilaire le fit avec l'amour et la tendresse que l'on voit dans l'oraison funèbre qu'il prononça sur son saint ami. Craignant d'être élu en la place du défunt qui avait manifesté ce désir, Hilaire partit aussitôt pour sa chère solitude; mais Castus, gouverneur de la ville, ayant découvert son dessein, le fit arrêter; le Saint se vit bientôt environné de la milice, du peuple et du clergé; chacun l'exhortait à se rendre : tout ce qu'il put faire, ce fut de protester qu'il n'accepterait la prélature que si Dieu lui manifestait sa volonté par quelque signe. A l'heure même, une colombe parut, blanche comme la neige, et vint se poser au milieu de cette nombreuse assemblée, sur la tête d'Hilaire, et on ne put la faire partir avant que le Saint n'eût acquiescé à son élection. Il n'avait que vingt-neuf ans; mais sa jeunesse ne servit qu'à rendre ses vertus plus aimables et plus éclatantes.

Il ne faut pas s'imaginer que ce saint religieux relâchât rien des rigueurs du cloître, pour se voir élevé à la dignité d'archevêque; il pratiqua toujours les mêmes austérités, et sut très-bien allier la vie monastique à la prélature. Son vivre, son vêtir et son coucher furent les mêmes qu'auparavant; et, pour être devenu plus grand prélat, il n'en fut pas moins religieux, ni moins mortifié. Les revenus de son église ne le rendaient pas plus riche : car il les distribuait avec tant de libéralité, qu'il se vit bientôt réduit à se servir de calices et de patènes de verre. Sa charité pour les pauvres alla même jusqu'à travailler de ses propres mains, pour avoir de quoi leur donner, quoiqu'il fût d'une naissance illustre et que les fonctions éminentes de sa charge semblassent l'en exempter.

Les Saints eux-mêmes commettent des fautes; et la sainteté n'est-elle pas le plus souvent l'innocence recouvrée par la pénitence? Un excès de zèle porta saint Hilaire à sortir des bornes des convenances vis-à-vis du souverain Pontife saint Léon le Grand; mais il reconnut sa faute, s'en repentit et donna satisfaction au souverain Pontife. Il envoya, à cet effet, à Rome, les trois prêtres les plus considérables de son clergé, Ravenne, Nectaire et

Constance; et il vécut, depuis, avec saint Léon, dans la meilleure intelligence; ce grand Pape, dans une lettre qu'il écrivit quelque temps après la mort de l'archevêque d'Arles, l'appelle *Hilaire de sainte mémoire*.

Le talent que saint Hilaire avait pour la prédication était singulièrement remarquable. Lorsqu'il parlait aux savants du monde, il s'exprimait avec cette grâce, cette élégance et ce ton de noblesse qui caractérisent les grands orateurs; mais s'il avait à instruire des gens sans lettres, il changeait sa manière et proportionnait ses discours à la capacité des plus ignorants. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que, dans les instructions les plus familières, il savait allier un style simple et naïf avec la majesté de l'Evangile. Il prêchait la vérité sans déguisement et sans jamais flatter les grands. Nous en citerons un exemple. Il avait souvent averti en particulier un juge de la province, qui administrait la justice avec une criminelle partialité : ses avertissements n'avaient produit aucun effet. Un jour qu'il prêchait, le magistrat, suivi de ses officiers, entra dans l'église. A peine l'eut-il aperçu, qu'il interrompit son discours. Son auditoire paraissant étonné, il dit qu'un homme qui avait si souvent négligé les avis qu'on lui avait donnés pour le salut de son âme, ne méritait pas d'être nourri de la parole divine avec le peuple fidèle. Le juge, frappé de cette réflexion, rougit et rentra en lui-même. Le Saint reprit ensuite le fil de son discours. Ayant remarqué, un autre jour, que plusieurs personnes sortaient de l'église après la lecture de l'Evangile et précisément dans le moment où il prêchait, il les fit revenir, en leur disant : « Il ne vous sera pas si facile de sortir des cachots ténébreux de l'enfer, si vous avez le malheur d'y tomber ».

Son éloquence était rehaussée par l'éclat de ses miracles et de ses vertus. Par la seule imposition de ses mains, il rendit la vue à un aveugle; il délivra un énergumène; il obtint du ciel la guérison d'un de ses diacres qui avait eu un pied écrasé par un bloc de marbre.

Il avait la plus grande tendresse pour les pécheurs, lorsqu'il administrait la pénitence, ce qui se faisait ordinairement le dimanche après l'office et les instructions publiques; beaucoup venaient recevoir de lui le remède aux maladies de leur âme. Il excitait par ses larmes celles des pénitents. On ne pouvait l'entendre ni même le regarder, sans avoir le cœur brisé de componction, et l'esprit effrayé par les jugements de Dieu, par le jour terrible de sa colère et par la damnation éternelle; on était dégoûté de la vie présente et l'on prenait la résolution de ne plus vivre que pour le ciel. Le Saint inspirait facilement ces sentiments aux autres, les ayant lui-même. Sa grande maxime étant de rapporter tout à Dieu, il le considérait comme son juge souverain, et examinait chaque jour, en sa présence, l'état de son âme: aussi veillait-il avec une grande attention à tout ce qu'il pensait, à tout ce qu'il faisait, à tout ce qu'il disait.

Il présida à plusieurs conciles, entre autres à ceux de Riez, en 439; d'Orange, en 441; de Vaison, en 442; d'Arles, en 443; il combattit les hérésies, surtout le pélagianisme, rétablit la discipline ecclésiastique, fonda des monastères, où il fit régner la plus parfaite régularité. Il en donnait lui-même l'exemple. Car le premier acte de son épiscopat avait été de se réunir au clergé de sa cathédrale pour vivre en communauté : le dernier membre de cette Congrégation lui était plus cher que lui-même; le plus petit accident qui leur arrivait l'affligeait; leur mort lui arrachait des larmes. Ils vivaient du revenu de leur travail : Hilaire lui-même, l'archevêque d'Arles, le vicaire du Saint-Siége, travaillait sans cesse : pendant qu'on lui parlait, qu'on lui lisait, qu'on lui récitait des prières, il faisait des nattes. Il allait

toujours nu-pieds, même en hiver, même pendant ses fréquents voyages : c'est ainsi qu'il alla à Rome, sous son modeste vêtement, il portait un cilice. Rien ne lui coûtait quand il s'agissait du salut de son peuple ; on l'a vu, les jours de jeûne, prêcher trois heures de suite. Il vendait tout, jusqu'aux vases sacrés, comme je l'ai déjà dit, pour racheter les pauvres Gaulois tombés au pouvoir des tribus germaniques qui envahissaient la Gaule. Il avait d'illustres amis, comme saint Germain, évêque d'Auxerre, un des apôtres de la Grande-Bretagne, et destructeur du Pélagianisme ; il se consultaient souvent l'un l'autre sur les affaires de leurs diocèses. Enfin, consumé de zèle et d'austérité, Hilaire tomba malade ; et, comme un jour il croyait être à l'extrémité, il lui sembla voir devant lui tous les vêtements d'Aaron, de la manière qu'ils sont décrits dans l'Ecriture : lorsqu'il se disposait à les mettre, croyant qu'ils étaient préparés pour lui, son prêtre, Ravenne, fut appelé pour s'en revêtir et célébrer les saints Mystères : il reconnut bien, par là, que son heure était arrivée, et que Dieu lui faisait voir son successeur. Il en donna avis à ses enfants spirituels, leur prédisant qu'à onze heures du soir il partirait de ce monde : ce qui arriva le 5 mai, l'an de Notre-Seigneur 449, de son âge le quarante-huitième et la dix-neuvième année de son épiscopat.

Toute la ville d'Arles pleura sa perte prématurée ; chacun voulut toucher le Saint avant qu'il fût enseveli : les juifs mêmes assistèrent aux funérailles. Pendant le service funèbre, on n'entendait guère chanter les psaumes et faire l'éloge du Saint qu'en hébreu ; car les juifs seuls pouvaient parler : la voix des chrétiens, accoutumés à prier en latin et en grec, était étouffée par la douleur. Tel est le récit d'un témoin oculaire. Son corps, inhumé dans l'église de Sainte-Etienne, fut transféré ensuite dans celle de Saint-Geniez, et de là enfin dans celle de Saint-Honorat. Au milieu du XII^e^ siècle, ces saintes reliques furent transférées dans l'église de Sainte-Croix.

Son attribut est la colombe, qui est le symbole de l'élection par inspiration ou à l'unanimité.

ÉCRITS DE SAINT HILAIRE.

Nous n'avons aujourd'hui qu'un seul ouvrage authentique de saint Hilaire, c'est la *Vie de saint Honorat*, son prédécesseur sur le siége d'Arles (tome L de la *Patrologie* de M. Migne). Son biographe cite encore *Homélies sur les fêtes de l'année ; explication du Symbole ; lettres* en grand nombre ; *des vers*. On a aussi attribué à saint Hilaire d'Arles, un poëme *sur la Providence divine*, et on en a conclu qu'il était *semi-pélagien*. Pour arriver à cette conclusion, il reste à prouver : 1° que ce livre est réellement de saint Hilaire ; tous les savants admettent aujourd'hui que notre Saint n'en est point l'auteur ; 2° que le sémi-pélagianisme est contenu dans ce livre. Or, on convient généralement qu'il n'y est que pour ceux qui veulent l'y voir. Quant à la lettre de saint Prosper à saint Augustin, qu'on invoque aussi contre Hilaire, que nous apprend-elle ? qu'Hilaire pensait en tout comme Augustin, excepté sur la prédestination : chose très-permise. Accuse-t-on saint Augustin de faire partie des hérétiques connus sous le nom de *prédestinatiens*, parce qu'il enseigne que le décret de la prédestination à la gloire est *absolu* antécédent ? Pourquoi traiter de semi-pélagien saint Hilaire pour avoir rejeté ce *système?* Est-on pélagien parce qu'on trouve plus raisonnable de croire que la prédestination des élus à la gloire est *conditionnelle*, conséquente, c'est-à-dire fondée sur la prévision de leurs mérites naturels ?

Il ne faut pas confondre saint Hilaire d'Arles avec : 1° l'évêque Hilaire, ami de saint Jean Chrysostôme, qui, en cette qualité, fut exilé dans le Pont ; 2° Hilaire, évêque de Narbonne ; 3° Hilaire, diacre et envoyé du pape Libère au concile de Milan (335), maltraité par les Ariens, et exilé par l'empereur Constance ; 4° Hilaire, jeune laïque de Syracuse, disciple ardent de saint Augustin.

On possède encore son épitaphe, dans une chapelle souterraine, sous le maître-autel de Saint-Honorat-lès-Arles. Elle est gravée sur une grande table de marbre enchâssée dans la muraille, et rompue en plusieurs morceaux. Cette inscription est en beaux caractères romains ; la voici :

Antistes Domini qui paupertatis amorem
Proponens auro rapuit celestia regna.
Hilarius cui palma obitus et vivere XPS
Contemnens fragilem terreni corporis usum
Hic carnis spolium liquit ad astra volans.
Sprevit opes dum querit opes mortalia mutans
Perpetuis cœlum donis terrestribus emit.
Gemma sacerdotum plebis orbisque magister
Rustica quin etiam pro XPO munia sumens
Servile obsequium non dedignatus adire
Officio vixit minimus et culmine summus
Nec mirum si post hæc meruit tua limina XPE
Angelicasque domos intravit et aurea regna
Divitias Paradise tuas fragrantia semper
Gramina et halantes divinis floribus hortos
Subjectasque videt nubes et sidera cœli.

La Vie de saint Hilaire a été vraisemblablement écrite par un de ses nombreux disciples, l'évêque Honorat, de Marseille, prédicateur et auteur de plusieurs écrits, que Gennade vante beaucoup (*De Vir. illustr.*, c. 99). Voir Surius, les Bollandistes, et dans cet ouvrage la Vie de saint Léon au 11 avril.

SAINT MAURONT OU MAURANT, PATRON DE DOUAI

634-702. — Papes : Honorius Ier ; Jean VI. — Rois de France : Dagobert Ier ; Childebert III.

Saint Maurant ou Mauront naquit dans la Flandre française vers l'an 634, probablement à Merville, sur la rivière de la Lys, autrefois diocèse de Thérouanne, aux confins de la Flandre et de l'Artois, entre Aire et Armentières[1].

Il eut pour père le bienheureux Adalbaud, duc de Douai, petit-fils de Clotaire, roi de France, seigneur riche et puissant, mais plus illustre encore par ses vertus que par ses richesses, et qui mérita que l'Eglise honorât sa mémoire le second jour de février ; et pour mère sainte Rictrude, née à Toulouse, en Aquitaine, de sang royal comme son noble époux.

Il eut l'honneur d'être baptisé par un Saint, nommé Riquier, si célèbre lui-même par son zèle apostolique, par sa vie pénitente, et surtout par la fondation de la fameuse abbaye qui porta son nom, près d'Abbeville, dans le Ponthieu, aujourd'hui département de la Somme.

Saint Maurant était l'aîné de quatre enfants. Clotsende, Eusébie et Adalsende, ses sœurs, qui sont également honorées d'un culte public par l'Eglise, savoir : la bienheureuse Clotsende, abbesse de Marchiennes après sainte Rictrude, sa mère, le 30 juin ; sainte Eusébie, abbesse de Hamage, le 16 mars ; et la bienheureuse Adalsende, religieuse sous sainte Eusébie, le 24 décembre. C'était donc toute une famille de Saints.

Les enfants, après Dieu, durent leur sainteté aux soins de leurs pieux parents, mais surtout aux leçons, aux larmes, aux prières, aux jeûnes et aux aumônes de leur sainte mère. Que ne peut une éducation solidement chrétienne pour l'innocence et le bonheur des enfants !

Il reste peu de souvenirs de l'enfance de saint Maurant. Voici seulement un trait, dans lequel ceux qui ne croient point au hasard, ne manqueront pas de voir une providence particulière de la part de Dieu.

Nous venons de dire qu'il avait reçu le baptême des mains de saint Riquier. Or, il arriva qu'un jour ce vénérable et saint prêtre, autant pour le profit de son âme que pour les consolations de l'amitié, vint faire visite à la bienheureuse Rictrude. Après les entretiens de piété, dont ils avaient nourri leurs âmes comme d'un pain délicieux et tout céleste, l'homme de Dieu, déjà remonté

1. Meurivilla, Mauranville (villa de Maurand), Merville est aujourd'hui une petite ville ouverte du Nord, dans les environs de laquelle se trouvait l'abbaye de Breuil, complétement détruite, ainsi que l'abbaye de Marchiennes. (Lettre de M. l'abbé Brunet, vicaire à Douai.)

sur son cheval, se disposait à partir. De son côté, la bienheureuse servante du Seigneur, par honneur et par amitié, comme il se pratique d'ordinaire, s'était avancée de quelques pas hors de la maison ; elle prit dans ses bras et éleva son petit Maurant, et pria saint Riquier de donner à son filleul sa bénédiction paternelle. L'homme de Dieu, sans descendre de cheval, prend l'enfant entre ses bras, soit pour l'embrasser, soit en effet pour le bénir. Mais, voici tout à coup, dit celui qui raconte le fait, que l'ennemi de tout bien, dans sa rage jalouse, inspire à l'animal une sorte de furie qui ne lui était nullement ordinaire. Il s'agitait à la manière d'un démoniaque, grinçait des dents, s'emportait et courait çà et là avec une étrange impétuosité. Saint Riquier se voyait en grand danger de périr ; mais il craignait surtout pour l'enfant ; la pauvre mère ne craignait pas moins. Elle ne savait plus comment faire. Déjà presque défaillante, comme si elle eût vu de ses yeux la mort, le bras levé contre des objets si chers, elle détournait son visage tout baigné de larmes, pour n'être pas témoin de leur chute lamentable. Toute la maison était accourue au bruit du péril. Cependant le serviteur de Dieu, qui tenait toujours l'enfant, adresse une prière au Seigneur. A peine l'avait-il achevée, que voilà l'enfant à terre, sans aucun mal, comme un petit oiseau qui s'abat en volant ; et le cheval, de son côté, a repris sa première douceur, comme un paisible agneau. La mère, de saisir avec joie son cher enfant, et de le presser tendrement sur son cœur. L'enfant souriait à sa mère, et aux plus vives angoisses succédait partout l'ivresse du bonheur. On ne peut douter qu'un si heureux dénouement ne fût dû aux mérites de ces deux saintes âmes. Et comme souvent, par la toute-puissante bonté de Dieu, les efforts de l'enfer pour perdre les justes ne font que contribuer davantage à leur progrès dans la vertu, ainsi arriva-t-il que cette épreuve ne fit qu'ajouter à la perfection de saint Riquier. Car faisant réflexion que le Seigneur, son Dieu, lorsqu'il vint pour racheter le monde, voulant nous donner un exemple d'humilité, avait paru monté, non sur un cheval superbement enharnaché, mais sur une simple ânesse que lui avaient disposée ses Apôtres, lui-même, dans la suite, toutes les fois qu'il y avait nécessité pressante de voyager, à l'exemple de son divin Maître, ne voulut jamais avoir d'autre monture.

Sa première éducation terminée, le jeune Maurant fut envoyé à la cour de France, sous le roi Clovis II et la reine sainte Bathilde. Il y demeura plusieurs années, et, en considération de ses vertus et de son mérite, autant que de sa naissance et de sa noblesse, le roi l'honora du titre de secrétaire et de chancelier du royaume.

Ce fut dans cet intervalle qu'il eut la douleur de perdre son bienheureux père, cruellement assassiné par des scélérats, dans un voyage que celui-ci fit de Flandre en Gascogne, pour y voir les parents et les biens de sainte Rictrude, son épouse.

Sainte Rictrude, après la mort de son mari, résolut de consacrer à Dieu sa viduité. Ayant refusé des secondes noces, que le roi Clovis II lui proposait avec un des plus grands seigneurs de sa cour, elle tourna toutes ses pensées et toutes ses affections vers le ciel ; et, par le conseil de saint Amand, auparavant évêque de Maëstricht, elle quitta entièrement le monde, prit le voile et se retira dans l'abbaye de Marchiennes, dont elle devint abbesse quelques années plus tard, et qu'elle édifia autant qu'elle l'illustra par quarante années des plus austères pénitences et des plus solides vertus. Elle-même, avec le bienheureux Adalbaud, avait donné à saint Amand cette terre de Marchiennes, pour y fonder une abbaye d'hommes, qui prit le nom

d'Elnone. C'est depuis, qu'en ayant augmenté les bâtiments et les ayant séparés de ceux des religieux, elle y établit une communauté de femmes, sous le nom d'abbaye de Marchiennes. Au nombre des religieuses furent d'abord ses trois filles, dont il a été parlé plus haut.

Cependant le jeune Maurant était retourné dans son pays pour un mariage qu'il se proposait de contracter. Déjà il en avait arrêté toutes les conditions, et même célébré les fiançailles, lorsque, touché des exhortations de saint Amand, il se dégoûta lui-même entièrement du monde et résolut de se consacrer pleinement à Dieu dans l'état de virginité. Il est à croire que la mort de son bienheureux père, le souvenir de ses grandes vertus, l'exemple de sa sainte mère et de ses trois sœurs, joints à leurs ferventes prières, ne contribuèrent pas peu à cette généreuse détermination, en lui faisant mieux sentir toute la frivolité des biens d'ici-bas, et tout le bonheur qu'il y a de se donner à Dieu sans réserve.

Il communiqua donc à sa sainte mère le désir qu'il avait de renoncer pour toujours au mariage. Celle-ci craignit d'abord que Maurant ne voulût prendre le parti du célibat, que pour se livrer à la débauche avec plus de liberté, comme font tant d'infortunés jeunes gens qui se précipitent ainsi aveuglément dans les abîmes éternels. Dans cette pensée, elle fait prier saint Amand, ce charitable médecin des âmes, de la venir trouver, et lui confie ses vives inquiétudes de mère sur le salut de son fils. Il ne fut pas difficile à saint Amand de la consoler et de rendre la paix à son cœur affligé.

Peu après, comme ce saint évêque célébrait solennellement la messe en présence du jeune Maurant, il arriva qu'une abeille voltigeant fit trois fois le tour de la tête de celui-ci. Saint Amand, qui avait remarqué cette circonstance, croit y voir un présage du ciel, fait appeler le jeune Maurant et l'exhorte à exécuter au plus tôt le dessein qu'il avait conçu, et qu'une révélation secrète venait de lui faire connaître comme agréée d'en haut.

Saint Maurant ne différa plus ; il commence par se remettre entre les mains de saint Amand et s'abandonne pleinement à sa direction. Ce saint Pontife, selon les règles de l'Eglise, le bénit et lui donne la tonsure cléricale en forme de couronne. Il lui apprend en même temps la signification mystérieuse de cette sainte cérémonie. La tonsure, lui dit-il, en mettant à nu le haut de la tête, nous rappelle que rien n'est caché aux yeux du Seigneur, pas même les pensées les plus intimes ; et par le retranchement des cheveux, souvent renouvelé ensuite, elle nous apprend qu'il faut retrancher de même sans relâche les désirs superflus et criminels. Cette forme de couronne, ajoute-t-il, nous exprime et la tiare du souverain prêtre et le diadème du grand Roi ; elle nous dit que nous appartenons désormais à un sacerdoce royal, et qu'après les combats et les épreuves de cette vie, endurés avec patience, Dieu réserve dans l'autre, à ceux qui l'aiment, une couronne de gloire immortelle et infinie... Ces leçons symboliques recueillies de la bouche du saint évêque et de la sainte Ecriture elle-même, le bienheureux Maurant les grava profondément dans sa mémoire et travailla surtout avec un soin extrême à les réaliser dans la pratique.

Elevé plus tard à l'ordre de diacre, toute son application fut de mener de plus en plus une conduite digne du nom qu'il portait et du caractère sacré dont il était revêtu.

Le Seigneur, de son côté, lui ménagea un moyen d'avancement dans la vertu, en lui procurant la société de saint Amé, évêque de Sens. Voici comme la chose arriva : ce saint avait été élevé, malgré lui, sur le siége épiscopal de Sens. Cinq ans après, calomnié par des envieux auprès du roi,

qui était alors Thierry III, il fut relégué d'abord à Péronne, dans un monastère, sous la garde de saint Oultain, qui en était abbé. Après la mort du bienheureux Oultain, Thierry remit saint Amé entre les mains de saint Maurant, avec charge de le garder à son tour. Saint Maurant était alors devenu abbé d'un monastère appelé Breuil, qu'il venait de faire bâtir lui-même dans sa terre de Merville, dont il a été parlé plus haut. Il connut bientôt le riche trésor que le ciel venait de lui confier en la personne de saint Amé; il le traita, non pas comme un banni, ni un prisonnier, mais comme un saint et un homme de Dieu; il se trouvait honoré de s'en faire le très-humble serviteur; et toute son application, à lui et à ses religieux, était d'étudier sa sainte vie comme un parfait miroir des plus excellentes vertus. Il voulut même qu'il fût supérieur de son monastère en sa place, et se soumit à sa direction comme le plus simple des religieux. Après sa mort, en 690, il le fit ensevelir avec beaucoup d'honneur et garda ses précieuses dépouilles dans son monastère de Breuil, jusqu'à ce que, trois ans après, il les fît transporter dans une nouvelle église, qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la sainte Vierge.

Saint Maurant reprit alors la direction de son monastère, qu'il avait été si heureux d'abord de céder à saint Amé. On ne peut dire avec quelle application il travailla, jusqu'à son dernier soupir, à se sanctifier lui-même et à sanctifier aussi les religieux qui étaient venus se ranger sous sa conduite. On vit fleurir, au monastère de Breuil, dans toute la perfection évangélique, toutes les vertus qui honorent les plus saintes communautés, l'esprit de retraite, de recueillement, de silence et de prière, une humilité profonde, une mortification universelle, une douceur inaltérable, une patience invincible, un détachement admirable de toutes les choses d'ici-bas, un saint zèle pour les plus austères pratiques de la pénitence, pour les jeûnes, les veilles, les cilices, etc.

Saint Maurant gouvernait en même temps l'abbaye de Marchiennes, depuis la mort de sainte Rictrude sa mère, arrivée deux ans avant celle de saint Amé, en 688. Il n'avait pu refuser cette consolation à sa sainte mère, qui l'en avait prié avant de rendre le dernier soupir. Il dirigea donc l'abbaye de Marchiennes tant qu'il vécut, c'est-à-dire durant l'espace d'environ quatorze ans. Nous n'avons aucun détail sur ces dernières années de sa vie.

Enfin, le moment était arrivé où Dieu devait couronner dans le ciel une vie si pleine de vertus et de mérites. Saint Maurant était venu visiter l'abbaye de Marchiennes dont il s'était chargé, comme nous venons de le dire, à la prière de sa mère expirante. Cette visite n'eut lieu, sans doute, que par un dessein particulier de la divine providence. Dieu voulait que des cœurs, que les liens de la charité, bien plus encore que ceux du sang, avaient si étroitement unis pendant la vie, ne fussent pas séparés, même après la mort, et qu'ils reposassent en paix au même endroit. Il permit donc que, surpris tout à coup par la maladie dont il devait mourir dans l'abbaye de Marchiennes, saint Maurant, après avoir rempli une dernière fois les pieux devoirs de son saint ministère et reçu les consolations de la religion, s'y endormît du sommeil des justes dans les bras du Seigneur, à côté de sa mère et de ses trois bienheureuses sœurs. Sa mort arriva le 5 mai de l'an 702, dans la soixante-huitième année de son âge; selon d'autres, le 5 mai 706, dans sa soixante-douzième année.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT MAURANT.

Son corps demeura longtemps dans l'église de Marchiennes, où il avait été inhumé d'abord. On lit dans les *Chroniques de Marchiennes* qu'il fut déposé dans l'église, du côté de l'orient, près d'un puits qu'il avait fait creuser pour le service de l'autel, et qui porte encore aujourd'hui son nom.

Il en fut exhumé depuis, on ne sait pas bien à quelle occasion, et la plus grande partie de ses ossements furent transportés à Douai. Là se trouvaient aussi, depuis le IXe siècle, ceux de saint Amé.

On les y avait apportés du monastère de Breuil, pour les soustraire aux ravages des Normands. Ainsi reposèrent ensemble, quelque temps après leur mort, dans une même église, les restes vénérés de ces deux grands Saints, qui, pendant leur vie, avaient été liés d'une amitié si étroite et si pure.

L'église de Saint-Amé, où les précieux restes de saint Maurant furent conservés jusqu'en 93, dans une chapelle de cette grande, riche et magnifique collégiale, est aujourd'hui détruite et il n'en reste plus aucun vestige.

On voyait dans cette église une grande et magnifique chapelle, avec un autel dédié sous le triple vocable de saint Maurant, de sa mère, sainte Rictrude, et de son bienheureux père, Adalbaud. On y voyait également leurs trois statues. Celle de saint Maurant était au milieu ; elle portait un vêtement de distinction en forme de manteau royal, fleurdelisé, de la main droite un sceptre, et de la gauche un édifice surmonté d'un clocher. Les fleurs de lis indiquaient sa haute lignée, et l'édicule, ses fondations religieuses. De ces trois statues, il ne reste plus aujourd'hui que celle de saint Maurant.

L'abbaye de Saint-Ghislin, en Hainaut, se vante aussi de posséder le crâne de saint Maurant dans une belle tête de vermeil, et la moitié d'un de ses bras dans un autre reliquaire.

On raconte plusieurs miracles opérés depuis sa mort. Le premier se trouve dans la vie de sainte Rictrude, écrite vers la fin du XIIe siècle par un religieux anonyme de l'abbaye de Marchiennes.

Nous avons dit que les reliques de saint Maurant avaient été transportées plus tard à Douai. En conséquence de cette translation, et avec le consentement du clergé et du peuple de la ville, il avait été statué que, tous les ans, le 5 mai, on célébrerait la fête de saint Maurant avec une grande solennité. Elle devait être annoncée publiquement dans toutes les églises, le dimanche qui précède; toute œuvre servile était interdite ce jour-là, et chacun s'empressait d'assister aux saints offices avec grande dévotion, ainsi que cela se voit encore aujourd'hui, ajoute l'historien. Mais on alla plus loin encore. Par vénération pour ce grand Saint, on en vint, une année, jusqu'à interdire le travail, dès la venue de sa fête, à compter de trois heures de l'après-midi. Or, il arriva qu'un cordonnier s'obstina de rester à son travail après l'heure prescrite, sans respect pour le Saint, sans égard même pour les remontrances que lui faisaient de charitables voisins. « Comment donc ! » lui disaient-ils, « et quelle témérité ! Ne voyez-vous pas que c'est Dieu même que vous méprisez en méprisant ses saints et en désobéissant aux commandements de l'Eglise, notre mère? Avez-vous donc oublié que le Seigneur a dit : *Ceux qui vous écoutent, c'est moi qu'ils écoutent, et ceux qui vous méprisent, c'est moi qu'ils méprisent?* Or, vous savez très-bien que cette fête est d'usage et d'obligation chaque année. Et vous, esclave de l'avarice et d'un vil intérêt, vous ne craignez pas de transgresser le précepte du Seigneur ». A quoi ce malheureux prévaricateur répondait (ce que d'ailleurs l'on répond si souvent encore aujourd'hui) : « Eh ! les prêtres nous imposent ce qu'ils veulent, au gré de leurs caprices. Et qu'est-ce donc que Maurant, qu'est-ce que Rictrude, sa mère? des hommes comme nous, rien de plus. Ils étaient nés dans la richesse, voilà tout ; mais ils n'étaient pas d'une autre nature que nous ; et, à la mort, ils sont allés rejoindre leurs pères tout comme les autres. Je ne les honore ni ne les crains ; ils ne peuvent rien ni pour ni contre moi ; ils sont bien morts ».

A peine avait-il achevé ces blasphèmes, continue l'historien, que, se remettant de nouveau à son ouvrage, tout à coup, je ne sais comment, le tranchant qu'il tenait d'une main, va transpercer l'autre comme s'il eût voulu découper un morceau de cuir. Il n'en put jamais être pleinement guéri et demeura estropié tout le reste de sa vie, en sorte que, ne pouvant plus travailler, il se vit peu à peu, de riche qu'il était d'abord, réduit à l'indigence, accablé de dettes, et contraint, pour échapper à ses créanciers, de s'enfuir secrètement du pays, n'ayant plus rien.

Les voisins ne manquèrent pas alors de se rappeler les blasphèmes qu'ils lui avaient entendu proférer, et de voir dans son malheur un juste châtiment de son impiété. On le sut bientôt dans toute la ville, et la dévotion pour le culte des Saints reprit, dès ce moment, une nouvelle ferveur.

Dans un autre *Recueil de la vie et des miracles de sainte Rictrude*, composé par un autre religieux, nommé Vualbert ou Gualbert, et qui se trouve également parmi les manuscrits de Marchiennes, il est parlé d'un puits, dont nous avons dit un mot plus haut, appelé puits de saint Maurant, que lui-même, par respect, avait fait creuser pour qu'il pût servir exclusivement à laver et à purifier les vases sacrés et les linges de l'autel ; on ajoute que l'on y voyait venir un grand nombre de malades, attaqués d'écrouelles ou de scrofules, et que, continuellement ils éprouvaient par la vertu de Notre-seigneur Jésus-Christ, combien était puissante l'intercession de sainte Ric-

trude et de son bienheureux fils saint Maurant ; car, après avoir bu de cette eau salutaire, s'en être lavés le visage et le corps, ils s'en retournaient parfaitement guéris et pour toujours.

Jean Buzelin, jésuite, dans son *Histoire de la Belgique*, imprimée à Douai, partie sous le titre de *Annales Gallo-Flandriæ*, en 1624, et partie sous le titre de *Gallo-Flandra sacra et profana*, en 1625, a recueilli beaucoup de choses sur saint Maurant. Il raconte, entre autres, comme l'ayant tiré d'un livre précieux appartenant à l'église de Saint-Amé de Douai, que, lors d'une translation des ossements de saint Maurant dans une nouvelle châsse, translation faite à Douai, en l'année 1139, par Alvis, évêque d'Arras, en présence de plusieurs personnages importants, et entre autres de Goswin, abbé du monastère d'Anchin, dans le Hainaut, et archimandrite de la Chaise-Dieu, en Auvergne, il parut une sorte de prodige, qui contribua singulièrement à faire éclater de nouveau la gloire de saint Maurant, et à justifier les honneurs que la piété des fidèles s'empresse de lui rendre. On vit, et tout le monde en fut témoin, un cercle tout à fait extraordinaire, nuancé de diverses couleurs, environner en forme de couronne tous ceux qui maniaient alors les sacrés ossements, et cela jusqu'à ce qu'ils achevèrent de les déposer dans la nouvelle châsse.

Nous terminerons le récit de ces quelques miracles par un fait beaucoup plus récent et non moins signalé peut-être.

C'était en 1556, la veille des Rois, pendant la nuit. Gaspard de Coligny, grand-amiral de France, assiégeait la ville de Douai. Il voulut profiter de la circonstance ; et sachant que, pendant cette nuit, le peuple de Flandre avait coutume de célébrer les Rois par des festins, il espéra les surprendre à la faveur de l'ivresse et du sommeil qui en est la suite ; il fit donc donner l'assaut. Mais saint Maurant veillait à la sûreté de la ville. Il apparaît en songe au gardien de l'église de Saint-Amé, où nous avons dit que reposaient ses précieuses reliques ; il lui ordonne par trois fois de sonner Matines. Le gardien ne reconnaissant point saint Maurant, s'y refuse d'abord, alléguant qu'il n'était pas encore l'heure ; mais, forcé enfin, il le fait et voilà qu'au lieu des coups de Matines, c'est le tocsin d'alarme qui retentit. Dans toute la ville, on s'éveille, on court aux armes, on vole aux remparts ; mais quelle ne fut pas la surprise des assiégés, lorsqu'ils virent de leurs propres yeux le Saint lui-même, allant çà et là sur la muraille, tel que sa statue nous le représente, avec son vêtement tout étincelant de pierreries et parsemé de lis d'or, et le sceptre royal en la main droite. On ne douta point que ce ne fût lui-même qui eût défendu la ville, en attendant que les habitants fussent éveillés. Le peuple et le sénat de Douai en furent si persuadés que, par reconnaissance, on institua une procession annuelle dans laquelle on porte solennellement les reliques vénérées du Saint ; ce sont les chanoines eux-mêmes qui ont cet honneur, et il s'y fait un immense concours de peuple.

Le bruit de ce prodige se répandit jusque dans les pays étrangers, car on le trouve mentionné dans un calendrier des Bénédictins édité à Mâcon l'an 1622.

Arnold Wion, qui nous a transmis la mémoire de cette délivrance miraculeuse, ajoute, dans une note marginale, que son propre père, Aimé Wion, alors procureur-général de la ville, était arrivé le premier de tous en armes sur la muraille et qu'il y avait été témoin lui-même de cette scène miraculeuse.

Jean Buzelin, que nous avons déjà cité, au deuxième livre de ses *Annales*, rapporte ce même fait et à peu près dans les mêmes termes, sous la date de 1557. Un trait si éclatant pourra rencontrer des incrédules. L'auteur que nous venons de citer raconte que, déjà de son temps, quelques-uns cherchaient à lui donner une explication naturelle. A les entendre, le sénat aurait reçu avis du péril par quelques paysans entrés la veille au soir dans la ville ; sur cet avis, les postes des remparts auraient été doublés, et enfin, au signal donné par la sentinelle du haut de la tour prétorienne, on aurait prévenu à temps le succès des embûches. Mais telle n'est point la croyance commune, ajoute Jean Buzelin, et tous les autres, avec plus de raison, attribuent cette délivrance à la seule protection de saint Maurant. Nous disons à notre tour : pourquoi donc n'aimerions-nous pas à y croire nous-mêmes ? Un miracle doit-il tant coûter à la toute-puissance de Dieu ? elle est infinie ; à sa bonté pour les hommes ? elle est sans bornes ; à son amour pour les Saints eux-mêmes ? il se fait un plaisir de faire éclater leur gloire aux yeux d'un monde dédaigneux et incrédule.

L'église actuelle de Saint-Jacques, à Douai, possède encore quelques reliques de saint Maurant. On trouve aussi près de la Scarpe, et non loin de l'endroit où était l'ancienne collégiale de Saint-Amé, une fontaine qui porte son nom. Il n'est pas rare de voir des personnes puiser de l'eau à cette fontaine, ou y tremper des linges pour des malades. Une guérison prompte ou inespérée a récompensé souvent la pieuse confiance des fidèles.

A Merville, le culte de saint Maurant, comme celui de saint Amé, s'est aussi fidèlement conservé jusqu'à ce jour. Il y a quelques années à peine qu'une famille pieuse fit élever, sur la route qui conduit de cette ville au village de Vieux-Berquin, une chapelle sous le patronage de ces deux protecteurs de la contrée. Le 5 mai, jour de la fête de saint Maurant, on y commence une neuvaine, durant laquelle le saint sacrifice est célébré, chaque matin, au milieu d'une foule d'habitants qui viennent réclamer avec confiance, pour eux et pour leurs parents, les grâces et les bénédictions du ciel.

Les armoiries de Merville représentaient autrefois saint Maurant et saint Amé.

Deux paroisses du diocèse de Soissons, Margival et Levergies honorent saint Maurant d'un culte particulier.

Margival est un petit village au nord-est de Soissons (Aisne), à dix kilomètres de cette ville, au fond d'une petite vallée. Si l'on se demandait d'où vient que l'église et la paroisse de Margival se trouvent sous le patronage de saint Maurant, et ce qui a pu donner lieu de choisir parmi tant d'autres Saints, plus connus du pays, un Saint qui paraît l'être beaucoup moins, nous pourrions répondre d'abord que, quoique assez peu connu aujourd'hui, saint Maurant a pu l'être beaucoup plus autrefois. Nous pourrions répondre encore qu'il paraît, par l'histoire, que les reliques de saint Amé ayant été apportées d'abord de Breuil à Douai, comme nous l'avons vu, pour les sauver de la fureur des Normands, on ne les y crut pas encore assez en sûreté, et qu'on les apporta ensuite de Douai à Soissons qui était une ville beaucoup plus forte. Or, qui sait si on n'y apporta pas en même temps celles de saint Maurant?... Ce qui est certain, c'est que la présence de saint Amé dut réveiller naturellement dans Soissons et aux alentours la pensée et la vénération du saint abbé qui lui avait donné un gracieux asile dans son monastère, et avec lequel il avait eu des rapports si intimes et si dignes de l'un et de l'autre.

Mais voici une réponse beaucoup plus vraisemblable et qui nous peut aisément dispenser de toute autre explication. Il est raconté dans le *Recueil des miracles de sainte Rictrude*, par le religieux anonyme que nous avons déjà cité plus haut, que, près de Soissons, la bienheureuse vierge Eusébie, sœur de saint Maurant, possédait avec sa mère, sainte Rictrude, une terre nommée Vregny; que cette terre lui avait été donnée par Dagobert, roi de France, et par la reine Nanthilde, son épouse, parce que tous deux l'avaient tenue sur les fonts de baptême en qualité de parrain et de marraine; que, plus tard, sainte Eusébie ayant pris le voile, à l'exemple de sa mère, dans l'abbaye de Marchiennes, elle avait donné à perpétuité, à l'église de cette abbaye, la terre de Vregny avec toutes ses dépendances; et que c'est pour cela que, chaque année, le village de Vregny envoie à l'abbaye de Marchiennes une certaine quantité de vin, tant pour le service de l'autel que pour les infirmes et les hôtes. Et, en effet, nous trouvons dans l'*Etat du diocèse de Soissons*, imprimé en 1783, que, alors encore, il y avait dans cette paroisse une maison appartenant à l'abbaye de Marchiennes, et que le seigneur censier était l'abbé de Marchiennes. Aujourd'hui même, cette maison existe encore et l'on voit, sur le terroir de Vregny, un lieu dit la Couture de Marchiennes. En faut-il davantage pour expliquer l'origine de la dévotion, qui fit dédier l'église de Margival sous le titre de saint Maurant et placer toute la paroisse sous son puissant patronage; surtout, si l'on considère que les deux terroirs se touchent, et que la terre de Vregny pouvait alors s'étendre jusqu'à Margival et l'embrasser dans ses dépendances? Nous irions volontiers plus loin et nous dirions que c'est même de là que le village a pris son nom de Margival; soit qu'on le tire du nom de saint Maurant lui-même, *Mauronti vallis*, c'est-à-dire vallée de saint Maurant : soit plus probablement du nom de l'abbaye où vivaient sa mère et sa sœur, et qu'il gouverna lui-même quelque temps, *Marchiana* ou *Marciana vallis*, vallée de Marchiennes. Nous laissons le jugement à de plus habiles que nous; mais il n'y a pas loin, ce nous semble, de Marchienneval à Marchival, puis à Margival. Le Propre Soissonnais, en 1852, dans la légende de Matines, a adopté cette étymologie.

Mais pourquoi, à quelque distance de Margival, la fontaine de saint Maurant ? pourquoi l'usage de la procession qui s'y fait le jour de sa fête ? pourquoi la coutume d'y venir en pèlerinage et d'y prier spécialement pour les petits enfants ?

On pourrait répondre que la terre de Vregny ayant appartenu à sainte Eusébie et à sainte Rictrude, il a pu très-bien se faire que saint Maurant, dans un de ses voyages à Vregny, soit venu à Margival, qu'il se soit arrêté près de cette fontaine, ait bu même de son eau, et que la tradition, depuis, en ait conservé le pieux souvenir jusqu'à nos jours.

Mais nous aimons mieux dire que cette fontaine est destinée simplement à rappeler le puits que saint Maurant avait fait creuser lui-même, près de l'église de l'abbaye de Marchiennes, pour le service de l'autel, et près duquel il fut inhumé d'abord, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Alors s'explique aisément l'usage de la procession annuelle et du pèlerinage : car nous avons vu la vénération des peuples pour le puits de Saint-Maurant et les miracles qui s'y opéraient.

Pourquoi y prier spécialement pour les petits enfants ? Nous en verrions volontiers la raison dans la manière merveilleuse dont fut sauvé saint Maurant, encore petit enfant, lorsqu'il courut un si grand danger entre les mains de saint Riquier. On a pensé que, dans le ciel, il s'intéresserait, à son tour, d'une manière toute spéciale à tous les dangers que peut courir cet âge.

Levergies est un village de douze cents habitants, situé à deux lieues nord de Saint-Quentin, à peu près en ligne droite de cette dernière ville à Marchiennes. C'est un lieu de pèlerinage à saint Maurant.

A un kilomètre du village s'élevait, avant la Révolution, une statue de six pieds représentant saint Maurant, posée sur un piédestal en pierres. Cette statue, par sa position, dominait tous les environs. A l'entour, la piété de nos pères avait planté quatre ormes pour donner ombrage aux pèlerins qui venaient en grand nombre des environs, souvent même des pays lointains. Tout fut

détruit en 93. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques pierres éparses. Un débris de la statue, que l'on replaça sur une pierre, se conserva longtemps; mais les outrages que l'impiété ou l'hérésie lui ont fait souffrir depuis, à mille reprises, l'ont rendu aujourd'hui méconnaissable. L'appât du gain y fut aussi souvent pour quelque chose : car les pèlerins déposaient parfois leur pieuse offrande sous ces débris, qui leur rappelaient la douce pensée du Saint, et, pour recueillir l'offrande qui était souvent le droit du premier venu, la statue devait en souffrir, surtout quand elle avait affaire à quelque main ennemie ou sans religion; elle était alors renversée sans pitié. La tête grossièrement travaillée que l'on y voit maintenant, est l'œuvre toute récente de quelque ciseau rustique, mais n'a d'autre mérite que d'appeler une autre statue plus conforme à l'art et qui puisse être bénie par l'Eglise.

Quant à l'origine du pèlerinage, en vain on interroge les traditions et les anciens; on se perd dans la nuit des temps sans rien découvrir. Peut-être le devons-nous à quelque faveur particulière, en reconnaissance de laquelle une chapelle aurait été élevée en l'honneur du Saint par un habitant du pays; quoi qu'il en soit, nous espérons que les enfants ne le céderont pas à leurs pères en respect et en dévotion pour leur glorieux et puissant protecteur, et que leurs mains dévouées se hâteront bientôt de relever les ruines, au pied desquelles leurs pères ont prié avec tant de foi et puisé si souvent les consolations chrétiennes.

Malgré le triste état des lieux, le pèlerinage s'y continue toujours. Les habitants du pays aiment à le faire la nuit ou avant le soleil. On ne peut en donner la raison. Les pèlerins étrangers y sont encore assez nombreux, et quelquefois on les y rencontre par petites caravanes.

Comme à Douai et à Margival, c'est surtout pour les enfants que saint Maurant est invoqué à Levergies. Les jeunes gens du pays l'invoquent aussi pour être exemptés de la milice, et d'autres pour d'autres faveurs; trop peu peut-être pour leur salut.

Un nouveau motif de dévotion attirera désormais les pieux pèlerins à saint Maurant : l'église de Levergies vient de s'enrichir avec reconnaissance d'une relique du Saint, petite, il est vrai, mais néanmoins chère et précieuse. Cette sainte relique est venue de Douai même, par l'évêché de Soissons.

Cette vie a été écrite par M. l'abbé Gobaille, archiprêtre de Saint-Quentin. — M. l'abbé Brunet, vicaire à Douai; M. l'abbé Destombes, auteur de la *Vie des saints d'Arras*, et M. l'abbé Julliart, curé de Levergies (1860), ont bien voulu nous fournir quelques renseignements particuliers. — *Cf.* aussi les *Bollandistes* aux 5 et 12 mai.

SAINT ANGE, DE L'ORDRE DES CARMES, MARTYR

1225. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Louis VIII.

Ce ne sont pas les Martyrs qui font l'Evangile; c'est l'Evangile qui fait les Martyrs.
S. Cyprien, *Ep.* VIII *Martyr. et Conf.*

Deux époux, Jessé et Marie, tous deux juifs, qui avaient la crainte de Dieu, souhaitaient ardemment de connaître la vérité. Un jour, la sainte Vierge leur apparut et leur déclara que le Messie était venu, que c'était son fils, et elle les exhorta à croire en lui. Touchés de cette apparition, ils s'adressèrent au patriarche de Jérusalem qui les mit d'abord parmi les catéchumènes, et, après le temps requis, leur conféra le baptême.

Marie, devenue chrétienne, mit au monde deux jumeaux, dont l'un, dans le baptême, fut appelé Ange, et l'autre, Jean.

Ces deux enfants avaient quatre ans, d'autres disent sept ans, lorsqu'ils perdirent leurs parents, qui les laissèrent sous la tutelle et la protection du patriarche qui les avait baptisés. L'homme de Dieu les reçut en sa maison comme ses propres enfants, et les éleva dans la vertu et dans les sciences avec la même affection que s'il en eût eu la commission du ciel. Lorsqu'ils

eurent dix-huit ans, prévoyant que sa mort n'était pas éloignée, il leur proposa de se faire religieux de l'Ordre du Mont-Carmel ; c'était ce qu'ils désiraient avec ardeur, et ils ne pouvaient pas entendre une proposition qui leur fût plus agréable. Aussi, sans différer, ils entrèrent dans le couvent de cet Ordre, à Jérusalem, et y prirent l'habit de religion. Ils passèrent leur noviciat avec une si grande ferveur et une sainteté si édifiante, qu'ils n'eurent aucune peine à être reçus à la profession. Pour la faire, ils demandèrent d'aller au Mont-Carmel, et ils furent accueillis de tous les Pères avec une joie et une bienveillance extraordinaires.

Après leurs vœux, comme ils avaient devant les yeux la vie de ces grands Prophètes, qui avaient sanctifié cette montagne par leurs larmes, leurs prières et leurs pénitences, ils voulurent joindre les exercices les plus rigoureux de la mortification à une oraison continuelle. Outre leur Règle, qu'ils observaient au pied de la lettre, ils entreprirent, par la permission de leurs supérieurs, beaucoup d'autres austérités. Quatre jours de la semaine, depuis la sainte Croix de septembre jusqu'à Pâques, ils ne prenaient que du pain et de l'eau, et les autres jours, ils n'y ajoutaient que des fèves crues, ne mangeant jamais de chair, ni rien de ce qui en provient, et ne buvant jamais de vin. Ils avaient, au lieu de chemise, des cottes de mailles qu'ils n'ôtaient jamais, et ne couchaient que sur des planches. Telles furent les mortifications corporelles qu'ils continuèrent jusqu'à la fin de leur vie. Pour leurs prières vocales, ils récitaient tous les jours les cent cinquante psaumes de David.

Ces deux frères firent plusieurs miracles, que l'on peut voir dans la Chronique de leur Ordre ; nous n'en rapporterons qu'un ici, pour faire voir le mérite de l'obéissance. Le bienheureux Ange, étant âgé de vingt-six ans, fut envoyé, par ses supérieurs, à Jérusalem, pour y être ordonné prêtre. Il fit de grandes résistances pour n'être point promu à cette dignité, qu'il regardait comme un ministère infiniment élevé au-dessus de ses mérites; mais il fallut que son humilité cédât à la volonté de ceux qui tenaient à son égard la place de Jésus-Christ. Dans ce voyage, arrivé sur les bords du Jourdain, il le trouva débordé contre l'ordinaire, sans aucun moyen de le passer. Cela ne fut point capable de l'arrêter dans un voyage entrepris par pure obéissance : il pria Dieu pendant une demi-heure, invitant les soixante personnes qui l'accompagnaient, à en faire autant. Ensuite, il commanda aux eaux de lui faire passage, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par les mérites des saints patriarches Elie et Elisée, et en considération de la sainte obéissance qui l'envoyait. Aussitôt le fleuve obéit à sa voix ; et, arrêtant d'un côté le cours de ses eaux, et coulant de l'autre vers la mer, il laissa le passage libre à toute l'assemblée : Dieu renouvelant ainsi les anciennes merveilles qu'il avait faites au temps de Moïse, de Josué et du prophète Elisée.

Le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans tout le pays, et particulièrement dans Jérusalem, dont les habitants vinrent au-devant de saint Ange ; comme il était leur compatriote, ils supplièrent le prieur du couvent de le retenir, ce qu'il fit. Le Saint dit donc sa première messe dans cette maison. Il obtint ensuite permission de passer les fêtes de Noël dans la crèche de Bethléem ; et, pendant qu'il y était, une femme apporta, à ses pieds, son fils qui était mort, le suppliant de le ressusciter. Ange se trouva tout interdit à cette demande, ne se croyant pas digne de faire des miracles; mais, vaincu enfin par les larmes d'une mère affligée, il étendit sa chape sur l'enfant ; et comme il priait, les yeux élevés vers le ciel, le mort revint

en vie, publiant la gloire du Tout-Puissant et le mérite de son serviteur.

Ces miracles, faisant connaître le bienheureux Ange plus qu'il ne voulait, il résolut de mettre son humilité hors de ces périls, en fuyant le monde. Dès le lendemain de cette résurrection, il se retira secrètement, avec permission de son prieur, en un désert de la Palestine, appelé le désert de la Quarantaine, à cause du jeûne de quarante jours que Notre-Seigneur y a fait. Il y passa cinquante ans dans une si grande solitude, qu'il n'y était visité que par des esprits célestes.

Durant ce temps, Jean, son frère, qu'il avait laissé sur le Mont-Carmel, et qui s'y était rendu illustre par toutes sortes de vertus, fut élu patriarche de Jérusalem. Ce nouveau prélat, ne pouvant plus souffrir l'absence de son saint frère, ne négligea rien pour découvrir où il était. Dieu fit en même temps connaître à saint Ange qu'il voulait se servir de lui pour la conversion des âmes dans un pays éloigné, et qu'il devait, pour cela, quitter la vie solitaire et érémitique. Ainsi il retourna à Jérusalem, s'adressa à son frère, et lui déclara l'ordre qu'il avait reçu du ciel de passer en Italie, et de là en Sicile. En attendant le moyen de s'embarquer, il fit quelques prédications dans cette sainte ville, avec tant de zèle, que dans une seule il ne convertit pas moins de quatre-vingts juifs. Après avoir donné cette consolation à sa patrie, il prit avec lui trois de ses confrères, dont l'un s'appelait Enoch ; c'est celui qui a écrit sa vie, comme l'a remarqué le cardinal Baronius dans ses *Annotations* sur le Martyrologe romain.

En passant par Alexandrie, selon l'ordre qu'il en avait reçu du ciel, il salua le patriarche, qui lui donna des reliques pour porter à Rome ; après une première descente en Sicile, où il fut tiré miraculeusement des mains des pirates, il alla à Rome offrir les reliques dont il était porteur, au pape Honorius III, et lui exposer que Dieu le destinait à évangéliser la Sicile. Le Pape lui fit très-bon accueil et lui donna pouvoir de remplir la mission à laquelle Dieu l'avait appelé. Avant de partir, Ange visita les églises de cette sainte cité, et rencontra, dans Saint-Jean-de-Latran, saint Dominique et saint François, qui s'entretenaient ensemble.

Saint François, le voyant, dit à saint Dominique : « Voilà un Ange de Jérusalem ; son nom est déjà marqué dans le ciel, comme celui d'un martyr ». Et, en disant cela, il s'avança vers lui, et se jeta à ses pieds ; mais Ange, qui fut éclairé d'une semblable lumière, le releva et lui dit : « Quel bonheur, mon cher Père François, de vous rencontrer, vous qui êtes un homme véritablement humble, et qui méritez de porter les marques sacrées de notre Rédemption ! » Au sortir de l'église, il guérit un lépreux, ce qui fut, en quelque façon, le sceau de sa mission apostolique.

Ensuite, il se rendit une seconde fois en Sicile, où son arrivée fut signalée par plusieurs miracles ; et à peine eut-il mis pied à terre dans l'île, qu'il commença à prêcher les vérités de l'Evangile : ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il convertit en peu de temps quatre cents juifs, qui reçurent le saint Baptême. On vit, dit-on, tomber des roses et des lis de sa bouche, pendant qu'il parlait. Il guérit aussi plusieurs malades, entre autres l'archevêque de Palerme. Le Saint, après lui avoir rendu la santé, se fit connaître à lui et lui demanda son agrément pour exercer sa mission dans toute l'étendue de son diocèse.

Il y avait dans cette île un comte, appelé Bérenger, qui était de grande autorité par tout le pays, mais d'une vie très-scandaleuse ; il entretenait publiquement sa propre sœur. Le Saint, à qui Dieu avait fait connaître ce désordre dès la Palestine, vint à la ville d'Alicata, où cet incestueux faisait

sa résidence. Il lui parla d'abord en particulier ; mais n'ayant rien gagné sur lui, il lui remontra en public l'abomination et l'horreur de son crime, et le menaça des châtiments de Dieu et des rigueurs de sa justice ; il le fit avec tant d'énergie, que les plus intimes confidents du comte l'abandonnèrent, et sa sœur, cédant enfin aux reproches de sa conscience, reconnut sa faute, confessa son crime et l'effaça par un torrent de larmes, déclarant hautement que, depuis douze ans, sa vie avait été pleine d'infamie devant Dieu et devant les anges, quoique les hommes n'en eussent peut-être pas vu toute l'horreur et toute l'abomination.

Mais le comte endurci, et grinçant des dents comme un frénétique contre son médecin, jura que la liberté de ses discours lui coûterait la vie. En effet, tandis que le serviteur de Dieu continuait ses prédications, saint Jean-Baptiste, par l'ordre duquel il avait entrepris cette mission, lui apparut le premier jour de mai, et l'assura que le cinquième jour suivant serait le jour de son triomphe et de sa gloire. Ange s'y disposa comme pour une bonne fête, et ce jour heureux pour lui étant arrivé, il monta en chaire pour achever de dire tout ce que l'Esprit de Dieu lui inspirerait pour l'accomplissement de sa mission. Ensuite il alla dire la messe dans l'église de Saint-Jacques, au sortir de laquelle des assassins se jetèrent sur lui et le percèrent de cinq coups d'épée. Le peuple commençait à s'émouvoir ; mais le saint Martyr l'apaisa, et, avec une parfaite présence d'esprit, il récita tout haut le premier psaume : « Bienheureux l'homme qui n'est point allé en l'assemblée des impies » ; et le trentième : « Seigneur, j'ai espéré en vous », jusqu'au verset : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains ». Et, en disant ces paroles, il expira le 5 mai de l'année 1225, ou environ ; c'était deux ans après la rencontre de saint Dominique et de saint François. Toute l'assistance aperçut un rayon de lumière qui, sortant de sa bouche, s'élevait jusqu'au ciel, et une espèce de colombe qui semblait prendre son vol le long de cette clarté ; il apparut aussi en même temps à l'archevêque de Palerme, lui faisant savoir qu'il s'en allait au ciel, et le priant de faire enterrer son corps à l'endroit où il avait répandu son sang pour la gloire de son Maître. L'archevêque lui fit faire des funérailles conformes à sa grande réputation de sainteté.

On le représente : 1° tenant à la main une palme dans laquelle sont enfilées les trois couronnes de la virginité, de la prédication et du martyre ; 2° avec un glaive qui lui perce la poitrine et lui fend la tête.

Le Martyrologe romain dit qu'il mourut par les mains des hérétiques, d'où l'on infère que le comte avait ajouté l'hérésie à son inceste. Pour les saintes reliques qu'il apporta d'Alexandrie à Rome, le catalogue en est écrit bien au long dans les *Annales de l'Eglise*, sous l'année 1220 ; c'était une image de la très-sainte Vierge Marie, les os d'un bras et d'une jambe de saint Jean-Baptiste, le chef du prophète Jérémie, un bras de sainte Catherine, vierge et martyre, et l'os d'une jambe de saint Georges, martyr de Cappadoce.

Le diocèse d'Amiens possède quelques reliques du Saint : une omoplate est conservée dans une châsse à Assevillers ; un os de l'avant-bras à Chaulnes.

Cette Vie a été tirée des *Annales ecclésiastiques* de Baronius et d'un manuscrit qui est au Vatican, n. 3813, concernant les affaires de l'Ordre du Mont-Carmel. Le pape Honorius III a mis saint Ange au nombre des saints Martyrs, peu de temps après sa mort, ainsi que l'a remarqué le R. P. François Victor, minime, en son *Traité de la canonisation des Saints*.

SAINT PIE V, PAPE

1504-1572. — Pape : Jules II, jusqu'en 1566. — Empereurs : Maximilien Ier; Maximilien II. — Rois de France : Louis XII; Charles IX.

Et les Philistins furent saisis d'épouvante, disant : Dieu est venu dans le camp d'Israël.
I Reg., IV, 7.

Le bourg de Bosco, dans le territoire d'Alexandrie, en Piémont, est devenu célèbre par la naissance de Pie V. Ce grand Pape y vint au monde le 17 janvier 1504, et fut nommé Michel sur les fonts de baptême ; des auteurs disent cependant qu'il fut appelé Antoine, et que le nom de Michel ne lui fut donné qu'à son entrée en religion. Son père s'appelait Paul, et était de la famille de Ghislieri, noble et patricienne, de Bologne, mais qui en avait été bannie longtemps auparavant par une sédition populaire. Sa mère se nommait Domenica Augeria. Tous deux pauvres, mais vertueux, ils eurent grand soin d'élever cet enfant dans la crainte du Seigneur, persuadés que la bonne éducation valait mieux que tous les trésors de la terre. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, il entra, avec l'agrément de ses parents, chez les Dominicains de Voghera, à sept lieues de Bosco. Chaque matin, il servait la messe et consacrait le reste du jour à l'étude. Il passa ensuite au couvent de Vigevano, où il fit son noviciat, puis sa profession en 1519. A peine eut-il appris la philosophie et la théologie qu'on le jugea capable de les enseigner. Il reçut la prêtrise à Gênes, âgé de vingt-quatre ans. Dans un Chapitre de son Ordre, à Parme, en 1543, il soutint des thèses publiques où il réfuta admirablement les erreurs des luthériens et des calvinistes, qui commençaient à se répandre.

Ses études, néanmoins, ne l'empêchaient pas d'assister assidûment au chœur et à l'oraison, ni de satisfaire à ses autres exercices de piété. Cette grande capacité, jointe à une solide vertu, fit jeter les yeux sur lui pour l'élever aux charges de son Ordre ; il gouverna ses frères avec tant de prudence, de douceur et de charité, que chacun s'estimait heureux de vivre sous sa conduite : il avait un merveilleux empire sur les esprits les plus difficiles et les moins traitables. On raconte une chose remarquable qui lui arriva lorsqu'il était prieur en Lombardie. La guerre et la famine affligeant cette province et les autres voisines, trois cents soldats vinrent à son couvent pour le piller : notre Saint se présente à eux sans crainte, les accueille comme des hôtes, et leur inspire tant de vénération, que ces gens de guerre séjournent un mois dans la communauté, non-seulement sans commettre aucun dégât, mais même sans en troubler l'ordre : ils observaient eux-mêmes la Règle, se trouvant à l'office, mangeant au réfectoire avec les autres religieux, et entendant, avec un profond silence, la lecture qui s'y faisait. Nommé inquisiteur [1] de Côme et de Bergame, le saint religieux fit

1. Prononçons ce titre sans affectation, mais sans détours. Si la fausse tolérance qui domine dans nos mœurs s'offense des mesures qu'a dû prendre un délégué fidèle du Saint-Siége, gardien zélé de la foi et ferme dans l'action, ce n'est pas nous qui devons rougir de voir un héros de l'Eglise, un Saint, inaugurer sa carrière en montant sur ce tribunal dont on ne saurait nier l'utilité et les services, le seul de tous les tribunaux humains qui ait eu la mission d'absoudre le coupable dès que le coupable avait dit : « Je me rétracte ».

paraître dans cette charge le zèle qu'il avait pour la foi. Il y courut souvent de grands dangers, qui ne purent ébranler sa constance. On décria même sa conduite auprès des princes : il fut obligé d'aller se justifier à Rome. Il s'acquit en cette ville l'estime des plus grands personnages, entre autres de Jean-Pierre Carafa, cardinal Théatin, qui fut depuis Paul IV, et de Rodolphe Pio, cardinal de Carpi; et, à leur recommandation, il fut établi par Jules III commissaire général de l'inquisition à Rome ; et, après la mort de ce Pape et celle de Marcel II, qui ne fut que vingt et un jours sur le Siége apostolique, le même cardinal Théatin étant parvenu au pontificat, il le fit premier, souverain et perpétuel inquisiteur, avec une autorité si étendue, qu'il avait le pouvoir de juger par lui-même toutes sortes de causes, et d'absoudre ou de condamner en dernier ressort les accusés, ce que les souverains Pontifes n'avaient pas encore accordé, et ce qu'ils n'ont pas même, depuis, accordé à personne, s'étant toujours réservé le jugement en dernier ressort. Ce Pape l'avait auparavant fait, malgré lui, évêque de Népi et de Sutri, et, deux ans après, l'avait créé cardinal-prêtre du titre de la Minerve ; mais il s'appela *cardinal Alexandrin*, surnom qu'il portait déjà depuis longtemps, à cause de la ville d'Alexandrie, qui était peu éloignée du lieu de sa naissance.

Ces honneurs, qui auraient été capables de faire quelque changement dans les autres, ne firent aucune impression sur son cœur, et il en était si peu touché, que quand Paul IV lui parla de la pourpre, il lui dit ces paroles : « Hé quoi ! Saint-Père, voulez-vous me tirer du purgatoire pour me précipiter dans l'enfer ? » Sa modestie lui faisant regarder cette éminente dignité comme beaucoup au-dessus de ses forces et de ses mérites, il craignait de n'en pas assez bien remplir toutes les obligations. Il ne quitta point la robe dominicaine, observa ses jeûnes et ses austérités habituels, et ne voulut pas que ses parents attachassent à son crédit la moindre espérance temporelle. Sa maison ne fut composée que des personnes dont il ne pouvait se passer avec bienséance, et dont la vie était irréprochable. Quand il recevait quelqu'un au nombre de ses domestiques, il l'avertissait que ce n'était point tant dans un palais qu'il entrait que dans un monastère où il fallait vivre en religieux. Il avait soin qu'on s'approchât souvent des Sacrements, et prenait quelquefois certains jours pour donner lui-même la communion à tous ceux de sa maison. Il était plein de bonté pour eux, respectant leur sommeil, leurs repas, ne les accablant jamais de fatigues, ayant soin d'eux dans leurs maladies.

Pie IV, qui avait succédé à Paul IV, ne fut pas plus tôt élu souverain Pontife, qu'il transféra le cardinal Alexandrin des évêchés de Népi et de Sutri à celui de Mondovi, dans le Piémont; car cette église était tellement désolée, soit par la négligence des évêques précédents, soit par le voisinage des hérétiques, qu'il fallait un pasteur qui eût autant de zèle que notre Saint pour y rétablir la foi dans son ancienne pureté. Dès qu'il fut de retour à Rome, après la visite de son diocèse, le Pape, qui lui avait ordonné de revenir, le mit d'une congrégation qu'il avait établie pour terminer les difficultés touchant le Concile de Trente, qui se tenait alors. Le cardinal Alexandrin se montra en toutes ses fonctions le défenseur des lois et de la discipline ecclésiastiques. Ainsi il s'opposa vigoureusement à la promotion au cardinalat de Ferdinand de Médicis et de Frédéric de Gonzague, à cause de leur grande jeunesse, et parce que c'était le temps où l'on travaillait activement à réformer la discipline ecclésiastique ; quand il s'agissait de l'honneur et de l'intérêt de l'Eglise, il faisait au Pape les remontrances

les plus hardies. Lorsqu on lui représentait que cette trop grande liberté pourrait lui attirer quelque disgrâce, il répondait que dès qu'on ne voudrait plus souffrir qu'il dît la vérité, il retournerait de grand cœur dans son cloître.

Après la mort de Pie IV, arrivée le 9 décembre 1565, saint Charles Borromée, résolu d'éviter pour lui-même une succession qui entraînait une si grave responsabilité, réunit tous les suffrages en faveur du cardinal Alexandrin. Ce choix fut universellement approuvé. Mais l'élu était désolé : il eut recours aux prières et aux larmes pour qu'on ne lui imposât pas un fardeau au-dessus de ses forces. Enfin, la crainte de résister à la volonté de Dieu lui fit donner son consentement le 7 janvier 1566.

Il prit le nom de Pie V, pour montrer au peuple, qui appréhendait sa sévérité, qu'il voulait gouverner avec douceur. C'est pourquoi il disait depuis « qu'il se comporterait d'une telle manière, qu'on aurait plus de regret de sa mort qu'on n'avait eu de crainte de son élection ». En effet, il commença son pontificat par des actions d'une débonnaireté singulière ; il ne fut pas plus tôt assis sur le Siége apostolique, qu'il se fit apporter la liste de tous les pauvres de la ville, afin de leur donner à chacun une aumône par semaine ; et, au lieu de jeter de l'or et de l'argent au peuple, ou de l'employer en des festins et en d'autres dépenses superflues, ainsi qu'on faisait ordinairement à l'élection des Papes, il fit distribuer toutes ces sommes aux hôpitaux et aux pauvres honteux. Il établit aussi des personnes qui eussent soin des orphelins et des jeunes filles, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge de se marier ; alors, il les pourvoyait libéralement de dot. Enfin, le jour même de son couronnement, il fit donner cinq cents ducats à un laboureur qu'il reconnut au milieu de la foule, et qui l'avait reçu autrefois charitablement chez lui, lorsqu'il s'était égaré de son chemin en se sauvant la nuit de Bergame, à cause de la persécution des hérétiques. Ces libéralités dissipèrent les vaines craintes que l'on avait conçues de son gouvernement, et firent espérer aux Romains d'être heureux sous le pontificat d'un si saint homme ; mais ce ne furent là encore que des préludes des profusions qu'il devait faire dans la suite pour le repos de l'Eglise. La France n'oubliera jamais les secours d'hommes et d'argent qu'il envoya à Charles IX contre les calvinistes, qui avaient pris les armes contre lui ; et nous ne lui sommes pas peu redevables, comme ce roi ordonna à son ambassadeur à Rome de le déclarer en plein consistoire, des célèbres victoires de Jarnac et de Montcontour, où les troupes italiennes, qu'il avait envoyées sous la conduite du comte de Sainte-Flore, aidèrent infiniment le duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III, à défaire ces rebelles ; aussi le roi, en reconnaissance de cette assistance, lui envoya, après ces victoires, plusieurs enseignes des ennemis, dont les premières furent mises en l'église de Saint-Pierre et les autres en celle de Saint-Jean-de-Latran [1].

1. La joie causée par les victoires de Jarnac et de Moncontour dura peu. Catherine de Médicis, incapable d'élever son regard au-dessus des embarras présents, et de poursuivre un grand dessein, reprit les négociations. Des bruits de paix vinrent jusqu'à Rome. « Si Votre Majesté, écrit aussitôt le Pape, veut faire fleurir son royaume, elle doit travailler à extirper l'hérésie, et ne souffrir dans ses Etats que l'exercice de la religion catholique, née, pour ainsi dire, avec la monarchie, et maintenue avec tant de zèle par vos prédécesseurs ». Mais les pourparlers continuaient, et Pie V, inquiet, écrit de nouveau : « Si nous voyions qu'il pût jamais exister entre Votre Majesté et ses ennemis une paix qui dût ou relever la cause de la religion ou procurer la tranquillité du royaume, nous ne méconnaîtrions pas notre mission au point de ne pas interposer notre autorité pour faire conclure un accommodement. Mais nous savons, ainsi que Votre Majesté en a fait mille fois l'expérience, qu'il n'y a de composition possible qu'une composition feinte et pleine de piéges ». Il suppliait Charles IX d'oublier toute pensée et toute volupté terrestres, et de prendre pour but les intérêts de Dieu et l'avenir de son propre royaume. Mais Catherine ne voyait ni si haut ni si loin ; et le roi, maintenu sous sa tutelle par ses ombrageuses réserves, ne pouvait suivre les

L'île de Malte serait peut-être entre les mains des Turcs, si ce saint Pape, lorsque tout était désespéré, n'eût secouru ces généreux chevaliers, leur envoyant trois mille hommes avec quinze mille écus d'or, et s'il n'eût continué de leur en donner cinq mille par mois pendant les sept que dura encore le siége [1].

On se souviendra éternellement de la mémorable bataille de Lépante, où la foi triompha de l'infidélité, et les armes chrétiennes des armes ottomanes ; le grand Pie V en sera toujours regardé comme le principal auteur. Il sollicita les princes chrétiens de faire une sainte ligue contre Sélim II, qui, enflé des succès qu'il avait eus en plusieurs entreprises, et s'imaginant que rien ne pourrait arrêter le cours de ses conquêtes, avait résolu la ruine de l'Italie. Le Pape engagea particulièrement dans l'union le roi d'Espagne, la seigneurie de Venise et les autres princes dont les Etats étaient plus voisins des Turcs ; et ce fut par ses pressantes instances que le traité en fut conclu dans Rome, et signé au Consistoire le 20 mai 1571. Il fournit, de son côté, douze galères équipées et armées, avec trois mille hommes de pied et deux cent soixante-dix chevaux, sous la conduite de Marc-Antoine Colonna. Enfin, le Saint-Père n'épargna rien pour l'exécution d'un si grand dessein, et le ciel, dont il avait imploré le secours par des jeûnes, des prières et des aumônes extraordinaires, le favorisa tellement, que la prodigieuse armée des infidèles fut entièrement défaite, et qu'en l'espace de quatre heures (7 octobre 1571), il y eut trente mille Turcs tués et dix mille faits prisonniers ; trente-quatre des principaux capitaines et cent vingt chefs de galères y périrent ; quinze mille chrétiens furent mis en liberté ; les confédérés prirent cent quatre-vingt-dix navires, en brûlèrent ou coulèrent à fond quatre-vingts, et ne perdirent qu'environ sept mille cinq cents hommes.

Ce fut un étrange spectacle de voir la mer teinte de sang, couverte de bras, de jambes, de têtes, de cadavres et de moribonds, et remplie de voiles déchirées, de mâts rompus, de rames brisées et d'une quantité innombrable d'armes de toutes sortes flottant sur les eaux. C'est néanmoins ce qui nous fait connaître la grandeur de cette victoire, et quelles sont les obligations que les fidèles ont à saint Pie V, qui l'a procurée à l'Eglise par ses soins et

inspirations du courage dont il était doué naturellement. Pie V revint à la charge : « Nous vous avertissons », dit-il, « que cette paix sera la source des plus grandes calamités. S'il est auprès de vous des personnes qui pensent autrement, ceux-là se trompent par ambition, ou bien, oubliant ce qu'exige l'honneur de la religion et de Votre Majesté, ils ne respectent ni Dieu ni le roi. Ils devraient considérer que par la conclusion de cette paix, Votre Majesté tire ses ennemis les plus acharnés du poste où ils exercent ouvertement le brigandage, pour les recevoir dans sa propre maison et tomber dans leurs piéges ». Puis, s'élevant à la contemplation des justices divines, il ajoute : « Vous dire combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant qui, à cause des péchés des peuples et des rois, a coutume d'affliger les royaumes et de les transporter de leurs anciens maîtres à d'autres, vous dire cela, c'est répéter une chose évidente, et dont la Grèce seule ferait foi de nos jours ». Cette lettre est du 23 avril 1570. Le 8 août de la même année, la paix était conclue. On sent des larmes dans les paroles adressées alors par Pie V au cardinal de Bourbon : « Votre prudence vous fera comprendre l'amertume que nous avons ressentie à la nouvelle de cette pacification. Plût à Dieu que le roi eût pu reconnaître que les menées sourdes de ses ennemis vont maintenant l'exposer à de plus grands dangers qu'autrefois durant la guerre.... Le cœur toutefois ne nous faillit point, nous souvenant que nous tenons sur la terre la place de Celui qui garde la vérité éternellement, à travers les siècles, et qui ne confond pas ceux qui espèrent en lui ».

Ces appréhensions douloureuses furent promptement justifiées. Les réformés, croissant chaque jour en audace, firent regretter à Catherine de Médicis les concessions qu'elle leur avait faites ; ce fut alors que son astucieux génie lui offrit le remède aussi odieux que le mal. Pie V, en poussant à la guerre, la voulait franche et déclarée ; Catherine répondit à ses ennemis par les embûches de la Saint-Barthélemy. Pour n'avoir pas suivi les conseils du souverain Pontife, la royauté, non contente d'avoir fortifié la réforme par sa faiblesse, la rendait populaire par d'horribles massacres.

1. On sait que Bonaparte s'empara de cette île en 1798, avant de se rendre en Egypte, et qu'il mit ainsi fin à l'Ordre de Malte comme Etat. Les Anglais enlevèrent l'île de Malte aux Français en 1800, et la possèdent encore aujourd'hui.

l'a obtenue par la ferveur de ses prières. Ayant eu révélation du temps où la bataille se devait livrer, il passa, comme un autre Moïse, le jour et la nuit précédente en oraison ; et on remarqua qu'au moment où les armées en vinrent aux mains, le vent, qui avait été jusqu'alors contraire aux chrétiens, changea tout à coup, et, poussant la fumée des canons contre les Turcs, les mit presque hors d'état de combattre. Les prisonniers ennemis avouèrent aussi que, durant la bataille, ils avaient vu en l'air Jésus-Christ et les apôtres saint Pierre et saint Paul, suivis d'une multitude d'anges l'épée à la main, qui les menaçaient de les faire mourir ; ce qui leur avait donné une telle épouvante, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. On n'a pas omis cette circonstance miraculeuse dans la description que l'on a faite de cette signalée victoire, sur un tableau qui se voit encore au Vatican. Pie V eut aussi révélation du gain de la bataille, à la même heure que les chrétiens triomphèrent des infidèles.

Outre ces illustres trophées que le saint Pape a remportés par les armes matérielles sur les ennemis de l'Eglise, nous rapporterons, en peu de mots, les glorieuses victoires qu'il a gagnées par les armes spirituelles sur l'hérésie et sur les vices. Bien que l'Eglise soit toujours sainte, pure et incorruptible en sa doctrine, le déréglement néanmoins ne se glisse que trop souvent dans les membres particuliers qui la composent. Il était extrême au temps de notre Saint, et les mœurs étaient si corrompues, et la discipline ecclésiastique si relâchée, qu'il fallait un aussi grand courage que le sien pour entreprendre une réformation générale sur le modèle des décrets du saint Concile de Trente. Pour cet effet, il envoya partout des légats, des nonces, savoir : en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Hongrie, en Pologne, en Flandre, en Allemagne et en France, afin de s'opposer aux progrès de l'hérésie qui s'était déjà emparée d'une partie de ces royaumes et menaçait l'autre d'une funeste ruine ; d'y fortifier les fidèles contre les nouvelles erreurs, et d'y assister les pauvres catholiques que la persécution avait réduits à l'extrémité. Il eut grand soin de consoler les personnes affligées pour la religion, soit par des envoyés, soit par ses propres lettres. Il en écrivit plusieurs à Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui était cruellement persécutée par Elisabeth, reine d'Angleterre. Sachant qu'elle était privée de l'usage des Sacrements, particulièrement de celui de l'Eucharistie, par l'impitoyable geôlier, il lui donna permission de se communier elle-même, quand on lui ferait parvenir des hosties consacrées. Il envoya aussi des missionnaires aux Indes, pour y cultiver la vigne du Seigneur qu'on y avait nouvellement plantée, et pour éclairer les idolâtres qui étaient encore dans les ténèbres du paganisme. Cependant il travaillait continuellement à Rome à la réformation des mœurs du clergé et du peuple, pour tâcher de rendre à l'Eglise son ancienne splendeur. Il exhortait souvent les cardinaux à être la lumière du monde, selon les paroles de Jésus-Christ, et à briller plus par leur vertu et par l'innocence de leur vie, que par la pourpre et l'éclat de leur dignité. Il protestait hautement qu'il n'accorderait ni ne souffrirait jamais rien qui fût contraire aux décrets du concile de Trente. Il ordonna à tous les évêques de résider dans leur diocèse, disant que les pasteurs qui voulaient paître leurs brebis n'en devaient pas être éloignés. Il défendit aux juges, sous de graves peines, de prolonger les procès, de favoriser qui que ce fût dans leurs jugements, pas même ceux de la maison pontificale. Il voulut que la justice fût rendue gratuitement aux pauvres. Il fit un édit contre les courtisanes : elles furent reléguées dans un quartier obscur, et menacées de peines sévères si elles se montraient ailleurs. Il réprima un

autre fléau de Rome : c'était l'usure des Juifs. Il favorisa à cet effet les monts-de-piété, dont l'institution est due à Paul III (1559). Il délivra les Etats pontificaux des assassinats et des brigandages qui désolaient alors l'Italie. Cependant le chef des bandits, le plus redoutable, Mariano d'Ascoli, avait échappé à toutes les poursuites. Un homme de la campagne vint offrir au Pape de le lui livrer : Comment ferez-vous ? demanda Pie V. — Il a l'habitude de se fier à moi, répondit le montagnard, je l'attirerai facilement dans ma maison. — Jamais nous n'autoriserons une semblable perfidie, s'écria le Pape ; Dieu fera naître quelque occasion de châtier ce brigand, sans qu'on abuse ainsi de la bonne foi et de l'amitié. Mariano d'Ascoli ayant appris cette noble réponse de Pie V, se retira aussitôt de ses Etats et n'y reparut plus.

Ce saint réformateur proscrivit les combats d'animaux, comme contraires à l'humanité ; les jeux que réprouve la justice, les excès des cabarets et des assemblées publiques. Il s'appliqua aussi particulièrement à rétablir ce qui regardait le culte divin ; il fit faire la correction du Bréviaire, du Missel et du petit office de la sainte Vierge, aux litanies de laquelle, après la bataille de Lépante, il fit ajouter ces mots : *Auxilium Christianorum, ora pro nobis ;* c'est-à-dire : « Vierge sainte, qui êtes le secours des chrétiens, priez pour nous ».

Il ne faut pas oublier dans cet ordre d'idées sa réformation de la musique religieuse. Au commencement du XVI^e^ siècle, cette musique s'était laissée envahir par un style tellement fleuri et profane, que le pape Marcel II avait été sur le point de bannir de l'Eglise toute autre mélodie que celle du plain-chant. L'exécution d'un décret si rigoureux ne fut conjurée que par la patiente condescendance de saint Charles Borromée et par le génie de Palestrina. Ce grand artiste, jadis simple enfant de chœur sous le nom de Pierre-Louis, dans une obscure église de Palestrina, son lieu natal, s'était élevé au rang de maître de chapelle de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Saint Charles, agissant en qualité de membre d'une commission instituée par Pie IV pour décider la question de la musique religieuse, envoya chercher Palestrina, et lui donnant clairement à entendre que le sort de l'art était entre ses mains, lui commanda d'écrire une messe suivant les principes sévères tracés par le concile. Trois mois après, Palestrina présentait au cardinal Borromée trois messes, dont l'une, communément appelée messe du pape Marcel [1], porte cette devise : *Deus in adjutorium meum intende*, tracée par la main tremblante du compositeur et encore lisible aujourd'hui sur le manuscrit. Ce fut un succès complet pour la cause de la musique sacrée, et Pie V, dont l'élévation eut lieu presque immédiatement après, nomma Palestrina son maître de chapelle, sanctionnant par cette élection même l'usage de la musique, dans tous les temples de la catholicité.

Pie V ordonna que la fête de saint Thomas d'Aquin se célébrerait à l'avenir comme celles des quatre Docteurs de l'Eglise [2]. Il retrancha plusieurs abus qui s'étaient introduits dans les matières bénéficiales, et spécialement dans les résignations par lesquelles on les rendait héréditaires dans les familles ; comme on lui remontra que ces lois allaient ruiner la cour romaine, le Saint fit cette admirable réponse : « Il vaut mieux que la cour soit ruinée, que de renverser la religion de l'Eglise catholique ». C'est par ses

1. On l'exécute encore chaque année dans la chapelle Sixtine, à l'office du samedi saint.

2. C'est à lui qu'on est redevable de l'excellente édition des Œuvres du saint Docteur, qui parut en 1570.

soins que fut achevé et publié le savant catéchisme du concile de Trente, qui renferme aussi nettement que solidement tous les mystères de la foi, toutes les beautés de la théologie; l'Eglise a voulu que les pasteurs eussent, en un seul petit livre, de quoi nourrir leurs esprits et de quoi repaître les peuples qui leur sont confiés. Il érigea la Congrégation des Frères de la Charité, dont le bienheureux Jean de Dieu avait jeté les premiers fondements, et leur donna la Règle de Saint-Augustin. Il fit faire trois vœux de religion aux clercs réguliers, dits de *Somasque*, institués par le pieux Jérôme Emilien, sénateur de Venise. Il réforma l'ordre de Cîteaux en Sicile, où il était presque déchu. Il réunit les Servites qui s'étaient divisés en deux corps. Il supprima l'Ordre des Humiliés, autrefois si florissant en Italie, à cause d'un attentat qu'un religieux de cet institut avait commis contre la personne de saint Charles Borromée, qui avait entrepris de les réformer. Enfin, il fit plusieurs réformes monastiques, comme on peut le voir dans Gabutius. Il envoya aux Minimes de France, pour visiteur, le R. P. Mathurin Aubert, qui avait été son confesseur depuis sa promotion au cardinalat, avec le R. P. Le Tellier, tous deux religieux du même Ordre.

Grâce à ses soins, les religieux Minimes déployèrent une grande constance en face de l'hérésie : pas un ne fut du nombre des apostats, à une époque où il y en eut tant.

Il nous reste à dire quelques mots de la vie privée et des vertus de notre saint Pape. Il ne manquait point de dire tous les jours la messe, à moins qu'une maladie ne le mît hors d'état de le faire. Il avait une singulière dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur, sur laquelle il méditait souvent. Il faisait assidûment l'oraison tous les matins, et il y était si appliqué que, quand ses domestiques avaient à lui parler, ils étaient obligés de le tirer par la robe pour le faire revenir à lui; et elle était accompagnée d'une telle ferveur, qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait; le Sultan, comme il l'a confessé plusieurs fois, appréhendait plus les prières du saint Pape que les armes de tous les princes chrétiens. Il célébrait les divins mystères avec une telle révérence, que plusieurs juifs et hérétiques se convertirent pour l'avoir vu officier pontificalement. Il étudiait sans cesse l'Ecriture sainte, et lisait tous les jours quelque endroit de la vie de saint Dominique ou de quelque autre saint de son Ordre, afin de se former sur leur conduite. Tous les soirs, il faisait assembler ses domestiques pour se trouver aux litanies et aux autres prières qu'il voulait qu'on récitât en sa présence. Les grandes occupations qu'il avait ne l'empêchaient point de dire tous les jours le chapelet à l'honneur de la sainte Vierge. Il priait souvent pour les morts, et il a avoué qu'il avait reçu de merveilleux secours de cette dévotion dans les plus grands périls. Tous les ans, pendant les jours de fêtes et de divertissements qui précèdent le Carême, il visitait les sept églises de Rome, suivi de toute la maison pontificale. Il ne jeûnait pas seulement le Carême, quoiqu'il eût plus de soixante ans et fût très-infirme, mais encore l'Avent; dans les autres temps, il ne mangeait de la viande que trois fois la semaine, ce qu'il observa toute sa vie, même dans ses plus grandes maladies; et, comme un de ces jours d'abstinence, étant malade à mort, on lui présenta, par ordre du médecin, une composition d'amandes pilées avec de la viande, dès qu'il s'en aperçut, il n'en voulut point manger, et, se plaignant de cette tromperie : « Voulez-vous », dit-il, « que, pour deux jours que j'ai encore à vivre, je viole une coutume que j'observe depuis soixante ans? » Il garda sa chasteté inviolable ; ses confesseurs ont attesté, dans le procès de sa canonisation, qu'ils n'avaient point remarqué qu'il eût fait aucune faute

notable contre cette vertu. Il visitait lui-même les hôpitaux et s'informait diligemment auprès des malades s'ils étaient bien assistés, tant pour leur corps que pour leur âme. On ne peut raconter les charités qu'il fit durant une maladie contagieuse et une cruelle peste qui affligèrent Rome sous son pontificat : il pourvut soigneusement aux besoins des personnes qui en étaient atteintes. Il avait une grande horreur de l'avarice ; quoique l'argent lui manquât dans la guerre contre les Turcs, bien loin d'établir des impôts pour cela, il jeta au feu des cahiers qu'on lui avait présentés, qui contenaient des moyens, même légitimes, de lever quelques deniers. Des princes, lui demandant une dispense de mariage, lui offrirent quinze mille écus d'or pour l'obtenir ; mais le Saint, après avoir examiné la chose, et trouvé qu'il la pouvait accorder sans préjudice des saints Canons, l'accorda, et refusa l'argent qu'on lui présentait : son dataire lui remontrait qu'on pouvait, sans péché, recevoir cette somme et l'employer à des usages pieux ; le Saint cita pour réponse ces paroles du concile de Trente : *Raro, ex causa, et gratis*, c'est-à-dire rarement, pour des motifs réels, et gratuitement. Un criminel, condamné à la mort, lui ayant fait offrir dix mille ducats pour racheter sa vie, Pie V répondit que la justice était faite pour les riches comme pour les pauvres, et ne voulut point lui faire de grâce. Quoiqu'il fût naturellement prompt, il modérait néanmoins tellement son humeur, qu'il ne paraissait rien d'austère dans ses paroles. Il donnait volontiers audience à toutes sortes de personnes, mais particulièrement aux pauvres, qu'il écoutait avec une patience admirable, jusqu'à ce qu'ils lui eussent tout dit ; et, quand il ne pouvait leur accorder ce qu'ils demandaient, il ne les refusait qu'avec une peine extrême. Il s'efforçait d'obliger ceux qui lui avaient rendu quelque mauvais office, et jamais il ne garda le souvenir d'une injure. Il pardonna à un libertin, qui avait fait quelque pasquinade contre lui, en lui disant : « Mon ami, je vous ferais punir sévèrement si vous aviez outragé le souverain Pontife ; mais parce que vous n'avez offensé que Michel Ghislieri, allez-vous-en en paix ». Il ne voulut pas non plusqu'on poursuivît une autre personne de noble condition, qui avait conspiré contre sa vie.

Que dirai-je de l'humilité et de la modestie de notre saint Pape ? Bien que la dignité pontificale l'obligeât à recevoir des honneurs, ils n'étaient néanmoins pour lui que des supplices : il regardait cet éclat extérieur comme des épines très-piquantes, qui l'avertissaient du péril où il était exposé. En effet, il avoua qu'il n'avait pas eu un moment de repos depuis qu'il était sur le Siége apostolique ; que sa condition était digne de compassion, et qu'il se repentait bien d'avoir accepté une charge qui était au-dessus de ses forces. Aussi délibéra-t-il plusieurs fois s'il n'abdiquerait pas pour jouir de la tranquillité religieuse qu'il avait goûtée avec tant de plaisir dans son cloître. Il ne put souffrir d'ameublements précieux ni de tapisseries rares dans son palais ; on n'y voyait point de peintures profanes, mais des crucifix et d'autres tableaux de piété. Il défendit qu'on lui fît un habit neuf quand il fut élu pape, se contentant de ceux que son prédécesseur avait laissés. Il porta toujours une tunique de grosse laine au lieu de chemise, et il fut impossible de lui en faire mettre d'autre plus fine, ni de lui persuader de se servir d'un habit de drap de Cuença, parce qu'il le trouvait trop beau. Il ne voulut pas permettre que l'on mît, dans le Capitole, une statue que le peuple romain avait érigée en sa mémoire : « J'aimerais mieux », disait-il, « être gravé dans le cœur des gens de bien et vivre dans la postérité par des exemples de vertu, que d'être en marbre ou en airain sur une place publique ».

Il tint la même conduite pour ses neveux, ses nièces et ses proches : il leur donnait ce qui était nécessaire pour les instruire, les marier, les faire vivre honnêtement : mais il refusa de leur ouvrir la voie des honneurs et de l'opulence. Il croyait, avec raison, que les revenus ecclésiastiques ne doivent avoir qu'une destination sainte. Il ne pouvait supporter que, dans le gouvernement soit spirituel, soit temporel, on eût en vue autre chose que la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise ; d'après lui, ce qu'on appelle *raison d'Etat* est une invention du démon, de l'ambition, et des autres passions.

Ce saint Pape souffrait depuis longtemps les douleurs de la pierre, sans permettre qu'on lui fît l'opération, qui seule pouvait le guérir. Au mois de janvier 1572, les médecins déclarèrent que sa vie était en danger. Au milieu des souffrances les plus aiguës, il ne laissa pas échapper la moindre plainte ; il se contentait de soupirer devant le crucifix, qu'il regardait, qu'il baisait tendrement ; il disait alors à Notre-Seigneur : « Seigneur, augmentez le mal, mais aussi augmentez la patience ». Tant que ses forces lui permirent de se tenir debout, il célébra lui-même le saint sacrifice de la messe ; quand il n'en fut plus capable, il y assistait chaque matin dans sa chambre et y communiait. Le 4 avril, jour du vendredi saint, il fit apporter une grande croix dans son oratoire, se leva et alla nu-pieds l'adorer, arrosant de ses larmes les cinq plaies du Sauveur. Le bruit de sa mort s'étant répandu dans Rome, il put entendre les gémissements de son peuple, qui le pleurait. Touché de ces marques d'amour, il voulut encore une fois bénir les Romains. Le jour de Pâques il se fit transporter, revêtu de ses habits pontificaux, dans la *loge* au-dessus de la grande porte de Saint-Pierre : la vie reparut un instant sur son visage ; sa voix se trouva fortifiée, de sorte que sa bénédiction fut entendue distinctement jusque dans les rangs les plus reculés de cette immense multitude agenouillée sur la place de Saint-Pierre. Le 21 avril, il entreprit un pieux exercice que tout le monde croyait au-dessus de ses forces, c'était de faire les stations des sept églises : il se mit en marche, malgré son médecin, soutenu par-dessous les bras. Sa pâleur était si livide qu'on crut le voir expirer pendant le trajet. Dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, il monta l'escalier saint à genoux, baisa trois fois la dernière marche et ne pouvait se résoudre à quitter ce lieu sacré. Lorsqu'on l'eut ramené au Vatican, on tâcha d'écarter de son lit toute préoccupation extérieure ; mais on ne put lui cacher l'arrivée de catholiques anglais, qui fuyaient les persécutions d'Elisabeth. Il voulut les voir, les combla de gages d'affection, leur fit raconter tout ce qui intéressait l'Eglise en Angleterre, et recommanda particulièrement au cardinal Alexandrin de pourvoir aux besoins de ces hôtes, qui se trouvaient dans un parfait dénûment. Quand on les eut congédiés, on l'entendit s'écrier en joignant les mains : « Mon Dieu, vous savez si j'ai toujours été prêt à répandre mon sang pour le salut de cette nation ». Plus il approchait de sa fin, plus il était tranquille : une sainte joie brillait sur son visage, tandis que le spectacle de ses souffrances et de sa patience arrachait d'involontaires sanglots autour de lui. Parmi les prières qu'on lisait à son chevet, une grande partie du jour et de la nuit, il affectionnait surtout les sept Psaumes de la Pénitence ; il faisait arrêter le lecteur à chaque verset, afin de produire des actes de contrition, conformes à ceux du roi pénitent. Plusieurs fois on lui lut la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à chaque fois qu'on prononçait ce nom sacré, il se découvrait. Quand ses mains déjà raides et glacées lui refusèrent leur service, il s'acquitta de ce devoir respectueux avec l'aide d'une personne placée près de

lui. Le 30 avril il reçut l'Extrême-Onction. Il voulut encore une fois s'agenouiller, et, dans la plus humble attitude, il invoqua Dieu pour les nécessités de son Eglise qui, objet de ses soins pendant sa vie, occupa ses pensées jusque dans la mort. Il fit venir quelques membres du Sacré-Collége pour leur donner ses dernières instructions : « Il ne me reste », leur dit-il, « qu'à vous recommander, de toute mon âme, cette même Eglise que Dieu avait commise à ma garde. Faites vos efforts pour m'élire un successeur plein du zèle de la gloire de Dieu ; qu'il ne soit attaché à aucun autre intérêt en ce monde, et ne cherche que le bien de la chrétienté ». La chaleur avec laquelle il prononça ces paroles, en agitant ses bras défaillants, épuisa ce qui lui restait de force. A partir de ce moment, les regards attachés sur la croix, il ne laissa plus échapper de ses lèvres que des textes, à peine articulés, de la sainte Ecriture. Il expira le premier jour de mai 1572, à cinq heures et demie du soir, âgé de soixante-huit ans : son règne avait duré six ans, trois mois et vingt-trois jours. Les médecins, pour se rendre compte de son courage, firent l'autopsie de la partie qui avait été malade et y trouvèrent trois pierres noires : ils déclarèrent que sa patience, dans une situation si douloureuse, avait été surhumaine. La mort du saint Pontife fut pleurée dans tout l'univers catholique. En Espagne, sainte Thérèse en eut révélation et s'écria toute éplorée, devant ses carmélites : « Ne vous étonnez pas, mes sœurs, et pleurez plutôt avec moi, car l'Eglise est veuve de son très-saint Pasteur ».

Parmi les miracles que Dieu opéra en faveur de Pie V, le suivant est raconté par tous les historiens contemporains : Un jour qu'il voulut baiser, selon sa coutume, un crucifix devant lequel il faisait sa prière, le pied du Christ se retira de lui-même ; c'est que des pervers avaient enduit de poison ce crucifix, comme on le vit en l'essuyant avec de la mie de pain qui, présentée ensuite à des chiens, les fit périr sur-le-champ. Le Saint ne voulut pas même qu'on recherchât ces assassins. Les arts ont souvent reproduit l'événement du crucifix.

Il prédit plusieurs événements longtemps avant qu'ils arrivassent. Un jurisconsulte étant monté en chaire dans le dessein d'invectiver contre sa conduite, il perdit la parole à l'heure même, et mourut misérablement quelques jours après. Il a chassé les démons des corps de plusieurs possédés, et beaucoup de pécheresses se sont converties à la vue de son saint corps exposé après sa mort. Dans un incendie de la chapelle du duc de Sessa, le feu, qui avait fondu jusqu'aux vases d'argent, ne fit aucun dommage à deux images de Pie V, dont l'une était de toile et l'autre de carton. Anne-Marie Martinozzi, femme du prince de Conti, a été guérie de grandes douleurs de tête, et est accouchée heureusement après plusieurs fausses couches, en vénérant comme une précieuse relique le chapeau de ce saint Pape. Enfin, on a expérimenté que les *Agnus Dei* consacrés de sa main avaient une vertu particulière pour préserver de l'eau, des flammes et des armes : un débordement du Tibre fut arrêté en un moment par une de ces saintes images de cire qu'il y fit jeter, et des soldats devinrent presque invulnérables, en portant sur eux de ces précieuses reliques.

Dès qu'il fut décédé, chacun fit ses efforts pour avoir quelque morceau de ses vêtements, et on fut obligé, pour arrêter la dévotion du peuple qui avait été trop loin en cela, d'enfermer son corps dans une chapelle où on pouvait seulement lui baiser les pieds à travers des barreaux. Le général de l'Ordre de Saint-Dominique obtint, à force de prières, une tunique de laine qu'il avait portée, et en fit ensuite présent à Sébastien, roi de Portugal.

Plusieurs princes demandèrent, avec empressement, quelqu'une de ses calottes ou ses souliers, ou quelque autre chose qui lui avait servi, tant on avait de vénération pour lui. Les Turcs mêmes firent en sorte d'avoir son portrait, comme d'un des plus grands hommes du monde.

Les pèlerins qui se rendent à Rome ne manquent pas de visiter, au couvent de Sainte-Sabine, la chapelle dite de saint Pie V. Cette chapelle n'est pas autre chose que la cellule qu'occupa saint Pie V, alors qu'il s'appelait simplement frère Michel Ghislieri. Elle est en tête d'un long couloir, à l'entrée duquel on lit en gros caractères : *Silence.*

Le tableau du maître-autel représente le miracle du crucifix. Sur le mur de gauche, un tableau représente saint Philippe de Néri prédisant la tiare à notre saint religieux ; sur celui de droite, le saint Pontife ramasse un peu de poussière du Vatican et la donne à des ambassadeurs polonais, qui désiraient des reliques, en leur disant : Voici ce que vous désirez, cette poussière fut baignée, il y a quinze siècles, du sang des martyrs. Vis-à-vis l'autel, au-dessus de la porte, Pie V est peint à genoux, regardant avec anxiété par une des fenêtres de son palais. Un ange à ses côtés lui annonce la bataille de Lépante, et lui décrit avec enthousiasme les détails de cette grande victoire navale qui fut son œuvre, et dont il attribue le succès à la vierge du Rosaire. Enfin, sur l'autel, s'offre à votre vénération un très-beau crucifix d'ivoire. C'est celui même de saint Pie V. Jusque-là on l'avait conservé avec un religieux respect au Vatican ; mais Pie IX, notre bon Pontife, dans une de ses visites à Sainte-Sabine, l'a offert aux religieux du couvent, leur disant, avec sa gracieuseté accoutumée, que c'était à eux, mieux qu'à tout autre, que devait appartenir cette précieuse relique.

On représente encore saint Pie V avec un rosaire, car il avait une grande confiance en cette dévotion. On place aussi à ses côtés une flotte, pour rappeler la victoire de Lépante et l'institution de la fête de Notre-Dame de la Victoire.

Le corps de saint Pie V, qui se conserva sans corruption, fut inhumé dans l'église des religieux de son Ordre, qu'il avait fondée à Bosco, lieu de sa naissance, où il avait choisi sa sépulture ; mais quinze ans après, à savoir, l'an 1588, Sixte V le fit transporter en la basilique de Sainte-Marie-Majeure, où il lui avait fait dresser un superbe mausolée au côté droit de l'autel. Les miracles qui se firent à son tombeau engagèrent la sainte Congrégation des Rites à ordonner que, le jour de l'anniversaire de son décès, on ne dirait plus une messe des trépassés, mais une messe de la très-sainte Trinité, en actions de grâces de ce que Dieu avait reçu son âme en la compagnie des Saints ; ce qu'Urbain VIII confirma l'an 1615 ; et le 1er mai de l'an 1672, Clément X a fait le décret de sa béatification. Mais enfin, le 22 mai 1712, le pape Clément XI le déclara Saint, après avoir observé toutes les formalités ordinaires pour ce sujet.

Nous nous sommes beaucoup servi, pour compléter le Père Giry, de l'*Histoire de saint Pie V*, par M. le comte de Falloux, 2 vol. in-12, chez Sagnier et Bray; Paris, 2e édition, 1851.

SAINT BRITTON, ÉVÊQUE DE TRÈVES (IVe siècle).

Britton succéda à saint Bonose sur le siége de Trèves. Appelé à Rome pour la confirmation des actes du concile de Nicée, il occupa, parmi les évêques d'Occident, la troisième place après le pape Damase et saint Ambroise, en qualité de primat et d'évêque métropolitain des Gaules : Ithacius, un évêque d'Espagne, était venu à Trèves pour des démêlés avec les Priscillianistes ;

poursuivi par les calomnies de ces hérétiques, il était sur le point d'être chassé de la ville par les magistrats : Britton le soutint et le justifia. Pendant son épiscopat, saint Ambroise et saint Martin vinrent à Trèves, où ils opérèrent des miracles et ne craignirent point de reprendre l'empereur Maxime et les évêques courtisans. Britton sut défendre son église contre l'hérésie priscillienne ; et, orné de vertus dignes de l'épiscopat, il s'endormit dans le Seigneur le 3 de mai.

Propre de Trèves.

SAINT AVERTIN, CHANOINE GILBERTIN (1180).

Saint Avertin naquit en Angleterre vers le milieu du XII^e^ siècle. Disciple de saint Thomas de Cantorbéry, chanoine de Saint-Gilbert, il fut élevé au diaconat et se distingua par de nombreuses et brillantes vertus. Il avait une tendresse particulière pour les pauvres, et Dieu récompensa ses vertus par le don des miracles.

Lorsque le grand et illustre martyr des droits de l'Eglise, saint Thomas, vint à Tours pour assister au concile de 1163 tenu dans cette ville par le pape Alexandre III pour déposer l'antipape Victor, il se fit accompagner de son pieux archidiacre. Avertin visita tous les lieux qui rappelaient le souvenir de saint Martin ; il désira, sans doute à l'exemple de tant de Saints, fixer sa demeure près de la tombe du grand thaumaturge ; mais il ne voulut pas abandonner son saint évêque, et tant que dura son exil, il en partagea les amertumes et les tristesses. Il rentra avec lui dans sa patrie, mais ce ne fut pas pour longtemps. Après le glorieux martyre de saint Thomas, il quitta l'Angleterre et revint en Touraine. Il se retira dans le bois de Cangé, à quelques kilomètres de la ville de Tours, près du bourg de Saint-Pierre de Vençay. Il avait résolu d'y vivre dans la solitude, comme le disciple de saint Martin et les solitaires des grottes de Marmoutier. Touché de son mérite et de sa sainteté, les habitants du village de Vençay ne lui permirent pas de réaliser son pieux dessein : ils l'entourèrent de vénération, lui confièrent le soin de leurs âmes, écoutèrent sa parole avec avidité, eurent recours à ses prières et à ses conseils ; et Dieu, par son entremise, les favorisa de grâces extraordinaires. Le pieux solitaire mourut en 1180. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre de Vençay, où il opéra de nombreux miracles. Les pèlerins vinrent en foule prier sur sa tombe, et le village changea son premier nom contre celui de Saint-Avertin.

Son corps fut brûlé par les Huguenots en 1562. Dans les commencements du XVII^e^ siècle, le Père Guillaume Guérin [1], visitant l'église de Saint-Avertin, n'y trouva aucune relique du Saint ; mais il y vit une statue très-vénérée et entourée de nombreux ex-voto, parmi lesquels on voyait surtout des têtes de cire, car le Bienheureux avait reçu du ciel le don de guérir toutes les douleurs de tête. La dévotion envers ce Saint était si grande qu'autrefois toutes les maisons du bourg étaient transformées en hôtelleries pour y recevoir les pèlerins. Les grands pèlerinages avaient lieu le mardi de Pâques et le 5 mai, jour de sa fête. Cette dévotion a sensiblement diminué avec le temps, cependant quelques rares pèlerins se rendent encore aujourd'hui à Saint-Avertin pour y prier le saint confesseur. — Il est également le patron de Bougival, au diocèse de Versailles [2].

M. l'abbé Rolland, *chan. honoraire, aumônier du Pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes de Tours.*

1. *Acta Sanctorum,* 5 mai.

2. Sa statue le représente vêtu en diacre, disent les Bollandistes ; d'où l'on conclut qu'il n'était pas prêtre. D'après le *propre de Tours,* « il enseignait la religion aux gens de la campagne ; — *ut christianis moribus agrestes imbueret* ». — Ce qu'il pouvait faire sans être revêtu de la plénitude du sacerdoce. D'ailleurs tous les martyrologes sont unanimes à le qualifier diacre.

VI[e] JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la fête de saint JEAN, devant la Porte Latine ; ce bienheureux Apôtre amené d'Ephèse à Rome, chargé de fers, par l'ordre de Domitien, fut condamné par jugement du sénat à être jeté dans une chaudière d'huile bouillante, devant la porte de ce nom, et en sortit plus frais et plus fort qu'il n'y était entré. Vers l'an 95. — A Antioche, saint Evode, qui, comme l'écrit saint Ignace au peuple d'Antioche, fut ordonné premier évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre et finit sa vie par un glorieux martyre [1]. 62. — A Cyrène [2], saint Lucius, évêque, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des Apôtres*. I[er] s. — En Afrique, les saints martyrs Héliodore et Vénuste, avec soixante-quinze autres. — En Chypre, saint Théodote, évêque de Cérines, qui, ayant enduré des souffrances très-dures sous l'empereur Licinius, rendit enfin son âme à Dieu pendant la paix de l'Eglise. IV[e] s. — A Damas, la fête de saint JEAN DAMASCÈNE, célèbre par sa sainteté, autant que par sa doctrine, qui combattit avec courage, par ses discours et ses écrits, pour le culte des saintes images, contre Léon l'Isaurien. Ayant eu la main droite coupée par l'ordre de ce prince, il la recouvra tout à coup saine et entière, pendant qu'il se recommandait à l'image de la bienheureuse Vierge qu'il avait défendue. — A Carrhes, en Mésopotamie, saint Protogène [3], évêque. — En Angleterre, saint EDBERT, évêque de Lindisfarne, célèbre par son érudition et sa piété. 718. — A Rome, sainte Bénédicte ou Benoîte, vierge [4]. — A Salerne, la translation de saint Mathieu, apôtre, dont le corps sacré, apporté autrefois d'Ethiopie en divers endroits, et enfin dans cette ville, fut enseveli avec de grands honneurs dans une église dédiée sous son nom.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Auxerre, le triomphe des saints évêques Valère et Valérien : celui-ci, au concile de Cologne, souscrivit à la condamnation d'un évêque qui niait la divinité de Jésus-Christ [5]. 324 et 364. — Sur les confins de la Gascogne, saint Justin, disciple des prédicateurs de l'Evangile, et glorieux martyr du Fils de Dieu. — A Vienne, en Dauphiné, saint Just, évêque et martyr, auquel le pape

1. Saint Evode est du nombre des soixante-douze disciples primitifs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. Il s'agit de Cyrène en Libye, patriarcat d'Alexandrie (aujourd'hui Cairoon, dans la province de Baca). — Saint Lucius est compté parmi les soixante-douze disciples de Jésus-Christ.

3. Théodoret parle de saint Protogène, liv. IV, ch. 16 ; ainsi que Nicéphore, liv. II, ch. 23, et liv. XIII, ch. 5. Il florissait du temps de l'empereur Valens, et défendit énergiquement contre lui la foi de l'Eglise catholique. Il parvint jusqu'au règne de Théodose, sous lequel il mourut ; il eut pour successeur Vitus, qui assista au concile œcuménique de Constantinople. Baronius. (Voir, au jour précédent, sa vie et celle de saint Eulogе.)

4. Saint Grégoire raconte, dans ses *Dialogues* (IV, 13), que sainte Galla était malade de la maladie qui devait la conduire à la mort. Or, une nuit, saint Pierre lui apparut entre deux candélabres qu'elle avait fait placer au pied de son lit, car, dit l'illustre biographe, elle n'aimait pas les ténèbres qui sont l'image du péché. « Eh quoi, Seigneur », demanda-t-elle, « mes péchés me seraient-ils remis ? » — « Oui », répondit saint Pierre, « prépare-toi à me suivre ». — « Dans ce cas, Seigneur, faites que ma sœur Benoîte m'accompagne ». — « Non pas maintenant, mais dans trente jours ». Et il en fut ainsi. *AA. SS.*

5. De saint Valère on ne sait rien, sinon qu'il siégea dix-sept ans et qu'il fut enseveli sur le mont Artre, à côté de son prédécesseur, saint Marcellin. Si saint Marcellin était son prédécesseur médiat ou immédiat, c'est ce que nous ne pourrions décider, la chronologie des évêques d'Auxerre étant, comme celle de la plupart des églises, très-embrouillée (324).

Quant à saint Valérien, qui aurait succédé à saint Valère, et qui siégea trente ans, il aurait assisté, en 346, au concile contesté de Cologne et signé une lettre-circulaire notifiant les actes du concile de Sardique, car on y lit la signature d'un évêque Gaulois, nommé Βαλερτινως : or, on ne connaît pas d'évêque contemporain du même nom.

On pourra faire observer que l'on n'a pas le nom de tous les évêques de France au IV[e] siècle, et nous n'irons point à l'encontre.

C'est saint Valérien qui forma à la piété saint Amatre. Nous avons raconté ci-dessus, dans la Vie de

saint Pie Ier écrivit une lettre de consolation pleine de l'esprit de Jésus-Christ. Vers 168. — Dans l'Ordre de Cîteaux, la mémoire de plus de cent martyrs du même Ordre, exécutés pour la foi, en divers temps et en divers lieux. — Au monastère de Cambron, près de Mons, en Hainaut, le bienheureux Henri, qui, épouvanté d'une vision céleste, quitta son évêché et se fit pauvre et humble religieux en cette abbaye, où il persévéra jusqu'à sa mort, qui fut précieuse devant Dieu et devant les hommes. — A Aire-sur-l'Adour, saint Gérons ou Géronce, confesseur, et saint Edence. — A Paris, la translation du chef de saint Louis, du monastère de Saint-Denis à la Sainte-Chapelle du Palais, où l'on en fait la fête dans l'octave de l'Ascension. — A Soissons, la fête de saint Victrice, évêque de Rouen, nommé au Martyrologe romain le 7 août [1]. — Dans le Limbourg, le lundi avant la Pentecôte, la fête de saint Gerlac, pénitent, dont le décès est marqué le 5 janvier [2]. — A Paris, sainte AVOYE, vierge et martyre. — A Arras, le bienheureux HATTA, premier abbé de Saint-Waast d'Arras. 699.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, saint Secondien, évêque, et avec lui les saints Jacques, Marien, Concorde, Marine, Héliodore, Saturnin, Silvain, tous martyrs. — A Milan, en Italie, les saints martyrs Victor, Félix, un autre Victor, Carisie, Aufidia, Judith, Emeria, un troisième Victor, Acuta, Faustina, Hilarianus, Victoriana, Saturnina, Gavina, Hedentus, Furtuna, Victoria, Prima, Gaïanus, Valentina, Fortunata, Postumus, Faustin, Majorique, Venustus, Massunus, Processa, Secundianus, Importuna, Quintien, Pierre, Tasso, Casseric, Mapparic, Veneria, Bonefacia, Quintus, Floriana, Victorine, Demorus, Gaudola, une autre Victorine, Crispin, Possinus, un autre Félix, Donat, Laborus, Massilus, Gaïen, Farerus, Quintus, Rogatus, Maxence, Ninna, Virtutus, Valérie, Tironius, Matrona, Citinus, Florian, Hirenée, Fortunat, Faustin, Gavinus, Hernius, Pappalique, Prime, Cassus, Second, Célérin, Hiéremia, Flavius, Macrobe, Marcellin, Maxime, Bafrodite, Augustien, Viticus et soixante-cinq autres; un autre Gaïanus et ses vingt compagnons, avec un grand nombre d'autres. C'est sans doute en faisant allusion à ces Martyrs que saint Ambroise dit dans son sermon pour la fête de saint Nazaire et de saint Celse : « D'autres villes sont fières de posséder les reliques d'un seul martyr : et toi, terre de Milan, nourrice de célestes combattants, mère féconde d'innombrables vertus, réjouis-toi : tu possèdes des peuples entiers de Martyrs ». Règne de Maximien. — A Tarente, en Calabre, les saints Mathieu et Prime, martyrs. — Chez les Grecs, saint Pacôme, saint Hilarion, saint Mamas et saint Patrice. — A Imola, dans les Romagnes, saint Maurel ou Maurélius, évêque. Bon citoyen et bon évêque, il aima à la fois son Eglise et sa patrie. Après l'année 524. — Au Mont-Cassin, en Italie, saint Pétronax, abbé et restaurateur du célèbre monastère de ce lieu. 752. — Au même lieu, mémoire des saints Paldon, Tason et Taton qui aidèrent saint Pétronax à relever les ruines amoncelées sur le sol par les Lombards, cent trente ans auparavant. — A Trequenda, au diocèse de Sienne, la bienheureuse Bonizella, veuve illustre par sa charité envers les membres déshérités de Jésus-Christ, et le bienheureux Guy, son neveu, dont les cendres reposaient à ses pieds dans l'église paroissiale. On raconte que, après le décès de la bienheureuse Bonizella, des abeilles — malgré la répulsion de ces nobles insectes pour ce qui est mort — vinrent se poser sur sa main comme pour honorer l'instrument de tant de libéralités versées dans le sein des pauvres. 1300. — A Thosa, près de Bruch, en Suisse, la bienheureuse Elisabeth, de Bude ou de Hongrie, vierge, appelée aussi sainte Reine, nom qu'elle avait refusé de porter durant sa vie. Elle était fille du roi de Hongrie, André III, et embrassa l'Ordre de Saint-Dominique. Il ne faut pas la confondre avec son homonyme et parente, la veuve du landgrave de Thuringe. Elle mourut en 1338 à l'âge de quarante et un ans : sa vie avait été semée de maladies et d'afflictions presque continuelles. Les unes et les autres sont les arrhes que Jésus-Christ donne à ses fiancées. — A Côme, dans le Milanais, au monastère de Saint-Marc, la bienheureuse Prudence, vierge, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui, après sa mort, se leva de sa bière pour adorer une dernière fois le très-saint Sacrement. 1492.

ce dernier, comment, par une méprise qui devait avoir des conséquences heureuses, saint Valérien récita une bénédiction pour une autre.

Il fut enterré au mont Artre.

Il y avait autrefois, dans le diocèse d'Auxerre, une église importante dédiée à saint Valérien. Sous l'épiscopat de saint Aunaire (573-603), elle fut mise au rang des églises principales. Selon toute apparence, elle était située à Chitry, à trois lieues d'Auxerre.

Une église a été élevée sous son invocation à Chateaudun, diocèse de Chartres, et l'on y garde depuis longtemps une partie de ses reliques. Cf. *AA. SS.* au 6 mai, et la *France Pontificale*, éd. Repos.

1. Voir à ce jour. — 2. Voyez ce jour.

SAINT JEAN, MARTYR DEVANT LA PORTE LATINE

Vers 95. — Pape : Saint Anaclet. — Empereur : Domitien.

Sic eum volo manere, donec veniam.
Je veux qu'il survive au martyre jusqu'à ce qu'il meure de sa mort naturelle et que je *vienne* le chercher. *Joan.*, XXI, 22.

Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, ne connaissaient encore ni le mystère de la croix ni la nature du royaume de Jésus-Christ, lorsque, par l'organe de leur mère, ils le priaient de les faire *asseoir l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche,* c'est-à-dire de leur donner les deux premières places de son royaume. « Pouvez-vous », leur dit le Sauveur, « boire le calice que je dois boire ? pouvez-vous participer à mes opprobres et à mes souffrances ? » Les deux disciples répondirent affirmativement et protestèrent à leur divin Maître qu'ils étaient dans la résolution de tout endurer pour lui. Alors Jésus leur prédit qu'ils boiraient son calice et qu'ils auraient beaucoup à souffrir pour la vérité de son Evangile. Cette prédiction fut littéralement accomplie dans saint Jacques, lorsque Hérode le fit mourir à cause de la religion qu'il professait.

Quant à saint Jean, qui aimait si tendrement son divin Maître et qui en était si tendrement aimé, on peut dire, sans faire violence au texte sacré, qu'il but le calice du Sauveur et qu'il en partagea l'amertume lorsqu'il assista à son crucifiement. En effet, son cœur était déchiré par le sentiment des douleurs qu'il lui voyait souffrir ; mais ce n'était encore là qu'un prélude de ses peines. Après la descente du Saint-Esprit, il se vit condamné, avec les autres Apôtres, à la prison, aux fouets, aux opprobres. Enfin la prédiction de Jésus-Christ eut son entier accomplissement lorsqu'il mérita, sous Domitien, la couronne du martyre.

L'empereur Domitien, auteur de la seconde persécution générale suscitée à l'Eglise, était universellement haï pour sa cruauté, son orgueil et ses impudicités. Il fut, au rapport de Tacite, encore plus cruel que Néron, et il prenait plaisir à repaître ses yeux du spectacle des exécutions barbares dont l'autre, au moins, se dérobait ordinairement la vue. Sous son règne, Rome fut inondée du sang de ses plus illustres habitants. Ennemi de tout bien, il bannit ceux qui avaient la réputation d'hommes vertueux, entre autres Dion Chrysostome et le philosophe Epictète [1] ; mais ce fut sur les chrétiens que tombèrent ses principaux coups. Outre qu'il ne pouvait souffrir la sainteté de leur doctrine et de leur vie, qui lui était un reproche tacite de ses crimes, il était encore animé contre eux par cette haine que leur portaient tous les païens.

1. L'auteur de l'*Enchiridion*, le plus parfait abrégé de morale qui soit sorti de la plume d'un païen. C'est avec raison que les Stoïciens ont regardé Epictète comme le plus grand philosophe de leur secte. L'empereur Marc-Antonin ne pouvait se rassasier de lire ses ouvrages. Saint Augustin et saint Charles Borromée les lisaient aussi avec beaucoup de plaisir. L'édition la plus complète et la meilleure que nous en ayons, est celle qui parut à Londres en 1741, 2 vol. in-4°, par les soins et avec les notes de Jean Upton. Il vient de paraître une excellente traduction du *Manuel* d'Epictète, avec de savantes notes et des réflexions très-chrétiennes : elle a pour auteur M. Louis Cordier, curé de Pouilly-les-Chery (Aisne). Il faut joindre à ce livre un autre ouvrage du même auteur qui y sert de commentaire et dont voici le titre : *Du stoïcisme et du Christianisme, rapports et différences.*

Saint Jean l'Evangéliste vivait encore. Il était chargé du gouvernement de toutes les églises d'Asie, et jouissait d'une grande réputation, tant à cause de cette éminente dignité que de ses vertus et de ses miracles. Ayant été arrêté à Ephèse, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il y a toute apparence que le saint Apôtre souffrit d'abord une cruelle flagellation, conformément à ce qui se pratiquait à l'égard des criminels qui n'avaient point le droit de bourgeoisie romaine. Quoi qu'il en soit, on ne peut au moins douter qu'il n'ait été jeté dans l'huile bouillante : Tertullien, Eusèbe et saint Jérôme le disent expressément.

Nous ne craignons point d'assurer que le Saint fit éclater une grande joie lorsqu'il entendit prononcer sa sentence ; il brûlait d'un ardent désir d'aller rejoindre son divin Maître, de lui rendre amour pour amour, et de se sacrifier pour Celui qui nous avait tous sauvés par l'effusion de son sang. Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre : il suspendit l'activité du feu, et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

L'empereur fut très-frappé, ainsi que la plupart des païens, de cet événement; mais il l'attribua au pouvoir de la magie. Ce que l'on publiait des prétendus prodiges opérés par le fameux Apollonius de Tyane, qu'il avait fait venir à Rome, ne contribua pas peu à le confirmer dans cette opinion. La délivrance miraculeuse de l'Apôtre ne fit donc sur lui aucune impression, ou plutôt elle ne servit qu'à augmenter son endurcissement dans le crime. Il se contenta toutefois de bannir le Saint dans l'île de Pathmos [1]. C'est là qu'il composa son apocalypse dont chaque mot, disent les Pères, est un mystère. Désormais la parole de Jésus-Christ : *Eum volo manere donec veniam*, — « Je veux qu'il vive jusqu'à ce que je vienne », était accomplie. L'apparition du Sauveur à saint Jean exilé dans Pathmos réalisait précisément sa promesse de le faire échapper à une mort violente et de le laisser mourir tranquillement lorsqu'il serait venu le visiter ; car telle est l'interprétation de ces mots : Je veux qu'il vive jusqu'à ce que je vienne, que les autres Apôtres avaient pris pour un brevet d'immortalité accordé à saint Jean.

Domitien [2] ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités et d'un caractère naturellement pacifique, fut élevé à l'empire. Saint Jean eut la liberté de sortir du lieu de son exil et de retourner à Ephèse.

Ce fut auprès de la porte appelée *Latine* parce qu'elle conduisait dans le Latium, qu'il remporta ce glorieux triomphe. Pour conserver la mémoire du miracle, on consacra une église en cet endroit sous les premiers empereurs chrétiens. On dit qu'il y avait un temple de Diane, dont on changea la destination pour le faire servir au culte du vrai Dieu. Cette église fut rebâtie, en 772, par le pape Adrien I^er^. On visite, encore aujourd'hui, la

1. Une des îles Sporades, situées dans la mer Egée ou l'Archipel, où se trouve, dans le couvent de Saint-Jean nommé l'Apocalypse, un séminaire grec, avec une école, une bibliothèque et une collection de médailles.

2. Domitien régna depuis l'an 81 jusqu'à l'an 96. Nous apprenons de Suétone et d'Eusèbe, qu'il porta l'impiété jusqu'à se faire donner le titre de *Seigneur* et de *Dieu*. C'était lui qui, renfermé dans son cabinet, employait une partie de son temps à prendre des mouches qu'il enfilait ensuite avec un poinçon. On vit surtout après sa mort combien il était détesté. On abattit ses statues, on ôta son nom des édifices publics, et ses décrets furent annulés par le sénat.

chapelle *Saint-Giovanni-in-oleo* sur l'emplacement même du supplice.

La fête de saint Jean, devant la Porte Latine, a été longtemps chômée en plusieurs églises. Elle a été d'obligation en Angleterre, au moins depuis le XII^e^ siècle jusqu'à la prétendue réforme ; mais on la mettait seulement au nombre des fêtes du second rang, auxquelles toute œuvre servile était défendue, excepté le labour des terres. Les Saxons, qui s'établirent dans la Grande-Bretagne, avaient une dévotion singulière à saint Pierre et à saint Jean l'Evangéliste. En plusieurs lieux, les imprimeurs honorent saint Jean, devant la Porte Latine, comme leur patron ; en d'autres, ce sont les vignerons et les tonneliers, à cause de la *cuve ;* ailleurs, ce sont les chandeliers et lampistes, à cause de l'*huile* et des *matières graisseuses.* En mémoire de son supplice, on l'invoque contre les brûlures. Quant au choix des imprimeurs, nous ne saurions l'expliquer. Serait-ce parce qu'ils ont commencé par imprimer du latin ??? — Les mots *Porte Latine* doivent probablement avoir déterminé ce choix. Il va de soi que les lithographes, relieurs, régleurs et papetiers ont adopté le même patronage que les imprimeurs.

Tiré de Tertullien, *Præscript.*, c. 36 ; de saint Jérôme, *in Jovin.*, t. I^er^, p. 14, et de Tillemont, *Hist. eccles.*, t. I^er^, p. 338, et de l'*Istoria della Chiesa di S. Giovanni avanti Porta Latina scritta, da Gio Maria Crescembini,* Roma, 1716, in-4°.

SAINTE AVOYE, VIERGE ET MARTYRE

III^e^ siècle.

Sainte Avoye, qui s'appela d'abord Aurée, naquit en Sicile vers le commencement du III^e^ siècle. Son père, qui se nommait Quintien, était du nombre de ces petits rois que les Romains toléraient dans le pays de leurs conquêtes, à condition qu'ils reçussent d'eux la couronne royale, et qu'ils dépendissent absolument de leur empire. Il persécutait cruellement les chrétiens pour plaire aux empereurs romains, et parce qu'il était fortement attaché au culte des idoles. La mère de notre Sainte, qui s'appelait Gérasine, et qui était de la Grande-Bretagne, où les Siciliens, selon Athénée, ont fait de toute antiquité grand trafic, avait des sentiments tout contraires : car, non-seulement elle favorisait les chrétiens, mais elle était elle-même une très-fidèle servante de Jésus-Christ. Cela fit naître d'abord un peu de désunion entre elle et son mari ; mais Dieu lui donna tant de pouvoir sur l'esprit de cet idolâtre, qu'après beaucoup de sages remontrances, qu'elle fortifiait par l'exemple d'une vie innocente et irrépréhensible, elle le convertit enfin et lui fit embrasser, avant sa mort, la religion dont il avait été le fléau et le plus terrible persécuteur. On dit qu'elle eut neuf enfants de lui : trois garçons et six filles ; elle les éleva dans une telle innocence, qu'on les eût pris pour un chœur d'anges et non pour des descendants de l'homme déchu. Aurée, qui semble avoir été la dernière des filles, surpassait les autres par sa grande ferveur et par son amour sincère et très-ardent pour Jésus-Christ.

Un jeune homme, épris de sa beauté, l'attendit un jour à la porte de l'église où les chrétiens étaient assemblés, et quand elle sortit, il lui déclara sa passion ; mais la jeune Aurée, qui avait déjà choisi Notre-Seigneur pour

son Epoux, se détourna, aux premières paroles, sans vouloir en entendre davantage ni répondre. Rentrée chez elle, ses larmes coulèrent en abondance, elle gémit du danger qu'elle venait de courir ; de peur que la beauté de son corps, qui devait passer comme une fleur, ne lui fît perdre celle de son âme, qui pouvait être immortelle, elle pria son Epoux, avec de grands soupirs, de la rendre aussi laide et aussi désagréable aux yeux des hommes, qu'elle avait été jusqu'alors capable de leur plaire et de leur inspirer, par sa seule vue, un amour criminel. O Dieu ! qu'elles sont rares les jeunes filles qui craignent les dangers de la beauté et de la vanité ! combien, hélas ! aiment mieux être belles que chastes, et plaire à un homme qui ne sera demain que pourriture, que de se conserver l'amour de Jésus-Christ qui est éternel et qui fait part à ses amantes des trésors de son éternité ! Aurée ne se contenta pas de faire la demande dont nous venons de parler : afin de n'être plus aimée que de Dieu seul, elle entreprit de détruire les grâces de son visage par les veilles, les jeûnes, les fatigues de longues prières qu'elle faisait prosternée contre terre, et par d'autres austérités. Vains efforts ! plus elle cherchait à devenir livide, exténuée, défaite, plus son Epoux céleste répandait d'agréments et de charmes sur toute sa personne, voulant qu'elle fût en tout, à l'extérieur comme à l'intérieur, digne de lui.

Aurée, comprenant l'intention divine, résolut de se tenir cachée dans le secret de son oratoire, afin de n'être vue que de Celui qui était l'unique objet de ses désirs. Ce fut là que, lui parlant cœur à cœur, elle fut souvent inondée du torrent de ses consolations, et qu'elle goûta, dans une grande paix, combien il est doux en lui-même, et combien il est libéral et magnifique à l'endroit de ceux qui le craignent. Elle fut aussi visitée par un ange revêtu d'un habit plus blanc que la neige et plus éclatant que le soleil, qui l'assura que Jésus-Christ, son souverain Seigneur, l'avait reçue pour son épouse, et que cette alliance serait si ferme et si inébranlable, que ni les embûches du démon, ni les poursuites des créatures, ne seraient jamais capables de la rompre. On ne saurait exprimer la joie avec laquelle Avoye reçut un si glorieux message, ni les effets d'amour qu'elle fit pour en témoigner sa reconnaissance à son Sauveur. L'ange, par un surcroît de grâce, lui donna un nouveau nom, comme autrefois il en avait été donné un nouveau à Abraham, à Sara, à Jacob, à saint Pierre et aux enfants de Zébédée ; le nom d'*Aurée*[1], qu'elle avait porté jusque-là, était comme un présage qu'elle brillerait un jour, dans le ciel, de l'or de la charité. L'ange la nomma Avoye[2], pour signifier qu'elle était destinée à ramener, dans les voies du salut, une infinité de personnes qui s'en trouveraient éloignées. Elle lui demanda comment elle pourrait correspondre à tant de bontés de son Epoux envers elle. Il lui répondit que c'était en suivant sa mère dans la Grande-Bretagne, pour y tenir compagnie à sa cousine Ursule, par laquelle Dieu voulait faire de grandes choses, et qui allait se rendre illustre dans toute l'Eglise par les glorieux combats qu'elle soutiendrait pour la foi et pour la chasteté.

Cependant Quintien, son père, vint à mourir, et laissa, par sa mort, Gérasine, sa femme, tutrice de ses enfants et régente de son petit royaume. Peu de temps après, c'est-à-dire vers l'année 234, Dionet, roi de Cornouail-

1. *Aurea*, dorée. — Les Bollandistes, t. VII de mai, nouv. éd., disent que sainte Aurée et sainte Avoye sont différentes l'une de l'autre. Nous ne les suivrons pas dans leurs raisonnements qui ne mènent du reste à rien de concluant : l'histoire de cette sainte ou de ces saintes est embarrassée de trop de difficultés et couverte de trop d'obscurités pour que nous puissions, même au prix de longs efforts, résoudre les unes, dissiper les autres. Ceci est une question d'hagiographie purement locale que quelque savant des diocèses de Vannes ou de Paris élucidera peut-être un jour.

2. *A via*, loin de la voie.

les, qui avait épousé Darie, sœur de la même Gérasine, et qui en avait eu une fille unique, qui est la grande sainte Ursule, commença à faire des préparatifs pour le mariage de cette excellente vierge, avec Holopherne, fils d'un roi de la Grande-Bretagne. Il convia à cette solennité la mère de notre Sainte : cette pressante invitation, l'inspiration divine et la révélation qu'avait eue sa fille, déterminèrent la princesse à entreprendre ce pénible voyage.

Après avoir mis bon ordre à toutes les affaires de sa maison et de sa petite communauté, dont elle confia le gouvernement à l'un de ses fils, elle s'embarqua pour la Grande-Bretagne : elle mena avec elle sa chère Avoye et trois autres de ses filles, que sainte Elisabeth de Sconange et le bienheureux Herman de Steinfeld, en leurs révélations, appellent Babile, Julienne et Victoire, et le dernier de ses fils, âgé seulement de dix ans, qu'on nomme Adrien. Après une heureuse traversée, nos saints voyageurs arrivèrent dans la Grande-Bretagne où ils furent reçus avec des témoignages d'honneur et de joie extraordinaires.

Sainte Ursule, qui reconnut la prudence et la vertu de Gérasine, sa tante, lui découvrit le dessein auquel elle se sentait portée par une inspiration céleste : c'était d'éviter les noces qu'on lui préparait avec tant de pompe, en quittant le lieu de sa naissance et en s'enfuyant en un autre pays, où la divine Providence lui préparait un auguste triomphe et la couronne du martyre. Non-seulement Gérasine approuva ce projet, qui venait de Dieu, mais elle voulut y avoir part : ses quatre filles l'imitèrent, surtout notre sainte Avoye, qui désirait tant verser son sang pour Jésus-Christ. Onze mille vierges, assemblées pour les noces d'Ursule, s'associèrent aussi à sa résolution. Elles s'embarquèrent et s'abandonnèrent au souffle de la Providence. Nous raconterons, au 21 octobre, leurs longues pérégrinations. Il suffit de dire ici qu'à Cologne elles tombèrent entre les mains d'une armée de Huns, qui en firent un horrible massacre. Il n'y en eut que trois dont le martyre fut différé. De ce nombre était sainte Avoye. Un chef de ces barbares la fit captive, dans l'espoir que la rigueur de la prison ou des supplices la forcerait de renoncer à sa foi et à son vœu de virginité.

C'était sans doute une chose bien digne de compassion de voir cette tendre vierge, après avoir perdu sa mère, ses sœurs et toutes ses compagnes, égorgées en sa présence, se trouver seule, en un pays inconnu, sous la puissance d'un barbare qui n'avait rien d'humain que le visage, et qui, à l'idolâtrie et à l'impiété, joignait une humeur farouche et une brutalité semblable à celle des animaux les plus lascifs, se trouver sous la garde d'une troupe de soldats qu'elle pouvait appeler, comme saint Ignace le martyr, une troupe de tigres. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'avait choisie pour son épouse, ne l'abandonna pas dans cette nécessité. Il éclaira son cachot d'une lumière céleste, pour lui montrer qu'il était auprès d'elle et qu'il la prenait sous sa divine protection. Il lui envoya un ange, qui la consola et lui fit savoir que son martyre n'avait été différé que pour le rendre plus glorieux, et qu'en souffrant plus de tourments, elle gagnait une couronne plus éclatante. Il voulut même que la sainte Vierge fût sa nourricière durant sa prison : cette divine Mère lui apportait chaque semaine trois pains pétris par la main des anges, et dont la blancheur et le goût surpassaient tout ce qu'elle avait mangé d'agréable et de délicieux en la maison du roi son père. C'est ainsi que les peintres représentent ordinairement notre Sainte. On la voit en prison, recevant des pains de la main d'une vierge, à travers une grille de fer. Ces faveurs extraordinaires, jointes à la grâce in-

térieure dont l'Epoux céleste remplissait l'âme de la Martyre, la fortifièrent si puissamment, que ni les promesses, ni les menaces, ni les sollicitations les plus pressantes, ni même les tourments les plus aigus, ne purent jamais ébranler sa constance. On dit qu'on fit entrer des lions dans son cachot pour la dévorer ; mais Celui qui avait conservé Daniel, dans la fosse aux lions, préserva aussi cette innocente brebis de la gueule de ces bêtes, et elle n'en reçut que des caresses.

On ignore en quel pays Avoye était ainsi captive. Si nous en croyons une tradition, la Sainte fut amenée par mer sur le territoire de Boulogne, en France (Pas-de-Calais), et là, se voyant rendue à la liberté, elle se retira dans un bois, auprès d'un bourg appelé Divernie, où elle vécut quelque temps en solitude. Un oratoire a été bâti en ce lieu et occupé, pendant plusieurs siècles, par des ermites.

Le Boulonnais aurait donc été le théâtre du triomphe de sainte Avoye, après ses longs et rudes combats. Des barbares firent irruption en ce pays. Comme elle ne chercha point à se cacher, ni à se mettre en sûreté dans quelque place forte, elle tomba entre les mains de ces infidèles, qui lui arrachèrent les yeux, lui tranchèrent la tête, et la firent ainsi, selon son désir, une glorieuse martyre de Jésus-Christ. D'après son histoire, rimée en vieux français, que l'on conservait encore, au XVIII^e^ siècle, dans la paroisse d'Imbleville, au diocèse de Rouen, les bourreaux de la Sainte la fouettèrent si cruellement avec des verges et des scorpions, que son corps, étant tout déchiré, on eût pu facilement lui compter les os ; ils frottèrent ses plaies avec une haire piquante et les aspergèrent de sel fondu et bouillant ; ils lui coupèrent aussi les mamelles avec des couteaux émoussés ; enfin, ils lui firent souffrir tous les supplices que la cruauté peut inventer. Aussi, dans certains tableaux représentant cette illustre martyre, on voit, au bas de la tour où elle est prisonnière, un ange qui lui présente un calice, comme pour lui dire qu'elle boira dans le calice amer du Fils de Dieu, et qu'elle aura part aux plus grandes rigueurs de sa Passion.

Une tradition nous apprend que sainte Avoye est apparue dans la paroisse de Pleumélée, près de la ville d'Auray, au diocèse de Vannes, en Bretagne, et qu'elle a sanctifié, par son attouchement et sa bénédiction, une pierre et une fontaine, sur le bord de la mer. Depuis, par son intercession, les enfants que l'on met sur cette pierre, qui est creusée par le milieu, ou que l'on plonge dans cette fontaine, y obtiennent le pouvoir de marcher ; c'est pourquoi les habitants et les pèlerins y ont fait bâtir un fort bel oratoire, qui porte le nom de cette illustre vierge. C'est sans doute pour quelques faveurs semblables que la ville de Meulan-sur-Seine a pris sainte Avoye pour la patronne et la titulaire de sa paroisse ; qu'on lui a érigé des chapelles à Imbleville, au diocèse de Rouen ; à Belleville, au diocèse de Reims ; et que, du temps de Philippe-Auguste, grand aïeul de saint Louis, on consacra en son honneur, à Paris, l'église qui porta son nom ; la rue dans laquelle se trouvait cette église était aussi nommée Sainte-Avoye. Du temps du Père Giry, l'église Sainte-Avoye appartenait aux Ursulines ; elles lui fournirent les documents dont il composa cette biographie.

On invoque principalement sainte Avoye pour les enfants qui tardent trop à marcher et pour les pécheurs endurcis. Ses reliques étaient conservées, avant la Révolution de 1793, à Paris, dans l'église Sainte-Avoye, et dans l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs.

Voir Du Breuil, *Antiquités de Paris ;* Jacques Malbraque, *Histoire des Morinois,* liv. II ; Arthus du Moustier, *Martyrologe des saintes Femmes,* et la Vie de sainte Ursule.

SAINT JEAN DAMASCÈNE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

780. — Pape : Adrien Ier. — Empereur d'Orient : Constantin V.

Le bien n'est pas même bien s'il n'est bien fait.
Maxime favorite de saint Jean Damascène.

Jean Damascène, nommé aussi Mansour ou Chrysorroas [1], est le dernier des Pères grecs et l'écrivain le plus remarquable du VIIIe siècle. Il naquit dans les dernières années du VIIe siècle, en Syrie, à Damas, ce qui lui a fait donner le nom de Damascène. Cette ville était au pouvoir des Sarrasins depuis l'an 633. Le père de notre Saint, quoique zélé chrétien, était très-estimé parmi ces infidèles, à cause de la noblesse de sa naissance, de sa probité et de ses talents. Il plut au chef des Sarrasins, au *kalife*, qui en fit son ministre. Dans cette haute position, il employait sa fortune et son influence à protéger les chrétiens opprimés, à racheter ceux qui étaient captifs. Ces bonnes œuvres furent récompensées par la divine Providence. Un jour, dans une troupe de ces malheureux exposés sur la place publique, on vit ceux qui étaient destinés à la mort se jeter aux pieds de l'un d'entre eux et se recommander humblement à ses prières. C'était un religieux italien, nommé Cosme, pris sur mer avec les autres. Les barbares, ayant remarqué le respect que lui témoignaient ses compagnons de malheur, lui demandèrent de quelle dignité il avait été revêtu parmi les chrétiens. Il répondit qu'il n'en avait point d'autre que celle de prêtre. « Je suis », ajouta-t-il, « un inutile moine qui a étudié non-seulement la philosophie chrétienne, mais encore la philosophie étrangère » ; et, en disant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes. Le père de Jean étant survenu, lui demanda la cause de sa tristesse. Cosme lui confessa naïvement qu'il s'affligeait de mourir avant d'avoir pu communiquer à d'autres les sciences qu'il avait acquises. Or, depuis longtemps le père cherchait pour son fils un homme qui pût lui donner une éducation convenable. Ravi de trouver ce trésor dans un captif qu'on allait égorger, il courut le demander au Kalife, qui le lui accorda sans peine. Cosme non-seulement reçut la liberté, il devint l'ami du père, le maître du fils, qui, sous sa direction, apprit avec un succès prodigieux la grammaire, la dialectique, l'arithmétique de Diophante ou l'algèbre, la géométrie, la musique, la poésie, l'astronomie, mais surtout la théologie ou la science de la religion. Ses progrès ne furent pas moindres dans la vertu que dans les sciences. Il avait pour compagnon d'étude un orphelin de Jérusalem, que son père avait adopté. Quand son éducation fut achevée, Cosme se retira en Palestine, dans la laure de saint Sabas, d'où il fut tiré pour être fait évêque de Majume. Le mérite de Jean fut bientôt connu du prince des Sarrasins, qui le fit chef de son conseil, après la mort de son père.

Circonstance bien remarquable ! C'est un pauvre moine d'Italie, captif, voué à la mort, qui introduit les sciences de Grèce et de Rome à la cour des Kalifes de Damas, qui les enseigne au fils du grand visir ; et ce fils, devenu grand vizir lui-même, puis moine, sous le nom de saint Jean Damascène, parvient à naturaliser, pour un temps, ces sciences étrangères parmi ces

1. *Chrysorroas :* brillant comme l'or. — *Mansour :* Rachite, nom patronymique.

mêmes musulmans, parmi ces mêmes Arabes, qui les avaient proscrites et brûlées avec la bibliothèque d'Alexandrie. D'après ces faits, qui viennent d'être constatés par des savants de France, ce ne sont pas les chrétiens qui ont appris ces sciences humaines des musulmans, comme certains hommes se plaisent à dire, mais les musulmans qui les ont apprises des chrétiens.

On avait vu plus d'un empereur grec de Constantinople protéger l'hérésie ; il y en eut un qui inventa lui-même une hérésie nouvelle : ce fut de condamner et de briser les images des Saints comme une idolâtrie. C'était l'empereur Léon, surnommé l'Isaurien, parce qu'il était natif d'Isaurie, pays et peuple pour le moins aussi barbares que l'étaient alors les Huns et les Vandales (730). Comme il était très-ignorant, il se mit en tête qu'en honorant les saintes images, les catholiques honoraient non pas les saints qu'elles représentent, mais la matière et la couleur dont ces images sont faites. Il entreprit de les abolir, les fit ôter des églises et brûler sur les places publiques. Les catholiques qui s'y opposaient furent tourmentés et mis à mort. Son fils, Constantin Copronyme, se montra encore plus furieux. Constantinople devint un théâtre de supplices : on crevait les yeux, on coupait les narines aux catholiques ; on les déchirait à coups de fouet, on les jetait dans la mer.

L'empereur en voulait surtout aux moines : il n'y avait tourments et outrages qu'il ne leur fît souffrir. On leur brûlait la barbe enduite de poix ; on leur brisait sur la tête les images des Saints, peintes sur bois. Son plus grand plaisir était de présider à ces supplices.

Les chrétiens, fidèles à leur foi, combattirent l'hérésie, selon la coutume, par la prière, le jeûne et par le martyre enduré avec une constance héroïque. Quelques-uns défendirent la vérité par d'éloquents écrits ; de ce nombre furent surtout saint Germain, évêque de Constantinople, et Jean Damascène, gouverneur de Damas et ministre du kalife. L'empereur, irrité, put facilement exercer sa vengeance sur saint Germain ; mais comment atteindre saint Jean Damascène dans un empire étranger ? S'étant procuré un autographe de Jean, il ordonna à un habile copiste de s'exercer à imiter cette écriture, et il parvint, par ce moyen, à fabriquer une lettre que Jean lui adressait, et dans laquelle il lui offrait de lui livrer Damas par trahison. L'empereur envoya cette fausse lettre au kalife, l'avertissant, en bon voisin, qu'il avait un traître pour ministre. Cette lâche et vile imposture eut un plein succès. Malgré les dénégations les plus énergiques de Jean, le kalife lui fit couper la main droite, et ordonna qu'elle fût attachée à un poteau dans une place publique. La victime, ayant obtenu qu'on lui rendît sa main coupée, se retira dans son oratoire, et là, ce vaillant défenseur des saintes images, agenouillé devant une image de la vierge Marie, pria ainsi :

« Très-pure Vierge, qui avez enfanté mon Dieu, vous savez pourquoi on m'a coupé la main droite ; vous pouvez, s'il vous plaît, me la rendre et la rejoindre à mon bras ; je vous le demande avec instance, afin que je l'emploie désormais à écrire les louanges de votre Fils et les vôtres ». Ayant dit cela, il s'endormit, et la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Vous êtes maintenant guéri ; composez des hymnes, écrivez mes louanges et accomplissez votre promesse ». Le Saint étant réveillé, trouva sa main parfaitement réunie à son bras ; rien n'indiquait qu'elle en eût jamais été séparée, si ce n'est une petite ligne rouge qui l'entourait en forme de bracelet, comme marque de ce miracle. Le prince des Sarrasins, reconnaissant par ce prodige l'innocence de Jean, lui rendit son ancienne fonction. Mais Jean ne demeura pas longtemps au service des hommes : la guérison de sa main

lui avait sans doute paru une approbation par le ciel de ses travaux théologiques. Désirant dès lors se livrer uniquement au service de Dieu, il affranchit ses esclaves, distribua ses biens à ses parents, aux églises et aux pauvres, et se retira, avec son frère adoptif, qui s'appelait Cosme comme son précepteur, près de Jérusalem, dans la laure de saint Sabas. Cet abbé lui donna pour directeur, un ancien moine, fort expérimenté dans la conduite des âmes. Notre Saint en reçut les leçons suivantes, qu'il pratiqua comme si Jésus-Christ les lui avait données de sa propre bouche : « Ne faites jamais votre propre volonté ; — exercez-vous à mourir à vous-même en toutes choses, afin de bannir tout attachement aux créatures ; — offrez à Dieu vos actions, vos peines, vos prières ; — pleurez sans cesse les fautes de votre vie passée ; — ne vous enorgueillissez point de votre savoir ni de quelque avantage que ce soit, mais convainquez-vous fortement que, de votre propre fonds, vous n'êtes qu'ignorance et faiblesse ; — renoncez à toute vanité, défiez-vous de vos lumières et ne désirez jamais d'avoir des visions et des faveurs extraordinaires ; — éloignez de votre esprit tout ce qui pourrait vous rappeler l'idée du monde, gardez exactement le silence et souvenez-vous que l'on peut pécher, même en disant de bonnes choses, lorsqu'il n'y a point de nécessité ; — prenez conseil d'autrui dans les choses difficiles ; — tournez tous vos désirs vers Dieu ; — n'écrivez point de lettres sans permission de vos supérieurs ; — ne contredisez personne ; — ne murmurez point ; — ne craignez pas de vous égarer, hors de la voie de la perfection, en suivant les ordres de vos supérieurs ». Jean suivit, comme je l'ai dit, ponctuellement ces leçons, et avançait à grands pas dans la voie de la perfection. Son directeur mettait sans cesse l'obéissance de l'illustre et pieux novice à de nouvelles épreuves. Un jour, il lui ordonna d'aller vendre des corbeilles de palmier à Damas, et lui défendit de les donner au-dessous d'un certain prix qu'il marqua et qui était exorbitant. Le Saint obéit sans dire un seul mot. Il se rendit, sous un habit pauvre, dans cette même ville dont il avait été le gouverneur. Quant il eut exposé sa marchandise et dit le prix, il fut traité d'extravagant et accablé d'injures, qu'il souffrit en silence. A la fin, un de ses anciens serviteurs, l'ayant reconnu, eut pitié de lui et acheta toutes ses corbeilles le prix qu'il voulait les vendre.

Nous raconterons encore deux victoires que son humilité lui fit remporter. Un moine était inconsolable de la mort de son frère : Jean, pour arrêter le cours de ses larmes, lui cita un vers grec, dont le sens était qu'*il faut s'attendre à voir périr tout ce qui est terrestre et mortel*. Là-dessus, son directeur lui reprocha de faire parade de sa science : « Vous avez », lui dit-il, « violé la défense que je vous avais faite de parler sans nécessité ». Puis il le condamna à rester enfermé dans sa cellule. Le Saint s'avoua humblement coupable de désobéissance, et, au lieu d'alléguer la pureté de son intention, il pria les autres moines d'intercéder pour lui et de lui obtenir le pardon de la faute qu'il avait commise : sa grâce lui fut accordée, mais à condition qu'il ferait une action, qui, chez les anciens, était considérée comme un supplice auquel on condamnait les criminels, et qui, dans les communautés, était ce qu'il y avait de plus humiliant, je veux dire la vidange des fosses d'aisance. L'ancien ministre du kalife s'acquitta de cet emploi avec un empressement et une humilité qui remplirent d'admiration les plus anciens de la communauté, les plus avancés dans l'obéissance.

Une si grande vertu réunie à des talents si remarquables firent juger notre Saint digne d'être élevé au sacerdoce. Cette dignité augmenta sa ferveur. On crut alors qu'il était assez solidement vertueux et assez humble

pour écrire en faveur de la foi. Nous donnons ci-dessous la liste de ses ouvrages. Il s'y trouve trois discours contre l'hérésie des Iconoclastes, intitulés: *Discours sur les images*. Il y déclare que le prince doit se contenter du gouvernement de l'Etat, et ne point se mêler de faire des décisions sur la doctrine. Cette autorité-là appartient à l'Eglise; l'Eglise ne peut errer : elle ne peut donc tomber dans l'idolâtrie.

Il démontre très-bien que l'Eglise catholique *n'adore* que Dieu, quoiqu'elle *vénère* les Saints. Quant aux images, elles servent à nous instruire, à réveiller notre dévotion, parce que, notre nature étant double, sensible et intellectuelle, il nous faut des choses visibles pour nous rappeler les invisibles. Dieu s'est rendu lui-même visible en s'incarnant. Est-on idolâtre parce qu'on a du respect pour l'*Ecriture sainte*? C'est pourtant une chose matérielle comme les images, et les images nous rappellent, comme l'Ecriture sainte, Dieu et les choses invisibles. Jean ne se contenta pas d'écrire contre les Iconoclastes; il parcourut la Syrie, la Palestine, pour raffermir les chrétiens persécutés; il alla même, dans l'espoir du martyre, à Constantinople, dont l'empereur Constantin-Copronyme avait fait la capitale de l'erreur et de la persécution. Mais Dieu en avait ordonné autrement. Notre Saint put revenir dans sa laure, où il continua ses savants écrits. Il y mourut vers l'an 780 : il avait vécu cent quatre ans. Au XII^e^ siècle, on montrait encore son tombeau, près du portail de l'église de la laure.

On représente saint Jean Damascène prosterné aux pieds de la sainte Vierge qui rapproche sa main coupée de son poignet ; vendant des corbeilles, etc.

ÉCRITS DE SAINT JEAN DAMASCÈNE.

1° Le *Livre de la Dialectique*. Quoique la philosophie de Platon fût en vogue du temps de saint Jean Damascène, il adopta celle d'Aristote, comme Boèce avait fait parmi les Latins. Il fit disparaître l'obscurité qui enveloppait la physique de ce philosophe, et en montra les principes dans tout leur jour. Il réduisit sa logique à un corps de règles, sans tomber dans une prolixité fastidieuse ; par ce moyen l'art du raisonnement devint facile à apprendre. On a souvent abusé de la logique, en y traitant des questions inutiles et même ridicules ; grâce au bon sens, la plupart de ces questions ont été proscrites des écoles. On ne perd plus un temps précieux à étudier les futilités ; mais il ne faut pas réfléchir pour mépriser la logique lorsqu'elle se renferme en ses justes bornes. Elle étend l'esprit et lui donne de la précision et de la justesse ; elle met de l'ordre et de la clarté dans les idées ; elle apprend à juger des choses en elles-mêmes et selon les vrais principes ; enfin, elle dispose à l'étude des autres sciences, dont elle est, en quelque sorte, la clef. Sous le terme général de *sciences*, nous comprenons aussi la théologie, qui ne peut absolument se passer du secours de la logique. Ce furent toutes ces considérations qui déterminèrent saint Jean Damascène à donner un abrégé de la logique et de la physique d'Aristote.

2° Le *Livre des Hérésies*, où il en compte cent quatre, est un abrégé de saint Epiphane. Quant aux hérésies qui ne sont venues que depuis ce Père, saint Jean Damascène puise ce qu'il en dit dans les écrits de Théodoret, de Timothée de Constantinople, etc. Il y parle cependant de plusieurs hérétiques dont aucun autre auteur ne fait mention ; il y réfute surtout le mahométisme et l'iconomachie.

3° Les *quatre Livres de la Foi orthodoxe*, en cent chapitres. C'est un corps de doctrine qui renferme tout ce que l'on doit croire, ainsi que les principaux articles de la discipline de l'Eglise. Le saint docteur traite, dans le premier, de Dieu et de ses attributs ; dans le second, de la création des anges, de l'homme, de la liberté et de la prédestination ; dans le troisième, du mystère de l'Incarnation ; dans le quatrième, des Sacrements, etc.

Les trois ouvrages ci-dessus peuvent être considérés comme les parties d'un tout ; comme n'en faisant qu'un. C'est, en effet, un ensemble de doctrine qui, sous le nom de *Source de la Science*, embrasse depuis les premiers éléments du langage et du raisonnement scientifique jusqu'aux plus hautes élévations de la foi chrétienne. Le saint docteur adressa ces trois traités à son ancien précepteur qui l'avait comme obligé à les faire.

« La science », dit-il, « est la connaissance vraie de ce qui est. Notre esprit, ne l'ayant pas en lui-même, non plus que l'œil la lumière, a besoin d'un maître. Ce maître est la vérité même,

le Christ, qui est la sagesse et la vérité en personne, et en qui sont cachés tous les trésors de la science. On peut tout apprendre par l'application et le travail, mais avant tout et après tout, par la grâce de Dieu. Comme l'Apôtre nous avertit d'éprouver toutes choses et de retenir ce qui est bon, nous consulterons les écrits des sages de la gentilité ; peut-être y trouverons-nous quelque chose d'utile à notre âme. Un artisan quelconque, pour faire son ouvrage, a besoin d'instruments; il convient d'ailleurs que la reine soit servie par quelques suivantes. Les sciences purement humaines sont les servantes de la vérité, des instruments et des armes pour la défendre.

« La philosophie est la science naturelle de ce qui est, en tant que cela est ; la science des choses divines et humaines ; la méditation de la mort ; l'imitation de Dieu ; l'art des arts, la science des sciences ; enfin l'amour de la sagesse. Or, la vraie sagesse, c'est Dieu ; donc l'amour de Dieu est la vraie philosophie. La philosophie se divise en spéculative et en pratique ; la spéculative se subdivise en théologie, physiologie et mathématique ; la pratique, en morale, économie et politique. Le propre de la théologie est de considérer les êtres immatériels, Dieu, les anges et les âmes. La physiologie est la science des choses matérielles, telles que les animaux, les plantes, les pierres ; tout ce qu'on appelle aujourd'hui histoire naturelle. La science mathématique considère les choses qui, quoique sans corps par elles-mêmes, sont néanmoins considérées dans les corps ; tels que les nombres, les accords, les figures, les mouvements des astres. La théorie des nombres constitue l'arithmétique ; la théorie des sons, la musique ; la théorie des figures, la géométrie ; la théorie des astres, l'astronomie. La philosophie pratique traite des vertus, règle les mœurs et la conduite ; si elle donne des règles à l'individu, elle s'appelle morale ; à une maison tout entière, elle s'appelle économie ; à des villes et à des pays, elle s'appelle politique.

« Comme la philosophie est la science de ce qui est, nous parlerons de l'être. Nous commencerons par la logique ou l'art de raisonner, qui est moins une partie de la philosophie que l'instrument dont elle se sert pour toutes les démonstrations. Nous traiterons d'abord des mots simples qui expriment des idées simples, et nous viendrons ensuite aux raisonnements. L'être est un nom commun à tout ce qui est ; et il se divise en substance et en accident. La substance est ce qui existe en soi-même, et non dans un autre, par exemple, un corps ; l'accident est ce qui ne peut exister en soi-même, mais que l'on considère dans un autre, par exemple, une couleur ».

C'est avec cette justesse et cette clarté que saint Jean Damascène précise les mots et les idées qui constituent le langage et la raison scientifiques. Quand on fait attention que les discordances philosophiques parmi les païens, que les grandes hérésies parmi les chrétiens, venaient toutes d'une obscurité et d'une confusion plus ou moins volontaires touchant les mots et les idées d'être, de substance, de nature, de forme, d'hypostase, de personne, on voit que saint Jean Damascène ne pouvait mieux commencer que par les bien définir, et que quiconque cherche la vérité en conscience, ou veut la défendre sincèrement, doit faire de même.

4° Les *trois Discours sur les Images*. Nous en avons parlé en traitant de la vie du Saint.

5° Le *Livre de la sainte Doctrine*. Ce n'est, à proprement parler, qu'une profession de foi raisonnée. Le Saint y distingue en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles.

6° Le *Livre contre les Monophysites*, c'est-à-dire contre ceux qui n'admettaient qu'une nature en Jésus-Christ après l'union hypostatique. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de force et de solidité.

7° Le *Livre* ou le *Dialogue contre les Manichéens*. Les erreurs de ces hérétiques y sont fort bien réfutées. Le cardinal Maï en a publié un second différent du premier.

8° La *Dispute contre un Sarrasin*, qui n'est qu'en latin dans les anciennes éditions. On l'a donnée pour la plus grande partie en grec avec les dialogues de Théodore Abucaras, évêque de Carame, en Syrie.

9° Les *Opuscules sur les dragons et les sorcières*, dont nous n'avons plus qu'un fragment. Le but de ces ouvrages était de montrer le ridicule de certaines histoires fabuleuses qui avaient cours parmi les Sarrasins.

10° Le *Livre de la Trinité*, par demandes et par réponses. S'il n'a pas saint Jean Damascène pour auteur, il est, au moins, une compilation de ses ouvrages.

11° La *Lettre à Jourdain sur le Trisagion*, où il est prouvé que la triple répétition du mot *Saint* s'adresse à la divinité subsistante en trois personnes, et non au Fils seul. Le Saint rejette les additions des Syriens monophysites, en montrant que, par rapport à ces sortes de rits, on doit s'en tenir à ce qui se pratique dans l'Eglise.

12° La *Lettre sur le jeûne du Carême*. Saint Jean Damascène y loue la discipline qui s'observait dans l'église de Jérusalem. Le jeûne durait sept semaines dans cette Eglise, et l'on ne mangeait tous les jours qu'après le coucher du soleil, excepté les samedis et les dimanches. Pendant la première semaine, on s'abstenait seulement de viande : mais on ne laissa pas de jeûner jusqu'au soir : c'est ce qu'on appelait la préparation au Carême. Les six autres semaines, outre la viande, on s'abstenait encore d'œufs, de fromage et de laitage. La semaine de la Passion, on ne se nourrissait que de xérophagie ou d'aliments secs. Le Saint ne condamnait point ceux qui ajoutaient au Carême une huitième semaine ; mais il donnait la préférence, dans son estime, à ceux qui suivaient l'usage commun ; et il avait coutume de répéter à ce sujet sa maxime favorite : « Le bien n'est pas même bien, s'il n'est bien fait ».

13° Le *Livre des huit vices capitaux*. Le saint docteur comptait huit vices capitaux, parce qu'il distinguait la vaine gloire de l'orgueil, avec les anciens auteurs ascétiques. Après avoir montré en quoi ils consistent, il donne le moyen de les combattre et de les détruire, ce qu'il fait avec beaucoup plus de précision que Cassien et saint Nil, qui avaient traité le même sujet.

14° Le *Livre de la vertu et du vice*. On y trouve une courte description des vertus et des vices.

15° Le *Traité de la nature composée*, contre les Acéphales ou Monophysites; le *Traité des deux volontés*, contre les Monothélites; le *Livre contre les Nestoriens*. Ce sont des réfutations des erreurs de ces différents hérétiques sur le mystère de l'Incarnation.

16° Le *Discours sur ceux qui sont morts dans la foi* n'est point de saint Jean Damascène, non plus que plusieurs autres opuscules qui sont dans le second tome de l'édition du Père Le Quien.

17° Une *Profession de foi*, que quelques auteurs contestent au Saint.

18° Un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*.

19° Plusieurs *Proses, odes et hymnes* pour Noël, l'Epiphanie, Pâques, la Pentecôte, l'Ascension, la Transfiguration, l'Annonciation. Il n'est pas sûr, d'après Dom Ceillier, qu'elles soient toutes de saint Jean Damascène : on les croit mêlées avec celles d'Anatolius et de Métaphraste. Les Bollandistes inclinent à croire qu'il fut le premier auteur du *Synaxaire* des Grecs, recueil de vies des Saints, qui correspond à nos Bréviaires. Gilles Romain cite le *Martyrologe de saint Jean Damascène*, et il a été remarqué que, jamais avant lui, il n'avait été question en Orient d'abréviation et d'abréviateur des vies des Saints.

20° Des *Homélies*, dont une sur la Transfiguration prononcée dans l'église du Mont-Thabor même; une sur la Parabole du Figuier; une sur la Passion de Jésus-Christ; deux sur l'*Annonciation*; deux sur la *Nativité de la sainte Vierge*; et trois sur la mort de la sainte Vierge : on sait que saint Jean Damascène ne laissait échapper aucune occasion de témoigner à Marie sa tendresse et sa dévotion; une en l'honneur de saint Jean Chrysostome; la dernière est à la louange de sainte Barbe.

21° La passion de saint Arthémius, l'*Histoire de Barlaam, ermite, et de Josaphat, roi des Indes*. L'école de Baillet a mis en doute la véracité de cette histoire. Les plus modérés n'osent pas en rejeter le fond, mais soupçonnent saint Jean Damascène de l'avoir revêtu d'une forme qui en aurait affaibli l'authenticité. Quoi qu'il en soit, Baronius, Surius, l'abbé de Billy, d'autres hagiographes et d'autres historiens font mention de ce récit et n'élèvent aucun doute sur sa véracité. Nous reproduisons le jugement qu'en porte Huet, tout en protestant contre le mot de *roman* : « C'est un roman », dit-il, « mais spirituel; il traite de l'amour, mais c'est de l'amour divin; l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des martyrs. Non pas que je veuille soutenir que tout en soit supposé : il y aurait de la témérité à désavouer qu'il y ait jamais eu de Barlaam ni de Josaphat. Le témoignage du Martyrologe romain qui les met au nombre des Saints, ne permet pas d'en douter... Cet ouvrage, soit pour la manière dont il est écrit, soit pour l'agrément de son invention, soit pour sa piété, a été si fort au goût des chrétiens d'Egypte, qu'ils l'ont traduit en langue cophte, et qu'il est aujourd'hui assez commun dans leurs bibliothèques ». *De l'origine des Romans*, p. 87; Paris, 1685.

22° Un *Etymologicon*, qui fournit des corrections importantes pour les dictionnaires d'Hésychius et de Suidas.

23° Pour compléter cette encyclopédie de saint Jean Damascène, il faut y joindre son grand ouvrage des *Parallèles*. C'est une comparaison des sentences des Pères avec celles de l'Ecriture, sur presque toutes les vérités morales. Elles sont rangées par matière et avec beaucoup de soin, suivant l'ordre de l'alphabet grec. Le saint docteur les avait d'abord distribuées en trois livres, dont le premier traitait de Dieu et des choses divines; le second, de l'état et de la condition des choses humaines; le troisième, des vertus et des vices; mais il jugea depuis que son ouvrage serait plus commode aux lecteurs s'il en divisait les titres par ordre alphabétique. Ce qu'il y a d'avantageux dans ce recueil, c'est que saint Jean Damascène nous y a conservé bien des fragments d'anciens auteurs, dont nous n'avons plus de connaissance que par lui.

24° Le cardinal Maï a retrouvé, de saint Jean Damascène, plusieurs hymnes ou odes en l'honneur de saint Basile, de saint Chrysostome, de saint Nicolas de Myre, de saint Georges et de saint Blaise. Ces hymnes sont en prose poétique. Il y en a huit en l'honneur de saint Basile, sept en l'honneur de saint Chrysostome : on y voit célébrées les vertus et les actions que nous connaissons de l'un et de l'autre. Dans les neuf odes en l'honneur de saint Nicolas, mais dont les deux premières manquent, le poëte de Damas résume la tradition commune des Grecs et des Latins sur l'illustre pontife de Myre : « Ni le sable qui est sur le bord de la mer », lui dit-il, « ni la multitude des flots, ni les perles de la rosée et les flocons de la neige, ni le chœur des astres, ni les gouttes de la pluie et les courants des fleuves, ni les bouillonnements des fontaines, n'égaleront, ô Père! le nombre de vos miracles [1]. Tout l'univers a eu vous un prompt secours dans les afflictions, un encouragement dans les tristesses, une consolation dans les calamités, un défenseur dans les tentations, un remède salutaire dans les maladies ». Damascène célèbre particulièrement sa puissance

1. *AA. SS.*, 3 februar; saint Blas., *Comment. præv.*, n. 9. (Voir au 6 décembre, où nous donnons la Vie de saint Nicolas de Myre, d'après saint J. D.)

à délivrer les prisonniers qui l'invoquent dans les fers ; son apparition à l'empereur Constantin au milieu de la nuit pour sauver trois généraux de la mort injuste à laquelle on les avait condamnés; son zèle à confesser la foi dans la persécution, à combattre l'hérésie d'Arius pour en préserver son troupeau ; sa charité incomparable, qui dérobe à la connaissance du malheureux la main qui le soulage, qui sauve ainsi du déshonneur un père et ses trois filles que l'excès de la misère allait livrer au crime. Dans les sept ou huit hymnes en l'honneur de saint Georges, Damascène chante les mêmes tourments et les mêmes miracles que nous voyons célébrer par son compatriote André, archevêque de Crète : la roue, les feux, les brodequins de fer, le breuvage empoisonné, la résurrection du mort, la conversion du magicien Athanase, les démons contraints à confesser leur impuissance et la divinité de Jésus-Christ.

Dans les neuf hymnes en l'honneur de saint Blaise, mais qui présentent quelques lacunes, il rappelle tous les faits principaux que nous lisons dans les quatre ou cinq vies du même Saint. Espérons que cet accord ne laissera plus lieu à aucun doute. — Comment donc Godescard a-t-il pu dire : « L'histoire de la vie de ce saint évêque nous est inconnue ? » On a eu bien tort de le croire sur parole ; car s'il est vrai de dire que la publication des hymnes de saint Jean Damascène, par le cardinal Maï, est relativement récente, il n'est pas moins vrai qu'il existait quatre autres biographies de saint Blaise auxquelles ces hymnes n'ajoutent rien comme détails [1].

Quant aux hymnes de saint Jean Damascène sur saint Pierre, qu'il appelle le coryphée, il ne nous en reste que quatre avec une partie de la cinquième. On lit ces paroles au Prince des Apôtres : « Ayant reçu du Christ l'Eglise, que le Seigneur lui-même a formée, et non pas l'homme, vous l'avez gouvernée comme un navire. Gardien de Rome, trésorier du royaume céleste, pierre de la foi, fondement inébranlable de la foi catholique, soyez célébré dans les saints cantiques ». Dans la première strophe de la seconde hymne, saint Damascène parle du voyage instantané de saint Pierre, de Rome à la montagne de Sion, pour assister aux funérailles de la sainte Vierge, qu'il appelle la nuée vivante de Dieu. Dans la première strophe de la cinquième, il parle du triomphe de l'apôtre sur Simon le Magicien.

Mais ce qu'il y a surtout de pieusement remarquable, c'est que la dernière strophe de chaque hymne est une louange et une invocation à la maternité divine de la sainte Vierge Marie. Il lui dit, par exemple, dans les deux dernières hymnes à saint Basile : « Celui qui n'a point de corps est sorti avec un corps de vos entrailles; lui qui, par la parole, a formé la nature incorporelle, lui qui a donné l'essence à toute essence créée, raisonnable et irraisonnable, lui la parole de Dieu le Père : c'est pourquoi, Mère de la vie, faites mourir en moi les passions du corps, qui font mourir mon esprit. C'est vous, toute sainte Vierge, que je présente, avocate irrécusable et bienveillante médiatrice, à celui qui est né de vous ; et je vous supplie d'effacer entièrement, par votre maternelle intercession, la multitude de mes fautes ». — Dans la première et la seconde à saint Pierre : « C'est par votre enfantement immaculé qu'a été rouvert l'antique paradis, fermé par notre première mère, et qu'a été rendue au genre humain l'ancienne patrie. — C'est vous, auguste Souveraine, puissant refuge, Patronne toujours prête à sauver, que j'implore et supplie ardemment : protégez mon âme, quand elle sortira de cette tente et qu'elle s'éloignera de la terre pour un autre monde ». — Dans la première, la seconde et la quatrième à saint Georges : « La langue traînante et à la voix grêle, la bouche au son désagréable, craignent de vous entonner des hymnes, ô Dame souveraine ! car vous êtes chantée par les langues des anges, langues de feu et de flamme, et par la bouche de ceux qui n'ont point de corps. — La tempête des péchés, les vagues de l'iniquité, les fréquents écueils de la malice, me poussent ensemble dans le gouffre béant du désespoir : donnez-moi la main, ô Vierge ! de peur que les flots ne m'ensevelissent tout vivant. — Le lion rugissant tourne autour, cherchant à me dévorer : ne m'abandonnez pas en proie à ses dents, ô vous Immaculée, qui avez enfanté Celui qui, de sa main divinement puissante, a brisé les dents molaires des lions ».

C'est surtout dans ses écrits dogmatiques que saint Jean fait paraître l'étendue de son génie. Son style y est plein de force et de clarté ; ses raisonnements sont solides et concluants. L'auteur y montre partout une singulière pénétration d'esprit et une sagacité merveilleuse à expliquer les mystères de la foi. Dans son *Livre de la foi orthodoxe*, il a tellement lié toutes les vérités, qu'il en résulte un corps complet de théologie. On le regarde comme l'inventeur de la méthode que l'on a depuis adoptée dans les écoles théologiques, et que saint Anselme introduisit depuis parmi les Latins. Cave refuse le titre d'homme judicieux à quiconque n'admire pas, dans les écrits de saint Jean Damascène, une érudition extraordinaire, une grande justesse et une grande précision dans les idées, une force non commune dans les raisonnements. Jean IV, patriarche de Jérusalem, loue la profonde connaissance que le saint docteur avait des mathématiques. Selon Baronius, saint Jean Damascène s'est trompé quelquefois par rapport aux faits historiques ; mais cela ne venait que de l'infidélité de sa mémoire.

Le Père Le Quien, dominicain, a donné une bonne édition des œuvres de saint Jean Damascène, avec des notes et des dissertations. Paris, 1712, 2 vol. *in-fol.* Cette édition a reparu à Vérone, en 1748, avec des améliorations.

1. Voir au 3 février, où nous donnons la Vie de saint Blaise, d'après saint Jean Damascène.

Cette noble entreprise fut commencée par Jean Aubert, continuée par Combéfis, achevée par Le Quien. Elle se fit par ordre des assemblées du clergé de France (1635-1636). Jusque-là on n'avait que des parties des œuvres de saint Jean Damascène, la plupart en latin, non dans le texte original.

On trouvera les œuvres complètes de saint Jean Damascène dans la *Patrologie* grecque de M. Migne, tomes XCIV, XCV, XCVI.

Cf. *AA. SS.*, t. II de mai, et l'*Itinéraire des Lieux-Saints*, de Jean Phocas, qui se trouve au commencement de ce tome (nouv. éd.); D. Ceillier (nouv. éd.); Rohrbacher.

LE BIENHEUREUX HATTA, ABBÉ DE SAINT-VAAST (699).

On voit, dans la vie de saint Aubert, que ce pontife avait commencé la construction de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras sur l'emplacement de l'oratoire, où cet apôtre des Atrébates avait coutume de se retirer pour prier, et où son corps fut dans la suite transporté. Ce fut saint Vindicien, son successeur, qui le gouverna pendant quelques années ; mais en 685, ce prélat, de concert avec Thierry III, roi des Francs, appela le bienheureux Hatta, dont ils avaient entendu louer la vertu et la sagesse, pour lui confier la direction de cette importante abbaye.

Hatta vivait alors dans le monastère de Blandinberg, près de Gand, bâti par saint Amand ; ce saint missionnaire fondait sur lui de grandes espérances et l'estimait beaucoup à cause de la sagesse de sa conduite. Le fervent disciple s'efforçait de marcher sur les traces de son maître, et les auteurs disent à sa louange qu'il reproduisait fidèlement toutes les vertus qu'il avait remarquées et étudiées en lui.

On ne connaît rien en détail sur les œuvres du bienheureux Hatta pendant son administration de l'abbaye de Saint-Vaast ; mais l'excellente direction imprimée à cette communauté et l'esprit de discipline et de ferveur qui y régna longtemps, font suffisamment l'éloge de ce saint abbé.

En 686, il accompagna à Hamage saint Vindicien, qui avait été invité par Gertrude II, abbesse de ce monastère, à consacrer une nouvelle église, élevée à la gloire de Dieu, sous le vocable de sainte Marie.

Les auteurs du *Gallia Christiana*, t. III, p. 374, parlent aussi d'un privilége qui aurait été accordé par ce saint évêque au bienheureux Hatta, et dans lequel étaient garanties l'entière liberté de ses religieux et la permission de suivre la Règle de saint Benoît.

Quelques auteurs lui donnent dans leurs écrits le titre de Saint, quoique d'ordinaire on ne lui applique que celui de bienheureux ; son nom a toujours été en vénération dans l'abbaye de Saint-Vaast. On croit qu'il mourut vers l'an 699.

M. l'abbé Destombes.

SAINT EDBERT, ÉVÊQUE DE LINDISFARNE (718).

Edbert était un saint homme qui excellait dans la connaissance des divines Ecritures, et qui donnait chaque année aux pauvres la dixième partie de ses biens. Il succéda, en 687, à saint Cuthbert, sur le siége épiscopal de Lindisfarne, et gouverna onze ans son diocèse avec beaucoup d'édification. Il s'était fait une loi de passer le Carême et les quarante jours qui précèdent la fête de Noël, dans un lieu solitaire où son prédécesseur avait servi Dieu avant de venir dans l'île de Farne. Eloigné pendant ce temps-là de la compagnie des hommes, il gardait une abstinence rigoureuse, et ne s'occupait que des exercices de la prière et de la contemplation.

Onze ans après la mort de saint Cuthbert, les moines de Lindisfarne, ayant trouvé son corps entier et sans aucune marque de corruption, ainsi que les vêtements dont il était enveloppé, demandèrent à leur évêque la permission de transférer ses précieuses reliques. Ils le portèrent dans sa solitude où était alors une partie des vêtements qui avaient enveloppé le saint corps. Edbert les baisa respectueusement, puis ordonna que les reliques de son saint prédécesseur, renfermées dans un coffre tout neuf, fussent mises dans le sanctuaire, au-dessus du niveau du pavé. « Le

tombeau », ajoute-t-il, « sanctifié par un tel miracle, ne restera pas longtemps vide ». Par là il désignait sa mort prochaine. En effet, il tomba dangereusement malade, et mourut le 6 mai suivant. Il fut enterré dans le tombeau de saint Cuthbert, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Voyez Bède, *Hist.*, l. III, c. 25 ; l. IV, c. 29, c. 30, *et in vita sancti Cuthberti.*

VII[e] JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Cracovie, en Pologne, la fête de saint STANISLAS, évêque et martyr, mis à mort par l'impie roi Boleslas. 1079. — A Terracine, dans la Campanie, la fête de la bienheureuse Flavie Domitille, vierge et martyre. Fille de la sœur du consul Flavius Clémens, elle se consacra à Dieu et reçut le voile sacré des mains de saint Clément, et, pendant la persécution de Domitien, ayant été déportée avec beaucoup d'autres dans l'île Ponza pour la confession de Jésus-Christ, elle y continua un long martyre : conduite enfin à Terracine, comme elle y opérait de nombreuses conversions par ses enseignements et ses miracles, le juge fit mettre le feu à la chambre où elle était avec deux Vierges, ses compagnes, Euphrosine et Théodora, et termina ainsi le cours d'un glorieux martyre. On célèbre encore sa mémoire, avec celle des saints martyrs Nérée et Achillée, le 12 du mois de mai. 99. — Le même jour, saint Juvénal, martyr [1]. — A Nicomédie, les saints martyrs Flavius, Auguste et Augustin, frères. — Au même lieu, saint Quadrat, martyr, qui fut tourmenté à plusieurs reprises dans la persécution de Dèce, et eut enfin la tête tranchée. III[e] s. — A Rome, saint BENOÎT, pape et confesseur. 685. — A York, en Angleterre, saint JEAN, évêque, célèbre par sa sainteté et ses miracles. 721. — A Pavie, saint Pierre, évêque. 738. — A Rome, la translation du corps de saint Etienne, premier martyr, lequel, apporté de Constantinople à Rome, sous le pontificat du pape Pélage, fut déposé au *Campo-Verano,* dans le sépulcre de saint Laurent, martyr, où il est honoré par les fidèles avec une grande dévotion.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Agen, fête de la translation des reliques de saint Etienne.— A Troyes, en Champagne, sainte MASTIDIE ou MATHIE, dont le corps fut trouvé sans corruption plusieurs années après son décès. — A Maëstricht, saint DOMITIEN, évêque. 560. — A Autun, saint Placide, prêtre et abbé de la basilique de Saint-Symphorien [2]. 680. — A Auxerre, saint Valérien, évêque de ce siége [3]. — A Château-Thierry, saint SÉRÉNIC, abbé, dont les reliques y furent apportées avec celles de saint SÉRENÉ, son frère, à l'époque où les Normands désolaient la France, sous la conduite de leur chef Hasting. VII[e] s. — A Laon, saint Bason, confesseur, dont les reliques se conservent en l'église Saint-Jean de cette ville. VII[e] s. — A Séez, saint Milheart, évêque, qui acheva et consacra la basilique de Saint-Martin, commencée par saint Sérénic. 670. — Près de Dourdan, au diocèse de Chartres, sainte Même, honorée comme vierge et martyre dans le lieu qui porte son nom, à une journée de Paris. — A Locarn, dans la paroisse de Duault, près de Montafilan, en Bretagne, saint Hernin, solitaire. — A Faremoutier, en Brie, sainte Sessétrude, vierge, cellérière de ce monastère sous sainte Fare, dont Jonas, moine de Bobio, sous la règle de saint Colomban, décrit la mort miraculeuse, arrivée avant celle de sainte Fare [4]. VII[e] s. — A Tarbes, saint MISSELIN, confesseur. — Au diocèse de Meaux, saint Blandin [5]. — A Evreux, sainte Marie, mère de Jacques et de Salomé, dont la cathédrale possédait autrefois les reliques et à laquelle le diocèse rend un culte particulier. I[er] s.

1. Les Bollandistes pensent que saint Juvénal, nommé aujourd'hui par le martyrologe romain, est celui qui est honoré à Bénévent avec la qualité d'évêque et martyr. Baronius croit que c'est celui honoré à Narni ; mais il suffit de faire remarquer que ce dernier n'a que le titre de confesseur.

2. Voir, au 22 août, une note à saint Symphorien. — 3. Voir au 6 mai.

4. Voir à la Vie de sainte Fare, au 7 décembre. — 5. Voir au 1[er] mai.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Damas, la fête de saint Jean Damascène, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Rome, saint Benoît II, qui fut d'abord chanoine de Latran, avant d'être élevé sur le siége de saint Pierre, rétablit l'antique liberté de l'Eglise, et s'endormit dans le Seigneur, illustre par ses vertus et ses miracles.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — La mémoire de la sainte Couronne d'épines du Sauveur.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Cordoue et en d'autres villes d'Espagne, fête de saint Raphaël, archange. — A Cologne, fête des cinq Joies de la bienheureuse Vierge Marie. — A Girone, en Espagne, les saints Evoald et Sixte, martyrs, mis à mort sous le proconsul Dacien. En langue vulgaire, saint Evoald est nommé saint Hou III. — Aux saints Flavius, Augustin et Auguste, frères, que les Bollandistes disent avoir été évêques, il faut joindre les saints Marcellin, Macrobe et Euthée ou Eutychès. — A Gaëte, dans le royaume de Naples, saint Innocent, évêque d'Afrique, qui fut enseveli dans cette ville. IVe s. — A Ferrare, en Italie, saint Maureille, évêque et martyr, patron de cette ville. VIIe s. — Au territoire de Bergame, saint Albert le Laboureur, né à Ogna et mort à Crémone, où il fut enseveli dans l'église Saint-Matthieu. Saint Albert est le patron des garçons de cave et de ceux qui travaillent au transport des vins, car sur la fin de sa vie il s'établit à Crémone et *portait en ville*, comme on dit. 1190. — A Gubbio, en Italie, le bienheureux Villain, évêque de cette ville. An 1220. — Dans les Calabres, les saints Reginald et Franc, solitaires, et cinq autres ermites, qui renouvelèrent les prodiges de pénitence et de concorde fraternelle des premiers moines de l'Egypte. Pontificat d'Eugène IV. — En Angleterre, sainte Alix ou Adélaïde [1].

SAINT SÉRENIC [2] ET SAINT SÉRENÉ, SON FRÈRE

RECLUS AUX DIOCÈSES DE SÉEZ ET DU MANS

Vers 669. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

En appelant ses serviteurs fidèles à jouir du bonheur du ciel, Dieu leur donne un protectorat spécial à exercer sur certaines contrées ou sur certaines classes d'hommes.

Vie de saint Sérené, par D. Piolin.

Saint Sérenic et saint Sérené naquirent à Spolète, à quinze lieues de Rome, dans les premières années du VIIe siècle. Ils étaient frères selon la chair et selon l'esprit. Ils sortaient d'une famille patricienne puissante dans toute l'Ombrie. Leurs parents leur procurèrent dès l'enfance des maîtres habiles et capables de graver dans leurs jeunes cœurs les sentiments chrétiens. Sérenic était l'aîné; il aima tout d'abord son frère d'une affection très-tendre, mais toute surnaturelle. Il n'usait de l'avantage de son âge que pour exhorter Sérené à la vertu et aux pratiques de la perfection, dont il lui donnait l'exemple. Bientôt les deux frères rivalisèrent d'ardeur pour la piété; l'étude, la mortification, l'aumône faisaient l'objet de toute leur attention. Doués de facultés heureuses et bien secondés par les maîtres habiles

1. Alix des Français, disent les Bollandistes, est peut-être la même qu'Adélaïde ou Ezeilide des Anglais.

2. Ou Sénéric, Selering, Selerin, Senéré, Sénéry, ou encore Sérénic et Séréné. Et encore Céneric, Cenéré, suivant les pays.

et dévoués qu'on leur avait donnés, Sérenic et Sérené firent des progrès remarquables en toutes les connaissances auxquelles ils s'appliquèrent; mais ils réservèrent leurs plus grands efforts pour l'étude des vérités contenues dans la sainte Ecriture, les enseignements de l'Eglise et du Siége apostolique.

Lorsque nos deux saints frères furent parvenus à l'âge viril, ils comprirent de plus en plus la nécessité de se donner sans réserve à Dieu. Ces paroles de l'Evangile firent sur eux la plus vive impression : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi [1] ». Un ange apparut à chacun des deux frères durant une nuit consacrée à la prière, et vint les confirmer dans leurs projets de renoncement. Il leur déclara que la volonté de Dieu les appelait d'abord à Rome; qu'ils devaient dire un éternel adieu à leurs proches et à leur patrie; que leur sacrifice devait être complet et absolu; qu'ils auraient quelque temps à passer dans la basilique de Saint-Pierre, uniquement occupés du service divin, des jeûnes, des veilles, des psalmodies et des autres exercices pratiqués par les religieux qui desservaient ce sanctuaire. A cette époque, la basilique du Prince des Apôtres, ainsi que plusieurs des principales églises de Rome, étaient desservies par les enfants de saint Benoît. Sérenic et Sérené comprirent tout aussitôt que le ciel les appelait à marcher par la voie que le grand patriarche du Mont-Cassin a tracée à ses disciples. Aussitôt qu'ils connurent d'une manière certaine les desseins de Dieu sur eux, ils se hâtèrent d'y correspondre, quittèrent tout et se rendirent promptement à Rome. A leur arrivée dans la ville sainte, ils furent bien accueillis du Pape et de la communauté des moines du Vatican. Ils reçurent avec bonheur l'humble habit de Saint-Benoît, et se portèrent avec ferveur à la pratique de toutes les observances. Loin de se ralentir avec le temps, leur zèle prit toujours de nouveaux accroissements. Durant plusieurs années, ils rivalisèrent constamment avec les moines les plus saints de la communauté dans la pratique des jeûnes, des veilles et des oraisons; en un mot, c'étaient de parfaits disciples de saint Benoît. Touchés des efforts que Sérenic et Sérené, encore si jeunes, faisaient avec tant de générosité pour s'avancer dans la voie étroite qui conduit à la vie, de leur patience, de leur humilité, de leur sobriété et de leurs autres vertus, tous les moines du Vatican les regardaient comme leurs modèles. Ne se contentant pas d'une vaine admiration, ils s'efforçaient de les imiter, et proclamaient hautement leurs mérites. Instruit des qualités de ces deux frères, le souverain Pontife voulut se les associer dans les soins pénibles de son ministère, et les créa diacres-cardinaux. Quoique les honneurs extérieurs attachés au cardinalat aient reçu des développements notables depuis le VII[e] siècle, il est certain néanmoins que dès lors celui qui était élevé à cette dignité tenait le premier rang dans le clergé de l'Eglise romaine, et par conséquent dans tout l'univers chrétien.

Saint Sérenic et saint Sérené ne jouirent pas longtemps de la haute dignité que leurs vertus leur avaient méritée, sans comprendre les périls nouveaux auxquels elle les exposait. Quoiqu'ils fissent tous leurs efforts pour se soustraire aux marques de respect qu'on leur donnait de toutes parts, ils craignaient que la vaine gloire ne se glissât insensiblement dans leur cœur. La présence du danger éveilla en eux une plus grande vigilance, et leur fit redoubler leurs prières. Enfin un ange apparut à Sérenic la nuit, et lui dit : « Pourquoi te livres-tu à l'inquiétude, Sérenic ? Poursuis l'accomplissement du dessein qui t'a fait abandonner ton père, ta mère et tes biens. Le Seigneur ne veut pas que tu restes plus longtemps en ce lieu;

1. Matth., x, 37.

mais il t'ordonne de gagner un pays plus éloigné ». Après donc avoir reçu l'avertissement de l'ange, Sérenic et Sérené se disposèrent promptement à quitter Rome. Ils traversèrent presque toute l'Italie, coururent de grands dangers en passant les Alpes, et parvinrent dans les provinces méridionales de la Gaule. Comme ils étaient incertains du lieu où ils devaient se fixer, ils parcoururent plusieurs régions de ce vaste territoire. Les contrées de l'ouest de la Gaule étaient célèbres entre toutes par les tombeaux de saint Martin, à Tours, et de saint Julien, au Mans. D'autres sanctuaires privilégiés attiraient encore la foule des pèlerins : ainsi, dans le seul diocèse du Mans, l'église cathédrale, dédiée depuis plus de cent ans à saint Gervais et à saint Protais, était devenue le lieu où la puissance miraculeuse de ces deux athlètes du Christ éclatait avec le plus de splendeur en-deçà des Alpes. Depuis plus d'un siècle, d'ailleurs, et surtout depuis l'épiscopat de saint Innocent (532-543), le diocèse du Mans était devenu comme la Thébaïde de la Gaule.

Ce fut dans la solitude de la Charnie que l'ange du Seigneur conduisit Sérené et Sérenic. Il est certain que vers le milieu du VII^e^ siècle, lorsque nos deux saints moines vinrent habiter le diocèse du Mans, la forêt de Charnie offrait de profondes solitudes, où de nombreux anachorètes vivaient dans le silence et la retraite, pratiquant toutes les œuvres de l'ascétisme le plus rigoureux. C'était ce que saint Sérené et son frère recherchaient. Il paraît cependant, d'après des traditions assez plausibles, qu'ils habitèrent d'abord pendant quelque temps le lieu où est maintenant la ville de Château-Gontier. C'était alors une terre importante qui appartenait aux moines de Bazouges. Nos deux frères auraient pu y vivre en paix, si pour un motif qui nous est inconnu, ils n'avaient bientôt quitté le diocèse d'Angers pour venir habiter celui du Mans. Ils fixèrent leur demeure près du bourg de Saulges. La cabane qui leur avait servi d'asile dans la ferme des moines de Bazouges resta en vénération; plus tard elle fut convertie en une chapelle où la piété des chrétiens implora le secours de saint Sérené jusque dans les premières années du XIX^e^ siècle. Le voisinage de ce bourg attira à nos deux moines de fréquentes visites. Ce concours fatiguait singulièrement Sérenic, dont l'âme était éprise d'amour pour la contemplation. Dieu se servit de cet attrait pour conduire le saint anachorète dans un diocèse voisin; car il ne voulait pas que ces deux flambeaux fussent exclusivement réservés à éclairer le Maine. Sérenic commença donc à prendre en dégoût un lieu qui lui semblait trop pourvu de toutes les commodités de la vie, et surtout trop fréquenté; et il ne tarda pas à s'en ouvrir à son frère, lui manifestant le désir qu'il éprouvait de s'avancer plus profondément dans le désert. Jamais jusqu'à ce jour ces deux frères ne s'étaient séparés l'un de l'autre. Mais la volonté de Dieu exigeait un nouveau sacrifice; ils l'offrirent généreusement et sans aucun retard. Ce ne fut pas toutefois sans verser beaucoup de larmes que Sérenic et Sérené se quittèrent. Après cette séparation, saint Sérenic s'avança du côté du pays d'Hyesmes, et choisit pour séjour un lieu très-désert, situé sur le bord de la rivière de Sarthe, environné de rochers, et que l'on ne pouvait aborder que par un sentier étroit. Dans cette retraite, il ne fut suivi que par un jeune enfant nommé Flavart, qu'il avait adopté sur les fonts du baptême, et qui s'était attaché à lui avec un entier dévouement. Il salua l'ange de cette solitude, et bénit mille fois son guide céleste, qui l'avait invisiblement amené en un désert où rien ne le troublerait plus dans son commerce avec Dieu. Après avoir prié longtemps le front contre terre, au moment où il levait la tête, il aperçut près de lui une fontaine qui venait de jaillir miraculeusement du sol auparavant

aride, et qui, depuis ce jour, n'a cessé de couler. Le prodige ne s'arrêta pas à cette première marque de la protection divine; car, afin de prouver de plus en plus les mérites de son serviteur, Dieu donna à cette eau le pouvoir de guérir les malades. Quelque temps après, Sérenic voulant traverser la rivière, et n'ayant pas de nacelle, se trouva fort embarrassé; il recourut à la prière, puis il fit le signe de la croix sur l'eau, qui se divisa en deux et laissa un libre passage. Le jeune Flavart, qui suivait son maître, surpris et comme hors de lui-même d'un tel prodige, laissa tomber dans le lit de la rivière le livre qu'il portait. Sa stupéfaction était telle, qu'il n'eut aucune conscience de l'accident qui venait de lui arriver; mais lorsqu'il fut remis de sa première émotion, il reconnut la perte qu'il avait faite, et se prit à regarder Sérenic d'un visage pâle et décomposé. Le Saint lui demanda d'où venait cette altération dans ses traits; Flavart, tombant à ses pieds, lui avoua en tremblant la faute qu'il avait commise. Son maître le releva avec bonté, et le rassura pleinement en lui disant qu'un jour ce livre lui serait rendu. En effet, six ans après, ce livre fut retiré de la rivière aussi sain que si l'eau ne l'avait pas touché. Ce manuscrit se conservait encore au neuvième siècle dans la basilique construite par Sérenic; et l'auteur de sa vie affirme l'avoir vu ne portant aucune tache. Sa prière était si fervente, qu'il ne se contentait pas de réciter l'office de chaque jour prescrit par saint Benoît et saint Colomban; mais il y ajoutait encore l'office selon le rite de l'Eglise romaine. Cependant une aussi grande lumière ne pouvait rester cachée aux yeux de tout le monde durant longtemps; le bruit de la sainte vie de Sérenic émut les populations du voisinage; il se répandit ensuite plus loin encore, et l'on vint en foule visiter le saint ermite et se recommander à ses prières.

Parmi ceux qui fréquentaient le plus assidûment la cellule de Sérenic, il se trouva des âmes douées d'une plus forte aspiration vers les choses du ciel; elles se proposèrent de suivre de si beaux exemples, et supplièrent l'homme de Dieu de les prendre sous sa conduite. En peu de temps le nombre des disciples qui se réunirent pour vivre sous sa direction s'accrut prodigieusement; et l'on compta bientôt jusqu'à cent quarante moines rangés sous sa discipline. Il mit un soin particulier à régler et à faire exécuter pieusement ces longues psalmodies qui sont le premier devoir et la plus grande joie de la vie monastique, et qui, au sentiment des Saints, arrêtent les fléaux et font descendre sur la terre des grâces abondantes. Sérenic n'avait pas voulu être élevé au sacerdoce; mais il remplissait chaque jour ses fonctions de diacre dans l'église de son monastère. Notre saint abbé avait commencé à construire une vaste basilique qu'il se proposait de dédier sous le patronage de saint Martin; mais il fut prévenu par la mort, qui l'enleva de ce monde le 7 mai. Il était dans un âge très-avancé, et avait annoncé à ses moines l'époque et les circonstances de son trépas.

Revenons à saint Sérené que nous avons laissé à Saulges. Ce n'est ordinairement qu'après les exercices laborieux d'une longue pénitence, que l'âme purifiée reçoit les dons surnaturels qui achèvent son union intime avec Dieu. Il en arriva ainsi pour Sérené : après les rudes travaux de la vie active, et les expiations de la vie purgative, il commença à jouir des faveurs célestes les plus extraordinaires. Son commerce avec Dieu devint plus intime; des ravissements et des extases fréquents l'élevaient au-dessus des sens; des inspirations parties du ciel lui apportaient des connaissances supérieures aux lumières qui s'acquièrent par l'étude et par la pénétration naturelle de l'esprit. Souvent, lorsqu'après des jeûnes prolongés et d'aus-

tères pénitences il demeurait comme privé de forces, les anges venaient le visiter; ils lui apparaissaient sous des formes sensibles et s'entretenaient avec lui. Le Sauveur lui-même ne dédaignait pas de faire goûter à l'âme de son fidèle serviteur les charmes de sa présence, et lui donnait à ressentir un avant-goût du bonheur céleste. Sérené reçut aussi le don de pénétrer le secret des cœurs et de découvrir l'état de la conscience de ceux qui l'approchaient. Souvent il révéla aux personnes qui le consultaient des fautes qu'elles avaient commises depuis un grand nombre d'années, et qui s'étaient même effacées de leur mémoire : aussi l'esprit le plus audacieux n'eût osé proférer un mensonge en sa présence. Des vertus si éminentes ne pouvaient rester longtemps cachées aux fidèles du voisinage, qui furent les premiers à visiter Sérené dans sa solitude; mais bientôt après il en vint de contrées plus éloignées. Beaucoup de ceux qui le visitaient ainsi lui offraient des présents; il les recevait pour ne pas affliger par ses refus et ne pas priver ces personnes du mérite de l'aumône; mais il distribuait le tout aux pauvres qui venaient aussi à sa cellule et y étaient toujours bien accueillis. Il lui venait souvent des pécheurs qui s'étaient plongés dans le crime, dont le cœur était bourrelé de remords et l'âme livrée au désespoir : Sérené les recevait avec une affabilité particulière, les comblait de tant de consolations, et leur offrait des motifs d'espérance si puissants, qu'ils ne s'en retournaient qu'après avoir purifié leur conscience, et après que la joie d'un esprit en repos avait pris la place des agitations et de la tristesse, suites funestes du péché. Plusieurs fois aussi il vit des personnes divisées par des haines violentes, et il avait une grâce particulière pour les réconcilier; il ne les laissait jamais partir d'auprès de lui avant qu'elles ne se fussent juré réciproquement une amitié inviolable. Ainsi brillait le pieux solitaire des bords de l'Erve, semblable à une lumineuse étoile du matin, astre de paix et d'amour pour conduire le peuple chrétien dans le sentier du salut. Celui qui avait abandonné père, mère, frères, sœurs, et tout espoir ici-bas, devint bientôt le chef d'une nombreuse famille, c'est-à-dire de tous les pauvres et de tous les affligés. Cette paternité sainte se manifesta d'une manière éclatante dans une circonstance lugubre pour le Maine et toute la France. Sainte Bathilde, qui gouverna durant quelques années le royaume de France, au nom de ses enfants mineurs, et avec les conseils de saint Léger, évêque d'Autun, fit goûter à l'Eglise et aux populations des jours de bonheur et de prospérité. Mais une faction de seigneurs mécontents abreuva d'amertume la reine régente. Bathilde, en butte à la haine des grands et dégoûtée de l'inertie du peuple, descendit du trône et se renferma dans l'abbaye de Chelles. Là, sous l'humble habit de Saint-Benoît, qu'elle avait toujours chéri, elle vécut moins puissante, mais plus heureuse; une lâche envie lui enleva le sceptre; une reconnaissance tardive consacra sa gloire. Ebroïn, maire du palais, s'était placé à la tête des seigneurs ennemis de Bathilde et de saint Léger. Il usa de son pouvoir avec la cruauté d'un tyran; et tout fut livré à l'inquiétude et au trouble dans l'Etat. Son audace à mépriser toutes les lois réveilla le courroux des seigneurs; il fut renversé et renfermé dans l'abbaye de Luxeuil. Mais trois ans après, une nouvelle révolution procura à Ebroïn le moyen de ressaisir l'autorité et de recommencer ses violences. Childéric II (670-673), oubliant les saints exemples dont son enfance avait été environnée, s'abandonna à des passions honteuses, et s'attira la haine et le mépris de tout le monde. Les barons formèrent une conspiration contre lui; ils le surprirent dans une forêt où il chassait, et le massacrèrent. De retour à Paris, ils cernèrent le palais, enfoncèrent les

portes, et mirent à mort la reine qui était enceinte, avec l'aîné de ses enfants. Lorsque la nouvelle de la mort du roi fut connue, disent les chroniqueurs du temps, les hommes qui avaient été bannis par son ordre, revinrent sans crainte; leurs vengeances produisirent des discordes si grandes dans le royaume, qu'on crut que l'Antechrist allait paraître. Dans la province du Maine, ces factions ensanglantèrent les villes, les châteaux, les campagnes; et le peuple, réduit au désespoir, ne connaissait plus aucun frein.

Aux maux que causaient les rivalités armées vinrent se joindre d'autres douleurs. Les champs abandonnés ne produisirent rien au temps de la moisson; les milices avaient détruit même les espérances; d'ailleurs, Dieu qui voulait châtier son peuple pour les crimes qu'il avait commis, avait refusé aux champs la pluie qui les féconde : la disette fut extrême. Les privations de tout genre firent naître une de ces maladies fréquentes à cette époque, et que les annalistes comme le peuple désignent sous le nom de peste. La contagion était si maligne, qu'on prenait le mal en parlant, en respirant; non-seulement l'homme communiquait la peste à son semblable, mais elle atteignait même les animaux. Tous les travaux étaient suspendus; chacun marchait isolé, et voyait dans tout passant un pestiféré, par conséquent un ennemi mortel. Souvent ceux qui portaient un cadavre au tombeau ne regagnaient pas leur demeure, et l'on vit plus d'une fois le fossoyeur tomber mort et occuper la place qu'il préparait pour un autre. Accablées par le présent, menacées pour l'avenir, les âmes les plus fortes étaient saisies par le trépas ou le désespoir. Les cadavres des défunts n'étaient pas toujours recouverts de terre, et les émanations morbides qui s'en exhalaient auraient suffi à elles seules pour dépeupler les villes et les campagnes.

Le clergé et le peuple allèrent se jeter aux pieds de l'évêque du Mans, saint Béraire, et le supplièrent de chercher un remède à leurs maux. Le prélat ordonna un jeûne de trois jours, avec des processions et des messes solennelles d'expiation. Le troisième jour, il fut révélé à un moine, homme d'une éminente piété, que le pays serait délivré des malheurs sous lesquels il gémissait, par les mérites et les prières de saint Sérené. Ce religieux s'empressa de faire connaître à l'évêque ce que le ciel lui avait révélé. Béraire prit avec lui les hommes les plus vénérables de son clergé, et se rendit en toute hâte dans le désert de Saulges. L'homme de Dieu reçut le saint évêque avec un profond respect; ils s'embrassèrent avec une tendre affection, et le prélat demanda au solitaire à lui parler en secret. Lorsque tout le monde se fut retiré, saint Béraire exposa à Sérené le motif qui l'avait conduit dans son ermitage; il lui fit voir qu'il n'avait agi que par l'ordre de Dieu, et le conjura de s'employer au plus tôt pour faire cesser les maux qui accablaient le peuple. L'humilité de Sérené refusa de croire qu'une œuvre aussi importante lui fût réservée; et il protesta qu'il était indigne de l'entreprendre. Béraire insista, lui affirma que Dieu avait fait connaître sa volonté à ce sujet, et que s'il n'obéissait pas, il se rendrait coupable et répondrait de la perte du peuple. Tout aussitôt saint Sérené se mit en prière : il jeûna, veilla, répandit un torrent de larmes; le ciel enfin se laissa fléchir : car « la prière assidue du juste est toute-puissante ». Des pluies subites chassèrent de l'air les influences pestilentielles; elles disposèrent en même temps la terre pour la récolte prochaine, en sorte que l'abondance succédant à la disette passée fit oublier les privations et les misères précédentes. Un prodige aussi éclatant donna à Sérené une haute influence; il en usa pour porter les chefs des différentes factions à la concorde. Les animosités les plus invétérées tombèrent à la parole de l'homme de Dieu; et le

pays lui fut redevable de la paix dont il était privé depuis si longtemps.

Touché des merveilles que Sérené venait d'opérer, saint Béraire voulut l'obliger à accepter la dignité d'archidiacre du Mans. Cette dignité était très-considérable, et la première du diocèse après l'épiscopat. Sérené déclina ces fonctions, et fit voir à l'évêque qu'ayant l'honneur d'être diacre-cardinal de l'Eglise romaine, il ne devait pas dégénérer en acceptant une dignité dans une Eglise inférieure. Le pouvoir miraculeux du solitaire de l'Erve se manifestait chaque jour par de nouveaux prodiges. La séquence que l'on chantait le jour de sa fête, affirme qu'il guérit un homme d'un virus mortel par le signe de la croix. Par le même moyen, il guérit plusieurs aveugles; et de nos jours encore beaucoup l'invoquent avec efficacité dans les infirmités qui affectent la vue. Depuis longues années, Sérené travaillait avec un courage infatigable pour s'enrichir chaque jour de nouveaux mérites devant Dieu. Sous les glaces de l'âge, on remarquait en lui la même ardeur pour les austérités de la pénitence et les travaux de son ministère. Mais l'heure du repos était arrivée : il le comprit aussitôt qu'il fut atteint de la maladie. Après avoir donné ses dernières instructions à ses disciples, Sérené reçut avec une ferveur extraordinaire le corps du Sauveur; et son âme, ornée d'innocence et de mérites, s'envola au ciel. C'était le 21 de juillet, vers l'an 680. Au moment même où son âme se détacha de son corps, la foule qui s'était réunie autour de lui entendit dans les airs les chants des anges et les suaves accords d'une mélodie céleste. Plusieurs aussi ressentirent l'impression d'un parfum supérieur à tous ceux que les hommes peuvent composer. Aux funérailles, la multitude fut si considérable, que l'on eût dit que toute la province y était accourue; et tous le pleuraient comme le père de la patrie, dit son vieil historien. Il fut enseveli dans une église, et son tombeau devint aussitôt un lieu de pèlerinage très-fréquenté et le théâtre d'innombrables miracles.

CULTE DE SAINT SÉRENÉ ET DE SAINT SÉRÉNIC.

Saint Milehart, évêque de Séez, acheva la construction de l'église, que saint Sérenic avait commencée, et en fit la consécration. Le corps de saint Sérenic y fut transféré et enseveli sous l'autel majeur. Moins de deux siècles après son heureux trépas, le nombre des miracles opérés par notre saint abbé était si grand, et la dévotion des peuples pour le thaumaturge si fervente, que la basilique avait cessé de porter le nom de Saint-Martin, et n'était plus connue que sous le nom de Saint-Sérenic. La paroisse du diocèse de Séez, sur laquelle était situé le monastère fondé par saint Sérenic, le reconnaît depuis plus de huit siècles pour son patron. De même la paroisse de Saint-Clérin, près de Bonnétable, nommée souvent dans les titres anciens Saint-Cénerin et Saint-Céneric, l'honore de tout temps comme son protecteur auprès de Dieu. Une tradition ancienne veut que le bienheureux anachorète ait vécu quelque temps sur son territoire, et que les moines qu'il y avait implantés, aient donné origine au prieuré qui y fleurit pendant plusieurs siècles. A l'époque des invasions normandes, vers l'an 910, les reliques de saint Sérenic furent transportées à Château-Thierry, en Champagne. Elles y furent conservées longtemps dans l'église du Château-Fort; mais cette église ayant été détruite, les reliques du Saint furent transportées dans l'église de Saint-Crépin, principale paroisse de la ville. On venait surtout à Château-Thierry invoquer saint Sérenic contre la fièvre. C'était la dévotion de la ville et de tout le pays, comme celle de sainte Geneviève était la dévotion de Paris. « Malheureusement », nous écrivait le 13 novembre 1858, M. Husson, curé archiprêtre de Château-Thierry, « à l'époque de la Révolution de 1793, la magnifique châsse qui renfermait ces reliques fut brisée, les ossements jetés çà et là dans l'église, alors théâtre affreux de profanation et de destruction. De pieux fidèles recueillirent quelques fragments de ces précieuses reliques, tels qu'un os du bras, une côte, etc. Un acte authentique fut dressé à ce sujet, et ces reliques sont conservées maintenant dans notre église paroissiale, dans une petite châsse. La fête du Saint n'est plus célébrée ; seulement, le jour de la fête, le 8 mai, on expose, sans aucune cérémonie, les reliques au milieu de l'église, pour répondre à la dévotion des fidèles des campagnes voisines, qui viennent les vénérer, et on les laisse exposées pendant huit jours ».

On tient par tradition que la sépulture première de saint Sérené eut lieu dans la chapelle qui porte encore son nom, dans le bourg de Saulges. Il y rassemblait, dit-on, le peuple et ses disciples pour leur donner ses instructions. Ces souvenirs recommandent à la piété des fidèles cet édifice qui ne conserve néanmoins aucun caractère architectonique capable d'en déterminer l'âge ; la partie supérieure du bâtiment paraît même avoir été reconstruite à une époque qui ne doit pas être très-reculée.

Après la mort de saint Sérené, ses vénérables dépouilles reposèrent donc, durant quelque temps, dans l'église où ses disciples les avaient ensevelies. Mais, vers les premières années du XIIIe siècle, la seigneurie de la paroisse de Saulges fut donnée à l'évêque d'Angers. Ce prélat proposa à l'évêque du Mans de faire un échange avec une terre que celui-ci possédait dans le diocèse d'Angers et qui se nommait *Vicus episcopi*, Ville-l'Evêque, à quatre lieues de la capitale de l'Anjou. Avant la conclusion du traité, l'évêque d'Angers fit transporter les reliques de saint Sérené dans sa ville épiscopale. Au IXe siècle, le moine qui écrivit le récit des actions de saint Sérené, affirmait que l'on voyait encore les restes de son tombeau dans l'église où il avait été enseveli. Ainsi, dès le VIIIe siècle, le bourg de Saulges fut privé des reliques de son saint protecteur ; mais la vénération pour l'illustre solitaire n'en fut pas diminuée : tout le pays était rempli du souvenir de ses prodiges. Il est vraisemblable que les disciples de Sérené formèrent aussitôt un monastère pour y pratiquer les règles qu'il leur avait données. Dès le VIIe siècle, le bienheureux Mérole établit sa demeure dans le monastère dit de Saint-Pierre, à Saulges. Ce monastère succomba, avec un grand nombre d'autres sanctuaires, durant les tempêtes du IXe siècle, par les ravages des Normands, ou par les guerres intestines. Toutefois, l'église de Saint-Pierre, à Saulges, subsistait encore au temps de l'évêque du Mans Vulgrin (1055-1064). Ce fut alors que Guy de Saulges, avec l'assentiment de Hugues, seigneur de Sillé-le-Guillaume, son suzerain, rétablit le monastère. Depuis les fatales guerres du XVe siècle, il n'y a plus à Saulges ni prieuré ni religieux pour accueillir les pèlerins : et toutefois ils visitent encore en grand nombre, chaque année, ce sanctuaire, dans lequel la puissance de saint Sérené ne cesse d'éclater. Le lieu du pèlerinage est à une certaine distance du bourg de Saulges, au fond d'un vallon des plus gracieux, sur la rive gauche de l'Erve, qui coule à pleins bords, et est assez large en cet endroit, étant retenue par la chaussée d'un moulin, à quelques pas au dessous. Il y a quelques années, la statue du Saint, qui n'est qu'une modeste figure en bois, reposait sous un simple toit menaçant ruine. En 1849, la paroisse de Saulges et M. le marquis Henri de la Rochelambert firent réparer ce sanctuaire avec goût et solidité. Un peu plus tard, en 1858, M. le marquis de la Rochelambert, Mme la marquise de la Rochelambert, M. Adrien de Monfrand et Mme de Monfrand donnèrent la propriété de ce sanctuaire et du terrain environnant à la fabrique de Saulges. La statue de saint Sérené repose dans une niche pratiquée dans le mur. On lit au dessous une inscription qui rappelle les principales actions du bienheureux. Sous les pieds du thaumaturge jaillit une source d'eau vive qui va se perdre dans l'Erve. Il est d'usage pour les pèlerins, après avoir fait leurs prières, de s'approcher de cette source et d'y boire quelques gouttes d'eau. Beaucoup, venus pour demander la guérison de quelque maladie, lavent avec l'eau de la source la partie de leur corps où siége la douleur, et dans les dernières années (1850-1868) on a vu plusieurs cures dues à cet acte de piété. Enfin, un grand nombre de pieux visiteurs ont coutume de remporter une bouteille de cette eau comme un souvenir et un gage de la protection du saint tutélaire de la contrée.

Aussitôt que la ville d'Angers se fut enrichie des précieuses reliques de saint Sérené, elle les vénéra tout particulièrement. Une prébende de la cathédrale portait le nom de saint Sérené ; et on érigea de bonne heure un autel en son honneur. Dès le IXe siècle, on célébrait la fête de ce Saint ; et c'est son premier historien qui l'affirme de la façon la plus positive. Cette même fête est indiquée dans le missel d'Angers, imprimé en 1498 : elle y est double à cinq chapes ; il y a une messe propre avec séquence ; ce qui ne s'accordait, dans les usages du temps, qu'aux patrons et aux saints principaux. Dans les litanies du rituel, publié par Henri Arnaud, réimprimé sous Jean de Vaugiraud, et en usage jusqu'en 1828, on invoque saint Sérené avec saint Antoine, saint Benoît, saint Bernard et saint Dominique. Saint Sérené, ou Cérené, est du rit double, avec une oraison et leçons propres, depuis l'adoption du Romain (1er dim. d'Avent, 1858), en vertu de l'approbation de la S.-C. des Rites, en date du 17 juin 1851. On ne fait plus mémoire de saint Sérenic (ou Cérenic, vulgairement Célérin, au pays du Maine), ainsi qu'on le faisait autrefois de temps immémorial. — L'autel de saint Séneré n'existe plus. — Il n'y a plus de pèlerinage, en son honneur, à la cathédrale.

La confiance que les Angevins plaçaient en saint Sérené paraît surtout pour le culte qu'ils rendaient à ses reliques. Sa châsse était solennellement portée aux processions des Rameaux, de saint Marc, des Rogations, le jour de l'Ascension et le 21 juillet, fête de notre Saint. Ces processions étaient très-solennelles ; on y déployait une grande pompe, et elles faisaient tout le tour de la cité. Les curés de Sainte-Croix, Saint-Evroult et Saint-Aignan, et l'un des chapelains du Chapitre chargé de la garde des reliques, jouissaient du privilége de porter la châsse sur leurs épaules. Si quelque procession solennelle était extraordinairement indiquée, c'était encore la châsse de saint Sérené que l'on portait. Lorsqu'une maladie contagieuse affligeait le pays, on descendait la châsse de saint Sérené, et on la transportait dans l'une des églises de la ville. Cette châsse, mentionnée dans

tous les inventaires, notamment dans celui du 18 mars 1421, (propriété de M. Joubert, chan. hon., custode) a disparu pendant la Révolution, et ses ossements mêlés avec ceux trouvés dans les tombeaux violés, ont été enfouis pêle-mêle dans un lieu maintenant ignoré de la cathédrale. En 1681, 1782 et 1786, l'évêque d'Angers, le doyen et les chanoines ouvrirent la châsse pour donner des reliques aux paroisses de Saulges, de Sablé et du Plessis-Grammoire, qui en avaient sollicité avec instance.

La paroisse de Chemiré-sur-Sarthe honore saint Sérené d'un culte particulier. Lorsque le corps du serviteur de Dieu fut transféré de Saulges à Angers, dit la tradition, le cortége qui le portait fit une station dans le village, au lieu appelé aujourd'hui la chapelle de Saint-Sérené ou des Grenouilles. Peu après cet événement, on construisit cette chapelle en l'honneur du saint cardinal; les personnes atteintes de la goutte s'y rendaient fréquemment pour y être soulagées de leur mal, jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Nous lisons, dit D. Piolin, dans les *Mémoires* de Joseph Grandet : « Il y a à Château-Gontier un cimetière nommé le Martray, où est une petite chapelle de saint Sérené, que l'on prétend avoir été autrefois le lieu où le Saint s'était retiré en solitude, et où il se fait tous les ans une espèce de miracle dans une fontaine dont les eaux commencent à couler la veille de la fête (du saint patron), quelque sécheresse qui soit dans le pays, et continue de couler pendant quinze jours ». Depuis les mauvais jours de la Révolution, la chapelle de Saint-Sérené, sur le monticule du Martray, n'existe plus ; mais on en voit encore plusieurs pans de muraille, et à côté, on distingue encore le lieu où était l'habitation du saint cardinal. Beaucoup de personnes dans le pays ont oublié son nom, mais n'ont pas cessé de l'honorer sous le vocable générique du Saint solitaire ; d'autres l'appellent saint Cénerin. La chapelle était autrefois très-vénérée et le but de nombreux pèlerinages ; mais, dès avant 1792, cependant, on n'y disait plus la messe et l'on ne s'y rendait plus en procession. On y voyait deux statues : l'une de la sainte Vierge, et l'autre de saint Sérené en costume de cardinal. La foule des pèlerins s'y trouvait toujours plus considérable le 21 juillet de chaque année. Les funestes doctrines préconisées par le XVIIIe siècle ne purent ralentir la piété des habitants de Château-Gontier et de la contrée voisine pour le saint solitaire qui avait sanctifié ces lieux ; de nos jours encore, il ne se passe pas de semaine où de pieux chrétiens ne viennent puiser de l'eau à la fontaine ; et ces fervents pèlerins viennent souvent de parages éloignés. C'est surtout en faveur des personnes atteintes de maladies d'yeux ou de faiblesse de vue que saint Sérené manifeste sa puissance à l'aide de cette eau. Il est sans doute à regretter que l'édilité de Château-Gontier, peu de temps après 1830, ait cru devoir détourner le cours de cette fontaine, qui se trouvait jusqu'alors près de la chapelle ; mais on doit lui savoir gré d'avoir conservé au boulevard voisin le nom de Saint-Sérené.

La ville de Sablé professe pour saint Sérené une vénération traditionnelle, qui assurément remonte à une haute antiquité. En 1782, elle pria le Chapitre d'Angers, le siége épiscopal vacant, de lui accorder des reliques de ce Saint. Les chanoines accueillirent favorablement sa requête. Le 12 juillet de l'année suivante, Henri Hanuche, docteur en théologie, curé de Notre-Dame de Sablé et doyen rural, obtint de François-Gaspard de Jouffroy-Gonssans, évêque du Mans, la permission de faire une réception solennelle aux reliques de saint Sérené ; de célébrer la fête annuelle de ce Saint du rite solennel majeur le dimanche le plus voisin du 21 juillet, et d'accomplir en ce jour une procession solennelle par les rues de la ville, en portant les saintes reliques ; enfin d'honorer saint Sérené comme patron secondaire de la paroisse. Malgré les ravages de la Révolution, l'église de Sablé possède encore deux fragments des os de saint Sérené, qui ont été reconnus authentiquement le 22 juillet 1839 par Mgr Jean-Baptiste Bouvier, évêque du Mans. Grâce au zèle pieux de M. Louis Couret, ancien curé de Sablé, ces saintes reliques reposent dans une belle châsse, acquise en 1856. A cette occasion, la paroisse de Saulges, qui ne possédait plus aucune relique du serviteur de Dieu son protecteur, fut assez heureuse pour obtenir un petit fragment de l'un de ses os.

Dès l'an 1685, Robert Dodard, bachelier en théologie et curé de la paroisse de Saint-Sérené (Céneré), près de Montsûrs, obtint du Chapitre d'Angers et de l'évêque Henri Arnaud, une côte du saint anachorète. La requête de Robert Dodard constate que de nombreux pèlerins se rendaient chaque année dans l'église de Saint-Sérené pour implorer le bienheureux patron. La translation se fit avec la plus grande pompe. Quoique profanée par l'impiété révolutionnaire, la précieuse relique fut recueillie par le curé Michel-François Leduc, un confesseur de la foi durant la persécution. Reconnue par l'autorité diocésaine, cette relique est encore exposée à la vénération des fidèles. On vient de construire une nouvelle église en l'honneur de saint Sérené, et notre Saint-Père le Pape Pie IX, autrefois archevêque de Spolète, patrie de nos Saints, a daigné bénir lui-même la première pierre.

Par suite de l'une ou l'autre de ces donations, la cathédrale d'Angers est rentrée en possession de quelques parcelles des reliques de saint Sérené, et même de saint Séneric, et par une ordonnance de Mgr Angebaut, 27 septembre 1859, ces reliques, suivant l'ancien usage, sont portées aux processions de saint Marc et des Rogations. M. l'abbé Barbier, alors garde-reliques, en soumettant à Sa Grandeur l'ordonnance qu'elle signa à ce sujet, oublia sans doute de faire la même demande pour le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, en sorte que l'ancien usage n'est rétabli qu'à demi.

On ne célébrait pas la fête de saint Sérené dans tout le diocèse du Mans avant l'année 1748 ; Charles de Froullay, qui introduisit alors une nouvelle liturgie, l'y fit entrer en simple mémoire.

Dans le nouveau propre du diocèse du Mans, on n'a pas jugé à propos de conserver la fête de cet illustre solitaire ; mais l'église de Laval a été heureusement inspirée en lui consacrant une fête double. Enfin, l'église de Séez, qui, de temps immémorial, célèbre la fête de saint Sérenic, le 11 mai, ainsi qu'on peut le voir par les missel et bréviaire de 1496 et années suivantes, fait mention du solitaire de l'Erve, comme d'un puissant et glorieux ami de Dieu, dans les leçons de l'office consacré à son illustre frère saint Sérenic[1].

Vie de saint Sérené et le Pèlerinage de Saulges, par le R. P. Dom Paul Piolin, bénédictin de la Congrégation de France, 2e édition ; Angers, in-32, 1868. — *AA. SS.* au 7 mai ; Dom Piolin, *Histoire du diocèse du Mans*, t. 1er. — M. Husson, chanoine honoraire et curé-archiprêtre de Château-Thierry, par sa lettre en date du 13 novembre 1858, a bien voulu nous fournir des renseignements sur le culte et les reliques de saint Sérenic.

SAINT BENOIT II, PAPE

683. — Empereur d'Orient : Constantin Pogonat.

Laus divina mihi semper fuit unica cura ;
Post obitum sit laus divina mihi unica merces.
Chanter les louanges de Dieu a été sur la terre mon unique occupation : Que ce soit après ma mort mon unique récompense.
Epitaphe du pieux Ouvrard, maître de musique à la cathédrale de Tours.

Benoît II était Romain de naissance, et fut attaché au service de l'Eglise dès son jeune âge. Il étudia l'Ecriture sainte avec beaucoup d'application, et se rendit fort habile dans la science du chant ecclésiastique. Il prenait un singulier plaisir à chanter les louanges du Seigneur, et regardait cette fonction comme un apprentissage de ce que font les bienheureux dans le ciel. Sa tendre piété et ses autres vertus le firent élever au sacerdoce : il eut une grande part au gouvernement de l'Eglise sous les papes Agathon et Léon II. Après la mort de ce dernier, arrivée en 683, il fut élu pour lui succéder ; mais son intronisation n'eut lieu que l'année suivante, parce qu'il fallut

1. Nous ajoutons ici quelques renseignements qu'on a bien voulu nous transmettre d'Angers sur les reliques de la cathédrale de cette ville :

1° Saint Maurille. La nouvelle châsse de 1471 (tome 1er de nos manuscrits), pesant 245 marcs 1 once 1/2 gros d'argent, et 14 marcs 7 onces 2 gros en or, ornée de pierreries, a disparu avec les reliques dans la tourmente révolutionnaire.

L'église de Notre-Dame de Chalonnes a donné à la cathédrale une parcelle des ossements de notre saint Maurille, 12 septembre 1860.

2° Saint Mainbœuf. Trois ossements provenant de l'ancienne collégiale de Saint-Mainbœuf, maintenant détruite. Il y a un fragment notable d'une de ses côtes.

3° Saint René. Un os du pied, donné à la cathédrale par l'église de Notre-Dame de Chalonnes (Anjou).

4° Saint Maurice. Quatre ossements avec un os d'un de ses compagnons martyrs. Consulter le registre des actes épiscopaux, pages 210-211, à l'évêché, pour une belle parcelle des ossements de saint Martin, donnée par Mgr Morlot.

5° Saint Loup, évêque d'Angers. Sept ossements, savoir : partie inférieure du fémur droit, fragment de la diaphyse d'un fémur, deuxième vraie côte droite, douze vertèbres dorsales, extrémité antérieure d'une vraie côte, extrémité inférieure du tibia, fragment d'un pariétal. Ces reliques proviennent de l'ancienne église Saint-Martin (non rendue au culte!!!), comme il est constaté par les authentiques du vicaire général, de M. Henri Arnaud, 1692, et de M. Mortault, 14 juillet 1803.

6° Saint Eutrope. L'extrémité postérieure du troisième métatarsien, donnée le 9 novembre 1860, par Mgr de La Rochelle. Cette belle parcelle a été demandée et obtenue en échange d'une parcelle de saint Mainbœuf, évêque d'Angers, et en mémoire de l'ancienne confraternité des Chapitres d'Angers et de la Rochelle.

7° Une très-petite parcelle de saint André, apôtre, dont, en 1495, la cathédrale possédait un bras. (Inventaire du 2 février, t. 1er.) Cette petite parcelle a été donnée à la cathédrale depuis peu de temps avec beaucoup d'autres : apôtres, martyrs, etc. Quelques-unes sont très-belles.

attendre le retour des envoyés qui étaient allés à Constantinople prier l'empereur Constantin Pogonat de confirmer son élection, selon l'usage qui se pratiquait alors. Benoît, secondé par ce prince, mit beaucoup de zèle à faire recevoir partout les décrets du Concile général de Constantinople contre les Monothélites. Les évêques d'Espagne s'assemblèrent à Tolède pour souscrire à la décision de foi faite à Constantinople, et ils envoyèrent une copie de leur décret avec un exposé de leurs sentiments sur le point controversé. Quoiqu'ils reconnussent deux volontés en Jésus-Christ, Benoît trouva cependant que les expressions dont ils se servaient n'étaient point assez claires, et il les pria de s'expliquer de manière à ne laisser aucun doute sur leur orthodoxie, ce qu'ils firent dans le quinzième concile de Tolède. Il travailla aussi de tout son pouvoir à ramener à de meilleurs sentiments Macaire, patriarche d'Antioche, qui avait été déposé pour cause d'hérésie.

Comme l'usage de demander à l'empereur, qui résidait à Constantinople, la confirmation de l'élection d'un nouveau pape, entraînait de longs délais qui étaient préjudiciables à l'Eglise, le Saint pria Constantin d'y apporter remède, et le prince donna une loi adressée au clergé, au peuple et à l'armée de Rome, par laquelle il permettait de procéder sur-le-champ à l'intronisation de celui qu'ils auraient élu pour pape. Cet empereur avait beaucoup de vénération pour Benoît : il lui en donna une preuve en lui envoyant à Rome une boucle des cheveux de ses deux fils, Justinien et Héraclius. C'était une espèce d'adoption usitée dans ce temps-là : celui qui recevait des cheveux d'un jeune homme était en quelque sorte regardé comme son père. Benoît II travailla beaucoup à la conversion des héréti ques ; il s'appliqua aussi à réparer et à orner les églises. Il illustra par une multitude de bonnes œuvres son trop court pontificat, qui fut de dix mois seulement. L'humilité, la douceur, la patience, la mortification et l'amour des pauvres, telles étaient les principales vertus qui brillaient dans ce saint Pape. Il mourut le 7 mai 685, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Sa mort fut un deuil pour les pauvres. On peut représenter saint Benoît II faisant l'aumône.

Cf. Liber Pontificalis ; Artaud de Montor, *Hist. des Papes,* et les *Hist. de l'Eglise.*

S. STANISLAS, ÉVÊQUE DE CRACOVIE, MARTYR

1030-1079. — Papes : Jean XIX ; Grégoire VII. — Souverains de Pologne : Miécillas II ; Boleslas II, *le Farouche.* — Rois de France : Robert II, *le Pieux ;* Philippe Ier.

> Si je dis au pécheur : Tu périras ! et si tu n'ouvres pas la bouche pour l'avertir et le faire revenir de son égarement, le pécheur périra à cause de son péché, mais je te redemanderai son sang à toi-même. Si, au contraire, tu as averti le pécheur pour le faire revenir de son égarement, et s'il n'a pas voulu t'écouter, alors il sera seul cause de sa perte, et ton âme sera sauvée.
>
> *Ezéchiel,* XXXIII, 8 et 9.

Ce saint évêque naquit à Sézépanow, petit bourg de Pologne, éloigné seulement de deux lieues de la ville de Bochnie, et de sept de la ville de

Cracovie, capitale du royaume. Son père, nommé Wielislas, était l'un des principaux seigneurs du pays, et avait acquis beaucoup de réputation dans les armes ; et sa mère, nommée Bogna, était aussi d'une maison très-illustre. Mais leur vertu et leur rare piété les élevaient encore au-dessus de leur naissance. Ils étaient le refuge des pauvres, les protecteurs des veuves, les parents des orphelins, et exerçaient avec joie, envers les étrangers, la vertu d'hospitalité. Mais autant ils étaient doux et charitables envers les autres, autant ils étaient sévères envers eux-mêmes, pratiquant des jeûnes, des veilles et autres austérités, pour purifier leurs âmes et les orner de toutes les vertus chrétiennes que pouvait demander leur condition. Leur zèle les porta même à bâtir, d'un commun accord, dans l'une de leurs terres, une belle église ; ils la dédièrent à sainte Marie-Madeleine, pour laquelle ils avaient une dévotion particulière. Ils y donnèrent beaucoup de revenus et quantité d'ornements et de vases d'or et d'argent ; ils y allaient le jour et la nuit faire leurs prières.

Une seule chose manquait à leur bonheur : après trente ans de mariage, ils n'avaient pas d'enfants et ne pouvaient plus concevoir humainement l'espérance d'en avoir. Mais comme ils mettaient tout leur espoir en Dieu, et qu'ils le priaient avec ferveur de leur donner un fils, non pour perpétuer leur nom et leur illustre race, mais pour être consacré au service des autels, leurs vœux furent exaucés. Ce présent du ciel naquit le 26 juillet 1030. Il fut baptisé dans l'église de Sainte-Madeleine, et nommé Stanislas. Les leçons, les vertus de parents si éclairés et si vertueux, enseignèrent de bonne heure la piété au jeune Stanislas. Dans un âge où d'ordinaire on n'a de goût que pour les amusements, il aimait la prière et la mortification. Il gardait dans ses repas la plus exacte sobriété. Il lui arrivait souvent de coucher sur la terre nue, de souffrir volontairement le froid et plusieurs autres incommodités. Il ne se permettait de récréation qu'autant qu'il en fallait pour ne pas altérer sa santé. Il distribuait aux pauvres l'argent qu'il recevait de ses parents pour des plaisirs légitimes. Lorsqu'il eut fait avec succès ses premières études, on l'envoya d'abord à Gnesne, qui était alors la plus célèbre université de Pologne, et ensuite à Paris, où il s'appliqua, pendant sept ans, à la science du droit canonique et de la théologie. Quoiqu'il fût étranger en cette ville, il ne laissa pas de s'y faire estimer et aimer de tout le monde, pour la beauté de son esprit et un certain air de sagesse et d'honnêteté qui reluisait en toutes ses actions. On voulait le faire docteur ; mais il le refusa par humilité.

De retour en Pologne, et devenu, par la mort de ses parents, possesseur d'une fortune considérable, Stanislas disposa de tout ce qu'il avait en faveur des pauvres, afin de servir Dieu avec plus de liberté. L'évêque de Cracovie, Lampert Zula, qui connaissait la capacité et la vertu de notre Saint, l'ordonna prêtre et le fit chanoine de sa cathédrale. Stanislas fut le modèle du Chapitre : il affligeait son corps par l'abstinence, lisait et méditait continuellement l'Ecriture sainte, veillait beaucoup, et était assidu aux divins offices. Chargé du soin d'annoncer la parole de Dieu, il s'en acquitta avec un admirable succès. Sa réputation devint si grande, que plusieurs ecclésiastiques et laïques venaient à lui de toutes les provinces de la Pologne, lui proposer leurs doutes et le consulter sur ce qui regardait leur conscience.

Qui n'eût été ravi de ses réponses ? Elles étaient dictées par la foi, la prudence, l'érudition, la sincérité et la charité la plus tendre. Après la mort de Lampert, le désir du vénérable défunt, les vœux réunis du roi, du clergé

et du peuple, appelèrent Stanislas à lui succéder : il refusa énergiquement ; mais il lui fallut obéir aux ordres formels du pape Alexandre II. Il fut sacré en 1072. Obligé de remplir les fonctions des Apôtres, il tâcha d'en pratiquer toutes les vertus. Il se revêtit d'un cilice qu'il porta toujours jusqu'à la mort, afin de fortifier son esprit en mortifiant sa chair. Il ne refusa jamais son conseil et son assistance à personne, et son plaisir était de faire du bien à tous ceux qui s'adressaient à lui, pour les gagner à Jésus-Christ. Sa maison devint le refuge des pauvres : il se fit donner une liste exacte des veuves et de tous ceux qui étaient dans le besoin, afin de les secourir. Tous les ans, il visitait son diocèse, et apportait un prompt remède aux désordres. Il exigeait surtout que les prêtres menassent une vie édifiante et agréable à Dieu, pour servir de modèles aux autres, et offrir, avec des mains pures, le sacrifice de notre réconciliation. Il s'appliquait à ne rien dire que de grave, de sérieux et de digne d'un Pontife de Jésus-Christ.

Il n'avait nulle peine à oublier les injures, et vivait avec tout le monde avec la douceur et la bonté d'un père. Il n'avait de prédilection que pour les faibles et les délaissés : il protégeait, avec une invincible fermeté, les opprimés, et ce fut là l'origine des persécutions qui lui firent remporter la palme du martyre.

La Pologne avait alors pour roi Boleslas II. Ce prince avait montré de la valeur dans la guerre contre les Russes ; mais il se plongea dans tous les excès de la débauche et de la tyrannie, au point qu'on l'appela Boleslas le Cruel. Le rapt et le viol étaient les crimes journaliers d'un souverain qui devait faire observer les lois et la morale dans son royaume : il n'avait même plus ce reste de pudeur qui cherche les ténèbres pour y cacher le crime.

Personne n'osait lui faire la moindre remontrance sur ses désordres. Stanislas, plus hardi que les autres, ne craignit pas de l'aller trouver : il lui représenta l'énormité de ses crimes et les conséquences funestes de ses scandales. Le prince chercha d'abord à s'excuser par de vaines raisons ; vivement pressé par les justes exhortations du Saint, il parut enfin se repentir et promit de se corriger.

Mais ces résolutions, si elles étaient sincères, ne furent point durables. Boleslas continua sa vie scandaleuse. Ainsi, il fit enlever de force dans la province de Siradie, la femme du seigneur Miécislas, appelée Christine, et aussi remarquable par sa vertu que par sa beauté. Cet acte immoral et tyrannique fit frémir d'indignation toute la noblesse polonaise. Elle pria l'archevêque de Gnesne, primat du royaume, et les évêques qui allaient à la cour, de parler fortement au roi ; mais ces prières furent inutiles. Les prélats ne dirent rien pour ne pas déplaire à leur souverain. La noblesse se vengea d'eux en publiant partout qu'ils étaient des âmes mercenaires et qu'ils avaient bien moins égard à la cause de Dieu qu'à leur fortune et à leur ambition. Stanislas seul osa une seconde fois se charger de la dangereuse mission d'affronter le roi. Après s'y être préparé par de ferventes prières, il alla, escorté de quelques seigneurs et de quelques ecclésiastiques, trouver Boleslas : d'une voix modeste et respectueuse, il l'exhorta à cesser ses désordres, et lui dit même, en terminant, que, s'il ne se corrigeait pas, il s'exposait aux censures de l'Eglise. Cette menace d'excommunication jeta le roi dans une grande fureur. Il injuria grossièrement le courageux prélat, et lui dit : « Quand on sait parler si peu convenablement à un roi, on devrait être porcher et non évêque ».

Stanislas, sans se laisser intimider, renouvela ses instances, et comme le

roi lui avait reproché de manquer de respect à la majesté royale, il lui dit ces paroles, dignes d'être méditées : « N'établissez aucune comparaison entre la dignité royale et la dignité épiscopale ; car en ce cas je vous dirais que la première est à la seconde, ce que la lune est au soleil, ou le plomb à l'or ». Le roi, ne sachant que répondre à des paroles aussi sages et aussi vraies, se retira brusquement sans congédier l'évêque. Le monarque résolut dès lors de se venger. Comme la conduite de l'évêque de Cracovie était irréprochable, Boleslas n'y trouva pas le moindre prétexte à ses persécutions. Il eut recours à la calomnie. Stanislas avait acheté, d'un seigneur nommé Pierre, la terre de Piotrawin, en avait payé le prix en présence de témoins, et l'avait donnée et unie à l'église de Cracovie. Aucune formalité n'avait manqué à cette vente. Néanmoins, Stanislas n'avait pas exigé une quittance du vendeur, ayant pleine confiance en la bonne foi des témoins devant lesquels il l'avait payé. Pierre était mort. Le roi fit venir ses neveux, les exhorta à redemander cet héritage comme un bien usurpé par l'évêque, et les assura qu'il intimiderait si bien les témoins, qu'ils n'oseraient jamais ouvrir la bouche ni déposer la vérité. Ces héritiers suivirent les instructions de Boleslas, intentèrent le procès, et citèrent l'évêque devant le roi.

Notre Saint comparut devant une assemblée nombreuse de juges que le roi présidait, comme cela se pratiquait pour certaines causes. Ses adversaires se plaignirent de ce qu'il avait usurpé leur bien, et lui soutint, au contraire, qu'il l'avait acheté et bien payé. Ils le nièrent ; alors le Saint allégua des témoins : on les fit venir ; mais ils étaient si fort effrayés par les menaces qu'on leur avait faites, qu'ils n'eurent pas le courage de parler.

Stanislas allait être condamné comme usurpateur du bien d'autrui. Alors, ayant élevé son cœur à Dieu, il en reçut une inspiration soudaine : il demanda à ses juges trois jours de délai, promettant de faire comparaître, en personne, Pierre son vendeur, mort depuis trois ans. On le lui accorda par moquerie. Le Saint jeûna, veilla, pria Notre-Seigneur de défendre sa cause, et, le troisième jour, après avoir dévotement célébré la sainte messe, il s'en alla, revêtu de ses habits pontificaux, escorté de ses clercs et de beaucoup de fidèles, à l'endroit où Pierre était enterré, fit ôter la tombe, creuser la terre, et, quand le cadavre fut découvert, il le toucha de son bâton pastoral en lui ordonnant de se lever, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le mort obéit aussitôt à la voix du Saint, se leva et le suivit : Stanislas le mena au tribunal où le roi, sa cour et une foule immense étaient dans une vive attente ; il dit : « Voici Pierre, qui m'a vendu sa terre de Piotrawin : il est ressuscité pour rendre témoignage devant vous ! demandez-lui s'il n'est pas vrai que je lui ai payé le prix de cette terre. C'est un homme connu, son tombeau est ouvert, Dieu vient de le ressusciter pour rendre témoignage à la vérité : sa parole vaut mieux que celle des témoins ». Il n'est pas possible de peindre la stupéfaction du roi, des juges, des témoins, et des demandeurs. Le ressuscité parla à son tour, pour déclarer que l'évêque lui avait payé sa terre devant les deux témoins, qui trahissaient la vérité : puis se tournant vers ses neveux, il leur fit de vifs reproches d'avoir poursuivi le saint évêque contre tout droit et toute justice, et les exhorta à faire pénitence d'un si grave péché. Stanislas offrit à Pierre, s'il voulait encore vivre quelques années, de le lui obtenir de Notre-Seigneur; mais Pierre répondit qu'il était en purgatoire et que, cependant, il aimait mieux y retourner tout de suite, et en souffrir les peines, que de s'exposer au danger de se perdre dans cette vie terrestre. Il conjura seulement le saint évêque de prier Notre-Seigneur, afin que les peines du purgatoire fussent abrégées en

sa faveur, et qu'il pût bientôt entrer dans le séjour des Bienheureux. Après cela Pierre s'en retourna à son tombeau accompagné de l'évêque et d'une grande multitude de peuple; il se coucha dans sa fosse, priant toute l'assistance de le recommander à Dieu, et mourut une seconde fois pour vivre éternellement. Ce miracle fit une vive impression sur Boleslas. Il réprima quelque temps ses débauches et ses cruautés. Il fit même une expédition glorieuse contre les Russes et se rendit maître de Kiow, leur capitale; mais là, au milieu de l'enivrement de la victoire, il s'abandonna de nouveau à ses passions déréglées. Non content de ses excès ordinaires, il en vint jusqu'à commettre publiquement les abominations de Sodome et de Gomorrhe. Le farouche conquérant, pour faire diversion à ses voluptés, envoyait par centaines les malheureux vaincus à l'échafaud, non-seulement les hommes, mais encore les femmes enceintes et les nourrices.

A son retour de cette expédition, il traita ses sujets de la manière la plus indigne. Saint Stanislas, comme un autre Jean-Baptiste, résolut enfin d'arrêter à tout prix la licence effrénée de ce nouvel Hérode, se dévouant au martyre, s'il le fallait, pour la gloire de Dieu et le salut de la Pologne. Il demanda à Dieu par des jeûnes, des larmes et des prières, la conversion de son roi : il lui fit plusieurs visites dans lesquelles il ne négligea rien pour lui ouvrir les yeux et le tirer de l'abîme; mais Boleslas s'y enfonçait de plus en plus. Semblable à ces malades frénétiques qui regardent leurs médecins comme des ennemis, il s'emporta contre le Saint, le chargea d'injures et le menaça même de la mort, s'il continuait à censurer sa conduite.

L'évêque de Cracovie, après ces avertissements si nombreux donnés au coupable, voyant son impénitence et ses scandales s'accroître de jour en jour, consulta d'autres évêques, et, sur leur avis, et à la prière de tous les gens de bien, il excommunia publiquement Boleslas et lui interdit l'entrée de l'Eglise. Boleslas n'en continua pas moins d'assister aux prières publiques : l'évêque ordonna alors qu'on cesserait l'office divin dès que le prince excommunié entrerait dans l'église. Néanmoins, afin de n'être point troublé par la présence de Boleslas, le Saint alla célébrer les saints mystères dans une église de Saint-Michel, hors de la ville. Boleslas l'y suivit et ordonna à quelques-uns de ses gardes d'entrer dans cette église et d'y massacrer l'évêque : ils entrèrent; mais, quand ils voulurent mettre les mains sur le Saint qui célébrait la messe, une lumière céleste les épouvanta et les renversa par terre.

Le roi, se moquant de leur lâcheté, en envoya d'autres : ce prodige se renouvela trois fois; enfin Boleslas vint lui-même, l'épée nue à la main, et frappa sur la tête du saint évêque un coup si violent, qu'il fit rejaillir la cervelle contre la muraille; ensuite, savourant à loisir son atroce vengeance, il mutila le visage du saint Martyr, lui coupant de ses propres mains, le nez et les lèvres. Puis, par son ordre, ce corps sacré fut traîné hors de l'église et mis en lambeaux, qu'on dispersa dans les champs, pour servir de proie aux oiseaux et aux bêtes sauvages; mais Notre-Seigneur envoya quatre grands aigles qui défendirent, deux jours entiers, les saintes reliques; et la nuit, chaque lambeau du corps du Martyr reluisait d'une lumière céleste. Quelques prêtres et quelques personnes pieuses, enhardies par ces prodiges, osèrent, malgré la défense du roi, recueillir ces membres épars qui, par un miracle surprenant, se réunirent parfaitement. On eût dit qu'ils n'avaient jamais été séparés. On n'y voyait même aucune cicatrice. Il en sortait des parfums qui embaumaient l'air d'une manière délicieuse. Le corps du saint Martyr fut d'abord enterré à la porte de l'église

de Saint-Michel ; dix ans plus tard on le transféra à Cracovie, et on l'ensevelit au milieu de l'église de la forteresse, avec une grande magnificence. Le pape saint Grégoire VII ne pouvait laisser impuni un crime semblable. Il mit en interdit le royaume de Pologne, anathématisa Boleslas et le déclara déchu de la royauté. Ce prince, poursuivi à l'extérieur par la réprobation universelle de ses sujets, à l'intérieur par la pensée de ses crimes et surtout de l'odieux assassinat qu'il avait commis, se sauva en Hongrie. Le roi Ladislas l'accueillit avec bonté. Le repentir était enfin entré dans son âme : toujours poursuivi par les remords de sa conscience, il entreprit le pèlerinage de Rome, pour implorer l'absolution du Pape. Il se mit donc en route, accompagné d'un seul domestique, et vêtu en pèlerin. Arrivé dans la Carinthie, devant la porte du couvent des Bénédictins d'Ossiach, il s'y arrêta pour demander l'aumône. Alors, inspiré d'en haut, il résolut de passer le reste de ses jours dans ce saint asile, en y menant une vie pénitente. Il y fut admis, en effet, comme frère lai, et, en cette qualité, il rendit aux moines les plus humbles services, comme aurait fait un valet ou un domestique. Etant peu habitué à ce genre de travail, il s'y prenait assez maladroitement, et, comme personne ne connaissait au couvent sa haute origine, il lui arrivait parfois d'être mené rudement par les moines ou par les autres gens de service de la maison. Boleslas souffrait tout en esprit de pénitence, avec une patience inaltérable ; il poussa même la résignation et l'humilité jusqu'à observer un silence perpétuel, comme s'il eût été muet. Le vieux chroniqueur dit naïvement à ce sujet : « C'est ainsi qu'il était devant Dieu plus grand dans la cuisine, qu'il n'avait été sur le trône ». Il vécut ainsi sept ans, lorsqu'enfin il plut à Dieu de mettre un terme à ses peines et à sa pénitence. Alors seulement, sur son lit de mort, il fit de nouveau usage de la parole, et il pria l'abbé de venir le visiter. Il lui révéla l'histoire de sa vie passée, son nom, son origine, ses crimes, et particulièrement le meurtre qu'il avait commis sur la personne de saint Stanislas. Il lui fit cette confession avec les marques de la plus sincère contrition ; puis, après avoir reçu les Sacrements, il remit à l'abbé l'anneau royal, qu'il avait tenu caché jusque-là, et il mourut.

On avait remarqué que, souvent, pendant la nuit, Boleslas passait des heures entières en prières ferventes devant une image de la sainte Vierge, d'où l'on peut conclure que c'est la Mère de Dieu qui lui obtint la grâce de la conversion et d'une sainte mort. Son corps repose, encore aujourd'hui, dans l'église du monastère d'Ossiach [1].

Le martyre de saint Stanislas eut lieu le 8 mai 1079 ; il fut canonisé en 1253, par Innocent IV. Le pape Clément VIII a fait insérer sa fête dans le *Missel* et le *Bréviaire romain*, pour être célébrée par toute l'Eglise, selon le rite double, le 7 mai, parce que le 8 est occupé par la fête de l'apparition de saint Michel. Beaucoup de miracles ont été opérés au tombeau du Saint. Il a ressuscité six morts, rendu la vue à des aveugles et guéri toutes sortes de maladies.

Le corps de saint Stanislas fut transféré dans la cathédrale de Cracovie

1. Tel est le récit que donne de la fin de Boleslas M. A. Stolz, auteur d'une *Vie des Saints* imprimée à Fribourg en Brisgau, en 1867. Dans sa première édition, en 1854, cet hagiographe avait suivi l'opinion communément adoptée jusqu'ici, d'après laquelle Boleslas erra sans repos, sans asile, suivi seulement de quelques chiens ; tomba en démence, et un jour, épuisé de lassitude, s'assit au coin d'une borne, où il fut dévoré par ses propres chiens. M. A. Stolz a modifié son opinion, depuis qu'il a eu communication d'un très-vieil ouvrage imprimé en Carinthie, d'après lequel Boleslas II fit une fin plus conforme aux miséricordes de Dieu. D'un autre côté, la tradition du monastère d'Ossiach, qui existe encore, le tombeau de Boleslas qu'on y montre, sont assurément des témoignages qui peuvent contribuer à modifier l'histoire sur ce point.

en 1088. L'*assassinat* de saint Stanislas, revêtu de sa *chasuble*, au pied de l'*autel* par *Boleslas* lui-même ; les *aigles* qui gardent son *corps* dans les *champs*, la *résurrection du mort* qu'il *amène* pour témoigner en sa faveur, servent à caractériser saint Stanislas dans les représentations qu'on a faites de lui.

Il est l'un des patrons de la Pologne et est surtout honoré à Cracovie, à Schweidnitz, etc.

Voir Callot, S. Leclerc, Estampes, Paris, etc. Voir les Bollandistes, Longin, Dugloss, les *Vies choisies d'Andilly*, etc.

SAINTE MASTIDIE OU MATHIE, VIERGE.

« Mastidie, de Troyes, était une vierge d'une vertu extraordinaire. Ses Actes ont péri; on en conclut qu'elle florissait dans les premiers siècles de la foi chrétienne. Mais le peu de monuments qui nous restent de sa vie suffisent pour faire entrevoir du moins l'éclat de sa sainteté. En l'an 843 de notre salut, elle reposait sous l'autel, selon que cela se pratiquait pour les anciens Martyrs. Les habitants de la ville de Troyes, et en particulier sainte Maure, vierge, l'honoraient très-dévotement et très-pieusement. Or, la cité de Troyes ayant été saccagée et brûlée avec toutes ses églises, en 892, par les Normands, les reliques de notre Sainte disparurent pour longtemps sous les ruines amoncelées. Environ un siècle après, en 992, Milon, évêque de Troyes, trouva le corps de sainte Mastidie, en faisant fouiller le sol de la cathédrale; il était tout entier et enveloppé d'un suaire de pourpre. Déposé dans l'église avec honneur, il brilla par de nombreux miracles, surtout en l'an 1007, où il fut porté, pour une station, dans l'église suburbaine de Saint-Remy, pour le temps pascal, et rendit la santé à un très-grand nombre de malades, selon ce qu'on lit dans l'histoire de son invention. Dans la suite, comme une grande multitude de peuple affluait à Troyes pour honorer les saintes reliques, on désigna le 8 mai pour la célébration de la fête.

« Voici quelques-uns des miracles opérés par la Sainte, en l'an 1007 : Elle guérit une femme de la ville de Tonnerre, dont la main gauche était desséchée; elle guérit un enfant de trois ans, de la ville de Sens, malade et débile des jambes. Elle rendit la lumière à un aveugle. Elle redressa une femme qui était cul-de-jatte; elle rendit sain et dispos un paralytique, malade depuis déjà trente ans; elle rendit l'ouïe à une femme de Sens, et la vue à une autre femme. Elle fit marcher droit un enfant qui se traînait à la manière des bêtes; elle guérit deux petites filles âgées de cinq ans; un homme de Toul, d'une contraction du visage; un jeune homme dont le côté gauche du corps était paralysé. Ces miracles rendirent sainte Mastidie très-célèbre et très-chère à toutes les populations voisines. L'auteur qui composa la relation de son invention, l'appelle vierge royale, incomparable, vouée à Dieu ».

Il y a des reliques de sainte Mathie, à la cathédrale de Troyes, qui ont été reconnues le 25 avril 1821. Saint-Remy de Troyes, Le Chêne, Maizières-la-Grande-Paroisse, Jully-sur-Sarce, La Maison-des-Champs en possèdent des fragments qui sont partout l'objet d'une grande vénération.

Les anciennes constitutions du diocèse de Troyes, renouvelées en 1371, défendaient les travaux des champs le jour de la fête de sainte Mathie.

Ancien *propre de Troyes*, notes locales.

SAINT MISSELIN OU MESCLIN, PRÊTRE DE TARBES.

Misselin était un prêtre de Tarbes. Saint Grégoire de Tours fait en quelques mots un grand éloge de lui, en comparant ses vertus et ses mérites à ceux de saint Justin. On lit dans un vieux manuscrit, que ce saint prêtre se mit à la tête des Bigorrais pour chasser de Tarbes les Goths ariens, qui s'en étaient emparés et y exerçaient des cruautés inouïes. Pendant plusieurs siècles, on célébra la délivrance de Tarbes le 25 mai, jour auquel on faisait aussi la fête de Misselin. Depuis longtemps, la fête de saint Misselin se célèbre le 7 mai. Il est patron d'une paroisse des environs de Tarbes, où une tradition porte qu'il était né.

Fourni par M. Forcade.

SAINT DOMITIEN, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT (vers 560).

Saint Domitien est né en France sur la fin du Vᵉ siècle. Il fut d'abord élevé sur le siége épiscopal de Tongres ; celui de Maëstricht étant devenu vacant, le peuple et le clergé de cette ville, qui connaissaient son mérite et la réputation dont il jouissait, l'élurent pour évêque de leur ville. Domitien accepta malgré lui cette nouvelle dignité, mais il remplit avec un zèle infatigable les devoirs qu'elle lui imposait. Par sa science et sa sainteté il fut, à la lettre, la lumière du monde et le sel de la terre : c'est ce qu'on eut lieu de remarquer au cinquième concile d'Orléans, tenu en 541. Dans une disette extraordinaire qui désola son troupeau, comme les riches cessaient leurs aumônes, dans la crainte de manquer eux-mêmes du nécessaire, Domitien leur reprocha vivement leur dureté et leur peu de foi, les conjurant de ne pas laisser mourir de faim leurs frères ; et pour qu'ils n'eussent rien à appréhender pour eux-mêmes, il les assura que la récolte prochaine, malgré les apparences contraires, suffirait à tous les besoins ; ce qui arriva.

Il délivra par ses prières les habitants de Huy d'un animal extraordinaire qui avait causé de grands ravages, et passa quelque temps dans cette ville, où il convertit plusieurs de ceux qui étaient encore idolâtres. Domitien connut par révélation l'époque de sa mort, et, sur la fin de sa vie, il visita par dévotion les tombeaux de plusieurs saints, entre autres celui de saint Servais, évêque de Tongres. Il mourut le 7 mai 560, et son corps fut enterré à Huy, dont il est patron. Il s'opéra un grand nombre de miracles à son tombeau, et son corps ayant été levé de terre sous Charlemagne, fut trouvé entier et bien conservé.

On fait encore tous les ans une procession à la fontaine près de laquelle saint Domitien est censé avoir tué le monstre, le dragon, comme disaient nos pères. Cette fontaine est probablement celle où le Saint baptisait, et dès lors rien d'étonnant qu'on ait figuré sous les traits d'un dragon le démon dont la fonction est de détourner les hommes du baptême d'abord, et de tout bien ensuite. — On représente donc saint Domitien avec ce dragon allégorique ou réel à ses pieds et on l'invoque contre les fièvres.

SAINT JEAN DE BEVERLEY (721).

Saint Jean de Beverley, évêque d'York, né au milieu du VIIᵉ siècle, au village de Harphan, dans le pays des Deïrois, alla étudier les sciences humaines et divines dans la célèbre école fondée par saint Théodore de Cantorbéry. Il étudia aussi à Oxford et aurait été le premier qui, en récompense de son savoir, reçut les marques de distinction, appelées dans la suite maîtrise et doctorat, et eut pour maître l'abbé saint Adrien. Ensuite il prit l'habit monastique dans le monastère de Withby, alors gouverné par saint Hilde. Il fut tiré de sa solitude vers l'an 685, pour être placé sur le siége épiscopal d'Hexam ; mais il continua la vie qu'il menait dans le cloître, et il consacrait à la contemplation tous les moments qui n'étaient pas absorbés par ses fonctions épiscopales. Pour vaquer plus librement à ce saint exercice, il se retirait souvent dans une cellule, qui était auprès de l'église de Saint-Michel, au-delà de la Tyne, et il y passait ordinairement le Carême. Au commencement d'un Carême, il emmena avec lui dans sa retraite un jeune homme muet de naissance et dont la tête était couverte d'une dartre hideuse. Quelques jours après, il lui rendit l'usage de la parole en formant le signe de la croix sur sa langue, ensuite il lui apprit à lire. Un médecin s'étant chargé de soigner le mal que ce jeune homme avait à la tête, Jean donna sa bénédiction aux remèdes qui opérèrent une entière guérison. Lorsque saint Wilfrid, dont on avait démembré le diocèse pour ériger plusieurs siéges nouveaux, parmi lesquels était celui d'Hexam, fut rétabli, en 705, dans l'intégrité des possessions dont on l'avait dépouillé, Jean quitta son siége, qui fut supprimé ; mais peu de temps après, il fut obligé d'accepter l'évêché d'York, que le même Wilfrid lui céda. Saint Bède, qui reçut de lui le diaconat et la prêtrise, lorsqu'il était encore évêque d'Hexam, rapporte de lui plusieurs miracles, entre autres la guérison de la femme d'un seigneur du voisinage, à laquelle il rendit la santé avec de l'eau qu'il avait bénite. Le saint Evêque fonda à sept milles d'York le monastère de Beverley, où il se rendait souvent pour se renouveler dans l'esprit intérieur ; il s'y fixa définitivement en 712, après avoir gouverné

pendant sept ans l'église d'York, qu'il résigna à saint Wilfrid le Jeune, et passa le reste de sa vie dans les exercices de la vie monastique. Il mourut le 7 mai 721. Son monastère ayant été détruit par les Danois, le roi Athelstan, qui avait remporté sur les Ecossais une victoire complète, de laquelle il se croyait redevable à l'intercession de saint Jean, bâtit sur l'emplacement de l'ancien monastère une collégiale qui fut dédiée sous son invocation. Quatre siècles plus tard, Henri V ayant gagné sur les Français la fameuse bataille d'Azincourt, après avoir invoqué la protection de saint Jean de Beverley, voulut, par reconnaissance, que sa fête fût chômée dans toute l'Angleterre. En 1037, Alfric, archevêque de Cantorbéry, transféra solennellement dans l'église les reliques de saint Jean, et en 1664, on retrouva, en creusant une fosse dans cette église, une boîte de plomb qui renfermait plusieurs fragments d'os avec un peu de poussière, ainsi que des inscriptions qui indiquaient que c'étaient les précieuses reliques du Saint, qu'on avait cachées au commencement du règne d'Edouard VI.

Les évêques schismatiques s'empressèrent de faire enfouir ces précieux restes. Car au bruit de leur découverte, protestants et catholiques étaient accourus. Mais la reine ayant témoigné le désir d'avoir des reliques d'un Saint qui avait été si souvent le bouclier de la nation anglaise, on les enleva sans bruit pendant la nuit : les Jésuites d'Angleterre en apportèrent une partie à Anvers.

Cf. Acta Sanctorum, tomes II et VII de mai.

VIII[e] JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au Mont-Gargnan, l'APPARITION DE SAINT MICHEL, archange. — A Milan, le bienheureux décès de saint Victor, martyr, maure de nation, et chrétien dès son enfance, qui, étant soldat dans la garde prétorienne, et persévérant courageusement dans la confession du Seigneur, nonobstant les instances très-vives que lui faisait Maximien lui-même de sacrifier aux idoles, fut d'abord meurtri de coups de bâtons sans qu'il en ressentit aucune douleur, par la protection spéciale de Dieu ; fut ensuite arrosé de plomb fondu sans en éprouver aucune douleur, et consomma enfin son glorieux martyre ayant eu la tête tranchée [1]. 303. — A Constantinople, saint Acathe, centurion, qui, ayant été dénoncé comme chrétien par le tribun Firmus, dans la persécution de Dioclétien et Maximien, et cruellement torturé à Périnthe par le juge Bibien, fut enfin condamné à avoir la tête tranchée à Byzance, par le proconsul Flaccin. Son corps est honorablement conservé à Squillacio, où il aborda miraculeusement [2]. 303. — A Vienne, saint Denis, évêque et confesseur. — A Auxerre, saint HELLADE, évêque. 387. — Au diocèse de Besançon, saint PIERRE, évêque et confesseur. 1174. — En Ecosse, saint WIRON ou GUIRON, évêque. Vers 700.

1. Les chrétiens de la ville de Milan eurent grand soin d'aller lever le corps du saint Martyr, et leur évêque, saint Materne, l'ensevelit près d'un petit bois, où l'on bâtit longtemps après une église en son honneur.

On en a encore, depuis, dédié d'autres dans la ville sous son nom, et son culte est devenu célèbre, non-seulement dans le Milanais, mais en plusieurs autres endroits.

Saint Ambroise parle de notre Martyr comme de l'un des principaux patrons de son diocèse, et le place à côté des saints martyrs Nabor et Félix. Saint Grégoire de Tours dit que le Tout-Puissant honora son tombeau de beaucoup de miracles. L'église de Milan, qui portait son nom, appartenait aux religieux Olivétans, qui la relevèrent depuis avec beaucoup de magnificence. Lorsque saint Charles Borromée la dédia, il y transféra solennellement, le 20 juillet 1576, les reliques du saint Martyr, auxquelles il joignit le corps de saint Satyre, frère de saint Ambroise. Les martyrologes anciens, qui portent le nom de saint Jérôme, marquent sa fête au 8 et au 15 mai, et d'autres au 7 et au 14. Le martyrologe romain en fait l'éloge au 8.

2. Saint Acathe était originaire de Cappadoce. Perinthe ou Héraclée, qui fut témoin de sa première torture, était une ville de Thrace, devenue plus tard archiépiscopale avec un port sur la Propontide (aujourd'hui mer Noire), à soixante milles de Byzance (environ quinze lieues). — Squillacio, où abordèrent ses glorieuses reliques, et dont il est le patron, est une ville de la Calabre citérieure, dans le royaume de

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Limoges, saint Aurélien, second évêque de ce siége et successeur de saint Martial, qui l'avait ressuscité et converti. Il est honoré à Limoges le 10 de ce mois. — A Bourges, saint DÉSIRÉ, frère de saint Dieudonné, moine et martyr, lequel, après avoir très-dignement exercé l'office de garde-des-sceaux de France, étant appelé à l'épiscopat, y brilla par toutes sortes de vertus et par une infinité de miracles. Il souscrivit au cinquième concile d'Orléans. 550. — A Châlon-sur-Saône, saint Jean, évêque de cette ville, qui nous est connu par une lettre élogieuse de saint Sidoine Apollinaire, son consécrateur [1]. Vers 473. — A Ruremonde, dans la Gueldre et autres provinces, soit du Rhin, soit de la Meuse, mémoire de saint Pielchem, prêtre, et de saint Otger, diacre, compagnons de saint Wiron, nommé au Romain. — A Metz, saint Godon, évêque, à l'instigation duquel saint Sigebert, roi des Francs-Austrasiens, fonda un célèbre monastère au pays de Luxembourg. 650. — A Reims, saint GIBRIEN, prêtre, qui, venu d'Irlande en France, se retira près de Châlons, en Champagne, et y mena une vie céleste, sur les bords de la Marne. Son corps fut transporté à Reims. VI^e^ s. Mémoire de saint Hélain, de saint Trésain, de saint Veran, de saint Abran, de saint Pétran, de sainte Franche, de sainte Prompcie ou Promce et de sainte Possenne, frères et sœurs de saint Gibrien. — A Sens, saint Martin, dit le voyageur, confesseur. — En Lorraine, le bienheureux Scheir, confesseur, fondateur de l'abbaye de Chaumozey. 1120-1127. — A Nivelle, en Brabant, la bienheureuse Itte, femme du duc Pépin, maire du palais des rois d'Austrasie, religieuse sous sainte Gertrude, sa fille. 652. — A Douai, le bienheureux Raymare, prévôt de l'église collégiale de Saint-Amé, dans laquelle il fut enseveli. Règne de Philippe I^er^. 1060-1108.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Constantinople, avec saint Acathe ou Acace, mentionné ci-dessus, les saints Maxime, prêtre, Anthes, diacre, Arestin, Marin, Tampus, Stercita, Rogata, Victuria, Florida, une autre Florida, Lucius, Donata, Victor, Fluvia, Jean, Nina, Castus, Gaïus, Furius, Maxime, un autre Victor, Julia, Félix, Marcien, Famosa, Honesta, Nègre, Baptisius, Rustique, Processus, Secunda, Militus, Félicie, Maxima, Dativa, Tunianus, Eutidius, Secundola, Datica, Gundinus, Tertule, Célestin, Faustin, Cénerius, Barach, Siddin, une autre Nina, Tidus, Mittunus, Sirique, Rogatus, Baccorus, Gadderus, Béreuse, Donata, Spicus, un autre Rogat, Saturnina, Gaudiosa, Vital, Cécile, Januaria, Galla, Sénéré, un autre Rogat, Matrona, Augustine, un autre Saturnin, Rufus, Victor, Faustin, Cithinus, Zadère, Antiquus, une autre Nina, Sature, Vicoma, tous martyrs. An 303. — En Afrique, les saints Eutique, Fortuné, Saturnin et Marcie, martyrs. — En Egypte, les saints Victor, Etienne et Janvier, martyrs, mentionnés, ainsi que les précédents, dans le martyrologe de saint Jérôme. Et ailleurs, une cohorte entière de soldats, qui se laissèrent égorger comme des agneaux. — En Licaonie, saint Taraise, thaumaturge. — Chez les Grecs, saint Mèle, auteur d'hymnes sacrés. — A Vérone, en Italie, saint Métrone, prêtre, qui est honoré dans l'église Saint-Vital, où l'on montre encore la chaîne et la pierre retenant cette chaîne, qui fut l'instrument de sa pénitence. — A Saludez, près de Rimini, en Italie, le bienheureux Aimé ou Amat, confesseur. An 1200. — A Santarem, en Portugal, le bienheureux BERNARD, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et deux saints enfants. Vers 1265. — A Massaccio, en Italie, le bienheureux Ange, martyr, de l'Ordre des Camaldules, enseveli dans une église qui porte son nom. An 1458. — A Vigevano, en Piémont, le vénérable serviteur de Dieu, Pierre-Georges Odescalc, dont voici l'épitaphe : « A Pierre-Georges Odescalc, patricien de Côme, fils de Thomas, sénateur du royaume ; lumière de l'Eglise, de sa patrie et de sa famille ; référendaire des deux signatures, protonotaire *ad instar participantium ;* correcteur des lettres apostoliques ; gouverneur de Fermo, légat en Suisse ; évêque d'Alexandrie et ensuite de Vigevano. De nombreux autels érigés par ses mains, ses écrits, des établissements religieux sont autant de glorieux monuments de sa piété envers Dieu, la sainte Vierge et les Saints. Pasteur et père toujours vigilant et toujours plein de tendresse, il a quitté trop tôt la terre, au milieu des pleurs de gens de bien pour aller, lui qu'on ne pleurera jamais assez, vivre éternellement dans les cieux. Le 9 des nones de mai 1620. Son père Raymond ». Et au dessus du tombeau : « La vierge Marie que, vivant, Pierre-Georges, évêque, a toujours honorée d'un culte particulier, reçoit encore des hommages de ses ossements ici déposés ».— Pour mémoire, saint Aurèle, évêque arménien, dont les

Naples. Enfin, Constantinople, d'où il s'envola au ciel, l'honora de bonne heure d'un culte particulier. Constantin le Grand fit ériger en son honneur une église que le peuple appela la *Noix*, en mémoire de ce qu'on avait enfermé dans les constructions le noyer auquel le Saint avait été suspendu pour être flagellé. Cette église étant tombée en ruines, Justinien la releva et en fit un des sanctuaires les plus riches de Constantinople. Le marbre blanc y avait été prodigué à telle profusion que l'on aurait cru entrer dans un temple de neige, disent les écrivains grecs : le soleil d'Orient devait contribuer beaucoup à produire cet effet d'éblouissement.

1. Sid. Ap. Ep. lib. IV. Ep. 25.

reliques furent apportées à Hirschau, en Bavière [1]. — Encore en Bavière, le vénérable Frédéric, d'abord religieux d'Einsielden et ensuite abbé d'Hirschau, qui fut atrocement calomnié par trois de ses moines et cruellement persécuté par le comte Adalbert, proche parent du saint pape Léon IX. Adalbert, impressionné par le châtiment qui, dès cette vie, atteignit les moines coupables, se réfugia, à son tour, dans la solitude du cloître, où il mourut repentant [2]. 1070.

L'APPARITION DE SAINT MICHEL, ARCHANGE

Dieu, ayant donné l'archange saint Michel à son Eglise, pour en être le protecteur, comme il était autrefois celui de la Synagogue, a voulu faire paraître, en divers temps et en divers lieux, quelque merveille par son intercession et par son ministère, afin que les fidèles ne pussent pas douter de sa bienveillance à leur endroit; qu'ils lui rendissent leurs respects et qu'ils eussent recours à lui dans leurs besoins. Nous trouvons dans les Histoires ecclésiastiques diverses apparitions de cet Archange, et nous y remarquons plusieurs églises consacrées en son honneur, tant en Orient qu'en Occident.

Siméon Métaphraste rapporte une de ces apparitions faite dès le premier ou le second siècle de l'Eglise, près de la ville de Chone, en Phrygie, à un homme de Laodicée; elle fut cause de sa conversion et de celle de sa fille, ainsi que de la guérison de cette même fille qui était muette. Elle fut aussi suivie de la construction d'un temple en l'honneur de ce glorieux protecteur, tel que la persécution et le malheur des temps le pouvaient permettre. Florus de Trapani, le plus ancien des poëtes chrétiens, assure qu'avant son temps saint Michel était apparu à Rome, et qu'on y faisait une fête solennelle en son honneur; ce qui ne peut être que fort ancien. Ses vers sont rapportés par le cardinal Baronius, en ses *Commentaires sur le martyrologe romain*. Sozomène et Nicéphore, en leurs histoires, font mention d'une autre apparition de saint Michel à Constantin le Grand, dans les premières années de son empire; elle le porta à bâtir, dans Constantinople, une église magnifique qui fut appelée *Sosthène*. Procope témoigne que l'empereur Justinien, qui régnait dans le VI[e] siècle, fit dédier six églises en

1. Voir la note suivante.

2. Hirschau (Allemagne) était un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, situé dans la forêt Noire, dit le *Gallia christiana*, qui le place dans le diocèse de Spire (Bavière). Son historien, le savant chroniqueur Trithème, l'a rendu célèbre. Voyez *Chronique d'Hirschau*, continuée jusqu'en 1503; Saint-Gall, 1690, 2 vol. in-fo.

Son origine est ainsi racontée : « Notinge, évêque de Verceil, en Italie, voulant repasser en Allemagne pour voir son père, le comte Erlafroy, et désirant lui faire présent du corps de saint Aurèle, évêque arménien, qui était en sa disposition, avait cependant quelque scrupule de tirer ces reliques de son diocèse, lorsque le Saint lui révéla que son dessein lui était agréable, et qu'il souhaitait voir bâtir un monastère dans le lieu où Dieu rendrait la vue à un aveugle. Notinge alla donc visiter ses parents en Allemagne, et y transféra les reliques du Saint. Non loin du château d'Erlafroy, était une chapelle dédiée à saint Nazaire, où il jugea devoir mettre ce précieux dépôt. Comme il l'y portait, survint un aveugle qui recouvra subitement la vue, en présence de tous les assistants. Ce miracle accrut singulièrement la vénération qu'on avait pour le Saint; et bientôt, à la persuasion de Notinge, le comte Erlafroy fonda un monastère dans ce même lieu. On en posa les fondements l'an 830, et il fut achevé sept ans après. Erlafroy pria Raban, alors abbé de Fulde, où il gouvernait huit cent soixante-dix religieux, de lui donner seize de ses disciples, pour peupler son monastère; il obtint facilement cette faveur, et quinze religieux de Fulde, sous la conduite du vénérable Limbert, vinrent prendre possession du nouveau monastère, qui fut appelé Hirschau. Otgar, archevêque de Mayence, dédia l'église l'an 838, et y transféra solennellement les reliques de saint Aurèle. Cette église était sous l'invocation de saint Pierre. Butard, disciple de Raban-Maur, l'un des seize religieux venus de Fulde, enseigna les lettres dans l'abbaye d'Hirschau, avec une grande réputation de savoir et de piété. Il refusa l'évêché d'Halberstadt, qui lui fut offert après la mort du savant Haimon. — Voyez, *Gallia christ.*, t. v, col. 764, la série des quarante-huit abbés.

mémoire du même prince du ciel, et qu'il les orna de riches présents. La peste désolant la ville de Rome, en l'année 590, saint Grégoire le Grand vit, au-dessus d'un fort, le *môle d'Adrien*, un ange qui remettait son épée dans son fourreau, pour marquer que la colère de Dieu était apaisée par les prières du peuple, et que ce mal allait cesser; et en mémoire de ce miracle, vingt ans après ou environ, le pape Benoît III ou IV fit construire au même lieu une église de Saint-Michel, qui fit changer de nom à ce fort, et le fit appeler le château Saint-Ange. Cette église fut bientôt accompagnée d'une autre du même nom dans le marché appelé de la Pêcherie. Enfin, nous apprenons, par une ancienne inscription que l'on voit à Rome, gravée sur du marbre, que le pape Léon IV, après avoir remporté une insigne victoire sur les Sarrasins, et les avoir chassés du port de Rome, fit bâtir un nouveau temple au Vatican, sous le nom de ce chef des armées de Dieu : ce fut vers l'année 849.

La France n'a pas non plus manqué de témoignages de la protection et de l'assistance de saint Michel. Nos historiens remarquent que, vers l'année 709, il honora saint Aubert, dixième évêque d'Avranches, d'une apparition très-remarquable, et lui déclara que la volonté de Dieu était qu'il lui fît bâtir une église dans la mer, sur le haut d'un rocher appelé La Tombe. Le Saint, qui voulait s'assurer de la vérité de cette vision, n'obéit pas aussitôt; mais l'Archange lui apparut deux autres fois, et, à la troisième, il lui pressa le front avec son doigt, et y laissa une forte empreinte, que l'on voit encore à son crâne [1]. Ainsi il fut obligé de se rendre; et, ayant fait bâtir l'église à l'endroit qui lui avait été marqué, il y mit des chanoines réguliers. Elle fut ensuite donnée aux religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. C'est ce que nous appelons le mont Saint-Michel, dont le pèlerinage fut si célèbre, et que Dieu a rendu illustre par une infinité de miracles et de secours surnaturels. Mais la plus insigne et la plus remarquable apparition de saint Michel, est celle que l'Eglise célèbre aujourd'hui, et qui se fit au mont Gargan, que l'on nomme maintenant le mont Saint-Ange, près de la ville de Siponto, dite aujourd'hui Manfredonia, en la province de la Pouille et au royaume de Naples.

En voici l'histoire en abrégé. Au temps du pape Gélase Ier, l'an 492, un homme riche, nommé Gargan, ayant de grands troupeaux à la campagne, un de ses taureaux s'éloigna des autres, et s'enfuit dans les montagnes. On le chercha quelques jours inutilement; mais, l'ayant enfin trouvé dans une caverne, on lui tira une flèche, qui, rejaillissant contre celui qui l'avait tirée, le blessa. Ses compagnons, étonnés de cet accident, et jugeant qu'il y avait quelque chose de mystérieux là-dessous, eurent recours à l'évêque de Siponto pour apprendre de lui ce que ce pouvait être. Ce prélat ordonna un jeûne de trois jours, et exhorta les fidèles à se mettre en prières pour obtenir du ciel la grâce de découvrir ce que signifiait ce miracle. Au bout de trois jours, saint Michel lui apparut, et lui déclara que cette caverne, où le taureau s'était retiré, était sous sa protection, et que Dieu voulait qu'elle fût consacrée sous son nom en l'honneur de tous les anges. L'évêque, accompagné de tout son clergé et de son peuple, fut la reconnaître, et la trouva déjà toute disposée en forme d'église : on commença d'y célébrer les divins offices, et l'on y bâtit aussi un temple plus magnifique, où la puissance divine a opéré plusieurs grands miracles, qui font bien voir la vérité de la révélation. Saint Romuald, fondateur de l'Ordre des Camal-

1. Voir, au 16 avril, dans la Vie de saint Paterne, la lettre que nous a écrite sur ce sujet M. le curé du mont Saint-Michel.

dules, ordonna à l'empereur Othon d'y aller nu-pieds depuis Rome, pour pénitence de ce qu'il avait fait mourir le sénateur Crescence, ou du moins de ce qu'il avait consenti à sa mort. C'est une marque de la vénération que l'on a toujours eue pour ce saint temple, et une preuve que c'était un lieu de dévotion, où les pèlerins allaient pour implorer sa miséricorde.

Comme nous devons traiter plus amplement, au jour de la dédicace de saint Michel, de ce qui touche cet admirable Archange, et parler en même temps des perfections, des propriétés et des ministères des autres anges, nous ne nous y arrêterons pas davantage en ce lieu ; nous remarquerons seulement que le docteur Michel Navé, chanoine et archidiacre de Tournay, a composé une chronique de toutes les apparitions de Saint-Michel, et de toutes les faveurs extraordinaires que l'on a reçues publiquement de lui tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Ceux qui souhaiteront avoir plus d'instruction sur ce sujet, pourront aisément le consulter.

SAINT PIERRE II, ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE [1]

1103-1174. — Papes : Pascal II ; Alexandre III. — Souverains de Savoie : Humbert II ; Humbert III. — Rois de France : Philippe Ier ; Louis VII *le Jeune*.

Comme au sein du vallon croît l'humble violette,
O Pierre, tu grandis, faible enfant du hameau.
Pour unique héritage, il t'échut la houlette,
Mais le Christ te nomma pasteur de son troupeau.
Ode à saint Pierre, dans Chevray.

Pierre de Tarentaise fut une des plus éclatantes lumières de l'Ordre de Cîteaux ; on l'a appelé, de son temps, le grand ornement de l'Eglise [2] ; le miracle du monde [3] ; l'unique consolation de la foi dans les maux dont elle était accablée [4] ; enfin un génie brillant et admirable en toutes choses [5]. Il naquit vers l'an 1102, près de Vienne en Dauphiné [6]. Ses parents, d'une condition médiocre, mais d'une vertu éminente, ont laissé dans l'Eglise une mémoire bénie, à cause de leur propre sainteté et de celle de leurs enfants. Son père, du même nom que lui, est appelé dans les annales de Cîteaux, le *Bienheureux Pierre ;* sa mère, devenue veuve, embrassa la vie religieuse et fut abbesse de Betton ; de ses deux frères, l'un, Lambert, abbé de Chézery,

1. Nous allons ici compléter ce que nous avons dit (t. Ier, p. 391 et suiv.) sur les origines de l'église de Tarentaise : « La tradition attribue aux compagnons de voyage de saint Pierre, l'introduction du christianisme dans la *Darantasia* par les flancs du Petit-Saint-Bernard : ce seraient eux qui auraient établi le culte de Saint-Pierre à Séez, et celui de l'Assomption à la chapelle des glaciers. Ce serait encore en souvenir de l'évangélisation primitive que saint Pierre serait resté le patron du diocèse, d'abord au château de Jacquême-sur-Moûtiers, puis à la cathédrale de Moûtiers même ». — M. l'abbé Ducis, archiviste de la Haute-Savoie, 29 février 1872.

2. *Gallia christ.*, t. Ier, p. 674. — 3. *Ann. Cist.*, I, p. 97, n. 10. — 4. *Ibid.*, p. 351, n. 5. — 5. Bar. *ad Annal.*, 1160.

6. Nous n'avons pu découvrir d'une manière certaine le nom du village où naquit saint Pierre II de Tarentaise. Serait-ce Saint-Maurice de Chuzelle, hameau de 50 habitants, près de Vienne (Isère) ? On pourrait le croire, si l'on fait attention que, par dévotion pour l'illustre chef de la Légion thébaine, patron de Vienne, la famille de saint Pierre donna le nom de Saint-Maurice à son petit patrimoine, et que Bonnevaux, où entra d'abord saint Pierre, n'est qu'à trois lieues de Saint-Maurice.

porte le titre de *Saint;* l'autre, André, fut religieux dans l'abbaye de Bonnevaux : sa sœur fut religieuse au monastère de Betton [1] dont sa mère était abbesse.

La maison paternelle fut donc, pour le jeune Pierre, comme un sanctuaire où l'on ne respirait que la prière et l'odeur de Jésus-Christ. C'était aussi un hospice pour les étrangers et pour les pauvres, qu'on recevait dans de bons lits, tandis que les maîtres de la maison se contentaient d'un peu de paille. On était heureux surtout quand on pouvait loger quelque bon religieux qui payait largement son hospitalité par de saintes instructions et l'exemple d'une vie édifiante. Pierre profitait beaucoup en science et en piété à cette précieuse école.

Cependant, veiller à la garde des troupeaux de son père, comme autrefois les enfants de Jacob ; cultiver la terre ou continuer un petit négoce, c'est tout ce qui lui était réservé ; il ne devait pas avoir une plus grande part aux affaires d'ici-bas. Loin du tumulte des passions, il eût coulé paisiblement ses jours en faisant le bien dans le lieu retiré qui l'avait vu naître. Mais Dieu a d'autres desseins sur lui, sa voix se fera bientôt entendre.

Près de son frère Lambert qui étudie, Pierre étudie aussi, sans que l'on s'en doute. Il est son maître à lui-même. Il saisit facilement et apprend des choses difficiles que personne ne lui a expliquées. Doué d'ailleurs d'une mémoire prodigieuse, il retient ce qu'il lit et ce qu'il voit. Un peu plus tard, il donne la preuve bien inattendue de sa grande mémoire, lorsqu'un jour il se met à réciter tout le Psautier, qu'il avait lu souvent par dévotion. Le père, étonné de ce qui se passe dans cet enfant, malgré ses projets arrêtés et ce que l'on appelle *les convenances de famille*, ne veut pas comprimer plus longtemps l'ardeur du jeune Pierre. Il lui permet d'étudier le latin ; dès qu'il put comprendre le beau commentaire de saint Augustin sur les Psaumes, il le transcrivit de sa main pour mieux le graver dans son esprit.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il obtint de son père la permission d'entrer dans l'abbaye de Bonnevaux, qui venait d'être fondée dans le Dauphiné, sous la règle austère de saint Bernard. Pendant les dix ans qu'il y passa, il édifia toute la communauté et y attira, par la réputation de sa sainteté, son père, ses deux frères et dix-sept seigneurs. Comme il avait parfaitement rempli les principaux emplois du cloître, qu'on lui avait confiés, et qu'il savait bien obéir, on le jugea digne de commander. On le chargea de la fondation du monastère de Tamié [2], dans le diocèse de Tarentaise, entre les montagnes qui séparaient la province du Genevois de la Savoie propre : cet endroit était, au XI[e] siècle, le principal passage de Suisse en Italie : c'était un désert regardé comme inhabitable, où l'on pouvait, par conséquent, rendre de grands services aux voyageurs. Pierre vint s'y établir en 1132 [3], avec quelques religieux, ou plutôt il y établit la charité en personne. Les moines de Tamié n'avaient pour nourriture qu'un peu de pain et d'eau, avec des herbes mal apprêtées, dans lesquelles on jetait quel-

1. Le couvent de Betton (Ordre de Cîteaux, diocèse de Chambéry) était de la filiation de Tamié. Saint Pierre avait sans doute concouru à son érection. Il a été vendu, ainsi que ses dépendances, à la grande Révolution, et a été racheté la même année que Tamié (1827). Ses bâtiments ont été convertis dès lors en une maison de santé dirigée par les Sœurs-Grises et dotée par M. le général comte de Boigne. Ceux de Tamié, d'abord résidence des missionnaires diocésains de Moûtiers, puis pensionnat tenu par des frères, sont aujourd'hui (1872) de nouveau habités par des enfants de saint Bernard (colonie du val Sainte-Marie, diocèse de Besançon).

2. Mons qui *stat medius*.

3. L'an 1132, le 14 des calendes de mars, les frères Pierre, Villelme et Aynard de Chevron-Villette, de cette même famille qui avait déjà donné un grand Pape à l'Eglise et qui a fourni dans la suite quatre abbés à Tamié, un évêque d'Aoste, trois archevêques de Tarentaise, dont un (Benoît Théophile) est dit

ques grains de sel ; mais quel soin pour les pauvres, les pèlerins, les voyageurs ! Pierre les servait lui-même à table, leur donnait des vêtements, et accompagnait tout cela de quelques pieuses réflexions pour le salut des âmes. Aussi la réputation du Saint volait de tous côtés ; on venait le consulter sur les affaires difficiles : le comte de Savoie, Amédée III, se rendait quelquefois lui-même à Tamié, pour recevoir ses avis. Le don des miracles lui fit surtout une grande célébrité : il guérit publiquement un paralytique ; quand sa communauté manquait de pain, il n'avait qu'à prier Dieu pour en obtenir.

L'archevêché de Tarentaise étant venu à vaquer (1138) par la déposition d'Isdraël, qui l'avait aussi mal gouverné qu'il l'avait injustement usurpé, l'abbé de Tamié fut unanimement élu par tout le clergé de cette église. Une charge si pesante, surtout en un siècle aussi corrompu que celui-là, était bien contraire aux inclinations et à l'humilité de Pierre : on ne put la lui faire accepter que dans le Chapitre général de Cîteaux, où tous les Pères et les abbés de l'Ordre, et particulièrement saint Bernard, abbé de Clairvaux, lui ordonnèrent de se soumettre à la volonté de Dieu.

Le nouvel archevêque trouva son diocèse dans le plus triste état : il en entreprit la réforme avec autant de zèle que de prudence.

Le clergé de sa cathédrale est peu réglé et négligent : Pierre y substitue des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qu'il instruit et gouverne comme un père ferait de ses enfants, assistant avec eux à tous les pieux exercices. Il retire les biens des ecclésiastiques des mains qui les avaient usurpés ; il pourvoit les églises de tout ce qui est nécessaire au culte divin, de sorte que, dans ce pays pourtant si pauvre, il ne laissa pas, en mourant, une seule chapelle qui n'eût un calice d'argent. Les pauvres et les malades sont le principal objet de sa sollicitude ; il fonde un hospice à Moutiers, rétablit et dote celui du Petit-Saint-Bernard, et, étendant sa charité au-delà de son diocèse, bâtit deux autres refuges, l'un sur le Mont de la Lésion, l'autre sur le Mont-Jura, lieux presque inhabitables. Sa maison est un asile, où l'on reçoit à toute heure les indigents, les étrangers, les malades. Quand il visite son diocèse, il porte de modestes provisions pour sa subsistance, et n'en use jamais avant d'en avoir fait part aux pauvres. Si bon pour les autres, il est très-rude pour lui-même : vêtu en moine, malgré sa dignité épiscopale, il mène la vie du cloître ; il dort peu, il ne mange que des herbes et du pain bis. Il fait de longues oraisons pendant la nuit et il afflige son corps par des mortifications extraordinaires.

Nous ne dirons point tout ce que la charité de Pierre lui fait entreprendre et nous ne répéterons même pas tout ce qu'en disent les historiens, mais nous ne saurions taire une institution de bienfaisance qui porte un caractère particulier, et du Saint et de la localité ; laquelle, sans être une fondation véritable, en a toutes les conséquences, et a donné lieu à des actes qui l'ont rendue historique.

Les mois qui précèdent la moisson étant ceux où les peuples éprouvent le plus de besoin, le Saint y pourvoit par une distribution générale en soupe et en pain qu'il fait faire chaque jour. Ce sont, dit Geoffroy, son historien, des espèces d'agapes, auxquelles l'archevêque admet indistinctement ceux qui se présentent [1]. Il assiste, par ce moyen, un grand nombre de pauvres,

Bienheureux : ces trois frères et pieux seigneurs cèdent, à titre de fondation, la propriété de Tamié et ses dépendances à l'abbé de Bonnevaux, Jean le Bienheureux, en présence de l'abbé d'Hautecombe (saint Amédée d'Hauterive), de notre saint Pierre, jeune religieux, et en l'assistance de saint Pierre Ier, qui occupait alors le siége de Tarentaise. (Besson, *Preuves*, p. 251.)

1. Bollandus, die 8 maii.

non-seulement durant un mois et pendant sa vie, mais pendant des siècles ; car ses successeurs imitent son exemple et continuent à faire, dans les cloîtres bâtis par saint Pierre, une pareille distribution, principalement pendant le mois de mai. Cette aumône, connue sous le nom de *pain de mai*, devient de plus en plus un objet de vénération à cause de son antiquité et surtout à cause de son origine : l'enfant du pauvre s'y trouvait à côté de l'enfant du riche ; celui-ci donnait généreusement d'une main ce qu'il recevait pieusement de l'autre.

Il n'a fallu rien moins que la grande révolution pour détruire une coutume dont le premier anneau remontait à saint Pierre II. Il est plus d'un vieillard qui en parle encore comme d'un souvenir pieux de l'enfance, qui laisse dans l'âme je ne sais quoi de traditionnel, de respectable et de saint. Comme celle de tant d'autres choses précieuses qui ont péri alors, la mémoire de cette tradition se perd de jour en jour à mesure que les hommes qui ont vécu dans les deux siècles disparaissent.

En traversant les Alpes, pendant un hiver très-rigoureux, il rencontre une pauvre femme fort âgée, malade, transie de froid et baignée de larmes ; il se dépouille, pour la revêtir, de sa robe de religieux, ne se réservant que le manteau appelé *coule ;* il s'expose ainsi à mourir de froid lui-même, et il arrive, en effet, très-malade à l'hospice du Petit-Saint-Bernard. Sa charité est récompensée, dès cette vie, par d'innombrables miracles qu'il opère en Italie, en Savoie, en Bourgogne. A Saint-Claude, la foule qui se presse autour de lui pour obtenir les grâces du ciel, dont il est le distributeur, est si grande, qu'il faut prendre des mesures pour éviter les accidents : Pierre se retire dans la tour de l'église, où conduisent deux escaliers : par l'un montent les pèlerins, les malades, et quand ils ont reçu la bénédiction du Saint, ils descendent par l'autre. Pendant ce séjour, trois étrangers viennent le remercier de leur délivrance : « Ils étaient », lui disent-ils, « enfermés dans les prisons de Lausanne ; le récit de ses vertus et de ses miracles les a convertis ; ils l'ont invoqué, comme on invoque un saint qui règne dans le ciel ; il leur est apparu dans la prison, a rompu leurs chaînes, et, leur donnant la main, les a fait miraculeusement sortir, en passant sans être vus, au milieu des gardes, qui jouaient aux dés ».

Se voyant accablé de tant de gloire, Pierre s'en effraie et résout de rentrer dans l'obscurité du cloître (1155). Ayant échangé ses habits contre les haillons d'un pauvre, il s'enfuit, accompagné d'un seul domestique, et va au fond de l'Allemagne, se faire recevoir dans un couvent de son Ordre. A la nouvelle de cette fuite, la désolation fut universelle. Un de ses jeunes diocésains, élevé dans son palais, entreprit de le chercher jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. En effet, après avoir pendant un an visité beaucoup de monastères, il arriva enfin dans celui où était son archevêque ; il se tint sur le passage des religieux pendant qu'ils allaient au travail, il reconnut Pierre, et se jeta à ses genoux en le priant de revenir dans son diocèse. Les autres religieux furent bien surpris : ils se jetèrent aussi aux pieds du prélat, s'excusant de de ne l'avoir pas traité selon sa dignité et ses mérites. Son retour fut un véritable triomphe : il retrouva plus d'honneurs qu'il n'en avait fui (1157).

Dieu le rappelait, parce qu'il avait, si nous pouvons parler ainsi, besoin de lui pour défendre son Eglise et réconcilier les princes. Un rôle immense attendait notre Saint. L'Eglise était alors déchirée par le schisme. L'empereur Frédéric Barberousse, qui prétendait mettre sous sa domination absolue le monde entier, ne trouvant plus d'obstacle à ce dessein, que le Pape légitime, ordinaire défenseur des droits des peuples et de l'Eglise, établit un

antipape, Victor III. L'archevêque de Tarentaise fut presque le seul sujet de l'empire qui osât se déclarer ouvertement pour le Pape légitime, Alexandre III : il prit son parti dans plusieurs conciles, il parcourut plusieurs contrées pour y faire reconnaître son autorité, entre autres l'Alsace, la Bourgogne, la Lorraine, l'Italie : tout l'Ordre de Cîteaux suivit ce noble exemple; or, il comptait alors plusieurs évêques, sept cents abbés et une multitude presque innombrable de moines : ces milliers de voix, qui proclamèrent en même temps le même Pape, en toutes les contrées de l'Europe, ne contribuèrent pas peu au triomphe de la vérité. Pierre ne craignit pas de parler en faveur d'Alexandre III à Frédéric lui-même : « Cessez », lui dit-il, « de persécuter l'Eglise et son chef, les prêtres et les religieux, les peuples et les cités qui se montrent favorables au Pape légitime. Il est un roi qui gouverne les rois eux-mêmes et à qui vous rendrez un compte rigoureux de votre conduite ». L'empereur, qui avait exilé plusieurs partisans d'Alexandre, ne s'offensa point des remontrances du saint prélat, tant il respectait ses vertus ou craignait son influence sur les peuples. Un de ses courtisans lui en ayant exprimé sa surprise, et essayant d'exciter son indignation contre Pierre, Frédéric répondit : « Je m'oppose aux hommes, il est vrai, parce qu'ils le méritent, mais voulez-vous que je me déclare ouvertement contre Dieu ? »

Alexandre III désirait voir celui qui défendait la papauté avec tant de succès ; il le manda à Rome : ce voyage de Pierre fut une prédication, une procession, un triomphe, une suite de miracles. Il évangélisa et édifia la Toscane ; à Verceil, il réconcilia les deux partis qui divisaient la ville ; à Bologne, il rendit la santé à l'évêque, en lui imposant les mains, et la vue à un aveugle en faisant le signe de la croix sur ses yeux. Partout où il passa, on le priait de prêcher et de consacrer des autels. Le Pape et la ville de Rome le reçurent avec les plus grands témoignages d'estime et de vénération.

En 1170, le Pape chargea notre Saint de réconcilier Henri II, roi d'Angleterre, et Louis VII, roi de France, qui étaient en guerre. Malgré son grand âge, Pierre se mit aussitôt en route pour remplir cette mission : il prêchait et opérait de nombreux miracles dans tous les lieux qu'il traversait. Au monastère cistercien de Prully, dans le diocèse de Sens, il renouvela le prodige de la multiplication des pains, pour nourrir les étrangers que sa réputation y attirait en foule.

Dès qu'il approchait d'une ville ou d'un village, la nouvelle s'en répandait : *Voici le Saint qui arrive*, disait-on de toute part ; aussitôt la population s'ébranlait, la route se couvrait de feuillages, on se précipitait au-devant du thaumaturge, on lui baisait les pieds et les mains ; il était obligé de s'arrêter pour écouter les plaintes de tous ceux qui souffraient et de les consoler, de les guérir, de faire entendre au peuple la parole de Dieu.

Les rois de France et d'Angleterre avaient envoyé bien loin, au-devant de lui, des seigneurs de leurs cours ; Louis VII et Henri, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, et le comte de Flandre, l'attendaient à Chaumont, dans le Vexin, sur les confins de la France et de la Normandie. Dès que Henri l'aperçut, il descendit de cheval et courut au-devant de lui. Après avoir baisé le manteau du prélat, il le pria de le lui céder : ce vêtement était lacéré et presque tout en pièces, tant on en avait détaché de morceaux par vénération. L'abbé de Clairvaux, qui accompagnait le saint pontife, ayant demandé à Henri de quel usage lui serait ce vieil habit : « Vous ne parleriez pas ainsi », dit le prince, « si vous saviez quels effets merveilleux a produits, sur les malades, la ceinture que j'ai obtenue du Saint, il y a quelques années ». Le roi de France et sa suite arrivèrent pen-

dant ce temps ; mais les princes disparaissent dans cette foule et devant le Saint : on ne voyait que lui, on se pressait autour de lui. Une femme, conduisant par la main son fils aveugle, s'efforçait en vain d'arriver jusqu'au prélat ; il s'en aperçut et lui fit faire un passage. La mère demanda la guérison de son fils ; le Saint, mouillant ses doigts avec de la salive, en frotte les yeux et la tête de l'enfant, fait le signe de la croix et se met en prières. Les princes et les autres témoins de cette scène se demandaient quelle en serait l'issue ; tout à coup, l'enfant regarde et s'écrie, joyeux et surpris : « Je vois ma mère, je vois des arbres, des hommes et tout ce qui est ici ». Tout le monde est ravi. La mère, hors d'elle-même, se jette aux pieds du Saint en versant des larmes de joie, sans avoir la force de parler. Le roi de France se prosterne devant l'enfant pour adorer la puissance divine, qui vient d'éclater en lui, baise avec respect son front et ses yeux, et lui fait une généreuse offrande.

Après de tels prodiges, pouvait-on ne pas voir, dans le saint archevêque, l'envoyé de Dieu même ? Le roi d'Angleterre, Henri II, se rendit à l'entrevue qui lui avait été proposée par le prélat ; elle eut lieu entre Trie et Gisors, et le 29 septembre de la même année, Henri II se réconcilia, à Amboise, avec ses fils et avec le roi de France ; mais, à cette date, saint Pierre était déjà dans le ciel. Après l'entrevue de Gisors, il s'était dirigé vers l'abbaye de Mortemer, dans le diocèse de Rouen, où il distribua solennellement les Cendres, le 6 février, à Louis VII et à son gendre, Henri d'Angleterre. Il sentit qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre ; ce fut pour lui un motif de redoubler de zèle ; aussi, ces derniers jours de sa vie sont remplis de bonnes œuvres et de miracles accomplis en France. Il va d'abord, sur la demande de la reine de France, au monastère de Haute-Bruyère, de l'Ordre de Fontevrault, y consacre un autel et y rend la vue à une jeune fille aveugle, en faisant sur elle le signe de la croix. Dans l'abbaye de Lière, où il passe quelques jours, il guérit deux sourds et un paralytique. La charité qui l'anime semble lui donner des ailes. On le voit en quelques semaines au couvent de la Chassagne, où il termine plusieurs affaires du plus haut intérêt ; dans celui de la Bussière, dont il consacre l'église et où il guérit, par la seule imposition des mains, un sourd-muet et deux aveugles ; au château de Montmorency, où il inaugure la chapelle ; à Longuet, où, sur la prière de l'évêque de Langres, il dédie un autel à saint Bernard, qui venait d'être canonisé ; à Besançon, où, après avoir entretenu l'archevêque Ebrard des affaires de l'Eglise, il achève de l'éclairer sur le schisme que Frédéric avait suscité, le confirme et l'affermit dans l'obéissance envers le Pape légitime. On attendait saint Pierre dans l'abbaye de Bellevaux avec une vive et pieuse impatience. Il part en effet pour ce monastère, et se propose d'y paraître avec la simplicité d'un religieux. Avant d'arriver au couvent, ses forces l'abandonnent ; une indisposition l'oblige à prendre un peu de repos ; il s'arrête au bord de la route, près d'une source qui descend d'un coteau voisin. Ce lieu, connu dans le pays sous le nom de Saint-Justin, sera désormais consacré par l'agonie de l'illustre légat ; on plantera une croix aux bords de la fontaine ; l'eau pure qui a ranimé le Saint dans sa défaillance, la terre qu'il a arrosée de ses dernières sueurs, seront de siècle en siècle l'objet de la vénération des habitants. Saint Pierre avait soixante-treize ans.

Transporté au couvent de Bellevaux, notre Saint s'y endormit dans le Seigneur, le 8 mai 1174. Son corps demeura trois jours exposé à la vénération du peuple, puis déposé sous un autel dédié à la sainte Vierge ; Ebrard, archevêque de Besançon (Bellevaux est tout près de cette ville), présida à

ses obsèques. Bientôt, le tombeau de saint Pierre de Tarentaise devint, par de nombreux miracles, un lieu de pèlerinage. Il fut canonisé en 1191, par le pape Célestin III.

On le représente parlant aux rois de France et d'Angleterre pour les réconcilier ; à l'empereur Frédéric Barberousse pour le ramener du schisme, etc.

RELIQUES DE SAINT PIERRE DE TARENTAISE.

Les reliques du Saint, que la Savoie et la France se disputaient, furent partagées par le Pape : l'église de Tarentaise obtint la tête ; l'abbaye de Tamié, le bras gauche ; celle de Cîteaux, le bras droit. Ces précieuses reliques furent perdues en partie pendant les troubles de la Révolution française et les guerres qui la suivirent ; mais le reste, qui était demeuré à Bellevaux, fut sauvé ; les habitants de Cirey achetèrent pour quatre cents livres l'autel du Saint, son tombeau et les ossements qui y étaient renfermés, et transportèrent le tout dans leur église, le 24 juin 1791 ; mais, en 1793, un administrateur du district de Vesoul enleva violemment ce trésor : les os du Saint furent emportés avec mépris, au fond d'une hotte, à Vesoul, pour y être brûlés ; mais le peuple de Vesoul montra tant de respect pour ces reliques sacrées, qu'on n'osa pas les profaner : ces démagogues, répandant le bruit qu'on les avait enlevées, les reléguèrent dans les bureaux du district, où on les recueillit précieusement, lorsque la liberté du culte catholique fut rendue à la France, et on les plaça dans une des chapelles de l'église paroissiale de Vesoul.

En 1812, Claude Lecoz, archevêque de Besançon, en accorda deux parcelles considérables aux habitants de Cirey. Une colonie de trappistes, vivant selon l'étroite Observance de Sept-Fonds, s'établirent à Bellevaux, en 1816, et obtinrent, en 1819, la moitié des reliques qui avaient été déposées à Vesoul, c'est-à-dire la cuisse, la jambe et le pied gauche du Saint : on constate, dans le procès-verbal dressé à cette occasion, que les restes précieux de saint Pierre étaient dans leur état naturel, sans corruption, couverts de peau, mais seulement desséchés par l'effet du temps. Chassés par la Révolution de 1830, les trappistes de Bellevaux se réfugièrent en Suisse, emportant, comme consolation dans leur exil, les reliques de saint Pierre ; ils les rapportèrent, en 1834, lorsqu'ils vinrent s'établir, encore en Franche-Comté, au Val-Sainte-Marie : depuis, le siége principal de la communauté ayant été transféré à l'abbaye de la Grâce-Dieu, une chapelle, dans la magnifique église de cette abbaye, fut dédiée à saint Pierre de Tarentaise. C'est là que reposent aujourd'hui ses reliques dans une belle châsse : on y voit, outre les ossements dont nous avons parlé, une portion du manteau du Saint, sa mitre et son calice. L'abbaye de la Grâce-Dieu ayant fondé naguère une colonie à Tamié même, la mère a cédé à la fille une partie des reliques de celui qui l'avait autrefois gouvernée. Quant à dire que les reliques, autrefois données par le Pape à la Savoie, furent toutes perdues, cela n'est pas complétement exact. Voici ce que nous écrit M. Bérard, chanoine, archidiacre et vicaire-général de Moûtiers :

« Cela n'est malheureusement que trop vrai pour ce qui concerne la relique insigne adjugée à l'église alors métropolitaine de Moûtiers. Mais je suis heureux de pouvoir affirmer que nous possédons en la même église, notre cathédrale actuelle, le bras gauche qui était autrefois à l'abbaye de Tamié. L'authenticité de cette relique avait été reconnue, en 1805, par Mgr Irénée-Ives de Solles, évêque de Chambéry et de toute la Savoie, lors de la visite pastorale qu'il fit en cette ville et dans les principales paroisses de Tarentaise, assisté de M. le doyen de Maistre, son vicaire-général, précédemment doyen de la métropole de Tarentaise, et vicaire-général de cet archidiocèse sur le territoire duquel était située l'abbaye de Tamié. Il nous serait difficile de dire comment cette précieuse relique est arrivée à Moûtiers, et depuis Tamié, enfermée dans son grand reliquaire surmonté d'une statue du saint évêque, durant les troubles de la Révolution, ni comment elle a été préservée. Mais il est certain :

« 1° Que Mgr de Maistre, qui portait toujours le plus vif intérêt à ce qui restait de l'ancien diocèse de Tarentaise, était plus à même que qui que ce fût de s'assurer de l'authenticité de cette relique ;

« 2° Qu'il a fait apposer le sceau de Mgr de Solles sur ce reliquaire ;

« 3° Que dans le procès-verbal de cette visite pastorale du 22 septembre 1805, on lit : « Nous avons fait apposer notre sceau sur toutes les reliques dont l'authenticité nous a été garantie ».

« 4° Que les sceaux de Mgr de Solles ont été trouvés intacts lors de l'ouverture qu'a fait faire tout récemment Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise, de ce même reliquaire pour y puiser, si possible, de plus amples renseignements sur l'authenticité de cette relique ;

« 5° Qu'examen fait de cette relique en ma présence par MM. les docteurs chirurgiens-médecins, Laissus père et fils, il a été bien reconnu que cet os, encore revêtu de filaments nerveux desséchés, et même de portions de chair prodigieusement conservée, malgré leurs huit cents ans, et sur lequel il est écrit en vieux style : *ex brachio sancti Petri II, archiepiscop. Tarentasiensis*, il a été reconnu, dis-je, que c'était bien l'*humerus* du bras gauche.

« Dans le même reliquaire se trouve encore une paire de gants de soie blanche, façon moyen âge, bordés en leur partie supérieure d'un large galon fil d'or, que, pour ce motif, nous croyons être les gants du même Saint.

« Nous possédons aussi :

« 1° La parcelle que M. le chanoine Chevray déclare, à la page 215 de son *Histoire de saint Pierre*, avoir cédée à notre cathédrale sur celle *assez considérable* qu'il avait obtenue en Franche-Comté par l'entremise de M. le chanoine Thiébaud, secrétaire-général de l'archevêque de Besançon ;

« 2° La crosse de ce Saint religieusement conservée d'abord en l'abbaye de Tamié, puis transportée, en 1819, en celle de Novalaise (après la grande Révolution française), d'où elle nous est venue, en 1856, par la bienveillante médiation de Mgr Vibert, évêque de Maurienne ».

Les autres reliques, le lecteur se le rappelle, sont à Vesoul et à Cirey. Dans l'église paroissiale de ce village, où les pèlerins viennent encore déposer leurs prières et leurs offrandes, on voit le mausolée en marbre qui était derrière le maître-autel de l'abbaye de Bellevaux ; les débris d'une grille en fer battu, qui fermait le mausolée, et qui porte le chiffre du Saint ; sept petites châsses, soustraites aux perquisitions des révolutionnaires, dans lesquelles on remarque des gants, une clef et différents autres objets qui ont appartenu au saint archevêque de Tarentaise.

Nous avons refait l'histoire de cette Vie, trop incomplète dans le Père Giry, en nous servant, surtout, de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, et de la *Vie du Saint*, par M. le chanoine Chevray, in-8° qui a paru à Baume en 1841.

SAINT HELLADE, ÉVÊQUE D'AUXERRE (387).

Elade ou Hellade, évêque d'Auxerre, tint ce siége après saint Valérien, vers le temps de Valentinien l'Ancien. Commis à la garde du troupeau du Seigneur, il convertit un grand nombre d'âmes à la foi, par sa parole et par son exemple. Il alla recevoir de son maître céleste la récompense de ses travaux, la vingt-troisième année de son épiscopat, le 8 de mai, vers l'an 385, et fut enseveli sur le Mont-Artre, à côté de ses prédécesseurs.

Propre de Sens et Godescard.

SAINT GIBRIEN, PRÊTRE EN CHAMPAGNE (VI^e^ siècle).

Gibrien, prêtre, né en Irlande, passa en France sur la fin du V^e^ siècle, afin de servir Dieu avec plus de liberté. Il eut pour compagnons de son voyage et de son dessein, Hélain, Trésain, Véran, Abran et Pétran, ses frères, ainsi que ses trois sœurs, Franche, Promptie et Possenne. Ils s'arrêtèrent tous sur le territoire de Châlons-sur-Marne. Ils se dispersèrent dans des lieux solitaires, mais assez voisins les uns des autres pour qu'ils pussent se visiter mutuellement. Gibrien fixa sa demeure à l'endroit où le ruisseau, nommé Côle alors comme aujourd'hui, se jette dans la Marne.

Ses frères et ses sœurs venaient souvent le visiter comme un maître de sainteté. Ils avaient d'ailleurs un grand respect pour lui, et parce qu'il était l'aîné, et parce qu'il était revêtu du sacerdoce. Mais ce qui lui donnait encore plus d'autorité, c'était son amour extraordinaire pour l'oraison et pour le travail ; son abstinence admirable dans le manger, et son infatigable activité dans l'exercice de toutes les vertus. Lorsqu'une heureuse mort eut couronné sa sainte vie, son corps fut enseveli dans le lieu de sa solitude. Bientôt Dieu fit éclater la gloire de son serviteur par divers miracles : on construisit un petit oratoire sur son tombeau ; un grand concours s'y faisait, surtout le jour anniversaire de la célébration de ses obsèques.

Cet oratoire ayant été détruit durant les ravages des Normands, le religieux comte Haderic obtint de Rodoald, évêque de Châlons, la permission d'emporter où il voudrait le corps de saint Gibrien. Il le transféra à Reims, et le déposa dans la basilique de Saint-Remy, sous l'épiscopat de Foulques. Il y est demeuré jusqu'à la Révolution française. Il n'en reste plus rien. Il y a, dans le diocèse de Châlons, un village du nom de Saint-Gibrien ; il est situé non loin de l'ancien tombeau. Ses frères et ses sœurs sont aussi honorés d'un culte public. On compte, dans les diocèses de Reims et de Châlons, plusieurs églises dédiées sous l'invocation de saint Véran, de saint Hélain, de saint Trésain et de sainte Possenne.

Il est plus que probable que ces saints voyageurs ont séjourné en Bretagne avant de se rendre dans le Châlonais, car il s'y trouve encore plusieurs localités rappelant leurs noms : on connaît, en Bretagne, une paroisse de Saint-Hélen ; une paroisse de Saint-Vran ; une paroisse et plusieurs lieux consacrés à saint Abraham (le même probablement qu'Abran) ; la grève de saint Pétran ; la grotte du même Saint en Trézilide.

Propres de Châlons et de Reims, et notes locales.

SAINT DÉSIRÉ, ÉVÊQUE DE BOURGES (550).

Ce Saint était né dans le territoire de Soissons, vers le commencement du VI^e^ siècle ; il fut élevé dans la piété chrétienne et dans l'étude des lettres, avec deux de ses frères, par le soin de ses parents, que l'on distinguait dans le pays par leur vertu. Il fut fait évêque de Bourges, après la mort de saint Arcade ; il assista au cinquième concile d'Orléans, assemblé l'an 549, et au second d'Auvergne, qui se tint au plus tard, au commencement de l'année suivante. Ces conciles condamnèrent les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, et firent de sages règlements pour la conservation ou le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Après avoir travaillé pendant neuf ans d'épiscopat à déraciner les erreurs et les vices dans son diocèse, et à rétablir ou à maintenir la bonne discipline dans toute l'étendue de sa métropole, il mourut le dimanche, 8 mai 550, selon l'opinion la plus probable.

Gallia christiana.

SAINT WIRON, ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE (vers 700).

Ruremonde est une ville du Limbourg hollandais située au confluent de la Roër et de la Meuse[1]. Or, à une lieue en amont de Ruremonde, sur la rive gauche de la Roër, se trouve un village appelé autrefois Mont-Saint-Pierre, et aujourd'hui Mont-Sainte-Odille. C'est ce lieu alors solitaire, où ne parvenaient point les bruits du monde, que Pépin d'Héristal, maire du palais des rois de France, céda à saint Wiron, pour y faire croître des fruits célestes. Saint Wiron y dédia d'abord un oratoire à la Vierge Marie, afin que cette divine Mère prît comme possession du territoire. Plus tard il y éleva le moutier Saint-Pierre, lequel était solidement construit, dit le chroniqueur. C'est là aussi qu'avec ses deux compagnons, saint Pléchelm, prêtre, et saint Otger, diacre, il passa les dernières années de sa vie.

Autant que possible, remontons aux commencements de saint Wiron. Il naquit en Ecosse dans les premières années du VII^e^ siècle. Il reçut dans son enfance une éducation fort chrétienne, et joignit avec beaucoup de succès l'étude des lettres aux exercices de la piété. Le désir qu'il eut de s'avancer dans la vertu lui fit choisir pour ses modèles saint Patrice et saint Cuthbert, évêques, et saint Colomb, abbé, trois Saints des plus célèbres des Iles-Britanniques. Il fut ensuite élevé à l'épiscopat, sans être apparemment attaché à aucune église particulière, selon un usage qui était devenu fort commun dans ces îles, où l'on voyait grand nombre de ces évêques régionnaires.

Avant de se laisser ordonner, saint Wiron entreprit le voyage à Rome, qu'il méditait depuis longtemps, et il le fit, accompagné de saint Pléchelm, prêtre, et de saint Otger, qui était diacre. Le Pape qui, selon quelques-uns, était saint Serge I^er^, les reçut très-bien. Il sacra lui-même saint Wiron et saint Pléchelm évêques, et tous trois s'en retournèrent dans leur pays, où ils travaillèrent chacun dans leurs fonctions, soulageant les évêques qui avaient des diocèses trop vastes. Quelques années après ils repassèrent tous trois en France, et saint Wiron obtint pour lui et pour ses deux compagnons le mont de Sainte-Odille, à une lieue de Ruremonde, de la libéralité de Pépin, dit de Herstal, que la mairie du palais rendait maître d'une partie considérable des Gaules. Ils s'y retirèrent dans la résolution d'y mener une vie pénitente, entièrement dégagée du

1. Le flamand *mond*, l'anglais *mouth*, l'allemand *mund* signifient également bouche, embouchure. Les noms de villes terminés par ce monosyllabe sont donc placés à l'embouchure ou au confluent d'un cours d'eau.

commerce du monde. Ils y bâtirent une petite église sous l'invocation de la Sainte Vierge, et en s'y dressant quelques cellules, ils jetèrent les fondements du monastère que l'on y construisit dans le siècle suivant sous le nom de Saint-Pierre. On prétend que Pépin fut si rempli d'estime pour la sagesse et la sainteté de Wiron, qu'il voulut l'avoir pour directeur de son âme dans les voies du salut, et même pour le conseiller de ses desseins dans ses principales entreprises.

Cet emploi ne l'empêcha pas de mener dans la solitude une vie cachée aux hommes, sauf le temps qu'il donnait à la conversion des peuples. Dieu le retira enfin à lui, pour le récompenser de sa fidélité et de son zèle. On ne connaît pas au juste l'année, non plus que le jour de sa mort : on pense que c'est vers l'année 700 ; on sait seulement qu'il fut enterré dans l'église de la Vierge sur sa montagne, vers le commencement de la mairie de Charles Martel. Ses compagnons, saint Plécheim et saint Otger, ayant aussi heureusement achevé leur carrière, y eurent pareillement leur sépulture. Leurs corps y furent conservés dans le monastère de Saint-Pierre, jusqu'à ce qu'en 1361 on les transportât à Ruremonde, lorsque s'y fit la transmigration des chanoines de la montagne de Sainte-Odille. Mais longtemps auparavant, les chanoines d'Utrecht en avaient enlevé une partie considérable durant les incursions des Normands, ce qui étendit leur culte jusqu'au fond de la Hollande et dans la Frise. Ce qu'on avait transporté à Ruremonde demeura longtemps caché sous le grand autel de l'église, qui devint depuis cathédrale, lorsque la ville fut érigée en évêché. C'est ce qui contribua à les garantir, en 1572, de la fureur des Calvinistes. Ces reliques furent retrouvées l'an 1594, et levées de terre avec honneur, et l'on célèbre encore la fête de cette translation tous les ans, le mardi après la Trinité, sous le titre de leur élévation. Après la paix de Nimègue, l'évêque de Ruremonde et le curé du mont Sainte-Odille, l'ancienne demeure de saint Wiron et de ses compagnons, entreprirent de rebâtir son église ruinée par les guerres. L'ouvrage fut achevé l'an 1686, et dédié le 10 mai sous le nom de saint Wiron, comme principal patron. Mais la fête de cette dédicace fut remise au premier dimanche de septembre, pour ne point être confondue avec celle de la mort du Saint et de ses deux compagnons, qui se célèbre le 10 mai à Ruremonde, quoique partout ailleurs elle se fasse le 8, jour auquel elle est marquée dans les martyrologes, et en particulier dans le romain moderne. Deux jours après la consécration de cette église, l'évêque Reginald Cools y transporta en grande cérémonie la moitié des reliques de saint Wiron, de saint Plécheim et de saint Otger, qui étaient dans l'église cathédrale de Ruremonde.

Voyez un ouvrage intitulé *Pépin de Landen*, par Thyll Lorrain, Baillet, et dans les *Bollandistes*, t. II de mai, l'ancienne Vie de saint Wiron.

LE B. BERNARD, DOMINICAIN (après l'année 1265).

Le bienheureux Bernard remplissait au couvent des Dominicains de Santarem, en Portugal, les fonctions de prêtre-sacristain. Après sa messe, il réunissait les petits enfants qui lui servaient d'acolytes à lui et aux autres Pères, puis il leur faisait le catéchisme. Ces enfants apportaient leur déjeuner de chez leurs parents, et quand ils avaient servi quelques messes, ils se réunissaient dans une espèce de chapelle pour s'y récréer et manger. Or, il y avait dans cet endroit écarté une statue de la sainte Vierge, tenant sur ses bras l'enfant Jésus ; — Jésus à qui plaisent tant l'innocence et la simplicité des enfants. Il quittait les bras de sa mère et venait partager leur repas. Cela se renouvela plusieurs fois, après quoi, les servants de messe, peu contents que l'enfant Jésus n'apportât rien pour le déjeuner, s'en plaignirent à leur maître. Le pieux catéchiste leur conseilla, dans le cas où leur convive reviendrait les mains vides, de lui tenir le discours suivant : « Voilà, Seigneur, que vous mangez toujours avec nous et vous ne fournissez rien : en retour, invitez-nous, ainsi que notre maître, dans la maison de votre Père ». L'enfant Jésus, s'étant présenté de nouveau, ils lui transmirent fidèlement le message. Il leur répondit que l'invitation aurait lieu et qu'ils se tinssent prêt pour le jour de l'Ascension. Or, l'Ascension était peu éloignée. Ayant rapporté cela à leur maître, il se prépara à paraître au céleste banquet. Le jour de l'Ascension, il alla de bonne heure dire sa messe, qui fut servie par ses deux acolytes ordinaires. Le saint sacrifice achevé, tous trois cessèrent de vivre : le même tombeau les réunit. Quelque temps après, leurs corps furent levés de terre et placés dans la chapelle dite des Rois, où un tableau raconta longtemps la merveille aux générations pieuses.

Acta Sanctorum, tome II de mai.

IX^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Nazianze, le bienheureux décès de saint GRÉGOIRE, évêque, surnommé le Théologien, à cause de la grande science qu'il avait des choses divines. Il releva à Constantinople la foi catholique qui y était fort déchue, et réprima les hérésies qui s'élevèrent de son temps. 389. — A Rome, saint Hermas, dont l'apôtre saint Paul fait mention dans son épître aux Romains. S'étant généreusement sacrifié lui-même, il devint une hostie agréable à Dieu, et illustre par ses vertus, il entra dans le royaume céleste [1]. Vers 95. — En Perse, trois cent dix bienheureux martyrs. — A Cagli, sur la voie Flaminienne, saint Géronce [2], évêque de Cervia. — A Vendôme, le décès de saint BIÉ, confesseur. III^e^ s. — A Constantinople, la translation des corps de saint André, apôtre, et de saint Luc, évangéliste, apportés d'Achaïe, et de celui de saint Timothée, disciple de l'apôtre saint Paul, apporté d'Ephèse. IV^e^ s. Longtemps après, le corps de saint André fut transféré à Amalfi, où il est honoré par un pieux concours de fidèles : de son tombeau il coule sans cesse une liqueur pour la guérison des malades. 1208. — A Rome aussi, la translation du corps de saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Eglise, apporté de Bethléem de Juda dans la basilique de Sainte-Marie à la Crèche. — A Bari, dans la Pouille, encore la translation du corps de saint Nicolas, évêque, apporté de Myre, ville de Lycie. 1087.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Vienne, en Dauphiné, saint Denys, sixième évêque de cette ville. — A Quimper, en Basse-Bretagne, saint Tudin ou Tudy, abbé, compagnon des travaux de saint Corentin ; on fait sa fête le 11 de ce mois. — A Lierneux, près de Staveloo, en Belgique, la translation du corps de saint Simitre, prêtre romain, mis à mort avec deux autres. On fait sa fête le 26 de ce mois. Règne d'Antonin. 159. — A Tournay, sainte Languida ou Langoureuse, compagne de sainte Ursule. III^e^ s. — A Mauriac et dans tout le diocèse de Saint-Flour, fête de NOTRE-DAME DES MIRACLES.

1. Il s'agit ici de l'auteur du célèbre ouvrage connu sous le nom de *Pasteur*, dont un manuscrit apporté ces dernières années du mont Sinaï, nous a enfin restitué le texte grec. Hermas semble être un Helléniste converti par saint Paul (Rom. XVI, 4). On n'a d'autres renseignements biographiques sur cet écrivain que ceux qu'il a laissés lui-même. Né dans l'esclavage, affranchi plus tard et devenu père de famille, il s'accuse d'avoir, comme jadis le grand prêtre Héli, trop négligé l'éducation de ses enfants. On ne sait si dans la suite Hermas embrassa le sacerdoce ; il était laïque au moment où il écrivait, et sa femme n'avait point jusque-là fait profession de continence ; c'est du moins ce qu'il est permis de conclure d'un passage où il exprime l'espérance de pouvoir un jour lui donner le nom de sœur. Hermas avait été riche. Vraisemblablement il avait dû sa fortune au négoce lucratif qui établissait, entre l'Asie et Rome, des relations d'affaires et des échanges si considérables. Il s'accuse d'avoir, dans ce trafic, multiplié les dissimulations et le mensonge. Sa prospérité temporelle ne dura point. En lui ôtant les biens de ce monde, Dieu lui ouvrit le trésor des richesses immortelles. L'Ange de la pénitence lui apparut sous la forme d'un pasteur vêtu d'un manteau blanc, une panetière sur l'épaule, une houlette à la main. Cet Ange devait conduire Hermas à Jésus-Christ, et ses instructions, recueillies par l'heureux pénitent, forment le livre du *Pasteur*. Toute l'antiquité chrétienne, depuis saint Irénée jusqu'à saint Jérôme, a louangé cet ouvrage. Le *Pasteur* d'Hermas était lu dans les assemblées des fidèles, non point comme une écriture canonique, mais comme un traité de théologie morale, une sorte d'Apocalypse pratique, où les vertus de l'Evangile se présentaient tour à tour en un gracieux tableau, sous forme de vision, de préceptes et de similitudes.

Le nom du pontife Clément (67-76), à qui Hermas remit un des exemplaires de son ouvrage, « pour que la doctrine en fût communiquée aux nations étrangères », nous donne la date des visions d'Hermas.

Cf. Freppel, *les Pères apostoliques ;* Darras, *Hist. de l'Eglise ;* Dom Ceillier, nouv. éd.

2. Saint Géronce de Cervia passe pour être celui qui assista le pape Symmaque au quatrième concile de Rome, célébré en 502. Un autre, du même nom, évêque de Camerino, vécut dans le même siècle et assista au concile de Rome, sous le pape Hilaire. On en trouve un troisième parmi les évêques de la Gaule, auxquels le pape saint Léon adressa son épître cinquante-deuxième.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Nazianze, le décès de saint Grégoire l'Ancien, évêque, père de saint Grégoire le Théologien.

Martyrologe des Hiéronymites. — A Rome, la translation de saint Jérôme, notre père.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Nocera, en Campanie, saint Prisque, évêque, patron de cette ville. — A Nicomédie et aux environs, les saints Cadrat ou Quadrat, Saturnin, Rufin et leurs compagnons, martyrs. Sous le règne de Valérien. — A Axiopolis, en Bulgarie, les saints Quirille, Quindée ou Gindée et Zénon, martyrs. — A Tarse, en Cilicie, les saints Aphrodise, Joconde et Ferme, martyrs, indiqués par le Martyrologe de saint Jérôme. — A Milan, les saints Ephénique, Caste et Polyme, diacre, martyrs, mentionnés à la même source. — A Pavie, sainte Honorée, sainte Lumineuse ou Luminose, sainte Libérate, sainte Spécieuse ou Spéciose, toutes les quatre sœurs de saint Epiphane, qui leur donna lui-même le voile des vierges. Honorée et Lumineuse, ayant été emmenées en captivité par Odoacre, chef des Hérules, le barbare les traita cependant honorablement, par considération pour leur saint frère, qui les racheta bientôt et les ramena à leur couvent. Honorée, la plus jeune, décéda le 11 janvier, vers 500 ; Lumineuse, le 9 mai, en 496, Libérate, le 16 janvier, vers 495, et Spéciose, le 16 juin 510. C'est à Lumineuse que saint Epiphane avait confié la tutelle de leur plus jeune sœur, Honorée, qui était née d'une seconde épouse de leur père, nommée Focarie. — En Espagne, le vénérable Jean d'Avila, que quelques-uns qualifient de bienheureux. Nous avons donné sa vie à la suite de celle de saint Jean de Dieu. — A Avella, en Italie, le bienheureux Fort Gabrielli, qui vécut d'abord solitaire, dans les Apennins, et que le désir de pratiquer l'obéissance porta à embrasser la vie de communauté dans le monastère de Font-Avellana, fondé depuis peu par le bienheureux Robert. Il est surtout honoré à Gubio, sa patrie. En 1756, Benoît XIV a approuvé son culte. 1040. — A Bologne, le bienheureux Nicolas Albergati, patron et protecteur de la Confrérie de la Persévérance, composée de trente-trois membres, en l'honneur des trente-trois ans que Notre-Seigneur Jésus-Christ a passés sur la terre[1]. — Au mont Pilate, en Suisse, le bienheureux JEAN ou HANS Wagner, ermite. 1516. — A Pinave, entre Viane et Logrono, en Espagne, fête de saint Grégoire, évêque d'Ostie et légat du Pape, qui mourut à Berruegno, en Navarre. L'église Saint-Sauveur de Pinave, où l'on trouva son corps, en 1260, a pris, à cause de lui, le nom de Saint-Grégoire. On l'invoque contre les sauterelles. On l'honore aussi à Ostie, en Italie. 1044.

SAINT BÉAT OU BIÉ, ANACHORÈTE A LAON

IIIe siècle.

Saint Béat est né en Italie, de parents nobles et riches, au commencement du IIIe siècle. De bonne heure il se sentit touché de la grâce ; et, voulant vivre dans l'humilité et la pénitence, il quitta la maison paternelle et passa dans les Gaules en habits de mendiant. Il était accompagné d'un jeune homme nommé Isle qu'il formait à la piété et à qui il rendait les services les plus humiliants. Béat se dirigea d'abord vers la source de la Garonne pour y annoncer l'Evangile. Il se trouve, en effet, environ à deux lieues de Bagnères-de-Luchon, une petite ville du nom de *Saint-Béat ;* elle ne se compose que de deux rues qui communiquent par un beau pont en pierre. C'est un souvenir du fruit des prédications de ce pieux missionnaire. Animé d'un saint zèle pour étendre le royaume de Jésus-Christ, il parcourut ensuite plusieurs provinces, alla à Nantes, à Vendôme, et en beaucoup d'autres lieux, convertissant partout un grand nombre d'infidèles par des

1. Voir son éloge dans le martyrologe romain de demain, et sa vie au 3 mars.

instructions touchantes, soutenues par une vie irréprochable et par le don des miracles. Enfin il vint à Laon et choisit pour retraite une grotte dite de Chevreson ou Chevresson, laquelle était située à la pointe orientale de la montagne ; aujourd'hui elle se trouve ensevelie sous l'un des bastions de la citadelle actuelle. Là, Béat menait la vie la plus sainte et la plus austère. Il passait ordinairement trois jours de suite sans manger, prenait peu de repos et se livrait à la prière et à un travail continuel. Son occupation était de faire des paniers et des nattes de joncs. Il les vendait pour subvenir à sa subsistance et avoir la facilité de faire des aumônes. Il enseignait la voie du salut à ceux qui venaient le trouver. De temps en temps aussi il allait à Laon et y annonçait Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme. Il cherchait à toucher les cœurs en racontant les circonstances douloureuses de la passion du Sauveur, mort pour le salut du genre humain. La vie mortifiée qu'il menait, les vertus qu'il pratiquait, étaient pour ses auditeurs une preuve de la vérité des dogmes qu'il enseignait. Béat eut le bonheur d'implanter la foi dans le pays Laonnois, et il en est regardé comme l'Apôtre. A son arrivée, il avait trouvé dans toute la contrée environnante un nombre considérable de païens. Souvent il se trouva obligé, pour éviter les persécutions, de réunir ses néophytes dans les grottes qui se prolongeaient fort loin dans les flancs de la montagne, particulièrement au-dessus du faubourg de Vaux, et jusque sous l'emplacement actuel de la cathédrale.

Le Seigneur l'aida à triompher de tous les obstacles, et lorsqu'il mourut, à la fin du IIIe siècle, dans un âge très-avancé, il bénissait Dieu en voyant qu'il laissait après lui des adorateurs en esprit et en vérité du Christ qu'il leur avait si souvent prêché. — Ces fidèles déposèrent avec respect son corps dans la caverne qui avait été son séjour habituel. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau et augmentèrent la confiance en sa puissante intercession. Son pèlerinage devint célèbre dans toute la contrée où il était spécialement invoqué pour la guérison du cancer.

Au bout de quelque temps son corps fut levé de terre et exposé à la vénération des fidèles. En 1228, l'évêque Anselme fit faire une magnifique châsse en vermeil et y déposa les reliques de saint Béat, en y ajoutant quelques côtes de saint Gennebaud, un bras de saint Montain, et la tête de sainte Preuve. On portait solennellement cette châsse en procession jusqu'à la caverne du Saint, le 9 mai de chaque année ; depuis la disparition de cette caverne, la châsse était portée en triomphe dans les rues de Laon. En 1564, Gautier de Mortagne, évêque de Laon, céda un os du bras de saint Béat à Gérard, abbé de la Trinité de Vendôme, à la condition expresse que, chaque année, ledit abbé et ses successeurs feraient célébrer un service pour les chanoines de Laon décédés.

L'église de Nizy-le-Comte [1], bâtie en 1751, fut consacrée sous le vocable de saint Béat ; elle obtint, en 1772, un doigt du Saint et quelques reliques de saint Gennebaud, de saint Maurice, de saint Guillaume et de sainte Preuve. Ces précieux restes ont été, en 1858, renfermés dans une même châsse. La fête du 9 mai se célèbre dans cette paroisse avec la plus grande solennité, et toute œuvre servile y est interrompue.

La châsse de saint Béat, qui est exposée tous les ans dans la cathédrale de Laon, renferme un os du fémur et un morceau du crâne. Ces reliques ont été réconnues authentiques par Mgr de Simony, évêque de Soissons et de Laon [2].

L'église de la Sainte-Trinité de Vendôme possède encore les reliques de

1. *Minaticum* ou *Ninnaticum*. — 2. Henri Congnet, doyen du Chapitre de Soissons.

saint Béat. L'église paroissiale de son nom, qui se trouvait dans cette ville, a été détruite sur la fin du XVIIIe siècle.

Enfin, il y a, dans le diocèse du Mans, une paroisse qui s'appelle de son nom Saint-Bié ou Belin.

On le représente appuyé sur un bâton et étendant à ses pieds un dragon, celui de l'idolâtrie sans doute, quoi qu'en racontent les habitants de Château-sur-Loir[1].

Ce qui précède est tiré en grande partie de l'*Histoire du diocèse de Laon*, par Dom Lelong, religieux bénédictin; in-4°, 1783. Nous y avons ajouté ce qui concerne ses reliques.

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE

312-389. — Papes : Saint Melchiade; saint Sirice. — Empereurs : Constantin; Théodose.

Il aima les livres, il aima les savants, mais les livres et les savants qui parlaient de Dieu.
Rohrbacher.

Grégoire, surnommé le *Théologien*, à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la religion, naquit au village d'Azianze, sur le territoire de Nazianze, petite ville voisine de Césarée en Cappadoce. Grégoire, son père, et Nonne, sa mère, sont honorés dans l'Eglise d'un culte public; l'un le premier janvier, et l'autre le cinq août.

Nonne, par d'abondantes aumônes, attira sur sa famille les bénédictions du ciel. Sa charité pour les pauvres ne l'empêchait cependant pas de remplir les devoirs de la justice à l'égard de ses enfants; elle savait, par une sage économie, conserver et même augmenter leur bien. Les exercices de piété emportaient une grande partie de son temps; mais elle avait une attention extrême à remplir les devoirs de son état.

Grégoire, son mari, suivait, dès l'enfance, les superstitions du paganisme. Il était de la secte des *Hipsistaires*, ainsi nommés, parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Dieu *très-haut*. Ils adoraient en même temps le feu, comme les Perses, et observaient avec les Juifs le sabbat et la distinction des viandes.

Grégoire était le premier magistrat de la ville de Nazianze, et remplissait les devoirs de sa charge avec beaucoup d'intégrité. Il avait aussi toutes les vertus morales qui font un honnête homme selon le monde; il ne lui manquait que d'être chrétien. Nonne employait les larmes et les prières auprès de Dieu pour obtenir sa conversion. Elle fut à la fin exaucée. Son mari abjura le paganisme, et fut baptisé à Nazianze vers le temps où se tint le premier Concile général de Nicée. Autant il avait apporté de bonnes dispositions au baptême, autant il prit de soin pour en conserver la grâce. Son mérite le fit élever peu de temps après sur le siége épiscopal de Nazianze, qu'il gouverna environ quarante-cinq ans. Il mourut à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans.

1. C'est le cas de dire ici : *Chacun prêche pour son Saint.* Le *Propre* de Blois et de Chartres disent que saint Béat mourut *dans sa solitude, près de Vendôme.* Dom Piolin, *Histoire du Mans*, dit que ce fut à Château-sur-Loir, au diocèse du Mans. Enfin, la tradition et les monuments de Laon, dont nous avons adopté la donnée, affirment que ce fut auprès de cette ville que saint Bié termina sa vie. — Nous nous contentons de rapporter le différend sans vouloir nous charger de l'arranger.

On lit dans les ouvrages de son fils le détail fort édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité [1]. Il avait eu, avant d'être évêque, trois enfants : une fille nommée Gorgonie, et deux garçons, qui étaient Grégoire et Césaire. Nonne, leur pieuse mère, les éleva elle-même dans la piété et leur apprit à lire dans les livres saints.

Grégoire fut regardé comme le fruit des prières de sa mère ; aussi fut-il consacré au Seigneur dès le moment de sa naissance. Il répondit parfaitement aux soins que prirent ses parents de le former à la vertu. La connaissance de Dieu était le principal objet de son étude et, pour croître de plus en plus dans cette connaissance, il se fit une sainte habitude de lire assidûment les livres de piété. Il eut en sa jeunesse un songe mystérieux, qu'il rapporte de la manière suivante : « Il me sembla voir deux femmes d'une rare beauté, qui représentaient, l'une la chasteté, et l'autre la tempérance ; elles me caressaient comme leur enfant et m'invitaient à les suivre. Venez avec nous », me disaient-elles, « et nous vous élèverons jusqu'à la lumière de la Trinité immortelle ». Dès ce moment, le jeune Grégoire conçut un ardent désir de vivre dans le célibat. On voit par ses écrits qu'il avait une estime singulière pour ce saint état ; il en a représenté fort au long l'excellence et les avantages [2]. Il est aussi très-énergique lorsqu'il parle de l'obligation de garder le vœu de chasteté ; il donne à la violation d'un pareil vœu les noms de mort, de sacrilége, de perfidie [3].

Quand il eut appris tout ce qu'il pouvait apprendre dans son pays natal, il se rendit à Césarée de Palestine, et son frère Césaire à Alexandrie. A Césarée se trouvait l'école fondée par Origène, et la fameuse bibliothèque de son disciple, le martyr saint Pamphile, augmentée par le savant Eusèbe. De Palestine, il alla rejoindre à Alexandrie son frère Césaire, et passa quelque temps avec lui ; après quoi il s'embarqua pour Athènes, qui était toujours regardée comme la métropole des sciences et des lettres. La saison n'était pas favorable. Il y eut une furieuse tempête de vingt jours. Un moment, le navire se trouva plein d'eau : alors tout le monde, marins et pilote, ceux-là mêmes qui peu avant ne reconnaissaient aucun dieu, invoquèrent à haute voix Jésus-Christ, et le navire fut sauvé. Mais on manqua d'eau douce ; les vases qui en contenaient avaient été précipités à la mer par une secousse plus violente de la tempête. Un navire marchand de Phénicie, qu'ils rencontrèrent, eut l'humanité et le courage de leur en passer. Cependant la tempête ne diminuait point ; l'équipage perdait toute espérance. Ce qui désolait surtout Grégoire, c'est qu'il n'avait pas encore reçu le baptême. Sa douleur était si grande, que les matelots mêmes en avaient pitié. Il priait Dieu avec larmes, et lui consacrait de nouveau sa vie entière s'il daignait le sauver de ce péril. Sa prière fut exaucée : la tempête se calma. Il y eut plus : tous ceux qui étaient avec lui dans le même navire embrassèrent avec beaucoup de piété la foi du Christ, et arrivèrent heureusement à Athènes.

Grégoire parle de cette ville avec enthousiasme. On y voyait alors les maîtres les plus distingués, entre autres l'orateur Anatolius, que Constance fit préfet du prétoire ; le célèbre Diophante, inventeur de l'algèbre, et Prohérésius, professeur d'éloquence. L'empereur Constant l'avait appelé dans les Gaules. En repassant par Rome, Prohérésius s'y fit tellement admirer, que le sénat lui érigea une statue avec cette inscription : « Rome, la reine de l'univers, au roi de l'éloquence ».

Ce qui mit le comble au bonheur de Grégoire, ce fut l'arrivée de son ami saint Basile. Ils se connaissaient déjà ; mais alors leur amitié devint in-

1. *Orat.* 19, *carm.* — 2. *Carm.* 8, etc. — 3. *Carm.* 3.

time. Ils demeurèrent ensemble, eurent une table commune, ne fréquentaient de leurs compagnons que les plus chastes et les plus paisibles. Deux rues seulement leur étaient connues dans la ville : celle qui conduisait à l'église et aux docteurs qui y enseignaient la foi ; l'autre, qui conduisait aux écoles publiques et aux maîtres qui enseignaient les sciences humaines. Ils laissaient aux autres les rues par lesquelles on allait au théâtre, aux spectacles et aux divertissements profanes. Leur sanctification faisait leur grande affaire ; leur unique ambition était d'être de vrais chrétiens. C'était en cela qu'ils faisaient consister toute leur gloire. Leur vie était fort austère ; ils ne prenaient sur l'argent que leur envoyait leur famille, que ce qui était nécessaire pour fournir aux plus indispensables besoins de la nature ; le reste était distribué aux pauvres. L'envie ne troublait point la tranquillité de leur âme : ce qui arrivait d'heureux à l'un, causait la joie et le bonheur de l'autre. Ils s'excitaient mutuellement à faire de bonnes œuvres ; et, par une sainte émulation, ils s'efforçaient de l'emporter l'un sur l'autre dans la pratique du jeûne, de la prière et des différents exercices de piété.

Les premiers pour la piété, ils n'en furent pas moins les premiers pour les sciences et les lettres. Tant de sciences et de vertus excitèrent l'admiration à tel point, que partout où l'on parlait d'Athènes et de ses maîtres habiles, on parlait du merveilleux couple d'amis, Basile et Grégoire, Grégoire et Basile.

A tant de connaissances précieuses, ils en joignaient une bien nécessaire, la connaissance des hommes.

Julien, qui fut depuis empereur, vint à Athènes en 355. Saint Basile et saint Grégoire l'y connurent, parce qu'ils étudièrent quelque temps avec lui l'Ecriture et les belles-lettres. Quelque déguisé qu'il fût, les personnes clairvoyantes démêlaient à travers son extérieur le déréglement de son esprit. Saint Grégoire présagea dès lors que l'empire nourrissait un monstre dans son sein ; et ce présage, il le fondait sur je ne sais quoi d'extraordinaire qu'on remarquait en ce prince. En effet, Julien avait la démarche peu assurée, des épaules qui se haussaient et se baissaient tour à tour, la tête toujours en mouvement, des yeux égarés et inquiets. Il parlait et riait avec excès. Sa langue, quoique rapide, ne pouvait pas toujours suivre ses pensées ; son discours était quelquefois entrecoupé, et sa voix hésitante ; souvent il faisait des questions et des réponses hors de propos ou qui manquaient de justesse [1].

Enfin, arriva un moment pénible. Après trente années consacrées aux études, Basile et Grégoire allaient quitter Athènes et se quitter l'un l'autre. Toute la ville s'en émut. Professeurs et élèves entourent les deux amis et les conjurent de rester. Basile développe si éloquemment les motifs qu'il avait de retourner dans sa patrie, que, malgré soi, on le laisse partir ; mais on retient Grégoire et on le force d'accepter une chaire d'éloquence. Ce ne fut pas pour longtemps, car peu après il se déroba sans bruit pour aller rejoindre son ami en Cappadoce. Il arrivait à pied à Constantinople, dans le même temps que son frère, le médecin, y débarquait d'Alexandrie. Césaire avait dès lors une telle réputation, que les magistrats de Constantinople, pour le retenir dans cette ville, lui offrirent un traitement avantageux, une alliance distinguée et la dignité de sénateur [2]. A leur demande, l'empereur Constance lui donna des lettres de citoyen et le nomma son premier médecin. Cependant Grégoire sut persuader à son frère de revenir avec lui dans leur pays natal, et de lui consacrer les prémices de son art. Telles étaient

1. *Or.* 4. 121. — 2. Voir la Vie de saint Césaire, au 25 de février.

les études et les mœurs de ce que nous appelons les Pères de l'Eglise.

Mais, pour revenir à Grégoire, plusieurs personnes avaient voulu l'engager à se fixer à Constantinople. Vous pourrez, lui disait-on, suivre le barreau ou enseigner la rhétorique ; vous aurez par là occasion de faire briller vos talents, et de vous avancer promptement dans le monde. Ces discours ne furent point capables d'éblouir le Saint ; il répondit qu'il portait ses vues plus loin, et que son dessein était de ne vivre que pour Dieu.

La première chose qu'il fit en arrivant à Nazianze, fut de recevoir le baptême des mains de son père. Il se dévoua pour lors entièrement au service de Dieu. « J'ai donné », dit-il [1], « tout ce que j'ai à celui de qui je l'ai reçu, et je l'ai pris lui seul pour mon partage. Je lui ai consacré mes biens, ma gloire, ma santé, ma langue et mes talents. Tout le fruit que j'ai retiré de ces avantages a été le bonheur de les mépriser pour l'amour de Jésus-Christ ». Mort au monde et à tous ses charmes, il n'avait plus d'ardeur que pour les choses de Dieu. Du pain, du sel et de l'eau faisaient sa nourriture [2]. Ses habits étaient grossiers, et la terre nue lui servait de lit. Il s'occupait le jour à des travaux pénibles, et passait une grande partie de la nuit à prier ou à contempler les perfections divines [3]. L'éloquence profane qu'il avait étudiée si longtemps, lui parut, ainsi que les richesses, un objet digne de mépris. Il n'eut plus de commerce avec ses livres classiques ni avec ceux qui traitaient de l'art oratoire ; il les abandonna, comme il le dit lui-même [4], *aux vers et aux teignes*. Les honneurs n'étaient à ses yeux que de vains songes dont l'illusion séduit les hommes ; il craignait les précipices que l'ambition creuse sous les pieds de ses esclaves. On ne voyait rien en lui qui annonçât de l'attachement à la terre ; il était pour ainsi dire hors du monde, et il n'avait de conversation qu'avec le ciel [5]. Cela ne l'empêcha cependant pas de se charger pour quelque temps du gouvernement de la maison de son père et de l'administration de ses affaires.

Sa patience fut éprouvée par de cruelles maladies. Le dérangement de sa santé venait de ses austérités et des larmes qu'il versait avec tant d'abondance et de continuité, qu'elles l'empêchaient quelquefois de dormir [6]. Il se réjouissait dans ses infirmités, qui lui fournissaient l'occasion de pratiquer la mortification et le renoncement à lui-même [7]. Il déplorait avec amertume les ris immodérés de sa jeunesse qui avaient eu leur principe dans un caractère extrêmement gai. A force de combats, il vint à bout de réprimer jusqu'aux mouvements indélibérés de la colère, et de se rendre tellement maître de lui-même, qu'il n'avait plus que de l'indifférence pour toutes les choses qui lui étaient auparavant les plus chères. Ses aumônes le rendaient toujours le plus indigent des hommes ; ses biens étaient à tous ceux qui se trouvaient dans le besoin, comme un port est à tous ceux qui sont sur mer [8]. Personne n'aima jamais plus que lui la retraite et le silence. Il gémissait sur les déréglements qu'entraîne la démangeaison de parler, et sur cette manie pitoyable qu'ont certaines gens de vouloir s'ériger en maîtres du genre humain [9].

Depuis longtemps Grégoire désirait rompre tout commerce avec les hommes, afin de vaquer plus librement au service de Dieu. Ce fut pour satisfaire à ce désir, qu'en 358, il alla rejoindre saint Basile qui vivait dans la solitude, près de la rivière d'Iris, dans la province du Pont. Les veilles, les jeûnes et la prière faisaient les délices de ces deux grands hommes ; ils y joignaient le travail des mains, le chant des psaumes et l'étude de l'Ecri-

1. *Or.* 1, p. 32. — 2. *Carm.* 2, p. 31. — 3. *Carm.* 55. — 4. *Carm.* 1. — 5. *Or.* 29. — 6. *Carm.* 55. — 7. *Ep.* 69. — 8. *Carm.* 49. — 9. *Or.* 9, 2.

ture sainte. Ils suivaient pour l'explication des divins oracles, non leurs propres lumières ni leur esprit particulier, mais la doctrine des anciens Pères et des Docteurs de l'Eglise [1].

Grégoire ne resta dans la solitude qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour connaître les douceurs que l'on y goûte. Son père, âgé de plus de quatre-vingts ans, le rappela, afin qu'il l'assistât dans le gouvernement de son diocèse. Pour en tirer plus de secours, il l'ordonna prêtre de force, et lorsqu'il s'y attendait le moins. Il en usa de la sorte parce qu'il connaissait les sentiments de son fils à l'égard du sacerdoce, et la difficulté qu'il aurait de le faire consentir à recevoir l'imposition des mains. On met communément cette ordination au jour de Noël de l'année 361.

Le Saint se plaignit hautement de la violence qu'on lui avait faite. Il était inconsolable de son ordination ; il prit la fuite, et alla trouver son ami Basile pour déposer dans son sein la douleur dont il était accablé. Plusieurs personnes improuvèrent sa manière d'agir. On disait que sa fuite venait d'orgueil, d'opiniâtreté ou de quelqu'autre motif semblable. Bientôt Grégoire se condamna lui-même. Le châtiment de Jonas, puni pour avoir désobéi aux ordres de Dieu, lui inspira d'autres sentiments. Il revint à Nazianze, d'où il était absent depuis dix semaines, et y prêcha son premier sermon le jour de Pâques.

Ce discours fut bientôt suivi d'un second qui porte le titre d'*Apologie*, parce que le Saint y justifie sa fuite. La matière qui en fait le sujet est très-importante. Grégoire y traite de la dignité et des dangers du sacerdoce, des devoirs des prêtres, de la sainteté requise pour approcher de l'autel et pour paraître devant un Dieu qui est la pureté même ; de la difficulté de gouverner les consciences, et d'appliquer les remèdes convenables aux différentes maladies des âmes : de la science nécessaire aux ministres sacrés, afin qu'ils puissent éclaircir les doutes des fidèles et réfuter les erreurs. De tout ce détail, il conclut qu'il a eu raison de trembler à la vue du fardeau dont on voulait le charger, et qu'il a dû au moins se préparer quelque temps au sacerdoce par la prière, la pénitence et la méditation. Il est vrai, ajoute-t-il, que la crainte du compte terrible que Dieu demandera de la conduite des âmes m'a fait quelque temps refuser le travail ; mais, comme un autre Jonas, je suis revenu pour accomplir les devoirs de l'état auquel j'ai été appelé. J'espère que l'obéissance me soutiendra au milieu des dangers et qu'elle m'obtiendra de Dieu les grâces dont j'ai besoin.

Dans le discours dont nous venons de parler, saint Grégoire loue l'église de Nazianze pour l'union de ses membres et leur attachement à la vraie foi. Malheureusement cette unanimité fut troublée sur la fin du règne de Julien [2]. L'évêque de Nazianze signa un écrit dressé par les partisans secrets de l'arianisme, et conçu en termes équivoques et captieux. Il s'y était prêté par complaisance pour quelques personnes qu'il espérait faire rentrer dans le sein de l'Eglise : mais cette démarche imprudente scandalisa ses diocésains ; les plus zélés, surtout les moines, refusèrent de communiquer avec lui. Son fils, prévoyant les suites funestes de cette division, mit tout en œuvre pour l'étouffer dès sa naissance, et il sut si bien manier les esprits, qu'il réconcilia parfaitement le troupeau avec le pasteur. Dans cet accommodement, il joignait la fermeté à la douceur, en sorte qu'il n'accorda rien à l'erreur de ceux qui avaient séduit son père, et qui, en lui arrachant une souscription, avaient fait douter de la pureté de sa foi. Il prononça un beau discours à l'occasion du rétablissement de la paix dans l'église de Nazianze [3],

1. Rufin, *Hist.*, l. II, c. 9, p. 254. — 2. *Or.* 3, p. 53. — 3. *Or.* 12.

Quelque temps après la mort de Julien, il composa ses deux discours contre ce prince apostat. Il y parle avec cette force qu'employaient les Prophètes lorsque, par l'ordre de Dieu, ils reprenaient les crimes des rois impies. Son unique but était de défendre l'Eglise contre les païens, en démasquant l'injustice, l'impiété et l'hypocrisie de son plus dangereux persécuteur.

Saint Grégoire eut enfin la consolation de voir son frère Césaire renoncer au monde, afin de ne vivre plus que pour Dieu ; mais la mort le lui enleva au commencement de l'année 368. Césaire fut enterré à Nazianze, et l'Eglise l'honore d'un culte public. Saint Grégoire prononça son oraison funèbre. Dans le détail qu'il donne de ses vertus, il fait remarquer qu'au milieu des honneurs, il regarda toujours l'avantage d'être chrétien comme la première des dignités et le plus glorieux de tous les titres. Il prononça aussi l'oraison funèbre de sainte Gorgonie, sa sœur, qui mourut peu de temps après. Il y relève sa ferveur dans la prière, son humilité, sa résignation, son respect pour les ministres sacrés et les choses saintes, sa libéralité envers les pauvres, ses mortifications, son zèle pour l'éducation de ses enfants, etc. Il regarde comme miraculeuse la guérison d'une paralysie qu'elle obtint en priant devant l'autel, ainsi que la conservation de sa vie après les meurtrissures dangereuses qu'elle s'était faites en tombant de son char.

En 372, la Cappadoce fut divisée, par l'ordre de l'empereur, en deux provinces. Celle qu'on appelait la seconde eut la ville de Tyane pour capitale. Cette division causa du trouble dans l'Eglise. Anthime, évêque de Tyane, prétendait avoir une juridiction archiépiscopale sur la seconde Cappadoce. Saint Basile s'opposa à cette prétention ; il réclama son droit comme archevêque de Césarée, et soutint qu'une division purement civile ne lui ôtait point la qualité de métropolitain de la Cappadoce. L'amour de la paix lui fit cependant relâcher quelque chose dans la suite : il consentit que le siége de Tyane fût regardé comme la métropole de la seconde Cappadoce.

Durant la contestation, saint Basile élut Grégoire, son ami, évêque de la ville de Sasimes, qui était de la petite division qu'on lui disputait. Grégoire s'opposa à son élection. Il se soumit pourtant à la fin par un effet de l'autorité réunie de son père et de son ami. Il fut sacré par saint Basile à Césarée, vers le milieu de l'année 372. Après la cérémonie, il revint à Nazianze, en attendant, pour prendre possession de son Eglise, une occasion favorable qui ne se présenta jamais. En effet, Anthime, qui avait mis le nouveau gouverneur dans ses intérêts, et qui était maître de tous les chemins, l'empêcha de pénétrer jusqu'à Sasimes. Saint Basile ayant accusé Grégoire de manquer de courage, celui-ci lui répondit qu'il n'était point disposé à combattre pour un siége épiscopal [1]. Il gouverna cependant celle de Nazianze, sous son père, qui était fort âgé, et qui mourut l'année suivante. Il se chargea lui-même de l'oraison funèbre de ce vénérable vieillard, et il la prononça en présence de saint Basile et de sainte Nonne, sa mère, qui ne survécut pas de beaucoup à son mari.

Son dessein, après la mort de son père, était de vivre dans la solitude, qui avait toujours été l'objet de ses plus ardents désirs ; mais on le pressa si vivement de ne point abandonner l'église de Nazianze, qu'il consentit à en prendre soin jusqu'à ce que les évêques de la province lui eussent donné un pasteur.

Comme cette affaire traînait en longueur, et que d'ailleurs sa santé était

1. L. VII, c. 5.

considérablement dérangée, il se retira, en 375 à Séleucie, métropole de l'Isaurie. Il passa cinq ans dans cette ville. La mort de saint Basile, arrivée en 378, fut pour lui un coup très-sensible. Il composa, en l'honneur de son ami, douze épigrammes ou épitaphes. Il prononça son panégyrique à Césarée quelques années après, c'est-à-dire en 381 ou 382.

La persécution ayant cessé par la mort de l'empereur Valens, qui périt misérablement en 378, la paix fut enfin rendue à l'Eglise. Les évêques catholiques cherchèrent les moyens de réparer les ravages que l'hérésie avait faits; ils tinrent, pour cet effet, plusieurs assemblées, et résolurent d'envoyer des hommes aussi savants que zélés dans les provinces où la sainte doctrine avait le plus souffert. De toutes les Eglises, il n'y en avait point qui fût dans un état aussi déplorable que celle de Constantinople. Elle gémissait depuis quarante ans sous la tyrannie des Ariens. Le peu de catholiques qui y restaient, avaient été longtemps sans pasteur et même sans église. Ils s'adressèrent à Grégoire, dont ils connaissaient le savoir, l'éloquence et la piété, et le conjurèrent instamment de venir à leur secours. Ils engagèrent plusieurs évêques à se joindre à eux, afin d'obtenir plus sûrement l'effet de leurs prières. Tant de sollicitations réunies furent quelque temps inutiles, rien ne pouvant tirer Grégoire de sa retraite de Séleucie, où il vivait dans un parfait détachement du monde. A la fin, cependant, il fut forcé de se rendre.

Il vint donc à Constantinople, en 379, pour se mettre à la tête de ce diocèse, sans toutefois en être. Il fut d'abord assez mal reçu. Les habitants de cette ville, amateurs du faste, méprisèrent un homme déjà cassé par l'âge, ayant la tête chauve, et le visage exténué de larmes et d'austérités, revêtu d'habits grossiers, montrant en tout les marques d'une extrême pauvreté. Les Ariens en firent le sujet de leurs railleries : ils l'accablèrent d'injures et noircirent même sa réputation par leurs calomnies. La persécution devint générale ; les grands, comme le peuple, traitaient l'homme de Dieu de la manière la plus indigne : mais ils ne faisaient que lui procurer par là l'occasion d'acquérir le glorieux titre de confesseur.

Grégoire logea chez des parents qu'il avait à Constantinople, et c'était dans leur maison que les orthodoxes s'assemblaient pour l'entendre. Quelque temps après, il changea cette maison en une église à laquelle il donna le nom d'*Anastasie* ou de résurrection, parce que ce fut là où ressuscita, pour ainsi dire, la foi catholique, qui, jusqu'alors, avait été si fortement opprimée dans cette ville. On lit dans Sozomène [1], que le nom d'*Anastasie* fut confirmé à cette église par un miracle. Une femme enceinte, dit cet auteur, s'y étant tuée en tombant du haut d'une galerie, recouvra la vie par les prières des fidèles assemblés. On y déposa depuis le corps de sainte Anastasie, vierge et martyre, qui fut apporté de Sirmich à Constantinople, vers l'an 460 [2]. Il ne faut pas confondre cette église avec une autre du même nom, qui était entre les mains des Novatiens, sous les règnes de Constance et de Julien l'Apostat [3].

Le Saint faisait assidûment des instructions dans sa petite église, et il voyait avec joie que le nombre de ses auditeurs augmentait tous les jours. Les Ariens et les Apollinaristes, réunis avec divers autres hérétiques, tâchaient d'empêcher l'effet de ses discours, en le diffamant par des calomnies atroces; ils avaient même recours à la violence. Ils le poursuivaient à coups de pierres dans les rues; ils le traînaient devant le magistrat comme un brouillon qui ameutait le peuple. Le Saint souffrait avec patience tous

1. *Ep.* 32. — 2. Théod., *Lect.*, l. II, p. 19, I. — 3. Socrate, t. II, c. 38.

ces mauvais traitements. « Il est vrai », se disait-il à lui-même, « que le parti des hérétiques est le plus fort; mais je combats pour la bonne cause. S'ils possèdent les églises, j'ai Dieu dans mes intérêts. Qu'ils ne se glorifient pas d'avoir le peuple de leur côté; j'ai avec moi les anges qui me protégent et me défendent ».

Le saint pasteur menait une vie fort retirée; jamais il ne faisait de visites, à moins que la nécessité ne l'y obligeât. Le temps qu'il n'employait point aux fonctions du ministère était consacré à la méditation. Il ne se nourrissait que de pain et d'herbes assaisonnées d'un peu de sel. On voyait sur ses joues les traces des larmes qu'il versait presque continuellement. Nuit et jour il implorait la miséricorde divine sur son troupeau. Tous ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer son profond savoir, ainsi que le rare talent qu'il avait de rendre sensibles les vérités les plus abstraites et de s'exprimer avec autant de clarté que d'élégance. Les hérétiques et les païens, s'étant humanisés peu à peu, eurent la curiosité d'aller l'entendre, et, malgré leurs préventions, ils furent forcés de reconnaître la supériorité de son mérite. Chaque jour le fruit de ses discours devenait plus sensible. Le nombre des catholiques s'augmentait de plus en plus. Les partisans de l'erreur ouvraient les yeux et s'empressaient de rentrer dans le sein de l'Eglise. Il n'y avait qu'une chose qui affligeât le Saint : c'étaient les applaudissements avec lesquels on écoutait ses sermons; il craignait que son cœur ne fût infesté par le poison de la vaine gloire; et cette crainte faisait qu'il ne parlait en public, qu'avec une sorte de timidité et d'embarras. On ne lui reprocha jamais de flatter les grands. L'unique but de ses discours était d'expliquer et d'affermir la foi catholique et de réformer le désordre de ses mœurs. Il s'élevait fortement contre la manie de disputer sur les matières de religion, abus qui était alors fort commun à Constantinople. La voie du salut est fermée, selon lui, à tous ceux que possède l'esprit de dispute. On ne peut aller au ciel que par l'observation des commandements du Seigneur [1]. Il faut donc avoir soin de faire l'aumône, d'exercer l'hospitalité, de visiter et de servir les malades, de prier, de gémir sur ses péchés, de mortifier ses sens, de réprimer les saillies de la colère, de veiller sur sa langue, d'assujétir la concupiscence.

Les vertus et les talents de Grégoire attiraient auprès de lui un grand nombre de personnes. Saint Jérôme quitta les déserts de la Syrie pour venir à Constantinople. Il se rangea parmi les disciples du Saint; il étudia sous lui l'Ecriture, et il se glorifia toujours d'avoir eu un tel maître, comme nous le voyons par ses écrits.

Le merveilleux succès des travaux de saint Grégoire excita l'envie du démon et de ses ministres. Du nombre de ces derniers fut un faux chrétien qui faisait profession de la philosophie cynique : c'était le fameux Maxime, né dans la ville d'Alexandrie. Ce fourbe, tout rempli de l'impudence et de l'orgueil de sa secte, se rendit à Constantinople, où il sut déguiser, sous un extérieur hypocrite, l'ambition qui le dévorait, ainsi que ses autres vices. Il en imposa d'abord à plusieurs personnes. Saint Grégoire tomba lui-même dans le piége, et prononça, en 379, l'éloge de Maxime [2].

Ce loup, caché sous la forme d'une brebis, gagna quelques laïques et un mauvais prêtre; après quoi il se fit ordonner clandestinement évêque de Constantinople. Il reçut l'imposition des mains de quelques évêques

1. *Carm.* 1.

2. Nous l'avons encore sous le titre d'*Eloge du philosophe Héron*. Saint Jérôme pense qu'il faut substituer le nom de *Maxime* à celui de *Héron*.

d'Egypte, qui étaient arrivés depuis peu pour cet effet. Une ordination aussi irrégulière souleva tout le monde. Le pape Damase écrivit une lettre où il témoigna la douleur que lui causait un tel crime, et où il déclarait que l'élection de Maxime devait être regardée comme nulle. L'empereur Théodose le Grand, qui était pour lors à Thessalonique, montra aussi beaucoup d'indignation contre l'intrus.

Lorsque ce prince fut arrivé à Constantinople, il proposa à Démophile, évêque arien, ou de recevoir la doctrine du concile de Nicée, ou de sortir de la ville. Celui-ci se décida pour le dernier parti. Théodose, ayant vu Grégoire, lui donna de grandes marques de son estime et de son affection. Les catholiques, lui dit-il en l'embrassant, vous demandent pour évêque, et je vous assure que leur choix est très-conforme à mes désirs. Quelques jours après son arrivée, il ôta les églises aux Ariens, et mit Grégoire en possession de celle de Sainte-Sophie, dont toutes les autres dépendaient.

Durant la cérémonie, le peuple demanda tout d'une voix que Grégoire fût évêque de Constantinople. Les cris que l'on entendait de toutes parts causèrent une espèce de confusion. Le Saint cependant la fit cesser, en disant que pour le moment on ne devait penser à autre chose qu'à remercier le Seigneur d'avoir rétabli la vraie foi. La modestie qu'il montra en cette occasion reçut de grands éloges de la part de l'empereur.

Il y avait de la difficulté par rapport au siége de Constantinople. On ne pouvait le remplir qu'après qu'un concile l'aurait déclaré vacant, et qu'il aurait annulé l'ordination de Démophile, ainsi que celle de Maxime le Cynique. Heureusement les évêques de tout l'Orient étaient alors assemblés à Constantinople. C'était saint Mélèce, patriarche d'Antioche, qui présidait au concile. Les Pères, à sa sollicitation, prirent le parti de Grégoire de Nazianze, et l'établirent canoniquement évêque de Constantinople, sans avoir égard aux larmes que son humilité lui faisait verser.

Saint Mélèce étant mort durant la tenue du concile, Grégoire y présida dans les dernières sessions. Il mit tout en œuvre pour rétablir la paix dans l'église d'Antioche, troublée par le schisme; cela augmenta ses ennemis : ils tentèrent de lui enlever, non-seulement sa dignité, mais la vie. Une fois, entre autres, ils chargèrent un assassin de les défaire d'un homme si odieux. Le ciel permit que leur fureur ne fût pas servie comme ils le désiraient. L'assassin, touché de remords, s'approcha du Saint, les yeux baignés de larmes, frappant sa poitrine et avouant son crime. Grégoire lui répondit : « Que Dieu vous le pardonne; sa bonté qui m'a conservé demande que je vous accorde votre grâce. Vous êtes présentement à moi par votre crime : mais je ne vous demande qu'une chose, c'est de renoncer à l'hérésie et de vous donner sincèrement à Dieu ». Cette douceur fit beaucoup de partisans au saint évêque, même parmi les Ariens. La bonté avec laquelle il traita ses plus ardents persécuteurs, ne fut désapprouvée que de certains catholiques qui se laissaient conduire par les saillies d'un zèle indiscret.

Sur ces entrefaites, les évêques d'Egypte et de Macédoine arrivèrent au concile. Ils s'opposèrent à l'élection de notre Saint, alléguant qu'elle était contraire aux canons, qui défendaient de transférer un évêque d'un siége à un autre. Le Saint répondit avec tranquillité que les canons allégués avaient perdu leur force en Orient par le non-usage, ce qui était de la plus grande notoriété; il ajouta que d'ailleurs ils ne pouvaient le regarder, puisqu'il n'avait point pris possession du siége de Sasimes et qu'il n'avait jamais gouverné le diocèse de Nazianze en qualité d'évêque titulaire. Voyant que ses raisons ne produisaient aucun effet, et qu'il y avait beaucoup de fermenta-

tion dans les esprits, il s'écria au milieu de l'assemblée : « Si mon élection cause tant de troubles, je consens à subir le sort de Jonas; qu'on me jette dans la mer pour apaiser la tempête, quoique je ne l'aie point excitée. Si tous veulent suivre mon exemple, l'Eglise jouira bientôt d'une paix profonde. Je n'ai jamais désiré d'être évêque, et si je le suis, c'est contre ma volonté. S'il vous paraît expédient que je me retire, je suis prêt à retourner dans ma solitude, afin que l'Eglise de Dieu puisse enfin devenir tranquille. Je vous prie seulement de réunir vos efforts pour que le siége de Constantinople soit rempli par une personne de vertu et qui ait du zèle pour la défense de la foi ». Après avoir ainsi parlé, il sortit de l'assemblée, fort content de s'être déchargé d'un fardeau si pesant [1]. Les évêques furent extrêmement surpris de sa démarche; mais ils eurent la faiblesse d'accepter sur-le-champ sa démission.

Au sortir du concile, Grégoire se rendit au palais. S'étant prosterné aux pieds de l'empereur et lui ayant baisé la main, il lui dit : « Je viens, Seigneur, non dans le dessein de demander des richesses et des honneurs pour moi ou pour mes amis, ni pour solliciter votre libéralité envers les églises; je viens demander la permission de me retirer. Vous savez que j'ai été placé malgré moi sur le siége de cette ville. Je suis devenu odieux, même à mes amis, parce que j'envisage uniquement les intérêts du ciel. Je vous conjure d'agréer ma démission. Ajoutez à la gloire de vos triomphes celle de rétablir dans l'Eglise l'unité et la concorde ». L'empereur fut singulièrement frappé d'une telle grandeur d'âme; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il accorda au saint évêque ce qu'il demandait avec tant d'ardeur.

Grégoire fit ses adieux par un beau discours qu'il prononça dans la grande église en présence des Pères du concile et d'une multitude innombrable de peuple [2]. Il y compare l'état où il avait trouvé l'Eglise de Constantinople, à son arrivée, avec l'état où il la laisse en se retirant. Il y rend grâces à Dieu du rétablissement de la foi catholique; il y proteste qu'il s'est conduit avec le plus parfait désintéressement depuis son élection, et qu'il ne s'est rien approprié des revenus du siége épiscopal : il y reproche à la ville son amour pour les spectacles, le luxe et la magnificence : et comme on l'accusait de porter trop loin la simplicité de son extérieur et de ne pas soutenir l'éclat de sa dignité, il fait ainsi son apologie : « Je ne savais pas qu'il fût de mon devoir de le disputer en faste aux consuls, aux gouverneurs, aux généraux d'armée, qui ne savent employer leurs richesses qu'à une pompe mondaine. J'ignorais qu'on pût se servir du bien des pauvres pour se nourrir délicatement, pour monter un beau cheval, pour se faire traîner dans un char pompeux, pour entretenir une foule de domestiques. Si, en agissant d'une autre manière, je vous ai offensés, la faute est faite, et j'espère que vous me la pardonnerez ». Il finit son discours en prenant congé de sa chère *Anastasie*, qu'il appelle sa *gloire* et sa *couronne*, des autres églises de la ville, des saints apôtres qui y étaient honorés; de son trône épiscopal, de son clergé, des moines et de tous les serviteurs de Dieu, de l'empereur et de toute la cour, de l'Orient et de l'Occident, des anges tutélaires de son église, et de la sainte Trinité qu'on y honorait. « Mes chers enfants », ajouta-t-il, « gardez le dépôt de la foi, et souvenez-vous des pierres qu'on m'a jetées, parce que je travaillais à mettre la vraie doctrine dans vos cœurs ».

Cependant les fidèles, ceux surtout qu'il avait d'abord gagnés à Jésus-Christ, étaient inconsolables. Ils lui avaient déjà donné des preuves de l'attachement le plus tendre, en souffrant diverses persécutions pour l'amour

1. *Carm.* 1. — 2. *Or.* 32.

de lui. Ils le suivirent en pleurant et le conjurant de rester avec eux. Grégoire fut attendri par leurs larmes; mais des motifs supérieurs l'obligèrent à exécuter son dessein. Rendu à lui-même, il en ressentit une grande joie, comme il le manda depuis à l'un de ses amis. « Je ne puis assez estimer », disait-il, « les avantages que mes ennemis m'ont procurés par leur jalousie; ils m'ont délivré du feu de Sodome en me délivrant des dangers de l'épiscopat [1] ».

Avant de donner sa démission, il avait fait son testament que nous avons encore. Il est signé par six évêques et par un prêtre, et les formalités prescrites par le droit romain y sont observées. Le Saint y confirme la donation de tous ses biens réels et personnels à l'église et aux pauvres de Nazianze. Le peu qu'il se réservait pour vivre, il le léguait à quelques-uns de ses amis et de ses serviteurs qui étaient dans le besoin.

On est étonné de la conduite qui fut tenue à l'égard de saint Grégoire, quand on se rappelle tout ce qu'il fit à Constantinople. Par son zèle, il avait retiré de l'arianisme la plus grande partie des habitants de cette ville. Sa douceur et sa patience avaient triomphé de l'opiniâtreté des hérétiques. Jamais il ne voulut user du pouvoir qu'il avait de les faire punir de toutes les persécutions qu'ils lui suscitèrent [2]; il engagea les catholiques à les traiter avec la même modération. La vengeance, leur disait-il, est défendue aux disciples de Jésus-Christ. Ils doivent souffrir patiemment, et rendre toujours le bien pour le mal [3].

Le rétablissement de la foi devait être suivi de la réformation des mœurs. Déjà le Saint avait travaillé efficacement à ce dernier objet; mais on ne lui donna pas le temps d'achever ce qu'il avait si heureusement commencé. Les vrais fidèles se seraient au moins consolés, si on ne lui eût pas donné Nectaire pour successeur.

Nectaire était sénateur romain et en même temps préteur ou gouverneur de Constantinople. Non-seulement il était laïque, mais il n'était pas même baptisé lorsqu'on procéda à son élection; il avait vécu dans l'incontinence et montré peu de sagesse en plusieurs occasions; toutes ces circonstances doivent faire rabattre beaucoup des louanges que lui a données l'historien Socrate. Il paraît aussi qu'il ne possédait point le talent de la parole [4].

Saint Grégoire était parti de Constantinople avant l'élection de Nectaire. Nazianze fut le lieu qu'il choisit pour sa demeure. Il y composa le *poëme de sa vie*, où il insistait particulièrement sur la conduite qu'il avait tenue à Constantinople. Son but était en cela de détruire diverses calomnies que l'on publiait contre lui. Il travailla de toutes ses forces à faire donner un évêque à la ville de Nazianze; mais il n'y put réussir, à cause des oppositions d'une partie du clergé.

Le mauvais état de sa santé l'obligea bientôt de se retirer à Arianze. On croit que ce fut avant la fin de l'année 381. Il ne regrettait dans sa solitude que l'absence de ses amis [5]. Quoiqu'il eût toujours été fort circonspect en ses discours, il ne laissait pas de s'accuser d'avoir trop peu veillé sur sa langue. Pour se punir de toutes les paroles inutiles qu'il avait proférées, il garda un silence absolu pendant les quarante jours du Carême de l'année 382. Malgré sa vie retirée, il ne refusait point de se communiquer aux

1. *Ep.* 73. — 2. *Or.* 32. — 3. *Or.* 24.

4. Cette observation est de Tillemont. Pallade en fait une toute semblable sur Arsace, frère de Nectaire, que l'on mit sur le siége archiépiscopal de Constantinople au préjudice de saint Chrysostome.

5. *Carm.* 147 et *Ep.* 173.

personnes qui avaient besoin de ses lumières : il donnait d'excellents avis à tous ceux qui le consultaient. Rien n'est plus sage que les règles de conduite qu'il trace pour les femmes mariées, dans son *poëme panérétique* à sainte Olympiade. Entre autres choses, il lui dit : « Premièrement, honorez Dieu; respectez ensuite votre mari comme l'œil de votre vie, car il doit diriger vos actions et toute votre conduite. N'aimez que lui; qu'il soit votre joie et votre consolation. Ne lui donnez jamais l'occasion de se fâcher contre vous. Cédez-lui lorsqu'il est en colère; assistez-le, consolez-le dans ses peines et dans ses afflictions. Parlez-lui avec beaucoup de douceur et avec tendresse : soyez modeste dans les remontrances que vous lui ferez, et prenez pour cela un moment favorable. Imitez ceux qui veulent apprivoiser les lions; au lieu d'user de violence à leur égard, ils les flattent et les caressent. Compatissez aux faiblesses de votre mari, et ne les lui reprochez jamais avec amertume. Il ne vous est pas permis d'en agir de la sorte envers celui que vous devez préférer à tout ce qu'il y a dans le monde ». Le Saint fait des vœux pour qu'Olympiade devienne mère de plusieurs enfants, et cela afin qu'il y ait plus d'âmes qui chantent les louanges de Jésus-Christ [1]. « Une des maximes qu'il inculquait fortement, était qu'il faut commencer et finir chaque action en offrant à Dieu, par une courte prière, son cœur et tout ce que l'on fait [2]. Nous devons à Dieu tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Il accepte et récompense nos plus petites actions, lorsqu'il en est le principe; il a égard pour lors, non au peu que nous faisons, mais aux sentiments dont nous sommes animés. Il ne rejette point un cœur qui, dans la pauvreté, donne ce qu'il a et ce qu'il est capable de donner pour reconnaître, autant qu'il est en lui, les bienfaits et le souverain domaine de son Seigneur ».

Cependant le siége de Nazianze était toujours vacant. Saint Grégoire, comme nous l'avons dit, avait été obligé d'en prendre le gouvernement après la mort de son père, et il l'avait confié à Clédonius durant son absence. Il voyait avec douleur différents abus auxquels un évêque seul pouvait remédier. Il s'était déjà donné des mouvements pour en faire élire un : mais ils ne lui avaient pas réussi. Il redoubla ses efforts en 382, et l'église de Nazianze eut enfin un pasteur. Le choix tomba sur un vertueux prêtre nommé Eulalius.

Le Saint résolut de passer le reste de ses jours dans la retraite, auprès d'Arianze. Il était alors fort âgé et très-infirme; mais cela ne l'empêchait pas de rendre encore service à l'Eglise, et surtout à celle de Nazianze. Il y avait dans sa solitude un jardin, une fontaine et un petit bois, qui lui faisaient goûter les plaisirs innocents de la campagne, les seuls qu'il se permît. Là, il pratiquait toutes sortes de mortifications corporelles; il jeûnait et veillait souvent; il priait beaucoup à genoux. Ecoutons-le lui-même : « Je vis au milieu des rochers et des bêtes sauvages. Je ne vois jamais de feu, et je ne me sers point de chaussure. Une simple tunique fait tout mon vêtement [3]. Je couche sur la paille, et je n'ai qu'un sac pour couverture. Mon plancher est toujours arrosé par des larmes que je répands [4] ».

Sur la fin de sa vie, il se mit à composer des poëmes sur des sujets de piété, afin de contribuer à l'édification de ceux des fidèles qui aimaient la musique et la poésie. D'ailleurs, les Apollinaristes avaient fait des poëmes pour répandre leurs erreurs; le plus sûr moyen de les discréditer était de

1. *Quo plures celebrent magni præconia Regis*, t. II, page 144. — 2. *Or.* 1, p. 1; *Or.* 9, pages 152, 153, 154, etc. — 3. *Carm.* 5 et 60. — 4. *Carm.* 147.

leur en opposer d'autres qui fussent orthodoxes, et dont la lecture pût instruire et édifier en même temps qu'elle délasserait l'esprit.

Dans ses poëmes, saint Grégoire raconte l'histoire de sa vie et de ses souffrances; il y publie ses tentations, ses faiblesses, ses fautes, et entre, à cet égard, dans un bien plus grand détail que lorsqu'il est question des choses qui pourraient lui faire honneur. Il s'y plaint, malgré sa vieillesse et ses austérités, d'éprouver toujours les révoltes d'une chair corrompue; mais il reconnaît en même temps que la grâce a conservé en lui le trésor précieux de la virginité. Ces tentations lui arrivaient par un effet de la miséricorde divine : elles le prémunissaient contre les piéges de l'orgueil et l'entretenaient dans la vigilance, en l'avertissant sans cesse de la nécessité de combattre. Ses poésies sont encore remplies d'aspirations enflammées par lesquelles il sollicite le secours de Jésus-Christ. Il y déclare que nous sommes dans une dépendance absolue du Sauveur. « Sans sa grâce », dit-il, « nous ne sommes que des esclaves qui exhalent une odeur de péché; il nous est aussi impossible d'opérer le bien, qu'il l'est à un oiseau de voler sans ailes, et à un poisson de nager sans eau. C'est lui qui nous fait voir, agir et courir [1] ». Le Saint, non content de veiller et de prier, s'éloignait de tout ce qui pouvait avoir quelque rapport au péché, s'efforçant de réduire son corps en servitude par des mortifications continuelles [2].

Dans ses lettres, il donnait d'excellents avis et ne prescrivait rien qu'il ne pratiquât lui-même. Nous en citerons un exemple. Un saint prêtre étant injustement persécuté en conséquence d'une calomnie, il lui écrivit trois lettres pour le consoler. Il lui parlait ainsi dans la troisième : « Que peut-il, après tout, nous arriver de mal? Nous n'avons qu'une chose à craindre, c'est de nous mettre, par notre faute, dans le cas de perdre Dieu et la vertu. Laissons aller les autres choses comme il plaira au Seigneur : il est le maître de notre vie, et il sait la raison de tout ce qui nous arrive; craignons seulement d'agir d'une manière indigne de notre piété. Nous avons nourri les pauvres, nous avons servi nos frères, nous avons chanté des psaumes à la louange de Dieu; s'il ne nous est plus permis de continuer les mêmes exercices, employons-nous à quelque autre chose. La grâce n'est pas stérile; elle ouvre différentes voies qui toutes conduisent au ciel. Vivons dans la retraite, vaquons à la contemplation, purifions nos âmes par la lumière de Dieu : cela n'est peut-être pas moins relevé que tout ce que nous pourrions faire ».

Telles furent les occupations de saint Grégoire dans sa dernière retraite, jusqu'à sa bienheureuse mort qui arriva vers 389. Il était âgé de soixante-dix-huit ans, lorsqu'il termina sa vie de docteur, d'évêque, de moine et de poëte.

En 950, l'empereur Constantin Porphyrogenète fit transporter ses reliques de Nazianze à Constantinople et ordonna qu'on les déposât dans l'église des Apôtres. Elles furent apportées à Rome du temps des croisades, et elles sont encore sous un autel de l'église du Vatican. Les latins honorent saint Grégoire de Nazianze le 9 mai.

ÉCRITS DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

La seule édition grecque-latine complète des œuvres de saint Grégoire de Nazianze, est celle de M. l'abbé Migne, tomes XXXV à XXXVIII de la *Patrologie*. Ces œuvres sont :

1° Des *Discours* au nombre de quarante-cinq. Les plus fameux sont les cinq discours dits

1. *Carm.* 59. — 2. *Ep.* 196, p. 891.

Théologiques contre les Eunomiens et les Macédoniens, en faveur de la divinité du Fils de Dieu et l'Esprit-Saint.

2° *Deux cent douze Lettres* très-intéressantes.

3° Son *Testament*, dont il a été parlé dans sa vie.

4° Des *Poëmes*, les uns *théologiques*, à savoir : trente-huit pièces dogmatico-bibliques et quarante pièces morales : les autres *historiques*, dont quatre-vingt-dix-sept se rapportent à saint Grégoire lui-même, deux cent trente et une à d'autres personnages, cent vingt-neuf épitaphes et quatre-vingt-dix-neuf épigrammes.

Dans le poëme 131, le saint docteur reconnaît qu'il fut redevable de sa naissance aux prières de sa mère, et que, étant tombé dangereusement malade, il recouvra la santé *par la sainte table*, c'est-à-dire par le sacrifice de l'autel.

Il enseigne et pratique, en plusieurs endroits de ses ouvrages, l'invocation des Saints. Il rapporte, *or.* 18, que sainte Justine demanda, par l'intercession de la Mère de Dieu, d'être délivrée du danger auquel sa pureté était exposée. Selon lui, les âmes des Saints connaissent dans le sein de la gloire ce qui nous concerne, *ép.* 201. Il dit, en parlant de saint Athanase, *or.* 24, « qu'il voit nos besoins du haut du ciel, qu'il tend les bras à ceux qui combattent encore pour la vertu, et qu'il s'intéresse d'autant plus en leur faveur, qu'il est affranchi des liens du corps ». Il conjure saint Basile, *or.* 20, d'intercéder dans le ciel pour ceux qu'il avait gouvernés et aimés sur la terre. Ailleurs, *or.* 18, il prie saint Cyprien de l'assister. Il reproche à Julien son aversion pour les martyrs dont on célébrait les fêtes, et le refus qu'il faisait d'honorer leurs corps, qui chassaient les démons et guérissaient les malades. On voit que, de son temps, il s'opérait plusieurs miracles par la vertu des cendres de saint Cyprien. « Ceux », dit-il, *or.* 18, « qui l'ont éprouvé, l'attestent hautement ». De là, ce zèle avec lequel il s'éleva contre les païens, qui, sous Julien l'Apostat, brûlaient les tombeaux des martyrs et jetaient leurs reliques au vent, afin de les priver de l'honneur qu'on leur rendait, *or.* 4. Julien lui-même, *Misopog.*, reproche aux chrétiens de n'avoir employé, durant la persécution de sept mois qu'ils souffrirent à Antioche, d'autres moyens pour se défendre, que la dévotion des vieilles femmes qu'ils envoyaient prier assidûment devant les tombeaux des martyrs. *Odiosam istam severitatem septimum jam mensem perpessi, vota quidem et preces, quo tantis malis eriperemur, ad vetulas dimisimus quæ circum sepulcra mortuorum assidue versantur.* Tous les passages de saint Grégoire, que nous venons de rapporter, ont fait dire au ministre Laillée, *de cultu relig.*, que ce saint docteur avait contribué par ses paroles et ses exemples à accréditer et à étendre le culte des Saints.

Si le style de saint Grégoire de Nazianze a moins de douceur et de facilité que celui de saint Basile, il est certainement plus fleuri et plus majestueux. Ce Père conçoit toujours les choses noblement, et il les exprime avec une délicatesse et une élégance inimitables.

Selon quelques auteurs, saint Grégoire est le plus grand des orateurs tant sacrés que profanes. Saint Basile partage cette gloire avec lui, au jugement de Dupin et de plusieurs autres savants. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est de présenter à ses lecteurs trop de beautés, et de faire peut-être un usage excessif des fleurs et des figures.

Ses vers sont dignes d'Homère, pleins de douceur et de facilité ; on y trouve une sublimité qui leur assure la préférence sur toutes les productions du même genre qui sont sorties de la plume des écrivains ecclésiastiques. Ils mériteraient bien d'être lus dans les écoles publiques.

Le cardinal Maï a retrouvé sur les poésies de saint Grégoire de précieux commentaires, par Cosme, précepteur de saint Jean Damascène, et plus tard évêque de Mazume ou Athédon, dans le patriarcat d'Alexandrie.

Godescard et Rohrbacher.

LE B. JEAN OU HANS WAGNER, ERMITE EN SUISSE (1516).

Il y avait, vers la fin du xv^e^ siècle, à Ittingen, près de Schaffhouse, en Suisse, une abbaye placée sous le vocable de saint Laurent, que les Augustins venaient de céder aux Chartreux. Peu de temps après ce changement, un jeune homme de Riedlingen, en Souabe, nommé Jean Wagner, vint se présenter à la porte du couvent. Sa bonne mine le fit accepter tout de suite. En 1476, il prononça ses vœux de frère lai et garda le nom de Jean, Hans en allemand vulgaire.

Quelque temps après, l'humble frère lai écrivit au souverain Pontife. La réponse toute paternelle d'Innocent VIII va nous apprendre quelles étaient les peines d'esprit du pieux chartreux et quel remède le vicaire de Jésus-Christ y appliqua. Voici cette réponse :

« Nous, pape Innocent VIII, à notre bien-aimé fils Jean Wagner, frère lai de l'Ordre des Chartreux.

« Mon fils bien-aimé, reçois avant tout notre salut et notre bénédiction apostolique ! Tu nous as

fait savoir que, pour te rendre plus parfait et pour servir Dieu d'autant plus librement, tu es entré dans l'abbaye d'Ittingen, de l'Ordre des Chartreux, située dans le diocèse de Constance, et que tu y as prononcé les vœux exigés des frères lais de cet Ordre ; tu ajoutes que tu y as vécu sans reproches pendant un certain temps. Mais comme tu ne prévois plus pouvoir, dans cette abbaye, cultiver la piété comme ci-devant, à cause des constructions et des réparations nombreuses qui s'y font, et qui occupent principalement les frères lais, tu as demandé, afin de pouvoir mieux servir le Très-Haut, de pouvoir te retirer dans une solitude, et tu nous as humblement prié de t'accorder ta demande dans notre paternelle bienveillance. Nous accédons avec plaisir à tes vœux et nous te permettons, en vertu de cette lettre, après que tu en auras demandé la permission à tes supérieurs, d'aller passer tout le reste de ta vie dans une solitude, que tu choisiras à ton gré, pour y servir le Très-Haut, soit seul, soit avec un compagnon, vêtu d'un habit grossier de drap gris, conformément aux trois vœux de ton Ordre, sans manger de viande et portant le cilice.

« Donné à Rome, le 6 mai 1489, la cinquième année de notre pontificat ».

Par suite de cette lettre apostolique, le frère Jean reçut de ses supérieurs la permission qu'il désirait, et la même année il quitta la Chartreuse dans le dessein de chercher quelque solitude dans les montagnes. Après un long voyage, il arriva dans les montagnes du Mont-Pilate, cette haute et fameuse montagne de la Suisse. Cette contrée s'appelle aujourd'hui la Forêt du bon Dieu (Herrgotswald), et appartient à la paroisse de Kriens, à deux lieues de Lucerne. Il trouva sous les rochers élevés et très-saillants une caverne, entourée de sapins et de buissons sauvages. De l'autre côté, vers l'orient, le rocher descend par une pente escarpée et effrayante, jusque dans la rivière appelée Kienbach, qui roule avec fracas ses flots impétueux à travers la forêt. C'est là que s'établit le frère Jean, et qu'il observa avec ferveur et dévotion la règle austère des Chartreux. Le peu qu'il lui fallait pour vivre, il le réclamait de la charité des paysans d'alentour et quelquefois aussi des bourgeois de Lucerne. Il ne buvait que de l'eau, son lit était un rocher et son oreiller une pierre ou un morceau de bois. Il ne sortait de sa caverne que lorsque sa paroisse, celle de Kriens, l'appelait au service divin, ou que l'on célébrait quelque grande fête dans les environs ; ou bien, lorsqu'une extrême pauvreté l'y forçait. Vis-à-vis des hommes, il était d'une excessive modestie ; il ne parlait que peu et ne voulait révéler à personne ni son origine, ni sa patrie, ni sa condition antérieure : quoiqu'il ne fût rien moins que sombre, cependant son visage et toute sa personne respiraient toujours la sérénité et la paix ; c'est ce qui le rendait aimable à chacun.

La contrée qu'il habitait appartenait à l'ancienne famille de Weyl de Lucerne. Jacques de Weyl, qui exerçait alors la magistrature, et Anne Feer, sa pieuse épouse, ayant reconnu les vertus sublimes de l'ermite, lui bâtirent une chapelle, qui fut consacrée au mois d'août 1504. Le frère Jean, ayant passé vingt-six ans dans la solitude, fut atteint, en 1516, pendant les fêtes de la Pentecôte, d'une maladie grave, dont il mourut le 9 mai de la même année, muni des Sacrements de la sainte Eglise.

Ce ne fut qu'après sa mort qu'on trouva la lettre apostolique citée plus haut, qui donna tous les éclaircissements que l'on désirait sur sa vie antérieure. On enterra son corps dans la chapelle, d'après son propre vœu. Il y en eut qui virent sortir de la tombe une lumière ; ce qui fit naître le culte qu'on rendit au bienheureux ermite. En 1613 son tombeau fut ouvert, et lorsque le curé de Kriens, en présence de Louis de Weyl, découvrit le cercueil, tous les assistants furent agréablement surpris de la bonne odeur qui en sortit. En 1621 s'éleva à l'endroit où avait été la chapelle, une belle église, sous l'invocation de la très-sainte Vierge.

Les reliques du frère Jean furent placées dans un nouveau tombeau, sur lequel on voit son image avec cette épitaphe : « Ci-gisent les reliques du bienheureux frère Jean Wagner, de l'Ordre des Chartreux, ermite en ces lieux, qui a fidèlement servi Jésus-Christ jusqu'à sa dernière heure. Il est entré dans cette solitude en 1489. Il est mort le 9 mai 1516 ».

Cf. Legenden-Sammlung, Lucerne, 1815.

NOTRE-DAME DES MIRACLES A MAURIAC.

Le plus célèbre de tous les sanctuaires de Marie dans la Haute-Auvergne est celui de Notre-Dame des Miracles, à Mauriac. Une tradition, consignée dans un très-ancien manuscrit, le fait remonter jusqu'à Théodechilde, fille de Clovis, ou sa petite-fille d'après Mabillon, qui lui donne pour père Thierry, roi d'Austrasie. Vers l'an 507, Théodechilde était à Montsélis, appelé autre-

ment Château-Vieux, qui lui appartenait avec ses dépendances. Par une sombre nuit, elle aperçut dans la forêt, qu'a remplacée depuis la ville de Mauriac, une lumière extraordinaire. Etonnée de cette clarté, qui se reproduisit encore la nuit suivante, elle se rendit sur les lieux ; et là, quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle aperçut au centre de la lumière une statue en bois très-noir ? c'était la Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Elle commande aussitôt l'érection d'une chapelle sur le lieu même, et y place la statue. Bientôt de nombreux miracles s'opérèrent dans le nouveau sanctuaire. D'après l'office de la fête [1], la vue est rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques, les possédés sont délivrés, et les malades atteints du feu des ardents, si commun au moyen âge, sont guéris. Bientôt on accourt à Mauriac des provinces étrangères ; et la Vierge de la forêt est connue au loin sous le nom de Notre-Dame des Miracles. Bientôt aussi de modestes habitations s'élèvent autour de son sanctuaire, les uns voulant passer le reste de leurs jours près de leur bienfaitrice, les autres y établissant des hôtelleries pour recevoir les pèlerins qui affluaient de toutes parts. En peu de temps, la forêt est défrichée, une ville s'élève, et Notre-Dame des Miracles est la véritable fondatrice de Mauriac.

Un matin, raconte la tradition, on trouva aux portes de la chapelle deux hommes en costume étranger, chargés de chaînes et plongés dans un profond sommeil. On les réveille, on les questionne ; et ces deux hommes, non moins étonnés que ceux qui les interrogeaient, racontent que, réduits en esclavage par les infidèles dans un pays lointain (en Espagne, dit-on), ils avaient imploré la Vierge de Mauriac : la veille encore, ils s'endormaient dans leur cachot, et ils se réveillent maintenant à la porte du sanctuaire de Marie. Aussitôt on les détache de leurs fers, et on va chanter dans l'église l'hymne d'actions de grâces à Notre-Dame des Miracles. Tel est le fait raconté dans l'office même, et que confirment les chaînes encore subsistantes qu'on porte en procession devant la statue miraculeuse.

La chapelle ne tarda pas à se trouver insuffisante pour contenir soit les pèlerins chaque jour plus nombreux, soit les habitants de la ville, qui grandissait dans la même proportion. Pour en bâtir une plus vaste, on voulut acheter un jardin et une maison attenant à la chapelle. Le propriétaire, loin de se prêter à la vente, ayant pris trois ouvriers pour agrandir la maison même qu'on voulait acheter, fut trouvé mort dans son lit, le jour où devait commencer la construction projetée. Deux des ouvriers entrés dans son appartement pour prendre ses ordres, et ne rencontrant qu'un cadavre, tombèrent eux-mêmes morts subitement, et le troisième, resté dehors, s'évanouit de frayeur.

A la nouvelle de ces coups terribles, on n'hésite plus, on se met à l'œuvre ; depuis le XII^e^ jusqu'au XV^e^ siècle, on ne cesse de travailler ; et l'on fait l'église la plus belle sans contredit de la Haute-Auvergne, le modèle le plus achevé du style romano-byzantin.

Un prodige signala la dédicace de ce saint temple. Une lumière surnaturelle éclaira l'intérieur de l'église les trois jours et les trois nuits qui suivirent la cérémonie.

C'est surtout à la fête patronale, le dimanche qui suit le 9 mai et le jour de l'octave, que le concours est plus remarquable. Alors des pèlerins venus de tous les points du département du Cantal et des départements limitrophes encombrent la petite ville, sans toutefois y porter le trouble et la confusion ; car chez eux tout est calme et modeste, comme la piété qui les anime.

« J'ai beaucoup voyagé, dit un illustre témoin [2], j'ai assisté à de brillantes cérémonies, à de magnifiques processions en divers lieux, dans plusieurs capitales ; je puis affirmer que je n'en ai pas vu qui eût un caractère plus imposant, plus solennellement religieux que la procession de Notre-Dame des Miracles à Mauriac ».

Une statue si célèbre méritait bien l'honneur du couronnement. En effet, le 13 mai 1855, au milieu d'une foule immense accourue à la fête, en présence de plusieurs évêques réunis pour en relever la solennité, Notre-Dame des Miracles fut couronnée d'un diadème d'or enrichi de pierreries, et donné par Pie IX lui-même.

1. Cf. *Propre de Saint-Flour*, approuvé à Rome, 4 vol. in-12, 1866 ; et *Notre-Dame de France*.
2. M. le baron de Sartiges d'Angles.

X^e JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint ANTONIN, confesseur et archevêque de Florence, dont la naissance au ciel est marquée le 2 mai. — A Rome, sur la voie Latine, le triomphe des bienheureux martyrs GORDIEN et EPIMAQUE, dont le premier, après avoir été, au temps de Julien l'Apostat, fouetté longtemps avec des cordes plombées, et ensuite décapité, fut enseveli pendant la nuit par les chrétiens, sur la même voie, dans une crypte, dans laquelle, peu auparavant, l'on avait transporté les reliques du bienheureux Epimaque, qui avait accompli son martyre pour la foi du Christ, dans la ville d'Alexandrie. 362. — Dans la terre de Hus, le saint prophète JOB, dont la patience a été si admirable. — A Rome, le bienheureux Calépode, prêtre et martyr, que l'empereur Alexandre fit mourir par le glaive : son corps fut ensuite traîné par la ville et jeté dans le Tibre ; mais le pape Calliste l'ayant découvert, lui donna la sépulture. Dans les mêmes circonstances furent aussi décapités le consul Palmace avec son épouse, ses enfants et quarante-deux personnes de sa maison, tant hommes que femmes ; Simplice, sénateur, avec sa femme et soixante-huit chrétiens de sa maison ; Félix avec Blanda, sa femme : leurs têtes furent attachées au-dessus de diverses portes de la ville pour intimider les chrétiens [1]. 222. — Encore à Rome, sur la voie Latine, en un lieu nommé Centum-Aulæ ou les Cent-Salles, la fête des saints martyrs Quartus et Quintus, dont les corps ont été transportés à Capoue. — A Lentini, en Sicile, les saints martyrs ALPHIUS ou ADELPHE, PHILADELPHE et CYRIN. Vers 260. — A Smyrne, saint Dioscoride, martyr. — A Bologne, le bienheureux Nicolas Albergati, chartreux, évêque de cette ville et cardinal de la sainte Eglise romaine, illustre par sa sainteté et par les légations dont le Saint-Siége le chargea. Son corps a été inhumé à la Chartreuse de Florence. — A Tarente, saint Catalde, évêque, renommé pour ses miracles [2]. — A Milan, l'invention des saints martyrs Nazaire et Celse ; ce fut saint Ambroise, évêque, qui découvrit le corps de saint Nazaire couvert d'un sang qui paraissait encore tout frais, et le transporta dans l'église des Apôtres, avec celui de saint Celse, enfant, que ce bienheureux Martyr avait élevé et nourri ; l'un et l'autre avaient été frappés du glaive dans la persécution de Néron, par l'ordre d'Anolinus, le 28 de juillet, jour auquel on célèbre la fête de leur martyre. — A Madrid, saint ISIDORE LE LABOUREUR, illustre par ses miracles, que Grégoire XV canonisa en même temps que saint Ignace, saint François, sainte Thérèse et saint Philippe. 1170.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Montchaude, dans le canton de Barbezieux, saint MATHURIN, dont le tombeau est encore, de nos jours, visité par les pieux pèlerins. Son histoire est complétement inconnue. — Au diocèse de Bourges, sainte SOLANGE, vierge, martyrisée pour la chasteté. Vers 880. — A Besançon, saint Sylvestre, évêque, qui, ayant gardé la virginité dans le mariage, garda aussi l'humilité dans l'épiscopat, et, joignant une sainteté parfaite à un grand nombre de miracles, acheva de détruire, dans son diocèse, les restes de l'idolâtrie et de l'arianisme. Il fit construire, à Besançon, une quatrième église paroissiale : elle était dédiée à saint Maurice d'Agaune. Il fut enseveli à Saint-Ferjeux. 396. — Au même lieu, saint Fronime, successeur du précédent. Il fit construire l'église Saint-Etienne qui n'existe plus depuis la conquête de la Franche-Comté par les Français et y fut enseveli. V^e s. — A Bourges, saint Pallais, premier du nom, neuvième évêque de cette ville : il fut enseveli dans une église, située à quatre lieues de Bourges, qui prit son nom. 384. — A l'abbaye de Marsillac, au diocèse de Cahors, le pieux trépas de saint Pallais, deuxième du nom et treizième évêque de Bourges. On lui attribue la fondation de l'église de Saint-Etienne à Bourges, dont Grégoire de Tours a célébré la magnificence [3]. 460. — A Pontoise, saint Guillaume, encore

1. Voir, pour plus de détails, les Actes de saint Calliste, pape, au 14 octobre.

2. Saint Catalde est le patron de Tarente, où il a détrôné saint Pierre et saint Marc. Son culte date de l'invention de ses reliques, qui eut lieu vers le milieu du XI^e siècle, lors de la reconstruction de la cathédrale. Il était honoré autrefois à Gênes, à Mondovi, et dans le diocèse de Sens, où la paroisse de *Saint-Cartaud* a évidemment emprunté son nom à saint Catalde.

3. Les notices que nous donnons ici sur les deux Saints du nom de Pallais, évêques de Bourges, sont

nommé par corruption de langage Guillemen et Anthilmen, prêtre. Il était anglais de nation et jouissait de la vénération de Philippe-Auguste, roi de France, dans le palais duquel il termina sa carrière terrestre. 1193. — Encore à Bourges, la bienheureuse Stadiole, fondatrice et première abbesse de Moyen-Moutier. 624. — A Tarbes, sainte Confesse, vierge. — Dans le Limbourg, saint Wiron, nommé le 8 de ce mois au martyrologe romain. — A Saint-Flour, la fête des miracles de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, établie, en 1855, à Mauriac, par la permission de Pie IX, pape, sur la demande de l'évêque de Saint-Flour [1]. — A Troyes, la translation de saint Loup, évêque. — Le même jour, saint Mondry, évêque de Larzat, en Auvergne. — A Saint-Léonard, en Beauce, la fête de saint Léonard, anachorète. Il s'était retiré aux environs de la forêt de Marchenoir, après avoir été le disciple de saint Mesmin, à Micy. Il fut d'abord inhumé dans une chapelle de Saint-Etienne qu'il avait bâtie auprès du bourg actuel. Son corps y demeura jusqu'au 10 mai 1226, où l'église paroissiale, dédiée sous son nom, le reçut en garde : ce dépôt sacré, que l'on possède encore, donna lieu, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, à un pèlerinage célèbre dans le pays dunois. A l'occasion des calamités publiques, on portait au loin les restes vénérés du saint patron : c'est ainsi que, le 12 mai 1772, on les amena processionnellement jusqu'à Blois pour obtenir la cessation d'une sécheresse désastreuse et prolongée : le ciel exauça instantanément les vœux des bons habitants de Saint-Léonard. VI[e] s. — Au diocèse de Belley, la fête de saint Villebaud [2], patron de la paroisse de Saint-Vulbas à laquelle il a donné son nom et qui possède ses reliques. Villebaud était patrice ou gouverneur de la Bourgogne transjurane (Franche-Comté, Dauphiné, Gex, Bresse, Bugey) sous Dagobert et Clovis II. Il fut mis à mort pour la justice par Flaocat, maire du palais de Bourgogne, dont il avait contrarié l'élection. Le tombeau de saint Villebaud est encore, de nos jours, le but d'un pèlerinage très-fréquenté [3]. 660. — A Remiremont, dans les Vosges, le dimanche le plus rapproché du 10 mai, procession votive de Notre-Dame du Trésor, ainsi appelée parce que les Chanoinesses de Remiremont conservaient cette statue de Notre-Dame dans le trésor de leur église avec les autres reliques qui étaient en leur possession. Cette statue en bois de cèdre, renfermant des cheveux de la sainte Vierge, fut donnée, dit-on, aux Chanoinesses par Charlemagne et fut toujours depuis l'objet d'une vénération spéciale. On se souvient encore des merveilleux effets de sa protection, en 1682, alors qu'un tremblement de terre avait renversé Remiremont : on porta la statue en procession le 10 mai et le tremblement cessa ce jour-là même. Depuis la Révolution, la statue vénérée est dans l'église paroissiale de Remiremont. On lui fait des neuvaines pour obtenir un temps favorable. Presque tous les jours arrivent à son autel des montagnards qui ont marché toute la nuit pour venir y faire brûler un cierge et obtenir soit la guérison de quelque maladie, soit l'adoucissement de quelque peine.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Fossombrone, dans l'Emilie, saint Aldobrand, confesseur, qui gouverna le monastère des Clercs réguliers de Rimini avec une infatigable vigilance, qui, devenu évêque de Fossombrone, fut le modèle de son troupeau, et enfin, après avoir donné de grands exemples de vertus et opéré de grands miracles, s'envola au ciel le 1[er] de mai. XII[e] s. — Le même jour, les saints martyrs Gordien et Epimaque, dont les corps reposent et sont honorés dans la basilique de Latran.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Florence, saint Antonin, archevêque de cette ville, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Tergeste, en Istrie, les saints Prime, prêtre, Marc, diacre, Jason, Célien et quatre-vingt-deux autres, martyrs, sous le règne de l'empereur Adrien. — A Luxembourg, les saints Tertullien et Chrysanthe, martyrs romains, transférés en cette ville en 1625. — A Castelnuovo, sur le Tage, les saints Sabin et Certèse, martyrs romains, dont les reliques furent données aux Carmes du désert de Bolarque, en 1647. — En Irlande, saint Comgall [4], abbé de Banchor. Il fonda, comme l'avait

extraites des *Acta Sanctorum*. Dom Piolin, bénédictin de Solesmes, à qui nous devons plusieurs notes rectificatives qui ont pris place dans cet ouvrage, nous fait observer que le premier de ces Saints était le onzième, et non le neuvième évêque de Bourges, et qu'il mourut vers 450, au lieu de 884; que le second ne fut pas évêque de Bourges. Comme le docte religieux ne prouve pas ses assertions, nous nous contentons de rapporter son opinion pour montrer au moins avec quelle déférence nous accueillons tout ce qui nous vient de lui.

1. Voir au 9 mai.

2. On l'appelle encore Vulbaud et Bourbas, en latin *Vulbandus* et *Vibaldus*.

3. Cf. *Hist. hagiol. du diocèse de Belley.*

4. La légende irlandaise raconte que saint Comgall ayant de nombreux hôtes à recevoir et ne trouvant pas de quoi les traiter convenablement, il fut secouru par des Anges qui poussèrent une grande quantité

prédit saint Patrice, ce monastère illustre, d'où sortirent une foule de Saints, entre autres saint Colomban. 601. — A Padoue, la bienheureuse Béatrix Atestina de la famille d'Est, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît. Elle mourut à vingt ans. 1226. — A Sorigo, sur le lac de Côme, le bienheureux Mire, solitaire, dont le corps fut retrouvé dans l'église de Saint-Michel de cette ville, l'an 1452. On l'invoque pour obtenir de la pluie. — A Rome, la sainte mort du vénérable Père Nicolas Launoy, d'abord chanoine de Furnes et ensuite l'un des premiers disciples de saint Ignace. La peste ayant éclaté à Vienne, en Autriche, où il dirigeait le collége des jésuites, il opéra des guérisons miraculeuses par le signe de la croix ou un simple attouchement. 1583. — En Italie, le bienheureux Jacques, ermite, de l'Ordre de la Croix de Font-Avellane. Cet Ordre, qu'a illustré saint Pierre Damien, a produit soixante-quatorze Saints. 1300.

SAINTE SOLANGE, VIERGE ET MARTYRE

880. — Pape : Jean VIII. — Roi de France : Louis III.

Festa venerunt annua
Quibus virgo perinclyta
Honoratur Solangia
Alleluia.

A sainte Solange
Offrons en ce jour
Un chant de louange,
Un tribut d'amour.

Ancienne prose en l'honneur de sainte Solange qu'on chante encore aujourd'hui sur l'air *O Filii et Filiæ*.

La très-illustre vierge Solange[1] est la patronne, et, pour ainsi dire, la sainte Geneviève du Berry. Elle naquit au bourg de Villemont, à deux ou trois lieues de la ville de Bourges. Son père était un pauvre vigneron qui menait une vie très-chrétienne ; Dieu récompensa sa piété en bénissant son mariage. Il eut une fille qui fut nommée Solange. Chez cette admirable enfant, la beauté du corps et celle de l'âme se rehaussaient réciproquement, de sorte qu'elle faisait les délices de Dieu et des hommes. Son père lui inspira, dès ses plus tendres années, une grande haine pour le péché mortel, et elle conçut, en même temps, un amour si tendre pour son Dieu, qu'elle avait aussi de l'horreur pour les plus petites fautes qui pouvaient blesser les yeux de la divine Majesté. Elle avait tant d'estime et de respect pour les leçons salutaires qu'elle recevait de ses parents, qu'elle les préférait à tous les vains discours et à tous les jeux qui font ordinairement le plaisir et la joie des enfants de son âge.

Cette éducation si sainte, cette docilité à y correspondre disposèrent le cœur de la jeune Solange à recevoir les célestes communications : elle commença, dès l'âge de sept ans, à se sentir brûler des flammes du plus pur amour. Elle avait un attrait particulier pour tout ce qui avait rapport à la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle ne se lassait point de bénir son saint nom et de le prononcer partout avec un sentiment de piété qui faisait con-

de poissons vers son abbaye. On rapporte aussi qu'il porta dans la main une pierre chauffée à blanc sans en éprouver aucune lésion, et qu'une autre fois, ayant *jeûné inutilement* — qu'on remarque la force de ces expressions — *contre un roi* insensible à ses prédications, il divisa un caillou en quatre par le seul contact de sa salive. A la suite de ce miracle, le roi se convertit : ces faits peuvent servir à caractériser le Saint dans les arts.

1. De vieilles chroniques l'appellent *Solange* ou *Soulange;* son lieu natal n'existe plus; on voit au milieu du *Pré-Verdier* les ruines d'une maison qu'habitait, dit-on, sainte Solange. Cette prairie est à une demi-lieue du bourg appelé du nom de la Sainte depuis sa mort, et auparavant *Saint-Martin du Cros.* (*Vie de sainte Solange,* par M. l'abbé Oudoul, p. 6.)

naître qu'elle l'avait profondément imprimé dans le secret de son cœur. Ces transports du céleste amour ne lui permirent pas d'attendre plus longtemps pour choisir son parti ; et, comme elle avait déjà méprisé le monde avant même d'en connaître les faux attraits, elle n'hésita pas à prendre pour son unique époux, Jésus-Christ qu'elle aimait si ardemment : elle lui promit de bon cœur de garder une virginité perpétuelle. Il est vrai qu'elle avait toujours vécu dans une grande innocence, mais elle ne se fiait pas, pour cela, à ses propres forces ; il n'y avait point de jour, ni de nuit qu'elle ne priât Dieu de la conserver dans cette pureté angélique qu'il demande des âmes qui lui sont fidèles. Elle se plaisait à répéter souvent ces belles paroles de la vierge sainte Agnès : « J'aime Jésus-Christ qui a eu une vierge pour mère ; j'aime Jésus, puisqu'en l'aimant je demeure chaste, en le touchant je demeure pure, et en l'embrassant je demeure vierge ».

Cette chaste colombe sortait souvent du lieu de sa demeure ordinaire, je veux dire du bourg de Villemont, pour aller gémir plus librement et à loisir dans un lieu solitaire et écarté, qu'on appelle encore aujourd'hui, pour cela, le *Champ de sainte Solange*. On a élevé depuis, au milieu de ce champ, une croix de bois, qu'il faut souvent renouveler, car les pèlerins en coupent de petits morceaux qu'ils emportent par dévotion. Son père l'avait chargée de la garde d'un petit troupeau : aucune occupation ne convenait mieux aux goûts de Solange ; tout en veillant sur ses moutons, elle pouvait contempler son céleste Epoux, qui invite les âmes à venir le trouver dans la solitude ; elle aimait surtout à se le figurer, mourant pour elle sur la croix. Elle se consacrait mille fois à lui, elle lui protestait qu'elle était prête à l'imiter, à souffrir les plus horribles tourments pour son amour. Nous verrons ses vœux exaucés. En attendant, Jésus-Christ, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, combla Solange de ses faveurs : de sorte que, comme une autre Geneviève, elle se rendit très-utile à toutes les populations voisines. Cette jeune bergère sut, comme Geneviève, faire la guerre aux démons, les chasser des lieux dont ils s'étaient emparés, arrêter et dissiper les vents et les tempêtes qui nuisaient aux pays d'alentour. La seule présence de cette chaste vierge faisait sortir les esprits impurs des corps des possédés. Il suffisait aux malades d'avoir le bonheur d'être aperçus dans les chemins par la Sainte, et d'en attendre du secours pour se trouver guéris de leurs infirmités. Ce don de faire si facilement des miracles, qui a été le privilége des plus grands Saints, lui a été communiqué abondamment. Son histoire assure qu'elle arrêtait et faisait disparaître par un seul acte de sa volonté, les animaux qui gâtaient et détruisaient les fruits qui étaient sur la terre ; et que, s'il arrivait que quelqu'une de ses brebis s'écartât et se jetât dans les prairies voisines qui n'étaient pas de son ressort, elle ne se servait ni de chien ni de bâton pour la faire revenir : il lui suffisait d'élever son cœur vers son Epoux céleste, et de désavouer intérieurement le dégât que pouvaient causer ces animaux : ils revenaient aussitôt rejoindre le troupeau avec une docilité qui jetait dans l'admiration ceux qui en étaient les témoins.

Voici un autre prodige, qui indique de quelles lumières Dieu éclairait son âme. Si l'on en croit les leçons de l'office que l'Eglise lui a consacré, il paraissait le jour et la nuit, au-dessus de sa tête, une étoile qui la conduisait en ses démarches, et qui lui servait de règle en tout ce qu'elle devait faire ; cette étoile lui servait spécialement de guide et d'avertissement, lorsque le temps qu'elle avait destiné à l'oraison ou à la psalmodie s'approchait ; comme si cette lumière, qui invitait autrefois les saints rois Mages à aller reconnaître et adorer Jésus-Christ, eût été reproduite pour favoriser cette sainte

épouse du même Sauveur, et lui indiquer les précieux moments auxquels le divin Epoux demandait ses adorations.

La sainteté de la jeune bergère, ses vertus, sa beauté, la rendirent célèbre. Cette renommée inspira un vif désir de la voir, à Bernard de la Gothie, fils de Bernard, comte de Poitiers, de Bourges et d'Auvergne. Il monte à cheval, et, sous prétexte d'aller à la chasse, il se rend sur les terres de Villemont, où Solange gardait son troupeau. A peine l'a-t-il vue, qu'une passion violente s'empare de son cœur[1]. Il descend aussitôt de cheval, aborde la jeune vierge; et ayant soin de ne laisser échapper aucune parole qui puisse alarmer son innocence, il lui offre de devenir son épouse. « Par ce mariage », lui dit-il, « vous serez princesse du vaste pays où je règne, vous ferez le bonheur de vos parents aussi bien que le vôtre ».

Solange lui répond que, dès l'âge le plus tendre, elle appartient à Dieu, qu'elle lui a voué son cœur, qu'ainsi elle ne peut plus en disposer en faveur d'aucun homme. Ce refus ne fait qu'irriter le désir du jeune prince; il résolut d'obtenir par la force ce qu'on refuse à ses prières, à ses promesses. N'écoutant donc que sa passion, il s'élance pour saisir Solange : elle lui échappe, elle fuit : il la poursuit, l'atteint, l'enlève, la met devant lui sur son cheval et l'emporte, faisant, pendant le chemin, de nouveaux efforts pour triompher de ses refus. Mais Solange, fortifiée par la grâce, et préférant la mort à la perte de sa virginité, s'arrache tout à coup des bras de son ravisseur et se jette à terre, auprès d'un petit ruisseau qui coulait en cet endroit. L'amour méprisé se change vite en haine, surtout chez les personnes violentes et brutales. Bernard, plein de honte et de fureur de se voir dédaigné, vaincu par une bergère, se précipite sur elle, l'épée à la main, et lui tranche la tête.

Cette chaste et fidèle épouse était trop chère au Sauveur pour qu'il ne marquât pas sur l'heure, et par quelque signe miraculeux, combien ce sacrifice lui avait été agréable. Solange donc, qui avait courageusement reçu le coup de la mort, étant debout, ne perdit point cette position, quoique sa tête fût séparée de son corps; mais, comme si elle eût reçu une nouvelle vie par le mérite du martyre, elle ouvrit paisiblement ses mains pour recevoir sa belle tête; sa bouche prononça encore par trois fois le saint nom de Jésus, qui lui avait été si familier pendant sa vie. Elle alla ainsi jusqu'à Saint-Martin-du-Cros; elle fut ensevelie dans le cimetière de cette église, à l'endroit où, en 1281, on éleva, en son honneur, un petit monument en forme d'autel.

On la représente gardant ses moutons, avec une étoile au-dessus de sa tête; d'autres fois, elle est agenouillée au pied d'une croix, et entourée de son troupeau; on aperçoit dans le lointain le comte Bernard, accompagné d'un écuyer. Enfin, on la voit, le plus communément, portant sa tête entre ses mains. Nous lisons, dans une Vie de sainte Solange, par M. Oudoul, curé dans le diocèse de Bourges[2], la description des anciennes tapisseries de l'église de Sainte-Solange; c'est l'histoire iconographique de cette Sainte. Nous nous empressons de la reproduire ici : « On voit », dit-il, « dans le chœur de Sainte-Solange, six tableaux en tapisserie, d'un fort bon goût et bien exécutés, qui représentent l'histoire de la Sainte, d'après la tradition. Le premier représente sainte Solange entourée de ses brebis, au pied de la croix qui était, dit-on, au milieu du pacage commun. On voit, dans la nef de la même église et dans celle de Saint-Etienne de Bourges, un tableau qui offre le même sujet. Le deuxième représente la pieuse bergère auprès de ses moutons, et le comte, à pied, la sollicitant; l'écuyer du prince est dans le fond, à cheval.

1. Ut vidit, ut perlit. — 2. 1828.

Le troisième représente le comte à cheval, voulant, aidé de son écuyer, enlever Solange ; dans le fond, on voit le cheval de l'écuyer. Le quatrième représente le prince levant le fer sur Solange qui, inclinée avec résignation, se prépare au martyre ; l'écuyer est derrière le comte : on voit, au haut du tableau, un ange, une couronne à la main. Au bas, on lit cette inscription en laine rouge : *Cette histoire, en tapisserie, de sainte Solange, a été faite, en 1704, des deniers de la confrérie.* Le cinquième représente sainte Solange debout, sa tête entre ses mains, allant à l'église de Saint-Martin, qui est dans le fond, figurée comme avant l'incendie de la flèche de la tour ; derrière la Sainte, on voit le comte et l'écuyer courant à toute bride. Il est bon d'observer que ce trait merveilleux était gravé sur la châsse de cuivre doré, dont il fut fait présent en 1511, qui, comme l'a judicieusement remarqué quelqu'un, était sur le modèle de la première ; et que, sur la châsse d'argent comme sur celle d'aujourd'hui, on fut soigneux de respecter la tradition en ce point ». Le Père Cahier, dans ses *Caractéristiques*, donne un croquis très-gracieux représentant sainte Solange après sa mort. La jeune fille est affaissée au pied d'un tertre surmonté d'une croix rustique. De sa main droite, elle ramasse les plis de sa robe sur sa poitrine, et de sa main gauche, qui embrasse la croix, elle tient une palme entrelacée de roses et de lis. Une dague est enfoncée dans son thorax. A côté, un agneau qui bèle ; à terre, la quenouille et le fuseau. La décollation paraît assez peu probable au Père Cahier, dans une lutte comme celle qui a dû s'engager entre la Sainte et son ravisseur. D'ailleurs rien n'empêche de supposer que la victime, percée d'une dague, ait ensuite été achevée par la décapitation.

RELIQUES ET CULTE DE SAINTE SOLANGE.

On exhuma bientôt ses restes précieux, à cause des miracles qu'ils opéraient ; on les transféra du cimetière dans l'église de Saint-Martin, qui prit alors le nom de Sainte-Solange. Ils furent renfermés d'abord dans une châsse en bois, artistement travaillée ; et, plus tard, dans une châsse en cuivre doré. La dernière translation eut lieu le lundi de la Pentecôte, 8 juin 1511. La cérémonie fut présidée par Mgr Denis de Bar, ancien évêque de Saint-Papoul, qui, avec l'autorisation des vicaires-généraux capitulaires, consacra solennellement, dans cette circonstance, l'église de Sainte-Solange. Au XVIIe siècle, cette châsse fut renfermée dans une autre d'argent.

En 1793, la châsse de sainte Solange fut enlevée de la paroisse du diocèse de Bourges, qui porte son nom, et ses reliques furent dissipées. Mais « en faisant ma visite d'archidiacre à Méry-ès-Bois, le 5 avril 1843, nous écrit M. Caillaud, vicaire-général, j'y trouvai des reliques de sainte Solange : un os du crâne, la mâchoire supérieure et une dent de la Sainte. Ces reliques appartenaient, avant la Révolution, à l'abbaye des Bernardins de Lorois et avaient été transférées avec grande pompe à Méry-ès-Bois, en 1791, lorsque les moines quittèrent le couvent ; je divisai ces reliques en deux portions à peu près égales, dont l'une resta à Méry-ès-Bois, et l'autre fut donnée à la paroisse de Sainte-Solange ».

Le diocèse de Nevers, plus heureux que celui de Bourges, a pu sauver tout ce qu'il possédait des reliques de sainte Solange ; la petite boîte qui les renferme porte cette inscription : *Fragmenta reliquiarum sanctæ Solangiæ, V. M.*, 1612.

Nous ne pouvons raconter les nombreux miracles qui se sont opérés et s'opèrent encore par l'intercession de la vierge de Villemont : les muets recouvrent la parole ; les aveugles, la vue ; les sourds, l'ouïe ; les paralytiques, le mouvement ; les boiteux, le pouvoir de marcher ; des malades de toute espèce, leur guérison ; des possédés, leur délivrance. M. l'abbé Caillaud nous écrit encore : « Les miracles continuent de s'opérer à Sainte-Solange. En 1834, une personne de la paroisse du Lys-Saint-Georges (Indre), Marie Moulin, âgée de vingt-six ans, y recouvra la parole qu'elle avait perdue depuis quatorze ans. Le 28 mai 1850, une religieuse du Bon-Pasteur, Pauline Barbery, en religion sœur Saint-Alexis, atteinte, depuis trente-huit jours, d'une inflammation de poitrine qui l'avait réduite à un état de faiblesse tel que ses compagnes et le médecin la regardaient comme mourante, fut instantanément guérie, après une neuvaine à sainte Solange ».

Les habitants de Bourges ont toujours eu recours à sainte Solange, dans les calamités publiques, et leur confiance n'a jamais été trompée. Dans ces circonstances, ils demandent qu'on porte processionnellement, dans leurs murs, la châsse qui renferme les reliques de leur sainte patronne.

« Le 31 mai 1637, Henri de Bourbon, prince de Condé, se rendit en pèlerinage à Sainte-Solange et voulut conduire lui-même, à la métropole, les saintes reliques que la population entière réclamait. Ce fut pour Bourges un jour de fête ; on jonchait de fleurs les rues par lesquelles la châsse devait passer ; le devant des maisons était tapissé ; de toutes parts on n'entendait que de pieux cantiques ».

Ces processions avaient lieu principalement dans les temps de sécheresse ; on a le procès-verbal de la dernière qui eut lieu : c'était au mois de juin 1730.

C'étaient toujours des habitants du lieu qui, dans ces processions, portaient la châsse de sainte Solange ; ils devaient être à jeun, en état de grâce, la tête et les pieds nus, couverts de couronnes et de fleurs, et communier à la messe solennelle, dans l'église Saint-Etienne. « On sait », dit le Père Giry, « que deux hommes, qui menaient une vie déréglée, s'étant présentés pour porter la châsse, il leur fut impossible, quelques efforts qu'ils fissent, et quelques secours qu'on leur donnât, de la remuer de la place où elle était. L'an 1631, la procession qui revenait, étant proche le bourg de Paracy, un des porteurs de la châsse s'étant laissé emporter à jurer avec scandale pour quelque chose qui lui déplaisait, fut puni sur-le-champ d'une manière miraculeuse et très-particulière. Un des bras du brancard, sur lequel la châsse était posée, s'appesantit si rudement et si fortement sur son épaule (l'autre bras du même brancard demeurant en l'air), que ce malheureux semblait en devoir être écrasé : ni lui, ni le peuple ne comprirent pas d'abord le mystère ; « mais le criminel », dit l'histoire, « ayant connu, par un autre miracle de la divine bonté, la faute qu'il venait de commettre, en jurant, en demanda aussitôt pardon à Dieu, à la Sainte et au peuple ; et, l'ayant obtenu par de véritables larmes qui marquaient le regret sincère de son cœur, il eut la joie de se voir admis pour continuer à porter ce précieux trésor pendant le reste du chemin : ce qu'il fit sans aucune peine ».

« Une tendre vénération », dit M. Raynal, historien du Berry, « semblable à celle qu'inspira sainte Geneviève dans le diocèse de Paris, s'est attachée au souvenir de la bergère de Villemont. On montre encore l'emplacement de la chaumière où elle est née, le sentier qu'elle suivait pour se rendre au pâturage et qui, dit-on, se couvre, chaque année, d'une récolte plus abondante, le champ où elle allait prier, la fontaine sur les bords de laquelle elle fut décapitée, le lieu où ses restes furent d'abord ensevelis. Le 10 mai, anniversaire de sa mort, le lundi de la Pentecôte, anniversaire de la translation de ses reliques et de la dédicace de son Eglise, une foule immense de pèlerins, de malades, de mères, tenant leurs enfants dans leurs bras, viennent invoquer son intercession et chercher autour de son église sinon la santé, au moins l'espérance ; sa châsse est portée processionnellement par des hommes revêtus d'aubes et couronnés de fleurs. Cette châsse en bois argenté, aujourd'hui vide des reliques de la Sainte, a remplacé une châsse en argent détruite pendant la Révolution et que la ville de Bourges avait offerte à la modeste église de village en 1657. Jadis, en effet, toutes les fois que régnaient de longues sécheresses, on apportait solennellement, à Bourges, les reliques de sainte Solange, et on a conservé la mémoire de plusieurs de ces processions que des pluies abondantes avaient suivies de bien près. Le pape Alexandre VIII, par une bulle du 19 mars 1658, approuva la pieuse Confrérie qui, depuis longtemps, existait sous le nom de Sainte-Solange, et lui accorda de nombreuses indulgences qui ont été renouvelées jusqu'à nos jours par divers actes du Saint-Siége. Le 8 mai 1693, Mgr Phelippeaux de la Vrillière, alors archevêque de Bourges, sur la demande des habitants de la ville, décida que dorénavant la fête de la sainte bergère serait célébrée dans la ville et la septaine le 10 mai de chaque année ; seulement, pour la première fois, cette fête était remise au 18 ; et, pour la rendre plus solennelle, on devait apporter, en l'église cathédrale, la châsse où reposaient les précieuses reliques. Il y a quelques années, on voyait encore, dans les vastes appartements du château de Brécy, plusieurs tableaux à fresque qui représentaient le martyre de Solange ; et cette dévotion toute populaire a même dépassé les limites de la province ; ses fêtes attirent beaucoup d'habitants des provinces voisines, surtout du Morvan, et sa mémoire est honorée dans la cathédrale de Nevers ».

Les membres de la Confrérie, les pèlerins, qui viennent aux fêtes annuelles, reçoivent le nom populaire de *Cousins de sainte Solange*. Il y a, à Bourges (autrefois à Saint-Pierre le Puellier, aujourd'hui à la cathédrale), à Issoudun (église de Saint-Cyr), à Châteauroux (église de Saint-Christophe), à Nevers (cathédrale), des Confréries unies à la Confrérie principale. Les souverains Pontifes ont accordé à cette Confrérie de nombreuses indulgences que Benoit XIV ratifia et confirma en 1751.

Pieuses légendes du Berry, par M. Veillat ; *Hist. du Berry*, par M. Raynal, t. 1er, p. 313. — On trouve encore dans la *Vie de sainte Solange*, par le R. P. J. Alet (p. 18 et suiv.), d'intéressants détails sur le culte rendu à la patronne du Berry depuis sa mort jusqu'à nos jours, ainsi qu'un grand nombre d'hymnes et de prières écrites en son honneur.

SAINT ISIDORE, LABOUREUR

PATRON DE LA VILLE DE MADRID ET DES LABOUREURS

1170. — Pape : Alexandre III.

> Le vrai agriculteur n'oublie point Dieu au milieu de son travail, car il attend plus de Dieu que de son travail, suivant cette parole de l'Ecriture : « Planter n'est rien, arroser n'est rien : le tout est de faire pousser, et c'est Dieu seul qui en a le pouvoir ». Saint Basile, *hom. in Ps.* XXXII.

Isidore naquit à Madrid, en Espagne, de parents très-pauvres, qui, par leurs instructions et leurs exemples, lui inspirèrent l'horreur du péché et l'amour de Dieu : mais ils ne purent lui faire faire aucune étude. L'Esprit-Saint y suppléa et lui apprit, sans livres, la science du salut. Isidore se mit, dans sa jeunesse, au service d'un riche habitant de Madrid, nommé Jean de Vergas, pour labourer sa terre. Quand il fut en âge de se marier, il épousa une femme appelée Marie Torribia, aussi pauvre que lui, s'il s'agit des biens extérieurs que le monde estime, mais très-riche en vertus : c'était une de ces femmes fortes dont parle le Sage, qui surpassent beaucoup de Vierges en mérite et en belles actions. Dieu bénit leur mariage par la naissance d'un fils qu'ils élevèrent dans sa crainte, et auquel ils inspirèrent de bonne heure les véritables sentiments de la piété. On dit que cet enfant étant tombé dans un puits, que l'on montre encore à Madrid, dans une maison appartenant aux descendants et héritiers de Jean de Vergas, s'y noya ; mais ses parents ayant demandé, par une fervente prière, qu'il leur fût rendu, leurs vœux furent aussitôt exaucés : l'eau du puits s'éleva miraculeusement jusqu'au bord, et y apporta l'enfant plein de vie et de santé. Ce fut peut-être cette insigne faveur qui les engagea, par reconnaissance, à se séparer l'un de l'autre et à promettre à Dieu une continence perpétuelle.

La vie de ce saint laboureur était admirable. Son exercice ordinaire, qui était de mener la charrue, ne l'empêchait pas d'être parfaitement pieux et d'avoir toutes ses heures réglées pour des exercices spirituels. Il consacrait entièrement les jours de fêtes à prier, à entendre la parole de Dieu, à assister aux offices que l'on chante dans l'église, et surtout à entendre la messe avec une dévotion extrême. Les jours ouvrables il se levait de grand matin, quoiqu'il eût passé une grande partie de la nuit en prières, et visitait les principales églises de Madrid, qu'il arrosait souvent d'un torrent de larmes. Il prenait ainsi sur le temps de son sommeil, pour satisfaire sa dévotion, et se rendait exactement à ses travaux. Néanmoins, ses compagnons l'accusèrent, auprès de leur maître, de faire passer une dévotion superflue avant les devoirs de son état. Jean de Vergas, pour vérifier par lui-même la valeur de ces accusations, examina de très-près comment Isidore travaillait. O prodige ! il vit un jour deux personnages mystérieux, à l'air tout céleste, qui aidaient le saint laboureur à conduire sa charrue. Il apprit de la bouche même d'Isidore que c'étaient des anges, et il fut persuadé, dès lors, que la piété est utile à tout, quand on sait l'allier avec ses autres obligations. Il ne regarda plus Isidore que comme un homme extraordinaire et qui attirerait

sur ses biens et sur toute sa famille les bénédictions du ciel. En effet, le Saint fit beaucoup de miracles en sa faveur. Il fit revivre un de ses chevaux qui était mort et dont il avait un extrême besoin. Sa fille étant décédée après une longue et douloureuse maladie, il la ressuscita : grande joie pour un père inconsolable. Un jour, Jean de Vergas l'étant venu voir dans la campagne où il labourait, il fit sourdre miraculeusement une fontaine pour soulager sa soif, en frappant seulement la terre : cette fontaine n'a point cessé depuis ce temps-là de couler, et sert même à la guérison des malades. Un loup emportait un de ses bestiaux : au lieu de courir après, il se mit en prières, et son oraison fut si efficace, qu'elle fit mourir subitement le loup et délivra l'animal qu'il était près d'égorger et de dévorer. Aussi ce maître, qui connaissait combien un serviteur si fidèle lui était nécessaire, se déchargea entièrement sur lui de l'exploitation de sa terre : c'était, dit-on, le domaine de *Caramancha le bas*, situé auprès de l'ermitage de Sainte-Marie-Madeleine.

Quoique peu riche, Isidore était libéral envers les pauvres ; il partagea souvent avec eux son dîner, ou plutôt il se contentait de leurs restes. Un jour qu'il avait tout donné, un nouveau pauvre s'étant présenté, Isidore pria sa femme de voir s'il n'y avait pas encore quelque nourriture ; quoiqu'elle sût qu'il n'y avait plus rien, elle y alla, par obéissance, et trouva le plat, qu'elle croyait vide, aussi plein que s'ils n'y eussent point encore touché. Dieu avait fait un miracle pour récompenser et seconder leur charité.

Une autre fois, ayant été invité à un festin de confrérie, il s'occupa si longtemps à la prière et à la visite des églises, qu'il n'arriva qu'à la fin du repas. En entrant, il fut suivi de quantité de pauvres, qui s'étaient amassés autour du logis, dans l'espérance d'avoir quelques restes par aumône. Les confrères lui dirent que c'était une chose étrange qu'il vînt si tard et qu'il traînât encore avec lui un si grand nombre de pauvres ; ils ajoutèrent qu'on lui avait conservé sa part, mais non pas celle des mendiants. Il répondit : « C'est assez ; elle suffira pour moi et pour les pauvres de Jésus-Christ ». En effet, ceux qui allèrent chercher cette part trouvèrent un repas entier, et, par ce grand prodige de la libéralité de Dieu, il y eut de quoi faire un second banquet ; Isidore fit entrer tous les pauvres, et mangea avec eux plus agréablement qu'il n'eût fait avec les confrères qui l'avaient invité.

La bonté de cœur d'Isidore s'étendait jusque sur les animaux. Un jour d'hiver que la terre était couverte de neige, étant parti de chez lui, avec un sac de blé sur le dos, pour le porter au moulin, il vint à un endroit où de nombreuses familles d'oiseaux étaient perchées sur les arbres, exposées aux tourments du froid et de la faim. A cette vue, ému de pitié, il déblaie la neige avec ses mains et ses pieds, dépose son sac à terre, l'ouvre et répand une bonne partie des grains, que les pauvres petits affamés vinrent aussitôt becqueter. Son compagnon, moins compatissant, se moqua de lui, de ce qu'il prodiguait ainsi son blé ; mais Dieu fit voir que cette action charitable lui avait plu. Arrivé au moulin, Isidore vit son sac plein, comme si personne n'y avait touché, et sous la meule on trouva une quantité de farine égale au rendement ordinaire de deux sacs de blé. Qu'il y a loin de cette conduite de saint Isidore à celle de beaucoup de campagnards qui traitent avec dureté, quelquefois avec une barbarie révoltante, non-seulement les petits oiseaux, si utiles à leurs champs, mais les animaux qui sont les compagnons dociles et indispensables de leurs travaux !

Il n'y avait point de lieu de dévotion autour de Madrid qu'il ne visitât fort assidûment. Il allait surtout très-souvent à la chapelle Notre-Dame de *Torrelaguna*, à celle de Notre-Dame de l'*Atocha*, et à celle de

Sainte-Marie-Madeleine. Sa femme, qui était une parfaite imitatrice de sa vertu, lui tint toujours fidèle compagnie dans ces pèlerinages, jusqu'à ce qu'elle se retirât entièrement dans un petit héritage, auprès de l'ermitage de Caraquiz. Comme elle allait de là à une église de la Sainte Vierge, ayant trouvé la rivière Xamara débordée par une crue d'eau inopinée, elle étendit son tablier sur la rivière et la passa sur cette barque improvisée avec la même confiance qu'elle eût marché sur la terre ferme. Elle a fait encore d'autres miracles qui lui ont mérité, après sa mort, le nom et les honneurs de Sainte. On l'appelle, en Espagne, *Sancta Maria de la Cabeza;* elle fut, dit-on, ainsi appelée, à cause de son saint chef qui, mis dans un reliquaire à part, est souvent porté en procession pour obtenir de Dieu de la pluie : car *de la Cabeza* signifie, en notre langue, *du chef* ou *de la tête.* Elle fut d'abord enterrée au petit ermitage de Caraquiz, au milieu de la sacristie; depuis, ses os ayant été levés de terre, on les cacha dans un lieu plus secret, et son crâne fut mis dans le reliquaire dont nous venons de parler. Enfin, l'an 1615, tout le corps a été transféré à Torrelaguna, où il est honoré de toute l'Espagne par beaucoup de vœux, de pèlerinages et de processions.

Saint Isidore mourut quelque temps avant elle, d'une manière aussi sainte et aussi édifiante que sa vie avait été pure, le 15 mai 1170. On l'enterra dans le cimetière de Saint-André, à Madrid, où il demeura quarante ans oublié. Après ce temps, il apparut en songe à un de ses anciens amis, et le pressa de procurer l'élévation et la translation de son corps; mais cet homme négligea de le faire : ce qui lui attira une maladie violente. Le Saint apparut une seconde fois à une dame fort vertueuse, et lui dit, de la part de Dieu, qu'elle ne différât point de lui procurer cet honneur. Elle en parla au clergé de Madrid; on fut au lieu de sa sépulture, on ouvrit son tombeau et on le trouva aussi entier et aussi frais que s'il fût mort le même jour, quoiqu'on l'eût mis sous une gouttière, dont les eaux seules étaient capables de le corrompre en peu de temps. Il fut donc levé de terre avec beaucoup de dévotion et porté dans l'église de Saint-André. Deux prodiges augmentèrent la vénération pour ce Saint. Il sortait de ses membres et de ses suaires une odeur si agréable, qu'elle embaumait l'air d'une manière délicieuse; et comme cette cérémonie se fit la nuit, toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes. Une chose si extraordinaire attira sur-le-champ à son cercueil une grande partie de la ville. Plusieurs malades qui se trouvèrent dans la foule furent guéris. Des paralytiques, des boiteux, des aveugles que l'on avait vus demander l'aumône dans les rues et les places publiques, recouvrèrent l'usage de leurs membres et de leurs organes, et s'en retournèrent guéris en leurs maisons. Les villages voisins voulurent aussi avoir part à une si grande fête, et la protection de saint Isidore se répandit également sur eux. On exposa dès lors son image vénérable en public, et comme beaucoup de personnes l'avaient vu et savaient les circonstances particulières de sa vie, on en fit des peintures sacrées qui en ont conservé la mémoire.

La musique céleste que l'on entendit souvent à son tombeau anima encore davantage à honorer ce grand serviteur de Dieu. La voix de tout le peuple, avec le consentement des prélats et des supérieurs ecclésiastiques, l'ayant déjà comme canonisé, on commença à porter son corps en procession, pour détourner les fléaux de Dieu et pour attirer ses bénédictions. Un jour qu'on le portait à cause d'une sécheresse extrême qui désolait tout le pays, un astrologue maure et mahométan se moqua de cette dévotion, et,

se fiant aux calculs de son art, dit tout haut que, s'il pleuvait avant vingt-quatre heures, il voulait être poignardé. Cependant Dieu exauça les prières du peuple, qui avait un si puissant intercesseur auprès de lui. Le ciel se couvrit de nues, et il plut en si grande abondance, que toute la terre en fut abreuvée. Le Maure vit le miracle, mais il ne laissa pas de demeurer dans son infidélité : il fut puni de cette résistance à la grâce ; il mourut peu de temps après de la manière dont il avait parlé dans son serment.

L'an 1211, don Alphonse, roi de Castille, faisant la guerre aux Maures, dans le défilé appelé las Navas de Tolosa, cherchait vainement un sentier par lequel il pût aller attaquer les ennemis ; mais saint Isidore lui apparut et lui montra un chemin aisé et inconnu. Par ce moyen, le roi remporta une insigne victoire sur les infidèles. Une si grande faveur, obtenue par les mérites de ce saint laboureur, engagea les rois d'Espagne à poursuivre sa canonisation. Un nombre innombrable de miracles qui furent faits dans la suite par son intercession, et qui sont rapportés bien au long par les continuateurs de Bollandus, stimulèrent le zèle de ceux qui travaillaient à cette canonisation ; mais ce qui porta le roi d'Espagne, Philippe III, à faire les derniers efforts pour l'obtenir, ce fut la guérison miraculeuse qu'il reçut le 16 novembre 1619, après qu'il se fut fait apporter, dans sa chambre, le corps de ce bienheureux Confesseur, qui fut trouvé encore entier. Par un décret du pape Grégoire XV, le 22 mars 1622, saint Isidore fut canonisé avec saint Ignace, saint François-Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe de Néri : on les appela les cinq Saints.

On a représenté saint Isidore : tenant une bêche [1] ; faisant sortir une source de terre avec le fer d'une espèce de lance ou instrument de jardinier [2] : nous avons dit plus haut en quelle circonstance saint Isidore fit sourdre cette fontaine : ce peut être un des motifs pour lesquels il est invoqué contre la sécheresse ; tenant une gerbe [3] ; sur un même plan, avec sainte Marie de la Cabeza, sa femme ; priant pendant que son maître, caché derrière des arbres, le surveille, et que les Anges labourent son champ [4] ; à genoux : près de lui, son âne venant de tuer un loup qui voulait le manger [5] ; dirigeant une charrue dans un sillon : cette manière indique encore sa profession [6] ; porté en terre : un ange sonne la cloche d'une église pendant la marche funèbre [7].

Cette Vie a été écrite par Jean, diacre, vers l'année 1261. Beaucoup d'autres auteurs y ont travaillé depuis et y ont ajouté les miracles récents : comme Jacques Bléda, de l'Ordre de Saint-Dominique, et Jérôme Quintana, notaire du Saint-Office à Madrid. Quant au culte de la femme de saint Isidore, il fut approuvé par Innocent XII, en 1697.

1. Cabinet des Estampes, à Paris, t. IX, f. 103. — 2. Ibid.

3. Frise de saint Vincent de Paul, à Paris, par Hippolyte Flandrin. C'est une innovation, et le Père Cahier est d'avis qu'il ne faut point sortir de la caractéristique populaire quand celle-ci existe.

4. Cabinet des Estampes, à Paris, t. IX, f. 103. — 5. Ibid. — 6. Ibid., t. III, f. 20. — 7. Ibid.

SAINT ANTONIN, ARCHEVÊQUE DE FLORENCE

1389-1459. — Papes : Clément VII; Pie II. — Empereurs d'Allemagne : Wenceslas; Frédéric III.

Saint Antonin appliquait à la dévotion envers la sainte Vierge, ce que Salomon a dit de la Sagesse : « Toutes sortes de biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu par ses mains des honneurs et des grâces sans fin ».

Saint Antonin, ainsi appelé au lieu d'Antoine, parce qu'il était de petite taille, naquit à Florence en 1389. Son père était notaire, et se nommait Nicolas Pierrozi, et sa mère Thomassine ; ils prirent un grand soin de l'élever dans la crainte de Dieu. Ils n'eurent pas beaucoup de peine, parce qu'il était d'un si bon naturel que l'on eût dit que la vertu était née avec lui. A l'âge de dix ans, il ne manquait pas d'aller tous les jours dans une église de Saint-Michel pour y faire ses prières au pied du Crucifix et à l'autel de la Sainte Vierge, à l'honneur de laquelle il disait ce répons : *Sancta et immaculata Virginitas*. Ce fut là que, quelques années après, il conçut le dessein de se faire religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs : il en demanda l'habit au Père Dominici, qui fut depuis cardinal-archevêque de Raguse, et légat du Saint-Siége en Hongrie. Ce pieux et savant Dominicain faisait alors bâtir un couvent de son Ordre à Fiésoli, à deux milles de Florence. Voyant le petit Antoine de si faible complexion en apparence, qu'il ne semblait pas qu'il pût supporter les rigueurs de la Règle, il lui demanda à quelles études il s'appliquait ; l'enfant répondit qu'il étudiait le droit-canon. « Eh bien ! » lui dit Dominici pour l'ajourner, « je vous recevrai dans notre Ordre quand vous saurez votre droit par cœur ». Cette réponse fut loin d'étonner le postulant ; redoublant de courage, il étudia avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il apprit par cœur les règles et le texte du droit : c'est pourquoi le Père, reconnaissant évidemment l'opération de la main de Dieu sur ce jeune homme, lui donna le saint habit, l'an 1407, la seizième année de son âge.

Nous ne nous arrêterons point ici à décrire avec quelle ferveur il passa son noviciat, et prononça ses vœux au couvent de Cortone, où les supérieurs l'avaient envoyé. Le pape Nicolas V le jugeait digne d'être canonisé dès le temps de sa vie ; preuve convaincante qu'il avait fait de grands progrès en la perfection. Son zèle et son courage surpassaient ses forces, et les rigueurs de la Règle lui semblaient si légères, que, ne s'en contentant point, il couchait encore sur la dure, ne quittait point le cilice, et prenait la discipline toutes les nuits : il ajoutait aussi à l'office du chœur celui de la Vierge et celui des morts, avec les sept Psaumes de la Pénitence, et quelquefois le Psautier tout entier. Son recueillement était si grand pendant ses prières, et particulièrement pendant l'oraison mentale, qu'on l'a vu plusieurs fois élevé de terre.

Il eût bien voulu toujours continuer ce genre de vie ; mais l'obéissance l'appliqua bientôt au secours du prochain : car il fut élu supérieur des cou-

vents de Fiésoli, de Cortone, de Gaëte, de Florence, de Sienne, de Pistoie, de Naples et de Rome, et les gouverna l'un après l'autre : et partout il maintint l'observance de la Règle, non-seulement par ses pressantes exhortations, mais encore par ses exemples. Il était le premier à tout; et quoiqu'il fût ensuite vicaire-général de la Congrégation de Naples et de Toscane, et provincial de la province romaine, il s'abaissait néanmoins jusqu'aux ministères les plus humbles de la communauté où il résidait. Il disait tous les jours la sainte messe, et en servait une autre ; il prêchait fort souvent et avec beaucoup de succès, et il écoutait, avec une patience et une assiduité merveilleuses, les confessions de ceux dont il avait touché les cœurs par la force de ses paroles.

Cependant l'archevêché de Florence vint à vaquer, par la mort du cardinal Barthélemy Zarabella, et il y avait neuf mois entiers que l'on était en contestation sur l'élection d'un successeur, lorsque le pape Eugène IV, jetant les yeux sur le Père Antonin, vicaire-général de la Congrégation réformée de Naples, le nomma archevêque de cette grande ville ; et voyant qu'il refusait obstinément, il lui fit commandement, « en vertu du Saint-Esprit et de la sainte obéissance », sous peine de péché mortel et même d'excommunication, d'accepter cette charge. Ne pouvant plus s'opposer à des ordres si précis, il leva les yeux et les mains au ciel ; puis, se tournant vers quelques personnes doctes qu'il avait assemblées pour savoir si, vu son incapacité, il était obligé d'obéir à ce commandement : « Vous savez », dit-il, « mon Dieu, que j'accepte cette charge contre ma volonté, pour ne pas résister à celle de votre vicaire ; assistez-moi donc, Seigneur, ainsi que vous savez que j'en ai besoin ». Il fit ensuite son entrée à Florence, les pieds nus et les yeux baignés de larmes, tandis que toute la ville retentissait de joie de posséder un si digne pasteur, le considérant comme un Saint ; et, en effet, il l'était devant Dieu, qui pénètre le secret des cœurs.

Cette nouvelle dignité ne lui fit rien changer dans sa vie privée : car il garda toujours jusqu'aux moindres observances de son Ordre ; de sorte que ceux qui n'eussent pas été informés de son nouveau caractère, l'eussent plutôt pris pour un simple religieux que pour l'archevêque de Florence. Sa table, son lit, sa chambre et généralement tous les meubles de son palais archiépiscopal, ne ressentaient que la pauvreté religieuse. Son train n'était composé que de six personnes, à qui il donnait de bons gages, afin de les empêcher de rien recevoir de ceux qui avaient quelque affaire à l'archevêché. Il prenait lui-même connaissance des causes qui devaient se juger à son tribunal, ne se contentant pas des soins de son official, auquel, néanmoins, il donnait tous les ans cent ducats d'or, afin qu'il rendît la justice sans nul salaire. Tout le monde se trouvait si bien de ses jugements, de ses avis et de ses conseils, qu'on lui donna le titre d'Antonin-des-Conseils, avant même qu'il fût archevêque.

Quoique d'un accès si facile pour toutes les personnes qui demandaient son assistance, il se montrait néanmoins extrêmement réservé à l'égard des femmes ; il ne leur parlait que par nécessité, et ses yeux pudiques n'osaient les regarder. Il prêchait ordinairement les dimanches et les fêtes en quelque église de la ville, il faisait même des instructions familières et des catéchismes. Il tenait exactement ses synodes, visitait son diocèse, et enfin n'omettait rien de ce que doit faire un bon prélat. Il récitait d'abord ses Matines avec ses clercs domestiques, suivant la pratique de son Ordre ; mais, apprenant qu'on ne les chantait pas avec assez de respect dans la cathédrale, il voulut y assister, pour remédier à ce désordre.

Voilà quelle était la vigilance de ce saint Prélat ; mais ce qui est merveilleux, c'est que, parmi tant de différentes fonctions, il ne perdit jamais la solitude, la paix ni la sérénité de son cœur, parce que, comme il l'avoua lui-même à un de ses chanoines appelé François de Chastillon, il s'y était formé de bonne heure un oratoire, où il se retirait souvent. Il remit l'état ecclésiastique dans sa splendeur, et en retrancha plusieurs désordres que les guerres civiles y avaient causés. C'est pourquoi le Pape, qui connaissait la pureté de son zèle et la justice de ses jugements, défendit d'appeler des sentences qu'il aurait données. Il sut très-bien user de cette faveur à l'avantage de l'église de Florence. Il la délivra des pratiques impies, immorales et funestes de la magie ; de la plaie non moins déplorable de l'usure ; des charlatans et des comédiens. Certains joueurs avaient inventé un nouveau brelan, où la jeunesse de Florence perdait tous les jours de grosses sommes d'argent, au grand préjudice des familles ; le saint Archevêque défendit d'abord ce jeu, sous peine d'excommunication ; ensuite il allait lui-même sur les lieux et en chassait honteusement ceux qu'il y rencontrait, renversant les tables, les dés, l'argent et les jetons. Son zèle le porta encore à purger les églises de ces causeurs insolents, qui en profanent la sainteté par leurs entretiens sacriléges ; il les en chassait tous.

Il ne craignit pas même de s'opposer aux magistrats et au bras séculier, lorsque, passant les bornes de leur puissance, ils entreprenaient sur les droits et les immunités de l'Eglise. Il réprimait leurs violences par les censures ecclésiastiques, sans appréhender les menaces qu'on lui faisait. Un jour, quelqu'un l'ayant menacé de le jeter par la fenêtre et de le faire priver de son évêché, il répondit avec calme qu'il ne se jugeait pas digne du martyre, et qu'il avait toujours désiré être déchargé de l'épiscopat ; que, dans cet espoir, il avait toujours gardé la clé de sa chambre du couvent de Saint-Marc, pour s'y retirer. Voilà quel a été le zèle de ce grand archevêque ; disons maintenant quelque chose de sa douceur et de sa compassion pour les pauvres et pour toutes sortes de malheureux.

Il divisait le revenu de son bénéfice en trois parties : la première, fort médiocre, était pour l'entretien de sa maison ; la seconde, pour la réparation du palais archiépiscopal qui tombait en ruine ; et la troisième, pour le soulagement des pauvres, et celle-ci était la plus grosse et devint enfin presque le total, parce que le palais étant réparé, il ne pensa plus qu'aux pauvres. Il faisait tous les jours de grandes aumônes à sa porte, sans la refuser à personne ; et c'était avec tant de profusion, que quelquefois il ne restait plus rien pour sa maison. Aux grandes fêtes de l'année, il distribuait deux cents ducats d'or en diverses œuvres de piété ; il vendait même ses meubles, ses livres et ses habits pour assister les nécessiteux avec plus de libéralité. Aussi était-il l'asile de tous ceux qui étaient dans la misère. En voici un bel exemple : Un habitant de Florence vint le supplier de l'aider à doter trois de ses filles : le charitable Prélat n'ayant rien alors à lui donner, lui conseilla de visiter chaque jour l'église de l'Annonciade, lui assurant que Notre-Dame elle-même doterait ses filles. Comme il s'y en allait un matin, il trouva deux aveugles qui, croyant n'être entendus de personne, se racontaient l'un à l'autre leur bonne fortune : l'un disait qu'il avait deux cents ducats cousus dans son bonnet, et l'autre qu'il en avait trois cents dans son pourpoint. Il avertit le saint Archevêque qui fit venir ces aveugles ; et, après leur avoir reproché leur malice, de frustrer les véritables pauvres, en recevant des aumônes dont ils n'avaient pas besoin, il les condamna à payer une amende de quatre cent cinquante ducats, qui servirent à doter les

trois jeunes filles. Ce fut là un trait de prudence et de cette justice que l'on appelle distributive.

En voici un autre de charité qui n'est pas moins considérable. Le Saint, passant une fois par la rue Saint-Ambroise, aperçut, sur la maison d'une bonne veuve, des anges qui paraissaient se réjouir ; il voulut savoir qui étaient ceux qui y demeuraient, et il y trouva trois jeunes personnes qui, pour gagner leur pain et celui de leur mère, travaillaient jour et nuit, sans même excepter les fêtes; il en eut compassion, et leur assigna une rente annuelle pour vivre, afin qu'elles ne fussent plus obligées de travailler les fêtes. La piété et la bonne conduite disparurent avec la nécessité du travail. Saint Antonin, passant une autre fois par le même endroit, n'y vit plus les anges, mais un démon si horrible, qu'il l'effraya de son regard : il en donna avis à la mère et aux jeunes filles, et leur retrancha une partie de son aumône, de crainte que l'oisiveté ne leur causât un plus grand malheur.

C'était encore trop peu, pour saint Antonin, de donner ses biens, s'il ne consacrait aussi sa personne et sa vie pour le salut de ses ouailles : dans un temps de contagion, tous les riches abandonnaient Florence, pour éviter le mauvais air ; le Saint y demeura généreusement pour assister les pestiférés, et ne craignit point de les visiter et de leur administrer lui-même les Sacrements. C'est cette charité du prochain, et ce grand zèle à le servir, qui lui ont fait mettre la main à la plume au milieu de ses fonctions épiscopales, et composer tant de beaux et excellents traités pour la consolation des âmes, pour l'instruction des peuples et pour la satisfaction des savants.

C'est aussi cette charité qui lui a fait opérer tant de miracles, guérir des malades désespérés des médecins, ressusciter des morts et multiplier du pain et de l'huile. Ses paroles avaient aussi une vertu admirable : car un habitant de Florence lui ayant fait présent, le premier jour de l'année, d'un panier de fruits, dans l'espérance d'en recevoir quelque bonne récompense, et voyant que le Saint, pour toute reconnaissance, ne lui disait que ce mot : « Dieu vous le rende », il s'en alla tout mécontent. L'Archevêque le sachant le fit rappeler, et mit en sa présence le panier de fruits dans le bassin d'une balance, et dans l'autre un billet contenant ces paroles : « Dieu vous le rende », et ce billet se trouva peser plus que le panier ; le pauvre homme, tout confus, lui demanda pardon. Il fit encore paraître la force de ses paroles lorsque, pour donner de la terreur à quelques personnes qui le pressaient de fulminer une sentence d'excommunication pour un sujet qui ne le méritait pas, il prit un pain blanc, sur lequel il prononça quelque anathème, et aussitôt ce pain devint plus noir que des charbons.

Etant âgé de soixante-dix ans, il tomba malade d'une petite fièvre ; il prévit qu'il allait bientôt mourir, quoiqu'on lui promît une prompte guérison ; c'est pourquoi il reçut promptement les Sacrements, et rendit ainsi sa belle âme à Dieu avec ces paroles : « Mes yeux sont toujours élevés vers mon Seigneur, parce que c'est lui qui dégagera mes pieds des filets ». Ce fut le 2 mai, veille de l'Ascension, l'an 1459, la treizième année de son épiscopat. Un religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui faisait son oraison, vit monter son âme au ciel sous la forme d'un petit enfant environné d'une nuée.

Son corps, conformément à son testament, fut porté en l'église du couvent de Saint-Marc. Le pape Pie II, qui était alors à Florence, donna sept ans et autant de quarantaines d'indulgences à tous ceux qui le visiteraient

et lui baiseraient les pieds. Il demeura huit jours ainsi exposé, exhalant une très-agréable odeur. Il s'est fait plusieurs miracles à son tombeau, d'après lesquels le pape Adrien VI fit le décret de sa canonisation, l'an 1523. La bulle de canonisation n'a été publiée que par Clément VII, successeur d'Adrien VI.

On représente saint Antonin tenant de la main gauche sa crosse épiscopale, et dans la main droite une balance où est placé, d'un côté le panier de fruits que lui apporte un paysan, et de l'autre un bout de papier avec ces mots : « Que Dieu vous le rende ». Nous avons raconté ce trait. On prétend que le Saint se servit de la même comparaison vis-à-vis d'un hôtelier qui lui avait fourni un frugal repas dans un voyage : alors l'écrit porte ces mots, qu'on récite aux grâces : *Retribuere dignare, Domine, omnibus nobis bona facientibus, vitam æternam :* « Récompensez, Seigneur, par le don de la vie éternelle, tous ceux qui nous font du bien ». On place près de lui le titre de ses ouvrages : *Summa theologica ; opus Chronicorum,* etc. On lui attribue aussi le lis de la virginité ; mais l'attribut principal du Saint est évidemment la balance.

ÉCRITS DE SAINT ANTONIN.

Nous avons plusieurs écrits de saint Antonin :

1° Une *Somme théologique,* divisée en quatre parties. On y trouve une explication des vertus et des vices, avec les motifs qui portent à la pratique des unes et à la fuite des autres.

2° Un *Abrégé d'histoire*, appelé aussi *Chronique tripartite*, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1458. L'auteur montre de la sincérité et de la bonne foi ; mais il manque souvent d'exactitude lorsqu'il raconte des faits éloignés de son temps.

3° Une *Petite Somme* où sont renfermées les instructions nécessaires aux confesseurs.

4° Quelques *Sermons* et quelques *Traités particuliers sur les vertus et les vices.* Voir le Père Echard, *de Script. Ord. Prædicat.*, t. Ier, p. 818, et les Ballerini, dans la vie de saint Antonin, qu'ils ont mise à la tête de leur édition des œuvres du saint archevêque. Le Père Mamachi a donné aussi une édition de la *Somme théologique* de saint Antonin, avec des notes très-prolixes. Elle parut à Florence en 1741.

Le pape Clément VII fit aussi écrire sa Vie par le Père Vincent Mainard de Géminien, procureur général de l'Ordre de Saint-Dominique. C'est celle qui est rapportée au troisième tome de Surius, et que nous avons suivie en ce recueil, avec d'autres documents que les continuateurs de Bollandus ont donnés au public.

LE PATRIARCHE JOB (1500 ans av. J.-C.).

Le patriarche Job naquit dans la terre de Hus, pays situé entre l'Idumée et l'Arabie, vers l'an 1700 avant Jésus-Christ. Il était un modèle de vertus, craignant Dieu, élevant ses enfants dans la piété. Le Seigneur, qui se plaisait lui-même à rendre témoignage de la sainteté de son serviteur, permit au démon de lui faire subir les épreuves les plus terribles, à condition qu'il lui laisserait la vie sauve. Aussitôt toute sa fortune, qui était considérable, disparaît ; ses enfants périssent écrasés sous les ruines d'une maison, et ces tristes nouvelles lui sont apportées l'une après l'autre, sans le moindre intervalle. A chacune, Job se contente de répondre : Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés, il n'est arrivé que ce qui lui a plu ; que son saint nom soit béni. Le démon, vaincu par cette patience héroïque, l'affligea dans son corps en lui envoyant une lèpre hideuse, qui l'infecta de la tête aux pieds. Job, repoussé de la société de ses semblables, se vit réduit à se confiner sur un fumier, et à râcler avec un morceau de pot cassé le pus qui sortait de ses plaies. Sa femme, la seule personne de sa famille que le démon lui avait laissée, vint ajouter à ses maux en lui reprochant sa piété, qui ne lui avait servi de rien, et en insultant à son infortune. Job, pour toute réponse, lui dit : Puisque nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi des maux ?

Trois de ses amis vinrent le visiter et furent pour lui des consolateurs d'autant plus importuns, qu'ils confondaient les maux que le Seigneur envoie aux justes pour les éprouver avec ceux qu'il inflige aux méchants pour les punir, et ils s'efforcèrent de lui prouver que s'il souffrait, c'est qu'il l'avait mérité. Job se justifie avec calme et modération, et Dieu lui-même prend en main la cause de son serviteur, fait éclater son innocence, lui rend d'autres enfants, des biens plus qu'il n'en avait perdus, et le guérit de sa lèpre. Après une longue carrière, il mourut vers l'an 1500 avant Jésus-Christ, âgé de plus de deux siècles. Quelques auteurs ont prétendu que Job était un personnage imaginaire, et que le livre qui porte son nom était moins une histoire qu'une fiction ; mais cette opinion est contredite par l'autorité d'Ezéchiel et de Tobie, qui parlent de lui comme d'un personnage qui a réellement existé ; l'apôtre saint Jacques, qui le propose comme un modèle de patience, combat aussi ce sentiment qui a contre lui toute la tradition, tant celle des Juifs que des Chrétiens. Le livre de Job est écrit en vers dans l'original ; aussi est-il étincelant de beautés poétiques du premier ordre.

Personne (hors ceux qui ont voulu prendre Job pour un personnage parabolique) n'a douté qu'il n'eût été enterré dans son pays ; mais tout le monde n'a point été d'accord touchant ce qui est arrivé à son corps. Entre ceux qui estiment que jamais il ne fut remué du lieu de la sépulture, quelques-uns prétendent que son tombeau s'est conservé jusqu'en ces derniers siècles aux extrémités de l'Idumée, où ils mettent la terre de Hus, près de Bosra, ville de l'Arabie Pétrée, et où s'étendait autrefois le partage de la tribu de Manassès. L'on montre encore aux voyageurs et aux pèlerins de notre temps une pyramide que l'on dit avoir été érigée près de ce tombeau, pour y servir de monument à la postérité, selon que les anciens avaient coutume d'en user. D'autres ont prétendu que l'on avait transporté son corps à Constantinople. Il est vrai que l'on voyait en cette ville, dans le VI^e^ siècle, une église et un monastère du nom de Job, dont les archimandrites ou abbés le faisaient considérer par leur mérite ; mais l'histoire ne dit pas que les reliques de Job aient donné lieu à la construction de ces édifices. Aussi cette opinion de la translation du corps de Job à Constantinople semble être fondée sur une erreur qui, dans les siècles postérieurs, a fait prendre pour le saint homme Job un sarrasin ou arabe de ce nom, mahométan de religion, qui fut tué au siége de Constantinople l'an 672, et qui fut enterré au pied des murailles de la ville. C'est du tombeau de ce dernier qu'est venu le nom d'un faubourg de Constantinople, appelé Job, plutôt que du monastère du saint homme Job, quoique les Turcs aussi bien que les Chrétiens du quartier se soient laissé persuader du contraire.

Les prétentions de ceux de l'Occident sur les reliques de Job ne paraissent pas avoir plus de fondement. Ceux qui veulent qu'elles fussent à Rome dès le VII^e^ siècle, ont négligé de nous dire quand et comment elles y étaient venues. Ils n'ont avancé cela que pour avoir le plaisir de feindre que Rotharis, roi des Lombards, qui régna depuis 638 jusqu'en 653, fit transporter de Rome à Pavie les corps de Job, des deux Tobies, de la jeune Sara et de beaucoup d'autres Martyrs de la loi nouvelle. On les déposa, dit-on, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, et elles furent exposées à la vénération publique dans la chapelle de Saint-Raphaël, archange, où elles demeurèrent jusqu'à ce qu'elles furent furtivement enlevées, sans que l'on eût pu savoir dans la suite ce qu'en firent les voleurs. Leur intention était de dérober de véritables reliques et de nuire à ceux qui les croyaient telles, et qui les honoraient de bonne foi. De sorte que ce ne serait rien diminuer de l'énormité de leur sacrilége de nous apprendre que c'étaient toutes fausses reliques, que jamais on ne vit à Rome les os ni de Job ni des deux Tobies, et que de plus, il est faux que le roi Rotharis ait jamais rapporté des reliques de Rome, qu'on lui aurait données par reconnaissance, comme on le dit, pour avoir secouru et délivré la ville des Barbares ; ce qui est une autre fiction, capable de faire rire ceux qui savent que les rois lombards n'ont jamais fait que du mal à la ville de Rome.

Outre le tombeau de Job qu'Alfonse Tostat, évêque d'Avila, disait subsister encore de son temps près du Jourdain, être toujours visité avec une grande dévotion par les peuples, il semble que son fumier fut respecté aussi comme les reliques, au moins du temps de saint Chrysostome. S'il faut prendre littéralement et sans figure ce que ce Père a dit au peuple d'Antioche, on sera obligé de reconnaître que ce fumier, tout autrement précieux que le trône des rois et le lit des reines, attirait en Arabie une infinité de pèlerins d'au-delà des mers et des extrémités de la terre, pour voir ce théâtre des combats et de la patience victorieuse du saint homme, et en tirer des instructions.

Entre les saints personnages qui ont paru devant et après Jésus-Christ, l'Eglise n'en connaît guère qui ait mérité plus de culte et de vénération que Job, qui a eu l'avantage d'être Saint dans tous les états de sa vie, dans le repos et la prospérité, de même que dans les calamités et les dou-

leurs, selon le témoignage de Dieu même qui voulut le faire éprouver par Satan, c'est-à-dire par l'ennemi du genre humain, le seul qui osât contester cette sainteté dans l'Ecriture. Il est représenté dans Ezéchiel comme un ami de Dieu, capable d'intercéder pour les autres, jusqu'à faire de lui comme de Noé et de Daniel une espèce de proverbe, pour dire que quand il se trouverait parmi les pécheurs et les impies des justes aussi saints que ces trois, ils n'empêcheraient pas que Dieu punit le péché des autres dans sa colère, mais que leur justice leur servirait à se sauver eux-mêmes. Job avait déjà été reçu intercesseur de son vivant auprès de Dieu pour ses trois amis. Outre qu'il est proposé dans le livre de Tobie comme un modèle de la patience sanctifiante, il semble que l'apôtre saint Jacques ait voulu le canoniser encore dans son Epître : « Vous voyez », dit-il, « que nous appelons les prophètes Bienheureux de ce qu'ils ont tant souffert ; vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin dont le Seigneur l'a couronnée ».

L'Eglise fait profession d'honorer Job comme un prophète, comme un Martyr, et comme le type ou la figure de Jésus-Christ, d'autant plus parfaite qu'il a joint les souffrances avec l'innocence. C'est ce que l'on trouve expliqué par les saints Pères, avec autant d'étendue et de variété que pouvait le demander l'importance du sujet, pour former des modèles à tous les fidèles. Les Grecs et les Orientaux ont choisi le sixième jour de mai pour faire la fête de Job dans leurs églises : ce qui se pratique aussi chez les chrétiens d'Arabie, d'Egypte et d'Ethiopie, chez les Russes ou les Moscovites et les autres peuples qui se gouvernent sur le rit des Grecs. Les Latins ont mieux aimé assigner son culte au dix du même mois. C'est le premier des Saints de l'Ancien Testament, après les frères Macchabées, martyrs, à qui l'Eglise d'Occident ait entrepris de décerner publiquement ces honneurs religieux. Les anciens martyrologes du nom de saint Jérôme se servent des termes de jour natal et de dépositiou, mais qui ne signifient rien ici. Ils donnent à Job la qualité de prophète ; ce qui a été observé dans les suivants, depuis ceux d'Adon et d'Usuard jusqu'au romain moderne. Saint Chrysostome lui avait déjà attribué celle de Martyr, comme ont fait d'autres encore depuis. Quelques autres martyrologes ne le marquent qu'au onze du même mois. Un calendrier Julien le met au neuf. Et il est remarquable que toutes les églises de la terre se sont accordées à le mettre dans le même mois, et dans l'espace de six jours ; ce qui ne se trouve guère en ceux qui ont un culte étendu en Orient et en Occident.

Nous ne connaissons point de Saints parmi les Prophètes et les autres justes qui ont précédé Jésus-Christ en l'honneur de qui on ait dressé des églises et des chapelles en plus grand nombre. On en voit en Italie plus qu'en aucun autre pays des Latins. Son office est de rit semi-double à Venise et par tout le diocèse, de même que celui du prophète Jérémie. On solennise sa fête comme celle des plus célèbres d'entre les saints venus depuis Jésus-Christ, dans plusieurs villes de Lombardie, de Toscane, de l'Etat ecclésiastique de Rome. Il y est devenu le patron d'un nombre prodigieux d'hôpitaux. Les malades de diverses espèces, principalement ceux qui étaient attaqués de la lèpre, de la ladrerie, de la galle et de la vérole en Italie, se sont mis sous sa protection particulière pour obtenir ou leur guérison, ou le don de la patience qui leur est nécessaire, par son intercession. Outre son office public reçu et approuvé de l'Eglise, il y avait une messe votive du bienheureux Job contre le mal de Naples, que les Italiens ont mieux aimé appeler mal français. Quoiqu'elle se trouvât dans les missels, principalement dans le romain, le bienheureux pape Pie V ne laissa point de la supprimer et de l'interdire, mais sans nuire au culte du bienheureux Job dans les lieux où il se trouvait établi. Cette messe propre fut rétablie néanmoins dans le siècle suivant pour les églises d'Espagne, où l'on est travaillé plus qu'ailleurs du mal des écrouelles, qui sont comprises parmi les espèces contre lesquelles on réclame l'intercession de Job. C'est ce qui se fit par l'autorité du Saint-Siége, et qui se renouvela en dernier lieu sous le pape Clément IX. La contestation survenue à Rome sous Innocent XI, en 1680, à l'occasion de la chapelle d'un hôpital que l'on voulait dédier sous le nom du bienheureux Job, dans la ville d'Albano, n'a servi qu'à autoriser davantage son culte.

La France et les Pays-Bas ont admis aussi le culte public de Job, quoiqu'avec moins d'étendue et moins d'éclat peut-être que l'Italie et l'Espagne. On y voit des tableaux consacrés sur une infinité d'autels, surtout dans les hôpitaux. Le cardinal de Bérulle ayant dressé un calendrier et un bréviaire pour la Congrégation de l'Oratoire, qu'il avait fondée en France, fit composer un office de rit semi-double avec la messe pour le jour de la fête de Job, au dix de mai. Il le publia et le fit observer par l'autorité du Siége apostolique, et la permission expresse des évêques du royaume, après que l'affaire eut été longtemps examinée, débattue, et confirmée en diverses assemblées et chapitres généraux.

On représente naturellement le saint homme Job couché sur son fumier et couvert d'ulcères ; son image se multiplia surtout au XVI^e^ siècle, où l'usage de l'invoquer contre le mal vénérien

fut peut-être répandu par le souvenir de ces paroles de l'Ecriture : « Le diable le frappa d'un ulcère malin ». (Job, II, 7.)

Outre les lépreux et les syphilitiques, le saint homme Job a pour clients les gens mélancoliques et accablés de chagrin ; sans doute à cause du peu de consolation que sa femme et ses amis apportèrent à ses peines.

Cf. Baillet, Petin, le Père Cahier.

S. ADELPHE, S. PHILADELPHE ET S. CYRIN, MARTYRS, Ste THÈCLE, Ste JUSTINE, VIERGES [1], ET Ste ISIDORA (vers 253-260).

La ville de Lentini, en Sicile (Leontium), vit naître Thècle et Justine : elles étaient cousines-germaines et appartenaient à des familles aussi nobles que pieuses. La mère de Thècle, Isidora, qui a mérité par sa vie pure d'être honorée comme Sainte, les éleva toutes deux ensemble dans la crainte et l'amour de Dieu. Cette femme, supérieure aux faiblesses trop communes des mères même chrétiennes, sut inspirer à ces deux jeunes filles un amour sincère de la virginité. Thècle perdit de bonne heure cette tendre mère ; mais les deux cousines étaient prêtes au grand combat de la vie. Demeurées héritières de grands biens, elles vécurent dans un strict esprit de pauvreté, usèrent de leurs revenus pour le soulagement des pauvres et notamment des chrétiens persécutés pour la foi, les soignant dans les prisons, rachetant leurs corps après le supplice et leur procurant une sépulture digne des membres de Jésus-Christ.

Le Seigneur, qui mesure les épreuves au degré de sainteté auxquelles il veut élever les âmes qu'a choisies sa droite, permit que Thècle tombât dans une paralysie qui dura six ans et que Justine perdit un œil par accident ; mais Dieu, qui ne châtie que pour récompenser, devait, dès ce monde, manifester sa puissance en leur faveur. — Les intrépides confesseurs de la foi, Adelphe, Philadelphe et Cyrin étant venus, en un moment où la persécution s'était ralentie, visiter et consoler les deux vierges, se mirent pour elles en prières, et, armés de la confiance en Dieu, les marquèrent du signe de la croix. Par une de ces merveilles auxquelles la prière des martyrs avait accoutumé les chrétiens, les yeux de Justine s'ouvrirent et les membres de Thècle revinrent à la vie.

Les deux vierges reprirent dès lors, avec une ardeur nouvelle, le cours de leurs bonnes œuvres : elles eurent à soulager en particulier leurs bienfaiteurs qui passèrent deux années entières en prison avant de subir le glorieux supplice qui devait les envoyer au ciel. L'un mourut par le glaive et les deux autres par le feu. Justine et Thècle recueillirent pieusement leurs corps qui avaient été jetés à l'eau et les ensevelirent avec vénération. Dénoncée pour ce fait même à Tertulle, ce féroce gouverneur qui fit tant de victimes en Sicile, Thècle comparut devant lui : mais Dieu ne voulait pas encore priver la terre de cet appui des chrétiens et des pauvres. Tertulle mourut et Thècle fut remise en liberté. Toujours de moitié dans ses bonnes œuvres avec sa sainte coopératrice Justine, elle travailla à l'œuvre de Dieu par tous les moyens dont peut disposer une femme ; elle fournissait à la subsistance des ministres de l'autel, élevait des églises et des oratoires, propageait le culte de la Mère de Dieu : elle obtint même l'érection d'un évêché à Lentini et pourvut à sa dotation. Justine et Thècle, parvenues toutes deux au terme de leur carrière et de leurs bienfaits, reçurent, de la part des trois frères martyrs, l'avertissement de se préparer : un mois après, elles étaient dans le ciel du nombre des épouses de l'Agneau sans tache.

Les saints Adelphe, Philadelphe et Cyrin sont, après Notre-Dame, les patrons de Lentini. Les Italiens appellent saint Adelphe saint Alfio.

Nous n'avons trouvé nulle part des traces du culte de sainte Isidora, de sainte Justine et de sainte Thècle [2].

1. Nous avons mentionné sainte Thècle et sainte Justine au 10 janvier ; mais, comme leur vie se rattache à celle des trois martyrs Adelphe, Philadelphe et Cyrin, nous avons renvoyé leur notice à ce jour.

2. Après avoir lu les 46 pages in-fo que les Bollandistes consacrent à ces Martyrs, notre conviction est celle de ces savants hagiographes : c'est-à-dire que les Actes qui les concernent ont été interpolés et qu'on ne sait rien de certain à leur égard : une seule chose est hors de doute, c'est la célébrité de leur culte chez les Siciliens et les Grecs. Il fut un temps où les Actes des Martyrs étaient un thème à romans : ceux des saints Adelphe, Philadelphe et Cyrin ont eu la mauvaise fortune de servir de trame à des broderies. De là, la difficulté de distinguer le vrai du faux. Nous l'avons essayé, et nous pensons qu'on peut s'en tenir à notre récit abrégé.

S. GORDIEN, S. ÉPIMAQUE, Ste MARINE, S. JANVIER, MARTYRS (362).

Julien, surnommé l'Apostat, ne voulant pas, à son avénement à l'empire, se priver entièrement de la réputation de prince débonnaire, dissimula quelque temps la haine qu'il avait contre les chrétiens. Mais, quoiqu'il ne se déclarât pas ouvertement leur ennemi, il faisait cependant exécuter contre eux toutes sortes de cruautés par ses lieutenants, envoyant pour cela, dans les provinces, ceux qu'il savait être les plus grands ennemis de la foi, afin que les excès qu'ils commettraient fussent plutôt imputés à leur haine particulière qu'aux ordres qu'il aurait pu leur donner. Gordien fut un de ces juges, et Julien lui donna le vicariat de la ville de Rome, sous le préfet Apronien, afin qu'il pût contenter la haine qu'il avait contre les fidèles. Il y avait alors dans les prisons un vénérable prêtre, nommé Janvier, avec qui ce juge lia souvent des entretiens. Dieu lui toucha enfin le cœur par son ministère : il ouvrit les yeux aux rayons de la lumière divine et résolut de se faire chrétien ; il fut baptisé par Janvier, avec Marine, sa femme, et cinquante-deux personnes de sa famille. Clémentien, tribun du peuple, l'ayant su, en informa aussitôt l'empereur, qui cassa Gordien et donna sa charge au dénonciateur. Celui-ci, étant devenu juge de Gordien, le fit amener devant lui, lui reprocha son ingratitude envers l'empereur et lui fit de grandes menaces s'il ne consentait à sacrifier aux idoles. Gordien demeura ferme et inébranlable dans sa foi, se moquant de Julien et de ses faux dieux. Clémentien le fit fouetter avec une cruauté indigne, non-seulement d'un citoyen romain, mais même d'un barbare et d'un scythe ; il lui fit briser les os avec des cordes plombées, et, lui ayant fait trancher la tête, il ordonna que son corps fût exposé sur les grands chemins, avec défense de lui rendre les devoirs de la sépulture. Cependant la Providence divine permit qu'il fût gardé par les chiens. Il fut cinq jours en cet état, au bout desquels un domestique de Gordien, assisté de quelques chrétiens, l'enleva la nuit et l'enterra dans le même caveau où l'on avait déposé celui de saint Epimaque.

Saint Epimaque avait souffert le martyre à Alexandrie, vers 250, avec un autre chrétien nommé Alexandre. On les jeta d'abord tous deux dans une affreuse prison : on les en retira ensuite pour les fustiger et leur déchirer les côtés. Enfin ils furent brûlés dans la chaux vive. Les reliques de saint Epimaque furent apportées d'Alexandrie à Rome. Elles sont aujourd'hui avec celles de saint Gordien, au diocèse d'Augsbourg, dans l'abbaye de Kempten, qui fait partie du royaume de Bavière.

L'Eglise joignant dans son office cet autre Bienheureux à saint Gordien, nous croyons devoir ajouter un mot en passant. Plusieurs martyrologes le font natif de Rome, et mettent son supplice en cette capitale du monde, de même que celui de saint Gordien. Mais le Bréviaire et le martyrologe romain portent qu'il endura la mort à Alexandrie, ainsi que nous venons de le dire, et qu'y ayant été consumé par le feu, ses cendres furent apportées à Rome par les chrétiens et déposées dans la grotte où le corps de saint Gordien fut depuis enseveli.

Pour ce qui est de Marine, femme de saint Gordien, elle fut condamnée par ignominie à labourer la terre dans un lieu appelé autrefois *Aquæ Salviæ*, et aujourd'hui les *fontaines de saint Paul*, elle y finit ses jours en la confession de Jésus-Christ. Quant à saint Janvier, il fut marqué au visage par infamie ; le reste de ses supplices et le genre de sa mort nous sont inconnus.

Voilà tout ce que l'on sait du martyre de saint Gordien, dont il est fait mémoire dans tous les martyrologes, avec saint Epimaque, le 10 mai. Le cardinal Baronius en parle en cet endroit et dans le quatrième tome de ses *Annales*, où il ne manque pas de remarquer l'erreur de plusieurs auteurs qui décrivent ce martyre comme s'il se fût passé en la présence de Julien, quoique cet empereur n'ait jamais été à Rome durant son règne.

SAINT MATHURIN DE MONTCHAUDE.

Le 21 février 1872, M. Gayraud, curé de Montchaude, canton de Barbézieux (diocèse d'Angoulême), a eu la bonté de nous adresser sur saint Mathurin les renseignements qu'on va lire :

« Saint Mathurin, honoré à Montchaude, est l'objet d'un pèlerinage *immémorial*. Tous les ans, le 10 mai, on voit arriver, dès les premières heures du jour, de nombreux étrangers, dont plusieurs

ont fait quelquefois, à pied, plus de dix lieues, dans l'espoir d'obtenir, pour eux-mêmes ou pour ceux qui leur sont chers, des faveurs spirituelles ou corporelles. Depuis neuf ans que j'exerce le saint ministère dans cette paroisse, j'ai toujours vu une grande affluence en ce jour. Jamais l'église n'a pu contenir la foule. Je ne puis évaluer à moins de quatre mille, le nombre des personnes qui, en 1866, se rendirent à cette cérémonie. Cette année-là, la fête de notre Saint coïncidait avec la fête de l'Ascension. Dès six ou sept heures du matin, des pèlerins se rendent à l'église pour faire bénir soit des objets de piété, soit de petits pains, du vin, des gâteaux, etc., etc., ou pour faire dire sur eux des Evangiles. A neuf heures, la procession s'organise et se dirige en chantant les Litanies des Saints, vers le tombeau du Saint, qui s'élève en forme d'autel, surmonté d'une croix de pierre, au milieu d'un petit bois, à une distance d'un kilomètre environ de l'église. Là, on chante l'antienne *Hic vir...,* tirée de l'office d'un confesseur non pontife, suivie du verset et de l'Oraison. Après la bénédiction des divers objets déposés sur le tombeau et l'offrande, pendant laquelle on offre à baiser, à tous ceux qui y prennent part, un tableau représentant un religieux solitaire, la procession reprend le chemin de l'église, où l'on célèbre immédiatement la messe *Os Justi,* d'un confesseur non pontife, autorisée par l'Ordinaire. La messe chantée, il y a bénédiction des objets qui sont présentés, lectures d'Evangiles et la cérémonie est terminée.

« Ce n'est pas seulement le 10 mai que le tombeau de saint Mathurin attire des pèlerins, il est encore visité dans le cours de l'année ; on y trouve quelquefois des ex-voto et on y voit des cierges allumés pendant la nuit. La tradition ne dit pas si le tombeau a jamais été ouvert pour examiner l'état des reliques du Saint.

« Malgré mes recherches, je n'ai pu rien trouver d'écrit sur la vie de saint Mathurin de Montchaude, ni sur l'origine de son culte. La tradition ne dit rien de précis, non plus, ni sur sa vie, ni sur l'époque de sa vie. On prétend qu'il habitait un village, voisin de son tombeau, qui existe encore aujourd'hui et qu'on nomme *Chez Maran.* Après une vie sainte et solitaire, son corps aurait été déposé à l'endroit où s'élève le pauvre monument dont j'ai parlé. Son culte ne peut s'expliquer sans l'existence de faits merveilleux qui auront éclaté pendant sa vie et surtout après sa mort et qui se renouvellent encore de temps en temps. J'ai été témoin moi-même de quelques guérisons étonnantes, à l'occasion des neuvaines faites à saint Mathurin. Monsieur le curé de Sainte-Lheurinne (Charente-Inférieure), m'a raconté qu'une de ses paroissiennes, que ses parents avaient été obligés de monter et de conduire sur une charrette, avait été subitement guérie le jour de la Saint-Mathurin, et qu'elle avait pu s'en retourner à pied. J'ai vu cette personne deux ou trois fois à Montchaude, le 10 mai. Elle venait communier et visiter le tombeau de saint Mathurin en actions de grâces ».

Notes locales.

XI^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Salaria, la fête de saint Anthime, prêtre, qui, après une vie pleine de vertus et de prédications merveilleuses, fut précipité dans le Tibre, pendant la persécution de Dioclétien, et en fut retiré par le secours d'un ange qui le rapporta dans son oratoire ; il eut ensuite la tête tranchée, et s'envola victorieux dans le ciel. IV^e^ s. — Le même jour, saint Evelle, martyr, de la maison de Néron, qui, voyant la constance de saint Torpès [1] dans ses tourments, crut en Jésus-Christ, pour lequel il fut aussi lui-même décapité. — A Rome encore, les saints martyrs Maxime, Bassus et Fabius, exécutés sous Dioclétien sur la voie Salaria. 304. — A Camerino, les saints martyrs Anastase et ses compagnons, qui furent mis à mort dans la persécution de Dèce, sous le gouverneur Antiochus. — A Osimo, dans la Marche d'Ancône, les saints martyrs Sisinnius, diacre, Dioclès et Florent, disciples de saint Anthime, prêtre, qui furent lapidés, et accomplirent ainsi leur martyre sous Dioclétien. — A Varennes, saint GENGOUL, martyr. 760. — A Vienne, saint

1. Le même que saint Tropez, honoré en Provence, dont nous donnons la Vie ailleurs.

MAMERT, archevêque, qui, pour détourner un fléau qui menaçait son peuple, institua dans sa ville trois jours de litanies solennelles avant la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, que l'Eglise universelle a depuis reçues et approuvées. Vers 477. — A Souvigny, saint MAYEUL, abbé de Cluny, dont la vie fut illustrée par de saintes actions. 994. — A San-Severino, dans la Marche d'Ancône, saint Illuminé, confesseur. — A Grotaglia, bourg du diocèse de Tarente, saint FRANÇOIS DE GIROLAMO, confesseur, de la Compagnie de Jésus, homme d'une charité et d'une patience merveilleuses pour procurer le salut des âmes, que Grégoire XVI a mis au nombre des Saints ; sa fête se célèbre à Naples avec un grand concours de peuple, dans l'église de la maison professe de la Compagnie où son corps repose [1]. 1716.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Agen, fête de saint Eutrope, évêque de Saintes. Le Propre d'Agen place la mission de saint Eutrope au Ier siècle. — A Ax, dans le diocèse de Pamiers, saint UDAUT, prêtre et martyr, dont le corps a été tranféré à Ripoll, en Catalogne. 452. — A Sens, sainte Lissière ou Léthère, vierge et martyre, dont les reliques reposaient dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif. — A Metz, les saints évêques Ruf et Agatombre. Ruf fut le neuvième et Agatombre le vingtième évêque de Metz. Originaire de la Grèce, Agatombre passa d'abord en Italie d'où la persécution du roi goth, Théodoric, le chassa. S'étant retiré à Metz, ses vertus le firent donner pour successeur à l'évêque Gramatius. Il travailla à orner sa cathédrale et mourut saintement. Ses restes allèrent dormir dans la crypte de Saint-Clément (530). Quant à saint Ruf, il est mentionné au Martyrologe romain le 7 novembre. — A Séez, saint Milehard, évêque [2]. — Au monastère de l'Esterp, dans le diocèse de Limoges, saint GAUTIER, chanoine régulier et abbé, qui brilla par ses vertus et ses miracles. 1070. — En Hainaut, saint Waubert et sainte Bertilie, père et mère de sainte Waltrude et de sainte Aldegonde. 1160. — En Dauphiné, la translation du corps de saint Antoine le Grand, de Constantinople, au bourg qui porte son nom, où fut bâtie en son honneur une célèbre commanderie, chef-lieu de toutes les maisons de son Ordre. — A Pontigny, le bienheureux Guy, frère aîné de saint Bernard, qui le vit à sa mort allant jouir de l'éternité bienheureuse. — A Tours, la fête de la Protection de cette ville par saint Martin. — A Amiens, la fête de saint Ache et saint Acheul, dont l'entrée au ciel est marquée le 1er mai. — A Blois, la fête de saint Béat ou Bié, nommé au Martyrologe romain le 9 de ce mois. — A Montpellier, la fête de saint Ponce de Thomières, nommé au Martyrologe romain le 14. — A Reims, la fête de saint Gibrien, déjà nommé le 8 de ce mois. — A Verdun, la fête de saint Possesseur [3], qui succéda à saint Pulchrone. Contemporain des invasions franques, vandales et hunniques, il consola son peuple dans ces jours de la colère céleste, en mêlant ses larmes aux siennes, en l'entraînant aux pieds des autels et en versant l'aumône dans le sein des pauvres. Son corps, d'abord déposé dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, est aujourd'hui vénéré dans sa cathédrale. Fin du Ve s. — A Croix-Gente ou Gentille, près de Montendre, dans le diocèse de la Rochelle, bénédiction, en 1862, du nouveau sanctuaire destiné à recevoir la statue de Notre-Dame de Pitié. Ce sanctuaire, ruiné à l'époque des guerres de religion, fut entièrement rasé à l'époque de la Révolution. Suivant les récits populaires, la fondation de la chapelle est due à un fait touchant. Un père, qui avait eu la douleur de perdre son enfant, fit vœu de bâtir une chapelle à l'endroit même où l'enfant serait retrouvé. La Mère divine eut pitié de ce pauvre père et lui rendit son fils dans l'endroit où vient d'être rebâtie la chapelle de Croix-Gente.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — *Chez ceux de Latran*, saint Gautier, abbé du monastère de l'Esterp...

Martyrologe des Bénédictins. — Saint Pierre, martyr, mentionné le 29 avril.

Martyrologe des Cisterciens. — Au monastère de Bellevaux, au diocèse de Besançon, saint Pierre, de l'Ordre de Cîteaux, qui, d'abbé du monastère de Tamié, en Savoie, devint archevêque de Tarentaise, et qui, comblé de toute espèce de mérites, s'en alla au ciel le 14 septembre 1174.

Martyrologe des Dominicains. — A Cracovie, en Pologne, saint Stanislas.

Martyrologe des Franciscains. — Saint Georges, martyr, dont l'Eglise célèbre la fête le 23 avril.

1. Quelques Ordres religieux célèbrent aujourd'hui la fête de saint Alexandre Ier, pape. Voir sa Vie au 3 mai.

2. Voir la Vie de saint Sérené et Sérénic ci-dessus.

3. Tout ce que l'on sait de saint Possesseur se réduit à dire qu'il occupait un rang distingué dans la magistrature de Verdun, qu'il engagea fortement ses concitoyens à choisir saint Pulchrone pour leur évêque, et qu'après la mort de celui-ci, il lui succéda sur le siége épiscopal (470-486). Voir la Vie de saint Pulchrone au 30 avril.

Martyrologe des Mineurs conventuels. — A Recanati, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Bienvenu Marene, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, remarquable par son admirable piété et par l'éclat de ses miracles. Le pape Pie VII confirma le culte immémorial de ce saint homme, et permit de célébrer sa fête avec l'office de la messe : sa bienheureuse mort arriva le 5 de ce mois.

Martyrologe des Carmes. — A Randazio, en Sicile, la fête du bienheureux Aloysius Rabata, de l'Ordre des Carmes, admirable par sa régularité, sa charité et l'amour de ses ennemis [1]. 1490.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au monastère de Saint-Lambert, en Styrie, la translation des saints martyrs romains Cyrille, Eleuthère, Marcien et Dorothée, qui eut lieu en 1650. — A Constantinople, saint Mucius, prêtre et martyr, qui fut mis à mort de la façon la plus cruelle pour avoir renversé une idole de Bacchus en faisant le signe de la croix. Constantin le Grand fit élever une église qui lui était dédiée. C'est dans cette église que fut lue la condamnation de Nestorius. — A Altino, en Italie, saint Népotien, prêtre, dont l'éloge a été écrit par saint Jérôme, qui lui était très-attaché. Vers 396. — En Angleterre, saint Frémond, roi d'une portion de cette contrée et martyr. Vers le VIII[e] s. — A Naples, le bienheureux Nicolas, ermite, qui fut tué dans cette ville par un des serviteurs de Marie, reine de Jérusalem, de Sicile et de Hongrie, que la princesse chargeait du soin de porter ses aumônes au saint ermite. 1310. — A Zell, près de Worms, dans le Palatinat, saint Philippe, ermite. Anglais de naissance, il quitta sa patrie et fit un pèlerinage à Rome. Il vint ensuite s'établir, près de Worms, en un village qui, après sa mort, s'appela *Zell* ou *Celulle*. Ses restes mortels ont été conservés, dans l'église de Zell, jusqu'en 1531 ; sa fête se célébrait le 11 mai dans l'ancien évêché de Worms, comme elle se fait encore aujourd'hui dans le nouveau diocèse de Spire. L'ermitage de Zell fut, au XII[e] siècle, changé en un prieuré dépendant de la riche abbaye de Hornbach, près de Deux-Ponts. Au XIII[e] siècle, le prieuré fut érigé en collégiale, et, au XIV[e], il se forma une Confrérie en l'honneur de saint Philippe, dont les riches revenus furent, à l'époque de la Réforme, incorporés par Jules II à l'Université d'Heidelberg. Saint Philippe de Zell vivait au VIII[e] siècle.

SAINT UDAUT, PRÊTRE ET MARTYR,

APOTRE DES HUNS DU DANUBE ET DES VALLÉES PYRÉNÉENNES DE L'ARIÉGE

452. — Pape : Saint Léon le Grand. — Empereurs d'Occident : Honorius ; Valentinien III.

> Que ceux qui ont la charge des âmes ne calculent point les dangers de leur mission ; qu'ils se disent comme l'Apôtre : Malheur à moi, si je garde le silence. *I Cor.*, IX, 17.

Au centre de la vallée de la haute Ariége, sillonnée par la limpide rivière que les généraux romains avaient nommée *Aurigera*, que les Wisigoths et les Francs, qui y dominèrent après eux, appelèrent *Arrega* [2], d'où vient, par corruption, le nom d'*Ariége*, à sept kilomètres en aval d'Ax, on voit se détacher, du flanc de la montagne, une tour massive, quadrangulaire, percée de plusieurs rangs de baies géminées dont la construction, sans ornements et d'un style assez primitif, annonce seule l'antiquité. C'est là le clocher du vieux *prieuré d'Unac*. Cette tour, encore solide et pleine de vie, devint, il y a déjà presque huit cents ans, le clocher d'une nouvelle église qui lui fut accolée après la destruction de la première. Cette nouvelle église, nonobstant ses petites dimensions, attire, plus que la vieille tour de son clocher, l'attention des touristes, par ses proportions et ses or-

1. Le culte du bienheureux Prieur de Randazio a été approuvé par Grégoire XVI. Ses Reliques sont dans l'église des Carmes de cette ville.

2. D'*Ar-rieg*, « rivière d'en haut », dit-on.

nementations architecturales, et a mérité d'être classée parmi les monuments dont le gouvernement français protége la conservation [1].

Ce vieux monument de deux époques apparaît entouré d'une agglomération de pauvres habitations, qu'on nomme le village d'Unac.

C'est pendant les conquêtes de Charlemagne sur les Sarrasins, pendant l'organisation des Marches, par lui-même ou par ses lieutenants, complétée sous le gouvernement de son fils Louis le Débonnaire, régnant à Toulouse sous le titre de roi d'Aquitaine, c'est-à-dire depuis 778 jusqu'à 812, que fut fondé le *prieuré d'Unac*.

Unac se trouve à quelque distance d'Ax, la ville aux trente-neuf sources thermales, dont le martyre de saint Udaut illustra les murs.

Saint Udaut, lisons-nous dans les vieilles Chroniques résumées par le pieux abbé Authier, curé d'Unac [2], vint au monde l'année 405. Il mourut martyrisé pour la foi de Jésus-Christ le 11 du mois de mai 452, à Ax-sur-l'Ariége, aujourd'hui ville de France au diocèse de Pamiers, et alors ville du diocèse de Toulouse, dans l'ancienne province romaine de la Septimanie Narbonnaise, royaume des Wisigoths, sous le règne de Thorismon.

Revêtu du caractère sacerdotal, saint Udaut exerça le ministère apostolique principalement dans cette partie des Pyrénées qui s'élèvent dans les diocèses d'Elne, (aujourd'hui de Perpignan), du Vic-d'Ausonne, (aujourd'hui de Vich), d'Urgel et de Toulouse, travaillant avec zèle à la conversion des païens qui existaient en grand nombre dans ces contrées, encourageant les fidèles catholiques, persécutés par les Wisigoths ariens, maîtres de ce pays; et il y souffrit le martyre dans l'accomplissement de ces saints devoirs, par la main des rois ostrogoths de l'armée d'Attila, qu'il avait déjà évangélisés avec les Huns dans leurs campements des provinces romaines sur les bords du Danube.

Saint Udaut naquit en Italie, d'une de ces nobles familles païennes des barbares, qui, combattant depuis longtemps sous les généraux de l'empire romain, y avaient obtenu des terres, et avaient servi à l'empereur Honorius, pour arrêter, sous le commandement de Stilicon, Vandale dont il avait épousé la fille, une armée de deux cent mille Goths, dans les montagnes de la haute Italie. Pendant qu'Udaut se formait, dans son adolescence, à la vie dure des camps par les exercices de la chasse, il fut conduit un jour auprès d'un saint ermite du nom de Pancrace, par une biche qu'il voulait percer de ses traits. La bête des bois, vivement pourchassée, était venue se blottir aux pieds du Saint, comme le chien du chasseur lorsqu'il est surpris et poursuivi par le loup altéré de son sang. A la vue du saint ermite, qui l'accueillit avec bonté, Udaut, bien loin de tuer la biche, fut frappé comme d'une vision miraculeuse. Tout ce qu'il avait appris de la religion chrétienne avec les enfants de son âge dans leurs temples, lui revient à l'esprit : c'est Dieu qui l'appelle à lui. Fidèle à la grâce prévenante, il était disposé à faire la volonté du ciel. Il demande donc au saint ermite la permission de demeurer dans son ermitage, pour mieux s'instruire des vérités religieuses, et peu de temps après il reçut le baptême.

Devenu enfant de Dieu et de son Eglise, Udaut se consacra tout entier au service de l'un et de l'autre, mais il avait à faire son apprentissage. Il se faisait durement alors. Saint Pancrace eut le soin d'en avertir son disciple. Cependant cet ermitage dans l'Italie, si proche de la maison des parents idolâtres d'Udaut, ne parut pas au saint directeur un lieu sûr, pour proté-

1. Le classement de cette église romane date de l'année 18[illegible].

2. Brochure in-8°, imprimée en 1870 chez Chauvin, à Toulouse.

ger son néophyte d'un jour. Il voulut le mettre à l'abri de la chair et du sang et des tentations de découragement. Les deux compagnons quittèrent leur solitude d'Italie, et étant arrivés sur le bord de la mer, saint Pancrace, montrant à Udaut une galère prête à mettre à la voile, lui demanda s'il persévérait dans ses promesses du baptême. Sur sa réponse affirmative, ils demandèrent passage dans ce navire et vinrent débarquer à sa destination, à Port-Vendres, non loin de l'ancienne ville épiscopale d'Elne.

C'était vers l'an 423. Les Wisigoths ariens, gouvernés alors par leur roi Théodoric Ier qui défendit si vaillamment Toulouse, sa capitale, contre le général romain Littorius, et fut tué plus tard dans la célèbre bataille des champs Catalauniques, en combattant contre Attila, étaient les maîtres de toute la partie orientale et centrale de la chaîne des Pyrénées. C'est là qu'Udaut passa les plus belles années de sa vie, ce fut là le théâtre de ses rudes pénitences et de ses premiers travaux dans la vie apostolique.

A peine les deux ermites furent arrivés dans les premières cavernes de ces montagnes, que les sentiments naturels du barbare commencèrent à se réveiller en Udaut : déjà il prenait en dégoût la vie contemplative ; il se repentait aussi d'avoir abandonné ses parents. Sans chercher trop longtemps à se faire violence, il avait même ouvert la cellule de saint Pancrace pour lui faire ses adieux, lorsqu'il trouva son directeur, averti dans l'oraison de ses découragements, adressant à Dieu de ferventes prières, pour lui obtenir la grâce de la persévérance. En même temps un coup de tonnerre se faisait entendre, une lumière brillante comme une étoile vint éclairer pendant longtemps la tête vénérable du vieil ermite. Terrifié par ce nouveau prodige, comme il avait été impressionné par la rencontre de la biche, le jeune homme fut incontinent guéri de ses illusions. Il se prosterna le visage contre terre pour demander pardon à Dieu et à son serviteur de son ingratitude et de la défaillance de sa foi. Ils s'enfoncèrent ensuite plus profondément dans le pays désert des montagnes, afin de s'y livrer à de plus intimes prières et à de plus rudes macérations.

Saint Pancrace, si rempli de l'esprit de charité, ne put habiter longtemps dans le voisinage des chaumières qui abritaient encore des indigènes païens sans travailler à leur conversion. Lorsqu'il fut plus connu avec son disciple, ce furent les habitants des villes qui accoururent en foule vers les solitaires des rochers. Eux-mêmes durent aussi leur porter les lumières et les consolations de la foi chrétienne, comme l'avait fait, parmi leurs ancêtres, saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, qui avait évangélisé cette contrée immédiatement après les Apôtres. Depuis, la foi ne s'était jamais éteinte dans ces montagnes, mais elle y avait peu d'adeptes. Udaut, de son côté, avec sa connaissance des idiomes barbares des Goths envahisseurs, s'employait activement auprès de ceux de cette nation pour le bien général.

Il est permis de croire que c'est pendant le cours de ces travaux que le saint directeur d'Udaut présenta son disciple à l'ordination sacerdotale. Est-ce à Lampius, évêque de Barcelone, qui avait déjà imposé les mains pour le sacerdoce à saint Paulin, évêque de Nole, ou à quelque autre évêque de la contrée ? le vieil historien du Saint ne nous l'apprend pas. Mais Salazar [1], un des écrivains de sa vie au dix-septième siècle, ne craint pas d'affirmer que notre Saint est mort prêtre et martyr, et c'est l'opinion de toutes les églises qui le vénèrent, puisqu'elles l'ont toujours représenté sur leurs autels revêtu des insignes de ce caractère sacré [2]. Les fatigues apostoliques,

1. En el Martirologio espagnol, al dia 11 de mayo, tome III, page 138.

2 La famille Gomma d'Ax, dont nous voyons un membre figurer sur le catalogue des consuls de cette

jointes à ses macérations, épuisèrent les forces de saint Pancrace. Tout plein de mérites, il s'endormit dans la paix du Seigneur.

Dès ce moment, l'esprit de foi qui enfante les prodiges passa du vieil ermite dans le cœur de son disciple, de même que l'esprit d'Elie passa dans le cœur du prophète Elisée, lorsqu'ils se séparèrent pour toujours sur les bords du Jourdain. Sous cette direction divine, saint Udaut voulut se préparer à de plus grands travaux, par un pèlerinage au tombeau de saint Saturnin dont il avait bien souvent invoqué la protection dans ses missions. Il avait aussi l'intention d'en obtenir des reliques des habitants de Toulouse, pour les offrir à la vénération reconnaissante des descendants des Espagnols qu'il avait enfantés à Jésus-Christ.

En arrivant à Toulouse, le prêtre missionnaire y apprit que les fidèles de cette Eglise, ayant perdu leur premier pasteur, saint Exupère, étaient toujours depuis empêchés par leurs rois wisigoths de lui désigner un successeur, quoiqu'ils n'eussent pas trop à souffrir, de leur part, de flagrantes persécutions, dans la crainte qu'avaient ces rois ariens de s'aliéner le cœur de leurs sujets catholiques. Il y fut reçu par le prêtre Jean et par ses compagnons dans le ministère sacré, Raymond et Vincent, qui dirigeaient les fidèles toulousains. Ces saints prêtres étaient venus à sa rencontre d'après un avertissement surnaturel. De son côté, saint Udaut reçut de Dieu le pouvoir de révéler aux fidèles de Toulouse combien il jouissait des faveurs célestes, en ressuscitant parmi eux un de leurs enfants mort, du nom de Profane.

Saint Udaut resta peu de temps dans la ville de Toulouse. Plusieurs de ses plus fervents chrétiens étaient à la veille d'aller visiter les Saints-Lieux de Rome; ils lui exprimèrent le bonheur qu'ils éprouveraient, s'il voulait se décider lui-même à les guider à travers les barbares qu'ils seraient exposés à rencontrer partout sur leur route. Leurs instances, jointes au désir qu'il avait souvent éprouvé de visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, lui firent comprendre qu'il ferait la volonté de Dieu, en leur donnant cette satisfaction. Il partit de Toulouse et arriva dans la capitale du monde chrétien l'année 444.

La grande nouvelle du moment, la plus effrayante, c'était les progrès d'Attila avec une armée des plus formidables, dans la Mœsie et la Pannonie, aux environs du Danube, marchant sur Constantinople et bientôt sur Rome. « Parmi les rois qui le suivaient comme des esclaves, il y en avait deux qu'Attila distinguait sur tous; c'étaient : Ardaric, roi des Gépides; l'autre, Valamir, roi des Ostrogoths, accompagné de ses deux frères Théodémir et Vidémir. Ces trois derniers princes, plus nobles que celui qu'ils reconnaissaient pour maître, étaient de la race des Amales, la plus illustre de la nation gothique. Valamir se rendait recommandable par sa discrétion, par sa douceur et par une franchise qui, jointe à la bravoure, forme le vrai caractère des héros [1] ». Par cette citation nous faisons connaître les trois rois qui martyrisèrent saint Udaut à Ax, quelques années plus tard.

ville à la fin du XV^e^ siècle, conserve précieusement un ancien autel dont le rétable offre en bas-relief une petite statuette de ce Saint peinte et dorée, et désignée par son nom d'Udaut. *Elle est revêtue de la chape, de l'étole et d'une barrette noire.* Cet autel est trop décoré pour avoir été fait pendant la Terreur de 1793. Il appartenait à quelque chapelle ou publique ou privée d'Ax, puisqu'on y voit aussi les deux statuettes des Apôtres fils de Zébédée, saint Jacques et saint Jean, vénérés l'un dans son antique église de Saint-Jean-d'Ause, et l'autre dans sa vieille ladrerie. Les anciens habitants d'Ax vénéraient donc aussi saint Udaut comme prêtre en même temps que comme patron secondaire.

1. Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. XXXIII, parag. 20.

Il n'en fallait pas tant pour enflammer le zèle apostolique de saint Udaut. Il se sépara donc des Toulousains, ses compagnons de pèlerinage à Rome, pour obéir à ses inspirations, en se dirigeant vers l'armée d'Attila. Ceux des habitants d'en-deçà du Danube, qui avaient été épargnés par l'armée envahissante, y étaient traités comme des esclaves. A tous les maux dont ils étaient accablés déjà, Dieu avait ajouté une plaie de reptiles ou d'insectes venimeux qui les faisaient périr en grand nombre. Saint Udaut s'appliqua à consoler et à encourager ces chrétiens, en les délivrant, par ses prières, de ce surcroît de malheurs. La reconnaissance et l'admiration des chrétiens pour le saint missionnaire ne manquèrent pas d'attirer l'attention des chefs barbares. Ils s'aperçurent que le Saint, par ses prédications et ses guérisons miraculeuses, se faisait des prosélytes dans les familles mêmes de leurs sujets.

Le roi Wuillielm, frère aîné d'Attila, subissant, comme bien d'autres rois secondaires, l'ascendant de son puîné, fut chargé le premier de châtier cet ennemi des jongleurs du camp, qui avait plus de crédit à lui seul qu'eux tous par ses prestiges. Il le condamna au supplice du fouet crocheté de fer. Cet instrument de supplice appelé aujourd'hui *le knout*, est resté en usage chez les Russes, d'où il est à espérer que la civilisation chrétienne finira par le faire disparaître. Il a encore été appliqué, avec beaucoup de cruauté, en plein dix-neuvième siècle, aux Polonais restés fidèles à leur patrie et à leur religion. « *Le knout* [1] est une longue et étroite lanière, recuite dans une espèce d'essence, et fortement enduite de limaille métallique. Ainsi préparée, la lanière acquiert une dureté et une pesanteur extrêmes. Mais avant qu'elle ne se durcisse, on a le soin de replier sur eux-mêmes les bords, amincis à dessein, et qui forment de cette façon une rainure dans toute la longueur de la courroie, terminée par un petit crochet de fer. Si le bourreau sait son métier, le supplicié perd connaissance au troisième coup, et expire après le cinquième ». Saint Udaut fut attaché sur la planche appelée *kobila*, le dos nu, la tête appuyée sur le bord supérieur, les pieds fixés à la partie inférieure, et les mains liées, embrassant la planche. Dans cette position, la pesante lanière, cinglée avec vigueur par le bourreau sur les flancs du Martyr, de son côté concave, coupe les chairs comme un couteau, et, retirée horizontalement par le même exécuteur, ramène, au moyen du crochet et par longues bandelettes, les parties détachées des chairs saignantes. Les coups se répétèrent jusqu'à ce que Wuillielm, voyant les flancs de saint Udaut décharnés et supposant qu'il était mort, donna le signal de la fin du spectacle.

Détaché de la *kobila*, le saint Martyr fut laissé comme cadavre sur le théâtre de l'exécution. Il n'était qu'évanoui. Après une guérison miraculeuse, saint Udaut dirigea ses pas et ses travaux apostoliques vers la division des Ostrogoths. Ce fut le tour de Valamir d'y mettre ordre. Conduit devant le tribunal pour les mêmes motifs qui l'avaient fait comparaître devant celui de Wuillielm, le second juge, informé de la récidive, le condamna au même supplice national, en accusant la trop grande indulgence du roi des Huns, qui n'avait point fait exécuter la loi réglementaire du nombre prescrit de coups de *knout*. Voulant même rendre le spectacle plus attrayant, Valamir condamna l'impie à boire, à la santé des dieux, une coupe pleine de plomb fondu, s'il ne succombait pas dans le supplice du fouet.

Au jour fixé pour l'exécution de ce jugement, saint Udaut endura avec

1. *Martyrs de la Sibérie*, ch. 12, par A. de Lamothe.

le même appareil et la même cruauté, dans le camp des Ostrogoths, le chiffre légal de cent et un coups de *knout* sans rendre le dernier soupir; mais se relevant sur ses pieds comme un squelette sanglant, après avoir été détaché de la *kobila,* il bénit, avec sa foi d'apôtre en la vertu du signe de la croix, la coupe brûlante du plomb fondu que lui offrait un second bourreau, et l'avala comme une confortable liqueur. La peine infligée par le jugement était subie. Le juste Valamir ne s'irrita point. Tout ému de ce qui venait de se passer d'horrible et de merveilleux sous ses yeux aussi bien que sous ceux de son armée, il ne lui fit point trancher la tête. S'il l'avait fait, sa réputation d'équité aurait perdu quelque chose de son prestige devant ses sujets. Il se contenta de le faire chasser bien loin de l'armée d'Attila.

En quittant le camp d'Attila, saint Udaut retourna vers les Pyrénées, dans ces diocèses auxquels il avait été destiné et attaché par son ordination. Il lui restait là beaucoup à faire.

Nous avons dit qu'en entreprenant un pèlerinage hors de ce pays où étaient les plus vives affections de son cœur, saint Udaut avait eu l'intention de le doter de quelques reliques du corps de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, pour les déposer sous les autels que les sueurs apostoliques du saint évêque y avaient fait lever. Aussi il s'empressa, en arrivant dans la capitale des Wisigoths, de demander une perle de ce précieux écrin que les fidèles toulousains conservaient avec tant de vigilance. Ces fidèles chrétiens qu'il avait édifiés à son premier passage, ceux surtout qu'il avait accompagnés dans leur pèlerinage à Rome, et l'avaient vu partir vers l'armée d'Attila, le revoyant échappé aux dents de ce lion, tout couvert des traces de ses cruelles morsures, n'eurent rien à lui refuser; sa demande d'ailleurs était si juste !

Le diocèse de Toulouse, en remontant le cours de l'Ariége, était alors limitrophe avec celui d'Urgel, par le val d'Andorre. C'est par ce chemin, le plus direct et le plus facile, que saint Udaut franchit les sommets des Pyrénées, portant la précieuse relique de saint Saturnin. Un de ses premiers soins, en arrivant dans le pays d'Urgel, fut d'y bâtir une église au lieu de Tavernolas, qu'il dédia au saint premier évêque de Toulouse, et où il déposa sa relique. C'est en ce lieu et auprès de cette église, que s'éleva, bientôt après, un monastère fort célèbre, au commencement du neuvième siècle, sous le nom de Saint-Saturnin de Tavernolas, auquel on en unissait plusieurs autres au commencement du dixième siècle.

Rentré dans sa mission des Pyrénées, saint Udaut s'y occupa exclusivement d'y gagner des âmes à Dieu. Ces travaux apostoliques durèrent sept ans jusqu'à sa mort.

Au printemps de l'année 452, après avoir réparé les pertes qu'il avait essuyées dans les plaines de Châlons, Attila parut en Italie. Il s'était chargé de châtier les Romains avec son homme d'exécution Ardaric, roi des Gépides, et le gros de son armée. Là, Valamir, avec sa division ostrogothe, se séparait de lui et, suivant le cours de Rhône, venait combattre les Wisigoths dans leurs propres Etats. Valamir et tous les siens avaient juré depuis longtemps une haine irréconciliable aux Wisigoths de France et d'Espagne.

Le 11 mai 452, l'armée ostrogothe d'Attila commandée par trois de ses lieutenants, que la légende de saint Udaut appelle *rois*, campait à Ax, au centre des Pyrénées, prête à en franchir les plus hauts sommets, limites entre les Gaules et l'Espagne, à une distance de vingt kilomètres du col de Puy-

morenc le plus praticable, à cinq kilomètres des défilés étroits de Mérens, gardés par les Wisigoths. C'était pour elle un jour critique. Valamir voulut offrir des sacrifices au dieu Mars, pour stimuler l'avidité de ses guerriers et leur animosité contre les Wisigoths. Saint Udaut, se trouvant sur les lieux, ne manqua pas de détourner de ces sacrifices sacriléges les prosélytes qu'il avait faits à la foi chrétienne dans l'armée de Valamir, avant son martyre dans les provinces danubiennes, comme saint Maurice en détournait la légion Thébaine, dans une semblable occasion. Averti d'un schisme dans son armée pour l'offrande des sacrifices, le roi ostrogoth ne fit point éclater sa sévérité en décimant ni en massacrant en bloc les chrétiens réfractaires : il était trop intéressé à les ménager; mais il déchargea sa colère sur saint Udaut, que ses officiers avaient conduit devant son tribunal au pied des autels, comme l'instigateur de ce désordre. L'œil perçant du roi barbare reconnut à l'instant l'apôtre chrétien qui à Faste, capitale des Huns sur le Danube, était allé annoncer l'Evangile aux sujets d'Attila. Il en fut troublé. Mais il se hâta de lui adresser la parole en l'interpelant avec vivacité. « N'es-tu pas », lui dit-il, « cet Udaut dont le fouet a déjà déchiré le corps; l'homme flétri par mon ordre ? Tu as pu, par tes sortiléges, avaler sans mourir ma coupe de plomb fondu ! Faut-il encore que je te retrouve ici semant l'indiscipline parmi mes enfants, pour nous attirer la colère de notre grand dieu protecteur ! Répare tes impiétés et tes trahisons en offrant de l'encens au dieu de la guerre, ou disparais à jamais de ce monde ! » Saint Udaut lui répond avec calme : « Je n'ai jamais détourné vos soldats de leurs devoirs, prince; mais je ne crains pas plus vos sévérités que dans les temps passés, et je ne sacrifierai pas aujourd'hui à votre idole impuissante... » Il allait parler encore, lorsque Valamir ordonne qu'il soit immédiatement enfermé dans un tonneau où avait été contenu le vin des sacrifices. Il fait ensuite enfoncer des clous dans cet instrument de supplice improvisé, et ordonne qu'il soit roulé du haut des prairies où se trouvait son tribunal, auprès des murs de la vieille ville d'Ax. C'est ainsi qu'il fait ruisseler le sang du saint Martyr devant les étendards portant l'image de l'épée de Mars échelonnés dans les rangs de ses cavaliers, jusqu'au lieu où, retiré tout sanglant de son tonneau, on lui plonge un poignard dans le cœur.

La tradition orale des habitants d'Ax sur le martyre de saint Udaut, opéré dans leur ville par trois rois, qui le firent rouler dans un tonneau hérissé de clous, est incontestable. Le lieu de sa sépulture après le martyre a toujours porté le nom de Saint-Udaut et est encore aujourd'hui orné d'une croix de fer scellée dans la pierre. Le rétable d'un ancien autel décoré d'une statuette en bas-relief désignée par son nom est un témoignage irrécusable du culte que lui ont rendu les habitants de cette ville.

Ce lieu est situé entre les deux rivières d'Ause et d'Ariége et entre deux rochers, en dehors de la ville. Cent vingt-neuf ans plus tard, lorsque les premiers rois de France eurent renversé à Toulouse le trône des Wisigoths, l'année 581, sous le règne de Chilpéric et Childebert, pendant que le duc Didier gouvernait la contrée, les habitants d'Ax obtinrent la permission de leur évêque saint Germier ou Magnulphe, son successeur, d'exhumer le corps du saint Martyr, pour le déposer honorablement dans leur église paroissiale, et l'y vénérèrent comme un patron secondaire. Dans le supplément de son *Martyrologe gallican*, Du Saussay, évêque de Toul, dit qu'il y devint célèbre par des prodiges divins. Il fut la sauvegarde de cette ville, dans cette vallée si exposée aux déprédations, comme chemin stratégique,

particulièrement dans les guerres de Charlemagne et de Louis le Pieux contre les Sarrasins.

En 978, des religieux de l'abbaye de Ripoll furent envoyés à Ax pour faire la translation solennelle des reliques de saint Udaut, d'Ax à Ripoll; cette dernière localité se trouvait plus au centre du pays que le Saint avait évangélisé avec tant de zèle.

C'est là que repose encore aujourd'hui le prêtre martyr que le Seigneur a couronné. Ses reliques y sont déposées dans une magnifique urne d'argent, sur laquelle sont retracés en bas-relief plusieurs de ses miracles.

La dévotion à saint Udaut devint populaire au moyen âge dans les Marches d'Espagne, et elle ne s'y est point affaiblie encore de nos jours. Elle s'est étendue dans le reste de l'Espagne et elle a été importée par les Catalans jusque dans le Mexique. Nous en trouvons la preuve la plus authentique dans ce que dit l'auteur d'un abrégé de sa vie, imprimé à Vich en 1863, en tête d'une petite brochure renfermant, avec les prières et cantiques à saint Udaut, l'ordre d'une neuvaine enrichie d'indulgences par l'évêque diocésain de Vich, par son métropolitain de Tarragone, et par d'autres évêques d'Espagne et du Mexique. « On célèbre », nous dit cet écrivain, « à Ripoll la fête du martyre de saint Udaut le 11 mai, avec la plus grande solennité et avec un grand concours des populations du voisinage, qui toutes le regardent comme leur bienfaiteur et leur protecteur, parce qu'en toute occasion Dieu a accordé par ses mérites une infinité de miracles. Toutes les fois qu'on découvre ses reliques, ses dévots serviteurs respirent une odeur délicieuse qu'aucun parfum ne saurait produire. Son assistance est manifeste toutes les fois qu'on l'invoque dans les fièvres ou autres maladies. (Que celui qui comme moi-même en aura fait l'expérience, ne manque pas de le proclamer !) Dans les temps de sécheresse, lorsqu'on porte processionnellement son corps saint au dehors du temple, Dieu ne manque pas d'exaucer son serviteur. Mais la protection la plus manifeste du saint Martyr s'éprouve dans les accouchements difficiles. Il n'est pas alors de femme qui ne le trouve propice, si elle l'invoque avec ferveur ».

Etudes historiques et religieuses sur le pays de la haute vallée de l'Ariége, par M. l'abbé Authier, curé d'Unac; Toulouse, imprimerie A. Chauvin et fils, 1870.

S. MAMERT, ARCHEVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ

477. — Pape : Saint Simplice. — Invasion des Gaules par les Francs.

Si les fléaux sont entre les mains de Dieu la verge qui châtie les hommes, la prière est entre les mains de l'homme la force qui peut apaiser Dieu et faire descendre ses bienfaits sur la terre.

L'antiquité nous a laissé peu de détails sur la vie de saint Mamert. Mais il s'est rendu fort célèbre par l'établissement des Rogations. Ce n'est pas qu'il soit le premier auteur de ces processions saintes, que l'on fait pour attirer les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre; mais, de son temps, elles étaient presque tombées en désuétude, ou bien se faisaient sans dévotion. Mamert les rétablit, et, y ajoutant le jeûne à la prière, il ordonna

qu'on les ferait les trois jours qui précèdent l'Ascension. Cette pieuse réforme fut d'abord reçue de toutes les Eglises de France, suivant le décret du premier Concile d'Orléans, tenu sous Clovis le Grand, et le fut ensuite de l'Eglise de Rome, par l'autorité de Léon III.

Voici à quelle occasion saint Mamert eut cette pieuse pensée : il occupait dignement le siége archiépiscopal de Vienne, dans lequel il avait succédé à saint Simplicius, dans le milieu du v^e^ siècle. Outre les calamités publiques de toutes les Gaules, qui étaient alors exposées aux irruptions des nations barbares, spécialement des Huns et des Goths, la ville et le pays de Vienne se virent affligés par des malheurs particuliers qui les menaçaient d'une désolation universelle : cette ville était souvent ébranlée par de si effroyables tremblements de terre, que ses habitants étaient contraints de l'abandonner, de peur d'être accablés sous ses ruines ; d'ailleurs, certains feux s'embrasaient sous terre, et, faisant fumer les montagnes et les forêts, en chassaient les cerfs, les ours, les sangliers et les autres bêtes sauvages, qui se sauvaient tout épouvantés dans les bourgs et dans les villes, où leur présence répandait la terreur. Le vigilant pasteur consola, encouragea son peuple par d'éloquents discours : il fit voir dans ces malheurs autant de coups de verges d'un père courroucé, dont il fallait implorer la clémence par la soumission et par des prières ferventes et continuelles.

Il arriva de plus que, la nuit de Pâques, le feu prit à un édifice public de Vienne, et y continua avec tant de violence, que chacun s'attendait à un embrasement général. Mamert, qui avait déjà opéré des prodiges semblables, se prosterna devant l'autel, et ses larmes, ses prières, arrêtèrent l'incendie. Saint Avite dit expressément que les flammes s'éteignirent d'une manière miraculeuse [1].

Ce fut dans cette nuit épouvantable que Mamert conçut, devant Dieu, le projet des *Rogations*, en régla les psaumes et les prières ; il y ajouta le jeûne, la confession des péchés, les larmes, la componction du cœur. Quant au but de ces processions salutaires, le voici, d'après une homélie que l'on croit être de saint Mamert, et qui se trouve parmi les sermons attribués à Eusèbe d'Emèse : « Nous y prierons », dit-il, « le Seigneur, de nous délivrer de nos infirmités, de détourner ses fléaux de dessus nous, de nous préserver de tout malheur, de nous garantir de la peste, de la grêle, de la sécheresse et de la fureur de nos ennemis ; de nous donner un temps favorable pour la santé des corps et pour la fertilité de la terre, de nous faire jouir de la paix et du calme, et de nous pardonner nos péchés ». Tel est à peu près tout ce que l'on sait de saint Mamert. Saint Avite le nomme son parrain : *spiritualem a baptismo patrem* [2]. Il bâtit à Vienne une nouvelle église en l'honneur de saint Ferréol, martyr, dont il avait transféré le corps, après l'avoir découvert. On voit un évêque Mamert au concile d'Arles de 475. C'est vraisemblablement notre Saint. Il mourut, dit-on, en 477. Son corps, inhumé à Vienne, fut ensuite, par l'ordre du pape Jean III et du roi Gontran, transporté à Orléans et déposé en la cathédrale de cette ville, où il était en grande vénération. Les protestants le brûlèrent dans le XVI^e^ siècle.

LE MOINE MAMERT CLAUDIEN.

Saint Mamert avait un frère plus jeune que lui. Ce fut Mamert Claudien, moine, puis prêtre et coopérateur fidèle de l'évêque de Vienne. Il vivait au milieu du v^e^ siècle et mourut entre 470 et 474. Sidoine Apollinaire le regardait comme le plus beau génie de son siècle. Il était à la fois

1. *Hom. de Rogat.* — 2. *Ibid.*

poëte, philosophe et théologien : il pouvait répondre à toutes sortes de questions et combattre toutes les erreurs ; mais sa modestie et sa vertu le rendaient bien plus recommandable encore que son savoir. Il enseigna au clergé de son frère les saintes Ecritures, le chant ecclésiastique et la liturgie, qu'il enrichit de plusieurs hymnes, entre autres de celle du dimanche de la Passion :

Pange, lingua, gloriosi	**Redis, ô ma langue,**
Lauream certaminis.	**Du Christ souffrant le combat glorieux.**

Son ouvrage le plus important est son traité en trois livres *sur la Nature de l'âme* [1]. Le but de Mamert Claudien est de réfuter Faust de Riez, en Provence, qui niait l'incorporéité des anges et des âmes humaines et n'admettait que l'incorporéité de Dieu. Il dédie son écrit à Sidoine Apollinaire, encore laïque. On n'avait point encore si bien raisonné sur la nature du corps, sur celle de l'âme et sur la distinction de ces deux substances. L'auteur y enseigne clairement l'*animisme :* « L'âme est la vie du corps en cette vie ; elle est également dans tout le corps et dans chacune de ses parties ; elle n'est point locale, elle est autant dans chaque partie du corps que dans le tout ». Il prouve, par dix syllogismes excellents, que l'âme est incorporelle. On ne parle guère plus solidement ni plus clairement aujourd'hui que la science psychologique a fait d'incontestables progrès.

SAINT GENGOUL [2], MARTYR

760. — Pape : Paul Ier. — Roi de France : Pépin le Bref.

Ce qui est agréable à Dieu, c'est que l'on endure en vue de lui plaire les peines que l'on souffre injustement. *I Ep. de saint Pierre,* II, 19.

Une mauvaise femme est plus amère que la mort.

Saint Gengoul peut servir de modèle à ceux dont le ménage est troublé par l'infidélité.

Saint Gengoul était d'une maison très-illustre de Bourgogne ; ses parents, qui n'avaient pas moins de vertus que de richesses, eurent grand soin de son éducation. Il passa son enfance et les premières années de sa jeunesse dans une parfaite innocence, joignant à l'étude des lettres, où il réussit extrêmement, les exercices de la piété chrétienne. Il n'y avait rien de si honnête ni de si pudique que lui : il fuyait la compagnie des libertins et la vue de tous les objets qui pouvaient ternir la fleur de sa chasteté. Son plaisir était de visiter les églises, d'entendre la parole de Dieu, de la méditer dans le secret de son cœur, et de lire des livres spirituels et capables de l'instruire des pures maximes de l'Evangile. On n'entendait jamais sortir de sa bouche des paroles indiscrètes, ni même inutiles. Son visage, par sa modestie, inspirait de la dévotion à ceux qui avaient le bonheur de l'entretenir.

Ses parents étant morts, il se vit maître de beaucoup de terres et de seigneuries ; mais, bien loin de dissiper ces biens par des dépenses criminelles ou superflues, il les administra avec autant de prudence et de sagesse que s'il eût été un vieillard consommé dans l'art de l'économie et du gouvernement domestique. Les églises et les pauvres y eurent beaucoup de part, et il crut qu'il ne pouvait témoigner sa reconnaissance envers Dieu, qui lui avait donné ces richesses, qu'en lui en rendant une partie par l'assistance de ses ministres et de ceux dont il veut que nous considérions

1. T. LIII de la *Patrologie* de M. Migne.
2. Gengou, Gengoux, Gigou, Genf, Gandoul, Gingolph, Gangulfus, et en Allemagne, Golf.

l'indigence comme semblable à la sienne propre. Etant en âge de se marier, il prit une femme qui était aussi d'une maison noble et riche, mais elle lui convenait peu d'ailleurs pour les qualités de l'esprit et du cœur : elle n'avait point la piété de notre Saint ; elle était vaniteuse, mondaine, légère. Dieu permit une société si inégale pour éprouver la vertu de son serviteur et le purifier dans le creuset des afflictions.

Gengoul, qui était un des principaux seigneurs de Bourgogne, et qui avait beaucoup de bravoure, prit une grande part aux guerres nombreuses que fit le roi Pépin le Bref ; il passa pour avoir prêté le secours du bras séculier à la prédication de l'Evangile dans la Frise ; ce qui expliquerait la dévotion dont il a été et est encore l'objet en Hollande.

Pépin l'estimait singulièrement, à cause de ses beaux faits d'armes et de sa sainteté, qu'il vit éclater même par des prodiges. Il l'aimait tant, qu'il le faisait coucher dans sa tente. Un soir, quand ils furent tous deux au lit, la lampe, qu'on avait éteinte, se ralluma. Le roi, s'étant réveillé, fut surpris de cette lumière ; il se leva et souffla la lampe, qui se ralluma encore ; le prodige se renouvela trois fois, et convainquit Pépin qu'un saint reposait dans sa tente. L'histoire de Gengoul raconte une merveille bien plus extraordinaire : il s'en retournait en Bourgogne, pour s'y reposer des fatigues de la guerre ; en passant par le Bassigny, il s'arrêta dans un endroit délicieux, pour y prendre sa réfection : c'était sur le bord d'une fontaine, dont les eaux étaient très-belles et excellentes. Il l'acheta et la paya à celui qui en était le possesseur. Dieu voulut punir l'avarice de ce dernier : car il croyait bien avoir à la fois la fontaine et son prix, ne voyant pas comment le Saint pourrait la transporter dans ses terres. Gengoul, arrivé à Varennes, sa résidence habituelle, ficha son bâton dans la terre et en fit jaillir une magnifique fontaine : c'était celle qu'il avait achetée, car elle cessa d'exister dans la terre du vendeur avare.

Nous l'avons déjà dit, Notre-Seigneur destinait Gengoul à être un grand modèle de patience, un autre Tobie, un autre Job. Sa femme se moquait de sa piété, insultait à ses vertus ; à la fin, elle lui devint infidèle. Le Saint, s'en étant aperçu, fut plongé dans une vive douleur et une grande perplexité, trouvant également pénible et funeste de punir ce crime et de le laisser impuni. Il était toujours dans cet embarras, lorsqu'un jour, se promenant seul avec la coupable, il lui dit : « Il y a longtemps qu'il court des bruits contre votre honneur. Je n'ai pas voulu vous en parler avant de savoir s'ils étaient fondés ; mais aujourd'hui, il ne m'est plus permis de garder le silence : je vous rappelle donc qu'une femme n'a rien de plus cher au monde que son honneur ; elle doit tout faire pour le conserver ou le recouvrer ».

Cette misérable épouse lui répondit avec impudence « qu'il n'y avait rien de plus injuste que les bruits qu'on faisait courir contre elle ; elle lui avait gardé sa foi jusqu'alors et elle la lui garderait toujours ; il était malheureux pour elle d'être victime de telles calomnies ». — « S'il en est ainsi, réplique le Saint, voici une eau limpide et qui n'est ni assez chaude ni assez froide pour nuire (ils étaient alors sur le bord d'une fontaine). Plongez-y votre bras : si vous n'en éprouvez aucun mal, vous serez innocente à mes yeux ». La coupable, considérant cette épreuve comme un trait de la simplicité de son mari, s'empressa de fournir un témoignage si facile de son innocence, et plongea son bras dans l'eau jusqu'au coude. Elle fut bien surprise quand, à mesure qu'elle l'en retira, la peau, se détachant comme si on l'eût écorchée, vint pendre jusqu'au bout de ses doigts d'une manière

horrible : elle ressentit des douleurs excessives. Confuse, interdite, elle n'osait plus lever les yeux sur son mari ; et néanmoins, l'orgueil l'empêchant encore de s'avouer coupable et de demander pardon, elle demeura dans un honteux silence, à l'exception des cris que la douleur lui arrachait. Alors Gengoul lui dit : « Je pourrais vous livrer à toute la sévérité de la loi ; mais j'aime mieux vous laisser la liberté d'expier vous-même, dans la pénitence et les larmes, l'adultère dont le ciel vient de vous convaincre. Cependant je ne demeurerai pas plus longtemps avec vous ; retirez-vous dans la terre que je vous ai affectée pour votre douaire, tâchez d'y apaiser la colère de Dieu justement irrité contre vous, compensez par des bonnes œuvres les iniquités que vous avez commises ; et, pour moi, je me retirerai aussi, afin que la compagnie d'une adultère ne me fasse pas participant de son crime ».

Ainsi saint Gengoul mit sa femme dans une de ses seigneuries, et lui assigna un certain revenu pour sa subsistance ; lui, de son côté, se retira dans un château qu'il avait auprès d'Avallon, ville de Bourgogne, sur le Cussin, entre Auxerre et Autun. De là, il continua de veiller sur la conduite de celle que son infidélité avait rendue indigne de ses soins : il l'exhortait souvent, par lettres, à rentrer en elle-même et à expier ses fautes passées par une meilleure vie. Mais ses remontrances furent fort inutiles. Cette femme libertine, se voyant séparée de son mari, en profita pour continuer ses désordres. Elle ne se contenta pas de vivre publiquement dans l'adultère ; mais, craignant que son mari ne donnât tous ses biens aux pauvres, à qui il faisait déjà de grandes aumônes, ou même ne la punît selon toute la rigueur des lois, elle résolut sa mort, avec le complice de ses désordres, qui se chargea de l'exécution. Cet assassin se rend donc secrètement à la résidence de Gengoul, et, ayant trouvé le moyen d'entrer dans sa chambre lorsqu'il était seul et encore couché, prend l'épée qui était pendue près de son chevet et lève le bras pour lui en décharger un grand coup sur la tête. Mais Gengoul, s'étant réveillé en ce moment, pare le coup, qui le frappe seulement sur la cuisse. La blessure était néanmoins mortelle. Le Martyr de la justice et de la chasteté eut le temps de recevoir les derniers Sacrements avant de s'endormir dans le Seigneur, le 11 mai 760.

Il avait deux tantes d'une insigne vertu, qu'il avait laissées à Varennes : l'une s'appelait Villetrude et l'autre Villegose. Ces saintes femmes, ayant appris la mort de leur neveu, souhaitèrent que son corps fût enterré en l'église de leur bourg : c'était d'autant plus juste, qu'il en était le fondateur et qu'il avait donné de grands revenus pour l'entretien des clercs qui la desservaient. Elles prirent avec elles tout le clergé, et, encore suivies d'une partie des habitants, elles se transportèrent en diligence au lieu où il était décédé. On ne put pas leur refuser son corps : il fut donc conduit à Varennes avec beaucoup de solennité et au milieu des flambeaux et des chants ecclésiastiques, qui ne discontinuèrent presque point durant tout ce chemin, qui est de plusieurs lieues. Ce qui rendit cette pompe funèbre fort éclatante, ce fut que saint Gengoul fit paraître, par plusieurs miracles, la gloire dont son âme jouissait déjà dans le ciel.

Dieu continua à manifester par de nombreux miracles la vertu et la sainteté du Martyr. La France, les Pays-Pas, l'Allemagne lui élevèrent des autels. La Suisse plaça sous son invocation plusieurs de ses églises ; et au pied des Alpes, sur le bord du lac de Genève, dans le diocèse d'Annecy, un village qui porte le nom de saint Gingolph est dédié à saint Gengoul. La tradition rapporte qu'il y séjourna quelque temps retiré parmi les rochers, comme

un anachorète, et se livrant à la contemplation, à la prière et à la pénitence.

Au reste, le meurtre de saint Gengoul ne demeura pas impuni : l'adultère qui l'avait assassiné, étant retourné vers son infâme maîtresse pour lui donner avis de son homicide, fut saisi sur-le-champ de violentes coliques et mourut dans un lieu digne de lui, au milieu des plus atroces douleurs. La femme du Saint, qui ajouta à ses crimes celui de se moquer de ses miracles, fut châtiée par une incommodité honteuse qui lui dura toute la vie.

On représente saint Gengoul en costume de baron, armé de toutes pièces, avec une croix sur son écu, la main posée sur la garde de son épée, dont la pointe fait sortir de terre une source [1]. Saint Gengoul est l'un des patrons de Harlem, en Hollande, de Florennes, dans la province de Namur, de Toul, de Varennes, en Champagne, de Montreuil-sur-Mer, etc. Il est spécialement invoqué par les mal mariés.

RELIQUES DE SAINT GENGOUL.

Ses saintes reliques furent dans la suite transférées à Langres, où une église des Carmélites a porté son nom. Beaucoup d'autres lieux se glorifient d'en posséder ou d'en avoir autrefois possédé quelque partie, surtout la ville de Florennes, près de Philippeville, où Gérard, chanoine de Reims et depuis évêque de Cambrai, fit bâtir une célèbre maison en l'honneur de cet illustre Martyr. Elle fut d'abord occupée par des chanoines et puis par des religieux. Les miracles qui s'y firent ont été décrits par Gouzon, qui en a été le quatrième abbé.

M. Henriot, curé de Varennes, nous écrivait le 23 décembre 1858 : « L'église de Varennes n'a qu'une parcelle d'ossements de saint Gengoul. M. l'abbé Carré en possède une plus grande, mais qu'on ne peut considérer comme insigne. L'évêché de Langres a un fragment considérable de la cotte de mailles du Saint. M. le curé des Loges possède aussi un fragment de cette cotte de mailles. Voilà tout ce que je sais des reliques.

« La fontaine de saint Gengoul est dans la crypte d'une chapelle autrefois bien fréquentée des pèlerins. Bon nombre de personnes encore existantes ont vu, appendus aux murs de la crypte, des béquilles et des *ex-voto* du siècle précédent. Malheureusement la chapelle a été convertie en habitation et la crypte en cave. La fontaine a été recouverte de maçonnerie, et l'eau en a été dérivée par un conduit ou drainage. La dévotion n'a plus d'objet dans cette chapelle.

« Cette chapelle tient au village. Elle est du XV^e^ siècle. Sa hauteur est divisée en étages ; mais aucune dégradation n'a altéré son caractère. Il faudrait peu pour la restaurer, et, si je n'avais dû relever l'église paroissiale de ses ruines, j'aurais déjà fait cette restauration ».

Et M. l'abbé J.-L. de Blaye, curé d'Imling, le 19 décembre 1862 : « Saint Gérard, évêque de Toul, obtint, pour l'église collégiale qu'il avait fondée en l'honneur de saint Gengoul, des reliques de ce saint Martyr, qui furent conservées jusqu'à la Révolution. Cette église, maintenant paroissiale, ne possède plus, sous ce titre, qu'un fragment de crâne dont la certitude est loin d'être complète : en effet, il est dans un état de détérioration assez avancé pour qu'il soit permis de douter qu'il appartienne au même squelette que le chef et les nombreux ossements conservés à la cathédrale de Langres. Ceux-ci, dont la provenance est d'une notoriété incontestable, accusent un fort développement, sont d'une conservation presque éburnée, et ont une teinte d'un brun rougeâtre.

Les fidèles de Montreuil se rendaient autrefois en pèlerinage à la chapelle de Saint-Gengoul, située sur la paroisse Saint-Josse (Pas-de-Calais). Cette dévotion a été transférée depuis dans une église du faubourg, en même temps que sa statue équestre. Le culte de ce Saint a persisté à Bernay. Il y a de ses reliques à Saint-Vulfran d'Abbeville. La relique (nuque), obtenue du chapitre de Toul, en 1671, et conservée à Montreuil-sur-Mer, fut brûlée en 1793 ; elle a été remplacée depuis par une autre que Mgr Parisis donna à la chapelle actuelle.

La célèbre Hroswitha a composé, au X^e^ siècle, un poëme latin, extrêmement curieux, sur la passion de saint Gengoul. On en trouvera l'analyse dans la *Revue de l'art chrétien*, t. XIII, p. 136.

Plusieurs auteurs parlent honorablement de saint Gengoul : le martyrologe romain lui donne la qualité de Martyr ; Surius et Bollandus rapportent ses Actes, tirés de divers manuscrits.

1. Voir les œuvres de Callot, au Cabinet des Estampes de Paris, tome VIII, f. 20.

SAINT MAYEUL [1], QUATRIÈME ABBÉ DE CLUNY

906-994. — Papes : Sergius III; Jean XVI. — Rois de France : Charles III, dit *le Simple*; Hugues Capet.

On s'aime trop pour vouloir être damné ; mais on ne vit pas assez chrétiennement pour ne pas l'être. Il est étrange..... qu'il se trouve des gens qui ne craignent point ce qu'ils croient.

P. Croiset au 11 mai.

Saint Mayeul naquit vers l'an 906, d'une noble et opulente famille de Valensolle, petite ville du diocèse de Riez. Il perdit ses parents fort jeune. Foucher, son père, avait donné à l'abbaye de Cluny vingt terres, avec les églises qui en dépendaient. Il restait encore à notre Saint d'immenses possessions, qui furent ravagées par les Hongrois et les Sarrasins. Mayeul, à cause des incursions de ces barbares, quitta la Provence et se retira en Bourgogne, à Mâcon, chez un riche seigneur, son parent. Bernon, évêque de cette ville, l'ayant déterminé à entrer dans l'état ecclésiastique, le fit chanoine de sa cathédrale, et l'envoya étudier la philosophie à Lyon, célèbre école, sous un maître habile, nommé Antoine, abbé du monastère de l'Ile-Barbe.

A son retour à Mâcon, Mayeul fut promu, par tous les degrés, jusqu'au diaconat, par l'évêque, qui le fit même archidiacre. Il s'acquitta de cette charge, sous Bernon et son successeur Maimbeu, avec la piété et la charité d'un nouvel Etienne : il n'avait pas moins soin des pauvres que des autels ; il ne se contentait pas de leur distribuer les aumônes des fidèles, comme le voulait son emploi ; il y joignait les siennes, c'est-à-dire qu'il y consacrait tous ses revenus, ne se réservant que le strict nécessaire pour sa subsistance de chaque jour. Son économe lui reprocha ce qu'il appelait son imprévoyance. Pendant une famine, Mayeul ne pouvait plus ni donner ni emprunter, ni presque se nourrir, lui et ses gens ; ses ressources étaient épuisées. Il tint ferme néanmoins contre les murmures et le découragement de ceux qui n'avaient pas en Dieu la même confiance que lui. Il implora la Providence ; sa foi fut récompensée : il trouva près de sa chambre, une bourse où il y avait sept pièces d'argent. Un scrupule semblable à celui du saint homme Tobie lui fit craindre que cette bourse n'appartînt à quelque autre personne et ne lui fût pas destinée. Il fit annoncer, dans toute la ville, par un crieur public, qu'il était prêt à remettre cette somme à celui qui l'avait perdue : personne ne vint la réclamer. Il la distribua aux pauvres tout entière, quoiqu'il fût réduit lui-même en ce moment à la dernière indigence. Le lendemain, il lui vint, d'un endroit d'où il n'attendait rien, des voitures pleines de provisions, qui firent enfin cesser les plaintes de son économe et de ses domestiques.

Quelque temps après, il fut chargé d'enseigner la philosophie et la théologie aux clercs de l'église de Mâcon et aux autres qui viendraient suivre ses leçons. Il s'en acquitta avec un grand succès et gratuitement : ce qu'on n'avait point encore fait avant lui. Il ne lui fut pas aussi facile d'éviter les

1. Maieul, Majolus.

applaudissements que les honoraires ; mais il ne donna pas plus de place en son cœur à la vaine gloire qu'à l'avarice. N'attendant sa récompense que de Dieu, il eût voulu n'être connu que de Dieu. Mais il ne put empêcher sa réputation de s'étendre au loin. L'archevêché de Besançon étant devenu vacant par la mort de Guifred, le clergé, le peuple et le prince nommèrent Mayeul pour occuper ce siége. Mais notre Saint refusa d'acquiescer à cette élection, et, pour se mettre à l'abri des dangers de l'ambition et des illusions du siècle, il entra dans l'abbaye de Cluny, qui était très-florissante sous le gouvernement d'Aymard, son troisième abbé (943). Vertueux comme il l'était, Mayeul n'avait guère que l'habit à changer pour mener la vie monastique. Il y fit des progrès qui attirèrent sur lui tous les regards, comme sur un modèle.

L'abbé le fit bibliothécaire et apocrisiaire. Il s'acquitta de la première charge en remplissant la bibliothèque du monastère de bons livres ; il en exclut les poëtes profanes, et ne laissait pas même lire Virgile aux religieux. L'office d'apocrisiaire renfermait tout à la fois les fonctions de secrétaire de l'Ordre, de procureur et de trésorier. Il fut par là obligé de faire de nombreux voyages, dans lesquels il n'agissait que par obéissance et demeurait toujours recueilli. En allant à Rome, lorsqu'il se trouvait à Ivrée, il guérit par l'onction de l'huile sainte, le moine Heldric (ancien courtisan du roi d'Italie), qui l'accompagnait.

En 948, l'abbé Aymard, se sentant vieux et aveugle, fit nommer abbé, en sa place, Mayeul, qui fut obligé d'accepter cette charge, pour ne pas désobéir à son supérieur, au Chapitre de l'Ordre et à quelques évêques assemblés à cet effet.

Obligé de signer, comme abbé de Cluny, les actes où il dut mettre son nom, il ne se regarda néanmoins que comme le vicaire de l'ancien abbé, ou plutôt comme le serviteur de tous les religieux de la maison. Jamais on ne le vit plus humble, plus officieux, plus exact, plus régulier à faire ce qu'il était obligé de commander aux autres.

Cependant il ne se faisait presque plus rien que sous son autorité : l'ancien abbé, ayant entièrement perdu la vue, se jugea tout à fait inutile au gouvernement, et se retira dans l'infirmerie, où, en lui conservant son titre, on le laissa jouir du repos que demandaient ses infirmités et son grand âge. Quoiqu'il fût humble dans ses sentiments, patient dans ses afflictions et fort soumis aux ordres de Dieu, il ne parut pas insensible au chagrin et à la jalousie, lorsqu'il remarqua qu'on s'accoutumait à l'oublier, et qu'il s'imagina qu'on le méprisait. Un jour qu'il envoya demander du fromage pour son repas, le cellérier, embarrassé de plusieurs choses à la fois, refusa d'en donner au frère qui le servait, et répondit assez aigrement que c'était trop de deux maîtres dans la maison, et qu'on ne pouvait obéir à la fois à tant d'abbés qui se mêlaient de commander. Le vieillard, à qui le frère servant eut l'indiscrétion de rapporter cette dureté, se mit en colère tout sérieusement. Le lendemain, il se fit conduire au Chapitre par le frère ; et, s'adressant à Mayeul, il lui dit que, s'il l'avait élevé au-dessus de lui, ce n'était pas pour en être persécuté ; qu'il ne lui avait donné son autorité que comme un père peut la donner à son fils ; qu'il ne la lui avait pas vendue, et qu'il ne prétendait pas qu'il s'en servît pour le traiter en esclave. « Etes-vous mon maître ou mon religieux ? » ajouta-t-il. L'abbé Mayeul répondit, avec la douceur qui lui était naturelle, qu'il était toujours son religieux, et qu'il ne se regarderait jamais autrement, faisant profession de lui obéir jusqu'à la fin. « Si cela est », repartit le vieillard aveugle, « quittez le rang d'abbé

et reprenez votre ancienne place parmi les frères ». Mayeul obéit sur l'heure ; et Aymard, se déclarant seul abbé, se comporta comme le juge et le président du Chapitre. Il accusa aussitôt le cellérier qui l'avait offensé, le fit prosterner contre terre, lui fit une sévère correction, et lui imposa une pénitence aussi rude qu'il jugea à propos. Après avoir fait ainsi l'office de juge pendant une demi-heure, il descendit du siége et ordonna à Mayeul d'y remonter. Notre Saint obéit avec la même facilité et la même indifférence qu'il avait fait paraître lorsqu'il en était descendu, et donna, par cette conduite, des preuves bien solides de son humilité et du peu d'attache qu'il avait pour un poste qu'il n'occupait que contre son gré. Depuis ce temps, auquel l'ancien abbé Aymard ne survécut guère, Mayeul gouverna sa maison et son Ordre avec la réputation du plus saint homme de son siècle, et Dieu contribua à confirmer cette opinion par diverses grâces surnaturelles, dont il prit plaisir de le combler, pour récompenser, ou plutôt pour augmenter sa vertu. Sans cesse appliqué aux besoins de ses religieux, il n'en pourvoyait pas avec moins de zèle à ceux des pauvres et des étrangers, et il avait encore plus d'ardeur pour le salut des âmes que pour la conservation des corps. Sans cesse, ou il instruisait de vive voix, ou il exhortait par lettres, ou il faisait des règlements de discipline religieuse, ou il répondait à des consultations de conscience, ou il priait, ou il lisait : car il était si ennemi de l'oisiveté et de la perte du temps, qu'il avait toujours le livre à la main, lors même qu'il était à cheval pour faire ses voyages. Cette assiduité à l'étude le rendit très-versé dans la science des saintes Ecritures et des Canons. Il s'était aussi rendu fort habile dans le droit civil et la philosophie, et il ne croyait pas faire injure à sa profession, ni perdre le temps qu'il devait à ses religieux, en revoyant encore quelquefois les livres des anciens philosophes : il regardait ces connaissances comme des captives, à qui il suffisait d'ôter ce qu'elles avaient d'étranger ou de nuisible, pour les faire servir à la vérité de notre religion ou au règlement de nos mœurs.

Il jouissait d'une grande considération auprès des papes, des empereurs et des rois de son temps, dont plusieurs eurent occasion de connaître son rare mérite, lorsque les affaires de l'Eglise et de son Ordre, et quelquefois même la charité, l'obligeaient d'aller à leur cour. Othon I^er^ et l'impératrice Alix ou Adélaïde, sa femme, le chargèrent de réformer les monastères d'Allemagne et les autres qui se trouvaient dans les terres de l'empire. Il y travailla avec beaucoup de succès à Ravenne, à Pavie, et en d'autres endroits de la Lombardie ; dans le pays des Suisses, dans la Souabe, puis en quelques autres monastères d'Allemagne, où il rétablit ou fit recevoir de nouveau l'institut de Cluny. Il en réforma aussi un grand nombre en France, entre autres Marmoutier en Touraine, Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Jean de Réomé ou Moûtier-Saint-Jean, Saint-Bénigne de Dijon, Saint-Maur des Fossés, près de Paris. Quelques années après, le pape Benoît VII lui fit remettre celui de Lérins ou de Saint-Honorat entre les mains, pour y établir cette même réforme. Les auteurs de sa *Vie*, qui, au jugement de Baillet, méritent d'être écoutés comme des témoins recevables, les uns parce qu'ils vivaient avec lui, les autres à cause de leur savoir et de leur probité, rapportent diverses merveilles que Dieu opéra par son moyen pour autoriser les choses qu'il faisait à sa gloire, ou à l'avantage de l'Eglise, ou pour sa propre sanctification. Une de ses dévotions favorites était d'aller en pèlerinage aux lieux où l'on publiait que Dieu accordait des grâces extraordinaires sous l'invocation de ses Saints. Il satisfaisait sa piété et sa charité, le long des chemins, en priant et en répandant les aumônes dont il faisait

bonne provision avant de sortir de son abbaye. Un jour qu'il visitait par dévotion Notre-Dame du Puy-en-Velay, un aveugle lui dit avoir eu révélation de saint Pierre qu'il recouvrerait la vue en lavant ses yeux avec l'eau dans laquelle l'abbé Mayeul aurait lavé ses mains. L'humble abbé le renvoya avec une forte réprimande, et, sachant qu'il avait demandé de cette eau à ses domestiques, il leur défendit, avec menaces, de lui en donner. L'aveugle ne se découragea point : après avoir été rebuté plusieurs fois, il attendit l'abbé à son retour du Puy, sur le chemin, dans une montagne voisine, nommée le Mont-Joie, prit son cheval par la bride et jura qu'il ne le quitterait pas avant d'avoir obtenu ce qu'il demandait ; pour qu'il n'y eût point d'excuse, il portait de l'eau dans un vase pendu à son cou. Mayeul, touché d'une foi si vive, mit pied à terre, et, ayant béni l'eau, il en fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle ; puis, s'étant prosterné avec toute sa suite, il pria avec larmes la *Mère de Miséricorde*. Sa prière n'était pas achevée, que l'aveugle s'écria : « Je suis guéri ». — « Retournez donc en paix chez vous, répliqua le saint abbé, et racontez le miracle que la puissance de la sainte Vierge a opéré en votre faveur ». Il paraît que c'est à cause de ce miracle qu'on célèbre dans l'église du Puy la fête de saint Mayeul.

Passant un jour, en allant à Rome, par la ville de Coire, au pays des Grisons, l'évêque Alpert, malade à l'extrémité, le pria de le visiter. Mayeul vint donc le voir et l'exhorta à la patience et à la soumission aux ordres de Dieu. L'évêque souhaita de lui confesser ses péchés. Mayeul l'entendit, et prescrivit les remèdes qu'il jugeait les plus propres pour guérir les plaies de son âme. L'évêque en conçut quelque espérance aussi pour la guérison de son corps, et conjura ce grand serviteur de Dieu de demander, par ses prières, qu'il fût en état de faire le saint Chrême pour le jour de Pâques, qui approchait. La foi de l'un et de l'autre fut exaucée : l'évêque fut guéri. Pendant ce voyage, un religieux qui l'accompagnait, lui ayant gravement désobéi, lui demanda pardon de sa désobéissance, et se soumit à telle pénitence qu'il lui plairait de lui imposer pour l'expier. « Est-ce tout sérieusement », dit le Saint, « que vous demandez la pénitence ? » — « Oui, répondit le frère ». Il y avait là un lépreux qui demandait l'aumône : « Approchez-vous donc de ce lépreux », reprit le Saint, « et baisez-le ». A cet ordre, le religieux embrassa le lépreux qui faisait horreur à voir. Il le baisa sans marquer aucune répugnance ; et Dieu, pour faire connaître combien cette obéissance lui était agréable, rendit la santé au lépreux par ce baiser.

Au retour de Rome, saint Mayeul fut rencontré par une troupe de Sarrasins qui exerçaient leurs brigandages dans les Alpes, et qui occupaient tous les passages de l'Italie. Il fut pris avec toute sa suite, qui était nombreuse, au pied de la montagne que nous appelons communément le grand Saint-Bernard, entre la Savoie et le Valais ; et, après avoir été volé et battu, il fut retenu prisonnier dans le village de Pont-Oursier (sur la Dranse, qui va se décharger dans le Rhône à Martigny). Il consola ses compagnons, et les excita par ses exhortations et son exemple à soutenir généreusement cette disgrâce. Ayant aperçu l'un des barbares qui levait le sabre pour fendre la tête à un de ses serviteurs, il courut pour lui retenir le bras, et sauva la vie à ce malheureux ; mais il fut lui-même blessé à la main, et la cicatrice lui en demeura le reste de ses jours. Il refusa de manger de la viande, et il garda son institut aussi régulièrement que dans son cloître. Il fit un lieu d'oraison de la caverne affreuse où les Barbares le jetèrent chargé de chaînes, et il porta ceux qui étaient retenus avec lui à sanctifier tout ce temps de leur captivité par la prière et les autres exercices de piété que

pouvait leur permettre l'état où ils se trouvaient. Les Barbares lui avaient laissé, par mégarde, un livre, le *Traité sur l'Assomption de la Vierge*, attribué dès lors à saint Jérôme. Ce fut pour Mayeul une grande consolation. Il pria la Mère de Dieu d'obtenir sa délivrance avant la fête de son Assomption, qui était encore éloignée de vingt-quatre jours. S'étant endormi après cette prière, il trouva, à son réveil, ses fers rompus. On lui permit d'envoyer un de ses compagnons à Cluny chercher sa rançon, qui devait être de mille livres pesant d'argent. Cette somme fut bientôt fournie par le monastère de Cluny et les pays d'alentour, où la nouvelle de la captivité de Mayeul avait excité la plus vive douleur et fait couler les larmes. Le Saint fut délivré avant l'Assomption. On lui restitua les livres qu'il rapportait de Rome. Mais le fruit le plus important de sa captivité fut la conversion de plusieurs Sarrasins qu'il instruisit dans ses fers, et qui furent si touchés par la vue de sa sainteté, qu'ils demandèrent le baptême. Sa délivrance causa beaucoup de joie, non-seulement aux religieux de son Ordre, mais encore aux grands du siècle : car ils avaient pour lui une rare vénération ; mais personne ne l'honorait, ne l'aimait plus que l'empereur Othon II, qui semblait avoir hérité des sentiments de son père. Le Saint profita de son influence sur ce prince, pour le réconcilier avec l'impératrice Adélaïde, sa mère. En 974, le Saint-Siége étant devenu vacant, l'empereur fit tous ses efforts pour décider Mayeul à accepter la tiare : personne n'en était plus digne que lui; il refusa néanmoins constamment, et, ce qui n'est pas moins admirable, il ne tira jamais vanité d'un refus qui semblait devoir lui être si glorieux ; il continua de s'humilier sans cesse devant Dieu, à la gloire duquel il rapportait toutes ses pensées et toutes ses actions. C'était pour la gloire de Dieu qu'il travaillait à accroître et à affermir son Ordre : il espérait que Dieu s'y ferait servir et honorer de la manière qu'il veut et qu'il doit l'être par ceux qu'il se choisirait, en les retirant de la corruption du siècle. Il fit dresser jusqu'à neuf cent cinquante-neuf chartes ou titres, en faveur de sa maison et de son Ordre, pendant tout le temps de son gouvernement jusqu'à l'an 991 : ce qui l'a fait considérer comme le second fondateur de Cluny.

En cette année (991), se sentant de plus en plus baisser sous le poids de la vieillesse, et peu éloigné de sa fin, il fit choix de saint Odilon, son disciple, pour être son successeur. Il suivit en cela les traces de ses prédécesseurs : ainsi le bienheureux Bernon, le premier fondateur de Cluny, avait fait mettre saint Odon en sa place de son vivant : et nous avons vu que l'abbé Aymard en avait usé de même à l'égard de notre Saint. Odilon, après avoir été élu par ses soins, du consentement général de la congrégation, béni par les évêques, agréé par les princes et les seigneurs, demeura son coadjuteur avec la qualité d'abbé, comme Mayeul l'avait été du vivant d'Aymard. Ces premiers abbés de Cluny ne se choisissaient ainsi eux-mêmes leurs successeurs que pour mieux assurer l'avenir de cet institut, en le confiant à des supérieurs capables et pieux. C'est pour le même motif qu'ils s'attachaient aussi à faire approuver leur élection par les rois et les grands du pays et par les prélats. Le gouvernement de ce grand Ordre devait rencontrer beaucoup moins d'obstacles, ayant l'agrément, la protection des puissances ecclésiastiques et séculières : on évitait par là les troubles et les divisions. Au reste, saint Odilon ne tarda guère à justifier, par la sagesse de sa conduite, le choix de saint Mayeul, qui vécut encore trois ans. Il continua d'exercer ses fonctions d'abbé durant ce temps, et de travailler encore avec une vigueur que la caducité de son âge ne pouvait faire attribuer qu'à une assistance toute particulière du ciel. Les forces corporelles lui ayant

entièrement manqué l'an 992, il s'abstint de sortir davantage et ne voulut plus paraître en public. Le roi de France Hugues Capet, qui ignorait son état, le fit prier instamment de venir à Paris pour mettre la réforme dans l'abbaye de Saint-Denis et y faire revivre l'esprit de saint Benoît. Le Saint n'avait encore rien perdu de son zèle, quoiqu'il eût perdu ses forces : voyant que le prince réitérait ses instances de jour en jour, il se mit en chemin, et dit adieu à ses frères, persuadé qu'il ne les reverrait plus. Etant arrivé à Souvigny en Bourbonnais, l'un des cinq premiers prieurés de l'Ordre, à quatorze lieues de Cluny, dans le diocèse de Clermont en Auvergne, il y fut retenu par la maladie dont la fin fut celle de ses travaux et le commencement de son repos éternel. Il y mourut de la mort des justes entre les bras de ses frères, le onzième jour de mai de l'an 994, le vendredi, lendemain de l'Ascension, âgé d'environ quatre-vingt-huit ans.

On peut représenter saint Mayeul, recevant d'une main divine, d'un ange probablement, sept pièces d'or pour le récompenser de n'en avoir pas ramassé sept autres qu'il avait trouvées, de peur de faire tort à celui qui les avait perdues : cet acte de vertu était, comme nous l'avons dit, d'autant plus méritoire que le monastère du saint abbé était dans le besoin ; reçu par l'empereur Othon II et sainte Adélaïde qui veulent le faire élire Pape [1].

Saint Mayeul est le patron de Souvigny en Bourbonnais et de plusieurs localités de la Lombardie.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT MAYEUL.

Mayeul, abbé de Cluny, mourut à Souvigny en 994. Les moines, venus avec lui de la maison mère, voulurent remporter son corps. Cette nouvelle, connue bientôt dans la cité, excita une *pieuse* émeute. « Qu'on nous laisse notre Saint ! » criait-on de toutes parts, « qu'on nous laisse notre Saint ! » Mille bras des environs se réunirent et formèrent un faisceau inexpugnable. On veille, on fait la garde à toutes les issues du monastère : force fut donc de laisser le vénérable défunt, qui fut enterré à Souvigny, dans la vieille basilique de Saint-Pierre.

Les peuples accoururent en foule devant ces restes précieux. Des miracles éclatèrent, des miracles tellement évidents, que Beggon, évêque de Clermont, n'hésita pas à ériger un autel sur ce tombeau, que le ciel couvrait de tant de faveurs. C'était, comme on le sait, la manière de canoniser à cette époque. Cent ans après, en 1093, Urbain II leva de terre le corps du Bénédictin vénéré : il voulait par là l'exposer plus solennellement au culte des fidèles.

Mayeul fut un des Saints auxquels on s'adressait avec le plus de confiance : les merveilles opérées à son tombeau nous en expliquent la cause. Pierre le Vénérable n'a pas craint de dire « que, après la sainte Vierge, il n'y avait aucun Saint dans l'Europe qui eût fait plus de miracles que saint Mayeul ». Cette confiance a survécu à la perte des reliques du thaumaturge. Il y a quelques années, un chrétien de Souvigny, à la suite d'une neuvaine à saint Mayeul, obtint une guérison qui fut regardée partout comme miraculeuse.

Le culte de saint Mayeul a commencé à sa mort et s'est perpétué de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Déjà, du temps de Pierre le Vénérable, on accourait de toutes les parties de l'Europe [2] près de ce tombeau, qui devint le but d'un pèlerinage des plus célèbres. On vit, pendant des siècles, une foule de visiteurs, Papes, rois, princes, seigneurs, gens de toutes les classes et de toutes les professions.

Les habitants de Souvigny regardaient avant tout saint Mayeul comme leur Patron et leur Protecteur.

L'Université de la cathédrale du Puy en Velay lui rendait le même honneur en 1210 : les grands-vicaires écrivirent aux religieux de Souvigny pour demander quelques reliques de ce personnage, auquel le diocèse du Puy avait tant de confiance. On leur envoya une partie du scapulaire qui avait appartenu à l'humble abbé. On garde, aux archives de Souvigny, les lettres et

1. Saint Mayeul est représenté sur le frontispice du livre intitulé : *Bibliotheca Cluniacensis et Catalogus abbatum*, in-f°, 1614. On trouve sur le même titre, les portraits de plusieurs hommes et femmes illustres de l'Ordre de Cluny : saint Odon, saint Odilon, saint Hugues, etc.

2. Ancien Bourbonnais, p. 116 du *Voyage pittoresque*.

procès-verbaux qui furent, dans cette circonstance, échangés entre le Chapitre du Puy et le prieuré de Souvigny [1]. On y voit quelles précautions on prenait alors pour conserver aux reliques leur authenticité. Non-seulement le Bourbonnais et la France, mais les peuples d'Italie avaient une particulière vénération pour l'illustre fils de saint Benoît. En 1682, le grand-duc de Florence remercie le prieur de Souvigny de la précieuse relique qu'il en a reçue [2]. Les clercs réguliers de la Congrégation de Somasque, en Italie, honorent saint Mayeul comme un Saint de leur Ordre, ou plutôt comme un de leurs Patrons, depuis qu'on leur a donné l'église et le monastère de son nom à Pavie, en Lombardie.

Quatre corps saints ont reposé dans la belle église de Souvigny : saint Léger, saint Principin, saint Odilon et saint Mayeul. Leurs images figurent au frontispice de l'ouvrage de Dom Marcaille. Saint Léger a été transféré à Ebreuil; saint Principin à Hérisson, où était le lieu de son martyre (Chateloi) ; les deux autres sont restés dans l'église qui en avait reçu le dépôt. Mais vint la Révolution de 93. Le chef de saint Mayeul et son corps, de même que ce qui appartenait à saint Odilon, en un mot tout ce que renfermait de précieux le trésor de l'église prieurale, tout alors fut sacrilégement brûlé. Quelques personnes croient posséder des fragments de la tunique ou scapulaire du Saint ; mais nous avons le regret de dire que rien n'est authentique à cet égard. De tous ces objets précieux, la châsse est seule aujourd'hui conservée dans l'église de Souvigny. On voit, dans un meuble de la sacristie, un instrument de forme rudimentaire, auquel on n'attache pas assez d'attention : c'est le peigne de saint Mayeul. Les peignes liturgiques étaient encore employés au moyen âge ; les prêtres devaient s'en servir immédiatement avant de monter à l'autel [3]. A l'une des extrémités de la ville de Souvigny, on voyait naguère l'arbre légendaire de saint Mayeul ; il est tombé de vétusté. Une croix de fort bon goût a remplacé celle qu'ombrageait l'ormeau séculaire, et chaque année, aux Rogations, une procession se fait à la croix de saint Mayeul. Elle a le privilége d'attirer une foule recueillie et nombreuse, tant le souvenir du Saint est vivace encore dans le pays. D'anciens procès-verbaux, déposés aux archives du même monastère, parlent de quelques processions où étaient portés les chefs de saint Odilon et de saint Mayeul. Quelle foi, quel enthousiasme dans toutes ces fêtes ! Qui ne connaît l'église de Souvigny, la gloire et la merveille du Bourbonnais ? A ceux qui s'étonneront de la vaste étendue de ce monument, nous répondrons : « Ce n'est point là l'oratoire de trente ou quarante moines, c'est la basilique de Saint-Mayeul ». Le culte de ce grand Saint demandait un vaisseau en harmonie avec l'immense quantité de fidèles qui se rendaient là pour prier. Ce lieu était, en outre, le Saint-Denis de nos ducs de Bourbon. Nobles et princes venaient y fléchir le genou pendant leur vie ; et, après leur mort, ils voulaient reposer sous ces voûtes majestueuses, près de celui qui possédait tant de puissance au ciel.

Pour l'état actuel de l'abbaye de Souvigny et de ses reliques, voir, au 1er janvier, la fin de la *Vie de saint Odilon.*

Notes fournies par M. Boudant, curé de Chantelle (Allier).

SAINT GAUTIER, CHANOINE RÉGULIER

ABBÉ DE L'ESTERP, EN LIMOUSIN

990-1070. — Papes : Jean XVI ; Alexandre II. — Rois de France : Hugues-Capet; Philippe Ier.

> Tout le monde ne peut pas quitter pour toujours ses affaires et sa maison; mais... nul qui ne doive se soustraire quelque temps à ses affaires temporelles pour s'occuper uniquement de l'affaire du salut.
>
> *Père Croiset* au 11 mai.

Saint Gautier naquit vers l'an 990, de l'une des meilleures familles de l'Aquitaine ; plusieurs de ses ancêtres avaient été honorés de la dignité consulaire ; son père, Raymond, et sa mère, Galburge, jouissaient l'un et l'autre d'une grande considération. Ils habitaient le château de Confolens,

1. Pièces inédites. — 2. Manuscrit de l'ancien prieuré de Souvigny. Pièce inédite.
3. *Bulletin monumental,* rédigé par M. de Caumont, année 1861.

au *confluent* de la Vienne et du Goire. Son bisaïeul maternel, issu d'une noble famille franque, avait eu sous son commandement trois villes importantes de l'Aquitaine.

La jeunesse, l'enfance même du jeune Gautier, furent si bien inspirées par la sagesse que, dès l'âge le plus tendre, il pouvait servir d'exemple même aux vieillards. Après qu'il eut reçu de sa pieuse mère les soins et l'éducation de la première enfance, vint le moment de l'envoyer dans un monastère pour qu'il y étudiât les lettres, ainsi que le faisaient la plupart des enfants de familles nobles : c'est à l'abbaye du Dorat qu'il fut confié, grâce à la réputation de saint Israël. A peine au milieu des chanoines du Dorat, le jeune Gautier brilla entre tous leurs élèves par sa vivacité d'esprit, par la douceur de ses mœurs et par l'élégance de ses manières. Saisissant avec facilité les sentences obscures, il les retenait avec une grande sûreté de mémoire. Ce n'était point assez pour son esprit que les assertions qui ne reposaient que sur la seule autorité du maître ; mais, dans toute question, il recherchait l'évidence, il consultait les lumières de sa raison. Par cette méthode, il dépassa, avec une rapidité extraordinaire, les limites des premiers éléments qui lui étaient enseignés et celles même de son âge. Faisant, à l'exemple de ses condisciples, de nombreuses questions sur les matières analogues à celles de l'enseignement, il apprit, pour ainsi dire, plus qu'on ne lui enseignait. « Jamais », dit son biographe, « il n'eut besoin, comme la plupart des autres enfants, d'être contraint au travail par le fouet » ; car son amour volontaire pour la science augmentait chaque jour son ardeur pour l'étude : ni les jeux ni la légèreté de l'enfance ne diminuèrent jamais son empressement pour ses livres et pour ses tablettes.

Simple écolier, déjà il était, par sa conduite, un exemple vivant : il regardait comme une honte pour celui qui étudie les lois du langage d'être ignorant des règles beaucoup plus utiles qui doivent diriger la conduite, et il évitait avec soin tout ce dont on devrait rougir non-seulement dans ses actions, mais encore dans ses paroles : sa conversation ne roulait que sur des choses utiles. Il avait en horreur la colère et l'envie, ainsi que l'orgueil, qui est le père de l'une et de l'autre. Jamais il ne prêta la langue à la moindre médisance. Il cédait volontiers à ceux qui lui étaient inférieurs soit par la naissance, soit par le savoir, et il se conciliait l'amitié de ses rivaux. Toutes ses démarches portaient en elles-mêmes un tel caractère de perfection qu'on y sentait bien moins l'œuvre de la nature que celle de la grâce.

Un jour la communauté du Dorat fut mise en émoi par l'arrivée d'un grand personnage qui venait, en passant, lui demander l'hospitalité : c'était Hervée [1], trésorier du monastère de Saint-Martin de Tours, dont il rebâtissait la célèbre basilique. Tous les entretiens des chanoines et de leurs élèves roulèrent naturellement sur les qualités éminentes de Hervée, et principalement sur sa ferveur si connue que de toutes parts on se recommandait à ses prières, comme nous pouvons le voir encore aujourd'hui par plusieurs lettres de ses contemporains. Ces conversations enflammèrent l'ardeur et la curiosité du petit Gautier, qui, voulant devenir puissant lui aussi par ses prières auprès de Dieu, résolut de dérober à Hervée le secret de les rendre plus efficaces.

Au moment où ce personnage entrait dans l'église pour se prosterner devant le saint Sacrement, le petit Gautier se glissa furtivement dans l'intérieur du prie-Dieu qu'on lui avait préparé dans le chœur, et de là il prêta une oreille attentive pour surprendre les paroles et les formules de prières

1. Nous avons donné en avril la vie du Bienheureux Hervée.

que Hervée adresserait à Dieu. Mais le saint homme, pénétré d'émotion et de bonheur en se retrouvant dans le sanctuaire après plusieurs jours de voyage, versait d'abondantes larmes sans faire entendre aucune parole, sans émettre aucun son articulé. Gautier comprit par là que les soupirs et les larmes valaient mieux devant le Seigneur que les plus savantes paroles, et c'est ce genre de prières qu'il pratiqua dans la suite.

Cette pieuse espièglerie ne pouvait demeurer secrète : Hervée, en ayant eu connaissance, admira dans un âge si tendre ce désir ardent du progrès spirituel ; puis il montra à sa suite et à ceux des chanoines qui l'entouraient qu'un modèle de perfection se cachait sous l'extérieur modeste de ce jeune enfant, et il annonça de lui les plus grandes choses. « Combien n'est pas remarquable en effet chez un enfant une telle intention ! Pendant que la légèreté et la dissipation des autres écoliers abusaient, pour se livrer aux jeux, de la présence d'un hôte vénérable, Gautier seul, grâce à la maturité de son jugement, ne voulut pas que le passage, même rapide, d'un homme pieux fût inutile à son âme ».

Gautier devint, plus tard, chanoine du Dorat. Soit qu'il fût au chœur, soit qu'il fût chez lui, il était toujours occupé de la présence de Dieu dans la prière. Il mortifiait continuellement sa chair par les jeûnes, le cilice, les veilles, et par le retranchement de tout ce qui aurait été capable de flatter les sens. Il perdit bientôt son maître, le bienheureux Israël, mais il marchait déjà d'un pas si ferme dans les voies étroites de la perfection évangélique, que, avec la grâce de Dieu, il ne s'en écarta jamais, et ne recula point en arrière. Quoiqu'il fût regardé par ses confrères comme leur modèle, il ne laissait pas de les observer pour étudier leurs vertus et les imiter ; il savait même profiter de leurs défauts pour corriger les siens, et pour veiller sur lui-même avec une précaution continuelle.

Ayant encouru l'indignation de l'abbé ou du prieur de son église, pour avoir essayé d'adoucir l'humeur féroce avec laquelle il traitait les chanoines, et voyant que tout ce qu'il faisait pour lui gagner le cœur, ne servait qu'à l'aigrir contre lui, il se retira dans le bourg de Conflans ou Confolens, dont les principaux habitants étaient de ses parents. La réputation que sa vertu lui avait acquise le fit bientôt connaître aux Chanoines réguliers de l'Esterp, abbaye du diocèse de Limoges, à huit lieues de cette ville, à onze d'Angoulême, à quatorze de Poitiers. Ces religieux n'oublièrent rien pour l'attirer dans leur communauté, et ils n'eurent point de peine à y réussir. Il n'y fut pas plus tôt entré, qu'il devint l'objet de leur admiration dans toute sa conduite ; et ils conçurent le dessein de le choisir pour leur supérieur, dès que leur abbé viendrait à manquer. Un pèlerinage de dévotion, qu'il fit ensuite en Terre Sainte, ne leur fit point perdre cette résolution, et Dieu, pour la leur faire exécuter, permit que le retour de Gautier et la mort de l'abbé arrivassent dans le même temps. Notre Saint refusa d'abord cette charge : sa résistance fut longue, mais elle fut surmontée à la fin par la violence qu'ils lui firent, et par l'autorité d'Aymard, seigneur du pays. Il avait alors environ quarante-deux ans ; il s'appliqua à gouverner sa communauté, moins par son autorité que par les exemples de sa vie, les lumières de ses instructions et les secours célestes que sa prière continuelle attirait sur lui et sur les autres. Il ne se considérait que comme le dernier d'entre eux ; il voyait dans son rang de supérieur l'obligation de marcher le premier dans le chemin pénible et étroit de la perfection religieuse, et de se faire suivre par les autres. Il veillait sur tous aussi exactement que s'il n'en eût eu qu'un à conduire ; il étudiait leur tempérament, leurs forces, leurs

inclinations, et se faisait tout à tous ; il modifiait ou changeait quelquefois les règlements généraux en faveur des particuliers, persuadé que ce qui est utile à l'un peut devenir nuisible à l'autre. Il savait si heureusement discerner ce qui était vice d'avec ce qui était de nature, qu'il déracinait l'un en épargnant l'autre, avec plus d'adresse et d'assurance que les médecins les plus habiles n'en ont pour enlever la chair morte et corrompue, sans endommager celle qui est vive et saine.

Malgré le soin continuel de son monastère, il ne négligeait pas les populations d'alentour. Il faisait, en toutes saisons, de grandes distributions d'aumônes ; il jeûnait pour avoir de quoi apaiser la faim des pauvres, et souffrait le froid pour pouvoir couvrir leur nudité et les garantir de la rigueur des hivers ; n'étant sévère qu'à lui-même, il se refusait tout pour donner tout aux autres. Il ne se contentait point de maltraiter son corps par les austérités ordinaires de la pénitence, il se levait la nuit, et se déchirait à coups de fouet dans l'obscurité et sans témoin. Ce tourment n'était pas pour punir, de quelque révolte, sa chair qui lui était fort soumise depuis longtemps, mais pour la mettre hors d'état de se révolter jamais. Quand il s'aperçut que cette rude discipline ne le faisait plus souffrir assez, à cause de l'habitude, et aussi parce que son bras manquait de force pour la lui donner, il fit un marché secret avec un homme robuste pour lui prêter le sien. Le pape Victor II apprit ce que la renommée publiait des grands talents que Dieu avait donnés à notre Saint pour travailler au salut des autres ; afin que ses services pussent être plus utiles à l'Eglise, il lui envoya le pouvoir d'écouter les confessions de tous ceux qui voudraient se présenter à lui, de lier et délier selon sa prudence, et même d'exclure de l'Eglise par l'excommunication, et d'y faire rentrer les pécheurs par l'absolution. Gautier donna lieu de croire que Dieu avait attaché le salut de plusieurs personnes à l'usage qu'il fit de ce pouvoir : il s'en servit pour faire rentrer une infinité de pécheurs dans les voies de la pénitence, pour garantir les uns du désespoir et les autres de la présomption. Au milieu de toutes ses occupations, Dieu purifia de temps en temps sa vertu par le feu des adversités et des tribulations. Il exerça, en dernier lieu, sa patience, par la privation de la vue, qu'il perdit sept ans avant sa mort. Après l'avoir longtemps éprouvé de la sorte, et l'avoir trouvé toujours égal dans sa constance et sa fidélité, il l'appela à la récompense éternelle le 11 mai de l'an 1070. Il avait alors quatre-vingts ans, et, pendant ses derniers jours, ni l'âge ni la maladie ne purent ôter à cette âme intrépide sa vigueur. La mort ne fut pour lui qu'une fonction dont il s'acquitta comme de toutes les autres, en chrétien calme et fervent. Il commença par un grand discours de consolation à ses frères, se fit donner le sacrement de l'Extrême-Onction et celui de la sainte Eucharistie. Ensuite il se fit porter à l'église, et là, couché sur la cendre, devant l'autel de la Mère de Dieu, pendant qu'on lui lisait quelques versets de la sainte Ecriture, pour exciter l'essor de son âme, elle s'envola vers Dieu. Son corps fut enterré dans la même église, au milieu d'une foule immense, accourue à la nouvelle de sa mort. Dieu honora son tombeau de divers miracles qui servirent à confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Gautier en avait fait aussi quelques-uns de son vivant pour la guérison des corps. Mais, selon la remarque de l'auteur de sa vie, ils doivent être de fort petite considération auprès de ceux qu'il avait obtenus de Dieu pour guérir les âmes de leurs vices. Sa fête était établie dès l'an 1091 ; mais, quoique son culte ait toujours été public depuis le commencement du XIIIe siècle, il paraît néanmoins qu'il n'a été guère en usage que chez les Chanoines réguliers.

Voir Baillet et les Bollandistes, mai, tome II, page 701 et suiv.

Vies de saint Israël et de saint Théobald, chanoines de l'église collégiale du Dorat; Histoire de leurs reliques et de leur culte, par M. l'abbé Rougerie, professeur de théologie au petit Séminaire du Dorat : 1 vol. in-8°; Le Dorat, Suréneau, libraire-éditeur, 1871.

SAINT FRANÇOIS DE GIROLAMO [1],

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1642-1716. — Papes : Urbain VIII; Clément XI. — Empereurs d'Allemagne : Ferdinand III; Charles VI.

Si Dieu est pour nous, répétait souvent le Bienheureux François, qui sera contre nous?

Si les saints sont des astres dont Notre-Seigneur orne le firmament de l'Eglise, pour nous éclairer dans notre dangereuse navigation, sur une mer pleine d'écueils, il nous semble que leur lumière nous est plus utile, lorsqu'ils ont brillé dans des temps plus rapprochés de nous. C'est ce qui nous engage à écrire l'histoire de saint François de Girolamo, qui a vécu dans le XVIII^e^ siècle et qui a été canonisé de nos jours. Un petit village, voisin de Tarente, en Italie, et qui porte le nom de Grotailles, sera à jamais célèbre pour avoir vu naître notre Saint, le 17 septembre 1642. Ses parents, Jean Léonard de Girolamo et Gentilesca Gravina, étaient encore moins distingués par le rang honorable qu'ils occupaient dans leur pays que par la vertu et l'excellente éducation qu'ils donnaient à leurs enfants, au nombre de onze : François était l'aîné; on pouvait, dès l'enfance, entrevoir, dans cette plante bénie du ciel, toutes les vertus, comme des fleurs à travers leurs boutons naissants; on admirait surtout un jugement qui devançait les années, une douce soumission, une entière obéissance à ses parents, une modestie virginale, un ardent amour pour la prière et la retraite; sa charité pour les pauvres était sans bornes; il n'avait pas le courage de renvoyer un mendiant sans le soulager; il répandait à pleines mains de l'argent, des vivres et tout ce qu'il pouvait se procurer : ce que Dieu montra lui être agréable par un grand prodige; car sa mère le surprit un jour dans un pieux larcin, au moment où il emportait, pour le distribuer aux pauvres, du pain qu'il avait pris à la maison; elle lui reprocha de dépouiller sa famille pour des étrangers, lui défendant d'en user ainsi à l'avenir; l'enfant répondit, la rougeur sur les joues, mais avec des yeux rayonnants de confiance en Dieu : « Pensez-vous, ma mère, que l'aumône nous laisse jamais sans pain? regardez le buffet, satisfaites-vous et voyez ». Elle y regarde aussitôt et voit qu'il n'y manque pas un pain; elle se jette alors à son cou, les yeux baignés de larmes, retire la défense qu'elle lui a faite, et lui donne toute liberté de disposer à son gré de tout ce qui était dans la maison.

Ses dispositions ne brillèrent pas moins pour l'étude que pour la piété : il saisissait principalement les vérités de la religion avec une facilité admirable; tout cela porta ses parents à le consacrer au Seigneur comme un autre Samuel. Il y avait, dans le village, une société d'ecclésiastiques, qui

1. Ou encore de Geronimo et de Hyeronimo : Girolamo est la traduction italienne de Hyeronimus, Géronimus.

vivaient saintement, sans être liés par des vœux, sous la protection de saint Cajétan : François fut reçu dans cette sainte communauté où sa piété fit bientôt l'admiration de tout le monde et le sujet de tous les entretiens. Le supérieur, charmé de ses excellentes qualités, le chargea de faire le catéchisme aux enfants et de tenir l'église en ordre ; il remplit si admirablement cette tâche, que l'archevêque de Tarente lui donna la tonsure à l'âge de seize ans. Comme il avait achevé ses humanités, ses parents l'envoyèrent à Tarente suivre le cours de philosophie et de théologie ; il y reçut les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat. Ensuite, il se rendit à Naples pour y apprendre le droit canonique et le droit civil, en compagnie d'un de ses frères, nommé Joseph, qui, montrant pour la peinture un goût merveilleux, venait étudier cet art sous un maître éminent. Mais ce qui occupait le plus les pensées de notre Saint était d'achever le sacrifice qu'il voulait faire de lui-même à Dieu. S'étant donc procuré une dispense du Pape à cause de son âge, il reçut, le 18 mars 1666, avec des transports de joie impossibles à décrire, l'ordre de la prêtrise, des mains de don Sanchez de Herrera, évêque de Pouzzoles.

Quoiqu'il vécût dans le monde comme n'étant pas du monde, il aspirait dès lors à s'arracher à sa dissipation, à son air empesté, et à chercher la science et la perfection dans la solitude ; le ciel condescendit à son désir. Une place de préfet étant devenue vacante au collége des nobles de la compagnie de Jésus, il l'obtint, et il lui fut même permis de conserver son frère avec lui. Les jeunes gens confiés à ses soins ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était un Saint qui avait été placé à leur tête : ils le virent à son air, à son maintien, à ses manières aimables, à sa conversation pleine de douceur et de piété, aux austérités et aux mortifications qu'il ne réussissait pas à cacher entièrement, et surtout à sa patience, dont nous devons donner ici un exemple : un écolier irrité, après avoir vomi contre lui un torrent d'injures, en vint jusqu'à le frapper au visage. Quoique pris à l'improviste, il ne manifesta pas la moindre émotion, ne proféra pas une plainte ; mais, tombant à genoux, il présenta humblement l'autre joue à celui qui l'avait frappé. Depuis, on ne l'appela jamais autrement que le *Saint Prêtre*. Après cinq ans de résidence en ce lieu, dans le poste de préfet, notre Saint, alors âgé de vingt-huit ans, suivant la volonté de Dieu qui l'appelait dans la compagnie de Jésus, triompha, à force de prières, de la résistance de son père, qui s'opposait à ce pieux dessein. On n'avait jamais eu de novice plus humble, plus fervent, plus mortifié, plus obéissant : pour éprouver l'or de de ses vertus dans le creuset des afflictions et des croix, ses supérieurs le soumirent aux plus rudes épreuves, jusqu'à lui défendre, pour ses prétendus péchés, de dire la messe plus de trois fois la semaine : ce coup, le plus rude pour son cœur, dont toute la joie était de s'unir à son Sauveur, ne put lui arracher le moindre murmure. Mais Notre-Seigneur sut bien le dédommager de ce sacrifice qu'il s'imposait par obéissance : il le visitait en personne, et de sa divine main lui distribuait le pain des anges.

De si rudes exercices anéantirent tellement en lui le vieil homme, et l'homme nouveau grandit de telle sorte, qu'au bout d'un an il put s'élancer comme un géant dans la carrière apostolique ; ses supérieurs l'envoyèrent en mission avec le fameux Père Agnello Bruno. Pendant trois ans, ces saints missionnaires parcoururent tous les villages de la Pouille et de la terre d'Otrante, convertissant les pécheurs et fortifiant les justes, de sorte qu'on avait coutume de dire d'eux : le Père Bruno et le Père Girolamo semblent être, non de simples mortels, mais des anges envoyés exprès pour sauver

les âmes. Rappelé à Naples en 1674, pour achever ses études de théologie, ce savant directeur des âmes, cet éloquent prédicateur se remit sur les bans avec la joie et la docilité d'un enfant, protestant qu'il ne savait rien, qu'il avait besoin d'apprendre, bien que ses *Cahiers de théologie* fussent grandement recherchés et estimés ; il consultait ses compagnons d'étude et ne perdait aucune occasion de se faire passer pour ignorant. Afin d'entretenir son zèle, ses supérieurs lui permirent de prêcher le dimanche et les fêtes sur les places publiques : ce qu'il faisait avec des succès merveilleux. Ses études terminées, il fut, par une disposition particulière de la divine Providence, nommé prédicateur à l'église appelée le Gésu-Nuovo, en 1675, où il commença les travaux de cette carrière apostolique qu'il continua pendant quarante ans, sans interruption, jusqu'à la fin de son pèlerinage terrestre. Pendant les trois premières années, il est vrai, il n'eut point d'autre charge que de faire l'invitation ou exhortation à la communion, comme cela se pratiquait en cette église, le troisième dimanche de chaque mois. Cette œuvre et une foule d'autres, auxquelles il se livrait tout entier, ne pouvaient étancher sa soif du salut des âmes. A la nouvelle que la mission du Japon allait s'ouvrir de nouveau, il demanda d'aller verser son sang pour Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ lui répondit par la bouche de ses supérieurs, qu'il devait considérer Naples comme « ses Indes et son Japon », et se contenter des épines du martyre par un renoncement absolu à ses inclinations, sans en cueillir la rose. Dès lors il regarda le royaume de Naples comme la portion de la vigne du Seigneur où il devait dépenser ses sueurs. Voici à quelle occasion il en commença la culture :

Pour délivrer le royaume de Naples des calamités qui le désolaient, on avait ordonné des prières publiques pendant huit jours, et chaque jour une procession de pénitence devait se rendre, à travers les rues de la ville, à la cathédrale, pour y entendre la parole de Dieu. Le Père Sambrosi, le plus grand prédicateur de l'époque, fut chargé un jour de faire le sermon, et le Père François de diriger la procession, et de lui adresser de temps en temps des paroles de pénitence. Quand la procession fut entrée dans l'église, le tendre pasteur de Jésus-Christ, voyant une partie du troupeau en dehors, exclue du divin pâturage, parce qu'il lui était impossible de pénétrer, fut inspiré du Saint-Esprit de rassasier leur faim : il monte sur une éminence qui dominait la foule, puis, élevant la voix, il tonne contre le vice avec une énergie si pleine de feu et de terreur, en même temps que le zèle et la majesté d'un prophète brillaient dans ses yeux, qu'il s'élève un cri général d'effroi parmi ses auditeurs, comme s'ils voyaient l'enfer s'ouvrir pour les dévorer : ils tombent la face contre terre, ils versent des torrents de larmes, ils font retentir l'air de leurs gémissements, ils poussent des cris de douleur vers le trône de la miséricorde : ainsi il fut difficile de dire lequel, du discours prononcé dans l'église ou de celui qui l'avait été en dehors, produisit le plus de bien. Cet heureux incident détermina les supérieurs, en 1678, à confier à François toute la mission ; elle comprenait trois devoirs :

Le premier était d'entretenir le zèle d'une confrérie dont les membres assistant à toutes les processions étaient comme le bras droit du missionnaire ; il établit parmi eux la coutume de fréquenter les Sacrements tous les dimanches et toutes les fêtes de la sainte Vierge ; la pratique de l'oraison mentale aussi bien que la prière vocale ; celle aussi de la pénitence et de l'humiliation publiques ; l'exercice des stations ou Chemin de la Croix, où il versait ordinairement lui-même des torrents de larmes ; enfin, la visite en procession de sept églises, en mémoire des sept voyages de notre divin

Rédempteur. A chaque église, le Saint faisait une exhortation, et la pieuse cérémonie se terminait par une consécration que chacun faisait de lui-même à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa sainte Mère, avec des vœux de fidélité perpétuelle.

Le second devoir était de prêcher en public. Voici de quelle manière notre Saint s'y comportait : chaque dimanche il passait d'abord deux heures en oraison, après quoi il se frappait longtemps et rudement avec la discipline (pratique qu'il observait tous les jours à son lever) ; puis il disait la messe, récitait ensuite les heures canoniales, la tête nue et à genoux, quelquefois devant le saint Sacrement ; il passait le reste de la matinée au confessionnal, ou avec sa congrégation. Après le dîner, il employait la récréation en grande partie en entretiens spirituels avec ses bien-aimés, et ne la quittait que pour discourir et méditer pendant une heure sur la Passion de Notre-Seigneur. A l'heure marquée, le Saint et ses compagnons sortaient dans les rues, marchant en procession ; puis se dirigeant de divers côtés, se mettaient à prêcher au peuple. François montait ordinairement sur une estrade, près ou vis-à-vis des baladins et des charlatans, qui s'enfuyaient à son approche. Après le discours, il tombait à genoux au pied de la croix et se frappait les épaules avec la discipline ; puis il retournait au confessionnal, où il demeurait jusqu'au moment où l'on fermait les portes de l'église.

Le troisième devoir attaché à sa charge était l'invitation à la communion : pendant les neuf jours qui précédaient le troisième dimanche de chaque mois, il parcourait les rues de la ville, agitant une sonnette et répétant d'une voix forte quelques sentences tirées de l'Ecriture, pour inviter les âmes à se nourrir du pain qui donne la vie éternelle. On ne saurait imaginer ses peines et ses privations, lorsqu'il parcourait ainsi les environs de Naples : souvent sous un soleil dévorant ou une pluie battante, à travers des marais, sur des rochers, souvent au péril de sa vie et de ses membres. Il voyageait toujours à pied, jusqu'au dernier temps de sa vie, qu'il fut obligé d'aller à cheval ; mais il était bien récompensé de ses fatigues, lorsque, le jour venu, il pouvait introduire dans la salle du festin, pour manger l'Agneau qui sauve de l'extermination éternelle, jusqu'à vingt mille conviés.

Mais, avant d'entrer dans de nouveaux détails sur la carrière apostolique de notre Saint, il est bon de dire quelque chose de la qualité qui lui fit opérer tant de merveilles, c'est-à-dire de sa rare éloquence ; sa voix était forte et sonore, son style simple, abondant et impressionnable : quelquefois il s'insinuait dans le cœur de son auditoire par des manières gracieuses et attrayantes ; quelquefois il accablait les esprits sous le poids des plus forts arguments. Il avait coutume de parler avec tant de véhémence, que le sang lui venait parfois sur les lèvres. Sa méthode ordinaire était de peindre d'abord l'énormité du péché et les terreurs des jugements divins sous des couleurs si frappantes, qu'il excitait dans les pécheurs des alarmes et de l'indignation contre eux-mêmes ; puis, changeant de ton avec une habileté de maître, il parlait sur la douceur et la bonté de Jésus-Christ, de manière à faire succéder l'espérance au désespoir et à porter la conviction dans les cœurs les plus endurcis. C'était là le moment qu'il choisissait pour leur adresser un appel si tendre et si entraînant, qu'on les voyait tomber à genoux devant leur Sauveur crucifié, et solliciter par les précieux canaux de la grâce, c'est-à-dire par ses plaies encore saignantes, en versant des larmes et en poussant des sanglots, leur pardon et leur réconciliation. Il était dans l'usage d'ajouter à la fin quelque exemple frappant des châtiments ou des

grâces de Dieu, pour laisser dans les âmes une impression plus profonde. Avant de parler aux hommes, il avait soin de s'entretenir avec Dieu aux pieds du crucifix ; comme un autre Moïse, il sortait tout en feu de ce colloque sacré. Le ciel lui inspira, en diverses circonstances, des paroles d'un effet surnaturel : en 1707, une éruption du Vésuve obscurcit l'air, le peuple tremblant se rassemble sur la place, le Saint y paraît et s'écrie d'un ton lugubre : « Naples, dans quel temps es-tu ? Naples, dans quel temps es-tu ? » En 1688, dans un tremblement de terre, il cria aussi au peuple effrayé : « Cessez de pécher ! si vous voulez que le châtiment cesse ». Beaucoup de pécheurs confessèrent leurs péchés et menèrent depuis une vie religieuse. Ses sermons étaient ordinairement suivis du repentir et de la conversion de cinq ou de six et même de dix femmes perdues de mœurs, qui venaient, en s'arrachant les cheveux et versant des larmes amères, solliciter la permission d'aller expier leurs fautes dans quelque couvent.

Un jour, une misérable de cette espèce, devant la maison de laquelle le serviteur de Dieu prêchait, fit ce qu'elle put pour l'interrompre, en proférant toutes sortes de sons discordants : notre Saint n'y fit pas même attention et continua son discours jusqu'au bout. Quelque temps après, passant devant cette maison et la voyant fermée : « Ah ! dit-il à un de ceux qui étaient à ses côtés, qu'est devenue Catherine ? » — « Elle est morte subitement hier », répondit-on. — « Morte ! ajouta François, entrons et voyons-la ». Puis entrant, en effet, dans la maison, il monta l'escalier et trouva le cadavre déposé, selon l'usage. Alors, au milieu du silence de l'assemblée : « Catherine ! » s'écria-t-il, « dites-moi où vous êtes ? » et deux fois il répéta les mêmes paroles. Mais, quand une troisième fois il eut parlé d'un ton d'autorité, les yeux du cadavre s'ouvrirent, ses lèvres s'agitèrent à la vue de tout le monde, et une faible voix, qui semblait venir d'une grande profondeur, répondit : « En enfer ! en enfer ! ! ! » Aussitôt, tous ceux qui étaient présents, saisis de terreur, s'enfuirent de la chambre, et le saint homme, lui, en se retirant, répéta plusieurs fois : « En enfer ! en enfer ! Dieu tout-puissant, Dieu terrible ! en enfer ! » Cette circonstance et ces paroles produisirent tant d'effet que plusieurs n'osèrent rentrer chez eux sans s'être confessés. Ainsi, il profitait de toutes les circonstances pour amollir les âmes endurcies. Une autre fois il peignit en termes si forts l'outrage fait à Dieu par le péché, qu'un enfant se mit à pleurer amèrement : le Saint le fait venir auprès de lui, l'embrasse avec tendresse et s'écrie : « Cet enfant innocent verse des larmes, tandis que tant de pécheurs restent insensibles ». Puis, éclairé d'une lumière surnaturelle, il dit à l'enfant : « Mais ton père, que fait-il ? » Or, ce père était un grand pécheur, et, comme il se trouvait présent, il fut tellement touché des larmes de son fils, des reproches du Saint et surtout de la grâce, qu'il accourut se jeter au pied du crucifix en criant miséricorde pour ses péchés. Son repentir sembla se communiquer à la foule, et plusieurs pécheurs se convertirent.

Une femme, qui avait pendant bien des années mené une vie de désordre, s'était enfin convertie après un sermon ; François lui dit en public : — « Ma pauvre fille, qu'avez-vous gagné par le péché ? quels biens, quel plaisir ? » — « Rien, rien, répondit-elle toute en pleurs ; les vêtements mêmes que je porte ne sont pas les miens ! Ils sont de loyer ». — « Dieu, l'entendez-vous ? s'écria le Saint, tel est le sort de tout pécheur ! » Un jour qu'il prêchait devant une maison mal famée, on en vit, au milieu même de son discours, une voiture se préparer à sortir ; on pria ceux qui y étaient d'attendre quelques instants et de ne pas interrompre le serviteur de Dieu ; mais, ces

personnes n'en faisant aucun cas, crièrent au cocher de pousser en avant : « Divin Jésus », s'écria notre Saint en tenant le crucifix à la main devant les chevaux, « puisque ces déesses n'ont point de respect pour vous, ces bêtes sans raison du moins vous rendront hommage ». A l'instant même, ces animaux tombèrent à genoux et ne voulurent point remuer que le discours ne fût fini. On ne peut expliquer, sans miracle, comment saint François pouvait suffire à des travaux qui auraient occupé la vie de plusieurs apôtres : on le voyait continuellement dans les hôpitaux, les prisons et les galères, et, en outre, il allait dans les maisons visiter les malades ; il pourvoyait aux nécessités spirituelles des monastères, des asiles ou maisons de refuge, des confréries et des écoles ; il allait prêcher la nuit même dans les repaires du vice. Une fois, au moment où il était en prières dans sa chambre, il se sentit tout à coup inspiré d'aller prêcher : il le fait dans les ténèbres, à l'angle d'une rue, prenant pour sujet la correspondance immédiate à la grâce divine, et s'en retourne sans savoir dans quel dessein et avec quel fruit le Saint-Esprit l'a fait parler. Le lendemain, une jeune femme vint se confesser à lui ; elle avait été effrayée, lorsqu'il avait fait retentir dans la nuit la menace des vengeances divines et le danger de différer sa conversion au moment même et au lieu où elle était disposée à pécher ; son complice, qui se moquait de ses craintes, était mort tout à coup, son âme s'étant déjà envolée au tribunal de Dieu, lorsque les paroles de blasphème étaient encore sur ses lèvres. Rien ne pouvait arrêter un zèle si ardent. Il fut souvent maltraité par ceux qu'il voulait retirer de l'enfer, mais il ne recula jamais, pas même devant la mort, et Dieu le protégea toujours.

Nous regrettons de ne pouvoir raconter toutes les conversions admirables qui sont rapportées dans la vie de ce saint missionnaire ; mais nous ne pouvons nous défendre de citer celle-ci, qui intéresse en quelque sorte notre pays. Il y avait à Paris un protestant qui s'appelait François Cassier. Cet homme avait épousé une bonne catholique, nommée Magdeleine Olivier, de laquelle il eut deux filles. Il aurait bien voulu les amener au protestantisme, mais la mère les avait toujours préservées de cette apostasie : aussi, les accablait-il de mauvais traitements et les avait-il prises en une haine terrible. Après la mort de sa femme, il résolut de conduire ses enfants à Genève pour en avoir plus facilement raison. Il les force à prendre des habits d'homme et se met en route avec elles. Un jour qu'elles étaient fatiguées de la marche, elles prient leur père de leur permettre de se reposer un peu. Le père y consent, se sentant las aussi : il se couche sur l'herbe et s'endort. C'était dans un lieu solitaire ; les malheureuses filles, égarées par les mauvais traitements qu'elles enduraient depuis longtemps, profitent de son sommeil, prennent doucement ses pistolets, le tuent et cachent son cadavre sous des buissons. Après cet horrible crime, elles sortent de France, gardant toujours leurs habits d'hommes et vont s'engager à Milan, au service de Charles II, roi d'Espagne, à qui ce duché appartenait. Leur compagnie, dont le capitaine était don Emmanuel de Arriéta, fut envoyée en garnison à Messine, puis à Naples, d'où elle partit pour une expédition contre les bandits qui s'étaient retirés dans les Abruzzes. Les deux sœurs se battirent vaillamment : mais l'une, ayant été tuée dans une rencontre, l'autre eut soin d'enterrer son cadavre, de peur qu'en le dépouillant on en reconnût le sexe, ce qui aurait fait découvrir la fraude. Celle qui restait avait pris le nom de Charles Pimentel. Après l'extermination des bandes de brigands, elle revint à Naples, où la grâce de Dieu l'attendait.

Un jour que Charles Pimentel était de garde avec sa compagnie, sur la place du Château-Neuf, le Saint l'aperçut, et après le sermon, il lui fit signe de venir lui parler. — « Que peut me vouloir cet homme », se disait le soldat ? Je ne le connais pas et n'ai rien à faire avec lui ». Cependant le Saint l'ayant appelé de nouveau, il y alla, et celui-ci lui dit en le prenant à l'écart : — « Je voudrais bien que tu allasses te confesser ». — « Me confesser ! » répondit le soldat, « et pourquoi ? Est-ce que j'ai commis quelque grand crime qui ait mérité la corde ? En bonne conscience, je ne me connais pas de péchés ». Et en disant cela, il lui tourna brusquement les épaules. Le saint l'arrêta. — « Mais comment peux-tu dire que tu n'as pas commis de péché », reprit-il ? « N'es-tu pas une femme qui se cache sous ces habits d'homme ? n'es-tu pas Marie Cassier, née à Paris, d'où tu es venue en Italie ? ne te fais-tu pas appeler Charles Pimentel ? Il ne te sert à rien de le nier, car celui qui me l'a dit, c'est ce Seigneur Jésus que tu vois là sur la croix. Veux-tu que je t'en dise davantage ? N'est-ce pas toi qui, d'accord avec ta sœur, as tué cruellement ton père ? » A ces paroles si nettes, le soldat, tout étourdi, pâlit et se mit à trembler des pieds à la tête. Il ne voulut point avouer cependant : — « Mais, Père », reprit-il après un moment de silence, « je ne sais qui a pu vous faire un pareil conte ». Puis, réfléchissant qu'il fallait empêcher le Père de parler, il lui promit de l'aller trouver le lendemain pour se confesser. Le Saint attendit deux jours, mais inutilement ; il se mit à sa recherche, et l'ayant rencontré, il lui dit : « Est-ce ainsi que tu tiens la parole que tu m'avais donnée ? » — « Père, croyez-moi », reprit le soldat, « je ne l'ai pas pu ; du reste, il est impossible que j'aille vous trouver maintenant, car, par ordre du vice-roi, nous allons nous embarquer sur-le-champ ; nous partons pour la Toscane ». Le Saint réfléchit quelque temps. « Non, vous ne partirez pas », reprit-il ; « jure-moi donc sur ce Christ que tu viendras demain matin me trouver. Ne crains rien, car j'ai grand espoir que Dieu veut te sauver ». En effet, l'ordre de départ fut révoqué le jour même, comme il l'avait prédit, et le soldat se rendit aussitôt à l'église du *Gesù-Nuovo* pour accomplir sa promesse. Quand le Père l'aperçut, il tressaillit d'une sainte allégresse. « Eh quoi ! » lui dit-il, « tu voulais t'échapper des mains de Dieu ! Mais c'est un père qui t'aime et qui te voulait pour lui ». Le Saint entendit ensuite sa confession ; il le disposa à recevoir l'absolution ce matin-là même et le fit approcher de la Table sainte. Le soldat passa cette heureuse journée à l'église, en exercices de dévotion. Le soir, le Saint le fit conduire chez la marquise de Santo-Stéfano. Cette dame, qui était fort pieuse, l'accueillit à merveille. Elle fit reprendre à Marie Cassier les habits de son sexe, la garda pendant quatre mois et l'établit ensuite dans une petite maison où elle vécut d'une rente de six ducats par mois, que le Saint lui avait obtenue sur la caisse militaire, et qui était la retraite des soldats invalides.

Cette conversion si extraordinaire eut lieu en l'année 1688. Marie Cassier ne mourut qu'en 1727, et elle en confirma les détails sous la foi du serment pour le procès de canonisation. Elle resta toujours dans les sentiments les plus humbles et les plus repentants, pleurant sa faute et en faisant chaque jour pénitence. Le Saint avait placé auprès d'elle un de ses frères, nommé Cataldo. C'était un homme tout occupé de son salut, de bon conseil et d'une vie exemplaire. Marie Cassier le servait et le soignait dans ses maladies, qui étaient fort fréquentes. Un jour, il fut surpris d'une fièvre si ardente que l'on connut bientôt qu'il n'y pourrait résister. Cataldo comprit le danger où il était : il fit volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie ; il ne regret-

tait qu'une chose, c'est que son frère bien-aimé ne fût pas là pour l'aider dans ce terrible passage. Saint François de Girolamo était, lui aussi, malade en ce moment-là, et ses supérieurs l'avaient envoyé à cinq lieues de Naples, dans le bourg de Récalé, renommé pour la salubrité de l'air. Or, deux jours avant que Cataldo ne mourût, Marie Cassier, étant dans une chambre voisine, l'entendit pousser un fort gémissement. Elle accourut pour lui porter secours, mais elle s'arrêta tout effrayée à l'entrée de la chambre, en voyant saint François de Girolamo qui embrassait tendrement le malade et qui lui disait : « Mon frère, allez plein de courage et avec confiance là où Dieu, votre bon père, vous appelle, et où les Saints vous attendent. Souvenez-vous qu'il rend au centuple ce qu'on lui a donné, et sachez que je ne tarderai guère à vous suivre ». Il prit ensuite Marie Cassier à part. « Ma fille », lui dit-il, « Cataldo marche à grands pas vers l'éternité : aie soin de l'assister fidèlement. Il mourra vendredi prochain, à la quatrième heure de nuit. Il faut que je le quitte maintenant ; mais j'espère le revoir avant sa mort ». On croit qu'il le revit, en effet, car le malade, un peu avant sa mort, donna tant de signes d'une joie extraordinaire, que Marie Cassier était persuadée qu'il avait eu le bonheur de mourir dans les bras du Saint, encore que celui-ci fût resté invisible pour elle. Du reste, le jour où il était venu, il entra et sortit, quoique les portes de la maison fussent closes, et deux frères qui étaient avec lui au bourg de *Récalé* affirmèrent qu'il ne les avait pas quittés d'une minute, qu'il n'était pas même en état de le faire à cause de sa grande faiblesse.

Parmi les hardiesses où l'Esprit-Saint l'a poussé, nous en citerons encore une des plus merveilleuses : dans une procession, il s'arrêta devant la porte d'une maison ; mû par une inspiration soudaine, il frappe fortement en criant : « Ouvre, femme infernale, maîtresse d'école d'enfer, ouvre ! » Quelques instants après, on vit paraître une méchante femme flétrie, hideuse, défigurée ; dans l'intérieur de la maison, on aperçut une demi-douzaine de jeunes gens et un pareil nombre de jeunes personnes que cette misérable avait réunis pour le crime et qui étaient près de sacrifier leur vertu. « Voilà bien », s'écria le Saint, « l'école de Satan, l'antichambre de l'enfer. Comment osez-vous », dit-il à ces jeunes gens, « attenter à la vertu de ces âmes innocentes, pour lesquelles Dieu a versé son sang ? Sortez d'ici ! » Il retira ainsi ces malheureuses filles de l'abîme, et leur procura une place dans un asile où elles purent sauver leur âme. Plusieurs fois il arrêta des jeunes gens à la porte de ces repaires du vice, ou les en retira en y entrant lui-même le crucifix à la main. Nous ne finirions jamais s'il nous fallait raconter les conversions merveilleuses où notre Saint fut l'instrument de la grâce. Un homme ne fréquentait plus les Sacrements depuis vingt-cinq ans, lorsque, averti en songe, à plusieurs reprises, d'avoir recours à notre Saint, il prit enfin courage et obéit, à son grand bonheur et pour la gloire de Notre-Dame, à la protection de laquelle il était redevable de cet avertissement. Un autre, à qui le Saint, au commencement de sa confession, demanda combien il y avait de temps qu'il ne s'était pas confessé, se mit à fondre en larmes et à supplier le Saint de ne pas le renvoyer parce qu'il était un grand pécheur ; et le Saint, lui recommandant de ne pas se décourager, lui demanda s'il y avait dix, vingt ou cinquante ans : « Précisément, mon père », dit-il, « il y a cinquante ans que je suis éloigné de Dieu. — Eloigné de Dieu ! » reprit François, « pourquoi avez-vous abandonné un si tendre Père, un Sauveur qui a versé son sang pour vous, jusqu'à la dernière goutte ? Ah ! plutôt convertissez-vous à lui, et allez au-devant de celui qui a couru si longtemps

après vous ». Un assassin, qui avait été payé pour tuer quelques personnes, traversant un groupe d'auditeurs, devant lequel le Saint prêchait, s'arrêta en se disant à lui-même : « Celui que je cherche ne serait-il point parmi cette multitude ? » Il se tint donc là pour observer et ne put s'empêcher d'entendre le discours de notre saint prédicateur, et, en l'entendant, il ne put se défendre de rester pour l'écouter, comme s'il eût été retenu dans ce lieu par enchantement, quand tout à coup ces paroles retentissent à ses oreilles :« Des milliers de pénitents pleurent leurs fautes passées, et toi, misérable pécheur, tu médites de nouveaux crimes ! Malheureux, que ni le bras de Dieu levé pour lancer ses foudres, ni l'enfer ouvert sous tes pieds pour t'engloutir, ne sauraient détourner du crime ! » Sa conscience fut déchirée de remords, son cœur se détourna du mal, il confessa ses iniquités, et le meurtrier, il devint un Saint. Naples ne fut pas le seul théâtre du zèle de notre saint apôtre ; il parcourut toutes les provinces du royaume, à l'exception de la Calabre, et donna plus de cent missions ; partout où il allait, le clergé et le peuple venaient à sa rencontre, il commençait aussitôt par un discours d'ouverture et une invocation au saint patron et aux anges gardiens du lieu. A la fin, avant de partir, lorsqu'il exhortait les fidèles à la persévérance, tous, d'une seule voix, promettaient de garder inviolablement leurs engagements, et quand il leur donnait sa dernière bénédiction et leur faisait son adieu ordinaire, qui était de les retrouver dans le ciel, les paroles ne peuvent exprimer, ni l'imagination se représenter les émotions de la multitude. Le démon, il est vrai, furieux de voir tant d'âmes arrachées des filets de l'enfer, ne négligeait rien pour molester François et le faire échouer en suscitant contre lui des nuées d'ennemis qui décriaient sa conduite ; mais sa conduite, mieux connue, réfutait toutes les calomnies, et sa patience décourageait les outrages.

Il eut quelquefois à lutter contre les obstacles d'une autre nature : l'évêque de Chiéti, capitale des Abruzzes, auquel il demanda la permission de prêcher, lui dit : « Vraiment oui ; mais, Père François, je dois vous prévenir que le peuple de notre ville est un peuple spirituel et cultivé, accoutumé à peser à son juste poids la force des raisons et capable de le faire ; vous sentirez donc tout d'abord que certaines pratiques propres à parler aux sens, telles que l'exposition de la Croix ou des images de la Sainte Vierge et des autres Saints, choses admirables en elles-mêmes, seraient ici tout à fait hors de place et de nature à faire plus de mal que de bien ». — « On aura certainement égard aux désirs de Votre Grandeur », dit l'humble Saint, « au moins jusqu'à ce que vous jugiez convenable d'y déroger ». Peu après, le prélat ressentit une peine aiguë dont il ne pouvait se rendre compte. Cédant aux remords de sa conscience, il envoya dire au Saint qu'à l'égard de ce qui avait fait le sujet de leur conversation, il s'en rapportait à sa discrétion, et il eut plus d'une fois occasion de constater les fruits de ces pratiques qu'il avait d'abord condamnées.

Nous n'entreprendrons pas de traiter en particulier chacune des vertus de notre Saint. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence son fervent amour pour Jésus-Christ : il l'honorait et l'adorait plus particulièrement dans les mystères de sa sainte enfance, de sa sainte passion et de son adorable Sacrement. Lorsqu'il méditait sur ces mystères, il était toujours absorbé et pénétré d'amour, et quand il approchait du Sacrement de l'autel, son visage était enflammé comme s'il eût été devant le feu ; il ne pouvait souffrir les irrévérences envers la divine Eucharistie ; il réprimanda une dame de qualité qui était demeurée assise pendant la consécration. Il avait

aussi une tendre dévotion pour la Sainte Vierge : pendant vingt-deux ans, il eut l'habitude de prêcher un sermon en son honneur et à sa louange, toutes les semaines. C'était à la jeunesse surtout qu'il avait soin de recommander cette dévotion comme le préservatif le plus assuré de l'innocence et le meilleur remède du péché, disant qu'il était difficile de se sauver, si on ne se sentait pas de dévotion envers la Mère de Dieu. Marie était son conseil dans le doute, sa consolation dans ses peines, sa force dans toutes ses entreprises, son refuge dans le danger; il éprouvait des délices inexprimables toutes les fois qu'il récitait le rosaire de notre tendre Mère. Il avait également une dévotion toute particulière pour son Ange gardien, pour saint François-Xavier, pour saint Janvier et surtout pour saint Cyr; il plaçait toutes les missions qu'il faisait sous son patronage : ce fut un débat perpétuel entre le Martyr et le Saint à qui procurerait le plus d'honneur à l'autre; François recourait à saint Cyr dans toutes ses entreprises; saint Cyr favorisait, de son côté, toutes les entreprises de François; il ne visitait jamais un malade qu'il ne le bénît avec les reliques du saint Martyr, et les reliques du saint Martyr obtenaient toujours la santé du corps ou de l'âme [1], selon son désir. Il ne fut point content qu'il n'eût obtenu les permissions nécessaires pour établir une fête en l'honneur de ce saint Patron, afin qu'il lui fût rendu un honneur public. Le troisième dimanche de mai fut le jour fixé pour cela.

La charité, l'humilité, l'obéissance de notre Saint n'étaient pas moins admirables : Dieu ne lui refusa pas non plus les dons précieux dont il se plaît quelquefois à favoriser ses serviteurs. En voici quelques exemples : il éprouvait de fréquentes extases, souvent en présence de plusieurs témoins; un jour surtout, qu'il faisait une exhortation à la communion, son visage brillait, par moments, d'un si radieux éclat, que, comme celui de Moïse, il éblouissait les yeux de ceux qui le voyaient. Ce n'était pas non plus par des moyens naturels que sa voix, lorsqu'elle était enrouée et faible, se faisait entendre distinctement à des distances immenses; il avait le don de se rendre présent en plusieurs lieux à la fois et en même temps; pour celui de prophétie, il l'exerçait tantôt sérieusement et ouvertement, tantôt comme en plaisantant et d'une manière énigmatique, comme si l'on n'eût pas dû croire qu'il avait cette faveur. Une jeune fille, étant dans le doute si elle devait se marier ou bien entrer dans l'état religieux, consulta le Saint : « Vous courrez de plus grands dangers en restant dans le monde », lui dit-il, « et ne vous laissez pas épouvanter par la pensée que vous aurez à mener une vie longue et laborieuse. Quel âge avez-vous? » — « Dix-sept ans », répondit-elle. — « Encore juste autant d'années, et vous serez à la fin de votre pèlerinage ». Ce que l'événement montra être véritable; car cette jeune personne, retirée dans un couvent, y mourut en odeur de sainteté au bout de dix-sept ans.

Une pauvre femme perdit un enfant d'un an, et n'ayant pas le moyen de le faire enterrer, elle le porta à l'église et le plaça dans le confessionnal du Père François. En entrant dans l'église, le saint homme, qui avait tout vu par une lumière surnaturelle, s'adressant à la célèbre pénitente Marie-Louise Cassier, lui dit : « Voyez dans mon confessionnal, vous y trouverez un enfant abandonné; chargez-vous-en, jusqu'à ce que je trouve à le placer convenablement ». Elle obéit à l'instant; mais, levant la couverture qui l'enveloppait, elle se tourna vers le Saint et lui dit : « Mon père, il est mort! » — « Non, non », répondit-il, « il est endormi »; et en même temps il lui fit un

1. Saint Cyr souffrit le martyre le 31 janvier, l'an 288 de Jésus-Christ; voir sa notice à ce jour.

signe de croix sur le front et lui appliqua de l'eau bénite sur les lèvres, et voilà que l'enfant ouvre les yeux et commence à respirer. « Allons », ajouta le Saint, « appelez la mère, qui est au bas de l'église ». La pauvre femme tout d'abord refusa de venir, et, à la vue de l'enfant, elle ne pouvait croire que ce fût le sien; mais lorsqu'il allongea ses petits bras et témoigna la reconnaître, elle le colla sur son sein avec des ravissements de joie; et, après avoir reçu de saint François une aumône abondante, elle retourna chez elle. Une jeune religieuse s'étant présentée devant notre Saint pour faire sa confession : « Allez », lui dit-il sèchement, « je ne puis ni ne veux vous entendre ». — « Comment! » s'écria-t-elle avec étonnement, « vous volez à la recherche des femmes de mauvaise vie et vous rejetteriez une épouse de Jésus-Christ? » — « Venez-vous pour vous confesser », reprit François, « sans examen, sans contrition, sans ferme propos de changer de vie et sans la moindre étincelle de dévotion? » Cette réponse fit rentrer la religieuse en elle-même, et, reconnaissant ses désordres, elle changea de vie.

Il faisait honneur à saint Cyr de tous les miracles que le ciel lui accordait. Il y avait, dans un monastère, une religieuse affligée d'horribles convulsions; on envoya, à la fin, chercher le Père François : « Je vous apporte de bonnes nouvelles », dit-il en entrant, « un médecin qui guérit tous les maux »; puis il lui donna la relique de saint Cyr à baiser, en disant : « Avez-vous confiance en ce médecin? voulez-vous l'invoquer et avoir dorénavant de la dévotion pour lui? » Et comme elle répondit affirmativement : « Vous voilà déjà guérie », dit-il, « levez-vous et allez à l'instant même au chœur, rendre grâces à Dieu ». Et aussitôt, à son grand étonnement et à sa grande consolation, comme de tous ceux qui étaient présents, elle fit ce qu'il avait commandé.

Mais il est temps de raconter la fin d'une si belle vie : notre Saint en fut averti par une inspiration divine. A la mort de son frère, il fit entendre ces paroles : « Dans un an d'ici, nous nous trouverons réunis ». Et lorsqu'il était encore en pleine santé, il dit en prenant congé des religieuses de Sainte-Marie-du-Divin-Amour : « Mes chères filles, c'est pour la dernière fois que je vous parle aujourd'hui; ne m'oubliez pas dans vos prières. Adieu, jusqu'à ce que nous nous revoyions dans le paradis ». Pendant sa maladie, il dit, à l'approche de la fête de saint Cyr : « Je ne serai pas en vie pour la voir ». Enfin, lorsque le médecin qui le soignait lui fit sa dernière visite, il le remercia de ses attentions et ajouta : « Nous ne nous reverrons plus désormais de ce côté de la tombe : car lundi sera le dernier jour de ma vie ». On ne saurait exprimer les cruelles souffrances que Notre-Seigneur lui envoya pour achever de le purifier, afin que son âme entrât plus brillante dans la gloire, et cependant il ne lui échappa jamais un murmure; il répétait seulement : « Béni soit Dieu, le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous console dans toutes nos tribulations! » Quand quelqu'un s'approchait pour compatir à ses souffrances, lui, qui ne trouvait pas le calice assez plein auprès de celui de son Sauveur, joignait les mains sur sa poitrine en s'écriant : *Crescant in mille millia :* « Qu'elles s'accroissent à l'infini! » On lui parlait du bien qu'il avait fait : « Rien, rien », répondait-il, « la faute que j'ai le plus à appréhender, c'est ma paresse ». Comme on l'exhortait à invoquer saint Cyr pour obtenir le rétablissement de sa santé et obtenir quelques années de vie à consacrer encore au service de Dieu : « Ah! non », dit-il, « le Saint et moi nous nous sommes entendus sur ce point; l'affaire est maintenant consommée ». La faveur qu'il demandait était de voir achever la statue qu'il avait entreprise en l'honneur de son saint Patron; elle lui fut

accordée : « Maintenant », dit-il, « je meurs content ». Le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, après avoir fait une confession générale, il reçut le saint Viatique, et, six jours après, l'Extrême-Onction. Tout le long de la nuit, il laissa son cœur s'épancher en toute liberté, et voici quelles étaient les paroles qu'on lui entendait répéter : « Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit; louons-le et exaltons-le à tout jamais! Le Seigneur est grand et infiniment digne de louanges, dans la cité de notre Dieu sur la sainte montagne! » Puis, baisant les plaies du Crucifix en pleurant, il s'écriait : « Souvenez-vous, divin Jésus, que cette âme vous a coûté pour sa rançon jusqu'à la dernière goutte de votre sang! » L'infirmier, l'engageant à prier du cœur plutôt que des lèvres, à cause de la peine qu'il avait à parler : « Ah! mon cher frère », lui répondit-il, « quoi que nous puissions penser ou dire d'un Dieu si grand, sa grandeur est au-delà de toute pensée et de toute expression! » Puis, les yeux fixés sur la pieuse image de la Sainte Vierge, il lui parlait en ces termes si humbles : « Ah! Marie, ma très-chère mère, vous m'avez toujours chéri comme une tendre mère, quoique je ne fusse pour vous qu'un enfant trop indigne. Comblez maintenant la mesure de vos bontés à mon égard, en m'obtenant l'amour de votre divin Fils! » Ensuite, comme s'il se fût déjà trouvé sur la porte du paradis, il exhalait ainsi ses ardents désirs d'y entrer : « Que la maison du Seigneur est grande! bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur; ils vous loueront dans les siècles des siècles. Anges saints, que tardez-vous? ouvrez les portes de la justice, j'y entrerai et je louerai le Seigneur! »

Malgré le désir que notre Saint avait tant de fois exprimé qu'on le laissât seul, il fut impossible d'arrêter la foule qui se pressait pour le voir une dernière fois, lui baiser les mains et recevoir sa dernière bénédiction. Il les bénissait tous avec une aimable douceur, et, voyant couler leurs larmes : « Ne pleurez pas », disait-il, « je vais au ciel, où je me souviendrai de vous et serai plus à portée de vous être utile ». Le démon fit un dernier effort pour arracher, au moment décisif, la victoire des mains de celui qui l'avait terrassé si souvent. Dieu le permit pour ajouter à la honte du malin esprit et à la gloire du Bienheureux. Dans la rigueur de la lutte, on vit toute sa personne s'agiter violemment : poussant un cri, il appelait à son secours Notre-Seigneur, Notre-Dame et tous les Saints; il répondit à ceux qui lui demandèrent la cause de cette horrible convulsion : « Je combats, je combats! Au nom de Dieu, priez pour moi que je ne succombe pas! » Puis, comme s'il repoussait son ennemi, il disait : « Non, jamais; retire-toi, je n'ai rien à démêler avec toi! » Son visage, enfin, reprit son éclat, et il répéta avec douceur ces paroles : « C'est bien, c'est bien! » et aussitôt il se mit à chanter le *Magnificat* et le *Te Deum*, pour remercier Dieu de sa victoire; enfin, il alla en recevoir la couronne éternelle le 11 mai 1716, dans la soixante-quatorzième année de son âge et la quarante-sixième de sa vie religieuse.

L'infirmier, voulant garder quelques reliques d'un si saint homme, osa, avant de le revêtir des habits sacerdotaux, lui couper un morceau de la peau qui couvrait la plante de ses pieds, si souvent sanctifiés en courant après les brebis égarées; mais, malgré ses précautions, le pieux larcin fut bientôt découvert; car le sang se mit à couler si abondamment de la plaie, que non-seulement les linges en furent empreints, mais qu'on en remplit une fiole contenant trois ou quatre onces. De nombreux miracles honorant ses précieuses reliques, indiquèrent la gloire dont son âme jouissait dans le ciel; il fut béatifié par Pie VII, en 1806, et canonisé par Grégoire XVI, en

1839, en même temps que saint Alphonse de Liguori, saint Jean-Joseph de la Croix, saint Pacifique de San-Severino et sainte Véronique Giulani. Cette circonstance a fait qu'on a représenté ces Saints réunis dans un même tableau. En sa qualité de missionnaire, on met dans la main de saint François un *Crucifix;* dans le lointain on place le Vésuve, pour rappeler que Naples fut le théâtre principal de ses travaux apostoliques. Saint François est l'un des nombreux patrons de Naples.

Son corps est conservé sous un autel latéral qui lui est dédié, dans la belle église de la maison professe des Jésuites, à Naples, nommée le *Gesù-Nuovo*. Au-dessus de l'autel, on voit, dans une niche, sa statue de grandeur naturelle.

Nous avons tiré sa vie du récit que nous en a donné le cardinal Wiseman.

XII[e] JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie d'Ardée, les saints martyrs NÉRÉE et ACHILLÉE, frères, qui furent premièrement relégués pour Jésus-Christ dans l'île de Ponza avec FLAVIE DOMITILLE, dont ils étaient eunuques ; puis ensuite fouettés très-cruellement ; enfin, comme Minucius Rufus, consulaire, les voulait forcer à sacrifier aux idoles, par le supplice du chevalet et par celui du feu, et qu'ils disaient « que, ayant été baptisés par l'apôtre saint Pierre, il leur était impossible de sacrifier », ils eurent la tête tranchée. Leurs saintes reliques, en même temps que celles de Flavie Domitille, furent transférées solennellement, par l'ordre du pape Clément VIII, la veille de ce jour, de la diaconie ou sacristie de Saint-Adrien, dans leur propre et ancien titre, maintenant restauré, où elles avaient été autrefois déposées et conservées. I[er] s. — Au même lieu, sur la voie Aurélienne, saint PANCRACE, martyr, qui fut décapité à l'âge de quatorze ans, sous l'empire de Dioclétien. 304. — A Rome encore, saint Denys, oncle paternel du même saint Pancrace. — En Sicile, saint Philippe d'Agiro, qui fut envoyé en cette île par le Pontife romain, et en convertit une grande partie à Jésus-Christ. Sa sainteté paraît surtout par le pouvoir qu'il a de délivrer les possédés. Epoque incertaine [1]. — A Salamine, en Chypre, saint EPIPHANE, évêque, illustre par son érudition étendue et par sa science des saintes lettres, en même temps qu'il était admirable par sa sainteté, son zèle pour la foi catholique, sa libéralité envers les pauvres et le pouvoir qu'il avait de faire des miracles. 403. — A Constantinople, saint Germain, évêque, que ses vertus et sa doctrine ont rendu célèbre, et qui reprit généreusement Léon l'Isaurien, lorsqu'il publia son édit contre les saintes images [2]. Vers 732. — A Trèves, saint MODOALD, évêque. 640. — A Calzada, en Castille, saint DOMINIQUE ou DOMINGUE, confesseur. 1109.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Meaux, saint Vaubert, évêque. — Au diocèse de Dax, en Guyenne, saint Macaire, abbé. — A Marchiennes, en Flandre, sainte RICTRUDE, veuve et abbesse de ce monastère. 688. — A Anderlecht, près de Bruxelles, le décès de saint Guidon, sacristain de Notre-Dame de Laeken, puis pèlerin. 1012. — A Tours, la réception des reliques de saint Maurice et de ses compagnons. — A

1. On le représente portant le livre des exorcismes ou recevant la bénédiction du Pape : la légende rapporte que Philippe, qui ne savait que le grec, se mit à parler latin aussitôt qu'il eut reçu cette bénédiction. — *Acta Sanctorum.*

2. Voir une notice sur saint Germain, dans la Vie de saint Grégoire II, au 13 février, et la question des saintes Images, dans les *Conciles généraux et particuliers,* par Mgr Guérin, t. II, p. 89.

Tarbes, saint HYGIN, confesseur. — A Comminges, le trépas de Garsias de Horto, vingt-sixième évêque connu de ce siége, qui mourut en odeur de sainteté. Avant la bataille de Muret, livrée par Simon de Montfort aux Albigeois et dont le succès sauva le catholicisme dans le midi de la France (13 septembre 1213), le serviteur de Dieu, Garsias de Horto, prenant, des mains de l'évêque de Toulouse, une relique de la vraie Croix, bénit les soldats catholiques avec le bois rédempteur, et leur promit le ciel s'ils tombaient en cette bataille où ils exposaient leur vie pour la foi. 1218. — A Celettes, dans le diocèse de Blois, fête de saint Mondry qui fonda, à deux lieues de cette ville, au bord du Beuvron, une église et un village appelés Celettes en mémoire de sa cellule primitive [1]. Le Bienheureux y mourut et reposa dans l'humble sanctuaire qu'il avait érigé. Son culte et ses reliques ont subsisté jusqu'à ce jour. VI^e^ s. — A Entrains, dans le diocèse de Nevers, saint Vibius, homme apostolique, qui fut enterré vivant pour avoir prêché la foi en Jésus-Christ [2]. Époque incertaine. — A Lincoln, en Angleterre, saint Remi, religieux de l'abbaye de Fécamp, qui conseilla la fondation du monastère de Saint-Etienne de Caen. 1091.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Salamine, en Chypre, saint Epiphane, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Rome, sur la voie d'Ardée, saint Pancrace, martyr, dont le chef est conservé dans la basilique de Latran.

Martyrologe des Dominicains. — Au monastère d'Aveiro, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, la naissance au ciel de la bienheureuse JEANNE, vierge, infante de Portugal, fille du roi Alphonse V. A cause de ses grandes vertus, le pape Innocent XII, de l'avis des vénérables cardinaux de la Congrégation des Rites, permit d'honorer sa mémoire dans tout le royaume de Portugal et dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, par la célébration de la messe et de l'office du commun d'une vierge non martyre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Bettona, en Italie, les saints Chrysopolite, évêque, Barontius, bouvier de profession, Tutéla, sœur du précédent, et douze autres femmes, ainsi qu'un espion converti par eux, tous martyrs. Le premier aurait été envoyé dans ce pays par saint Pierre, selon une biographie postérieure; mais ils paraissent plutôt avoir souffert sous le règne de Maximien. — A Rome (probablement), les saints Cyriaque, Maxime, Grade, Sothère, vierge, Rothère, Jean, Achille, Moïsée, Aphrodite et cinq cent quatre autres, ainsi que les saints Alexandre, Moïsète et Lucius, tous martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — A Palma, en Sicile, translation des reliques de saint Félix, enfant martyr, dont le corps fut trouvé à Rome dans la catacombe de Saint-Callixte en 1675. — En Thrace et en Macédoine, saint Germain Hégumène, fondateur du monastère de Cosinitre, et distinct de saint Germain, patriarche de Constantinople, fêté le même jour. Avant le IX^e^ s. — A Bologne, saint Dario, prêtre, qui vécut solitaire dans une petite chapelle sise sur la paroisse de Sainte-Marie d'Amola. On l'invoque contre l'épilepsie et surtout les hernies. Les Bolonais le représentent en habits sacerdotaux, entouré de malades qui lui présentent des ceintures à bénir [3]. 1184. — Dans la même ville, la bienheureuse Imelda Lambertini, vierge. Voici son épitaphe : « Au Dieu très-bon et très-grand. La bienheureuse Imelda Lambertini, vierge, née d'une famille illustre, fut plus illustre encore par la sainteté précoce de sa vie. Enflammée de dévotion envers la sainte Eucharistie, elle eut scrupule de s'approcher de la sainte table à cause de sa jeunesse : elle avait à peine atteint sa onzième année. Comme elle se répandait en larmes et en prières, la miséricorde divine daigna la consoler : une hostie lui fut envoyée du ciel : elle expira aussitôt après l'avoir prise, l'an 1333 du Seigneur [4] ». — A Sulmona, en Italie, la bienheureuse Gemma, vierge recluse. Fille de pauvres paysans, elle gardait les quelques brebis qui formaient tout l'avoir de sa famille, lorsqu'elle fut enlevée par les serviteurs d'un certain Roger, comte de Celano. Gemma essaya de fléchir son ravisseur. Dieu donna tant d'éloquence à ses prières et à ses larmes que le comte, non content de respecter sa victime, fit élever, pour réparer sa faute, une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste et, tout à côté, une reclusion où sainte Gemma passa les quarante-deux dernières années de sa vie. L'église de Saint-Jean-Baptiste prit, dans la suite, le nom de Sainte-Gemma. 1429. — En Espagne, la bienheureuse Catherine de Cardone, vierge, qui étonna le monde par sa vie péni-

1. *Cella Si Munderici.*

2. Une pierre sépulcrale, placée sur le lieu où reposait son corps, portait cette laconique inscription :

Vibius hic effossus est quia prædicavit.

3. *AA. SS.*

4. La bienheureuse Imelda est la patronne des premiers communiants. Nous donnerons sa vie le 16 septembre, jour auquel les dominicains célèbrent sa fête.

tente. Née à Naples, elle fut d'abord gouvernante de Charles, infant d'Espagne. La corruption de la cour l'obligea à se démettre de ses fonctions. Saint Pierre d'Alcantara, qu'elle consulta sur ses projets, lui permit de se retirer dans une solitude où elle revêtit l'habit des Ermites : elle resta trois ans dans le désert sous l'œil de Dieu, inconnue aux hommes. Affligée de diverses maladies, elle se réfugia dans une grotte, près d'un monastère de Carmélites déchaussés où elle passa les sept dernières années de sa vie. Sainte Thérèse l'a proclamée une grande Sainte. 1577. — Le 12 mai 1850, à Rimini (Italie), dans la vénérable maison des missions, une image de la sainte Vierge représentant Notre-Dame de Miséricorde, peinte sur toile, ouvre et ferme alternativement les yeux. Plus de trente mille personnes accourent et sont témoins du prodige. La sainte Vierge est représentée sur la toile les yeux fermés; on la voit, par intervalles, les lever au ciel, les tourner à droite et à gauche, les fixer sur les assistants avec l'expression de la compassion la plus douce. Beaucoup de personnes, qui ne croyaient pas aux miracles, y croient désormais. Dans Rimini l'émotion est générale, les blasphèmes cessent, des conversions éclatantes s'opèrent.

LES SAINTS NÉRÉE, ACHILLÉE,

FLAVIE DOMITILLE, LA JEUNE, EUPHROSYNE ET THÉODORA,

MARTYRS

Premier siècle.

Les justes s'élèveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchants seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur; ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. *Sagesse,* **v, 1, 2.**

La mémoire de saint Nérée et de saint Achillée est fort célèbre dans l'Eglise, et leur culte est très-ancien. Ils étaient frères; mis au service de la princesse Domitille, nièce de l'empereur Domitien, encore fort jeunes, ils eurent le bonheur d'être instruits à la foi, et d'être baptisés, par saint Pierre même, avec cette sainte et illustre famille, qui toute donna son sang pour Jésus-Christ.

La piété de Nérée et d'Achillée gagna l'estime et l'affection de leur maîtresse qui, charmée de leur exacte probité et de leur zèle pour la religion, les fit ses chambellans, et leur donna toute sa confiance.

Les actes les plus anciens de la vie de ces deux Saints disent que voyant un jour avec quel soin et quelle étude leur maîtresse se parait pour se présenter chez le comte Aurélien à qui elle venait d'être fiancée, ils en furent vivement peinés; et animés d'un saint zèle pour son salut, ils prirent la liberté de lui représenter fort respectueusement combien ce désir de plaire à un homme mortel était indigne d'une âme qu'ils avaient toujours cru destinée à être épouse de Jésus-Christ. Cette remontrance respectueuse, qui n'était que l'effet d'un zèle sage et désintéressé, fit impression sur le cœur et sur l'esprit de la princesse. Les deux Saints profitèrent d'une si heureuse disposition; ils lui représentèrent que sa religion et sa vertu lui promettaient une plus grande fortune; ils lui parlèrent avec tant d'énergie de la vanité des honneurs et des biens de ce monde, du vide qui se trouve dans tous les plaisirs, de la brièveté de nos jours, et surtout des amertumes et des durs assujétissements de l'état du mariage; ils lui peignirent d'une

manière si vive et si pathétique le prix et le mérite de la virginité, que Domitille protesta qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ, à qui seul désormais elle voulait plaire ; et s'adressant à ces deux héros chrétiens : Puisque Dieu s'est servi de vous, leur dit-elle, pour m'inspirer le désir d'être son épouse, hâtez-vous de m'obtenir l'honneur d'en porter les marques, et d'en recevoir la grâce. Elle parlait de la bénédiction que recevaient dès lors les vierges, et du voile que l'évêque leur donnait comme un signe de leur consécration à Jésus-Christ.

Saint Nérée et saint Achillée tressaillant de joie, et charmés de la bénédiction que Dieu avait donnée à leur zèle, courent vers saint Clément, qui avait succédé à saint Pierre, et lui déclarent la résolution où était la princesse Domitille de ne jamais perdre le précieux trésor de sa virginité. Le vénérable Pontife, bénissant le Seigneur, se rend auprès de la Sainte, et la trouvant déterminée à ne plus vouloir d'autre époux que Jésus-Christ : — « Avez-vous bien pensé, ma fille, lui dit le saint Pape, au rude combat que vous aurez à soutenir ? et aurez-vous assez de courage pour remporter la victoire ? Aurélien, irrité du refus que vous faites de son alliance, ne manquera pas de vous accuser d'être chrétienne auprès de l'empereur : à quelles furieuses tentations n'exposera-t-on pas votre foi ; et vous et nous pourrons-nous éviter le martyre ? » — « Et n'est-ce pas », répond la Sainte, « le plus grand bonheur qui puisse nous arriver ? Je compte peu sur mes propres forces, mais j'attends tout de la grâce toute-puissante de mon divin Epoux, et la persécution ne fera qu'avancer notre bonheur et notre gloire. » Saint Clément, attendri par cette généreuse réponse, et encore plus édifié de l'empressement que la Sainte témoignait d'être consacrée au Seigneur, la bénit avec solennité et lui mit le voile sur la tête.

Ce que le saint Pape avait prévu ne fut pas longtemps à se réaliser. Aurélien, informé du parti qu'avait pris Domitille, devint furieux ; et, après avoir employé inutilement et les promesses et les menaces pour la déterminer à changer sa résolution, il fit saisir tous ceux qu'il soupçonna l'avoir aidée de leurs conseils, les déféra aux tribunaux comme chrétiens, et employa tout son crédit pour les faire condamner au dernier supplice.

Saint Nérée et saint Achillée, confidents de la princesse, furent les premiers arrêtés. Le comte crut que, s'il pouvait les gagner, il viendrait bientôt à bout de la Princesse. Tout fut mis en œuvre pour surprendre leur religion et pour tenter leur fidélité : caresses, espérances, promesses, sollicitations, rien ne fut oublié, mais rien ne put ébranler la foi des serviteurs de Dieu ; leur constance irrita son dépit. Il obtint qu'ils fussent dépouillés et déchirés à coups de fouet de la manière la plus cruelle. La joie qu'ils firent paraître dans cet horrible tourment fit perdre espérance au tyran de les pervertir. Ils furent déclarés chrétiens, et par là même ennemis de l'empereur et de l'Etat. La crainte qu'on eut que leur fermeté dans la foi ne rendît plus inébranlable la constance de Domitille, fit qu'on les envoya à Terracine, afin que le consul Minutius-Rufus instruisît leur procès.

Les formalités furent bientôt remplies ; on leur ordonna de renoncer à Jésus-Christ et d'offrir de l'encens aux idoles. Ils répondirent, avec une hardiesse qui étonna le tyran, qu'ayant été baptisés par l'apôtre saint Pierre, et éclairés des lumières de la foi, ils ne reconnaissaient point d'autre dieu que le Dieu des chrétiens ; qu'ils déploraient le malheur et l'aveuglement des païens qui se forgeaient presque autant de divinités qu'il y avait d'hommes, et qui n'adoraient, dans tous ces faux dieux, que leurs propres passions.

Une réponse si précise et si frappante irrita le consul ; il les fit mettre sur le chevalet, et, après leur avoir fait déchirer les côtés, il commanda qu'on brûlât leurs plaies avec des torches. La violence de la douleur ne servit qu'à faire éclater leur joie et leur ardent amour pour Dieu. Mais le tyran, craignant que ce spectacle ne produisît une impression trop favorable sur l'esprit et sur le cœur des païens, leur fit couper la tête. Ce glorieux martyre arriva le 12 mai de l'an 98 ; les corps des Saints furent enlevés par Auspice, leur disciple, et enterrés sur le chemin d'Ardée, à une demi-lieue de Rome, où l'on bâtit depuis une église, monument éternel du triomphe de ces glorieux Martyrs.

Saint Grégoire le Grand y prononça une homélie qui est la vingt-huitième sur les Evangiles ; il y exhorte les fidèles à imiter ces grands saints, dont les corps étaient présents, et à mépriser, à leur exemple, le monde et les vanités trompeuses de cette vie.

La foi de l'illustre vierge Domitille ne fut pas ébranlée par la mort de ces deux généreux chrétiens ; sa naissance, son nom, sa beauté, son mérite, portèrent l'empereur à l'épargner ; il se contenta de la reléguer dans l'île de Ponza, près de Terracine. Mais Aurélien, ne désespérant point de la gagner, la fit rappeler quelque temps après. Il trouva le moyen de mettre auprès d'elle deux jeunes demoiselles, ses sœurs de lait, nommées Euphrosine et Théodora, sages à la vérité, mais remplies de l'esprit du monde et du désir de s'établir. La promesse de leur trouver un parti avantageux, si elles déterminaient la princesse à épouser le comte, leur fit employer tout ce que l'art et l'esprit peuvent trouver de plus séduisant : tantôt elles lui demandaient si elles pouvaient être chrétiennes, et si, pour être sauvées dans sa religion, il fallait nécessairement être vierges ; tantôt elles lui disaient : Si le mariage est licite, pourquoi refusez-vous un établissement qui, ne vous empêchant point d'être chrétienne, vous donne le moyen de convertir un jour votre époux, sa famille et ses domestiques ?

Sainte Domitille découvrit aisément l'esprit qui les faisait parler, et, ayant répondu à leurs questions d'une manière à ne point souffrir de réplique, elle leur demanda à son tour si, ayant été promises à deux riches seigneurs, elles seraient d'humeur d'écouter la proposition que leur feraient de vils esclaves ? Non certainement, répondent-elles, à moins d'avoir perdu l'esprit. Et pourquoi, reprit alors la Sainte, vous récriez-vous si je suis aussi sage ? En consacrant à Dieu ma virginité, je suis devenue l'épouse de son Fils unique Jésus-Christ ; cette auguste alliance doit durer pendant toute l'éternité ; les avantages de cet heureux état sont infinis. Que vous en semble ? honorée de cette heureuse qualité, dois-je préférer au Fils unique du Dieu vivant l'alliance d'un homme mortel ? Elle parla avec tant de grâce et de force, qu'Euphrosine et Théodora, touchées et convaincues par ses raisons, parurent ébranlées ; cependant elles hésitaient encore. Si ce que vous dites est vrai, répliqua Théodora, j'ai un frère qui a perdu les yeux, faites que votre divin Epoux lui rende la vue. Votre frère est absent, répond la Sainte, le miracle viendrait trop tard : mais vous avez une jeune muette qui vous sert, faites-la venir, la puissance de Jésus-Christ éclatera plus promptement, et vous en serez plus tôt convaincue. La jeune fille se présente ; sainte Domitille prie, la muette recouvre la parole, et le premier usage qu'elle en fait, est de publier qu'il n'y avait point d'autre dieu que le Dieu des chrétiens. A ce prodige, Euphrosine et Théodora se jettent aux pieds de sainte Domitille, publient qu'elles sont chrétiennes, et déclarent qu'elles ne veulent point d'autre époux que Jésus-Christ.

Aurélien, ayant appris ce qui était arrivé, ne garda plus de mesure; il gagna le consul, homme cruel et ennemi mortel des chrétiens, qui fit mettre le feu à la maison où était renfermée sainte Domitille avec ses deux servantes. Immolées comme de pures victimes au Dieu vivant, elles consommèrent ainsi leur glorieux martyre. Le diacre saint Césaire vint le jour suivant pour ramasser leurs cendres, et les trouva prosternées contre terre sur leurs visages, comme si elles eussent été en prières; le feu leur avait ôté la vie sans les brûler, ni toucher à un seul cheveu de leur tête.

Dans les arts, on donne souvent une couronne à sainte Flavie Domitille à cause de sa parenté avec Domitien.

CULTE ET RELIQUES.

M. de Rossi vient de découvrir (1874), dans le cimetière de Domitille, à Rome, le tombeau primitif et l'inscription tumulaire des saints martyrs Nérée et Achillée.

Quant à leurs reliques, le pape Grégoire IX les retira des catacombes (XIII[e] siècle), ainsi que celles de sainte Flavie Domitille, et les transporta dans la diaconie de Saint-Adrien. Elles y recevaient depuis plusieurs siècles les hommages empressés des fidèles, lorsque l'immortel Baronius, titulaire de l'église urbaine des saints Nérée et Achillée, fit restaurer cette basilique et obtint du pape Clément VIII la permission d'y transporter les corps des saints martyrs.

Il y a néanmoins beaucoup d'autres églises, tant de France que d'Espagne et des Pays-Bas, qui se glorifient d'avoir quelques parties de ces saintes reliques. De ce nombre est l'église paroissiale de Satilieu (diocèse de Viviers).

Sainte Flavie Domitille, vierge et martyre, ne doit pas être confondue avec sa tante, Flavie Domitille, surnommée *l'ancienne*. Celle-ci était fille de Domitille, sœur de l'empereur Domitien. Ce prince la maria à saint Flavius Clémens, son cousin-germain, qui était fils d'un frère de Vespasien. Flavius Clémens, ayant été mis à mort pour la foi, Domitille fut accusée du même crime par les païens, effrayés de voir le christianisme envahir si vite la famille impériale; mais comme on la croyait assez punie par la mort de son mari, Domitien lui ordonna seulement, au bout de trois ou quatre jours, d'en épouser un autre. Sur son refus, il la bannit dans l'île de Pannataria (aujourd'hui de Sainte-Marie), près de Pouzzoles. Il est probable qu'elle retourna à Rome, ou du moins sur le continent, lorsque Domitien eut été assassiné. Elle avait eu de saint Flavius Clémens deux fils. Comme Domitien les destinait à lui succéder, il leur avait fait prendre les noms de *Domitien* et de *Vespasien*, et avait confié le soin de leur éducation au célèbre rhéteur Quintilien. On ignore le reste de leur histoire. On croit que Flavie Domitille, *l'ancienne*, avait eu aussi une fille qui porta le même nom, et fut mariée à Flavius Onésimus.

P. Croiset; Baillet; Godescard, et Martigny : *Bulletin d'Archéologie chrétienne.*

SAINT PANCRACE, MARTYR

304. — Pape : Saint Marcel. — Empereur romain : Dioclétien.

> La mort du juste est la condamnation de la vie des impies, et la sagesse du jeune âge, celle d'une longévité criminelle. *Sap.*, IV, 16.

Le 12 mai est encore célèbre par le martyre de saint Pancrace. C'était un enfant d'une illustre naissance, de Synnade, en Phrygie; ayant perdu de bonne heure son père, il était demeuré sous la tutelle de Denis, un de ses oncles, dont le Martyrologe romain fait aussi mémoire aujourd'hui comme d'un saint confesseur. Cet excellent tuteur considéra toujours notre jeune Saint comme son fils et prit un grand soin de son éducation. Lorsqu'il le vit âgé de quatorze ans et en état de supporter les fatigues d'un voyage, il

l'amena à Rome avec lui ; là, s'étant adressés au pape saint Caïus, ils lui demandèrent instamment de recevoir le saint Baptême, et d'être pleinement instruits des mystères de la religion chrétienne. Ce saint Pape leur accorda avec joie ce qu'ils demandaient. Ils conçurent alors un grand désir de verser leur sang pour Jésus-Christ ; mais Denis mourut avant d'avoir pu obtenir ce bonheur. Pancrace fut pris et amené à l'empereur Dioclétien, qui fit tous ses efforts pour lui persuader de sacrifier aux idoles : il le traita d'abord avec bonté, parce qu'il avait été l'ami de son père, et qu'il était charmé de sa beauté. Le saint enfant lui répondit : « Qu'il s'étonnait comment un empereur si éclairé lui commandait d'avoir de l'estime pour des dieux qui n'étaient que des hommes dont la vie avait été si corrompue, que si ses esclaves ne vivaient pas mieux, il les ferait punir exemplairement ». L'empereur, irrité de cette réponse, ordonna qu'il eût la tête tranchée : ce qui fut exécuté sur la voie Aurélienne. Une sainte femme, nommée Octavie, emporta secrètement son corps la nuit, l'embauma et l'ensevelit dans un sépulcre nouveau, le 12 mai 304, selon le cardinal Baronius.

L'attribut de saint Pancrace est l'épée ; c'est aussi celui des saints Nérée et Achillée.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT PANCRACE ; — SES DIVERS NOMS.

Il y a à Rome une église de son nom, et la porte anciennement appelée *Aurelia*, se nomme aujourd'hui de Saint-Pancrace. Saint Grégoire, pape, parle de sa tombe et de ses reliques dans l'Homélie 27 sur saint Jean et dans le troisième livre de son *Registre*, épître 18. Saint Grégoire de Tours, qui vivait avant lui, raconte un miracle perpétuel que Dieu y faisait par les mérites de ce saint Martyr : ceux qui allaient faire quelque serment solennel en l'église qui lui est dédiée, étaient visiblement punis de Dieu, quand ils ne disaient pas la vérité : ou ils tombaient morts sur la place, ou ils étaient possédés du démon, qui les tourmentait par mille sortes de supplices à la vue de tout le monde.

« Il s'est fait », dit Baillet, « une grande distraction des reliques de saint Pancrace en diverses églises de l'Europe : et comme il est assez ordinaire de voir que lorsqu'on a quelque ossement considérable d'un Saint, on se vante d'avoir son corps, on doit être moins surpris d'entendre dire que le corps de saint Pancrace se trouve en quinze ou vingt endroits différents, sans être obligé de recourir au mystère de la reproduction. Outre ce qui est resté de ses reliques dans l'église de son nom, à Rome, on voit son chef dans celle de Latran où son office se fait double en remettant celui des saints Nérée et Achillée au premier jour libre qui suit. On trouve aussi quelques parties de ses reliques dans celle de saint Clément et dans d'autres églises de la ville. On en montre pareillement à Albano, ville de la campagne de Rome ; dans trois églises différentes de la ville de Bologne, où il n'est pas possible que l'on n'ait pas donné son nom à quelque corps étranger, puisque l'on produit, parmi ces reliques, une tête de saint Pancrace, outre celle qui est dans la basilique de Latran. On aurait peut-être sujet de penser la même chose de celles que l'on garde sous le même nom à Venise, chez les religieuses de saint Zacharie ; dans le Milanais, quoiqu'il soit vrai que saint Grégoire le Grand en ait envoyé du tombeau de notre Saint à Fortunat, évêque de Milan ; à Lantosca, en Piémont, dans le comtat de Nice ; dans plusieurs autres villes d'Italie, où on l'appelle saint *Brancas* ou *Brancaccio ;* en divers endroits de la Sicile : à Avignon, dans deux églises différentes ; en France, où en envoyèrent de Rome les papes Pélage, pour Marseille et Tours ; saint Grégoire le Grand pour Pallade, évêque de Saintes ; d'autres à Saint-Riquier, à Saint-Malo et ailleurs. On ne peut nombrer tous les lieux du royaume qui se vantent d'en avoir, mais la plupart sans titre. La célébrité de son culte y est si grande, qu'il n'y a presque point de province qui ne s'en soit formé un Saint particulier en diversifiant son nom par la corruption de leur langage. Car c'est lui que l'on trouve appelé saint *Blancat*, saint *Planchas* ou *Planchais*, saint *Plancart*, saint *Crampas* ou *Cranpace*, par métathèse, saint *Brachs*, saint *Branchais*, saint *Blanchars*, saint *Blansé*, et peut-être encore autrement.

Saint Pancrace est appelé *Planchers* en Normandie. Le pape Vitalien envoya de ses reliques à saint Wandrille, abbé de Fontenelle, qui construisit une église sous son invocation : cette double circonstance répandit son culte dans le diocèse de Coutances et les diocèses voisins.

Les Pays-Bas ne sont guère moins pourvus de reliques qui portent le nom de saint Pancrace. On en voit à Gand, à Douai et à Malines ; on en voyait aussi à Utrecht et à Leyde, avant le change-

ment de religion dans les Pays-Bas unis. On en montre à Cologne dans plusieurs églises, à Dusseldorf sur le Rhin, au duché de Berg, à Trèves et même à Prague, en Bohême. On en a vu aussi en Angleterre, où la première église consacrée à Dieu depuis la conversion des Anglais par le moine saint Augustin, missionnaire de saint Grégoire le Grand, fut dédiée sous le nom et l'invocation de saint Pancrace, dans la ville de Cantorbéry. Il ne vint néanmoins des reliques de ce saint Martyr dans cette île que plus de cinquante ans après. Ce fut le pape Vitalien qui en envoya, vers l'an 656, à Oswi, roi de Northumberland, pour augmenter encore le culte que les missionnaires romains y avaient établi, ou plutôt pour reconnaître et récompenser les services que ce prince rendait à l'église du pays. La plupart des églises qui gardent des reliques sous le nom de saint Pancrace, ont quelque fête particulière en différents jours de l'année, pour célébrer leur réception ou leur translation : mais elles se réunissent à solenniser celle de son martyre au 12 de mai, quoiqu'elles ne soient pas toutes persuadées que ce qu'elles ont soit véritablement de lui. Le 12 de mai, où sa fête est marquée dans les Martyrologes du nom de saint Jérôme, dans celui de Bède, ceux du IX^e^ siècle et les suivants, est le jour de sa sépulture plutôt que celui de sa mort. Le Calendrier romain du IV^e^ siècle n'en fait point mention, mais il est dans celui du VIII^e^ siècle et dans les suivants et dans les anciens Sacramentaires depuis le VI^e^ siècle ».

P. Croiset, Baillet, Godescard et tous les hagiographes.

SAINT ÉPIPHANE,

ÉVÊQUE DE SALAMINE, EN CHYPRE, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

310-403. — Papes : Saint Eusèbe; saint Innocent I^er^. — Empereurs : Constantin; Arcadius.

Ἀρχὴ πάντων ἐστιν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.
La sainte Eglise catholique est le pivot de l'univers.
Panarium, liv. I^er^, ch. 5.

Saint Epiphane naquit dans un petit village de Palestine appelé Besanduc, aux environs d'Eleuthéropolis, de parents si pauvres, que son père gagnait sa vie à labourer la terre, et sa mère à filer du lin. Cette dernière demeura chargée de lui et d'une fille nommée Callitrope, par le décès de son mari, qui mourut lorsqu'Epiphane était encore fort jeune. Mais Dieu est surtout le Père de ceux qui n'en ont plus : par un effet de sa Providence, un juif appelé Tryphon, extrêmement riche, demanda le petit Epiphane à sa mère, et s'en chargea, assurant qu'il lui ferait épouser quelque jour sa fille unique. Il le traita comme il l'avait promis; la mort de sa fille ne changea point les dispositions de Tryphon pour Epiphane : il continua de le regarder comme son fils adoptif et le laissa, à sa mort, héritier de tous ses biens.

Instruit des vérités chrétiennes (on ignore à quelle époque et comment), Epiphane reçut le baptême avec sa sœur; puis, ayant résolu de suivre Jésus-Christ et de travailler sérieusement à sa perfection, il se déchargea de la conduite de cette sœur sur une de ses tantes, appelée Véronique, leur donnant, pour leur entretien, une partie des biens qu'il avait hérités du juif; ayant vendu tout le reste, il en distribua l'argent aux pauvres, sans se rien réserver qu'une somme fort modique, pour acheter les livres nécessaires à ses études. Elles furent très-étendues; il connaissait diverses langues, surtout l'hébreu, l'égyptien, le syriaque et le grec. Il se rendit, par là, facile l'intelligence des Ecritures. Il ne s'appliqua pas moins à s'instruire dans la piété; à cet effet, il visitait souvent les solitaires de Palestine et d'Egypte, dont il mena la vie de bonne heure. Des Gnostiques, avec lesquels il se

trouva en relation, essayèrent de le séduire par des femmes qui étaient de leur secte ; mais ce nouveau Joseph évita le danger par la fuite. Lorsqu'il fut formé à la vie monastique, il revint dans sa patrie, fut ordonné prêtre et fonda un couvent auquel il présida longtemps en qualité d'abbé.

Ayant appris, en Egypte, dans une conférence avec un saint religieux, qu'il serait un jour évêque de Chypre, il s'embarqua secrètement pour se retirer en un autre lieu, afin d'éviter cet honneur, qu'il regardait comme un malheur pour lui. Cependant, un vent contraire le jeta malgré lui en cette île ; il y trouva les prélats assemblés pour faire élection d'un évêque de Salamine, capitale de tout le royaume, et il fut élevé à cette dignité par une disposition du ciel. C'était vers l'an 367. Salamine se nommait alors Constantia. Le soin de cette Eglise ne lui fit point abandonner celui de son monastère d'Eleuthéropolis ; il y revenait de temps en temps. Il continua de vivre en solitaire et d'en porter l'habit. Il préférait la pratique des vertus aux austérités corporelles, la charité à l'abstinence : dans sa vieillesse, il buvait un peu de vin. Un jour qu'Epiphane recevait à sa table l'illustre cénobite Hilarion, son ami, celui-ci ayant dit : « Depuis que je porte l'habit de solitaire, je n'ai jamais mangé quelque chose qui ait eu vie ».—« Et moi », répliqua l'évêque de Salamine, « depuis que je porte le même habit, je n'ai jamais souffert que personne s'endormît le soir, ayant dans son cœur quelque chose contre moi, et je ne me suis jamais endormi moi-même ayant dans le cœur quelque chose contre mon prochain ». Hilarion avoua que la pratique d'Epiphane était meilleure que la sienne. Le plus grand plaisir de notre Saint était de soulager ceux qui étaient dans le besoin : beaucoup de personnes riches et charitables faisaient passer leurs aumônes par ses mains ; de ce nombre était sainte Olympiade. Un diacre ayant murmuré contre le saint évêque, parce qu'il employait les revenus ecclésiastiques au soulagement des pauvres, en fut sévèrement puni par Dieu même.

Notre Saint jouissait d'une considération universelle. Dès qu'il paraissait en public, le peuple se pressait autour de lui, arrachait les fils de ses vêtements, pour les conserver comme des reliques, et lui baisait les mains et les pieds. Les mères le priaient de bénir leurs enfants. Il avait le don des miracles. Il fut le seul évêque orthodoxe que le Ariens n'osèrent attaquer, lorsque, soutenus par l'empereur Valens, en 371, ils entreprirent une cruelle persécution contre les catholiques ; et pourtant jamais les hérésies n'eurent d'ennemi plus implacable : il les recherchait, en étudiait les caractères, les dénonçait aux autres évêques, et il écrivit contre elles son principal ouvrage dont nous parlerons plus loin.

Il fit le voyage de Rome en 382, pour assister à un concile convoqué par le pape Damase : il logea chez sainte Paule, et il eut, en 385, la consolation de lui offrir, à son tour, l'hospitalité pendant dix jours, à Salamine, lorsqu'elle se rendait en Palestine.

On a reproché à saint Epiphane certains actes où il aurait montré plus de zèle que de prudence, comme d'avoir fait des ordinations et des prédications en dehors de son diocèse. Il se justifie lui-même sur ce sujet : « C'est la crainte de Dieu qui m'a fait agir de la sorte ; je ne me suis proposé que l'utilité de l'Eglise. Je ne me plains point quand un évêque étranger travaille ainsi à la gloire de Dieu dans mon diocèse [1] ». On voit par ces paroles que son intention fut toujours pure et sainte. Quant aux actes eux-mêmes, ce n'est pas ici le lieu d'en exposer les circonstances, ni de les juger : nous n'écrivons pas une histoire ecclésiastique.

1. Epist. ad Joan. Hieros.

Nous ne rapporterons qu'un fait de ce genre qui eut lieu en 401. Epiphane, excité, circonvenu par Théophile d'Alexandrie, alla à Constantinople pour y faire condamner les ouvrages d'Origène; il traita d'abord comme *origéniste* saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, qui étant plus modéré que lui dans cette question, offrit l'hospitalité à Epiphane ; celui-ci la refusa et rejeta toute communication avec lui. Mais ayant reconnu qu'il avait eu de sa part dans cette conduite excès de zèle et de précipitation, qu'il s'était laissé tromper par les ennemis de saint Jean Chrysostome, il résolut de quitter aussitôt cette ville ; il dit, avant de s'embarquer, aux évêques courtisans : « Je vous laisse la ville, le palais, le spectacle : pour moi, je pars, je n'ai pas de temps à perdre ». En parlant ainsi, il pensait à sa mort, que saint Jean Chrysostome lui avait prédite. Il mourut, en effet, pendant la traversée (403). Ses disciples bâtirent, en Chypre, sous son nom, une église, où ils mirent son image avec beaucoup d'autres. Les anciens ont accordé beaucoup de louanges à saint Epiphane. Bien instruit de la doctrine catholique, il la suivit dans toute son intégrité [1]. C'était un homme admirable [2], plein de Dieu [3]. Les plus grands saints s'autorisaient de son exemple pour justifier leur conduite [4].

On représente saint Epiphane faisant l'aumône, par allusion au fait suivant : Un escroc s'entendit avec un autre pour contrefaire le mort et obtenir du Saint de quoi faire face aux frais des funérailles. L'évêque accorda ce qu'on lui demandait, mais il arriva que le faux mort mourut réellement. Le survivant courut après saint Epiphane, et demanda la résurrection de son camarade. Le Saint répondit qu'ayant fait son devoir, il n'avait plus à intervenir. Dans ce cas, un cadavre est étendu aux pieds du pontife ; mais cela ne signifie pas qu'il lui rend les devoirs de la sépulture, comme l'ont dit quelques auteurs. — Son costume est le plus souvent celui des ermites. « Il semble, dit le Père Cahier, qu'on doive le peindre les pieds nus », s'il est vrai, comme le rapporte Métaphraste, qu'ayant perdu une de ses sandales dans le baptistère, il résolut de ne plus se chausser. Saint Epiphane partage avec saint Barnabé le patronage de l'île de Chypre.

ÉCRITS DE SAINT ÉPIPHANE.

1° Le *Panarium* ou *Livre des antidotes contre toutes les hérésies*, qui parut en 374. Le Saint y expose et y réfute toutes les hérésies qui avaient précédé la naissance de Jésus-Christ, et celles qui s'étaient élevées depuis la promulgation de l'Evangile. Il n'est pas toujours exact en parlant de l'arianisme; mais on sait combien il est difficile de découvrir la vérité dans des points où l'esprit de révolte avait tant d'intérêt à l'embrouiller. Saint Epiphane réfute les hérésies par l'Ecriture et la tradition. « On doit », dit-il, « admettre nécessairement la tradition; on ne peut tout apprendre par l'Ecriture : c'est pourquoi les Apôtres nous ont transmis quelques vérités par écrit, et d'autres par la voie de la tradition, *Hær.* 60, c. 6, p. 511 ». C'est par la tradition qu'il justifie la pratique et qu'il prouve l'obligation de prier pour les morts, *Hær.* 76, c. 7, 8, p. 911. Il ajoute qu'il ne peut assez s'étonner comment Arius a l'audace d'abolir le jeûne du mercredi et du vendredi « qui s'observe par toute la terre et qui est appuyé sur l'autorité des Apôtres, *ibid.* »

Saint Epiphane compte quatre-vingts hérésies jusqu'à son temps, à partir de l'origine du monde; vingt avant Jésus-Christ, et soixante après. L'idée qui lui sert de base, c'est que l'Eglise catholique est de l'éternité ou du commencement des siècles. Adam ne fut pas créé circoncis, il n'adora pas non plus d'idole; mais, étant prophète, il connut Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Il n'était donc ni juif ni idolâtre, mais montrait dès lors le caractère du christianisme; autant faut-il dire d'Abel, de Seth, d'Énos, d'Hénoch, de Mathusalem, de Noé, d'Héber, jusqu'à Abraham. Jusqu'alors il n'y avait de principe d'action que la piété et l'impiété, la foi et l'incrédulité : la foi avec l'image du christianisme, l'incrédulité avec le caractère de l'impiété et du crime; la foi sans

1. August. Epist. 38. — 2. Ephrem. apud Phot. cod. 228. — 3. Damasc. de imag. — 4. Jean l'Aumôn. Bolland., 23 janv., p. 505.

aucune hérésie, sans aucune diversité de sentiments, sans aucune dénomination particulière, tous s'appelant hommes, ainsi que le premier; la même foi que professe encore aujourd'hui la sainte et catholique Eglise de Dieu, laquelle existant dès l'origine, s'est révélée de nouveau dans la suite. Du premier homme au déluge, l'impiété s'est produite en crimes violents et barbares : première phase que saint Epiphane appelle barbarisme; du déluge au temps d'Abraham, elle se produisit en mœurs sauvages et farouches, comme celles des Scythes : seconde phase, qu'il appelle scythisme, usant de cette distinction de saint Paul : En Jésus-Christ il n'y a ni Barbare, ni Scythe, ni Hellène, ni Juif. L'hellénisme ou l'idolâtrie commença vers le temps de Sarug, bisaïeul d'Abraham, et le judaïsme à la circoncision de ce patriarche. Abraham fut d'abord appelé avec le caractère de l'Eglise catholique et apostolique, sans être circoncis. De l'hellénisme naquirent les hérésies ou systèmes de philosophie grecque; de l'union de l'hellénisme et du judaïsme, l'hérésie des Samaritains, avec ses diverses branches; du judaïsme, les hérésies des Sadducéens, des Scribes, des Pharisiens et autres; du christianisme, il en était sorti jusqu'alors soixante, parmi lesquelles il compte et réfute ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et les Apollinaristes : prouvant, contre les premiers, que le Saint-Esprit est coéternel et consubstantiel au Père et au Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre; et contre les seconds, que le Fils de Dieu, en s'incarnant, a pris réellement un corps et une âme semblable aux nôtres. Quant à la sainte Vierge, il y avait des hérétiques qui en niaient la perpétuelle virginité; d'autres, au contraire, l'adoraient comme une divinité : il établit contre ceux-là qu'elle est demeurée toujours vierge, et contre ceux-ci, qu'il faut l'honorer, mais adorer Dieu seul. Il termine tout l'ouvrage par la pensée première : que l'Eglise catholique, formée avec Adam, annoncée dans les patriarches, accréditée en Abraham, révélée par Moïse, prophétisée par Isaïe, manifestée dans le Christ et unie à lui comme son unique épouse, existe à la fois et avant et après toutes les erreurs.

Dans cet ouvrage, ainsi que dans son *Anchorat,* il dit que Pierre, le prince des Apôtres, malgré son reniement, est la pierre solide et immuable sur laquelle le Seigneur a bâti son Eglise dans tous les sens, et contre laquelle les portes de l'enfer, autrement les hérésies et les hérésiarques ne prévaudront point. C'est à lui que le Seigneur, en disant : Pais mes brebis, a confié la garde du troupeau, troupeau qu'il gouverne comme il se doit par la vertu de son maître. T. I, p. 500; t. II, p. 14 et 15.

Après avoir exposé la foi de l'Eglise, il ajoute sa discipline générale. Le fondement en est la virginité que gardaient un grand nombre de fidèles, puis la vie solitaire, ensuite la continence, après quoi la viduité, enfin un mariage honnête, surtout s'il est unique. La couronne de cet ensemble est le sacerdoce, qui se recrute le plus souvent parmi les vierges, ou du moins parmi les moines, ou, à leur défaut, parmi ceux qui s'abstiennent de leurs femmes, ou qui sont veufs après un seul mariage. Celui qui s'est remarié ne peut être reçu dans le sacerdoce, soit dans l'ordre d'évêque, de prêtre, de diacre ou de sous-diacre. Les assemblées ordonnées par les apôtres se tenaient généralement le dimanche, le mercredi et le vendredi; ces deux derniers jours on jeûnait jusqu'à None, excepté dans le temps pascal. Il n'était pas permis de jeûner les dimanches ni la fête de Noël, quelque jour qu'elle tombât. Excepté les dimanches, on jeûnait les quarante jours avant Pâques; les six derniers on ne prenait que du pain, du sel et de l'eau, et vers le soir. Les plus fervents en passaient plusieurs, ou même tous les six sans manger. On faisait nominativement mémoire des morts dans les prières et le sacrifice. Plusieurs avaient la dévotion particulière de s'abstenir de plus ou moins de choses permises d'ailleurs. L'Eglise défendait, en général, tout ce qui était mauvais, superstitieux, inhumain, et recommandait à tous l'hospitalité, l'aumône et toutes les œuvres de charité envers tout le monde. Telle est la substance du grand ouvrage de saint Epiphane. Il l'envoya, d'après leur prière, à des prêtres et des abbés de Syrie, avec une lettre qui en contient le sommaire et qu'on a mal à propos partagée en deux.

Le style du *Panarium* est peu poli, selon Godeau, *Eloges des Ev. illustr. c.* 37, p. 228; mais la doctrine qu'il contient est pure et excellente. On peut la comparer à ces diamants qui, sans être taillés, brillent par leur beauté naturelle. Nous avons de grandes obligations à saint Epiphane de nous avoir laissé l'histoire et la réfutation des anciennes hérésies. Il est vrai qu'on ne les connaît plus que de nom; mais d'autres leur ont succédé, et leur succéderont jusqu'à la fin des siècles. L'esprit des hérétiques est toujours le même; il traîne toujours à sa suite l'orgueil, l'opiniâtreté et l'attachement à ses propres pensées.

2° L'*Anchorat,* ainsi appelé parce qu'il est comme une espèce d'ancre qui doit fixer les esprits dans la vraie foi, de peur qu'*ils ne flottent et ne soient entraînés à tout vent de doctrine.* Le saint docteur y établit et y donne des preuves abrégées des principaux articles de la foi catholique.

3° L'*Anacéphaléose,* ou récapitulation abrégée du Panarium, et non de l'Anchorat, comme l'a cru Godescard, ainsi que beaucoup d'autres auteurs.

4° Le *Traité des poids et des mesures.* L'auteur y fait paraître beaucoup d'érudition; il y parle des poids, des mesures et des coutumes des Juifs, afin de faciliter aux fidèles l'intelligence de la Bible.

5° Le *Physiologue,* ou recueil des propriétés des animaux, avec des réflexions mystiques et morales. Il n'y a que les réflexions que l'on puisse attribuer à saint Epiphane.

6° Le *Traité des pierres précieuses*. Le saint docteur tâche d'y expliquer les qualités des douze pierres précieuses qui étaient sur le rational du grand prêtre des juifs.

7° Deux *Lettres* adressées, l'une à Jean, évêque de Jérusalem, et l'autre à saint Jérôme. Dans la première, le Saint répond aux différentes plaintes que Jean faisait de lui. Il y dit qu'ayant vu dans l'église d'Anablate, au diocèse de Jérusalem, un voile qui pendait à la porte, et sur lequel était peinte une image de Jésus-Christ ou de quelque saint (il ne se souvenait plus de qui elle était), il déchira ce voile et en envoya un autre. On aurait tort de conclure de ce passage que saint Epiphane ne voulait point qu'on honorât les images, et que le culte qu'on leur rend est de nouvelle date ; le contraire est attesté par les monuments les plus authentiques. Eusèbe parle des miracles opérés à la célèbre statue de la femme guérie par Jésus-Christ d'un flux de sang, et qui était à Panée en Palestine. On voit aussi par saint Grégoire de Nysse, par saint Prudence, par saint Paulin, par saint Ephrem, etc., qui vivaient dans le même temps, que l'usage des images était alors universellement reçu dans l'Eglise. Le Clerc en convient lui-même. La conduite de saint Epiphane prouve donc seulement qu'il avait découvert des abus, ou du moins qu'il craignait que les peintures dont il s'agit ne fussent une occasion de chute, soit pour les juifs, soit pour les païens nouvellement convertis. On sait qu'en pareille circonstance, il est quelquefois prudent de défendre en certains lieux une pratique de discipline. Cette remarque est de Salméron, *in* 1 *Joan.*, c. 5, *disp.* 32.

Dans sa lettre à saint Jérôme, saint Epiphane lui donne avis de la condamnation d'Origène par Théophile d'Alexandrie. Il y a encore quelques œuvres de saint Epiphane douteuses ou supposées. (Voir la *Patrologie grecque* de M. Migne, t. XLI, XLII, XLIII.)

Nous avons remarqué plus haut que saint Epiphane avait négligé la politesse du style. Son but était de se mettre à la portée des moins intelligents. Au reste, ce défaut et les autres que l'on reprend dans ses écrits n'ont point empêché qu'on ne l'ait regardé comme un des principaux Docteurs de l'Eglise.

AA. SS. et *Patrologie.*

SAINTE RICTRUDE,

ÉPOUSE DE SAINT ADALBAUD, DE DOUAI

Vers l'an 688. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Thierry III.

O Dieu, qui avez enrichi la bienheureuse veuve Rictrude d'un tel trésor de grâce qu'elle a sanctifié, en se sanctifiant elle-même, son époux et ses enfants, faites qu'au souvenir d'une si grande vertu, nous marchions d'un pas droit dans le sentier de la justice. Ainsi soit-il.

***Propre d'Auch*, 1753.**

La vie de cette Sainte nous offre toutes les vertus qui distinguent la jeune vierge, la vertueuse épouse et la mère chrétienne; et comme si Dieu avait voulu donner en sa personne un modèle accompli pour toutes les conditions, il permit que, devenue veuve, elle entrât peu après dans un monastère pour y donner encore l'exemple de la perfection religieuse. C'est un précieux trésor qu'une femme chrétienne dans la famille; ses vertus, quoique moins éclatantes pour l'ordinaire que celles de l'homme, ne manquent jamais d'exercer une influence considérable sur toute la société, et il serait facile, en développant cette pensée, de reconnaître que souvent les résultats les plus étonnants et les plus merveilleux eurent pour premier principe, la sainteté d'une femme, d'une épouse et d'une mère.

Sainte Rictrude naquit au pays basque, d'une famille opulente et illustre; elle appartenait à cette race vive et guerrière des Gascons ou Vascons qui lutta si longtemps contre les Francs du Nord, et dont les haines

et les antipathies nationales se poursuivent si loin dans notre histoire. A l'époque dont nous parlons, ces peuples étaient encore en partie idolâtres; on en trouve la preuve dans les vies de plusieurs Saints du septième siècle, et en particulier dans celle de saint Amand. Rictrude, par une faveur spéciale de la divine Providence, reçut le jour de parents chrétiens et vertueux, et elle s'éleva, dit le biographe, au milieu de sa nation *comme une rose qui s'élance du milieu des buissons*. Elle eut pour père le noble et puissant Ernold, sa mère s'appelait Lichia [1]. (606 environ).

Dès ses premières années, cette enfant donna des marques de grande sainteté, il semblait que Dieu se plût à développer en elle, avec les grâces et les charmes de son âge, toutes les vertus et les belles qualités qui devaient en former une femme accomplie. « Douce et modeste dans sa conduite, portant empreinte sur son front l'innocence de son âme, remplie de charité et de prévenance pour tous, la jeune Rictrude croissait en âge et en grâce devant le Seigneur, et à peine à l'aurore de sa vie, elle brillait déjà comme un astre éclatant de justice et de sagesse ».

Elle était encore dans l'adolescence lorsque Dieu permit que saint Amand allât prêcher la foi dans cette contrée. Ce saint missionnaire, en effet, n'ayant pas craint de représenter au roi Dagobert que les désordres de sa conduite étaient un grand scandale pour tous ses sujets, qu'ils attireraient infailliblement sur lui et sur son royaume la colère de Dieu, cette sainte liberté lui avait valu l'exil : il se dirigea alors vers la Gascogne, et la Providence le conduisit bientôt dans la famille de sainte Rictrude, *jeune et bel astre qui prit encore un nouvel éclat par la splendeur de l'astre nouveau qui se présentait à elle*.

Des études récentes ayant fixé le pays d'origine de sainte Rictrude parmi les Basques [2], il ne sera pas inutile à la clarté de notre récit de faire voir quel était l'état politique de ce pays au VII^e^ siècle, et par suite de quelles circonstances cette princesse a épousé un leude du nord de la France.

Saint Grégoire de Tours rapporte qu'en 581, sous le règne de Chilpéric II, les Vascons ayant commencé à faire des incursions dans la Novempopulanie, le duc Bladastes alla les attaquer, dans leur propre pays, de l'autre côté des Pyrénées, mais qu'il y perdit la majeure partie de son armée, avec tout son bagage. Quelques années après, vers 588, ces mêmes Vascons, dit le même historien, « se précipitant du haut de leurs montagnes, descendirent dans les plaines, ravageant les vignes et les champs, livrant les maisons aux flammes et amenant de nombreux captifs, avec tous

1. Ernold, Arnaud; Lichia, Lucie.

2. M. Garat (*Origines des Basques*. Paris, 1869) distingue les Vascons des Basques et des Gascons. Selon lui, les Vascons sont les Béarnais, les alliés des Basques dans toutes leurs guerres; les Basques sont les continuateurs des Cantabres, colonie sémitique amenée dans les Basses-Pyrénées sur les vaisseaux des Phéniciens : les Vascons ou Béarnais auraient donné leur nom à leurs amis les Cantabres, qui dès lors s'appellent Basques, et à leurs ennemis les Aquitains, qui prirent le nom de Gascons.

M. Menjoulet, lui (*Saint Amand, apôtre des Basques*, 1869), ne fait qu'un seul peuple des Vascons et des Basques. Mais le résultat indiqué par les deux auteurs est le même, à savoir que les habitants des Pyrénées, Vascons, Basques ou Cantabres, imposèrent leur suzeraineté et leur nom à la partie de l'Aquitaine comprise sous le nom de Novempopulanie et aujourd'hui de Gascogne.

Nous n'avons aucune raison pour combattre une théorie d'après laquelle les Cantabres sont les ancêtres des Basques en ligne directe, sans déplacement des populations; les Béarnais sont les Vascons vaincus par Crassus et ennemis de Clovis, et enfin les Gascons sont les mêmes que les Aquitains, sauf qu'ils ont pris le nom des Vascons et des Basques alliés qui les soumirent à leur suzeraineté. Encore une fois, nous n'avons aucune envie de contredire à cette théorie; mais nous voudrions des preuves, et M. Garat n'en donne pas.

M. Menjoulet nous paraît plus serré dans son argumentation; mais alors que deviennent les Cantabres? Il ne faut pourtant pas les effacer de l'histoire.

les troupeaux. Le duc Austrovalde les poursuivit, mais n'en tira qu'une faible vengeance [1] ».

Saint Grégoire de Tours, qui mourut en 595, ne dit plus rien des Vascons [2]. Mais l'histoire de ce petit peuple est continuée par Frédegaire, chroniqueur du VII^e^ siècle, lequel nous apprend qu'en 602, Théodebert et Thierry, rois des Francs, dirigèrent leurs armées « contre les Vascons et que les ayant défaits, Dieu aidant, ils les soumirent à leur empire, les rendirent tributaires et mirent à leur tête un duc, nommé Génialis, qui les gouverna heureusement [3] ».

Génialis mourut, après une administration assez longue et toujours tranquille. Sous le gouvernement de son successeur, Aighinan, les Vascons se révoltèrent, d'accord avec Sénoc, évêque d'Eauze et métropolitain de la Novempopulanie. C'est alors qu'ils reconnurent pour leur duc Amand, l'un des grands hommes de l'époque, mais dont l'origine est restée inconnue. Amand franchit l'Adour et parvint, malgré les rois de France, à faire accepter son autorité sur tout le pays qui s'étend jusqu'au fleuve de la Garonne.

Cependant, Dagobert monta sur le trône, en 628, et fit à son frère Caribert un petit royaume d'Aquitaine, avec la ville de Toulouse pour capitale. Ce royaume borné, d'un côté, par la Loire, de l'autre, par la Garonne, enveloppait, au sud, la contrée où les Vascons venaient d'établir leur domination. Mais, Amand, ayant donné en mariage sa fille Gisèle au jeune roi d'Aquitaine, celui-ci acquit alors, ou par un simple arrangement de famille, ou même par la force des armes, la souveraineté du duché des Vascons [4].

Les Vascons eurent à subir une grande guerre en 637. Caribert n'était plus, Dagobert se hâta de reprendre le royaume d'Aquitaine, au préjudice de deux orphelins, Boggis et Bertrand, fils de Caribert et petits-fils du duc des Vascons par Gisèle, leur mère. Il y a lieu de croire que, les Vascons ayant accepté, comme on l'a vu, la suzeraineté de Caribert, roi d'Aquitaine, Dagobert voulut à son tour les placer sous son sceptre et que le duc Amand s'y refusa, ne fût-ce que pour conserver ce reste d'héritage à ses jeunes pupilles. Le fait est qu'au rapport de Frédegaire, les Vascons se révoltèrent et firent des ravages dans « l'ancien royaume de Caribert », c'est-à-dire dans la seconde Aquitaine. Pour mettre un terme à ces déprédations, le roi des Français envoya, sous les ordres du référendaire Chadoind, une grande armée composée de dix corps, ayant chacun un duc à sa tête, sans parler de plusieurs comtes, aussi puissants que des ducs. Aux approches de cette armée qui déjà, dit Frédegaire, « remplissait toute la *Vasconie*, les Vascons, sortant du haut des rochers et du fond des vallées, coururent aux combats.... [5] »

Après la mort de Caribert et la conquête de la Vasconie par la grande armée de Chadoind, les officiers de Dagobert arrivaient en nombre dans

1. Greg. Tur., *Hist. Franc.*, liv. VI, cap. 12; l. IX, cap. 7.

2. Il mentionne la Vasconie dans une de ses lettres (*Patrol.*, t. LXXI, col. 1163) et il écrit alors ce mot avec un double W : *Wasconia*. C'est l'orthographe qui a prévalu depuis chez les chroniqueurs.

3. Anno VII regni Theuderici... Theudebertus et Theudericus exercitum contra Wascones dirigunt ipsosque, Deo auxiliante, dejectos suæ dominationi redigunt et tributarios faciunt. Ducem super ipsos, nomine Genialem, instituunt, qui eos feliciter dominavit. (Frédeg., *Chronic.*; *Patrol.*, t. LXXI, col. 617, n° 21.)

4. Frédeg., cap. 57; *Hist. du Languedoc*, liv. VII.

5. On voit la distinction précédemment indiquée entre le territoire qui constitue le duché d'Amand, et le peuple qui a donné son nom à ce territoire : la *Vasconie* est couverte en entier par l'armée française et les *Vascons* sont encore renfermés dans les défilés de la montagne.

les vallées pyrénéennes, qui ne leur présentaient plus aucun danger. Or, un de ces jeunes seigneurs, du nom d'Adalbaud, duc de Douai, en Flandre, eut occasion de voir Rictrude et la demanda en mariage. Quelques proches parents de la jeune fille s'opposèrent à ce projet, par un sentiment de haine pour le sang français, peut-être aussi parce qu'Adalbaud était chrétien; mais Ernold et Lichia donnèrent volontiers leur acquiescement.

Rictrude était alors à la fleur de l'âge, et elle passait pour un modèle de candeur, de sagesse et d'innocence; rien de plus aimable que sa conduite, rien de plus suave que ses paroles, rien de plus réservé que toutes ses démarches; aussi jamais alliance plus belle et plus agréable à Dieu ne fut contractée à la face des autels, ni sous d'aussi heureux auspices.

Les cérémonies saintes du mariage s'accomplirent dans le recueillement le plus parfait. « Adalbaud offrait à sa jeune épouse des vertus héréditaires, un sang illustre, une mâle beauté, une sagesse et une prudence qui avaient devancé les années. Rictrude lui apportait en retour des charmes modestes et pudiques, une noble naissance, de grands biens, et par-dessus tout, une vie pure et sans tache ». Belle et sainte union de deux cœurs que Dieu avait destinés l'un à l'autre, et que, malgré la distance des lieux, il sut réunir pour l'accomplissement de ses desseins providentiels. Ainsi, Adalbaud, par l'innocence de sa jeunesse, méritait de trouver une épouse vertueuse. « Pleine de sainteté et de pudeur, elle a une grâce qui surpasse toute beauté, elle sera le partage et le précieux trésor de ceux qui craignent le Seigneur. Aussi son mari met en elle toute sa confiance. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et des paroles de clémence reposent sur ses lèvres [1] ».

A quelque temps de là, sainte Rictrude venait avec son époux dans le pays d'Ostrevent où il avait de très-vastes possessions et où habitait sa famille : c'est là aussi que saint Amand, de retour de son exil, venait parfois se reposer de ses courses apostoliques et donner de sages instructions qui inspiraient à tous la piété.

Déjà la bénédiction du Seigneur avait comblé les désirs des deux époux : quatre enfants croissaient sous leurs yeux et venaient ajouter dans la famille un charme nouveau par leurs jeux innocents, leur naïve docilité et leurs vertus naissantes. Maurant, l'aîné, fut tenu sur les fonts de baptême par le saint apôtre Riquier, qui prêchait la parole de Dieu dans des contrées assez rapprochées. Nanthilde, épouse de Dagobert, avait servi de marraine à Eusébie, l'aînée des trois filles. Saint Amand avait baptisé la seconde, Clotsende, qui remplaça plus tard sa mère dans le monastère de Marchiennes; la plus jeune, Adalsende, était encore au berceau.

Sainte Rictrude, comme son vertueux époux, avait bien compris toute la sainteté et la gravité des devoirs du mariage; elle savait que désormais sa principale occupation devait être de former ses enfants à la sagesse et qu'elle répondrait un jour devant Dieu de ce dépôt précieux qui lui était confié. Aussi s'empressèrent-ils l'un et l'autre « de choisir des hommes sincèrement religieux pour donner à leur jeune famille les leçons qui forment à la science et surtout à la vertu ». Eux-mêmes y apportèrent tout leur temps et leur sollicitude : ils n'ignoraient pas que la première et la plus importante instruction que les parents doivent à leurs enfants, c'est l'instruction de l'exemple : ils prirent donc soin de confirmer par toute leur conduite les paroles qui sortaient de leur bouche, et de pratiquer, en présence de leurs enfants, les devoirs de la religion, et quelquefois aussi par leurs mains, les œuvres de charité chrétienne.

1. Prov. xxxi.

Ainsi, la demeure de Rictrude et d'Adalbaud devenait véritablement comme une école de piété, de vertus et de bonnes œuvres : elle était en quelque sorte le rendez-vous de toutes les infortunes « et de toutes les nécessités. Là, ils assistent l'indigent, et adoucissent ses travaux et ses fatigues; celui que pressent la faim et la soif trouve toujours auprès d'eux le soulagement; ils donnent au pauvre de quoi couvrir sa nudité, et ne refusent jamais à l'étranger le pain et l'hospitalité qu'il demande. Quelquefois aussi on les voit sortir de leur tranquille habitation, environnés de leurs jeunes enfants qui se livrent à leurs côtés aux jeux innocents de leur âge; avec eux ils pénètrent dans la maison du malade et de l'infirme, pour y porter la consolation et le secours. Leurs mains ne se refusent pas à renfermer dans le linceul funèbre la dépouille du chrétien, et on pourrait même les surprendre parfois cherchant à rappeler le repentir et la paix dans des cœurs endurcis par le crime ou ulcérés par la haine ».

Au loin et à l'entour se répandait la bonne odeur des vertus chrétiennes pratiquées dans cette religieuse famille, et leur douce influence s'étendait sur tous ceux qui l'approchaient : riche ou pauvre, faible ou puissant, l'homme qui était dans la joie comme celui qui pleurait, tous n'avaient qu'une voix pour exalter et bénir la charité et la bienfaisance de sainte Rictrude et de son époux.

Telle fut la conduite de la noble dame dans les jours de sa prospérité et de son bonheur ; mais Dieu voulut l'éprouver par l'adversité, et épurer davantage encore cette âme déjà si sainte et si agréable à ses yeux. A cette époque, Adalbaud, son époux, fit un voyage dans la Gascogne, où l'appelait peut-être quelque expédition militaire, ou bien un ordre pressant du roi, qui avait en lui une grande confiance.

Ce fut alors que des hommes, qui appartenaient vraisemblablement à la famille de sainte Rictrude elle-même, voulurent se défaire de lui. Déjà, à l'époque de son mariage, ils avaient témoigné un vif mécontentement, et leur colère n'avait fait que s'accroître en voyant se consommer cette alliance d'un Franc du Nord avec une illustre princesse de leur sang et de leur contrée. Cette fureur se réveilla tout à coup, quand ils le virent reparaître au milieu d'eux. Les aimables et brillantes qualités d'Adalbaud, la douleur dans laquelle ils allaient plonger sainte Rictrude, son épouse et leur parente, ne purent étouffer le désir de la vengeance dans ces âmes ardentes. Ayant donc assailli à l'improviste le noble Leude, dans les solitudes du Périgord, ils le mirent cruellement à mort.

Sainte Rictrude, qui, au moment du départ d'Adalbaud, avait l'esprit tellement rempli de tristes pressentiments, qu'elle ne pouvait s'arracher de ses bras, apprit bientôt cette lamentable nouvelle, qui la plongea, elle, ses enfants, ses serviteurs et tous les habitants du pays, dans la plus profonde consternation. Elle fit rendre à son digne époux les honneurs de la sépulture avec une grande magnificence, prit le deuil ainsi que toute sa maison, et commença à mener la vie d'une veuve chrétienne, uniquement occupée du soin de ses enfants et de ses serviteurs, et de la pratique des bonnes œuvres.

Ce fut alors aussi qu'elle manifesta le projet, qu'elle nourrissait déjà dans son âme, de se retirer du monde, pour se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse. Aussi prudente que pieuse, elle ne manqua point de consulter quelques vénérables personnages, et particulièrement saint Amand, qui était devenu le tuteur de la famille, depuis la mort d'Adalbaud. D'après son conseil, Rictrude se détermina à différer son départ jusqu'à ce que son fils Maurant fût parvenu à l'âge *robuste*, requis pour être admis à

la cour du roi des Francs. En attendant cette époque, elle se livra avec ardeur à toutes les œuvres de piété, au milieu de sa famille, où saint Amand venait souvent donner des avis et des consolations. « C'était bien le plus grand plaisir de ce sage pasteur des âmes, de faire leçon à cette sainte famille, y laissant couler ses enseignements très-doux comme miel, pendant que la veuve trouvait une mer de délices en la méditation des mystères divins, pour s'y baigner à loisir, et vivait de larmes de dévotion, comme l'abeille de la rosée. Tous, ils donnaient leurs cœurs à manier au saint pontife, tout ainsi que la cire, dont l'artiste main les pliait en hommes saints et vierges sages : les petits Maurant et Eusébie prenaient déjà leur essor à la vie religieuse sous les ailes de leur mère. Elle était l'aigle généreuse qui les guidait en l'air, faisant qu'ils regardassent le beau soleil de justice, sans éblouissement des yeux[1] ».

Lorsque, quelque temps plus tard, sainte Rictrude vit son fils à la cour, estimé et chéri de tous, encore plus pour sa sagesse et ses brillantes qualités que pour le beau nom de sa famille, elle pensa que le moment était venu de se retirer au monastère de Marchiennes avec ses filles. Déjà, l'aînée des trois, Eusébie, était à Hamage auprès de sa vénérable aïeule sainte Gertrude ; les deux plus jeunes, Clotsende et Adalsende, brûlaient aussi de se consacrer à Dieu. Leur mère se réjouissait dans le secret de son cœur, en voyant cet innocent empressement de ses enfants, et elle soupirait après le jour où leurs communs désirs seraient enfin remplis. Mais Dieu voulut mettre encore sa vocation à la plus délicate et la plus difficile épreuve.

En effet, le roi, qui était rempli d'affection et de bienveillance pour Adalbaud et sa famille, avait ressenti une vive douleur quand il apprit sa mort cruelle et inopinée, et il continua d'en donner des marques par tous les égards dont il environnait le jeune Maurant. Par respect pour l'affliction d'une veuve éplorée, il cacha quelque temps à Rictrude ses intentions ; mais, un jour, il lui fit connaître que son désir était de la voir prendre pour époux quelqu'un des nobles Leudes de sa cour. On comprend tout ce qu'avait de pénible et d'embarrassant une telle proposition, faite par le roi lui-même, dont les volontés, en pareille circonstance, étaient d'autant plus inflexibles, que presque toujours c'était la politique ou l'intérêt de la puissance royale qui les déterminait.

Bientôt même, soit que le monarque eût communiqué ses pensées à quelques seigneurs du palais, soit que ses paroles fussent parvenues à leurs oreilles, plusieurs se présentèrent à l'illustre veuve d'Adalbaud, la sollicitant de se rendre aux intentions du roi, et de choisir un époux capable de défendre sa famille et de la rendre heureuse. Rictrude répondit avec beaucoup de sagesse et déclara qu'une démarche de cette importance demandait de sa part du temps et de la réflexion : ainsi elle écarta momentanément toutes les sollicitations importunes.

Dès la première déclaration du roi, elle s'était empressée d'instruire saint Amand de cet obstacle inattendu que rencontrait encore sa vocation, et de lui demander le secours de ses lumières et de ses conseils. Avec sa prudence accoutumée, le saint missionnaire l'engagea à attendre un temps plus favorable pour exécuter son dessein d'embrasser la vie religieuse. La Providence amena bientôt cette occasion, et sainte Rictrude la saisit et en profita avec habileté.

Un jour donc que le roi, parcourant diverses parties du royaume, était

1. Les *Saints de la province de Lille, Douai, Orchies,* par Martin l'Hermite, p. 96.

arrivé dans le pays d'Arras, où elle avait de vastes possessions [1], Rictrude l'invita, avec toute sa suite, à un grand festin. Elle n'épargna rien pour donner à cette réception toute la magnificence et la somptuosité convenables, de sorte que Clovis II put la regarder comme un témoignage de la disposition où était la noble veuve de se conformer à ses volontés.

Au milieu du repas, qui avait été animé par la gaîté la plus franche et la plus cordiale, sainte Rictrude, se levant de table, demanda au roi, avec beaucoup de dignité et de respect, si dans sa propre maison il lui était accordé de faire ce qu'elle désirait. Le monarque, qui croyait sans doute que, pour célébrer sa bienvenue et celle des principaux seigneurs du royaume, elle voulait offrir la coupe et présenter un nouveau vin plus généreux, lui répondit gracieusement que tout lui était permis dans sa maison. Cette parole prononcée, Rictrude tire de son sein un voile noir, qui avait été béni par saint Amand lui-même, le met sur sa tête et conjure à haute voix le Seigneur de l'aider à le conserver jusqu'à la fin de sa vie. A cette vue, le roi entre dans une grande colère, sort brusquement de la salle du festin, puis, accompagné de ses gens, il quitte le château, indigné contre lui-même du consentement involontaire qu'il vient de donner à un acte qui contrarie ses projets. Pendant ce temps, la pieuse famille, sans se laisser troubler, remettait son sort entre les mains de Dieu et espérait que bientôt ses vœux seraient exaucés.

Dans ces graves circonstances, sainte Rictrude s'empressa d'appeler auprès d'elle son sage et prudent conseiller, saint Amand : lui seul pouvait amener une réconciliation désirable entre le monarque et la noble veuve. Celui-ci vint en toute hâte, et se rendit aussitôt à la cour, pendant que la charitable dame, pour attirer les bénédictions du ciel, distribuait une partie de ses biens aux pauvres, et se livrait avec ferveur à toutes sortes de bonnes œuvres.

Arrivé au palais, saint Amand représenta au monarque, avec beaucoup de modération et de prudence, que la vénérable Rictrude avait conçu depuis longtemps le désir de vivre loin du monde, qu'elle n'avait agi en toutes choses qu'avec sagesse, que c'était Dieu véritablement qui l'appelait à ce nouveau genre de vie, et qu'il était juste que les désirs des rois de la terre cédassent devant la volonté du Roi des cieux. Le prince se rendit à ces paroles si religieuses et si sages, et la réconciliation fut opérée. Sainte Rictrude pouvait enfin voler vers la solitude après laquelle elle soupirait depuis si longtemps.

Quelques jours après, les habitants du Castrum de Douai voyaient, pour la dernière fois, la sainte épouse d'Adalbaud se diriger avec ses enfants vers le temple consacré à la Mère de Dieu [2], et prendre ensuite avec joie le chemin de Marchiennes. C'est là que sainte Rictrude se livre en toute liberté aux inspirations de son âme religieuse, et qu'elle se console de la perte d'un époux chéri par les espérances de la foi. Sous la conduite de saint Jonat, l'un des plus dignes disciples de saint Amand, elle y coule des jours tranquilles, au milieu des saintes filles qui l'ont suivie dans sa retraite. Sans cesse son âme s'élève vers Dieu, par la prière et les pieuses méditations, et elle puise dans les livres sacrés les lumières qui éclairent son esprit et les

1. Boll. XII Mail. — Le lieu dont il est question s'appelle aujourd'hui Boiri-Sainte-Rictrude, canton de Beaumetz, arrondissement d'Arras. Un prieuré dépendant de Marchiennes et desservi par des religieux de ce monastère, fut établi dans ce lieu. — Dans les *Acta Sanctorum Belgii*, t. IV, p. 487, il est prouvé que ce fait a dû arriver sous Clovis II.

2. Buzel., *Gallo-Fland.*, lib. I, cap. 31, 41, passim. — Cette église avait été réparée autrefois par les soins d'Adalbaud et d'Erchinoald, son frère.

sentiments qui fortifient son cœur. Le temps n'était pas éloigné où elle aurait encore besoin de ce courage inspiré par la religion, pour supporter une nouvelle perte bien sensible à son cœur maternel.

Sainte Rictrude était entrée dans la solitude de Marchiennes, accompagnée de ses deux petites filles, qui grandissaient à ses côtés, et qui remplissaient son cœur d'une joie ineffable. Tout à coup, une maladie violente et opiniâtre emporte sous ses yeux la jeune et innocente Adalsende, au moment où, sur la terre, tout était dans l'allégresse. De toutes parts retentissait le cri triomphal des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». C'était la Nativité du Sauveur, la touchante solennité de Noël.

Pendant trois jours, sainte Rictrude sut retenir ses larmes et sa douleur pour ne point troubler la fête, mais, quand au jour des Innocents les mères éplorées de Rama firent entendre leurs lamentations, elle ne put comprimer davantage les siennes. Les sacrés mystères accomplis, et l'heure de prendre le premier repas étant venu : « Allez, mes sœurs bien-aimées », dit Rictrude, « allez prendre, avec actions de grâces, la nourriture de vos corps ; pour moi, à l'exemple des mères désolées de Bethléem, je vais pleurer mon innocente petite fille Adalsende, que la mort m'a ravie dans un âge si tendre ». A ces mots la parole expire sur ses lèvres, et, se dirigeant aussitôt vers un lieu écarté, elle donne un libre cours à ses sanglots, à ses gémissements et à ses pleurs. Tribut touchant de la nature, qu'adoucit seul dans les âmes chrétiennes le sentiment de la foi et des espérances célestes.

Une nouvelle et dernière épreuve était encore réservée à la vénérable Rictrude ; mais cette fois, elle devait se changer promptement en joie : ce fut la détermination que prit tout à coup son fils de se consacrer au service de Dieu, et de bâtir, loin de la cour, un monastère, où il se retirerait avec d'autres héros chrétiens, animés des mêmes dispositions. Cette nouvelle, que Maurant communiqua aussitôt à sa sainte mère, la remplit d'abord d'inquiétude et de perplexité ; elle craignait que ce fils bien-aimé, qui avait, par ses soins, conservé son innocence et la pureté de ses mœurs, ne se fît illusion à lui-même, et ne s'exposât par ces engagements irrévocables à d'amers regrets, et peut-être à de coupables égarements.

Sainte Rictrude appela donc auprès d'elle le vénérable saint Amand, « son conseiller et le médecin des âmes inquiètes et troublées ». Le saint évêque se transporta en toute hâte au monastère de Marchiennes et calma facilement les appréhensions de cette vertueuse mère, en lui représentant tout ce qui s'était passé au palais entre Maurant et lui, et avec quelle prudence et quelle discrétion ce jeune homme avait agi en toutes choses.

La joie la plus vive succéda alors à la tristesse, et elle fut complète quand Maurant arriva à l'abbaye de Marchiennes, auprès de sa mère, pour lui exposer lui-même les motifs de sa conduite. Là, dans la chapelle même du monastère, saint Amand célébra les divins mystères et donna au jeune Leude, qui se dépouillait volontairement de tous les insignes des guerriers, la tonsure des clercs. Saint Maurant se retira ensuite au monastère de Bruël (Merville), bâti par ses soins dans des terres qui appartenaient à sa famille.

Après la retraite de son fils chéri, sainte Rictrude, désormais libre de toute inquiétude, ne fut plus occupée que de Dieu seul ; elle avançait à grands pas dans les voies du salut, pratiquant avec fidélité toutes les vertus de la vie religieuse. Rien ne pouvait l'arrêter dans son ardeur pour l'accomplissement des devoirs de sa charge d'abbesse ; elle était véritablement pour

ses religieuses une mère pleine de bonté, cherchant tous les moyens de leur être agréable et de les faire avancer dans la perfection de leur état.

Ce fut au milieu de ces pieux exercices qu'elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, vers l'an 688, à l'âge d'environ soixante-seize ans, laissant Clotsende pour la remplacer dans la direction du monastère de Marchiennes.

CULTE ET RELIQUES DE SAINTE RICTRUDE.

La mémoire de sainte Rictrude a toujours été en grande vénération dans toute la contrée où elle passa la dernière partie de sa vie : la haute opinion qu'on avait de sa vertu, les belles actions qui ont signalé sa vie, les doux souvenirs qu'elle a laissés dans le monde où elle avait vécu, tout contribua à lui concilier après sa mort les respects et les hommages que des miracles, opérés auprès de son tombeau, ont encore augmentés de jour en jour. Plusieurs paroisses dans les diocèses de Cambrai et d'Arras sont placées sous son invocation. Dans l'église de Marchiennes, on voit une très-belle chapelle latérale qui lui est consacrée et qui a été presque entièrement restaurée depuis quelques années. Outre une statue de la sainte Patronne, il y a encore un monument en pierre polie qui paraît avoir appartenu à l'ancienne abbaye de Marchiennes. Cette pièce de deux mètres environ de longueur sur soixante-quinze centimètres de largeur est élevée de trois pieds au-dessus du sol : elle représente sainte Rictrude couchée et les bras croisés sur la poitrine.

« La riche châsse qui renfermait le corps de sainte Rictrude, rapporte M. le chanoine Parenty, dans son *Histoire de sainte Berthe*, p. 17, à la note, fut envoyée de Marchiennes à l'Hôtel des Monnaies de Paris, en 1793 [1]. Un employé de cet établissement, M. Desrotours, déposa plus tard ces reliques avec celles de plusieurs autres saints à l'archevêché de Paris. Elles y restèrent jusqu'au 29 juillet 1830, époque à laquelle elles furent dispersées pendant le pillage du palais de Mgr de Quélen. On n'en trouve plus qu'un petit fragment conservé dans l'église de Notre-Dame ».

« Sainte Rictrude, dit M. Menjoulet, est, dans le Nord de la France, l'une des Saintes les plus connues et les plus invoquées.

« Comment donc se fait-il qu'elle le soit si peu dans son propre pays ? Comment les Basques ont-ils pu oublier cette illustration nationale, et comment, pour la plupart d'entre eux, le glorieux apôtre de leurs ancêtres, saint Amand, est-il en quelque sorte un étranger ? Une telle indifférence, si peu conforme à la constance habituelle des traditions populaires, semblerait devoir infirmer la vérité des récits qui précèdent, si la situation toute particulière de nos Basques, au milieu des populations environnantes, n'en donnait une explication très-plausible. Observons, en effet, que pendant qu'ils conservèrent, par la langue et par les mœurs, le sceau toujours distinct d'une origine commune, les Basques furent séparés les uns des autres dans l'ordre ecclésiastique et dans l'ordre civil. Sous ce dernier rapport, les Labourdins et les Souletins appartinrent à la Guyenne, qui continua le duché de Vasconie, tandis que la Basse-Navarre fut l'une des *Mérindés* (ou districts) du Royaume de Navarre, en Espagne. Dans l'ordre ecclésiastique, le fractionnement fut plus sensible encore ; la Soule fit partie du diocèse béarnais d'Oloron ; le Labourd forma la majeure partie du diocèse de Bayonne ; quant à la Basse-Navarre, elle se trouve scindée en deux parts : le Sud (Baïgorry et Saint-Jean-Pied-de-Port) relevant de la cathédrale de Bayonne, et le Nord (Iholdy et Saint-Palais) dépendant du diocèse de Dax.

« C'est à ce morcellement de la population basquaise qu'on doit attribuer son oubli de saint Amand. Les catholiques de la Soule avaient trouvé dans le diocèse d'Oloron un patron déjà en possession de la vénération publique, saint Grat, né sur les confins de leur belle vallée ; et chaque année, le 19 octobre, ils allaient en foule vénérer ses reliques à Oloron même. Les Labourdins eurent pour protecteur bien-aimé saint Léon, qui versa son sang aux portes de Bayonne. Restait la Basse-Navarre qui, soumise à deux églises différentes, subit naturellement les prescriptions de leurs liturgies spéciales. Ah ! si les Basques avaient formé un seul et même diocèse, ils auraient été plus fidèles à leurs souvenirs ; mais séparés, comme ils le furent, ils ne pouvaient échapper à l'influence des traditions qui dominaient dans les sphères différentes, où ils étaient comme englobés.

« Ajoutons que les Basques n'ont jamais eu ni histoire, ni littérature nationales. Les évêques des trois diocèses dont ils dépendirent, ignorèrent eux-mêmes les origines religieuses de ces quartiers, privés de monuments historiques, et il a fallu attendre jusqu'au XVII[e] siècle, l'exhumation des vieilles chroniques du nord de la France pour réveiller, dans le Midi, la mémoire de l'apôtre

1. Il existe encore d'anciennes élèves pensionnaires de l'abbaye : elles se rappellent d'avoir vu enlever, au milieu des larmes et des gémissements de toute la communauté, les deux châsses qui renfermaient les reliques de sainte Rictrude et de sainte Eusèbie.

des Basques. Mais, disons-le avec joie, aussitôt que nos prélats furent éclairés par les découvertes de la science hagiographique, ils songèrent à réparer l'oubli de leurs prédécesseurs ; les nouveaux bréviaires de la province d'Auch, et notamment celui que Mgr d'Arche crut pouvoir publier, en 1753, à l'usage du clergé de Bayonne, portèrent un office en l'honneur de saint Amand, le 6 janvier, et un autre en l'honneur de sainte Rictrude, le 10 mai. Ne nous plaignons point de ce que les légendes des deux offices ne respectent pas suffisamment la nationalité des Basques, qu'elles confondent aussi avec les Gascons ; il suffit d'y trouver un hommage important, quoique tardif, rendu par la postérité reconnaissante à deux saints qui méritent d'être honorés comme les vrais patrons d'une partie au moins de nos chères montagnes.

« Le pays basque appartient aujourd'hui tout entier au diocèse de Bayonne, dont il est, sans contredit, la portion la plus profondément catholique ; témoignage d'un béarnais qui veut être équitable avant tout. Eh bien ! sera-t-il permis à l'auteur de cette dissertation d'exprimer le désir que le culte de saint Amand et de sainte Rictrude se répande dans notre beau diocèse ? Pourquoi leur fête ne serait-elle pas célébrée de nouveau parmi nous, avec la même solennité que celles de saint Julien, de saint Galactoire, de saint Grat et de saint Léon ? Pourquoi ne verrait-on pas, surtout dans la Basse-Navarre, privée de toute dévotion à un saint national, s'élever, sinon quelque église, du moins quelque chapelle sous le vocable de saint Amand et de sainte Rictrude? Pourquoi ces deux Saints ne deviendraient ils pas populaires, l'un comme patron spécial des hommes de zèle et de dévouement, l'autre comme protectrice assurée des mères et des veuves chrétiennes ?

« Il a été fait, tout récemment, une première réparation à ces saintes mémoires. C'est une œuvre d'art, exécutée par l'habile et sympathique pinceau de M. Romain Cazes, dans l'église Sainte-Croix d'Oloron, monument du XI^e^ siècle. Au bas du sanctuaire splendidement décoré, dans l'arcature, à sept baies aveugles, qui termine l'abside et entoure l'autel, on voit, sous le nom de *Galerie des Saints du pays*, à côté de saint Julien, de saint Grat, de saint Galactoire et de saint Léon, saint Amand, apôtre des Basques, sainte Rictrude, dame vasconne et abbesse, avec saint Adalbaud lui-même. Mais Oloron est dans le Béarn ; le pays basque ne voudra pas rester déshérité de ses gloires les plus pures.

« Depuis quelques années, le diocèse de Bayonne a eu le bonheur de recouvrer la liturgie de Rome, qui ne célèbre pas la fête de nos deux Saints. Souhaitons que la sagesse épiscopale trouve opportun d'y introduire, suivant toutes les règles canoniques, l'office de saint Amand et celui de sainte Rictrude ».

Nous avons emprunté cette Vie aux *Vies des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes : nous l'avons toutefois modifiée en ce qui concerne la topographie et l'histoire des événements politiques contemporains, à l'aide de la brochure plusieurs fois citée de M. Menjoulet.

SAINT MODOALD, ÉVÊQUE DE TRÈVES (640).

Modoald était originaire de la province d'Aquitaine. Il était allié à Pépin, maire du palais à la cour de Dagobert, roi de France. Pépin avait épousé Itte, sœur de Modoald, et de leur mariage naquit Gertrude, vierge d'une haute sainteté, honorée à Nivelle. Modoald reçut de ses parents une excellente éducation, sous le rapport de la science, comme sous celui de la piété. Il fut reçu à la cour de Dagobert, où il rencontra plusieurs personnages d'une grande vertu, comme Arnault, de Metz, et Cunibert, de Cologne. La licence qui régnait à la cour ne lui fit rien perdre de sa piété, c'est pourquoi Dagobert le choisit pour l'élever sur le siége archiépiscopal de Trèves. Lorsque, après la fête de saint Arnoult, le roi se fut laissé aller à la vie la plus dissolue, notre Saint, tout en veillant soigneusement sur son troupeau, ne cessa pas d'avertir le roi et de le rappeler au respect de lui-même et à l'observation de la loi de Dieu. Ses conseils portèrent enfin leurs fruits, Dieu ayant touché et changé le cœur du prince, au grand avantage de la foi catholique et de la religion.

A partir de cet heureux changement, Dagobert, pleurant les fautes de sa vie passée, regarda toujours Modoald comme son père, et il l'appelait de ce nom, ajoutant, à ses marques d'affection, de riches dons destinés à l'ornement et à l'amplification de l'Eglise de Dieu. C'est avec ces libéralités que Modoald érigea de nombreux monastères en l'honneur du Christ et de sa sainte Mère, et qu'il en dota d'autres richement. Il fonda aussi plusieurs Congrégations de religieuses, toujours avec les largesses de Dagobert, d'autant mieux disposé pour ce genre d'institution que lui-même avait deux filles d'une très-grande piété, et très-zélées pour la vie solitaire et religieuse. L'une d'elles, Irmine, fonda un monastère à Horren [1], près de Trèves, et y vécut avec d'autres vierges

sous la direction de Modoald. L'autre, nommée Adèle, après la mort de son époux, suivit l'exemple de sa sœur, et se renferma à Polotiolum, autre monastère de femmes.

Modoald ne s'en tint pas à ces fondations ; il bâtit, sur les bords de la Moselle, un troisième monastère de filles qu'il plaça sous l'invocation de saint Symphorien d'Autun. Le saint évêque pouvait-il mieux confier la garde des chastes épouses de Jésus-Christ qu'au jeune martyr qui avait réuni tant de courage à tant d'innocence ? Il établit pour première abbesse de la communauté Sévéra, sa sœur ; et cette pieuse vierge s'y sanctifia en prenant pour modèle le saint patron de son monastère. Là, sans verser son sang pour Jésus-Christ, elle aussi cependant fut une victime volontaires, non pas de sa foi, mais de son amour : car, chaque jour, n'immola-t-elle pas sur l'autel de la charité, par le glaive de la mortification, son corps, sa volonté, son cœur ? La fervente abbaye qu'elle gouvernait, en suivant les conseils de son frère, avec une fermeté que tempérait la plus aimable mansuétude, était simple et modeste. Au lieu de l'or et de l'argent on y voyait briller comme des pierreries, dit l'hagiographe, toutes les vertus religieuses sur lesquelles la blanche perle de la pureté virginale irradiait son doux éclat. Quel délicieux parterre aux yeux des anges que cette sainte maison où, au milieu de toutes les autres, l'admirable abbesse s'élevait comme un beau lis et s'épanouissait sous les regards de Dieu et de saint Symphorien, en exhalant son céleste parfum ! Sainte Sévéra est honorée le 20 août, et son frère, saint Modoald, le 12 mai. Tous deux voulurent reposer après leur mort à côté l'un de l'autre dans l'église de Saint-Symphorien, après s'être aimés, ajoute l'historien, comme saint Benoît et sainte Scholastique. Ce monastère fut détruit pendant l'invasion des Normands.

Saint Modoald parvint à une haute perfection : sa modestie, sa simplicité, sa patience, sa charité pour Dieu et le prochain étaient égales à celles des plus grands Saints. Quand il eut ainsi non-seulement pratiqué la piété pour sa part, mais qu'il eut fait faire de grands progrès à la religion dans tout son diocèse pendant plus de vingt ans qu'il le gouverna, il sortit de ce monde pour aller à Dieu.

Modoald a été de tout temps honoré comme le père des pauvres et le refuge des malheureux. Son chef était autrefois gardé avec une grande vénération dans la chapelle archiépiscopale de Trèves.

On représente saint Modoald avec une église sur la main, pour rappeler la fondation du monastère de Saint-Symphorien.

Propre de Trèves ; Culte de saint Symphorien, etc.

SAINT DOMINIQUE OU DOMINGUE DE CALZADA (1109).

Ce Saint doit son nom à la Chaussée [1] qu'il fit établir à travers le pays où se trouve la ville actuelle de San-Domingo de la Calzada, dans la vieille Castille, sur la route de Saint-Jacques de Compostelle.

Né chez les Basques d'Espagne, il quitta son pays natal et alla frapper à la porte de plusieurs monastères, mais en vain. Son extérieur peu avantageux et son ignorance le firent rejeter de partout.

Le Saint prit alors le parti de se faire ermite. Les pèlerins de Saint-Jacques avaient à traverser la solitude de la Rioja infectée par les voleurs. Dominique entreprit de la rendre praticable aux voyageurs. Il se construisit d'abord une cabane, bâtit auprès une chapelle en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu, se mit à défricher la forêt, aplanit la route, la pava de ses propres mains et fit construire un hospice pour recevoir les pèlerins. La facilité du chemin, en multipliant les voyageurs, amena la population dans cette région alors à peu près déserte. Telle est l'origine de la petite ville de San-Domingo de la Calzada ou Saint-Dominique de la Chaussée, autrefois siége d'un évêché qui a été transféré à Calahorra et dont l'église principale est encore dédiée à notre Saint. Saint Dominique mourut vers l'an 1109.

Ses attributs dans l'art populaire sont un coq et une poule qu'il tient d'une main et une corde de pendu qu'il tient de l'autre. Ceci mérite explication : on raconte donc qu'une famille française, composée du père, de la mère et d'un jeune homme, se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, s'arrêta dans une hôtellerie à San-Domingo de la Calzada. La fille de la maison s'éprit du jeune

1. Calzada.

français et lui fit des propositions qui furent rejetées. L'ardente espagnole résolut de se venger : elle fit cacher, dans le capuce du jeune homme, une coupe en argent. Lorsque les pèlerins furent partis, la jeune fille cria au voleur et déclara que le vol ne pouvait avoir été commis que par les Français hébergés la veille. On courut après, et de fait on trouva la coupe. Le jeune homme fut ramené à la ville et pendu haut et court. Ses parents, désolés, continuèrent leur pèlerinage. Mais quelle ne fut pas leur joie à leur retour de retrouver leur fils pendu au gibet encore vivant et d'apprendre de sa bouche que saint Dominique l'avait préservé de la mort : ils allèrent trouver le juge et le supplièrent de prendre cette faveur céleste en considération pour faire dépendre l'innocent. L'homme de loi était sur le point de se mettre à table. Ne croyant point à un miracle, il dit aux parents : « Votre fils est aussi vivant que le coq et la poule que voilà et dont je vais faire mon repas ». A peine ces mots étaient-ils prononcés que les volailles bondirent sur le plat et se remplumèrent d'un blanc plumage, symbole de l'innocence. On alla donc vérifier le fait et la sentence première fut réformée. Cette histoire a été racontée par un grand nombre d'auteurs ; les peintres-verriers du moyen âge l'ont souvent reproduite. On frappa des médailles commémoratives de l'événement : une de ces médailles a été retrouvée, de nos jours, dans la Seine, à Paris, où elle avait sans doute été apportée par un pèlerin de Saint-Jacques. Enfin les armoiries de Calzada en ont conservé la trace et fixent le théâtre de l'événement. Dans les armoiries en question, un pont et une ville fermée de murailles, placées sous les pieds du Saint, rappellent la fondation de la cité. Le soin que saint Dominique prit des pèlerins lui a encore fait attribuer le bourdon.

Acta Sanctorum, trad. nouv.; *Caractéristiques* du Père Cahier.

SAINTE JEANNE DE PORTUGAL, VIERGE (1490).

Jeanne était fille d'Alphonse V, roi de Portugal. Dès ses plus jeunes années, le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur lui faisait verser des larmes d'attendrissement. De bonne heure, elle jeûna au pain et à l'eau chaque vendredi et tous les jours de la semaine sainte. Parvenue à l'adolescence, elle redouble d'austérités ; mais Dieu seul les connaissait. Jeanne s'appliquait à paraître au dehors telle que devait paraître une fille de roi. Le ciel voulut récompenser tant de sainteté unie à tant de prudence : chaque jour, sa beauté acquérait de nouvelles grâces.

Demandée en mariage par plusieurs princes, elle leur refusa constamment sa main. En un temps où le roi, son père, et l'infant Jean, son frère, faisaient auprès d'elle des instances plus vives, Dieu lui révéla qu'elle serait délivrée de ces importunités par la mort de celui auquel on voulait la donner pour épouse. Victorieuse de la chair et du sang, elle entra au monastère d'Aveiro de l'Ordre de Saint-Dominique : là, elle fit oublier, par son humilité et son obéissance, qu'elle était fille de rois. Elle immolait son corps pour la conversion des pécheurs ; mais l'œuvre principale de son zèle fut la rédemption des captifs d'Afrique : souvent on la vit distribuer le pain de l'instruction religieuse à ces infortunés.

Elle rendit sa sainte âme à Dieu, le 4 des ides de mai 1490, emportée par une maladie cruelle, dont elle supporta les douleurs avec une patience invincible.

Innocent XII, sur le rapport qui lui fut fait des miracles et de la réputation de sainteté de la bienheureuse Jeanne, permit aux églises de Portugal et aux Frères Prêcheurs de célébrer, chaque année, l'anniversaire de son entrée dans le repos éternel.

Sainte Jeanne est la patronne d'Aveiro. Les Bollandistes donnent sa vie et reproduisent son portrait authentique dans leur Appendice, au 12 mai. On la représente soit en habit séculier, soit en habit religieux ; dans ce dernier cas, une couronne d'épines est placée sur sa tête et un crucifix dans sa main.

Propre de Portugal et *AA. SS.*, trad. nouv.

SAINT HYGIN, PATRON DE LECTOURE (Epoque incertaine).

Génie ou Hygin est honoré solennellement à Lectoure comme un des principaux Patrons de cette ville. D'après sa vie, écrite par son auteur ancien à la vérité, mais non contemporain, et que

Bernard de la Guionie a recueillie, il paraît qu'il était né d'une illustre famille, qu'il était orné de toutes les vertus chrétiennes, et doué d'une éloquence merveilleuse, que ses travaux apostoliques amenèrent à la foi un grand nombre d'idolâtres ; que, pour cela, il fut en butte aux persécutions, mais qu'il se sauva par un miracle en suite duquel trente soldats, envoyés pour le prendre, embrassèrent eux-mêmes la foi de Jésus-Christ. Il y avait, anciennement à Lectoure, une église et un monastère de Saint-Génie. L'emplacement en fut donné, en 1076, à saint Hugues, abbé de Cluny.

Propre de Tarbes.

XIII[e] JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la dédicace de l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs (Notre-Dame de la Rotonde), que le bienheureux pape Boniface IV, après avoir purifié ce vieux temple dédié à tous les dieux qu'on appelait le Panthéon, consacra en l'honneur de la bienheureuse Marie, toujours Vierge, et de tous les martyrs, du temps de l'empereur Phocas. Vers 611. — A Constantinople, le bienheureux Mucius, prêtre et martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien et le proconsul Laodice, endura d'abord, à Amphipolis, beaucoup de peines et de tourments pour la confession de Jésus-Christ, fut ensuite conduit à Byzance où il eut la tête tranchée. 211. — A Héraclée, sainte Glycère, martyre, native de Rome, qui fut exécutée sous l'empereur Antonin et le président Sabin [1]. 162. — A Alexandrie, plusieurs saints Martyrs, que les Ariens massacrèrent en haine de la foi catholique, dans l'église de Saint-Théonas. 372. — A Maëstricht, saint SERVAIS, évêque de l'église de Tongres, dont la Providence divine fit voir le mérite à tout le monde, en ce que la neige, qui couvrait en hiver tout le pays d'alentour, ne tomba jamais sur son tombeau, jusqu'à ce que le zèle des habitants eut construit dessus une basilique. — En Palestine, saint JEAN LE SILENCIAIRE. — A Valladolid, saint Pierre Régalati, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, restaurateur de la discipline régulière dans les couvents d'Espagne, et mis au rang des Saints par le pape Benoît XIV [2]. 1456.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Auxerre, saint Marcellien, évêque et confesseur, successeur de saint Pérégrin. Vers 314. — A Soissons, saint ONÉSIME, évêque, qui compensa en sa personne le défaut du martyre par les rigueurs d'une incroyable pénitence. Son corps a été transféré à Douai avec celui de sainte Gurdinelle. Fin du IV[e] s. — A Poitiers, sainte AGNÈS, abbesse de Sainte-Croix, et sainte DISCIOLE, religieuse du même monastère, qui l'ont honoré l'une et l'autre par leur innocence, leur pureté virginale et leur sainteté exemplaire. VI[e] s. — A Coincy, en Tardenois, dans le diocèse de Soissons, sainte Rastragène, vierge et martyre, dont on ne connaît que le culte qui était autrefois rendu à ses reliques dans l'église du prieuré de ce lieu. — A Villiers-la-Poterie, entre Fosses et Marchienne-au-Pont, dans le doyenné de Bouvines, près de Namur, sainte Rollande, Dolende ou Rolleinde, fille d'un prince français nommé Didier, qui, « estimant toutes choses comme balayure en dehors de l'amour de Jésus-Christ », résolut d'aller se cacher dans le monastère de Sainte-Ursule, à Cologne, pour ne pas épouser un prince d'Ecosse. Elle mourut en route dans la chaumière d'un charitable paysan. On invoque la sainte Patronne de Villiers contre la gravelle et la colique. VII[e] s. — Dans l'Ordre de Saint-Dominique, la mémoire du vénérable Thomas, dit de Cantipré, premièrement chanoine régulier dans l'abbaye de ce nom, puis religieux dominicain et évêque suffragant de Cambrai, célèbre par sa piété et ses écrits. — A Bayeux, la fête de saint

1. Les Grecs, chez lesquels le culte de sainte Glycère est très-célèbre, lui adjoignent Laodice, son geôlier, qu'elle convertit.

2. On le peint présentant du pain aux pauvres et montrant le crucifix, parce que l'aumône lui était une occasion de prêcher Jésus-Christ.

Marcoul [1]. — A Séez, la fête de saint Sérénic, dont le décès est marqué le 7. — A Autun, la fête de saint Flavien ou Flavius, évêque de Châlons-sur-Saône. 595. — A Auch, la fête de saint Génie, dont le décès est marqué le 3 mai. On le nomme aussi Hygin [2]. — A Viviers, la fête de saint Andéol, dont le décès est marqué le 1er de ce mois. — A Auxerre, la fête de saint Hellade, mentionné le 8 de ce mois au martyrologe romain. — A Orléans, la fête de saint Sigismond, nommé le 1er de ce mois au martyrologe romain.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Constantinople, saint Germain, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe des Cisterciens. — Saint Pierre, martyr, dont la naissance au ciel est le 29 avril.

Martyrologe des Dominicains. — A Crémone, le bienheureux Albert de la ville d'Ogna, au territoire de Bergame, du Tiers Ordre de Saint-Dominique, illustre par ses miracles, dont l'inhumation eut lieu le 7 de mai.

Martyrologe des Franciscains. — A Valladolid, saint Pierre Régalati, confesseur, restaurateur de la discipline régulière dans les couvents d'Espagne et mis au rang des Saints par Benoît XIV.

Martyrologe des Carmes. — Saint Nérée, saint Achillée, sainte Domitille, vierge, et saint Pancrace, dont l'Eglise fait mémoire la veille de ce jour.

Martyrologe des Augustins. — La fête de la bienheureuse Vierge Marie du Secours.

Martyrologe des Servites. — Sainte Catherine de Sienne, dont la naissance au ciel est le 30 avril.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Pie V, inscrit au martyrologe le 5 mars ; mais sa fête se célèbre aujourd'hui dans notre Ordre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Drizipare, en Thrace, saint Alexandre, soldat romain, martyr sous le règne de Maximien. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, en Italie, saint Christantien, martyr, qu'on invoque contre la grêle et les tempêtes. — A Côme, en Italie, sainte Dominique, vierge, sœur de saint Agrippin, évêque de cette ville, avec qui elle fut ensevelie. VIe s. — A Synnadare, en Phrygie, saint Pausicaque, évêque. VIIe s. — A Milan, saint Natalis ou Noël, archevêque. 751. — A Constantinople, saint Serge, confesseur, mort en exil, durant la persécution des Iconoclastes. — En Irlande, saint Moëldod, abbé. — A Villamagna, près de Florence, le bienheureux Gérard, solitaire, du Tiers Ordre de Saint-François [3]. — A Foligno, en Italie, le bienheureux Antoine le Hongrois, du Tiers Ordre de Saint-François. 1398. — A Côme, la bienheureuse Madeleine Albrique, abbesse de Brunat, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. 1465.

SAINT SERVAIS, ÉVÊQUE DE TONGRES

384. — Pape : Saint Damase. — Empereur d'Occident : Valentinien II.

Ma profession est de croire, aimer et servir Dieu
Réponse de saint Servais aux Huns.

On ignore l'origine de saint Servais. Haribert, abbé de Lobbes, qui a fait l'abrégé de sa vie, dit seulement qu'il était de grande naissance, qu'il fut élevé avec beaucoup de soin, et que sa conduite se sentit toujours de la noblesse et de la générosité de son sang. D'autres auteurs, rapportés par Chapeauville, disent qu'il naquit, sur les frontières de Perse, d'une famille juive apparentée à sainte Anne, mère de la sainte Vierge ; qu'il fut amené à Tongres par un Ange ; que, ne parlant qu'une langue, il était entendu de toutes sortes de nations ; que son abstinence était si admirable, que sou-

1. Voyez le 1er mai. — 2. Voyez le 12 de ce mois. — 3. Voir au jour suivant.

vent il ne vivait que de la sainte Eucharistie ; qu'il posséda aussi la grâce des guérisons ; les malades qui pouvaient ou le toucher, ou avoir des restes de sa table, ou même boire de l'eau dont il s'était lavé les mains, étaient assurés de leur guérison.

Son zèle pour la foi catholique parut principalement en trois conciles. Le premier fut celui de Cologne, célébré l'an 346, où il fit condamner et déposer l'évêque de la même ville, coupable de l'hérésie des Ariens : il est vraisemblable que cet évêque, condamné pour hérésie, fut, non pas Euphratas, comme l'ont cru quelques auteurs, mais son prédécesseur. Les termes dont usa saint Servais, en opinant dans le concile, sont si importants, qu'ils méritent bien d'être rapportés : « Je sais certainement », dit-il, « ce que ce faux évêque a enseigné ; je n'en parle pas par ouï-dire, mais pour l'avoir moi-même entendu. Comme nos églises étaient voisines, je me suis souvent opposé à sa fausse doctrine lorsqu'il niait la divinité de Jésus-Christ. Je l'ai fait non-seulement en particulier, mais aussi en public, en présence d'Athanase, évêque d'Alexandrie, et de plusieurs prêtres et diacres ; mon avis est qu'il ne peut être évêque des chrétiens, et que ceux qui auront des communications avec lui ne pourront porter le nom de chrétiens ». Dans ces paroles, il parle de saint Athanase comme d'un témoin fidèle des blasphèmes de cet évêque, parce que ce saint Patriarche, ayant été exilé à Trèves, depuis 336 jusqu'à 338, avait pu aisément l'entendre à Cologne ou en quelque autre lieu voisin.

Le second concile, où saint Servais fit éclater sa foi et son zèle pour la vérité orthodoxe, fut celui de Sardique : on y confirma la consubstantialité du Verbe éternel avec son Père, que le concile de Nicée avait définie, et saint Athanase, le plus généreux défenseur de cette consubstantialité, y fut absous de toutes les calomnies que les Ariens avaient forgées contre lui. Ce concile fut tenu l'an 347. Enfin, le troisième concile fut celui de Rimini, célébré l'an 359, où notre Servais, assisté de saint Phœbade, évêque d'Agen, résista, avec un courage intrépide et une force merveilleuse, à la puissance et à la malice des ennemis de la foi, sans craindre ni l'exil, ni la faim et la soif, ni la prison, ni même la mort dont il était menacé. Il est vrai qu'après une longue résistance, il fut enfin trompé par les Ariens, qui lui firent signer une formule qui, paraissant tout à fait orthodoxe, avait néanmoins un sens hérétique dont ils se prévalurent ensuite ; mais cette surprise ne fit que l'animer davantage contre eux ; et, lorsqu'il fut revenu en France, il travailla avec un zèle infatigable à en bannir leur hérésie et à y faire régner la foi orthodoxe, que Saturnin, évêque d'Arles, et Paterne, évêque de Périgueux, avaient entrepris de ruiner.

Dans l'intervalle qui sépara ces deux conciles, le tyran Magnence, qui avait eu part au meurtre de l'empereur Constant, et s'était fait proclamer empereur en sa place, connaissant le mérite incomparable de saint Servais, et combien il avait de force et d'éloquence pour persuader ce qu'il voulait, l'envoya, avec un autre évêque, nommé Maxime, vers l'empereur Constance, frère du défunt, pour ménager un accommodement avec lui et lui faire agréer qu'il conservât la pourpre et qu'il fût associé à l'empire ; mais l'événement nous fait voir qu'ils n'obtinrent pas ce que Magnence souhaitait ; ils n'avaient d'ailleurs entrepris ce voyage que par force, et pour empêcher que ce tyran ne tourmentât les églises s'ils lui refusaient ce bon office.

Pendant que saint Servais, après le concile de Rimini, travaillait à maintenir la foi catholique dans son diocèse et à en bannir le vice, qui attire l'hérésie, Dieu lui fit connaître que les Huns, peuple barbare et cruel, en-

treraient bientôt dans les Gaules et que, parmi beaucoup d'autres villes, ils saccageraient et détruiraient celle de Tongres. Cette révélation le remplit d'une extrême douleur; néanmoins, la prenant d'abord plutôt comme une menace qu'on pouvait détourner par les prières et par les larmes, que comme une prédiction absolue et inévitable, il monta en chaire, exhorta son peuple à la pénitence, afin d'arracher les verges de la main du Tout-Puissant. Il s'offrit aussi lui-même en sacrifice pour ses enfants, et, par des austérités et des gémissements continuels, il tâcha de rendre Dieu propice à un peuple pour qui il avait la tendresse d'une mère. Mais, voyant que le ciel était inflexible et que tous ses soupirs ne l'attendrissaient point, il résolut de faire un voyage à Rome pour intéresser plus efficacement les apôtres saint Pierre et saint Paul à la protection de sa ville. Il y alla donc, et passa plusieurs jours en jeûne et en oraison auprès de leurs tombeaux. Il pria aussi pour la ville de Metz, parce que saint Auteur, qui en était évêque, et qui ne put pas l'accompagner dans ce voyage, l'avait conjuré, dans son passage par sa ville épiscopale, d'intercéder pour elle aussi bien que pour celle de Tongres. Saint Pierre apparut à Servais et lui dit « que l'arrêt irrévocable était donné contre le pays des Gaules; les Huns y descendraient et y saccageraient les villes et les provinces; celle de Tongres serait enveloppée pour ses crimes dans cette inondation; mais saint Etienne avait si puissamment intercédé pour celle de Metz, dont Auteur était évêque, qu'on lui avait encore pardonné pour cette fois; pour lui, il ne verrait point les maux dont son pays était menacé : il devait s'en retourner promptement, préparer les choses nécessaires à sa sépulture, se retirer à Maëstricht et y attendre la volonté de Dieu ». On dit que le prince des Apôtres lui donna aussi pour gage de son affection, et pour assurance de ce qu'il lui disait, une clef d'argent, faite de la main des Anges, qui a depuis opéré beaucoup de miracles. Mais il y a des auteurs qui croient que la clef que l'on appelle de saint Servais, lui fut donnée par le Pape, et que c'est une de ces clefs où l'on mettait un peu de limaille des chaînes de saint Pierre, et que les Papes donnaient par dévotion aux pèlerins illustres qui venaient à Rome. C'est une conjecture qui a quelque vraisemblance; mais, n'étant appuyée de nulle preuve, elle ne peut être aussi forte que la tradition des églises de Maëstricht et de Liége, qui porte que cette clef est un présent de saint Pierre. En revenant de Rome, il tomba entre les mains des Huns qui ravageaient déjà l'Italie. Ils le jetèrent d'abord dans une basse fosse, pendant qu'ils délibérèrent entre eux sur ce qu'ils en feraient; mais Dieu, qui n'abandonne jamais ses serviteurs et qui descend avec eux dans les cachots les plus obscurs, fit paraître au milieu de la nuit, dans cette prison, une si grande lumière, que ces barbares, étant épouvantés, se crurent trop heureux de délivrer leur prisonnier et de le mettre en liberté. Il en convertit même quelques-uns, parce qu'une splendeur merveilleuse qui parut sur son visage, et un aigle qui le couvrit d'une de ses ailes durant son sommeil et le rafraîchit du mouvement de l'autre, leur fit connaître que le Dieu qu'il adorait était le Maître et le souverain Seigneur de toutes choses.

Lorsqu'il fut en liberté, il se remit en chemin et traversa l'Italie et les montagnes de la Savoie. Dans les Vosges il fit sourdre miraculeusement une fontaine, dont il étancha sa soif, et qui servit depuis à la guérison de plusieurs malades. Saint Auteur, évêque de Metz, l'étant venu joindre à Worms, il se transporta dans sa ville pour y annoncer au clergé et au peuple ce qu'il avait appris à Rome par l'apparition de saint Pierre. Il leur déclara donc que leur punition était différée; mais qu'ils devaient mériter

cette grâce et éloigner de plus en plus de leurs murs l'indignation de Dieu et la rigueur de ses châtiments par la pénitence et par le changement de leurs mœurs.

Quand il arriva à Tongres, ses diocésains l'y reçurent avec une joie incroyable. Mais cette joie se changea bientôt en un torrent de larmes lorsqu'il leur fit connaître l'arrêt irrévocable que Dieu avait porté contre eux. Leur douleur augmenta beaucoup lorsqu'il leur dit qu'il était obligé de les quitter et de passer en une autre ville pour y trouver la paix du tombeau. Ils l'environnèrent, comme autrefois les fidèles d'Ephèse et de Milet avaient environné saint Paul, pour le conjurer de ne les point laisser orphelins. Mais quoique son cœur fût attendri par les pleurs de ses enfants, il ne put pas se dispenser d'obéir à l'ordre de Dieu. Il sortit donc de Tongres, emportant avec lui ce qui était nécessaire pour sa sépulture. On dit qu'il emporta aussi les ossements sacrés de ses prédécesseurs et de quelques autres saints personnages, honorés d'un culte public dans son diocèse, afin qu'ils ne fussent pas exposés à la profanation des barbares, et que les diocésains qui se réfugieraient à Maëstricht, après la ruine de Tongres, y trouvassent par leur moyen une longue et continuelle protection. Ces Saints, qui l'avaient précédé, sont : saint Valentin, saint Navite, saint Marcel, saint Métropole, saint Séverin, saint Florence et saint Martin. Avant de partir, il avait guéri une partie des malades de la ville ; les autres furent réservés pour recevoir la santé après sa mort par l'attouchement de son corps.

Il ne fut pas longtemps à Maëstricht sans voir l'effet de la prédiction de saint Pierre. A peine eut-il placé décemment les saintes reliques qu'il avait apportées de Tongres, marqué le lieu de sa sépulture et fait ses dernières dispositions, qu'étant à l'autel, où il célébrait les divins Mystères, il fut averti par un Ange du jour et de l'heure de son décès. Une fièvre le saisit aussitôt, et, au bout de trois jours, après avoir reçu les derniers Sacrements, exhorté son peuple à la crainte de Dieu et prié instamment pour son salut, il mourut paisiblement, au milieu d'une grande splendeur qui l'environna. Ce fut sur les trois heures de l'après-midi, qui est l'heure de None, le 13 mai de l'année 384.

Son décès fut accompagné de plusieurs miracles : un Ange descendit du ciel et apporta un voile de soie dont il le couvrit. On entendit dans l'air une musique céleste, célébrant les victoires qu'il avait remportées sur les puissances de l'enfer. Tous les malades de Maëstricht et ceux de Tongres, qui assistèrent à son convoi, furent guéris. Enfin, il fit de si grands miracles, que sa mémoire fut rendue célèbre dans toutes les Gaules. Il fut enterré près du pont de la *Digue publique*, et l'on remarqua que la neige ne couvrit jamais sa pierre tumulaire, quoiqu'elle tombât en abondance partout alentour. Le martyrologe romain n'oublie pas ce prodige, rapporté par saint Grégoire de Tours.

La même année, les Huns firent irruption dans les Gaules et saccagèrent la ville de Tongres, qui ne put jamais se relever entièrement de ce désastre. Notre Saint n'eut de successeur que cent ans après, lorsque saint Remi, après le baptême de Clovis, rétablit les églises de Flandre et les pourvut de pasteurs. Celui qu'il donna à Maëstricht et à Tongres fut saint Agricole, qui, par un respect singulier pour saint Servais, fit bâtir une église sur son sépulcre. En 581, saint Monulphe en fit bâtir une autre bien plus magnifique, en son honneur, dans laquelle il transporta son corps, comme le dit saint Grégoire de Tours, dans le livre de la *Gloire des confesseurs*. Saint Hubert, après la célèbre victoire de Charles-Martel sur les Sarrasins (732),

le jour de saint Servais, fit une nouvelle translation de ses précieuses dépouilles. On trouva son corps entier ; le visage étant découvert, parut si resplendissant, qu'il remplit de lumière tout le caveau. On trouva aussi la clef qu'il avait apportée de Rome, avec le voile que les anges avaient mis sur lui après son décès. On le transféra dans une châsse d'argent doré, et on le plaça au-dessus du grand autel. Depuis, l'empereur Othon l'avait fait transférer à Quedlimbourg, dans une église dédiée sous son nom ; mais il fut bientôt rapporté dans la ville de Maëstricht, où il a fait de très-grandes merveilles.

L'aigle qui employa ses ailes en guise d'éventail pour rafraîchir le Saint pendant son sommeil ; l'*ange* qui le conduit d'Arménie ou de Perse dans la Gaule Belgique ; la *clef* que lui remit saint Pierre, ou que lui aurait simplement donnée le Pape ; un *dragon* qui expire près de lui, symbole de ses luttes contre l'arianisme ; une *fontaine* qu'il fait jaillir sous son bâton pastoral ; la *mitre* qu'il reçoit de la main d'un ange ; la *neige* qui respecte son tombeau, tandis qu'elle en recouvre les alentours, sont autant d'attributs qui ont servi à caractériser saint Servais dans l'art populaire.

Saint Servais est l'un des *trois Saints de neige* : les deux autres sont saint Mamert, 11 mai, et saint Pancrace, 12 mai. L'expérience a constaté que quelle que soit la température antérieure, elle s'abaisse en l'un de ces trois jours : on n'a pas encore expliqué scientifiquement ce phénomène ; mais les jardiniers au courant de leur métier se gardent bien de sortir les plantes de serre chaude, par exemple, avant la fête de saint Servais.

En plusieurs endroits, on invoque saint Servais contre le mal de jambes (même des animaux), pour le bon succès des entreprises ; contre les rats et les souris.

Tous les martyrologes latins font une honorable mémoire de saint Servais. Sa Vie a été écrite, comme nous l'avons dit, par Haribert, abbé de Lobbes. Gilles, moine d'Orval, y a fait quelques additions. Jean Chapeauville, chanoine de Liége, les a insérées dans son premier tome des *Gestes des évêques de Tongres, de Maëstricht et de Liége*. Le Père Gilles Buchère, jésuite, a fait une dissertation sur l'histoire des mêmes évêques, où, dans le chapitre 4, il examine la chronologie de saint Servais, et les autres difficultés qui se trouvent dans ses Actes. Elle est à la fin du même tome de Chapeauville.

SAINT JEAN LE SILENCIAIRE, ÉVÊQUE

454-558. — Papes : Saint Léon le Grand ; Pélage Ier. — Empereurs d'Orient : Marcien ; Justinien Ier.

Celui qui sait garder sa bouche et sa langue, épargne à son âme bien des angoisses.
Prov. XXI. 23.

Saint Jean naquit à Nicopolis, en Arménie, le 8 janvier de l'an 454, sous l'empire de Marcien, prince très-religieux. Encrace, son père, et Euphémie, sa mère, comptaient parmi leurs aïeux des généraux d'armées et des gouverneurs de provinces. N'étant pas moins pieux qu'illustres, ils élevèrent Jean dans la crainte de Dieu. Ils moururent lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. Devenu possesseur d'une fortune considérable, notre Saint la consacra à de pieux usages ; il bâtit à Nicopolis une église en l'honneur de la sainte Vierge, et un monastère dans lequel il se renferma avec dix

personnes animées de la même ferveur, qui se consacrèrent entièrement à Dieu sous sa conduite.

Ses premiers soins furent de mortifier son corps par la tempérance et d'abaisser son esprit par une véritable humilité, sachant que c'était par elle que l'on pouvait conserver la pureté du corps et de l'esprit, sans quoi on ne peut rien faire dans les exercices de la vie spirituelle. Il s'appliqua aussi fort exactement à bien régler sa langue, ayant appris de saint Jacques que « celui qui croit être pieux, et néanmoins ne retient pas sa langue, n'a qu'une piété vaine et imaginaire ». Il gouverna vingt ans cette petite communauté de serviteurs de Dieu avec tant de prudence, que, sans les charger de beaucoup d'austérités, il avait soin de donner à leur corps et à leur esprit des occupations qui les rendissent dignes d'une si sainte vocation.

Cette sage conduite fit bientôt connaître le mérite et la sainteté de Jean; c'est pourquoi après la mort de l'évêque de Colonie, dans le patriarcat de Constantinople, les habitants de ce diocèse supplièrent l'archevêque de Sébaste, leur métropolitain, de leur donner pour pasteur ce saint abbé, qui était déjà prêtre. Ce prélat, qui connaissait sa vertu, le fit venir sous un autre prétexte, et le sacra évêque, quelque résistance qu'il apportât. Cette nouvelle dignité ne changea rien à sa manière de vivre, et il continua de pratiquer, dans l'épiscopat, ce qu'il avait pratiqué dans son monastère. Il y fit toujours les mêmes prières et les mêmes mortifications, afin de conserver inviolablement la chasteté de son corps et la pureté de son cœur. On remarque qu'il ne voulut jamais se servir de bains, si ordinaires en ce temps-là, mais qui auraient alarmé ses yeux pudiques, pour ne point se voir lui-même. L'exemple de sa vertu toucha Pergame, un de ses frères, et Théodore, un de ses cousins, qui tous deux avaient des emplois honorables à la cour de l'empereur. Ils menèrent une vie sainte au sein des honneurs et des richesses. Mais Jean ne reçut pas la même consolation de son beau-frère Pasinique, gouverneur d'Arménie. Cet homme, quand sa femme fut morte, n'eut plus aucun égard pour le saint prélat : il mettait même le trouble dans son diocèse, empêchait les ecclésiastiques de s'acquitter de leur ministère, et violait le droit d'asile dont jouissaient les églises. Jean employa d'abord, pour désarmer son oppresseur, les prières et les remontrances, qui furent inutiles. Il alla alors à Constantinople porter ses plaintes l'empereur Zénon, dont il obtint justice. Mais craignant pour l'avenir de nouveaux embarras, il résolut de renoncer à son évêché : il s'embarqua à l'insu des prêtres et des autres personnes qui composaient sa suite, et passa à Jérusalem pour y vivre inconnu. Il se logea d'abord dans l'hôpital de Saint-Georges, martyr, pour y servir les pauvres vieillards qui y étaient entretenus, et que, pour ce sujet, on appelait *Géronocomion*, et par abréviation *Gérocomium*.

Saint Jean demeura là quelque temps, priant sans cesse Notre-Seigneur, avec larmes, qu'il daignât lui faire connaître sa volonté, et lui découvrir un lieu propre pour ne s'occuper qu'à l'ouvrage de son salut. Comme il passait une nuit en oraison et levait les yeux au ciel, il aperçut une étoile d'une admirable clarté, en forme de croix, entendit une voix qui lui dit : *Si tu veux te sauver, suis cette lumière.* Il obéit à ces paroles, et, sortant à l'heure même, il suivit cette étoile qui le conduisit en Palestine, au monastère de Saint-Sabas, appelé la Grande-Laure : ce lieu était rempli de cellules séparées où vivaient cent cinquante solitaires. Leur chef, saint Sabas, reçut le bienheureux Jean, sans connaître ses mérites, ni sa dignité, et dit à l'économe de lui donner une des charges qui dépandaient de la sienne. Le nou-

vel ermite s'en acquitta dignement, rendant à cet économe et à tous les autres Pères une parfaite obéissance, exécutant tout ce qu'on lui commandait avec humilité, avec promptitude et avec joie; il allait chercher de l'eau dans le torrent; il faisait cuire les provisions nécessaires pour les ouvriers qui bâtissaient; il travaillait lui-même comme un manœuvre. Il eut ensuite la charge de recevoir les hôtes; le Saint les servait comme il eût servi Jésus-Christ lui-même. Dans cette place si dangereuse, même pour les plus parfaits, son âme demeura toujours dans le recueillement : tout le monde admira sa modestie, sa douceur, sa charité. Ensuite, Sabas lui fournit les moyens d'avancer dans les exercices de la contemplation en lui permettant de vivre dans une cellule séparée des autres. Il y demeura trois ans sans être vu de personne durant les cinq premiers jours de chaque semaine. Le samedi et le dimanche, il allait à l'église, où il entrait toujours le premier et n'en sortait que le dernier : là, avec une crainte respectueuse, une modeste gravité et une piété fervente, il chantait les psaumes selon la Règle. Sa componction était si grande, que lorsqu'on offrait le divin Sacrifice, il répandait une grande abondance de larmes; les Pères ne pouvaient assez admirer ce don qu'il avait reçu de Dieu. Au bout de trois ans, il fut établi économe de la Laure; il s'acquitta si bien de cette charge, que l'on voyait sensiblement que Dieu versait ses bénédictions sur cette communauté par son ministère.

Enfin, saint Sabas trouvant dans le bienheureux Jean un religieux parfait et d'une vertu éminente, voulut le faire ordonner prêtre, ne sachant pas qu'il le fût. Il le mena pour ce sujet à Jérusalem, au saint patriarche Elie; lorsqu'on fut arrivé à l'église du Mont-Calvaire, où Jean devait recevoir les ordres, il demanda au patriarche un entretien secret : l'ayant obtenu, il lui dit qu'il était évêque, et qu'il s'était retiré dans la solitude pour y faire pénitence de ses péchés et y attendre la miséricorde de Dieu. Le patriarche, admirant la vertu de Jean, lui promit le secret, et, appelant saint Sabas, il lui dit que ce solitaire lui avait déclaré des choses qui l'empêchaient de l'ordonner; les deux solitaires retournèrent, Jean, dans sa cellule, et l'abbé, dans une caverne éloignée de trente stades [1] de la Laure où, pleurant amèrement devant Dieu, il lui dit : « Pourquoi, Seigneur, avez-vous permis que je me sois trompé en la personne de Jean, le jugeant digne de la prêtrise, tandis qu'il ne mérite pas de servir vos autels? » Il passa la nuit à gémir ainsi. Un ange lui apparut le matin et lui dit: « Sabas, console-toi, Jean n'est pas un vase inutile : c'est, au contraire, un vase d'élection; mais celui qui est déjà évêque ne peut pas être ordonné prêtre ». Il serait difficile de décrire quelle fut la joie de saint Sabas quand il apprit ce secret, et avec quel respect il alla aussitôt trouver son bienheureux disciple dans sa cellule. Notre Saint le supplia de ne rien dire à personne de ce que Dieu lui avait découvert, parce qu'autrement il le contraindrait de se retirer : et le saint abbé le lui promit.

Notre bienheureux demeura ensuite quatre ans renfermé dans sa cellule, sans parler à personne, excepté une fois que le patriarche Elie, étant venu faire la dédicace de l'église du nouveau monastère de la Laure, sous le nom de la très-sainte Vierge, voulut le voir et l'entretint quelque temps avec une extrême satisfaction. La sédition de quelques moines ayant obligé saint Sabas à quitter sa Laure en 503, notre Saint, qui ne voulait pas rester avec ces rebelles, s'enfuit dans le désert de Rube. Il y passa neuf ans dans

1. 5 kilomètres 548 mètres 66 centimètres, s'il s'agit du stade olympique; 6 kilomètres 390 mètres, s'il s'agit du stade oriental basé sur le pied philétérien.

le silence, ne conversant qu'avec Dieu et ne vivant que de fruits et de racines sauvages. Rien ne put le décider à retourner dans sa Laure révoltée : ni les prières des solitaires, ni la disette, ni le retour annuel de la fête de Pâques, ni les invasions des Sarrasins dans son désert. Dieu récompensa sa foi et sa constance : des inconnus lui apportèrent des vivres. Un lion, qui rôdait autour de la caverne habitée par Jean, le préservait de l'approche des Barbares.

Sabas fut rappelé pour gouverner la Laure, en 510; il alla aussitôt chercher le Saint dans sa solitude et le ramena dans la communauté. Jean rentra donc dans son ancienne cellule, où il continua, pendant quarante ans, sa vie silencieuse et angélique.

Néanmoins, il ne refusait pas ses instructions aux personnes qui venaient le consulter : de ce nombre était son biographe Cyrille, qui commença à écrire la vie du Saint dès son vivant, lorsqu'il était âgé de cent quatre ans. Il avait encore l'esprit très-vif et le visage gai. Dieu lui avait accordé le don de prophétie et celui des miracles. En voici trois exemples rapportés par Cyrille : « J'avais environ seize ans », dit cet auteur aussi savant que judicieux, « lorsque j'allais consulter saint Jean, qui en avait alors quatre-vingt-dix, sur l'état que je devais embrasser. Il me conseilla de me consacrer à Dieu dans le monastère de Saint-Euthyme. J'en choisis un autre parmi ceux qui étaient situés sur le bord du Jourdain; mais je n'y fus pas plus tôt arrivé, que j'y tombai malade. Mon état devenant plus dangereux, je commençai à me repentir de n'avoir pas suivi exactement le conseil du serviteur de Dieu. Il m'apparut pendant la nuit, et après m'avoir repris avec douceur de mon attachement à mon propre sens, il me dit que si je me rendais au monastère de Saint-Euthyme, j'y recouvrerais la santé. Je me lève, je participe aux saints Mystères, je prends de la nourriture, je me sens fort, je me mets en route à pied vers le monastère de Saint-Euthyme, au grand étonnement de tous ceux qui savaient que j'étais malade ». A partir de cette époque, Cyrille se conduisit toujours par les conseils de Jean. Laissons-le nous raconter encore un miracle opéré par le Saint. « Un jour que le serviteur de Dieu me communiquait, par la fenêtre de sa cellule, la céleste doctrine, un homme, appelé George, lui amena son fils qui était possédé du démon, et l'ayant mis devant sa fenêtre, se retira. L'enfant était là gisant et pleurant. Jean vit son état malheureux et fut touché de compassion. Il pria pour lui, l'oignit d'huile bénite, et le délivra du malin esprit ». Un seigneur, infecté d'hérésie, ayant été présenté à notre Saint par un fervent chrétien, nommé Théodore, qui dit : « Mon Père, bénissez-nous »; Jean répondit : « Vous, Théodore, je vous bénis de grand cœur; mais je ne puis bénir votre compagnon, tant qu'il ne renoncera pas à l'hérésie ». Le seigneur, surpris et persuadé que ces circonstances ne pouvaient être connues de Jean que par révélation, se convertit. Le Saint le réconcilia avec l'Eglise et lui donna la sainte Eucharistie.

Une cousine du converti, nommée Basiline, désirait ardemment converser avec le bienheureux solitaire; mais comme il ne recevait point les femmes, elle cherchait par quel moyen elle pourrait obtenir cette faveur. Le Saint l'ayant su par révélation, lui apparut pendant son sommeil, et lui dit : « Me voici de la part de Dieu : si vous avez quelques conseils à me demander, faites-le ». Il répondit, en effet, à toutes les questions que lui fit Basiline; de quoi elle rendit de grandes grâces à Dieu.

Saint Jean mourut en 558. Il avait passé soixante-seize ans dans le désert : sa vie solitaire ne fut interrompue que par la courte durée de son épiscopat.

Les attributs iconographiques de saint Jean le Silenciaire, sont le *doigt* posé sur les lèvres pour indiquer son amour du silence; *le lion* et *le crucifix lumineux*. Nous avons vu dans sa vie, qu'une étoile en forme de crucifix lui apparut pour lui indiquer sa route. Quant au *lion,* on a vu également que le roi des déserts s'était donné la mission de protéger le Saint contre les Sarrasins.

Tiré de sa Vie écrite par le moine Cyrille. Cf. Godeau, *Eloges des évêques illustres.*

SAINT ONÉSIME, ÉVÊQUE DE SOISSONS (fin du IVe siècle).

Onésime, contemporain de saint Hilaire de Poitiers et de saint Martin de Tours, ces illustres pontifes qui jetèrent tant de gloire sur l'église des Gaules, imita leur zèle en travaillant à extirper de son diocèse les restes de l'idolâtrie qui avaient survécu aux efforts apostoliques des premiers évêques, surtout dans les campagnes, dans les forêts et sur le bord des rivières où le culte druidique conserva longtemps quelque empire. On peut même dire qu'il ne put jamais être tellement aboli qu'il n'en restât quelque réminiscence dans les superstitions dont certaines fontaines et pierres extraordinaires sont encore aujourd'hui l'objet. Du reste, pour transformer le culte idolâtrique rendu aux arbres antiques, aux rochers par les anciens Gaulois, en un culte moins superstitieux, les évêques y placèrent des reliques, y figurèrent des croix, ou y attachèrent la mémoire de quelque Saint qui aura remplacé la divinité à laquelle ils étaient primitivement dédiés. Mais les croyances druidiques, transportées dans les usages religieux et naïfs du peuple, lors de la diffusion du christianisme, n'en demeurèrent pas moins fort entachées de superstition. On a vénéré de tout temps ces grès énormes, ces pierres sacrées, qu'on voit près des églises, à Brétigny, à Neuilly-Saint-Front, à Bitry, à Caisne. Ce sont, il est vrai, selon la croyance populaire, des saints qui y ont touché, qui s'y sont reposés, qui y ont laissé l'empreinte de leurs pas comme sur la pierre Saint-Martin, à Autrèches ; mais la confiance que l'on a en leur vertu, plus que problématique, ne rappelle que trop les erreurs grossières de nos pères avant leur conversion à la foi. « Onésime s'appliqua donc à soumettre au joug léger de l'Evangile le pays soissonnais où dominait encore la puissance du démon. Partout les autels des faux dieux sont renversés, et les temples païens détruits ». Il administre le baptême à de nombreux néophytes et il fait, *dans la vallée soissonnaise, beaucoup de miracles nécessaires à la tendre enfance de cette Eglise naissante.* Il s'efforça aussi de la préserver de l'hérésie arienne qui avait gagné les Gaules. Les évêques gallo-romains réussissaient d'autant plus dans leurs entreprises pour l'avancement du christianisme, qu'ils étaient mieux secondés par le pouvoir impérial. Julien l'Apostat avait bien essayé quelques efforts pour la restauration du paganisme, mais, outre que ce culte absurde ne pouvait tenir aux lumières de la foi, Théodose eut bientôt fait oublier ces tentatives passagères en décrétant la fermeture des temples et la proscription définitive du vieux culte agonisant (393-395.)

Onésime, comme son collègue Martin de Tours, joignait à la parole ardente d'un apôtre une piété exemplaire, l'amour ou plutôt la passion des souffrances, le mépris des richesses et l'aversion des plaisirs. D'une constitution faible et maladive, il savait dominer par la puissance de son âme les infirmités d'un corps travaillé par la douleur. Il s'était voué à lui-même une haine qui faisait de sa vie un martyre continuel. Sa mort fut si édifiante et si pleine de mérites que les fidèles qui l'avaient regardé comme un Saint pendant sa vie, le canonisèrent d'une voix unanime après son décès arrivé dans une extrême vieillesse, le 3 des ides de mai (13 mai), vers la fin du quatrième siècle. Il fut inhumé dans la chapelle de Saint-Georges située au cimetière de ce nom, dans le *fisc* de Crouy. Selon l'historien de la métropole de Reims, le corps de saint Onésime fut, dans la suite, transféré dans l'église du monastère qui s'éleva sur l'emplacement du domaine impérial de Crouy et il y resta quatre-vingt-dix ans, après lesquels il fut conduit dans l'église de Saint-Amand, de Douai, dont les moines, au Xe siècle, en donnèrent une partie au prieuré de Donchery, près de Sedan, dépendant de l'abbaye de Saint-Médard.

En l'absence de tout monument historique, on peut conjecturer que ce fut saint Onésime qui construisit, à la fin du IVe siècle, vers 388, sur l'emplacement de l'ancien oratoire dédié à la sainte Vierge, la basilique de Saint-Gervais et Saint-Protais, lorsque saint Ambroise ayant fait la découverte de leurs précieuses reliques, en distribua, selon Grégoire de Tours, une partie entre plusieurs villes des Gaules et de l'Italie.

Selon toutes les probabilités, cette basilique dédiée de temps immémorial à la sainte Vierge et à ces deux Saints fut dès lors la *Mère Eglise* (*Matrix Ecclesia*), le chef de la ville et de tout le diocèse, celle où siégeait l'évêque dans sa *chaire* (cathedra), entouré de l'élite de *son clergé*, la cathédrale, en un mot, dont il n'est fait une mention authentique qu'en 646 et qui paraît avoir toujours existé à travers toutes ses transformations architecturales, à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, dans la pure splendeur du grand style du moyen âge.

Extrait des *Annales de l'Eglise de Soissons.*

SAINTE AGNÈS ET SAINTE DISCIOLE, VIERGES A POITIERS (588).

Sainte Agnès, la très chère fille, en Jésus-Christ, de sainte Radegonde, fut élevée auprès de cette reine dès sa plus tendre enfance. Lorsque Radegonde se retira de la cour avec la permission du roi, et se consacra à Dieu dans le monastère qu'elle fonda à Poitiers, Agnès la suivit dans cette retraite. Ses progrès dans la perfection chrétienne furent tels que la reine, admirant ses vertus, la vénérait comme sa maîtresse et comme sa mère, et qu'elle voulut se mettre sous sa direction avec toutes les vierges des plus grandes familles qui affluaient au monastère. C'est pourquoi, avec le consentement des sœurs et de tous les prélats de la province, Agnès reçut la bénédiction abbatiale de l'évêque de Paris, saint Germain, que Clotaire avait amené avec lui à Tours et présenté à la pieuse reine. Elle fit le voyage d'Arles avec sainte Radegonde, et adopta, pour le nouveau monastère de Poitiers, la Règle dressée par saint Césaire pour une Congrégation de vierges que dirigeait sa sœur Césarie.

Agnès montra dans son gouvernement autant de prudence que de zèle, autant de fermeté que de douceur. Elle eut bientôt deux cents religieuses sous sa conduite. Cédant enfin à ses instantes prières, Mérovée, évêque de Poitiers, accepta la haute direction du monastère. Saint Fortunat, qui monta depuis sur le siége de Poitiers, et qui exerça dans l'abbaye le ministère sacerdotal du vivant d'Agnès et de sainte Radegonde, nous a laissé dans ses poésies de précieux témoignages des vertus de la sainte abbesse. Il la représente comme le modèle des vierges par sa fidélité au céleste Epoux, comme l'exemple des abbesses par le zèle de ses devoirs, et ne parle d'elle que dans les termes d'une pieuse vénération. Sainte Agnès s'envola dans le sein de la céleste béatitude le 13 de mai, l'an 588, neuf mois après sainte Radegonde ; elle fut ensevelie dans l'église de Sainte-Marie, hors des murs, aujourd'hui de Sainte-Radegonde.

Parmi les religieuses que l'exemple et les entretiens de sainte Radegonde attiraient en grand nombre dans le monastère gouverné par sainte Agnès, il y en eut une qui brilla d'une manière particulière par son humilité, sa modestie, la simplicité de ses mœurs, par l'observance attentive de la Règle : ce fut la bienheureuse Disciole, nièce de saint Sauve, évêque d'Albi. Se sentant près de mourir, elle dit à ses sœurs rassemblées auprès d'elle et qu'attristait l'attente de son dernier soupir : « Retirez-vous un peu afin que je puisse reposer ». Elles la quittèrent donc, tout en ne s'éloignant pas de sa cellule, et purent s'apercevoir des ardents désirs du ciel qu'elle exprimait par ses ferventes aspirations. Après sa mort précieuse devant Dieu, son corps brilla d'un éclat extraordinaire.

Les restes de sainte Agnès et de sainte Disciole furent déposés près du tombeau de leur mère, déjà vénérée alors comme une Sainte, et qui les avait précédées de peu de temps dans la bienheureuse éternité. Placées, l'une à droite à cause de sa dignité d'abbesse ; l'autre à gauche de l'illustre reine, elles semblaient consacrer ensemble, dans la crypte de l'église bâtie par elle, le pieux souvenir de leur religieuse intimité. Là, toutes deux furent et sont encore l'objet des prières et de la vénération des populations du Poitou, auxquelles viennent se joindre, chaque année, celles de toutes les provinces limitrophes, attirées vers elles par une confiance que d'éclatants miracles ont justifiée mille fois. Souvent, sans doute, on puisa, dans ces deux tombes, de nombreuses portions de ces reliques précieuses ; car, lors des réparations de la crypte et de son pourtour, rendus, en 1854, à leur état primitif par les ordres de Mgr Pie ; quand il fut donné à celui qui trace ces lignes de tirer de leur obscurité quatorze fois séculaire les deux cercueils de pierre qui avaient renfermé les corps sacrés des saintes filles, on n'y trouva que d'assez rares fragments mêlés à des débris d'étoffes de soie et d'or. Ce qu'il y avait d'insigne avait donc disparu par quelques causes dont on n'a aucun souvenir ; mais les derniers débris, dont l'authenticité fut alors canoniquement reconnue, ne cessent pas de sanctifier par leur présence l'église souterraine, où

sainte Radegonde n'a plus aussi qu'une portion d'elle-même. A l'autel principal de la sainte reine, fixé dans l'abside orientale de la crypte, deux autres ont été annexés et occupent chacun l'un des deux autres bras de la croix : celui du nord, à droite de sainte Radegonde, consacré sous le vocable de sainte Agnès ; celui du sud, sous celui de sainte Disciole. Ils recouvrent les sarcophages, et, comme dans la primitive église, le saint sacrifice y peut être offert sur les restes vénérables des amies de Dieu.

Propre de Poitiers, et M. l'abbé Aubert, chanoine, historiographe de Poitiers.

SAINT FLAVIUS, ÉVÊQUE DE CHALON-SUR-SAONE (vers 595).

Saint Flavius n'était pas moins distingué par ses vertus que par sa naissance [1]. La haute considération dont il jouissait, détermina saint Gontran, roi de Bourgogne, à le choisir pour son référendaire ou chancelier. Il lui confia donc le sceau royal, et le soin de distribuer les aumônes. Cette charge honorable demandait un homme juste, zélé, vigilant, ferme et charitable. Flavius réunissait toutes ces qualités, et le choix de Gontran fit autant d'honneur au roi qu'à son ministre.

Après la mort de saint Agricole, en 580, le clergé et le peuple de Châlon élurent pour évêque le pieux chancelier. On pensait que ses talents pour l'administration, et l'habitude de traiter d'importantes affaires, lui faciliteraient l'exercice de la charge pastorale. Le roi de Bourgogne y consentit, heureux de voir choisir un évêque parmi ses principaux officiers. Les historiens du temps vantent l'éloquence de Flavius, forte et douce, également puissante à foudroyer le vice, et à charmer les cœurs par les attraits de la vertu. Ce pieux évêque assista aux deux premiers conciles de Mâcon, en 581 et 585, au troisième de Lyon, en 583, et au second de Valence, en 584. On le voit encore assister à Nemours, *Nemptodurum*, au baptême du jeune Clotaire, fils de Frédégonde, avec Ætherius de Lyon et saint Syagre d'Autun.

Saint Flavius fonda ou du moins restaura l'abbaye de Saint-Pierre, en 584. Comme ce monastère tient une grande place dans les annales de Châlon, il convient d'en retracer brièvement l'histoire. L'abbaye de Saint-Pierre était placée sur une éminence, au nord de la ville, dans un lieu où un saint ermite avait élevé un oratoire près du cimetière public [2]. Détruite par les Sarrasins, l'évêque Gilbold la rétablit en 887, sous la Règle de Saint-Benoît, et y choisit sa sépulture et celle des chanoines. Elle fut fort endommagée par le feu du ciel, le 29 août 965. Riche et superbe en ses bâtiments, elle était comme une forteresse entourée de murs et de fossés. L'abbé de Saint-Pierre avait reçu de Clément V le droit de porter la crosse et la mitre. Les évêques de Châlon, à leur première entrée, étaient défrayés à l'abbaye pendant un jour et une nuit; mais l'abbé les obligeait à jurer la conservation des priviléges et exemptions du monastère.

Pillée par les Calvinistes, en 1562, elle fut, l'année suivante, changée en citadelle, par ordre de Charles IX. Les moines dispersés, ayant refusé le château de Germoles, dans la crainte d'y être insultés par les Huguenots, se réunirent en la commanderie de Saint-Antoine, dont la maison leur fut adjugée par le roi. Mais sur l'opposition des Antonins, ils se retirèrent chez les Carmes. Après avoir tenté en vain de s'unir au Chapitre de Saint-Vincent, ils bâtirent une église qui fut consacrée par Pontus de Thyard.

Cette abbaye fut unie à la congrégation de Saint-Maur, en 1662, sous l'abbé Claude Espiard. Tous les religieux étaient nobles ; ils avaient leur noviciat à Chapèze. Les Bénédictins, en 1692, jetèrent les fondements d'une nouvelle basilique, dédiée le 29 août 1713, par Mgr François Madot. Elle sert aujourd'hui d'église paroissiale.

Saint Flavius mourut avant la fin du VI^e^ siècle, et fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre. Relevé de terre par l'évêque Gilbold, il fut canonisé par Jean VIII, en 879. Son chef, que l'on conservait à l'abbaye dans un reliquaire d'argent, fut profané et pillé par les Huguenots. Ces malheureux iconoclastes enlevèrent aussi le chef de saint Loup, que l'on a retrouvé depuis, dix châsses magnifiques où étaient les corps saints, les statues de Notre-Dame, de saint Jean-Baptiste, de saint Jacques et de saint Loup, placées aux piliers qui soutenaient la voûte du chœur, et toutes couvertes d'or fin et d'azur.

On trouve dans plusieurs anciens missels de France, et dans quelques missels autunois manuscrits ou imprimés, antérieurs au XVII^e^ siècle, une hymne composée par saint Flavius de Châlon, pour le lavement des pieds, le jeudi saint. Un coutumier très-ancien de l'église de Cluny affirme

1. Bréviaire et hist. de Châlon. — 2. Courtépée, t. IV, p. 473.

que saint Flavius est réellement l'auteur de cette pièce intéressante qui commence par ces mots :

Tellus et æthra jubilant In magni cœna principis.	La Cène du grand Roi remplit d'allégresse les cieux et la terre...

Cette hymne entoure le fait évangélique de quelques embellissements poétiques, que la foi et la piété expliquent facilement. — Sur un des chapiteaux de Saint-Lazare, comme dans cette hymne, Jésus-Christ, lavant les pieds de saint Pierre, est représenté assisté par des anges.

Note de M. Devoucoux ; *Légendaire d'Autun.*

LE BIENHEUREUX ALBERT D'OGNA, HOMME DE PEINE (1279).

Ce saint homme naquit dans le treizième siècle, à Ville-d'Ogna, lieu du territoire de Bergame, de parents qui étaient laboureurs et qui l'élevèrent très-chrétiennement. Fidèle à correspondre aux grâces qu'il recevait, Albert montra, dès sa première jeunesse, beaucoup d'attrait pour la piété. N'ayant encore que sept ans, il jeûnait trois fois la semaine et distribuait aux pauvres les aliments dont il se privait. Lorsqu'il fut capable de travailler, ses parents l'occupèrent au labourage ; il s'y livra avec ardeur ; mais, tandis que ses mains cultivaient la terre, son esprit se nourrissait de la méditation des vérités du salut, unissant ainsi dans sa personne, par un heureux accord, les fonctions de Marthe et le repos de Marie. Fils respectueux et soumis, il s'engagea dans le mariage par le conseil des auteurs de ses jours. Plus libre alors, il ne mit presque plus de bornes à sa charité pour les pauvres, qu'il assistait généreusement en toute rencontre. Son épouse, moins parfaite que lui, trouvait mauvais que ses aumônes fussent si abondantes, et plus d'une fois lui en fit de vifs reproches ; mais Albert supporta ce contre-temps avec patience et justifia sa conduite par des prodiges. Un jour, entre autres, qu'il avait donné à des indigents le dîner qui était apprêté pour lui et sa famille, il le retrouva miraculeusement sur sa table.

Le serviteur de Dieu était propriétaire de quelques champs qui provenaient de l'héritage paternel. Des hommes riches et puissants lui en disputèrent la possession et finirent par l'en dépouiller. Réduit à l'indigence, il fut obligé de renoncer au labourage et alla se fixer à Crémone, où il gagnait sa vie par son travail. Quoique son nouvel état lui offrît à peine de quoi suffire à ses besoins, il partageait encore avec les pauvres le peu qu'il gagnait à porter du vin, ce qui faisait son occupation la plus ordinaire. Il continua aussi ses diverses pratiques de piété, prouvant ainsi, par son exemple, que les devoirs de la religion peuvent aisément s'allier avec les travaux les plus assidus et les plus fatigants, lorsque l'on cherche Dieu dans la sincérité de son cœur. Sa dévotion le conduisit à Rome et à Saint-Jacques de Compostelle. Dans ces pèlerinages, il se livrait au travail : lorsque les ressources lui manquaient et dès qu'il avait reçu son salaire, il se hâtait d'en distribuer une partie aux indigents. Non content de les assister corporellement, il devenait pour eux un apôtre, par le zèle avec lequel il les exhortait à la patience, à la confession de leurs péchés et à une sincère conversion. C'était aux pauvres des hôpitaux qu'il s'adressait surtout, et il essayait de les porter à la pratique de la vertu par ses exhortations charitables.

Le bienheureux Albert mourut à Crémone le 7 mai 1279[1], et fut enterré dans une des églises de cette ville, où on lui rendit bientôt un culte public, qui a été approuvé par le pape Benoît XIV, le 9 mai 1748. Il est honoré dans plusieurs villes d'Italie et chez les Dominicains, parce qu'il en avait embrassé le Tiers Ordre.

Entre autres merveilles que l'on raconte du bienheureux paysan Bergamasque et qui ont servi à le caractériser dans les arts, on raconte qu'un prêtre, tardant à lui apporter le Viatique, une colombe vola vers lui, tenant dans son bec une hostie pour le communier. On lui donne encore pour attribut la *faux :* s'étant mis en route pour Rome, il vint à manquer d'argent et loua ses bras pour la moisson. Ses compagnons de travail, jaloux de ce qu'il allait plus vite en besogne qu'eux, placèrent une enclume dans l'herbe qu'il devait faucher ; mais il arriva que l'enclume fut coupée comme une tige d'herbe, sans ébrécher la faux du saint homme. Enfin, on le représente encore traversant d'une rive à l'autre du Pô, sur son manteau, parce que les bateliers lui avaient refusé le passage.

Le bienheureux Albert est le patron des hommes de peine.

Voyez les Bollandistes, t. II de mai, et le Bréviaire dominicain, imprimé à Rome en 1771; Godescard (édition de Bruxelles).

1. Les Bollandistes le font mourir en 1190, prétendant qu'il était contemporain et ami de saint Hommebon ; mais, suivant l'opinion de Benoît XIV, la date de 1279 est la plus certaine.

XIV° JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

Le triomphe de saint BONIFACE, martyr, qui ayant souffert la mort sous Dioclétien et Maximien, à Tarse, en Cilicie, fut ensuite transporté à Rome et enterré sur la voie Latine. IV° s. — En Gaule, saint PONTIUS, martyr, qui par sa prédication et son zèle convertit les deux césars Philippe, à la foi, et remporta sous Valérien et Gallien la palme du martyre. 257. — En Syrie, les martyrs saint VICTOR et sainte COURONNE, exécutés sous l'empereur Antonin. Victor fut d'abord tourmenté de plusieurs manières également horribles par le juge Sébastien. Couronne, femme d'un soldat, admirant sa constance, se mit à le louer et à le proclamer bienheureux ; et en même temps elle vit deux couronnes descendre du ciel, l'une pour Victor et l'autre pour elle, ce qu'elle déclara hautement en présence de tout le monde : aussi le juge la fit démembrer entre deux arbres, et fit couper la tête à Victor. II° s. — En Sardaigne, les saintes Justa, Justine et Hénédine [1]. II° s. — A Rome, saint PASCAL, pape, qui tira des cryptes plusieurs corps des saints Martyrs et les plaça honorablement dans différentes églises. 824. — A Ferentino, en Toscane, saint Boniface, évêque, qui, au rapport de saint Grégoire, pape, commença dès son enfance à briller par sa sainteté et par ses miracles. VI° siècle. — A Naples, saint Pomponne, évêque [2]. Vers 536. — En Egypte, saint PACOME, abbé, qui fonda plusieurs monastères en ce pays, et écrivit pour ses moines une Règle qu'un ange lui dicta. 348.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Apt, en Provence, sainte Augie, vierge et martyre, dont on ne sait rien sinon que ses reliques étaient autrefois en grande vénération à Apt et à Aix. Elle souffrit probablement sous les empereurs païens. — A Clermont, en Auvergne, saint Aproncule, évêque, qui remplit dignement ce siége, que saint Sidoine Apollinaire venait de laisser vacant par sa mort. Né à Autun, il avait été auparavant évêque de Langres, mais il en avait été chassé par une injuste persécution, que lui suscita Gondebaud, roi arien des Burgondes. Gondebaud, soupçonnant le saint évêque de comploter un soulèvement en faveur de Clovis, avait donné ordre à ses sicaires de l'assassiner. Aproncule se fit descendre pendant la nuit du haut des murs de Dijon et s'enfuit à Clermont où Sidoine Apollinaire, mourant, le désigna pour son successeur. Il avait marché devant le Seigneur dans la paix et la justice ; il avait détourné bien des âmes de l'iniquité, car les lèvres du pontife sont les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on doit entendre l'explication de la loi [3]. 488. — A Fontenelle, en Normandie, saint Erembert, évêque de Toulouse, qui mourut en ce monastère, où il avait été longtemps religieux ; il était natif du village de Pecq, près de Saint-Germain en Laye. 678. — Aux diocèses de Séez, de Chartres et de Blois, saint GILDÉRIC ou JOUDRY, solitaire [4]. — Au monastère de Saint-Bertin, le vénérable Godescalc, abbé de cette maison, qui accueillit, avec de grandes marques de respect et de charité, saint Thomas de Cantorbéry, qui abordait en France comme exilé. 1176. — En 1620, 1720, 1820, fête séculaire de Notre-Dame de Gray, établie en mémoire du premier prodige opéré par la statue miraculeuse que possède cette ville. La statue de Notre-Dame de Gray est faite avec du bois du célèbre chêne de Montaigu, en Belgique. De 1620 à 1624, on compte plus de deux mille cinq cents miracles opérés à Gray : Marie continue à se montrer favorable aux nombreux pèlerins et aux pieux fidèles qui vont encore la visiter de nos jours. En 1849, le cardinal Matthieu consacra tout le diocèse de Besançon à Notre-Dame de Gray, et le choléra cessa. La statue qui était, avant la Révolution, confiée à la garde des Capucins, est aujourd'hui dans l'église paroissiale. — A Saint-Léonard de Rubempré, au diocèse d'Amiens, translation des reliques de saint Victorin, enfant martyr à Rome [5]. 1846.

1. Sainte Justine et sainte Hénédine passent pour avoir été les suivantes de sainte Justa. Celle-ci donna son nom à une ville autrefois épiscopale de l'île de Sardaigne où son culte était très-répandu.

2. Il fonda l'église de Sainte-Marie Majeure, qui est encore de nos jours l'une des plus fréquentées de Naples, et y fut enseveli,

3. Exode, II. — 4. Voir sa Vie au *Supplément*. — 5. Voir au 1er mai note 1, page 158.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Dans la ville de Saint-Laurent, en Calabre, saint Gérasime, moine de notre Ordre.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Cantorbéry, en Angleterre, le supplice de plusieurs martyrs de l'Ordre des Chanoines réguliers, qui répandirent leur sang pour la foi de Jésus-Christ.

Martyrologe des Franciscains. — A Favriano, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux François de Favriano, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, prédicateur excellent, illustre par la gloire de ses vertus et de ses miracles, qui s'envola au ciel le 22 avril : le pape Pie VI approuva le culte qu'on lui rendait de temps immémorial.

Martyrologe des Mineurs conventuels. — Le bienheureux Gérard de Villamagna, chevalier de Jérusalem, du Tiers Ordre de Saint-François, illustre par son amour de la contemplation et de la pénitence. 1267.

Martyrologe des Augustins. — A Florence, saint Antonin, évêque, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Martyrologe des Servites. — Saint Stanislas.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Pascal, pape.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — Le bienheureux GILLES de Saint-Irène ou Santarem.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Venise, la translation de saint Barbaro, martyr, apporté de Modon, en Grèce, dans cette ville. Il souffrit sous Julien l'Apostat. — A Anvers, la translation de saint Claude, martyr, dont le corps fut envoyé de Rome en cette ville, l'an 1656. — A Gênes, saint AMPÈLE, solitaire. v^e^ s. — A Pérouse, saint Bevignat, moine et anachorète. Saint Bevignat est un de ces Saints si nombreux ignorés pendant leur vie et que Dieu s'est plu à glorifier après leur mort : un temple s'éleva pour recevoir ses reliques, et la cathédrale s'honora d'en abriter une partie. Vers l'an 500. — A Salerne, saint Bonose, évêque. — A Lismoria, en Irlande, saint Cartag. Disciple de saint Comgall, il fonda, dans le West-Meath, le grand monastère de Ruithin qui devint la plus célèbre école de sciences et de piété qu'il y eût en Irlande au VII^e^ siècle. Les persécutions d'un roi du voisinage l'ayant obligé à prendre la fuite, il se retira après avoir gouverné quarante ans le monastère de Ruithin, dans la province de Leinster, où il fonda un autre monastère à Lismoria dont il est regardé comme le premier évêque. 637. — En Norwége, saint Halward, qui fut mis à mort dans un voyage qu'il faisait en Gothland pour affaires commerciales, parce qu'il avait pris la défense d'une femme injustement accusée de vol. La légende le dit cousin du roi de Norwége, saint Olaf. Il aurait donc vécu vers l'an 1000. — A Santarem, en Portugal, le bienheureux Gilles, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. 1265. — En Angleterre, sainte Julienne de Norwich. Il est probable qu'on ne saurait plus rien d'elle, s'il n'existait un livre où elle rend compte des révélations dont Dieu l'a favorisée. Julienne dit, dans sa préface, « qu'elle n'était qu'une jeune fille ingénue, sans instruction et sans expérience ». Dans ses prières, elle demandait surtout trois grâces : « D'éprouver une véritable douleur de la passion de Jésus-Christ ; d'être atteinte d'une maladie corporelle, afin qu'elle pût souffrir pour la gloire de Dieu ; de ressentir un désir de plus en plus intense d'être unie à Dieu ». A l'âge de trente ans, elle tomba gravement malade. Tout le reste de sa vie se passa dans une espèce d'agonie ou de léthargie, sans qu'elle reprît jamais ses sens. 1342. — A Ratisbonne, le bienheureux Tuton, d'abord moine au couvent de Saint-Emméram, secrétaire de l'empereur Arnoul et évêque de Ratisbonne. Conrad, qui succéda à Arnoul, étant venu à Ratisbonne, voulut enlever le livre d'évangiles, orné de pierres précieuses, dont ses prédécesseurs avaient fait présent à l'église épiscopale. Tuton dut céder devant la violence ; mais, en plaçant le livre sur l'autel, il dit : « Que saint Emméram accuse, au jour de la justice, l'auteur de cette soustraction ». Le châtiment suivit de près le crime. Dès que Conrad fut monté à cheval, il sentit de violentes douleurs dans le bas ventre. Il fit aussitôt rendre le livre ; mais il emporta son mal jusque dans le pays des Francs où il mourut. Quant à Tuton, il perdit, plus tard, la vue et fit tourner cette affliction à son avantage spirituel. 931.

SAINT BONIFACE, MARTYR

IVe siècle. — Pape : Marcel. — Empereurs : Galère ; Maximien.

Que cette histoire du martyr Boniface est profonde ! Comme on y sent cette divine nostalgie de l'âme qui a exilé et qui veut revenir !

. . . . . .

Ecoutez l'humble et forte réponse d'un pécheur. Par faiblesse, transgressant la loi de Dieu, dans ses œuvres, il ne voulait pas du moins l'abjurer. On lui disait : « Vous, et la plupart des vôtres, vous êtes vaincus. Cette loi austère du Christ, elle est trop dure aussi pour vous, et vous ne l'observez pas ». — « Oui », dit-il, «.mais nous en gémissons, et nous nous condamnons et nous obtiendrons de Dieu cette grâce de ne point nous laisser ignorer que nous avons besoin du martyre ».

Parfums de Rome, II, p. 271, éd. de 1867.

Au temps où Dioclétien, proclamé consul pour la quatrième fois, et Maximien pour la troisième, gouvernaient le monde, il s'éleva une grande sédition parmi les Gentils, à l'occasion de la persécution qui sévissait contre les chrétiens. Il s'agissait de contraindre tous les vrais adorateurs du Christ à courber la tête devant d'infâmes idoles. Les tyrans, de leur côté, avaient choisi un des officiers attachés à leurs personnes, et l'avaient investi de tous les pouvoirs ; c'était un juge cruel, astucieux et perfide, nommé Simplicius. Ils l'envoyèrent en Orient, dans la ville de Tarse, métropole de la province de Cilicie, avec la mission de faire subir un interrogatoire, en audience publique, sans distinction de sexe ni d'âge, à tous ceux qui confessaient le nom du Christ. Il devait, en même temps, employer tous les supplices, pour les faire promptement céder aux folles impiétés des empereurs.

Il y avait à Rome une femme opulente, nommée Aglaé. Elle était fille d'Acace, personnage d'une illustre famille et qui, lui-même, avait été proconsul. Trois fois elle avait donné les jeux publics à Rome, et joui des honneurs réservés au préfet de la ville. Elle avait sous sa main soixante-treize intendants pour ses domaines, avec un chef au-dessus de cette armée, pour la commander. Il se nommait Boniface ; c'était le complice de tous les désordres de sa maîtresse. Adonné au vin et à la débauche, il aimait tout ce que Dieu déteste. Cependant il avait trois qualités excellentes : il était hospitalier, généreux et accessible à la compassion. Si, par hasard, il rencontrait un étranger ou un voyageur, il l'invitait avec empressement et affection, et le servait lui-même. La nuit, il parcourait les places publiques et les rues, distribuant des secours à tous ceux qui étaient dans le besoin.

Enfin, après de longues années, la dame romaine, touchée de la grâce de Dieu, fit venir son intendant, et lui dit : « Boniface, mon frère, tu sais en combien de crimes nous nous sommes plongés, sans avoir jamais réfléchi qu'il faudra nous présenter devant Dieu, et lui rendre compte de tout le mal que nous aurons fait en ce monde. Mais, aujourd'hui, j'ai entendu dire à des chrétiens que, si quelqu'un assiste les Saints qui combattent et meurent pour la gloire du Christ, il aura part à leur récompense, au jour terrible des justes jugements du Seigneur. En même temps, j'ai appris que des

serviteurs du Christ combattent en Orient contre le démon et livrent leurs corps aux tourments, pour ne point renier leur maître. Va donc, et apporte-nous des reliques des saints Martyrs, afin qu'en les honorant et en leur bâtissant des oratoires dignes de leurs combats, nous soyons sauvés par leur intercession, nous et un grand nombre d'autres ».

Le serviteur prit aussitôt avec lui une grande quantité d'or pour acheter des reliques de saints Martyrs, pour le distribuer aux pauvres en même temps, et aussi pour honorer les saints martyrs : il se choisit douze chevaux, trois litières et des parfums de toute sorte. Sur le point de partir, il dit agréablement à Aglaé : « Maîtresse, si je trouve des reliques de saints Martyrs, je les apporterai ; mais si mes propres reliques vous arrivent, recevez-les comme celles d'un Martyr ». Aglaé lui répondit : « Laisse là ton ivresse et tes extravagances ; pars et n'oublie point que tu as à porter les reliques des saints Martyrs ; et moi, malheureuse pécheresse, je t'attends bientôt. Que le Seigneur, le Dieu de l'univers, qui a daigné prendre pour nous la forme d'esclave et verser son sang pour le salut du genre humain, envoie son ange devant toi, qu'il dirige tes pas dans sa miséricordieuse bonté et qu'il accomplisse mon désir, sans égard à mes crimes ».

Boniface partit donc, et, sur la route, il se disait à lui-même : « Il est juste que je ne goûte pas même aux viandes et que je ne boive pas de vin, puisque, malgré mon indignité et mes crimes, je dois porter les reliques des saints Martyrs ». Puis, levant les yeux au ciel, il priait ainsi : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Fils unique, venez au secours de votre serviteur ; dirigez la voie par laquelle je dois marcher, afin que votre saint nom soit glorifié dans les siècles des siècles. Amen ». Cette prière terminée, il continuait sa route.

Après quelques jours de chemin, Boniface arriva dans la ville de Tarse : il apprit qu'à ce moment-là même les saints athlètes du Christ combattaient les glorieux combats du martyre, et il dit aux serviteurs qui l'avaient suivi : « Mes frères, allez chercher une hôtellerie, et faites-y reposer les bêtes. Moi, je m'en vais visiter ceux que mon cœur aime et désire surtout rencontrer ».

Il alla donc au stade où combattaient les saints Martyrs ; il les vit dans les tortures. L'un était pendu la tête en bas, au-dessus d'un grand feu ; l'autre avait les quatre membres attachés à des pieux qui les tenaient violemment écartés ; celui-ci était écrasé par des bourreaux qui l'étouffaient ; on promenait sur celui-là un fer tranchant qui le déchirait ; à un autre on avait coupé les mains ; un autre encore avait la gorge traversée par un pieu qui était fiché en terre ; un dernier enfin, les pieds et les mains attachés derrière le dos, était frappé à coups de bâton par les bourreaux. Tous les spectateurs, à la vue de ces tourments, étaient glacés d'effroi. Que dis-je ! l'enfer était vaincu, car les serviteurs du Christ combattaient généreusement.

Boniface s'étant approché des saints Martyrs, leur donna à tous le baiser ; ils étaient au nombre de vingt ; puis, élevant la voix : « Il est grand », s'écria-t-il, « le Dieu des chrétiens ; il est grand le Dieu des saints Martyrs ! Je vous en conjure, serviteurs du Christ, priez pour moi, afin que j'aie le bonheur de devenir le compagnon de votre gloire, en combattant avec vous contre le démon ». Puis, s'asseyant aux pieds des saints Martyrs, il embrassait leurs chaînes et les baisait en disant : « Courage, ô vous, les athlètes du Christ et ses Martyrs ; combattez, foulez aux pieds le démon ; encore un peu de patience, la peine ne sera pas longue, et le repos est sans fin. Les

tortures sont peu de chose, quand la récompense est éternelle. Ici-bas votre corps est déchiré par les bourreaux, mais au siècle à venir il sera servi par les anges ».

Cependant le gouverneur, promenant ses regards sur la foule, aperçut Boniface, et dit aussitôt : « Quel est cet homme qui ose parler ainsi, et nous vouer au mépris, les dieux et moi? » Il le fit amener devant son tribunal, et s'adressant à lui : « Dis-moi qui tu es, pour insulter à la sainteté de mes jugements ». Boniface répondit : « Je suis chrétien, le Christ est mon maître, et je te méprise, toi et ton tribunal ». Le gouverneur dit : « Quel est ton nom? » Boniface répondit : « Je l'ai déjà dit : je suis chrétien ; mais si tu veux connaître le nom que le vulgaire me donne, je m'appelle Boniface ». Le gouverneur dit : « Avant que la torture te déchire les flancs, approche et sacrifie ». Boniface répondit : « Je te l'ai déjà répété plusieurs fois : je suis chrétien, et je ne sacrifie pas aux démons. Si tu veux me punir, frappe ; mon corps est dans tes mains ».

A ce discours, le gouverneur, enflammé de colère, le fit suspendre, la tête en bas, et fit promener sur tout son corps les ongles de fer; on le fit avec tant de violence que toutes les chairs furent enlevées et les os mis à nu. Mais le Bienheureux ne laissait pas échapper une parole ; ses regards étaient fixés immobiles sur les saints Martyrs. Le gouverneur, enfin, le fit détacher et remettre sur ses pieds : et après lui avoir laissé une heure de relâche, il lui dit de nouveau : « Sacrifie, misérable, et prends pitié de ton âme ». Le Bienheureux répondit : « Et toi-même, trois fois misérable, tu ne rougis pas de me répéter sans cesse : Sacrifie ! Ne vois-tu pas que le nom seul de tes vaines idoles m'est un supplice que je ne puis tolérer? » Le gouverneur, furieux, ordonna d'aiguiser des roseaux et de les lui enfoncer sous les ongles des mains ; mais le Saint regarda le ciel et souffrit en silence. Le gouverneur, indigné de le voir insensible à ces tourments, commanda qu'on lui ouvrît la bouche et qu'on lui versât du plomb fondu. Alors le bienheureux athlète du Christ, levant les yeux au ciel, fit cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu; venez au secours de votre serviteur et allégez mes souffrances ; ne permettez pas que je sois vaincu par ce gouverneur sacrilége; vous savez que c'est pour votre nom que j'endure ces tourments ». Et quand il eut fini sa prière, il cria aux saints Martyrs : « Je vous en conjure, serviteurs du Christ, priez pour votre serviteur ».

Les Saints lui répondirent tous d'une voix : « Notre-Seigneur Jésus-Christ enverra son ange ; il te délivrera des mains de ce juge sacrilége et dans peu il achèvera ta course, pour inscrire ton nom au rang des premiers-nés ». Après qu'ils eurent ainsi prié et dit Amen, on entendit dans la foule un long gémissement ; tous répétaient en pleurant : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! il est grand, le Dieu des saints Martyrs ! Christ, Fils de Dieu, sauvez-nous ; nous croyons tous en vous ; c'est en vous que nous cherchons notre refuge : anathème aux idoles des Gentils ». En même temps, le peuple entier courait à l'autel, le renversait et voulait lapider le gouverneur. Celui-ci se leva, effrayé du tumulte, et s'enfuit devant l'orage qui le menaçait.

Mais le jour suivant, dès le matin, il était assis de nouveau sur son tribunal, et se faisait amener le Saint devant lui : « Misérable », lui dit-il, « d'où te vient cette folie de vouloir mettre ton espérance dans un homme, et un homme crucifié comme malfaiteur? » Le Martyr lui répondit : « Tais-toi, et n'ouvre pas tes lèvres impies pour nommer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Serpent cruel, tu enveloppes ton âme d'un voile ténébreux, tu as vieilli dans les mauvais jours : anathème à toi ! Si Jésus-Christ, mon maître,

a supporté tous les tourments, c'est qu'il voulait sauver le genre humain ». Le gouverneur, irrité, ordonna qu'on emplît de poix une chaudière, et, quand elle serait bouillante, qu'on y jetât le Saint, la tête la première. Le saint Martyr du Christ y fut en effet jeté ; mais il avait fait auparavant le signe de la croix. Un ange du Seigneur descendit du ciel et toucha la chaudière. Elle se fondit aussitôt comme de la cire, à la première impression du feu. Le Saint n'eut aucun mal, mais plusieurs des bourreaux furent brûlés.

Le gouverneur, épouvanté de la puissance du Christ, et s'étonnant de la patience du saint Martyr, le condamna à avoir la tête tranchée par l'épée. La sentence était conçue en ces termes : « Il n'a point obéi aux lois des empereurs ; en vertu de notre pouvoir, nous voulons qu'il subisse la peine capitale ». Aussitôt les gardes s'empressèrent de l'arracher du prétoire.

Le saint Martyr ayant fait de nouveau le signe de la croix, supplia les bourreaux de lui donner quelques instants pour prier. Puis, se tenant debout vers l'Orient : « Seigneur Dieu tout-puissant », disait-il, « Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre serviteur ; envoyez votre ange, et recevez mon âme dans la paix, afin que le cruel et homicide serpent, dans sa rage, ne m'empêche pas d'aller à vous ; que je ne sois point le jouet de ses séductions. Donnez-moi le repos dans le chœur des saints Martyrs, et délivrez, Seigneur, votre peuple des tribulations dont l'accablent les impies ; car à vous appartiennent la gloire et la puissance, avec votre Fils unique et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen ».

Quand il eut achevé cette prière, le bourreau lui trancha la tête ; à ce moment, la terre fut ébranlée par une si violente secousse, que tout le monde s'écriait : « Il est grand le Dieu des chrétiens ! » Et plusieurs crurent au Seigneur Jésus-Christ.

Cependant les compagnons de Boniface le cherchaient partout : et ne l'ayant point trouvé, ils commencèrent à se dire les uns aux autres : « Il est maintenant dans un lieu de débauche ou dans un cabaret, à mener joyeuse vie, tandis que nous nous tourmentons à le chercher ». Or, pendant qu'ils raisonnaient ainsi, ils rencontrèrent par hasard le frère du geôlier, et lui dirent : « N'avez-vous pas vu un étranger venant de Rome ? » Il leur dit : « Hier, un étranger a été martyrisé ; on lui a coupé la tête. — Et où est-il ? » reprirent les autres. Il répondit : « Dans le stade ; c'est là qu'il a souffert. Mais quel aspect avait-il ? » Ils dirent : « C'était un homme d'une forte stature, aux larges épaules, à la chevelure bien fournie ; il portait un manteau d'écarlate ». Le frère du geôlier reprit : « L'homme que vous cherchez a subi le martyre sous nos yeux ». Ceux-ci répondirent : « Non, l'homme que nous cherchons est adonné au vin et à la débauche, et il ne fait rien qui puisse lui mériter le martyre ». L'autre dit : « Qu'avez-vous à craindre ? Venez jusqu'au stade ; vous le reconnaîtrez ».

Ils le suivirent donc jusqu'au stade, où il leur montra la dépouille mortelle de Boniface, étendu sans vie. Et ils lui dirent : « Nous t'en conjurons, montre-nous sa tête ». Il les quitta aussitôt et leur rapporta la tête du Martyr. Cette tête fixa un regard sur ses anciens compagnons, et, par la vertu de l'Esprit-Saint, dans ses traits se peignit un sourire. A cette vue, ses compagnons l'ont reconnu, ils pleurent amèrement, et disent : « Ne vous souvenez pas de notre péché et du mal que nous avons dit contre vous, serviteur du Christ » ; puis à l'officier : « C'est bien celui que nous cherchions ; nous vous prions de nous le donner ». L'officier leur répondit : « Je ne puis vous délivrer gratuitement ce cadavre ». Les compagnons de Boniface

payèrent à l'officier cinq cents pièces d'argent et reçurent, à cette condition, le corps du Martyr. Ils l'embaumèrent avec de riches parfums, et l'enveloppèrent de linceuls d'un grand prix; puis ils le mirent sur une litière, et reprirent leur route avec joie, bénissant Dieu de l'heureuse fin du saint Martyr.

Cependant un ange du Seigneur avait apparu à Aglaé, et lui avait dit : « Celui qui était ton esclave est à présent notre frère ; reçois-le comme ton maître, et donne-lui un lieu de repos digne de sa gloire. Par lui, tous tes péchés te seront pardonnés ». Aussitôt Aglaé s'était levée : elle avait pris avec elle des clercs pieux, et, tous ensemble, chantant des prières et portant des cierges et des parfums, étaient venus au-devant des saintes reliques. Elles furent déposées à cinquante stades de Rome, en un lieu où Aglaé fit bâtir un oratoire digne des combats et du glorieux triomphe du Martyr. Par la suite, les reliques de saint Boniface furent transportées au mont Aventin, dans l'église qui porte le nom de Saint-Alexis. Les deux Saints sont placés sous le même autel, le héros de la virginité angélique à côté du héros de la pénitence, redevenu ange par le baptême du sang, *angelicatus homo*.

Cependant Aglaé renonça au monde, elle distribua tout son bien aux pauvres, aux monastères et aux hôpitaux, affranchit tous ses esclaves ; puis, avec quelques-unes de ses filles qui, comme elle, voulaient renoncer au siècle, elle se consacra au service du Christ. Le ciel honora son sacrifice ; elle reçut du Seigneur le pouvoir de chasser les démons et de guérir, par ses prières, toute espèce d'infirmités. Elle vécut ainsi dans les exercices de la vie chrétienne pendant treize ans, au bout desquels elle s'endormit en paix.

Tels sont les actes des combats qui ont mérité la couronne de la victoire à l'illustre martyr Boniface, pour la gloire du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

Le Ménologe grec représente la décapitation de saint Boniface. L'attribut de sainte Aglaé pourrait être un collier de perles qu'elle foule aux pieds.

Acta Sanctorum, 14 mai.

SAINT PACOME, ABBÉ

292-348. — Papes : Saint Caïus; saint Jules Ier. — Empereurs : Dioclétien et Maximien; Constantin II, Constance II, Constant.

L'obéissance est le premier degré de l'humilité.
Règle de saint Benoît.

Pacôme naquit en 292, dans la Haute-Thébaïde, au sein de l'idolâtrie, comme une rose au milieu des épines : car ses parents eurent beau l'élever dans les superstitions du paganisme, il en eut comme une horreur instinctive. Son estomac ne pouvait supporter le vin offert aux idoles. Un jour, que ses parents l'avaient conduit aux sacrifices que l'on faisait pour obtenir des oracles, sa présence empêcha les démons de parler.

A l'âge de vingt ans il fut enrôlé dans les troupes impériales. On l'em-

barqua, avec d'autres soldats, sur un vaisseau qui descendait le Nil. Le soir, ils arrivèrent à Thèbes ou Diospolis, capitale de la Thébaïde. Il y avait dans cette ville un grand nombre de chrétiens. Ces vrais disciples de Jésus-Christ, qui cherchaient toutes les occasions de consoler et d'assister ceux qui étaient dans la misère, eurent pitié des nouveaux soldats que l'on tenait étroitement enfermés, et que, d'ailleurs, on traitait fort mal : ils leur prodiguèrent les mêmes soins qu'ils eussent prodigués à leurs propres enfants ; ils leur distribuèrent tous les secours qui dépendirent d'eux. Pacôme ne comprit rien à une pareille charité : il demanda quels étaient ces gens si hospitaliers, et qui les poussait à être si bons envers des étrangers. On lui dit que c'étaient des chrétiens, c'est-à-dire des personnes qui croyaient en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, et s'appliquaient à faire tout le bien possible aux autres, surtout aux étrangers, pour en être récompensés dans une autre vie. Le jeune soldat sentit naître dans son cœur de l'amour pour une religion si sainte ; la grâce l'éclairant, le touchant, son âme se dégagea peu à peu des pensées terrestres ; il fit cette prière : « O mon Dieu, créateur du ciel et de la terre, jetez sur moi un regard de pitié ; délivrez-moi de mes misères ; enseignez-moi le moyen de me rendre agréable à vos yeux : tout mon désir et toute mon étude seront de vous servir et d'accomplir votre sainte volonté ». A partir de ce jour, lorsqu'il se sentait attiré par les attraits de la volupté, il résistait à cette tentation, en se souvenant qu'il avait promis à Dieu de se consacrer à son service. La guerre finie, et les soldats égyptiens congédiés, Pacôme retourna en son pays. Il se retira dans un bourg de la Thébaïde, où les chrétiens avaient une église. Là, il se mit au nombre des catéchumènes, et peu de temps après reçut la grâce du baptême. Une vision, où il lui sembla qu'une rosée céleste tombait sur lui, lui montra les effets de ce sacrement et lui inspira le plus vif désir de se consacrer à Dieu. Ayant appris qu'un vieillard, nommé Palémon, servait Dieu dans le fond du désert, il alla aussitôt le trouver et le pria de le recevoir comme son disciple.

Le solitaire lui représenta que la vie qu'il menait était dure et pénible, et que plusieurs avaient déjà tenté inutilement de la suivre. Il lui conseilla ensuite de faire l'essai de ses forces et de sa ferveur dans quelque monastère ; et pour lui montrer qu'il n'était pas capable actuellement de vivre avec lui, il lui dit : « Considérez, mon fils, que du pain et du sel font toute ma nourriture ; l'usage du vin et de l'huile m'est inconnu. Je passe la moitié de la nuit à chanter des psaumes ou à méditer les saintes Ecritures. Quelquefois il m'arrive d'être la nuit entière sans dormir ». Pacôme fut étonné, mais non pas découragé. Il répondit qu'il se sentait assez de force pour entreprendre tout ce qui pourrait contribuer à sa sanctification, et en même temps il promit au vieillard de faire ce qu'il lui ordonnerait. Palémon, charmé de cette réponse, ne balança plus ; il le reçut et lui donna l'habit de solitaire. Ils menèrent ensemble la vie érémitique, c'est-à-dire une vie de pénitence et de prière ; ils y joignaient le travail des mains, afin de gagner de quoi vivre et assister les pauvres.

Pacôme, dans son oraison, qui était continuelle, demandait surtout une parfaite pureté de cœur, afin qu'étant entièrement détaché des créatures, il aimât Dieu de toutes ses affections. Pour étouffer jusqu'au germe des passions, il se forma, avant tout, à la pratique de l'humilité, de la patience et de la douceur. Souvent il priait les bras placés l'un sur l'autre en forme de croix, posture qui était alors fort en usage dans l'Eglise. Au commencement, il était sujet à s'assoupir pendant l'office de la nuit. Palémon

le réveillait par ces paroles : « Veillez et priez, mon cher Pacôme, de peur que l'ennemi ne triomphe de vous et ne vous enlève tout le fruit de vos travaux ». Il lui ordonnait encore quelquefois de transporter du sable d'un lieu à un autre, jusqu'à ce que l'envie de dormir fut entièrement passée. C'était ainsi que le jeune novice se fortifiait dans l'habitude de veiller. Il avait soin encore de s'appliquer tout ce qu'il lisait ou entendait lire d'édifiant, et d'en faire la règle de sa conduite.

Palémon lui dit un jour de Pâques de préparer à dîner. Pacôme, ayant égard à la grandeur de la solennité, assaisonna d'un peu d'huile et de sel les herbes sauvages qu'ils devaient manger avec leur pain. Palémon fit sa prière et se mit à table ; mais à la vue de l'huile, il se frappa le front, en disant avec larmes : « Mon sauveur a été crucifié, et je me flatterais au point de manger de l'huile ? » Il ne put jamais se résoudre à en goûter.

Pacôme allait quelquefois dans un vaste désert nommé Tabenne, et situé sur les bords du Nil [1]. Un jour qu'il y faisait son oraison, il entendit une voix qui lui ordonnait de bâtir, à l'endroit où il était, un monastère destiné à recevoir tous ceux qui y seraient envoyés de Dieu pour le servir fidèlement. Vers le même temps, un ange lui donna, les uns disent de vive voix, les autres par écrit, la Règle que devaient suivre ses religieux, appelés depuis Tabennites. Etant retourné vers Palémon, il lui fit part de ce qui lui était arrivé. Ils se rendirent l'un et l'autre à Tabenne, et y bâtirent une petite cellule, vers l'an 325, environ vingt ans après que saint Antoine eut fondé son premier monastère. Au bout de quelque temps, Palémon retourna dans sa solitude et promit à son disciple de venir le voir chaque année ; mais il y mourut peu de temps après. Il est nommé au Martyrologe romain sous le 11 janvier.

Le premier disciple qu'eut saint Pacôme, fut Jean, son frère aîné. Celui-là étant mort, il lui en vint beaucoup d'autres, de sorte qu'il fut obligé d'agrandir son monastère. Il se vit en peu de temps à la tête de cent moines. Il portait presque toujours un cilice. Il fut quinze ans sans se coucher, s'asseyant sur une pierre pour prendre le peu de repos qu'il accordait à la nature ; encore se reprochait-il le court espace que lui emportait le sommeil. Il eût voulu vaquer sans interruption aux saints exercices de l'amour divin. Depuis sa conversion, il n'avait jamais fait un repas entier.

Par la Règle qu'il donna à ses disciples, le jeûne et le travail étaient proportionnés aux forces de chacun. Ils mangeaient en commun et en silence, ayant au réfectoire la tête couverte de leur capuchon, afin qu'ils ne pussent se voir. Ce capuchon était fait de grosse toile, ainsi que leur tunique qui n'avait point de manches. Ils se couvraient les épaules d'une peau de chèvre blanche, à laquelle ils donnaient le nom de *mélote*. Ils communiaient régulièrement le premier et le dernier jour de la semaine. Les novices étaient sévèrement éprouvés avant de prendre l'habit, cérémonie qu'on regardait alors comme profession monastique et qui était suivie de l'émission des vœux. Saint Pacôme n'envoyait aux ordres aucun de ses religieux ; et ses monastères étaient souvent desservis par des prêtres du dehors. Il recevait toutefois les prêtres qui demandaient l'habit, et leur faisait exercer les fonctions du ministère. Tous travaillaient ; mais il y avait diverses espèces de travaux. Il n'y avait pas un seul instant qui ne fût occupé. On prenait un grand soin des malades ; saint Pacôme les consolait et les servait lui-même. La loi du silence était si rigoureuse, que quand un moine avait besoin de quelque chose, il ne pouvait le demander que par signes.

1. Au diocèse de Tentyre ou Denderah, ville située entre la grande et la petite Diospolis.

Lorsqu'on allait d'un lieu à un autre, on méditait sur quelque passage de l'Ecriture, et on psalmodiait même en travaillant. Quand la mort enlevait un des frères, tous les autres sollicitaient la miséricorde divine en sa faveur ; on offrait aussi le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme. Les personnes d'une santé faible n'étaient point exclues du monastère ; le saint abbé recevait tous ceux qui donnaient de vraies marques de vocation et qui montraient un grand désir de marcher dans la voie des conseils évangéliques [1].

Pacôme bâtit six autres monastères dans la Thébaïde, mais à peu de distance les uns des autres. En 338, il choisit pour le lieu de sa résidence celui de Pabau, situé dans la province de *Diospolis* et sur le territoire de la ville de Thèbes. Ce monastère devint encore plus nombreux et plus célèbre que celui de Tabenne. Le Saint, par le conseil de Sérapion, évêque de Tentyre, bâtit aussi une église dans un village voisin, en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Il y fit quelque temps l'office de catéchiste. Rien n'était plus admirable que la piété avec laquelle il lisait au peuple la parole de Dieu. La conversion de plusieurs infidèles fut le fruit de son zèle. Son évêque voulut inutilement l'ordonner prêtre ; son humilité lui fit toujours refuser l'honneur du sacerdoce.

Saint Athanase avait un grand respect pour saint Pacôme, et il vint le visiter à Tabenne, en 333. Pacôme, de son côté, révérait singulièrement cet évêque, non-seulement à cause de ses éminentes vertus, mais encore à cause de son attachement à la foi. Il avait, comme lui, beaucoup d'horreur pour les hérésies, et il s'opposa dans toutes les occasions aux progrès de l'Arianisme.

Pacôme avait une sœur qui, aspirant aussi à la perfection, était venue le voir en ce monastère : il lui envoya dire à la porte que les femmes ne pouvaient entrer et qu'il devait lui suffire de savoir qu'il vivait encore. Cependant, lorsqu'il eut appris qu'elle désirait se consacrer à Dieu, il lui fit bâtir, de l'autre côté du Nil, un monastère qui fut bientôt rempli de vierges zélées pour la pratique de toutes les vertus. Rien de plus grave, de plus saint, de plus touchant à la fois que les relations entre ces religieux et ces religieuses. Personne n'allait visiter ces dernières sans permission, excepté le prêtre et le diacre destinés à les servir, et qui n'y allaient que les dimanches. Les religieux qui avaient quelques parents dans cette communauté, obtenaient la permission de les visiter, accompagnés d'un autre religieux des plus anciens et des plus saints. Ils voyaient d'abord la supérieure, et ensuite leurs parentes en présence de la supérieure et des principales religieuses, sans lui faire ni en recevoir aucun présent, et sans manger en ce lieu. Quand il y avait quelque construction à faire chez les religieuses, ou quelque autre service à leur rendre, les religieux y venaient, conduits par quelqu'un des plus sages et des plus graves ; mais jamais ils ne mangeaient ni ne buvaient chez elles, revenant toujours à leur monastère à l'heure du repas. L'abbé envoyait aux religieuses du lin et de la laine, dont elles faisaient les étoffes nécessaires pour elles et pour les religieux. Quand une religieuse mourait, ses sœurs apportaient le corps jusqu'à un certain endroit, où les religieux, en chantant, venaient le prendre, puis ils allaient l'enterrer sur la montagne où était leur cimetière.

L'obéissance était la vertu que Pacôme conseillait le plus à ses religieux. Il déposa deux procureurs de leur office, l'un parce qu'ayant trouvé du blé à bon marché, il en avait acheté plus qu'il ne lui avait commandé ; l'autre

1. Saint Jérôme donna une traduction latine de la règle de saint Pacôme, que nous avons encore.

parce qu'il avait vendu des nattes plus cher qu'il n'en avait reçu l'ordre. Dieu fit des miracles pour justifier cette conduite du Saint. Ayant remarqué qu'un figuier tentait les religieux par ses beaux fruits, Pacôme ordonna de le détruire ; néanmoins le jardinier, à force de supplications, obtint la révocation de cet ordre ; mais un jour le figuier fut trouvé mort.

Il s'efforça aussi de maintenir dans sa communauté la pratique de la patience et de l'humilité. Théodore, l'un de ses plus chers disciples, qui lui succéda après sa mort dans le gouvernement de ses monastères, était tourmenté d'un mal de tête continuel. Quelques frères ayant sollicité Pacôme de demander à Dieu sa guérison, il répondit : « Il est vrai que l'abstinence et la prière sont bien méritoires, mais la patience dans les maladies l'est infiniment davantage ».

Un moine fit un jour le double de son ouvrage ordinaire, deux nattes au lieu d'une, et les mit dans un lieu où il savait qu'elles seraient aperçues par l'abbé. Pacôme les aperçut en effet, et devinant le motif du frère : « Voilà », dit-il, « bien du travail et des peines pour le démon ». Il réprima ensuite cette vanité par des humiliations salutaires. Le religieux fut encore condamné à garder sa cellule pendant cinq mois, sans autre nourriture qu'un peu de pain, de sel et d'eau.

Excepté cet article d'obéissance, pour lequel saint Pacôme était inexorable, parce que c'est le soutien de l'état religieux, il avait en toute autre chose beaucoup de douceur et de condescendance à supporter les faiblesses et les défauts de ses frères. Un religieux, appelé Sylvain, ayant repris, peu de temps après son entrée dans le monastère, les manières, le langage et les goûts du monde, scandalisait toute la communauté ; les plus anciens supplièrent le saint abbé de lui ôter l'habit religieux et de le faire sortir du monastère. Mais saint Pacôme fit tant par ses prières auprès de Dieu et par ses douces et charitables remontrances, que ce religieux devint le meilleur de la communauté, car il eut le don des larmes l'espace de huit ans, et mourut comme un Saint. Pacôme protesta à tous les religieux qu'il avait vu son âme monter au ciel, accompagnée d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux.

La mère d'un jeune novice, appelé Théodore, étant venue au monastère pour en faire sortir son fils, en vertu de certaines lettres qu'elle avait obtenues de quelques évêques, saint Pacôme dit simplement à ce religieux qu'il allât trouver sa mère, puisque les prélats l'ordonnaient ainsi. Théodore lui repartit : « Assurez-moi donc, mon père, que je ne serai pas repris au jugement de Dieu de cette visite que j'irai faire à ma mère ». Le saint abbé, satisfait de ces paroles, ne pressa pas davantage son novice, et cette résolution du fils profita si bien à la mère, qu'elle se fit elle-même religieuse. Théodore mena une vie si fervente et si sainte, qu'il a mérité d'être mis, après sa mort, au nombre des saints, dans le Ménologe des Grecs, le 15 de ce mois.

Un autre religieux, brûlant d'un zèle indiscret de souffrir le martyre, pria saint Pacôme de lui en procurer l'occasion. L'abbé fit ce qu'il put pour lui ôter cette pensée ; il lui exposa que c'était une pure tentation, puisque l'Eglise, jouissant alors de la paix, il ne fallait pas souhaiter qu'elle fût troublée par les persécutions ; néanmoins, voyant que ce religieux continuait à lui faire les mêmes instances, il lui dit enfin qu'il le satisferait, pourvu qu'il eût le courage du martyre quand l'occasion s'en présenterait. Deux jours après, il l'envoya chercher du bois dans la forêt, après lui avoir réitéré ses avertissements. Ce téméraire y alla, plein d'une présomption qui

se changea bientôt en une lâche infidélité ; car des sauvages, qui demeuraient sur des montagnes voisines et sacrifiaient encore aux idoles, l'ayant fait prisonnier, il fit bien paraître d'abord quelque résolution de vouloir souffrir et mourir pour Jésus-Christ ; mais quand il les vit prendre les armes et l'en menacer, il se rendit aussitôt et mangea de ce qui avait été immolé aux idoles. Il échappa, par ce moyen, de leurs mains : mais il fut saisi d'un si grand trouble de conscience, qu'il était près de tomber dans le désespoir, si la douceur paternelle du saint abbé n'eût arrêté ses larmes et n'eût relevé son courage par l'imposition d'une salutaire pénitence.

Les esprits des ténèbres attaquèrent et tourmentèrent saint Pacôme par tous les artifices qu'ils emploient contre les grands saints. Ils entreprirent d'abord de lui inspirer de la vanité : lorsqu'il sortait de la prière, ils venaient en troupe, sous des figures humaines, au-devant de lui, et, faisant semblant de l'applaudir, ils se disaient l'un à l'autre : « Place, place à l'homme de Dieu ! » D'autres fois, pendant son oraison, ils se présentaient à lui en des postures ridicules, afin de le distraire et de l'exciter à rire, et, quand il prenait sa réfection, ils lui apparaissaient sous la forme de jeunes personnes immodestes qui le priaient de les recevoir à sa table. Mais quoi que pussent faire les démons, ils ne gagnèrent jamais rien contre ce serviteur de Jésus-Christ ; il conserva toujours la même gravité, le même calme, le même recueillement, également insensible à leurs louanges, à leurs singeries, à leurs séductions. Ils l'attaquèrent alors ouvertement, et souvent ils le fouettèrent avec tant de cruauté, qu'ils laissèrent son corps tout couvert de plaies. Un bon religieux, nommé Apollo, qui le venait voir, fut témoin de ces sanglantes exécutions ; mais il l'encouragea et l'excita à la persévérance, l'assurant, de la part de Dieu, que l'orage cesserait bientôt, ainsi qu'il arriva. Dieu lui donna même un grand pouvoir sur les démons, ainsi que sur les maladies. Un pauvre père lui amena une de ses filles, cruellement tourmentée par un des esprits infernaux ; mais, comme il n'était point permis aux femmes d'entrer dans le couvent, saint Pacôme demanda quelqu'un des habits de la possédée pour le bénir ; puis ayant su, par révélation, que sa conscience était en mauvais état, il l'en fit avertir, et, après lui avoir fait promettre de se corriger, il la guérit avec un peu d'huile bénite qu'il lui envoya. Il délivra aussi un jeune possédé en lui faisant manger un morceau de pain bénit. Une femme, affligée d'un flux de sang, supplia un bon prêtre, nommé Denis, d'attirer, par occasion, le saint abbé dans son église. Pacôme y alla, et cette malade s'étant approchée doucement de lui, et ayant touché avec une grande foi le bord de sa robe, à l'exemple de l'hémorrhoïsse de l'Evangile, elle se trouva aussitôt guérie. Un de ses religieux ayant été piqué d'un scorpion durant sa prière, sans néanmoins l'interrompre, fut semblablement guéri, dès qu'il eut demandé la santé au saint abbé.

La grâce de guérir les malades n'a pas été la seule dont Dieu ait favorisé saint Pacôme ; il avait encore le don de prophétie, et celui de pénétrer les secrets du cœur. S'entretenant un jour avec l'abbé Théodore, il l'avertit que les frères chargés de la boulangerie, qui étaient obligés de garder le silence, et de s'entretenir de saintes pensées pendant qu'ils faisaient les pains destinés au saint sacrifice de la messe, s'amusaient néanmoins à causer : on vérifia cette infraction, qui était réelle, et elle ne demeura pas sans punition. Une autre fois, il donna avis au Père Vicaire qu'un religieux, qui dormait en sa cellule pendant l'exhortation, éprouvait une violente tentation ; en effet, il y succomba, et quitta aussitôt l'habit et la profession reli-

gieuse. Dieu lui fit connaître, dans une vision, l'état à venir de son Ordre : que plusieurs s'y relâcheraient de l'étroite observance ; les imparfaits s'y étant rendus les maîtres, on ne remplirait plus les charges que par politique et par respect humain, et non par la considération des mérites et de la capacité des personnes ; les meilleurs religieux et les plus dignes en étant exclus, tout irait en décadence et tomberait dans un grand désordre. Comme le saint homme s'affligeait extrêmement de tant de malheurs, Notre-Seigneur lui apparut avec une couronne d'épines sur la tête, et le consola. Pacôme en fit part depuis à ses religieux, dans une longue et pathétique exhortation qu'il leur fit à ce sujet.

On pourrait ajouter à ces deux grâces *gratuites*, celle du don des langues : un religieux d'Italie l'étant allé trouver pour lui découvrir l'état de sa conscience, le saint abbé ne le pouvait entendre, parce qu'il ne savait que sa langue maternelle, qui était celle d'Egypte ; il eut recours à Dieu, et lui fit cette prière : « Seigneur, si, faute de savoir les langues, je ne puis aider les étrangers, pourquoi me les envoyez-vous ? Et s'il vous plaît que je les serve, donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour exécuter votre volonté ». Il continua cette oraison l'espace de trois heures ; et à la fin, il reçut du ciel une pleine intelligence et un parfait usage de la langue grecque et de la langue latine.

Ainsi, Pacôme obtenait des miracles, non-seulement pour les autres, mais encore pour lui-même. Il marchait sur les serpents et foulait aux pieds les scorpions, sans en recevoir aucun mal ; et lorsqu'il lui fallait traverser quelque bras du Nil, pour visiter ses monastères, les crocodiles se présentaient à lui et le passaient sur leur dos. Enfin, toute sa vie n'a été qu'un miracle continuel. En effet, n'est-ce pas une chose merveilleuse d'avoir vécu si longtemps, presque sans manger, et absolument sans dormir ; car, durant les tentations dont nous avons parlé, il demanda la grâce à Notre-Seigneur de n'être point sujet au sommeil, afin d'être incessamment sous les armes pour combattre l'ennemi. Ce qui n'est pas moins merveilleux, c'est l'humilité avec laquelle ce vénérable vieillard recevait les remontrances des moindres novices. Un jour qu'il visitait ses monastères et travaillait aux nattes avec les autres, un jeune frère, s'apercevant que saint Pacôme ne les tressait pas selon la méthode ordinaire, lui dit librement : « Mon père, vous ne faites pas bien ; l'abbé Théodore le veut d'une autre façon. — Eh bien donc ! mon enfant, lui repartit doucement le Saint, montrez-moi comment il faut le faire ». Et, l'ayant appris, il changea sa manière de travailler.

L'an 348, la peste ravagea les monastères de saint Pacôme, et lui enleva cent religieux. Il tomba lui-même malade après la fête de Pâques ; il était extrêmement exténué et affaibli ; mais son visage demeura toujours gai et comme brillant d'une sainte joie, qui faisait assez connaître la candeur et la pureté de son âme. Deux jours avant son décès, il exhorta ses religieux à la persévérance et à la pratique de ce qu'il leur avait enseigné. Il les avertit surtout de fuir les hérétiques, particulièrement les Ariens, les Méléciens et les Origénistes, et de ne converser qu'avec des personnes dont l'entretien les pût édifier et porter à la perfection. Enfin, il les exhorta aussi à élire pour leur supérieur, en sa place, un saint religieux appelé Pétronius, à qui il recommanda, bien qu'il fût absent, toute la compagnie ; ensuite il aperçut son ange gardien auprès de lui, et, après l'avoir contemplé d'un œil tout rempli d'allégresse, il fit le signe de la croix et rendit sa belle âme à Dieu le 14 mai de l'an 348. Ses disciples passèrent la nuit dans le chant

continuel des psaumes et des hymnes, et l'enterrèrent le jour suivant sur la montagne, comme il l'avait ordonné.

On représente saint Pacôme sous un costume d'Ermite, recevant des mains d'un ange le livre de sa Règle ; traversant le Nil sur le dos des crocodiles, etc.

Quant à saint Palémon, on le trouve dévidant des écheveaux ; ce qui se fonde peut-être sur cette circonstance qu'il appliquait ses religieux à tisser des cilices.

L'Ordre de Saint-Pacôme a subsisté en Orient jusqu'au XIe siècle.

La Vie de saint Pacôme a été écrite peu de temps après sa mort par un moine de Tabenne. Voir Rosweide, l. Ier, p. 114; Papebroch, t. III, mai, p. 287; Tillemont, t. VII; Ceillier, t. IV, édit. Vivès; Hélyot, t. Ier, édit. Migne.

SAINT PASCAL Ier, PAPE

824. — Roi de France : Louis *le Débonnaire*.

Pascal Ier fut élevé au souverain pontificat, malgré lui et malgré ses résistances, deux jours à peine après la mort d'Etienne V, son prédécesseur, par les vœux unanimes du clergé, l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 817. C'était un homme d'une érudition universelle, mais surtout très-versé dans les sciences sacrées ; il était d'une sainteté éminente, d'une rare éloquence, d'une piété si tendre envers Dieu, et d'une charité si grande pour le prochain, que son visage s'éclairait d'une sainte joie toutes les fois qu'il distribuait aux pauvres les biens matériels de ce monde ; tandis qu'il employait les veilles, le jeûne, la prière à acquérir les biens spirituels de la vie future.

Dès son enfance il avait été élevé dans le patriarcat de l'église de Latran, sous les yeux des souverains Pontifes. Il fit de si grands progrès dans toutes les vertus, dans les lettres et dans la discipline ecclésiastique, qu'après avoir reçu les ordres sacrés, Léon III le mit à la tête du monastère de Saint-Etienne. Là, il devint un modèle pour les religieux à la tête desquels il avait été placé ; il recevait les pèlerins qui venaient en foule visiter les tombeaux des Apôtres avec une bonté incomparable, leur fournissait tout ce qui leur était nécessaire, et, à l'exemple du Sauveur, il leur rendait les services les plus humbles. Ces preuves non équivoques de piété et de charité le firent donc juger comme l'homme le plus digne de présider aux destinées du troupeau de Jésus-Christ, et à celles de l'Eglise tout entière. Il ne lui manquait rien de ce qui est nécessaire pour gouverner parfaitement la barque de Pierre. Il sut conserver dans toute son intégrité, en Occident, la discipline de l'Eglise, qui y était alors florissante. Quant à l'Eglise d'Orient, que l'empereur Léon l'arménien et le patriarche intrus Théodore tenaient dans un état continuel d'agitation par la propagation de l'hérésie des Iconoclastes, il la consola au moyen de ses lettres et des légats qu'il lui envoya. Il donna aussi aux Grecs qui se réfugiaient à Rome le monastère de Saint-Praxède qu'il avait fait bâtir, et le dota de riches revenus. Théodore, voulant consolider son usurpation, envoya des députés au Pape pour l'engager à le reconnaître ; mais Pascal ne se laissa pas surprendre par les ruses ni

intimider par les menaces ; il déclara qu'il ne reconnaissait pas d'autre patriarche de Constantinople que le pasteur légitime saint Nicéphore, et il condamna d'une manière solennelle les persécutions suscitées contre les orthodoxes.

Le zèle que Pascal montra dans cette occasion et les embarras continuels que les hérétiques lui suscitèrent ne l'empêchèrent pas de songer à étendre le règne de Jésus-Christ dans les contrées qui n'avaient pas encore été éclairées des lumières de l'Evangile. Ebdon, archevêque de Reims, ayant appris, à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire, des députés du Danemark, les rapports que Pascal avait eus avec les Danois, éprouva un vif désir d'aller évangéliser ces peuples encore plongés dans l'idolâtrie. Il se rendit à Rome, où le saint Pape le fortifia dans sa généreuse résolution et lui donna des pleins pouvoirs pour la mission qu'il voulait entreprendre.

Voici un extrait remarquable des pouvoirs que Pascal lui donna. « Le Pape, qui est chargé de veiller au salut de tous les hommes, a appris que quelques peuples du Nord, privés du baptême et de toute connaissance du vrai Dieu, sont encore plongés dans les ombres de la mort. C'est pourquoi il envoie son frère et collègue pour prêcher ces peuples et les faire passer des ténèbres à la lumière. Si, durant l'accomplissement de ses fonctions, il s'élevait quelque doute dans son esprit, qu'il s'adresse à Rome, pour le voir lever (comme saint Boniface), et qu'il vienne puiser à cette source pure de toutes les lumières [1]...»

Il transporta dans la ville un grand nombre de corps saints, qu'il retira des cimetières, à l'exemple de Paul Ier, et d'après les révélations de sainte Cécile qui lui indiquait le lieu où on les avait placés, il fit construire de nouvelles églises, et il restaura et orna avec une grande magnificence les anciennes. Il augmenta les biens assignés aux hôpitaux et aux monastères de religieuses. Enfin, après avoir éteint une incendie par un miracle éclatant, il alla se reposer dans le sein de Dieu, la huitième année de son Pontificat (824), et fut enterré dans la basilique Vaticane.

On s'accorde à reconnaître que les principaux du clergé de Rome, qui s'appelaient *cardinaux* longtemps avant le pontificat de Pascal Ier, furent publiquement décorés de ce titre sous son règne.

Voir Anastase le bibl., les Bollandistes, Baillet et Baronius.

LE B. ÉGIDIUS OU GILLES, DE PORTUGAL

1190-1265. — Pape : Clément IV. — Rois de Portugal : Sanche II ; Alphonse III.

Seigneur, si vous tenez un compte exact de nos iniquités, qui pourra paraître devant vous.
Ps. CXXIX, 3.

Vers la fin du XIIe siècle, sous le règne de Sanche Ier, roi de Portugal, vivait à la cour un seigneur du plus haut rang, conseiller de Sa Majesté, gouverneur de Coïmbre, nommé don Rodrigue de Vagliaditos. Egidius, son troisième fils, fut, selon l'usage de cette époque, destiné à l'état ecclésiastique dès son enfance, et ses parents l'envoyèrent étudier à l'université de

1. Voir Kruse, saint Anschaire, page 245 et suiv.

Coïmbre ; il s'y distingua tellement par ses talents et son aptitude précoce pour les sciences, que sa réputation parvint jusqu'aux oreilles du roi qui dès lors lui donna de gros bénéfices, car Egidius se préparait à entrer dans les ordres. Mais lorsqu'il fut dans sa riche abbaye, il profita de ses loisirs, bien moins pour se livrer à l'étude des livres saints, que pour pénétrer de plus en plus dans les sciences profanes. Tout le temps que les moines passaient à chanter au chœur les louanges du Seigneur, s'écoulait pour lui dans la bibliothèque où il avait entassé tout ce qui devait servir à ses plaisirs et à son désir d'apprendre. Mais voyant qu'il ne pouvait dans son pays pénétrer dans les sciences humaines autant que son ambition l'y poussait, il résolut d'aller à Paris pour étudier la médecine, car c'était là que se trouvait la Faculté la plus renommée de toute l'Europe. Trompant donc la confiance de son souverain et les désirs de ses parents, il partit de son abbaye, dont il avait confié l'administration à un prieur, et se mit en route. Depuis plusieurs jours il était en chemin, lorsqu'un matin, pendant que les rênes flottaient sur le cou de son beau destrier et que son esprit caressait de brillants rêves d'avenir, il fut accosté par un homme à la grande et osseuse stature, aux lèvres qui ricanaient d'une façon sinistre, et dont les yeux le considéraient avec l'expression de l'oiseau de proie qui fond sur sa victime.

Le nouveau venu entama ainsi la conversation : « Je vois, don voyageur, que vous avez une longue route à faire ? — Oui, répondit Egidius, je me rends à Paris. — Et pour y étudier la médecine, si je ne me trompe ? — Egidius, surpris de voir cet inconnu au fait de ses secrets projets, s'écria : Comment le savez-vous, je n'en ai parlé à personne. — Non, dit Satan, car nos lecteurs ont déjà deviné que cet inconnu était le démon décidé à tenter un dernier et décisif effort pour précipiter cette âme chancelante dans l'abîme infernal, — non, mais je connais une science qui pénètre tous les secrets, qui apprend à lire dans la pensée des autres et à cacher les siennes. — Quelle est cette science ? dit Egidius d'une voix ardente de désirs ; dites-le-moi, la savez-vous ? pouvez-vous me l'enseigner, je veux l'apprendre ! — Satan, voyant que le jeune homme allait succomber à la tentation, laissa échapper un rire sardonique et dit : Cette science que je puis vous apprendre, c'est l'alchimie. — Egidius trembla, un frisson parcourut ses veines ; il se souvint des enseignements religieux de son enfance et de sa jeunesse ; la pensée de renoncer au Christ lui faisait horreur. Mais Satan voyant son hésitation ajouta d'une voix insinuante : Cette science vous rendra l'homme le plus savant de toute la terre ; votre réputation deviendra universelle et vous jouirez de plaisirs et d'honneurs dont vous ne pouvez avoir la moindre idée — C'en est fait ! dit Egidius sucombant à cette tentation d'orgueil, je suis prêt à devenir votre élève ! »

A l'instant Satan le prit et l'emporta à travers les airs comme une paille, puis il redescendit au milieu d'arides montagnes semées de précipices béants. A l'approche de Satan un roc s'entr'ouvrit, et tous les deux entrèrent dans une vaste caverne où gémissaient depuis bien des années une foule de victimes de l'esprit infernal. Satan lui présenta alors, pour qu'il la signât de son sang, une cédule sur laquelle étaient écrits ces terribles mots : Je renonce au titre d'enfant de Dieu et je me soustrais à ses lois ; je renonce à ma foi et je renie les vœux de mon baptême pour devenir l'esclave dévoué de Satan qui, en retour, me fera avoir les plaisirs et les honneurs terrestres... Le malheureux Egidius ne recula pas à la vue de ces paroles impies, il ne prit pas la fuite... il s'ouvrit une veine et les signa de son propre

sang !... Il commença dès lors son rude apprentissage sous le cruel maître qu'il s'était donné. Pendant sept longues années, il resta renfermé dans l'affreuse caverne, occupé, nuit et jour, à apprendre, à la sueur de son front, les secrets diaboliques. Il éprouva alors par lui-même combien le service du Seigneur est plus doux que celui du démon ; mais l'endurcissement de son cœur et le désespoir auquel il était en même temps en proie l'empêchaient de chercher à sortir de l'inique esclavage auquel il était livré. Enfin, à l'expiration des sept années, il sortit de la caverne possédant plus de science naturelle et surnaturelle que qui que ce soit ; toutes les forces occultes de la nature lui étaient connues ; il savait des secrets et des enchantements que nul homme n'avait possédés avant lui et il s'en servait pour assouvir ses inclinations perverses et ses coupables désirs.

Arrivé à Paris, il s'y distingua dans la Faculté de médecine bien plus encore qu'il n'avait fait à Coïmbre ; et les cures merveilleuses qu'il opérait, grâce à sa science diabolique, le faisaient passer à juste titre pour le plus illustre docteur qui eût paru sur la terre. Mais il était devenu semblable à ces sépulcres blanchis dont parle Notre-Seigneur, qui au dedans ne sont que poussière et corruption : la science mondaine avait tué la foi en lui, tout était vide et tristesse dans son âme et il eût pu dire avec Salomon : « Vanité des vanités et tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir seul ! » Au milieu de l'entraînement et de la fougue de ses passions, malgré le tumulte du monde qui l'entourait et malgré les démons qui faisaient sa société, il avait conservé, comme une précieuse épave dans un complet naufrage, la dévotion à la sainte Vierge ; il la priait en secret, chaque jour quelques *Ave Maria* montaient de son cœur sur ses lèvres, et il avait comme un intime pressentiment que Marie le délivrerait. Car, au milieu de toute cette pompe, de toutes ces richesses, des honneurs et de la gloire humaine qui l'entouraient, Egidius était loin d'être heureux ; son front était soucieux, une tristesse invincible pesait sur lui ; il éprouvait par lui-même combien sont pesantes les chaînes que Satan forge pour ses serviteurs, et il se rappelait souvent dans l'amertume de son cœur et pour les regretter ces jeunes et pures années où il jouissait de la douce et sainte liberté des enfants de Dieu. Son âme, déviée de sa voie, se tordait dans d'inexprimables angoisses, et tandis que beaucoup admiraient et peut-être enviaient la splendeur attachée à son nom et sa vie luxueuse, on aurait pu l'entendre s'écrier souvent sur sa riche couche sans sommeil : *De profundis clamavi ad te, Maria : Maria, exaudi vocem meam, fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ...* Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, ô Marie : entendez la voix de mes supplications, ô Marie !... Mais Satan, jaloux de sa proie, suggérait au malheureux quelque nouvelle pensée d'orgueilleuse science, et il le poussait à essayer de nouveaux et plus puissants enchantements, et le trop docile Egidius retournait à ses cornues et à ses alambics avec une activité fiévreuse.

Une nuit qu'il avait travaillé à ses fourneaux plus longtemps encore que de coutume, la fatigue finit par le vaincre, et il tomba endormi sur un siége placé dans un angle de la pièce où il se trouvait. Pendant son sommeil il lui sembla être transporté dans le cimetière de son abbaye qu'éclairaient les pâles rayons de la lune. Il en regardait les ombres fantastiques, lorsque la cloche sonore s'ébranla dans le clocher, et elle frappa douze coups au milieu du profond et solennel silence de la nuit. Elle vibrait encore, lorsqu'il lui sembla voir un spectre décharné sortir de son tombeau ; il était vêtu d'un blanc linceul, le vêtement de la tombe ; sa main droite

tenait une faux au tranchant affilé, et sa main gauche tenait un sablier dans ses doigts osseux ; il marchait impassible dans les allées du cimetière, passant devant quelques tombeaux sans interrompre sa marche, mais tout à coup il s'arrêta devant une tombe et s'écria d'une voix rauque et dure : « Lève-toi, moine infidèle, toi qui as violé tes vœux, lève-toi ! » Aussitôt un spectre se lève de cette tombe et suit celui qui semblait être le chef de ce domaine de la mort. Il va à un autre tombeau et s'écrie : Moine infidèle, lève-toi !... Et il parla de même à tous ceux des moines défunts qui avaient grièvement péché. Lorsqu'il fut arrivé dans le lieu désigné pour la sépulture des abbés et à l'endroit où devait être placée la tombe d'Egidius, il s'écria d'une voix plus stridente : « Abbé Egidius, moine infidèle, moine indigne, toi qui as renoncé à ton Dieu, toi qui as violé tous tes vœux, lève-toi ! »

Mais rien ne sortit de ce tombeau encore sans hôte. — Où donc est-il ? dit le chef des spectres. Moine Egidius, ton heure n'a donc pas sonné ? — Il regarda son sablier : quelques grains de sable restaient encore... A bientôt ! dit-il, et les spectres quittant leurs linceuls commencèrent leur ronde infernale ; une place était vide dans leurs rangs ou plutôt était occupée par un être invisible aux yeux d'Egidius. Tout à coup les spectres rompent leur ronde, se dispersent en courant sans toucher la terre ni même faire pencher les tiges de l'herbe verdoyante du cimetière ; ils viennent vers lui, l'entourent et s'arrêtent. Le chef s'écrie avec un accent horrible : « Malheur à toi, misérable, si tu ne changes de vie ! » et tous les autres spectres répètent en chœur : « Change de vie, misérable ! » Egidius, au comble de l'effroi, n'espère plus qu'en Marie ; le chef s'approche encore et lui donne un coup de faux dans le cœur. Le froid du tranchant acier réveille Egidius qui s'écrie : « Marie ! » A ce nom tous les spectres, comme une troupe de hiboux devant le premier rayon de l'aurore, disparaissent en criant : « Tu es sauvé ! »

Egidius tombe à genoux, remercie la divine protectrice qui vient de briser ses liens ; il prend tous les livres de science profane qui avaient été la cause première de sa chute, il brise les fioles qui contenaient ses philtres ; puis abandonnant toutes ses richesses iniques, il quitte furtivement, dénué de tout, son somptueux hôtel, pendant que ses nombreux serviteurs reposent encore ; il sort de Paris et prend à pied la route de Portugal.

Son voyage fut triste et pénible. Poursuivi par les remords, par le souvenir de cette cédule signée de son sang et restée au pouvoir de son infernal ennemi, il passait ses nuits sans sommeil, absorbé dans ses pénibles réflexions. Les peines, la faim, la soif, la fatigue, les privations de toutes sortes, les maladies qui en furent la suite, tout lui paraissait une première et juste expiation de ses crimes ; son repentir égalait seul le désir qu'il avait de faire pénitence, et rien ne l'arrêta dans sa course.

Après être entré en Espagne, il arriva à Valence où un couvent de Frères Prêcheurs venait d'être fondé ; et les frères, alors dans toute la ferveur primitive, s'occupaient activement et de leurs propres mains à construire leur couvent. Egidius succombant sous le poids de ses chagrins et sous celui de ses fatigues corporelles, s'assit sur une pierre et contempla mélancoliquement les bons religieux ; ils allaient et venaient avec activité ; chargés de pierres, de bois, de mortier, avec des regards où régnaient à la fois la modestie, la patience et la sainte allégresse que donne une conscience pure, ils travaillaient à élever les murs et les cloîtres de leur bienheureuse retraite. Il éprouvait une profonde émotion en les voyant se

livrer avec tant de joie à des travaux si au-dessous d'eux; ce spectacle avait pour lui un charme qu'il ne pouvait définir et qu'il trouvait bien grand en le comparant avec les travaux infernaux qu'il avait accomplis pendant sa coupable vie. Marie sans doute lui parla au cœur, car tout à coup il se dit : « C'est là que je dois passer le reste de mes jours, dans l'obscurité, l'humilité et la pénitence ! » Puis, se levant aussitôt, il alla trouver le prieur des Dominicains. Le prieur l'accueillit avec bienveillance et charité, écouta sa longue confession et n'hésita pas à lui accorder l'absolution, car la sincérité de son accent et l'abondance de ses larmes faisaient voir que son repentir était véritable. De quel poids son âme fut soulagée, lorsqu'elle fut délivrée du fardeau d'une vie souillée de crimes, que les chaînes qu'il portait depuis si longtemps furent brisées par l'efficacité du sang précieux de Jésus-Christ, et qu'il comprit le bonheur qu'il y a à se donner à Dieu corps et âme ! Le lendemain, il revint trouver le prieur et se jeta à ses pieds en lui disant : « Mon père, je viens vers vous comme l'enfant prodigue revint vers son père ; je reviens vers la maison de Dieu, mon père céleste ; comme l'enfant coupable, je viens vous conjurer de me recevoir dans ce couvent au nombre de vos plus humbles serviteurs ; je vous supplie de me donner pour partage les travaux les plus grossiers, les plus pénibles et les plus vils ; je les trouverai bien honorables et bien doux lorsque je les comparerai, pour ma juste confusion, au travail infernal auquel je me suis livré pendant tant d'années ! Je n'aspire plus qu'à boire dans le calice de la pénitence et du repentir avec autant d'avidité qu'un homme altéré qui trouve une fraîche fontaine dans le désert. Trop longtemps j'ai péché ! Trop longtemps j'ai bu à la coupe de l'iniquité ! Trop longtemps j'ai pactisé avec Satan et j'ai vécu avec le mammon infernal. C'est ici le lieu que j'ai choisi pour faire pénitence, si vous daignez me le permettre, et vous me montrerez la route qu'il faut suivre pour aller au ciel ! » Le prieur, ému, l'embrassa en le relevant : « Oui », lui dit-il, « venez avec nous, c'est ici que vous trouverez le repos de votre âme ». Egidius alla se prosterner devant l'autel de la Vierge miséricordieuse qui l'avait conduit comme par la main à ce port de salut pour y exhaler les transports de sa joie et de sa reconnaissance.....

Dès ce moment, on put voir parmi les pieux travailleurs un moine qui surpassait ses frères par son ardeur pour le travail : c'était Egidius qui dès lors mena la vie des Frères Prêcheurs. Une prompte obéissance, un silence rigoureux, la charité, la paix de l'âme, tels étaient les éléments de la nouvelle vie qu'Egidius avait embrassée. Sa conversion était sincère et il expiait par une rude pénitence tous les péchés qu'il avait commis. Ayant fait sa profession en 1221, il fut bientôt après envoyé au couvent de Santarem, en Portugal, son pays natal.

Mais il ne faut pas croire que le grand tentateur des hommes le laissa en repos ; il lui suscitait les plus violentes tentations et cherchait à le pousser au désespoir en lui rappelant sans cesse la terrible donation qu'il avait faite par écrit de son âme. Egidius adressait sans relâche ses ferventes prières à Marie pour lui demander son secours contre son cruel ennemi ; enfin, après sept ans d'austères pénitences, d'ardentes prières, sa confiance en Marie fut récompensée : une nuit qu'après l'avoir longuement priée, il s'était assoupi au chœur, il trouva sur l'appui de sa stalle l'impie donation qu'il avait signée de son sang et que la puissance de Marie venait d'arracher au démon.

Depuis lors, il goûta sans mélange les ineffables consolations spirituelles dont le Seigneur comble souvent ses serviteurs de prédilection ; et son

chroniqueur, en racontant plusieurs de ses extases et de ses miracles, le ravissement tout divin dans lequel il entrait lorsqu'il entendait prononcer les doux noms de Jésus et de Marie, noms sacrés par lesquels il dominait tout l'enfer, observe qu'il y avait là une bien plus puissante magie que dans celle qu'Egidius avait apprise de Satan.

Notre Bienheureux fut employé avec succès par ses supérieurs au ministère des âmes, car il était doué merveilleusement pour toucher par ses prédications les pécheurs les plus endurcis. Il exerça à plusieurs reprises les fonctions de provincial dont il s'acquittait avec un talent particulier. Enfin, après avoir édifié par ses vertus plus encore qu'il n'avait autrefois scandalisé par ses désordres ; après avoir été généralement regardé comme le plus grand homme de son Ordre, pendant sa vie ; après avoir acquis, en recherchant l'obscurité, une bien plus haute réputation qu'en recherchant la gloire terrestre, il mourut de la mort du juste en 1265, pour aller chanter au ciel les miséricordes du Seigneur.

Benoît XIV a approuvé le culte du bienheureux Egidius le 9 mars 1748, et sa fête se célèbre le 14 mai. Un ancien journal des rois de Portugal, cité dans les *Actes des Saints*, fait ainsi qu'il suit mention de la mort du bienheureux Egidius ou Gilles : « Saint Gilles, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, alla à Dieu le quatorzième jour de mai, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'an de notre salut douze cent soixante-cinq ». — *Ann. Dom.*, mai 1872, *Acta Sanctorum* et la plupart des hagiographes.

SAINT VICTOR ET SAINTE COURONNE (IIe siècle).

Victor de Damas, en Syrie, suivait la carrière des armes sous l'empereur Antonin. Comme il se comportait ouvertement en chrétien, il fut sommé par Sébastien, son chef, conformément aux édits des empereurs, d'abjurer le Christ, et de brûler de l'encens aux dieux, avec menace, s'il ne le faisait, d'être sévèrement traité. A cela, Victor répondit qu'il était non-seulement décidé à affronter tous les tourments plutôt que de renoncer à sa religion, mais qu'il tiendrait encore comme une grâce de souffrir tout ce qu'on voudrait pour le nom de Jésus-Christ. Irrité de cette réponse, Sébastien commande qu'on lui brise les doigts, et que les articulations d'abord mises à nu soient ensuite arrachées de la peau ; et enfin il le fait jeter dans une fournaise ardente, d'où Victor, après y être demeuré trois jours, sortit sans le moindre mal.

Ensuite, ayant été forcé, à plusieurs reprises, de manger des mets empoisonnés, il les prit impunément, et convertit même à la foi du Christ celui qui avait composé le poison. Mais là ne s'arrêta pas la fureur des bourreaux. Par un nouveau genre de cruauté, ils lui arrachent les nerfs du corps, lui arrosent les membres d'huile bouillante ; ils approchent des torches enflammées de son corps suspendu ; il lui versent dans la bouche un mélange de vinaigre et de chaux ; ils lui crèvent les yeux ; ils le laissent suspendu par les pieds et la tête en bas pendant trois jours : et, comme loin d'être ébranlé par tant de supplices, le Martyr ne paraissait pas même les sentir, il est écorché vif et abandonné ainsi tout sanglant, véritablement Victor, c'est-à-dire vainqueur, puisqu'il avait triomphé, par la vertu de Dieu, et de la faiblesse de la nature, et de la rage des démons, et de la cruauté des impies.

Une jeune femme de seize ans, nommée Couronne, et mariée à un soldat, ayant admiré la constance de Victor, ne put s'empêcher de le louer hautement, poussée par l'esprit de Dieu : en même temps, elle déclara publiquement qu'elle était chrétienne, affirmant qu'elle voyait deux couronnes descendre du ciel, une pour Victor et l'autre pour elle-même, et qu'elle était toute prête à la mériter par une belle mort. C'est pourquoi, ayant été arrêtée et sommée de sacrifier aux dieux, comme elle ne voulut pas y consentir, elle fut attachée avec des cordes aux branches de deux arbres inclinés l'un vers l'autre avec effort, et ces arbres étant relâchés tout à coup, et revenant à leur première situation, le corps de la jeune femme fut partagé en deux parties. Pour Victor, il fut enfin frappé de la hache, après avoir fait plusieurs prédictions qui s'accomplirent. Les chefs de ces deux illustres Martyrs étaient pieusement conservés dans la cathédrale de Dijon avant la Révolution. L'an 1286, un dimanche, le lendemain de la fête de saint Mathieu, apôtre, Guillaume, évêque de Châlon-sur-Saône, fit, dans ladite église, la levée du chef de sainte Couronne et de

plusieurs autres reliques. Les chefs de nos deux Martyrs étaient portés l'un après l'autre aux processions des Rogations, le mardi et le mercredi, pour conjurer le mauvais temps.

Ancien Propre de Dijon.

SAINT PONTIUS, VULGAIREMENT PONS

MARTYR A CIMIEZ (257).

Pontius était fils d'un sénateur de la ville de Rome. Il étudia les belles-lettres et la philosophie comme les jeunes hommes de sa condition, et il le fit avec succès. Une fois, s'étant levé dès l'aube du jour, il se promenait marchant à l'aventure de côté et d'autre, lorsqu'il entendit les chrétiens qui psalmodiaient à Matines. Cette chose, nouvelle pour lui, excita sa curiosité, et, tout ému des saintes mélodies qu'il avait entendues, il se présenta à celui qui présidait l'assemblée : c'était le pontife saint Pontien (230-235). Il reçut le jeune homme avec aménité, lui fit connaître la religion, l'admit d'abord parmi les catéchumènes, et peu après le plongea dans les eaux salutaires du baptême. Pontius, devenu chrétien, eut le bonheur de donner la foi à celui qui lui avait donné le jour ; il convertit son père avec toute sa maison. Après la mort du sénateur son père, Pontius, qui était appelé à lui succéder et qui jouissait déjà de l'affection du prince et de l'estime de tous ses collègues, dédaigna tous ces avantages, et donnant au pape saint Fabien tous ses biens pour être distribués aux pauvres, il prit la résolution de consacrer sa vie à la prédication de l'Evangile.

Il quitta Rome après le meurtre de Philippe, au moment où éclatait la persécution de Valérien et de Galien. Il se rendit à Cimiez, ville située au pied des Alpes-Maritimes, qui fut plus tard détruite par les Lombards, et près des ruines de laquelle s'est élevée la ville de Nice. Le président Claudius, qui connaissait Pontius, étant venu à Cimiez pour exécuter les ordres qu'avaient donnés les empereurs de détruire le nom chrétien jusqu'à ses dernières racines, le fit venir devant lui pour le forcer à sacrifier aux dieux. Pontius répondit qu'étant chrétien il lui était impossible de faire cette sorte de sacrifice. Il fut donc suspendu au chevalet, exposé aux ours, placé sur un bûcher ; mais, n'en ayant pas été blessé, il accomplit son martyre par le tranchant du glaive.

Le sépulcre du Martyr était fréquenté par un grand concours de peuple, ainsi que l'atteste saint Valérien, évêque de Cimiez, qui florissait au temps du pape saint Léon, et qui prononça trois homélies à la louange de saint Pontius, patron de son église. Plus tard, Charlemagne fit élever une abbaye de Bénédictins sur son tombeau, près de Nice : l'emplacement en est occupé aujourd'hui par un couvent des Oblats de Marie. L'église actuelle a été bâtie par les moines bénédictins et achevée vers 1730 : on rebâtit, à peu près à la même époque, la petite chapelle qui, sur un rocher éloigné de cent mètres du monastère, indiquait le lieu précis où saint Pontius avait souffert le martyre. Cette chapelle, détruite par la Révolution, n'a pas été relevée. L'église de Saint-Pons, dans le diocèse de Nice, ne possède plus que des fragments insignifiants des reliques de son Patron.

En 936, Raymond Pons, comte de Toulouse, bâtit en l'honneur de son patron, envers lequel il avait une grande dévotion, un monastère à Thomières, au diocèse de Narbonne, lequel fut érigé en siége épiscopal par le pape Jean XXII. La plus grande partie du corps de saint Pontius fut transférée dans cette église, mais ces reliques furent détruites par les hérétiques au XVI^e^ siècle.

Le *Propre de Nîmes*, auquel nous empruntons la légende de saint Pontius, ne fait pas mention de la conversion des deux Césars Philippe, dont notre Saint fut l'instrument d'après les auteurs les plus autorisés : l'Eglise elle-même admet ce fait dans son Martyrologe : nous pouvons donc, nous aussi, l'admettre, sans craindre de blesser une critique raisonnable.

Propre de Nîmes et *Notes locales* fournies par le R. P. Pierre Carles, Oblat de Marie à Saint-Pons-Nice.

SAINT AMPÈLE OU APELLES, FORGERON (v^e^ siècle).

Ce Saint naquit dans le v^e^ siècle, en Egypte, de parents honnêtes et aisés, qui lui firent donner de l'instruction, tout en lui faisant apprendre un métier. La semence de la parole divine ne tomba pas sur un sol ingrat, mais fit germer dans son cœur les fruits les plus heureux. Le métier de forgeron, qu'il avait appris dans sa première jeunesse, lui procura une fortune honnête, dont il n'usa pas cependant uniquement pour lui, mais qu'il employa à de bonnes œuvres. Il en fit trois parts : de la plus considérable, il fit don aux vieillards infirmes ou malades ; la seconde devait servir à son propre entretien, et il réserva la troisième, tant pour faire face à des besoins imprévus, que pour venir au secours de son prochain, dans des cas de détresse.

Ampèle donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et civiles : il était officieux, pacifique, modéré dans ses désirs, zélé et actif ; il ne commençait et ne terminait jamais sa besogne sans prier, et pendant qu'il travaillait même, il savait élever son âme vers Dieu, observant ainsi ce que saint Paul nous recommande si vivement, de *prier sans interruption*.

Afin de préserver son âme des impressions du vice, il évitait tous les dangers qui auraient pu en exposer le salut. Un jour cependant, il fut inopinément surpris par la tentation, en voyant entrer dans son atelier une courtisane effrontée, mais il la poursuivit à l'instant avec un fer ardent, et la força à la retraite.

Ses forces physiques ayant insensiblement diminué, et ne pouvant plus lui-même diriger ses affaires, il résolut de se séparer entièrement des hommes, et de ne plus s'occuper que de Dieu et de l'éternité. Pour accomplir son dessein plus librement, il traversa la mer et vint en Italie, dans les environs de Gênes, où il mena dans la solitude une vie partagée entre la mortification et la contemplation, jusqu'à ce que le Seigneur l'appela à lui.

Il est le patron des forgerons, à Gênes, qui lui ont dédié une chapelle dans l'église de Saint-Etienne. L'enclume, le marteau, etc., attributs de sa profession, le fer rouge dont il poursuit la courtisane, peuvent servir à caractériser notre Saint.

Tiré deRæss et Weiss, t. VI, p. 439. Voyez les Bollandistes au 14 mai, et Lauber au même jour.

XV^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Espagne, les saints évêques TORQUAT, CTÉSIPHON, SECOND, INDALÈCE, CÉCILIUS, HÉSICHIUS et EUPHRASE, qui furent ordonnés à Rome par les saints Apôtres, et envoyés pour prêcher la parole de Dieu en Espagne ; après qu'ils eurent annoncé l'Evangile en diverses villes, et mis sous le joug de la foi d'innombrables multitudes, ils moururent paisiblement en différents lieux de ce pays : Torquat à Cadix, Ctésiphon à Vierço, Second à Avila, Indalèce à Portilla, Cécilius à Elvire, Hésichius à Gibraltar et Euphrase à Andujar. — A Evora, en Portugal, saint Mancius ou Manços, martyr. VI^e^ s. — En l'île de Chio, la naissance au ciel de saint Isidore, martyr, dans l'église duquel il y a un puits, où l'on dit qu'il fut jeté, et dont l'eau guérit souvent les malades qui en boivent [1]. 251. — A Lampsaque, dans l'Hellespont, les saints martyrs PIERRE, ANDRÉ, PAUL et DIONYSIA. 250. — A Fausine, en Sardaigne, saint Simplice, évêque et martyr, qui, du temps de Dioclétien, fut percé d'un coup de lance sous le président Barbare, et acheva ainsi son martyre. IV^e^ s. — A Clermont, en Auvergne, les saints martyrs Cassius, Victorin, Maxime et leurs

1. Nous donnons sa Vie ailleurs.

compagnons [1]. — En Brabant, sainte DYMPNA, vierge et martyre, fille d'un roi d'Irlande, qui fut décapitée par l'ordre de son père, pour la conservation de sa foi et de sa virginité [2]. VII^e s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au duché de Clèves, saint Géréberne, prêtre et martyr, lequel, ayant instruit, assisté et fortifié sainte Dympne, eut aussi le bonheur de participer à son martyre. On fait dans un bourg de Brabant, nommé Gheel, près de Tilmont, d'où son corps a été enlevé et porté à Sousbeeck dans ce duché. — A Clermont, saint Anatolien ou Antolien, saint Austremoine et six mille deux cent soixante-trois autres, martyrs, dont les noms ne sont connus que du ciel, qui furent les généreux compagnons de saint Cassius. Ils furent enterrés partie dans l'église du même Saint, partie dans l'église de Saint-Vénérand. Saint Prix a composé leur histoire. On fait encore, en d'autres jours, la fête particulière de saint Anatolien et de saint Austremoine [3]. — Encore à Clermont, saint Eufraise, qui succéda à saint Aproncule et accorda une généreuse hospitalité à saint Quintien, évêque de Rodez, chassé par son peuple. 514. — A Bingen, dans le diocèse de Mayence, saint RUPERT ou ROBERT, prince d'une éminente sainteté, dont la vie, quoique fort courte, a été signalée par quantité de grandes actions. Sainte Hildegarde l'a écrite. IX^e s. — Au même lieu, la bienheureuse Berthe, mère de saint Rupert, qui a mérité d'être louée par la même Sainte. — A Rouen, la fête de saint Remy, évêque de ce siége. — A Autun, le décès de saint RHÉTICE, évêque de cette ville, mentionné par l'empereur Constantin dans sa lettre au pape Melchiade, et loué par saint Jérôme, par saint Augustin et par Optat de Milève. Vers 334. — A Quimper, saint Primaël, prêtre et solitaire. V^e s. Saint Primaël était un prêtre que les révolutions politiques de la Grande-Bretagne chassèrent de son pays. Il se réfugia dans la Cornouaille française. Il existait, près de Quimper, avant notre grande Révolution, une chapelle placée sous son vocable. Deux paroisses du diocèse de Quimper le reconnaissent encore pour leur Patron. — A Tours, saint Avertin, confesseur. — A Autun, la fête de saint Jean [4], évêque de Châlon-sur-Saône. — A Carcassonne, saint Guimer ou Germier, évêque. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Nazaire. On a construit, dans le faubourg de Carcassonne, une chapelle qui lui est dédiée ; on croit qu'elle occupe l'emplacement de la maison où il est né. 931. — A Vicoigne, le bienheureux JACQUES, novice dans l'Ordre des Prémontrés. — A Troyes, saint Phal, abbé [5]. 549. — A Aix, en Provence, le bienheureux André Abellon. Né à Saint-Maximin vers 1308, il entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs qui, alors comme aujourd'hui, avaient la garde des reliques de sainte Marie-Madeleine. Le bienheureux André, contemporain de saint Vincent Ferrier, fut, comme lui, un grand prédicateur. On connaît peu ses actions : il remplit plusieurs fonctions importantes dans son Ordre et occupait ses loisirs à la peinture. Il mourut au couvent d'Aix le 15 avril 1540. Le culte qu'on lui rendit date du jour de son trépas. La poussière de son tombeau passait pour être miraculeuse, et des témoins oculaires ont pu certifier que, en 1789, une lampe brûlait encore continuellement devant son tombeau. Les Dominicains sont en instance pour obtenir l'approbation du culte immémorial qui lui est rendu. Ses reliques ont été retrouvées en 1845. — Au diocèse de Dijon, saint Waldalène, premier abbé de Bèze. Cette abbaye fut fondée par la munificence d'Amalgaire, gouverneur de Lyon et de son territoire, et père de saint Waldalène. Vers 680. — Sainte Adalsinde, sœur du précédent, religieuse. Vers 650. — Au diocèse de Nevers, saint FRANCHY. — Le vénérable Thomas de Cantimpré, de l'Ordre de Saint-Dominique, condisciple de saint Thomas d'Aquin, à Cologne. Il mérita de voir des yeux du corps les traits de Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'état d'homme fait. 1280.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Franciscains. — A Recanati, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Bienvenu, confesseur.

Martyrologe des Augustins. — Saint Pie V.

1. La date du martyre de saint Cassius ou Cassi, comme on dit en Auvergne, et de ses compagnons est sujette à discussion. Nous donnerons notre opinion au 1^er^ novembre, jour auquel nous traiterons de tous les Apôtres de l'Auvergne.

2. On célèbre aujourd'hui à Rome la fête de saint Isidore, laboureur. Voir sa Vie au 10 mai.

3. Voir au 1^er^ novembre.

4. Ce Saint succéda à Paul le Jeune, sur le siége de Châlon-sur-Saône. Sidoine Apollinaire raconte que son exaltation eut lieu à la honte des méchants et aux acclamations des gens de bien, mais sans nulle opposition. Il fut sacré par saint Patient, archevêque de Lyon, assisté d'Euphrone, évêque d'Autun et des autres suffragants. Son peuple trouva en lui un père tendre et son clergé un modèle de vertus. Il fut mis au rang des Saints par le pape Jean VIII, dans le court séjour qu'il fit à Châlon, l'an 879. (Tiré du *Propre d'Autun.*)

5. Voir au 16 mai.

Martyrologe des Servites. — Saint Isidore, le laboureur.

Martyrologe des Capucins. — A Aquila, dans le royaume de Naples, la translation de saint Bernardin de Sienne, laquelle eut lieu le 18 mai au temps de Sixte IV.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Emygde, évêque et martyr, dont la fête a lieu le 5 du mois d'août, mais nous la célébrons aujourd'hui par privilége.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — Saint Pie V.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Pavie, les saints Chrysanthe et Fortunat, prêtres, ordonnés par saint Syrus, premier évêque de Pavie. Ier s. — A Vérone, saint Dimidrien, évêque de cette ville. IIIe s. — A Sirmich, en Pannonie, saint Timothée, et sept vierges, martyrs. — En Sardaigne, sainte Rosula, martyre, que plusieurs martyrologes joignent à saint Simplice, fêté le même jour. — Encore à Pavie, les saints Bonin, Sotère et Paulin, martyrs. Leurs reliques étaient conservées dans l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, enfermées dans la même urne que celle qui contenait les restes des saints Fortunat et Chrysanthe. — A Soriano, en Toscane, saint Eutice, prêtre et martyr, patron de Soriano et d'Orta. Règne de Maximien. — A Rome, les saintes Quirille et Sophie, vierges et martyres, dont les corps sont conservés dans cette ville. — A Bénévent, saint Libérateur, évêque et martyr. Ses actes ont péri : ses reliques sont en si grande vénération que l'on chôme le jour de sa fête à Bénévent, à Sulmona, à Mantiana où on lui a élevé des églises. — A Larisse, en Thessalie, saint Achille, évêque de cette ville. Vers l'an 330. — En Italie, saint Ilar, fondateur de la célèbre abbaye de Golliata située dans les Apennins, sur les confins de la Romagne. 496. Cette abbaye fut donnée aux Camaldules en 1498. — En Perse, les saints Siméon, Isaac et Bactisoë, martyrs, qui furent laissés sept jours en prison sans nourriture, et périrent par le feu. Persécution de Sapor. IVe s. — A Plaisance, saint Domninus, diacre. 443. — A Castro, en Calabre, sainte Césarie, dont l'histoire ressemble beaucoup à celle de sainte Dympna, avec cette différence que son père ne put devenir son meurtrier. Césarie s'étant dérobée par la fuite, termina les jours de son exil dans une grotte. Epoque incertaine. — A Fano, en Italie, saint Ours, évêque. VIIe s. — A Constantinople, saint Nicolas le Mystique, patriarche de cette ville, qui fut envoyé en exil pour s'être opposé, conformément aux canons, aux quatrièmes noces de l'empereur Léon le Grammairien. 925. — A Lucques, en Italie, le bienheureux Dorothée, ermite. On raconte que la solitude choisie par lui n'avait ni ombrages, ni fontaine. Il y planta son bâton qui se transforma en un arbre touffu, et au pied de cet arbre jaillit une fontaine abondante et limpide. Cet ermitage fut longtemps le but d'un pieux pèlerinage. Epoque non désignée.

SS. PIERRE, ANDRÉ ET PAUL, ET Ste DIONYSIA,

MARTYRS

250. — Pape : Saint Fabien. — Empereur : Dèce.

Notre ange à nous, est toujours aussi avec nous et près de nous, quoique invisible, ne l'oublions pas.

Au temps de l'iniquité, lorsqu'on faisait la guerre aux serviteurs de Dieu, et que la terre, arrosée du bienheureux sang des martyrs, partout se couvrait des fleurs de la sainteté, sur le territoire de Lampsaque fut arrêté un jeune chrétien nommé Pierre. C'était un cœur généreux dans la foi, et il réunissait aux charmes de la vertu un extérieur plein de grâces. On le présenta au proconsul Optimus, qui lui dit : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Pierre ». Le proconsul lui dit : « Es-tu chrétien ? » Pierre répondit : « Oui, je suis chrétien ». Le proconsul dit : « Tu as ici sous tes yeux les décrets de nos invincibles princes; sacrifie donc à la grande déesse Vénus ». Pierre répondit : « Proconsul Optimus, je m'étonne que tu veuilles me persuader de sacrifier à une femme impudique et infâme, dont les ac-

tions sont tellement honteuses, qu'on ne pourrait les raconter sans rougir. Vos histoires elles-mêmes accusent ses désordres; et vous punissez dans les hommes de débauche les abominations qui composent sa vie. Si donc vous la nommez courtisane et femme sans pudeur, comment osez-vous me forcer à honorer par l'adoration et les sacrifices une vile prostituée ? Il est donc plus nécessaire et plus glorieux pour moi d'offrir le sacrifice de l'adoration et de la prière, de la componction et de la louange, au Dieu vivant et véritable, au roi de tous les siècles, au Christ ». A ces paroles, le proconsul fit étendre sur la roue et attacher avec des chaînes de fer les membres délicats du jeune Martyr. En même temps, des pièces de bois furent disposées tout autour, de telle manière que, dans le mouvement de la roue, elles devaient heurter le corps et briser les os en mille pièces. Mais plus la torture était cruelle, plus le serviteur de Dieu se montrait courageux et fort. Sur ses lèvres était un sourire de pitié pour son persécuteur, et ses yeux étaient fixés au ciel par un regard d'espérance. Il disait : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, qui avez daigné donner à ma faiblesse assez de patience pour vaincre ce tyran cruel ». Le proconsul, témoin de cette merveilleuse constance, et voyant ses tortures inutiles, lui fit trancher la tête d'un coup d'épée.

Vers le même temps, le proconsul faisait le voyage de Troade, accompagné d'un nombreux et brillant cortége. On lui amena trois chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils étaient et quelle était leur religion. Nicomaque, trop impatient, prévient ses frères, et s'écrie : « Je suis chrétien ». Le proconsul dit à André et à Paul : « Et vous, qui êtes-vous ? » Ils répondirent : « Nous sommes chrétiens ». Le proconsul dit à Nicomaque : « Sacrifie aux dieux, selon les ordres de l'empereur ». Nicomaque répondit : « Tu sais qu'un chrétien ne doit pas sacrifier aux démons ». Le proconsul aussitôt le fit suspendre et appliquer à la torture. Mais, vaincu par la violence de la douleur et sur le point d'expirer, le malheureux, élevant la voix, s'écria : « Je n'ai jamais été chrétien; je sacrifie aux dieux ». Le proconsul aussitôt le fit détacher. Mais, à peine a-t-il sacrifié, que le démon s'empare de lui; il se roule à terre, se coupe la langue avec les dents, et expire.

Dans la foule des spectateurs était une jeune vierge nommée Dionysia, âgée de seize ans, qui s'écria : « Ah ! misérable, le plus infortuné de tous les hommes, comment pour une heure de vie as-tu pu acheter des peines éternelles et que la parole humaine ne saurait décrire ? » Le proconsul, entendant ces paroles, fit amener la vierge devant son tribunal, et lui demanda si elle était chrétienne. Dionysia répondit : « Oui, je suis chrétienne; c'est pourquoi je plains cet infortuné de n'avoir pas pu souffrir quelques instants de plus, qui allaient lui assurer un repos sans fin ». Le proconsul dit : « Il a vraiment trouvé le repos dont tu parles, en accomplissant par un sacrifice la volonté des dieux et celle de nos invincibles princes; car Vénus et la grande Diane ont daigné l'enlever pour le soustraire aux reproches dont l'auraient accablé ceux qui professent vos vaines superstitions. Sacrifie donc comme lui, et ne sois pas plus longtemps dans ces illusions honteuses qui me forceraient à te brûler vive ». Dionysia répondit : « Mon Dieu est plus grand que toi. C'est pourquoi je ne crains pas tes menaces; il est assez puissant pour me donner la patience dans tous les supplices dont tu voudras m'accabler ». Le proconsul la livra aux mains infâmes de deux jeunes débauchés. Pour André et Paul, il les fit jeter en prison. Cependant les jeunes gens avaient conduit dans leur demeure la vierge, chaste épouse de

son Dieu. Jusqu'au milieu de la nuit, ils s'épuisèrent en vains efforts pour triompher de sa pudeur. Déjà s'apaisaient les emportements de leur brutale passion, quand tout à coup leur apparut un jeune homme, revêtu d'une éclatante lumière qui illumina toute la maison, A cette vue, comme terrassés par la crainte, ils tombèrent aux pieds de la jeune fille. Dionysia les releva, et leur dit : « Ne craignez point ; c'est le défenseur et le gardien que Dieu m'a donné, parce que j'ai été livrée entre vos mains par un juge impie ». Les jeunes gens lui demandèrent d'intercéder pour eux, afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Dès que le jour parut, le peuple se porta en foule au palais du proconsul, demanda à grands cris qu'on lui livrât André et Paul. Ce tumulte séditieux était excité par deux prêtres de Diane, Onésicrates et Macédon. Le proconsul, ayant donc fait venir les deux confesseurs, leur dit : « André et Paul, sacrifiez à la grande Diane ». André et Paul répondirent : « Nous ne connaissons ni Diane ni les autres démons que vous adorez. Nous n'avons jamais adoré que le Dieu unique ». Le peuple, entendant ces paroles, criait plus haut encore qu'on les lui livrât pour qu'il les fît mourir. Enfin le proconsul, voyant qu'il ne pouvait triompher de la persévérance des saints Martyrs, les fit battre de verges, et les livra au peuple pour qu'il les lapidât.

Mais, pendant qu'on les lapidait, la vierge du Seigneur, Dionysia, en fut avertie par le tumulte ; aussitôt elle pousse un grand cri, accompagné de sanglots et de larmes, s'échappe de sa prison et court au lieu du supplice. Là, elle se jette sur les corps expirants des Martyrs, en disant : « Afin de pouvoir vivre avec vous dans le ciel, je veux mourir avec vous sur la terre ». A cette vue, on s'empressa d'aller exposer au proconsul comment cette vierge, dont il avait abandonné la vertu à la passion de deux jeunes débauchés, avait été miraculeusement sauvée par un jeune homme tout éclatant de lumière, et comment, s'échappant de la prison, elle était venue se jeter sur les corps de Paul et d'André, demandant à être lapidée avec eux. Le proconsul, pour ne point exaucer sa prière, ordonna de l'enlever et de la décapiter dans un autre lieu ; ce qui fut exécuté.

Ainsi ces illustres Martyrs, après avoir soutenu ensemble les mêmes combats contre le siècle, le démon et le proconsul Optimus, ont mérité, par la grâce du Christ, les honneurs de la victoire, chacun, il est vrai, dans des supplices différents ; Pierre après mille tortures, André et Paul sous les coups des pierres, et Dionysia par le glaive. Cela se passa à Lampsaque, le jour des ides de mai, sous l'empire de Dèce et le proconsulat d'Optimus, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant sur le monde ; à lui soit la gloire, l'honneur et la puissance [1].

Tiré des Actes de Dom Ruinart, traduits par Drouet de Maupertuy, revus et publiés par les R. P. Bénédictins de la Congrégation de France.

1. Le culte de ces Martyrs est ancien chez les Latins comme chez les Grecs. Leur nom se trouve dans les martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme ; or l'on sait que ces martyrologes sont du IVe ou Ve siècle.

SAINT RHÉTICE, ÉVÊQUE D'AUTUN

Vers l'an 334. — Pape : Saint Sylvestre Ier. — Empereur : Constantin *le Grand.*

Personne n'ignore que le baptême ne soit la première indulgence dont l'Eglise use envers nous. C'est là que nous nous déchargeons de tout le poids de notre ancien crime. C'est là que nous nous lavons des anciennes souillures de notre ignorance criminelle. C'est là, enfin, que nous nous dépouillons du vieil homme avec ce qu'il apporte de criminel en naissant.

Seule sentence qui nous reste des écrits de saint Rhétice, citée par saint Augustin, *in Jul.*, liv. Ier, n. 7.

Constance Chlore ayant restauré Autun y avait fait refleurir l'étude de l'éloquence, en chargeant le fameux Eumène d'en donner des leçons à la jeunesse, et avait engagé la principale noblesse des Gaules à s'établir dans cette ville. Rhétice était issu d'une de ces illustres familles [1].

Le jeune patricien, destiné par la Providence à être un grand évêque, fut élevé avec soin dès l'âge le plus tendre par de pieux parents, plus distingués encore par leur foi que par leur noblesse, dans la doctrine chrétienne et dans toutes les vertus évangéliques. Il reçut en même temps une éducation libérale, conforme à sa naissance et à son rang [2] ; et ses talents naturels, cultivés par le travail, protégés par l'innocence du cœur, attirèrent bientôt tous les regards. Mais le noble et brillant écolier ne sépara jamais l'étude des saintes lettres de l'étude des lettres profanes, et ses progrès dans la piété surpassaient encore ses progrès dans les sciences. Egalement remarquable par les qualités du cœur et par celles de l'esprit, qui s'unissaient harmonieusement en lui pour former un ensemble parfait, embelli et surnaturalisé par la foi, il faisait la joie de ses parents, l'édification des fidèles, l'admiration de tout le monde.

Cependant le temps vint où sa famille, dont il était l'espérance, voulut l'établir. Un jeune homme si accompli et distingué par son mérite personnel autant que par sa position sociale, ne pouvait manquer d'avoir à choisir entre bien des partis séduisants et avantageux selon le monde ; mais il se garda bien de se laisser éblouir par un vain éclat. Appelant par la prière l'assistance divine, si nécessaire en pareille circonstance ; cherchant avant tout la vertu, il méritait de trouver une compagne vraiment digne de lui, et il la trouva. Son choix, dirigé par la Providence, s'arrêta sur une jeune personne disposée à être moins une épouse qu'une sœur capable de le comprendre, de s'associer à sa piété, de partager ses goûts, de vivre de sa vie. Aussi un pur et céleste amour présida-t-il à leurs noces : ce fut comme le mariage de deux anges, car leurs cœurs s'unirent pour aimer Dieu davantage et se soutenir, en s'appuyant l'un sur l'autre pendant le voyage d'ici-bas. Les deux jeunes époux passaient ensemble de longues veilles en prières ; ensemble il concertaient, ensemble ils accomplissaient des œuvres de charité, visitant les malades, consolant les affligés et versant dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes [3]. Le couple pieux passa ainsi plusieurs années pleines et heureuses à faire le bien dans un calme modeste, béni de Dieu et des hommes. Mais la position et les vertus d'un simple particulier

1. *Hist. de l'Egl. gall.* — 2. Greg. Turon., *De gl. Conf.*, c. 75. — 3. *Ibid.* ; Bolland., 19 jul.

n'étaient pas à la hauteur de l'âme de Rhétice. La Providence, qui le destinait à de plus grandes choses et voulait lui donner, pour le bien de l'Eglise, un théâtre digne de son mérite, semble vouloir commencer par déblayer la voie. Les douceurs de la vie domestique lui sont soudainement ravies. Des liens aussi étroits, aussi doux que sacrés se rompent inopinément ; et le même coup qui les brise, en le frappant au cœur, prépare son entrée dans la carrière nouvelle où le pousse la volonté divine. Son épouse, la dépositaire de ses pensées, l'associée de ses vertus, la douce compagne de sa vie, la pieuse sœur de son âme, lui est enlevée. Comme il était à la dernière heure penché sur la couche de la malade chérie, pleurant et tenant fixé tantôt sur elle, tantôt sur l'image de Jésus en croix un regard triste mais résigné, il l'entendit qui lui disait d'une voix expirante et pleine de larmes [1] : « Bon et bien-aimé frère, je vais mourir. Nous allons donc nous quitter pour un moment ; mais quand vous aurez aussi achevé votre course, ayez soin que nous soyons alors réunis dans le sépulcre, comme nous l'avons été sur la terre, comme nous le serons au ciel. Un chaste amour nous avait rapprochés ; que la mort ne nous sépare pas. Nous avons vécu dans le même lit, comme deux lis sur la même tige ; reposons encore ensemble dans notre dernière demeure. Je vous en prie, promettez de venir m'y rejoindre ». Ce furent presque ses dernières paroles, et Rhétice fut heureux de faire une promesse que lui inspirait déjà son cœur. Bientôt après, l'épouse qui avait été un ange dans un corps mortel alla se réunir aux anges, en attendant dans le sommeil de la tombe la partie matérielle, et dans le séjour de la gloire, l'âme de celui qui avait été son époux et que plus justement encore elle appelait son frère.

Le pieux chrétien avait à peine séché ses larmes, que l'estime et la vénération universelles, qui depuis longtemps s'étaient portées sur lui, allèrent l'arracher à sa douleur et à son solitaire veuvage pour le mettre à la tête de l'Eglise d'Autun. Son mérite éminent l'avait trahi à son insu dans sa vie privée. Obligé de céder et de monter plus haut ; reconnaissant la voix de Dieu dans l'acclamation unanime et spontanée du peuple fidèle, il renonça généreusement, pour assumer sur lui les travaux de l'épiscopat, aux jours calmes et tranquilles qu'il pouvait couler. Il sacrifia son repos, se sacrifia lui-même, se donna tout entier ; et bientôt l'on vit ce que peut un évêque, quand à la piété et au zèle vient se joindre en lui cette haute influence que donnent la naissance, les talents et une vertu depuis longtemps reconnue et proclamée. Aussi bien, après la perte de sa vertueuse épouse, y en avait-il une autre qui fût digne de lui, hormis l'Eglise elle-même ? Le choix ne pouvait être meilleur : l'élévation de Rhétice à l'épiscopat parut même tout à fait providentielle dans les circonstances où se trouvait alors l'Eglise. Constantin venait de succéder à Constance Chlore. Ce prince, il est vrai, marcha sur les traces de son père et montra même pour la cité éduenne et pour les chrétiens une bienveillance plus grande encore. Mais l'idolâtrie comptait encore à Autun de zélés défenseurs, parmi lesquels se distinguait surtout Eumène. Le rhéteur ne laissait passer aucune occasion d'éclat sans étaler dans de pompeux discours, au milieu de ses déclamations officielles et de ses plates adulations pour les Césars, tout le luxe de son érudition mythologique [2]. Il fallait donc que les chrétiens pussent lui opposer un homme d'une haute valeur, estimé et considéré de tout le monde, distingué par sa position sociale, son mérite et ses talents oratoires, qui pût contre-

1. Greg. Tur., loc. cit. — 2. *Orat. pro rest. schol.* et *Paneg.* passim.

balancer auprès de ses concitoyens et auprès du prince l'influence du directeur des écoles Méniennes. Rhétice était cet homme.

Appelé par les vœux des Eduens que leur avait transmis Eumène, Constantin vint à Autun en 311. Il reçut avec attendrissement une députation des principaux citoyens et agréa avec bonté leurs hommages. Profondément ému au récit de leurs maux, il versa des larmes et s'empressa de les consoler en leur accordant de grandes faveurs, remit les taxes arriérées, diminua les impôts, accorda de nouveaux secours pour la restauration des édifices publics et pour l'embellissement de la ville, continuant ainsi l'œuvre déjà commencée par son père. De sorte qu'*Augustodunum*, vaste construction gallo-romaine commencée probablement sous Auguste, continuée sous Vespasien, restaurée sous Alexandre-Sévère, fut presque entièrement rétablie sous Constance Chlore et Constantin [1]. Mais ce prince, bien qu'on fût allé à sa rencontre avec les images des dieux, ne parut pas aux temples et s'occupa fort peu de les relever de leurs ruines.

Constantin, après avoir quitté Autun, s'était rendu à Trèves. Là, s'étant mis à la tête de son armée, il revint avec elle à Châlon où il la fit rafraîchir et prit le chemin de l'Italie. L'empereur suivait donc la voie impériale [2], se dirigeant vers les Alpes pour aller délivrer Rome et le monde de l'infâme et cruel Maxence, lorsque tout à coup, après avoir adressé une fervente prière au Dieu qui était encore pour lui le Dieu inconnu, une croix lumineuse apparut dans le ciel, un peu au-dessous du soleil, avec ces mots en caractères de feu : *Par ce signe tu vaincras.* C'en est fait : bientôt le prince se déclare chrétien. Il veut même que la croix et le monogramme du Christ ornent désormais son casque et sa couronne, brillent sur les écus de ses soldats et servent d'étendard à son armée. Ainsi fut inauguré le quatrième siècle, cette grande époque qui se levait sur le monde avec la plus belle génération de génies que la terre eût encore vue.

Après trois siècles de combats et de victoires, le christianisme avait donc enfin son jour de triomphe solennel. Il s'assit avec Constantin sur ce même trône des Césars d'où étaient partis tant d'édits sanglants ; et Rhétice, pour le bien de l'Eglise catholique, pour l'éternel honneur de l'Eglise éduenne, fut mêlé à cette grande œuvre, à ce prodige de transformation providentielle : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Après avoir sans doute préparé, à Autun, l'esprit du prince à sa conversion [3], il fut encore choisi pour l'instruire des vérités de la foi [4], et mérita d'être appelé le premier catéchiste de Constantin, *protocatechista Constantini.* Miraculeusement converti par l'apparition de la croix, non loin, selon toute probabilité, de notre pays [5], et s'entourant aussitôt des lumières de l'épiscopat, Constantin voulut

1. *Mémoires de la Société éduenne*, année 1845.

2. Courtépée dit qu'il embarqua ses troupes sur la Saône.

3. Car ce fut après son séjour à Autun que Constantin est dit avoir prié le vrai Dieu de se faire connaître à lui et de le protéger. (Fleury, *Histoire eccles.*)

4. Gagnare, p. 10.

5. Plusieurs historiens placent dans nos contrées, dit M. Dinet d'Autun, le lieu où la croix miraculeuse apparut à Constantin et à toute son armée. Le Père Longueval (*Hist. de l'Egl. gall.*, t. 1er, p. 167, édit. in-4o, 1730) s'exprime ainsi : « On ne convient pas du lieu où le prince eut cette vision miraculeuse. Il paraît seulement, par la relation d'Eusèbe, que ce fut dans les Gaules et avant le passage des Alpes ». Un ancien panégyriste de Constantin suppose évidemment la même chose. De plus, une foule de médailles frappées à Autun et portant le monogramme du Christ, la croix grecque qui de temps immémorial figure dans les armes du Chapitre, l'autorité des Pères Perry, Marin, Thomassin, induiraient à placer non loin de nos contrées l'apparition du prodige qui détermina la conversion de Constantin. — « Quelques auteurs tiennent », dit Saulnier, « que saint Rhétice imprima dans le cœur de Constantin les sentiments de la foi, et que l'étendard appelé *Labarum*, et dont il fit porter la figure dans toutes les batailles qu'il livra, lui apparut dans le territoire de l'église d'Autun. Les meilleurs auteurs distinguent l'apparition de la croix du songe

certainement avoir auprès de sa personne celui qui figurait alors au premier rang parmi les pontifes des Gaules, le prélat si savant, si distingué, dont il avait pu apprécier le mérite supérieur pendant son séjour à Autun. Un tel prince devait être initié par un tel maître à la connaissance de nos dogmes et de nos saints mystères. Ces deux hommes semblaient faits l'un pour l'autre : ils surent se comprendre dès qu'ils se connurent ; et dès lors le grand évêque d'Autun jouit toujours auprès du grand empereur de la plus haute considération. Eumène ne paraît plus : il s'efface et pâlit comme sa rhétorique. C'est maintenant la voix éloquente de Rhétice qui domine. Elle se fait entendre dans les conciles, et toutes les paroles qu'elle prononce sont recueillies avec un soin respectueux [1]. L'éminent prélat usa du crédit qu'il avait auprès du prince pour exercer sur lui la plus salutaire influence. La loi par laquelle Constantin défendit de marquer les criminels au front, *de peur de souiller l'image de Dieu*, ayant été rendue à Châlon vers cette époque, on doit penser que l'évêque d'Autun ne fut pas étranger à la publication de ce sage édit, inspiré par le christianisme et annonçant déjà toute une révolution [2]. L'empereur montra son estime pour Rhétice par une mention spéciale qu'il fit de lui, au rapport d'Eusèbe, dans une de ses lettres par laquelle peu de temps après sa conversion, c'est-à-dire le 2 octobre 313, il se hâta de l'appeler au concile de Rome. L'illustre prélat, précédé dans cette ville par sa réputation de science et de vertu, reçut l'insigne honneur d'être placé auprès du pape saint Melchiade, dans cette auguste assemblée réunie pour juger la cause des Donatistes.

On sait que pendant la dernière persécution, les chrétiens, en Afrique spécialement, étaient forcés de livrer les saintes Ecritures ; or, plusieurs cédant à la crainte ou à la violence des tourments eurent la criminelle lâcheté de se soumettre à l'exigence des persécuteurs. Cécilien, évêque de Carthage, fut accusé d'avoir été ordonné par des évêques *traditeurs*. C'est ainsi qu'on appelait ceux qui avaient livré les saintes Ecritures. Des esprits mécontents, orgueilleux et brouillons, à la tête desquels était Donat, mirent en avant ce prétexte aussi faux que frivole, l'exploitèrent avec tout l'acharnement qu'inspire une jalousie haineuse jointe à une coupable ambition, et parvirent à former un puissant parti contre Cécilien. Ils se séparèrent de sa communion, mirent à sa place Majorin sur le siége de Carthage, et jetèrent ainsi le trouble dans toute l'Eglise d'Afrique. Les schismatiques ayant refusé de se rendre aux pacifiques exhortations que leur fit de la part de l'empereur, Ancelin, proconsul de la province, voulurent s'adresser à Constantin lui-même et lui écrivirent une lettre conçue en ces termes : « Très-puissant prince, vous qui êtes d'une race juste, vous dont le père n'a point pris part à la persécution, nous vous prions, puisque la Gaule est étrangère à nos affaires, de nous donner pour juges des évêques gaulois....» L'empereur, dans l'espoir de faire cesser le schisme, crut devoir se rendre à leur demande. Il en écrivit au pape saint Melchiade ; et c'est alors que de concert avec lui il convoqua ce concile de Rome, où il ne manqua pas d'ap-

qu'eut Constantin aux portes de Rome. Toutefois, cette question est restée un problème historique qui n'a jamais été parfaitement résolu. Mais ce qui paraît certain, c'est la haute estime de Constantin pour saint Rhétice, l'influence heureuse que cet illustre évêque exerça sur ce prince et la part qu'il eut dans sa conversion et dans son instruction ». (*Annal. de philos. chrét.*, t. xx ; Mgr Devoucoux, *Hist. inéd. de l'église d'Autun.*) — D'autres auteurs placent à Arles l'apparition du *Labarum*.

1. Audi fideliter quod ait homo Dei Rheticius, ab Augustoduno episcopus. (S. Augustinus, lib. I, *Oper. imperf.*, n. 55.) Rheticium ab Augustoduno magnæ fuisse auctoritatis in Ecclesia, etc... (Id., lib. I, *Cont. Jul. Pelag.*, c. 3.)

2. Datum XI kal. april. Cabelluno, Constantino quartum et Licinio quartum coss. *Cod. Theod.*, l. II, de Pœnis.

peler nominativement et en première ligne Rhétice d'Autun, puis Materne de Cologne et Marin d'Arles, les trois plus saints et plus savants prélats des Gaules, auxquels furent adjoints quinze évêques d'Italie et vingt d'Afrique, dix de chaque parti [1].

L'auguste assemblée se réunit dans le palais de l'impératrice Fausta, nommé la *maison de Lateran*, examina dans trois sessions la cause qui lui était soumise et prononça contre les Donatistes une sentence dictée par une sagesse admirable. Ceux-ci, montrant alors tout ce fond d'orgueil et de mauvaise foi qu'on retrouve dans tous les sectaires, refusèrent de se soumettre à la décision du concile, calomnièrent même leurs juges et en exigèrent de nouveaux, bien qu'on leur eût donné ceux qu'ils avaient demandés. Constantin, désireux de pacifier l'Eglise d'Afrique et poussant la condescendance plus loin que ne le méritaient les obstinés et perfides schismatiques, assembla pour la même cause, l'année suivante 314, un concile à Arles [2]. La nouvelle assemblée se composa de trente-trois évêques, dont treize des Gaules. L'éloquent évêque d'Autun était du nombre. Il s'y rendit accompagné du prêtre Amandus et du diacre Philomathius. Invité des premiers à y porter, comme à Rome l'année précédente, le poids de sa sagesse, de sa science et de son autorité universellement reconnues, il fit paraître encore dans cette circonstance importante et solennelle, dit un de nos historiens [3], une profonde doctrine, unie à la force de l'éloquence, laissant une grande admiration de son mérite dans l'esprit de tous les assistants. Les évêques réunis maintinrent et confirmèrent le jugement porté précédemment contre les Donatistes et firent en outre vingt-deux canons disciplinaires [4].

Rhétice, le plus illustre des pontifes assemblés à Arles, dit un historien, gouvernait l'Eglise d'Autun avec la réputation et l'autorité que sa naissance, ses talents et sa vertu lui avaient acquises [5]. Grand par l'importance de son siége, — car Autun était sous Constantin une des premières, sinon la première ville des Gaules [6] ; — grand par l'estime du Pape et de l'empereur ; grand dans les sénats d'évêques dont il était la lumière ; grand par son éloquence, son mérite et sa célébrité presque universelle comme l'Eglise, il semble encore grandir à nos yeux par les éloges que lui ont prodigués deux des plus illustres docteurs de son siècle, saint Augustin et saint Jérôme. Le premier l'appelle un *homme de Dieu*.

Le glorieux et saint prélat, qui était la lumière non moins que l'admiration de son siècle, fut encore celle de la postérité par les éloquents écrits qu'il publia et laissa après lui, à savoir, d'après saint Jérôme, un traité considérable contre les Novatiens et des commentaires sur le Cantique des cantiques. Il ne nous reste du premier ouvrage qu'un passage relatif au péché originel et au baptême, fragment précieux qui fait vivement regretter la perte d'un tel trésor. Saint Augustin le cite deux fois avec admiration, avec confiance et comme une autorité prépondérante.

Quant aux commentaires de saint Rhétice sur le sublime épithalame appelé Cantique des cantiques, ils sont également perdus. Tout ce qu'on en a conservé se réduit à un seul passage relatif à l'Eucharistie, mentionné par Sirmond et ensuite par D. Ceillier et D. Rivet. Les ouvrages de saint Rhé-

1. On a encore la lettre de Constantin à Melchiade. (Voir t. 1er, *Concil. Lab.*, p. 1405.) Constantin dit qu'il a choisi ces trois évêques des Gaules comme les plus capables de terminer cette affaire et ceux dont la vie était aussi sainte que le caractère.

2. L'empereur subvenait aux frais du voyage des évêques. — 3. Saulnier. — 4. *Concil. Lab.*, t. 1er, p. 1425.

5. Le Père Longueval, t. 1er, liv. II. — 6. Id.

tice existaient encore au XI^e^ siècle, et il est fort possible qu'ils portent aujourd'hui le nom d'un autre auteur.

Rhétice qui, par ses remarquables écrits et par toute sa vie plus remarquable encore, avait déployé tant de zèle pour la diffusion de l'Evangile et la conversion de son peuple, pour l'instruction du premier empereur chrétien et les intérêts de l'Eglise universelle, pour la défense de la vérité et de la sainte hiérarchie, pour le maintien de la discipline ecclésiastique et pour l'explication des divines Ecritures dont il nourrissait son âme et ensuite son troupeau, n'en montra pas moins pour le culte et pour les sacrements, ces canaux mystérieux par lesquels la foi, la piété, la grâce se répandent dans les cœurs. Il ne se contenta point d'avoir parlé admirablement du baptême ; il voulut rendre plus vénérable encore aux yeux des fidèles ce grand acte de l'initiation chrétienne et de l'adoption divine, en faisant venir de l'eau du Jourdain pour la mêler à celle du baptistère de son église qui s'élevait au milieu des tombeaux de la *Via strata*[1]. C'était une sainte et utile pensée. Car quelle foi vive la vue et le contact de cette eau prise dans le fleuve où le Sauveur lui-même avait voulu être baptisé pour donner l'exemple aux hommes, devaient inspirer aux catéchumènes ! Comme les exhortations que leur adressait le saint évêque au moment de leur immersion dans la fontaine baptismale doublement sacrée devaient être frappantes ! Ne croyaient-ils pas être, ces nouveaux nés en Jésus-Christ, sur cette même rive que l'Homme-Dieu avait sanctifiée par sa présence ? voir, eux aussi, le ciel s'ouvrir, l'Esprit-Saint descendre sur eux comme il descendit autrefois sur Notre-Seigneur et entendre ces paroles : « *Ce sont là mes enfants bien-aimés ?* » Cette même eau prise dans le lit du Jourdain, par ordre de Rhétice, pour le baptistère d'Autun, ne produisit pas seulement l'invisible prodige de la justification, elle servit aussi à opérer des miracles frappants. On la vit plus tard entre les mains de saint Amateur, évêque d'Auxerre, guérir trois lépreux.

Enfin, après avoir rendu les plus grands services à l'Eglise d'Autun qu'il illustra et éleva déjà bien haut, à l'Eglise des Gaules, à l'Eglise catholique, qu'il éclaira par sa doctrine, qu'il édifia par l'éminente sainteté de sa vie ; après s'être montré l'infatigable promoteur de la piété, le vengeur de la foi, le marteau des hérésies ; après avoir brillé comme un astre dans le monde chrétien, pratiqué toutes les vertus avec une perfection égale à la hauteur de la dignité épiscopale et parcouru une longue carrière de sainteté et de bonnes œuvres, plein de jours et de mérites, il rendit son âme à Dieu, vers l'an 334, et alla recevoir du Prince des pasteurs la récompense éternelle, en laissant sur la terre une mémoire bénie, un nom entouré de la vénération publique, d'une célébrité sans limites et d'une autorité universellement reconnue.

Au moment des obsèques, le ciel se chargea lui-même de canoniser par un miracle le grand évêque et celle qui avait été autrefois la compagne de sa vie, l'associée de ses vertus. Le corps avait été lavé et paré par des mains pieuses, et on venait de le placer sur le brancard funèbre. Quand tout fut prêt, les porteurs se mirent en devoir de le transporter dans le lieu saint destiné à la célébration des funérailles et à l'inhumation. Mais tous leurs efforts furent inutiles : impossible de lui imprimer le moindre mouvement. Tous les assistants, frappés de stupeur, se regardaient en silence, muets de crainte et de respect, ne sachant que faire et que penser, lorsqu'un vieillard

1. Peut-être à l'eau d'un autre baptistère, celui de Sainte-Marie (Saint-Jean le Grand), ou celui de Saint-Pierre (Saint-Andoche). On ne sait s'ils existaient déjà.

rappela la promesse que Rhétice avait faite à son épouse mourante d'aller la rejoindre dans le tombeau. Aussitôt on se disposa à remplir cet engagement sacré, et alors seulement le Saint permit qu'on emportât son corps. Quand il fut près de la tombe chérie, il se ranima et l'on entendit ces mots : « Souviens-toi, tendre épouse, de la demande que tu m'adressas à ton lit de mort : je viens en ce moment accomplir tes vœux et ma promesse. Fais place à un frère que tu attendais depuis longtemps. Comme je reposais autrefois auprès de toi ; ainsi je vais reposer encore. Pour nous le lit des noces, tu t'en souviens, ne fut pas moins vierge que ne l'est aujourd'hui le lit du tombeau ». La foule éperdue, frémissante, tombe à genoux ; et pendant qu'elle adore la puissance et la bonté de Dieu à l'égard de ses Saints, la faveur éclatante dont il récompense même sur la terre l'angélique vertu, un nouveau prodige vient augmenter la religieuse terreur dont elle est saisie. On ouvre le tombeau ; et voilà que l'épouse de Rhétice, ranimant ses membres déjà depuis longtemps glacés par la mort, et rompant les bandelettes qui fixaient ses mains le long de son corps, fait un geste approbateur, un signe d'invitation affectueuse à celui qui fut son époux, son ami, son frère [2]. On se hâte d'obéir à ce merveilleux appel, on rapproche les chastes époux qui s'attendaient ; et au moment du contact le tombeau commun s'agite : il semble s'associer par un tressaillement de joie au bonheur de la réunion promise et tant désirée. Maintenant que ce vœu d'un pur amour est rempli, tout rentre aussitôt dans le calme mystérieux, dans l'immobilité solennelle de la tombe : les deux Saints n'avaient plus qu'à reprendre, à côté l'un de l'autre, leur doux sommeil un moment interrompu, en attendant dans la paix du Seigneur le réveil de la résurrection.

Alors le miraculeux sépulcre fut refermé avec un pieux respect et entouré toujours depuis d'une religieuse vénération. La mémoire chère et bénie d'un homme de Dieu, et la mémoire d'un prodige y restèrent attachées pendant tous les siècles. C'est encore ce même champ, lieu déjà si saint, déjà consacré par des reliques bien précieuses et voisin de la tombe de saint Symphorien, c'est le cimetière de la *Via strata* qui eut l'honneur de recevoir le tombeau de marbre où furent déposés, à l'ombre de l'église de Saint-Etienne [1], les restes de celui qui avait été une des plus grandes figures de son siècle et une des plus brillantes gloires de l'Eglise d'Autun. Là le pieux et naïf historien Grégoire de Tours vint prier et recueillir ce merveilleux récit. Là, au siècle dernier, on voyait encore le tombeau de notre grand évêque, élevé de terre sous une arcade creusée dans le mur méridional de l'église de Saint-Pierre-l'Etrier où il avait été transporté et où se lisait une inscription relativement récente.

Un poëte espagnol, Juvencus, qui florissait dans le même siècle, inspiré par les merveilles de la vie et de la mort de saint Rhétice, lui consacra aussitôt le début d'un poëme où, après avoir chanté notre grand évêque, il célèbre la gloire de Jésus-Christ et finit par la louange de Constantin.

Cf. Saint Symphorien et son culte, par M. l'abbé Dinet.

1. Si le tombeau de saint Rhétice n'était pas d'abord dans l'église de Saint-Etienne au moins il y fut placé plus tard.

2. *Immensum dictu.....*
Deprensa est lævam protendens fœmina palmam,
Invitans socium gestu viventis amoris.

Appendix ad opera Juvenci, Patrol. de Migne, t. XIX, p. 381.

Ste DYMPNA[1], VIERGE ET S. GÉRÉBERNE, PRÊTRE,

MARTYRISÉS A GHEEL, EN BRABANT

VIIe siècle.

La virginité, inconnue aux idolâtres, a toujours jeté un très-vif éclat au milieu des peuples barbares, dès les premiers moments de leur conversion à la foi : elle n'a pas peu contribué à leur faire comprendre toute la sainteté et la sublimité du christianisme, et en même temps adoucir leurs mœurs dures et farouches. La vie de sainte Dympna, en particulier, offre un exemple extraordinaire, mais qui s'est renouvelé plus d'une fois chez ces nations dont saint Jérôme disait qu'elles ne connaissaient aucune loi dans leurs alliances, et suivaient avec une aveugle brutalité tous les instincts de leurs passions grossières.

Dympna était fille d'un roi ou prince de Bretagne : peut-être faut-il entendre sous ce nom le successeur d'un chef des Angles ou Saxons, qui vinrent faire invasion dans cette île, aux Ve et VIe siècles. Son père était païen ; sa mère, dont les actes ne disent que ce seul mot, était chrétienne comme sa fille. Un saint prêtre nommé Géréberne, qui vivait dans les environs de leur demeure, les avait baptisées l'une et l'autre, et les entretenait dans la pratique de la religion. De bonne heure la jeune Dympna donna les plus belles espérances, et sa vertu qui se développait en elle avec les années, annonçait déjà qu'elle saurait dans l'occasion faire preuve d'un grand courage. Elle était douce, modeste, pleine de retenue, de pudeur, et ne cherchait à plaire en toutes choses qu'à Dieu et aux auteurs de ses jours. Dympna perdit sa mère dans un âge peu avancé encore, et cette perte, déjà si triste pour son cœur, devint encore pour elle l'occasion d'une grande et pénible tentation.

En effet, son père, que la mort de son épouse avait rempli d'une profonde douleur, ayant dans la suite formé le projet de se remarier, ordonna à ses officiers de lui faire connaître une personne dont les traits pussent lui rappeler celle qui lui avait été si chère. Après de longues et inutiles recherches dans la contrée, ils vinrent le trouver, et par un inconcevable oubli de toute pudeur, ils lui conseillèrent d'épouser sa fille Dympna, dont les traits de ressemblance avec sa mère étaient frappants.

Malgré l'horreur qu'inspire la nature pour de semblables alliances, la corruption et la grossièreté de ces peuples ne les repoussaient point toujours : aussi n'est-on qu'à demi étonné en voyant le roi barbare accepter la proposition de ses officiers [2]. La jeune vierge frémit à cette parole, et malgré toutes les instances et toutes les promesses qu'on lui faisait, elle déclara qu'elle n'y consentirait jamais. Comme ses refus ne faisaient qu'irriter les désirs de son père, elle demanda quarante jours pour réfléchir. Le roi y consentit, ne doutant pas que, cet intervalle écoulé, elle se rendrait à ses

1. Et encore Dympène.

2. On peut voir dans saint Jérôme (liv. II, contre Jovinien), ce qu'il rapporte des mœurs des Barbares et des alliances qu'ils contractaient. Après de pareils exemples, il n'y a rien qui doive nous étonner dans celui que nous avons ici sous les yeux. Certains auteurs, avant de crier à l'invraisemblance, devraient du moins examiner ces choses.

sollicitations ; mais la pieuse Dympna avait dans le cœur une pensée bien différente.

Elle visita aussitôt le saint prêtre Géréberne, qui continuait de la diriger dans la vertu et la pratique de ses devoirs : là, elle exposa à ce vénérable vieillard la situation critique dans laquelle on la plaçait. Géréberne, hors de lui-même en l'entendant ainsi parler, leva les yeux au ciel, et conjura le Seigneur de lui faire connaître sa volonté dans un si pressant danger. Dieu exauça cette fervente prière de son serviteur, et lui déclara qu'il fallait réaliser au plus tôt le projet conçu par la jeune vierge, et fuir dans un pays étranger où elle pourrait le servir sans obstacle. Dès ce moment, Dympna fit, avec des précautions extrêmes, tous les préparatifs de son départ : elle gagna un serviteur de son père et son épouse, qui promirent de l'accompagner avec le saint prêtre Géréberne. Tout étant disposé, ils profitèrent d'un moment favorable et se mirent en mer, s'abandonnant au milieu des flots à la Providence qui leur avait inspiré cette résolution. Elle ne les abandonna pas ; après une heureuse traversée, ils abordèrent non loin des embouchures de l'Escaut, près des lieux où se trouve aujourd'hui la ville d'Anvers. S'étant mis aussitôt à chercher une retraite où ils pussent se reposer de leurs fatigues, ils s'arrêtèrent à Gheel.

Ce pays était alors peu habité : on ne voyait presque partout que des broussailles ou des bois, au milieu desquels ils rencontrèrent une petite église dédiée à saint Martin. Ce lieu leur parut convenable : ils s'y arrêtèrent, et c'est là que, dès ce moment, le saint prêtre Géréberne célébra les divins mystères. A quelque distance, ils construisirent, dans le lieu appelé Zemmale, une petite habitation, où ils vécurent l'espace de trois mois dans les prières, les jeûnes et la pratique de toutes les vertus.

Cependant le père de Dympna fut bientôt averti de la fuite précipitée de sa fille, et il en fut pénétré de douleur : aussitôt il envoie de toutes parts des gens pour chercher à connaître où elle s'est cachée ; lui-même, accompagné d'un grand nombre de gens armés, se met à sa poursuite, et, s'embarquant sur ses vaisseaux, il arrive auprès des embouchures de l'Escaut où quelques indices semblaient lui faire espérer de trouver la fugitive. Il ordonne alors à une partie des siens de se disperser dans le pays, comme ils avaient fait précédemment en Bretagne, et de s'informer partout si sa fille a paru dans la contrée. Quelques-uns d'entre eux étant arrivés dans un village appelé Westerloo, assez proche de Zemmale, passèrent la nuit dans une auberge, puis le matin, au moment de partir, ils payèrent l'hôte qui les avait traités. Celui-ci, en recevant de leurs mains des pièces d'argent, les regarda avec attention et observa qu'elles étaient tout à fait semblables à d'autres pièces qu'il possédait : cette réflexion frappa les envoyés qui lui demandèrent de qui il avait pu recevoir une monnaie étrangère comme celle-là. C'est, dit l'hôte, d'une jeune fille de Bretagne qui mène une vie solitaire et retirée non loin d'ici, et qui achète avec ces pièces les choses nécessaires à la vie. Ces paroles ne firent qu'augmenter les soupçons des officiers du roi : ils l'interrogèrent de nouveau sur l'extérieur de cette personne, son âge et ses traits ; l'hôte répondit encore à ces questions ; il ajouta qu'elle était accompagnée d'un vénérable vieillard, prêtre, et de plusieurs autres personnes ; que du reste, s'ils le désiraient, il pourrait les conduire en peu de temps au lieu qu'elle habitait. Les envoyés acceptèrent cette proposition avec joie, et ayant accompagné leur guide, ils arrivèrent dans un lieu désert, inculte, sauvage, où, au milieu d'autres personnes, ils aperçurent Dympna qu'ils connaissaient très-bien. Aussitôt ils s'empressè-

rent de venir annoncer cette nouvelle au roi, qui se mit en chemin avec les gens de sa suite, et se rendit à l'endroit indiqué. Arrivé près de sa fille, il lui adresse tour à tour des paroles flatteuses, des reproches et des promesses. « Qu'avez-vous pensé, en fuyant ainsi votre père, et comment avez-vous pu abandonner son palais, pour venir habiter cette solitude affreuse ? Ne savez-vous donc pas quelle place vous est destinée dans mon royaume ? Est-ce que les paroles d'un vieillard décrépit et sans force auraient troublé votre esprit au point de vous faire perdre de vue les honneurs qui vous attendent près de moi ? »

Le vénérable prêtre Géréberne, qui était présent quand le roi parlait ainsi, ne put s'empêcher de prendre alors la parole : « O roi », lui dit-il, « comment la passion a-t-elle pu ainsi pervertir vos pensées? comment pouvez-vous concevoir des projets si contraires à votre gloire et à la vertu de votre fille? Ignorez-vous donc que la pureté est le plus précieux de tous les trésors, qu'elle donne la sagesse aux jeunes gens, et aux vieillards la sainteté? Cessez de tenir un pareil langage, indigne de vous, ne sollicitez pas davantage votre fille, elle persiste et persistera toujours dans son généreux dessein ». Puis, se tournant vers Dympna, il l'exhorta de nouveau à ne point écouter les propositions criminelles qui lui avaient été faites.

Plein de fureur en entendant ce discours, le roi fait saisir le vénérable Géréberne par ses gens qui l'accablent d'injures et de coups ; et voyant qu'il continue de protester à haute voix contre une telle violence, il donne un signe, et les soldats le renversent sans vie. Après de nouvelles instances qui provoquent de nouveaux et plus énergiques refus de la part de Dympna, le roi s'irrite, menace et déclare à sa fille que si elle ne renonce à suivre les folles pensées que lui a suggérées ce misérable vieillard, qui vient de payer de sa tête son audace et son insolence, elle ressentira elle-même les effets de sa colère. « Mon Père », répond Dympna,« n'espérez pas d'obtenir mon consentement, jamais je ne le donnerai ».

A ces mots, le roi furieux commande à ses gens de la tuer ; mais ils n'osent obéir à un pareil ordre donné dans la colère. Voyant leur hésitation, il saisit lui-même son glaive, et, d'un seul coup, il abat la tête de sa fille, qui tombe à ses pieds baignée dans son sang. Le corps de Dympna et celui du vénérable Géréberne restèrent quelques jours exposés aux animaux et aux oiseaux de proie qui les respectèrent ; puis, de pieux habitants du pays les déposèrent dans la terre. Plus tard, à cause des miracles qui s'opéraient en ce lieu, le clergé et le peuple cherchèrent les restes des deux martyrs, et les trouvèrent renfermés dans deux tombeaux d'une pierre extrêmement blanche : ce qui parut d'autant plus étonnant que toutes les pierres dans ce pays sont noires. Peut-être Dieu voulut-il manifester de cette manière combien lui avait été agréable le sacrifice de ces deux martyrs de la chasteté.

Il se fit depuis un grand nombre de guérisons extraordinaires au tombeau des deux Saints. De toutes parts on y accourait pour implorer leur protection. C'est alors que les habitants de Xantes sur le Rhin cherchèrent à s'emparer de ces reliques, afin de les conserver au milieu de leur ville ; mais ayant été surpris au moment où ils venaient de les enlever, ils furent forcés de les rendre. Les principaux habitants de Gheel pensèrent alors à agrandir l'église dans laquelle était renfermé le tombeau, et à placer les reliques de sainte Dympna dans une châsse plus belle. On en prépara une qui était très-riche, et dans laquelle l'évêque de Cambrai transporta ces vénérables dépouilles.

L'époque précise de la mort de sainte Dympna n'est pas connue. Les

auteurs varient sur l'année qui peut être placée vers le milieu de la seconde partie du VII^e^ siècle. Pour le jour, le manuscrit d'Utrecht, qui rapporte la vie de la sainte, le fixe au 30 mai ; mais c'est le 15 que sa fête est célébrée.

Le village de Gheel prit beaucoup d'accroissement par le culte et les miracles de sainte Dympna. On y trouve dans la suite une baronie, un hôpital, et une église qui fut érigée en collégiale.

On représente sainte Dympna tenant un démon enchaîné ; c'est qu'elle est renommée pour la délivrance des possédés et la guérison de la folie et de l'épilepsie ; car ce qui était possession chez les anciens est regardé comme folie ou épilepsie chez les modernes. A ce titre, on a établi à Gheel, sous son patronage, une maison d'aliénés, aussi célèbre en Belgique que Bicêtre chez nous : cette maison existe de temps immémorial.

Si l'on nous demande pourquoi l'on invoque sainte Dympna pour les possédés, aliénés ou épileptiques, nous trouvons facilement le motif de ce patronage dans l'acte *insensé* de son père qui, à son projet d'inceste, ajouta le meurtre : par un rapprochement facile à concevoir, il est naturellement venu à l'esprit du peuple d'invoquer contre la folie celle qui avait été victime de la fureur et de la démence de son père.

Nous avons emprunté cette Vie aux *Vies des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

LES APOTRES DE L'ESPAGNE

SAINT TORQUAT A CADIX, SAINT CTÉSIPHON A VIERÇO, SAINT SECOND A AVILA, SAINT INDALÈCE A PORTILLA, SAINT CÉCILIUS A ELVIRE, SAINT HÉSICHIUS A GIBRALTAR ET SAINT EUPHRASE A ANDUJAR (I^er^ siècle).

D'après le Martyrologe romain, le témoignage de Grégoire VII et une lettre adressée au roi Alphonse, les apôtres saint Pierre et saint Paul envoyèrent sept missionnaires destinés à évangéliser l'Espagne. Ils étaient âgés déjà et, après être débarqués à Cadix, fatigués de leur voyage, ils s'arrêtèrent en une campagne agréable d'où ils envoyèrent à la ville afin d'acheter les provisions dont ils avaient besoin pour vivre. Il y avait, à Cadix, fête en l'honneur des faux dieux. En voyant ces hommes, qui paraissaient étrangers, les idolâtres craignirent que leurs cérémonies ne fussent troublées, ils voulurent outrager ces inconnus, qui se retirèrent afin d'éviter le péril qui les menaçait. Les idolâtres revinrent à leur poursuite, mais le ciel intervint. Un pont de pierres se présente, les chrétiens passent, mais, à peine les gentils se sont-ils engagés sur ce pont qu'il s'écroule et s'engloutit dans les eaux avec ceux qu'il portait. Les idolâtres sont frappés de ce dont ils viennent d'être témoins et ils commencent à regarder les chrétiens avec crainte et avec respect. Les conversions commencèrent et se multiplièrent dans Cadix. Saint Torquat devint évêque de la ville, et ses compagnons se dispersèrent dans différentes parties de l'Espagne, qu'ils éclairèrent des lumières de la foi. On ne sait rien du martyre de ces apôtres.

On raconte qu'un olivier, planté de la main de saint Torquat, devant l'église qui lui est dédiée, à Cadix, fleurissait miraculeusement chaque année, le jour de la fête de l'apôtre, au grand étonnement des idolâtres. Son corps se voyait autrefois et se voit peut-être encore aujourd'hui en un monastère de Saint-Benoît, près de la ville d'Orense, en Galice. Avila possède une église de saint Second, et se croit en possession de ses reliques, transférées dans une chapelle magnifique, bâtie par les soins de l'évêque Jérôme-Marie. Saint Cécilius est le patron d'une paroisse de Grenade. Les Aragonais ont une grande dévotion à saint Indalèce, dont ils possèdent les reliques. Le corps de saint Euphrase est en Galice, où se voit une église qui lui est dédiée, sur la montagne du Val d'Emmaüs, près d'un couvent de saint Benoît. La fête de ces martyrs se célèbre le 15 mai.

Propre d'Espagne.

S. ROBERT, CONFESSEUR DANS LE DIOCÈSE DE MAYENCE (IXe s.).

L'aïeul maternel de saint Robert [1] était originaire de la Lorraine, et avait de riches possessions près de Bingen, là où la Nahe se jette dans le Rhin, au-dessous de Mayence. Il vivait du temps de Charlemagne, il était considéré parmi les princes de ce temps, et il maria sa fille Berthe, la mère de notre Saint, à un duc païen, nommé Robolaüs, homme d'un caractère grossier et d'une mauvaise conduite. Berthe reçut en dot les biens que son père possédait sur le Rhin. Robert n'avait que trois ans, lorsque son père mourut dans un combat contre les chrétiens. Berthe passa le reste de ses jours dans une continence parfaite, et consacra tous ses soins maternels à son jeune fils, qui avait reçu beaucoup de dons de la grâce, et qui, à l'âge de sept ans, demanda de son propre mouvement à être instruit dans les sciences.

Depuis ce temps, on remarqua en lui la plus tendre charité envers les pauvres : quand il rencontrait des enfants indigents, il les amenait à sa mère, en disant : « Ma mère, voilà tes enfants ! » et alors Berthe, les accueillant avec bonté, répliquait : « Mon fils, voilà tes frères ». Un autre trait de la vie du pieux enfant mérite aussi que nous le citions. Il n'avait que douze ans, lorsque Berthe lui fit part du projet qu'elle avait de faire bâtir une église en l'honneur de Dieu. « Ne faites pas cela, ma mère », repartit Robert, « observons d'abord les paroles du Saint-Esprit ; car le Prophète [2] dit : *Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le ; et ne méprisez point votre propre chair* ». La mère, touchée par ces paroles, éleva quelques maisons pour les pauvres et les infirmes.

Il se voua pendant trois ans au service des malheureux et des malades ; il lavait les pieds aux pauvres et s'acquittait avec joie des emplois les plus bas. Après cela, il prit la résolution de quitter la maison paternelle, de renoncer à tous les biens temporels et de se consacrer, à l'exemple de saint Alexis, au service du Seigneur, dans des pays étrangers. Sa mère, qui l'aimait tendrement, craignant que son fils, dans un âge aussi tendre encore, ne tombât dans les piéges du monde et de l'ennemi des hommes, employa les prières et les larmes pour le détourner de son projet, et le pria de faire à Dieu le sacrifice de son cœur, sans se séparer d'elle. Elle lui accorda cependant la permission de faire un pèlerinage aux tombeaux des saints Apôtres, où il s'arrêta, en effet, pendant quelque temps, se livrant à de ferventes prières et à d'austères pénitences.

Après son retour auprès de sa pieuse mère, il passa encore quelques années dans l'exercice de toutes les vertus ; il bâtit plusieurs églises et mourut saintement à l'âge de vingt ans, sous le règne de Louis le Débonnaire. Son corps reposait à côté de celui de sa mère, dans le couvent de femmes élevé en son honneur sur le Mont-Robert (*Ruperts-berge*), près de Bingen, sur la rive gauche de la Nahe.

Tiré deRæss et Weiss, p. VI, p. 459. Voyez la Vie du Saint, écrite par sainte Hildegarde. Cette Vie fut publiée par le jésuite Busée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Mayence, par Nicolas Serarius, l. I *Rerum Mogunt.*, c. 35 ; traduite en allemand, par Jacques Kobel, secrétaire de la ville d'Oppenheim, sur le Rhin, à quatre lieues au-dessus de Mayence, en 1524. Voyez Trithème, *de scriptor. eccl.* et *Chron. Spanheim*, ad ann. 1148, et *in Chron. Hirsaugiensi*, ad ann. 1150 ; Henschenius, t. III mali, p. 503 ; Johannis, *Rerum Mogunt.*, t. I, p. 186, c. 35, et le *Proprium Mogunt.*, ad 15 maii. — Godescard, édition de Bruxelles.

SAINT FRANCHY, ERMITE EN NIVERNAIS (VIIe siècle).

Né dans les Amagnes — ou *Terres aux Moines*, ainsi dénommées parce que les moines les avaient défrichées — Franchy se retira de bonne heure au monastère de Saint-Martin de la Bretonnière.

Dieu permit autrefois au démon de la jalousie d'entrer dans le paradis terrestre, il ne faut pas nous étonner si quelquefois le même démon exerce ses ravages jusque dans les maisons les plus parfaites : c'est ce qui arriva à l'égard de saint Franchy. Sa vie toute sainte, son amour de la

1. Autrement Ropert et Rupert.

2. Busée et Serrarius se trompent en disant : *dicit enim Christus ;* car les paroles qui suivent sont d'Isaïe, LVIII, 7.

discipline et toutes ses vertus étaient la condamnation de la vie tiède et relâchée de quelques-uns de ses frères, et ils ne tardèrent pas à lui tendre des piéges. Comme il savait se plier à tous les besoins de la maison et se rendre propre à toutes les fonctions, il fut chargé un jour de faire le pain nécessaire au monastère ; mais ses envieux, désirant le mettre en défaut, cachèrent tous les instruments de la boulangerie. Franchy, ne les trouvant pas, mit sa confiance en Dieu : cette confiance ne fut pas trompée ; il fit le signe de la croix, commença son travail, quoiqu'il n'eût pas ce qui était nécessaire, et le pain fut prêt à l'heure et parfaitement conditionné.

Dans ces temps de guerres continuelles, les monastères n'étaient pas épargnés ; celui de Saint-Martin de la Bretonnière fut dévasté et consumé par les flammes.

Franchy prit la résolution de se retirer dans une solitude : c'est ce qu'il fit avec un des frères nommé Antoine. Là, ils menèrent la vie la plus mortifiée, vivant d'herbes et de racines. Arrivé à un âge avancé, saint Franchy résolut de revenir sur le sol natal ; il se mit donc en route avec frère Antoine, mais ses forces l'abandonnèrent et il était sur le point de rester en route. Cependant Dieu voulait qu'il fût après sa mort le protecteur des lieux qu'il avait édifiés dans son enfance et pendant sa vie ; deux taureaux indomptés, dit la légende, se présentèrent : Antoine leur prépara un joug et une espèce de véhicule, sur lequel il plaça le saint vieillard, qui put de cette manière regagner son pays natal, où il mourut plein de vertus et de mérites, vers le milieu du VII^e^ siècle. On construisit, sous la protection du Saint, un monastère au lieu même où il avait passé son enfance. Au IX^e^ siècle, l'église de ce monastère avait un titre abbatial ; elle fut brûlée peu de temps après ; et, en 1031, Hugues II, évêque de Nevers, abandonna aux chanoines de son église toutes les dépendances de l'abbaye de Saint-Franchy. On y fit reconstruire une église, qui devint paroissiale. Plusieurs autres églises du diocèse de Nevers sont sous son invocation, entre autres celle d'Amazy. L'ancienne paroisse de Poussignol, maintenant réunie à Blismes, l'honorait aussi comme son patron. Nous n'avons aucun détail sur les reliques de saint Franchy. Nous lisons dans le Légendaire d'Autun qu'elles furent transportées dans l'abbaye de Saint-Symphorien de cette ville. L'époque de cette translation n'est pas indiquée.

La fête de saint Franchy se célébrait autrefois le 16 mai ; on l'a avancée d'un jour à cause de son occurrence avec celle de saint Pélerin.

Hagiologie de Nevers.

LE BIENHEUREUX JACQUES DE VICOIGNE (1279).

Une âme pure et innocente, que Dieu combla des plus abondantes bénédictions, à qui il inspira de bonne heure l'amour de la retraite et du recueillement et qu'il se hâta d'appeler à lui dans les cieux, tel est, en peu de mots, l'exposé de la vie du bienheureux Jacques, religieux de Vicoigne.

Il était encore dans les années du noviciat et se préparait avec une admirable ferveur à faire ses vœux de religion, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle. Quelques jours avant son trépas, il fut tout à coup ravi en extase ; puis, au moment où il revint à lui, on remarqua sur ses traits des signes d'une joie extraordinaire. Le maître des novices et d'autres personnes qui étaient présentes, lui en ayant demandé la cause, il leur répondit qu'il avait vu dans le ciel sa place préparée au milieu des chœurs de vierges. En même temps, il les pria de chanter avec lui cette invocation qu'il avait si souvent répétée avec ses frères : « Salut Marie; espérance du monde ». Presque au même moment, le pieux jeune homme remettait paisiblement son âme à Dieu, l'an 1279. Trois ans plus tard, en travaillant aux fondations d'une nouvelle église, au monastère de Vicoigne, on trouva le corps virginal du saint religieux encore frais et sans corruption, quoique les linges dans lesquels on l'avait enveloppé fussent gâtés. Son visage était si bien conservé qu'on aurait cru qu'il respirait encore. Dieu, sans doute, voulut manifester ainsi la grande pureté de son serviteur et combien il chérit les âmes chastes. Les religieux levèrent respectueusement le corps de leur jeune et vertueux confrère, le renfermèrent dans un beau sépulcre et le déposèrent dans leur nouvelle église, où il reçut depuis lors les hommages de leur respect et de leur amour.

M. l'abbé Destombes.

XVI[e] JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Gubbio, en Italie, saint UBALD, évêque, illustre par ses miracles. 1160. — En Isaurie, le triomphe des saints martyrs Aquilin et Victorien. — A Auxerre, la passion de saint PÉRÉGRIN, premier évêque de cette ville, qui, ayant été envoyé dans les Gaules avec d'autres clercs par le pape saint Sixte II, y accomplit le devoir de la prédication évangélique, et, ayant été condamné à avoir la tête tranchée, mérita la couronne de la vie éternelle. — A Uzale, en Afrique, les saints martyrs Félix et Gennade. III[e] s. — En Palestine, le martyre des saints moines tués par les Sarrasins dans la laure de saint Sabas [1]. 614. — En Perse, les saints martyrs Abdas, évêque, sept prêtres, neuf diacres et sept vierges, qui furent tourmentés de divers supplices sous le roi Isdegerde, et accomplirent un glorieux martyre [2]. 351. — A Prague, en Bohême, saint JEAN NÉPOMUCÈNE, chanoine de l'église métropolitaine, qui, pour avoir refusé constamment de violer le secret de la confession, fut jeté dans la rivière de Moldau, et mérita la palme du martyre. — A Amiens, en France, saint HONORÉ, évêque. Vers 600. — Au Mans, saint Domnole, évêque [3]. 581. — A la Mirandole, dans l'Emilie, saint Possidius, évêque de Calames, disciple de saint Augustin, et l'historien de sa vie. — A Troyes, saint FIDOLE ou PHAL, confesseur. 540. — En Irlande, saint Brandan, abbé [4]. 577. — A Fréjus, sainte Maxime, vierge, qui reposa en paix, illustre par beaucoup de vertus [5].

1. A trois lieues de Bethléem. Ce massacre eut lieu sous le règne malheureux d'Héraclius, à l'époque où Chosroës, roi de Perse, prit Jérusalem et emmena en captivité saint Zacharie, évêque de Jérusalem, et un grand nombre de chrétiens de la Palestine. Les Arabes ou Sarrasins profitèrent des désastres de la Palestine pour l'envahir à leur tour et piller tout ce qui n'était pas tombé sous la main des Perses. Les Martyrs de la Laure de Saint-Sabas furent au nombre de quarante-quatre : c'étaient de vieux moines qui n'avaient pu ou n'avaient pas voulu prendre la fuite. 614. *AA. SS.*

2. L'énumération de ces Martyrs est incomplète dans Baronius, disent les Bollandistes : la voici d'après le synaxaire des Grecs : « ... Combat des saints martyrs Abdas et Abdiésu, évêques ; de seize prêtres, de neuf diacres, de six moines et de sept vierges, tous originaires de Caschar (en Chaldée). Saint Abdiésu était évêque de Beth-Chascar : il fut dénoncé par son propre cousin paternel... » Ce sont, toujours d'après les Bollandistes, les compagnons de saint Abdiésu qui viennent d'être énumérés : ils étaient trente-neuf. Ceux de saint Abdas étaient au nombre de trente-huit : ce qui modifie notablement, on le voit, le texte de Baronius. Ajoutons que saint Abdiésu souffrit sous le roi Isdegerde et saint Abdas sous Sapor.

3. Franc d'origine et ami particulier de Clotaire, roi de Soissons, il fut d'abord abbé du monastère de Saint-Laurent de Paris. Il refusa l'évêché d'Avignon, où la population, encore toute romaine de mœurs et de langage, eût vu d'un mauvais œil un fils de leude; mais il accepta celui du Mans, qui l'éloignait moins du roi, son protecteur. L'œuvre principale de son épiscopat fut la fondation de l'abbaye de Saint-Vincent au Mans. Nous avons raconté, à la Vie de saint Prétextat de Rouen, la prévarication des évêques qui condamnèrent ce prélat. Domnole fut un de ces évêques pusillanimes; ce qui prouve que la sainteté ne va pas sans les défauts inhérents à notre pauvre nature humaine et nous doit être un encouragement dans nos chutes et nos faiblesses (560-581). — D. Piolin.

4. Saint Brendan l'Ancien, célèbre moine irlandais, — encore nommé Broladre en Normandie, — fut précepteur de saint Malo, qui habita l'île de Jersey, dépendante du diocèse de Coutances au moins jusqu'au XV[e] siècle. On trouve encore dans cette île une église paroissiale sous le nom de ce saint Abbé qui mourut en Irlande entre 577 et 578. — Notes locales.

5. Le culte de sainte Maxime est célèbre en Provence; sa mémoire est en vénération surtout dans le diocèse de Fréjus, mais on ne connaît point sa vie. Les martyrologes la nomment dès le IX[e] siècle. Callian, petit bourg de 2,000 habitants, dans l'arrondissement de Draguignan, fut pendant plusieurs siècles en possession de ses reliques; on l'en dépossédа pour les porter à Fréjus; mais, en 1510, on les rendit. En 1677, Callian céda une des côtes de la Sainte à l'évêque de Fréjus, qui la déposa dans sa cathédrale où on la vénère encore aujourd'hui. Les seigneurs de Grasse se disaient de la famille de sainte Maxime. Une tradition locale veut qu'elle ait été sœur de saint Tropez. Plusieurs bourgs et villages de la Provence portent le nom de Sainte-Maxime. Les monuments et documents concernant la Sainte ont sans doute péri dans les invasions des Sarrasins. — *Acta Sanct.* et *Propre de Fréjus.*

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Bordeaux, saint Fort, évêque et martyr, dont la mémoire se renouvelle tous les ans en cette ville par des offices publics ce même jour [1]. — Aux environs de Bourges, saint Victorin, martyr. — Au diocèse de Chartres, saint EMAN, martyr, qui fut tué pour sa piété, avec saint Maurille et saint Almaire. VI^e^ s. — A Muret, en Gascogne, saint GERMIER, évêque de Toulouse, et ses clercs, saint Dulcide et saint Précieux, dont les corps ont été transférés dans l'église de Saint-Jacques de ladite ville de Muret. Vers 561. — A Séez, S. ANNOBERT, évêque et confesseur. Né dans le pays bessin,

1. Ce saint Martyr, aussi populaire chez les Latins que chez les Grecs, très-populaire dans plusieurs paroisses du diocèse de Bordeaux, aurait été décapité avec deux enfants et après plusieurs tourments. Il est presque toujours représenté attaché à un chevalet ou tenant un peigne de fer.

L'histoire se tait sur saint Fort et n'a rien qui puisse fixer avec certitude le sens des monuments où l'on croit le voir soit à l'église de Saint-Seurin de Bordeaux, dont la crypte lui est consacrée tout entière, soit dans plusieurs églises du diocèse. Mais ce silence de l'histoire n'est-il pas une preuve de l'éloignement considérable de l'époque à laquelle il appartient? En général, plus les Martyrs se rapprochent du berceau du christianisme, plus leurs Actes ont été brefs, rares et difficiles à conserver. C'est leur caractère de n'avoir laissé de leur vie que la gloire de leur martyre.

Nous sommes porté à croire que saint Fort fut institué évêque de Bordeaux par saint Martial, au I^er^ siècle; qu'il fut le premier évêque de cette ville, et qu'il est le même que Sigebert dont il est parlé dans la légende de saint Martial, de sainte Véronique et de saint Amadour.

Sigebert, nom d'origine germanique, introduit dans une scène qui se passe au I^er^ siècle, dans une province romaine, offre une difficulté. Mais si l'on admet — et la chose a été prouvée — que la légende de saint Martial a été rédigée au VI^e^ siècle, on admettra aussi que l'auteur n'a fait que traduire le nom latin de saint Fort par le mot qui lui correspond dans la langue des Francs venus d'outre-Rhin, car Sigebert signifie « homme fort par la puissance ». Sigebert se compose du tudesque *Sieg* (*sige* en anglo-saxon), victoire, et de *beorth*, célèbre, illustre. Selon d'autres, il se formerait de *sige, sieg* ou *sighe*, victoire, et de *werth*, digne; ou bien de *sieg*, victoire, et de *barde*, chantre, vainqueur, ou enfin Sigebert signifierait *barde victorieuse*. Ces variantes ne modifient pas sa signification, que renferme tout entière le latin *Fortis* ou le français *Fort (Dict. de Trévoux)*.

Notons encore que le nom de Sigebert ou Sigisbert était si fréquemment porté au VI^e^ siècle, qu'il est très-probable que le chroniqueur aura voulu faire sa cour à quelque seigneur ou évêque en traduisant Fort par Sigebert; ce en quoi il ne manquait point à la vérité historique. N'en faisons-nous pas autant tous les jours en traduisant William ou Wilhem par Guillaume, Sant Yago par saint Jacques et Céphas par Pierre? Du reste, il faut reconnaître que les écrivains du VI^e^ et du VII^e^ siècle (âge d'or de la légende) poussaient trop loin la manie de la traduction, de l'interprétation et du commentaire. Ce sont les surcharges qu'ils ont ajoutées aux écrits de saint Martial, de saint Denis l'Aréopagite, de saint Clément, etc., par exemple, qui ont longtemps fait rejeter des ouvrages parfaitement authentiques.

A ceux auxquels ne sourirait pas cette étymologie, nous dirons : il vous en reste une autre. Le premier évêque de Bordeaux, quel qu'ait été son nom primitif, aura conservé dans la suite le nom de *Fort*, c'est-à-dire le Martyr premier, le Martyr par excellence de la contrée. Le sens est le même et nous reporte également à l'époque de la naissance du christianisme. Ainsi, dans l'église souterraine de la cathédrale de Chartres, il y a, près de l'autel de la Sainte-Vierge, un puits appelé le *Puits des Saints-Forts*.

La tradition reconnaît les traits de saint Fort de Bordeaux dans une statue qui occupait autrefois la place d'honneur, sous un dais, au centre de la façade occidentale de Saint-Seurin.

Le personnage de cette statue porte le pallium et la chasuble; la main droite bénit; la gauche tient la crosse. L'évêque que représente cette statue est remarquable par son air de jeunesse, et ne peut en tout cas représenter que saint Fort ou saint Seurin. La voix publique lui a toujours donné le nom de saint Fort: son air de jeunesse le lui confirme. Saint Seurin, venu de Cologne, chargé d'années, n'apparaît jamais que comme un vieillard. Saint Fort, au contraire, est jeune dans la peinture, jeune dans la sculpture; il n'a pas eu le temps de vieillir à une époque où les bourreaux se pressaient plus que les ans. La tradition et l'art s'accordent donc pour lui attribuer cette statue.

Quand on voit saint Fort donner, en 1783, son nom à la rue Putoye, on peut accuser cette preuve d'un culte populaire d'être bien moderne; mais lorsqu'on le voit se poser, dès le XIV^e^ siècle, à l'entrée principale d'une basilique qui porte le nom de Saint-Seurin, on ne peut nier qu'il ne fasse acte de concurrence avec ce dernier Saint; on dirait même qu'il l'emporte sur lui. A saint Seurin appartient l'église supérieure; mais la crypte est demeurée le domaine de saint Fort. Enfin, le culte de saint Fort est plus célèbre, plus populaire, plus général que celui de saint Seurin lui-même.

Il ne suffit pas, pour expliquer cette différence, de recourir à l'hypothèse de l'influence exercée sur le peuple par le nom lui-même. Ce serait déjà une consécration très-importante de ce nom. Si l'on considère, en effet, qu'on ne sait rien d'historique de la vie de saint Fort, — pas même un fait qui autorise à trouver une raison de sa protection sur les enfants pour lesquels on lui demande la *force* et l'accroissement, — on peut être tenté de croire que cette confiance n'a été inspirée aux populations rurales que par un de ces calembours qui, en bien d'autres occasions, ont fait tirer du nom d'un Saint tel patronage qu'aucune tradition ne consacre.

Mais ce *fait*, cette raison historique de sa protection sur les enfants, ne se trouve-t-elle pas dans sa qualité de premier évêque et de premier martyr? Le peuple ne professe-t-il pas partout cette même confiance envers ceux qui lui ont apporté la foi et l'ont signée de leur sang? Saint Eutrope, saint Fiacre, dont le nom ne se prête pas à une interprétation semblable, ne sont-ils pas invoqués en faveur des enfants dans la Saintonge, le Poitou, la Guienne, l'Artois, la Brie, l'Auvergne, etc., etc.?

La crypte garde son tombeau, l'église supérieure sa châsse; le tombeau et la châsse se partagent son

saint Annobert fut élevé sur le siége épiscopal de Séez par ordre du roi Thierry III. C'est lui qui consacra saint Evermond, abbé de Fontenai. Au commencement du XII^e^ siècle, l'église qui possédait les reliques de saint Annobert étant tombée dans l'indigence, les prêtres qui la desservaient prirent le corps et le transportèrent de province en province, recueillant d'abondantes aumônes. Arrivés à l'abbaye de femmes de Marienval, au diocèse de Soissons, ils y reçurent l'hospitalité, mais on retint le corps du Saint. C'en fut assez pour tirer le monastère de son obscurité et faire accourir les pèlerins. Cette translation eut lieu en 1122. Saint Annobert mourut vers 706 [1]. — A Bayeux, saint Regnobert, évêque et confesseur, et saint Zénon, son diacre. Saint Regnobert est honoré, à Bayeux, le premier dimanche de septembre. Vers 650. — A Nevers, saint Francovée ou Franchy, solitaire, qui a donné son nom au lieu de sa naissance, à deux lieues de Saint-Sauge. — Sur le Mont-Joux, en Savoie, saint Bernard de Menthon, ermite, personnage d'une vertu extraordinaire, et qui, par son extrême austérité, son détachement de toutes les choses du monde, et ses grandes victoires sur les démons, a mérité qu'on l'appelât le nouvel Antoine de son siècle [2]. — A Lérins, la translation du corps de saint Aigulfe, vulgairement Aout, saint abbé, et ses compagnons, martyrisés le 3 septembre dans l'île d'Amarautume [3]. — A Avignon, saint GEINS, ermite et confesseur.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Gubbio, saint Ubald...

Martyrologe des Dominicains. — A Prague, saint Jean Népomucène...

Martyrologe des Carmes. — A Bordeaux, le décès du bienheureux SIMON DE STOCK, confesseur, de l'Ordre des Carmes, qui, pour sa singulière dévotion envers la Vierge Mère de Dieu, mérita

corps. A ce corps vénérable tient l'authentique sur parchemin du cardinal de Sourdis. Mgr Charles-François d'Aviau du Bois de Sanzai, en 1827, et Mgr Donnet, en 1847, ont confirmé la croyance du passé. « C'est de l'inscription que portaient ces reliques », disait Mgr d'Aviau, « d'une antique tradition et du témoignage des anciens et des grands de cette ville que nous les avons reconnues comme vraies reliques de ce saint Martyr ».

On célèbre la fête de saint Fort avec procession, avec office en musique et panégyrique; sa confrérie ne laisse passer aucune année sans solliciter du Chapitre la même pompe.

Autrefois, les maires, clercs, procureurs et prévôts de Bordeaux venaient, selon les statuts, « jurer sur les reliques de saint Fort que bien et loyaument ils se porteraient en leur office et exercice d'icelui ».

Montesquieu a vu plusieurs fois pratiquer cette cérémonie religieuse sans se permettre la moindre observation sur la réalité du corps de saint Fort, que quelques-uns ont rejetée en doute. Michel Montaigne, en sa qualité de maire de Bordeaux, a prêté serment sur le bras de saint Fort sans protestation aucune.

Un grand nombre d'églises sont dédiées à saint Fort dans le Bordelais, le Poitou, la Saintonge et jusques dans le Quercy et l'Anjou. D'autres ont une chapelle ou un autel. Dans quelques-unes, on solennise sa fête; dans beaucoup d'entre elles, le 16 mai est marqué par un concours d'enfants que l'on apporte à la messe et aux Evangiles.

La célébrité resplendissante de ce nom et de ce personnage se retrouve jusque dans les foires nombreuses dites de Saint-Fort et qui se tiennent non-seulement à Bordeaux, mais dans une foule de lieux éloignés les uns des autres.

Les noms assez peu académiques, mais très-populaires, de *Kermesse*, de *Ducasse*, de *Benichon*, de *Foire* (féria, férie, fête), qui désignent dans diverses provinces la grande fête de chaque village, ne témoignent-ils pas que toutes les grandes joies ont eu leur point de départ au jour où la Messe a été pour la première fois célébrée solennellement en chacun de ces lieux? En sorte que l'Allemagne luthérienne, dans le nom de ses grandes foires commerciales, proclame encore, sans y songer, que, pour les fondateurs de ces rendez-vous, la célébration du saint Sacrifice catholique était le vrai signal et comme l'ouverture légale d'une fête. — Nous ferons remarquer que la plupart des anciennes foires ne sont pas d'institution administrative, mais d'origine ecclésiastique. Les édits de nos rois ne faisaient guère que réglementer des réunions commerciales qui devaient leur origine à la célébration d'une solennité religieuse. L'anniversaire de la dédicace des églises, les fêtes patronales amenaient une grande affluence. Les marchands y étaient attirés par l'espérance d'un débit facile, et les fêtes de l'Eglise devenaient bientôt les fêtes du commerce. Cf. *Mélanges archéol.* des Pères Cahier et Martin, t. II, p. 75; *Revue de l'art chrétien* de M. Corblet, t. I^er^, p. 287; saint Basile, *Ascet.*, ch. IV, qui a dit : « Nundinas et publicum emporium ex martyrum tempore et loco facientes ».

C'est le concours des pèlerins attirés par le culte des reliques qui a donné naissance à la foire de Saint-Saturnin à Toulouse, de Saint-Romain à Rouen, de Saint-Laurent à Laon, de Saint-Remi à Reims, de Saint-Florent à Roye, de Saint-Fort à Bordeaux et à Uzeste, de Saint-Michel à Marseille, de Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jean de Maurienne, etc. Le mot *foire* confirme cette origine. C'est une transformation non pas de *forum*, marché, mais de *feria*, fête, conservé plus intégralement dans le vieux français *feyre*, dans l'espagnol *feria* et l'italien *fiera*. — Cf. l'excellent livre de M. l'abbé Cirot de la Ville, professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux, intitulé : *Les Origines chrétiennes de Bordeaux*. Nous n'avons fait qu'abréger le chapitre V de ce remarquable ouvrage.

1. Voir sa Vie au *Supplément* de ce volume.

2. Le martyrologe romain nomme saint Bernard de Menthon le 15 juin. Voir à ce jour. — 3. Voir au 3 septembre.

d'obtenir d'elle le scapulaire de son Ordre, et, après beaucoup de travaux, de s'envoler au ciel, illustre par beaucoup de miracles.

Martyrologe des Servites. — A Prague, saint Jean Népomucène...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Le bienheureux ANDRÉ BOBOLA, jésuite. 1657. Béatifié par Pie IX, le 31 octobre 1853. — A Ancône, les saints Pérégrin, diacre, Herculan et Flavien, martyrs sous Dioclétien. Ces deux derniers avaient été convertis par saint Pérégrin. On invoque saint Pérégrin d'Ancône contre la peste. — A Gaëte, sainte Eupurie, vierge et martyre. On dit qu'autrefois, le jour de sa fête, l'eau de la mer se changeait en eau douce. — A Pavie, saint Hilaire, évêque de cette ville. 376. — En Campanie, au diocèse de Suessa, saint Rose ou Rossius, évêque d'un siége inconnu, en Afrique, et confesseur. Il était du nombre de ces illustres confesseurs de la foi que les Vandales jetèrent dans des barques vermoulues. Ve s. — En Irlande et dans le pays de Galles, saint Carentoc ou Cernathe, évêque et abbé. On dit « qu'il passa en Irlande avec saint Patrice ». Vers 445. — A Constantinople, dans le quartier des Blaquernes, célèbre par une église qui fut élevée pour recevoir des vêtements de la sainte Vierge, saint Pierre, martyr. — A Fermo, dans l'ancien Picénum, en Italie, saint Adam, abbé. 1209. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux François de Sienne, de l'Ordre des Servites. Comme il dirigeait dans les voies du salut un certain nombre de filles spirituelles, le monde jaloux et méchant lui reprochait une trop grande familiarité avec les femmes. Pour mettre fin aux calomnies, il demanda à Dieu de le rendre sourd; ce qui lui fut accordé si pleinement, qu'il lui était impossible d'échanger une seule parole. Une de ses filles spirituelles était la bienheureuse Barthélemie de Sienne dont nous dirons un mot au 19 mai. On dit « qu'aussitôt après la mort de ce dévot serviteur de Marie, un lis sortit de sa bouche, dont chacune des pétales portait ces mots : *Ave, Maria.* On ajoute qu'autrefois les voyageurs et les pèlerins français ne manquaient jamais de visiter le tombeau d'un Saint qui avait pour blason la fleur royale de France. Nos rois auraient obtenu du sénat de Sienne que le lis miraculeux leur fût donné. 1325.

SAINT PÉLERIN OU PÉRÉGRIN,

APOTRE DES DIOCÈSES D'AUXERRE ET DE NEVERS

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

303 ou 304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

Quiconque veut avoir le monde pour ami, se rend ennemi de Dieu. *Jacques,* IV, 4.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, l'Evangile avait été annoncé dans l'Auxerrois et dans le Donziais, qui formait la majeure partie de l'ancien diocèse d'Auxerre. Lebœuf prétend que saint Savinien, apôtre du Sénonais, avait étendu son zèle apostolique jusque dans le Nivernais, en y députant des missionnaires; les deux diacres Sérotinus et Œoaldus seraient venus y prêcher, et saint Austremoine se serait arrêté à Nevers avant d'aller se fixer à Clermont. Malgré les persécutions, la foi se propageait donc en secret, et bientôt les chrétiens de l'Auxerrois firent parvenir jusqu'à Rome leurs vœux ardents pour avoir au milieu d'eux un évêque et des prêtres. Saint Sixte II occupait alors la chaire de saint Pierre; il ne put se refuser aux désirs trop légitimes des peuples de l'Auxerrois, et il jeta les yeux sur Pélerin ou Pérégrin, compagnon de saint Laurent, pour remplir cette importante mis-

sion [1]. Après lui avoir imposé les mains, il lui ordonna de partir pour les Gaules. Le cardinal Baronius fait remarquer qu'il fut un des quatre que consacra ce saint pontife, au mois de décembre, selon l'usage adopté dans l'Eglise.

Ce fut vers l'an 258 ou 259 que Pélerin se mit en route, ayant pour compagnons Marse, prêtre; Corcodome diacre; Jovinien et Alexandre, sous-diacres, et un autre Jovinien, lecteur. Ils débarquèrent à Marseille, puis se rendirent à Lyon, laissant partout sur leur passage des marques non équivoques de leur zèle et de leur sainteté. De là ils pénétrèrent jusque sur les rives de l'Yonne, c'est-à-dire dans le pays des Gaules, où l'idolâtrie avait jeté de plus profondes racines. L'Yonne, source de l'abondance et de la prospérité du pays, était adorée comme une déesse, sous le nom d'*Icauna*, et on lui avait dressé des autels [2]; Apollon, Jupiter, Mercure, toutes les divinités romaines et celles de l'Orient, recevaient l'encens que leur offraient nos aïeux. Tel était le champ que la Providence avait réservé au zèle de Pélerin et de ses disciples. Dieu bénit leurs premiers efforts. L'éloquence, la sainteté et les miracles de Pélerin convertirent les principaux habitants d'Auxerre; bientôt il put construire une petite église sur les bords de l'Yonne, à la source de quelques fontaines, et il eut le bonheur de procurer à un grand nombre d'habitants de ce pays la grâce du baptême. La croix de Jésus-Christ ne tarda pas à briller sur les collines voisines, lieux auparavant consacrés aux pratiques superstitieuses.

Ce ne fut point assez pour notre saint Apôtre d'avoir établi dans Auxerre le règne de Jésus-Christ. Son zèle avait besoin de s'étendre [3]. Il savait que l'esprit d'erreur continuait à répandre les ténèbres sur le reste de la contrée. Il y avait, à dix lieues d'Auxerre, un pays montagneux, couvert de bois qui environnaient les lacs formés dans les vallées; la position de ce pays favorisait le culte des païens; c'était la Puisaye, dont une partie forma le Donziais. Entrains, *Interanum* [4], était la capitale de ce pays, ville puissante, au milieu de laquelle s'élevait le palais du préfet romain, qui ne craignait pas de prendre le titre de césar. Elle renfermait plusieurs temples dans ses murs, et, à l'exemple de Rome, elle avait admis les divinités grecques et romaines, auxquelles elle avait associé les monstrueuses idoles de l'Orient [5]. Un grand nombre de routes venaient aboutir à cette ville des différents points des pays voisins. Ce fut là que saint Pélerin dirigea ses pas.

1. Les Savelli de Rome se font gloire d'appartenir à la famille de saint Pélerin. MM. de Rosemont prétendent au même honneur par leur mère, Mlle de Villenault, dont la trisaïeule était une demoiselle de Savelli.

2. Lebœuf, dans son *Histoire d'Auxerre*, t. II, p. 6, fait mention d'un autel élevé à cette divinité par Tétricius l'Africain :

AUG. SACR. DEAE
ICAVNI
T. TETRICIVS AFRICAN.
D S DD.

3. D'après une tradition conservée à Corvol-l'Orgueilleux, saint Pélerin aurait évangélisé cette contrée; on prétend que le prieuré de Saint-Marc de Fontenay fut construit sur le lieu même où le saint Apôtre avait prêché.

4. Nièvre, arrondissement de Clamecy. — Une pierre géographique, trouvée il y a quelques années à Autun, et qui marquait la distance de cette cité aux villes principales des environs, nomme Entrains trois fois sous le nom d'*Interanum*.

5. Il suffit de visiter le curieux cabinet de M. Regnault, à Entrains, pour se convaincre que cette ville était comme un vaste panthéon. Outre des statuettes de Jupiter, de Vénus et de Mercure; outre les dégoûtants symboles du dieu Priape, et mille autres objets de ce genre trouvés sur son territoire, on y remarque de petites idoles évidemment orientales, une, entre autres, avec quatre bras et une tête d'éléphant. Des monnaies et des médailles de tous les pays du monde connu, trouvées à Entrains, prouvent l'importance de cette ville.

Un Aulerque [1] venait d'élever un nouveau temple en l'honneur de Jupiter hospitalier ; il n'avait rien négligé dans la construction de ce temple, et la richesse des décors égalait la beauté de l'architecture. On accourait de toutes parts pour le visiter. Pélerin crut que la circonstance était favorable, et qu'il devait en profiter pour déployer tout son zèle ; il s'avança donc avec courage au milieu de ce peuple, et entreprit de le détourner de ses erreurs. Mais à peine eut-il commencé à parler, qu'on se jeta sur lui avec fureur pour le conduire devant le juge, qui le fit provisoirement mettre en prison.

Le lieu où il fut renfermé était un souterrain proche Bouhy, à sept kilomètres d'Entrains ; il y resta enchaîné jusqu'au moment où on l'en retira, pour le faire paraître devant le préfet romain. La prison ne put ralentir son zèle ; il semblait dire, avec l'apôtre saint Paul, qu'on peut bien jeter dans les fers un disciple du Christ, mais qu'il n'est point de force humaine qui puisse enchaîner la parole de Dieu ; il prêchait le vrai Dieu à ses geôliers et à tous ceux qui l'approchaient. Quand on l'eut conduit en présence du préfet, il ne parut aucunement épouvanté par ses menaces, comme il ne se laissa pas gagner par ses promesses. La tradition nous a conservé les belles paroles qu'il prononça devant son tribunal : « Vos honneurs sont la perte de l'âme, et les dons que vous pouvez faire sont de continuels supplices. Pour moi », ajouta-t-il, « j'invoque Jésus-Christ qui est le rédempteur de tous ; je le confesserai sans crainte jusqu'à la mort ; je sais que les promesses de ce grand roi ne sont point mensongères ; je mets en lui toute ma confiance ».

Le juge, irrité, ordonna à ses soldats de le livrer entre les mains des bourreaux, et aussitôt les soldats l'entraînèrent en le chargeant de coups.

Epuisé par les mauvais traitements et par les rigueurs auxquelles il avait été auparavant soumis dans la prison, notre Saint était sur le point de succomber, quand un des soldats, voyant que les forces allaient l'abandonner, lui trancha la tête de son épée. Son martyre eut lieu le 16 mai 303 ou 304, sous la grande persécution de Dioclétien.

On représente ordinairement saint Pélerin avec le costume épiscopal ; il tient en main la palme du martyre, un serpent est à ses pieds. Nous avons vu, écrivait en 1860 Mgr Crosnier, l'estimable auteur de *l'Hagiologie Nivernaise*, saint Pélerin peint avec le serpent, dans une des absidioles septentrionales de l'église de La Charité-sur-Loire. Cette peinture et d'autres, qui se trouvent dans la même chapelle, nous ont paru remonter au XV^e^ siècle. On les a recouvertes il y a une douzaine d'années d'une couche de badigeon qu'il serait facile d'enlever.

C'est ici le lieu de reproduire la réponse de M. le curé de Bouhy à une lettre que le même Mgr Crosnier, vicaire général de Nevers, lui adressait au mois d'août 1857, en lui demandant des renseignements sur l'attribut du serpent donné à saint Pélerin.

« Bouhy, 12 août 1857. Monsieur le vicaire général, vous désirez de moi une réponse aux questions suivantes. J'ai hâte de vous satisfaire, en suivant l'ordre dans lequel vous avez bien voulu me les poser :

« Quelle est la légende du serpent de saint Pélerin?

« Nous n'avons rien d'écrit touchant cette question, mais une tradition bien établie rapporte que saint Pélerin, chassé d'Entrains par les idolâtres, s'était réfugié sur le territoire de Bouhy, au fond d'un vallon très-étroit

1. Les Aulerques sont nommés dans le septième livre de César, comme dépendants des Eduens, *Aulerci Brannovices;* il y avait aussi les *Aulerci Cenomani* et les *Aulerci Eburovices.*

et qui ressemble plus à un ravin très-profond qu'à une vallée. Là coule une source d'eau assez abondante et très-limpide qui porte le nom de notre glorieux patron, et qui, à l'époque de son martyre, devait être peu connue, cachée comme elle l'était de toutes parts par le bois touffu qui ombrageait cette gorge. C'est cependant au bord de cette fontaine que le vénérable pontife fut découvert par les *Intaraniens*, qui le sommèrent de les suivre, et comme il ne se hâtait pas assez, du moins à leur gré, un d'entre eux eut le brutal courage de cingler du fouet dont il était armé le saint apôtre de Jésus-Christ. Mais, ô prodige ! on vit au même instant le fouet, détaché de son manche, prendre la forme d'un serpent, s'élancer dans le bassin de la fontaine, et disparaître dans les fissures du rocher par lesquelles on voit l'eau sourdre.

« Quoi qu'il en soit, il est un fait constant et avéré qui ne doit laisser aucun doute sur la vérité du fouet transformé en serpent. Il y a à Entrains une famille portant le nom de N..., et qui, d'après la tradition, descend de celui qui eut la barbarie de se servir de son fouet contre saint Pélerin ; or, de tout temps, depuis l'époque où fut martyrisé cet apôtre de notre contrée, il y a eu dans cette famille des membres portant sur leur corps le stigmate du crime de leur ancêtre, c'est-à-dire un serpent qui les enlace. Le nommé N..., d'Entrains, est une preuve vivante de ce fait ou plutôt de ce miracle.

« Il n'est pas étonnant, d'après cela, qu'on ait donné à saint Pélerin le serpent pour attribut. C'est le moyen dont il a plu au Seigneur de se servir pour manifester d'une manière éclatante la sainteté de son serviteur et perpétuer son culte.

« Vous me demandez aussi s'il est vrai qu'on ne trouve pas de serpents à Bouhy. Je n'y en ai jamais vu depuis que j'y suis, et je ne connais personne qui puisse affirmer en avoir vu, non-seulement sur le plateau de Bouhy, mais dans les environs, dans un rayon de deux kilomètres ; s'il en existe, ce ne peut être que dans les bois qui forment la limite de ma paroisse et celles d'Entrains, de Ciez et de Sainpuis. C'est là seulement qu'on prétend en avoir vu, mais si rarement qu'il est permis de douter de l'exactitude de cette assertion.

« On est tellement persuadé dans notre contrée que *la terre de saint Pélerin*, c'est-à-dire de Bouhy, est mortelle aux serpents, que nous voyons chaque jour des fidèles, étrangers à notre paroisse, venir de loin prendre dans un trou ménagé exprès dans la chapelle de notre église, dédiée à saint Pélerin, de la terre pour préserver leurs habitations de ces reptiles, et s'en servir au besoin contre leur morsure. Plusieurs personnes dignes de foi assurent qu'elles ont employé ce moyen avec succès. F. MEYNIEL, curé de Bouhy ».

Outre le stigmate du serpent, que personne ne met en doute dans le pays, il est un autre signe aussi bien constaté que le premier ; c'est une masse de terre qui se remarque dans la main d'un des membres de certaines familles, et à laquelle on attribue la même origine : plusieurs des persécuteurs de saint Pélerin l'auraient poursuivi, en lui jetant des mottes de terre ; et depuis cette époque, leurs descendants auraient conservé ce stigmate de générations en générations. Les personnes qui le portent, soit à Entrains, soit dans le voisinage, sont connues.

RELIQUES DE SAINT PÉLERIN.

Après le martyre de saint Pélerin, quelques chrétiens inhumèrent avec respect ses restes précieux à Bouhy, lieu de son supplice. Son corps y reposait encore au temps de saint Germain, et bientôt on éleva une église sur son tombeau. Plus tard, le corps du saint apôtre de l'Auxerrois fut transporté à Saint-Denis, proche Paris, et il ne resta à Bouhy que sa tête et les vertèbres. On dit que ce fut le roi Dagobert Ier qui obtint pour le monastère de Saint-Denis le corps du saint évêque d'Auxerre, et qui l'y fit transporter. En 1144, lorsque l'abbé Suger fit construire la partie de l'église de Saint-Denis qui regarde l'orient, un des autels fut mis sous l'invocation de saint Pélerin, et consacré par Hugues de Montaigu, évêque d'Auxerre.

Dans le siècle suivant, il se fit plusieurs distractions des ossements renfermés dans la châsse de saint Pélerin. Jeanne d'Evreux, veuve de Charles le Bel, en obtint, en 1340, de Guy, abbé de Saint-Denis, et les remit en 1342 aux Jacobins d'Auxerre, après les avoir fait renfermer dans une châsse d'argent. L'empereur Charles IV en avait aussi obtenu une partie ; ce fut celle qu'on transporta à Prague en 1373. La paroisse de la Roche-en-Bregny, à deux lieues de Saulieu, prétendait aussi posséder un bras du Saint. L'église de Sens avait un reliquaire renfermant un morceau des vêtements de saint Pélerin, imbibé de son sang ; et la cathédrale d'Auxerre possédait, dans une croix d'argent, un des bras de son premier évêque, avant le pillage de son trésor par les Calvinistes. Le reste du corps, déposé à Saint-Denis, échappa à une semblable profanation par les soins que prirent alors les religieux de transporter à Paris tous leurs reliquaires. Ce fut en 1570 que Charles de Lorraine, abbé de Saint-Denis, le fit rapporter dans le monastère ; il plaça dans une nouvelle châsse le corps de saint Pélerin. Dom Georges Viole, parlant de la Chartreuse de Basseville, auprès de Clamecy, rapporte qu'on y conservait de son temps un morceau de l'étole de saint Pélerin. Plusieurs églises des environs de Paris obtinrent de l'abbaye de Saint-Denis quelques parcelles des précieuses reliques du saint Martyr.

Dominique Séguier, évêque d'Auxerre, désirait réparer la perte que son église avait éprouvée, lors du pillage des Calvinistes, en lui procurant d'autres reliques du saint apôtre de l'Auxerrois ; il s'adressa donc au monastère de Saint-Denis pour obtenir ce qu'il désirait, et on consentit, en 1634, à lui donner la moitié d'un des os fémur du Saint ; il le fit enchâsser dans un reliquaire d'argent doré de la valeur de 2,000 livres, et en fit don à son église en 1636. Ce fut neuf ans plus tard, en 1645, que les habitants de Bouhy, reconstruisant leur autel, trouvèrent, en creusant les fondations, un débris de sépulcre qui renfermait la tête et les vertèbres d'un grand corps humain et le corps d'un petit enfant. Le curé, pour s'assurer que c'étaient des restes de saint Pélerin, écrivit aux religieux de Saint-Denis, qui ouvrirent leur châsse et reconnurent qu'ils possédaient le corps du Saint, mais sans la tête et les vertèbres.

Pierre de Broc, alors évêque d'Auxerre, transporta lui-même ces restes à Saint-Denis, pour les confronter avec ceux que possédait ce monastère. Pierre de Broc s'était contenté de renvoyer à Bouhy la tête et les vertèbres, sans rendre aucune ordonnance au sujet de la supplique des habitants. Soixante-neuf ans après, les fidèles de la paroisse de Bouhy firent de nouvelles démarches auprès de Mgr de Caylus, et le prièrent de rendre une ordonnance définitive, après avoir consulté tous les procès-verbaux.

Mgr de Caylus acquiesça à leur juste demande ; il se rendit à Bouhy, examina de nouveau les reliques, en présence d'une foule considérable, accourue des pays voisins, et rendit une ordonnance par laquelle il déclara la relique authentique et digne de la vénération des fidèles, et sur-le-champ il la vénéra lui-même, le 1er mai 1715. Dans cette translation, Mgr de Caylus retira une portion de la relique, qu'il donna à son église cathédrale, et une autre portion à l'église paroissiale de Saint-Pélerin, d'Auxerre.

Le curé de Bouhy était à cette époque le sieur Deschez, qui depuis devint chanoine de la collégiale de Sainte-Eugénie, de Varzy ; dans la cérémonie de la translation de 1715, il eut soin d'extraire pour lui une portion des reliques de saint Pélerin, qu'il conserva avec soin jusqu'en 1733. A cette époque, il en fit don au chapitre de Sainte-Eugénie, et Mgr Nicolas Colbert, faisant alors la visite de la collégiale, renferma cette relique, avec d'autres, dans une châsse d'ébène et la munit de son sceau. Cette châsse fut une de celles qu'on transporta le 9 octobre 1792 de la collégiale à l'église paroissiale de Saint-Pierre, de Varzy, dans le trésor de laquelle elle est encore déposée.

Le 4 mai 1854, M. l'abbé Crosnier, vicaire général de Nevers, passant à Varzy, vérifia les reliques de saint Pélerin, reconnut le sceau de Mgr de Caylus, appliqué en cire rouge sur l'ouverture du reliquaire ; et, comme ce sceau était en partie brisé, il le remplaça par celui de Mgr Dufêtre, évêque de Nevers. Quant à la partie du chef de saint Pélerin que l'église de Bouhy avait conservée, Jean-Loup Rimbault, habitant du bourg, fut assez heureux pour la soustraire aux profanations des agents révolutionnaires de 1793 ; il en donna quelques morceaux à ses amis, afin qu'en cas d'accident on ne fût pas exposé à tout perdre. En 1817, M. Gaudri, curé de Bouhy, ayant appris que plusieurs personnes possédaient des reliques de saint Pélerin, les engagea à

venir les lui remettre, et un procès-verbal, daté du 12 mai de la même année, constate que la plus grande partie de ces reliques furent déposées entre ses mains. M. Hurlault, son successeur, s'occupa activement à découvrir le reste de ces reliques, de concert avec M. Vée, curé de Dampierre-sous-Bouhy (1828).

Le sieur Rimbault étant décédé à Entrains, sa veuve rapporta à M. Vée, curé d'Entrains, un morceau du temporal gauche qui avait été gardé par le défunt. Outre ce morceau du chef de saint Pélerin, l'église d'Entrains possède une partie du tibia provenant de la cathédrale d'Auxerre. Dans la reconnaissance qui eut lieu le 18 mars 1828, M. Hurlault avait conservé pour lui un fragment du chef de saint Pélerin ; transféré plus tard à Courcelles, il en fit don à l'église de sa nouvelle paroisse.

Hagiologie nivernaise par Mgr Crosnier.

SAINT PHAL [1], OU FIDOLUS,

ABBÉ D'ISLE, EN CHAMPAGNE

540. — Pape : Vigile. — Rois des Francs : Théodebert et Childebert.

> Le Seigneur s'est présenté à moi et m'a fortifié... et m'a délivré de tout mal et me gardera pour son royaume céleste. *II Tim.*, IV, 18.

Saint Phal était d'Auvergne, et probablement de Clermont, où son père exerçait la charge de sénateur, ce qui revenait au titre de gouverneur de la province. Jeune encore, il s'était consacré au service des autels, pour lequel il fallait du courage et de la constance dans un pays occupé par les Visigoths et infecté d'arianisme : car c'était vers le commencement du VI[e] siècle, au temps où Alaric II, dont Poitiers était le séjour habituel, régnait sur la première et la deuxième Aquitaine. Ce prince ayant été tué par Clovis en 507, dans les champs de Voulon, le vainqueur n'eut rien de plus pressé que d'envoyer son fils Théodoric s'emparer du Quercy, du Rouergue et de l'Auvergne, pendant que lui-même s'affermissait dans le Poitou. La conquête de ces trois provinces ne se fit pas sans résistance : elle fut signalée par de cruels incendies et de vastes ruines. Beaucoup de prisonniers furent pris indistinctement dans toutes les classes, et parmi eux se trouva le fils, jeune encore, du gouverneur des *Arverni* [2].

La Providence a des voies miraculeuses pour les hommes qu'elle destine à de grandes choses, et ce n'en était pas une petite de travailler alors à former les sociétés modernes, à implanter le christianisme chez elles comme l'infaillible germe de leur civilisation. Dieu se plut donc une fois encore à manifester ses desseins sur un coin du monde en révélant à un de ses serviteurs la captivité du jeune patricien.

1. Le nom de ce Saint est un de ceux qui ont été le plus défigurés en passant d'une province à l'autre. Le nom latin est Fidolus : on l'orthographie Phèle ou Fèle en Poitou ; Fale en Auvergne ; Phal ou Fal en Champagne, etc.

2. Lecointe, *Ann. ord. S. B.*, rapporte ces ravages et la captivité de saint Fidolus à l'an 525, où une seconde expédition fut dirigée contre les Auvergnats révoltés sous la conduite de leur gouverneur Arcadius, et il s'appuie de saint Grégoire de Tours. Mais les Bollandistes tiennent pour la première expédition, comme s'accordant mieux avec plusieurs points de chronologie, et particulièrement avec la jeunesse de saint Phal.

Un vieux solitaire, nommé Aventin, après avoir été cellérier de Camélius, évêque de Troyes, s'était caché à deux lieues au sud de cette ville, dans une île formée par les sinuosités de la Seine et de l'Oze. Entouré de nombreux disciples, dont il dirigeait la vie religieuse, il y avait fondé un monastère, célèbre plus tard sous le nom d'Isles-Aumont, et s'y appliquait à la pratique des plus austères vertus. Un jour qu'il était en prières, il fut averti dans une vision que bientôt arriverait près du couvent un jeune homme nommé Fidolus, emmené captif de son pays; qu'il eût à le racheter, et le reçût parmi ses frères pour y embrasser la vie commune. Aventin était encore absorbé dans ces pensées lorsque tout à coup vint à passer devant la porte de sa cellule une troupe de jeunes prisonniers. C'était l'élite de la jeunesse auvergnate, victime de la guerre, et qu'on dirigeait, par la Champagne, selon le caprice de ceux qui les avaient achetés. L'abbé s'empressa de savoir s'il n'y avait point parmi eux quelqu'un qui se nommât Fidolus, et, sur l'assurance qu'on ne lui refuserait pas le jeune clerc s'il voulait le racheter à ce titre, Aventin donna pour lui douze pièces d'or, et le pauvre esclave devint son fils spirituel. Celui-ci ne tarda pas à laisser voir quel trésor de sainteté recélait son âme déjà expérimentée dans les choses de Dieu. Aussi Aventin le regardait moins comme un disciple que comme un maître; si bien que, l'ayant fait honorer du caractère sacerdotal, il lui confia la charge de prévôt ou prieur, l'élevant par là à la première dignité du monastère après la sienne. Le Saint ne fit que se perfectionner en s'acquittant de ces graves obligations, et donna de plus en plus l'exemple de la régularité dans un égal amour du travail et de la pénitence. Une telle conduite ne put qu'augmenter le respect et la confiance de ses frères, et ils lui en donnèrent un témoignage non moins éclatant qu'unanime.

Aventin s'était fait vieux. Craintif devant l'approche des jugements de Dieu et la responsabilité de sa conscience, il souhaitait de s'en décharger en quittant les soins de la vigilance pastorale, et quand il annonça à la communauté cette détermination bien arrêtée, il n'y trouva qu'une voix pour appeler au gouvernement qu'il abandonnait le saint homme sur lequel il avait lui-même fixé son choix. Ce ne fut pas sans de longues résistances que Phal consentit à prendre le fardeau; mais cette humilité même devenait une garantie que Dieu l'aiderait à le porter. Il en fit durer la preuve autant que sa vie; et pendant que son père spirituel achevait la sienne dans une plus étroite solitude, où s'éleva bientôt après le village de Saint-Aventin [1], saint Phal, continuant sa propre sanctification dans celle des autres, arriva au terme de sa carrière, qu'il acheva le 16 mai, vers l'an 540, après plus de trente ans passés dans la vie monastique. D'après les dates qui semblent préférables, il devait avoir atteint à peine à sa soixantième année. Sa vie sainte, humble et mortifiée lui avait mérité le don des miracles en ce monde et le ciel en l'autre. Des miracles, il en fit sans nombre : il rendit la vue à deux aveugles en faisant sur eux le signe de la croix; par une oraison de trois jours, il guérit un enfant débile du nom d'Octavien; il rendit aussi la santé à un homme malade de la rage et qui se déchirait lui-même avec ses dents.

1. C'est aujourd'hui un hameau de deux cents habitants, dans la commune de Verrières, à quelque distance de Troyes. On y découvrit, en 1849, un cimetière mérovingien. Une église du XII[e] siècle y est remarquable : mais elle fut remaniée au XVI[e], et possède encore un vitrail daté de 1557. (Voir le *Répertoire archéologique du département de l'Aube*, par M. d'Arbois de Jubainville, col. 118.

MONASTÈRE DE SAINT-PHAL ; — SES RELIQUES.

C'est sans doute après sa mort que son monastère prit le nom de Saint-Phal, lorsque beaucoup de miracles, succédant à ceux qu'il avait faits pendant sa longue retraite, firent briller d'autant plus sa réputation de sainteté. Cent ans après cet événement, ses reliques furent transportées au monastère de la Celle, qui venait d'être construit dans le *suburbium* de Troyes. C'était, peut-être, par suite de la ruine du sien, que les troubles de ces temps difficiles durent exposer, comme tant d'autres, à de fréquentes et décisives invasions. Après ce revers, l'importance de l'établissement diminua, mais il traversa les siècles en dépit de son amoindrissement, et, en 1770, Saint-Phal était encore un prieuré de l'abbaye de Molesme, Ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Langres [1]. Aujourd'hui la mémoire de la pieuse demeure continue de vivre sur le sol qu'elle avait béni. Devenu le chef-lieu d'une paroisse, le village de Saint-Phal a multiplié son vocable pour d'autres églises de la Champagne et de la Bourgogne. Nous ne savons comment ce nom vénéré est allé s'établir au voisinage de la Gartempe, dans le Poitou, si ce n'est qu'à une époque incertaine, mais fort reculée, la possession de quelque relique du Saint, ou un acte de pieuse reconnaissance pour quelque faveur du ciel obtenue par lui, y ait fait construire l'église qui porte son nom.

Cette église existe encore en partie dans une rue du bourg, dont l'issue au couchant ramène vers la rivière. C'était un charmant édifice de la transition, abandonné et vendu *nationalement* en 1792, et racheté, en 1811, pour faire la chapelle d'une école de jeunes filles, dirigée par les humbles filles de la Croix. La nef a été divisée en classes et autres annexes convenables à ce but; l'élévation, coupée par un plancher, a permis de conserver comme lieu sacré l'ancien sanctuaire, dont la voûte élégante laisse retomber ses nervures légères sur des chapiteaux à feuillages parfaitement traités et qui couronnent de sveltes colonnes gothiques.

Saint-Phèle de Maillé était, en 1789, un bénéfice-cure à la collation de l'évêque de Poitiers ; un assez gros revenu s'y rattachait, et le presbytère y attenait avec son jardin et quelques autres dépendances, dont les sœurs institutrices n'ont qu'une très-petite part. L'une de ces dépendances, fort vaste et encore existante, est toujours désignée sous le nom de la *Grange d'Evêque*.

Enfin deux chapellenies, l'une de Notre-Dame, l'autre de Saint-Roch, étaient desservies dans Saint-Phèle de Maillé. Elles étaient aussi à la collation du curé de Saint-Pierre. Cette dernière valait vingt-cinq livres de rente, sur lesquelles une messe était due par le chapelain.

Les reliques de saint Phal furent, pendant de longs siècles, conservées dans l'abbaye de Moutier-la-Celle.

Le 5 janvier 1640, sa tête fut donnée à la paroisse qui porte son nom, *dans le diocèse de Troyes* : cette relique fut visitée le 23 mai 1842 et replacée dans une châsse neuve.

Le 24 août 1791, le district révolutionnaire accorda sa châsse à l'église Saint-André-lès-Troyes : le 11 mai 1802, cette châsse ayant été ouverte, on y trouva les authentiques. En 1828, elles furent de nouveau reconnues par l'autorité épiscopale.

En 1803, Mgr de la Tour-du-Pin avait enrichi sa cathédrale d'un ossement extrait de la châsse de l'église Saint-André.

Quelques auteurs veulent que saint Phal ait été coadjuteur de saint Vincent, évêque de Troyes.

Cf. l'*Ancien Propre de Troyes; Probationes cultus Sanctorum diœcesis Trecensis :* il y a dans ce mémoire, présenté à Rome par Mgr Ravinet, toute une mine de précieux renseignements; *Saincts et Sainctes d'Auvergne*, par J. Branche; Notes d'un voyage archéologique à Saint-Pierre de Maillé (Vienne), par M. l'abbé Auber, etc.

1. Saint-Phal appartient maintenant au diocèse de Troyes, dont il avoisine la ville épiscopale. Il se trouve sur l'ancienne voie romaine de Troyes à Tonnerre. L'église paroissiale fut reconstruite au XIIe siècle, mais resta inachevée; un château de la même époque y a été détruit depuis peu de temps, grâce à l'esprit de la bande noire, qui survit à la défaite du corps. (Voir M. d'Arbois, *ub. sup.*, col. 110.)

SAINT EMAN, MARTYR AU PAYS CHARTRAIN

560. — Pape : Jean III. — Roi des Francs Neustriens : Clotaire Ier.

Ceux qui, par leurs leçons et leurs exemples, enseignent aux autres les voies de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité. *Daniel*, XII.

Saint Nectaire, évêque d'Autun, ayant fait un voyage à Milan pour en rapporter des reliques des saints Nazaire et Celse, rencontra à leur tombeau un homme de Dieu comme lui, et comme lui pieux pèlerin : il se nommait Eman et venait d'une contrée lointaine du fond de la Cappadoce. Dès sa plus tendre enfance, nourrie de foi et de piété, sa belle âme, forte et généreuse autant que pure et candide, vraie sœur des anges, se tourna vers Dieu ; et plus tard, ni les premiers feux de l'adolescence, ni les ardeurs trop souvent orageuses de la jeunesse ne purent en troubler le calme, en ternir la fraîcheur. Encore dans la fleur de la jeunesse, il entend, nouvel Abraham, une inspiration secrète qui lui dit de quitter la terre de la patrie et de marcher vers l'Occident, pour aller vénérer les tombeaux des Martyrs, y puiser de saintes et grandes inspirations pour travailler à la gloire de Dieu, et gagner des âmes par son exemple et par sa parole.

Le jeune pèlerin dirigea d'abord ses pas vers Rome. Avec quelle vénération et quel amour il toucha le sol de la ville sainte ! Le souverain Pontife voulut le voir, le reçut et l'entretint avec une paternelle bonté. Trouvant en lui dès cette première entrevue l'âme d'un Saint, d'un prêtre, d'un apôtre, il désira l'enrôler dans la milice cléricale et lui fit commencer les études nécessaires. Le jeune Cappadocien obéit à la voix du vicaire de Jésus-Christ comme à Jésus-Christ même. Il se mit au travail et fit des progrès si rapides, si merveilleux, que bientôt on ne parla dans Rome que de sa science, comme on ne parlait déjà que de sa vertu.

Après un séjour de sept ans à Rome, Eman, qui avait entendu parler des nombreux prodiges que Dieu opérait à Milan par l'intercession de saint Nazaire, conçut un vif désir d'aller prier au miraculeux tombeau. Il arriva bientôt dans la ville, objet de tous ses vœux. Il n'y choisit point d'autre demeure que l'église où reposait le corps du glorieux Martyr. C'est là qu'il passa deux ans, menant une vie qui tenait plus de l'ange que de l'homme ; là que, dans ses communications intimes avec Dieu, il eut une vision céleste et fut inspiré d'aller à Autun prier aussi sur le tombeau de saint Symphorien où, pour répandre de plus en plus et confirmer la foi naissante des peuples barbares récemment établis dans les Gaules, le divin Maître voulait bien, comme à celui de saint Nazaire, opérer de nombreux miracles.

La Providence ménagea des rapports entre lui et saint Nectaire qui allait revenir à Autun. Les deux pèlerins en se voyant au tombeau du martyr de Milan avaient su bientôt se comprendre et s'apprécier : ils furent donc enchantés de pouvoir faire route ensemble.

En retrouvant à Autun des disciples, des enfants de l'évêque de Césarée, il crut y retrouver sa patrie absente. Saint Eman apprit avec un tressaillement de joie que les religieux qui desservaient l'abbaye de Saint-Symphorien suivaient la règle de saint Basile, son compatriote.

Peut-être aussi que le jeune pèlerin trouvait un intérêt tout particulier à visiter la Gaule. Cette contrée n'aurait-elle pas été le berceau de ses ancêtres ? Car il pouvait fort bien être Galate d'origine, puisqu'il portait le même nom que ce chef gaulois, l'Allobroge Eman, qui, selon Justin, faisait partie de la grande expédition de Bellovèse. Et les Ombriens, peuple du Milanais, conduits à cette même expédition en Asie, n'étaient-ils point frères des Eduens ? Le vif intérêt avec lequel Eman visitait Milan et Autun était donc peut-être à la fois religieux et patriotique. Ne retrouvait-il pas dans ces deux villes le souvenir et la terre des aïeux ? La mémoire des Saints et la mémoire de la patrie ne parlaient-elles pas toutes deux à son cœur [1] ?

Dieu ne laissa pas son serviteur jouir bien longtemps du bonheur de la pieuse retraite d'Autun où sa main l'avait conduit. L'époque à laquelle il devait l'appeler à de nouvelles pérégrinations et mettre son courage à de nouvelles épreuves était arrivée. Voilà en effet que dans une vision, pendant le sommeil de la nuit, Eman entendit une voix qui lui disait : « Pars pour Chartres et va prêcher la divine parole aux populations de ces contrées. C'est là que le ciel t'appelle : pars à l'instant et ne crains rien ». Aussitôt il se leva, se mit en route et arriva bientôt, non plus en pèlerin, mais plutôt en apôtre, au lieu désigné.

A peine était-il arrivé dans le pays chartrain, qu'il se mit à prêcher pour obéir aux ordres du ciel et à l'impulsion de son zèle. Dieu seconda ses efforts et les récompensa en lui donnant la consolation, bien chère à un apôtre, d'opérer des conversions nombreuses. C'était la seule qu'il ambitionnât, parce qu'elle se confondait avec la gloire du divin Maître. « Ceci », dit le biographe [2], « se passait sous le grand roi Théodebert, à qui les intérêts de la religion n'étaient pas moins chers que ceux du royaume » (534-548).

Eman passa deux ans à Chartres, et son séjour dans cette ville fut marqué par plusieurs faits merveilleux.

Cependant la grande fête de saint Symphorien approchait. Eman voulut aller au moins une fois encore prier à ce tombeau chéri que nos pères entouraient d'une vénération, d'un amour et d'une confiance dont nous nous faisons à peine une idée dans ce siècle à demi chrétien.

Il partit donc pour Autun et revit avec bonheur cette ville, cette abbaye, cette basilique où l'appelaient d'affectueux souvenirs, où il avait laissé la plus grande partie de son âme. Là, comme à l'époque de son premier pèlerinage, il passait les nuits en prière dans l'église du Martyr et attirait l'admiration universelle. Dieu manifesta de nouveau la sainteté de son serviteur, en lui donnant le pouvoir de chasser les démons du corps des possédés ; mais en même temps, pour faire éclater et épurer de plus en plus sa vertu, il le mit à une bien rude épreuve. Quelque vil calomniateur, poussé sans doute par une odieuse jalousie, le noircit, à ce qu'il paraît, auprès de Nectaire ; il vint même à bout de prévenir contre lui le saint évêque au point de le faire jeter dans un cachot noir et infect. Le pieux pèlerin se laissa conduire, sans ouvrir la bouche pour se plaindre, dans ce lieu d'horreur. Là il se mit à genoux, adora les desseins de Dieu et pria comme le Sauveur du monde pour ses aveugles ennemis. Mais voilà que tout à coup l'affreuse prison fut inondée d'une éclatante lumière et embaumée de la plus suave

1. *Mémoires de la Société éduenne.*

2. La Vie de saint Eman, écrite par un contemporain, est tirée d'un manuscrit découvert dans l'abbaye de Vendôme, par André Duchêne. Bolland., 16 mail, p. 595.

odeur. En même temps la porte s'ouvrit d'elle-même; mais l'archidiacre Euphrone, qui attribuait probablement ce prodige à quelque pouvoir magique, la referma aussitôt. Elle s'ouvrit de nouveau jusqu'à trois fois. Cependant le vénérable évêque, instruit de ce qui se passait, reconnut le doigt de Dieu; et voyant qu'Eman avait été indignement calomnié, il alla se jeter à ses pieds, lui demanda pardon, l'honora dès lors d'une estime et l'entoura d'une vénération plus grande que jamais. Bien plus, afin de lui témoigner tout le cas qu'il faisait de son mérite, il le pressa vivement de vouloir bien consentir à entrer dans le clergé. L'humble serviteur de Dieu, qui jusque-là n'avait pas osé accepter le saint ministère des autels, y consentit enfin dans la crainte d'aller contre la volonté divine en résistant aux instances du pontife. Il pensait aussi que l'éminente qualité de ministre de Jésus-Christ serait pour lui un motif de plus d'exercer son zèle, en même temps qu'un moyen nouveau de faire le bien. Prosterné devant le saint évêque d'Autun, il reçut donc de lui la couronne des clercs et une affectueuse bénédiction.

Nectaire espérait sans doute pouvoir le conserver dans son diocèse; mais Dieu en avait disposé autrement et ne tarda pas à manifester son intention. Soudain, au milieu du silence et des ténèbres de la nuit, apparaît à Eman, qui prenait quelques instants de sommeil, un vénérable évêque paré d'ornements plus blancs que la neige et accompagné d'un adolescent à l'angélique visage. « Levez-vous », lui dit-il, « et retournez à Chartres. De là vous vous rendrez au village appelé *Sibernie* [1], et je vous montrerai l'emplacement où vous devez bâtir une église. C'est là que vous annoncerez la parole de Dieu, que vous exercerez le ministère apostolique et que désormais vous fixerez votre résidence jusqu'au jour où Dieu couronnera votre vie par un glorieux martyre ». — « Quel est votre nom, demanda Eman, ô vous qui m'annoncez une si belle destinée, depuis longtemps l'objet de tous mes vœux ? » — « Je suis, répondit le mystérieux personnage, Eusèbe, autrefois évêque de Verceil ». Et à ces mots, la vision disparut. Eman s'éveilla aussitôt, rendit grâces à Dieu et, après avoir fait une dernière prière au tombeau de saint Symphorien, se hâta de partir pour le pays où le ciel le rappelait : heureux d'emporter avec lui l'assurance d'aller bientôt revoir au ciel le vénérable pontife et l'aimable adolescent, probablement saint Symphorien, qui lui avaient apparu [2].

Arrivé à Orléans, notre saint lévite, persuadé que le sacerdoce lui était indispensable pour travailler plus efficacement au salut des âmes, alla trouver l'évêque de cette ville pour lui communiquer son projet. Celui-ci, frappé de l'air de sainteté qui se remarquait dans Eman, l'accueillit avec une bienveillance mêlée de respect, l'apprécia de plus en plus à mesure qu'il le connut davantage; et voyant que c'était un apôtre que le ciel lui adressait, il acquiesça bientôt à sa demande. L'homme de Dieu, fortifié encore par la grâce du sacerdoce, plein d'un nouveau zèle pour le salut des âmes et d'une nouvelle ardeur pour le martyre, se rendit incontinent à Chartres et de là dans le lieu où la vision nocturne l'avait appelé, y bâtit une église, s'y livra avec une infatigable activité à tous les travaux du mi-

1. Peut-être Illiers.

2. L'histoire ne nomme pas cet adolescent, mais il est à croire que c'était saint Symphorien. — On est peut-être étonné qu'Eusèbe de Verceil apparaisse à Eman. Le pieux pèlerin avait sans doute une dévotion toute particulière à ce saint Evêque et était allé probablement vénérer ses reliques pendant son séjour à Milan. D'ailleurs, Eusèbe pouvait être cher à Eman, parce qu'il avait introduit en Occident une règle analogue à celle de saint Basile, suivie par les clercs de Saint-Symphorien et par Eman lui-même.

nistère pastoral et de l'apostolat, en attendant la palme qui lui avait été promise. C'est alors qu'il lui arriva plusieurs aventures qui montrent à la fois sa charité, son inaltérable douceur et la protection dont Dieu l'environnait. — Un jour, ayant été invité chez Bladiste, un grand seigneur de la contrée, il crut devoir accepter, sacrifiant, bien qu'à regret, son amour pour l'humilité, la mortification et la retraite, à un devoir plus impérieux. Comme la route était longue, il fut obligé de s'arrêter, en revenant, dans une maison pour y passer la nuit. Ne sachant où mettre son cheval, il fit un signe de croix sur lui et le laissa paître en liberté et à la garde de Dieu sur la pelouse voisine. Or, un des convives de Bladiste, nommé Abbon, vil parasite, cupide autant que pauvre, s'empara de l'animal, monta dessus, mais ne put s'éloigner. Eman feignit de croire que le voleur avait besoin de son cheval, le pria très-poliment de s'en servir et finit même par lui donner de quoi acheter une chaussure neuve, afin qu'il fût moins tenté de voler des chevaux.

Dieu, en consacrant par de nombreux prodiges que nous ne rapportons pas, l'éminente sainteté de son serviteur, achevait d'implanter la foi dans les populations des campagnes, car il ne fallait rien moins que le spectacle de vertus et de faits extraordinaires pour frapper ces esprits grossiers.

Cependant il soupirait sans cesse après la palme du martyre qui lui avait été promise, comme le terme et la récompense de ses travaux; mais toujours humblement soumis à la volonté du divin Maître, il attendait cette faveur, objet de ses désirs, avec une patience résignée et de plus en plus active, ne songeant qu'à travailler à s'en rendre digne. Enfin arriva le moment marqué par la Providence. Un jour il alla se promener avec ses deux compagnons, les dignes coopérateurs de son apostolat, dans un bois voisin de son humble demeure. Or, il y avait en ces lieux une troupe de brigands qui depuis longtemps désiraient attenter à la vie de l'homme de Dieu. Cette bouche qui prêchait la foi et la morale évangéliques leur était odieuse.

Ces misérables ayant aperçu Eman au sein de la forêt sombre et déserte, crurent l'occasion favorable pour exécuter leur affreux projet. Ils sortirent donc aussitôt de leur repaire et coururent à lui en brandissant leurs épées. A cette vue, le Saint s'avança d'un air digne et calme au-devant d'eux et les invita avec douceur à quitter la voie du crime pour embrasser la loi de Jésus-Christ. Mais ces paroles de paix et de salut, loin de désarmer les brigands, sectateurs barbares de l'ancien druidisme, ne firent qu'enflammer davantage leur fureur homicide. « Il y a trop longtemps que tu prêches : meurs ». Et à ces mots, ils le massacrèrent avec ses collaborateurs, le 17 des calendes de juin (16 mai), vers l'an 560. Les anges vinrent recueillir les âmes des martyrs et les accompagnèrent au ciel.

C'est ainsi que pour les soldats de Jésus-Christ le jour de la mort devient le jour du triomphe. Avec quel bonheur Eman prit place au milieu de ces martyrs de Rome et de ces martyrs de Milan dont il était allé vénérer les reliques; à côté de saint Symphorien sur le tombeau duquel il avait si souvent passé les jours et les nuits, demandant à Dieu le même courage, le même sort, la même récompense ! Sa prière était exaucée : il possédait la couronne éternelle. Son corps et celui de ses deux compagnons, Maurille et Almaire, martyrisés avec lui, furent inhumés à Islaris-Cella (Illiers), par des religieux; et jusqu'à ce jour, dit le biographe, le Dieu tout-puissant n'a pas cessé d'opérer des miracles sur le tombeau de ces trois fidèles serviteurs morts pour sa cause. Bien des années après, les précieux restes de saint Eman furent transportés à Chartres dans l'église de Saint-Maurice hors des murs, où ils devinrent l'objet de la vénération publique. « A l'époque

des grandes perturbations qui marquèrent la fin du XVIIIe siècle, dit le *Propre* de Chartres, les cendres sacrées de saint Eman furent violées et jetées au vent. La chapelle que lui avait élevée la foi de nos pères est consacrée à des usages profanes ».

Acta Sanctorum; Culte de saint Symphorien, par M. Dinet. *Propre de Chartres.*

SAINT GERMIER, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

561. — Pape : Jean III. — Roi des Francs Austrasiens : Childebert II.

Germier avait trente ans quand il fut initié au sacerdoce. Comme il traversait le royaume des Francs, la renommée de sa vertu arriva jusqu'à Clovis. Ce prince envoya des officiers pour le chercher et le conduire avec honneur auprès de lui [1]. Germier parut devant Clovis et le salua profondément. Le roi, en le voyant, fut tout réjoui de pouvoir connaître un personnage aussi saint, dont il avait entendu parler avec tant d'avantage. Le roi l'interrogea : Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? comment vous appelez-vous ? On m'appelle Germier : je suis né à Angoulême; j'ai été envoyé dès mon enfance à Toulouse pour y apprendre les lettres humaines. J'ai été fait sous-diacre à Saintes, diacre à Jonsac [2] et évêque à Arsat, quoique indigne. Je mets en Dieu ma confiance. Le roi lui dit : Celui qui s'exalte sera humilié, et celui qui s'humilie sera exalté.

Clovis invita Germier à s'asseoir à sa table; les convives prirent place, après que les mets eurent été bénis par l'évêque. Quand tous furent assis, il donna au roi et aux princes les eulogies, et chacun rendait grâces à Dieu et au roi de ce qu'il avait appelé le serviteur de Dieu. Confirmés dans la foi et conduits par l'Esprit-Saint, ils confessaient à Germier leurs péchés. Il disait à tous ceux qui croyaient : Mes enfants, faites pénitence, et accomplissez ce que vous avez promis à Dieu afin que vous ne périssiez pas au dernier jugement. Le roi connut alors qu'il était saint, et le conjura de prier pour son âme; puis il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez de tous mes biens; mes serviteurs exécuteront vos ordres. Germier répondit : O roi, je ne vous demande rien de vos domaines; accordez-moi seulement dans le territoire de Toulouse autant de terre que pourra en couvrir ma clamyde à côté du bienheureux Saturnin mon maître, à l'ombre duquel je désire que mon corps repose : car, après le Seigneur, je désire l'avoir à Toulouse pour défenseur et pour appui. Clovis lui dit : Je vous donne, autour du lieu qui s'appelle Doz (Ox), six mille mesures de terre, et pour enterrer vos morts autant de terrain que sept paires de bœufs peuvent en labourer dans un jour.

Germier demeura avec le roi vingt-deux jours, et Clovis lui donna une somme considérable d'or et cinq cents sicles d'argent, des croix d'or, des calices d'argent avec leurs patènes, trois crosses ou bâtons d'argent doré, trois couronnes dorées et autant de manteaux de fin lin. Il lui remit un

1. Touchant le palais de Clovis où Germier fut appelé, on croit communément qu'il était situé au confluent du Tarn et de la Garonne, non loin de la ville de Moissac. Dans cette opinion, ce palais aurait été situé sur la voie qui conduisait d'Arsat à Toulouse.

2. A 6 lieues de Saintes.

acte scellé de son anneau et de celui des officiers de sa cour, par lequel il confirmait toutes les donations et les déclarait libres de toutes redevances. Le roi dit ensuite à ceux qui l'entouraient : Faites ce que vous me verrez faire; il s'approcha et se recommanda à Germier par les cheveux de sa tête, ce que tous firent après lui. Clovis l'embrassa et lui dit adieu. Germier, après avoir béni le roi, se disposa à continuer sa route. Une multitude innombrable de peuple l'accompagna jusqu'à quatre milles. Le Saint, versant des larmes, leur dit : Que la paix soit avec vous, mes frères !... Persévérez dans la foi que vous avez embrassée, et retournez chez vous. Que le Seigneur soit toujours avec vous !... Et ils partirent.

Saint Germier revint à Toulouse pour y remplir son ministère. Le peuple le reçut et l'accompagna dans toutes les visites des églises; il se rendit à l'église de Saint-Saturnin, parcourut tous les lieux qui étaient commis à sa garde, et rentra dans sa maison, où il trouva ce qu'il avait laissé. Ses serviteurs lui dirent : Il y a longtemps que vous nous avez laissés; il nous tardait beaucoup de vous revoir. Germier leur fit part des biens qu'il avait apportés. Dulcidius et Pretiosus, ses deux fidèles disciples, lui montrèrent tous les trésors et les meubles qu'il leur avait confiés; et après qu'il les eut examinés, on reporta toutes ces choses en leur lieu. Le peuple se réjouit de l'arrivée de Germier, qui l'exhortait à confesser ses péchés et guérissait les malades. Il alla prendre possession de la terre de Doz (Ox), que le roi lui avait donnée; il y construisit une église en l'honneur de saint Saturnin avec trois autels, et il la consacra. Dans la cérémonie de la dédicace, on alluma trois cents flambeaux de cire. En cette nuit, saint Germier guérit plusieurs aveugles, des boiteux, des paralytiques, et en particulier sept lépreux. La renommée de sa sainteté croissait toujours dans sa ville de Toulouse.

Il bâtit ensuite un monastère à Doz et y consacra un autel en l'honneur de saint Martin, réunit en ce lieu ses serviteurs et sa famille, plaça à Doz tout ce qu'il avait réuni de divers lieux, et établit en sa maison des aumôniers pour les pauvres.

N'étant encore que diacre, il opéra plusieurs miracles : à sa prière, Dieu fit jaillir une source d'eau vive et reverdir un laurier desséché; il guérit deux lépreux, délivra trois possédés par le signe de la croix, et éteignit un vaste incendie.

Le pontife passa sa vie au milieu des jeûnes, des prières et des aumônes pendant trente-six ans, ayant de nombreux serviteurs. Le démon envoya la peste sur ses troupeaux; ils périrent tous en une nuit. Les bergers vinrent lui annoncer cette perte tout en pleurs. Mais il leur dit : Est-ce vos péchés que vous pleurez ? Qu'est-ce qui vous attriste ? Ignorez-vous que nous ne sommes pas de ce monde, et que celui qui a la vie ne peut goûter la mort ? Pourquoi posséder les richesses du siècle ? Celui qui hait le monde, aime Dieu. C'est lui qui a dit : « N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde ». Cette tentation vient du démon; ces troupeaux ont péri à cause de nos péchés. Le Seigneur les avait donnés, il les a repris : que son saint nom soit béni ! Ce même fléau vint atteindre ses serviteurs, et ils périrent tous. Leur mort causa à Germier la plus profonde douleur. Il dit alors à Précieux et à Dulcide : Mes frères, allons à l'église du prêtre saint Polycarpe, et prions Dieu qu'il se montre miséricordieux envers nous. Etant entré dans l'église, il se revêtit d'un cilice, se couvrit de cendres, et pendant trois jours, sans boire ni manger, il persévéra dans la prière, versant d'abondantes larmes, suppliant le Seigneur de le délivrer de la tribulation qui l'accablait. Il offrit ensuite le sacrifice pour les morts. Pendant qu'il

priait, l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit : Sachez que tous les vôtres ont été conduits en Paradis. Il rendit grâces alors à Dieu qui avait daigné ainsi le consoler. — Je vous supplie, dit-il, Seigneur, de me placer au nombre de vos Saints. — Maître, lui dirent alors ses disciples en larmes, pourquoi ne prenez-vous aucune nourriture ? pourquoi vous abandonnez-vous à la douleur ? Nous vous apporterons quelques aliments. Il leur répondit : Je n'ai ni faim ni soif; nous devons, à cause du démon tentateur, persévérer dans la prière et le jeûne; Dieu l'écrasera sous nos pieds et tout nous deviendra prospère. En effet, après quelques années, il rentra dans tous les biens qu'il avait perdus, et sept ans après il mourut très-saintement [1].

Des monuments encore existants attestent qu'il mourut à Ox, hameau situé près de Muret; que c'est en ce lieu qu'il fut d'abord enterré; qu'ensuite, ses ossements, ainsi que ceux de ses deux disciples, furent portés dans l'église paroissiale de Saint-Jacques de Muret, où ils se trouvent encore dans une crypte située sous le sanctuaire.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT GERMIER.

Le culte de saint Germier remonte à la plus haute antiquité : il est fait mention de lui, sous le 16 avril, dans un ancien Martyrologe manuscrit de l'abbaye de Saint-Savin au diocèse de Tarbes, ainsi que dans un autre manuscrit très-ancien de la ville de Prague. Quant à ses deux disciples Dulcidius et Pretiosus, on n'en célèbre point la fête, quoique leurs reliques soient placées à côté de celles de saint Germier, et exposées comme elles à la vénération des fidèles. On donne vulgairement à saint Germier cinquante ans d'épiscopat. Il est bien difficile d'admettre une si longue durée, surtout lorsque dans ce long espace de temps aucun monument historique ne vient révéler quelque fait relatif à cet épiscopat.

« Nous croyons », dit M. Salvan dans son *Histoire générale de l'église de Toulouse*, « avoir retrouvé les deux oratoires que saint Germier éleva en l'honneur de saint Saturnin et de saint Martin. Le premier était situé au confluent de la Garonne et de la Louge, non loin du château de Muret occupé par les seigneurs de Comminges. Il est aujourd'hui complétement détruit. Le second se trouvait au lieu où, depuis, a été bâtie l'église paroissiale d'Ox, qui est encore dédiée à saint Martin. Quant au monastère construit par saint Germier, et dans lequel il mourut au milieu de ses nombreux disciples, il était situé à peu de distance de la ville de Muret, vers le couchant, à l'endroit où se trouvent ré unies les trois routes qui conduisent, l'une à La Masquère, l'autre à Seysses, et la dernière à Ox. On a élevé une croix sur l'emplacement de ce monastère, et ce quartier porte encore le nom de *Saint-Germier le Vieux*. Ce fut sans doute en ce lieu que le saint évêque resta enseveli jusqu'à la translation de son corps dans l'église paroissiale de Saint-Jacques. Le monastère de Saint-Germier prit, plus tard, le titre de prieuré, et fut cédé à l'abbaye de Lézat ».

Le corps de saint Germier était autrefois renfermé dans un tombeau creusé dans le mur, et dont l'entrée était fermée par une grille en fer. L'humidité, qui régnait dans la crypte, nécessita la translation du corps dans une nouvelle châsse, qui se trouve aujourd'hui dans une armoire en saillie placée vis-à-vis de l'ancien tombeau. L'église de la Dalbade, à Toulouse, et la chapelle du grand séminaire possèdent quelques fragments des reliques de ce pontife. Il est le Patron titulaire de plusieurs paroisses dans le diocèse de Toulouse, et, en particulier, de celle de Frouzins, village situé entre Toulouse et Seysses-Tolosanes. Une tradition du pays rapporte que saint Germier, se rendant de sa ville épiscopale à Ox, passait à Frouzins par un chemin près du cimetière, et que les fleurs naissaient sous ses pas : c'est ce qui a fait donner à cette voie le nom de *Monramet* ou des Rameaux. Il existait autrefois une chapelle dédiée à saint Germier au milieu du cimetière de Frouzins ; on en voit encore les ruines. La piété des habitants de Muret éleva aussi un temple à ce saint évêque ; cet oratoire devint, plus tard, une église paroissiale dont M. Montjouzieu fut le dernier titulaire. L'église de Saint-Germier à Muret, qui existait encore il y a peu d'années, avait été construite par M. Boutirac, curé de cette paroisse.

Catel rapporte que saint Remi, archevêque de Reims, fit hommage à saint Germier d'une mitre, d'une paire de gants et d'un anneau. Après la mort de saint Remi, Germier fit construire un oratoire à Toulouse en son honneur, dans la rue qui porte le nom de Saint-Remésy ou Remi. Ces

1. Ici se termine la Vie de saint Germier, que les Bollandistes ont produite d'après un ancien manuscrit de Toulouse.

objets précieux furent placés par saint Germier dans cet oratoire, et transportés de là dans l'église de Saint-Jean de Malte, où ils étaient exposés à la vénération des fidèles, à côté de l'autel. Recueillis par la piété des habitants de Toulouse pendant la Révolution, la mitre et les gants se trouvent aujourd'hui dans la basilique de Saint-Saturnin.

Nous avons abrégé la Vie du Saint que donnent les Bollandistes, et y avons ajouté quelques renseignements locaux que nous a fournis l'*Histoire générale de l'église de Toulouse*, par M. Salvan.

SAINT HONORÉ, ÉVÊQUE D'AMIENS

PATRON DES BOULANGERS

Vers l'an 600. — Pape : Saint Grégoire *le Grand*. — Roi des Francs : Clotaire II.

Quem genuit Portus secessit ubi fuit ortus :
Is suus est hortus, iste est occasus et ortus.

Le village de Port fut pour lui le *port* où il aborda à l'existence, et le *port* d'où il s'embarqua pour l'éternité.

Vers gravés au moyen âge sur les murs de l'église du pays natal de saint Honoré.

Saint Honoré, septième successeur connu de saint Firmin, naquit à Port-le-Grand, en Ponthieu, dans le diocèse d'Amiens. Il appartenait probablement à l'une des principales familles du pays : la tradition désigne encore actuellement l'endroit où s'élevait jadis le château de son père, et d'après le témoignage d'un historien du XVII[e] siècle [1], on en voyait de son temps subsister quelques ruines. Dès qu'il eut l'âge de raison, il aima et pratiqua la vertu. Les jeûnes, les veilles et la prière étaient toutes ses délices, et on pouvait dire de lui ce que l'Ecriture dit de Tobie : « Que n'étant encore qu'un enfant, il n'avait toutefois rien de l'enfance ». Saint Béat fut son maître et son guide dans son éducation cléricale. Après la mort de ce prélat, il fut choisi pour le remplacer, malgré sa résistance. Dieu le rassura par un prodige arrivé à son sacre. Toute l'assistance vit descendre sur sa tête un rayon divin et une huile mystérieuse.

Il plut à Notre-Seigneur d'honorer encore son épiscopat par l'invention miraculeuse des corps des saints Martyrs Fuscien, Victoric et Gentien, qui étaient demeurés cachés aux fidèles plus de trois cents ans. Un saint prêtre d'Amiens, appelé Lupicin, ayant été averti par un ange de retirer ces trois corps saints d'un certain endroit, y alla, et, après avoir creusé assez avant, il trouva enfin ce qu'il cherchait ; alors, ne pouvant arrêter la joie de son cœur, il chanta une antienne en leur honneur. On dit que saint Honoré l'entendit, quoiqu'il fût éloigné de deux lieues ; il se rendit aussitôt en cet endroit, assisté de son clergé et suivi de tout le peuple : ces saintes reliques attiraient tout le monde par l'agréable odeur qu'elles répandaient. Elles furent l'objet d'une seconde merveille : le roi Childebert II ayant envoyé des commissaires à Amiens pour enlever ce trésor et l'apporter à Paris, ils en furent empêchés par une vertu divine, qui rendit les corps saints immobiles ; ils furent donc obligés de laisser à la ville d'Amiens ses martyrs, ses apôtres, qui faisaient sa gloire et sa consolation. Le roi, en étant averti,

1. P. Ignace, *Histoire ecclésiastique d'Abbeville*.

eut regret du dessein qu'il avait formé, ordonna de laisser ces saintes reliques dans la cathédrale d'Amiens, à laquelle il fit de très-beaux présents, soit en meubles et en ornements pour le service divin, soit en argent et en fonds de terre pour le service du clergé.

Un jour que notre pieux Pontife disait la messe dans la chapelle de la Sainte-Vierge, à Saint-Acheul, à laquelle assistait le prêtre qui fut depuis son successeur, Notre-Seigneur lui apparut visiblement à la consécration, et lorsqu'il fut temps de consommer les saintes espèces, il les prit lui-même et le communia de ses propres mains, lui accordant ainsi la même grâce qu'il avait faite aux Apôtres, le soir de sa Passion [1]. Ce ne fut pas le seul trait de ressemblance qu'Honoré eut avec les Apôtres : il a imité leur zèle pour la conversion des âmes, leur charité dans la pratique des œuvres de piété et de miséricorde, et, enfin, leur mortification en crucifiant sa chair avec ses passions, par les jeûnes et les veilles qu'il continua tout le temps qu'il vécut. Son historien ne nous apprend rien de plus, sinon qu'il acheva heureusement sa vie en visitant son diocèse, dans le lieu même où il l'avait reçue de Dieu en la maison de son père. De sorte que le bourg de Port, en Ponthieu, a été le berceau et le tombeau de cet illustre prélat.

Son corps y fut enterré avec honneur, et, depuis, on lui fit bâtir une très-belle église ; ses précieuses reliques y reposèrent sous le maître-autel jusqu'aux irruptions des Danois et des Normands : elles furent alors transférées à Amiens, dans son église épiscopale. Comme on faisait cette cérémonie, il arriva cette merveille : on avait posé le corps en l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, dite autrement de Saint-Firmin le Confesseur ; lorsqu'on l'enleva pour le porter à la cathédrale, le crucifix tourna visiblement la tête vers la porte par où sortait le corps saint, comme le conduisant des yeux ; les assistants, ravis d'admiration, glorifièrent Dieu de ce qu'il honorait ainsi son serviteur. On voit encore aujourd'hui ce crucifix dans la cathédrale d'Amiens [2].

Le saint évêque a fait plusieurs autres merveilles durant sa vie et après sa mort ; mais il ne nous en reste aucun détail authentique. Nous savons seulement ce qu'il fit plusieurs siècles après, pour subvenir aux nécessités du peuple pendant une très-grande sécheresse : l'évêque Guy, fils de Gauthier, comte d'Amiens, ordonna une procession générale, dans laquelle on porta la châsse de saint Honoré autour des murs de la ville ; on obtint la pluie que l'on demandait à cette occasion. Il se fit encore plusieurs autres miracles : des paralytiques furent guéris, des sourds recouvrèrent l'usage de l'ouïe, des muets celui de la parole, des boiteux purent marcher, des prisonniers virent tomber leurs fers et s'ouvrir les portes de leur cachot. Ce grand événement est marqué en l'année 1060, qui est celle où Philippe I^er^ commença à régner.

Depuis, la dévotion à saint Honoré s'étendit merveilleusement ; car, non-seulement la ville d'Amiens et tout le diocèse, mais aussi toute la France, et principalement la ville de Paris, y voulurent avoir part. En effet, l'an 1204, un des riches habitants de cette capitale du royaume, appelé Renold Chérins, et sa femme, nommée Sibille, firent bâtir une église en l'honneur du saint Prélat, dans la rue qui porte son nom, et y fondèrent plusieurs canonicats ; et Richard de Gerberoi, alors évêque d'Amiens, l'enrichit d'une partie des reliques du même saint évêque ; elles s'y conservaient avec respect, avant 93, dans une châsse d'argent d'une forme fort ancienne.

1. L'abbaye de Saint-Acheul avait, en mémoire de ce fait, placé une *main divine* dans ses armoiries.
2. C'est le crucifix archaïque qui porte le nom de *Saint-Sauf*.

L'an 1301, Guillaume de Mâcon, quarante-neuvième évêque d'Amiens, ayant fondé la chartreuse d'Abbeville, lui assigna des revenus sur le bourg et le village de Port, ancien domaine de saint Honoré, et la mit sous la protection de ce Saint, dont il lui donna la tête. Un doigt du même Saint fut aussi offert avec d'autres reliques, par un évêque d'Amiens, à l'abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu.

Saint Honoré, on le sait, est presque [1] partout le patron des boulangers, et par extension des pâtissiers, des oublieurs, des fleuristes, des marchands de farineux et de diverses autres professions qui ont quelque rapport avec la fabrication du pain : c'est pourquoi on le représente avec une pelle à four chargée de trois pains, qu'il tient dans sa main gauche. Cette pelle est si inséparable du personnage que Santeul lui a donné place dans son célèbre et irrévérencieux quatrain :

Saint Honoré
Dans sa chapelle
Avec sa pelle,
Est honoré.

On n'est pas d'accord sur l'origine de ce patronage liturgique, et sur le motif qui a fait attribuer à saint Honoré les instruments professionnels de la boulangerie. Toutefois, on croira être dans le vrai en adoptant l'opinion du très-compétent M. Corblet, chanoine, historiographe du diocèse d'Amiens.

« Ce qui déterminait les choix populaires des patronages », dit cet écrivain, « ce n'étaient point des rapprochements forcés, des comparaisons subtiles, mais les faits extraordinaires qui frappaient vivement l'imagination. Or, nous trouvons dans la légende de saint Honoré un événement de cette nature, qui nous paraît avoir déterminé le choix des boulangers. Lorsqu'on apprit à Port qu'Honoré était promu à l'épiscopat, sa nourrice, qui s'occupait alors de la cuisson du pain au château paternel, accueillit cette nouvelle par une complète incrédulité, et s'écria qu'elle croirait plus volontiers que le fourgon ardent qu'elle tenait entre les mains prendrait racine et se changerait en arbre. Joignant l'acte aux paroles, elle planta dans la cour où elle se trouvait, sa pelle embrasée, emmanchée d'un long bâton qui se métamorphosa soudain en mûrier, et qui bientôt après produisit des fleurs et des fruits, que l'on considéra comme un emblème prophétique des fruits de salut que devait porter l'épiscopat d'Honoré [2]. Au XVI[e] siècle, on montrait encore ce mûrier dans l'ancien logis paternel du saint évêque. Le souvenir du fourgon miraculeux s'est tellement conservé à Port que, chaque année, la veille de la Saint-Honoré, on allume un feu de joie pour perpétuer la mémoire de cet événement. N'est-il point plus que probable que c'est ce fourgon, cet instrument de boulangerie servant de matière à un prodige si extraordinaire, qui a déterminé les boulangers à prendre saint Honoré pour patron ? A l'occasion de son élévation à l'épiscopat, leur pelle professionnelle avait été glorifiée ; ils voulurent à leur tour glorifier par un culte spécial celui à qui ils attribuaient ce prodige. Telle est, croyons-nous, l'origine

1. Nous disons presque partout, car dans le Soissonnais c'est saint Ludard qui, au XIII[e] siècle, exerça la profession de boulanger ; à Saint-Denis, c'était saint Isses, parce que son nom signifie *blé* en grec ; en Flandre et dans diverses églises de la Belgique, c'est saint Aubert, évêque de Cambrai, parce qu'un boulanger fut guéri par son intercession.

2. La légende primitive est souvent dénaturée dans les récits populaires. Nous en avons entendu plus d'une variante, et entre autres celle-ci : Ce serait après la mort d'Honoré que l'incrédule nourrice se serait écriée : « Si celui-là est Saint, je veux que mon fourgon reverdisse ! »

de ce patronage, répandu aujourd'hui dans presque toute la France et qui, par cela même qu'il avait pris naissance en Picardie, y demeura plus célèbre que partout ailleurs. Les boulangers d'Amiens se considéraient comme la première confrérie de la cité, parce qu'ils avaient le privilége de porter aux processions générales la châsse de leur patron.

Voir l'*office de saint Honoré* dans les Bréviaires d'Amiens et de Paris; les *Antiquités d'Amiens*, par la Morlière : Richard de Gerberoi, etc.; *Origine du patronage liturgique des boulangers*, par M. l'abbé J. Corblet, chanoine honoraire et historiographe du diocèse d'Amiens.

SAINT UBALD [1] OU THIÉBAUT, ÉVÊQUE DE GUBBIO

1084-1160. — Papes : Grégoire VII; Alexandre III. — Empereurs d'Allemagne : Henri IV; Frédéric Ier surnommé *Barberousse*. — Rois de France : Philippe Ier; Louis VII, *le Jeune*.

> Il lui a confié le sacerdoce pour en exercer les fonctions, pour chanter les louanges du Seigneur, pour annoncer, en son nom, sa gloire à son peuple et offrir sans cesse à Dieu un encens digne de lui et dont l'odeur lui fût agréable.
>
> *Eccli.*, XLV, 19, 20.

Saint Ubald, issu d'une famille noble, naquit à Gubbio, ville de l'état ecclésiastique. Ayant perdu son père dès le berceau, il eut pour tuteur un oncle qui le fit étudier parmi les jeunes clercs de l'église cathédrale de Saint-Marien et Saint-Jacques. Lorsqu'il eut l'âge de se marier, on lui proposa des partis avantageux; mais il refusa, disant qu'il avait consacré sa virginité à son Sauveur Jésus.

Jean, surnommé le Grammairien, évêque de Gubbio, voyant la capacité et la vertu d'Ubald, le fit, malgré sa jeunesse, prieur du Chapitre de sa cathédrale, où, comme nous l'avons dit, notre Saint avait fait ses premières études. Ces Chanoines vivaient dans les plus grands désordres. Le nouveau prieur en entreprit la Réforme avec courage et prudence; il en gagna d'abord trois, mieux disposés que les autres, et leur persuada de vivre avec lui en communauté; ensuite il alla visiter les Chanoines réguliers, institués par Pierre *de Honestis*, sur le territoire de Ravenne. Il passa trois mois avec ces serviteurs de Dieu pour bien connaître leur Règle; elle lui plut : il la prit pour la porter à Gubbio. Nous ne devons pas omettre ici une faveur du ciel qu'il reçut en revenant. S'étant endormi sous un arbre, avec son compagnon, il y laissa, à son réveil, le livre de sa Règle, qui demeura ainsi exposé à une grosse pluie dont tout cet endroit fut abreuvé. S'en étant aperçu en chemin, il en fut fort affligé; il craignait que le livre ne fût gâté, ou qu'il n'eût été pris par quelque passant; mais, étant retourné sur ses pas, il le trouva au même endroit où il l'avait perdu, sans qu'il y eût apparence qu'une seule goutte d'eau fût tombée dessus. Cela ne servit pas peu à gagner le cœur de ses Chanoines; reconnaissant si sensiblement l'esprit de Dieu en la personne de leur père et supérieur, ils se soumirent absolument à tout ce qu'il voulut leur prescrire pour l'entière observance de leur Règle.

L'évêque de Pérouse étant mort, en 1126, le clergé élut Ubald pour son successeur; il n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il alla se cacher

1. Hubaldus, Ugobaldo, Guibout, Hubaud.

dans un désert. Il échappa ainsi aux députés de Pérouse. Après leur départ, il se rendit à Rome, et, à force de larmes et de prières, il obtint du pape Honorius II d'être exempt de l'épiscopat. Mais, en 1128, ce Pape le fit élire évêque de Gubbio, et le sacra l'année suivante.

Le genre de vie d'Ubald ne changea point avec sa dignité : sa nourriture et ses habits furent aussi simples qu'auparavant. Il continua de prendre son repos sur une paillasse, avec une pauvre couverture : un lit était un meuble inutile pour un homme qui passait la plus grande partie de ses nuits dans la prière et la contemplation.

Mais, parmi ses vertus, nous n'en voyons pas de plus admirable que la patience avec laquelle il supportait les injures et les affronts. Pendant qu'on réparait les murailles de Gubbio, il arriva que les ouvriers empiétèrent sur la vigne du Saint. Il leur représenta doucement le tort qu'ils lui faisaient, et les pria de cesser. L'inspecteur des travaux ne lui répondit que par des insultes ; puis, le poussant avec brutalité, il le fit tomber sur un monceau de mortier. Le bon évêque se releva en silence, et se retira sans faire la moindre plainte ; mais le peuple demanda qu'on lui fît justice en bannissant le coupable et en confisquant ses biens. Il était si animé qu'Ubald, pour tirer l'inspecteur des mains des magistrats, fut obligé de dire que la connaissance de cette affaire lui appartenait et que lui seul devait en être le juge. Les esprits se calmèrent alors un peu. Le coupable, touché de repentir, déclara lui-même qu'il se soumettrait à toutes les peines qu'on lui infligerait, dût-il lui en coûter la vie. Toute la vengeance du Saint se borna à lui donner un baiser de paix, et à prier Dieu de lui pardonner la faute dont il s'agissait, ainsi que toutes celles qu'il pouvait avoir commises.

Une autre fois, il arriva une sédition dans la ville ; les habitants ayant pris les armes, il y en avait déjà quelques-uns sur le carreau : le Saint y courut aussitôt pour y faire l'office du bon pasteur offrant sa vie pour le salut de ses ouailles qui s'entr'égorgeaient ; mais, voyant que ni sa voix ni ses prières ne faisaient rien, il se jeta au travers des épées nues et d'une grêle de cailloux qui tombaient de toutes parts ; puis, feignant adroitement qu'il était blessé, il se laissa tomber comme s'il eût été mort. Le peuple en fut si surpris, que chacun mit les armes bas pour lever les mains au ciel et crier miséricorde. Alors, le saint évêque, se relevant doucement, fit savoir qu'il n'avait aucun mal ; il rendit ainsi la joie à toute la ville, après lui avoir rendu la paix.

Il ne montra pas moins de courage contre les guerres extérieures que contre la guerre civile. Sept villes voisines s'étaient liguées ensemble contre Gubbio, et leur armée s'était tellement grossie, qu'à peine les Gubbiens pouvaient opposer un homme à quarante ennemis. Notre Saint ordonna un jeûne de trois jours et fit faire des processions et des pénitences publiques, pour implorer l'assistance du ciel. Cependant, il allait de rue en rue, comme un généreux capitaine, exhorter ses diocésains à ne point perdre courage, mais à se confier en Dieu ; et, le jour du combat, il se tint à la porte de la ville, afin de donner sa bénédiction à tous les soldats, leur promettant la victoire ; ensuite il monta sur le rempart où, comme un autre Moïse, il pria pour le succès des armes de son peuple. L'ennemi fut repoussé et mis dans une complète déroute.

En 1155, l'empereur Frédéric Barberousse, qui venait de prendre et de saccager Spolète, menaça la ville de Gubbio d'un traitement semblable. Ubald alla au-devant du prince irrité et désarma sa colère. Frédéric lui donna de grands témoignages de vénération, comme à un Saint ; il se prosterna à

ses pieds, lui demanda sa bénédiction, lui fit des présents et offrit de lui rendre les ôtages qu'il avait reçus des Gubbiens.

Il ne faut pas s'étonner si tant de grâces et de vertus furent accompagnées du don des miracles. Nous lisons que saint Ubald, étant encore vivant, apparut une nuit à un ecclésiastique, qui, ayant un pouce extraordinairement enflé, souffrait une extrême douleur; lorsqu'il eut fait le signe de la croix sur la partie blessée, le malade se trouva à l'heure même entièrement guéri. Il alla le matin remercier le saint évêque, qui lui défendit, avec menaces, d'en parler.

Un religieux, qui était chargé de donner les ornements au saint prélat, pour le très-auguste sacrifice de l'autel, étant à l'extrémité, se fit recommander à ses prières. Le Saint pria pour lui durant la messe, et il ne l'eut pas plus tôt achevée que le religieux se trouva en parfaite santé.

Une personne, qui avait perdu la vue depuis quatre ans, la recouvra en baisant avec respect les mains d'Ubald. Une autre, aveugle depuis dix ans, fut guérie par la seule invocation de son nom. Il défendit à l'un et à l'autre d'en jamais rien déclarer : ils firent comme ces malades de l'Evangile, qui ne cessaient de publier les merveilles du Fils de Dieu, quoiqu'il leur fît défense d'en rien dire. Un troisième aveugle s'étant présenté à lui pour obtenir la même grâce, le saint évêque, connaissant, par une lumière surnaturelle, que cela n'était pas expédient pour le salut de son âme, le lui expliqua : l'aveugle, persuadé, préféra ne point recouvrer la vue, qui l'exposait à perdre la lumière éternelle.

La leçon du Bréviaire romain, pour la fête de notre Saint, remarque qu'il avait un grand pouvoir pour chasser les démons hors du corps des énergumènes; mais ce que nous admirons encore en lui, c'est une excessive patience dans ses souffrances et ses maladies, qui ne furent pas petites : car il se rompit deux fois la cuisse et une fois le bras; il avait de tous côtés des ulcères, ce qui ne l'empêchait pas de faire ses fonctions épiscopales. Deux ans avant sa mort, il fut presque toujours très-malade et en danger; néanmoins, le jour de Pâques, son peuple désirant recevoir encore une fois les Sacrements de sa main, il obtint de Dieu des forces pour se lever du lit, célébrer la sainte messe, et faire une exhortation en public; puis, ayant donné sa bénédiction à ses ouailles, il se remit au lit d'où il ne se leva plus.

Le samedi et le dimanche de la Pentecôte, ce bon prélat, qui ne savait rien refuser à son peuple, permit l'entrée de sa chambre à tous ceux qui y voudraient venir : il n'y eut personne en toute la ville qui ne se procurât le bonheur de lui baiser les mains ou les pieds. Pour éviter la confusion, on y allait par ordre. En entrant dans sa chambre, on se mettait à genoux pour recevoir sa bénédiction et se recommander à ses prières; ceux qui l'avaient autrefois offensé lui en demandèrent humblement pardon, et il le leur accorda de très-bon cœur. Ensuite, chacun se retirait en l'église, où les hommes et les enfants mêmes, tenant des flambeaux allumés, attendaient en prières l'issue de la maladie de leur pasteur. Sur le soir, le mal étant augmenté, il se fit apporter les derniers Sacrements de l'Eglise, qu'il reçut fort dévotement; après quoi, récitant des psaumes, il rendit enfin paisiblement son âme à Celui qui l'avait créé pour sa gloire, le 16 mai 1160.

On représente saint Ubald tenant à la main une bannière marquée d'une croix et l'opposant aux ennemis qui assiégent sa ville épiscopale; — embrassant le maçon qui l'avait jeté dans une fosse. Nous avons raconté le fait avec détails; — guérissant un possédé. On l'invoque encore aujourd'hui pour la guérison des énergumènes.

RELIQUES DE SAINT UBALD.

Le corps du saint prélat fut porté en l'église des saints martyrs Jacques et Marien, où il demeura exposé quatre jours, tant pour contenter la dévotion du peuple, qu'à cause de la multitude des malades et des énergumènes que l'on y amenait de tous côtés et qui étaient aussitôt délivrés; mais le plus grand de tous les miracles qui se firent alors, fut la paix et la réconciliation des Gubbiens avec les autres villes du duché : ils terminèrent leurs différends en considération du saint défunt, que chacun voulait honorer. Saint Ubald fut canonisé par Célestin III, en 1192. Son corps fut transporté, en 1196, sur une montagne appelée depuis Mont-Saint-Ubald, où l'on a bâti une église de son nom et établi des Chanoines réguliers.

L'origine de la ville de Thann, en Alsace, se rattache à une relique de saint Ubald qui y fut apportée d'une manière merveilleuse. On dit donc qu'étant sur le point de mourir et n'ayant pas de quoi reconnaître les bons offices de son fidèle domestique, saint Ubald dit à ce dernier de prendre après sa mort, l'anneau d'or qu'il portait au pouce. Le domestique exécute l'ordre de son maître, mais le pouce du saint évêque suit l'anneau qu'il s'efforce d'enlever. Le domestique, inquiet, s'enfuit avec son trésor, et, de crainte de perdre cet objet si précieux, il l'enferme dans le pommeau de sa canne, et prend le chemin des Pays-Bas, sa patrie. A la fin de juin de l'an 1161, il traverse l'Alsace, s'arrête au Vieux-Thann, et de là se prépare à passer les Vosges par la vallée de Saint-Amarin ; mais, obligé de se reposer sous un sapin à cause des fortes chaleurs, il place son bâton contre un arbre et s'endort. Bientôt après, voulant continuer sa route, il reprend son bâton ; mais tous ses efforts sont inutiles, le bâton ne peut être enlevé et oppose la résistance la plus opiniâtre. Le voyageur, stupéfait, réclame le secours de la multitude ; mais c'est en vain : alors il prend le parti de passer la nuit sous le sapin et de différer son départ jusqu'au lendemain. Cependant les miracles continuent, car le comte Frédéric de Ferrette voit, du haut de son château d'Engelbourg, au pied duquel s'élèvera la ville de Thann, au milieu des ombres de la nuit, trois flammes s'élancer de la cime de l'arbre contre lequel est appuyé le bâton en question. Le lendemain, ce seigneur, accompagné d'une suite nombreuse, se rend à l'endroit indiqué pour vérifier la merveille qu'il avait vue pendant la nuit. Il apprend de la bouche même du domestique tout ce qui s'était passé au sujet du bâton, et fait vœu de construire une chapelle à l'endroit où s'était opéré le miracle de la veille. Cette chapelle est aussitôt visitée par de nombreux pèlerins, on construit des auberges dans le voisinage, et c'est là l'origine de Thann.

Pour perpétuer le souvenir de ce fait, on place encore tous les ans, le jour de la fête de saint Ubald, trois troncs d'arbres devant l'église, et le curé, après les avoir bénits, y met le feu. Ces troncs représentent les trois flammes sorties du sapin que le comte de Ferrette aperçut.

La chapelle de l'Hôtel-Dieu d'Abbeville possède une de ses reliques.

Acta Sanctorum ; les Saints d'Alsace, par l'abbé Hunckler.

SAINT SIMON DE STOCK, GÉNÉRAL DES CARMES

1265. — Pape : Clément IV. — Roi d'Angleterre : Henri III.

> Que chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il a reçu, comme de fidèles dispensateurs des grâces que Dieu vous a accordées de tant de manières. *I Pet.*, IV, 10.

Saint Simon de Stock[1] naquit d'une des plus illustres familles des barons d'Angleterre. Ses parents, non moins distingués par leur piété que par la noblesse de leur origine, obtinrent du ciel, par le mérite de leurs prières, la naissance d'un enfant de bénédiction. La Providence sembla, au reste, vouloir annoncer sa future grandeur en lui donnant dans le sein de sa mère

1. Ce n'est pas à raison de l'analogie du nom de *Stock*, qui en anglais signifie *bois* ou *tronc d'arbre*, avec celui qui servit de retraite à saint Simon *de Stock* durant sa vie solitaire, qu'il a été ainsi appelé, comme plusieurs l'ont écrit : mais le nom de *de Stock* est son vrai nom de famille, ainsi que le prouvent clairement tous les monuments de l'histoire d'Angleterre, où il est constaté que plusieurs avant lui et après lui, dans sa famille, ont porté le nom de *de Stock*. — *Cf. Acta Sanctorum.*

un corps dont les proportions étaient telles, qu'il ne pouvait naturellement venir au monde sans faire perdre la vie à celle qui devait lui donner le jour. Cette pieuse femme, pleine de confiance dans la protection de la très-sainte Vierge, objet ordinaire de sa tendre dévotion et sa ressource dans ses peines, se sentit inspirée de se vouer, elle et son enfant, à la Reine des Anges, pour obtenir par son intercession une heureuse délivrance [1]. Bientôt le ciel fut propice aux vœux si ardents de cette mère désolée ; notre Saint, par le bienfait spécial d'une protection miraculeuse de la divine Marie, vint au monde sans aucun danger pour sa mère. Il naquit l'an 1164, en Angleterre, dans le comté de Kent, au château d'Harford, dont son père était gouverneur, et reçut sur les fonts de baptême le nom de *Simon*.

Dès le berceau, Simon eut pour la Mère de Dieu la plus tendre dévotion. Il l'exprimait à sa manière, par des signes et des impressions qui, dans un enfant encore à la mamelle, ne pouvaient avoir d'autre principe qu'un mouvement extraordinaire de l'Esprit de Dieu. Sa pieuse mère voulut elle-même lui servir de nourrice ; elle avait coutume, avant de l'allaiter, de réciter chaque fois à genoux la *Salutation angélique,* par sentiment de reconnaissance envers la très-sainte Vierge, à qui elle ne cessait d'offrir cet enfant chéri, comme l'ayant reçu du ciel par sa protection. Lorsque, par distraction, il lui arrivait d'oublier de s'acquitter de cette pratique de piété, elle trouvait une résistance invincible dans le jeune Simon, qui refusait constamment la mamelle de sa mère, jusqu'à ce qu'elle eût rendu à Marie son hommage accoutumé. Par un prodige semblable à celui qui est rapporté dans la vie du célèbre évêque de Myrrhe, saint Nicolas, on dit que ce saint enfant s'abstenait de la mamelle de sa mère les jours du samedi et les veilles des fêtes de la très-sainte Vierge ; tout ce qui pouvait lui rappeler le souvenir de la Mère de Dieu, excitait en lui les saints transports de la joie la plus sensible. On le voyait souvent tressaillir entre les bras de sa mère, lorsqu'elle prononçait le doux nom de Marie ; il suffisait de lui présenter une image de la très-sainte Vierge, pour apaiser aussitôt en lui les cris et les mouvements qui agitent ordinairement les enfants de cet âge, lorsqu'ils souffrent quelque douleur. Il n'avait pas encore un an, qu'on l'entendit articuler plusieurs fois distinctement la *Salutation angélique* avant d'être en état de l'apprendre.

Comme la grâce prévenait en tout, dans cet enfant de bénédiction, l'ordre et le développement de la nature, on eut peu de chose à faire pour son éducation. Il sut lire aussitôt qu'il sut parler, et dès lors, à l'exemple

1. L'usage de vouer les enfants à la très-sainte Vierge avant leur naissance, est très-ancien dans l'Eglise. L'exemple de saint Simon de Stock et de plusieurs autres Saints qui ont appartenu à l'Ordre du Carmel, dont Dieu a béni par ce moyen la naissance et sanctifié la vie, nous prouve combien cet acte de piété lui est agréable.

Cet usage consiste à les consacrer à la très-sainte Vierge en les revêtant de ses livrées, c'est-à-dire de vêtements exclusivement blancs et bleus, qui sont les couleurs traditionnellement adoptées, et cet usage de porter les livrées de Marie se prolonge d'ordinaire jusqu'à l'âge de sept ans. Non-seulement cette coutume n'est point une superstition ; l'Eglise, loin de la condamner, ne peut que l'encourager. Un pieux écrivain disait, en parlant de cet usage : « Ne craignez point, parents chrétiens, malgré tout ce que le monde incrédule ou impie vous dira, de vouer au blanc les petits anges que Dieu vous envoie. C'est la livrée de Marie dont vous les revêtez. Tous ces petits serviteurs blancs composent ici-bas la maison de cette Impératrice du ciel. Si elle descendait sur la terre, elle s'entourerait de cette cour charmante. Vouez-les au blanc, et cette couleur de la virginité passera jusqu'à leurs âmes. Ce vœu porte bonheur ; la Vierge Marie est comme intéressée à ne pas laisser périr ceux qui ont pris ses couleurs. De certains droits au ciel restent toujours à ceux qui ont revêtu, dans leur enfance, des vêtements blancs comme la chasteté et bleus comme le ciel ».

Cet acte de piété, durant longtemps dans l'oubli et presque méconnu, s'est renouvelé de nos jours par la piété de quelques mères chrétiennes qui, ayant tout à craindre dans leur état pour elles et le fruit qu'elles portent, depuis qu'elles ont été instruites des avantages de cette pieuse pratique, s'empressent de se vouer, elles et leurs enfants, à la Mère de Dieu, pour obtenir par son intercession une heureuse délivrance.

de ses pieux parents, il commença à réciter le *Petit Office de la sainte Vierge*, ce qu'il continua tout le reste de sa vie. S'apercevant que son père lisait avec assiduité le *Psautier*, il lui fit de vives instances jusqu'à ce qu'il en eût obtenu un exemplaire pour son usage journalier. L'empressement avec lequel il lisait ce saint livre, prouva que ce n'était pas le fruit d'une curiosité enfantine, mais plutôt une inspiration du ciel. Notre Saint était si pénétré de ce qu'il lisait, quoiqu'il ne connût pas encore la langue latine, son cœur était tellement embrasé du feu de l'amour sacré que respire de toutes parts ce livre inspiré, qu'on le voyait, après chaque lecture, comme ravi en extase. Il le lisait tous les jours et plusieurs fois le jour, mais à genoux, par respect pour la parole de Dieu, toujours avec un nouveau goût et avec des dehors de piété qui exprimaient ce que son cœur sentait, et par suite ravissait d'admiration les assistants. Ce prodige de grâce et de lumière, dans un enfant de six ans, devint un sujet d'étonnement et de respect pour tous ceux qui le connaissaient ; et chacun, à la vue de ces merveilles dont ils étaient témoins, se demandait mutuellement, comme autrefois les habitants de la Judée en voyant saint Jean-Baptiste : *Que pensez-vous que sera cet enfant ?*

Le père de Simon de Stock voulut diriger lui-même les premières études de son fils. Mais l'enfant, par sa pénétration, se montra bientôt capable de suivre des cours plus élevés; on crut devoir lui faire continuer ses études au collége d'Oxford. Simon de Stock avait à peine atteint l'âge de sept ans : il s'appliqua d'abord à l'étude des belles-lettres avec un tel succès qu'il étonna tous ceux qui en furent témoins. Notre Saint fut savant à un âge où les enfants commencent à étudier. Malgré tous ses succès, la science des saints fut toujours beaucoup plus du goût de Simon de Stock que la science des hommes. Ses directeurs crurent devoir l'admettre à la participation des Sacrements, dans un âge où le commun des enfants discerne à peine le bien d'avec le mal. A mesure qu'il avançait dans la connaissance de l'amour de Dieu, sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge se perfectionnait et prenait de nouveaux accroissements. Un jour, lisant un traité de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, il conçut tant d'estime, tant d'amour pour cette parfaite pureté que l'Eglise honore dans Marie, que poussé par une sainte inspiration du ciel et pressé d'un ardent désir d'avoir quelque ressemblance avec la plus pure des vierges, qu'il regarda toujours comme sa mère, il consacra à Dieu sa virginité. La crainte de souiller la pureté de son âme et de son corps lui faisait éviter avec le plus grand soin les moindres occasions, et même jusqu'aux apparences du péché. Non-seulement il veillait exactement sur tous ses sens, faisant sans cesse comme Job, *un pacte avec ses yeux*, pour ne jamais fixer ses regards sur un objet dangereux ; mais encore il portait la délicatesse de conscience jusqu'à s'interdire toute familiarité même avec les enfants de son âge. Lorsque, dans ses repas, il pouvait échapper à la vigilance de ses parents, des herbes crues, des salades sans apprêt, des légumes, des fruits les plus grossiers avec le pain et l'eau, pris avec mesure, faisaient le plus souvent toute sa nourriture. Si quelquefois il était surpris dans ces pratiques austères, il couvrait sa pénitence du prétexte spécieux que cette sorte de nourriture était plus analogue à son goût et à son tempérament.

Notre Saint ne tarda point toutefois à éprouver, comme un nouveau Joseph, les funestes effets de la jalousie de son frère aîné, qui, épris de l'amour du monde et peu docile aux sages conseils de ses parents, ne voyait qu'avec peine et chagrin l'estime particulière qu'ils avaient pour

Simon ; il n'entendait qu'avec dépit les éloges que l'on prodiguait de toutes parts à cet enfant de bénédiction. Le contraste frappant de la vie mondaine et dissipée du jeune seigneur, avec la vie retirée et la pureté de mœurs de son frère, attirait souvent au premier de durs reproches : la vertu, la sainteté du jeune Simon devenait la censure muette et la condamnation de ses désordres ; il résolut sa perte. D'abord tout fut mis en œuvre pour corrompre l'innocence de cet ange incarné. Mais s'apercevant bientôt qu'il ne gagnerait rien ni sur l'esprit ni sur le cœur de son frère, par les piéges qu'il tendait à son innocence, il eut recours aux efforts de la malice la plus infernale, et suscita une espèce de persécution qui mit sa fidélité à Dieu aux plus rudes épreuves. Tantôt il s'étudiait à le tracasser durant ses exercices de piété, tantôt il affectait de jeter du ridicule sur sa manière de pratiquer la vertu, s'efforçant quelquefois de la rendre suspecte à ses parents, osant même taxer de singularité et d'illusion les grâces et les faveurs qu'il recevait du ciel. Il passa enfin des reproches et des calomnies au mépris, à des outrages ; il alla même jusqu'à le maltraiter. Dieu le permettait ainsi pour faire éclater davantage la vertu extraordinaire de cette jeune plante qui devait fleurir plus tard dans le jardin du Carmel. Redoutant les piéges que tendait déjà à son innocence le monde séducteur, Simon de Stock se sentit fortement inspiré d'abandonner la maison paternelle, pour chercher son salut dans quelque solitude écartée. Encouragé, confirmé dans sa résolution par une voix intérieure, qui lui rendait témoignage que désormais Marie lui servirait de mère et de guide dans ce nouveau genre de vie auquel le ciel l'appelait, Simon de Stock quitta sans regret tous les avantages auxquels il pouvait prétendre dans le monde pour se retirer dans une affreuse solitude où Dieu lui avait préparé une demeure.

Lorsque Simon de Stock dirigea ses pas vers cette solitude projetée, il était à peine âgé de douze ans. Ce fut dans une vaste forêt appartenant aux seigneurs de Toubersville, située dans le comté de Kent, au voisinage d'Oxford, qu'il choisit le lieu de sa retraite. Ayant rencontré dans son chemin un arbre d'une grosseur prodigieuse, dont la cavité lui offrait un asile, il y chercha sa demeure ordinaire, et s'en servit pour se mettre à l'abri des injures de l'air et de la rigueur des saisons. Le creux de cet arbre fut son oratoire ; il l'orna d'un crucifix et d'une image de la très-sainte Vierge, seuls objets qu'il eût apportés de la maison paternelle avec le *Psautier*, son livre favori, qui lui servit à chanter dans son désert les louanges du Seigneur et à réciter chaque jour, selon son habitude, le Petit Office en l'honneur de Marie. Enfoncé dans le secret de son désert, le plus souvent caché et comme enseveli dans le creux de l'arbre qui lui servait de retraite, Simon de Stock semblait avoir oublié qu'il était revêtu d'un corps mortel et sujet, comme le reste des hommes, aux besoins de la vie. Des herbes crues, des racines amères, des fruits sauvages que produisait son désert, et l'eau qui y coulait, le tout pris avec mesure après un jeûne des plus rigoureux, voilà quelle était toute sa nourriture. Mais le ciel, attentif aux besoins de son serviteur, tempéra dans la suite cette austérité par le secours de quelques morceaux de pain, qu'un chien, conduit par un instinct miraculeux, lui apportait de temps en temps dans sa retraite, comme faisait autrefois le corbeau que Dieu envoya au saint prophète Elie, pour le nourrir dans sa solitude. Mais le bonheur de cet ange du désert excita bientôt la jalousie de Satan. L'orage de la tentation éclata de toute part ; sa conscience alarmée reprochait sans cesse à Simon son départ, comme une imprudence qui pourrait donner lieu à des soupçons injurieux, peut-être même à des accusations funestes contre son frère à qui

on ne manquerait pas d'imputer d'avoir attenté à sa vie, à raison de la cruelle jalousie qu'il avait conçue contre lui. Il se croyait déjà responsable des rigueurs dont serait capable le courroux de ses parents contre un fils dénaturé, qu'ils regarderaient désormais dans la famille comme un nouveau *Caïn* et contre tous ceux qui seraient soupçonnés d'être ses complices. Notre saint triompha de ces premiers artifices de l'ennemi du salut.

Satan a recours à de nouveaux stratagèmes : il ajoute à des réflexions artificieuses les prestiges les plus frappants. Il affecte pour ainsi dire de telle sorte l'imagination de Simon de Stock, et tous ses sens, qu'il lui semble voir et entendre dans son désert sa mère éplorée, lui tenant des propos analogues aux pensées qui agitent son esprit. Ce second artifice fit d'abord la plus vive impression sur l'esprit de Simon de Stock. Son cœur fut tellement attendri, qu'il se vit sur le point de succomber à la tentation, trompé qu'il était par les prestiges du tentateur ; c'est ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, dans la suite, à quelques-uns des religieux Carmes ; il les assurait que, dans cette rencontre, il n'avait échappé à la séduction que par une assistance spéciale de la très-sainte Vierge, qui lui découvrit les piéges que le démon tendait à sa faiblesse et l'en délivra par sa puissante protection. L'esprit superbe redoubla ses efforts : il se transforma encore en ange de lumière : Simon est livré par l'ennemi du salut à des peines d'esprit, de violents scrupules, de cruels remords, sur les dangers de cette voie extraordinaire dans laquelle il marche, privé qu'il est de la grâce des sacrements, dépourvu de tous les moyens que l'Eglise prodigue sans cesse aux fidèles, tous les jours exposé à mourir dans cette affreuse solitude, sans secours et sans consolations. L'exemple de tant de saints solitaires que Dieu a conduits par la même voie, ranime sa confiance ; le souvenir des grâces dont le ciel l'a favorisé, pour le confirmer dans sa résolution, le rassure.

Tant de fois vaincu, confus de sa défaite, Satan l'attaque de front. Le souvenir des conversations libres qu'il avait entendues dans la maison paternelle, de la bouche de son frère jaloux de sa vertu ; l'idée dangereuse des manœuvres dont ce jeune libertin s'était servi pour le séduire ; les mauvaises pensées, les images infâmes de la volupté criminelle qu'il avait voulu lui inspirer, tout se retrace, tout se présente à son esprit, et tout ce que l'impureté a de plus attrayant attaque son cœur. Ces pensées importunes le suivent partout, son imagination s'échauffe, ses sens sont émus, son âme est troublée. En proie à de violentes tentations, malgré les horreurs de son désert et les saintes rigueurs de la vie la plus austère, Simon de Stock se croit déjà coupable. Saintement effrayé des apparences du mal dont il se voit comme environné, il s'empresse de venger sur son corps innocent un péché dont Dieu ne vit jamais en lui la moindre tache. Il déchire sa chair virginale avec de piquantes épines ; il revêt son corps d'un tissu de ronces et d'orties, pour émousser l'aiguillon de la chair et se défendre, par cette espèce d'armure, des traits enflammés de l'esprit impur. Dans cet état, victime de l'amour de la pureté, Simon de Stock ne cesse d'invoquer le saint nom de Marie ; c'est par la vertu toute puissante de ce nom redoutable à tout l'enfer, qu'il fut, nous dit-il lui-même, délivré de ces horribles tentations ; c'est par ce moyen qu'il sortit victorieux des combats que le démon lui livra dans son désert. Etranger sur la terre, notre saint vivait avec Dieu seul, dans le détachement le plus universel, le plus parfait et même dans l'oubli de toute créature. Quelques auteurs nous disent que les anges se plaisaient en sa compagnie, et charmaient par leur présence les horreurs de son désert. Il y jouissait, nous dit la Légende de son Office,

avec d'autant plus d'abondance, des délices de l'esprit et des douceurs de la grâce, parmi ses fréquentes communications avec Dieu et les esprits célestes, qu'il était entièrement mort à toutes les consolations de la terre et séparé de tout commerce avec le reste des mortels.

C'est dans le moment où Simon de Stock recevait le plus de grâces et de faveurs célestes que la sainte Vierge le favorisa, dans son désert, d'une apparition et dans une révélation expresse lui apprit, de sa bouche sacrée, que Dieu, content des pénitences de sa solitude, voulait qu'il achevât l'ouvrage de sa sanctification en s'unissant aux religieux Carmes et en embrassant leur règle, lorsqu'ils passeraient de la Palestine en Angleterre, pour y fonder des monastères. Mais cette bonne Mère lui dit également qu'il aurait à supporter toutes les contradictions auquelles l'Ordre des Carmes serait en butte sous sa conduite.

Vingt ans s'étaient écoulés parmi les consolations et les rigueurs du désert, lorsque Simon de Stock reçut du ciel, par l'entremise de la divine Marie, des ordres pour ainsi dire formels de quitter sa solitude, pour se mettre en état de remplir les vues de la Providence sur lui, selon le plan que lui en avait tracé la très-sainte Vierge elle-même. Malgré son grand attrait pour la retraite, il obéit à la voix du ciel et revint à Oxford, chez ses parents, reprendre le cours de ses études. Il étudia la théologie avec un soin tout particulier, afin d'être un jour en état de remplir le ministère auquel Dieu le destinait. Aussitôt après son ordination, à laquelle il consentit pour se conformer aux ordres du ciel, il revint de nouveau dans son désert ; il ne le quitta entièrement qu'en l'année 1212, c'est-à-dire quinze ans après la révélation que lui fit la très-sainte Vierge, au sujet de l'arrivée des Carmes de la Palestine en Angleterre, pour y fonder des monastères de leur Ordre.

Pendant ce temps, il paraissait quelquefois aux environs d'Oxford, pour instruire les ignorants, réprimer le vice par la force de ses prédications, éclairant les uns par les lumières de sa doctrine toute céleste, animant les autres à l'amour de la vertu par l'exemple de sa vie, travaillant efficacement à la conversion de tous les pécheurs et préparant les voies du Seigneur par les premiers efforts de son zèle. Le différend qui s'éleva, l'an 1207, entre le pape Innocent III et le roi d'Angleterre, dit *Jean sans Terre*, à l'occasion de l'élection de l'archevêque de Cantorbéry, devint la source funeste des plus grands maux pour l'Eglise et pour ce royaume. Les mécontentements que le Pape reçut du roi à ce sujet l'ayant obligé de jeter un interdit général sur toute l'Angleterre, les suites de cet événement portant de toute part le trouble et la désolation, excitèrent le zèle de Simon de Stock. Pour donner plus d'efficacité aux prières qu'il adressait au ciel pour la conversion du roi d'Angleterre, notre Saint intéresse la très-sainte Vierge, sa médiatrice, son refuge ordinaire dans les calamités de la vie ; il lui adresse les vœux de tous ceux qui sont l'objet de sa charité, par une prière courte, mais énergique, qui commence par ces mots : *Alma Redemptoris Mater*, que quelques auteurs lui attribuent et qu'il paraît avoir composée à cette occasion. Cette prière, dictée par l'esprit de componction, soutenue de la plus vive confiance dans la puissante protection de la Mère de Dieu, eut tout l'effet désiré, récitée qu'elle était avec ferveur par notre Saint et par ceux qu'il avait engagés à se joindre à lui. La colère du ciel se laissant fléchir par les gémissements de l'ardente charité du serviteur de Dieu et par les sentiments de pénitence de ce peuple affligé ; lorsque toutes choses étaient dans la confusion et dans l'agitation la plus violente, à la cour et parmi le

peuple ; lorsque tout semblait désespéré et qu'il ne paraissait aucune voie d'accommodement, les parties intéressées par des injures réciproques y mettant les plus grands obstacles, lorsqu'on y pensait le moins et que le feu de la guerre s'allumait de toute part, on vit arriver en Angleterre le Légat Pandolfe, envoyé par le Pape Innocent III, pour négocier avec le roi Jean la paix si ardemment désirée. Celui qui tient en main les cœurs des rois, changea tout à coup celui de ce malheureux prince ; il se convertit et accepte sans délai toutes les conditions de paix qu'on lui propose.

Tandis que Simon de Stock s'occupait pendant l'interdit à l'œuvre de Dieu, il apprend l'arrivée de deux seigneurs anglais qui, revenant de la croisade, amenèrent avec eux quelques ermites du Mont-Carmel, avec l'intention de leur bâtir un monastère en Angleterre et commencer ainsi leur première fondation dans ce royaume. A cette heureuse nouvelle, notre Saint, qui, d'après l'avertissement de la très-sainte Vierge, les attendait dans un esprit prophétique depuis quinze ans, se hâta d'obéir aux ordres du ciel, en entrant dans l'Ordre des Carmes. Mais, les divisions entre le roi et les seigneurs du royaume, les troubles qui agitèrent encore longtemps l'Angleterre après la levée de l'interdit, empêchèrent alors la fondation projetée (1212) [1]. En attendant un temps plus favorable, un de ces pieux solitaires du Mont-Carmel, nommé Raoul Fresburn, Anglais de nation, qui avait encore à sa disposition de grands biens en Angleterre, en employa une partie, de l'avis de Simon de Stock, à former *une Solitude* dans une forêt de Aylesford au comté de Kent. C'est dans ce lieu que notre Saint se retira, aussitôt que les cellules furent bâties ; c'est là qu'il reçut l'habit de l'Ordre des mains du bienheureux Alain, alors Prieur de cette solitude. A peine eut-on appris à Oxford l'engagement religieux de notre Saint, que l'Université de cette ville, parfaitement instruite des talents et du rare mérite de Simon de Stock, fit de vives instances auprès des supérieurs de notre Religieux, afin de vaincre la répugnance extrême qu'il avait de paraître au milieu des docteurs ; mais il se vit obligé de sacrifier l'humilité à l'obéissance. Simon parut de nouveau au collége d'Oxford, et aussitôt on lui décerna le titre de docteur en théologie ; son humilité, toujours ingénieuse à se cacher, toujours attentive à se dérober à l'éclat des honneurs, obtint par des instances auprès de son supérieur qu'il lui fût permis de se borner au grade de bachelier en théologie, et aussitôt après il se retira dans sa solitude. Dans l'appréhension qu'on ne fît encore violence à son humilité, et, son attrait pour la vie solitaire le portant sans cesse à s'éloigner de tout ce qui pouvait l'en distraire, il profita d'une occasion favorable que lui présenta la fondation d'une nouvelle solitude au désert de Norwich, dans le pays de Northumberland, par les soins et le zèle du R. P. Raoul

1. Quelques écrivains ont confondu, faute d'examen, les différentes époques de l'établissement de l'Ordre des Carmes, en Angleterre. Il est clairement démontré, par des documents très-authentiques, que les Carmes se sont établis, en Angleterre, à deux époques différentes. La première fondation des religieux Carmes eut lieu, en 1212, dans une forêt appartenant au Révérend Père Raoul de Fresburn, qui revenait dans sa patrie en compagnie de deux seigneurs qu'il avait connus dans la Terre-Sainte. La seconde fondation eut lieu en 1249, époque à laquelle les Carmes furent appelés, en Angleterre, par les mêmes seigneurs anglais qui, une première fois, les y avaient amenés, mais n'avaient pu d'abord leur faire construire de monastères, par suite des troubles qui agitaient alors l'Angleterre. Le premier de ces seigneurs, Jean lord Vesey, fonda l'ermitage de Holme, près d'Alnewich, dans le Northumberland ; et, le second, Richard lord Gray de Codnor, fonda celui d'Aylesford, près de Rochester, dans le comté de Kent : ces deux ermitages devinrent fort célèbres et répandirent au loin l'odeur de la vertu.

Quelques historiens ont prétendu que les Carmes n'avaient paru en Europe qu'à l'époque où saint Louis, revenant de la Palestine, les établit à Paris, ce qui n'arriva qu'en 1253, saint Simon de Stock étant alors général de l'Ordre. De là, grand nombre d'erreurs, au préjudice de la vérité du saint Scapulaire et de l'époque où saint Simon le reçut de la très-sainte Vierge. C'est le 16 juillet 1251, et non en 1245, comme quelques écrivains le prétendent, que saint Simon de Stock reçut, des mains de Marie, le saint Scapulaire.

Fresburn, qui en fut élu prieur. Aussitôt que cette solitude fut en état de recevoir quelques religieux, Simon de Stock, du consentement de son supérieur, s'y retira avec deux ou trois autres solitaires venus du Mont-Carmel.

Saint Brocard, second général latin de l'Ordre des Carmes [1], étant informé des merveilles que la grâce opérait parmi les solitaires de Norwich, et surtout de la ferveur de Simon de Stock, voulut l'avoir pour coadjuteur dans le gouvernement de l'Ordre (an 1215). En conséquence, saint Brocard, de l'avis du Chapitre général, nomma Simon de Stock son vicaire, dans toute l'Europe, pour y tenir sa place dans le gouvernement des religieux; mais les maisons des Carmes s'étant multipliées en très-peu de temps, donnèrent de l'ombrage au clergé et occasionnèrent bientôt une persécution ouverte qui faillit tout renverser. Satan, jaloux de la piété des Carmes et redoutant les grands avantages que l'Eglise pouvait retirer dans la suite de ces nouveaux établissements, pour le salut et l'éducation de ses enfants, suscita de toute part, contre le Carmel, des hommes animés d'un zèle indiscret qui, faute d'examen, et sous prétexte d'attachement aux lois de l'Eglise, prétendirent que l'on devait supprimer, comme contraire aux décrets du quatrième concile de Latran et attaquer jusque dans ses racines, soit en Orient, soit en Occident, l'Ordre des Carmes, comme un Ordre nouvellement institué et sans règle approuvée par l'Eglise, quoique ces prétentions fussent démenties par des couvents, déjà très-anciens, même en Europe [2]. En pasteur sage, vigilant et fidèle, Simon s'empresse de mettre les enfants de Marie à l'abri des entreprises injustes de ceux qui les persécutent. Le Carmel, par son ordre, réuni dans un même esprit, offre d'abord à Dieu, avant toutes choses, de ferventes prières, pour implorer dans la détresse le secours du ciel; et bientôt le ciel se laisse toucher par les larmes et les gémissements de ses enfants; Marie elle-même prend leur défense. Simon de Stock envoie des messagers au Pape Honoré III, afin de l'instruire de l'injuste persécution qu'éprouve l'Ordre des Carmes; ce souverain Pontife, après un accueil des plus favorables, évoque à son tribunal la querelle suscitée par leurs adversaires. Il remet aussitôt cette affaire à l'examen de deux commissaires, qui, d'abord séduits par les artifices du démon, intéressés par les manœuvres de quelques membres du clergé, donnèrent occasion, par des délais affectés, à de nouvelles attaques. Mais Honoré III, éclairé d'en haut par une vision miraculeuse, déclare avoir reçu l'ordre de la très-sainte Vierge *d'approuver* la Règle des Carmes, de *confirmer* leur Ordre et de les *protéger* contre les entreprises de leurs adversaires. Convaincu par lui-même de la bonté d'une cause que la Mère de Dieu favorise d'une manière aussi visible, il se hâte d'exécuter les ordres du ciel, par une bulle *expresse*, dans laquelle il déclare légitime et conforme aux décrets du concile de Latran, l'existence légale, dans l'Eglise, de l'Ordre des Carmes, et les autorise à continuer leurs fondations en Europe. A la réception de cette bulle, les chefs du parti furent humiliés et, selon une ancienne tradition, punis du ciel par un événement tragique. Après une victoire aussi miracu-

1. Voir la vie de saint Berthold.

2. Il résulte de témoignages certains, de documents authentiques et des titres de fondations — rapportés par Lezana au tome III des *Annales de l'Ordre*, — que dès le VIIIe siècle, époque de la première fondation d'un couvent de Carmes à Florence, jusqu'à la fin du XIIIe siècle, date de la fondation du couvent des Carmes à Bordeaux, il résulte, dis-je, que plusieurs monastères ainsi que diverses solitudes ont été fondés en Europe, en faveur des religieux Carmes; « car », dit saint Cyrille, général de l'Ordre, dans son livre *De processu et variis Regulis Carmelitarum*, « il fallait aux enfants du Carmel un asile contre la persécution des Sarrasins, qui avait commencé dès le VIIe siècle.

leuse, remportée par le zèle de Simon de Stock sur ses ennemis ligués contre le Carmel, notre saint général, voulant transmettre à la postérité ce miracle authentique de la protection de la très-sainte Vierge en faveur des Carmes, et perpétuer la reconnaissance de ses enfants, établit alors la fête de la *Commémoraison solennelle de la très-sainte Vierge*, que tout l'Ordre célèbre chaque année, le 16 juillet, jour auquel a été fixée plus tard, par l'Eglise, la fête de la Confrérie du Saint-Scapulaire.

Cependant le moment semblait arrivé où l'Ordre des Carmes, conformément à la révélation de la sainte Vierge, faite à saint Cyrille, quelques années auparavant, allait être entièrement arraché de la Terre-Sainte, pour être transporté dans des contrées plus favorables. En conséquence, notre Saint reçut l'ordre du bienheureux Alain, alors général des Carmes, de se rendre sur le Mont-Carmel pour y assister au Chapitre général convoqué à l'effet de remédier aux dommages que l'Ordre avait soufferts dans tout l'Orient, par le massacre de ceux qui avaient été immolés par le glaive des infidèles. Après une heureuse navigation, il arrive au pied du Mont-Carmel; il envisage avec la joie la plus vive cette sainte montagne où le transportaient depuis longtemps ses vœux et ses désirs.

Le Chapitre général de l'Ordre se réunit, et là on mit en délibération l'affaire de l'émigration générale des Frères en Europe. Quelques-uns soutenaient que dans les circonstances présentes, aucun d'eux ne pouvait en conscience quitter la Terre-Sainte, et qu'on ne pouvait même, sans faire tort à la religion, leur permettre de se retirer ailleurs et y fixer leur demeure, enfin qu'ils ne devaient pas éviter la persécution à laquelle le reste des chrétiens qui habitaient la Palestine étaient exposés. Simon de Stock fait sentir tous les inconvénients de l'avis proposé et la nécessité indispensable de suivre le sentiment contraire, fondé sur les règles de la prudence chrétienne. Il déclare que *c'est une conduite louable de fuir la persécution, de peur de perdre la foi, et un très-grand mal d'exposer sa foi au danger de la persécution, sans un ordre exprès du ciel,* selon cette maxime de l'Evangile : « Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans l'autre ». La dispersion générale fut décidée. Bientôt il n'y eut plus de sûreté ni sur terre ni sur mer; les Sarrasins jetèrent partout la terreur et l'effroi, par les cruautés qu'ils exerçaient contre les chrétiens. Plusieurs religieux, sur le Carmel et ailleurs, périrent sous le glaive pour le nom de Jésus-Christ; ceux qui échappèrent à la cruauté de ces barbares se réfugièrent dans la ville de Ptolémaïde où l'armée chrétienne avait réuni toutes ses forces[1]. Simon de Stock, par une conduite particulière de la divine Providence qui le destinait à un

1. Dès l'an 1244, les Sarrasins avaient enlevé à l'Ordre du Carmel les monastères de Jérusalem, du désert de la Sainte-Quarantaine et de Valin, les solitudes du Jourdain et de la mer de Galilée. La persécution ne s'arrêta pas là, car en 1267, l'Ordre perdit le couvent d'Antioche et les autres monastères avec les grottes de la Syrie, et lorsqu'en 1289, Melec-Messor, soudan de Babylone, forma le siége de Tripoli, qu'il emporta d'assaut, le monastère fut aussi enveloppé dans ses ruines. Les couvents de Beaulieu et de Sarepta eurent le même sort. Mais ce fut en 1291, que la prophétie d'Isaïe semblait devoir se renouveler, et que la réjouissance et l'allégresse allaient être bannies encore une fois du Mont-Carmel.

Guillaume Sanvic, ou Sannic, religieux Carme et témoin oculaire, rapporte ainsi la fin glorieuse de son Ordre en Palestine :

« Au mois de mai 1291 (vingt-six ans après la mort de Simon de Stock), les Sarrasins se rendirent maîtres de la ville de Saint-Jean-d'Acre, où plus de trente mille chrétiens furent tués et pris, sans compter ceux qui échappèrent au carnage, parmi lesquels je me trouvais, car beaucoup de chrétiens d'Acre, de Tyr et de Tripoli se sauvèrent par mer. L'ennemi dévasta tellement la ville d'Acre avec le célèbre monastère des Carmes, qui y était établi, qu'elle devint inhabitable. De là, il se rendit à la montagne sainte du Carmel, qui n'est pas très-éloignée, mit le feu au monastère des *Frères de Notre-Dame*, lequel j'avais quitté peu de temps auparavant pour me rendre à Acre, et massacra tous les religieux qui s'y trouvaient, pendant qu'ils chantaient le *Salve Regina* : ce couvent avait été ravagé fréquemment, mais jamais il n'avait été détruit. C'est ainsi que la religion entière du Carmel fut exterminée dans la Phénicie, et, par une suite naturelle, dans toute la Terre-Sainte ».

autre genre de martyre, se trouva heureusement du nombre des réfugiés.

Peu de temps après, les sources d'eaux de Ptolémaïde ayant été empoisonnées par la malice des infidèles, l'armée chrétienne, avec les habitants de cette ville et tous ceux qui s'y étaient réfugiés se virent sur le point de périr ; mais le ciel veillant partout à la conservation du nom chrétien, inspira aux chefs de l'armée de donner à Simon de Stock et à ses religieux un corps de troupes pour les ramener et les protéger sur le Mont-Carmel, dans l'espérance de trouver une ressource efficace dans les eaux de la fontaine d'Elie, qui, selon une ancienne tradition du pays, tarissait, par un miracle du ciel, toutes les fois que les religieux étaient forcés, par la violence des infidèles, de quitter cette sainte montagne, et, par un nouveau miracle, laissait couler ses eaux en abondance à leur retour, aussitôt qu'ils s'étaient mis en prières. Le miracle eut lieu en effet, au grand contentement de l'armée chrétienne, qui par ce secours tout divin reprit ses forces et se vit bientôt en état de résister à ses ennemis. Après cette merveille, dont Simon de Stock fut le témoin et le coopérateur, par la ferveur de ses prières, le Carmel, protégé qu'il était par l'armée chrétienne, recouvra aussitôt sa tranquillité, et notre saint en profita pour y prolonger son séjour ; car il ne pouvait alors s'exposer en mer, à cause de la persécution des infidèles. En attendant un temps plus favorable pour s'embarquer, il se livra entièrement selon son attrait aux douceurs de la contemplation. Attiré par un mouvement de l'Esprit de Dieu, il se renferma seul dans un grotte du Mont-Carmel, où, selon une constante tradition, rapportée par plusieurs auteurs, il mena, durant l'espace de six ans, une vie toute angélique, sans aucune espèce de communication avec le reste des mortels, n'ayant de conversation qu avec Dieu, et souvent favorisé des apparitions de la très-sainte Vierge, qui chaque jour le nourrissait d'une manne miraculeuse apportée du ciel.

Le temps marqué par les décrets de la divine Providence touchait à son terme, et Dieu voulait accomplir, par le ministère de Simon de Stock, le grand ouvrage de la propagation de l'Ordre des Carmes en Europe. Il y avait six ans que notre Saint menait une vie d'anachorète sur le Carmel, lorsqu'il apprit que quelques seigneurs anglais, après avoir accompli le vœu de servir en Terre-Sainte, se disposaient à faire voile pour l'Angleterre. Conduits par la main de Dieu, ils vinrent lui proposer de le recevoir sur leur bord avec tous les religieux qui voudraient le suivre ; il accepta leur offre. Alors le Bienheureux Alain, général de l'Ordre, ne voyant presque plus de ressource pour se maintenir dans la Terre-Sainte et sans espérance de pouvoir rétablir la plupart des monastères, déjà ravagés par les infidèles, dans la Palestine, donna un libre cours à l'émigration des religieux déjà commencée. Après avoir pourvu à la sûreté et à la tranquillité de ceux qui voulurent demeurer en Palestine, en leur laissant le Père Hilarion comme vicaire, il s'embarqua avec un grand nombre de religieux parmi lesquels se trouvait Simon de Stock. Malgré les dangers d'une mer pleine d'écueils et les continuelles attaques des infidèles ils abordèrent heureusement en Angleterre, d'où cette religieuse colonie venue du Carmel se dispersa dans les différentes solitudes et monastères déjà fondés dans ce pays. Le général, suivi de Simon de Stock, se retira au monastère de Aylesford, l'un des plus grands des deux monastères nouvellement bâtis par les pieuses libéralités de quelques anglais. Instruit des progrès de l'Ordre en Europe, depuis l'émigration générale des religieux, le Bienheureux Alain, après avoir examiné l'état actuel des affaires de l'Ordre, forma dès lors le dessein

de laisser à Simon de Stock le soin de terminer une entreprise dont les heureux commencements et le progrès pour ainsi dire miraculeux annonçaient de toutes parts son habileté pour le gouvernement. Il convoqua, en conséquence, le Chapitre général de son Ordre, l'année suivante (1245); c'est le premier qui ait été tenu en Europe. Cette assemblée respectable, composée de tous les supérieurs de l'Ordre, ayant appris le dessein du général, l'adopta sans peine, et après avoir reçu sa démission, élurent d'une voix unanime Simon de Stock général de l'Ordre. Notre Saint avait alors quatre-vingts ans. Sous le gouvernement de Simon de Stock, l'Ordre reçut un accroissement considérable, et un grand nombre de fondations eurent lieu en France. Elles s'y multipliaient, grâce surtout à l'estime que le roi saint Louis témoignait aux religieux depuis qu'il les avait connus en Terre-Sainte. Le pieux monarque avait été si frappé de la vie angélique que les solitaires menaient au Carmel, où il les visita, qu'il s'empressa de faire un riche présent à la France en y propageant les religieux Carmes qu'il y avait amenés [1].

La paix dont jouissait le Carmel ne fut pas d'abord universelle, protégé qu'il était par le Saint-Siége, et malgré le zèle de Simon de Stock. Depuis deux ans, l'Ordre des Carmes avait été solennellement reconnu *Ordre-Mendiant*, mais cette reconnaissance n'avait nullement arrêté la fougue de ses ennemis. Aux religieux des autres Ordres s'étaient joints les prêtres séculiers [2], et à tout prix on réclamait la suppression de ces *Orientaux*, aux usages inconnus jusqu'alors, aux prétentions trop belles pour qu'on ne leur en fît pas un crime. Malgré son abandon filial aux décrets de la Providence, Simon ne cessait de répandre sa douleur aux pieds de Marie. A cet effet, il composa l'antienne *Flos Carmeli*, qu'il récitait tous les jours, et dont voici un extrait :

Fleur du Carmel, Vigne odoriférante,
Splendeur des cieux, Vierge-Mère étonnante,
Douce Etoile des mers ;
O lis sans tache et plus pur que la neige,
Donne au Carmel un nouveau privilége ;
Calme les flots amers.

Après quelques années de supplications et de prières, de soupirs et de larmes, il a la consolation d'être exaucé d'une manière surprenante ; sa prière, comme celle du Prophète Elie, ouvre les cieux et en fait descendre la Reine des anges. Marie signale, dans une célèbre vision, sa bonté et sa puissance en faveur de Simon de Stock ; elle vient à son secours par le bienfait singulier d'un scapulaire miraculeux qu'elle lui donne comme un signe de sa protection ; signe précieux qui, depuis plusieurs siècles a été jusqu'à nous une source des plus grandes merveilles et de toutes sortes de bénédictions, soit en faveur du Carmel, soit en faveur de ceux qui

1. Le monastère fondé par saint Louis à Paris, porta longtemps le nom de *Couvent des Barrés*. C'est à cause de leur vêtement barré de diverses couleurs, qu'on appela, en France, les religieux du Carmel, les Barrés : *Barrati* ou *Birrati*, *Radiati*, *Stragulati*, et, en Germanie, *Strepetitii*. A Valenciennes, on donna même le nom de *porte des Barrés* à celle qui séparait la ville du faubourg dans lequel ils s'étaient établis. Les ermites du Carmel avaient eu d'abord le manteau blanc ; mais ils furent contraints de quitter cette couleur, réservée uniquement aux princes mahométans, et de prendre un manteau de sept pièces ou *barres*, dont quatre étaient de couleur blanche et trois couleur tannée. Après la mort de saint Louis, les Carmes de Paris reçurent son manteau royal, qui fut conservé jusqu'à la Révolution, au couvent de la place Maubert, où il était révéré comme une des plus précieuses reliques de ce grand monarque.

2. On peut consulter à cet égard une bulle d'Innocent IV, adressée en 1254 à l'évêque de Londres (Angleterre).

en sont revêtus. Laissons parler le Père Pierre Swayngton, compagnon, secrétaire et confesseur du Saint : « Le Bienheureux Simon », dit-il, « cassé de vieillesse, affaibli par l'austérité de sa vie pénitente, passait très-souvent les nuits en prières, gémissant dans son cœur des maux dont ses frères étaient affligés. Il arriva qu'un jour étant en prières, il fut comblé d'une consolation céleste, dont il nous fit part, en communauté, comme il suit : « Mes très-chers frères, Béni soit Dieu, qui n'a pas abandonné ceux qui mettent en lui leur confiance et qui n'a pas méprisé les prières de ses serviteurs. Bénie soit la très-sainte Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, se ressouvenant des anciens jours et des tribulations dont le poids a paru trop lourd et trop accablant à quelques-uns d'entre vous (ne faisant pas assez d'attention que ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ, doivent s'attendre à souffrir la persécution), vous adresse aujourd'hui, par mon ministère, des paroles de consolation, que vous devez recevoir dans la joie du Saint-Esprit. Je prie cet Esprit de vérité qu'il dirige ma langue, afin que je parle convenablement, et que je manifeste avec la plus exacte fidélité l'œuvre de Dieu, et la faveur que nous avons reçue du ciel. Lorsque j'épanchais mon âme en la présence du Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière, et que je priais avec toute confiance la Vierge sainte, ma Souveraine, que puisqu'elle avait daigné nous honorer du titre spécial de *Frères de la bienheureuse Vierge Marie* elle voulût aussi se montrer notre mère, notre protectrice, en nous délivrant de nos calamités, et en nous procurant de la considération et de l'estime, par quelque marque sensible de sa bienveillance, auprès de ceux qui nous persécutaient, lorsque je lui disais avec de tendres soupirs : « Fleur du Carmel, Vigne fleurie, splendeur du Ciel, ô Mère-Vierge incomparable ! ô Mère aimable et toujours Vierge, donnez aux Carmes des priviléges de protection, Astre des mers [1] ! » la bienheureuse Vierge m'apparut en grand cortége, et tenant en main l'habit de l'Ordre, elle me dit : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton Ordre, comme le signe distinctif et la marque du privilége que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel ; c'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. Ecce Signum salutis, salus in periculis. Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels ». Et comme la glorieuse présence de la Vierge sainte me réjouissait au-delà de tout ce qu'on peut se figurer, et que je ne pouvais, misérable que je suis, soutenir la vue de sa majesté, elle me dit, en disparaissant, que je n'avais qu'à envoyer une députation au pape Innocent, le vicaire de son Fils, et qu'il ne manquerait pas d'apporter des remèdes à nos maux ». (16 juillet 1251.)

Quelque magnifique que fût la première promesse, ce n'était encore là qu'une partie de ce que saint Simon avait demandé. Pour l'exaucer pleinement, la sainte Vierge fit une seconde promesse en faveur des religieux Carmes, et des confrères du Scapulaire, et ce fut cette fois au pape Jean XXII. Ce souverain Pontife, voyant que l'empereur Louis V de Bavière travaillait de longue main à introduire le schisme dans ses Etats, en fut très-affligé ; il adressa, avec plus de ferveur que jamais, des prières au Seigneur, pour qu'il voulût détourner les maux dont l'Eglise était menacée. Un jour,

1. Flos Carmeli, Vitis frugifera,
Splendor Cœli, Virgo puerpera,
Singularis ;
Mater mitis, ô viri nescia,
Carmelitis da privilegia,
Stella maris !

s'étant levé de grand matin pour faire oraison, selon sa coutume, et se trouvant à genoux dans une sorte d'extase, la Reine des cieux, consolatrice des affligés, lui apparut, entourée de lumière, portant l'habit des Carmes, et lui ordonna de confirmer l'Ordre du Carmel, d'accepter et de ratifier, sur la terre, les grâces et les priviléges que son Fils lui avait accordés dans le ciel. Le Pape, obéissant aux ordres de la sainte Vierge, expédia, le 3 mars 1322, la bulle, dite Sabbatine, aux termes de laquelle la sainte Vierge s'engage à délivrer du purgatoire les enfants du Carmel le samedi qui suivra leur mort.

Reprenons notre récit : L'apparition de la sainte Vierge à Simon de Stock fut bientôt publiée partout où les Carmes étaient déjà établis. Elle devint authentique par une foule de merveilles qui s'opérèrent de toute part, et ainsi imposa silence aux adversaires du Carmel. Ils commencèrent peu à peu à regarder d'un œil plus favorable des religieux aussi privilégiés ; plusieurs même, dans la suite, s'empressèrent de participer à cet insigne privilége, dont Marie avait favorisé son Ordre.

L'Ordre des Carmes se multiplia si prodigieusement sous la conduite de notre saint, que peu d'années après sa mort, vers la fin du XIII^e^ siècle, selon la remarque de Guillaume, archevêque de Tyr, cet Ordre comptait déjà jusqu'à sept mille cinq cents monastères ou solitudes, remplis d'un très-grand nombre de religieux, que le même auteur porte au nombre de cent quatre-vingt mille.

Ne voulant plus vivre que pour consommer l'œuvre de Dieu qui lui a été confiée, Simon prend la généreuse résolution de consacrer le peu de forces qui lui restent à faire la visite générale des monastères de son Ordre, désirant voir de ses propres yeux, avant sa mort, les merveilles que Dieu avait opérées en faveur du Carmel. L'Europe vit avec admiration ce saint vieillard, déjà parvenu à une extrême vieillesse, courbé sous le poids des années, exténué par les rigueurs de la vie la plus austère, et n'en diminuant rien, même durant le cours de ses voyages, parcourir avec un courage infatigable les monastères de son Ordre. Ce fut durant le cours de cette visite générale, que Simon de Stock dota grand nombre de villes de ferventes communautés de Carmes, telles que Bruxelles, Liége, Malines, Gand, Utrecht, Anvers, en Belgique ; Perth, en Ecosse ; Kildare, en Irlande, etc. C'est aussi dans ce voyage qu'il établit en divers endroits (à Bordeaux en particulier) la *Confrérie du Saint-Scapulaire*. Le saint général eut cela de particulièrement admirable, qu'il conserva toute sa vigueur morale jusqu'à sa bienheureuse mort, et l'on ne se doute peut-être pas que les œuvres dont nous venons de parler, sont celles d'un homme qui avait dépassé sa quatre-vingt-dixième année. Simon de Stock arriva à Bordeaux au commencement de l'an 1265 ; c'est là qu'il termina ses visites et finit ses jours par une mort précieuse aux yeux de Dieu, en prononçant ces paroles que l'Eglise a ajoutées à la Salutation angélique : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ. Amen*, — se montrant, par cet hommage, jusqu'à son dernier soupir, un digne frère et enfant de la bienheureuse Vierge Marie. (16 mai 1265.)

Les épisodes suivants de la vie de saint Simon ont servi de thème aux artistes dans les représentations qu'ils en ont données : 1° La nature, docile aux ordres de Simon, renverse ses lois. Pour confondre la calomnie, à sa prière, des poissons cuits, qu'on lui présente pour surprendre sa frugalité, reprennent la vie et le mouvement, rendant témoignage, par cette merveille, à l'esprit de pénitence qui anime le serviteur de Dieu. 2° Afin de rendre

gloire à Dieu et confondre l'enfer, et comme pour glorifier la sainte Eucharistie, il fait le signe de la croix sur l'eau, qui, par un artifice diabolique, avait été substituée au vin préparé pour le saint sacrifice de la messe, et aussitôt l'eau est changée en vin. 3° La sainte Vierge lui apparaît et lui remet le scapulaire ; près de lui sont des âmes du purgatoire au milieu des flammes.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT SIMON DE STOCK.

Simon de Stock fut enterré, selon la recommandation expresse qu'il en avait faite, à la porte de l'église du couvent des Carmes de Bordeaux, situé dans la rue et près les anciens fossés de ce nom. Mais Dieu, pour récompenser l'humilité de son serviteur, rendit aussitôt son tombeau glorieux par divers prodiges, et en particulier, par une lumière miraculeuse que l'on vit, durant plusieurs jours, rejaillir de ce tombeau. La chambre qu'avait habitée notre Saint, durant son séjour à Bordeaux, fut érigée en chapelle l'année suivante ; par ordre de l'archevêque, Pierre de Roncevaux, on y transporta ses précieuses reliques, avec solennité, et, en vertu de cette cérémonie, selon l'usage du temps, sans autre formalité, on lui déféra les honneurs de la canonisation ; il fut permis, dès lors, de l'honorer d'un culte public, dans la ville de Bordeaux et dans toute l'étendue du diocèse.

Vers l'an 1276, le culte de saint Simon de Stock fut confirmé par l'autorité du Saint-Siége. Depuis la mort de saint Simon de Stock, il s'est fait, à différentes époques, une ample distribution de ses reliques aux diverses églises de l'Ordre, soit en France, en Espagne, en Allemagne, en Flandre, etc. Le R. P. Guillaume Costallo, prieur des Carmes de Bordeaux, donna, en 1423, un bras de saint Simon de Stock aux Carmes de Gand ; mais, dans les troubles excités par les hérétiques, en 1578, cette précieuse relique disparut avec tous les autres trésors de l'église. A la même époque, d'autres reliques du Saint, conservées jusqu'alors dans les églises de Cologne et de Bruges, en Flandre, eurent le même sort. On conservait cependant avec vénération, dans l'église des Carmes, à Valenciennes, un doigt de la main droite de saint Simon ; cette précieuse relique, échappée à la fureur des hérétiques, a été, depuis 1506 jusqu'en 1578, l'instrument de plusieurs miracles, et dans ce même lieu, on bénissait aussi des pains, sous l'invocation de saint Simon de Stock, lesquels, souvent, ont été l'occasion de plusieurs guérisons miraculeuses.

Jusqu'en 1595, on vit fréquemment des pèlerinages au tombeau de saint Simon de Stock, surtout des différentes contrées de la France et de l'Espagne, soit pour honorer ses reliques, soit pour implorer le secours de sa puissante protection auprès de Dieu. Parmi ces pèlerins, il s'est trouvé quelquefois des hommes d'un grand mérite, remarquables par leur piété et leur doctrine ; Dieu aussi a souvent exaucé leurs vœux et récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses. Ces pèlerinages cessèrent insensiblement lorsqu'on commença à distribuer dans les différents endroits de ces deux royaumes, quelques portions de ces précieuses reliques.

Le tombeau de Simon de Stock fut ouvert en l'année 1595, à l'occasion du voyage d'un célèbre docteur de Salamanque, religieux Carme, d'Espagne, qui était venu à Bordeaux visiter les reliques du saint. Il demanda aux supérieurs et en obtint une relique très-précieuse ; savoir, l'os d'une jambe, pour l'église du couvent des Carmes de Salamanque, et une des côtes pour l'église des Carmes de Valence ; ces deux reliques ont toujours été en grande vénération en Espagne. En France, l'église du couvent des Carmes d'Orléans fut enrichie, vers le même temps, d'une des côtes de saint Simon de Stock ; on la conservait dans un précieux reliquaire, que l'on portait processionnellement tous les ans dans la ville, la seconde fête de la Pentecôte. En 1617, les religieuses Carmélites du monastère de Paris obtinrent aussi quelque portion des reliques de notre Saint, à la sollicitation de M. Marc-Antoine de Gourgues, premier président du Parlement de Bordeaux.

Après ces distributions, on renferma tout ce qui restait à Bordeaux du corps de saint Simon de Stock dans une châsse en bois de cyprès, pour la placer sur l'autel, dans sa chapelle.

Aux jours néfastes de 93, des personnes sûres cachèrent les vénérables reliques, et lorsque Mgr d'Aviau ordonna que la confrérie du Saint-Scapulaire serait transférée à la métropole Saint-André de Bordeaux, on y porta les ossements du Saint religieux, dont l'authenticité fut soigneusement constatée. Puis, le même prélat obtint de Pie VII, en 1820, que la fête de saint Simon de Stock, déjà autorisée par Nicolas III (1277-1280), serait élevée au rite double et de précepte pour le diocèse de Bordeaux.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici le rétablissement des Carmes en France ; disons seulement que cinq ans après leur apparition dans la ville de Bordeaux (1846), M. l'abbé Dudouble, archiprêtre de la Primatiale, remit au R. P. Louis de Gonzague, du très-saint Sacrement, ancien Provincial de l'Ordre, pour le *Noviciat* du couvent des Carmes, une relique extraite de la châsse de saint Simon de Stock. Le couvent des Carmes, à Londres, possède aujourd'hui la plus

grande relique qui existe de saint Simon de Stock, un os du tibia, ce qui est parfaitement juste, puisque cet illustre Carme était Anglais. La translation de cette relique eut lieu le 16 mai 1864, jour de la fête du Saint, patron de l'église et du couvent. Le cardinal-archevêque de Westminster présida en personne la cérémonie.

Voir sa Vie, écrite peu de temps après sa mort. Voir Stevens, *Monast. Anglic.*, t. II, p. 159, 160; Léland, *de Script. Brit.*, t. II, p. 227; Papebroch, t. III, mail, p. 553; Newcourt, *Repertor.*, vol. Ier, p. 566; Weaver, p. 139; Fuller, l. VI, p. 271; Dugdale, sous le comté de Warwich, p. 186, éd. 1730; le Père Cosme de Villiers de Saint-Philippe, *Bibl. Carm.*, t. II, p. 740, et la Vie récente du Saint, par Alfred de Monbrun, in-12, Condom, 1870.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE

1330-1383. — Papes : Jean XXII; Clément VII. — Souverains de Bohême : Jean; Wenceslas VI. — Rois de France : Philippe VI de Valois; Charles VI.

Quæ per confessionem scio, minus scio quam quæ nescio.

Ce que je connais par la confession, je le connais moins que ce que je ne connais pas.

Saint Augustin, *Serm.* X.

Jean Népomucène fut à la fois fervent anachorète, apôtre zélé et martyr de Jésus-Christ. Ce dernier titre lui est d'autant plus glorieux, que le secret de la confession, auquel il en fut redevable, n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avait point encore eu de victimes. Le village de Népomuck, en Bohême, se glorifie de l'avoir vu naître en 1330 et de lui avoir donné son nom. Ses parents n'étaient point illustres par la naissance, mais on voyait briller en eux toutes les vertus dont l'éclat lui est préférable. Sa mère, déjà avancée en âge, ne l'avait obtenu de Dieu que par l'intercession de la sainte Vierge, en qui elle avait une grande confiance. Lorsqu'il vint au monde, des flammes merveilleuses s'allumèrent au-dessus de son berceau, présage de la lumière de grâce qui brillerait en lui dans ce monde, et de la lumière de gloire qui l'attendait dans l'autre. A peine eut-il vu le jour, qu'on désespéra de sa vie; mais il fut arraché des bras de la mort par la protection de la Mère de Dieu, que ses parents implorèrent encore dans l'église d'un monastère de Cîteaux qui était dans le voisinage. Pénétrés d'une vive reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à Dieu, à qui ils le devaient deux fois, et n'épargnèrent rien, malgré leur pauvreté, pour lui donner une excellente éducation. Jamais enfant ne fit concevoir de plus belles espérances : il joignait à beaucoup d'esprit et d'application un grand fonds de douceur, de docilité, de candeur et de piété; tous les matins, il allait entendre plusieurs messes dans l'église des Cisterciens, et tous ceux qui l'y voyaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa modestie et sa ferveur. Lorsqu'il eut appris les premiers éléments des lettres dans la maison paternelle, on l'envoya étudier la langue latine à Staab, ville considérable du pays. Il fit ses humanités et surtout sa rhétorique, avec la plus grande distinction; il acheva ses études à Prague, où il devint docteur en théologie et en droit canon. Il y reçut une dignité bien plus précieuse, qui fut celle du sacerdoce, à laquelle il s'était préparé depuis l'âge de raison par une vie pure, recueillie et pénitente. Il ne se présenta à son évêque, pour recevoir l'onction sacerdotale, qu'après avoir passé un mois dans la retraite et purifié son

âme par le jeûne, la prière et la mortification. On lui ordonna aussitôt de faire valoir le rare talent qu'il avait reçu pour la prédication : son évêque lui confia la chaire de la paroisse de Notre-Dame de Tein. Les premiers travaux de son zèle produisirent des fruits admirables. Toute la ville s'empressait d'aller l'entendre annoncer la parole de Dieu, et l'on y vit, en peu de temps, une réforme générale. Les étudiants, alors au nombre de quatre mille, couraient aussi en foule à ses sermons; les plus libertins ne pouvaient l'écouter sans être touchés, et ils s'en retournaient chez eux pénétrés des sentiments d'une vive componction. L'archevêque et le Chapitre de Prague, voulant s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu, lui donnèrent un canonicat qui vint à vaquer, et notre Saint, tout en se montrant très-exact à assister au service, trouva encore du temps pour travailler au salut des âmes, en exerçant ses premières fonctions.

Wenceslas, fils et successeur de Charles IV, faisant sa résidence à Prague, entendit parler avec éloge du serviteur de Dieu; il désira le connaître et le nomma pour prêcher l'Avent à la cour. Bien que cette commission fût difficile et périlleuse, auprès d'un jeune prince, enivré du pouvoir suprême, livré aux passions les plus honteuses, corrompu par la flatterie, et qui porta depuis le surnom de *fainéant* et *d'ivrogne*, Jean accepta; et son zèle eut tant de succès, que Wenceslas arrêta un instant le cours de ses inclinations déréglées, et, pour marquer son estime, il lui offrit l'évêché du Leitmeritz, qui venait d'être vacant; mais il ne fut pas possible de le lui faire accepter. Comme on s'imagina que son refus était peut-être fondé sur les dangers et les travaux inséparables de l'épiscopat, on lui offrit la prévôté de Wischeradt, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême, un revenu de cent mille francs y étant attaché avec le titre honorable de chancelier-né du royaume. Mais ce n'est guère connaître les Saints que de leur faire des offres semblables; s'ils refusent les grandes places, lors même qu'elles présentent des travaux à leur zèle et des croix à leur vertu, que doivent-ils penser de celles qui, pour tout attrait, ne leur montrent que des trésors à recueillir et des honneurs à recevoir ? Ce vertueux chanoine fut aussi inébranlable dans cette occasion qu'il l'avait été dans la précédente. Si, dans la suite, il accepta la place d'aumônier de l'empereur, il ne le fit que pour se mettre à portée d'instruire la cour avec plus d'autorité et conséquemment avec plus de fruit : il se voyait aussi, par là, mieux en état de satisfaire sa tendresse pour les pauvres. Cette place, d'ailleurs, ne l'exposait point aux distractions, et elle ne lui offrait ni ces richesses, ni ces honneurs qui l'avaient si fort effrayé dans les prélatures; ainsi ce fut l'humilité qui le fixa à la cour, où l'ambition conduit presque tous les hommes. Il y eut la même compagnie qu'il savait avoir partout : Notre-Seigneur et les pauvres. Son appartement devint bientôt leur rendez-vous, et lui-même leur avocat et leur père. La paix et la charité débordaient de son cœur, et lui faisaient concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville, assoupir les querelles, arrêter les procès, de quoi nous avons encore des monuments authentiques. Si l'on s'étonne qu'il pût trouver du temps pour toutes ces œuvres, qu'on se rappelle que les Saints, s'oubliant eux-mêmes, ont beaucoup plus de temps à consacrer aux intérêts du prochain.

Mais il est temps d'arriver à ce qui fera surtout la gloire immortelle de notre Saint. L'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière et femme de Wenceslas, laquelle était une princesse ornée de toutes les vertus, touchée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, le choisit

pour le directeur de sa conscience. Le ciel, pour sanctifier cette vertueuse femme, en la détachant de tout ce qui pouvait partager son cœur, permit que son mari, qui l'aimait avec passion, devînt jaloux, soupçonneux, et usât envers elle de toutes sortes de brutalités; elle avait donc grand besoin de notre Saint pour la consoler et la conduire. Toutes les personnes vertueuses de la cour, suivant cet exemple, se mirent sous la conduite d'un homme si versé dans les voies intérieures. On admirait en lui le talent de former des Saints sur le trône, des heureux dans les souffrances, et de faire aimer la vertu au milieu du grand monde, où on la méconnaît si souvent comme étrangère. On l'obligea encore de diriger les religieuses du château de Prague, et il les conduisit si bien dans les exercices de la vie spirituelle, que leur maison devint un modèle de la perfection ascétique.

Mais les conseils de notre Saint portèrent surtout un grand fruit dans la personne de l'impératrice : elle n'habitait presque plus que les églises, où elle se tenait à genoux et dans un recueillement qui faisait l'admiration de tout le monde. Ses prières n'étaient interrompues que par le temps qu'elle employait au soulagement des pauvres, et elle tenait à honneur de les servir de ses propres mains. Ses entretiens avec les dames de la cour, qui étaient le seul relâchement qu'elle se permît, ne roulaient que sur les vérités éternelles, et elle y versait une onction qui ne pouvait venir que d'une âme toute remplie de l'amour de Dieu. Elle entretenait ce feu sacré par la fréquentation des sacrements, par de grandes austérités et des mortifications de tout genre.

La crainte de déplaire à son bien-aimé Jésus lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché, et, s'il lui échappait de ces fautes dont les plus saints ne sont pas exempts, elle lavait bien vite, dans les eaux de la pénitence, une tache qui aurait pu diminuer les délices que l'Epoux céleste trouve dans les âmes toutes pures. Jamais elle ne sortait de cette piscine sacrée, que le cœur brisé de componction et les yeux baignés de larmes; aussi elle pleurait, comme ses propres péchés, les égarements de l'empereur; elle demandait à Dieu de le ramener à lui; elle essaya elle-même de le gagner par toutes les marques de tendresse et de soumission : ce cruel n'y répondit que par les soupçons les plus outrageants; il faisait épier ses actions les plus saintes pour y découvrir quelques apparences coupables. Enfin, le démon qui l'obsédait le poursuivant sans cesse, il forma le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène tout ce que l'impératrice lui avait dit dans le tribunal de la confession. Il lui fit d'abord des questions indiscrètes, puis levant le masque, il s'expliqua plus clairement. Notre Saint, saisi d'horreur, lui représenta de la manière la plus respectueuse combien un tel projet choquait le bon sens et blessait la religion; mais ce méchant prince, accoutumé à voir tous ses caprices respectés comme des lois, fut outré de cette résistance, à laquelle il devait cependant s'attendre; toutefois, dissimulant son ressentiment, il congédia le Saint avec un morne silence qui ne lui permit pas de douter que sa perte ne fût résolue.

Quelque temps après, on servit sur la table du prince un rôti qui était manqué : par un trait digne des Caligula et des Héliogabale, il ordonne de mettre à la broche le malheureux cuisinier et de le faire rôtir à petit feu. Les courtisans pâlissent d'horreur; mais comme ils connaissent leur maître, ils gardent un honteux silence. Notre Saint, en étant informé, accourt comme un nouveau Jean-Baptiste pour arrêter le crime de cet autre Hérode, qui, pour toute réponse, le fait saisir et jeter dans un cachot, où il le laisse

quelques jours, sans permettre qu'on lui donne de la nourriture. Mais la faim fut aussi impuissante sur le courage du serviteur de Dieu que les promesses : on eut beau lui dire qu'il ne recouvrerait sa liberté qu'en déclarant ce qu'il savait de l'impératrice ; il se montra toujours prêt à préférer mille morts à ce sacrilége. Cependant, au bout de quelques jours, l'empereur le fit élargir, le pria d'oublier le passé et l'invita même à venir dîner le lendemain avec lui, comme témoignage public de son estime et de son amitié. Jean s'étant donc rendu le lendemain au palais, y fut très-bien reçu, et, après le repas, Wenceslas ayant congédié tout le monde, le retint tout seul : il s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes ; il s'ouvrit ensuite et employa tous les moyens possibles pour l'engager à découvrir la confession de l'impératrice : « Vous pouvez », lui disait-il, « compter sur un secret inviolable ; si vous déférez à mon désir, je vous comblerai de richesses et d'honneurs ; mais si vous vous y refusez, vous devez vous attendre à tout, même à la mort ». — « Je n'y consentirai jamais », répondit le saint Martyr ; « et vous-même, sire, souvenez-vous que vous empiétez sur les droits de Dieu, à qui seul appartient le discernement des consciences. En toute autre chose, commandez, je vous obéirai ; mais en ceci, j'ose dire à Votre Majesté ce que répondit saint Pierre aux princes des prêtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ».

L'empereur, voyant l'inutilité de tous les ressorts qu'il avait fait jouer, ne contient plus les élans de sa fureur : il ordonne que le Saint soit reconduit en prison et qu'on l'y traite avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendent sur une espèce de chevalet ; ils lui appliquent des torches ardentes aux côtés et aux parties du corps les plus sensibles ; ils le brûlent à petit feu et le tourmentent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononce d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie, les armes avec lesquelles le chrétien est toujours vainqueur dans les luttes les plus pénibles. A la fin, on le retira de dessus le chevalet, mais il était presque expirant. Le Seigneur, qui n'abandonne jamais ses enfants lorsqu'ils souffrent pour sa gloire, visita son bien-aimé Martyr dans la prison et remplit son âme des plus douces consolations.

Cependant l'impératrice, informée de ce qui se passait, alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle parvint à fléchir par ses larmes et ses prières ; elle obtint l'élargissement de son pieux directeur. Il reparut à la cour en Saint persécuté, nous voulons dire avec cette sérénité et cet air de contentement qui montraient que ses souffrances lui semblaient une faveur du ciel ; mais, prévoyant bien que le calme ne serait pas de longue durée, et, ayant su par révélation qu'il mourrait bientôt, il se prépara à recevoir la couronne du martyre. Il recommença à prêcher avec plus de zèle que jamais, pour que les derniers instants de sa vie se consumassent en holocauste pour la gloire de Dieu, dans le feu de l'amour céleste. Ayant un jour pris pour texte de son discours ces paroles : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus », il répéta si souvent ces autres paroles : « Je n'ai plus guère de temps à m'entretenir avec vous », que l'auditoire comprit aisément que son but était de leur apprendre qu'il touchait à sa dernière heure ; il ajouta même, dit son historien : « Je finis ma carrière, ma fin approche, je mourrai pour les lois de Jésus-Christ et de son Eglise ». Puis, jetant un regard plein de larmes dans l'avenir, que Dieu lui découvrit, il prédit, en sanglotant, les maux que l'enfer vomirait sur la Bohême avec l'hérésie : les autels profanés, le sanctuaire anéanti, l'usage des sacrements aboli, les conseils évangéliques méprisés, les monastères réduits en cendres, les religieux égorgés,

les loups entrant dans la bergerie pour dévorer le troupeau de Jésus-Christ, les lois divines et humaines foulées aux pieds.

Trente ans après, ces paroles ne furent que trop accomplies ; Jean Huss et ses sectateurs infectèrent du poison de leur hérésie les sources de la doctrine et de la morale, les sources du bonheur ; les païens, faisant irruption dans l'Europe, poussèrent leur fureur jusqu'à Prague ; enfin, plus tard, la face de l'Allemagne fut changée par Luther ; jamais l'enfer n'avait répandu plus de ténèbres que par sa bouche. Notre Saint, avant de descendre de chaire, dit un dernier adieu à son auditoire ; il demanda pardon aux chanoines et aux clercs de tous les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés. A partir de ce jour, il ne songea plus qu'à obtenir la grâce d'une bonne mort ; persuadé que cette grâce-là, surtout, s'obtient par Marie, qui est le canal de toutes les grâces, il alla à Bruntzel visiter la célèbre image de cette divine Mère, que saint Cyrille et saint Méthode avaient apportée avec la foi chrétienne en Bohême ; il lui demanda qu'ayant obtenu de Dieu sa naissance, ayant veillé sur son berceau, et l'ayant conduit comme par la main dans les sentiers si difficiles de sa vie mortelle, elle voulût bien le soutenir encore à cette heure, l'aider à traverser la mort et l'emmener avec elle dans le sein de Jésus, son Sauveur, son amour, sa félicité immortelle.

Comme il rentrait dans Prague, sur le soir, le cruel empereur, qui était à sa fenêtre, aperçut cette sainte victime, et, le feu de la jalousie se rallumant dans son âme, il le fit amener devant lui. Sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à opter entre mourir ou révéler les confessions de l'impératrice. Le Saint regarda son bourreau avec un visage calme et sévère, sans daigner lui répondre, attendant avec intrépidité la couronne qu'on lui préparait.

Wenceslas, outré de dépit, et ne gardant plus de mesure, s'écria : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les ténèbres seront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution ». Le saint Martyr employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. On le précipita, pieds et mains liés, dans la Moldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ce pont existe toujours : on ne le traverse qu'avec grande vénération, et les habitants de Prague conservent encore aujourd'hui la pieuse coutume de se découvrir devant le lieu où fut consommé le glorieux martyre, la veille de l'Ascension, qui était le 16 mai de l'année 1383. Aussitôt, des feux parurent sur la rivière ; on voyait une infinité d'étoiles, d'une clarté merveilleuse, surgir comme du milieu des flots, reflets de la gloire dont l'âme de notre Saint brillait dans le ciel. Cependant, son corps sacré descendait doucement le cours de l'eau, accompagné de nouvelles clartés encore plus étonnantes ; il semblait que des flambeaux lumineux le suivissent et le précédassent, rangés dans un ordre admirable, comme dans une pompe funèbre. Toute la ville accourut pour être témoin de ce prodige ; l'impératrice s'empressa d'aller demander à Wenceslas ce que cela signifiait : le prince, frappé de terreur, ne sut que répondre ; il alla cacher sa honte dans une campagne, avec défense à qui que ce fût de l'y suivre ; il lui semblait avoir sans cesse devant les yeux le corps de sa victime, éclairé par les feux du ciel. Quelques années après, la colère divine s'appesantit sur lui ; il fut privé du trône et de la couronne impériale, et mourut d'apoplexie au milieu de ses désordres, sans avoir eu le temps de rentrer en grâce avec Dieu. L'impératrice, inconsolable d'un crime dont elle était la cause involontaire, pleura le Saint jusqu'à sa mort, qui arriva en 1387.

Cependant, on avait recueilli les précieux restes que les eaux avaient apportés respectueusement sur la plage; ils furent d'abord déposés dans l'église Sainte-Croix des religieux de la Pénitence, puis transportés en grande pompe à la cathédrale, au milieu d'un concours prodigieux. On fut obligé de rouvrir le cercueil, pour satisfaire à la pieuse tendresse du peuple, qui voulait contempler une dernière fois les traits du Martyr. Plusieurs malades, dont la guérison était désespérée, recouvrèrent la santé par son intercession; tous ceux qui se recommandèrent à lui avec foi obtinrent la faveur qu'ils demandaient. Une odeur admirable, qui sortait du cercueil, faisait assez voir la sainteté du précieux dépôt qu'il renfermait : quand on ouvrit la terre pour lui confier ce trésor céleste, elle offrit elle-même un trésor en échange, comme si le ciel, qui avait commencé les funérailles de son nouvel habitant, eût voulu en faire la dépense jusqu'au bout. On grava sur son tombeau cette épitaphe, qui s'y lit encore aujourd'hui :

Ici est enseveli le très-vénérable Jean Népomucène, docteur, chanoine de cette église, confesseur de la reine, illustre en miracles, qui, pour avoir gardé le sceau sacré de la confession, fut cruellement tourmenté et précipité du pont de Prague dans la rivière de Moldaw, par les ordres de Wenceslas IV, l'an 1383.

Il serait trop long de raconter tous les miracles dont Dieu s'est plu à honorer la mémoire de son serviteur. Nous n'en citerons que quelques-uns : Une femme, appelée Catherine Frolenta, étant tombée, la nuit, dans un puits très-profond, se sentit soulevée hors de l'eau jusqu'à la poitrine, par notre Saint, qu'elle invoqua, et vit le bord du puits tout illuminé; à la faveur de cette lumière, elle aperçut une poutre qui lui servit d'appui, jusqu'à ce que ses cris la fissent délivrer. Voici un autre prodige non moins admirable : une dame d'un rang distingué, condamnée injustement dans un procès, se fait écrire un mémoire pour l'empereur Léopold, et, avant de l'envoyer à Vienne, elle le place sur l'autel de saint Jean Népomucène, en l'honneur duquel elle faisait célébrer une messe. Mais, au moment de le reprendre, elle s'aperçoit qu'il a disparu. Quatre jours après, elle met un second billet sur l'autel, et lorsqu'elle vint le reprendre, elle trouva le premier signé de la main propre et muni du sceau de Sa Majesté impériale, qui ordonnait qu'on rendît justice à la suppliante et que toutes les pièces du procès fussent aussi envoyées à Vienne. Les juges qu'elle alla trouver, ne croyant pas possible qu'on pût aller à Vienne et en revenir en si peu de temps, prirent des informations, et ils apprirent que le billet avait été présenté et la cause de la dame plaidée à Vienne devant l'empereur par un vénérable ecclésiastique, qui n'était autre que saint Jean Népomucène. Les plus illustres familles d'Allemagne furent redevables à notre Saint d'une foule de grâces : par son intercession un incendie fut éteint dans le château du comte Wratislaw; par son intercession Charles d'Althan, archevêque de Bari, fut préservé de tout mal dans l'écroulement d'un balcon du palais Colonna; le cardinal Frédéric d'Althan, vice-roi de Naples, lui fut redevable de sa guérison.

Les empereurs d'Allemagne, de la maison d'Autriche, le regardaient comme leur protecteur; Ferdinand I^{er} n'entrait jamais dans la métropole sans s'agenouiller devant son tombeau et sans y prier avec ferveur. Cette illustre maison se montra longtemps reconnaissante à son saint Patron de la victoire qu'il lui obtint, en 1620, sous les murs de Prague, victoire qui lui fit recouvrer le royaume de Bohême. La nuit qui précéda la bataille, saint Jean Népomucène et les autres patrons du pays apparurent dans la cathédrale tout rayonnants de lumière; l'armée impériale, soutenue par

cet heureux présage et par la protection du saint Martyr, gagna la bataille et reconquit la Bohême. En reconnaissance, les princes de la maison d'Autriche obtinrent enfin la canonisation de saint Jean Népomucène : Benoît XIII en publia la Bulle en 1729.

Le tombeau, qui couvrait des restes si précieux, fut sauvé, par une protection spéciale de la Providence, des profanations des Hussites ; il le fut encore, en 1618, de celles des Luthériens, qui se sont toujours attaqués aux Saints comme à leurs plus grands ennemis. Ayant entrepris de le démolir, ils ne purent jamais exécuter leur dessein sacrilége ; il y en eut même plusieurs qui moururent subitement sur la place, entre autres un gentilhomme anglais. On ouvrit ce tombeau en 1719 ; le saint corps était dégarni de ses chairs ; mais les os étaient encore entiers et parfaitement joints les uns aux autres ; sa langue, que Dieu voulut honorer particulièrement pour avoir si fidèlement gardé le sceau de la confession, se trouva sans aucune corruption, aussi fraîche, aussi vermeille, aussi souple que la langue d'un homme vivant. On la vénère encore dans le même état aujourd'hui, renfermée dans un riche reliquaire. Elle est comme un monument du soin particulier que Dieu a toujours pris d'empêcher que les confesseurs ne révèlent les secrets du saint tribunal ; il le permet ainsi afin que les pécheurs ne soient pas détournés et privés de l'unique espérance de salut qui leur reste ; car nous ne serions plus tenus d'accuser nos péchés si nous n'étions moralement sûrs que celui à qui nous les accusons ne les révélera pas. Que les ministres du sacrement de Pénitence prennent donc pour eux cette maxime d'un Père : « Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais point du tout [1] ».

La vénération de ses compatriotes pour ce grand Saint leur a fait élever une église à la place de sa maison paternelle, et un autel marque le lieu de son berceau.

A la cathédrale de Strasbourg, un autel est dédié à saint Jean Népomucène. Au-dessus de l'autel est placé un très-beau tableau représentant la mort du Saint, et à la place du tabernacle est un reliquaire qui contient de ses ossements. En outre, sur beaucoup de ponts en Allemagne, et en Alsace, se trouve sa statue que les passants saluent, comme à Prague, avec beaucoup de respect.

On l'invoque contre les inondations, pour le passage des ponts et des rivières, pour la bonne confession, contre les indiscrétions et la calomnie.

Les attributs du Martyr de la confession sont : 1° un *cadenas* et une *lettre fermée* que l'on donne comme les symboles du secret à garder ; 2° le *crucifix*, qui se place généralement dans la main des prédicateurs ; 3° un *pont*. Dans nombre de gravures allemandes, on voit au plan supérieur le magnifique pont de la Moldaw, dont les arches majestueuses, surmontées d'une toiture élégante, forment un des ornements de l'antique cité de Prague. Au dessous, le Saint est étendu, doucement porté sur les eaux. Des étoiles environnent sa tête ; des nénuphars sont tressés en guirlande autour de son corps ; 4° enfin, un dernier attribut est celui d'une langue que tantôt il tient à la main, qui tantôt est placée près de lui dans une auréole : cet attribut signifie et que le Saint a gardé le silence lorsqu'il l'a dû, et que cet organe a été préservé de la décomposition.

Acta Sanctorum et surtout les hagiographes allemands : Rœss et Weiss, A. Stolz, etc.

1. Saint Augustin.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA

1657. — Pape : Alexandre VII. — Roi de Pologne : Jean Casimir.

Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.
Je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom. *Act. Ap.* IX, 16.

Les Cosaques de l'Ukraine, qui tant de fois avaient ravagé la Lithuanie méridionale, venaient de l'envahir encore. Le collége de Pinsk, où souvent les Pères de la Compagnie de Jésus avaient éprouvé les maux de la guerre, était de nouveau menacé d'une ruine prochaine. Il n'y avait rien à attendre des hommes : le secours de Dieu n'en était donc que plus assuré à ceux qui mettaient généreusement leur confiance en lui. Le supérieur priait avec plus de ferveur et plus d'instances. Il se demandait en lui-même à quel Saint il devait abandonner sa cause. Tout à coup, c'était la nuit du 19 avril 1702, un religieux revêtu de l'habit de la Compagnie lui apparaît : « Vous avez besoin d'un protecteur auprès de Dieu », lui dit-il ; « pourquoi ne vous adressez-vous pas à moi ? Je suis le Père André Bobola, mis à mort en haine de la foi par les Cosaques. Cherchez mon corps, je serai le défenseur de votre collége ».

Le recteur de Pinsk fit visiter les caveaux du collége ; mais, pendant deux jours, toutes les fouilles furent inutiles. Alors le Bienheureux se montra de nouveau et désigna lui-même l'endroit où gisait son corps. C'était dans un coin de l'église, sous terre, du côté droit du grand autel. Les fouilles recommencèrent donc, et bientôt un tombeau fut découvert qui portait cette inscription :

LE PÈRE ANDRÉ BOBOLA, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,
MIS A MORT PAR LES COSAQUES, A JANOFF.

Les autres corps déposés dans le même caveau avaient subi toutes les humiliations de la mort. La chasuble et l'aube qui enveloppaient le Bienheureux tombaient elles-mêmes en poussière. Mais Dieu n'avait pas permis à la corruption d'atteindre le martyr. Bien mieux que tous les préservatifs de la science humaine, la main divine l'avait défendu ; et quarante-cinq ans déjà s'étaient écoulés depuis qu'il avait cessé de vivre.

Le corps était là, devant ceux qui l'avaient découvert, conservé dans son entier, sillonné de mille blessures dans lesquelles on voyait un sang frais encore ; les chairs étaient restées molles et flexibles ; et l'odeur la plus suave se répandait autour de ce cadavre glorifié déjà dans la mort même.

Ce fut ainsi que Dieu, par les plus éclatants miracles, préserva lui-même à jamais de l'oubli la mémoire de son serviteur. Ce fut ainsi que Dieu, parmi tant de victimes des persécutions du schisme en Pologne au XVII^e^ siècle, choisit lui-même André Bobola pour l'élever sur les autels, et le proposer comme un nouveau protecteur, non-seulement aux fidèles de Pinsk, mais à la nation polonaise, mais à la grande unité catholique, si souvent aux prises avec le schisme et l'hérésie. « Le Tout-Puissant, comme on l'a dit si

justement dans le procès de la béatification, fut lui-même le vrai postulateur de cette cause ».

André Bobola naquit en 1592 en Pologne, dans le Palatinat de Sandomir. Sa famille était illustre et chrétienne. L'enfant fut élevé dans la piété, et de bonne heure envoyé au collége des jésuites à Sandomir. Dans cette maison ses vertus grandirent avec ses talents et il ne tarda pas à manifester l'intention qu'il avait de se consacrer à Dieu en entrant dans l'Ordre de ses maîtres. La famille Bobola avait de tous les temps protégé les jésuites qui avaient été, dans de nombreuses circonstances, les objets de ses libéralités. Dieu la récompensait de sa charité en choisissant dans son sein le Bienheureux Bobola pour en faire un martyr qui perpétuerait sa gloire. Le 13 juillet 1611, André entrait au noviciat dans la ville de Wilna. Pendant les deux ans qui s'écoulèrent jusqu'à 1613, il se montra constamment un modèle pour tous ses compagnons. Pendant trois ans il étudia la philosophie sous la direction du Père Marquat qui, en voyant la piété de son élève et ses remarquables talents, en conçut de grandes espérances. Au sortir de sa philosophie, il professe successivement dans la ville de Brunsberg, et au collége de Pultava où il gagne l'affection de tous ses élèves en même temps qu'il les porte à la vertu par sa vie pleine d'admirables exemples de piété. En 1621, il reçoit le sous-diaconat et le diaconat, puis l'année suivante la prêtrise, après avoir suivi un cours de théologie où il eut pour maître le Père Marquat qui lui avait enseigné la philosophie.

André Bobola est âgé de 32 ans, alors que nous le voyons pour la première fois adonné au ministère de la prédication dans l'église de Saint-Casimir de Wilna. Le bien qu'il fit dans cette ville et l'influence qu'il y acquit furent immenses. Le 2 juin 1630, il fait profession solennelle des quatre vœux et devient supérieur de la résidence de Bobruisk. Il passa là cinq années dans la pratique des vertus les plus humbles, ses vertus de prédilection. Il eut l'occasion aussi pendant ce temps de montrer son ardente charité dans une contagion qui ravagea la Lithuanie. Il se livra sans réserve et sans aucune précaution au soulagement des malades, et par une permission toute particulière de la Providence qui le destinait à un autre martyre, il échappa au fléau et à la fatigue. En 1636 il se démit de ses fonctions de supérieur et obtint de se livrer entièrement aux missions. Pendant vingt-un ans, on le trouve sur toutes les routes de la Lithuanie qu'il évangélise. Les Cosaques, les Russes et les Tartares ravageaient déjà la Pologne destinée à un martyre qui, aujourd'hui, n'a pas encore son terme. Les jésuites eurent beaucoup à souffrir des envahisseurs qui ne les aimaient pas : ils se virent dépouillés, chassés de leurs maisons et emmenés en captivité. Les peuples eurent à endurer des misères atroces : ils avaient pour les soutenir et les aider le Père André Bobola, qui en même temps combattait l'erreur partout où il la rencontrait. Sa science faisait un tel mal aux Popes grecs et diminuait tellement le nombre de leurs partisans qu'ils résolurent de réunir leurs forces dans un coin de la Lithuanie et d'en faire pour ainsi dire leur citadelle. Ils choisirent la province de Polésie qu'entourent partout des lacs et des marais ; mais ils rencontrèrent là un adversaire redoutable, le prince Radziwil, fervent catholique, qui appela les jésuites à son aide en leur offrant une maison princière à Pinsk. Le Père André Bobola s'y rendit avec la conviction qu'il allait au martyre.

Il devint en effet l'objet de toutes les attaques des schismatiques qui le redoutaient.

Que d'outrages il avait déjà reçus ! que de fois déjà des mains sacriléges

avaient osé se lever sur lui ! Les prêtres du schisme payaient des misérables pour l'accabler de coups et d'injures. Cependant ils imaginèrent une autre persécution qui devait aller plus avant dans le cœur de l'apôtre ; ils rassemblaient les enfants schismatiques les plus grossiers et les plus mauvais, et les envoyaient à la porte du collége. Là, quand le missionnaire se présentait pour sortir, les clameurs les plus insultantes retentissaient aussitôt, les projectiles les plus honteux volaient sur lui. Cependant il s'avançait ; mais ces enfants lui faisaient cortége. Ils l'attendaient devant la maison des pauvres, des malades que sa charité visitait, et le ramenaient ensuite au milieu des huées de leurs jeux infâmes. Et cela dura plusieurs années ; presque chaque jour c'était la même scène. L'homme de Dieu ne reculait jamais ; jamais il n'omettait, il ne différait pas même ses courses apostoliques, afin d'éviter ce concert abominable d'outrages. Que dis-je ? pour ce grand cœur, avide des humiliations du Calvaire, c'était comme une perpétuelle ovation. Non-seulement il ne trahissait aucun trouble, aucune émotion de la nature, mais la bonté, la paix, la joie surnaturelle éclairait son visage.

« Chien de jésuite, chien de papiste ! » criaient ces petits bourreaux ; « Lach, Lach ! Polonais, Polonais ! Prêtre catholique ! Dutzochwat ! » criaient-ils encore ; « Ravisseur des âmes ! ravisseur des âmes ! » Oui, c'était bien le titre que méritait le zèle triomphant d'André. Ses ennemis eux-mêmes publiaient ainsi sa gloire à leur manière, et nous ne savons s'il n'est pas encore plus glorieux pour lui d'avoir été nommé le ravisseur des âmes par les schismatiques, que d'avoir été proclamé par les catholiques l'apôtre de Pinsk. Cependant ses persécuteurs, en criant Dutzochwat, prétendaient lui faire la plus cruelle injure ; ils le comparaient au démon lui-même, comme auparavant le bienheureux Josaphat, cet évêque martyr de Vitebsk, qu'ils représentaient armé d'un croc et tirant les âmes en enfer et appelaient aussi Dutzochwat. « Ah ! plût à Dieu », répondait Josaphat, « que je pusse en effet ravir vos âmes et les conduire en paradis ».

Tel était aussi le cri du bienheureux André. Qu'il eût voulu gagner à Dieu ces pauvres enfants ! Quelquefois il les entraînait sur ses pas en des lieux solitaires, et promenant sur eux ce regard d'une bénignité paternelle, auquel les enfants d'ordinaire ne savent point résister, eux qui s'approchaient autrefois avec une familiarité si touchante du Sauveur Jésus, il essayait de leur parler. Mais la leçon leur était faite. Leurs parents et leurs prêtres les avaient prémunis contre la séduisante douceur d'André. « Sorcier ! sorcier ! » s'écriaient-ils, et se bouchant les oreilles, ils fuyaient avec épouvante. Que le visage contristé de l'apôtre devait ardemment respirer alors cette charité profonde, cette tendre affection pour l'enfance qu'il avait puisée dans le cœur du bon Maître ! Quels touchants efforts il faisait pour retenir ces bourreaux chéris ! Ah ! sans doute ce généreux ravisseur des âmes eut alors plus d'une fois le bonheur d'arracher au démon quelqu'une de ces victimes pour les rendre à son Dieu.

Ses ennemis voyant qu'ils ne gagnaient rien et que la conduite d'André Bobola servait sa cause au lieu de la perdre, prirent la résolution de se débarrasser de lui ; ils appelèrent les Cosaques à leur aide. Deux chefs de bande s'attachèrent à la poursuite du Bienheureux. Un jour qu'il venait de dire la messe et faisait son action de grâces, on l'avertit que les Cosaques arrivaient : on lui fournit les moyens de fuir, mais il est bientôt atteint et pris par ses ennemis qui le dépouillent, l'attachent à un arbre et l'accablent de coups ; ils lui passent ensuite une corde au cou et l'attachent derrière

leurs chevaux, le conduisent à leur chef, à Ianow. Les réponses calmes que le martyr fait à ces barbares l'irritent, et il reçoit pour punition un grand coup de sabre sur la tête. La main qu'il avait instinctivement levée en l'air fut presque détachée du bras, mais le préserva d'une mort infaillible. Alors les soldats se mirent de la partie. L'un lui arracha un œil, les autres le conduisirent chez un boucher où ils allumèrent des torches et lui brûlèrent différentes parties du corps en lui demandant de renoncer à sa foi. Sur son refus, on l'étrangla à demi avec de jeunes branches vertes tordues à l'avance, on lui fit une tonsure en lui enlevant la peau de la tête, on le frappa au visage de façon à lui casser les dents; sous l'horrible et dérisoire prétexte de lui faire une chasuble, on lui arrache la peau du dos. On essuie avec une torche de paille le sang qui coule à flots de cette plaie atroce, et pour achever de faire un monstre de cet homme dont l'aspect épouvante même ses bourreaux, on lui enfonce des roseaux sous les ongles, afin de leur donner l'apparence de griffes. Après lui avoir ensuite coupé le nez et les lèvres, on le jette sur un tas de fumier. Le Bienheureux n'était plus qu'une masse de chair informe et repoussante. Deux heures après, le capitaine, passant par là, l'acheva d'un coup de sabre. (16 mai 1657).

Aussitôt la mort du martyr une lumière brillante parut sur Ianow et épouvanta les Cosaques qui montèrent sur leurs chevaux et disparurent. Les catholiques transportèrent son cadavre au collége des jésuites à Pinsk, où il reçut la sépulture. La nouvelle de cette mort affreuse se répandit rapidement, et les Polonais se mirent dès lors à invoquer Bobola comme un Saint. Quarante-cinq ans après sa mort, on trouva son corps sans corruption: cette nouvelle ranima la confiance des Polonais, et le tombeau de Bobola devint un lieu de pèlerinage où s'opérèrent de nombreux miracles. Plusieurs fois dans le cours du XVIII^e^ siècle, son sépulcre a été ouvert et le corps a toujours été trouvé dans un état parfait de conservation. En 1808, on le transporta à Polosk dans le collége de la Compagnie de Jésus. Mais, en 1820, les Jésuites furent chassés de Russie par un décret d'Alexandre, ou plutôt par un décret de Dieu : ils étaient envoyés de nouveau sur tous les points du monde à l'apostolat. Ils n'eurent pas la consolation d'emporter le sacré dépôt : ils le confièrent à la piété des religieux de Saint-Dominique. Mais, depuis, les schismatiques s'en sont emparés. Toutefois, c'est une justice à leur rendre : à Polosk, comme autrefois à Pinsk, ils honorent eux-mêmes les restes de celui que le schisme a frappé ; réparation touchante, qui sans doute fait descendre sur eux aussi bien des grâces, par l'intercession de celui qui si longtemps les évangélisa, qui répandit son sang pour eux en leur pardonnant.

Le Bienheureux était d'une forte corpulence et d'une taille peu élevée ; mais dans tout son extérieur il portait quelque chose de noble, de simple et de pieux qui disposait en sa faveur. Les fatigues avaient de bonne heure dépouillé son front ; il ne lui restait qu'une couronne de cheveux blonds qui blanchirent avant l'âge ; il gardait la barbe assez longue. La vivacité de son regard n'ôtait rien à sa modestie. Sur son visage un peu coloré se rencontraient la majesté et la candeur. On aimait à le voir ; on aimait à l'entendre. Il possédait, avec un excellent esprit, une mémoire heureuse, une expression toujours facile. Sa prononciation était agréable ; sa voix sonore et pénétrante. Il s'appliquait à donner une instruction solide; mais en même temps sa douceur insinuante allait aux cœurs ; sa conviction profonde les touchait en vibrant en eux. Quelquefois sa parole s'élançait comme la foudre, et les pécheurs les plus endurcis ne pouvaient plus résister.

C'est Pie IX qui, en 1853, a béatifié André Bobola.

Notice historique sur le bienheureux André Bobola de la Compagnie de Jésus, par le R. P. Olivaint. Paris, Julien, Lanier et C^e^, éditeurs, 1854, et tous les hagiographes modernes.

SAINT GEINS [1], LE SOLITAIRE DE BAUSSET.

Geins naquit à Moteux, près de Carpentras, sur le territoire de l'archidiocèse actuel d'Avignon. Ses parents étaient gens peu aisés, mais distingués par leur piété. Il se retira de bonne heure, dit-on, dans la solitude de Bausset et là se sanctifia par la prière et le travail des mains. Un jour que ses proches l'étaient venus visiter, il se trouva n'avoir ni vin ni eau à leur offrir pour réparer leurs forces épuisées : nouveau Moïse, il appliqua ses deux doigts sur la paroi d'un rocher, et aussitôt il en coula non-seulement de l'eau, mais du vin. On montre encore aujourd'hui la fontaine d'eau : elle coule toujours n abondance, et ses ondes sont employées pour combattre les fièvres. En 1630, Alexandre Bichi de Sienne fut créé évêque de Carpentras. Faisant la visite de son diocèse, il voulut que le corps de saint Geins fût placé dans une châsse plus convenable et transporté processionnellement de la chapelle de l'ermitage dans l'église paroissiale de Bausset, qui en est distante d'un quart d'heure. Il y est encore aujourd'hui. Saint Geins est le patron de cette paroisse. Il y a près de Mont-de-Marsan une église qui porte le nom de Saint-Gein, et près de Limoges une autre qui s'appelle Saint-Gence.

On le représente conduisant une charrue attelée d'une vache et d'un loup, parce que ce dernier ayant dévoré une des deux vaches nourries par saint Geins, notre Saint aurait forcé l'animal ravisseur à compléter sa charrue. On l'invoque contre la sécheresse.

L'époque de sa vie n'est pas facile à déterminer. Les Franciscains le réclament comme membre de leur Tiers Ordre. Les uns le placent au XII^e^ siècle, les autres au XIII^e^. D'autres veulent qu'il appartienne au XV^e^ siècle.

Propre d'Avignon et Petin dans Migne.

XVII^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Villa-Réal, dans le royaume de Valence, saint PASCAL, de l'Ordre des Mineurs, personnage d'une innocence et d'une pénitence admirables. 1592. — A Pise, en Toscane, saint TORPÈS ou TROPEZ, martyr, qui occupait un rang distingué parmi les officiers de Néron ; il est un de ceux dont l'apôtre saint Paul parle, dans sa lettre adressée de Rome aux Philippiens : « Tous les Saints vous saluent, et, en particulier, ceux qui sont de la maison de César ». Arrêté comme chrétien, il fut souffleté, déchiré cruellement à coups de fouets, exposé aux bêtes pour en être dévoré, mais sans en recevoir aucun dommage, et acheva enfin son martyre par la décollation, le 29 d'avril : on fait aujourd'hui sa fête à cause de la translation de son corps. — Ce même jour, sainte Restitute, vierge et martyre, qui, sous l'empire de Valérien, fut diversement torturée par le juge Proculus, en Afrique, et placée dans une nacelle pleine d'étoupes et de poix, pour être brûlée en pleine mer ; mais, dès qu'on y mit le feu, la flamme se tourna contre ceux qui venaient de l'allumer, et elle, se mettant en oraison, rendit ainsi son esprit à Dieu. Son corps, avec la nacelle, vint aborder, par la volonté de Dieu, à l'île d'Ischia, près de Naples, où les chrétiens le reçurent avec une grande vénération. Constantin le Grand fit depuis bâtir une église en son honneur, dans la

1. Alias, *Gens, Gence, Gentius, Gein.*

ville de Naples [1]. — A Noyon, les saints martyrs Hérade, Paul et Aquilin, avec deux autres. Règne de Dioclétien [2]. — A Chalcédoine, saint Solocane et ses compagnons, soldats et martyrs, sous l'empereur Maximien [3]. IVe s. — A Alexandrie, les saints martyrs Adrion, Victor et Basilla. — A Wurtzbourg, saint BRUNON, évêque et confesseur. 1045.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Agen, fête de saint Jean Népomucène. — A Tournay, saint Célestin, martyr, dont le peuple ressent souvent le secours et la protection. — A Laon, saint MONTAN, reclus, qui est resté plusieurs années en une solitude qui a retenu son nom, près de Juvigny, entre Montmédy et Marville, au pays de Luxembourg ; il prédit la naissance de saint Remi, apôtre des Francs, et recouvra la vue en se lavant les yeux avec le lait que ce Saint suçait des mamelles de sa mère. C'est aujourd'hui le jour de sa translation. Ve s. — A Saint-Amand, en Flandre, trois compagnes de sainte Ursule, dont les corps y ont été apportés, et y reçoivent la vénération des fidèles. — En ce même jour, le vénérable Laurent, de l'Ordre de Cîteaux, que saint Bernard établit premier abbé de Villiers, en Brabant. — A Marconne, proche d'Hesdin, en Artois, sainte FRAMEUZE ou FRAMECHILDE, épouse de Baufroy ou Badefroy, comte du palais du roi Dagobert II, et mère de sainte Austreberte. Vers 685. — Au Puy, la translation de saint Julien. — A Fréjus, fête de saint Tropez. — A Strasbourg, le vénérable JEAN TAULÈRE.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers et Augustins. — A Mirandole, saint POSSIDIUS, évêque de Calames, disciple de saint Augustin, et historien de son illustre vie, qui mourut saintement le 16 mai.

Martyrologe de Vallombreuse et des Franciscains. — A Villa-Réal, saint Pascal, de l'Ordre des Mineurs...

Martyrologe des Carmes. — Saint Jean Népomucène... [4].

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Orient, saint Andronique et saint Junias, du nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, et dont saint Paul a fait l'éloge dans son épître aux Romains (XVI, 7) : « Saluez », leur dit-il, « Andronique et Junias, mes parents, les compagnons de mes liens, qui sont considérables entre les Apôtres, et qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ avant moi ». Ces deux disciples de Notre-Seigneur ont évangélisé, en particulier, Apamée, en Syrie, Comanes, dans le Pont, l'Illyrie, etc. Ier s. — A Constantinople, saint Etienne, patriarche. 893. — A Sigeberg, dans le Holstein, le bienheureux Thetmar, prêtre, qui fut doyen de Brême et embrassa la Règle de Saint-Augustin, dans le monastère de Newmunster, fondé par le bienheureux Vicelin, évêque d'Oldenbourg-Lubeck. 1152. — A Oria, entre Brindisi et Tarente, dans la terre d'Otrante, en Italie, le bienheureux François de Durazzo [5], de l'Ordre des Frères Mineurs. XIVe s. — En Toscane, saint Fabius, martyr ; son identité n'est pas bien établie. — A Cagliari, en Sardaigne, une autre sainte Restitute, que l'on croit mère de saint Eusèbe de Verceil, et dont les reliques furent retrouvées, en 1607, dans une crypte du faubourg d'Estampache, qui porte son nom, près d'une église dédiée à sainte Anne.

1. Sainte Restitute ne fut pas oubliée à Carthage : on pense que c'est à cette sainte Martyre qu'était consacrée la grande basilique connue sous son nom, dans laquelle furent tenus quelques conciles et où saint Augustin prononça plusieurs discours. Elle était née à Ponizara, d'après le *Propre de Naples*.

2. On n'est pas d'accord sur le lieu où ont souffert ces Martyrs. Le Père Labbe opine pour Nyon, sur le lac de Genève; d'autres pour Nouiodunon, en Bulgarie. Il est impossible de trancher la question, disent les Bollandistes.

3. Ils étaient originaires de l'Egypte.

4. Voir sa Vie au jour précédent, le 16.

5. Ville d'Illyrie, patrie du Bienheureux, appelée Dyrrachium par les anciens.

LE VÉNÉRABLE JEAN TAULÈRE,

RELIGIEUX CONTEMPLATIF DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1361. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean *le Bon*.

Prenez de bon cœur les pénitences qu'on vous donnera et la peine due à vos péchés, de quelque part qu'elles viennent, soit de Dieu ou de ses créatures.
Quand quelqu'un vous aura offensé en quelque façon que ce soit, pardonnez-lui incontinent et de bon cœur.
Alphabet doré de Jean Taulère.

Il existait, au XIV^e^ siècle, dans la ville de Cologne, un célèbre prédicateur nommé Taulère, lequel était fameux par sa science et par sa charité. Un jour, il se trouvait à l'église, priant Dieu de tout son cœur de lui faire connaître le meilleur moyen de le servir. Sa prière achevée, il sort et voit accroupi sur une des marches de la porte un pauvre à peine couvert de quelques haillons, et si défiguré que sa vue seule excitait la pitié. Il avait la tête à moitié rongée par un ulcère, il avait perdu un bras et une jambe, et tout son corps était couvert d'horribles plaies. Saisi de compassion, Taulère s'approche de ce malheureux, tire une pièce d'argent et le saluant : Bonjour, mon ami. — Merci, Monsieur, répondit le pauvre ; mais je n'ai jamais eu de mauvais jours. Taulère crut que le malheureux ne l'avait pas compris et lui répéta : — Je vous souhaite un bon jour ; je vous souhaite d'être heureux et d'avoir tout ce que vous pouvez désirer. — Je vous ai très-bien entendu, Monsieur, répliqua le mendiant, et je vous remercie de votre charité ; mais je vous dis qu'il y a longtemps que votre souhait est accompli. Taulère se disait en lui-même : Ce bon homme a perdu la tête, ou peut-être est-il sourd. C'est pourquoi, haussant le ton, il lui cria : — Vous ne m'avez pas entendu : je souhaite que vous soyez heureux. — Pour Dieu, Monsieur, ne vous fâchez pas ; je vous ai déjà dit que je vous entends très-bien, et je vous répète que je suis très-heureux et que je n'ai jamais eu de mauvais jours.

Un instant Taulère le tint pour fou ; mais il remarqua dans les paroles de cet homme un certain air qui appela son attention. Il s'approcha de lui, s'assit à ses côtés et le pria avec candeur de lui mieux exprimer ce qu'il lui avait dit. — Monsieur, lui répondit ce pauvre homme, c'est très-clair. Depuis mon enfance, je sais que Dieu est sage, juste et bon ; depuis mon enfance, je souffre de la cruelle maladie qui m'a dévoré une grande partie du corps ; j'ai toujours été pauvre... Je me suis dit : Rien n'arrive sans la volonté ou la permission de Dieu. Le Seigneur sait mieux que moi ce qui me convient, parce que le Seigneur m'aime comme un père aime son fils... Je suis par conséquent bien sûr que ces souffrances sont pour mon plus grand bien. Ainsi, je me suis accoutumé à ne vouloir jamais que ce que veut mon aimé et bon Seigneur ; et s'il m'envoie des maladies, je les reçois avec joie, comme si elles étaient mes sœurs ; s'il me donne la santé, je l'accepte avec plaisir ; s'il ne me donne pas à manger, je suis content de jeûner pour expier mes péchés et ceux d'autrui ; si je n'ai pas de quoi me

vêtir, je me rappelle mon Sauveur nu dans la crèche et sur la croix, et je me trouve beaucoup plus riche que lui ; si je souffre sur la terre, je comprends que je serai beaucoup plus heureux dans le ciel. — Que vous dirai-je de plus ? Je suis toujours content : et si je pleure d'un œil, je ris de l'autre, parce que je veux tout ce que Dieu veut, je ne désire que l'accomplissement de sa sainte volonté. Vous voyez donc, Monsieur, que je suis très-heureux, que je n'ai jamais eu de mauvais jours et que j'ai tout ce que je puis désirer.

Taulère pleurait en silence... Il n'avait jamais entendu un sermon aussi édifiant. Il donna au pauvre son manteau, l'unique pièce de monnaie qui restait dans sa bourse, et, malgré la plaie de la tête, il embrassa l'homme avec effusion. Il rentra dans l'église pour remercier Dieu de lui avoir enseigné le moyen le plus parfait de le servir. Il imita dans la suite, autant qu'il le put, ce saint pauvre, et il avait coutume de dire, en rappelant cette touchante aventure : « Le bonheur est possible dans toutes les conditions, aussi bien pour le pauvre que pour le riche, pour le malade que pour l'homme bien portant. Le bonheur est dans le cœur, et non ailleurs ; il est dans la *disposition*, et non dans la *situation*. Faisons la volonté de Dieu, aimons Dieu, et nous serons heureux dans quelque situation que nous nous trouvions ».

Si les vertus et les prédications de Jean Taulère le rendirent célèbre dans le XIV^e^ siècle, dit Touron [1], les écrits pleins de lumière et d'onction qu'il a laissés, ont fait passer son nom avec gloire à la postérité. Bossuet, sainte Thérèse, Louis de Blois, le comptent avec raison au nombre des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Il naquit en Allemagne, l'an 1294, et embrassa l'institut des Frères Prêcheurs dans le couvent de Strasbourg, vers le commencement du pontificat de Jean XXII.

Taulère brilla dans la chaire, à Cologne surtout, et à Strasbourg. Il combattit les Quiétistes et les Béghards ou faux spirituels, qui commençaient à se glisser dans les rangs de l'Eglise. Ses prédications étaient suivies partout des effets les plus prodigieux. Son éminente piété, sa profonde érudition, l'austérité de sa vie, l'éloquence la plus incisive et la plus entraînante forçaient les pécheurs les plus endurcis à se rendre à la voix qui les appelait. Mais autant était mâle et pressante son éloquence, autant était douce, onctueuse et persuasive sa direction spirituelle. Aussi portait-il les âmes qu'il conduisait dans les difficiles sentiers de la vie, à la plus grande perfection.

Quant à sa doctrine, voici comment en parle Bossuet. Il dit, « qu'à son avis, Taulère n'était pas seulement un zélé prédicateur, mais un des plus solides et des plus corrects des mystiques [2] ». Il dit aussi, « que son livre des Institutions est parmi les livres mystiques un des plus estimés [3]. Si l'on remarque », ajoute-t-il, « dans certains de ses écrits quelques exagérations, elles sont plutôt dues à la manière de parler de son temps qu'à l'imperfection de sa doctrine ». D'ailleurs, comme le fait observer Suarez [4], cet auteur ne parlait pas, dans ces circonstances, avec la précision et la subtilité scolastiques, mais avec des phrases mystiques. Et Bossuet a dit encore, que, « sans vouloir diminuer de la réputation de Taulère, on ne doit pas prendre au pied de la lettre tout ce qui est échappé à ce saint homme ». Il est impossible, du reste, comme le remarque Feller à son tour, « de rappeler aux

1. *Histoire des hommes illustres de Saint-Dominque*, t. II, p. 334.
2. Bossuet, t. X, *Inst. sur les états d'Oraison*, liv. I^er^, p. 14 et suiv. — 3. *Ibid.*
4. *De Rel.*, c. 2, lib. II; *de Orat.* M., c. 12.

règles communes tout ce qui a été écrit sur cette matière [1]; la morale », dit-il, « a ses mystères comme le dogme, ses profondeurs comme tout ce qui tient à la divinité, ses exceptions et ses contradictions apparentes comme toutes les sciences, même la géométrie. Vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines et humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison ». Gerson lui-même a dit, « qu'il ne faut pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Car », ajoute-t-il, « ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs [2] ».

Taulère n'a écrit qu'en allemand. Surius a rassemblé ses ouvrages et donné une traduction latine imprimée à Cologne en 1552. Ceux qu'on tient pour plus authentiques, sont : 1° Quelques *sermons* du Temps et des Saints; 2° Une *Vie de Jésus-Christ;* 3° Les *Institutions*, de tous le plus célèbre; 4° Des *Epîtres;* 5° L'*Alphabet doré* ; 6° Un *Dialogue entre un théologien et un mendiant.* Touron lui en attribue quelques autres, mais sur lesquels on conserve des doutes [3]. Nous avons une traduction récente de ses sermons, par M. Charles de Sainte-Foi.

Terminons enfin cette notice par la mort édifiante de ce saint religieux. Après une vie entière écoulée dans l'exercice de la contemplation, dans l'accomplissement de l'apostolat le plus fructueux, dans la pratique des plus belles vertus évangéliques, accablé de fatigues, d'années, de croix et d'une paralysie, son corps succomba, et son âme bénie s'envola radieuse vers les montagnes éternelles, le 16 des calendes de juin de l'an 1361. C'est dans le couvent de Strasbourg qu'il rendit son âme à Dieu, c'est là que repose encore aujourd'hui sa dépouille mortelle [4].

1. Il parle des voies secrètes par lesquelles Dieu conduit quelquefois les âmes privilégiées.

2. Feller, art. Rusbroch, Taulère, Armelle, Jean de la Croix.

3. Voyez Touron, *Hist. des hommes illust. de Saint-Domin.*, t. II, p. 360 et suiv., et l'*Esprit des Saints*, de M. l'abbé Grimes.

4. Le monument funéraire qu'on lui érigea se voit encore le long d'un des côtés du temple neuf de cette ville, là où était autrefois le cloître des Dominicains, si toutefois le boulet et la bombe incendiaire des Badois ont laissé subsister quelque chose en 1870. Ce n'est qu'une simple pierre tombale sur laquelle est grossièrement tracé son portrait de grandeur naturelle. On sait qu'à cette époque ce genre était universellement adopté, dans les cloîtres surtout.

Jean Taulère est représenté tenant dans sa main gauche un *Agnus Dei* qu'il indique de la main droite. Une auréole entoure sa tête, et on y lit ces mots : *In Jesu Christo.* Tel est ce simple monument. Mais il couvre la cendre d'un de ces hommes éminents qui ont marqué leur place sur la terre en faisant faire un pas de plus à la civilisation et en donnant l'exemple des plus hautes vertus : c'en est assez pour que toutes les générations le bénissent en passant.

Voici la seule inscription qu'on y voit. Les religieux voulaient être humbles même après leur mort.

Anno Domini MCCCLXI. XVI Kal. junii
Die Cirici et Julittæ
Obiit frater Taulerus.
†

SAINT PASCAL BAYLON,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

1540-1592. — Papes : Paul III; Clément VIII. — Rois de France : François Ier; Henri IV.

On doit avoir pour Dieu le cœur d'un enfant, pour le prochain, le cœur d'une mère, pour soi-même le cœur d'un juge.

Maxime de saint Pascal.

Pascal Baylon naquit en 1540, à Torre-Hermosa (Belle-Tour), petit bourg du royaume d'Aragon, en Espagne ; son père se nommait Martin Baylon, et sa mère Isabelle Joubert, ou Jubera. Notre Saint vint au monde le jour de Pâques, et c'est ce qui lui fit donner le nom de Pascal ; ses parents, qui gagnaient leur vie à cultiver la terre, l'occupèrent dès son enfance à garder des troupeaux et ne purent lui apprendre autre chose que la vertu et les éléments de la religion. Mais le désir de savoir lire lui fit porter un livre aux champs, et il priait tous ceux qu'il rencontrait de lui enseigner à lire et à écrire ; on dit que les anges furent de ce nombre. Il ne se servit de cet avantage que pour le salut de son âme ; fuyant les livres futiles, il ne lisait que ceux qui lui rappelaient les maximes du christianisme, les exemples de Jésus-Christ et de ses Saints.

Une de ses prières les plus ordinaires était l'Oraison dominicale. Il se faisait un plaisir singulier de se prosterner fréquemment devant la majesté de Dieu. Il faisait ce qu'il pouvait pour aller souvent dans les églises, et il y demeurait si longtemps, que ses parents étaient obligés de l'aller chercher pour lui faire prendre de la nourriture.

Tout jeune encore, il fut obligé de se louer en qualité de berger. Il ne perdit aucun des moyens que cette profession lui offrait pour se sanctifier. Il avait, à l'égard de son maître Martin Garcia, une docilité, une soumission parfaite, exécutant avec joie et à la lettre tout ce qui lui était ordonné. Lorsqu'il était dans les champs, il méditait sur les merveilles de la création, ou faisait de pieuses lectures. On le voyait souvent prier à genoux, sous quelque arbre à l'écart, sans négliger son troupeau. Il eut plus d'une fois des ravissements, et il ne put pas toujours cacher aux yeux des hommes l'amour de Dieu qui embrasait son cœur. Quoique pauvre, il trouvait le moyen de faire l'aumône, partageant sa nourriture avec ceux qui en manquaient. Plusieurs bergers, appelés comme témoins après sa mort, lorsqu'on s'occupa de sa canonisation, déposèrent qu'il leur parlait souvent de Dieu, des moyens de le servir et de l'aimer, avec une éloquence surhumaine ; qu'il était insensible aux plaisirs, ennemi du jeu et des divertissements, discret en ses paroles et en ses démarches, charitable envers son prochain, toujours prêt à rendre service à tout le monde pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Son maître, ravi de cette conduite si sage et si sainte, lui exprima souvent son contentement ; comme il n'avait pas d'enfant, il lui proposa de l'adopter pour son fils et son héritier. Mais Pascal craignit que les biens de la terre ne fussent un obstacle à l'acquisition de ceux du ciel ; il refusa les

offres de son maître, se rendant par là plus conforme au Sauveur qui est venu sur la terre *non pour être servi, mais pour servir.*

A l'âge de vingt ans, Dieu lui inspira la résolution de quitter son maître, son pays, sa profession, pour embrasser l'état religieux. Un des bergers, ses compagnons, qui l'aimait tendrement, essaya de lui faire abandonner ce projet ; le jeune Pascal lui fit connaître, par un assez long discours, que ce n'était que pour obéir aux ordres de Dieu qu'il voulait se retirer ; mais son ami persistant à combattre sa résolution, Pascal, animé d'un saint zèle, et inspiré de Dieu, lui dit : « Puisque vous doutez de la vérité de mes paroles, vous en serez persuadé par l'effet surprenant que vous allez voir » ; il frappa en même temps par trois fois, avec sa houlette, la terre sèche et aride où ils étaient, et il en sortit aussitôt trois belles fontaines qui coulent encore à présent.

Pascal se rendit dans le royaume de Valence, où il y avait un couvent de Franciscains déchaussés, que l'on appelait Soccolans. Ce couvent était situé dans un désert, à quelque distance de la ville de Montfort. Notre Saint y vint consulter ces saints religieux. Sans doute d'après leur conseil, ou par défiance de lui-même, avant de se renfermer dans ce cloître, il entra au service des fermiers du voisinage, et garda leurs troupeaux. Il venait les dimanches et les jours de fête entendre la messe, recevoir les sacrements et prendre peu à peu l'esprit de Saint-François, chez les Soccolans. Ses vertus l'eurent bientôt fait connaître dans toute la contrée : on l'appelait le *saint berger.*

Dans cet humble emploi, il poussa le scrupule jusqu'à tenir note des moindres dégâts que les bêtes confiées à sa garde faisaient aux champs, ou le long des chemins, pour ensuite indemniser les intéressés de ses propres deniers. Quand on se moquait de lui à ce sujet, il répondait : « Beaucoup de petits péchés véniels mènent en enfer aussi sûrement qu'un seul péché mortel [1] ». Une fois qu'on ne voulut pas de son argent, il aida à couper les blés de l'intéressé, jusqu'à concurrence du dommage causé par ses bêtes.

Enfin il entra au couvent des Franciscains, l'an 1564. On lui offrit inutilement de faire partie des religieux engagés dans les Ordres sacrés : il ne voulut être que frère lai, afin de remplir les offices les plus bas et les plus pénibles, et de se sanctifier dans les humiliations.

Il pratiqua la règle de Saint-François dans toute la rigueur de la lettre et de l'esprit, et il s'avança dans la perfection religieuse de manière à étonner les plus anciens et les plus saints de la communauté. Il ne souffrait aucun vide entre la prière et le travail, dans lequel même on peut dire qu'il continuait la prière. Jamais on ne l'entendait parler de personne ou pour s'en plaindre, ou pour blâmer sa conduite ou pour donner atteinte à sa réputation. Tous ses mouvements, tous ses discours et toutes ses actions respiraient, dès le commencement, cet air de sainteté à laquelle on le vit arriver dans la suite. Quant à ses austérités, à ses pénitences, il ne se renfermait pas toujours dans les bornes de la règle, ni même dans celles de la prudence humaine. Mais s'il tombait dans l'excès de ce côté-là, c'était sans affectation : et ce qu'on aurait pu y trouver à redire se trouvait suffisamment rectifié par son humilité et le peu d'attache qu'il avait à son sens. Il s'était réduit pour toute sa vie au pain et à l'eau, ou à quelques herbes ; il portait toujours un cilice fait de soies de porc, avec une triple chaîne de

1. Le péché véniel par lui-même et *directement* ne conduit pas en enfer, mais il y conduit *indirectement* en nous entraînant dans le péché mortel.

fer très-pesante dont il se serrait la peau nue, outre deux fers à cheval qu'il avait sous le cilice, l'un sur l'estomac, et l'autre sur le dos. Il n'avait pour tout lit que la terre, ou quelquefois des ais, et pour chevet une bûche. Souvent même, pour se priver du plaisir qu'il pouvait trouver à se coucher, il dormait assis ou courbé dans une posture très-gênante ; souvent il passait les nuits dans une cellule sans toit et sans porte. Il n'usait jamais de la liberté, nécessaire sous le ciel d'Espagne, de faire la méridienne durant l'été ; il travaillait tête nue au jardin dans les plus grandes chaleurs. Il ne prenait que deux ou trois heures de repos la nuit, le reste était pour la prière dans sa cellule ; il se trouvait toujours le premier à Matines. Ceux qui le voyaient composé d'un corps comme le leur, et qui étaient les témoins de ses austérités, ne trouvaient plus rien d'incroyable dans tout ce qu'on rapporte de plus inouï, touchant les anciens solitaires de l'Egypte et de l'Orient. Mais comme ils se sentaient en même temps incapables d'atteindre au même point, ils reconnaissaient dans Pascal, comme dans ces anciens, une grâce extraordinaire de Dieu, qui l'élevait au-dessus des faiblesses attachées à la condition humaine.

Après le temps ordinaire du noviciat, il fit ses vœux solennels le jour de la Purification de la sainte Vierge de l'an 1565, n'ayant pas encore vingt-cinq ans accomplis. Depuis ce temps on le fit passer de couvent en couvent, et on lui fit faire divers voyages : il y trouva une excellente occasion de se regarder comme un étranger sur la terre, et sa vie comme un continuel pèlerinage. Partout où il alla, il porta ses vertus et sa régularité.

On le chargeait ordinairement, dans les différents couvents où on le fit séjourner, de la porte et du réfectoire, parce qu'on le connaissait affable, discret, vigilant, actif, fidèle.

Une fois il vint quelques femmes qui demandèrent à se confesser au supérieur de la maison. Celui-ci ordonna à Pascal de leur dire qu'il n'était pas chez lui. — « Je leur dirai », répliqua le portier, « que vous ne pouvez pas venir, étant occupé ». — « Non », reprit le supérieur, « vous direz que je ne suis pas à la maison ». — « Pardon », repartit alors Pascal, qui d'ailleurs était extrêmement timide et soumis ; « je ne puis pas dire cela, car ce serait un mensonge, et par conséquent un péché ».

En sa qualité de portier, il avait coutume de distribuer aux pauvres les restes de la table des religieux ; et pour que cette aumône fût profitable à leur âme, en même temps qu'à leur corps, il adopta l'usage de prier avec eux à genoux, avant et après chaque repas. Durant plusieurs années, il mit journellement en réserve sa portion de nourriture pour la donner à un pauvre vieillard. Quand il arrivait qu'il n'eût rien à donner aux malheureux, pour ne pas les renvoyer les mains vides, il allait au jardin, y cueillait des fleurs, et puis il les leur distribuait en les priant doucement de lui pardonner de n'avoir que cela à leur offrir. On peut croire que cette sorte d'aumône, donnée d'un si bon cœur, avait à leurs yeux plus de prix, que si un riche arrogant leur avait jeté à chacun une pièce de monnaie. Un jour le supérieur du couvent lui dit de mieux gérer les intérêts de la communauté, et de ne pas faire l'aumône à tous ceux qui se présentaient. — « Mais », répondit naïvement Pascal, « s'il se présente douze pauvres, et que je ne donne qu'à dix, il est à craindre que précisément parmi les deux que je renvoie se trouve Jésus-Christ ».

Pour l'amour des pauvres, il poussait l'économie à l'excès : il disait à ses confrères de ne pas répandre inutilement même une goutte d'huile, pour ne pas diminuer d'autant la *sainte aumône*.

La simplicité est fille de l'humilité et mère de la patience. Le supérieur du couvent était un vieillard morose, qui avait toujours quelque chose à reprendre dans les actes de son portier, et qui un jour, à la *coulpe* [1], reprocha même publiquement à Pascal d'être orgueilleux de ses vertus. Pascal, sans répondre un seul mot, et sans changer de physionomie, s'en retourna à son poste. Alors, un des religieux alla le trouver pour le consoler, lui disant, entre autres, de porter cette humiliation avec patience. Mais Pascal lui répondit : « Sachez », mon frère, « que c'est le Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de notre Père supérieur ». C'est la réponse qu'il donnait habituellement, quand on voulait le consoler de l'espèce de persécution que le rigide supérieur exerçait à son égard.

L'âme de saint Pascal était un paradis, ou, si l'on veut, un temple du Saint-Esprit, où jour et nuit retentissaient des hymnes et des actions de grâces. La joie qui sans cesse remplissait son cœur était telle qu'elle débordait par ses yeux, par ses traits, et même par ses lèvres : toute la journée il fredonnait des cantiques et des psaumes. Comme un enfant qui vient de recevoir un joujou, et qui ne peut cacher sa joie, Pascal ne pouvait s'empêcher de parler de Dieu à tous ceux qu'il rencontrait. Maintes fois on l'a vu courir à l'un ou à l'autre, et lui dire à l'oreille : Tout ce qui vient de Dieu est bon ; ou encore : Loué soit Jésus-Christ ; ou encore : Mon amour est crucifié, etc. Au-dessus de la porte d'entrée du réfectoire se trouvait une image de la sainte Vierge. Or, un jour le bon Pascal, se croyant seul dans la salle, se mit à danser devant cette image, en chantant un cantique en l'honneur de la Vierge, mu par cette sainte joie qui fit danser David devant l'Arche du Seigneur.

La naïveté de Pascal était une *sainte simplicité,* fruit de l'innocence de son âme et de sa profonde piété, et non du manque d'intelligence. Deux faits le prouvent : le premier, c'est qu'il avait une connaissance extraordinaire des choses divines ; le second, c'est que souvent il obtenait ce qu'il voulait plus sûrement que d'autres, qui eussent été plus rusés. Un jour le supérieur chargea l'orateur de la maison d'aller trouver un bourgeois de l'endroit, qui avait été offensé par un autre, pour tâcher de le réconcilier avec son ennemi. Pascal devait l'accompagner. Mais cette pieuse et charitable mission eut si peu d'effet, que le bourgeois voulut même exercer des violences sur le religieux. Alors Pascal dit simplement ces mots : Mon frère, pardonnez-lui pour l'amour de Dieu ! Aussitôt l'autre, se retournant vers le religieux, lui dit : « Mon père, je consens à tout ce que vous voudrez ; je lui pardonne pour l'amour de Dieu ». Une autre fois, un meurtre ayant été commis, des hommes influents et savants cherchèrent en vain à décider le fils de la victime à pardonner au meurtrier. Pascal, doué d'une éloquence qu'on ne saurait appeler naturelle, mais *surnaturelle,* parvint sans beaucoup de peine à convaincre le jeune homme qu'il devait se désister de toute action judiciaire, et même pardonner de bon cœur au meurtrier de son père.

Il n'entreprenait aucune affaire tant soit peu importante, sans avoir d'abord consulté Dieu par la prière. Un jour, le supérieur lui remit une feuille de papier, avec ordre d'écrire une lettre au gouverneur de la province, ami de Pascal, pour lui recommander une affaire importante concernant le couvent. Au bout de quelques moments, le supérieur, voulant savoir si la lettre était achevée, alla trouver Pascal dans sa cellule : il le

1. On appelle *coulpe,* dans quelques ordres religieux, une sorte de confession publique, qui a lieu à des époques déterminées.

trouva à genoux par terre, ayant la feuille de papier entre les mains jointes, et priant Dieu de lui dicter ce qu'il devait écrire.

Saint Pascal, en parlant de la prière, avait des expressions à la fois simples et profondes. Il disait, par exemple : « Dieu étant prêt à nous donner tout ce qu'il nous faut, nous devons toujours le prier avec une entière confiance. Dieu attend que nous lui demandions et même il nous excite à implorer son secours. Sachant donc que Dieu se fait un plaisir de donner, nous devons ne point nous lasser de lui demander. Quand vous priez, figurez-vous être seul au monde avec Dieu et pensez qu'il n'a que vous à écouter et à exaucer ; demandez-lui ses grâces avec amour, avec instance, avec importunité ».

Saint Pascal, en parlant des scrupules, nous fait comprendre clairement la différence qui existe entre la vraie et la fausse piété. Il appelait naïvement les scrupules les *puces de la conscience*. Ce qui manque à beaucoup d'âmes dévotes, c'est une confiance sans bornes en Dieu et un véritable amour. En Pascal ces deux sentiments étaient devenus, en quelque sorte, une seconde nature. C'est ce qui se voyait surtout quand il s'approchait de la sainte table : en recevant la sainte communion, il n'exprimait pas sa ferveur par des gestes, des soupirs et des contorsions, comme font certaines gens ; mais il y allait simplement, paisiblement, comme un ami qui va voir et embrasser son ami.

Son emploi de portier et de réfectorier ne l'empêchait pas de travailler aussi au jardin, à l'infirmerie, à la salle des hôtes, et à la cuisine même quand il en trouvait l'occasion. Il s'appliquait à chacune de ces fonctions comme s'il n'avait eu qu'elle seule. Souvent aussi on l'employait à scier du bois, et l'on était surpris qu'un corps aussi macéré que le sien pût résister à des fatigues sous lesquelles on voyait tous les jours succomber ceux qui se nourrissaient le mieux.

L'Ordre de Saint-François avait alors pour général Christophe de Cheffon, breton de naissance, qui était à Paris. Il était difficile aux couvents étrangers d'avoir des communications avec lui ; à cette époque, pour un religieux espagnol, aller en France c'était à peu près aller à la mort, parce que le royaume de France était presque partout sous la vexation des Huguenots, qui ne faisaient quartier nulle part aux moines ni aux mendiants qui leur tombaient sous la main. Personne ne voulait entreprendre un voyage si dangereux : cependant le provincial de Valence, se trouvant indispensablement obligé d'écrire au général, ne vit que le frère Pascal à qui on pût proposer de porter cette lettre à Paris. En effet, notre Saint accepta la commission avec beaucoup de joie, sans raisonnement, sans objection, sans s'inquiéter des moyens de faire un si long voyage. Il partit pieds nus, sans sandales, selon sa coutume. Lorsqu'il eut passé les Pyrénées, il entra dans un couvent de France où il y avait un grand nombre de religieux savants, ce qui nous fait juger que c'était à Toulouse. Les périls de sa mission inspirèrent une telle pitié, qu'avant de le laisser aller plus loin on examina en plein chapitre s'il est permis de s'exposer à un péril évident de mort en vertu de l'obéissance que l'on a vouée à son supérieur. On conclut enfin que la chose était permise, et on laissa aller le frère Pascal. Joyeux de cette décision, et ne désirant rien tant que d'être martyr de l'obéissance, il ne se fit plus scrupule de marcher en plein jour à travers les villes, même où les Huguenots semblaient être les maîtres. On cria souvent au papiste sur lui ; souvent il fut poursuivi d'un village à l'autre par la populace à coups de pierres et de bâtons. Il reçut même à l'épaule gauche une blessure

dont il demeura estropié le reste de sa vie. Etant près d'Orléans, il se vit environné d'une troupe de gens qui le mirent sur la religion, et lui demandèrent s'il croyait que le corps de Jésus-Christ était dans le sacrement de l'Eucharistie. Sur la réponse qu'il leur fit, ils voulurent entrer en controverse avec lui, pour se donner le plaisir de l'embarrasser par leurs subtilités. Mais quoiqu'il n'eût de la science théologique qu'autant qu'il avait plu à Dieu de lui en communiquer par infusion, et qu'il ne sût point d'autre langue que celle de son pays, il les confondit de telle sorte, qu'ils ne purent lui répliquer qu'à coups de pierres. Il en fut quitte pour quelques blessures; étant heureusement sorti de leurs mains, il passa devant la porte d'un château, où il demanda par aumône un morceau de pain, comme il avait coutume de faire lorsqu'il était pressé par la faim. Le maître du lieu était un gentilhomme huguenot, grand ennemi des catholiques, et il était à table lorsqu'on lui dit qu'il y avait à la porte une espèce de moine en fort mauvais équipage qui demandait l'aumône. Il le fit entrer; et après avoir longtemps considéré son habit déchiré, et son visage basané, il jura que c'était un espion espagnol, et il se préparait à le faire mourir, si sa femme, qui en eut compassion, ne l'eût fait secrètement mettre à la porte, mais sans songer à lui donner un morceau de pain. Une pauvre femme catholique du village voisin lui fit cette charité; et, lorsqu'après avoir repris ses forces, il se croyait en quelque sûreté, il pensa être sacrifié de nouveau à la fureur de la populace que son habit avait attirée. Un de la bande le saisit, sans s'expliquer sur ce qu'il voulait faire, et le jeta dans une étable qu'il ferma à la clef. Pascal se prépara toute la nuit à mourir le lendemain; mais au lieu de la mort qu'il attendait, celui qui l'avait renfermé vint lui apporter l'aumône, et le fit sortir deux heures après le soleil levé. Il arriva enfin à Paris après avoir essuyé mille dangers, et en partit pour retourner en Espagne dès qu'il se fut acquitté de la commission qui l'avait fait venir en France. En chemin, il vit venir à lui un cavalier qui, sans le saluer, lui mit la pointe de la lance contre la poitrine, et lui demanda : *Où est Dieu?* Pascal, sans s'effrayer, mais aussi sans avoir le temps de réfléchir, lui répondit : *Il est dans le ciel.* Le cavalier retira aussitôt sa lance, et s'en retourna sans rien dire de plus. Notre Saint, d'abord étonné de cette conduite, la comprit en y réfléchissant davantage; le soldat l'avait épargné, parce qu'il s'était contenté de dire que Dieu est dans le ciel; s'il avait ajouté qu'*il est aussi dans la sainte Eucharistie*, il l'aurait percé de sa lance. Pascal s'affligea d'avoir ainsi perdu la couronne du martyre, et il crut que Dieu l'en jugeait indigne, puisqu'il ne lui avait pas mis cette réponse dans la pensée. Mais il remporta la couronne de l'obéissance, pour laquelle il avait à toute heure exposé sa vie dans le cours d'un si long voyage.

A son retour en Espagne, il continua de donner à ses frères les exemples de toutes les vertus monastiques. Plus il devenait méprisable à ses propres yeux, plus il s'attirait l'estime et le respect des autres. Ils avaient une si haute opinion de sa sagesse et de sa pénétration dans les choses de Dieu, qu'ils le consultaient plus volontiers que leurs docteurs les plus habiles. Les gardiens des couvents lui confiaient l'inspection de la maison en leur absence, au préjudice des prêtres et des anciens de la communauté. Les maîtres des novices en usaient de même; ils se déchargeaient quelquefois de leurs emplois sur lui, sachant combien ses instructions étaient capables de faire impression sur l'esprit de leurs élèves. Le Père Ximenès, célèbre professeur de théologie, et le premier biographe de notre Saint, assure qu'il trouvait dans ses entretiens, sur les points les plus difficiles de la science

sacrée, des lumières qu'il n'avait point vues dans les livres des plus fameux docteurs.

Le Père Emmanuel Rodriguez, savant renommé, dit avoir éprouvé la même chose. Deux théologiens de la Compagnie de Jésus, ayant causé avec lui sans le connaître, le prirent pour un savant. Ils furent bien étonnés quand ils surent que ce n'était qu'un simple Frère, qui n'avait jamais appris la théologie ailleurs que dans l'oraison et devant le crucifix ; ils comprirent que Notre-Seigneur communique quelquefois à ses fidèles disciples plus de science que les études les plus longues.

Pascal Baylon a composé de petits, mais admirables traités sur la nature et les perfections de Dieu, sur le mystère de la sainte Trinité et sur celui de l'Incarnation du Verbe ; il en a aussi écrit d'autres sur la manière de faire l'oraison, sur les trois degrés de la perfection chrétienne, sur la grâce, sur les anges, et sur plusieurs autres semblables matières de piété ; ce fut la lecture de ces ouvrages qui fit dire à l'illustre Dom Jean de Ribera, archevêque de Valence et patriarche d'Antioche, parlant au Provincial des Frères Mineurs : « Ah ! mon père, à quoi nous servent nos études si pénibles, puisque les simples deviennent bien plus savants par l'exercice de l'humilité et de l'oraison, que nous en consumant nos yeux et notre vie sur les livres ; ils s'élèvent au ciel pendant que nous rampons sur la terre, et ils en ravissent la possession par leur simplicité, pendant que notre science, enflée d'orgueil, nous donne un juste sujet de craindre d'en être bannis éternellement ».

Le don des miracles accompagnait, chez notre Saint, celui de la science. Ayant appris, dans un voyage, que la peste désolait une ville située sur son chemin, loin de s'en détourner, il se hâta d'y aller, exhorta les habitants à se repentir de leurs péchés, pria pour eux, et le fléau disparut aussitôt. Par une prière, il obtint de Dieu la guérison d'un asthmatique qui ne pouvait plus respirer.

Son supérieur lui commanda de faire le signe de la croix sur un religieux qui avait une hémorrhagie si dangereuse, que les médecins désespéraient de sa vie : le Saint n'eut pas plus tôt obéi, que le sang cessa de couler et que le malade recouvra toutes ses forces. Le procès-verbal qui fut fait peu de temps après sa mort, par autorité de l'Eglise, fait mention d'une infinité de personnes qui déclarèrent avec serment qu'elles avaient été guéries de diverses maladies par la vertu du signe de la croix que ce religieux avait fait sur elles.

Dieu accorda encore à notre Saint le don de prévoir les choses à venir. Etant un jour avec un prédicateur qu'il accompagnait dans la maison d'un homme riche qui était du Tiers Ordre de Saint-François, il pria cet homme, avant de souper, de mettre ordre au plus tôt à sa conscience et à ses affaires domestiques, lui disant qu'il n'avait plus que très-peu de temps à vivre. L'événement vérifia la prédiction du Saint, car l'hôte, après s'être confessé et avoir mis ordre aux affaires de sa maison, fut frappé d'apoplexie, et mourut peu de temps après. Il donna un semblable avertissement à un chanoine de ses amis, qu'il fit confesser et auquel il fit recevoir l'Extrême-Onction et le saint Viatique ; cet ecclésiastique mourut une heure après. Il en usait de même avec tous les malades qu'il visitait, leur prédisant infailliblement l'issue de la maladie, ou pour la santé ou pour la mort, les exhortant toujours à se confesser et à se mettre bien avec Dieu.

Ces faveurs célestes, ces vertus, le bien que Pascal faisait, rendaient les démons furieux. Ils lui livrèrent les plus rudes combats ; quelquefois, ils

s'élançaient sur lui en forme de lions et de tigres, comme pour le dévorer; quelquefois ils tâchaient de l'épouvanter par des figures horribles; ils le frappaient avec tant de rage que son corps en devenait tout livide; ces combats et les coups qu'il y recevait étaient si réels, que les religieux, qui en entendaient le bruit, étaient souvent obligés d'accourir à son secours; mais le Saint, parfaitement aguerri contre ces ennemis du salut et de la perfection des hommes, ne s'effrayait plus de leurs attaques. Changeant alors de tactique, les démons se contentèrent de lui suggérer intérieurement des sentiments de vanité; ou bien ils lui apparaissaient sous des figures célestes, tantôt de son ange gardien, tantôt de saint François d'Assise, et même de la sainte Vierge, dans le dessein de réveiller son amour-propre, en lui faisant croire qu'il était un grand saint, étant honoré de la visite des bienheureux esprits. Quand Pascal eut découvert cet artifice, l'ennemi de nos âmes eut recours à un autre : il s'offrait à lui les bras étendus en forme de croix, versant beaucoup de sang de toutes les parties du corps, disant au Saint qu'il venait lui donner des marques de son amour et de son estime, de ce qu'il était le seul au monde qui prenait part à ses souffrances et aux opprobres qu'il avait supportés dans sa passion; mais le Saint, divinement éclairé, découvrant cette nouvelle ruse, dit à cet ange de ténèbres, dont il méprisait les fausses lumières : « Quoi ! loup ravissant, oses-tu paraître sous la peau de cet agneau divin qui t'a vaincu par sa mort, et qui t'a banni du monde par le triomphe de sa croix ? Retire-toi d'ici, misérable orgueilleux, et sache que ceux qui tâchent de devenir les véritables disciples de sa croix ne craignent pas plus tes ruses et tes artifices que les vains efforts extérieurs de ta malice ». A ces puissantes paroles, prononcées dans l'esprit d'une foi vive et d'une parfaite confiance en Dieu, le démon se retira tout confus, faisant un bruit si terrible, que tous les religieux du couvent de Villa-Réal, où était alors le bienheureux Pascal, en furent épouvantés. Ce ne fut pas là, néanmoins, la dernière attaque que Satan livra au saint Religieux.

Il y avait en la ville de Valence, où notre Saint demeurait alors, une jeune demoiselle, très-bien faite, en laquelle tout le monde admirait une haute vertu jointe à une grande beauté; comme elle savait que le bienheureux Pascal vivait en odeur de sainteté, elle le voyait quelquefois pour lui demander des avis spirituels, et il les lui donnait par charité, comme à tous les autres qui le consultaient sur l'affaire de leur salut; cette jeune fille fut charmée des excellentes instructions qu'elle recevait de ce saint religieux, et, comme il était portier, elle forma le dessein de le venir voir plus souvent, ayant une grande facilité pour le trouver quand elle voudrait. Les entrevues furent d'abord toutes spirituelles, comme dit saint Paul : mais le démon en profita pour tendre au Saint un piége très-dangereux. Il excita peu à peu dans le cœur de la jeune fille de la passion pour Pascal. Elle lui rendit des visites plus assidues, et, un jour qu'elle savait que tous les religieux étaient retirés, elle vint sonner à la porte pour parler au frère Pascal, qui était alors devant le Saint-Sacrement; il vint, et sa modestie ordinaire jointe à un discours rempli de piété, rendit d'abord la jeune fille tout interdite; mais soutenue qu'elle était par le malin esprit, qui la gouvernait en ce moment, elle commença à lui parler d'une manière plus humaine et plus obligeante qu'à l'ordinaire; c'en fut assez pour faire connaître à ce religieux très-éclairé qu'elle servait d'organe au démon dans ce moment pour le tenter; il lui fit aussitôt une très-sévère réprimande, et, la chassant sur-le-champ avec indignation, il retourna en diligence aux pieds des autels, d'où il venait, et il y rendit grâces à Dieu de l'avoir préservé

de ce danger, et le pria d'éclairer l'esprit de cette jeune fille, qui s'était laissée surprendre par le démon : c'est ainsi que les vrais amis de la pauvreté triomphent des plus fines adresses de tout l'enfer.

Une de ses plus ordinaires occupations était de donner des avis salutaires à ceux qu'il savait être trompés par les illusions du démon, sous de faux prétextes de piété. Un jeune religieux de Valence se chargeait de très-rudes mortifications, et ne manquait point de se discipliner tous les jours avec une extrême sévérité, quoiqu'il ne laissât pas d'ailleurs d'être fort imparfait et très-négligent dans tous ses devoirs ; le Saint, qui le surprit un jour dans le temps qu'il se maltraitait ainsi dans l'église, en ayant compassion, lui découvrit charitablement l'illusion dans laquelle le démon l'entretenait ; à peine eut-il éclairé cet aveugle, que le prince des ténèbres, qui en faisait auparavant son jouet, se retira.

Un prédicateur, qui avait une manière de prêcher toute mondaine, et qui ne s'étudiait qu'à la politesse du discours, changea cette manière, suivant les avis du frère Pascal, fit dans la suite des conversions très-admirables et fut infiniment plus estimé qu'auparavant. Il exhortait d'ordinaire tous les prédicateurs à étudier l'Evangile au pied du crucifix, plutôt que de chercher des pensées dans les livres, et il leur conseillait de méditer, en la présence de Dieu, ce qu'ils désiraient annoncer au peuple, afin d'être eux-mêmes persuadés des vérités qu'ils voulaient enseigner aux autres ; car, disait-il, il est certain que la langue ne parle jamais qu'aux oreilles, et qu'il n'y a que le cœur du prédicateur qui parle au cœur des auditeurs.

Pascal avait une tendre dévotion pour la divine Eucharistie. Il passait des heures entières prosterné devant le tabernacle où résidait Notre-Seigneur, et plus d'une fois alors son esprit était ravi en Dieu ; le corps le suivait même, de sorte qu'on le voyait suspendu en l'air par l'effet de l'amour divin.

Lorsqu'il ne pouvait se rendre dans l'église pour contenter sa dévotion envers Jésus-Christ, il s'y transportait en esprit, se prosternant plusieurs fois le jour contre terre pour adorer son Sauveur, avec la même ferveur que s'il avait été au pied de ses autels. Il était merveilleusement soutenu dans cette dévotion par le souvenir d'une grâce singulière qu'il avait reçue autrefois, n'étant encore que berger : gardant un jour son troupeau, il avait entendu une cloche qui lui faisait connaître qu'on élevait la sainte hostie pendant la messe, dans une église voisine ; s'étant prosterné au milieu des champs pour l'adorer, il arriva que cette hostie lui apparut dans le lieu où il était, soutenue par la main des anges, qui l'offraient à ses adorations. Cette faveur extraordinaire le remplit toute sa vie d'une si douce consolation, qu'il n'y pensait jamais sans de grands transports de joie et de très-humbles actions de grâces.

Il honorait aussi et aimait singulièrement la Mère de Dieu, lui demandant sans cesse, par son intercession, d'éviter le péché et de faire une sainte mort. Un jour, comme il se trouvait à l'église du couvent de Villa-Réal, au royaume de Valence, assistant à la sainte messe, Dieu lui révéla qu'il mourrait bientôt ; il se mit alors à pousser des cris d'allégresse. Etant sorti de l'église pour rentrer chez lui, il embrassa les personnes de sa connaissance qu'il rencontra dans la rue, leur faisant ses adieux et leur annonçant cette heureuse nouvelle. Peu de temps après, il tomba sérieusement malade. Jusque-là il n'avait jamais permis qu'on lui lavât les pieds, quoique cette pratique fût dans les usages monastiques ; mais la veille de sa mort il pria lui-même un frère du nom d'Alphonse de lui laver les pieds avec de l'eau

chaude. Le frère lui ayant demandé la raison de cette prière insolite, Pascal répondit : « Je recevrai aujourd'hui l'Extrême-Onction ; il faut donc que mes pieds soient propres ». En effet, le supérieur ayant vu que le saint était très-dangereusement malade, le fit transporter à l'infirmerie, où, le lendemain, on l'administra. Il reçut les sacrements avec une tendre piété, puis s'endormit doucement dans le Seigneur, après avoir remercié Dieu de tous les bienfaits qu'il en avait reçus pendant sa vie, et après avoir invoqué trois fois le saint nom de Jésus, l'an 1592, le dimanche de la Pentecôte, au moment de l'élévation de la sainte hostie. Il avait cinquante-deux ans.

Le grand concours de peuple qui venait implorer le secours du Saint contraignit de ne faire ses obsèques que trois jours après sa mort ; une infinité de miracles, vérifiés juridiquement, se firent alors à son tombeau. On voit encore, disait le Père Giry au XVII^e^ siècle, son corps sans marque de corruption, témoignage éclatant de la sainteté de sa vie. Ce qu'il y a de plus admirable et de plus surprenant, c'est de voir que le corps de ce grand serviteur de Dieu a toujours les yeux ouverts, aussi vifs et aussi brillants que s'il était en vie. Des personnes de grand mérite ont assuré avec serment, dans le procès-verbal dressé par l'évêque diocésain et par les autres commissaires, députés du souverain Pontife, qu'ils lui ont vu plusieurs fois fermer les yeux dans le temps de l'élévation de la sainte hostie, à la messe conventuelle, comme si son cœur était encore vivant et animé du même amour, et touché du même respect qu'il avait pour l'adorable sacrement de l'autel pendant sa vie.

Un miracle particulier à saint Pascal Baylon, et qui l'a surtout rendu célèbre après sa mort, ce sont les petits coups frappés sur sa châsse, ses reliques, ses images : ces coups annoncent à ses dévots le succès de la prière qu'ils lui ont adressée.

On donne pour attributs, dans les arts, à saint Pascal Baylon : 1° un calice surmonté d'une hostie : sa vie et sa tendre dévotion à l'Eucharistie donnent l'intelligence de ce symbole ; 2° *un troupeau*, près duquel il est à genoux récitant son rosaire.

Le pape Paul V, ayant fait faire toutes les informations requises, permit d'abord aux séculiers et réguliers du royaume de Valence de faire l'office de ce grand serviteur de Dieu comme d'un Bienheureux, par un bref donné à Rome l'an 1618, le 29 octobre ; il étendit, deux ans après, cette permission à ceux du royaume de Castille et d'Aragon, et Grégoire XV accorda la même grâce à tous les religieux de Saint-François d'Assise, en l'année 1621. Enfin, Alexandre VIII, d'heureuse mémoire, a procédé dans toutes les formes à la solennité de sa canonisation, par une bulle du 1^er^ novembre de l'an 1680, l'inscrivant au Catalogue des Saints, avec saint Jean de Capistran, aussi du même Ordre, et saint Jean de Sahagun, saint Jean de Dieu et saint Laurent Justinien. Voir les Bollandistes, mai, t. IV, et A. Stolz.

SAINT TROPEZ, OFFICIER DE NÉRON, MARTYR (I^er^ siècle).

Saint Tropez était un noble romain qui faisait partie des officiers de la maison de Néron. Il dut être converti de bonne heure, puisque saint Paul parle de lui dans la lettre qu'il écrivit de Rome aux Philippiens.

Or, il arriva que Néron fit élever un temple et une statue à Diane, dans la ville de Pise : il alla en personne assister à la dédicace de ce temple et ordonna à tous ses serviteurs d'adorer la déesse. Tropez s'y refusa et prit même la liberté de démontrer à l'empereur l'inanité du culte des idoles. Le courageux chrétien n'ignorait pas comment un Néron traitait ceux qui lui déplaisaient : il résolut donc de se préparer à la lutte suprême et alla demander le baptême à un saint prêtre nommé Antoine qui se tenait caché dans une grotte des environs de Pise. Là un ange lui apparut et fortifia son âme. De retour à Pise, Néron le fit sommer d'obéir ; mais l'énergique chrétien resta iné-

branlable : il fut remis entre les mains de Sattelicus, un de ses proches, qui avait reçu la mission de le faire mourir.

Sattelicus le jeta en prison et l'y laissa deux jours sans nourriture : ce terme expiré, il le fit attacher à une colonne où les exécuteurs le flagellèrent si inhumainement que bientôt tout son corps ne fut plus qu'une plaie sanglante. Mais voilà que, pendant l'exécution, la colonne chancela sur sa base et écrasa dans sa chute le juge et cinquante des assesseurs ou spectateurs. Sylvin, le fils de Sattelicus, condamna ensuite le Martyr à la roue, puis au supplice des bêtes : le lion auquel on l'exposa vint mourir à ses pieds, et le léopard qu'on lâcha sur lui vint le caresser. A ce spectacle, Evellius, un des conseillers de l'empereur, se convertit et eut le bonheur, plus tard, de couronner sa vie par le martyre à Rome.

Sylvin, transporté de colère, fit conduire Tropez hors des portes de Pise où on lui trancha la tête : c'était le 3 des calendes de mai ; toutefois on célèbre sa fête aujourd'hui à cause de la merveilleuse translation de son corps. Ce dépôt sacré ayant en effet été jeté dans une barque avariée sans voiles et sans rameurs, au lieu de sombrer dans les flots, arriva sur les côtes de Fréjus, et s'échoua dans le golfe de Grimaud. Il fut recueilli par les chrétiens de la contrée. Lorsque l'ère des persécutions païennes fut passée, on éleva une église à l'endroit où étaient les reliques de saint Tropez. Le golfe, où avait abordé la barque, prit le nom du Saint : il en fut de même de la ville et du prieuré qu'on bâtit plus tard au même lieu. Les religieux de Saint-Victor de Marseille ont possédé l'église de ce Saint dès l'année 1056 ; le prieuré, qu'ils y avaient établi, fut plus tard mis en commende.

Quant aux reliques du Saint, on les a vainement cherchées à deux reprises différentes dans le cours du XVII^e^ siècle.

Les attributs de saint Tropez dans les arts sont la *nacelle* conduite par un ange de Pise, en Provence, le *lion* et le *léopard*.

AA. SS.; Propre de Fréjus; Histoire de saint Paul, par M. l'abbé Vidal; notes locales fournies par M. le curé de Saint-Tropez.

SAINT POSSIDIUS,

ÉVÊQUE DE CALAME, EN NUMIDIE, BIOGRAPHE DE SAINT AUGUSTIN.

Possidius, un des plus célèbres disciples de saint Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame, ville de Numidie. Les Donatistes et les païens donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle. Les premiers, s'étant ligués contre lui en 404, le chassèrent de sa maison, le traitèrent cruellement, et en vinrent presque jusqu'à lui ôter la vie. Il ne se vengea d'eux qu'en demandant leur grâce à l'empereur.

Quatre ans après, les païens, ayant célébré leur fête sacrilége du premier jour de juin, eurent l'insolence de danser autour de l'église, d'y jeter des pierres et d'y mettre le feu. Ils blessèrent plusieurs ecclésiastiques, en tuèrent un, et auraient traité les autres de la même manière s'ils n'eussent pris la fuite. Ceux des païens qui n'avaient point eu de part à ces excès craignirent qu'on ne les enveloppât dans la punition des coupables. Nectaire, leur chef, écrivit à saint Augustin, pour le prier de prévenir les effets de la justice de l'empereur. Il se fondait principalement, dans sa lettre, sur l'obligation où étaient les pasteurs chrétiens de se consacrer aux œuvres de miséricorde, et de montrer qu'ils sont des anges de paix. Possidius s'intéressa aussi pour les coupables ; en sorte que les ordres de l'empereur portèrent seulement que l'on briserait les idoles des païens, et qu'à l'avenir il ne leur serait plus permis ni d'offrir de sacrifices, ni de célébrer leurs fêtes superstitieuses.

Lorsqu'on apporta les reliques de saint Etienne en Afrique, vers l'an 410, Possidius en obtint une portion dont il enrichit l'église de Calame. Nous apprenons de saint Augustin [1] qu'il s'opéra alors plusieurs miracles par la vertu de ces reliques.

On ne peut douter que Possidius n'ait été du nombre des évêques qui établirent parmi les clercs de leur cathédrale la règle monastique instituée par saint Augustin. Ce Saint parle lui-même des pauvres religieux de Calame.

1. L. XXII, *de Civit.*, c. 8.

L'invasion des Vandales mit à de rudes épreuves la patience et le zèle de saint Possidius. Ces barbares, accoutumés depuis longtemps au carnage, passèrent d'Espagne en Afrique au nombre de quatre-vingt mille. Ils se furent bientôt rendus maîtres de la Mauritanie, de la Numidie et de la province proconsulaire ; il n'y eut que trois places qui leur résistèrent : Carthage, Cirte et Hippone. Ils pillèrent tout le pays et toutes les villes qui se trouvèrent sur leur passage. Calame fut entièrement ruinée, et il ne paraît pas qu'elle se soit jamais relevée de sa chute.

Durant la fureur de la guerre, Possidius se retira à Hippone. Il y ferma les yeux à saint Augustin, qui mourut en 430 pendant le siége de la ville, laquelle bientôt après tomba entre les mains des barbares. Il écrivit la vie de son cher maître, à laquelle il joignit le catalogue de ses ouvrages. Depuis ce temps-là il vécut toujours séparé de son troupeau. On ignore le lieu et l'année de sa mort.

Les Italiens prétendent que saint Possidius passa d'Afrique en Italie, et qu'il mourut à la Mirandole. Cette ville, ainsi que celle de Reggio, l'honorent comme leur patron. Les Chanoines réguliers font sa fête le 17 mai, et le comptent parmi les plus illustres Pères de leur Ordre.

Voyez la Vie et les écrits de saint Augustin. Voyez aussi le Père Papebroch, t. IV, mai, et Dom Ceillier. Le savant jésuite montre que l'on ne doit point confondre saint Possidius avec Possidonius, évêque en Afrique, qui est quelquefois nommé dans les mêmes conciles.

SAINT MONTAIN OU MONTAN, ERMITE A LA FÈRE (Ve siècle).

Tandis que les Gaules, au Ve siècle, étaient le théâtre des guerres, des concussions et des rapines, un solitaire, nommé Montain ou Montan [1], vivait sur la Cher, près de Juvigny, dans le Luxembourg. Formé à la vertu dès l'enfance, il vivait séparé du monde pour n'avoir de commerce qu'avec Dieu et se livrer tout entier aux exercices de la pénitence. Inquiété dans sa retraite par les courses des Barbares, il la quitta et alla chercher une solitude plus profonde à La Fère (Aisne), lieu alors rempli de bois, environné de précipices et de marais. Là, Montan, tout occupé des besoins de l'Eglise troublée par les guerres et par l'hérésie de Nestorius que le concile général d'Ephèse (421) venait de condamner, ne cessait d'implorer le secours du ciel. Ses prières ne furent pas sans effet [2]. Un jour que Montan reposait d'un léger sommeil, il fut par trois fois averti de prédire à Célinie, noble dame de la contrée, qu'elle aurait un fils, et de lui en déclarer en même temps le nom et les mérites. Tout à coup il lui semble que, par une grâce divine, il est transporté au milieu du chœur des anges et de l'assemblée des saintes âmes, tenant ensemble conseil et conférant de la subversion ou de la restauration de l'église des Gaules : tous déclarent que le temps est venu d'avoir pitié d'elle ; et, en même temps, une voix qui retentit avec douceur se fait entendre d'un lieu plus élevé et plus secret : « Le Seigneur a regardé du Saint des Saints, et du ciel en la terre, pour entendre les gémissements de ceux qui sont enchaînés, et pour briser les fers des fils de ceux qui ont péri, afin que son nom soit annoncé parmi les nations, et que les peuples et les rois se réunissent ensemble pour le servir ». — La voix disait « que Célinie concevrait un fils, nommé Remi, auquel le peuple serait confié pour être sauvé [3] ».

Après avoir reçu une si grande et si douce consolation, le saint personnage, trois fois averti d'accomplir sa mission, vint annoncer à Célinie l'oracle de la céleste vision. Or, cette mère bienheureuse avait eu longtemps auparavant, dans la fleur de sa jeunesse, de son seul et unique mari, Emile, un fils nommé Principe (ou Prince), depuis évêque de Soissons, et père de saint Loup, son successeur à l'épiscopat de la même ville : la bienheureuse Célinie s'étonne ; elle ne peut comprendre comment, déjà vieille, elle enfantera un fils et le nourrira de son lait, d'autant que son mari et elle-même, grandement avancés en âge, épuisés et stériles, n'avaient plus ni espoir ni désir d'avoir désormais des enfants. Mais le bienheureux Montan, devenu aveugle pour un temps, afin que les mérites de la patience abondassent en lui, déclare à Célinie que ses yeux doivent être arrosés de son lait et qu'aussitôt il recouvrera la vue. Cependant les bienheureux parents se livrent à la joie d'une si grande consolation, et, *quand le moment est arrivé*, le futur pontife de Jésus-Christ vient au monde heureusement et reçoit, sur les saints fonts de baptême, le nom de Remi. L'heureuse promesse faite au saint Prophète est aussi fidèlement accomplie : car, pendant l'allaitement, ses yeux sont arrosés du lait de la bienheureuse mère Célinie, et il recouvre la vue par les mérites de l'enfant [4]. — Dom Lelong dit « que c'est à Cerny, où était le château de Célinie,

1. *Montanus*. — 2. D. Lelong. — 3. Flodoard. — 4. Id., liv. Ier.

que la scène précédente se serait passée ». — Si Montan vécut encore quelques années après avoir recouvré la vue, il retourna dans sa solitude de La Fère, au lieu dit la Fosse de Saint-Montan ; il y mourut le 17 mai. La ville de La Fère et sa collégiale ont pris pour patron saint Montan. On conserve, encore aujourd'hui, une petite portion de ses reliques à l'église paroissiale et à la chapelle de l'Hôtel-Dieu ; elles ont été reconnues authentiques par Mgr Leblanc de Beaulieu. La fête du Saint se célèbre à La Fère avec une grande solennité le 17 mai ; et, pendant les neuf jours suivants, les fidèles continuent de venir vénérer ses reliques. — La cathédrale de Laon possédait autrefois le chef et un bras du saint solitaire ; l'abbaye de Juvigny avait la principale partie de son corps.

Henri Congnet, doyen du Chapitre. — Soissons, le 17 août 1866.
G. Flodoart, *Histoire de l'église de Reims*, liv. 1er ; D. Lelong, *Histoire du diocèse de Laon*, p. 37.

SAINTE FRAMECHILDE OU FRAMEUZE (685).

Sainte Framechilde, mère de sainte Austreberte, était issue d'une famille puissante du pays des Allemands, et elle épousa Badefroy, noble seigneur de la cour de Dagobert II.

Les anciens hagiographes unissent ces deux noms et disent que Badefroy et sainte Framechilde étaient « l'un et l'autre d'une très-haute vertu et d'une grande sagesse de conduite, fermes dans la foi, remarquables par leur charité et leur amour de la justice, nourrissant leurs âmes des saintes espérances de la religion, et se faisant un devoir et un bonheur de secourir les pauvres de Jésus-Christ ».

La vie de sainte Austreberte, leur fille, nous apprend l'opposition momentanée qu'elle rencontra à son projet de consacrer à Dieu sa virginité : Badefroy dut en être le principal et peut-être l'unique auteur. Pour la bienheureuse Framechilde, elle pouvait reconnaître, dans ces instances de sa fille, la vérité d'une vision qu'elle avait eue, dit-on, avant sa naissance, et dans laquelle on lui apprenait que l'enfant qu'elle portait dans son sein, attirerait beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Cette parole eut, en effet, son entier accomplissement, à commencer du jour où Austreberte se retira au monastère de Port, près d'Abbeville.

On ne connaît rien de plus de la vie de sainte Framechilde, qui mourut le dix-septième jour de mai, vers l'an 685 : on l'enterra dans l'église de Marconne, qu'elle avait fait bâtir elle-même. Son corps fut levé de terre en 1030, par Bauduin, évêque de Thérouanne. Ses reliques reposaient dans l'abbaye de Montreuil-sur-Mer, fondée par sainte Austreberte : on en gardait aussi une partie dans l'église collégiale et paroissiale d'Hesdin. La châsse de Montreuil fut détruite le 29 vendémiaire, an II : on en avait retiré quelques ossements qui sont encore vénérés aujourd'hui à l'église paroissiale de cette ville, et qui ont été authentiqués en 1803 et 1805 par Mgr de la Tour d'Auvergne, évêque d'Amiens. Sainte Framechilde est honorée le 17 mai. Dans le diocèse d'Amiens, dont dépendait autrefois Marconne, qui fait actuellement partie du diocèse d'Arras, on invoquait spécialement sainte Frameuze pour les maux de tête.

M. l'abbé Destombes et M. Corblet.

SAINT BRUNON, ÉVÊQUE DE WURTZBOURG (1045).

Ce Saint était fils de Conrad, duc de Carinthie, et de Mathilde, de la maison des comtes de Querfurt et de Mansfeld, nièce de saint Brunon, évêque et apôtre de la Prusse, qui fut martyrisé en 1008.

Brunon fut élevé avec beaucoup de soin dans la piété et dans les sciences, et il donna de grandes preuves des progrès qu'il avait faits dans l'une et dans l'autre étude, par divers ouvrages remarquables que nous avons de lui sur les psaumes et les cantiques de l'Eglise.

On ne connaît pas en détail l'histoire de sa vie ; on sait seulement que son mérite extraordinaire le fit élire en 1033 évêque de Wurtzbourg, et qu'il donna à son troupeau tous les soins d'un pasteur vigilant, éclairé et charitable. Il employa son bien à nourrir les pauvres, à bâtir de nouvelles églises et à rétablir les anciennes. La cathédrale de Saint-Kilien, à Wurtzbourg, est encore aujourd'hui l'un des principaux monuments de sa magnificence et de sa piété.

Vers l'an 1037, il accompagna à Milan l'empereur Conrad le *Salique*, son proche parent, qui fit diverses expéditions dans cette partie de l'Italie, pour la ramener sous son obéissance. On dit que saint Ambroise apparut à cette occasion à notre Saint, qu'il menaça l'empereur de grandes calamités, s'il ne se désistait de son dessein de faire sentir à cette ville les effets de sa colère, et que Conrad, cédant aux représentations de Brunon, fit grâce aux révoltés.

En 1045, il se trouva engagé à faire le voyage de Hongrie avec l'empereur Henri III, dit le *Noir*, et plusieurs princes d'Allemagne, qui allaient rétablir le roi Pierre sur son trône. L'empereur et toute sa cour, au sortir d'Autriche, allèrent loger au château de Rosenbour, près de la ville d'Ips sur le Danube, à l'entrée de la Haute-Hongrie. Comme on se mettait à table, le plancher de la salle s'effondra tout à coup, et fit tomber avec lui sous les ruines tous les convives. La plupart y furent écrasés ou estropiés, plusieurs y moururent sur-le-champ. L'empereur, qui s'était heureusement accroché à une fenêtre, fut le seul qui ne fut pas blessé ou qui ne le fut que légèrement. Le saint évêque de Wurtzbourg eut le corps tellement brisé, qu'on ne put pas même le transporter hors du château. Il mourut le septième jour après ce funeste accident, qui était arrivé la nuit du 20 mai. On rapporta son corps à Wurtzbourg, où il fut mis avec grande solennité dans la crypte de son église cathédrale, dont il fut qualifié le fondateur dans son épitaphe.

Aventin, dit Baronius, a écrit dans ses *Annales* de Bavière de nombreux mensonges sur le compte de saint Brunon, évêque de Wurtzbourg. Aux impudentes inventions de ce calomniateur, on peut opposer les registres de Grégoire IX et d'Innocent IV. On y trouve des lettres de ces deux pontifes qui attestent les miracles du saint évêque. Voici un passage de la lettre de Grégoire IX : « Selon ce que notre vénérable frère, l'évêque Herman, notre cher fils, le doyen du chapitre, le chapitre lui-même et le peuple de Wurtzbourg, nous ont fait savoir par leurs lettres et leurs envoyés, le Seigneur accorde une belle gloire à la pieuse mémoire de Brunon, évêque de Wurtzbourg ; il fait éclater tant de miracles à son tombeau, qu'il nous paraît convenable de l'invoquer avec les autres Saints ».

Tiré deRæss et Weis, t. VI, p. 514. Voyez les Bollandistes, t. IV, mai ; Trithème, *de Script. eccles.* ; Ignace Gropp, bénédictin de Saint-Etienne à Wurtzbourg, *Collectio novissima scriptorum et rerum Wirceburgensium*, t. I, p. 83 ; t. II, p. 103 usque ad 113, 606 et 681 ; et le *Proprium Herbipolense*. — Godescard, édition de Bruxelles ; Baronius, notes au martyrologe.

XVIII^e^ JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Camerino, saint VENANT, martyr, qui, à l'âge de quinze ans, acheva le cours de son glorieux martyre par la décollation, sous l'empereur Dèce et le président Antiochus, avec dix autres chrétiens. — En Egypte, saint Dioscore, lecteur, sur qui le juge exerça toutes sortes de cruautés, jusqu'à lui brûler les côtés avec des torches ; mais une lumière céleste, éclatant tout à coup, effraya les bourreaux qui tombèrent par terre : en dernier lieu, il fut brûlé avec des *lames ardentes* [1], et consomma ainsi son martyre. — A Spolète, saint Félix, évêque, qui cueillit la palme du martyre sous l'empereur Maximien [2]. — En Egypte, saint Potamon, évêque, qui confessa

1. Le supplice des lames ardentes est ancien ; Plaute le mentionne dans son « Asinaria » : *Stimulos, laminæ, cruces* (act. 3) ; et Cicéron dans son « De Suppliciis » : *Quid, cum ardentes laminæ, ceterique cruciatus admovebantur.* Saint Cyprien, de la « Louange du Martyre », s'exprime ainsi : *Corpus extentum candentes stridet ad laminas.* Le corps étendu frémit au contact des lames incandescentes. Ce genre de torture remplit les Actes des Martyrs. Les lois pénales de Rome le reconnaissaient. (Baronius.)

2. Saint Félix était évêque de Spello et non de Spolète : ces deux villes ne sont, du reste, pas éloignées l'une de l'autre, et le siége épiscopal de la première fut même, dans la suite, transféré à la se-

d'abord la foi sous Maximien-Galère, et fut ensuite couronné du martyre sous l'empereur Constance et le président Philagrius, arien [1]. 341. — A Ancyre, en Galatie, saint THÉODOTE, martyr, et les saintes Thécuse, sa tante, Alexandra, Claudia, Faine, Euphrasie, Matrone et Julitte, vierges, lesquelles furent d'abord exposées dans un lieu infâme par le juge, mais la puissance de Dieu les garda, et alors on les jeta dans un marais avec une pierre au cou. Théodote ayant recueilli leurs reliques, et leur ayant donné une honorable sépulture, le juge le fit arrêter, déchirer très-cruellement, et enfin achever d'un coup d'épée, ce qui lui valut la couronne du martyre. Vers 304. — A Upsal, en Suède, saint ERIC, roi et martyr. 1151. — A Rome, saint FÉLIX, confesseur, de l'Ordre des Mineurs Capucins, illustre par sa charité évangélique et sa simplicité, que le pape Clément XI mit au rang des Saints. 1587.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Reims, saint Mérolilain, prêtre écossais, que des voleurs massacrèrent sur les bords de la rivière d'Aisne, comme il allait en pèlerinage à Saint-Pierre de Rome. Son corps, ayant été enterré secrètement, fut, depuis, découvert par des révélations célestes, qui firent connaître son mérite. Ses reliques étaient dans l'église de Saint-Symphorien, à Reims. VIII[e] s. — A Toulouse, le bienheureux Guillaume de Naurose, de l'Ordre des Ermites dits de Saint-Augustin. 1369. — A Salesches, en Hainaut, saint QUINIBERT, curé de ce lieu, dont la mémoire était célèbre dans les abbayes de Liesse, du Quesnoy et de Maroilles. IX[e] s. — En Auxerrois, le décès de saint Corcodème, diacre, disciple de saint Pérégrin [2]. IV[e] s. — A Varzy, dans le diocèse de Nevers, fête de la translation des reliques de sainte Eugénie, martyre, qui eut lieu le 18 mai 923 [3].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Reggio, dans le Brutium, saint Arsène le Jeune, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe des Franciscains. — A Rome, saint Félix.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Constantinople, les saints Urbain, Théodore, Ménédème, et soixante-dix-sept autres, prêtres, clercs et laïques, martyrs. Les Ariens les embarquèrent sur un navire désemparé auquel ils mirent le feu en pleine mer. 370. — En Perse, sainte Sira, vierge et martyre. Elle était belle-sœur de sainte Golinducha dont le culte était célèbre à Constantinople dans l'église de Saint-Tryphon. Golinducha vivait en concubinage lorsque la grâce parla à son cœur et fit d'une pécheresse une Sainte. Quant à sainte Sira, c'était une jeune fille appartenant à une riche famille païenne : un prêtre chrétien en fit une héroïne de la chasteté et de la foi. 558. — A Glascow, en Écosse, saint Convall, archidiacre, disciple de saint Kentigern. Ses travaux apostoliques lui méritèrent l'honneur d'avoir un office propre dans le Bréviaire d'Aberdeen. VII[e] s. — A San-Severino, dans la Marche d'Ancône, la bienheureuse Camille Gentilli, de la famille des comtes de Novellana ; victime des guerres civiles et intestines qui désolèrent l'Italie au XIV[e] siècle, la bienheureuse Camille fut mise à mort par son mari pour avoir continué d'entretenir des relations avec sa mère à laquelle le seigneur Gentilli avait voué une haine aussi implacable qu'injuste. Le pape Grégoire XVI a approuvé, en 1841, le culte qui était rendu à la bienheureuse Camille de temps immémorial. — A Shaftesbury [4], dans le comté de Dorset, en Angleterre, sainte Ælgife ou Elgive, épouse du roi Edmond, mère des rois Edwy et Edgard le Pieux. Edwy, abandonné aux caprices d'une courtisane, fit une fin prématurée : on dit que sa sainte mère lui obtint la grâce d'une conversion tardive. Sainte Elvige fut ensevelie dans un monastère qu'elle avait fondé à Shaftesbury. Vers 921.

conde. Une image du Saint, qu'on voyait autrefois à la cathédrale de Spolète, portait : *S. Felix, episcopus de Hispello* : ce prélat assista au célèbre concile de Sinuesse. (Voir la Vie de saint Marcellin, pape.) Il est le patron de Spello. On l'invoque dans les maladies des enfants.

1. Voir la Vie de saint Athanase au 2 mai. — 2. Voir la Vie de ce dernier. — 3. Voir la Vie de sainte Eugénie au 11 septembre.

4. Ville fondée en 880, par Alfred le Grand, grand-oncle du roi Edmond, mari de sainte Elgive.

SAINT VENANT DE CAMERINO, MARTYR

250. — Pape : Saint Fabien. — Empereur : Dèce.

La ville de Camerino, en Italie, a été le lieu de la naissance et le théâtre du martyre du glorieux saint Venant. Il commença, dès l'âge de quinze ans, à donner des marques éclatantes de son zèle pour la publication de l'Evangile et à annoncer partout Jésus-Christ. Comme il faisait beaucoup de conversions, il fut bientôt déféré à Antiochus, gouverneur de Camerino, par l'empereur Dèce, cruel persécuteur des chrétiens. Ayant appris que ce préfet avait donné ordre de l'arrêter, il le prévint ; et, s'étant présenté devant lui à la porte de la ville, il lui dit avec une fermeté vraiment apostolique : « Les dieux que vous adorez, Antiochus, ne sont que des inventions du démon. Ils ont été des hommes ou des femmes, et leur vie a été remplie de toutes sortes de crimes ; ces défauts ne sont-ils pas incompatibles avec la véritable divinité ? Reconnaissez donc un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre, dont le Fils unique s'est fait homme, et est mort sur la croix pour nous délivrer de la tyrannie du péché ». La fureur du gouverneur empêcha le généreux confesseur de Jésus-Christ d'en dire davantage : ne pouvant souffrir le mépris qu'il faisait de ses dieux, il le fit prendre par ses soldats et leur commanda de lui faire endurer tous les supplices imaginables ; ce qui fut fait de la manière la plus cruelle.

En effet, ces barbares attachèrent le jeune Venant à un poteau et le fouettèrent avec tant d'inhumanité, qu'il eût expiré dans la rigueur de ce tourment, si un ange, descendu du ciel, n'eût brisé ses chaînes, écarté ses bourreaux. Mais ces misérables, au lieu de se laisser toucher par cette merveille, revinrent à la charge et, l'attachant les pieds en haut et la tête en bas, lui brûlèrent le corps avec des torches ardentes ; ils lui ouvrirent aussi la bouche et firent ce qu'ils purent pour le suffoquer par la fumée. Venant souffrait ces supplices avec tant de constance, que plusieurs se convertirent à la foi, entre autres Anastase le Corniculaire [1] : ayant aperçu un ange, revêtu d'une robe blanche, qui déliait une seconde fois le Saint, il crut en Jésus-Christ et se fit baptiser avec toute sa famille par le bienheureux Porphyre, prêtre, et versa, depuis, son sang pour la foi.

Antiochus croyait Venant déjà mort : il fut extrêmement surpris d'apprendre la manière dont il avait été délivré, et, espérant toujours le fléchir, à cause de son âge, il le fit amener en sa présence, et tâcha de le gagner par la douceur et par des promesses ; mais, voyant que le cœur du saint jeune homme était insensible, il le fit jeter dans une obscure prison, où, quelque temps après, il lui envoya un soldat nommé Attale, pour le séduire par artifice : Attale devait feindre que lui-même avait autrefois été chrétien ; mais que, ayant reconnu la folie des chrétiens, qui se privent des plaisirs de la vie pour une vaine espérance des biens à venir, il avait renoncé à leur religion pour embrasser l'adoration des dieux. Le Saint, découvrant le piége que le démon lui tendait, méprisa les remontrances de cet impie et demeura ferme dans la foi. Alors, le tyran, irrité plus que jamais, commanda que Venant fût amené devant lui ; et, lui ayant fait cruellement casser les dents

1. Le Corniculaire était un sous-officier attaché à la personne d'un tribun.

et déchirer les gencives en sa présence, il le fit jeter en cet état dans un cloaque, croyant qu'il y serait suffoqué ; mais il n'y demeura pas longtemps : car un ange l'en tira aussitôt pour le disposer à de plus grands combats et à un triomphe plus glorieux. Le préfet, en étant averti, l'envoya au magistrat de la ville pour recevoir sa condamnation. Ce juge lui parla avec beaucoup d'emportement et de fureur ; mais, comme le serviteur de Dieu continuait de publier la vanité des idoles et la vérité de notre sainte religion que ce juge ne voulait pas reconnaître, il tomba de son siége et expira en disant : « Le Dieu de Venant est le vrai Dieu, vous devez l'adorer et détruire nos fausses divinités ». Cet accident ayant été rapporté à Antiochus, il commanda que le Saint fût à l'heure même exposé aux lions, pour en être déchiré. Ces cruels animaux coururent aussitôt à lui ; mais, au lieu de le dévorer, ils se mirent à ses pieds comme des agneaux et lui laissèrent la liberté de prêcher encore au peuple la foi de Jésus-Christ. Les bourreaux furent donc contraints de le ramener en prison.

Le lendemain, Porphyre, ce saint prêtre dont nous avons parlé, vint trouver le gouverneur, et lui raconta une vision qu'il avait eue la nuit précédente, dans laquelle tous ceux qui avaient été baptisés par saint Venant lui avaient apparu tout éclatants de lumière ; et lui, au contraire, environné de très-épaisses ténèbres. Antiochus, transporté de colère, lui fit sur-le-champ trancher la tête, et commanda qu'on traînât Venant, le reste du jour, sur des ronces et des épines ; ce qui fut exécuté avec une telle cruauté, qu'il demeura demi-mort. Cependant, ayant été miraculeusement guéri, il se présenta, dès le lendemain, devant le tyran. Celui-ci le fit aussitôt précipiter du haut d'un rocher ; mais ce supplice n'eut pas plus de succès que les autres, et le Saint ne reçut aucun dommage de sa chute ; le gouverneur, de plus en plus furieux, le fit traîner mille pas hors de la ville, sur des chemins semés de pierres et de cailloux. Les bourreaux s'étaient si fort échauffés en cette exécution, qu'ils n'en pouvaient plus de soif. Alors Venant, animé de cet amour céleste, qui fait que l'on chérit ses plus grands ennemis, ayant pitié d'eux, se mit en prière, et, faisant le signe de la croix sur une pierre, il en fit sortir une source d'eau vive, qui leur servit de rafraîchissement. Cette pierre, sur laquelle, en mémoire du miracle, les genoux du Saint demeurèrent imprimés, se voit encore maintenant à Camerino, dans une église dédiée sous son nom. Plusieurs personnes se convertirent à la vue de cette merveille, et, persistant en la confession de Jésus-Christ, furent condamnées à avoir la tête tranchée. Venant les accompagna dans ce supplice, et finit glorieusement ses combats, en donnant la dernière goutte de son sang pour Jésus-Christ.

La mort de tant d'innocents fut suivie de tremblements de terre et de tonnerres si épouvantables, qu'Antiochus, tout effrayé, fut contraint de prendre la fuite ; mais il ne put éviter la vengeance divine : quelques jours après, il mourut misérablement en punition de sa cruauté. Le corps de saint Venant et ceux de ses compagnons furent enlevés par les chrétiens, qui eurent soin de les ensevelir honorablement, et ils reposent dans l'église dont nous venons de parler.

Saint Venant étant mort à quinze ans, on a tout lieu de croire que l'*équipement militaire* et le *drapeau*, avec lesquels les habitants de Camerino aiment à représenter leur Patron, désignent un soldat de Jésus-Christ plutôt qu'un soldat des empereurs, à moins que saint Venant ne fût un enfant de troupe, comme on dit. On pourrait encore dire, pour expliquer ces attributs, « que, au moyen âge, les patrons des villes étaient considérés comme chevaliers ».

Sur les monnaies et médailles que Camerino a fait frapper en l'honneur de son Patron, le Saint tient, dans la main opposée à celle qui porte l'étendard, un plan en relief de la ville qu'il protége. La fontaine, qu'il fit sourdre, peut encore servir à caractériser saint Venant.

Le martyrologe romain fait mémoire de saint Venant le 18 mai, auquel jour se célèbre sa fête, par un décret de Clément X, avec un office propre. C'est de là que nous avons tiré cette Vie; et cet office doit sans doute passer pour authentique, quelque extraordinaires que soient les merveilles que nous y avons rapportées. Le cardinal Baronius avoue, il est vrai, dans ses *Remarques*, que les Actes de ce saint Martyr, qu'il a vus à Camerino, sont remplis de choses apocryphes; mais l'Eglise en a retranché les mensonges, et ne nous en a donné que ce qu'elle a jugé être conforme à la vérité. Nous avons emprunté la *Caractéristique* au P. Cahier.

SAINT THÉODOTE, CABARETIER,

ET SEPT VIERGES, MARTYRS

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Il prit pour son bouclier, dans les tentations, la tempérance, qu'il appelait le principe de tous les biens.
Actes de saint Théodote.

Théodote était de la ville d'Ancyre, capitale de la Galatie. Dès son enfance, il fut élevé dans les maximes d'une piété solide, par les soins d'une pieuse vierge nommée Técuse. S'étant marié, il prit une hôtellerie et se mit à vendre du vin. Malgré les dangers que l'on trouve dans cette profession, il se montra toujours juste, tempérant et zélé pour la pratique de tous les devoirs du christianisme. Quoique à la fleur de l'âge, il méprisait tous les biens du monde; le jeûne, la prière et l'aumône faisaient ses délices. Non-seulement il soulageait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence; il avait aussi encouragé plusieurs fidèles à souffrir le martyre. Sa maxime était, qu'il est plus glorieux à un chrétien de vivre dans la pauvreté, que de posséder des richesses, qui ne peuvent être utiles, quand on ne les emploie pas à secourir les indigents, ceux surtout qui sont persécutés pour la foi. Il condamnait une vie molle et oisive, en disant qu'elle énerve un soldat de Jésus-Christ, et qu'un homme livré au plaisir ne peut aspirer à la couronne du martyre. Ses exhortations étaient si efficaces, qu'elles retirèrent plusieurs personnes du désordre. Dieu l'honora du don des miracles. On lit dans ses actes qu'il guérit plusieurs malades en priant sur eux ou en les touchant avec sa main. Il ne s'effraya point de la persécution allumée par Dioclétien, parce qu'il avait vécu toute sa vie comme un homme qui se dispose à verser son sang pour Jésus-Christ.

L'édit publié à Nicomédie en 303 arriva bientôt dans la Galatie, qui avait Théoctène pour gouverneur. C'était un homme cruel qui, pour faire sa cour au prince, lui avait promis d'exterminer en peu de temps le nom chrétien dans l'étendue de sa province. A peine le bruit de l'arrivée de l'édit se fut-il répandu à Ancyre, que la plupart des fidèles prirent la fuite. Plusieurs se cachèrent dans les déserts et sur les montagnes. Ce n'était parmi les païens que festins et réjouissances. Ils couraient aux maisons des chrétiens, et emportaient tout ce qui leur convenait, sans éprouver d'opposition. Il

eût été dangereux de faire entendre la moindre plainte. Si quelque chrétien se montrait en public, il fallait qu'il optât entre souffrir pour sa religion ou apostasier. On dépouillait de leurs biens les plus considérables, après quoi on les menait en prison, où ils étaient chargés de fers. On traînait ignominieusement dans les rues leurs femmes et leurs filles : on n'épargnait pas même les petits enfants, dont tout le crime était d'avoir reçu le jour de parents chrétiens.

Tandis que la persécution faisait ainsi sentir ses ravages dans la ville d'Ancyre, Théodote assistait les confesseurs prisonniers, et enterrait les corps des martyrs, quoiqu'il fût défendu, sous peine de mort, de leur rendre ce devoir. Le gouverneur avait ordonné d'offrir aux idoles toutes les denrées nécessaires à la nourriture de l'homme, avant de les exposer en vente : par là les chrétiens se voyaient réduits ou à mourir de faim, ou à participer à l'idolâtrie; ils se trouvaient même dans l'impossibilité de faire leur offrande à l'autel. Théodote s'était heureusement pourvu d'une ample provision de blé et de vin qui n'avaient point été souillés par les cérémonies sacriléges des païens. Il les vendait au prix qu'ils lui avaient coûté; ce qui mettait les fidèles en état de fournir à l'autel des oblations pures, et de se procurer des vivres dont ils pouvaient se servir sans blesser leur conscience, et sans porter ombrage aux idolâtres. C'était ainsi qu'à la faveur d'une profession autorisée par les lois, le cabaret de Théodote s'était changé en un asile pour tous les chrétiens de la ville; que sa maison était devenue un lieu de prières où l'on s'assemblait pour adorer le vrai Dieu; que les malades trouvaient chez lui une infirmerie, et les étrangers un hospice assuré. La crainte d'être découvert ne l'empêchait point de saisir toutes les occasions de faire éclater son zèle pour la gloire de Dieu.

Victor, un de ses amis, fut arrêté vers le même temps. Les prêtres de Diane l'accusèrent d'avoir dit d'Apollon qu'il avait corrompu sa propre sœur, et que c'était une honte pour les Grecs d'honorer comme dieu celui qui était coupable d'un crime que les plus effrontés libertins n'osaient commettre. Le juge lui offrit sa grâce s'il voulait se conformer à l'édit des empereurs. « Obéissez », lui disait-il, « et votre soumission sera récompensée par des charges honorables. Sachez qu'en cas d'opiniâtreté, vous devez vous attendre à de cruels supplices, et à la mort la plus douloureuse. Vos biens seront confisqués, toute votre famille périra, et votre corps, après avoir essuyé toutes sortes de tortures, sera dévoré par des chiens furieux ». Théodote, instruit du danger que courait son ami, courut à la prison où il était renfermé; il l'exhorta fortement à s'élever au-dessus des menaces des persécuteurs, et à mépriser toutes les promesses que l'on employait pour lui ravir la couronne due à la persévérance. Victor, fortifié par cette exhortation, se sentit animé d'un nouveau courage, et il souffrit patiemment les supplices, tant qu'il se souvint des instructions que Théodote lui avait données. Déjà il touchait au bout de sa carrière, mais sa fermeté l'abandonna tout à coup; il demanda du temps pour délibérer sur les propositions qu'on lui avait faites. On le reconduisit en prison, où il mourut de ses plaies, sans s'être expliqué autrement. Il laissa par là les fidèles dans l'incertitude par rapport à son salut. C'est ce qui a rendu sa réputation douteuse dans l'Eglise, et ce qui l'a privé de l'honneur que l'on y rend à la mémoire des martyrs.

Il y avait à quelques milles d'Ancyre un bourg nommé Malos. Théodote, par une disposition particulière de la Providence, y arriva précisément au moment où l'on allait jeter dans la rivière d'Halys les restes du corps du

saint martyr Valens, qui, après diverses tortures, avait été condamné à être brûlé vif. Il eut le bonheur de se procurer ces précieuses reliques; il les emporta donc avec lui pour les déposer en lieu de sûreté. Lorsqu'il était à quelque distance du bourg, il rencontra plusieurs personnes de sa connaissance. C'étaient des chrétiens que leurs propres parents avaient livrés aux persécuteurs, pour avoir renversé un autel de Diane, et auxquels le Saint avait depuis peu fait recouvrer la liberté; ils furent charmés de le voir, et ils lui rendirent grâces comme au bienfaiteur commun de tous les affligés. Théodote, de son côté, montra une grande joie à la vue des confesseurs de Jésus-Christ; il les pria d'accepter quelque rafraîchissement avant de passer outre. S'étant tous assis sur l'herbe, il envoya inviter le prêtre du bourg à venir manger avec eux, afin qu'il récitât les prières qui se disaient avant le repas [1], et celles où l'on implorait le secours du ciel pour les voyageurs.

Ceux qui avaient été envoyés rencontrèrent le prêtre qui sortait de l'église après Sexte, ou la prière de la sixième heure [2]; mais ils ne le connurent pas d'abord. Il leur raconta un songe qu'il avait eu, puis les suivit au lieu où étaient les fidèles. Il leur offrit à tous de venir prendre leur repas dans sa maison. Théodote s'en excusa en disant que sa présence était nécessaire à Ancyre, et que les confesseurs de cette ville avaient un pressant besoin de son secours. On dîna donc sur l'herbe. Le repas fini, Théodote dit au prêtre, nommé Fronton : « Ce lieu me paraît bien propre à mettre des reliques. Pourquoi différez-vous d'y bâtir une chapelle ? Il faudrait avant tout », répondit le prêtre, « que nous eussions des reliques. Dieu vous en procurera, reprit Théodote, ayez soin seulement de préparer l'édifice pour les recevoir; je vous assure qu'elles ne tarderont pas à venir ». Il tire en même temps son anneau de son doigt, et le donne à Fronton, comme un gage de la promesse qu'il lui avait faite, après quoi il reprend la route d'Ancyre. La persécution y avait causé un bouleversement semblable à celui que produit un tremblement de terre.

Parmi ceux que l'on avait arrêtés pour la foi étaient sept vierges qui, dès l'enfance, s'étaient exercées à la pratique de la vertu. Le gouverneur, les trouvant inébranlables dans la foi, les livra à de jeunes libertins pour les outrager, en mépris de leur religion, et pour leur ravir cette chasteté dont elles avaient toujours été si jalouses. Elles n'avaient pour se défendre que les prières et les larmes qu'elles offraient à Jésus-Christ; elles protestaient aussi contre la violence qu'on pourrait leur faire. Un de la troupe des libertins, qui surpassait les autres en impudence, saisit Técuse, la plus âgée des vierges, et la tira à part. Celle-ci, fondant en pleurs, se jette à ses pieds, et lui parle ainsi : « Mon fils, que prétendez-vous faire ? Considérez que nous sommes consumées de vieillesse, de jeûnes, de maladies et de tourments. J'ai plus de soixante-dix ans, et mes compagnes ne sont guères moins âgées Il vous serait bien honteux d'approcher des personnes dont les corps, semblables à des cadavres, seront bientôt la proie des bêtes et des oiseaux; car le gouverneur a ordonné qu'on nous privât de la sépulture ». Ayant ensuite ôté son voile pour lui montrer ses cheveux blancs, elle ajouta : « Laissez-vous attendrir par ce que vous voyez; peut-être avez-vous une mère de mon âge. Si cela est, qu'elle devienne notre avocate auprès de vous. Nous ne demandons que la permission de verser librement des larmes. Puisse Jésus-Christ vous récompenser, si, comme je l'espère, vous nous

1. Nec enim cibum sumere consueverat sanctus, nisi benedicente presbytero. Act.

2. Ou de midi. *Tierce*, chez les anciens, correspondait à notre neuvième heure du matin, et *none* à notre troisième heure d'après-midi, à peu de différence près.

épargnez ! » Un discours si touchant éteignit le feu impur dans le cœur des jeunes libertins; ils mêlèrent même leurs larmes à celles des sept vierges, et se retirèrent en détestant l'inhumanité du juge.

Théoctène, ayant appris qu'elles avaient conservé leur pureté, se servit d'un autre moyen pour vaincre leur constance. Il se proposa de les faire initier aux mystères de Diane et de Minerve, et de les établir prêtresses de ces prétendues divinités. Les païens d'Ancyre avaient coutume d'aller tous les ans laver dans un étang voisin les images de leurs déesses. Le jour de la cérémonie étant alors arrivé, le gouverneur força les vierges à être de la fête. On devait porter les idoles en pompe, chacune dans un chariot séparé. Les sept vierges furent aussi placées dans des chariots découverts, et conduites à l'étang, afin d'y être lavées de la même manière que les statues de Diane et de Minerve. Elles étaient debout, sans vêtements, et par là exposées à l'insolence de la populace. Elles étaient à la tête de cette fête impie; venaient ensuite les chariots qui portaient les idoles, et que suivait un grand concours de peuple. Théoctène, accompagné de ses gardes, fermait la marche.

Cependant Théodote était dans de vives inquiétudes au sujet des sept vierges, et priait Jésus-Christ de les rendre victorieuses de toutes les épreuves auxquelles elles étaient exposées; il attendait l'événement dans une maison voisine de l'église des patriarches, où il s'était renfermé avec quelques autres chrétiens. Tous restèrent prosternés et en oraison depuis la pointe du jour jusqu'à midi, qu'ils apprirent que Técuse et ses six compagnes avaient été noyées dans l'étang. Alors Théodote, transporté de joie, se redressa sur ses genoux; puis, les yeux baignés de larmes, il leva les mains au ciel, et remercia le Seigneur à haute voix d'avoir exaucé ses prières. Il demanda ensuite comment la chose s'était passée. Il lui fut répondu par un témoin oculaire que les vierges avaient été insensibles aux flatteries et aux promesses du gouverneur; qu'elles avaient repoussé avec indignation les anciennes prêtresses de Diane et de Minerve, qui leur présentaient la couronne et la robe blanche, comme une marque du sacerdoce qu'on leur conférait; que le gouverneur avait ordonné qu'on leur attachât de grosses pierres au cou, et qu'on les jetât à l'endroit où l'étang avait le plus de profondeur; que l'ordre ayant été exécuté, elles avaient perdu la vie sous les eaux.

Théodote délibéra avec Polychrone, maître de la maison où il était, sur les moyens qu'on pourrait prendre pour tirer de l'étang les corps des saintes martyres; mais on apprit sur le soir que la difficulté était devenue encore plus grande, parce que le gouverneur avait posté des gardes auprès de l'étang. Cette nouvelle causa une vive douleur à Théodote : il quitta aussitôt sa compagnie pour aller à l'église des patriarches. Il n'y put entrer; les païens en avaient muré la porte. S'étant prosterné en dehors près de la conque où était l'autel, il pria quelque temps; de là il se rendit à l'église des Pères, dont la porte était aussi murée : mais tandis que, prosterné contre terre, il répandait son âme en la présence de Dieu, un grand bruit vint frapper ses oreilles. Il s'imagina qu'on le poursuivait; il s'enfuit, et retourna dans la maison de Polychrone, où il passa la nuit. Pendant qu'il dormait, Técuse lui apparut, et lui parla ainsi : « Vous dormez, mon fils, sans penser à nous. Auriez-vous oublié les instructions que je vous ai données pendant votre jeunesse, et les soins que j'ai pris pour vous conduire à la vertu, contre l'attente de vos parents ? Lorsque je vivais sur la terre, vous m'honoriez comme votre mère; mais vous me négligez après ma mort,

et vous ne me rendez pas les derniers devoirs. Voudriez-vous que nos corps devinssent la proie des poissons ? Vous devez vous hâter, parce qu'un grand combat vous attend dans deux jours. Levez-vous donc, et allez à l'étang; mais gardez-vous d'un traître ».

Théodote à son réveil se leva, et raconta la vision qu'il avait eue à ceux qui étaient dans la maison. Lorsque le jour fut venu, deux chrétiens s'approchèrent de l'étang pour reconnaître la garde. On espérait que les soldats se seraient retirés à cause de la fête de Diane; mais on s'était trompé. Les fidèles redoublèrent leurs prières, et furent jusqu'au soir sans manger; alors ils sortirent, portant des faux aiguisées pour couper les cordes qui tenaient les corps saints attachés aux pierres. La nuit était fort obscure, la lune et les étoiles ne donnaient aucune lumière. Etant arrivés au lieu où se faisaient les exécutions, et où personne n'osait aller après le coucher du soleil, ils furent saisis d'horreur à la rencontre des têtes coupées que l'on avait fichées sur des pieux, ainsi que des restes hideux de corps brûlés; mais ils entendirent une voix qui appelait Théodote par son nom, et qui lui disait d'avancer sans rien craindre. Effrayés de nouveau, ils formèrent le signe de la croix sur leur front [1], et ils virent à l'instant une croix lumineuse du côté de l'orient. S'étant mis à genoux, ils adorèrent Dieu et continuèrent leur route. L'obscurité était si grande, qu'ils ne s'entrevoyaient pas. Il tombait en même temps une grosse pluie qui gâtait tellement le chemin, qu'ils pouvaient à peine se soutenir.

Au milieu de tant de difficultés, ils eurent encore recours à la prière, et ils furent exaucés. Ils virent tout à coup un flambeau qui leur montrait la route qu'ils devaient tenir. Dans le même instant deux hommes vêtus d'habits éclatants leur apparurent, et dirent : « Prenez courage, Théodote, le Seigneur Jésus a écrit votre nom parmi ceux des martyrs; il nous envoie pour vous recevoir. C'est nous que l'on appelle *Pères*. Vous trouverez près de l'étang saint Sosandre armé, dont la vue épouvante les gardes : mais vous n'auriez pas dû mener un traître avec vous ».

Cependant l'orage continuait, et le tonnerre grondait horriblement. La tempête, accompagnée d'un vent furieux, incommodait beaucoup les gardes, qui, malgré cela, restaient toujours à leur poste : mais lorsqu'ils virent un homme armé de toutes pièces et environné de flammes, ils furent tellement effrayés qu'ils s'enfuirent dans des cabanes du voisinage. Les fidèles, à la faveur de leur guide, vinrent sur le bord de l'étang. Le vent soufflait avec tant de violence, que, poussant l'eau vers les bords, il découvrait le fond où étaient les corps des vierges. Théodote et ses compagnons les ayant retirés, les emportèrent et les enterrèrent près de l'église des patriarches. Les noms des sept vierges étaient Técuse, Alexandrie, Claudie, Euphrasie, Matrone, Julitte et Phaine.

Le lendemain toute la ville fut en rumeur à l'occasion du bruit qui se répandit qu'on avait enlevé les corps des sept vierges. Dès qu'un chrétien paraissait, on l'arrêtait aussitôt pour l'appliquer à la question. Théodote, apprenant qu'on en avait déjà saisi un grand nombre, voulait aller se livrer lui-même, et avouer le fait; mais il en fut empêché par les frères. Cependant Polychrone, déguisé en paysan, se rendit à la place publique, pour mieux s'assurer de tout ce qui se passait dans la ville. Il fut reconnu malgré son déguisement, et conduit devant le gouverneur, qui le fit appliquer à la question. Il souffrit d'abord avec patience; mais il ne put tenir contre l'idée de la mort dont on le menaçait. Il dit que Théodote avait enlevé les

1. Perterrefacti, crucis signum suæ quisque impressit fronti. Act.

corps des sept vierges, et indiqua le lieu où ils avaient été enterrés. Le gouverneur ordonna sur-le-champ qu'on allât les exhumer, et qu'on les brûlât. Les chrétiens reconnurent alors que Polychrone était le traître dont ils avaient été avertis de se garder.

Théodote, informé de la trahison du malheureux Polychrone, vit bien que son heure était venue. Il dit adieu aux frères, leur demanda le secours de leurs prières, et ne pensa plus qu'à se préparer au combat. Il pria lui-même longtemps avec eux, afin d'obtenir de Dieu la fin de la persécution et la paix de l'Eglise; on s'embrassa ensuite de part et d'autre avec beaucoup de larmes. Théodote, ayant fait le signe de la croix sur tout son corps [1], marcha d'un pas intrépide au lieu du combat. Il rencontra deux bourgeois de ses amis qui l'exhortèrent à pourvoir à sa sûreté pendant qu'il en était temps encore. « Les prêtresses de Diane et de Minerve », lui dirent-ils, « sont présentement avec le gouverneur, auprès duquel elles vous accusent de détourner le peuple d'adorer leurs déesses ! Polychrone est là aussi pour soutenir ce qu'il a avancé touchant l'enlèvement des corps saints. Si vous m'aimez toujours, répondit Théodote, ne faites point d'efforts pour me détourner de mon dessein; allez plutôt dire au gouverneur que celui qu'on accuse d'impiété est à la porte, et qu'il demande audience ».

Ayant ainsi parlé, il prit les devants, et parut tout à coup en la présence de ses accusateurs. Lorsqu'il fut entré, il regarda en souriant le feu, les roues, les chevalets et les autres instruments de supplice que l'on avait préparés. Théoctène lui dit qu'il était en son pouvoir de ne pas souffrir les tortures dont il était menacé; il lui offrit son amitié, l'assura de la bienveillance de l'empereur, et lui promit de le faire gouverneur de la ville et prêtre d'Apollon, s'il voulait travailler à détromper les chrétiens, et à les faire renoncer au culte de ce Jésus qui avait été crucifié sous Pilate. Théodote, dans sa réponse, releva la grandeur, la sainteté, les miracles de Jésus-Christ; en même temps il montra l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie, surtout par le détail des crimes infâmes qui étaient attribués aux dieux par les poëtes et les historiens. Son discours jeta les païens dans une étrange fureur. Les prêtresses de Diane et de Minerve était tellement transportées de rage, qu'elles s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs habits et mettaient en pièces les couronnes qu'elles portaient sur la tête. Ce n'étaient que cris confus parmi la populace, qui demandait justice contre l'ennemi des dieux.

Théodote fut donc étendu sur le chevalet. Chacun des païens s'empressa de le tourmenter, afin de signaler son zèle pour ses prétendues divinités. Plusieurs bourreaux, qui se relevaient tour à tour, lui déchiraient le corps avec des ongles de fer. On versa ensuite du vinaigre sur ses plaies, et on y appliqua des torches ardentes. Le martyr, sentant l'odeur de sa chair brûlée, tourna un peu la tête. Le gouverneur à ce mouvement crut qu'il cédait à la violence des tortures. « Vous ne souffrez », lui dit-il, « que pour avoir manqué de respect à l'empereur et méprisé les dieux. Vous vous trompez », lui répondit Théodote, « si vous attribuez à la lâcheté le mouvement de tête que j'ai fait. Je ne me plains que du peu de courage des ministres de vos ordres. Faites-vous donc obéir; inventez de nouveaux supplices pour voir quelle force Jésus-Christ inspire à ceux qui souffrent pour lui. Connaissez enfin que quiconque est soutenu par la grâce du Sauveur, est supérieur à toute la puissance des hommes ». Le gouverneur, qui ne se possédait pas de rage, lui fit frapper les mâchoires et casser les dents avec des pierres.

1. Totumque corpus suum crucis signo muniens, in stadium processit animo imperterrito. Act.

« Vous pouvez », lui disait le martyr, « me faire encore couper la langue; Dieu entend jusqu'au silence de ses serviteurs ».

Les bourreaux étaient épuisés de forces, tandis que Théodote paraissait insensible aux souffrances. Le gouverneur le renvoya en prison, le réservant toutefois à de nouvelles tortures. Le martyr, en passant par la place, montrait son corps tout déchiré, comme une marque de la puissance de Jésus-Christ et de la force qu'il communique à ceux qui lui demeurent fidèles, de quelque condition qu'ils soient. « Il est juste », disait-il en faisant remarquer ses plaies, « d'offrir de semblables sacrifices à celui qui nous a donné l'exemple, et qui a daigné s'immoler pour nous ».

Cinq jours après, le gouverneur le fit reparaître devant son tribunal. On l'étendit de nouveau sur le chevalet, et l'on rouvrit toutes ses plaies; on le coucha ensuite sur la terre couverte de morceaux de tuile tout rouges de feu. Cette horrible torture ne pouvant ébranler sa constance, il souffrit une troisième fois celle du chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête; il ordonna en même temps de brûler son corps, de peur que les chrétiens ne lui donnassent la sépulture.

Quand Théodote fut arrivé au lieu de l'exécution, il remercia Jésus-Christ de l'avoir soutenu par sa grâce au milieu de ses tourments, et de l'avoir choisi pour être un des citoyens de la Jérusalem céleste; il le pria aussi de mettre fin à la persécution, d'avoir pitié de son Eglise affligée, de lui rendre enfin la paix. S'étant ensuite tourné vers les chrétiens qui l'accompagnaient, il dit : « Ne pleurez pas ma mort; mais bénissez plutôt Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'a fait terminer heureusement ma course, et remporter la victoire sur l'ennemi. Lorsque je serai dans le ciel, je m'adresserai à Dieu avec confiance, et je le prierai pour vous [1] ». Après avoir parlé ainsi, il reçut avec joie le coup qui consomma son sacrifice. Le bûcher sur lequel on mit son corps parut environné d'une lumière si éclatante, que personne n'osait en approcher pour l'allumer. Le gouverneur, l'ayant appris, commanda des soldats pour garder la tête et le tronc du martyr en cet endroit.

Ce jour-là même, Fronton, prêtre de Malos, vint à Ancyre pour chercher les reliques que Théodote lui avait promises; il apportait aussi l'anneau que le Saint lui avait laissé comme un gage de sa promesse. Il était venu avec une ânesse chargée de vin, provenant d'une vigne qu'il cultivait de ses propres mains. Il n'arriva qu'au commencement de la nuit. Son ânesse, épuisée de fatigues, s'abattit auprès du bûcher, par un effet de la Providence. Les gardes invitèrent Fronton à demeurer avec eux, l'assurant qu'il serait mieux que dans toute autre hôtellerie. Ils avaient fait une hutte avec des branches de saules et de roseaux, et avaient allumé du feu auprès. Comme leur souper était prêt, ils proposèrent à Fronton de manger avec eux. Celui-ci accepta la proposition, et leur fit goûter de son vin, qu'ils trouvèrent excellent, et dont quelques-uns burent jusqu'à s'échauffer un peu.

Dans la conversation, ils racontèrent ce qu'ils avaient souffert au sujet de l'enlèvement des sept vierges, qu'ils disaient avoir été fait par un *homme de bronze;* ils ajoutèrent qu'ils gardaient alors le corps de cet homme. Le prêtre les pria de s'expliquer et de le mettre au fait de cette aventure. Un de la troupe lui rapporta en détail ce qui était arrivé aux sept vierges, et de quelle manière leurs corps avaient été tirés de l'étang. Il dit ensuite qu'un nommé Théodote, bourgeois d'Ancyre, avait souffert les plus affreux

1. Deinceps enim in cœlis cum fiducia Deum pro vobis deprecabor. Act.

tourments avec une insensibilité qui les portait à lui donner le titre d'*homme de bronze;* que le gouverneur l'avait condamné à mort; qu'ils étaient chargés de garder son corps, et qu'ils devaient s'attendre à une rigoureuse punition, s'il leur était enlevé.

Fronton remercia Dieu de cette découverte, et le pria de l'assister dans la circonstance où il se trouvait. Après le souper, il épia le moment où les gardes seraient profondément endormis. N'ayant plus rien à craindre de leur part, il prit le corps du martyr, lui remit son anneau au doigt, et le chargea avec la tête sur le dos de son ânesse. Lorsqu'elle fut dans le chemin, il la laissa aller seule, et elle retourna d'elle-même au bourg de Malos, où l'on bâtit depuis une église sous l'invocation de saint Théodote. Ce fut ainsi que s'accomplit la promesse que le saint martyr avait faite à Fronton de lui fournir des reliques.

On donne comme attributs à saint Théodote le *comptoir* qui rappelle sa profession, la torche et l'épée qui furent les instruments de sa mort.

Tiré des Actes sincères, publiés par Dom Ruinard. Ils ont pour auteur Nilus, qui, emprisonné avec Théodote, avait été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. Voyez Tillemont, etc.

SAINT FÉLIX DE CANTALICE, CAPUCIN

1513-1587. — Papes : Léon X; Sixte V.

Gardons-nous bien de confirmer, par notre indolence, cette proposition de saint Bernard : « Il y en a plus qui se convertissent du vice à la vertu qu'il n'y en a dont la ferveur prenne sans cesse de nouveaux accroissements.

Ce bon religieux naquit à Cantalice, au pied du mont Apennin, sur les confins de l'Ombrie ou du duché de Spolète, l'an de grâce 1513. Ses parents étaient pauvres et laboureurs de profession, mais ils avaient beaucoup de piété ; et, comme le père s'appelait Saint et la mère Sainte, ils ne démentaient pas par leur vie et leurs actions l'excellence de leur nom. Saint en donna un beau témoignage, lorsque, voyant expirer une fille de son fils aîné, il lui dit avec larmes, mais d'un esprit prophétique : « Allez en paix, ma petite Sainte, avec la bénédiction de Dieu et la mienne, je vous suivrai de près : samedi prochain j'espère vous voir ». Ce qu'il avait prédit arriva effectivement, bien que, lorsqu'il proféra ces paroles, il fût en pleine santé.

Félix fut le troisième de quatre enfants qu'il eut de son mariage. Elevé fort soigneusement dans cette école domestique, il fit d'abord de si grands progrès dans la vertu, qu'on le considérait déjà comme un Saint. Les enfants, lorsqu'ils le voyaient approcher, se disaient l'un à l'autre, par respect : « Voici Félix, voici le Saint ». Dès qu'il fut en état de rendre quelque service à la famille, son père l'employa à garder les bestiaux à la campagne ; et là, tandis que ses compagnons dormaient la nuit, ou que le jour ils prenaient quelque divertissement, il se retirait secrètement, et se jetant à genoux au pied d'un chêne, devant une croix qu'il y avait gravée, il faisait ses prières et méditait les douleurs de Notre-Seigneur en sa Passion ; outre cela, il récitait, le plus souvent qu'il pouvait, le *Pater* et *l'Ave, Maria.*

A l'âge de douze ans, il se loua en qualité de berger à un seigneur nommé Marc Tulle Pichi ou Picarelli. Alors, il ajouta à ses dévotions ordinaires la sainte communion et l'assistance plus fréquente au saint sacrifice de la messe. Pour l'entendre, il abandonnait quelquefois ses troupeaux à la Providence, qui envoyait un gardien mystérieux : beaucoup de personnes ont assuré avoir vu ce berger inconnu et extraordinaire. Lorsque Félix fut plus âgé et plus fort pour en avoir soin, il fut appliqué par son maître à la charrue et aux autres travaux de la vie rustique : il donna partout des preuves de sa vertu. Il était extrêmement sobre, fort exact à observer les jeûnes commandés par l'Eglise ; et bien qu'il travaillât toute la journée, néanmoins, ces jours-là, il ne mangeait qu'une seule fois vers le soir. Il était l'ennemi déclaré du mensonge, des murmures et des mauvais discours, et, pour les mieux éviter, il parlait peu. Il était toujours humble, patient et si plein de douceur, que quand quelqu'un l'offensait, il ne se vengeait point autrement qu'en lui disant : « Allez, puissiez-vous devenir Saint ! » Il se plaisait à entendre faire la lecture des bons livres. Comme un jour il écoutait attentivement la vie des saints anachorètes d'Egypte, il conçut un si grand désir de les imiter, qu'il se proposait déjà de se faire ermite ; mais, rentrant en lui-même et considérant les périls de la vie solitaire, il résolut de prendre plutôt l'habit des Frères Mineurs avec la réforme des Capucins ; un de ses cousins l'en voulant détourner, à cause de la rigueur de leur vie qui est si austère, il lui dit en deux mots : « Qu'il voulait être religieux tout de bon, ou ne s'en pas mêler ». Dieu le fortifia dans cette résolution par un accident assez étrange.

Comme il était fort bon laboureur, on lui donna un jour commission de dompter et de dresser au joug deux jeunes taureaux. A peine étaient-ils attelés, que le seigneur Tulle, son maître, s'étant présenté à l'improviste, vêtu de noir, ces animaux s'épouvantèrent ; furieux, ils se mirent à courir impétueusement. Comme Félix les voulut arrêter, ils le jetèrent par terre, le foulèrent aux pieds et lui passèrent la charrue sur le corps ; il devait mourir mille fois de cet accident ; néanmoins, par une singulière providence de Dieu, il n'en reçut aucun mal, quoique tous ses habits fussent en pièces. Le serviteur et le maître reconnurent le doigt du Très-Haut, qui n'aime pas qu'on diffère l'exécution des promesses qu'on lui a faites ; Félix n'eut donc pas de peine à obtenir son congé pour se consacrer au service d'un plus grand Maître, dans l'Ordre des Capucins : il vint trouver le gardien du couvent de Civita-Ducale, peu éloigné de Cantalice, pour lui demander l'habit de son Ordre. En vain ce Père lui exposa combien la vie d'un capucin est dure et pénible, il ne fit qu'enflammer les désirs de Félix. Il le conduisit alors dans l'église, et, lui montrant sur une croix notre Seigneur tout sanglant, tout livide, il dit : « Voici, jeune homme, ce que Jésus-Christ a souffert pour nous ». A cette vue, et au ton pathétique du religieux, Félix sentit son cœur ému et versa d'abondantes larmes. Ces pieux sentiments semblèrent au Père gardien une nouvelle marque de vocation : il envoya donc le jeune postulant, avec une lettre de recommandation, à Rome, vers le Provincial. Il avait alors près de trente ans ; on lui fit faire son noviciat au couvent d'Ascoli. Il y parut, dès le premier jour, tout pénétré de l'esprit de son Ordre. Souvent il se jetait aux pieds du maître des novices, le priant de doubler ses mortifications et de le traiter avec plus de rigueur que les autres, qui étaient, à l'entendre, plus dociles que lui, et plus portés à la vertu.

Il fit ses vœux en 1545. Quatre ans après, ses supérieurs l'envoyèrent

à Rome ; là il exerça pendant quarante ans l'office de quêteur, de la manière la plus édifiante. Pendant ses quêtes, il disait de temps en temps à son compagnon : « Allons mon frère, le chapelet à la main, les yeux en terre et l'esprit au ciel ». Il observait un silence fort rigoureux, car il ne parlait presque point ; et, quand il le faisait, c'était toujours avec une grande simplicité et une extrême douceur. Et ce qui est admirable, quoiqu'en sa jeunesse il eût été élevé dans la rusticité des gens de la campagne, il avait néanmoins des manières très-polies, qui le faisaient aimer autant que sa sainteté le faisait admirer. Sa démarche, son maintien seuls suffisaient pour inspirer de la piété. Comme son office l'empêchait de visiter les malades pendant le jour, il ne manquait pas, la nuit, de les voir l'un après l'autre, et de les soulager en tout ce qui lui était possible. Il ne se contentait pas de ceux du couvent : il en cherchait par toute la ville de Rome, autant que l'obéissance et sa charge le lui pouvaient permettre, et ceux qu'il voyait le plus volontiers, c'étaient les plus nécessiteux et ceux dont les maladies pouvaient donner le plus de répugnance. Il employait les dimanches et les fêtes à la visite des hôpitaux publics, pour y servir les pauvres. Sa charité s'étendait sur tous les affligés, à qui il distribuait non-seulement des consolations, mais des soulagements. Quand il apercevait quelques pauvres honteux, il les secourait aussitôt ; il quêtait pour leurs nécessités avec plus d'affection que si elles eussent été les siennes propres : c'est ainsi qu'il a sauvé plusieurs personnes du déshonneur et du désespoir.

Il était si zélé pour la gloire de Dieu, qu'il faisait indifféremment la correction fraternelle aux grands et aux petits ; et quand il rencontrait quelque jeune débauché dans la rue, il l'arrêtait tout court pour lui faire une remontrance salutaire. Deux gentilshommes avaient mis l'épée à la main pour vider leur querelle : ils étaient dans la plus grande chaleur du duel : frère Félix survint fort à propos, et, du plus loin qu'il les vit, il leur cria de toutes ses forces : *Deo gratias, mes frères ; Deo gratias ; dites tous deux : Deo gratias !* Ils n'étaient guère alors en état d'écouter personne ; cependant la parole de Félix eut tant de force sur eux, qu'ils s'arrêtèrent tout court, et dirent tous deux : *Deo gratias !* Ensuite, ils prirent pour arbitre de leur différend, le saint frère, qui les réconcilia et les rendit excellents amis. Il n'avait pas moins de sagesse que de zèle dans les corrections qu'il faisait.

Un jour, qu'il était chez un juge de la ville que l'on nommait Bernardin Biscia, on apporta à ce juge un jeune veau avec une lettre pleine de compliments pour lui recommander un procès. Il en fit la lecture, et, pendant ce temps, cet animal fit entendre des mugissements. Le bienheureux Félix en profita pour lui dire : « Seigneur Bernardin, entendez-vous bien le langage de cet animal ? Il vous prie de donner gain de cause à ceux qui vous l'envoient ; mais, prenez garde de ne rien faire contre votre conscience, de crainte qu'au jour du jugement ces dons ne soient à votre confusion ». Il avait la répartie si prompte et si adroite, qu'il tournait tout à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain. Ayant une fois promis quelques petites croix à la princesse Colona, il arriva par hasard qu'il fut obligé de les distribuer à d'autres personnes. La princesse s'en plaignit, et lui dit agréablement : « Voilà qui est beau, mon frère, de promettre et de ne pas tenir. — Mais combien de choses, lui repartit frère Félix, promettons-nous à Dieu, que nous ne lui tenons pas ? »

Il contracta une étroite amitié avec saint Philippe de Néri, qui était alors à Rome ; et, toutes les fois qu'ils se rencontraient ensemble, ils se saluaient avec affection, mais d'une façon bien nouvelle : car ils se souhai-

taient l'un à l'autre les supplices du fouet, de la roue, du chevalet et de toutes sortes d'autres tourments pour Jésus-Christ, et souvent ils demeuraient tous deux bien du temps sans parler, comme saisis et tout transportés de joie.

Que dirions-nous après cela des autres vertus de notre bienheureux? Il avait tant d'estime de l'obéissance, qu'il demeura avec joie toute sa vie dans l'office le plus humiliant. Le cardinal de Sainte-Séverine, protecteur de l'Ordre, lui ayant demandé, dans sa vieillesse, s'il ne voudrait pas bien être déchargé de sa quête, il lui repartit avec humilité : « Monseigneur, un bon soldat doit mourir l'épée à la main, et un âne sous sa charge ».

Il rendait encore plus rigoureuse la pauvreté extrême de ce saint Ordre. Jamais il ne porta de tunique ni en hiver ni en été, mais seulement un pauvre habit extrêmement court et étroit et tout garni de pièces. Il évitait de voir ses parents, comme une chose indigne d'un bon religieux, et un jour qu'il approcha de Cantalice, il n'y entra pas; mais comme il fut obligé de loger dehors, chez une de ses cousines, voyant qu'elle lui préparait une paillasse et une couverture, il s'en alla passer la nuit sous un arbre. Il ne pouvait rien souffrir qui fût contre l'honnêteté; non-seulement il avait horreur des paroles libres, mais il ne pouvait même écouter celles qui étaient suspectes.

Quant à ses abstinences et à ses mortifications corporelles, il semble qu'il ait entrepris de renouveler toutes les austérités des anciens Pères de la Thébaïde. Il observait exactement tous les Carêmes de l'Ordre et jeûnait au pain et à l'eau tout le temps qui avait été sanctifié par le jeûne de son saint patriarche. Il avait tant de haine de lui-même, qu'il ne pouvait se traiter assez mal à son gré. Il couchait sur des planches qu'il couvrait d'une vieille natte et n'avait qu'un tronc de bois, ou tout au plus un fagot de sarment pour chevet. Il ne dormait ordinairement que deux heures, et trois quand il était incommodé. Il passait le reste de la nuit en prières, pendant lesquelles il prenait trois fois la discipline, et souvent autant de fois pendant le jour. Il portait, outre cela, une chemise de mailles sous son habit, particulièrement quand il visitait les sept églises de Rome.

Il fut sujet, sur la fin de sa vie, à une irritation d'entrailles qui lui causait d'extrêmes douleurs ; mais il les souffrait de si bon cœur, qu'il les appelait des faveurs du ciel et des roses du paradis; et, quand elles étaient plus aiguës, il les charmait par quelque cantique spirituel qui ravissait même ceux qui le voyaient souffrir. Ces saints transports de joie, au milieu des douleurs les plus cuisantes, font assez voir l'excellence de sa patience. Il fut toujours si éloigné de toute sorte de vanité et de complaisance de lui-même, qu'il se croyait indigne de converser avec les autres frères : c'est pourquoi, lorsqu'il se trouvait avec eux, il parlait peu ou ne parlait point du tout. Jamais il ne permettait aux séculiers de lui baiser les mains (comme c'est la coutume en Italie de le faire par respect envers les ecclésiastiques et les religieux), à moins qu'il ne fût surpris. Et quand il prévoyait que cela devait arriver, il faisait rendre cet honneur à son compagnon. Il avait beaucoup de vénération pour les prêtres, et ne leur parlait jamais qu'avec un très-grand respect. Il a toujours fait son possible pour ne paraître qu'un homme fort simple, afin de mieux cacher les grâces particulières qu'il recevait de Dieu. Il ne s'est servi de sandales qu'en son extrême vieillesse, et quand on lui demandait pourquoi il allait nu-pieds : « Parce que », disait-il, « je marche plus à mon aise ». Il ne pouvait souffrir qu'on dît rien à sa louange, et quand on le faisait il prenait aussitôt la fuite.

Il avait une dévotion singulière à la très-sainte Vierge ; il jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes, avec le Carême entier que saint François faisait en son honneur, depuis l'Octave des apôtres saint Pierre et saint Paul jusqu'à son Assomption. Il récitait son rosaire tous les samedis, et tous les jours le chapelet, mais avec tant de tendresse qu'il était souvent obligé de l'interrompre par l'excès des douceurs qu'il sentait en son âme. Il avait tant d'amour et de respect pour le nom de Jésus, qu'il le proférait en tout lieu et dans toutes les occasions. Lorsqu'il rencontrait des enfants, il leur criait : « Dites : Jésus, mes enfants ; dites tous : Jésus ! » D'autres fois, il leur faisait dire : *Deo gratias !* Aussi, les petits enfants, qui savaient sa dévotion, n'attendaient pas qu'il le leur commandât ; mais dès qu'ils le voyaient de loin, ils criaient : *Deo gratias, frère Félix ; Deo gratias !* Et lui, ravi et pleurant de joie, leur répondait le plus haut qu'il pouvait : *Deo gratias, mes enfants ; Dieu vous bénisse, Deo gratias !* Quand il servait la messe, il n'y pouvait presque pas répondre à cause des larmes qu'il versait en abondance, et des douceurs qui inondaient son cœur. Sa dévotion était aussi fort sensible envers la passion de Notre-Seigneur ; et lorsqu'il en entendait faire la lecture, principalement dans la semaine sainte, il pleurait si amèrement, qu'il arrosait le pavé de ses larmes. Ses méditations continuelles lui acquirent une union habituelle et si intime avec Dieu, qu'il était toujours en contemplation et si fort éloigné de lui-même, que souvent il ne connaissait pas ceux avec qui il conversait, quoique son office de quêteur l'obligeât de traiter avec toutes sortes de personnes. On rapporte qu'un religieux lui demandant un jour comment, parmi l'embarras du monde et une infinité d'objets si différents, il pouvait se tenir toujours en la présence de Dieu, il lui répondit : « Toutes les créatures de la terre sont capables de nous élever à Dieu si nous savons les regarder d'un œil droit [1] ».

Il ne dormait qu'environ deux heures ; ensuite il allait à l'Eglise et y demeurait en prières jusqu'à Prime ; puis il servait la première messe, à laquelle ordinairement il communiait tous les jours. Pour les fêtes et les dimanches, il en entendait plusieurs, outre celle qu'il servait. Enfin, le soir, en revenant de sa quête, il ne manquait jamais de rentrer dans l'église, où, après une profonde révérence, il baisait la terre devant le très-saint Sacrement.

Ce fut durant ces visites à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie qu'un religieux-prêtre, épiant secrètement ce qu'il faisait, l'aperçut debout, au milieu de l'église, les bras ouverts et comme en extase, qui s'écriait et disait avec de grands soupirs : « Seigneur, je vous recommande ce pauvre peuple ; je vous recommande nos bienfaiteurs. Miséricorde, grand Dieu, faites-leur miséricorde ! » Après avoir fait cette prière pendant un quart d'heure, il s'arrêta tout court, et demeura deux ou trois heures les bras étendus en croix et immobile, comme s'il eût été mort. Une autre fois, il eut un si violent transport d'amour pour son Sauveur, que, courant au maître-autel, il pria et conjura la sainte Vierge de lui donner pendant ce temps son petit Jésus ; en effet, cette bonne Mère lui apparut, et, pour le contenter, elle lui mit son cher Fils entre les mains.

Toutes ces grâces et ces grandes faveurs du ciel, qui ne purent être cachées, le firent si fort considérer dans Rome, que, durant sa vie même, chacun le regardait comme un Saint. Etant âgé de soixante-douze ans, Dieu lui fit savoir, par révélation, qu'il mourrait bientôt. En effet, quelque

1. N'est-il pas dit quelque part, dans l'Evangile : « Si votre œil est droit, tout sera droit en vous ». (Matth., VI, 22 ; Luc, XI, 34.)

temps après, il tomba dangereusement malade. Durant sa maladie, il se dérobait souvent à l'infirmier pour aller dans l'église, bien qu'il fût si faible, qu'on était obligé de le rapporter évanoui et demi-mort en sa cellule. C'était pour lui une croix d'être couché sur un matelas qu'on lui avait donné malgré lui, et il croyait que ce n'était pas là mourir assez pauvrement, ni comme un religieux de Saint-François devait mourir. Lorsqu'il eut reçu les derniers Sacrements, la sainte Vierge lui apparut suivie d'une belle troupe d'anges, pour le fortifier dans ce dernier passage.

Il en fut si ravi de joie, qu'il s'écria de toutes ses forces : *Oh ! oh ! oh !* et demeura ensuite près d'un demi-quart d'heure les bras étendus et levés vers le ciel. L'ennemi de tout bien le voulut tenter de désespoir et d'infidélité ; mais l'homme de Dieu l'arrêta tout court, lui disant : « Que c'était son Sauveur qui le devait juger, et qu'il ne pouvait se défier de sa miséricorde ; qu'au reste, il croyait tout ce que la sainte Eglise catholique croit et enseigne ». Enfin il rendit paisiblement son âme à son Créateur, dans les louanges de son saint nom et dans celles de sa sainte Mère, les finissant en ce monde le 18 mai, pour les aller continuer durant toute l'éternité dans le ciel.

Sa sainteté a paru, après sa mort, par quatre choses bien remarquables : 1° par le changement de son corps, qui, de brun qu'il était, devint aussi tendre et aussi blanc que celui d'un enfant ; 2° par la célèbre translation que l'on en fit du cimetière commun des religieux, où il avait été enterré, en un tombeau dans l'église, soutenu par des piliers de marbre qu'il avait lui-même demandés au seigneur Alexandre Poggi, en l'assurant qu'ils seraient employés pour lui ; 3° par une liqueur qui distille continuellement de son cercueil, et qui est souvent l'instrument de plusieurs merveilles ; 4° enfin, par une vertu miraculeuse que Dieu a communiquée à l'huile de la lampe qui brûle jour et nuit devant son sépulcre.

Saint Félix fut béatifié par Urbain VIII en 1625 ; canonisé par Clément XI en 1712 ; mais la Bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724, par Benoît XIII. Son corps est dans l'église des Capucins de Rome. Il y a indulgence plénière pour ceux qui, ayant rempli les conditions ordinaires, visitent le jour de sa fête une église de son Ordre.

On représente saint Félix de Cantalice avec une besace, un baril ou une dame-jeanne sur l'épaule ; un panier ou cabas au bras. Parfois il est accompagné d'un âne qui l'aidait dans ses tournées de quêteur. On trace sur sa besace vide ou gonflée, les mots *Deo gratias* qu'il prononçait avec la même piété, soit qu'il fût bien reçu, soit qu'il essuyât des refus. On le peint aussi quelquefois rencontrant saint Philippe de Néri dans la rue, et lui donnant à boire à même sa gourde ou bouteille recouverte d'osier. On sait que le Saint récitait volontiers son chapelet en parcourant les rues de Rome ; c'est pourquoi il pend souvent de sa main droite un grand chapelet qu'il égrène dévotement. Les Bollandistes donnent son portrait authentique dans leur appendice au mois de mai.

Voir les Bollandistes, mai, t. IV et t. VII de la nouv. éd., p. 793.

SAINT QUINIBERT, PATRON DE SALESCHES (IXe siècle).

La vie de saint Quinibert, patron de Salesches, près du Quesnoy, n'est presque point connue. Les religieux de Maroilles, consultés par le docte Molanus, n'ont pu constater que son existence, sa sainteté, et le culte qu'on lui rendait dans ce lieu. Il est vraisemblable qu'il appartenait à la

communauté de Maroilles, qu'il obtint de ses supérieurs de mener la vie solitaire dans un petit ermitage élevé à Salesches, et que telle fut l'origine du prieuré qui, dans la suite, y fut érigé. C'est là qu'il vécut dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et qu'il remit son âme à Dieu. Les religieux ajoutaient dans leur déposition que beaucoup de guérisons miraculeuses avaient été opérées dans ce lieu, à l'époque même où ils écrivaient, par l'intercession du pieux solitaire, et qu'une multitude de personnes du pays pouvaient en rendre témoignage.

Il y avait autrefois, dans l'église de Salesches, un grand nombre de bâtons, de béquilles, et même quelques chars que l'on conservait comme preuves et souvenirs des guérisons opérées sur des infirmes. Tout fut brûlé dans les guerres qui désolèrent le nord de la France à la fin du XVI^e^ siècle. L'abbaye de Maroilles avait inscrit le nom de saint Quinibert dans son Calendrier, et on y célébrait solennellement sa fête le 18 mai. Aujourd'hui encore les reliques du Saint sont conservées précieusement dans le village de Salesches, et exposées à la vénération des fidèles qui ont hérité, pour leur digne Patron, des sentiments de piété dont les ancêtres leur ont donné l'exemple.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINT ÉRIC IX, ROI DE SUÈDE, MARTYR (1151).

Gratulemur dulci prosa,
Laus Erici gloriosa
Prodeat in medium.
Ex radice generosa
Transplantatur vernans rosa.
D'un vieux Missel, *apud Boll.*

Eric [1] sortait d'une des plus illustres familles de Suède. Le puissant seigneur Iward était son père. Il s'appliqua dans sa jeunesse à cultiver son esprit par l'étude des sciences, et à former son cœur à toutes les vertus chrétiennes. Quand il fut en âge d'être marié, il épousa Christine, fille d'Ingon IV, roi de Suède.

Après la mort de Smercher II, les Suedois, touchés des vertus et des belles qualités d'Eric, jetèrent les yeux sur lui pour qu'il les gouvernât ; ils le placèrent donc sur le trône, en vertu de l'élection des Etats, qui s'était faite conformément aux anciennes lois du pays. Le premier soin du nouveau roi fut de veiller sur son âme avec une extrême attention. Il assujétissait la chair à l'esprit par le jeûne et les autres mortifications de la pénitence ; il vaquait assidûment aux exercices de la prière et de la contemplation, qui faisaient ses principales délices.

Ses peuples trouvaient un père en lui, ou plutôt il était le serviteur de tous ses sujets. Il travaillait avec une application infatigable à leur rendre la justice. Les malheureux étaient sûrs de sa protection ; ils pouvaient en tout temps lui porter leurs plaintes, et ils ne tardaient pas à être délivrés de l'oppression. Souvent il visitait en personne les pauvres malades, et les soulageait par d'abondantes aumônes. Content de son patrimoine, il ne levait aucune taxe sur ses sujets. Plusieurs églises furent bâties par ses soins. Il porta de sages lois pour réprimer les abus et pour assurer la tranquillité publique.

Quoiqu'il fût naturellement pacifique, il ne put se dispenser de faire la guerre. Il marcha contre les Finlandais, peuple livré aux superstitions du paganisme, et qui venait souvent piller les terres de son obéissance. Il remporta sur eux une victoire complète ; mais il ne put retenir ses larmes à la vue des corps morts étendus sur le champ de bataille. Il est bien triste, disait-il, que tant de malheureux aient péri sans avoir reçu la grâce du baptême ! Lorsqu'il eut entièrement soumis la Finlande, il chargea saint Henri, évêque d'Upsal, d'y aller prêcher la foi, et il y fit bâtir un grand nombre d'églises.

La piété d'Eric devint l'objet des railleries de quelques Suédois opiniâtrément attachés au paganisme. La haine succéda bientôt aux railleries. Magnus, fils du roi de Danemark, qui avait des vues ambitieuses sur la couronne de Suède, se mit à la tête des mécontents, et les engagea à conjurer contre les jours de leur souverain. Le saint roi entendait la messe le lendemain de l'As-

1. Les mots *Eric*, *Erric* ou *Henri*, teutoniques d'origine, ont une même signification chez les peuples du nord, et veulent dire *riche seigneur*. Saint Eric fut le neuvième roi de Suède de ce nom.

cension, lorsqu'on vint lui apprendre que les rebelles avaient pris les armes et qu'ils s'avançaient pour l'attaquer. Il répondit avec tranquillité : « Achevons au moins le sacrifice ; le reste de la fête se passera ailleurs ».

La messe finie, il se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, et afin d'épargner le sang de ses fidèles sujets, qui étaient dans la disposition de sacrifier leur vie pour sa défense, il marche seul devant ses gardes. Les conjurés, l'ayant joint, se jettent sur lui avec fureur, le renversent de son cheval, lui font souffrir mille indignités, et lui coupent la tête en haine de la religion chrétienne. Une fontaine jaillit du lieu où son sang fut répandu, et devint célèbre par la guérison des malades qui s'y abreuvaient.

Son martyre arriva le 18 mai 1151 [1]. Dieu glorifia son tombeau par plusieurs miracles. Son corps est encore tout entier à Upsal. La Suède honorait saint Eric comme son principal patron, avant qu'elle eût embrassé le luthérianisme [2].

Dans les anciens calendriers scandinaves, le 18 mai était marqué par une tête du saint roi environnée d'épis, sans doute parce qu'on mettait sous sa protection l'espoir de la moisson. — La bannière de saint Eric a joué un grand rôle dans l'histoire de la Suède, à peu près comme l'oriflamme de saint Denis dans la nôtre. Elle était regardée comme un gage de la victoire dans les combats, et plus d'une fois elle vit les Suédois repousser avec succès les Russes de la Finlande.

On représente le saint roi de Suède à genoux devant un *autel*, voulant entendre la messe jusqu'au bout, bien qu'il fût averti de l'approche des assassins; la tête environnée d'épis.

Les religieuses Carmélites d'Amiens possèdent une relique du saint roi.

Voyez l'ouvrage intitulé : *Israelis Erlandis liber de vita et miraculis sancti Erici regis, ex editione et cum notis Joannis Schefferi*. Holmiæ, 1675, in-8°. Voyez aussi Henschenius, t. IV mail, p. 186; Godescard, éd. de Bruxelles, et les *Caractéristiques* du P. Cahier.

1. En 1160, suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*.

2. Saint Eric fit recueillir les anciennes lois et constitutions de Suède en un volume qui porte le titre de *Loi du roi Eric*. Ce recueil fut confirmé, dans le XIII^e^ siècle, par le savant roi Magnus Ladulas, qui compila et publia, en 1285, un autre code sous le titre de *Garasrette*.

SUPPLÉMENT

PREMIER JOUR DE MAI

SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES.

Quand nous écrivions, en 1872, les vies de saint Philippe et de saint Jacques le Mineur, apôtres, nous ne pouvions, pour traiter la question des reliques, que nous servir des documents fournis par les Bollandistes et tous les anciens hagiographes. Or, il s'est fait, le 15 janvier 1873, une découverte précieuse dont nous sommes heureux aujourd'hui de pouvoir entretenir nos lecteurs : nous voulons parler de l'invention des corps des deux Apôtres.

Extrayons quelques lignes du décret publié à cette occasion par Son Eminence le cardinal Patrizi, doyen du Sacré Collége, archiprêtre de l'église de Latran, vicaire général de notre Saint-Père le pape Pie IX :

« La basilique des douze Apôtres, fondée, croit-on, au milieu de Rome, dès le temps de Constantin le Grand; ensuite reprise dès ses fondements et sur un plan plus vaste par le pape Pélage Ier, et achevée par le pape Jean III, qui la consacra le premier jour de mai de l'an du Seigneur 560 à Dieu et à l'honneur de ses douze Apôtres, mais principalement à Philippe et à Jacques le Mineur, se glorifiait de posséder, outre un très-grand nombre de reliques insignes de Saints, les corps sacrés des Apôtres susmentionnés, Philippe et Jacques le Mineur, ensevelis sous le maître-autel.

« Et en effet, bien qu'à cause d'incendies, de dommages et de son état menaçant ruine, cette basilique eût été restaurée et remise à neuf par plusieurs Souverains Pontifes, et qu'en dernier lieu, du temps de Clément XI et de Benoît XIII qui la consacra, les religieux mineurs conventuels de Saint-François, à la garde desquels elle avait été confiée par le pape Pie II, la rebâtissent de fond en comble avec un art, une grandeur et une majesté vraiment merveilleux, la tradition d'après laquelle les dépouilles sacrées des apôtres Philippe et Jacques le Mineur reposaient sous le maître-autel de ladite basilique, demeura toujours constante, confirmée qu'elle était par le consentement des écrivains, et par une antique inscription existant toujours dans le portique de la même basilique.

« Or, il est arrivé en ces jours, non sans un conseil de la divine Providence, que dans les restaurations qui sont faites à la basilique par les soins et la piété des mêmes religieux mineurs conventuels qui la décorent de nouvelles peintures et de dorures, aux parois aussi bien qu'à la voûte; qui y font un pavé tout de marbre et y construisent un nouvel hypogée sacré afin d'y conserver avec plus de pompe les reliques des Saints; ce sacré trésor des corps des saints apôtres Philippe et Jacques le Mineur ont été retrouvés.

« En effet, le 15 janvier de l'année courante, il nous fut donné de les découvrir sous le maître-autel qu'on voulait exhausser et rendre plus splendide, tout à fait au-dessous de la mense de l'autel, à l'intérieur du *Loculus*, revêtu en son entier de magnifiques plaques de marbre phrygien et de construction du VIe siècle, dans lequel, selon la tradition ancienne et reçue, étaient déposés les restes sacrés des deux Apôtres.

« Comme l'exigeait un si grand événement, une inspection longue et très-minutieuse fut ensuite faite par les experts dans l'art de la physique, et en même temps ils comparèrent les saintes reliques qu'on tenait pour celles de saint Jacques le Mineur avec la tête sacrée de ce même Apôtre, qu'on conserve et vénère dans l'église cathédrale d'Ancône; de plus, ceux qui sont attachés à la commission d'archéologie sacrée en firent plusieurs fois en notre présence un sérieux et

mûr examen; en présence des seigneurs cardinaux de la sainte Eglise romaine, Antoine-Marie Panebianco, prêtre du titre de la basilique, et Antonin Deluca, protecteur de l'Ordre des Mineurs Conventuels; ouï notre promoteur fiscal, nous ne pouvions goûter une plus grande jouissance qu'en prononçant et en déclarant, comme pour la gloire de Dieu tout-puissant et en vénération de ses Saints, nous prononçons et déclarons, en vertu de notre autorité ordinaire : « Qu'il conste de la vérité des corps récemment découverts sous le maître-autel de la basilique des saints Apôtres de Rome; et que, selon la tradition constante, on doit retenir que ces corps sont ceux des bienheureux apôtres Philippe et Jacques le Mineur, frère du Seigneur, et que par conséquent ils doivent être, comme il est juste, vénérés comme tels par tous les fidèles ».

« Nous voulons d'ailleurs que ces précieux gages de l'Eglise catholique soient renfermés dans une urne de marbre et déposés dans l'hypogée récemment construit directement sous ledit maître-autel, pour le culte et la vénération toujours croissante des fidèles.

« Nous voulons en outre qu'un exemplaire de ce décret en parchemin, avec l'indication du notaire dans les minutes duquel est conservé le procès-verbal de reconnaissance des saints corps de Philippe et de Jacques le Mineur, soit placé dans l'urne de marbre.

« Donné de notre résidence, le 19 avril 1873.

« *Le cardinal-vicaire,*

« P. chan. PETACCI, secrétaire ».

XIV^e^ JOUR DE MAI

SAINT GILDÉRIC OU JOUDRY, SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE SÉEZ

(VII^e^ siècle).

Saint Gildéric naquit en Ecosse, vers le commencement du VII^e^ siècle. Issu de parents pauvres, il mena de bonne heure une vie dure et laborieuse, qui le prépara aux grandes austérités qu'il pratiqua dans la suite. En effet, lorsqu'il fut parvenu à l'âge mûr, le désir d'arriver promptement à la perfection évangélique embrasa tellement son cœur, qu'il résolut d'abandonner entièrement le monde. Il fit part de ce dessein à un saint personnage, qui lui conseilla, pour rendre son sacrifice plus méritoire, d'abandonner sa patrie et de passer en France, où il pourrait mener plus facilement une vie solitaire et inconnue au monde. Ayant donc dit adieu pour toujours à ses parents, il s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour la France, et qui le déposa sur les côtes de la Neustrie, dans le diocèse de Coutances.

Après avoir sanctifié par sa présence plusieurs solitudes, il se retira dans une épaisse forêt, qui était proche de la ville d'Exmes. C'est dans la prière et la méditation des vérités éternelles qu'il avait trouvé la force nécessaire pour accomplir ces grands sacrifices. C'est la prière qui lui adoucit les austérités effrayantes qu'il pratiqua dans cette profonde solitude, sous les yeux de Dieu et des anges. En effet, après s'être bâti une petite cellule avec des branches d'arbres, il réduisit tellement sa chair sous l'obéissance de l'esprit, qu'il n'avait pour tout vêtement qu'un cilice, pour toute nourriture qu'un peu d'orge mêlé avec des écorces d'arbres. Souvent, au plus fort de l'hiver, et au milieu de la nuit, il se plongeait jusqu'aux épaules dans la rivière voisine, et restait dans cette eau glacée jusqu'à ce qu'il eût récité tout le psautier. Ayant déclaré la guerre à son corps comme à son ennemi le plus mortel, il prenait tous les moyens de l'immoler chaque jour à la gloire de Dieu.

Mais quelques efforts qu'il fît pour cacher ses austérités, elles furent découvertes, et la renommée de sa sainteté, volant de bouche en bouche, attira bientôt une foule de personnes qui venaient le visiter et se recommander à ses prières. Parmi ses pieux visiteurs, on remarqua surtout le comte d'Exmes, qui non content de lui témoigner sa vénération, lui donna quelques arpents de

terre pour y bâtir un oratoire. Le Saint ayant élevé de ses mains un petit sanctuaire, y fit placer deux autels, dont l'un fut dédié à la Mère de Dieu et l'autre à sainte Marie-Madeleine, modèle des âmes pénitentes. Il cultiva le reste du terrain qu'on lui avait donné, et par ses prières il éloigna de cette contrée les animaux nuisibles, qui venaient ravager non-seulement son petit enclos, mais encore les campagnes voisines. Un autre visiteur, qui se plaisait à combler saint Gildéric des marques de sa bienveillance, fut saint Annobert, évêque de Séez. Il le soutenait dans le chemin de la perfection, par ses exhortations paternelles, et il lui procura jusqu'à la fin de sa vie tous les secours spirituels et temporels qui furent en son pouvoir.

Saint Gildéric parvint à une grande vieillesse, tout en pratiquant ces austérités. Comblé de jours et de mérites, il quitta ce monde pour aller goûter auprès de Dieu les joies de l'éternité, après lesquelles il soupirait depuis longtemps.

Il fut enseveli dans l'oratoire qu'il avait lui-même bâti, par saint Annobert, qui voulut ainsi donner à son ami cette dernière marque de son affection sur la terre. Après avoir reposé quelque temps dans cette chapelle, son corps, objet de la vénération des fidèles, fut transféré à l'abbaye d'Almenèches. C'est de là qu'il fut enlevé, vers l'année 1137, par Geoffroy, comte de Vendôme, et déposé dans une église située entre Chauvigny et la Ville-aux-Clercs. La vénération universelle qu'inspiraient ces saintes reliques, fit bientôt donner à cette église le nom de Saint-Joudry; mais elle resta peu de temps en possession de son précieux trésor qui fut transféré dans l'église collégiale de Vendôme où il fut exposé à la vénération des religieux et des fidèles jusqu'en 1792. A cette époque, les reliques disparurent sans qu'on ait pu découvrir ce qu'elles étaient devenues. On continua cependant de rendre un culte public au Saint dans les diocèses de Blois et de Séez. Aujourd'hui, il est vrai, on ne récite plus d'office en son honneur, mais sa mémoire demeure en bénédiction dans les diocèses de Séez, de Chartres et de Blois.

Ruinée par les incursions des gens de guerre, l'ancienne église élevée sous son vocable fut reconstruite vers 1648. L'impiété révolutionnaire vint ravager à son tour cette église, en 1793. Mais elle fut rebâtie en 1835, et bénite solennellement, le 16 mai 1836, sous l'épiscopat de Mgr Pierre-François de Saussin, évêque de Blois. Elle est aujourd'hui annexée à la paroisse de Chauvigny. La statue qu'on y vénère, est grossièrement travaillée. Elle représente saint Gildéric revêtu d'une robe brune à capuchon, un chapelet pendant à sa ceinture de cuir. Il a un bréviaire ouvert entre les mains et s'appuie sur une canne à traverse [1]. Chaque deuxième vendredi du mois, le curé de Chauvigny y vient célébrer la messe, à laquelle assiste un certain nombre de pèlerins [2]. Les habitants de ces contrées ont une très-grande vénération pour le Saint. On vient l'invoquer de dix lieues à la ronde; moins connu vers Châteaudun, il est plus célèbre dans le Vendômois et le pays de Montdoubleau. La fête du Saint, que l'on célébrait le 14 mai, a été reportée au lundi de la Pentecôte. Les pèlerins vont en grand nombre à cette fête d'où plusieurs s'en sont déjà retournés guéris de la fièvre.

Extrait des *Vies des Saints des diocèses de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

XVI[e] JOUR DE MAI

SAINT ANNOBERT OU ALNOBERT, ÉVÊQUE DE SÉEZ (706).

Saint Annobert, un des plus grands évêques de l'Eglise de Séez, était d'une famille noble et alliée aux personnages les plus puissants du royaume. Dès l'âge le plus tendre, il fut confié à saint Hadoin, évêque du Mans, qui prit soin de le former à la science, et surtout à l'amour de

1. C'est la forme ordinaire des crosses portées par les moines des premiers siècles.

2. Cette église ou chapelle est située dans un vallon ombragé, rempli de sources. L'une d'elles a une réputation d'efficacité miraculeuse contre les fièvres.

Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dieu répandit tant de bénédictions sur le cœur de cet enfant, qu'il ne tarda pas à faire la joie du saint Evêque par la manière dont il profita de ses enseignements. Appelé à la cour, à cause de la noblesse de sa naissance, et plus encore à cause des talents qu'on admirait en lui, il fut bientôt dégoûté des vanités du monde, et revint avec joie auprès de saint Hadoin, pour ne plus servir d'autre maître que Jésus-Christ. Quand il fut arrivé à l'âge prescrit par les saints canons, saint Hadoin l'éleva au sacerdoce et le combla des marques de son affection. Après la mort de cet évêque, saint Annobert, qui désirait depuis longtemps mener une vie plus retirée, dit adieu à sa famille, et se rendit dans un monastère situé à Evrecy, dans le diocèse de Bayeux.

L'abbé de ce monastère, nommé Chodulfe, remarqua bientôt la science et la ferveur de son nouveau disciple. Il conçut pour lui beaucoup d'estime et lui donna une grande part dans le gouvernement de son monastère. Appelé bientôt à prendre le gouvernement de la communauté, saint Annobert se montra vigilant dans la conduite du troupeau de Jésus-Christ et s'appliqua à faire régner la ferveur dans son monastère. Il passa trente et un ans à Evrecy, après quoi, voulant pousser encore plus loin l'amour qu'il avait voué à l'humilité, il prit le parti de se dépouiller de tout pour Jésus-Christ. Il résolut même d'abandonner la charge d'abbé, et de quitter la compagnie de ses religieux, qui le chérissaient comme leur père. Ayant donc recommandé ces bien-aimés disciples à la miséricorde du Seigneur, il sortit du monastère avec un seul religieux nommé Turpin, et se retira dans une solitude, près de la ville de Séez. C'était la Providence elle-même qui le conduisait, car, quelque temps après son arrivée, le siége épiscopal de Séez étant venu à vaquer, il fut choisi pour évêque par le clergé et le peuple. Entraîné à l'église cathédrale, malgré sa résistance, il fut obligé de recevoir la consécration épiscopale, pour obéir aux ordres de Thierry III, roi de Neustrie. Ceci se passait vers l'année 686.

On vit bientôt quelle grâce le Seigneur avait faite au diocèse de Séez en lui donnant un si saint évêque. Il déploya, pour la sanctification des fidèles, tout le zèle qu'il avait montré pour celle de ses religieux. Ennemi du vice et toujours occupé à le combattre, il se montrait d'une bonté inépuisable pour tous les pécheurs, afin de les gagner à Jésus-Christ. Il n'avait pas de plus grand bonheur que de prêcher à son peuple la parole de Dieu, de lui expliquer le saint Evangile, et de lui rappeler les miséricordes infinies de Jésus-Christ. Il avait un visage angélique et parlait avec une telle éloquence, que ses auditeurs étaient touchés jusqu'aux larmes de ses prédications. Il joignait constamment la prière à la prédication, afin de lui faire porter plus de fruits. Que d'austérités, que de mortifications ne s'imposait-il pas pour obtenir de Dieu la conversion des pécheurs? Ses jeûnes prolongés avaient desséché jusqu'à ses os; mais peu lui importait qu'ils épuisassent son corps, pourvu qu'ils attirassent les bénédictions de Dieu sur son troupeau. Quand il s'agissait de la gloire de son bon maître, ce grand serviteur de Dieu n'avait pour le repos que du mépris, pour les douceurs de la vie que de l'éloignement; il ne soupirait qu'après le travail, les souffrances et les humiliations. Aussi, quoique pauvre des biens de ce monde, était-il véritablement riche aux yeux de Dieu, parce qu'il possédait le trésor des trésors : la charité.

Insensible à ses propres besoins, il était très-attentif à ceux des fidèles confiés à sa charge. Sa sollicitude pour les pauvres, qu'il appelait ses enfants, éclata surtout dans une grande famine qui vint désoler son diocèse. Il ne recula devant aucune peine, aucune fatigue, pour sauver la vie à son peuple. Il fit tout pour provoquer la charité des fidèles et faire répandre d'abondantes aumônes dans le sein des malheureux. Il donna le premier l'exemple de la générosité, en distribuant aux nécessiteux le peu qui lui restait de biens, et tous ceux de son Eglise dont il put disposer.

Saint Annobert témoignait aux religieux une bonté toute particulière. Il les visitait souvent, et les encourageait à marcher d'un pas ferme dans la voie du ciel. Il ne bornait pas son amour pour les religieux aux limites de son diocèse. Plusieurs abbayes, appartenant à des diocèses voisins, éprouvèrent les effets de sa bienveillance. C'est ainsi qu'en 689 il se rendit à Rouen pour confirmer les priviléges accordés par saint Ansbert, archevêque de cette ville, aux moines de Fontenelle. Il attira dans son diocèse plusieurs personnages d'une sainteté éminente. Citons, entre autres, saint Gildéric ou Joudry, anachorète, d'origine écossaise, aux besoins duquel il pourvut généreusement; saint Evremond et saint Evroult. Après une vie employée en bonnes œuvres et à faire aimer Jésus-Christ, il alla recevoir la récompense promise par le Sauveur aux bons et fidèles serviteurs. C'était le 17 des calendes de juin, vers l'année 706.

La vénération que les fidèles conservèrent pour saint Annobert après sa mort, et les miracles qui s'opéraient à son tombeau, portèrent les évêques de la province à le mettre au nombre des Saints. Son corps fut alors levé de terre et exposé sur les autels. Plus tard, l'église où il reposait étant tombée dans le plus grand appauvrissement, les prêtres qui la desservaient prirent

les reliques du Saint et les portèrent de province en province, afin d'exciter plus vivement la charité des fidèles. Arrivés dans la paroisse de Morienval, ils déposèrent la châsse dans l'abbaye de religieuses bénédictines de ce lieu. Le lendemain ils se disposèrent à continuer leur route ; mais quand ils voulurent enlever la châsse, ils la trouvèrent si pesante qu'il leur fut impossible de la changer de place. Reconnaissant en cela la volonté de Dieu, ils durent laisser à l'église du monastère le corps de leur bien-aimé Pontife.

La présence de ces glorieuses reliques attira bientôt dans l'église de l'abbaye un grand concours de pèlerins, qui répandirent dans toutes les contrées voisines la dévotion envers saint Annobert. De la paroisse de Morienval, qui le choisit pour second patron, elle pénétra jusque dans la ville de Soissons, où l'on célébrait le 16 mai la fête du saint Evêque. C'était aussi le 16 mai que l'abbaye et la paroisse de Morienval célébraient la principale fête du Saint, sous le rite double majeur. Telle était la vénération dont on environnait depuis des siècles ses reliques dans l'abbaye de Morienval, lorsqu'en 1745 un décret royal obligea les religieuses à se disperser en différentes maisons du voisinage. Ce précieux dépôt fut déposé dans l'église de Morienval par le vicaire général de Mgr Fitz-James, évêque de Soissons. Un os de la mandibule et un autre de la jambe furent remis plus tard à l'abbesse du Parc-aux-Dames. La translation en fut faite le 25 septembre 1752, par Mgr Firmin de Trudaines, évêque de Senlis, qui permit aux religieuses d'en célébrer la fête chaque année, à pareil jour, dans leur église. Il y établit aussi une confrérie en l'honneur de ce grand Saint, et le pape Benoît XIV l'enrichit de nombreuses indulgences, le 1er août 1754.

Une relique du Saint, consistant en un ossement entier du bras, fut donnée à l'abbaye bénédictine de Royal-Lieu ; mais elle disparut à la Révolution, sans qu'on ait pu savoir ce qu'elle était devenue. — Les reliques conservées à Morienval furent soustraites au vandalisme révolutionnaire. Comme l'ancienne châsse était en mauvais état, on résolut de les mettre dans une châsse neuve. Cette translation eut lieu le 7 mai 1843. La reconnaissance de ces restes sacrés par l'évêque de Beauvais donna un nouvel élan à la dévotion des fidèles pour saint Annobert.

La cathédrale de Séez, où l'on n'a cessé depuis onze siècles de vénérer ce grand Saint, reçut, le 6 novembre 1864, une de ses précieuses reliques, qui repose dans un beau reliquaire en cuivre doré. On possède aussi au grand séminaire de cette ville une partie du même ossement. Diverses parcelles ont été distribuées dans ce diocèse et contribuent à augmenter la dévotion à saint Annobert.

Extrait des *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

XXVII[e] JOUR D'AVRIL

SAINT ALPINIEN PRÊTRE, DISCIPLE DE SAINT MARTIAL (1er siècle).

Saint Alpinien, disciple de saint Martial, vers l'an 43, était grec et infidèle d'abord ; il fut converti à la foi et baptisé par saint Pierre, à Antioche, sa patrie.

Il vint dans les Gaules avec saint Martial, et il prêcha avec lui l'Evangile dans tous les pays contenus entre le Rhône et la Garonne ; ils visitèrent Toulouse, Agen, Périgueux, Cahors et Rodez.

Saint Martial, à sa mort, lui laissa son mouchoir en souvenir, comme Elie avait laissé son manteau au prophète Elisée. Alpinien l'accepta comme une riche succession et s'en servit dans la suite pour opérer de nombreux miracles.

Saint Alpinien était particulièrement chéri de saint Martial, à cause des admirables vertus qui resplendissaient en lui. Dieu lui accorda plusieurs fois le don des miracles : il ressuscita un petit enfant qu'il rendit à sa mère ; il guérit des aveugles, des paralytiques et des possédés du démon. Après sa mort, les miracles continuèrent à son tombeau. Il mourut l'an 79, le 26 ou 27 avril.

Son corps, conservé à Limoges jusqu'au IXe siècle, fut ensuite transporté à Ruffec en 848,

lorsque Raymond, comte de Limoges, y fit élever un monastère. Ses reliques furent ensuite transportées à Castel-Sarrasin (avant le XIVe siècle). Plusieurs évêques de Montauban et deux archevêques de Toulouse les visitèrent, et le pape Clément VIII reconnut leur authenticité par une bulle adressée à l'église de Saint-Sauveur. Elles étaient conservées autrefois dans un grand et beau reliquaire en argent, qui a disparu à la Révolution.

Saint Alpinien est particulièrement invoqué dans les temps de calamité et pour la guérison des maladies mentales. Mais la grande manifestation religieuse en faveur de saint Alpinien a lieu surtout à l'occasion de la solennité qui se célèbre à Castel-Sarrasin, le dimanche après le 26 avril. Dès la veille, la ville prend un air de fête ; de nombreux pèlerins venus de loin stationnent aux alentours de l'église. A l'entrée de la nuit, le clergé et le peuple vont à l'église Saint-Jean. Là, après une antienne chantée en l'honneur du saint Précurseur, les prêtres reçoivent chacun un cierge allumé, et le chant des hymnes commence. Les reliques sont transportées solennellement vers l'église Saint-Sauveur, où les Complies sont célébrées avec pompe. Le lendemain, toute la cité prend part à la grande procession, où les saintes reliques sont portées triomphalement dans les principales rues. Le peuple tout entier est là pour rendre témoignage des nombreux bienfaits reçus par l'intercession du Saint et pour proclamer la confiance qu'il lui accorde toujours.

La ville d'Aixe, à deux lieues de Limoges, reconnaît aussi saint Alpinien pour son patron.

Nous devons cette notice à l'obligeance du R. P. Carles, missionnaire du Calvaire de Toulouse.

Ve JOUR DE MAI

SAINTE VALDRADE OU VALDRÉE, VIERGE,

PREMIÈRE ABBESSE DE SAINT-PIERRE-AUX-NONNAINS, A METZ (VIe siècle).

Illustre par sa piété et par la noblesse de son origine, puisqu'elle était alliée aux rois d'Austrasie, sainte Valdrade quitta le monde pour embrasser la vie religieuse. Eleuthère, duc des Francs et proche parent de la Sainte, fonda au VIe siècle, sous les murs de Metz, l'abbaye de Saint-Pierre-aux-Nonnains, qu'il dota de revenus suffisants pour l'entretien de trois cents religieuses. Au nombre des biens donnés par ce duc figuraient les domaines de Jarville et de Laneuveville que, pour prix de son dévouement, il avait reçu de Théodoric, roi de Bourgogne. Valdrade, dont Eleuthère avait encouragé la vocation, fut la première abbesse du nouveau monastère, auquel elle fit l'abandon spontané de toute sa fortune, la deuxième année du règne de Théodoric ou Thierry, c'est-à-dire en l'an 513. Papole, évêque de Metz, et Théodebert, roi d'Austrasie, confirmèrent en 596, la donation de Valdrade. Dès lors les territoires de Jarville et de Laneuveville entrèrent dans les domaines de l'abbaye qui les faisait administrer pour son compte et en touchait les revenus.

Sainte Valdrade mourut après avoir gouverné, pendant environ cinquante ans, le monastère fondé par son proche parent et qu'elle avait enrichi. Elle reçut la sépulture dans l'église de son abbaye où l'on voyait une chapelle et un tombeau monumental construits en son honneur. Quelques siècles plus tard, le relâchement s'étant introduit dans la communauté, les religieuses qui la composaient négligèrent l'entretien des bâtiments au point qu'ils tombaient en ruine. Adalbéron II, évêque de Metz, entreprit de les relever, et surtout le temple divin dont à peine on voyait la place. Le corps de Valdrade fut retrouvé, mis dans une châsse d'argent et placé d'une manière honorable dans la nouvelle église.

En l'année 1201, Clémence, abbesse de Saint-Pierre de Metz, fit donation à l'abbaye de Clairlieu de tout ce qu'elle possédait au village d'Arrentières (aujourd'hui détruit), entre Jarville et Laneuveville, et tout près duquel s'élevait une chapelle de Sainte-Valdrée. Chaque année, un religieux de Clairlieu venait y célébrer la messe le 5 mai, fête de l'Abbesse, et aussi le second

jour des Rogations. Ce petit édifice est orienté et présente, à l'intérieur, un carré de 4 mètres 50 sur chaque côté. L'autel est en bois peint. Le principal et le plus curieux ornement conservé dans le vieil oratoire est une statue de la Sainte. En costume d'abbesse, Valdrade tient de la main droite la crosse abbatiale, et de la gauche les statuts de son monastère. La création de cette antique chapelle est attribuée aux abbesses de Saint-Pierre-aux-Nonnains, qui la consacrèrent à leur première et sainte mère, Valdrade, dans le but de détruire les coutumes superstitieuses des habitants des villages voisins, qui persistaient à attribuer à la fausse déesse Hygie, l'effet salutaire des eaux de la source voisine. Pourquoi faut-il ajouter qu' « après avoir subi deux expropriations à Metz, pour cause d'utilité publique, la pauvre Valdrade est menacée d'expulsion hors des murs de son humble refuge, non loin de Nancy, et que son nom serait peut-être bientôt oublié sans les prospectus de la nouvelle compagnie des mines de sel et les factures de la future usine qu'elle est appelée à décorer ? »

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy et aumônier de la chapelle ducale de Lorraine.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

AVRIL

XXIVe JOUR. Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 1
Se Beuve et Se Dode, vierges, premières abbesses de Saint-Pierre de Reims.. 2
S. Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu 5
S. Fidèle, capucin et martyr 8
S. Léger, prêtre 11
S. Mellit, premier évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry..... 12
S. Egbert, prêtre 12

XXVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 13
S. Marc l'Evangéliste..... 15
S. Phébade ou Fiari, évêque d'Agen..... 25
S. Ermin, évêque régionnaire..... 26

XXVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 27
S. Clet, pape..... 28
S. Marcellin, pape et martyr..... 30
S. Riquier, abbé de Centule 33
S. Paschase Radbert, abbé de Corbie.... 36
Se Exupérance, vierge 39
S. Guillaume et S. Pérégrin, son fils.... 39
S. Jean, premier abbé de Bonnevaux et évêque de Valence..... 40
La Be Alda, religieuse humiliée..... 41

XXVIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 42
S. Anthime, évêque et martyr..... 43
Se Zite, vierge 49
Le B. Pierre Armengol..... 53
S. Anastase Ier, pape..... 55

XXVIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 56
Se Théodora et S. Didyme, martyrs 58
S. Aphrodise, premier évêque de Béziers, martyr 61
S. Vital et Se Valérie, martyrs 62
Se Probe et Se Germaine, vierges et martyres..... 62
S. Affrique, évêque de Comminges..... 63
S. Arthème, évêque de Sens 64
Le B. Luchèse, confesseur 65
Le B. Augustin Novello..... 65

XXIXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 66
S. Robert, religieux de Montier-la-Celle, abbé de Saint-Michel de Tonnerre, prieur de Saint-Ayoul, fondateur de Molesmes et de Cîteaux..... 67
S. Hugues, abbé de Cluny..... 73
S. Pierre de Vérone, martyr..... 79
Se Tertulle et Se Antonie, vierges..... 84
Se Ave de Denain, vierge..... 84
S. Ursion et S. Maurèle de Troyes..... 85

XXXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 85
S. Eutrope ou Ytrope, évêque de Saintes, martyr, et Se Eustelle, vierge..... 88
SS. Jacques, Marien, Agapius, Emilien, martyrs en Numidie (Algérie)..... 94
S. Pulchrone, évêque de Verdun..... 101
S. Hamon ou Aymon, religieux de l'abbaye de Savigny en Normandie..... 105
Se Catherine de Sienne, vierge..... 110
S. Adjuteur, seigneur de Vernon, ermite. 137
S. Maxime, marchand en Asie, martyr... 139
Se Hoïlde, vierge 140
S. Erkonwald, évêque de Londres..... 141
SS. Amator, Pierre, Ludovic et Jean, martyrs à Cordoue..... 141
S. Raymond de Calatrava 142

MAI

PREMIER JOUR. Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 143
Fêtes mobiles de mai..... 146
S. Jacques le Mineur, apôtre..... 158
S. Philippe, apôtre..... 164
S. Andéol, premier apôtre des Helviens, martyr..... 167
S. Amateur ou Amatre, évêque d'Auxerre, et Sᵉ Marthe, son épouse..... 177
S. Orens, évêque d'Auch..... 179
S. Sigismond, roi de Bourgogne..... 184
S. Marculphe ou Marcoul, abbé..... 189
S. Brieuc, évêque en Bretagne..... 194
S. Gombert et Sᵉ Berthe, son épouse, martyrs..... 196
Sᵉ Walburge, abbesse..... 200
S. Théodard ou Audard, évêque de Narbonne et patron de Montauban..... 202
Sᵉ Thorette, bergère dans le Bourbonnais. 210
Notre-Dame de Bethléem à Ferrières.... 213
Notre-Dame du Laus, et la V. Benoîte Rencurel, Notre-Dame d'Erable, Notre-Dame des Fours, etc..... 216
S. Jérémie, prophète..... 229
Sᵉ Germaine, vierge et martyre, et Sᵉ Honorée, vierge, de Bar-sur-Aube..... 230
Sᵉ Gertrude de Vaux-en-Dieulet..... 231
S. Théodulphe ou Thiou, troisième abbé du Mont-d'Hor ou de Saint-Thierry, près de Reims..... 232
S. Ache et S. Acheul, martyrs..... 233
S. Blandin..... 234
S. Evermar, martyr..... 234
S. Aldebrand, évêque et patron de Fossombrone..... 235
Sᵉ Isidora de Tabennes..... 235

IIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 236
S. Athanase, patriarche d'Alexandrie et docteur de l'Eglise..... 238
S. Germain d'Ecosse, évêque et martyr.. 259
S. Walbert, troisième abbé de Luxeuil... 264
Sᵉ Guiborat ou Viborade, vierge, recluse et martyre en Suisse, et Sᵉ Rachilde, sa compagne..... 268
S. Vaubert ou Walbert, religieux de Sithiu, et S. Bertin, son fils..... 273

IIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 274
Invention de la sainte Croix..... 276
S. Alexandre, pape, S. Evence et S. Théodule, prêtres, Sᵉ Balbine, S. Quirin, Sᵉ Théodora et S. Hermès, tous martyrs..... 289
La B. Emilie Bicchieri, du Tiers Ordre de Saint-Dominique..... 297
Le B. Alexandre, religieux cistercien, à Foigny, dans le diocèse de Laon.... 300

IVᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 301
Sᵉ Monique, veuve..... 303
S. Sacerdos, évêque de Limoges, patron de la ville et du diocèse de Sarlat, et Sᵉ Mondane, sa mère..... 315
S. Florian, soldat et martyr..... 321
S. Cyriaque, évêque et martyr..... 322
S. Firmin, évêque de Verdun..... 322
S. Antoine du Rocher..... 323
S. Gothard ou Godard, évêque de Hildesheim..... 324
Sᵉ Hélène, vierge honorée à Troyes..... 324

Vᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 325
S. Barsès et S. Euloge, évêques d'Edesse, S. Protogène, évêque de Carrhes.... 327
S. Hilaire, archevêque d'Arles..... 330
S. Mauront ou Maurant, patron de Douai. 334
S. Ange, de l'Ordre des Carmes, martyr.. 341
S. Pie V, pape..... 345
S. Britton, évêque de Trèves..... 355
S. Avertin, chanoine gilbertin..... 356

VIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 357
S. Jean, martyr devant la Porte latine... 359
Sᵉ Avoye, vierge et martyre..... 361
S. Jean Damascène..... 365
Le B. Hatta, abbé de Saint-Vaast..... 372
S. Edbert, évêque de Lindisfarne..... 372

VIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 373
S. Sérenic et S. Sérené, son frère, reclus aux diocèses de Séez et du Mans... 374
S. Benoît II, pape..... 383
S. Stanislas, évêque de Cracovie, martyr. 384
Sᵉ Mastidie ou Mathie, vierge..... 390

Pages.
S. Misselin ou Mesclin, prêtre de Tarbes. 390
S. Domitien, évêque de Maëstricht..... 391
S. Jean de Beverley..... 391

VIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 392
S. Michel (apparition de), archange..... 394
S. Pierre II, archevêque de Tarentaise... 396
S. Hellade, évêque d'Auxerre..... 403
S. Gibrien, prêtre en Champagne..... 403
S. Désiré, évêque de Bourges..... 404
S. Wiron, évêque régionnaire..... 404
Le B. Bernard, dominicain..... 405

IXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 406
S. Béat ou Bié, anachorète à Laon..... 407
S. Grégoire de Nazianze, docteur de l'Eglise, archevêque de Constantinople. 409
Le B. Jean ou Hans Wagner, ermite en Suisse..... 422
Notre-Dame des Miracles à Mauriac..... 423

Xe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 425
Se Solange, vierge et martyre..... 427
S. Isidore, laboureur, patron de la ville de Madrid et des laboureurs..... 432
S. Antonin, archevêque de Florence..... 436
Le patriarche Job..... 440
S. Adelphe, S. Philadelphe et S. Cyrin, martyrs, Se Thècle, Se Justine, vierges, et Se Isidora..... 443
S. Gordien, S. Epimaque, Se Marine, S. Janvier, martyrs..... 444
S. Mathurin de Montchaude..... 444

XIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 445
S. Udaut, prêtre et martyr, apôtre des Huns du Danube et des vallées pyrénéennes de l'Ariége..... 447
S. Mamert, archevêque de Vienne en Dauphiné..... 454
S. Gengoul, martyr..... 456
S. Mayeul, quatrième abbé de Cluny.... 460
S. Gautier, chanoine régulier, abbé de l'Esterp, en Limousin..... 466
S. François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus..... 470

XIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 482
S. Nérée, S. Achillée, Se Flavie Domitille, la jeune, Se Euphrosyne et Se Théodora, martyrs..... 484
S. Pancrace, martyr..... 487
S. Epiphane, évêque de Salamine, en Chypre, et docteur de l'Eglise..... 489
Se Rictrude, épouse de S. Adalbaud, de Douai..... 493
S. Modoald, évêque de Trèves..... 502
S. Dominique ou Domingue de Calzada.. 503
Se Jeanne de Portugal, vierge..... 504
S. Hygin, patron de Lectoure..... 504

XIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 505
S. Servais, évêque de Tongres..... 506
S. Jean le Silentiaire, évêque..... 510
S. Onésime, évêque de Soissons..... 514
Se Agnès et Se Disciole, vierges à Poitiers. 515
S. Flavius, évêque de Châlon-sur-Saône.. 516
Le B. Albert d'Ogna, homme de peine... 517

XIVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 518
S. Boniface, martyr à Tarse..... 520
S. Pacôme, abbé dans la Thébaïde..... 524
S. Pascal Ier, pape..... 531
Le B. Egidius ou Gilles, de Portugal..... 532
S. Victor et Se Couronne, martyrs..... 537
S. Pontius ou Pons, martyr à Cimiez.... 538
S. Ampèle ou Apelles, forgeron..... 539

XVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 539
S. Pierre, S. André, S. Paul et Se Dionysia, martyrs..... 541
S. Rhétice, évêque d'Autun..... 544
Se Dympna, vierge, et S. Géréberne, prêtre, martyrs à Gheel, en Brabant.... 551
S. Torquat, martyr à Cadix, S. Ctésiphon à Vierço, S. Second à Avila, S. Indalèce à Portilla, S. Cécilius à Elvire, S. Hésichius à Gibraltar, et S. Euphrase à Andujar..... 554
S. Robert, confesseur dans le diocèse de Mayence..... 555
S. Franchy, ermite en Nivernais..... 555
Le B. Jacques de Vicoigne..... 556

XVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 557
S. Pélerin ou Pérégrin, apôtre des diocèses d'Auxerre et de Nevers, et ses compagnons, martyrs..... 560
S. Phal ou Fidolus, abbé d'Isle, en Champagne..... 565
S. Eman, martyr au pays Chartrain..... 568

Pages.

S. Germier, évêque de Toulouse..... 572
S. Honoré, évêque d'Amiens 575
S. Ubald ou Thiébaut, évêque de Gubbio. 578
S. Simon de Stock, général des Carmes.. 581
S. Jean Népomucène..... 595
Le B. André Bobola..... 602
S. Geins, le solitaire de Bausset..... 606

XVII[e] JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 606
Le V. Jean Taulère, religieux, de l'Ordre de Saint-Dominique..... 608
S. Pascal Baylon, religieux, de l'Ordre de Saint-François..... 611
S. Tropez, officier de Néron, martyr.... 620

Pages.

S. Possidius, évêque de Calame, en Numidie 621
S. Montain ou Montan, ermite à La Fère. 622
S[e] Framechilde ou Frameuze..... 623
S. Brunon, évêque de Wurtzbourg..... 623

XVIII[e] JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 624
S. Venant de Camerino, martyr 626
S. Théodote, cabaretier, et sept vierges, martyrs..... 628
S. Félix de Cantalice, capucin..... 635
S. Quinibert, patron de Salesches..... 640
S. Eric IX, roi de Suède, martyr..... 641

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

			Pages.
S. Ache et S. Acheul, martyrs...	1	mai.	233
S. Acheul et S. Ache, martyrs...	1	—	233
S. Achillée, martyr.....	12	—	484
S. Adelphe, martyr.....	10	—	443
S. Adjuteur, seigneur de Vernon, ermite	30	avril.	137
S. Affrique, évêque de Comminges	28	—	63
SS. Agapius, Émilien, Jacques, Marien, martyrs en Numidie.	20	—	94
Sᵉ Agnès et Sᵉ Disciole, vierges à Poitiers.....	13	mai.	515
Le B. Albert d'Ogna, homme de peine.	13	—	517
La Bᵉ Alda, religieuse humiliée..	26	avril.	41
S. Aldebrand, évêque et patron de Fossombrone.....	1	mai.	235
S. Alexandre, pape, martyr.....	3	—	289
Le B. Alexandre, religieux cistercien à Foigny, dans le diocèse de Laon.....	3	—	300
S. Amateur ou Amatre, évêque d'Auxerre, et Sᵉ Marthe, son épouse.....	1	—	177
SS. Amator, Pierre, Ludovic et Jean, martyrs à Cordoue....	30	avril.	141
S. Amatre ou Amateur, évêque d'Auxerre, et Sᵉ Marthe, son épouse.....	1	mai.	177
S. Ampèle ou Apelles, forgeron..	14	—	539
S. Anastase Iᵉʳ, pape.....	27	avril.	55
S. Andéol, apôtre des Helviens, martyr.....	1	mai.	167
S. André, martyr.....	15	—	541
Le B. André Bobola.....	16	—	602
S. Ange, de l'Ordre des Carmes, martyr.....	5	—	341
S. Anthime, évêque et martyr...	27	avril.	43
S. Antoine du Rocher.....	4	mai.	323
Sᵉ Antonie et Sᵉ Tertulle, vierges.	29	avril.	84
S. Antonin, archevêque de Florence.....	10	mai.	436
S. Apelles ou Ampèle, forgeron..	14	—	539
S. Aphrodise, premier évêque de Béziers, martyr.....	28	avril.	61
S. Arthème, évêque de Sens.....	28	—	64
S. Athanase, patriarche d'Alexandrie et docteur de l'Eglise..	2	mai.	238
S. Audard ou Théodard, évêque de Narbonne et patron de Montauban.....	1	—	202

			Pages.
Le B. Augustin Novello.....	28	avril.	65
Sᵉ Ave de Denain, vierge.....	29	—	84
S. Avertin, chanoine gilbertin...	5	mai.	356
Sᵉ Avoye, vierge et martyre.....	6	—	361
S. Aymon ou Hamon, religieux de l'abbaye de Savigny, en Normandie.....	30	avril.	105

B

Sᵉ Balbine, martyre.....	3	mai.	289
S. Barsès, évêque d'Edesse.....	5	—	327
S. Béat ou Bié, anachorète à Laon.....	9	—	407
S. Benoît II, pape.....	7	—	383
La Vᵉ Benoîte Rencurel.....	1	—	216
Le B. Bernard, dominicain.....	8	—	405
Sᵉ Berthe, épouse de S. Gombert, martyrs.....	1	—	196
S. Bertin et Sᵉ Vaubert ou Walbert, religieux de Sithiu....	2	—	273
Sᵉ Beuve et Sᵉ Dode, vierges, premières abbesses de Saint-Pierre de Reims.....	24	avril.	2
S. Bié ou Béat, anachorète à Laon.....	9	mai.	407
S. Blandin.....	1	—	234
S. Boniface, martyr à Tarse.....	14	—	520
S. Brieuc, évêque en Bretagne...	1	—	194
S. Britton, évêque de Trèves...	5	—	355
S. Brunon, évêque de Wurtzbourg	17	—	629

C

Sᵉ Catherine de Sienne, vierge..	30	avril.	110
S. Cécilius, martyr à Elvire.....	15	mai.	554
S. Clet, pape.....	26	avril.	28
Sᵉ Couronne et S. Victor, martyrs.....	14	mai.	537
S. Ctésiphon, martyr à Vierço...	15	—	554
S. Cyriaque, évêque et martyr...	4	—	322
S. Cyrin, martyr.....	10	—	443

D

S. Désiré, évêque de Bourges...	8	—	404
S. Didyme et Sᵉ Théodora, martyrs.....	28	avril.	58
Sᵉ Dionysia, martyre.....	15	mai.	541
Sᵉ Disciole et Sᵉ Agnès, vierges à Poitiers.....	13	—	515

	Pages.
Sᵉ Dode et Sᵉ Beuve, vierges, premières abbesses de Saint-Pierre de Reims.....	24 avril. 2
Sᵉ Domingue ou Dominique de Calzada.....	12 mai. 503
Sᵉ Dominique ou Domingue de Calzada.....	12 — 503
S. Domitien, évêque de Maëstricht	7 — 391
Sᵉ Dympna, vierge, et S. Géréberne, prêtre, martyrs à Gheel, en Brabant.....	15 — 551

E

S. Edbert, évêque de Lindisfarne	6 — 372
S. Egbert, prêtre.....	24 avril. 12
Le B. Egidius ou Gilles, de Portugal	14 mai. 532
S. Eman, martyr au pays chartrain.....	16 — 568
La Bᵉ Emilie Bicchieri, du Tiers Ordre de Saint-Dominique...	3 — 297
SS. Emilien, Jacques, Marien, Agapius, martyrs en Numidie.....	30 avril. 94
S. Epimaque, martyr.....	10 mai. 444
S. Epiphane, évêque de Salamine, en Chypre, et docteur de l'Eglise	12 — 489
S. Eric IX, roi de Suède, martyr.	18 — 641
S. Erkonwald, évêque de Londres	30 avril. 141
S. Ermin, évêque régionnaire...	25 — 26
S. Euloge, évêque d'Edesse.....	5 mai. 327
S. Euphrase, martyr à Andujar..	15 — 554
Sᵉ Euphrosyne, martyre.....	12 — 484
Sᵉ Eustelle, vierge, et S. Eutrope ou Ytrope, évêque de Saintes, martyr.....	30 avril. 88
S. Eutrope ou Ytrope, évêque de Saintes, martyr, et Sᵉ Eustelle, vierge.....	30 — 88
S. Evence, prêtre, martyr.....	3 mai. 289
S. Evermar, martyr.....	1 — 234
Sᵉ Exupérance, vierge.....	26 avril. 39

F

S. Félix de Cantalice, capucin...	18 mai. 635
Fêtes mobiles de mai.....	1 — 146
S. Fiari ou Phébade, évêque d'Agen.....	25 avril. 25
S. Fidèle, capucin et martyr....	24 — 8
S. Fidolus ou Phal, abbé d'Isle, en Champagne	16 mai. 565
S. Firmin, évêque de Verdun....	4 — 322
Sᵉ Flavie Domitille, la jeune, martyre.....	12 — 484
S. Flavius, évêque de Châlon-sur-Saône.....	13 — 516
S. Florian, soldat et martyr.....	4 — 321
Sᵉ Framechilde ou Frameuze	17 — 623
Sᵉ Frameuze ou Framechilde....	17 — 623
S. Franchy, ermite en Nivernais.	15 — 555
S. François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus.....	11 — 470

G

	Pages.
S. Gautier, chanoine régulier, abbé de l'Esterp, en Limousin	11 mai. 466
S. Geins, le solitaire de Bausset.	16 — 606
S. Gengoul, martyr.....	11 — 456
S. Géréberne, prêtre, et Sᵉ Dympna, vierge, martyrs à Gheel, en Brabant.....	15 — 551
S. Germain d'Ecosse, évêque et martyr	2 — 259
Sᵉ Germaine, vierge et martyre de Bar-sur-Aube.....	1 — 230
Sᵉ Germaine et Sᵉ Probe, vierges martyres.....	28 avril. 62
S. Germier, évêque de Toulouse.	16 mai. 572
Sᵉ Gertrude de Vaux-en-Dieulet..	1 — 231
S. Gibrien, prêtre en Champagne.	8 — 403
Le B. Gilles ou Egidius, de Portugal	14 — 532
S. Godard ou Gothard, évêque de Hildesheim.....	4 — 324
S. Gombert et Sᵉ Berthe, son épouse, martyrs.....	1 — 196
S. Gordien, martyr.....	10 — 444
S. Gothard ou Godard, évêque de Hildesheim.....	4 — 324
S. Grégoire de Nazianze, docteur de l'Eglise, archevêque de Constantinople.....	9 — 409
Sᵉ Guiborat ou Viborade, vierge, recluse et martyre, et Sᵉ Rachilde, sa compagne.....	2 — 268
S. Guillaume, et S. Pérégrin, son fils	26 avril. 39

H

S. Hamon ou Aymon, religieux de l'abbaye de Savigny, en Normandie.....	30 — 105
Le B. Hans ou Jean Wagner, ermite en Suisse.....	9 mai. 422
Le B. Hatta, abbé de Saint-Vaast	6 — 372
Sᵉ Hélène, vierge, honorée à Troyes	4 — 324
S. Hellade, évêque d'Auxerre	8 — 403
S. Hermès, martyr.....	3 — 289
S. Hésichius, martyr à Gibraltar..	15 mai 554
S. Hilaire, archevêque d'Arles...	5 — 330
Sᵉ Hoïlde, vierge.....	30 avril 140
S. Honoré, évêque d'Amiens.....	16 mai 575
Sᵉ Honorée, vierge, de Bar-sur-Aube.....	1ᵉʳ — 230
S. Hugues, abbé de Cluny.....	29 avril 73
S. Hygin, patron de Lectoure....	12 mai 504

I

S. Indalèce, martyr à Portilla...	15 — 554
Invention de la sainte Croix.....	3 — 276
S. Isidore, laboureur, patron de la ville de Madrid et des laboureurs.....	10 — 432
Sᵉ Isidora.....	10 — 443

	Pages.
Sᵉ Isidora de Tabennes.....	1ᵉʳ mai. 235

J

SS. Jacques, Marien, Agapius, Emilien, martyrs en Numidie.	30 avril 94
Le B. Jacques de Vicoigne.....	15 mai 556
S. Jacques le Mineur, apôtre....	1ᵉʳ — 158
S. Janvier, martyr.....	10 — 444
S. Jean, premier abbé de Bonnevaux et évêque de Valence..	26 avril 40
SS. Jean, Amator, Ludovic et Pierre, martyrs à Cordoue..	30 — 141
S. Jean, martyr devant la Porte latine.....	6 mai 359
Le B. Jean ou Hans Wagner, ermite en Suisse.....	9 — 422
S. Jean Damascène.....	6 — 365
S. Jean de Beverley.....	7 — 391
S. Jean le Silentiaire, évêque...	13 — 510
S. Jean Népomucène.....	16 — 595
Sᵉ Jeanne de Portugal, vierge...	12 — 504
Le V. Jean Taulère, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique..	17 — 608
S. Jérémie, prophète.....	1ᵉʳ — 229
Job (le patriarche).....	10 — 440
Sᵉ Justine, vierge.....	10 — 443

L

S. Léger, prêtre.....	24 avril 11
Le B. Luchèse, confesseur.....	28 — 65
SS. Ludovic, Jean, Amator et Pierre, martyrs à Cordoue...	30 — 141

M

S. Mamert, archevêque de Vienne en Dauphiné.....	11 mai 454
S. Marc l'Evangéliste.....	25 avril 15
S. Marcellin, pape et martyr.....	26 — 30
S. Marcoul ou Marculphe, abbé..	1ᵉʳ mai 189
S. Marculphe ou Marcoul, abbé..	1ᵉʳ — 189
SS. Marien, Jacques, Agapius, Emilien, martyrs en Numidie.	30 avril 94
Sᵉ Marine, martyre.....	10 mai 444
Sᵉ Marthe, épouse de S. Amateur ou Amatre, évêque d'Auxerre.....	1ᵉʳ — 177
Sᵉ Mastidie ou Mathie, vierge....	7 — 390
Sᵉ Mathie ou Mastidie, vierge....	7 — 390
S. Mathurin de Montchaude.....	10 — 444
S. Maurant ou Mauront, patron de Douai.....	5 — 334
S. Maurèle et S. Ursion de Troyes	29 avril 85
S. Mauront ou Maurant, patron de Douai.....	5 mai 334
S. Maxime, marchand en Asie, martyr.....	30 avril 139
S. Mayeul, quatrième abbé de Cluny.....	11 mai 460
S. Mellit, premier évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry.....	24 avril 12
S. Mesclin ou Misselin, prêtre de Tarbes.....	7 mai 390
S. Michel (apparition de), archange.....	8 — 394
S. Misselin ou Mesclin, prêtre de Tarbes.....	7 — 390
S. Modoald, évêque de Trèves...	12 — 502
Sᵉ Monique, veuve.....	4 — 303
S. Montain ou Montan, ermite à La Fère.....	17 — 622
S. Montan ou Montain, ermite à La Fère.....	17 — 622

N

S. Nérée, martyr.....	12 — 484
Notre-Dame d'Erable.....	1ᵉʳ — 216
Notre-Dame des Fours.....	1ᵉʳ — 216
Notre-Dame des Miracles à Mauriac.....	9 — 423
Notre-Dame du Laus.....	1ᵉʳ — 216

O

S. Onésime, évêque de Soissons.	13 — 514
S. Orens, évêque d'Auch.....	1ᵉʳ — 179

P

S. Pacôme, abbé dans la Thébaïde.....	14 — 524
S. Pancrace, martyr.....	12 — 487
S. Pascal Iᵉʳ, pape.....	14 — 531
S. Pascal Baylon, religieux de l'Ordre de Saint-François...	17 — 611
S. Paschase Radbert, abbé de Corbie.....	26 avril 36
S. Paul, martyr.....	15 mai 541
S. Pélerin ou Pérégrin, apôtre des diocèses d'Auxerre et de Nevers, et ses compagnons, martyrs.....	16 — 560
S. Pérégrin ou Pélerin, apôtre des diocèses d'Auxerre et de Nevers, et ses compagnons, martyrs.....	16 — 560
S. Pérégrin et S. Guillaume.....	26 avril 39
S. Phal ou Fidolus, abbé d'Isle, en Champagne.....	16 mai 565
S. Phébade ou Fiari, évêque d'Agen.....	25 avril 25
S. Philadelphe, martyr.....	10 mai 443
S. Philippe, apôtre.....	1ᵉʳ — 164
S. Pie V, pape.....	5 — 345
SS. Pierre, Amator, Ludovic et Jean, martyrs à Cordoue....	30 avril 141
Le B. Pierre Armengol.....	27 — 53
S. Pierre, martyr.....	15 mai. 541
S. Pierre II, archevêque de Tarentaise.....	8 — 396
S. Pierre de Vérone, martyr.....	29 avril. 79
S. Pons ou Pontius, martyr à Cimiez.....	14 mai. 538

	Pages.
S. Pontius ou Pons, martyr à Cimiez	14 mai. 538
S. Possidius, évêque de Calame, en Numidie	17 — 621
Sᵉ Probe et Sᵉ Germaine, vierges et martyres	28 avril. 62
S. Protogène, évêque de Carrhes.	5 mai. 327
S. Pulchrone, évêque de Verdun.	30 avril. 101

Q

S. Quinibert, patron de Salesches.	18 mai. 640
S. Quirin, martyr	3 — 289

R

Sᵉ Rachilde et Sᵉ Guiborat ou Viborade, vierge, recluse et martyre	2 — 268
S. Raymond de Calatrava	30 avril. 142
S. Rhétice, évêque d'Autun	15 mai. 544
Sᵉ Rictrude, épouse de S. Adalbaud, de Douai	12 — 493
S. Riquier, abbé de Centule	26 avril. 33
S. Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu	24 — 5
S. Robert, religieux de Montier-la-Celle, abbé de Saint-Michel de Tonnerre, prieur de Saint-Ayoul, fondateur de Molesmes et de Cîteaux	29 — 67
S. Robert, confesseur dans le diocèse de Mayence	15 mai. 555

S

S. Sacerdos, évêque de Limoges, patron de la ville et du diocèse de Sarlat, et Sᵉ Mondane, sa mère	4 — 315
S. Second, martyr à Avila	15 — 554
S. Sérené et S. Sérenic, son frère, reclus aux diocèses de Séez et du Mans	7 — 374
S. Sérenic et S. Sérené, son frère, reclus aux diocèses de Séez et du Mans	7 — 374
S. Servais, évêque de Tongres	13 — 506
S. Sigismond, roi de Bourgogne	1ᵉʳ — 184
S. Simon de Stock, général des Carmes	16 — 581
Sᵉ Solange, vierge et martyre	10 — 427
S. Stanislas, évêque de Cracovie, martyr	7 — 384

T

Sᵉ Tertulle et Sᵉ Antonie, vierges.	29 avril. 84
Sᵉ Thècle, vierge	10 mai. 443
S. Théodard ou Audard, évêque de Narbonne et patron de Montauban	1ᵉʳ — 202
Sᵉ Théodora et S. Didyme, martyrs	28 avril. 58
Sᵉ Théodora, martyre	3 mai. 289
Sᵉ Théodora, martyre	12 — 484
S. Théodote, cabaretier, et sept vierges, martyrs	18 — 628
S. Théodule, prêtre, martyr	3 — 289
S. Théodulphe ou Thiou, troisième abbé du Mont-d'Hor ou de Saint-Thierry, près de Reims	1ᵉʳ — 232
S. Thiébaut ou Ubald, évêque de Gubbio	16 — 578
S. Thiou ou Théodulphe, troisième abbé du Mont-d'Hor ou de Saint-Thierry, près de Reims	1ᵉʳ — 232
Sᵉ Thorette, bergère dans le Bourbonnais	1ᵉʳ — 210
S. Torquat, martyr à Cadix	15 — 554
S. Tropez, officier de Néron, martyr	17 — 620

U

S. Ubald ou Thiébaut, évêque de Gubbio	16 — 578
S. Udaut, prêtre et martyr, apôtre des Huns du Danube et des vallées pyrénéennes de l'Ariége	11 — 447
S. Ursion et S. Maurèle de Troyes.	29 avril. 85

V

Sᵉ Valérie et S. Vital, martyrs	28 — 62
S. Vaubert ou Walbert, religieux de Sithiu et S. Bertin, son fils.	2 mai. 273
S. Venant de Camerino, martyr	18 — 626
Sᵉ Viborade ou Guiborat, vierge, recluse et martyre, et Sᵉ Rachilde, sa compagne	2 — 268
S. Victor et Sᵉ Couronne, martyrs.	14 — 537
S. Vital et Sᵉ Valérie, martyrs	28 avril. 62
S. Walbert, troisième abbé de Luxeuil	2 mai. 264

W

S. Walbert ou Vaubert, religieux de Sithiu et S. Bertin, son fils.	2 — 273
Sᵉ Walburge, abbesse	1ᵉʳ — 200
S. Wiron, évêque régionnaire	8 — 404

Y

S. Ytrope ou Eutrope, évêque de Saintes, martyr, et Sᵉ Eustelle, vierge	30 avril. 88

Z

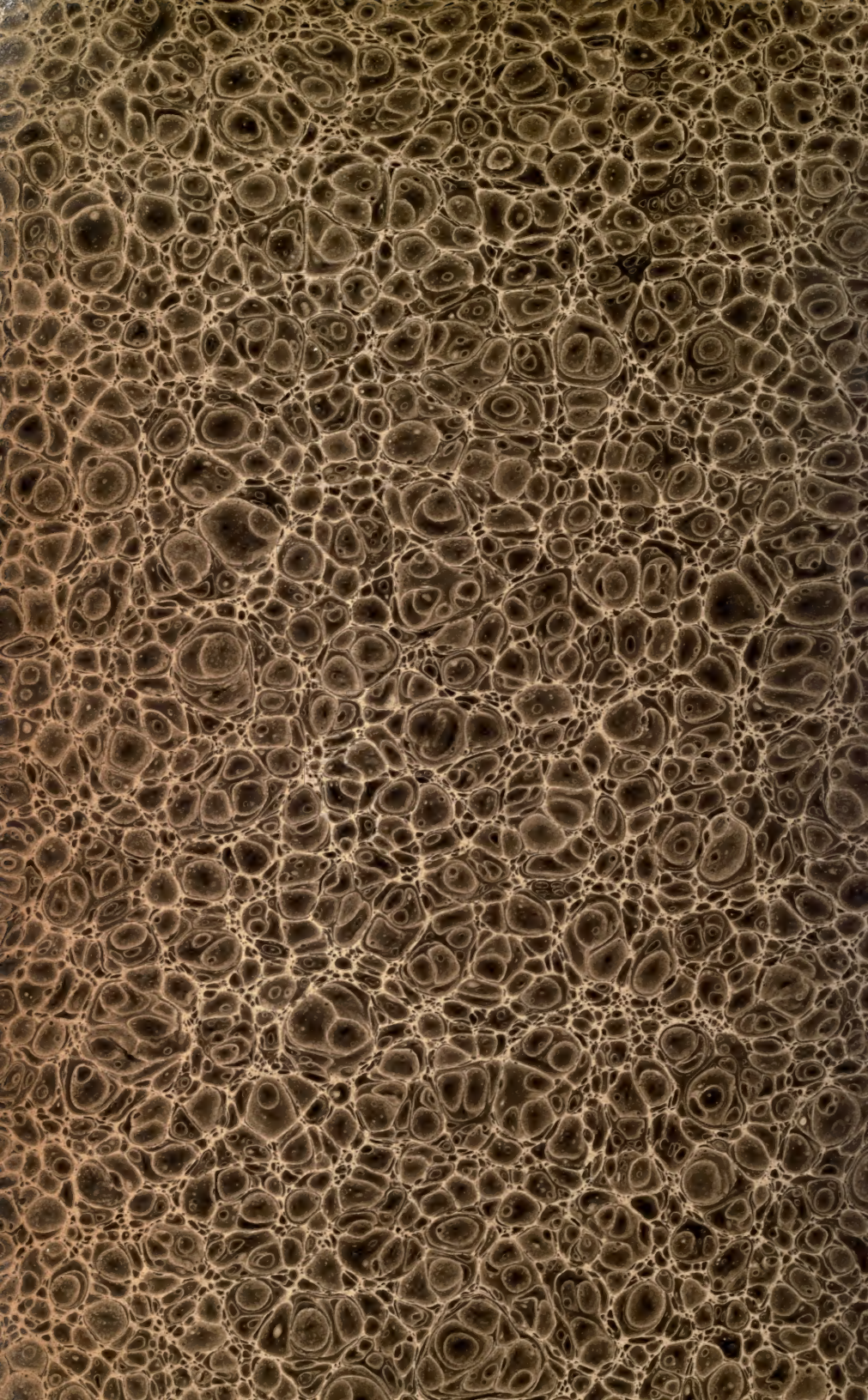
Sᵉ Zite, vierge	27 — 49

SUPPLÉMENT

		Pages.
S. Philippe et S. Jacques, apôtres	1er mai.	643
S. Gildéric ou Joudry, solitaire au diocèse de Séez	14 —	644
S. Annobert ou Alnobert, évêque de Séez et confesseur	15 —	645
S. Alpinien, prêtre, disciple de saint Martial	27 avril.	647
Se Valdrade ou Valdrée, vierge et abbesse	5 mai.	648

FIN DES TABLES DU TOME CINQUIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. SCHORDERET et Ce.



BX 4655 .G84 1888
v.5 SMC
Guerin, abbe (Paul),
b. 1830.
Les petits Bollandistes
: vies des saints de
AWV-2912 (awsk)